3. 1 921

DICTIONNAIARE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME VINGT-NEUVIEME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE,

ET LES ANTIQUITÉS.

DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, Professeur Émérite au College de Châlons-sur-Marne, Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même Ville, Associé de l'Académie Étrusque de Cortone, de l'Académie Royale de Prusse, &c.

TOME VINGT-NEUVIEME.

A PARIS,

Chez DELALAIN l'Aîné, Libraire, Rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÉME AUTEUR,

Qui ſe trouvent chez le même Libraire.

1.° Eſſai Hiſtorique-Critique ſur l'Origine de la Puiſſance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Pruſſe. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illuſtres de Plutarque. 1. *Vol. in*-12.

3.° Recueil de Diſſertations ſur divers ſujets de l'Hiſtoire de France. 1. *Vol. in*-12.

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Uſages des anciens Peuples. 3. *Vol. in*-12. & 1. *Vol. in*-4.°

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in*-12. & 1/2. *Vol. in*-8.°

6.° Recueil de Planches pour l'Intelligence de ce Dictionnaire. 1.^e, 2.^e, 3.^e, 4.^e, 5.^e, 6.^e, 7.^e & 8.^e Livraiſon.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.

MINERVÆ URBS, lieu de Sicile près d'Himere. *Voy.* Athénée.

MINERVAL. *Voyez* Minervales.

MINERVALES, *Minervalia*, fêtes inſtituées chez les Romains en l'honneur de Minerve. On en célébroit une le trois de Janvier, l'autre le dix-neuf de Mars, & elles duroient chacune cinq jours. Les premiers jours ſe paſſoient en prieres & en vœux qu'on adreſſoit à la Déeſſe; les autres étoient employés à des ſacrifices & à des combats de gladiateurs. On y repréſentoit auſſi des Tragédies; & les Sçavans, par la lecture de divers ouvrages, y diſputoient un prix fondé par l'empereur Domitien.

Pendant cette fête, les écoliers avoient vacances, & portoient à leurs maîtres des étrennes ou un honoraire nommé Minerval. *Hoc menſe*, dit Macrobe, *mercedes exſolvebant Magiſtris, quas completus annus deberi fecit.* Les Romains, toujours délicats dans leurs expreſſions, avoient donné à ce ſalaire ſi légitime un nom tiré de celui

de la Déeſſe des beaux arts.

MINERVE [le mur de], *Minervæ murus*, Ἀθηνᾶς Τεῖχος, (*a*) nom d'un lieu du Péloponnèſe ; il étoit dans l'Achaïe à quinze ſtades du port Panorme.

MINERVE, *Minerva*, (*b*) Ἀθηνᾶ, Ἀθήνη, la plus noble production de Jupiter, étoit la Déeſſe de la Sageſſe, de la Guerre, des Sciences & des Arts. On peut donc aſſurer qu'elle eſt la ſeule des enfans de Jupiter, qui ait mérité de participer aux prérogatives attachées au rang ſuprême de la Divinité. Tous les Mythologues, tous les Poëtes en parlent ainſi. Il ne faudroit pour s'en convaincre, que lire l'hymne de Callimaque ſur les bains de Minerve, qui eſt une des plus belles pieces de l'antiquité. On voit dans cet hymne, que Minerve donne l'eſprit de Prophétie ; qu'elle prolonge les jours des mortels à ſa volonté ; qu'elle procure le bonheur après la mort ; que tout ce qu'elle autoriſe d'un ſigne de tête eſt irrévocable, & que tout ce qu'elle promet arrive immanquablement. Car, ajoute le Poëte, elle eſt la ſeule dans le Ciel à qui Jupiter ait accordé ce glorieux privilege d'être en tout comme lui, & de jouir des mêmes avantages.

Non-ſeulement elle daigna conduire Ulyſſe dans ſes voyages, mais même elle ne refuſa pas d'enſeigner aux filles de Pandare l'art de repréſenter des fleurs & des combats dans les ouvrages de tapiſſerie, après avoir embelli de ſes belles mains le manteau de Junon. De-là vient que les dames Troyennes lui firent hommage de ce voile précieux qui brilloit comme un aſtre, & qu'Homere a décrit dans le ſixieme livre de l'Iliade.

Cette Déeſſe ne dédaigna pas encore de préſider au ſuccès de la navigation ; elle éclaira les Argonautes ſur la conſtruction de leur navire, ou le bâtit elle-même ſelon Apollodore. Tous les Poëtes s'accordent à nous aſſurer qu'elle avoit placé à la proue le bois parlant, coupé dans la forêt de Dodone, qui dirigeoit la route des Argonau-

(*a*) Pauſ. pag. 442.

(*b*) Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 59. Heſiod. Deor. Generat. v. 886. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 83, 142, 200, 226. *& ſeq.* Herod. L. I. c. 29. *& ſeq.* L. II. c. 175. Pauſ. p. 2, 14, 26. *& ſeq.* Cæſ. de Bell. Gall. L. VI. pag. 233. *& ſeq.* Juſt. L. II. c. 6. L. XX. c. 2. L. XXIV. c. 8. L. XLIII. c. 5. Q. Curt. L. III. c. 7, 12. L. IV. c. 13. L. VIII. c. 2, 11. Virg. Georg. L. I. v. 18. Æneid. L. II. v. 31, 189, 403. L. III. v. 531. L. V. v. 284. L. VI. v. 840. L. VII. v. 805. L. VIII. v. 409, 699. L. XI. v. 259. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 137. *& ſuiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 30, 200, 301. Tom. IV. pag. 1, 2, 3. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 81. *& ſuiv.* Tom. II. pag. 362. *& ſuiv.* Tom. III. pag. 58, 59. Tom. IV. pag. 584. *& ſuiv* Tom. V. pag. 89, 99. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 527. Tom. VII. pag. 40. *& ſuiv.* Tom. VIII. pag 318, 319. Tom. IX. p. 190. *& ſuiv.* Tom. XIII. pag. 263. Tom. XV. p. 379. *& ſuiv.* Tom. XVI. p. 33, 56. T. XVIII. p. 9.

tes, les avertiſſoit des dangers, & leur apprenoit les moyens de les éviter. Sous ce langage figuré, on voit qu'il eſt queſtion d'un gouvernail qu'on mit au navire Argo.

Les Anciens ont reconnu pluſieurs Minerves. Cicéron en admet cinq. » J'ai déjà parlé » dit-il, d'une Minerve, mere » d'Apollon; une autre, iſſue » du Nil, eſt honorée à Saïs, » ville d'Égypte; une troiſie- » me, dont j'ai parlé auſſi, fille » de Jupiter; une quatrieme, » née de Jupiter & de Coryphé, fille de l'Océan, nommée par les Arcadiens, Corie, & à qui l'on doit l'invention des chars à quatre » chevaux de front; une cinquieme, que l'on peint avec » des talonnieres, eut pour pere » Pallas, à qui, dit-on, elle » ôta la vie, parce qu'il vouloit la violer. »

Saint Clément d'Alexandrie, celui des Peres de l'Égliſe qui connoiſſoit le mieux l'antiquité profane, & qui avoit lu un grand nombre d'Auteurs, dont le tems nous a enlevé les ouvrages, reconnoît auſſi cinq Minerves, mais pour leurs parens, il differe un peu de Cicéron. » La premiere, dit-il, étoit » Athénienne, & fille de Vulcain; la ſeconde Égyptienne, fille du Nil; la troiſieme, qui avoit Saturne pour » pere, avoit inventé l'art de » la guerre; la quatrieme, » fille de Jupiter; la cinquieme enfin étoit fille de Pallas » & de Titanis, fille de l'Océan, » laquelle, après avoir ôté la » vie à ſon pere, l'écorcha & » ſe couvrit de ſa peau. »

D'abord il ſe préſente une énigme impénétrable au ſujet de la naiſſance de cette Déeſſe. Jupiter, dit-on, après la guerre des Titans, ſe voyant, du conſentement des autres Dieux, maître du Ciel & de la terre, épouſa Métis qui paſſoit pour la fille la plus ſage qui fût dans le monde; mais, la voyant près d'accoucher & ayant appris du Ciel qu'elle alloit mettre au jour une fille d'une ſageſſe conſommée, & un fils à qui les deſtinées réſervoient l'Empire du monde, il la dévora; & quelque tems après ſe ſentant une grande douleur de tête, il eut recours à Vulcain, qui d'un coup de hache lui fendit le cerveau, d'où ſortit Minerve toute armée, & dans un âge même aſſez avancé, de ſorte qu'elle fut en état de ſecourir ſon pere dans la guerre des Géans, où elle ſe diſtingua beaucoup. Jupiter, ſuivant quelques Auteurs, étoit déjà marié avec Junon; & il ne forma le deſſein de mettre Minerve au monde, que parce que Junon étoit ſtérile.

Cette fiction a toujours paru myſtérieuſe, & ceux qui ont entrepris de l'expliquer, ſe ſont jettés dans différens partis. De ſçavans Modernes ont cru qu'elle renfermoit les vérités les plus ſublimes de la Philoſophie, & cette parole qui avoit créé toute choſe, c'eſt-à dire, l'idée

éternelle qui avoit été le modele de tout ce que l'Être souverain avoit mis au monde ; qu'on avoit voulu marquer l'égalité de puiſſance entre cette Déeſſe & ſon pere, en lui donnant la redoutable égide, qu'aucun autre Dieu ne pouvoit porter ; & que ſi on avoit dit qu'elle étoit la Déeſſe des Arts & des Sciences, c'eſt qu'elle étoit l'intelligence de ſon pere ; enfin qu'on ne lui avoit conſacré la chouette, le dragon & le coq, que pour marquer ſa vigilance, & nous apprendre que la véritable ſageſſe ne s'endort jamais. Si on demande à ces Auteurs, où les Poëtes avoient pris ces hautes idées de la plus ſublime Théologie, ils répondent que c'étoit dans les livres de Mercure Triſmégiſte, cet Auteur célebre qui ſembloit avoir pénétré le myſtere de la Trinité ; mais, ces livres ne ſont-ils pas ſuppoſés ? D'autres diſent que les Poëtes avoient puiſé ces idées dans les livres de Moïſe, dont les Égyptiens & les autres peuples voiſins porterent la connoiſſance avec les colonies, dans la Grece ; & qu'une connoiſſance confuſe du verbe Éternel, fut le fondement des fables qu'ils débiterent ſur ce ſujet. Le P. Tournemine eſt de ce ſentiment, puiſqu'il dit quelque part que le nom d'Athéna ou Théna vient d'un mot Hébreu, qui ſignifie connoiſſance ; & il trouve un grand rapport entre cette Déeſſe & le Verbe produit par voie de connoiſſance. D'ailleurs, ajoute-t-il, les Arcadiens diſoient que Minerve étoit fille de Cotyphé, terme qui ſignifie le ſommet de la tête. Triton, de même, dans le dialecte Éolien, veut dire le crâne. On a dit auſſi, pour la même raiſon, que ſon pere s'appelloit Cranaüs. Ce ſçavant Auteur va plus loin encore ; il eſt perſuadé que le ſerpent, que les Vierges, qui ſervoient Minerve, portoient dans leurs proceſſions, étoit une figure de celui qui trompa Ève. Mais, nous avons bien de la peine à nous rendre à ces idées. Les Païens avoient-ils la moindre connoiſſance de ces myſteres ineffables ?

M. le Clerc, dans ſes notes ſur Héſiode, prétend que cette fable eſt fondée ſur ce que Jupiter adopta cette fille, & prit ſoin de ſon éducation. Pour nous, nous en tenant à Héſiode qui la fait ſortir du cerveau de Jupiter, nous remarquerons ſeulement qu'il ne s'agit pas dans cette fable, comme on le croit communément, de la ſage Minerve, mais de la guerriere Pallas, puiſque les épithetes que le Poëte lui donne, ne conviennent qu'à celle-ci. » Ce » Dieu, dit-il, fit éclorre de ſon » cerveau la Tritonis aux yeux » pers ; elle eſt vive & vio» lente, indomptable, aimant » le tumulte, le bruit, la guer» re & les combats. »

Euſebe aſſure que la fable de Minerve vient d'une fille qui parut ſur les bords du lac Tri-

ton, & qui ſe rendit fameuſe par les ouvrages de laine ; & comme les beaux arts ſont les fruits de l'eſprit, on eut raiſon de dire qu'elle étoit ſortie du cerveau de Jupiter. Pauſanias ſemble confirmer la tradition qu'a ſuivie Euſebe, lorſqu'il dit : » Quant à la Déeſſe, elle » a les yeux pers, ce que je » crois fondé ſur une fable qui » a cours parmi les Libyens. » Car, ils diſent que Minerve » étoit fille de Neptune & de » Tritonis, Nymphe d'un ma- » rais, & que pour cela on lui » a donné des yeux pers com- » me à ſon pere. » Cependant, comme l'antiquité varie beaucoup ſur tous ces ſujets, ceux d'Aliphere dans l'Arcadie, ſe vantoient, au rapport de Pauſanias, que Minerve étoit née chez eux, & qu'elle y avoit été nourrie.

Enfin, la plus commune opinion eſt que Minerve étoit fille de Cécrops ; & comme elle ſe diſtingua dans les Belles-Lettres, & peut-être dans les armes, on la regarda après ſa mort comme la Divinité qui y préſidoit, & l'on ne la fit ſortir du cerveau de ſon pere, que parce que les étymologies les plus naturelles de ſon nom, ſignifient ou conſeil ou ſageſſe, ou eſprit. Mais, tous les Sçavans ne conviennent pas de cette étymologie ; car, on fait venir le nom d'Athéné, ou d'*Athanatos*, immortel, ou de *Thanaï*, ſçavant, ou d'*Athrena*, clairvoyant, ou de *Thena*, connoiſſance ; & celui de Minerve, anciennement Ménerve, eſt tiré de *μένω*, *maneo*, je demeure, ou de *minuere*, diminuer, ou de *minari*, menacer, ou de *monere*, avertir.

M. l'abbé Banier croit qu'il y a eu une Minerve plus ancienne que celle dont nous venons de parler, & qui étoit honorée à Saïs en Égypte, longtems avant Cécrops ; que ce Prince qui en étoit originaire, en porta le culte dans la Grece, & que ce n'eſt que dans la ſuite que cette Déeſſe fut confondue avec ſa fille Athéné, à qui il avoit donné ce nom pour la conſacrer à la Divinité que l'on adoroit dans ſa patrie. Cette Minerve d'Égypte s'appelloit Neits, ſelon Platon & Eratoſthene ; & c'étoit elle, ſuivant le premier de ces deux Auteurs, qui avoit fondé la célebre ville de Saïs, où les Grecs apprirent les cérémonies de ſon culte. Et comme les rois d'Égypte, au rapport de Lucien, portoient ſouvent les noms de leurs Dieux, celui de Nitocris, cette fameuſe Reine qui ſe diſtingua pendant ſon regne autant par ſes belles actions que par les monumens qu'elle fit élever, ſignifioit Minerve victorieuſe.

Suivant d'autres Anciens, cette Minerve d'Égypte s'appelloit Ogga ou Onka ; & il faut convenir que leur opinion eſt mieux fondée que celle d'Eratoſthene & de Platon. En effet, que le premier & le plus ancien nom de Minerve ait été

celui d'Ogga ou Onka, c'eſt un fait atteſté par pluſieurs Anciens. Euphorion le dit poſitivement dans Étienne de Byzance; & Héſychius s'en exprime ainſi: *Athéné étoit nommée Onka à Thebes.* Le ſcholiaſte de Pindare, qui parle d'un village de la Thébaïde, nommé Onka, penſe de même qu'Héſychius; or, la ville de Thebes en Grece étoit une colonie Phénicienne. Eſchyle eſt le premier qui nous ait appris ce nom de Minerve. Ethéocle en effet dit dans une des Tragédies de ce Poëte: » D'abord Onka, Pallas, cette » Déeſſe qui veut bien habiter près de nous aux portes » de cette ville, &c. »

Le Scholiaſte de ce Poëte conclut de-là que Pallas étoit honorée chez les Thébains ſous le nom d'Onka; or, d'où les Thébains avoient-ils appris ce nom, ſi ce n'eſt des Égyptiens & des Phéniciens que Cadmus avoit conduits dans la Béotie? Nous diſons des Égyptiens ou des Phéniciens, parce que les Anciens étoient partagés ſur le païs d'où étoit venu Cadmus. Mais, d'où venoit ce nom d'Ogga, ou Onka? C'eſt un point ſur lequel les Sçavans ne ſont point d'accord, ainſi qu'on peut le voir dans Selden & Bochart. M. Fourmont paroît moins embarraſſé que les autres. Onga, dit-il, qui eſt le nom Phénicien de Pallas, doit ſe trouver dans la famille de Chronos; or, Chronos, ou Saturne, ſelon lui, eſt inconteſtablement Abraham. Ce nom veut dire une jeune fille, ou une femme, ou une ſervante; c'eſt donc le même, en ôtant l'*r*, que celui d'Agar, la mere du guerrier Iſmaël.

D'après cela, il n'eſt pas douteux que Cicéron ne ſe ſoit trompé, lorſqu'il dit dans le paſſage que nous avons rapporté: *Minerva fecunda, orta Nilo, quam Ægyptii Saitæ colunt;* & ce qui prouve ſon ancienneté, c'eſt que chez les Égyptiens elle étoit la femme du Vulcain, le plus ancien & le premier de tous leurs Dieux; en quoi la mythologie Grecque, qui en faiſoit une fille qui garda toujours ſa virginité, étoit bien différente de celle d'Égypte. Les Libyens, qui avoient reçu des Égyptiens, ſelon le témoignage d'Hérodote, le culte de cette Divinité, en changerent toute l'hiſtoire, comme le rapporte cet Auteur, & dirent que Minerve étoit fille de Neptune & du lac Tritonis; qu'elle s'étoit donnée à Jupiter, qui l'avoit adoptée pour ſa fille, &c.

Nous devons ajouter avec le même Auteur, que les Libyens qui habitoient autour du lac Tritonis, célébroient tous les ans une fête ſolemnelle en l'honneur de Minerve, pendant laquelle les filles ſe partageoient en deux bandes, & ſe battoient à coups de pierre & de bâton, & qu'elles regardoient comme de fauſſes vierges celles qui mouroient de leurs bleſſures; fête ancienne, ſelon ces peu-

ples, & qu'ils disoient avoir reçue de leurs ancêtres. Le même Auteur fait aussi mention d'une fête célébrée à Saïs en l'honneur de cette déesse.

Pallas, Minerve & Athéné n'étoient parmi les Grecs qu'une même divinité, avec cette seule différence, que Minerve étoit proprement la Déesse des sciences & des arts; & Pallas, qui avoit pris son nom du géant Pallas son pere, étoit celle qui présidoit à la guerre, ce qui la fait confondre quelquefois avec Bellone.

Plusieurs villes se distinguerent dans le culte qu'elles rendirent à Minerve, entr'autres Rhodes & Athenes; cependant, Saïs le disputoit à toutes les autres villes du monde; & cette Déesse y avoit un temple magnifique, dont Hérodote fait la description. Le même auteur parle aussi des temples, que cette Déesse avoit dans différentes villes de la Grece; mais, il paroît que l'isle de Naxos, quoique consacrée à Bacchus, se distinguoit par le culte qu'elle rendoit à Minerve, ainsi qu'on peut le prouver par trois médailles de cette isle, sur lesquelles elle paroît. Une de ces trois médailles, qui est dans le cabinet du Roi, a été expliquée par le P. Hardouin; & les deux autres se trouvent dans le *thesauro Britannico*.

Nous devons, à l'occasion de l'isle de Rhodes, expliquer en passant la fable qui dit que le jour de la naissance de cette Déesse, on vit tomber dans cette isle une pluie d'or; ce qui n'a d'autre fondement, sinon que Rhodes, qui s'étoit mise sous la protection de Minerve, excella dans l'art de faire de belles statues. On ajoute à la fable, que cette Déesse, piquée de ce que l'on avoit une fois oublié de porter du feu dans un de ses sacrifices, abandonna le séjour de cette isle, pour se retirer à Athenes; ce qui n'est fondé que sur ce que les Rhodiens ayant négligé le culte de la Déesse, & le soin qu'ils avoient de cultiver les beaux arts, les Athéniens commencerent dès-lors à s'y distinguer, & à prendre Minerve pour leur Patrone. En effet, ils lui dédierent un temple magnifique sous le nom de Parthénos, qui veut dire Vierge. Phidias l'orna d'une statue d'or & d'ivoire, qui étoit un chef d'œuvre. Mais, ce qui rendoit le culte de Minerve plus solemnel encore, étoit la fête que les Athéniens célébroient en son honneur, & dont la célébrité attiroit des spectateurs de toute la Grece. Cette fête, que Meursius a décrite avec soin, s'appelloit Athénées; & avoit été instituée par Érichthonius, troisieme roi d'Athenes. Ensuite, lorsque Thésée eut rassemblé les douze bourgades de l'Attique, pour en faire une ville plus considérable, & que cette fête fut célébrée par les habitans de toutes ces bourgades, elle prit le nom de Panathénées.

Quoique Minerve ne regnât pas auſſi ſouverainement dans la Laconie que dans l'Attique, elle avoit cependant ſon temple à Lacédémone comme à Athenes, dans un endroit élevé qui commandoit toute la ville. Tyndare en jetta les fondemens, Caſtor & Pollux l'acheverent. Ils bâtirent auſſi le temple de Minerve Aſia à leur retour de Colchos. Enfin, entre les temples qui lui furent conſacrés dans tout le païs, celui qui portoit le nom de Minerve Ophthalmitis étoit le plus remarquable. Lycurgue le dédia ſous ce nom dans le bourg d'Alphium, parce que ce lieu-là lui avoit ſervi d'aſyle contre la colere d'Alcandre qui, mécontent de ſes loix, voulut lui crever les yeux.

L'antiquité fait mention du différent qu'eut Minerve avec Neptune pour donner un nom à la ville d'Athenes. Les douze grands Dieux furent choiſis pour être arbitres de ce différend, & ils réglerent que celui des deux qui pourroit produire la choſe la plus utile à la ville, lui donneroit ſon nom. Neptune, d'un coup de trident, fit ſortir de terre un cheval, & Minerve un olivier, ce qui lui fit adjuger la victoire, & elle donna ſon nom d'Athéné à la ville de Cécrops.

S. Auguſtin nous apprend après Varron, que ce qui a donné lieu à cette fable, c'eſt que Cécrops, en bâtiſſant les murs d'Athenes, trouva un olivier & une fontaine; que l'on conſulta là-deſſus l'oracle de Delphes, qui dit que Minerve & Neptune avoient droit de nommer la nouvelle ville, & que le peuple & le Sénat aſſemblés déciderent en faveur de la Déeſſe. Mais, ſelon quelques Auteurs, cette fable n'eſt fondée que ſur le changement que fit Cranaüs, en faiſant porter à ſa capitale le nom d'Athéné ſa fille, au lieu de celui de Poſidonie qu'elle portoit, & qui étoit le nom de Neptune; & comme l'Aréopage autoriſa ce changement, on feignit que Neptune avoit été vaincu par le jugement des Dieux.

Quoique ces deux explications ne manquent pas de vraiſemblance, un habile homme en a imaginé une troiſieme qui eſt encore plus ſatisfaiſante. Les anciens peuples de l'Attique, dit-il, poſtérité de Céthim, gens ſauvages & féroces, n'habitoient que les antres, & ne s'occupoient qu'à la chaſſe. Les Pélaſges, qui ſe rendirent maîtres de leur païs, leur apprirent l'art de la navigation, & en firent des Pirates. Cécrops, originaire de Saïs en Égypte, y conduiſit une colonie, abolit les mœurs barbares de ces peuples, & leur apprit la culture de la terre & des oliviers, pour leſquels le terrein ſe trouva propre. Il leur enſeigna auſſi à honorer Minerve, qui s'appelloit Athéné & qui étoit fort révérée à Saïs, & à qui l'olivier étoit conſacré. Les Athéniens

regarderent depuis cette Déeſſe comme la protectrice de leur ville, & lui firent porter ſon nom. Athenes devint fameuſe par l'excellence de ſon huile; le profit qu'on en retira, fit former le deſſein de détourner le peuple de la piraterie, pour l'appliquer uniquement à la culture de la terre. Afin d'y réuſſir, on compoſa une fable, [c'étoit la maniere de propoſer quelque choſe au peuple] dans laquelle on ſuppoſa Neptune vaincu par Minerve, laquelle, au jugement même des douze grands Dieux, avoit trouvé quelque choſe de plus utile que Neptune. Cette fable fut compoſée dans l'ancienne langue du païs, qui étoit la Phrygienne, mêlée de pluſieurs mots Phéniciens; & comme dans ces deux langues le même mot ſignifie un cheval & un navire, ceux qui interprétérent cette fable, prirent ce mot dans la premiere ſignification, & parlerent d'un cheval au lieu d'un navire, qui étoit l'emblême de la fable, dont le but étoit de détourner le peuple de la piraterie. Sans cette mépriſe, ajoute ce ſçavant homme, auroit-on donné le nom d'Hippius à Neptune, & auroit-on fait un cavalier du Dieu de la mer? Ou, pour le dire en un mot avec Voſſius, ce fut un différend des matelots qui reconnoiſſoient Neptune pour leur chef, & du peuple qui s'attachoit au Sénat gouverné par Minerve, qui donna lieu à cette fable. Le peuple, au jugement de l'Aréopage, l'emporta, & la vie champêtre fut préférée à celle des Pirates; ce qui fit dire que Minerve avoit vaincu Neptune.

Quelque vraiſemblables que paroiſſent ces explications, nous croyons que l'on peut encore en donner une plus naturelle, & qui convienne aux autres fables qui reſſemblent à celle-là; car, ce différend entre les Dieux n'eſt pas le ſeul dont l'antiquité faſſe mention. Pauſanias rapporte que les Corinthiens diſoient que le Soleil & Neptune avoient eu, au ſujet de leur païs, une pareille diſpute que celle de Neptune & de Minerve pour la ville d'Athenes, & qu'ils prirent pour juges de leur différend, Briarée qui adjugea l'iſthme à Neptune, & le promontoire qui commandoit la ville, au Soleil, & depuis ce tems-là Neptune demeura en poſſeſſion de l'iſthme.

Les Argiens, au rapport du même Auteur, avoient parmi eux une autre fable pareille aux deux que l'on vient de rapporter. Ils diſoient que Neptune avoit inondé une bonne partie de leurs terres, lorſque le fleuve Inachus & les autres arbitres prononcerent que ce païs devoit appartenir à Junon, & non à Neptune. Junon pria enſuite Neptune de faire ceſſer l'inondation, & le Dieu lui accorda cette grace; & à l'endroit par où les eaux de la mer ſe retirerent, les Argiens, pour con-

ſerver la mémoire de cet événement, bâtirent un temple à Neptune, qu'ils ſurnommerent Proclyſtius. Ainſi, nous croyons qu'il s'agiſſoit dans ces occaſions & dans d'autres ſemblables, dont parle encore le même Auteur, de l'introduction du culte de ces Dieux dans ces païs-là, & des oppoſitions qui ſe formoient à cette occaſion. On prenoit des arbitres, & celui des Dieux, dont le culte étoit établi par préférence à un autre, étoit cenſé avoir remporté la victoire; ce qui eſt bien ſenſible, ſur-tout dans les deux premiers exemples. Les Athéniens en effet qui préférerent d'abord l'agriculture au commerce maritime, honoroient plus particuliérement Minerve que Neptune; & les Corinthiens, ſitués entre deux mers, préférerent le culte de Neptune à celui d'Apollon, c'eſt-à-dire, le commerce de la mer, aux ſciences & aux beaux arts.

On donnoit à Minerve, dans ſes ſtatues & dans ſes peintures, une beauté ſimple, négligée, modeſte, un air grave, noble, plein de force & de majeſté. Son habillement ordinaire ſur les médailles la repréſente comme protectrice des arts, & non pas comme la redoutable Pallas, qui, couverte du bouclier, inſpire l'horreur & le carnage. Elle y paroît vêtue du péplum, habillement ſi célebre chez les Poëtes, & qui déſignoit le génie, la prudence, & la ſageſſe. D'autres fois, elle eſt repréſentée le caſque en tête, une pique d'une main, & un bouclier de l'autre, avec l'égide ſur la poitrine; c'eſt Pallas qu'on déſigne ainſi.

Le caſque de Minerve eſt différemment figuré ſur les monumens qui nous reſtent, ainſi qu'on peut le voir dans les Antiquaites; mais, nous ne connoiſſons que Pauſanias qui diſe que les Éléens ſurmontoient ce caſque d'un coq, parce que cet animal eſt très-courageux, ou parce qu'il lui étoit conſacré ſous le nom d'Ergané. Pauſanias, dans ſes antiquités, parle d'une ſtatue de Minerve qui avoit un ſphinx dans le milieu de ſon caſque, & des griffons aux deux côtés. Dans une médaille du Cabinet de la reine de Suede, le même caſque eſt ſurmonté d'un char à quatre chevaux; dans un autre du cabinet de M. Maffei, eſt un ſerpent ou dragon à replis tortueux, qui marche devant elle. On croit que ce pourroit bien être Minerve Poliade, honorée dans la roche d'Athenes, qui étoit gardée par un dragon; nous ſçavons d'ailleurs que les animaux, conſacrés à cette Déeſſe, étoient le dragon & la chouette. On voit en effet, ſur nombre de ſtatues de Minerve, des dragons ſur ſon caſque & ſur ſa poitrine, comme la chouette ſur pluſieurs de ſes médailles. C'eſt ce qui donna lieu à Démoſthene, exilé par le peuple d'Athenes, de dire

en partant que Minerve ſe plaiſoit dans la compagnie de trois vilaines bêtes, la chouette, le dragon & le peuple.

Nous n'inſiſterons point ici ſur les divers noms ou ſurnoms qu'on a attribués à Minerve, parce qu'ils ont chacun leur article particulier dans ce Dictionnaire. Nous nous arrêterons ſeulement à ceux que Pauſanias a recueillis, & que nous allons rapporter l'un après l'autre, en ſuivant l'ordre alphabétique.

MINERVE AGORÉA, (*a*) *Minerva Agoræa*, Ἀθήνη Ἀγοραία, ou Minerve qui préſide aux marchés. Les habitans de Sparte avoient conſacré un temple à Minerve Agoréa.

MINERVE D'AJAX. *Voyez* Minerve Éantide.

MINERVE ALALCOMENE, *Minerva Alalcomene*, (*b*) étoit ainſi appellée du culte qu'on lui rendoit dans la ville d'Alalcomene en Béotie. *Voyez* Alalcomene.

MINERVE ALÉA, *Minerva Alea*, Ἀθήνη Ἀλέα *Voyez* Aléa.

MINERVE AMBULIA, (*c*) *Minerva Ambulia*, Ἀθήνη Ἀμβουλία, avoit un autel à Lacédémone, près de celui de Jupiter Ambulius. *Voyez* Jupiter Ambulius.

MINERVE ANÉMOTIS, *Minerva Anemotis*, Ἀθήνη Ἀνεμωτὶς, (*d*) du mot ἄνεμος, *ventus*, vent. Elle étoit honorée à Mothone ou Méthone, ville de Meſſénie. *Voyez* Méthone, ville de Meſſénie.

MINERVE APATURIE, (*e*) *Minerva Apaturia*, Ἀθήνη Ἀπατουρία, recevoit les honneurs divins dans l'iſle de Sphérie. » Sphérus, dit Pauſanias, qui, » ſelon les habitans, étoit l'écuyer de Pélops, y eſt inhumé; Éthra fut avertie en ſonge par Minerve d'aller rendre à Sphérus les devoirs que » l'on rend aux morts. Étant » venue dans l'iſle à ce deſſein, » il arriva qu'elle eut commerce avec Neptune. Éthra, » après cette aventure, conſacra un temple à Minerve, » ſurnommée Apaturie, ou la » Trompeuſe, & voulut que » cette iſle, qui s'appelloit » l'iſle de Sphérie, s'appellât à » l'avenir l'iſle Sacrée. Elle inſtitua auſſi cet uſage, que toutes les filles du païs, en ſe » mariant, conſacreroient leur » ceinture à Minerve Apaturie. »

MINERVE ARÉA, *Minerva Area*, Ἀθήνη Ἀρία, (*f*) c'eſt-à-dire, Minerve qui a un autel ſur la colline de Mars. Ceux d'Athenes & de Platées l'honoroient d'un culte particulier. *Voyez* Aréa.

MINERVE ASIA, *Minerva Aſia*, Ἀθήνη Ἀσία. *Voyez* Aſia.

MINERVE AXIOPŒNAS, *Minerva Axiopœnas*, Ἀθήνη Ἀξιόποινος, ou Minerve la ven-

(*a*) Pauſ. p. 181.
(*b*) Pauſ. p. 593.
(*c*) Pauſ. p. 185.
(*d*) Pauſ. p 284.
(*e*) Pauſ. p. 147, 148.
(*f*) Pauſ. p. 52, 548.

gereſſe, (*a*) avoit un temple à Sparte. On prétend que ce fut Hercule qui le fit bâtir après la terrible vengeance qu'il tira d'Hippocoon & de ſes fils; & ce ſurnom vient, dit Pauſanias, de ce qu'autrefois les châtimens des hommes étoient appellés du nom de *pæne*, ποινὴ, d'où vient le mot Latin *pœna*. Il ſemble que du tems de Pauſanias le mot Grec n'étoit plus en uſage dans cette acception. Autrement, pourquoi diroit-il qu'autrefois on ſe ſervoit du mot *pæne* pour ſignifier un châtiment.

MINERVE CÉLEUTHÉA, *Minerva Celeuthea*, (*b*) Ἀθήνη Κελευθεία. Il y avoit à Sparte un temple de Minerve, où l'on dit qu'Ulyſſe conſacra une ſtatue à la Déeſſe ſous le nom de Minerve Céleuthéa, comme un monument de la victoire qu'il avoit remportée ſur les amans de Pénélope, & il fit bâtir ſous le même nom trois temples en trois endroits différens. Le nom de Céleuthéa vient de κέλευθος, *via*, *vicus*, une rue. Minerve Céleuthéa, parce que Minerve lui avoit promis la victoire dans la rue des Barrieres.

MINERVE CHALCIŒCOS, *Minerva Chalciœcos*, Ἀθήνη Χαλκίοικος. (*c*) Il y avoit à Sparte, ſur la plus haute colline de la ville, un temple de Minerve ſous les noms de Minerve Poliuchos, comme qui diroit Minerve la gardienne de la ville; & Chalciœcos, de χαλκὸς, *æs*, airain, & οἶκος, *domus*, maiſon.

Tyndare commença cet édifice; après lui, ſes enfans entreprirent de l'achever, & d'y employer le prix des dépouilles qu'ils avoient remportées ſur les Aphidnéens; mais, l'entrepriſe étant encore reſtée imparfaite, les Lacédémoniens longtems après conſtruiſirent un nouveau temple qui étoit tout d'airain, comme la ſtatue de la Déeſſe. L'ouvrier, dont ils ſe ſervirent fut Gitiadas, originaire & natif du païs; il avoit fait auſſi pluſieurs cantiques, & entr'autres un hymne pour Minerve ſur des airs Doriens. Au dedans du temple la plupart des travaux d'Hercule étoient gravés ſur l'airain, tant les aventures que l'on connoiſſoit ſous ce nom, que pluſieurs autres que ce Héros avoit courues volontairement, & dont il étoit glorieuſement ſorti. Là auſſi étoient gravés les exploits des Tyndarides, & ſur tout l'enlevement des filles de Leucippe. Enſuite, on voyoit d'un côté Vulcain qui dégageoit ſa mere de ſes chaînes, & d'un autre côté Perſée prêt à partir pour aller combattre Méduſe en Libye; des Nymphes lui mettoient un caſque ſur la tête & des talonnieres aux pieds, afin qu'il pût voler en cas de beſoin. On n'avoit pas oublié tout ce qui

(*a*) Pauſ. p. 189.
(*b*) Pauſ. p. 182.
(*c*) Pauſ. p. 193. & ſeq.

avoit rapport à la naiſſance de Minerve ; mais, ce qui effaçoit tout le reſte, c'étoit un Neptune & une Amphitrite qui étoient d'une beauté merveilleuſe. On trouvoit enſuite une chapelle de Minerve Ergané. Aux environs du temple il y avoit deux portiques, l'un au midi, l'autre au couchant. Vers le premier, étoit une chapelle de Jupiter ſurnommé Coſmétès, & devant cette chapelle, le tombeau de Tyndare. Sur le ſecond portique on voyoit deux aigles éployés, qui portoient chacun une victoire ; c'étoit un préſent de Lyſandre & en même tems un monument des deux victoires qu'il avoit remportées, l'une près d'Epheſe ſur Antiochus, lieutenant d'Alcibiade, qui commandoit les galeres d'Athenes, l'autre encore ſur la flotte Athénienne qu'il défit entiérement à Egoſpotamos.

A l'aîle gauche du temple d'airain, il y avoit une chapelle qui étoit conſacrée aux Muſes, parce que les Lacédémoniens marchoient à l'ennemi, non au ſon de la trompette, mais au ſon des flûtes & de la lyre. Derriere le temple étoit la chapelle de Vénus Aréa, où l'on voyoit des ſtatues de bois auſſi anciennes qu'il y en eût dans toute la Grece. A l'aîle droite on voyoit un Jupiter en bronze, qui étoit de toutes les ſtatues de bronze la plus ancienne. Ce n'étoit point un ouvrage d'une ſeule & même fabrique ; il avoit été fait ſucceſſivement & par pieces, enſuite ces pieces avoient été ſi bien enchaſſées & ſi bien jointes enſemble avec des cloux, qu'elles faiſoient un tout fort ſolide. A l'égard de cette ſtatue de Jupiter, ils diſoient que c'étoit Léarque de Rhégium qui l'avoit faite ; ſelon quelques-uns c'étoit un éleve de Dipœne & de Scyllis, & ſelon d'autres, de Dédale même. De ce côté-là étoit un endroit nommé Scénoma, où l'on trouvoit le portrait d'une femme ; les Lacédémoniens diſoient que c'étoit Euryléonis, qui ſe rendit célebre pour avoir conduit un char à deux chevaux dans la carriere, & remporté le prix aux jeux Olympiques. A l'autel même du temple de Minerve, il y avoit deux ſtatues de ce Pauſanias qui commandoit l'armée de Lacédémone au combat de Platées ; de ce Pauſanias, dis-je, qui ſe voyant atteint & convaincu de trahiſon avoit été le ſeul qui ſe fût réfugié à l'autel de Minerve Chalciœcos, & qui n'y eût pas trouvé ſa ſûreté ; la raiſon qu'on en apportoit, étoit que Pauſanias ayant quelque tems auparavant commis un meurtre, n'avoit jamais pu s'en faire purifier. Les Lacédémoniens, par ordre exprès de l'oracle de Delphes, avoient depuis érigé deux ſtatues de bronze à ce Prince ; & encore aujourd'hui, dit Pauſanias, ils rendent une eſpece de culte au génie Epidote, dans la penſée que ce génie appaiſe la Déeſſe, qui au-

trement pourroit ſe reſſouvenir de l'injure qu'ils lui ont faite en la perſonne de Pauſanias, lorſqu'il étoit ſuppliant aux pieds de ſes autels. Après ces ſtatues, on en voyoit une de Vénus ſurnommée Ambologéra ; celle-ci avoit été auſſi érigée par l'avis de l'oracle, enſuite celles du ſommeil & de la mort qui, au rapport d'Homere, étoient freres.

MINERVE CHALINITIS, *Minerva Chalinitis*, (*a*) Ἀθήνη Χαλινῖτις de χαλινὸς, *frenum*, un frein, avoit un temple à Corinthe. On avoit donné le ſurnom de Chalinitis à cette Déeſſe, parce qu'elle fut plus ſecourable à Bellérophon que toutes les autres Divinités, & qu'elle lui fit préſent, entr'autres choſes, du cheval Pégaſe, après avoir pris la peine de le dompter elle-même, & de lui mettre un frein. La ſtatue de la Déeſſe étoit de bois à la réſerve du viſage, des mains & des pieds qui étoient de marbre blanc. Le temple de Minerve Chalinitis touchoit preſque au Théâtre. Le tombeau des fils de Médée n'étoit pas éloigné de ce temple.

MINERVE CISSÉA, *Minerva Ciſſæa*, Ἀθήνη Κισσαία, (*b*) avoit une très-belle ſtatue dans la citadelle d'Epidaure. Ciſſéa eſt formé du mot κίσσος, *hedera*, lierre, apparemment parce qu'il y avoit un lierre auprès de cette ſtatue.

MINERVE CORIE, *Minerva Coria*, Ἀθήνη Κόρια. (*c*) avoit un temple avec une ſtatue ſur une montagne près de Clitor en Arcadie. *Voyez* Corie.

MINERVE CORYPHASIA, *Minerva Coryphaſia*, (*d*) Ἀθήνη Κορυφάσια, dont on voyoit un temple à Pylos, ville ſituée ſur le promontoire de Coryphaſium. C'étoit de-là que venoit ſans doute à la Déeſſe le ſurnom de Coryphaſia.

MINERVE CRANÉA, *Minerva Cranæa*, Ἀθήνη Κραναία, (*e*) avoit un temple à vingt ſtades d'Élatée, ville de la Phocide. Le chemin, qui y conduiſoit, alloit en pente; mais, la pente en étoit ſi douce, que l'on y montoit ſans s'en appercevoir. Quand on étoit arrivé, on voyoit un rocher aſſez eſcarpé qui ne paroiſſoit ni fort haut, ni fort grand ; c'étoit ſur ce rocher que le temple étoit ſitué. Il étoit accompagné de portiques où il y avoit des appartemens pour les Miniſtres du temple, & ſur-tout pour le prêtre de Minerve. Ce Prêtre étoit choiſi parmi les enfans qui n'avoient pas encore atteint l'âge de puberté, & il quittoit même le ſacerdoce, avant que d'être parvenu à cet âge, de ſorte que ſon miniſtere ne duroit pas plus de cinq ans, pendant lequel tems il étoit aſtraint à un certain genre de vie auprès du

(*a*) Pauſ. p. 91, 92.
(*b*) Pauſ. p. 138.
(*c*) Pauſ. p. 467.
(*d*) Pauſ. p. 285.
(*e*) Pauſ. p. 679.

temple, & ne ſe lavoit que dans une eſpece de baquet à la maniere des Anciens. La Déeſſe étoit repréſentée comme allant au combat, ſon bouclier étoit copié d'après celui de la Minerve d'Athenes, que l'on appelloit par excellence la Vierge, & cette ſtatue étoit un ouvrage des fils de Polyclès.

MINERVE CYDONIA, (*a*) *Minerva Cydonia*, Ἀθήνη Κυδωνία, étoit honorée dans l'Elide. » Dès » que vous avez paſſé l'Alphée, » lit-on dans Pauſanias, vous » êtes ſur les terres des Piſéens. La premiere choſe qui » s'offre à vous, c'eſt le ſommet d'une haute montagne, » où vous voyez les ruines de » la ville de Phrixa, & d'un » temple de Minerve ſurnomée » Cydonia, dont il ne reſte plus » qu'un autel. On dit que ce » temple avoit été bâti par » Clyménus, l'un des deſcendans » d'Hercule Idéen, qui étoit » venu de Cydonia, ville de » Crete ſur les rives du Jardan. » Les Éléens diſent auſſi que » Pélops, avant que de combattre contre Œnomaüs, » fit un ſacrifice à Minerve Cydonia. »

MINERVE CYPARISSIA, *Minerva Cypariſſia*, (*b*) Ἀθήνη Κυπαρισσία, étoit ainſi nommée du culte qu'on lui rendoit à Cypariſſie, où cette Déeſſe avoit un temple. Minerve Cypariſſia en avoit un autre au haut de la citadelle de la ville d'Aſope.

MINERVE EANTIDE, (*c*) *Minerva Æantis*, Ἀθήνη Αἰαντὶς, c'eſt-à-dire, la Minerve d'Ajax. » Au haut de la citadelle de » Mégare, dit Pauſanias, ſe » voit encore un temple de » Minerve, ſous le nom de » Minerve Victoire, & une » ſtatue ſous le nom de Minerve d'Ajax; les gens du » lieu n'ont ſçu me dire d'où » vient cette dénomination; » voici ce que pour moi j'en » conjecture. Télamon, fils » d'Eacus, épouſa Péribée, fille » d'Alcathoüs; il en eut Ajax » qui ſuccéda à Alcathoüs, & » qui, en prenant poſſeſſion du » Royaume, dédia ſelon toutes » les apparences cette ſtatue » à Minerve. »

MINERVE EQUESTRE, *Minerva Equeſtris*, la même que Minerve Hippia. *Voyez* Minerve Hippia.

MINERVE ERGANÉ, (*d*) *Minerva Ergane*, Ἀθήνη Ἐργάνη, c'eſt-à-dire, Minerve ouvriere, ou inventrice de ἔργον, *opus*, ouvrage. Il n'eſt pas ſurprenant qu'on appellât ainſi Minerve, puiſqu'on la fait inventrice de pluſieurs arts. Outre l'art de la guerre on lui attribue l'art de l'architecture. L'art de filer, de faire de la toile, de la tapiſſerie, & des étoffes de ſoie & de laine, lui eſt auſſi attribué par les Anciens. Enfin, c'étoit elle qu'on croyoit avoir

(*a*) Pauſ. p. 385.
(*b*) Pauſ. p. 206, 286.
(*c*) Pauſ. p. 79.
(*d*) Pauſ. p. 42, 193, 313, 394, 581. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV, pag. 25, 26.

été la premiere qui avoit enſeigné à planter & à cultiver l'olivier. On lui a encore attribué l'invention des chariots & l'uſage des trompettes & de la flûte, &c.

Minerve Ergané avoit une chapelle à Sparte. Elle étoit auſſi honorée chez les Éléens. Le dernier des ſix autels qu'ils avoient érigés en l'honneur des douze Dieux, dans le temple de Jupiter, étoit conſacré à Vénus & à Minerve Ergané. Les deſcendans de Phidias étoient chargés du ſoin de nettoyer la ſtatue de Jupiter, & de la tenir toujours dans une grande propreté. Avant que de ſe mettre à l'ouvrage, ils faiſoient un ſacrifice à Minerve Ergané. Ceux de Theſpies honoroient auſſi cette Déeſſe, dont ils avoient une ſtatue, à côté de laquelle étoit Plutus. Selon Pauſanias, le coq étoit ſpécialement conſacré à Minerve Ergané.

MINERVE ÉTHYIA, (*a*) *Minerva Æthyia*, Ἀθήνη Αἰθυία, c'eſt-à-dire, Minerve aux plongeons. Il y avoit en Grece, au bord de la mer, un lieu qui étoit de la dépendance de Mégare, & que l'on appelloit communément le rocher de Minerve aux plongeons. Le tombeau de Pandion étoit près de ce lieu.

MINERVE FORENSIS, *Minerva Forenſis*, la même que Minerve Agoréa. *Voyez* Minerve Agoréa.

MINERVE HIPPIA, (*b*) *Minerva Hippia*, Ἀθήνη Ἵππια, ou Minerve à cheval, étoit honorée chez les Manthuréens ou les Manthyréens, parce que, diſoient-ils, dans le combat des géans contre les Dieux, Minerve pouſſa ſon char contre Encélade. La ſtatue de Minerve Hippia fut apportée de chez les Manthyréens à Tégée, où on lui donna dans la ſuite le nom de Minerve Aléa. *Voyez* Aléa.

Minerve Hippia étoit honorée en pluſieurs autres endroits de la Grece. Elle l'étoit à Acharna bourg de l'Attique, & à Athenes même, où on lui avoit dédié un autel. Elle l'étoit encore à Olympie, où on lui avoit auſſi dédié un autel, hors de la barriere.

MINERVE HIPPOLAITIS, *Minerva Hippolaïtis*, (*c*) Ἀθήνη Ἱππολαΐτις, étoit ainſi appellée à cauſe du culte qu'on lui rendoit à Hippola, où elle avoit une chapelle.

MINERVE HOSPITALIERE, *Minerva Hoſpitalis*, (*d*) Ἀθήνη Ξενία, étoit honorée à Sparte. Elle avoit une ſtatue dans la place de cette ville.

MINERVE HYGIÉA, (*e*) *Minerva Hygiea*, Ἀθήνη Ὑγίεια, c'eſt-à-dire, Minerve Salutaire, ou Minerve de la ſanté. Elle étoit ſur-tout honorée dans l'Attique. Les habitans du bourg d'Acharna lui rendoient un culte particulier. Dans la citadelle

(*a*) Pauſ. p. 9, 77.
(*b*) Pauſ. p. 58, 60, 316, 530.
(*c*) Pauſ. p. 213.
(*d*) Pauſ. p. 181.
(*e*) Pauſ. p. 41, 60. Plut. T. I. p. 160.

d'Athenes

d'Athenes il y avoit une ſtatue de Minerve Hygiea. Plutarque en a fait mention. » Le portail » & le veſtibule de la citadel- » le, dit-il, furent achevés en » cinq ans par Mnesiclès qui » en étoit l'architecte. Pendant » qu'on y travailloit, il arriva » un accident merveilleux qui » fit voir que la Déeſſe non- » ſeulement ne s'oppoſoit pas à » cet édifice, mais qu'elle l'a- » gréoit & qu'elle l'honoroit » de ſa protection & de ſa » préſence. Car, le meilleur » de tous les ouvriers & le plus » affectionné, s'étant laiſſé tom- » ber du haut en bas, étoit » à l'agonie, abandonné des » Médecins, ce qui affligeoit » & décourageoit extrêmement » Périclès; mais, la Déeſſe » s'apparut à lui en ſonge, & » lui montra un remede avec » lequel il eut bientôt remis » ſur pied le mourant. En mé- » moire de ce miracle, Péri- » clès fit faire la ſtatue de cui- » vre de Minerve Salutaire, » ou de Minerve de la ſanté, » & la plaça dans la citadelle, » près de l'autel, qui, à ce » que l'on dit, y étoit aupa- » ravant. »

MINERVE L'INVENTRICE, *Minerva Machinatrix*, (*a*) Ἀθήνη Μαχανῖτις. étoit honorée dans l'Arcadie. Elle avoit un temple ſur le chemin de Mégalopolis à Ménale. » Elle eſt, dit » Pauſanias, ſurnommée l'In- » ventrice & avec raiſon, puiſ- » que c'eſt à elle que les hom- » mes doivent l'invention des » arts, & toutes leurs bonnes » penſées. » C'eſt la même que Minerve Ergané. *Voyez* Minerve Ergané.

MINERVE ITONIA, (*b*) *Minerva Itonia*, Ἀθήνη Ἰτωνία, dont il y avoit un temple dans la Béotie ſur le chemin d'Alalcomene à Coronée, avoit été ainſi appellée du nom d'Itonus, fils d'Amphictyon. C'eſt-là que ſe tenoient les États de la Béotie. On voyoit dans ce temple une Minerve & un Jupiter de bronze; c'étoient deux ſtatues d'Agoracrite élève de Phidias & l'objet de ſes amours. Les ſtatues des Graces étoient modernes, & y avoient été miſes du tems de Pauſanias. On dit qu'Iodamie, étant prêtreſſe de Minerve, entra de nuit dans le temple; que la Déeſſe s'apparut à elle portant ſur ſa robe la tête de la Gorgone Méduſe & qu'Iodamie, n'eut pas plutôt jetté les yeux deſſus, qu'elle fut pétrifiée. Depuis ce tems-là, une femme avoit ſoin de mettre tous les jours du feu ſur l'autel d'Iodamie, en criant par trois fois en langage du païs, qu'Iodamie étoit vivante, & qu'elle-même demandoit du feu.

MINERVE LARISSÉE, (*c*) *Minerva Lariſſæa*, Ἀθήνη Λαρισσαία, avoit un temple ſur le

(*a*) Pauſ. p. 513.
(*b*) Pauſ. pag. 177, 593.
(*c*) Pauſ. p. 429.

bord du fleuve Lariſſe ; c'étoit de-là que lui venoit le nom de Lariſſée.

MINERVE LEMNIENNE, *Minerva Lemnia*, (*a*) Ἀθήνη Λημνία, recevoit les honneurs divins à Athenes. Il y avoit dans la citadelle de cette ville, une ſtatue de Minerve Lemnienne, qui étoit conſtamment le chef-d'œuvre de Phidias, & qui portoit le nom de Lemnienne, parce que c'étoient les habitans de Lemnos qui l'avoient conſacrée.

MINERVE LIMNADE, (*b*) *Minerva Limnas*, Ἀθήνη Λίμνας, avoit un temple ſur la frontiere de la Laconie & de la Meſſénie, au bourg de Limné ; & c'étoit pour cela qu'on lui donnoit le nom de Minerve Limnade. Téléclus, roi de Lacédémone, fut tué dans ce temple.

Nous croyons, au reſte, que dans le texte de Pauſanias, il faut lire Diane Limnade, & non pas Minerve Limnade. *Voyez* Diane Limnatis.

MINERVE MERE, *Minerva Mater*, Ἀθήνη Μήτηρ, (*c*) étoit honorée chez les Éléens. *Voyez* Badû.

MINERVE NARCÉA, (*d*) *Minerva Narcæa*, Ἀθήνη Ναρκαία, avoit un temple dans l'Élide. Elle prenoit ſon nom du Héros qui lui avoit conſacré ce temple. C'étoit Narcée, fils de Bacchus & de Phyſcoa.

MINERVE ONGA, ou ONKA, *Minerva Onga*, *Onka*, Ἀθήνη Ὄγκα. *Voyez* Minerve Siga.

MINERVE OPHTHALMITIS, *Minerva Ophthalmitis*, Ἀθήνη Ὀφθαλμῖτις, (*e*) comme qui diroit Minerve qui nous conſerve les yeux, de ὀφθαλμὸς, *oculus*, œil. Elle avoit un temple à Lacédémone dans la rue Alpia. On dit que c'eſt Lycurgue même qui avoit conſacré ce temple à Minerve, en mémoire de ce que dans une émeute, ayant eu un œil crevé par Alcandre à qui ſes Loix ne plaiſoient pas, il fut ſauvé en ce lieu-là par le peuple, ſans le ſecours duquel il auroit peut-être perdu l'autre œil & la vie même. Il y a pourtant des Auteurs, & entr'autres Dioſcoride, celui qui a fait un traité du gouvernement de Sparte, qui écrivent que Lycurgue fut bleſſé, mais qu'il ne perdit pas l'œil, & qu'il ne fonda ce temple à Minerve que pour la remercier de ſa guériſon.

MINERVE OXYDERCE, *Minerva Oxyderces*. *Voyez* Minerve aux bons yeux.

MINERVE PANACHÉIS, *Minerva Panachæis*, (*f*) Ἀθήνη Παναχαΐς, c'eſt-à-dire, Minerve protectrice de tous les Achéens. On avoit conſacré à Minerve Panachéïs une chapelle dans l'enciente du temple de

(*a*) Pauſ. p. 51.
(*b*) Pauſ. p. 170.
(*c*) Pauſ. p. 291.
(*d*) Pauſ. p. 318.
(*e*) Pauſ. pag. 195. Plut. Tom. I. p. 46.
(*f*) Pauſ. p. 436.

diane Laphria à Patra en Achaïe. La ſtatue de la Déeſſe étoit d'or & d'ivoire.

MINERVE PANIA, (*a*) *Minerva Pania*, Ἀθήνη Παν̈ία, étoit honorée à Argos, où elle avoit une ſtatue dans un lieu d'exercice, nommé le Cylarabus.

MINERVE PARÉA, (*b*) *Minerva Parea*, Ἀθήνη Παρεία, avoit une ſtatue en pleine campagne ſur le chemin qui alloit de Sparte en Arcadie.

MINERVE PARTHÉNOS, *Minerva Parthenos*. *Voyez* Minerve Vierge.

MINERVE PÉONIENNE, *Minerva Pæonia*, Ἀθήνη Παιωνία, (*c*) étoit honorée dans un temple, ſitué à environ douze ſtades de la ville d'Orope, & conſacré à Amphiaraüs.

MINERVE PERSPICAX. *Voyez* Minerve aux bons yeux.

MINERVE AUX PLONGEONS. *Voyez* Minerve Éthyia.

MINERVE POLIADE, (*d*) *Minerva Polias*, Ἀθήνη Πολιάς, ou Minerve protectrice de la ville. Elle étoit ſur-tout honorée à Athenes, où elle avoit un temple remarquable par un nombre d'antiquités, dont on trouvera la deſcription ſous l'article d'Athenes.

Ceux d'Erythres avoient conſacré un temple à Minerve Poliade. Sa ſtatue étoit de bois, d'une grandeur extraordinaire, aſſiſe ſur une eſpece de trône, & tenant une quenouille des deux mains; la Déeſſe avoit ſur la tête une couronne ſurmontée de l'étoile Polaire. On croit que cette ſtatue étoit d'Endœus; & on en jugeoit par pluſieurs indices, mais ſur-tout par la maniere dont tout l'ouvrage étoit façonné, & encore plus par les Heures & les Graces de marbre blanc, & qui étoient expoſées à l'air.

Les Tégéates avoient auſſi conſacré un temple à Minerve Poliade. Ce temple étoit deſſervi par un Prêtre qui y entroit une fois chaque année; ils le nommoient auſſi le temple du Boulevard, parce que l'on y gardoit des cheveux de Méduſe, dont ils diſoient que Minerve Poliade avoit fait préſent à Céphée, fils d'Aléüs, en l'aſſurant que par-là Tégée deviendroit une ville imprenable. Apollodore nous apprend que l'on attribuoit aux cheveux de Méduſe une vertu toute particuliere. C'eſt pourquoi, Hercule donna à Stérope, fille de Céphée, une boucle de cheveux de Méduſe, en lui diſant qu'elle n'avoit qu'à montrer cette boucle aux ennemis pour les mettre en fuite.

Les Trœzéniens honoroient auſſi d'un culte particulier Minerve Poliade & Minerve Sthéniade. *Voyez* Minerve Sthéniade.

(*a*) Pauſ. p. 126.
(*b*) Pauſ. p. 202.
(*c*) Pauſ. p. 64.
(*d*) Pauſ. p. 48, 49, 142, 406, 531.

MINERVE POLIATIS, *Minerva Poliatis*, Ἀθήνη Πολιάτις, eſt la même que Minerve Poliade. *Voyez* Minerve Poliade.

MINERVE POLIUCHUS, *Minerva Poliuchus*, (*a*) Ἀθήνη Πολιοῦχος, de πόλις, *urbs*, ville, & ἔχω, *habeo*, je garde, je conſerve. *Voyez* Minerve Chalcioecos.

MINERVE PROMACHORMA, *Minerva Promachorma*, Ἀθήνη Προμαχόρμα, (*b*) avoit un temple ſur le ſommet du mont Buporthmos dans le Péloponnèſe.

MINERVE PRONAOS, *Minerva Pronaos*. *Voyez* Mercure Pronaüs.

MINERVE PRONŒA, *Minerva Pronœa*, (*c*) Ἀθήνη Πρόνοια, c'eſt-à-dire, Minerve la Prévoyante. Elle avoit un temple aux portes de Delphes. La ſtatue de la Déeſſe, que l'on voyoit à l'entrée du temple, étoit de bronze & plus grande que celle qui étoit dans l'intérieur. C'étoit un préſent des Maſſiliens. Peut-être faudroit-il lire Minerve Pronaos, auquel cas la Déeſſe auroit eu ce ſurnom, parce que ſa ſtatue étoit dans le veſtibule du temple.

MINERVE SAITIS, *Minerva Saïtis*, Ἀθήνη Σαΐτις (*d*) c'eſt-à-dire, Minerve l'Égyptienne, ou qui étoit honorée à Saïs, ville d'Égypte. On avoit dédié un temple à Minerve Saïtis ſur le mont Pontinus; mais, du tems de Pauſanias, il n'en reſtoit plus que les ruines.

MINERVE SALPINX, *Minerva Salpinx*. *Voyez* Minerve Trompette.

MINERVE SALUTAIRE, *Minerva Salutaris*. *Voyez* Minerve Hygiéa.

MINERVE SCIRADE, (*e*) *Minerva Sciras*, Ἀθήνη Σκίρας. Il y avoit un temple de Minerve Scirade à Phalere, port d'Athenes. Ce temple avoit été bâti par un certain Scirus qui étoit un Prophete de Dodone, & de-là il avoit pris ſa dénomination.

MINERVE SIGA, *Minerva Siga*, Ἀθήνη Σίγα. (*f*) Pauſanias, parlant d'un certain lieu de la ville de Thebes en Béotie, s'exprime ainſi: » On y » voit un autel expoſé à l'air » avec une ſtatue de Minerve » conſacrée, dit-on, par Cadmus. Cette ſtatue peut ſervir » à déſabuſer ceux qui ſe perſuadent que Cadmus étoit » d'Égypte, & non pas de Phénicie, car Siga, c'eſt le nom » de cette Minerve, eſt un » mot Phénicien, & nullement » Égyptien. »

Au lieu de Siga, Cantérus & Sylburge liſent Ὄγκα, & ils ſont autoriſés par le ſcholiaſte d'Euripide & par Apollodore qui appellent la Minerve de Thebes, Ὄγκα, d'un mot Phénicien.

(*a*) Pauſ. p. 193.
(*b*) Pauſ. p. 150.
(*c*) Pauſ. p. 623.
(*d*) Pauſ. p. 155.
(*e*) Pauſ. p. 2, 68.
(*f*) Pauſ. p. 559, 560.

MINERVE STHÉNIADE, *Minerva Sthenias*, Ἀθήνη Σθενίας, (*a*) *ou* Minerve forte, puiſſante, étoit honorée à Trœzene. » Althépus, fils de Nep» tune & de Léis, fille d'Orus, » ayant, dit Pauſanias, ſuccédé » à ſon aïeul, toute la contrée » prit le nom d'Althépie. Ce » fut ſous ſon regne, diſent-ils, » que Bacchus & Minerve diſ» puterent entr'eux, à qui au» roit le païs ſous ſa protection, » & que Jupiter les mit d'ac» cord en partageant cet hon» neur entre l'un & l'autre; » c'eſt pour cela qu'ils hono» rent Minerve Poliade & » Minerve Sthéniade, donnant » deux noms différens à la mê» me Divinité, & qu'ils réverent » Neptune ſous le titre de Roi; » même l'ancienne monnoie de » ce peuple avoit d'un côté » un trident, & de l'autre une » tête de Minerve. » Nous en avons la preuve dans une Médaille frappée à Trœzene, & & rapportée par Goltzius, où l'on voit d'un côté un trident, comme le dit Pauſanias. Le même Goltzius fait mention d'une autre Médaille des Trœzéniens avec ce mot ΠΟΛΙΑΣ, c'eſt-à-dire, *Minerva urbana*, Minerve protectrice de la ville.

Le temple de Minerve Sthéniade étoit dans la citadelle. La Déeſſe étoit repréſentée en bois, c'étoit un ouvrage de Callon, ſtatuaire de l'iſle d'Egine.

MINERVE SUNIADE, (*b*) *Minerva Sunias*, Ἀθήνη Σουνίας, étoit ainſi nommée du promontoire de Sunium, où elle avoit un temple.

MINERVE TELCHINIA, *Minerva Telchinia*, (*c*) Ἀθήνη Τελχίνια, avoit un temple à Teumeſſe, dans lequel il n'y avoit point de ſtatue. On peut croire, dit Pauſanias, que le ſurnom de Telchinia vient de ces Telchiniens qui habiterent autrefois l'iſle de Chypre, & dont pluſieurs paſſerent dans la Béotie où apparemment ils bâtirent ce temple à Minerve.

MINERVE TITHRONÉ, *Minerva Tithrone*, (*d*) Ἀθήνη Τιθρωνὶς, recevoit les honneurs divins chez les Myrrhinuſiens. Elle étoit ainſi nommée de la ville de Tithronium dans la Phocide, d'où le culte ou la ſtatue de cette Déeſſe avoit apparemment paſſé à Mirrhinunte.

MINERVE TRITONIA, *Minerva Tritonia*, Ἀθήνη Τριτωνία, (*e*) étoit honorée chez les Phénéates. On voyoit dans leur citadelle un temple de Minerve Tritonia; mais, du tems de Pauſanias, il n'en reſtoit plus que des ruines.

MINERVE TROMPETTE, *Minerva Tuba*, Ἀθήνη Σαλπιγξ, (*f*) étoit honorée à Argos. » Près » du tombeau de Talaüs, fils » de Bias, vous verrez, dit

(*a*) Pauſ. p. 141, 142, 146.
(*b*) Pauſ. p. 1.
(*c*) Pauſ. p. 569.
(*d*) Pauſ. p. 59.
(*e*) Pauſ. p. 478.
(*f*) Pauſ. p. 122.

» Pauſanias, le temple de Mi-
» nerve Trompette, que l'on
» croit avoir été bâti ſous ce
» titre par Hégélaüs, fils de
» Tyrrhene, lequel étoit fils
» d'Hercule & d'une Lydien-
» ne. Ce Tyrrhene fut l'inven-
» teur de la Trompette; on
» dit qu'Hégélaüs ſon fils ap-
» prit à jouer de cet inſtrument
» à ces Doriens qui ſuivirent
» la fortune de Téménus, &
» qu'étant venu avec lui à Ar-
» gos, il voulut que Minerve
» fût honorée ſous ce nom.
» Devant le temple de la Déeſſe,
» on vous fera remarquer le
» tombeau d'Epiménide; car,
» ſelon eux, les Lacédémoniens
» dans le tems qu'ils faiſoient la
» guerre aux Gnoſſiens, prirent
» Epiménide, & l'ayant tué par-
» ce qu'il ne leur prédiſoit que
» des malheurs, ils lui donne-
» rent la ſépulture en ce lieu-là.»

MINERVE VICTOIRE, *Minerva Victoria*, Ἀθήνη Νίκη. *Voyez* Minerve Éantide.

MINERVE VIERGE, (*a*) *Minerva Virgo*, Ἀθήνη Παρθένος, étoit honorée chez les Athéniens. *Voyez* Minerve Cranéa.

MINERVE AUX BONS YEUX, *Minerva Perſpicax*, Ἀθήνη Ὀξυδερκὴς, (*b*) avoit un temple à Argos, qui fut bâti par Diomede. Ce ſurnom venoit de ce que devant Troie au milieu du combat, Minerve deſſilla les yeux à Diomede, & diſſipa les épaiſſes ténebres dont il étoit environné.

MINERVE ZOSTÉRIA, *Minerva Zoſteria*, (*c*) Ἀθήνη Ζωστηρία, de Ζωστὴρ, *cingulum*, ceinture, étoit en grande vénération chez les Thébains en Béotie. » Auprès de la ſtatue
» d'Amphitryon vous voyez,
» dit Pauſanias, deux ſtatues
» de Minerve dite Zoſtéria,
» parce qu'Amphitryon s'arma
» en ce lieu-là pour aller com-
» battre Chalcodon & les Eu-
» béens; car, les Anciens
» diſoient ceindre des armes
» pour dire s'armer. Et quand
» Homere dit qu'Agamemnon
» par ſa ceinture, ou par la
» maniere dont il étoit ceint,
» reſſembloit au dieu Mars,
» il veut dire par ſon armure.»

MINERVE, *Minerva*, (*d*) nom que l'on a donné à des triremes.

MINERVIA, *Minervia*, (*e*) nom d'une légion Romaine, ainſi appellée de la déeſſe Minerve.

MINERVINE, *Minervina*, (*f*) femme de Conſtantin le Grand, fut mere de Criſpus. Aurélius Victor & Zozime diſent qu'elle n'étoit que concubine de l'Empereur; cependant, l'Auteur de ſon Panégyrique l'appelle femme de ce Prince.

MINERVIUM, *Minervium*,

(*a*) Pauſ. p. 679.
(*b*) Pauſ. p. 128.
(*c*) Pauſ. p. 567.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 248.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 12.
(*f*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 241.

(*a*) ville d'Italie. Tite-Live & Velleius Paterculus en font mention. Le dernier en fait une colonie Romaine. Cette ville eſt appellée Athénæum par Denys d'Halicarnaſſe.

MINÉTRA, *Minetra*, (*b*) nom d'une Nymphe, ſelon quelques-uns.

MINEURE, *Minor propoſitio*; c'eſt dans l'École la ſeconde propoſition d'un ſyllogiſme en forme.

MINIO, *Minio*, (*c*) fleuve d'Italie dans la Toſcane, avoit ſon embouchure, entre Graviſca & Centum Cellæ. Virgile en fait mention dans ce vers de l'Énéïde :

Qui Cærete domo, qui ſunt Minionis in arvis.

Niger le nomme Migno, & Léander l'appelle Mugnone.

MINION, *Minio*, (*d*) le plus intime des confidens d'Antiochus le Grand. L'an 193 avant Jeſus-Chriſt, ce Prince, ſous prétexte de s'abandonner à la douleur que lui cauſoit la perte de ſon fils mort, depuis peu, s'en alla à Epheſe, & s'enferma là avec Minion, délibérant en ſecret avec lui ſur ce qu'il avoit à faire au ſujet des propoſitions que lui avoient faites des Ambaſſadeurs arrivés de Rome. Minion, qui n'avoit qu'une foible connoiſſance des affaires étrangeres, & qui Jugeoit de la puiſſance de ſon maître par les avantages qu'il avoit remportés ſur ſes ennemis, tant en Aſie qu'en Syrie, ne doutoit nullement qu'Antiochus, à qui les Romains ne propoſoient que des conditions injuſtes, n'eût autant de ſupériorité ſur eux par la force de ſes armes, qu'il en avoit par la bonté de ſa cauſe. Le Roi évitoit de s'aboucher avec les ambaſſadeurs Romains, ſoit parce qu'il l'avoit fait juſques-là inutilement, ſoit parce que ſa douleur le mettoit hors d'état de s'appliquer aux affaires; mais, Minion lui perſuada de faire venir les ambaſſadeurs de Pergame à Epheſe, ſe faiſant fort de leur faire entendre raiſon.

Quand ils y furent arrivés, Minion leur ayant dit les raiſons qui empêchoient le Roi de paroître en public, commença à entrer en conférence avec eux, en l'abſence de ce Prince. Il avoit préparé ce qu'il avoit à dire; c'eſt pourquoi, prenant la parole avec aſſurance : » Romains, dit-il, le » deſſein de rendre la liberté » aux villes Grecques, n'eſt » qu'un prétexte ſpécieux dont » vous couvrez votre ambition; » mais, vos actions ne s'accor- » dent point avec vos diſcours, » lorſque vous impoſez à An- » tiochus des loix différentes » de celles que vous vous im-

(*a*) Tit. Liv. L. XLV. c. 16. Vell. Paterc. L. I. c. 15.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.
(*c*) Virg. Æneid. L. X. v. 183.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 15, 16. L. XXXVII. c. 40.

» poſez à vous-mêmes. Car » enfin, ceux de Smyrne & » de Lampſaque ſont-ils plus » Grecs que ceux de Naples » & de Tarente à qui vous » faites payer tribut, & que » vous obligez de vous four- » nir des vaiſſeaux ? Pourquoi » envoyez-vous tous les ans un » Préteur avec les haches & » les faiſceaux à Syracuſe & » dans les autres villes Grec- » ques de Sicile, pour y ren- » dre la juſtice en votre nom ? » Tout ce que vous pouvez » dire pour juſtifier votre con- » duite, c'eſt que vous avez » vaincu ces peuples par la » force de vos armes, & que » vous uſez ſur eux du droit de » conquête. Mais, Antiochus » vous répond la même choſe » à l'égard des villes de Smyr- » ne & de Lampſaque, & de » celles de l'Éolide & de l'Io- » nie, de qui il exige le tri- » but & l'obéiſſance que ſes an- » cêtres leur ont impoſés, après » les avoir ſoumiſes à leur Em- » pire. Voilà à quoi je vous » prie de répondre, ſi vous vous » piquez de juſtice, & que » vous ne cherchiez pas un » prétexte pour nous faire la » guerre. Si Antiochus n'a pas » de meilleurs moyens pour dé- » fendre ſa cauſe, répondit » l'un des ambaſſadeurs Ro- » mains, au moins nous fait-il » voir ſa modeſtie, lorſqu'il ſe » tient caché, & qu'il aime » mieux les employer par la » bouche d'un autre, que par » la ſienne. Car, quelle com- » paraiſon entre les villes dont » vous nous venez d'oppoſer la » dépendance, & celles qu'An- » tiochus retient ſous ſa puiſ- » ſance ? Depuis que ceux de » Rhege, de Naples & de » Tarente, ont été réduits ſous » notre Empire, ils n'en ſont » jamais ſortis ; ils nous ont » toujours payé le tribut, & » rendu l'obéiſſance à laquelle » nous les avions d'abord aſſu- » jettis, ſans que notre droit » ait été révoqué en doute, ni » ſouffert aucune interruption. » Pouvez-vous ſoutenir qu'il » en ſoit de même des villes » de l'Aſie à l'égard des ancê- » tres d'Antiochus ? Pouvez- » vous nier qu'elles n'aient ſou- » vent changé de ſituation, & » que les unes n'aient été ſoumi- » ſes à Philippe, les autres à » Ptolémée ; & que quelques- » unes d'entr'elles n'aient joui, » pendant un certain nombre » d'années, d'une indépendan- » ce que perſonne ne leur a » conteſtée ? Car, ſi la ſervi- » tude à laquelle l'iniquité des » tems les a réduites, vous met » en droit de leur ôter aujour- » d'hui cette liberté dont elles » ſont en poſſeſſion depuis tant » d'années, qu'avons-nous ga- » gné en délivrant la Grece de » la tyrannie de Philippe, puiſ- » que ſuivant le même raiſon- » nement, ſes deſcendans pour- » ront faire revivre les droits » qu'ils prétendront avoir ſur » Corinthe, Chalcis, Déme- » triade, & ſur tous les peu- » ples de la Theſſalie ? Mais,

» qu'eſt-il beſoin que je plaide » la cauſe de ces villes, pendant que leurs députés ſont » ici, & qu'on peut entendre » leurs raiſons, & celles que » le Roi a à leur oppoſer ? »

Là-deſſus, il fit appeller les députés des villes intéreſſées, à qui Eumene avoit eu ſoin de faire leur leçon, dans l'eſpérance que les Romains ajouteroient à ſes États, tout ce qu'ils retrancheroient à ceux d'Antiochus. Tandis que les uns forment leurs plaintes, que les autres expoſent leurs prétentions, & que perſonne ne ſe renferme dans les bornes étroites de la juſtice & de la vérité, cet examen qui devoit être paiſible, dégénéra en une altercation tumultueuſe; en ſorte que les Ambaſſadeurs s'en retournerent à Rome auſſi incertains qu'ils étoient venus, n'ayant voulu ſe relâcher ſur aucun article, ni le Roi leur rien accorder de ce qu'ils exigeoient de lui.

MINITHÉE *ou* MINITHYE, *Minithæa*, *Minithya*, la même que Thaleſtris. *Voyez* Thaleſtris.

MINIUS CÉLER, *Minius Celer*, (*a*) nom d'une famille des plus diſtinguées de Capoue. Sténius & Pacuvius, chez qui logea Annibal, quand il vint à Capoue, étoient de cette famille.

MINIUS CERRINIUS, *Minius Cerrinius*, (*b*) fils de Paculla Minia, Dame Campanienne, fut initié par ſa mere aux myſteres des Bacchanales. Il devint dans la ſuite un des principaux chefs de la conjuration qui fut formée par tous ceux qui étoient initiés à ces myſteres. Le complot ayant été découvert, l'an 186 avant Jeſus-Chriſt, on jugea à propos d'envoyer Minius Cerrinius dans les priſons d'Ardée, avec ordre aux Magiſtrats de cette ville, de le faire étroitement garder, pour lui ôter non-ſeulement tous les moyens de s'enfuir, mais encore de ſe donner la mort. On ne dit point ce qu'il devint depuis. il y a apparence qu'il porta la peine due à ſa trahiſon.

MINNÉENS. *Voyez* Minéens.

MINOA, *Minoa*, Μίνωα, (*c*) petite ville de Sicile, ſur la côte méridionale de l'iſle, de la dépendance d'Agrigente. Elle avoit été anciennement bâtie par Minos, roi de Crete, dans le tems que pourſuivant Dédale, il fut reçu chez Cocalus, roi des Sicaniens. Du tems de Dion, cette ville appartenoit aux Carthaginois qui y avoient mis un Gouverneur nommé Paralus, ami de Dion, & qui le reçut à bras ouverts, lorſqu'il vint dans cette ville, l'an 357 avant Jeſus-Chriſt. Hérodote fait de cette ville une

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 8.
(*b*) Tit. Liv. L. XXIX. c. 13. *& ſeq.*
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 969. Diod. Sicul. p. 194, 515. Herod. L. V. c. 46.

colonie des Sélinuſiens. *Voyez* Héraclée, ville de Sicile.

MINOA, *Minoa*, Μίνωα, (*a*) promontoire du Péloponnèſe, dans la Laconie, près d'Epidaure. Le baſſin, auquel il ſervoit d'abri, n'avoit rien de particulier, & n'étoit pas différent des autres qui ſe voyoient le long des côtes de la Laconie ; j'ai ſeulement remarqué, dit Pauſanias, que le rivage de cette rade étoit plein de petits cailloux d'une beauté ſinguliere, ſoit pour la figure, ſoit pour la couleur.

Strabon fait mention d'une forteresſe du nom de Minoa, que ce Géographe met dans la Laconie près d'Epidaure. Apparemment qu'elle étoit ſur le promontoire du même nom.

MINOA, *Minoa*, Μίνωα, (*b*) iſle de Grece dans le golfe Saronique, ſituée vis-à-vis de Mégare, ſelon Thucydide. Les Mégaréens y avoient conſtruit une tour qui leur ſervoit de rempart.

Cette iſle fut nommée Minoa, parce que Minos s'y étoit arrêté quelque tems avec ſa flotte, lorſqu'il vint pour punir la Grece. Elle fut priſe ſur les Mégaréens par Nicias, & deſtinée après cette conquête à ſervir de poſte d'obſervation aux Athéniens. Ils y établirent une forte garniſon, pour l'oppoſer aux entrepriſes & aux courſes des peuples du Péloponnèſe, qui y mettoient leurs galeres en embuſcade ; & il fut ordonné & convenu que les Mégaréens ne pourroient jamais, ſous quelque prétexte que ce fût, y faire aborder, ni arrêter aucun de leurs vaiſſeaux.

MINOA, *Minoa*, Μίνωα, (*c*) promontoire de Grece, près de Mégare. Strabon dit que ce promontoire formoit le port de Niſée.

MINOPENE, *Minopene*, (*d*) nom d'une Nymphe, ſelon quelques-uns.

MINOS I, *Minos*, Μίνως, (*e*) fils de Jupiter, ou plutôt d'Aſtérius, & d'Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie, eut deux freres, Rhadamanthe & Sarpédon.

L'hiſtoire de Minos I a été fort obſcurcie, parce que la plupart des Anciens ſont tombés ſur ce ſujet dans une erreur conſidérable, & n'ont reconnu qu'un Minos, quoiqu'il ſoit

(*a*) Pauſ. p. 208, 209. Strab. p. 368.

(*b*) Thucyd. p. 207, 296, 297. Mém de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 127.

(*c*) Strab. p. 391.

(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. p. 368.

(*e*) Diod. Sicul. pag. 183, 237, 238. Strab. p. 476, 477, 479, 762. Plut. T. I. p. 9. Homer. Odyſſ. L. XIX. v. 178. *& ſeq.* Virg. Æneid. L. VI. v. 432, 433. Ovid. Metam. L. VII. c. 12. L. VIII. c. 1. Juſt. L. XX. c. 4. Pauſ. pag. 161, 309. Herod. L. I. c. 173. L. VII. c. 69, 70. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. pag. 12. *& ſuiv.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 36. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 244. *& ſuiv.* Antiq. expliq. par. D. Bern de Montf. Tom. I. pag. 40. T. V. pag 136, 139. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 45. *& ſuiv.* Tom. VI. p. 104. T. VII. p. 11. T. IX. p. 182.

certain qu'il y en eût deux. Apollodore, Strabon, Plutarque, Euſebe & pluſieurs autres, s'y ſont mépris, ayant confondu le fils de Jupiter, ou plutôt d'Aſtérius, avec le fils de Lycaſte, qu'Homere, Diodore de Sicile, & les marbres de Paros, ont très-bien diſtingué, dans deux de leurs époques, dont l'une regarde Minos I, & la ſeconde qui lui eſt poſtérieure d'environ cinquante ans, Minos II. Mais, ces mêmes Auteurs, ſi on en excepte ceux de la Chronologie, ainſi que la plupart des Modernes, après avoir établi ou ſuppoſé la diſtinction de ces deux Princes, ſe ſont jettés, pour n'avoir pas aſſez étudié leur caractere, dans pluſieurs contradictions, parlant du même Minos, tantôt comme d'un ſage légiſlateur, ſouvent comme d'un tyran cruel & barbare, parce qu'il eſt vrai en effet que le premier a été un Prince juſte & équitable, & que le ſecond, pour avoir vengé ſur les Athéniens la mort d'un de ſes fils, en a été fort décrié.

Il eſt important de bien diſtinguer ces deux rois de Crete, & de n'attribuer à chacun que les actions qui lui conviennent.

Après la mort d'Aſtérius, Minos monta ſur le trône. Apollodore dit que Sarpédon & Rhadamanthe ſes deux freres ayant voulu lui diſputer la Couronne, il pria les Dieux de vouloir lui donner une marque de leur approbation; & que Neptune fit ſortir de la mer un taureau d'une blancheur extraordinaire. Mais, cette aventure regarde Minos II, que cet ancien Auteur n'a pas diſtingué de Minos I, du moins dans ce qui nous reſte de ſes ouvrages. Paiſible poſſeſſeur du Royaume, Minos épouſa Itone, fille de Lictius, dont il eut deux enfans, Lycaſte, qui lui ſuccéda, & Acacallis, qui au rapport de Diodore de Sicile, fut mariée à Apollon, c'eſt-à dire, apparemment, ou à quelqu'un de ſes Prêtres, ou à un Prince qui par ſon goût pour les ſciences, ou pour la muſique, avoit mérité le ſurnom de Dieu. L'iſle de Crete, peu connue avant le regne du Roi dont nous parlons, devint alors très-célebre.

Minos gouverna ſon peuple avec beaucoup de douceur & d'équité, & fit bâtir pluſieurs villes, entre leſquelles on compte Cnoſſus & Pheſtus.

Mais, rien ne diſtingue tant ce Prince, que les loix qu'il donna aux Crétois, puiſqu'elles l'ont toujours fait regarder comme un des plus grands Légiſlateurs de l'antiquité. Pour donner plus d'autorité à ſes loix, il ſe retiroit dans un antre de l'iſle de Crete, où il feignoit que Jupiter ſon pere les lui dictoit; & il n'en revenoit jamais, au rapport de Nicolas de Damas, qu'il n'en rapportât quelque nouvelle loi; c'eſt-ce qui lui a fait donner par Homere la qualité de diſciple de Jupi-

ter, Διὸς μεγάλου ὁ ἀρωτὴς, ce qu'Horace exprime ainſi :

Et jovis arcanis Minos admiſſus.

Joſephe eſt le ſeul des anciens, que nous ſçachions, qui ait dit que Minos avoit reçu ſes loix d'Apollon, & qu'il avoit voyagé à Delphes pour les apprendre de ce Dieu.

Tous les autres Légiſlateurs, pour le dire en paſſant, ont voulu autoriſer leurs Loix de la même maniere. Mnévis, roi d'Égypte, attribuoit les ſiennes à Mercure ou Teutat ; Zamolxis, le légiſlateur des Thraces, à la déeſſe Veſta ; Zoroaſtre, à ſon génie ; Numa Pompilius, à la nymphe Égérie qu'il alloit conſulter dans la forêt d'Aricie ; Pythagore publia que Minos étoit deſcendu dans le royaume de Pluton ; Epiménide dit qu'il avoit dormi cinquante ans dans une caverne de l'iſle de Crete ; & tous ſans doute d'après Moïſe, qui avoit reçu les tables de la Loi ſur le mont Sinaï, avec tant d'éclat que la tradition s'en étoit répandue parmi tous les peuples. Maxime de Tyr a cru que cet antre où Minos ſe retiroit, étoit dans le mont Ida, mais Euſebe le place dans un autre endroit.

Strabon, après Ephorus, prétend que Minos demeura neuf ans en retraite dans la caverne dont nous venons de parler, & ce ſçavant Auteur rapporte, pour prouver ſon opinion, le témoignage d'Homere ; mais, le paſſage où ce Poëte en parle, ſe lit différemment dans les Auteurs qui l'ont copié ; car, il peut d'abord ſignifier, comme cet Hiſtorien l'a cru, que Minos fut le diſciple de Jupiter pendant l'eſpace de neuf années conſécutives ; ou, comme Platon l'a interprété, que ce Prince alloit tous les neuf ans, écouter les leçons de Jupiter ; ou enfin, comme Nicolas de Damas l'a tranſcrit, que Minos qui regna neuf ans, fut le diſciple de Jupiter.

La ſçavante interprete d'Homere a prouvé dans ſes notes, quel devoit être ici le véritable ſens du Poëte, & que le mot de ἐνέωρος ſignifie chaque neuvieme année. Platon ne laiſſe aucun lieu d'en douter. » L'éloge, dit ce Philoſophe, » qu'Homere fait ici de Minos » eſt fort court ; mais, il eſt ſi » grand, que ce Poëte ne le » donne à aucun de ſes Hé- » ros . . . Il dit que Minos » étoit admis à ſon entretien » chaque neuvieme année, » ἐνάτῳ ἔτει, & qu'il alloit à » lui pour être inſtruit comme » un diſciple par ſon Maître. » Puis donc qu'il n'y a point » d'autre Héros que lui, à qui » ce Poëte ait donné cet éloge, » d'être inſtruit par Jupiter, » il faut regarder cette louan- » ge, comme la plus grande & » la plus admirable de toutes » les louanges . . . . . Mi- » nos alloit donc tous les neuf » ans, continue Platon, διὰ ἐνάτου » ἔτους, dans l'antre de Jupi-

» ter pour y apprendre de nou-
» velles choſes, ou pour ré-
» former, ſuivant l'exigence
» des cas, ce qu'il avoit ap-
» pris dans la précédente neu-
» vieme année. » L'antre, où ce ſage Prince ſe retiroit, fut appellé dans la ſuite, l'antre de Jupiter.

Toute l'antiquité a toujours fait grand cas des loix de Minos. Platon, Ariſtote, Diodore de Sicile, Pauſanias, Plutarque, & pluſieurs autres, ſe ſont fort étendus ſur ce ſujet; & nous n'aurions jamais fait, ſi nous voulions rapporter ici tous les témoignages de ces Auteurs. Contentons-nous de dire que Lycurgue voyagea exprès dans l'iſle de Crete, pour y recueillir les loix de Minos, & les donner aux Lacédémoniens; & & l'on doit juger par la ſage police de ce peuple, par ſes conquêtes, & par la grande réputation qu'il s'acquit, de l'équité des loix ſur leſquelles Lycurgue ſe régla. On peut ajouter encore que Joſephe, tout amateur qu'il étoit de ſa nation, a avoué que Minos étoit le ſeul parmi les Anciens qui méritât d'être comparé à Moïſe.

De ſçavoir maintenant ſur quel modele ce ſage Prince s'étoit réglé lui-même, pour donner des Loix ſi ſalutaires à un peuple groſſier & ignorant, c'eſt ce qu'il n'eſt pas aiſé de deviner. Si nous en voulons croire M. Huet, la choſe ſera bientôt décidée, puiſque ſelon ce ſçavant Prélat, Minos eſt le même que Moïſe; & voici le parallele qu'il en fait.

» Moïſe & Minos vivoient à
» peu près dans le même-tems.
» Diodore de Sicile n'a donné
» pour femme à Minos, Itone,
» dont le nom veut dire an-
» cienne dans la langue Chal-
» daïque, que pour marquer
» que ce Prince étoit très-an-
» cien. On ne fait venir de
» Phénicie la mere du prince
» Crétois, que parce que les
» parens du légiſlateur Hébreu
» en étoient originaires. On
» n'a fait regner celui-là en
» Crete, que parce que celui-
» ci conduiſit les Iſraëlites dans
» la Paleſtine, dont le peuple
» étoit quelquefois nommé Cré-
» tois, comme Bochart le re-
» marque après les Septante.
» Minos n'eut pour frere que
» Rhadamanthe, car Sarpédon
» étoit fils de Laodamie, &
» petit-fils de Bellérophon;
» Moïſe n'avoit auſſi qu'un fre-
» te, nommé Aaron. Diodore
» de Sicile ne donne que deux
» enfans au légiſlateur de Cre-
» te; celui des Hébreux n'en
» avoit qu'un pareil nombre.
» Le premier reconnoiſſoit avoir
» reçu ſes Loix de Jupiter;
» Dieu avoit donné les ſiennes
» au ſecond. L'un s'entrete-
» noit avec le pere des Dieux
» de la fable dans les antres
» du mont Ida; l'autre avec
» le dieu d'Abraham & de Ja-
» cob ſur le mont Sinaï. Ho-
» mere ne donne qu'à Minos
» l'honneur d'avoir eu Jupiter
» pour maître; Dieu ne ſe dé-

» couvroit qu'à Moïſe, & il » étoit le ſeul dépoſitaire de » ſes volontés, Moïſe les faiſant exécuter par Aaron, » comme Minos par Rhadamanthe. Le roi de Crete n'a » paſſé pour être Roi de la » mer, que parce que le Légiſlateur Hébreu commanda » aux flots de la mer Rouge, » de ſe retirer. Celui-là n'a » été regardé comme le juge » des enfers, terminant les différends qui ſurvenoient entre » les deux autres, que parce » que celui-ci établit un Conſeil pour être ſoulagé du détail des affaires, ſe réſervant » la connoiſſance des cauſes » les plus importantes. Héſiode ne donne au roi de Crete » le ſceptre d'or de Jupiter, » que parce que l'Écriture-» Sainte parle de la verge myſtérieuſe de Moïſe. Joſephe, » ajoute cet Auteur, a donc » eu raiſon de comparer ces » deux grands hommes, puiſ» qu'à parler avec exactitude, » il n'y a jamais eu d'autre » Minos que Moïſe. »

Mais, avec le reſpect que nous devons à l'érudition de ce ſçavant Prélat, le témoignage de toute l'antiquité eſt trop déciſif, pour ne pas reconnoître d'autre Minos que le légiſlateur des Hébreux; & ſans entrer dans la critique de ce parallele, que nous avons même bien adouci, il y a bien des traits qui ne convaincront pas les incrédules.

Nous ne nions pas toutefois que Minos n'eût entendu parler de Moïſe; ſa mere étoit Phénicienne, & apparemment pluſieurs perſonnes vinrent de ce païs s'établir en Crete de ſon vivant. Nous trouvons entr'autres un certain Atymnus, frere d'Europe, qui, au rapport de Solin, fut honoré après ſa mort à Gortys, comme un Dieu. Peut-être, & c'eſt une conjecture que nous oſons ici hazarder, que ce Prince entretint ſouvent ſon neveu des loix & de la police que Moïſe avoit établies parmi le peuple Hébreu; qu'il l'aida même à rédiger le code de ſes loix; & que c'eſt pour cela qu'il mérita les honneurs divins. On peut ajouter que Marnas, qui, ſelon Platon, étoit ſecrétaire de Minos, venoit auſſi du même païs; du moins eſt-il ſûr que les Phéniciens avoient un Dieu de ce nom, mais qui, étant la grande Divinité de la ville de Gaza, ne peut être le même que celui dont parle Platon. Quoi qu'il en ſoit, on peut raiſonnablement conjecturer qu'une connoiſſance, quoique confuſe, des loix de Moïſe, ſervit de modele à celles du roi de Crete. *Voyez* Crete.

Minos, après avoir gouverné ſon peuple avec beaucoup de douceur & de modération, mourut dans l'iſle de Crete, & y fut enterré. On mit ſur ſon tombeau cette épitaphe:

ΜΙΝΩΣ ΔΙΟΣ ΤΑΘΟΣ

Minois F Jovis ſepulchrum.

Mais, comme dans la ſuite ce nom de Minos ſe trouva effacé, & qu'il ne reſta que les deux derniers mots de cette épitaphe, *Jovis ſepulchrum*, les Crétois publierent que c'étoit le tombeau de Jupiter. Ce ne fut point, au reſte, par l'injure des tems, ni par aucun autre accident que cette inſcription ſe trouva mutilée, mais par la malice des Crétois, comme l'a fort bien remarqué autrefois le ſcholiaſte de Callimaque. Ils vouloient ſe glorifier par-là de poſſéder le tombeau du pere des Dieux, qu'ils ſe vantoient d'avoir élevé pendant ſon enfance; ce que le poëte Callimaque leur reproche avec aigreur dans un hymne adreſſé à Jupiter, dont voici le ſens: » Les Crétois ſont toujours » menteurs, puiſqu'ils ſe vantent d'avoir votre tombeau, » grand Roi, qui êtes toujours » vivant. » Et c'eſt à cet endroit de cet ancien Poëte, pour le dire en paſſant, que l'Apôtre fait alluſion, lorſqu'il reproche au même peuple, avec les mêmes paroles que Callimaque, le défaut d'aimer à mentir.

Un Prince, qui avoit été ſi équitable pendant ſa vie, devoit être honoré après ſa mort; auſſi les Poëtes, à qui il appartenoit de diſtribuer les emplois de l'autre monde, ne manquerent pas de l'établir juge de la cour ſouveraine de Pluton.

L'on ſçait que les Grecs avoient puiſé l'idée de leur enfer Poëtique chez les Égyptiens, & que lorſqu'ils voulurent, à l'exemple de cet ancien peuple, y établir des Juges, ils avoient choiſi ceux d'entre leurs plus grands hommes, qui avoient vécu avec le plus d'intégrité; & qu'ils n'en avoient point trouvé qui méritaſſent mieux cet honneur, que Minos, Éacus, & Rhadamanthe. Ils partagerent enſuite leurs fonctions; Éacus, au rapport de Platon, jugeoit les Européens; Rhadamanthe, qui avoit quitté le ſéjour de Crete, pour aller s'établir en Aſie, eut les Aſiatiques pour ſon partage, où l'on comprenoit auſſi les Africains; & Minos, comme le premier Préſident de la Cour infernale, décidoit les différends qui ſurvenoient entre les deux Juges. Tous les Poëtes conviennent de cette ſupériorité de Minos ſur ſes Collegues. Homere le repréſente avec un ſceptre à la main, aſſis au milieu des Ombres, dont on plaide les cauſes en ſa préſence; & Virgile ajoute qu'il tient à la main & remue l'urne fatale où eſt renfermé le ſort de tous les mortels, pendant que le ſévere Rhadamanthe fait exécuter dans le Tartare les jugemens que ſon frere prononce. Ainſi, à prendre les choſes à la rigueur, Rhadamanthe n'eſt là qu'un Juge ſubalterne, & comme le Lieutenant-criminel de Minos.

Il n'eſt pas aiſé de fixer l'époque du regne de Minos I. Si nous conſultons les marbres d'Arondel, dont l'époque eſt un peu

mutilée, nous y trouverons que ce Prince vivoit du tems de Pandion, premier roi d'Athenes; ce que les Auteurs des remarques ſur ces anciennes inſcriptions, ſont tomber à l'an 1262 avant Jeſus-Chriſt. Et ce qui ſert à confirmer cette époque, c'eſt que les marbres joignent le regne de Minos, avec l'invention du fer par les Dactyles Idéens, lorſque les forêts du mont Ida s'étant embraſées, ils virent couler ce métal que le feu avoit fondu; évenement qui, ſuivant un ancien Chronologiſte, cité par Saint Clément d'Alexandrie, doit tomber à l'an du monde 2743, en ſuppoſant que l'ere Chrétienne a commencé après l'an 4005.

Euſebe favoriſe encore ce ſentiment, en mettant le regne de Minos à la 32^e. année de celui de Pandion, qui eſt la 151^e. année de l'ere Attique, c'eſt-à-dire, 26 ans plutard. Mais, nous croyons que ces ſçavans hommes ont trop étendu les tems fabuleux, puiſqu'il y a entre Minos I & Idoménée, qui, ſelon Homere & tous les Anciens, aſſiſta au ſiege de Troie, que cinq perſonnes, qui font quatre générations, Minos I, Lycaſte, Minos II, Deucalion & Idoménée, qui étoit encore fort jeune. Ainſi, à compter avec Hérodote, trois générations pour un ſiecle, & une demi-génération pour Idoménée, il s'enſuivroit que Minos n'a vécu que 120 ans avant la guerre de Troie; & cette ville ayant été priſe, ſelon l'opinion la plus probable, l'an 1184 avant Jeſus-Chriſt, on doit fixer l'époque que nous cherchons, à l'an 1304 avant l'ere Chrétienne. On ne ſçait pas au juſte combien de tems a regné ce grand Prince, le paſſage où Homere ſemble lui donner 9 ans de regne, étant très-équivoque.

MINOS II, *Minos*, Μίνως, (*a*) fils de Lycaſte, & petit-fils de Minos I, étant monté ſur le trône de Crete, ſe rendit redoutable à ſes voiſins, fit pluſieurs conquêtes dans les iſles voiſines, & devint enfin le maître de la mer. Thucydide, Apollodore, Diodore de Sicile, & les autres Anciens parlent des progrès que faiſoit ſa flotte, la plus nombreuſe qu'on eût vue avant lui; & il auroit joui de la réputation de l'un des plus grands Princes de ſon tems, ſans la malheureuſe aventure que nous allons raconter. Elle troubla tout le repos de ſa vie, & donna lieu aux Grecs de le déchirer par mille calomnies.

(*a*) Thucyd. p. 4. *& ſeq.* Plut. Tom. I. pag. 6. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 183. *& ſeq.* Strab. pag. 48, 273, 282, 373, 476. *& ſeq.* Paul. pag. 29, 50, 51, 82, 403, 404. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 445. Tom. VI. pag. 261. *& ſuiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag 75. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. III. pag. 48, 49, 390, 391. Tom. IX. p. 117, 118, 182. *& ſuiv.* Tom. XIV. p. 203, 204.

La

La célébration des Panathénées, attirant à Athenes toute la Nobleſſe des environs, Minos voulut y envoyer ſon fils Androgée, & ce jeune Prince combattit dans ces jeux avec tant d'adreſſe & de bonheur, qu'il y remporta tous les prix; ce qui lui attira l'eſtime de tout le peuple, & l'amitié des fils de Pallas, frere d'Égée. Le commerce de ce jeune Prince avec les Pallantides devint ſuſpect au roi d'Athenes, comme il n'avoit point encore fait reconnoître Théſée, & qu'il n'avoit point d'autres enfans, il craignit qu'avec le ſecours de Minos ils ne ſe miſſent en état de le détrôner; ainſi, ayant appris qu'Androgée alloit à Thebes, il le fit aſſaſſiner au bourg d'Œnée, ſur les confins de l'Attique. Minos n'eut pas plutôt appris cette triſte nouvelle, qu'il réſolut de venger la mort de ſon fils. Apollodore remarque qu'il étoit alors dans l'iſle de Paros, où il offroit un ſacrifice aux Graces, & qu'il jetta de dépit la Couronne qu'il avoit ſur la tête, & que depuis ce tems-là il ne porta plus de Couronne dans les ſacrifices de ces Déeſſes. La flotte de Minos s'étant trouvée en état de partir, ce Prince fondit ſur l'Attique, avant qu'on eût eu le tems de ſe préparer à le recevoir. Niſa, qu'Ovide par anticipation nomme Mégare, ſentit le premier effort de ſes armes. Cette ville, voiſine d'Athenes, auroit long-tems arrêté l'ennemi, ſans la perfidie de Scylla, fille de Niſus, qui trahit ſon pere. Les Poëtes diſent que le ſort de ce Prince dépendoit d'un poil rouge qu'il portoit ſur ſa tête, & que Scylla, amoureuſe de Minos, le lui coupa pour le porter à ſon amant. On ajoute que ce Prince, déteſtant cette trahiſon, partit ſans vouloir lui parler, & & que Scylla s'étant jettée de déſeſpoir dans la mer, les Dieux la changerent en alouette; c'eſt-à-dire, car cette aventure eſt véritable, au rapport de Pauſanias, que cette Princeſſe eut quelque correſpondance avec Minos pendant le ſiege; qu'elle lui donna avis des réſolutions les plus ſecretes du Conſeil; & qu'enfin elle l'introduiſit dans la ville avec les clefs qu'elle prit, pendant que ſon pere dormoit, & dont apparemment Ovide a voulu parler ſous le ſymbole de ce poil fatal.

Si nous en croyons Apollodore, Minos fit jetter lui-même Scylla dans la mer, ou ſelon Zénodote, il la fit pendre au mât de ſon vaiſſeau. M. Huet, pour ſoutenir le parallele entre Moïſe & Minos, croit que cette aventure eſt la même que celle que rapporte Joſephe au ſujet de Tharbis, qui offrit à Moïſe de lui livrer la ville qu'il aſſiégeoit dans l'Ethiopie, s'il vouloit l'épouſer; mais, on renverſeroit toute l'hiſtoire, ſi à la moindre apparence on vouloit confondre des évenemens fort différens.

Toute celle de Minos eſt vraie, malgré les fables dont on l'a chargée, & elle eſt atteſtée par toute l'antiquité.

Après la priſe de Niſa, Minos alla mettre le ſiege devant la ville d'Athenes, & il la trouva dans la derniere déſolation. Le Ciel s'étoit déjà déclaré pour lui; une chaleur extraordinaire & une grande ſéchereſſe avoient déſolé toute la Grece. L'Oracle conſulté avoit répondu qu'il falloit pour appaiſer les Dieux, qu'Éacus devînt l'interceſſeur de ſa patrie, & les prieres de ce Prince avoient déjà commencé à les fléchir; mais, la ville d'Athenes & toute l'Attique n'en avoient pas été ſoulagées. En vain, les Athéniens ſe reſſouvenant d'un ancien Oracle, qui leur apprenoit qu'ils ſeroient un jour délivrés d'une grande ſtérilité par le ſacrifice de quelques étrangeres, avoient immolé auprès du tombeau du cyclope Céraſte, les filles d'Hyacinthe Lacédémonien, qui étoit depuis peu venu s'établir à Athenes; la déſolation ne ceſſoit point; & la ville ſe trouvant encore plus preſſée par la famine, que par les attaques de l'ennemi, on envoya encore une fois à l'Oracle; & on apprit que les Dieux ne ceſſeroient de l'affliger, qu'après qu'on auroit donné une entiere ſatisfaction au roi de Crete. Les Athéniens lui envoyerent donc ſur le champ des Ambaſſadeurs en état de ſupplians, pour lui demander la paix; & ce Prince la leur accorda, à condition que tous les 9 ans, ſelon Plutarque & Ovide, ou tous les 7 ans, ſelon Diodore de Sicile & Apollodore, les Athéniens lui enverroient ſept jeunes garçons & autant de jeunes filles. Cet article étant accepté de part & d'autre, Minos leva le ſiege & ſe retira en Crete, emmenant avec lui ceux que le ſort rendit les premieres victimes du ſalut de leur patrie.

C'eſt ici que les Grecs pour rendre ce Prince odieux, publierent une fable qui fit tant de bruit dans la ſuite. Ils dirent que le roi de Crete deſtinoit les jeunes Athéniens qu'on lui envoyoit, à combattre dans un labyrinthe que Dédale avoit fait conſtruire, contre le Minotaure, qui étoit le fruit de l'infame paſſion de Paſiphaé ſa femme, pour un taureau blanc que Neptune avoit fait ſortir de la mer; que Dédale, qui avoit été obligé de quitter le ſéjour d'Athenes pour venir s'établir en Crete, avoit favoriſé ce fol amour de la Reine, de la maniere que le rapporte Apollodore, & qu'on n'entend que trop bien dans les vers de Virgile; que de ce commerce étoit né le Minotaure, monſtre qui ſelon Euripide, cité par Plutarque, étoit moitié homme, moitié taureau, ce qu'Ovide exprime ainſi:

Semibovemque virum, Semivirumque bovem.

Tous les théâtres de la Grece retentirent dans la ſuite du bruit de cette intrigue.

Pour rendre cette fable plus vraiſemblable, & y mêler quelque choſe de ſurnaturel, on ajouta que Minos avoit coutume d'immoler à Neptune le plus beau de ſes taureaux ; qu'un jour il en vit un ſi beau qu'il en fut charmé ; & qu'au lieu de le ſacrifier, il le garda pour en avoir de la race ; mais que ce Dieu de la mer en fut ſi irrité, qu'il inſpira à Paſiphaé l'inſenſée paſſion dont nous venons de parler. Il eſt aiſé de voir que c'eſt la haine des Grecs contre Minos, qui leur fit inventer cette fable. Platon dit à ce ſujet, que les témoignages avantageux qu'Homere & Héſiode avoient rendus à ce grand Prince, ne lui ſervirent de rien contre la malignité de ſes ennemis ; & Plutarque ajoute qu'il eſt dangereux d'offenſer une ville ſçavante qui a toujours de quoi ſe venger.

Quoi qu'il en ſoit, Théſée ayant quitté le ſéjour de Trœzene où il avoit été élevé, s'offrit d'aller en Crete avec les autres Athéniens, ſans tenter même la faveur du ſort, comme nous l'apprennent Plutarque & Catulle contre le ſentiment de Diodore de Sicile ; ce qui paroît plus conforme au caractere de ce Prince, qui avoit entrepris de marcher ſur les traces de ſon couſin Hercule. Ce jeune Héros, ayant obtenu de ſon pere la permiſſion d'aller avec les autres jeunes gens qui avoient tiré au ſort, ſe diſpoſa à partir pour l'iſle de Crete. Il n'y fut pas plutôt arrivé, que ſa bonne mine lui attira les regards d'Ariadne, fille de Minos, & cette Princeſſe lui donna un peloton de fil dont il ſe ſervir heureuſement pour ſortir du labyrinthe après la défaite du Minotaure, comme le rapportent Ovide & Catulle après tous les Hiſtoriens, qui, au rapport de Plutarque, ſont d'accord en cela avec les Poëtes. Théſée, victorieux du Minotaure, ſortit de l'iſle de Crete, & emmena avec lui Ariadne.

Après l'évaſion de Théſée, Minos pour ſe venger de Dédale qui avoit favoriſé les amours de la Reine, le fit enfermer dans le labyrinthe avec ſon fils Icare. Comme il connoiſſoit toutes les avenues, il ne lui fut pas difficile de s'échapper ; & ayant trouvé un vaiſſeau, que Paſiphaé lui avoit ménagé, il y attacha des voiles, dont l'uſage n'étoit pas alors connu dans la Grece, comme Pauſanias & Paléphate nous l'apprennent, & devança par ce moyen la galere de Minos qui ſe mit lui-même à le pourſuivre à force de rames. Son fils Icare étant arrivé à une iſle fort éloignée de la terre ferme, & ayant voulu deſcendre de ſa barque avec trop de précipitation, tomba dans la mer & ſe noya ; ou n'ayant pas ſçu gouverner ſa barque, ainſi que nous l'apprenons de Pauſa-

nias, il périt près de l'isle de Samos.

Dédale, étant arrivé en Sicile, trouva près de Cocalus une retraite, que d'autres Princes lui avoient refusée, dans la crainte que Minos, qui étoit très-puissant sur mer, ne vînt le redemander à main armée, ce qui arriva en effet; car, ce Prince, après l'avoir cherché inutilement en plusieurs lieux, apprit qu'il étoit dans cette isle, & y étant arrivé peu de tems après, il fit sommer Cocalus de lui rendre son prisonnier. Celui-ci, ne voulant pas violer les droits de l'hospitalité, ou plutôt, comme le remarque Diodore de Sicile, ne voulant pas se défaire d'un homme si célebre, & qui avoit signalé son séjour dans cette isle par plusieurs beaux ouvrages, fit prier Minos de venir à Camicus pour traiter de cette affaire à l'amiable. Ce Prince y alla, & y fut reçu d'abord avec toutes sortes de bons traitemens; mais, Cocalus l'ayant prié d'entrer dans le bain, on le mit dans une étuve, où il fut étouffé par la chaleur. C'est ainsi que Diodore de Sicile, & tous les Anciens avec lui, racontent cette mort.

Selon Hygin, Conon cité par Photius, Pausanias, Eusebe, Zénobius & quelques autres, ce furent les filles de Cocalus elles mêmes, qui charmées des petits automates que Dédale leur faisoit pour les amuser, firent mourir Minos dans le bain; & cela ne doit pas paroître étonnant, puisqu'anciennement les filles, mêmes celles des Rois, baignoient leurs hôtes, comme nous l'apprend Athénée, qui ajoute qu'elles s'en acquitoient avec tant de retenue, que la modestie la plus exacte n'avoit pas lieu de s'en allarmer.

Le roi de Sicile, ayant excusé cette mort le mieux qu'il put, rendit le corps de Minos à ses soldats, qui l'enterrerent secrétement; & Diodore de Sicile remarque que pour mieux cacher le lieu de sa sépulture, ils bâtirent dessus un temple à Vénus, qui devint fort célebre. Ce même Auteur ajoute que quelques siecles après, lorsqu'on vint à bâtir près de-là les murs de la ville d'Agrigente, on découvrit ce tombeau, & après avoir recueilli les cendres de ce Prince, on les envoya dans l'isle de Crete. Ainsi mourut dans une terre étrangere Minos II, qui auroit joui de la réputation d'un des plus grands Princes de son tems, sans la haine des Poëtes tragiques, qui n'oublierent rien pour rendre sa mémoire odieuse.

Socrate, interrogé pourquoi un Prince qu'Homere & Hésiode avoient loué, a passé pour un Tyran, répond que c'est pour avoir déclaré la guerre à Athenes, & avoir exigé le cruel tribut, dont nous avons parlé. Voilà, dit-il, la source de tous les mauvais bruits qui ont couru à son sujet, quoiqu'il ait été d'ailleurs homme de bien; mais,

il faut obſerver que Platon & Socrate ont toujours confondu les deux Minos, attribuant au ſecond ce qu'Homere n'avoit dit que du premier. Meurſius, Marsham, & pluſieurs autres, ont cru que c'eſt Minos II, qui fut le légiſlateur de Crete & le juge des Enfers; deux qualités que nous venons de lui ôter, pour les donner à ſon grand-pere; & voici les raiſons qui nous y ont déterminés.

Il n'eſt pas étonnant, d'abord, que les Anciens ſoient tombés dans cette méprise, puiſqu'ils ont tous confondu les deux Princes dont nous parlons, ainſi que leurs aventures. Comme ils n'ont connu qu'un Minos, il a bien fallu qu'ils l'aient fait juge des Enfers & légiſlateur de Crete; & qu'ils aient débité à ſon ſujet les fables du Minotaure. Ils en uſoient ainſi à l'égard de tous ceux qui avoient porté le même nom; ils chargeoient l'hiſtoire du plus connu, & ordinairement du plus récent, des actions de tous les autres; celles de Jupiter de Crete, d'Hercule de Thebes, & de pluſieurs autres, en ſont des preuves convaincantes. Nous ne connoiſſons qu'Homere & Diodore de Sicile qui aient diſtingué les deux Minos; encore le vers du poëte Grec eſt fort équivoque; on ne ſçait, comme l'a remarqué Madame Dacier, s'il a voulu dire que Jupiter fut le premier pere de Minos, ou qu'il fut pere du premier Minos. Mais, prenons-le dans le ſens le plus naturel; car, quand il y auroit de l'ambiguité dans l'expreſſion de ce Poëte, il eſt ſûr qu'il n'a jamais voulu dire ce qui réſulte du premier ſens; & nous verrons dans la ſuite qu'il a prétendu que c'étoit l'ancien qui étoit le légiſlateur de Crete & le juge des Enfers, puiſqu'il appelle dans le dix-neuvieme livre de l'Odyſſée celui qui avoit ces deux qualités, le fils & le diſciple de Jupiter; ce qui ne ſçauroit convenir à Minos II, qu'on ſçait avoir eu Lycaſte pour pere. Diodore de Sicile à la vérité diſtingue bien ces deux Princes, mais il n'a pas ſçu diſtinguer de même ce qui appartenoit à chacun d'eux, puiſqu'il fait du ſecond le légiſlateur de Crete & le juge des Enfers. Comme il n'a fait que compiler les anciens, ſouvent ſans les examiner, ne ſe reſſouvenant plus dans le cinquieme livre de ce qu'il avoit dit dans le quatrieme, il aſſure que Rhadamanthe & Sarpédon étoient freres de Minos II, quoiqu'il eût dit poſitivement qu'ils l'étoient du premier.

Mais, nous dira-t-on, citez-moi un Auteur qui ait dit poſitivement ce que vous avancez ici. Nous pourrions répondre d'abord que dans un point de critique, qui n'a pas été examiné à fond, il ne faut pas de témoignage formel des Anciens; la choſe en ce cas-là ſeroit décidée, & il ſuffit de trouver une vraiſemblance raiſonnable,

pour fonder une opinion. Or, nous avons pour notre ſentiment, plus que de la vraiſemblance. Croira-t-on qu'un Prince qui dans ſa jeuneſſe fit pluſieurs conquêtes ſur ſes voiſins, & ſe rendit maître de la mer, qui dans un âge plus avancé eut à venger par les armes la mort d'un fils, à punir l'infidélité d'une épouſe, à châtier l'inſolence d'un rival, à pourſuivre un priſonnier fugitif & dont la mort fut prématurée, ait eu aſſez de tems & de tranquillité pour donner des Loix, & pour aller dans un antre pendant l'eſpace de 9 ans, ou de 9 ans en 9 ans, les méditer à loiſir? Il faut pour rédiger des Loix auſſi ſalutaires que celles dont nous parlons, une longue paix, & on ne trouve que troubles & que chagrins domeſtiques dans la vie de Minos II. D'ailleurs, les Grecs auroient-ils regardé comme un ſage Légiſlateur, & mis à la tête des juges de l'Enfer, un Roi qu'ils tâchoient de noircir dans leurs ſatyres? Leurs grands hommes auroient-ils voyagé dans l'iſle de Crete, pour recueillir les loix d'un Prince qu'ils tournoient en ridicule ſur leurs théâtres? Auroient-ils aſſocié à Eacus leur grand Héros en piété & en juſtice, un homme qu'ils regardoient comme un tyran & un perſécuteur de leur nation. Mais, la chronique de Paros, qui diſtingue ſi nettement ces deux Princes, ouvrage fait par l'autorité publique, qui a été ſuivie par les Athéniens, ſans parler des autres peuples qui en faiſoient le même uſage, ne vaut-elle pas au moins le témoignage formel d'un ou même de pluſieurs Hiſtoriens, & n'eſt-elle pas même d'une plus grande antiquité que la plupart de ceux qu'on cite tous les jours pour des faits pareils? C'eſt donc Minos, dont la ſageſſe & l'amour pour la juſtice ont été tant vantés, qui eſt le légiſlateur & le juge de l'Enfer. Mais, un parallele exact de ces deux Princes, fondé ſur les témoignages de l'antiquité les plus inconteſtables, va établir ſans réplique leur diſtinction & leur caractere, de maniere à ne pouvoir plus s'y méprendre, ni dire que cette diſtinction n'eſt fondée que ſur de ſimples conjectures.

Minos I étoit fils de Jupiter, ou plutôt d'Aſtérius & d'Europe, ſuivant les Auteurs que nous avons cités. Minos II étoit fils de Lycaſte & d'Ida, fille de Corybas, comme Diodore de Sicile nous l'apprend. L'un avoit deux freres, Rhadamanthe & Sarpédon; l'autre étoit fils unique. Le premier n'eut, ſelon Diodore de Sicile, que deux enfans, Lycaſte & Acacallis; le ſecond, ſelon le même Auteur & Plutarque, en eut un plus grand nombre, Androgée, Glaucus, Deucalion, Molus, Phedre & Ariadne. La femme du premier s'appelloit Itone; celle du ſecond, Paſiphaé; tout le monde en convient. L'un fut un Prince pacifique, aimant la juſtice & la retraite;

l'autre aima la guerre, fit beaucoup de conquêtes, & ſes malheurs domeſtiques ne lui laiſſerent pas un moment de repos; nous avons pour cet article une foule de témoins. Le premier, ſuivant l'époque onzieme des Marbres, vivoit du tems de Pandion I, roi d'Athenes; l'autre, ſuivant l'époque vingtieme, du tems d'Égée. L'un mourut & fut enterré dans l'iſle de Crete; l'autre finit ſes jours dans celle de Sicile. L'un vivoit 120 ou 130 ans avant la guerre de Troie; l'autre ſeulement 35, ou 40 ans. Peut-on ſouhaiter plus de marques de diſtinction, & des caracteres plus différens? Pour le premier, la voie des générations eſt la ſeule qui nous reſte. Il y en a quatre depuis Minos I, Lycaſte, Minos II, Deucalion & Idoménée, & deux ſeulement depuis Minos II, juſqu'à ce ſiege, auquel ſon petit-fils aſſiſta. Qu'on ne diſe point que ſouvent les généalogies anciennes ſont tronquées, parce qu'il ſeroit aiſé de répondre, 1°. que nous n'avons d'autre regle pour fixer ces anciennes époques que celle des générations qui nous reſtent; 2°. que ſur une ſimple poſſibilité on ne doit pas abandonner cette regle, & que par un *peut-être*, on renverſeroit toute l'hiſtoire de ces tems-là, comme de tous les autres; 3°. que la diſtance, que met entre ces deux Princes la chronique de Paros, convient parfaitement au nombre de ces trois générations.

MINOTAURE, *Minotaurus*, Μινώταυρος, (*a*) monſtre célebre, digne fruit de l'union la plus bizarre & la plus honteuſe dont il ſoit parlé dans la fable & dans l'hiſtoire; car, s'il en faut croire les Poëtes & les Mythologues, Minos II, roi de Crete, avoit dans ſes troupeaux un taureau d'une beauté extraordinaire, & qu'il aimoit fort. Selon la coutume du païs, il devoit le conſacrer à Neptune, & enſuite le lui immoler; mais, à cette victime que demandoit le Dieu des mers, il en ſubſtitua une autre. Le Dieu, pour ſe venger de cette impiété, inſpira à Paſiphaé, femme de Minos, un amour encore plus inſenſé pour ce même taureau. Dédale, confident de la Reine, voulut ſervir ſa paſſion; il imagina de faire une vache d'airain, & la fit ſi reſſemblante à une véritable, que Paſiphaé ſçut en profiter; de-là ce monſtre moitié taureau & moitié homme, qui eut le labyrinthe pour repaire, & qui dévoroit tous les ans ces malheureuſes victimes que les Athéniens envoyoient à Minos, en ſatisfaction de la mort de ſon

(*a*) Diod. Sicul. pag. 183, 193. Pauſ. p. 42, 51, 196. Plut. T. I. p. 6. *& ſeq.* Virg. Æneid. L. VI. v. 24. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VI. pag. 268. *& ſuiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 75. Mém de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 272. T. III. p. 48. T. IX. p. 182. *& ſuiv.*

fils Androgée. Minos sentit un opprobre qui rejailliſſoit ſur lui, & réſolut d'en punir l'auteur; il renferma Dédale dans une étroite priſon; où il ne lui laiſſa d'autre eſpérance que celle de finir bientôt ſa vie par le dernier ſupplice. Icare ſon fils, compagnon de ſon infortune, l'augmentoit encore; ce fut alors, dit-on, que l'ingénieux Dédale, mettant en uſage toute ſon induſtrie, trouva le moyen de ſe faire des aîles, de ſe les attacher avec de la cire, & d'en attacher de ſemblables à ſon fils; après quoi, la terre & la mer étant fermées pour eux, en dépit de la nature, ils tenterent de ſe faire un chemin dans les airs. Enfin, le Minotaure fut vaincu par Théſée, qui dut ſa victoire à Ariadne, fille de Minos. Telles ſont les fictions imaginées par les Poëtes au ſujet de ce monſtre. Expoſons maintenant les faits hiſtoriques.

Paſiphaé avoit pris de l'inclination pour Taurus, que quelques-uns font l'un des ſecrétaires de Minos, & d'autres l'un de ſes Lieutenans généraux. Dédale favoriſa leurs amours; il leur procura la liberté de ſe voir; il leur prêta même ſa maiſon. Paſiphaé, étant accouchée d'un fils que quelques Auteurs nomment Aſtérius ou Aſtérion, comme le pere en étoit incertain, & qu'on pouvoit le croire de Taurus auſſi-bien que de Minos, on l'appella Minotaure. Dédale, complice des amours de la Reine, encourut l'indignation de Minos, qui le fit mettre en priſon. Paſiphaé l'en tira, en lui faiſant donner un vaiſſeau, où Dédale s'étant embarqué pour échapper à la colere du Roi & à la flotte qui le pourſuivoit, s'aviſa de mettre une voile & des vergues ou antennes au bout d'un mât; Icare, ſur un autre bâtiment, ne ſçut pas le gouverner; il fit naufrage; & les flots ayant porté ſon corps dans une iſle près de Samos, Hercule qui s'y trouva par hazard, lui donna la ſépulture. Voilà tout le fondement de la fable de Paſiphaé, qui s'enferme dans une vache d'airain, pour avoir commerce avec un taureau, de la naiſſance de ce monſtre qui a fait tant de bruit ſous le nom de Minotaure, & du prétendu ſecret que trouva Dédale de fendre l'air avec des aîles comme un oiſeau. Cinq ou ſix ſiecles après l'aventure arrivée, il plut aux Grecs, de la traveſtir, en la peignant avec les couleurs les plus noires. La mémoire de Minos devoit être odieuſe ſurtout aux Athéniens, à cauſe du tribut également cruel & humiliant qu'il leur avoit impoſé. Ils s'en vengerent ſelon toute apparence, en inventant cette fable, ou en lui donnant cours. Les Poëtes enſuite ne manquerent pas de l'employer comme une matiere qui pouvoit leur fournir de belles peintures & même de grands ſentimens, témoins ces vers de Virgile:

Hic crudelis amor tauri, ſuppoſtaque furto

Paſiphaë, miſtumque genus, proleſque biformis

Minotaurus ineſt, veneris monimenta nefandæ.

Et ces autres où il parle d'Icare :

Tu quoque magnam

Partem opere in tanto, ſineret dolor, Icare haberes.

Bis conatus erat caſus effingere in auro,

Bis patriæ cecidere manus.

Nous ſupprimons à regret les ingénieuſes deſcriptions d'Ovide; car, quoi qu'en diſent quelques Modernes, la fable, la fiction & tout ce qui eſt du reſſort de l'imagination, ſera toujours l'ame de la Poëſie. Le prétendu eſprit Philoſophique dont quelques-uns s'applaudiſſent tant aujourd'hui, a beau rejetter ces ornemens, ils ſeront toujours précieux aux grands Poëtes, & ceux qui veulent qu'en vers la raiſon parle à la raiſon, montrent par-là même qu'ils n'ont ni le goût ni le talent de la vraie Poëſie. Les innocens menſonges dont Homere, Virgile, le Taſſe & l'Arioſte ont rempli leurs poëmes, plaiſent à tous ceux qui ont quelque beauté d'eſprit, & ne trompent perſonne, parce qu'on doit les regarder comme autant d'allégories ou d'emblêmes qui cachent tantôt un fait hiſtorique, tantôt une véritable morale. Le plus ſpirituel & le plus aimable de tous nos Poëtes a dit :

Le doux charme de maint ſonge

Par leur bel art inventé,

Sous les habits du menſonge

Nous offre la vérité.

MINOTAURE, *Minotaurus*, Μινώταυρος, (*a*) fut longtems un ſigne militaire des Romains.

MINOUS, *Minous*, (*b*) nom d'un des mois que Lucien attribue aux habitans des iſles fortunées. Dans ce mois, il y avoit double moiſſon.

MINTHE, *Minthe*, Μίνθη, que d'autres appellent Menthe. *Voyez* Menthe.

MINTURNENSES. *Voyez* Minturnes.

MINTURNES, *Minturnæ*, Μινθοῦρναι, (*c*) ville d'Italie, dans le Latium, ſituée ſur le fleuve Liris, un peu au-deſſus de ſon embouchure. L'itinéraire d'Antonin la met à dix milles de Formies; & Strabon qui la place à quatre-vingts ſtades de cette ville, & à autant de Sinueſſe, dit qu'elle étoit bâtie des deux côtés du fleuve. Pline dit la même choſe, & ajoute que c'étoit une colonie Romaine.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 89.

(*b*) Lucian. T. I. p. 753.

(*c*) Strab. pag. 233. Plin. Tom. I. p. 153. Tit. Liv. L. VIII. c. 10, 11. L. IX. c. 25. L. X. c. 21. L. XXVII. c. 38. Tacit. Hiſt. L. III. c. 57. Vell. Paterc. L. I, c. 14. Plut. T. I. pag. 427, 428.

Cette ville fut livrée aux Romains par la trahiſon de quelques particuliers, l'an de Rome 440, & 312 avant Jeſus-Chriſt. On n'y envoya une colonie que ſeize ans après ; & Tite Live prétend que ce fut depuis cette époque qu'elle prit le nom de Minturnes.

Elle eſt connue dans l'hiſtoire par l'empriſonnement de C. Marius. Un Gaulois, qu'on avoit envoyé pour lui couper la tête, n'oſa attenter ſur lui, parce qu'il fut intimidé par des éclairs qui brilloient dans les yeux de ce vénérable vieillard. Ce fut après le rapport de ce prodige qu'il avoit vu, que les habitans de Minturnes étonnés firent ſauver C. Marius.

Minturnes a été épiſcopale. Aujourd'hui cette ville n'eſt plus qu'un cahos de ruines, d'aquéducs & d'amphithéatres, qui marquent que Minturnes étoit autrefois conſidérable.

MINUCIA, *Minucia*, (*a*) veſtale. L'an de Rome 418, & 334 avant Jeſus-Chriſt, cette veſtale déjà ſuſpecte d'une mauvaiſe conduite, à cauſe de ſa parure beaucoup plus élégante & plus ajuſtée qu'il ne convenoit à ſa profeſſion, fut à la fin accuſée de libertinage devant les Pontifes par un de ſes eſclaves. Ces prêtres rendirent auſſitôt contre elle un décret qui lui défendoit de ſe mêler davantage du ſervice des Dieux, & de donner la liberté à ſes eſclaves, ou d'en renvoyer aucun. Comme elle fut trouvée coupable d'inceſte, on la condamna à être enterrée toute vive auprès de la porte Colline, ſur la droite de la voie ſallée, dans un champ à qui ce crime & ce ſupplice firent donner le nom de ſcélérat.

MINUCIA [la Voie], (*b*) *Minucia Via*, chemin d'Italie, ainſi nommé de L. Minucius qui l'avoit fait paver.

MINUCIA [la Famille], (*c*) *Gens Minucia*, famille Romaine. C'étoit une famille Patricienne, qui a produit pluſieurs grands hommes.

Pluſieurs écrivent Minutius par un *t*, & les médailles toujours Minucius par un *c*.

MINUCIUS [M.], *M. Minucius*, (*d*) fut choiſi par le peuple, du tems de P. Valérius Publicola, pour être tréſorier des deniers publics avec P. Véturius.

MINUCIUS [C], *C. Minucius*. (*d*) Tarquin le ſuperbe, ayant été chaſſé de Rome, envoya demander qu'on lui rendît ſon argent & ſon bien, avec celui de ſes amis & de ſes parens, afin qu'au moins ils euſſent de quoi vivre dans leur fuite. La plupart des Sénateurs paroiſſoient diſpoſés à ſe montrer favorables à ſa demande ; mais, L. Tarquinius Collatinus n'eut pas plutôt opiné à la lui accor-

(*a*) Tit. Liv. L. VIII c. 15.
(*b*) Horat. L. I. Epiſt. 18. v. 20.
(*c*) Cicer. in Verr. L. III. c. 80.
(*d*) Plut. T. I. p. 103.
(*e*) Plut. T. I. p. 98.

der, que L. Junius Brutus, qui étoit un homme inflexible & fort emporté, courut à la place, en criant que ſon Collegue étoit un traître, & qu'il vouloit donner de quoi entretenir la guerre & la tyrannie à ceux à qui c'étoit un crime que d'accorder même de ſimples proviſions pour ſe nourrir dans leur exil. Là-deſſus le peuple s'aſſemble, & un ſimple particulier, C. Minucius, prenant le premier la parole, exhorta L. Junius Brutus & les Romains à prendre bien garde que ces richeſſes ne combattiſſent plutôt pour eux contre les tyrans, que pour les tyrans contre eux. Cependant, les Romains furent d'avis que, puiſqu'ils jouiſſoient de la liberté, pour laquelle ſeule ils avoient pris les armes, on ne devoit pas rejetter la paix pour ces richeſſes, & qu'il falloit les renvoyer avec les tyrans.

MINUCIUS [M.], *M. Minucius*, (*a*) fut créé Conſul l'an de Rome 257, & 495 avant Jeſus-Chriſt, & on lui donna pour collegue A. Sempronius. Six ans après, ils gérerent de nouveau la même charge.

MINUCIUS [P.], *P. Minucius*, (*b*) parvint au Conſulat avec T. Géganius, l'an de Rome 262, & 490 avant Jeſus-Chriſt. La République n'avoit point alors de guerre au dehors, ni de ſédition au dedans; mais, elle fut attaquée d'un mal encore plus violent & plus redoutable. La retraite du peuple avoit empêché que les terres ne fuſſent cultivées comme à l'ordinaire, ce qui fit monter le bled à un prix exceſſif; d'où il s'enſuivit une famine égale à celle qu'éprouvent les villes aſſiégées, quand elles ont conſumé leurs proviſions, & qu'il ne peut y en entrer de nouvelles. Il en auroit couté la vie à tous les eſclaves & au menu peuple, ſi les Conſuls n'avoient eu la précaution d'envoyer acheter des bleds, non ſeulement dans l'Étrurie le long des côtes qu'on trouvoit ſur la droite d'Oſtie, & ſur la gauche, en traverſant le païs des Volſques juſqu'à Cumes, mais dans la Sicile; tant il eſt vrai que la haine des nations voiſines les mettoit dans la néceſſité de paſſer la mer, & d'avoir recours aux peuples qui habitoient hors de l'Italie. On en trouva à Cumes; mais, lorſqu'on l'eut embarqué, le tyran Ariſtodeme fit ſaiſir les vaiſſeaux qui devoient le tranſporter à Rome, en repréſailles des biens des Tarquins, dont il ſe diſoit héritier. A l'égard du païs des Volſques & du territoire de Pomptine, on eut ſi peu la liberté d'y en acheter, que peu s'en fallut que les peuples de ces cantons ne maltraitaſſent les pourvoyeurs de la République. Mais, celui que l'on acheta chez les Toſcans, & qu'on fit venir ſur le Tibre, arriva fort à propos, pour dé-

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 21, 34. (*b*) Tit. Liv. L. II. c. 34.

livrer le peuple de la faim qui le preſſoit.

MINUCIUS [L.], *L. Minutius*, (*a*) fut créé Conſul avec C. Nautius, l'an de Rome 296, & 456 avant J. C.

Cette année, une grande multitude de Sabins vint juſqu'aux murailles de Rome, & après avoir ravagé toutes les campagnes d'alentour, porta la terreur juſques dans le cœur de la ville. Alors, le peuple prit les armes avec tout le zele & l'empreſſement qu'on pouvoit déſirer. C. Nautius marcha contre les Sabins, qu'il eut bientôt mis en fuite. Mais, L. Minucius n'eut ni autant de courage, ni autant de bonheur que ſon Collegue. Car, s'étant campé aſſez près des Eques, avant que d'avoir reçu aucun échec conſidérable, il prit le parti lâche & timide de ſe tenir renfermé dans ſes lignes. Ce défaut de courage augmenta le courage des ennemis, comme il arrive ordinairement; de façon que la nuit ſuivante, ils ſe préſenterent devant ſes retranchemens, dans le deſſein de l'y forcer; mais, n'ayant pu les prendre d'aſſaut, ils les aſſiégerent dans les formes. L. Minucius, avant que les iſſues en fuſſent exactement fermées de tous côtés, fit ſortir cinq cavaliers par les intervalles qui reſtoient encore entre les poſtes des ennemis, & leur ordonna d'aller annoncer à Rome que le Conſul étoit inveſti dans ſon camp avec toute ſon armée. Cette nouvelle, à laquelle on n'avoit pas lieu de s'attendre, ne cauſa pas moins d'alarmes aux citoyens, que ſi la ville elle-même eût été aſſiégée. Ils firent revenir le conſul C. Nautius. Mais, ſa préſence n'ayant pas été capable de les raſſurer, on ſe détermina à créer un Dictateur, dont le courage & l'autorité puſſent délivrer la République du péril qui la menaçoit. D'un conſentement unanime, on jetta les yeux ſur L. Quintius Cincinnatus, qui étoit actuellement occupé au-delà du Tibre à cultiver de ſes mains un champ de quatre arpens, qui faiſoit la plus grande partie de ſon bien.

Ce nouveau Général, ayant aſſemblé en peu de tems une armée, marcha en diligence au ſecours de L. Minucius. Les cris des Romains percerent du camp des Eques dans celui du Conſul, & cauſerent autant d'effroi dans l'un que de joie dans l'autre. Car, les ſoldats du Conſul ne doutant point qu'il ne leur fût venu du ſecours, ſortirent en foule de leurs poſtes, & commencerent à menacer cet ennemi qu'ils craignoient ſi fort un moment auparavant. L. Minucius, ſecondant leur ardeur, leur dit qu'il étoit tems d'agir, & que ces cris annonçoient non-ſeulement que les leurs étoient arrivés, mais qu'ils en étoient déjà aux mains avec les Eques; & qu'il étoit perſuadé que leur camp

(*a*) Tit. Liv. L. III. c. 25. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 378. *& ſuiv.*

étoit déjà attaqué par dehors. Ainſi, il leur ordonna de prendre ſur le champ leurs armes & de le ſuivre. Ils commencerent le combat de nuit, & par des cris, tels qu'on en jette dans l'action, firent connoître aux légions du Dictateur qu'ils étoient aux priſes. Déjà les Eques s'étoient mis en devoir d'empêcher les ouvrages que le Dictateur faiſoit faire pour les enfermer, lorſque l'attaque des ennemis intérieurs les força d'abandonner les travailleurs, pour ſe tourner du côté du Conſul, & empêcher qu'il ne s'ouvrît un paſſage à travers leur camp; & par ce moyen les aſſiégeans eurent la liberté, pendant le reſte de la nuit, d'achever leurs travaux; Car, l'ennemi fut occupé juſques au jour avec les troupes du Conſul. Dès que la lumiere parut, les Eques reconnurent qu'ils étoient inveſtis par le Dictateur. Le Conſul, avec ſes ſeules troupes, étoit ſuffiſant pour les accabler, lorſque celles de L. Quintius Cincinnatus, ayant achevé leurs ouvrages, commencerent à leur tomber encore ſur les bras, & à attaquer leurs lignes. Alors, incapables de réſiſter à deux ennemis en même tems, & eſpérant trouver dans les prieres un ſecours que leurs courages ne pouvoient plus leur procurer, ils ſupplioient tantôt le Dictateur, tantôt le Conſul de ne pas pouſſer leur victoire juſqu'à l'extinction entiere de leur nation, & de leur permettre de ſe retirer ſans armes dans leurs maiſons. L. Minucius les renvoya au Dictateur, qui, dans ſa juſte indignation, les condamna à racheter leur vie par la perte de leur honneur.

Les Eques ayant été renvoyés preſque nus, le Dictateur trouva leur camp rempli d'un riche butin, qu'il abandonna tout entier aux ſoldats qu'il avoit amenés avec lui; & prenant delà occaſion de reprocher à ceux du Conſul & au Conſul lui-même, leur lâcheté & leur peu de réſolution: » Soldats, dit-» il, vous qui ſans nous deve-» niez la proie des Eques, vous » n'aurez point de part au bu-» tin qu'on a fait ſur eux; & » vous, L. Minucius, en atten-» dant que vous ayiez pris les » ſentimens qui conviennent à » un Conſul, vous ſervirez dans » ces troupes en qualité de » lieutenant. » L. Minucius, ſans répliquer, abdiqua le Conſulat, & demeura dans l'armée officier ſubalterne. Lui & ſes ſoldats ſe ſoumirent avec tant de douceur à un mérite dont ils reconnoiſſoient de bonne foi la ſupériorité, que plus ſenſibles au ſervice qu'il leur avoit rendu qu'à la mortification qu'ils en avoient reçue, ils lui décernerent une couronne d'or du poids d'une livre, & lui donnerent les noms honorables de Patron & de Sauveur. Telles étoient les mœurs de ce tems-là.

MINUCIUS [Q.], (a) Q.

(a) Tit. Liv. L. III. c. 30.

Minucius, fut élevé au Conſulat avec C. Horatius Pulvillus, l'an de Rome 297, & 455 avant J. C.

MINUCIUS [L.], *L. Minucius*, (*a*) l'un des Décemvirs, qui furent créés l'an de Rome 304, & 448 avant J. C.

MINUCIUS [L.], *L. Minucius*, (*b*) fut créé intendant des vivres l'an de Rome 315, & 437 avant Jeſus-Chriſt. Un cruel ennemi qui attaqua Rome cette année, ce fut la famine; ſoit qu'elle fût un effet de l'intempérie des ſaiſons, ou de la négligence des laboureurs, qui au lieu de cultiver leurs terres s'amuſoient à écouter dans la place publique les harangues ſéditieuſes des Tribuns; car, voilà les deux cauſes auxquelles on l'attribuoit. Mais, perſonne ne vouloit avoir tort. Les Sénateurs s'en prenoient à l'indolence du petit peuple; & les Tribuns, à la fraude & à la négligence des Conſuls. A la fin, le peuple obtint, du conſentement du Sénat, qu'on créât intendant des vivres L. Minucius, qui, à la vérité, mérita à la fin l'eſtime & la reconnoiſſance de ſes citoyens, pour les avoir ſoulagés dans leur miſere, mais rendit ſa magiſtrature plus célebre, par l'occaſion qu'elle lui fournit de conſerver la liberté à ſes citoyens, que par le ſoulagement qu'il apporta à leur miſere. Au commencement, quoiqu'il eût envoyé divers députés chez les peuples voiſins, pour faire venir des bleds à Rome, ou par mer, ou par terre, il ne réuſſit pas beaucoup, ſi ce n'eſt qu'il tira quelques proviſions de la Toſcane. Étant donc réduit à partager le mal entre les citoyens, il obligea ceux qui avoient des grains, d'expoſer en vente ce qui excédoit leur fourniture pour un mois; & comme en retranchant aux eſclaves une partie de ce qu'on leur donnoit pour leur ſubſiſtance, en accuſant les marchands, & en les expoſant à la colere du peuple, par des recherches ſi rigoureuſes, il découvroit la miſere plutôt qu'il ne la ſoulageoit; pluſieurs particuliers, perdant l'eſpérance de conſerver leur vie, plutôt que d'être plus longtems tourmentés par la famine, ſe couvrirent le viſage, & ſe jetterent dans le Tibre la tête la premiere.

Ce fut en cette extrêmité que Sp. Mélius, Chevalier Romain, riche autant qu'on pouvoit l'être alors, forma un projet utile à la vérité, mais dont le motif étoit criminel, & les conſéquences encore plus dangereuſes. Par le moyen de ſes hôtes & de ſes cliens, il fit acheter de ſes deniers la plus grande quantité de bled qu'il put dans la Toſcane, ce qui fut ſans doute un obſtacle aux ſoins

(*a*) Tit. Liv. L. III. c. 35.

(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 12. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Rom. Tom. I. p. 485. *& ſuiv.*

que L. Minucius prenoit d'en amaſſer en qualité d'officier de la République, & commença à le faire diſtribuer à ceux qui en avoient beſoin. Ayant charmé le peuple par cette libéralité particuliere, il marchoit la tête levée dans Rome, en ſe faiſant remarquer, & traînant par tout à ſa ſuite une populace reconnoiſſante, qui ne lui promettoit pas moins que le Conſular, pour prix de ſa généroſité. Mais, comme le cœur humain eſt inſatiable, peu content de ce que la fortune lui offroit, & perſuadé d'ailleurs qu'il lui faudroit arracher le Conſulat aux Sénateurs malgré eux, il crut qu'il ne falloit pas s'en tenir là, & porta tout d'un coup ſes eſpérances juſqu'au trône.

On étoit à la veille de tenir les aſſemblées pour la nomination des Conſuls. Ce contretems le fit échouer; car, il n'avoit pas encore pris toutes les meſures néceſſaires pour faire réuſſir un deſſein de cette importance. Ceux qu'on choiſit pour Conſuls, furent T. Quintius Capitolinus pour la ſixieme fois, l'homme du monde le moins commode pour les novateurs, & Agrippa Ménénius ſurnommé Lanatus. On leur aſſocia L. Minucius, intendant des vivres, ſoit qu'il fût encore dans cette charge, ou qu'on l'y eût élevé pour la ſeconde fois; car, il n'y a rien de certain là-deſſus, ſi ce n'eſt que dans les livres de toile de lin, L. Minucius étoit qualifié Intendant des vivres pendant ces deux années. Comme cet officier faiſoit par ordre de la République ce que Sp. Mélius faiſoit de ſon mouvement particulier, il lui fut aiſé de découvrir ſes menées, par le moyen des gens de même négoce & de même métier que l'un & l'autre employoit, & qui alloient dans les deux maiſons. Quand il fut inſtruit à fond de ce qu'il vouloit ſçavoir, il dénonça Sp. Mélius au Sénat, aſſurant qu'il faiſoit un amas d'armes dans ſa maiſon; qu'il y tenoit des aſſemblées ſecretes; & qu'il ſongeoit certainement à ſe faire Roi.

Dès qu'il eut ceſſé de parler, les plus conſidérables du Sénat, à l'envi les uns des autres, commencerent à blâmer les Conſuls de l'année précédente, de ce qu'ils avoient ſouffert qu'un particulier fît des largeſſes au peuple, & tînt des aſſemblées dans ſa maiſon; & ceux de l'année courante, de ce qu'ils avoient attendu qu'un intendant des vivres découvrît un complot, qui méritoit bien d'avoir un Conſul pour dénonciateur, & même pour vengeur. Mais, T. Quintius Capitolinus répondit qu'on avoit tort d'accuſer les Conſuls, qui, ayant les bras liés par les loix de l'appel, n'avoient pas autant de forces que de courage, pour punir un crime ſi atroce comme il méritoit de l'être; que la République avoit beſoin pour l'exécution, d'un homme dont la valeur fût éprouvée, & l'autorité ſans

bornes ; qu'ainſi il étoit d'avis qu'on créât L. Quintius Dictateur. Tout le monde fut de ſon avis. Ce ſouverain Magiſtrat ne tarda pas à faire porter à Sp. Mélius la peine qu'il avoit méritée.

Pour récompenſer L. Minucius, on lui donna un bœuf aux cornes dorées, & on lui érigea une ſtatue hors de la porte aux trois jumeaux. Le peuple, à qui il avoit fait diſtribuer les bleds de Sp. Mélius à très-vil prix, ſouffrit patiemment qu'on lui accordât ces honneurs.

Nous trouvons, dans quelques Auteurs, que ce L. Minucius paſſa de l'ordre des Patriciens dans celui du peuple ; & qu'ayant été créé Tribun avec les dix qui étoient déjà en charge, il appaiſa la ſédition que le meurtre de Sp. Mélius avoit excitée. Pour nous, il ne nous ſemble pas vraiſemblable que les Sénateurs aient ſouffert qu'on augmentât le nombre des Tribuns, encore moins que cette nouveauté ait été introduite par un Patricien ; ni enfin que le peuple ait négligé depuis un droit dont il avoit une fois joui. Mais, ce qui réfute pleinement cette opinion, c'eſt la loi qu'on avoit portée peu d'années auparavant qui défendoit aux Tribuns de ſe choiſir un Collegue.

MINUCIUS [M.], (*a*) *M. Minucius*, étoit Tribun du peuple l'an de Rome 354, & 398 avant Jeſus-Chriſt. Quelques brouilleries l'avoient rendu lui & ſes Collegues odieux au public ; & comme ils craignoient pour leur fortune, ils détournerent l'orage qui les menaçoit ſur M. Sergius & L. Virginius, Tribuns militaires de l'année précédente, en les appellant en jugement devaot le Tribunal du peuple.

MINUCIUS [T.], *T. Minucius*, (*b*) fut créé Conſul l'an de Rome 448, & 304 avant Jeſus-Chriſt, & il eut pour collegue L. Poſtumius Mégellus. Ces deux Généraux furent envoyés tous deux contre les Samnites. Tantôt réunis enſemble, tantôt ſéparés, ils agirent toujours de concert, battirent en pluſieurs rencontres les Samnites, & prirent ſur eux pluſieurs villes. *Voyez* Poſtumius [L.] Mégellus.

MINUCIUS [M.] FESSUS, *M. Minucius Feſſus*, (*c*) l'un des cinq augures que l'on tira du corps du peuple, l'an de Rome 452, & 300 avant J. C.

MINUCIUS [M.] RUFUS, *M. Minucius Rufus*, (*d*) fut élevé au Conſulat avec P. Cornélius l'an de Rome 531, & 221 avant Jeſus-Chriſt. Ces deux Magiſtrats furent envoyés contre les peuples de l'Iſtrie, pirates de profeſſion, qui avoient pris ou pillé quelques vaiſſeaux mar-

(*a*) Tit. Liv. L. V. c. 11.
(*b*) Tit. Liv. L. IX. c. 44. Roll. Hiſt. Rom. Tom. II. p. 303.
(*c*) Tit. Liv. L. X. c. 9.
(*d*) Tit. Liv. L. XXII. c. 8. *& ſeq.* Corn. Nep. in Annib. c. 5. Roll. Hiſt. Rom. T. III. pag. 51, 180. *& ſuiv.*

chands

chands Romains. Ces foibles adverſaires furent bientôt obligés de ſe ſoumettre.

L'an de Rome 535, & 217 avant Jeſus-Chriſt, Q. Fabius Maximus ayant été nommé Dictateur, prit pour ſon maître de la cavalerie M. Minucius Rufus. Q. Fabius Maximus étoit un homme fort prudent. Il forma la réſolution de ne point hazarder de combat, & il ſuivit conſtamment ce parti, malgré les efforts d'Annibal & les railleries des ſiens. Il trouva ſur tout des obſtacles à ſes deſſeins en M. Minucius Rufus. C'étoit un homme que rien n'empêchoit de perdre la République, que l'état de ſubordination & de dépendance où il ſe trouvoit; un caractere bouillant & impétueux dans les conſeils, arrogant & préſomptueux dans ſes diſcours. Il attaquoit Q. Fabius Maximus ſans aucun ménagement, d'abord devant un petit nombre de perſonnes, bientôt tout publiquement. Il le traitoit de lâche & de timide, au lieu de prudent & de circonſpect qu'il étoit, donnant à ſes vertus le nom des vices qui en approchoient le plus. Ainſi, par un bas & noir artifice, qui ne réuſſit que trop ſouvent, & qui conſiſte à rabaiſſer ceux qui ſont au-deſſus de nous par leur place & par leur mérite, il établiſſoit ſa réputation ſur la ruine de celle de ſon Général.

Ses murmures & ſes diſcours ſédicieux ceſſerent pendant quelques jours, parce que Q. Fabius Maximus qui ſuivoit Annibal, ayant fait marcher ſon armée plus vîte que de coutume, M. Minucius Rufus & ſes partiſans crurent qu'il ſe hâtoit d'aller au ſecours de la Campanie. Mais, lorſqu'ils furent campés auprès du Vulturne, & que delà ils virent le plus beau païs de l'Italie en proie à l'ennemi, ſur tout lorſqu'ils apperçurent de deſſus le ſommet du mont Maſſique tout le canton de Falerne & de Sinueſſe ravagé, & toutes les maiſons de campagne brûlées par les Carthaginois, ſans que Q. Fabius Maximus, obſtiné à garder les hauteurs, parlât en aucune façon de combattre; alors la ſédition recommença plus fort que jamais. » Sommes-nous donc venus, » diſoit M. Minucius Rufus » encore plus furieux qu'auparavant, chercher comme un » agréable ſpectacle la vue des » ravages affreux que ſouffrent » nos alliés? Si le motif de la » gloire & de l'intérêt ne peut » exciter notre courage, n'aurons-nous pas du moins compaſſion de nos concitoyens, » envoyés autrefois en colonie » à Sinueſſe? Quoi! nous demeurons inſenſibles en voyant » au pouvoir des Numides & » des Maures ces mêmes côtes, » le long deſquelles nos peres » auroient regardé comme un » déshonneur pour eux que les » flottes Carthaginoiſes navigeaſſent impunément? Il n'y » a que quelques mois qu'apprenant le ſiege & le danger

» de Sagonte, nous étions transportés d'indignation ; & nous » voyons aujourd'hui tranquillement Annibal près d'escalader les murs d'une colonie » Romaine ? Si du tems de nos » ancêtres ce grand Général » qui a mérité d'être appellé » le second fondateur de Rome, » s'étoit conduit comme fait » maintenant ce nouveau Camille, qu'on a jugé seul digne » de la dictature dans des conjonctures si fâcheuses, Rome » seroit encore au pouvoir des » Gaulois. Ne nous y trompons » point. C'est folie de croire » remporter la victoire en se » tenant les bras croisés, ou » par des vœux adressés au » Ciel. Il faut faire prendre les » armes aux troupes, les mener » dans la plaine, & se mesurer » avec l'ennemi. C'est en agissant, en cherchant le péril, » que l'Empire Romain s'est » accru, & non par cette conduite timide, à laquelle les » lâches donnent le nom de prudence & de circonspection. »

Ces discours se répandoient dans l'armée, & il n'y avoit personne qui ne préférât de beaucoup M. Minucius Rufus au Dictateur. Les amis même de Q. Fabius Maximus, & ceux qui paroissoient le plus attachés à ses intérêts, lui conseilloient de mettre fin à ces bruits qui faisoient tort à sa réputation, en marquant quelque condescendance pour les officiers & les soldats, qui tous généralement demandoient avec ardeur qu'on les menât à l'ennemi. Mais, Q. Fabius Maximus, encore plus en garde contre les Romains que contre les ennemis, & regardant même les Romains comme les premiers adversaires par rapport auxquels il devoit se montrer invincibles, tint constamment la même conduite, pendant tout le reste de la campagne, malgré les bruits injurieux qu'il sçavoit qu'on avoit fait passer du camp jusques dans la ville, contre sa timidité & sa nonchalance prétendues.

Obligé quelque tems après de partir pour Rome, où les affaires de la religion le rappelloient, il employa non-seulement l'autorité, mais encore les conseils & presque les prieres, pour obtenir du Général de la cavalerie, que pendant son absence il ne tentât point la fortune ; » qu'il comptât plus » sur la prudence, que sur le » hazard, & qu'il imitât sa conduite, plutôt que celle de » Sempronius & de Flaminius ; » qu'il ne s'imaginât pas que » ce fût un médiocre avantage, » que d'avoir arrêté les progrès d'Annibal, & éludé ses » artifices pendant toute la campagne ; que suivant la maxime des plus habiles & des » plus sages Médecins, le repos » faisoit souvent plus de bien » aux malades, que les remedes violens ; que c'étoit avoir » beaucoup gagné que d'avoir » cessé d'être vaincu par un » ennemi toujours victorieux

» juſques-là, & d'avoir enfin » repris haleine après tant de » défaites conſécutives. » Après avoir donné inutilement ces avis à M. Minucius Rufus, il partit pour Rome.

Mais, M. Minucius Rufus ne ſe vit pas plutôt en liberté par l'abſence de ſon Supérieur, qu'il fit deſcendre dans la plaine les troupes accoutumées à camper en ſûreté ſur les hauteurs; & il méditoit des projets conformes à ſon génié, tantôt de fondre ſur les fourrageurs d'Annibal, répandus çà & là dans la campagne; tantôt d'attaquer ſon camp, dont il avoit tiré plus de la moitié de l'armée. Annibal s'apperçut bientôt que la méthode de faire la guerre avoit changé avec le Général dans le camp des ennemis. Et il jugea que deſormais la témérité & l'emportement auroient plus de part que la prudence dans tous leurs mouvemens. Pour lui, voyant que les ennemis s'étoient approchés, il ſe contenta d'envoyer le tiers de ſes ſoldats au fourrage, & retint le reſte dans ſon camp. Enſuite, pour s'approcher lui-même des Romains, il alla ſe poſter à deux milles de Géraunium, ſur une éminence, d'où il leur faiſoit connoître, étant expoſé à leur vue, qu'il étoit prêt à défendre ſes fourrageurs, ſi on les attaquoit. Peu de tems après, il apperçut une autre colline plus voiſine des Romains, & qui commandoit leur camp. Il jugea bien que s'il ſe mettoit en devoir de s'en ſaiſir pendant le jour, il ſeroit prévenu par les Romains, qui avoient moins de chemin à faire que lui. Ainſi, il envoya pendant la nuit quelques Numides, qui s'en emparerent. Mais, les Romains méprisant leur petit nombre, les en délogerent dès le lendemain, & s'y camperent eux-mêmes. Par ce moyen, il ne reſtoit plus entre les deux camps, qu'un eſpace fort médiocre. M. Minucius Rufus le remplit entiérement de ſes troupes. En même-tems ſa cavalerie, avec les ſoldats armés à la légere, étant ſortie par le côté de ſon camp qui étoit le plus éloigné des ennemis, alla fondre ſur leurs fourrageurs, dont elle fit un grand carnage, & mit le reſte en fuite. Annibal n'oſa pas tenter le combat, parce qu'avec le peu de troupes qui lui reſtoit, c'étoit beaucoup qu'il pût défendre ſon camp, s'y on entreprenoit de l'y forcer. Ainſi, pendant qu'une partie de ſon armée étoit abſente, il prit le parti, en imitant la méthode de Q. Fabius Maximus, de ſe tenir ſur la défenſive & de temporiſer. Il retira même ſes troupes dans le camp qu'il avoit occupé auparavant auprès de Géraunium. Quelques Auteurs aſſurent qu'il ſe donna une bataille dans les formes; que du premier choc, les Carthaginois furent repouſſés juſques dans leur camp; qu'en étant enſuite ſortis avec beaucoup de vigueur, ils mi-

rent les Romains en déroute à leur tour ; mais que ces derniers, ſecondés par Numérius Décimus, Samnite, qui vint à leur ſecours, retournerent auſſitôt au combat ; qu'Annibal, craignant des embûches, donna aux ſiens le ſignal de la retraite ; que les Romains le pourſuivirent ; & qu'aidés des Samnites, ils prirent ce jour-là même deux forts ſur les Carthaginois ; qu'il y eut ſix mille hommes de tués du côté d'Annibal, & cinq mille de celui de M. Minucius Rufus ; qu'enfin ce Général, après un avantage ſi médiocre, ne laiſſa pas d'écrire à Rome des lettres pleines de vanité, & d'y faire publier par ſes partiſans, qu'il avoit remporté une victoire complete.

Pendant pluſieurs jours, on ne parla que de cette affaire dans les aſſemblées du Sénat & du peuple. Tout le monde s'applaudiſſoit de ce prétendu ſuccès. Le Dictateur ſeul, au milieu de la joie univerſelle du peuple, n'ajoutoit foi ni à la renommée, ni aux lettres de M. Minucius Rufus. Il prétendoit que quand même tout ce qu'on publioit ſeroit véritable, il n'y avoit pas tant de ſujet de ſe réjouir ; qu'il craignoit beaucoup plus la proſpérité du Maître de la cavalerie, que ſa mauvaiſe fortune. Il ajouta même que s'il demeuroit Maître du commandement, il puniroit M. Minucius Rufus, pour avoir combattu contre ſa défenſe.

Cependant, on propoſa une nouvelle loi, en vertu de laquelle l'autorité du commandement ſeroit partagée également entre le Dictateur & le Maître de la cavalerie ; & cette Loi paſſa. Q. Fabius Maximus étoit en chemin pour retourner à l'armée, lorſqu'il reçut les lettres qui lui apprenoient l'égalité, qu'on avoit miſe entre lui & le Maître de la cavalerie ; il continua ſa route, bien perſuadé qu'en partageant le commandement, on n'avoit pas partagé de même l'art de commander. Et il demeura toujours invincible aux attaques de ſes ennemis, & à celles de ſes citoyens.

La faveur du peuple avoit déjà rendu M. Minucius Rufus aſſez arrogant & aſſez inſupportable même, avant qu'on lui accordât une ſi grande diſtinction. Mais, depuis qu'il l'eut reçue, il garda encore moins de meſures qu'auparavant. Il ſe vantoit, avec une hauteur & une arrogance extraordinaires, qu'il avoit vaincu non-ſeulement Annibal, mais encore Q. Fabius Maximus ; que ce fameux Général, ce Dictateur célebre, ſeul jugé capable de rétablir les affaires ruinées de la République, avoit cependant été, par l'ordre du peuple Romain même, égalé à ſon inférieur, à celui qui lui devoit une parfaite obéiſſance ; & cela, dans une République, où les Maîtres de la cavalerie avoient coutume de trembler à la vue des haches & des faiſceaux du Dictateur. Que c'é-

toit un effet de ſon courage & de ſon habileté, autant que de ſon bonheur; qu'il ſuivroit donc ſon penchant, auſſi-bien que ſa fortune, quand même le Dictateur voudroit perſévérer dans une inaction & une lenteur, qui avoient été ſi évidemment condamnées par le jugement des hommes & des Dieux. Ainſi, dès le premier jour qu'il ſe rencontra avec Q. Fabius Maximus, il lui déclara qu'il falloit avant toutes choſes, qu'ils convinſſent de la maniere dont ils uſeroient de l'autorité qu'on venoit d'égaler entr'eux; que pour lui il croyoit que le meilleur étoit qu'ils euſſent tour à tour le commandement abſolu ſur les troupes pendant un jour, ou un plus long eſpace de tems ſi on vouloit; afin que chacun d'eux pût oppoſer à l'ennemi, non-ſeulement ſa tête & ſa prudence, mais encore ſes forces & ſes bras, lorſqu'il ſe préſenteroit quelque occaſion de le combattre. Q. Fabius Maximus ne goûta point cet expédient. Il étoit convaincu que la partie de la République qui ſeroit confiée à M. Minucius Rufus deviendroit le jouet de ſa témérité. Il avoua qu'il étoit dans l'obligation de lui faire part du commandement, mais non pas de le lui céder tout entier; que tant qu'il en auroit la liberté, il gouverneroit, avec ſa prudence ordinaire, la partie de l'armée qui lui ſeroit échue; qu'ainſi il partageroit les troupes avec M. Minucius Rufus, & non pas les jours du commandement; & que s'il ne pouvoit pas ſauver l'armée entiere, il en ſauveroit au moins une partie. Il demeura ferme dans cette réſolution; & lorſqu'il eut fait conſentir M. Minucius Rufus à ce que, ſuivant la coutume qui ſe pratiquoit entre les Conſuls, ils partageaſſent également les légions, ils tirerent au ſort; & la premiere avec la neuvieme échut à M. Minucius Rufus; la ſeconde & la troiſieme, à Q. Fabius Maximus. La cavalerie & les troupes Auxiliaires des alliés & du nom Latin, furent partagées de même. M. Minucius Rufus voulut auſſi avoir ſon camp ſéparé d'avec celui de Q. Fabius Maximus.

Annibal, qui ſçavoit tout ce qui ſe paſſoit chez les ennemis, par le moyen des déſerteurs & de ſes eſpions, reſſentit une double joie, après qu'il eut appris cette égalité de puiſſance. Car, la témérité de M. Minucius Rufus, devenue libre, étoit une proie aſſurée pour lui; & la prudence de Q. Fabius Maximus avoit perdu la moitié de ſes forces. Il y avoit entre le camp de M. Minucius Rufus & celui d'Annibal une éminence dont la ſituation étoit telle, que celui qui s'en empareroit le premier, devoit avoir un grand avantage ſur ſon ennemi. Annibal pouvoit, ſans coup férir, prendre ce poſte dont il connoiſſoit l'importance. Mais, il ne ſe hâta pas, aimant mieux qu'il lui fournît une occaſion

de combattre M. Minucius Rufus, persuadé que ce Général ne manqueroit pas d'accourir pour l'empêcher de s'en saisir le premier. Il n'y avoit pas un seul buisson dans tout le terrein qui étoit au milieu d'eux. C'est pourquoi, au premier coup d'œil, on le jugeoit inutile pour des embûches. Mais, au fond, il étoit d'autant plus propre à ce dessein, que dans une vallée si nue on ne croyoit pas qu'il y eût rien à appréhender; car, il y avoit par intervalles des enfoncemens imperceptibles de loin, dont quelques-uns pouvoient contenir & cacher jusqu'à deux cens hommes. Annibal plaça dans ces cavités cinq mille hommes, tant infanterie que cavalerie, avec défense de se montrer. Mais, de peur que le mouvement indiscret de quelqu'un d'entr'eux, ou l'éclat de leurs armes, ne découvrissent la fraude dans une plaine si raze, il attira les yeux & l'attention de l'ennemi sur un petit nombre de ses gens, qu'il envoya dès le matin pour occuper l'éminence dont nous avons parlé. Les Romains méprisèrent cette poignée d'ennemis. Il n'y eut point d'Officier dans l'armée de M. Minucius Rufus qui ne s'offrit pour les aller chasser de ce poste. M. Minucius Rufus lui-même crie aux armes; & à la tête des plus téméraires & des plus étourdis, il court du côté de cette colline, avec une fierté aussi ridicule, que les menaces qu'il fait de loin aux Carthaginois. Il lâche d'abord contre eux les soldats légérement armés, qu'il fait suivre un moment après de toute sa cavalerie; & voyant que les Carthaginois recevoient aussi du renfort, il s'avance lui-même avec toutes ses légions. Annibal, de son côté, à mesure qu'il voyoit les siens plier, leur envoyoit des secours d'infanterie & de cavalerie; ce qui fit qu'insensiblement ils en vinrent à une bataille dans les formes, où ils combattirent de toutes leurs forces. Les soldats armés à la légere des Romains, qui s'avançoient de bas en haut, furent renversés les premiers sur la cavalerie qui les suivoit; & après lui avoir communiqué la terreur qui les emportoit, ils se réfugierent vers les étendards des légions. L'infanterie, quoiqu'entourée de gens effrayés, restoit seule intrépide; & si elle avoit combattu dans un poste moins désavantageux, & qu'il n'y eût point eu de supercherie, le succès des jours précédens lui avoit tellement enflé le courage, qu'elle étoit en état de bien disputer la victoire. Mais, les troupes qu'Annibal avoit mises en embuscade, étant venues tout d'un coup l'attaquer par derriere & par les flancs, y causerent tant de désordre & d'effroi, qu'il ne resta à personne, ni assez de courage pour combattre, ni aucune espérance de se sauver par la fuite.

Q. Fabius Maximus jugea d'abord de la frayeur des ſoldats par les cris qu'il entendit ; & un moment après, voyant de loin toute l'armée en déroute ; » Ah ! S'écria-t-il, j'avois » bien prévu que la témérité » deviendroit bientôt la victime de la prudence & de » la ruſe. Celui, qu'on a égalé » à Q. Fabius Maximus, voit » maintenant Annibal au deſſus » de lui par ſon bonheur & » par ſon courage. Mais, remettons les reproches à un » autre tems. Maintenant, prenez les armes, ſoldats. Sortons au plutôt de nos retranchemens. Allons arracher des » mains de nos ennemis la victoire, & de la bouche de nos » concitoyens, l'aveu de leur » faute. » Une partie des ſoldats de M. Minucius Rufus avoit été tuée, & le reſte ne ſongeoit qu'à fuir, lorſque l'armée de Q. Fabius Maximus leur porta & leur fit voir un ſecours, qu'ils reçurent comme s'il leur fût venu du Ciel. C'eſt pourquoi, avant même que le Dictateur fût à la portée du trait & en état d'attaquer, ſa vue ſeule arrêta, & la fuite précipitée des Romains, & la trop grande furie des Carthaginois. Ceux, qui s'étoient diſperſés de différens côtés, après avoir rompu leurs rangs, revinrent ſe joindre aux troupes de Q. Fabius Maximus, qui s'avançoient en bon ordre. Ceux, qui fuyoient en corps, après avoir ouvertement tourné le dos, firent volte face ; & tantôt lâchant pied à deſſein, pour mieux ſe rétablir, tantôt faiſant tête à l'ennemi, ils arriverent juſqu'à l'armée du Dictateur ; en ſorte que les troupes vaincues, & celles qui étoient encore toutes fraîches, ne faiſant plus qu'un corps, alloient enſemble fondre ſur les Carthaginois, lorſqu'Annibal fit ſonner la retraite, ne diſſimulant pas que s'il avoit vaincu M. Minucius Rufus, Q. Fabius Maximus, à ſon tour, l'avoit vaincu lui-même.

M. Minucius Rufus, ayant ainſi paſſé la journée, entre la bonne & la mauvaiſe fortune, ne fut pas ſitôt rentré dans ſon camp, qu'il aſſembla ſes ſoldats, & leur parla en ces termes ; » J'ai ſouvent ouï dire, mes » amis, que parmi les hommes » qui ſont au deſſus du commun, on doit donner le » premier rang à celui dont la » prudence ſçait mettre en mouvement les reſſorts qui font » réuſſir les grandes entrepriſes. » Que le ſecond appartient à celui qui eſt capable de bien exécuter les ordres qu'on lui donne ; mais que celui, qui n'a » ni aſſez de capacité pour commander, ni aſſez de docilité » pour obéir, doit être regardé » comme un homme abſolument » inutile à la ſociété. Pour nous, » puiſque la nature nous a refuſé ce premier degré de » mérite, renfermons-nous dans » le ſecond ; & en attendant que » nous ayions acquis le grand » art de gouverner, prenons

» le parti de ſuivre les ordres » & les conſeils d'un homme, » qui a plus de ſageſſe & de » lumieres que nous. Rejoi- » gnons-nous à Q. Fabius Ma- » ximus. Allons lui rendre dans » ſa tente l'obéiſſance & le » reſpect qui lui ſont dûs. Lorſ- » que je l'aurai ſalué du nom » de pere, qualité qu'il mé- » rite par ſon rang, & par le » bienfait que nous avons reçu » de lui; ne manquez pas de » ſaluer, comme vos patrons, » ceux dont les armes & les » bras viennent de vous ſauver » la vie & la liberté; & ſi nous » n'avons pu nous ſignaler au » jourd'hui par notre bonne » fortune, ſignalons-nous au » moins par notre bon eſprit & » par notre reconnoiſſance. »

Auſſitôt, il ſe mit à leur tête, & marcha droit au camp du Dictateur. Q. Fabius Maximus & les ſiens furent ſurpris de le voir avancer de leur côté, ne ſçachant pas la cauſe de ce mouvement. Lorſque M. Minucius Rufus fut arrivé, il fit poſer ſes étendards auprès du tribunal du Dictateur; & ſe préſentant le premier à lui, il le ſalua avec beaucoup de reſpect, en lui donnant les noms de pere & de maître; pendant que ſes ſoldats rendoient à ceux de Q. Fabius Maximus tous les honneurs que les Cliens doivent à leurs patrons. Alors, prenant la parole: » Grand Dictateur, dit-il, » je ne ſuis redevable que de » ma vie à ceux qui m'ont don- » né la naiſſance, & auxquels » je viens de vous égaler au- » tant que j'ai pu, par les ter- » mes dont je me ſuis ſervi en » vous parlant. Mais, je vous » dois, à vous, & ma vie, » & celle de tous mes officiers » & de tous mes ſoldats. Ainſi, » je caſſe tout le premier le dé- » cret par lequel j'ai été élevé » à un rang, que je regarde » comme un fardeau pour moi, » plutôt que comme un hon- » neur. Je rentre ſous votre » autorité & ſous vos auſpices. » Je vous rends ces drapeaux » & ces légions, perſuadé que » je fais une action utile & » glorieuſe pour vous, pour » moi, & pour les deux armées, » dont l'une doit ſon ſalut à » l'autre. Je vous ſupplie d'ou- » blier tout ce qui s'eſt paſſé, » & de me permettre d'exer- » cer, ſous vos ordres, la » charge de Maître de la ca- » valerie, & de conſerver à » ceux-ci le rang qu'ils tien- » nent dans les troupes. » Après ce diſcours, les ſoldats des deux armées s'embraſſerent. Les gens de Q. Fabius Maximus reçurent ceux de M. Minucius Rufus dans leurs tentes avec beaucoup de bienveillance & d'amitié; & ce jour qui avoit été preſque funeſte à la République, ſe paſſa dans les applaudiſſemens & dans la joie. M. Minucius Rufus périt l'année ſuivante à la bataille de Cannes.

MINUCIUS [M.], *M. Minucius*, (*a*) étoit Tribun du peu-

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 21.

ple, l'an de Rome 536 & 216 avant Jeſus-Chriſt. Comme on manquoit alors d'argent à Rome, il fit porter une Loi, en vertu de laquelle on créa trois banquiers, ou caiſſiers, qui devoient recevoir celui que les particuliers voudroient bien prêter à la République; ſçavoir, L. Emilius Papus qui avoit été Conſul & Cenſeur, M. Atilius Régulus qui avoit paſſé deux fois par le Conſulat, & L. Scribonius Libo, alors Tribun du peuple.

MINUCIUS [Q.], *Q. Minucius*, (*a*) lieutenant d'Appius Claudius, eut part à tout ce qui ſe paſſa au ſiege & à la priſe de Capoue, l'an de Rome 541, & 211 avant Jeſus-Chriſt.

MINUCIUS [Q.] RUFUS, *Q. Minucius Rufus*, (*b*) étoit Edile du peuple, l'an de Rome 551, & 201 avant Jeſus-Chriſt. Au ſortir de l'Edilité, il fut nommé Préteur, & envoyé dans le païs des Bruttiens.

Il écrivit un jour au Sénat, pour lui marquer que pendant la nuit on avoit pillé les tréſors de Proſerpine dans ſon temple de Locres; mais qu'on ne trouvoit aucun indice qui pût découvrir les voleurs. Le Sénat fut indigné de voir que l'on commît de ſi énormes ſacrileges, & que la rigueur avec laquelle on venoit de punir les attentats de Q. Pléminius, ne fût pas capable de réprimer l'audace & l'impiété des hommes. On chargea le conſul C. Aurélius d'écrire à Q. Minucius Rufus, que le Sénat vouloit qu'on informât contre les ſcélérats qui avoient pillé le temple de Proſerpine, de la même façon que le préteur M. Pomponius avoit fait quatre ans auparavant, contre Q. Pléminius & ſes complices; qu'on remît dans le tréſor ſacré l'argent qui ſeroit retrouvé; qu'on ſuppléât ce qui y manqueroit, & que pour appaiſer la colere de la Déeſſe, on fît les mêmes ſacrifices d'expiation, que les Pontifes avoient ordonnés à l'égard du premier de ces ſacrileges. Tout cela fut exécuté, parce que Q. Minucius Rufus découvrit les voleurs, & que par la confiſcation de leurs biens il remit dans le tréſor du temple tout l'argent qu'ils en avoient enlevé. L'année ſuivante on lui continua le commandement dans le païs des Bruttiens.

Deux ans après, il fut élevé au Conſulat, avec C. Cornélius Céthégus. Nos deux Généraux, après avoir achevé leurs levées, & s'être acquittés de tous leurs devoirs envers les hommes & les Dieux, partirent tous deux pour la Gaule. C. Cornélius Céthégus marcha par le plus droit chemin contre les Inſubriens qui étoient actuellement ſous les armes avec les Cénomanes leurs alliés. Q. Minucius Rufus, prenant ſur la gauche, s'en alla vers la mer

(*a*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 33.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXI. c. 4, 6, 12, 13. L. XXXII. c. 1, 27. *& ſeq.* L. XXXIII. c. 22, 23. L. XXXVII. c. 55. L. XXXIX. c. 54.

inférieure ; & tournant du côté de Genes, il attaqua les Liguriens les premiers. Il prit sur eux les villes de Clastidium & de Litubium, & accepta la reddition volontaire des Célélates & des Cerdiciates, deux peuples de la même nation. Déjà les Romains avoient réduit sous leur puissance toutes les nations, situées en deçà du Pô, excepté les Boiens & les Ilvates, dont les premiers étoient Gaulois, & les autres Liguriens. On faisoit monter à quinze le nombre des villes qui s'étoient rendues, & à vingt mille celui de leurs habitans. De-là le Consul mena ses légions sur les terres des Boiens.

Dès avant l'arrivée des Consuls, les Boiens avoient passé le Pô avec leur armée, & s'étoient joints avec les Cénomanes & les Insubriens, pour opposer toutes leurs forces réunies aux ennemis, croyant, comme on le leur avoit fait entendre, que les Consuls feroient aussi la guerre sans se séparer. Mais, quand ils apprirent que l'un des deux ravageoit les terres des Boiens, la discorde se mit aussitôt parmi eux, les Boiens voulant que tous ensemble ils courussent au secours de leur païs, & les Insubriens protestant qu'ils ne s'éloigneroient point du leur. Ainsi, s'étant séparés, les Boiens partirent pour aller défendre leurs campagnes, tandis que les Insubriens & les Cénomanes se camperent sur les rives du fleuve Mincius. Ces derniers, ayant été attaqués bientôt après par C. Cornélius Céthégus, furent défaits, & perdirent un nombre considérable des leurs. Mais, Q. Minucius Rufus, qui avoit commencé par porter le fer & le feu dans tout le païs des Boiens, voyant qu'ils avoient abandonné les Insubriens, pour venir défendre leurs terres, se tint renfermé dans son camp, ne doutant pas qu'il ne lui fallût combattre les ennemis, & les Boiens auroient infailliblement pris le parti de lui donner bataille, s'ils n'avoient été effrayés par la défaite des Insubriens, dont ils apprirent la nouvelle. C'est pourquoi, abandonnant leur camp & leur chef, & se dispersant dans les differens bourgs, pour aller défendre leurs biens particuliers, ils obligerent le Consul de changer la méthode avec laquelle il avoit résolu de faire la guerre. Car, ne comptant plus la terminer par une seule action, il se remit à ravager les campagnes, à brûler les maisons, & à forcer les bourgs & les châteaux. Ce fut en ce tems-là qu'il brûla Clastidium, après quoi il mena ses légions contre les Ilvates, peuple Ligurien, le seul qui ne se fût pas soumis, mais qui, apprenant la réduction des Insubriens, & la consternation qui empêchoit les Boiens de tenter le sort d'un combat, se rendit à la fin comme les autres. L'hiver avoit déjà commencé lorsqu'on reçut à

Rome les lettres dans leſquelles les Conſuls expoſoient les heureux ſuccès qu'ils avoient eus dans la Gaule. M. Sergius, préteur de la ville, en fit premiérement la lecture devant les Sénateurs, & enſuite, par leur ordre, dans l'aſſemblée du peuple Romain. On ordonna que les temples ſeroient ouverts pendant quatre jours, & que dans tout ce tems, on rendroit aux Dieux les actions de graces qui leur étoient dues.

Les deux Conſuls, à leur retour à Rome, ayant demandé dans le temple de Bellone, où le Sénat leur donnoit audience, qu'on leur accordât le triomphe pour les ſervices qu'ils avoient rendus à la République, les deux Tribuns du peuple, C. Atinius Labéo & C. Urſanius, exigerent qu'ils expoſaſſent ſéparément & l'un après l'autre, les raiſons qu'ils avoient de prétendre à cet honneur; que pour eux ils ne permettroient pas que leur demande fût commune, & pour ainſi dire, ſolidaire; n'étant pas raiſonnable que la même récompenſe fût accordée à des actions qui ne la méritoient pas également. Alors, Q. Minucius Rufus dit que ſon Collegue & lui avoient eu conjointement la province d'Italie, & qu'ils avoient fait la guerre l'un & l'autre avec beaucoup d'union & de concert; & C. Cornélius Céthégus ajouta que les Boiens ayant paſſé le Pô pour venir ſecourir contre lui les Inſubriens & les Cénomanes, c'étoit ſon Collegue qui par les hoſtilités qu'il avoit exercées ſur leurs terres, les avoit forcés de repaſſer ce fleuve pour aller défendre leur païs. Les Tribuns avouerent que C. Cornélius Céthégus avoit fait de ſi grandes actions, qu'il n'étoit pas moins juſte de lui accorder le triomphe, que de rendre aux Dieux immortels les actions de graces qui leur étoient dues; mais que ni lui, ni aucun autre citoyen, n'avoient jamais eu le crédit & l'autorité, après avoir obtenu cet honneur pour ſoi-même, de le faire accorder à un Collegue qui n'avoit rien fait pour le mériter; que Q. Minucius Rufus n'avoit livré dans la Ligurie que de légers combats, qui à peine méritoient qu'on s'en ſouvînt & qu'on en parlât; & que dans la Gaule il avoit perdu un grand nombre de ſoldats.

Tous les Sénateurs, d'un conſentement unanime, décernerent le triomphe à C. Cornélius Céthégus; & Q. Minucius Rufus, après avoir ſondé l'eſprit des Sénateurs ſur ſon affaire, comme il vit qu'ils lui étoient tous oppoſés, déclara qu'il triompheroit ſur le mont Albain, en vertu de l'autorité Conſulaire dont il étoit revêtu, & à l'exemple de pluſieurs perſonnages illuſtres qui avoient uſé de ce droit avant lui. Il y triompha en effet des Liguriens & des Boiens, mais avec moins de diſtinction que ſon Collegue,

par rapport aux actions qu'ils avoient exécutées, & au lieu où ſe fit cette cérémonie; outre que tout le monde ſçavoit que l'argent qui y fut employé, n'avoit pas été tiré du tréſor par l'autorité du Sénat. Cependant, il y fit paroître autant de drapeaux, de chars & de dépouilles que C. Cornélius Céthégus; & même les ſommes qu'il étala aux yeux des ſpectateurs, furent à peu près égales, car elles montoient à deux cens cinquante-quatre milie as de cuivre, & cinquante-trois mille deux cens deniers d'argent. Il fit auſſi aux ſoldats, aux Centurions & aux cavaliers de ſon armée, la même libéralité dont C. Cornélius Céthégus avoit uſé à l'égard des ſiens.

Il fut depuis un des dix Commiſſaires qu'on envoya en Aſie pour en régler les affaires; ce qui arriva l'an de Rome 563, & 189 avant Jeſus-Chriſt. On avoit laiſſé à ces Magiſtrats la liberté de décider par eux-mêmes, les conteſtations qui ne pourroient être remiſes à un autre tems. Six ans après, on fit partir pour la Gaule trois députés, & Q. Minucius Rufus étoit de ce nombre.

MINUCIUS [Q.] THERMUS, *Q. Minucius Thermus*, (*a*) étoit Édile Curule avec Ti. Sempronius Longus. l'an de Rome 554 & 198 avant Jeſus-Chriſt. Les jeux Romains furent repréſentés par ces deux Magiſtrats, pendant quatre jours. L'année ſuivante, Q. Minucius Thermus fut un des Triumvirs qu'on chargea d'aller établir cinq colonies ſur les côtes maritimes, ſçavoir, deux aux embouchures des fleuves Vulturne & Linterne, une à Puteoles, une autre au lieu nommé *caſtrum Salerni*, & une autre enfin à Buxentum.

Q. Minucius Thermus fut enſuite créé Préteur, & envoyé dans l'Eſpagne citérieure. On étoit inquiet à Rome au ſujet de la guerre de cette Province, lorſqu'on reçut des lettres par leſquelles Q. Minucius Thermus mandoit au Sénat qu'il avoit combattu en bataille rangée, près de la ville de Turbe, contre deux généraux Eſpagnols, Budare & Béſaſide, qu'il leur avoit tué douze mille hommes, qu'il avoit fait Budare priſonnier, & mis tout le reſte des ennemis en déroute. La lecture de cette lettre raſſura les eſprits allarmés de cette guerre qu'on croyoit beaucoup plus dangereuſe. A ſon retour à Rome, Q. Minucius Thermus obtint les honneurs du triomphe, ou plutôt de l'ovation, & fit porter dans le tréſor trente-quatre mille huit cens livres d'argent, ſoixante-dix-huit mille deniers d'argent au char attelé

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 27, 29. L. XXXIII. c. 24, 26, 44. L. XXXIV. c. 10, 45, 54, 55. L. XXXV. c. 3, 11, 20, 25. L. XXXVI. c. 38. L. XXXVII. c. 46, 55. L. XXXVIII. c. 41, 46, 49. Corn. Nep. in Annib. c. 8. Roll. Hiſt. Rom. T. IV, p. 189. *& ſuiv.*

de deux chevaux, & deux cens ſoixante-dix-huit mille livres d'argent d'Oſca.

Il parvint au Conſulat avec L. Cornélius Mérula, l'an de Rome 559 & 193 avant Jeſus-Chriſt. Cette année, on annonça des tremblemens de terre ſi fréquens, que les citoyens étoient las non-ſeulement de ces mauvaiſes nouvelles, mais encore des ſacrifices & des cérémonies par leſquels on ordonnoit que ſe fît l'expiation de ces prodiges. Car, on ne pouvoit ni tenir les aſſemblées ordinaires du Sénat, ni travailler aux affaires courantes de la République, les Conſuls étant uniquement occupés du ſoin d'appaiſer la colere des Dieux. Enfin, les Décemvirs ayant eu ordre de conſulter les livres de la Sibylle, en conſéquence de leur réponſe, on ordonna des proceſſions pour trois jours conſécutifs. Tous les citoyens d'une même famille alloient faire leurs prieres dans tous les temples, ayant des couronnes ſur leurs têtes; mais, les Conſuls défendirent par un édit que perſonne n'annonçât un nouveau tremblement de terre, juſqu'à ce qu'on eût achevé le ſacrifice qu'on offroit, à l'occaſion de celui qui avoit été annoncé auparavant.

Le département de la Ligurie étant échu à Q. Minucius Thermus, il ne manqua pas de ſe trouver à Arrétium le jour même qu'il avoit ordonné à ſes ſoldats de s'y rendre. De-là il conduiſit ſon armée partagée en quatre bataillons, à Piſes, & entra dans cette ville que ſon arrivée venoit de ſauver, les ennemis étant allés camper au-delà du fleuve, environ à trois milles de ſes murailles. Dès le lendemain, il paſſa lui même le fleuve, ſe campa à mille pas des ennemis, & de ſon poſte, défendoit les terres de ſes alliés, en tombant ſur les troupes qu'ils envoyoient pour les ravager. Mais, il évitoit de leur donner bataille avec une armée nouvellement levée, & compoſée de différentes eſpeces de ſoldats qui ne ſe connoiſſoient pas encore aſſez, pour ſe fier les uns aux autres. Les Liguriens, fiers de leur nombre, ſe préſentoient ſouvent en bataille, prêts à décider tout d'un coup de la victoire, & cependant envoyoient pluſieurs détachemens conſidérables, pour piller les confins du païs ennemi en différens endroits en même-tems; & quand ils avoient raſſemblé une quantité de bétail & d'autre butin, ils avoient un corps de troupes tout prêt qui conduiſoit le tout dans leurs bourgs & dans leurs châteaux.

Un jour, comme Q. Minucius Thermus conduiſoit ſon armée par un paſſage fort étroit, les Liguriens s'emparerent de l'iſſue par où il lui falloit ſortir. Le Conſul, voyant le chemin fermé par devant, ſe mit en devoir de retourner ſur ſes

pas; mais, une partie de leurs troupes avoient auſſi bouché la gorge par où il y étoit entré, ce qui rappella dans ſon eſprit le ſouvenir, & retraça à ſes yeux l'image des embûches de Caudium. Q. Minucius Thermus avoit parmi les troupes Auxiliaires de ſon armée, environ huit cens Numides. Celui qui les commandoit, s'offrit de s'ouvrir un paſſage à travers les ennemis; il demanda qu'on lui fît ſeulement connoître quelle étoit la partie de leur païs la plus peuplée. Que c'étoit de ce côté-là qu'il ſe jetteroit, & mettroit ſur le champ le feu à leurs bourgs & à leurs châteaux; & que par-là il les forceroit d'abandonner le poſte dont ils s'étoient emparés, pour courir au ſecours de leurs familles & de leurs biens. Le Conſul le combla de louanges, & lui promit de bien récompenſer un ſervice ſi important. Auſſitôt, les Numides monterent à cheval, & ſe mirent à caracoller juſqu'aux corps-de-garde des Liguriens, ſans cependant attaquer aucun d'eux. Au premier coup d'œil, rien n'étoit plus mépriſable que cet eſcadron. Il étoit compoſé d'un petit nombre d'hommes & de chevaux, tous auſſi maigres les uns que les autres. Les cavaliers étoient ſans ceintures, & n'avoient pour armes que de ſimples javelots; les chevaux ſans mords, couroient d'une façon difforme, ayant l'encolure roide, & la tête baſſe & allongée. Pour augmenter le mépris, ils ſe laiſſoient tomber à deſſein de deſſus leurs chevaux, ſe donnant en ſpectacle, & s'expoſant à la riſée de l'ennemi. Les Liguriens, qui d'abord ſe tenoient ſur leurs gardes dans leurs poſtes, prêts à ſe défendre, ſi on les eût attaqués, ſe déchargerent la plupart de leurs armes, & ſe mirent à conſidérer les bras croiſés, une manœuvre qui leur paroiſſoit ridicule. Cependant, les Numides avançoient en caracollant, puis s'enfuyoient; mais peu à peu ils ſe laiſſoient emporter, comme malgré eux, & comme s'ils n'euſſent pu retenir leurs chevaux, plus près de la ſortie du défilé, juſqu'à ce qu'enfin ils forcerent les Liguriens de s'ouvrir & de les laiſſer paſſer. D'abord, ils mirent le feu au premier bourg qu'ils trouverent ſur leur route, & delà s'étendant dans la plaine, l'allumerent de toutes parts, tuant tous ceux qui leur tomboient ſous leur main. Les Liguriens du lieu où ils étoient campés apperçurent d'abord la fumée de ces incendies; un moment après, ils entendirent les cris des malheureux qu'on brûloit & qu'on maſſacroit dans les bourgs & villages; enfin, les vieillards & les enfans, qui avoient pu échapper à la fureur des Numides, vinrent jetter l'allarme & l'épouvante dans tout le camp. Alors, la plupart des Liguriens ſans prendre conſeil, ni attendre l'ordre de perſonne, coururent chacun de leur

côté, pour défendre les biens & les perſonnes qui leur appartenoient, en ſorte qu'en peu d'heures leur camp ſe trouva abandonné; & le Conſul délivré du péril, continua ſon chemin, & arriva où il avoit deſſein de ſe rendre.

L'année ſuivante, on lui continua le commandement des troupes qu'il avoit dans la Ligurie; & pour les recruter, on ordonna une levée de quatre mille fantaſſins & de cent cinquante cavaliers Romains; & on exigea des alliés cinq mille fantaſſins & deux cens cinquante cavaliers. Q. Minucius Thermus combattit les Liguriens aux environs de Piſes, leur tua neuf mille hommes, & rechaſſa ceux qui avoient pris la fuite, juſques dans leur camp, qu'il attaqua vigoureuſement juſqu'à la nuit; mais, ils s'y défendirent bravement, & à la faveur des ténebres ſe retirerent loin de-là. Quand le jour fut venu, les Romains s'en emparerent, mais ils y trouverent peu de butin, parce que les ennemis avoient eu ſoin de l'envoyer dans leur païs, à meſure qu'ils l'enlevoient dans les campagnes. Depuis cette journée, Q. Minucius Thermus ne leur donna point de relâche. Étant paſſé du territoire de Piſes dans la Ligurie, il mit tout à feu & à ſang dans leurs forts & dans leurs bourgs; & les ſoldats Romains s'enrichirent des dépouilles de la Toſcane, que ces pillards avoient fait porter dans leurs maiſons.

Dans la ſuite, les Liguriens ayant mis ſur pied une nouvelle armée en vertu de la Loi ſacrée, vinrent tout d'un coup pendant la nuit fondre ſur le camp de Q. Minucius Thermus. Ce Général tint ſes ſoldats ſous les armes juſqu'au jour, fort attentif à empêcher que l'ennemi ne forçât par quelque côté ſes retranchemens, où il demeura renfermé. Dès que le jour parut, il ſortit ſur eux par deux portes en même-tems. Mais, il ne repouſſa pas les Liguriens de ce premier effort, comme il l'avoit eſpéré. Ils diſputerent la victoire pendant plus de deux heures. Cependant, comme il continuoit à lâcher contr'eux différens bataillons ſucceſſivement, & que ceux des ſiens qui étoient las, étoient relevés par des gens frais. les Liguriens épuiſés des fatigues du combat & d'une longue veille, tournerent enfin le dos. Il leur tua plus de quatre mille hommes, & n'en perdit pas trois cens, tant des Romains, que des alliés. Malgré cela, à ſon retour à Rome, on lui refuſa le triomphe.

Peu de tems après, il fut choiſi pour être un des Commiſſaires qu'on fit partir pour l'Aſie, afin qu'ils réglaſſent les affaires de cette contrée. Il périt depuis dans un combat contre les Thraces, l'an de Rome 564, & 188 avant Jeſus-Chriſt.

MINUCIUS [M.] RUFUS,

M. Minucius Rufus, (*a*) fut élevé à la Préture l'an de Rome 555, & 197 avant Jeſus-Chriſt, & chargé de rendre la juſtice aux étrangers. Trois ans après, il fut un des Commiſſaires qu'on envoya dans le païs des Bruttiens, pour y établir une colonie des Latins. L'année ſuivante, il eut ordre de partir pour l'Afrique avec P. Scipion l'Africain & C. Cornélius Céthégus. Ces trois députés étoient chargés de déterminer quelques conteſtations ſurvenues entre Maſiniſſa & les Carthaginois. Mais, après avoir entendu & peſé les raiſons de part & d'autres, ils s'en retournerent à Rome ſans avoir rien décidé. Peu de tems après, M. Minucius Rufus fut encore un des Commiſſaires à qui on donna la commiſſion d'aller établir une colonie à Vibon. Cette derniere colonie étoit compoſée de trois mille ſept cens hommes de pied, & de trois cens cavaliers, auxquels on diſtribua, ſçavoir, à chacun des gens de pied, quinze arpens de terre, & le double aux cavaliers.

MINUCIUS [P. & Q.], *P. & Q. Minucius*, (*b*) ſervirent tous deux en qualité de Tribuns des ſoldats, contre les Gaulois, l'an de Rome 559, & 193 avant Jeſus-Chriſt.

MINUCIUS [L.] MYRTILUS, *L. Minucius Myrtilus*, (*c*) fut livré par ordre du Préteur de la ville aux Ambaſſadeurs des Carthaginois qui l'accuſoient de les avoir maltraités, & il fut emmené à Carthage, l'an de Rome 564, & 188 avant Jeſus Chriſt.

MINUCIUS [L.], *L. Minucius*, (*d*) étoit Lieutenant de Q. Fulvius Flaccus dans l'Eſpagne citérieure, l'an de Rome 564, & 188 avant Jeſus-Chriſt. Il fut député cette année à Rome par ſon Général avec deux Tribuns des ſoldats. Après qu'ils eurent rendu compte à l'aſſemblée des deux combats que Q. Fulvius Flaccus avoit gagnés ſur les Celtibériens, & de la réduction de toute cette nation, ils ajouterent que cette Province étant tout-à-fait tranquille, il n'étoit pas néceſſaire qu'on y envoyât cette année ni l'argent, ni les vivres qu'on avoit coutume d'y faire paſſer. Enfin, ils demanderent qu'on rendît aux Dieux les actions de graces qui leur étoient dues pour les heureux ſuccès des armes de la République, & qu'il fût permis à Q. Fulvius Flaccus, en s'en retournant à Rome, de remener avec lui l'armée qui avoit ſi bien ſervi ſous lui, & ſous les Préteurs qui l'avoient précédé. Ils ajouterent que cette demande, outre qu'elle étoit juſte, étoit encore néceſſaire, les ſoldats ne voulant pas abſolument reſter davantage dans la Province,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXII. c. 27. L. XXXIV. c. 53, 62. L. XXXV. c. 40.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 5.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 42.
(*d*) Tit. Liv. L. XL. c. 35, 36.

&

& paroiſſant déterminés, ou à s'en aller ſans congé, ou à ſe ſoulever contre lui, s'il ſe mettoit en devoir de les y retenir, ce qui auroit des conſéquences très-pernicieuſes.

Le préteur T. Sempronius, qui devoit aller prendre la place de Q. Fulvius Flaccus pour empêcher qu'on ne le privât du ſecours de l'ancienne armée, s'adreſſant à L. Minucius ; » Je » vous demande, lui dit-il, » vous qui dites que cette Pro» vince eſt entiérement paiſi» ble, ſi vous êtes bien con» vaincu que les Celtibériens » demeureront toujours ſoumis, » & qu'on n'aura plus beſoin » de troupes dans cette partie » de l'Eſpagne ? Si vous ne pou» vez pas ni vous perſuader » vous-même, ni aſſurer au Sé» nat que ces Barbares ſeront » fideles, & que par conſé» quent votre avis ſoit qu'il y » faille tenir des ſoldats, con» ſeilleriez-vous au Sénat d'y » envoyer des recrues, en ſor» te qu'on ne congédie que ceux » qui ont acquis le rang d'É» mérites, & qu'on mêle les » nouvelles levées avec les » vieilles bandes, ou de reti» rer entiérement les ancien» nes légions, pour y en faire » paſſer de nouvelles ; vous » qui ſçavez que les étrangers » mêmes les plus dociles & les » plus modeſtes, ont coutume » de ſe ſoulever, quand ils » voyent qu'on ne leur oppo» ſe que des apprentifs ? » L. Minucius répondit aux queſtions de T. Sempronius, que ni lui, ni quelque autre que ce fût, ne pouvoit deviner quelle étoit actuellement, & quelle ſeroit dans la ſuite l'intention des Celtibériens ; qu'ainſi il ne pouvoit nier que le meilleur parti qu'on pût prendre, c'étoit d'envoyer une armée dans le païs d'une nation Barbare, peu accoutumée à l'obéiſſance, & ſur la fidélité de laquelle il ne falloit pas trop compter, dans le tems même qu'elle paroiſſoit ſoumiſe ; qu'il ne pouvoit pas décider non plus s'il falloit laiſſer dans cette Province les anciennes légions, ou en envoyer de nouvelles pour les remplacer ; qu'il falloit s'en rapporter ſur cet article à celui qui pouvoit connoître la ſincérité des Celtibériens & la docilité des ſoldats, en cas qu'on voulût les retenir en Eſpagne ; que ſi on jugeoit des ſentimens des derniers, par les diſcours qu'ils tenoient entr'eux, ou par les cris qu'ils pouſſoient, quand ils entendoient haranguer le Préteur, ils avoient déclaré aſſez haut & aſſez publiquement qu'ils retiendroient leur Général dans la Province, où qu'ils le ſuivroient en Italie. Ce démêlé n'eut pas de plus grandes ſuites ; & T. Sempronius partit pour l'Eſpagne citérieure.

MINUCIUS [T.] MOLLICULUS, (a) *T. Minucius Mol-*

(a) Tit. Liv. L. XL. c. 35, 37.

liculus, fut créé Préteur, l'an de Rome 572, & 180 avant Jeſus-Chriſt, & eut la charge de rendre la juſtice aux étrangers. Mais, il fut emporté cette même année par une maladie contagieuſe.

MINUCIUS [L.] THERMUS, *L. Minucius Thermus*, (*a*) avoit ſervi dans l'Iſtrie en qualité de Lieutenant du conſul A. Manlius Vulſon, l'an de Rome 574, & 178 avant Jeſus-Chriſt.

MINUCIUS [T.] RUFUS, *T. Minucius Rufus*, (*b*) étoit préteur des Theſſaliens, l'an de Rome 581, & 171 avant Jeſus-Chriſt.

MINUCIUS [M.] RUFUS, *M. Minucius Rufus*, (*c*) fut élevé au Conſulat avec Sp. Poſtumius Albinus, l'an de Rome 642, & 110 avant Jeſus-Chriſt, & eut pour département la Macédoine. Son Collegue fut chargé de celui de la Numidie.

MINUCIUS, *Minucius*, (*d*) certain perſonnage, dont la mort a donné lieu à Cicéron de s'étendre beaucoup ſur la loi des héritages.

MINUCIUS [Q.], *Q. Minucius*, (*e*) chevalier Romain, dont Cicéron parle avec beaucoup d'éloge, dans une de ſes oraiſons contre Verrès.

MINUCIUS, *Minucius*, (*f*) triompha des Scordiſques, & ſon triomphe, au rapport de Velleius Paterculus, fut fort éclatant. Ce Minucius fit faire des Portiques qui furent longtems célebres.

MINUCIUS THERMUS, (*g*) *Minucius Thermus*, fut Tribun du peuple avec Caton d'Utique.

MINUCIUS [L.], (*h*) *L. Minucius*, lieutenant de Cn. Pompée. Pendant que Jules Céſar faiſoit le ſiege de la ville d'Atégua en Eſpagne, on jetta un jour du haut des murs un billet où étoient écrits ces mots : *Lucius Minucius à Céſar. Si tu veux me ſauver la vie, puiſque Pompée m'abandonne, je te ſervirai, avec le même courage & la même fidélité que je l'ai ſervi.* L'Hiſtorien n'en dit pas davantage de ce L. Minucius. Il nous apprend ſeulement que la ville ſe rendit peu de tems après, ſur la parole que Jules Céſar lui avoit donnée, de ſauver la vie à tous les habitans.

MINUCIUS [L.] BASILUS, *L. Minucius Baſilus*, (*i*) un de ceux qui entrerent dans la conſpiration contre Jules Céſar, l'an de Rome 708, & 44 avant Jeſus-Chriſt. Il fut aſſaſſiné l'année ſuivante par ſes Eſclaves, qui ne pouvoient ſouffrir ſa cruauté. On remarque qu'il avoit ſervi autrefois dans les

(*a*) Tit. Liv. L. XLI. c. 8.
(*b*) Tit. Liv. L. XLII. c. 54.
(*c*) Salluſt. in Jugurth. c. 25. Crév. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 326.
(*d*) Cicer. in Verr. L. III. c. 80. *& ſeq.*
(*e*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 48.
(*f*) Vell Paterc L. II. c. 8.
(*g*) Plut. Tom. I. pag. 772.
(*h*) Hirt. Panſ. de Bell. Hiſpan. pag. 841.
(*i*) Cæſ. de Bell. Gall. L. VI. p. 249, 250. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. pag. 46, 186, 187.

Gaules ſous Jules Céſar, en qualité de Lieutenant, circonſtance qui montre une ingratitude des plus noires.

MINUCIUS THERMUS, (*a*) *Minucius Thermus*, chevalier Romain, fut accuſé comme complice de Séjan, l'an de Jeſus-Chriſt 32. Il n'avoit pourtant pas abuſé, pour s'élever, de l'amitié que Séjan avoit pour lui; circonſtance qui le rendoit d'autant plus digne de compaſſion. Il fut néanmoins condamné; mais, pour ſe tirer d'affaire, il ſe joignit lui-même aux délateurs, & en fit la fonction, en accuſant un certain Junius Africanus, Gaulois du païs des Santones.

MINUCIUS JUSTUS, (*b*) *Minucius Juſtus*, Prefet de camp de la ſeptieme légion, durant les troubles occaſionnés par la guerre que ſe faiſoient Vitellius & Veſpaſien. Il eût été tué un jour à Padoue par les ſoldats irrités de ſa ſévérité, plus grande qu'il ne convenoit dans une guerre civile, ſi les autres officiers ne l'euſſent arraché de leurs mains pour l'envoyer à Veſpaſien.

MINUCIUS, *Minucius*, (*c*) faux Dieux que les Païens imploroient pour toutes les petites choſes, comme pour les petits ouvrages, pour les petites affaires, pour les petits diſcours, enfin pour les minuties. Minucius avoit un petit Temple à Rome, près de la po[illegible]e Minutia, ainſi nommée d[illegible] nom de ce Dieu.

MINUSCULAIRE, *Minuſcularius*, nom d'un office des finances chez les Romains. C'etoit un commis des fermiers & des gens d'affaires, ou petit ſous-fermier.

MINUTIA, *Minutia*, (*d*) lieu où la maſſue d'Hercule fua, ſelon Lampride. Cette Maſſue étoit d'airain. Cicéron, dans ſa ſeconde Philippique, parle d'un Portique, qu'il appelle *porticus Minutia*.

MINUTIUS PROTHYMUS, *Minutius Prothymus*, (*e*) un des chefs de la troupe des Comédiens qui jouerent les Adelphes de Térence, ſous les édiles curules Q. Fabius Maximus & P. Cornélius Africanus.

MINYAS, *Minyas*, Μινύας, (*f*) fils de Chryſès, donna ſon nom aux peuples ſur leſquels il regnoit. Ce Prince eut des revenus ſi conſidérables, qu'il ſurpaſſa tous ſes prédéceſſeurs en richeſſes; c'eſt le premier Roi dont nous ayions connoiſſance, qui ait bâti un édifice pour y dépoſer ſon tréſor. Il faut que les Grecs aient toujours plus admiré les merveilles étrangeres que celles de leur propre païs, puiſque leurs plus

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 7.
(*b*) Tacit. Hiſt. L. III. c. 7.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. p. 335.
(*d*) Cicer. Philipp. 2. c. 89.
(*e*) Terent. T. II. p 248.
(*f*) Pauſ. pag. 597 *& ſeq.* Mém de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett Tom. IV. p 506. T. VI. p. 348.

célebres Hiſtoriens ont décrit les pyramides d'Égypte avec la derniere exactitude, & qu'ils n'ont rien dit du tréſor royal de Minyas, ni des murs de Tirynthe qui n'étoient pas moins admirables que ces pyramides.

» Quant au tréſor de Minyas, » dit Pauſanias, c'eſt une des » merveilles de la Grece, & un » édifice auſſi ſuperbe qu'il y » en ait dans tout le reſte du » monde. Il eſt tout de marbre, » c'eſt une eſpece de rotonde » dont la voûte ſe termine in- » ſenſiblement en pointe, & » l'on dit que la pierre la plus » exaucée de l'édifice, eſt celle » qui en regle toute la ſym- » métrie & la proportion. »

Minyas eut pour fils Orchomene qui lui ſuccéda. Ce fut de ce dernier que la capitale du païs prit le nom d'Orchomene. Pauſanias dit que l'on voyoit encore de ſon tems dans cette ville le tombeau de Minyas.

MINYÉE, *Minyeus*, Μινύειος. *Voyez* Orchomene.

MINYÉES, *Minyæa*, (*a*) fêtes qui furent inſtituées par les Orchoméniens, que l'on appelloit auparavant Minyens.

MINYEIUS, *ou* MINYIUS, *Minyeius*, *Minyius*, Μινύιος, Μινύις, (*b*) fleuve dont parle Homere. C'eſt le même que l'Anigrus. *Voyez* Anigrus

Pauſanias dit qu'Hercule, à la ſollicitation d'Augée, trouva le moyen de faire paſſer le Minyeius par l'Élide; & que ce fleuve, venant à ſe déborder, emporta tous les fumiers qui infectoient la campagne. Nous remarquerons que Strabon dit que c'étoit le Pénée, mais peut-être ce fleuve avoit-il deux noms. Il pouvoit être appellé Minyeius, ἀπὸ τοῦ μένειν, à cauſe du ſéjour que ſes eaux firent ſur les terres des Éléens. C'eſt du moins l'étymologie que Strabon donne du nom de Minyéius. Nous ne ſçavons ſi elle en paroîtra meilleure; car, pour nous nous la trouvons bien forcée. Auſſi Strabon en donne-t-il une autre immédiatement après. Il dit que le Minyeius a pu être appellé ainſi du nom du prince Minyée.

MINYENS, *Minyæ*, Μινύαι, (*c*) peuple de Béotie, ainſi nommé de Minyas un de leurs Rois. Ils furent enſuite appellés Orchoméniens. *Voyez* Orchoméniens.

MINYENS, *Minyæ*, Μινύαι, (*d*) peuple du Péloponnèſe, dans l'Arcadie; ſelon Pauſanias, & dans l'Élide ſelon Strabon. Ils étoient une colonie de ceux dont il eſt parlé dans l'article précédent.

Strabon nous apprend qu'ils partirent d'Orchomene ſous la conduite de Chloris mere de Neſtor; que comme ils étoient de la race des Argonautes,

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 220.

(*b*) Homer. Iliad. L. XI. v. 721. Pauſ. pag. 289, 296. Strab. p. 346, 347.

(*c*) Pauſ. p. 268, 597.

(*d*) Pauſ. pag. 597. Strab. pag. 337, 347, 414.

ayant été chaſſés de Lemnos, ils ſe retirerent à Lacédémone, & delà dans la Triphylie qui faiſoit partie de l'Élide; & qu'ils s'établirent aux environs d'Arene, dans le païs qu'on appella depuis Hypélie. Quelques-uns de ces Minyens, s'étant embarqués avec Théras, fils d'Autéſion, arriverent dans une iſle ſituée entre la Cyrénaïque & la Crete; ils y bâtirent une ville, à laquelle ils donnerent le nom de leur chef, & ce nom reſta même à l'iſle entiere.

MINYTUS, *Minytus*, (*a*) l'un des fils que l'on attribue à Niobé.

MIPHIBOSETH, *Miphiboſeth*, Μεμφιβοσθὲ, (*b*) fils de Saül & de ſa concubine Reſpha. David livra Miphiboſeth aux Gabaonites, pour être crucifié devant le Seigneur, en expiation de la cruauté exercée par Saül contre les Gabaonites.

MIPHIBOSETH, *Miphiboſeth*, Μεμφιβοσθὲ, (*c*) fils de Jonathas, fut nommé autrement Méribbaal, ainſi que nous l'avons dit dans l'article de Méribbaal. Miphiboſeth étoit encore tout jeune, lorſque Jonathas ſon pere fut tué à la bataille de Gelboé. La nourrice de cet enfant fut ſi effrayée de cette nouvelle, qu'elle laiſſa tomber l'enfant, qui demeura boiteux toute ſa vie par cet accident. Lorſque David ſe vit paiſible poſſeſſeur du Royaume, il fit faire la recherche de ceux qui pouvoient reſter de la maiſon de Saül, afin qu'il leur pût faire du bien, en conſidération de Jonathas ſon ami. On lui dit qu'il y avoit un fils de Jonathas, nommé Miphiboſeth, dans la maiſon de Siba. Le Roi, l'ayant fait venir, lui dit: » Je veux » vous combler de biens, à cauſe de Jonathas votre pere; » je vous ferai rendre tous les » héritages de Saül votre aïeul, » & vous mangerez toujours à » ma table. » En même-tems, il dit à Siba, qu'il avoit donné à Miphiboſeth tous les biens qui avoient appartenu à Saül, & lui commanda d'avoir ſoin de cultiver ſes champs, & de fournir la nourriture à Micha, fils de Miphiboſeth; mais qu'à l'égard de Miphiboſeth, il ſeroit nourri de la table du Roi. Ainſi, il demeura à Jéruſalem; & mangea à la table de David.

Quelques années après, lorſqu'Abſalom ſe révolta contre ſon pere, & le contraignit de ſortir de Jéruſalem, Miphiboſeth dit à Siba de lui préparer une monture, pour accompagner David, parce qu'étant boiteux, il ne pouvoit l'accompagner à pied. Siba non-ſeulement le refuſa, mais alla trouver David avec deux ânes chargés de proviſions, & lui dit que Miphiboſeth, au lieu de venir avec lui, pour accom-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Monf. T. I. p. 107.

(*b*) Reg. L. II. c. 21, v. 8, 9.

(*c*) Reg. L. II. c. 4. v. 4. c. 9. v. 1. *& ſeq.* c. 16, v. 1. *& ſeq.* Paral. L. I. c. 8. v. 34.

pagner le Roi dans sa fuite, étoit demeuré à Jérusalem, en disant que la maison d'Israël alloit lui rendre en ce jour le Royaume de son pere. Alors, David dit à Siba, qu'il lui donnoit tout ce qui étoit à Miphiboseth. Lorsque le parti d'Absalom fut dissipé & que David revint à Jérusalem, Miphiboseth alla au devant du Roi; il parut en sa présence comme un homme dans le deuil, n'ayant ni lavé ses pieds, ni fait sa barbe, ni pris aucun soin de ses vêtemens. Le Roi lui dit: » Miphiboseth, pourquoi n'êtes-» vous pas venu avec moi? » Il répondit: Mon Seigneur » & mon Roi, Siba mon ser-» viteur n'a pas voulu m'o-» béir; car, étant incommodé » des jambes comme je le suis, » je lui avois dit de me pré-» parer un âne pour vous sui-» vre; & au lieu de le faire, » il est venu m'accuser devant » mon Seigneur. Mais pour » vous mon Seigneur & mon » Roi, vous êtes comme un » ange de Dieu; faites de moi » ce qu'il vous plaira; car, tou-» te la maison de mon pere n'a » mérité que la mort, & au » lieu de cela, vous m'avez » donné place à votre table. » Quel sujet aurois-je donc de » me plaindre & de vous im-» portuner encore? Le Roi lui » dit: C'est assez; ce que j'ai » ordonné subsistera; vous & » Siba, partagez les biens. Mi-» phiboseth répondit: Je veux » bien qu'il ait tout, puisque » je vois mon Seigneur & mon » Roi, heureusement revenu » dans sa maison. »

On ne sçait pas le tems de la mort de Miphiboseth, qui laissa un fils, nommé Micha.

MIRACLE, *Miraculum*, dans un sens populaire, prodige, ou évenement extraordinaire qui nous surprend par sa nouveauté.

Miracle, dans un sens plus exact & plus philosophique, signifie un effet qui n'est la suite d'aucune des loix connues de la nature, ou qui ne sçauroit s'accorder avec ces loix. Ainsi, un miracle étant une suspension de quelqu'une de ces loix, il ne sçauroit venir d'une cause moins puissante que celle qui a établi elle-même ces loix.

Les Théologiens sont partagés sur la notion du vrai Miracle. M. Clarke, dans son traité de l'existence de Dieu, tom. III. chap. XIX, définit le Miracle un évenement singulier, produit contre le cours ordinaire, régulier & uniforme, des causes naturelles, par l'intervention de quelque être intelligent supérieur à l'homme.

M. l'abbé Houteville, dans son traité de la religion Chrétienne, prouvée par les faits, liv. I. chap. V, dit que le Miracle est un résultat de l'ordre général de la Méchanique du monde, & du jeu de tous ses ressorts. C'est, ajoute-t-il, une suite de l'harmonie des loix générales que Dieu à établies pour la conduite de son ouvrage; mais, c'est un effet

rare, ſurprenant, qui n'a point pour principe les loix générales, ordinaires, & connues, qui ſurpaſſent l'intelligence des hommes, dont ils ignorent parfaitement la cauſe, & qu'ils ne peuvent produire par leur induſtrie. Il appuie cette idée ſur ces deux paſſages de Saint Auguſtin : *Nec enim iſta* [Miracula] *cùm fiunt, contra naturam fiunt, niſi nobis quibus aliter naturæ curſus innotuit, non autem Deo cui hoc eſt naturæ quod fecerit.* De Geneſi, ad litter. lib. v. cap. XIII. & dans le liv. XXI. de la Cité de Dieu, chap. VIII. *Quomodo eſt contra naturam quod Dei fit voluntate, cùm voluntas tanti utique conditoris conditæ cujuſque rei naturæ ſit ? Portentum ergo fit non contra naturam, ſed contra quam eſt nota natura.*

L'idée commune qu'on a du vrai Miracle, dit D. Calmet, dans ſa diſſertation ſur les vrais & les faux Miracles, eſt que c'eſt un effet qui ſurpaſſe les regles ordinaires de la nature ; comme de marcher ſur les eaux, de reſſuſciter un mort, de parler tout à coup une langue inconnue, &c. Un faux Miracle au contraire eſt un effet qui paroît, mais qui n'eſt pas au-deſſus des loix ordinaires de la nature.

Un Théologien moderne diſtingue le Miracle pris dans un ſens populaire, le Miracle pris dans un ſens général, & le Miracle pris dans un ſens plus propre & plus étroit. Il définit le premier avec S. Auguſtin : *Miraculum voco quidquid arduum aut inſolutum ſupra ſpem vel facultatem mirantis apparet.* Lib. de utilit. Credend. cap. XVI. Le ſecond, avec Saint Thomas : *Dicitur tamen quandoque Miraculum largè quod excedit humanam facultatem & conſiderationem, & ſic dæmones poſſunt facere Miracula.* Et le troiſieme, il le définit avec le même Saint Docteur : *Miraculum propriè dicitur quod fit præter ordinem totius naturæ creatæ, ſub quo ordine continetur omnis virtus creata.* I. part. quæſt. 114. art. 4°. Ainſi, il adopte pour le Miracle proprement dit cette définition de Salmeron, tom. VI. tract. I. pag. 1. *Miraculum propriè dictum eſt res inſolita ſupra naturæ potentiam effecta.* Muſſon, lection. Theolog. de relig. part. II.

On pourroit encore définir le Miracle proprement dit, un effet extraordinaire & merveilleux, qui eſt au-deſſus des forces de la nature, & que Dieu opere pour manifeſter ſa puiſſance & ſa gloire, ou pour autoriſer la miſſion de quelqu'un qu'il envoie. C'eſt ainſi que Moïſe a prouvé la ſienne, & que Jeſus-Chriſt a confirmé la vérité de ſa doctrine.

Spinoſa, qui définiſſoit le Miracle un évenement rare, qui arrive en conſéquence de quelques loix qui nous ſont inconnues, a nié qu'il pût rien arriver au-deſſus des forces de la nature, rien qui pût troubler l'ordre des choſes ; & la raiſon qu'il apporte pour conteſter la poſſibilité des Miracles, eſt que

les loix de la nature ne ſont autre choſe que les décrets de Dieu. Or, ajoute-t-il, les décrets de Dieu ne peuvent changer, les loix de la nature ne peuvent donc changer. Donc les Miracles ſont impoſſibles, puiſqu'un vrai Miracle eſt contraire aux loix connues & ordinaires de la nature.

Dans le ſyſtême de l'abbé Houteville, ce raiſonnement ne conclut rien, puiſque les Miracles y ſont une ſuite des loix générales de la nature. Mais, dans celui de M. Clarke & des autres Théologiens, il ſuppoſe faux; car, Spinoſa s'eſt formé une idée trop bornée de la volonté de Dieu, s'il prétend qu'elle ſoit tellement immuable qu'elle ne ſoit plus libre. Les Miracles entrent dans l'économie de ſes deſſeins; il les a arrêtés de toute éternité pour le moment qui les voit naître, *opera mutat*, *conſilia non mutat*, dit Saint Auguſtin. Ou bien Spinoſa joue ſur l'équivoque de ces termes, *loix de la nature*; comme ſi ces loix de la nature étoient différentes de la volonté de Dieu, ou qu'un miracle détruiſît ces loix de la nature. Un Miracle eſt un effet de la volonté de Dieu, mais d'une volonté libre & particuliere, qui produit un effet différent de ceux qu'elle produit, en ſuivant le cours ordinaire & connu de la nature. Cette interruption ou cette ſuſpenſion ne marque dans Dieu ni caprice, ni imperfection, mais une toute-puiſſance & une ſouveraineté conformes à l'idée que nous avons de ſa nature.

L'exiſtence des Miracles eſt atteſtée non-ſeulement dans l'ancien & dans le nouveau Teſtament, mais encore depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à nous, par des témoignages précis des auteurs Eccléſiaſtiques. Saint Auguſtin ſur-tout en raconte un grand nombre opérés de ſon tems, dont il parle, ou comme témoin oculaire, ou comme inſtruit par ceux qui en avoient été témoins. Il aſſure que dans la ſeule ville d'Hippone, il s'étoit fait ſoixante-dix Miracles depuis deux ans qu'on y avoit bâti une chapelle en l'honneur de Saint Étienne, premier martyr.

Il y a ſur cette matiere deux excès très-fréquens à éviter; l'un eſt l'aveugle crédulité qui voit en tout du prodige, & qui veut faire ſervir l'autorité des vrais Miracles, de preuves de la vérité de tous les Miracles indiſtinctement, ſans penſer que par cette voie l'on n'établit point la réalité de ceux-ci, & qu'on énerve la force des autres. Une diſpoſition encore plus dangereuſe, eſt celle des perſonnes qui cherchent à renverſer toute l'autorité des Miracles, & qui penſent qu'il n'eſt point convenable à la ſageſſe de Dieu d'établir des loix qu'il ſeroit ſi ſouvent obligé de ſuſpendre. En vain, ils allèguent les faux Miracles en preuves contre les véritables. Il

faut ou s'aveugler & tomber dans le Pyrrhoniſme hiſtorique le plus outré, ou convenir qu'il y en a eu de cette derniere eſpece, & même en aſſez grand nombre pour prouver que dans des occaſions extraordinaires, Dieu a jugé cette voie néceſſaire pour annoncer aux hommes ſes volontés, & manifeſter ſa puiſſance. L'Égliſe même, en exigeant notre ſoumiſſion ſur les faits bien avérés, nous donne par ſa propre conduite l'exemple de ne pas admettre ſans examen tous les faits qui tiennent du prodige, & nous pouvons croire comme elle que Dieu ne les opere pas ſans néceſſité ou ſans utilité.

MIRMILLONS. *Voyez* Myrmillons.

MIRPYRIOS ALIXENTROM, (*a*) termes qui ſe liſent ſur un ancien monument, pour *Mercurius Alexandrum*.

MISAAM, *Miſaam*, Μισαὰμ, (*b*) un des enfans d'Elphaal, de la tribu de Benjamin.

MISACH, *Miſach*, Μισὲχ; (*c*) c'eſt le nom Chaldéen que l'on donna à Miſaël, un des compagnons de Daniel. *Voyez* ci-après Miſaël.

MISAEL, *Miſaël*, Μισαὴλ, (*d*) fut l'aîné des fils d'Oziel, de la tribu de Lévi.

MISAEL, *Miſaël*, Μισαὴλ, (*e*) un des trois compagnons de Daniël, à qui l'on donna dans la cour de Nabuchodoſor le nom Chaldéen de Miſach. Il fut un de ceux qui furent jettés dans la fournaiſe ardente, & qui en furent miraculeuſement délivrés. Ils avoient été établis par le roi Nabuchodonoſor, ſur les ouvrages de la campagne, dans la province de Babylonie; mais, lorſqu'il s'agit de la fidélité qu'ils devoient à Dieu, ils aimerent mieux déſobéir au Roi, que déplaire à Dieu, en adorant les Idoles.

MISAGENE, *Miſagenes*, (*f*) fils de Maſiniſſa, fut envoyé par ſon pere au ſecours des Romains contre Perſée, avec mille cavaliers, autant de gens de pied, & vingt-deux éléphans. Après la défaite de Perſée, comme Miſagene s'en retournoit en Afrique, il fut aſſailli ſur la mer Adriatique, d'une tempête qui diſperſa ſa flotte, & le porta lui-même avec trois de ſes vaiſſeaux à Brunduſium, où il reſta malade. Dès qu'on en eut appris la nouvelle à Rome, on fit partir le queſteur L. Stertinius, avec ordre de faire à Miſagene des préſens de la valeur de cent cinquante marcs d'argent. Cet Officier fut en même-tems chargé de lui louer un hôtel dans cette ville, de lui fournir abondamment tous les ſecours dont il auroit be-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 143.
(*b*) Paral. L. I. c. 8. v. 12.
(*c*) Dani. c. 1. v. 7.
(*d*) Exod. c. 6. v. 22.
(*e*) Dani. c. 1. v. 7. c. 3. v. 12. *& ſeq.*
(*f*) Tit. Liv. L. XLII. c. 29, 61, L. XLIV. c. 4. L. XLV. c. 14.

soin pour recouvrer sa santé, & les provisions nécessaires pour sa subsistance & celle de tout son monde, enfin de faire préparer des vaisseaux pour le conduire sûrement jusqu'en Afrique. On distribua à chacun de ses cavaliers un marc & demi d'argent, & cinq cens sesterces en especes.

MISANTHROPE, *Misanthropus*, Μισάνθρωπος, *a*) titre d'un dialogue de Lucien. C'est la plainte d'un homme qui tomba tout à coup dans une extrême pauvreté, sans être assisté de personne, quoiqu'il eût fait du bien à plusieurs dans sa fortune. Il s'en prend à Jupiter qui, touché de compassion, lui envoie le Dieu des richesses, pour le tirer de la nécessité où il étoit.

Voici le portrait que Lucien trace du Misanthrope. » Grands » Dieux, qu'est-ce que je vois? » Veillé-je, ou si je dors? D'où » peut venir tant d'or, en des » lieux si reculés? Ne sont-ce » point aussi des charbons ar- » dens? Non c'est de l'or très- » pur & très-fin, qui étincelle » comme du feu. Viens, cher » ami, que je t'embrasse après » une si longue absence. Je crois » maintenant tout ce que les » Poëtes ont dit de Jupiter & » de Danaë; car, je ne vois » point de pucelle qui n'ouvrît » son sein à une chose si aima- » ble & si précieuse. O Midas » & Crésus, vous n'avez été » que des coquins auprès de » moi! C'est tout ce que peut » faire le grand roi de Perse, » que de m'égaler, & le trésor de » Delphes ne vaut pas le mien. » Consacrons ici mon hoyau » & mes haillons à la Pauvreté. » Car, je vois bien que je n'en » aurai plus que faire, & que » je vivrai désormais dans la » gloire & dans l'opulence. » Mais, non, retirons-nous plutôt » en quelque petit coin du mon- » de, pour y vivre tout seul à no- » tre aise, & y bâtir une tour, » pour enfermer notre trésor. » Car, je ne veux plus vivre » que pour moi. Loin d'ici tous » ces noms d'amis, de parens, » d'alliés, tout cela n'est que » chimere. La Patrie même me » passera pour un fantôme. Je » ne veux plus avoir de consi- » dération pour personne, ni » aimer d'autre que moi-même. » Tous les hommes seront dé- » sormais mes ennemis; leur » rencontre me sera funeste; » je mettrai un grand désert » entr'eux & moi, & ne serai » jamais ni paix ni treve avec » eux. Quand je sacrifierai, je » ne traiterai personne. Autant » que j'ai été libéral & com- » plaisant, autant je deviendrai » cruel & barbare. Si le feu » prend quelque part, bien loin » d'y porter de l'eau, j'y jetterai » de l'huile. Si quelqu'un crie » à l'aide en se noyant, je » l'enfoncerai, au lieu de lui » tendre la main. Voilà main- » tenant mes dogmes, & les » maximes de ma politique.

a) Lucian. Tom. I. pag. 56. & *seq.*

» Qu'on m'appelle Lycanthrope ou Miſanthrope, c'eſt de » quoi je ne me ſoucie point; » je ſerai bien aiſe pourtant, » avant que de me retirer, » qu'on ſçache que je ſuis riche, afin qu'on en creve de » dépit. Mais, qui l'a déjà dit » à tout le monde? On accourt » ici de tous côtés. Retirons-nous ſur cette montagne, » pour y être plus en ſûreté. » Toutefois, j'aime mieux encore me communiquer pour » ce coup, quand ce ne ſeroit » que pour faire enrager davantage ceux que je vois, » par le mépris que j'en ferai. » Qui eſt celui-ci qui s'avance » le premier? C'eſt le paraſite » Gnathon, qui me tendit dernièrement une corde, comme » je lui demandois du pain, » ſans ſe ſouvenir des grands » repas qu'il a faits autrefois » chez moi. Je ſuis bien aiſe » qu'il ſoit venu le premier, » pour être le premier puni. «

MISCELLANEA, *ou* MISCELLANIA, (*a*) terme par lequel Juvénal ſemble entendre divers ſpectacles donnés dans un jour de réjouiſſance, & entremêlés ſans aucun ordre.

MISÉENS, *Miſæi*, Μισαῖοι, (*b*) ſurnom que Diodore de Sicile donne aux Mégaréens de Sicile. Mais, Palmérius, fondé ſur l'autorité d'Ariſtophane, lit avec raiſon Niſéens. Cette dénomination venoit aux Mégaréens de leur ancien roi Niſus.

MISENE [le Promontoire de], *Miſeni*, *Miſenum Promontorium*, Μισηνὸν ἀκρωτήριον, (*c*) promontoire d'Italie, ſur la côte de Campanie, ſitué dans le voiſinage de Cumes. L'origine du nom de ce Promontoire étoit fabuleuſe. Virgile dit qu'on l'appella de la ſorte, après que Miſene, trompetre d'Énée, y eut été enterré. Tacite nomme ce Promontoire, & les deux Plines nous apprennent qu'il y avoit une ville du même nom. On lit dans Pline l'ancien: *Cumæ Chalcidenſium*, *Miſenum portus Baiarum*. Pline le jeune, en parlant de l'embraſement du mont Etna, dit: *Ego Miſeni relictus.... tum demum excedere oppido viſum*. Enfin, Suétone & Florus font entendre qu'il y avoit auſſi un port à Miſene. Les habitans de la ville s'appelloient *Miſenenſes*, ſelon Tacite.

Il y avoit aux environs de Miſene un grand nombre de maiſons de plaiſance, dans l'une deſquelles mourut l'empereur Tibere. On ſe rappelle le trait de ce Prince, rapporté par Phedre. Comme Tibere ſe promenoit un jour dans de fort beaux jardins qu'il avoit à Miſene, un

(*a*) Juven. Satyr. 11. v. 20.
(*b*) Diod. Sicul. pag. 269.
(*c*) Strab. pag. 242. *& ſeq.* Tit. Liv. L. XXIV. c. 13. Virg Æneid. L. VI. v. 234, 235. Plin. Tom. I. pag. 154. Tom. II. pag. 102. Plin. Jun. L. VI. Epiſt. 20. Tacit. Annal. L. IV. c. 5. L. XIV. c. 3. L. XV. c. 46, 51. Hiſt. L. II. c. 9, 100. L. III. c. 56. Flor. L. I. c. 16. Cicer. de Orat. L. II. c. 33. Phæd. L. II. Fabul. 5. Plut. Tom. I. pag. 424, 930.

de ſes eſclaves, fort propre, du nombre de ces gens qui ſont les officieux, & qui avoit ſa robe retrouſſée juſqu'à la ceinture, avec une écharpe de toile d'Égypte, dont les franges tomboient négligemment, ayant un arroſoir en main, crut rendre un grand ſervice à l'Empereur, de répandre de l'eau dans les allées qui étoient fort poudreuſes, & s'en faiſoit un mérite; mais, il ſe fit moquer de lui. Enſuite, par certains détours qu'il connoiſſoit, il courut rafraîchir une autre allée, par laquelle le Prince devoit paſſer. Tibere connut bientôt le perſonnage, & vit bien dans quel eſprit il agiſſoit, & qu'il ſe flattoit de belles eſpérances. Approchez, lui dit-il. Il accourut plein de joie, & crut qu'il alloit être bien récompenſé; mais, ce Prince quittant ſa gravité, lui dit d'un air railleur: » Ce que vous venez de faire » eſt fort peu de choſe, & » vous pouviez vous épargner » la peine que vous vous êtes » donnée. Allez, il en coute » plus que cela pour avoir de moi » un ſoufflet. » Tibere tenoit en effet ces gens-là dans la dépendance le plus qu'il pouvoit, & n'aimoit point à affranchir, ni à accorder des graces; & même depuis qu'il eut été obligé d'affranchir le comédien Actius, dit Suétone, il ne donna aucun ſpectacle, afin qu'on ne prît point delà occaſion de lui demander quelque choſe, & il ſe trouva rarement à ceux que les autres donnerent.

Le promontoire de Miſene conſerve encore aujourd'hui ſon ancien nom. Il s'appelle Capo di Miſeno. On le trouve à l'orient du cap de Poſilipo, & à l'occident de l'iſle Iſchia.

MISENE, *Miſenus*, (*a*) qui n'eut jamais ſon égal dans l'art d'emboucher la trompette, & d'exciter par des ſons guerriers l'ardeur des combattans, paſſoit pour être fils d'Éole, dieu des vents, parce que le vent eſt néceſſaire à celui qui ſonne de la trompette.

Autrefois compagnon du grand Hector, Miſene le ſuivoit dans les combats, & s'y diſtinguoit également par ſa trompette & par ſa lance. Lorſqu'Hector eut été tué par Achille, dédaignant de marcher ſous un capitaine d'un rang inférieur, il s'attacha à Énée. Ayant fait retentir les rivages du ſon perçant de ſon inſtrument, l'inſenſé oſa défier les Dieux de la mer. Triton, s'il eſt permis de le croire, jaloux de ſon talent, le ſaiſit, & le plongea dans les flots. Tous les Troiens, troublés de cet accident, gémiſſoient autour de ſon corps. Il fut ſur-tout regretté d'Énée. On prépare un bûcher d'une hauteur extraordinaire; on pénetre dans une antique forêt, profonde retraite des bêtes féroces; les ſapins ſont renverſés; les chênes re-

(*a*) Virg. Æneid. L. III. v. 239, 240. L. VI. v. 149. *& ſeq.*

tentiſſent ſous les coups redoublés de la coignée ; les frênes ſuccombent ; les grands ormes roulent du ſommet des montagnes ; on ſcie & on fend le bois abattu. Énée exhortoit au travail, & donnoit lui-même l'exemple.

On éleve donc un bûcher, qu'on entrelace de bois réſineux & de pluſieurs branchages. On plante à l'entour de triſtes cyprès ; on place les armes brillantes du mort au haut de la pyramide funebre ; on apporte des cuves d'eau bouillante ; on lave & on embaume ſon corps glacé ; on le couvre de ſes habits ordinaires de couleur de pourpre, & on le couche ſur un lit. Triſte miniſtère ! les uns le portent ſur leurs épaules juſqu'au haut du bûcher ; les autres qui repréſentent ſes parens, en détournant les yeux y mettent le feu. On jette enſuite dans les flammes de l'encens, de l'huile d'olive, & de la graiſſe des viandes immolées. Lorſque le bois eut été conſumé, & que la flamme eut diſparu, on recueille les os & les cendres ; on les lave avec du vin, & le prêtre Chorinée les renferme dans une urne de bronze. Enſuite, prenant un rameau d'olivier, qu'il trempe dans l'eau, il fait trois fois le tour de l'aſſemblée, aſperſe & purifie les aſſiſtans, & prononce enfin les derniers mots. Énée fit élever à ſon ami un ſuperbe tombeau, ſur lequel on voyoit en relief une trompette & une rame, armes du mort. Ce monument fut placé ſur une haute montagne, appellée depuis le promontoire de Miſene, nom que ce lieu porte aujourd'hui, & portera dans tous les ſicles, dit Virgile.

On voit dans ce qu'on vient de lire toutes les cérémonies des obſeques des Anciens.

MISENENSES. *Voyez* Miſene.

MISERE [la], *Miſeria*, (*a*) dont les Anciens avoient fait une Divinité, étoit fille de l'Érebe & de la Nuit.

MISÉRICORDE [la], (*b*) *Miſericordia*, Ἔλεος, que les Anciens avoient miſe au nombre de leurs Divinités. Il y avoit dans la place publique d'Athenes, un autel conſacré à cette Déeſſe. Hé, comment ne regne-t-elle pas dans tous les cœurs !

» La vie de l'homme, dit » Pauſanias, eſt ſi chargée de » viciſſitudes, de traverſes & » de peines, que la Miſéricor- » de eſt la Divinité qui méri- » toit d'avoir le plus de crédit ; » tous les particuliers, toutes » les nations du monde, de- » vroient lui offrir des ſacrifi- » ces, parce que tous les par- » ticuliers, toutes les nations, » en ont également beſoin. » Son autel, chez les Athéniens, étoit un lieu d'aſyle, où les Hé-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 361.

(*b*) Pauſ. pag. 29, Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 58. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 218, 219.

raclides ſe réfugierent lorſqu'Euryſthée les pourſuivoit après la mort d'Hercule, & les privileges de cet aſyle ſubſiſterent très-long-tems.

Les Romains éleverent auſſi un temple à la Miſéricorde, ſur le modele de celui d'Athenes, & l'appellerent aſyle par excellence, parce que c'étoit un lieu de ſûreté pour les criminels, ou pour les malheureux qui étoient pourſuivis de leurs ennemis.

MISGOLAIDE, *Miſgolaïdas*, Μισγολαΐδας (*a*) un de ceux qui exercerent la charge d'Éphore chez les Lacédémoniens.

MISGOLAS, *Miſgolas*, (*b*) Μισγολας, Athénien, fils de Naucrate, étoit du bourg de Colytte. Eſchine fait mention de Miſgolas dans ſa harangue contre Timarchus.

MISOR, *Miſor*, (*c*) ville de Paleſtine, dans la tribu de Ruben. Elle fut donnée aux Lévites de la famille de Mérari. On ne lit pas Miſor dans l'Hébreu de Joſué, ni même dans les Paralipomenes. Il y a quelque apparence que Miſor eſt mis pour Jaſa. Aquila & Symmaque ont pris Miſor pour une plaine; & en effet ce terme ſe met quelquefois pour une campagne.

MISOR, *Miſor*, (*d*) étoit, ſelon Sanchoniathon, fils d'Amynus & de Magus, & il fut pere de Thaautus, le Thoot des Égyptiens, le Thogit des Alexandrins & l'Hermès des Grees. On croit que Miſor ſignifie un homme libre.

MISPHA, *ou* MIZPHAT, termes qui en Hébreu ſignifient une hauteur où l'on plaçoit une ſentinelle, ou ſimplement un lieu d'où l'on pouvoit voir de fort loin. C'eſt delà qu'eſt venu le nom de Mizphat ou Maſphath, donné à quelques villes de la Paleſtine.

MISPHAT, *Miſphat*. (*e*) On lit dans la Géneſe, que les rois Chodorlahomor, Amraphel, &c. après avoir parcouru le déſert de Pharan, vinrent à la fontaine de Miſphat, appellée auſſi Cadès. Miſphat, en cet endroit, s'écrit autrement que Mizphath, marqué plus haut, & ſignifie le jugement. On ne lui donna ce nom que depuis que Moyſe en eut tiré les eaux qui furent nommées les eaux de contradiction, & que Dieu y eut exercé ſon jugement contre Moyſe & Aaron, qui ne le glorifierent pas devant le peuple, comme ils devoient.

MISPILA. *Voyez* Meſpila.

MISSILIA, *Miſſilia*, préſens en argent qu'on jettoit au peuple. On enveloppoit l'argent dans des morceaux de draps, pour qu'ils ne bleſſaſſent pas. On faiſoit de ces préſens aux couronnemens. Il y eut des tours bâties à cet uſage. Quelquefois, au lieu d'argent, on diſtribuoit des oiſeaux, des noix, des dattes, des figues. On

(*a*) Xenoph. p. 462.
(*b*) Æſchin. Orat. in Timarch. p. 266.
(*c*) Joſu. c. 19. v. 36.
(*d*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 162.
(*e*) Geneſ. c. 14. v. 7.

jetta auſſi des dés. Ceux qui pouvoient s'en ſaiſir, alloient enſuite ſe faire délivrer le bled, les animaux, l'argent, les habits déſignés par leur dé. L'empereur Léon abolit ces ſortes de largeſſes, qui entraînoient toujours beaucoup de déſordres. Ceux qui les faiſoient ſe ruinoient; ceux qui s'attroupoient pour y avoir part, y perdoient quelquefois la vie. Les largeſſes véritables, c'eſt le ſoulagement des impôts. Donner à un peuple qu'on écraſe de ſubſides, c'eſt le revêtir d'une main, & lui arracher de l'autre la peau.

MISSIO, c'eſt-à-dire, Congé. Il y en avoit quatre ſortes principales. 1.° Celui, qui ſe donnoit à ceux qui avoient fini le tems ordinaire du ſervice, qui étoit de dix ans, *Miſſio honeſta*. 2.° Celui, qui ſe donnoit pour raiſon d'infirmité, *Miſſio cauſaria*. 3.° Celui, qui ſe donnoit pour quelque faute conſidérable, pour laquelle on étoit chaſſé ignominieuſement, & déclaré indigne de ſervir, *Miſſio ignominioſa*. 4.° Enfin le congé qui s'obtenoit par grace & par faveur, *Miſſio gratioſa*.

MISULAMES, *Miſulami*, Μισουλάμοι. *Voyez* Miſulanes.

MISULANES, *Miſulani*, (*a*) peuple de l'Afrique propre, ſelon Pline & Ptolémée. Ce dernier écrit Miſulames pour Miſulanes, & place ce peuple à l'occident de la grande Syrte, au pied du mont Audus & au-deſſus des Natabutes. Tacite, qui écrit Muſulanes dit que c'étoit une nation courageuſe & voiſine des déſerts de l'Afrique. Tacfarinas fut déclaré chef de cette nation, qui, à ſa ſollicitation, prit les armes contre les Romains, ſous l'empire de Tibere.

MITELLA, *Mitella*, eſpece de bonnet qui s'attachoit ſous le menton. C'étoit une coeffure de femme, que les hommes ne portoient qu'à la campagne. On appella auſſi Mitella des couronnes d'étoffe de ſoie, bigarrées de toutes couleurs, & parfumées des odeurs les plus précieuſes. Néron en exigeoit de ceux dont il étoit le convive. Il y en eut qui coûterent juſqu'à 4000000 de ſeſterces.

MITHIR, *Mithir*, (*b*) terme qui ſe lit dans un ancienne inſcription. On croit que ce terme a été mis pour celui de *Mithræ*, Mithras.

MITHRA, *Mithra*. *Voyez* Mithras.

MITHRADATE, *Mithradates*, Μιθραδάτης, (*c*) officier Perſe, dont il eſt parlé dans Xénophon, qui, dans un endroit, le fait gouverneur de la Lycaonie & de la Cappadoce.

MITHRAS, *Mithras*, (*d*)

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 248. Ptolem. L. IV. c. 2. Tacit. Annal. L. II. c. 52. L. IV. c. 24.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 428.

(*c*) Xenoph. p. 305. *& ſeq.*

(*d*) Herod. L. I. c. 131. Plut. Tom. I. p. 631. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 328, 501. Tom. III. pag. 167. *& ſuiv.* Tom. V. p. 374. Antiq. expliq.

Μίθρας, Divinité Perſane, que les Grecs & les Romains ont confondue avec le ſoleil, & qu'ils ont cru être le principal objet du culte des Perſes. Mais, Hérodote, beaucoup mieux inſtruit de la religion & des mœurs Perſanes, que tous les Écrivains qui l'ont ſuivi, nous en donne une idée fort différente. Les Perſes, dit-il, n'ont ni temples, ni ſtatues, ni autels; ils traitent ces pratiques d'extravagance, parce qu'ils ne penſent pas, comme les Grecs, que la nature des Dieux ait rien de commun avec celle des hommes. Ils ſacrifient à Jupiter ſur le ſommet des plus hautes montagnes, & donnent le nom de Jupiter à toute la circonférence du Ciel. Ils offrent encore des ſacrifices au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, à l'Eau, & aux Vents. Telle eſt, continue-t-il, l'ancienne religion du païs; mais, ils y ont joint, dans la ſuite, le culte de la Vénus céleſte, ou Uranie, qu'ils ont emprunté des Aſſyriens & des Arabes. Les Aſſyriens l'appellent Mylitta, les Arabes Alitta, & les Perſes Mitra. On voit par ce paſſage d'Hérodote, que le culte de Mithras étoit un culte nouveau, emprunté des étrangers, qui avoit pour objet, non le Soleil, mais la Vénus céleſte, principe des générations & de cette fécondité par laquelle les plantes & les animaux ſe perpétuent & ſe renouvellent.

Le nom de Mithras doit donc être pris pour celui de l'Amour, & en ce ſens il convient parfaitement avec l'idée que les Anciens avoient de la Vénus céleſte. Porphyre aſſure que le Mithras des Perſes préſidoit aux générations, & il rapporte à cette idée les différens attributs joints à la repréſentation de Mithras dans l'antre qui lui étoit conſacré, antre myſtique, dont nous voyons une image ſur quelques bas-reliefs & ſur quelques pierres gravées.

Quoiqu'à certains égards le ſoleil puiſſe être conſidéré comme le principe & la cauſe Phyſique de toutes les générations, ou du moins de la chaleur qui leur eſt néceſſaire, les Perſes ne l'ont jamais confondu avec Mithras. Le mot *Mithras* n'entre dans aucune des différentes dénominations qu'ils donnent à cet aſtre; & les Mages poſtérieurs proteſtent que ni eux ni leurs ancêtres n'ont jamais rendu de culte au ſoleil, aux élémens & aux parties de l'univers matériel; & que leur culte n'a jamais eu d'autre objet que le Dieu ſuprême, & les intelligences qui gouvernent l'univers ſous ſes ordres. Les Mages de l'Inde, que rien n'auroit obligé de déguiſer la doctrine contraire, ſi elle eût fait partie de leur religion, parlent là-deſſus, comme ceux qui ont

par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 367. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 231. *& ſuiv.* Tom. XVI. pag. 270. *& ſuiv.*

vécu au milieu des Mahométans.

Les nations ſituées à l'occident de la Perſe, accoutumées à un culte dont les objets étoient groſſiers & ſenſibles, avoient fait une idole du Mithras des Perſes; les plus ſpirituels le confondoient avec le feu & le ſoleil. L'idée, que Strabon s'étoit formée de la religion des Perſes, étoit réglée ſur celle des Mages de la Cappadoce, où il étoit né, & dont la plûpart avoient aſſocié Mithras avec Omanès, Anaïtis, Pharnak, & les autres divinités Cappadociennes & Arméniennes. La façon, dont lui & Tacite ont parlé des Juifs, nous montre que les plus habiles parmi les Grecs & les Romains ne pouvoient concevoir qu'il y eût une religion ſans idoles & ſans divinités particulieres: à les en croire, les Juifs adoroient l'air & le ciel matériels. Mais, cette réflexion nous meneroit trop loin.

L'on ne ſçauroit douter que les Romains n'aient regardé Mithras & ne l'aient honoré comme le ſoleil; les inſcriptions, qui ſont ſur les monumens qui repréſentent cette Divinité, *Deo Soli invicto Mithræ, au Dieu Soleil l'invincible Mithras*, en font foi. Cette épithete d'invincible eſt ſouvent donnée au ſoleil ſur d'autres monumens, & elle marque que cet aſtre eſt le premier & comme le maître de tous les autres. Il ſeroit inutile de citer les auteurs Grecs & Latins, qui aſſurent que ce Dieu repréſentoit le ſoleil; ils en conviennent tous; & leur ſentiment étant conforme à ce que nous apprennent à ce ſujet les inſcriptions que l'Antiquité nous a tranſmiſes, il n'y a nul lieu d'en douter.

Mithras, ſelon quelques-uns, étoit né d'une pierre; ce qui marque, dit Alcander dans un manuſcrit de la bibliotheque Barberine, cité par M. del Torré, le feu qui ſort de la pierre, quand on la frappe. En effet, quand le feu eſt éteint dans une maiſon, le moyen le plus prompt pour le faire renaître, c'eſt de frapper une pierre à feu. Mithras né de la pierre, ſouhaitant d'avoir un fils, & ayant de l'averſion pour les femmes, coucha, dit Plutarque, avec une pierre, & en eut un fils qui fut appellé Diorphus.

Plutarque aſſure que ce furent les Pirates vaincus & diſſipés par Cn. Pompée, qui firent connoître aux Romains le culte de Mithras. Ces Pirates étoient un amas de bandits & d'aventuriers de différentes nations, que l'eſpoir de s'enrichir par le brigandage avoit réunis, aſſez ſemblables à ces boucaniers & à ces forbans, qui ont commis, du tems de nos peres, tant de déſordres dans l'une & l'autre Inde; mais, on auroit peine à imaginer qu'il y eût eu parmi eux des Perſes, des Parthes ou des Aſſyriens. Ces pirates étoient des Piſidiens, des Ciliciens, des Cypriens, & peut-être des Syriens; nations, chez

qui le culte de Mithras n'étoit point reçu. Ainſi, ce que dit Plutarque ne doit être pris que pour une conjecture avancée au hazard.

Le plus ancien exemple du culte de Mithras chez les Romains, ſe trouve, à ce que nous croyons, ſur une inſcription datée du troiſieme conſulat de Trajan, ou de l'an 101 de l'ere Chrétienne. C'eſt la dédicace d'un autel au ſoleil, ſous le nom de Mithras, *DEO SOLI MITHRAE.* Sur une autre inſcription qui ne porte point de date, Mithras eſt l'aſſeſſeur ou le compagnon du ſoleil. *DEO... MITHRAE ET SOLI SOCIO.* Il falloit cependant que ce culte ne ſe fût pas établi en Syrie & dans les païs voiſins de l'Égypte. C'eſt ce qui réſulte de l'ouvrage d'Origene contre Celſe. Ce défenſeur du Paganiſme joignoit les Mithriaques, ou les Prêtres & les Dévots de Mithras, aux Métragyrtes, ou Prêtres vagabons de Cybele, aux diſeurs de bonne aventure & à ces eſpeces de ſorciers, qui abuſoient les ſimples par les fourberies & par les preſtiges, dont ils accompagnoient leurs ſacrifices à Hécate & aux autres génies malfaiſans. Il parloit encore des antres ſacrés de Mithras qui étoient dans la Perſe, & des repréſentations du Ciel, des planetes & des étoiles, qu'on y montroit aux initiés. Mais, tout cela étoit ſi peu connu d'Origene, un des hommes les plus ſçavans de ſon ſiecle, qu'il ſoupçonne que c'étoient des choſes imaginées par Celſe. Les bas-reliefs & les pierres gravées qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, nous montrent que le ſoupçon d'Origene étoit mal fondé. Il faut néanmoins conclure delà que le culte de Mithras, quoiqu'établi à Rome dès l'an de Jeſus-Chriſt 101, n'étoit pas encore connu en Égypte & en Syrie au tems d'Origene, mort l'an de Jeſus-Chriſt 263, & dont la célébrité avoit commencé vers l'an 228. Ainſi, il n'eſt nullement étonnant que ſaint Clément d'Alexandrie, qui a fleuri vers l'an de Jeſus-Chriſt 194, ſelon Euſebe, n'ait point parlé de Mithras.

Le culte de cette Divinité étoit cependant commun à Rome, où l'on célébroit même ſes myſteres. On voit dans les collections de Gruter & de Reineſius, pluſieurs dédicaces faites à Mithras; & Lampride, dans la vie de Commode, fait mention des myſteres de Mithras, *Sacra Mithriaca.* Commode a regné depuis l'an de Jeſus-Chriſt 180 juſqu'à l'an 192. Ces myſteres devoient même avoir déjà une certaine célébrité dans l'occident, au tems de ſaint Juſtin, qui dans ſa ſeconde apologie & dans ſon dialogue avec Tryphon, parle de l'antre ſacré de Mithras, de ſes myſteres & d'une eſpece de communion que recevoient les initiés. La ſeconde apologie de ſaint Juſtin fut préſentée à l'em-

pereur Antonin l'an de Jeſus-Chriſt 142. Tertullien, qui a fleuri peu après vers l'an de Jeſus-Chriſt 200, s'étend auſſi ſur les myſteres de Mithras.

On lit ſur une inſcription trouvée en Corinthie, dans les ruines de Solva, aujourd'hui Solfeld près de Clagenfurt, que le 8.e des calendes de Juillet, ſous le conſulat de Gordien & d'Aviola, l'an de Jeſus-Chriſt 239, on répara un ancien temple de Mithras, ruiné par le tems. Porphyre, qui vint à Rome l'an de Jeſus-Chriſt 263 prendre les leçons de Plotin, parle beaucoup de Mithras, dans les ouvrages qui nous reſtent de lui. Enfin, ſaint Jérôme fait mention de la deſtruction de l'antre ſacré de Mithras à Rome, l'an de Jeſus-Chriſt 378.

Les monumens, qui nous reſtent de Mithras, & qui ſont en très-grand nombre, ont tous été faits en Italie, & nous n'avons aucune figure Perſane de ce Dieu; car, nous ne croyons pas qu'on le trouve dans celles que Chardin, & après lui Corneille le Brun, ont copiées à Chilminear, qu'on croit avoir été l'ancienne Perſépolis. Cependant, quelques Antiquaires ont cru le voir dans trois de ces figures, qui repréſentent trois hommes de bout avec de longues barbes, ayant ſur la tête une eſpece de bonnet, ſemblable à un turban applati par le haut. Ces trois Prêtres enfoncent un poignard dans le ventre de trois animaux, qu'on croit être un lion, un griffon & un cheval; le fait eſt inconteſtable pour les deux premiers; quant au troiſieme, il paroît bien par la tête & par les pieds que c'eſt un cheval, mais la queue eſt différente de celle de cet animal.

Si le Dieu Mithras étoit ainſi repréſenté par les Perſes, il falloit que les Romains, qui en reçurent le culte & les myſteres, euſſent bien changé la maniere de le peindre; car, il nous reſte pluſieurs monumens de cette Divinité, qui ne reſſemblent gueres à celui que nous venons de décrire. Ces monumens ont été pour la plupart déterrés à Antium, aujourd'hui Nettuno, & expliqués ſçavamment par M. Del Torté, depuis Évêque d'Hadria. On en trouve quelques autres dans la galerie Juſtinienne & dans d'autres Antiquaires, & avec cela quelques inſcriptions dans Gruter. Toutes ces images ſe reſſemblent, à cette différence près, que les unes ſont plus chargées de figures que les autres.

La premiere, & en même tems celle qui paroît la plus compoſée, étoit dans la maiſon d'Octavio Zéno. Elle repréſente un jeune homme avec un bonnet Phrygien, une tunique, & un manteau qui ſort en voltigeant de l'épaule gauche. Ce jeune homme tient le genou ſur un taureau atterré; & pendant qu'il lui tient le muffle de la main gauche, il lui plonge de la droite un poignard dans le cou. Au côté droit de ce moau-

ment ſont deux jeunes garçons; dont les habits & les bonnets ſont ſemblables à ceux de Mithras, qui eſt ſur le taureau. Chacun de ces deux jeunes hommes tient uo flambeau, l'un élevé, l'autre baiſſé en terre par le bout allumé. Un chien s'avance vers le cou du taureau, comme pour lécher le ſang qui ſort de la plaie. Auprès du chien eſt un ſerpent étendu & ſans action. Un lion, couché auprès du ſerpent, y paroît auſſi ſans aucune action marquée. Sous le veotre du Taureau eſt un ſcorpion, qui de ſes deux pinces tient les parties du taureau. Devant la tête de cet animal eſt un arbre, où eſt attachée une torche allumée, & d'où pend une tête de bœuf. Derriere Mithras eſt un arbre avec un ſcorpion, & un flambeau, dont le bout allumé eſt tourné en bas. Plus haut, vis-à-vis la tête de Mithras, eſt un corbeau.

Le couronnement de ce basrelief eſt encore fort ſingulier. C'eſt une ſuite de figures ſur la même ligne, dont la premiere eſt un ſoleil rayonnant, avec des aîles, & monté ſur un char tiré par quatre chevaux, qui paroiſſent extrêmemeot agités, & regardent les quatre parties du monde. Près du char eſt uo homme nu, qu'un ſerpent entortille à quatre replis depuis les pieds juſqu'à la tête. On voit après cela trois autels flamboyans, & entre ces autels trois grandes phioles quarrées; puis un autre homme nu, entortillé, comme le premier, d'un ſerpent; ce dernier a des aîles, & une pique à la main gauche. On trouve enſuite quatre autels, avec autant de phioles. La lune ſur ſon char, traînée par deux chevaux, qui paroiſſent extrêmement fatigués, termine ces figures. Elle eſt debout ſur ſon char, avec des aîles, & ayant ſur ſa tête la figure d'un croiſſant.

Nous avons décrit dans le dernier détail ce bas-relief, parce qu'il contient preſque tout ce qui eſt ſur les autres. C'eſt toujours un jeune homme, qui égorge un taureau, toujours les mêmes ſymboles, quoiqu'en moindre quantité; à la ſeule différence près, que ſur l'un des bas-reliefs, qui eſt celui de la vigne Borgheſe, on lit ſur la cuiſſe de l'animal l'inſcription: *Soli Deo invicto Mithræ*, & près de l'endroit où Mithras lui enfonce le poignard, ces mots barbares *Nama Sebezio*. Ainſi, en expliquant cette figure, nous aurons une connoiſſance exacte de ce qui eſt repréſenté ſur les autres, que l'on peut voir dans les Antiquaires.

La ſimple deſcription des figures, qui repréſentent Mithras, annonce évidemment qu'il s'agit du ſoleil, de ſa puiſſance, & de ſes influences. Stace, dans une invocation qu'il fait à cet aſtre, & ſon ſçavaot Commentateur, ont bien compris cette mythologie. » Soleil, lit-on » dans Stace, ſoyez-moi favo-

» rable. Soit que je vous invo-
» que ſous le nom de Titan,
» ou ſous celui d'Oſiris, ou ſous
» celui de Mithras, lorſque
» dans les antres de la Perſe,
» vous preſſ-z les cornes d'un
» taureau rebelle, & qui fait
» tous ſes efforts pour ne pas
» vous ſuivre. »

Luctatius, interprétant ce paſſage, dit que ce ſont les Perſes qui les premiers ont honoré le Soleil dans des cavernes & dans des antres; & cela pour marquer que cet aſtre s'éclipſe quelquefois; que le taureau, dont Mithras tient les cornes avec une main, [ce qui eſt auſſi dans quelques monumens, mais non dans celui que nous venons de décrire] marque la lune, qui, indignée de ſuivre ſon frere, va au devant de lui, & cache ſa lumiere; mais, le ſoleil par cette action violente, fait voir ſa ſupériorité ſur cette planete. Quelques Anciens ont cru que le taureau ſignifioit la terre, & que le poignard que Mithras lui enfonce dans le cou, marquoit que le ſoleil par ſes rayons perçoit la ſuperficie de la terre, & la rendoit féconde. Que le ſoleil ait été regardé par les Anciens comme le maître & le dominateur de tous les aſtres, & qu'on ait cru qu'il en régloit le cours; c'eſt une choſe inconteſtable, comme nous le prouverons dans la ſuite par les témoignages de Cicéron & de Macrobe, ſi toutefois il eſt néceſſaire de le prouver. Mais que la lune, à cauſe de ſon croiſſant, ait été repréſentée par les cornes du taureau; c'eſt ce qu'on ne ſçauroit prouver; encore moins, que le Taureau ait figuré la terre, & que l'action du ſoleil, qui lui enfonce le poignard, ſoit le ſymbole de ces rayons qui portent par-tout la fécondité; ce ſont des allégories trop forcées, & qui n'ont nul fondement. Nous ſçavons tout ce que Thomas Hyde, M. Del Torré, & quelques Antiquaires ont dit ſur ce ſujet, & on nous diſpenſera de les copier; mais, tout bien conſidéré, voici ce que nous penſons de tous ces monumens de Mithras, qui inconteſtablement étoit le même que le ſoleil, non-ſeulement chez les Perſes, mais auſſi chez les Grecs & chez les Romains.

Ces derniers, qui porterent plus loin que les autres le culte de ce Dieu, avoient établi des myſteres en ſon honneur, comme nous le dirons dans la ſuite; & c'étoit dans la célébration de ces myſteres, que Mithras étoit honoré ſous les différens ſymboles que les monumens repréſentent. Il n'eſt pas douteux qu'ils n'aient voulu y marquer le cours de cet aſtre, ſa puiſſance, & ſes autres opérations. Nous regardons donc les monumens qui nous reſtent de ce Dieu, non comme les repréſentations du ſacrifice réel d'un taureau qu'on lui avoit immolé, mais comme une eſpece de planiſphere céleſte, par lequel on vouloit marquer la force du ſo-

leil, en le peignant dans l'attitude d'un jeune homme, qui enfonce un poignard dans le cou d'un des plus forts & des plus fiers animaux. Voilà sans doute la raison pour laquelle on a gravé sur les bas-reliefs les signes & les constellations. On voit dans l'ouvrage de M. Hyde sur un de ces monumens, le cancer, le scorpion, le serpent, le chien, le dauphin, la fleche, & le dragon, plusieurs étoiles très-bien marquées, & encore le lion, & plusieurs signes du zodiaque, comme aussi les planetes, du moins leurs symboles.

En effet, la fleche y peut représenter Mars; le caducée, Mercure; la foudre & l'aigle, Jupiter; la faulx, quoiqu'un peu moins reconnoissable, Saturne; & l'oiseau, qui ressemble à une colombe, Vénus. Ces cinq planetes, jointes au soleil & à la lune, qui sont au haut du bas-relief, forment les sept planetes; & il est évident en effet qu'on a voulu les représenter sur ce planisphere, avec les signes du zodiaque & quelques-unes des constellations. C'étoit donc le ciel, sur lequel le soleil domine, par rapport à nous, qu'on a voulu représenter, dans les bas reliefs que nous expliquons.

Mais, que signifie l'action de Mithras, qui, sous la figure d'un jeune homme fort & robuste, égorge le taureau, comme il paroît dans tous ces monumens, ou qui, dans un autre rapporté par M. Hyde, est debout sur cet animal, tenant un poignard de la main droite, & un globe de l'autre? Voici ce que nous pensons. Le Soleil, après avoir parcouru presque sans force & sans chaleur les signes Méridionaux, pendant l'hiver, reprend une nouvelle vigueur, lorsqu'il approche de notre Tropique, au commencement du printems, parcourt le Bélier; & entrant dans le signe du Taureau, il marque sa force en l'égorgeant. C'est alors en effet que la nature prend une nouvelle vigueur; car, selon Macrobe, le véritable printems, est lorsque, comme le rapporte Virgile, le Soleil entre dans le signe du Taureau, *Verum tempus jam obtinet, cùm dicente Virgilio:*

Candidus auratis aperit cùm cornibus annum Taurus, &c.

Voilà, pour le dire en passant, ce qui fit mettre sur la jambe de ce même Taureau, l'inscription, *Deo Soli invicto Mithræ*; inscription répétée sur les autels de ce Dieu, & sur d'autres monumens qui le représentent, avec peu de changement, comme *Soli invicto Mithræ, numini invicto Soli Mithræ ara, &c.* Tout cela marquoit que le Soleil, vainqueur de ce signe, alloit désormais porter la chaleur & la fécondité, & faisoit espérer une abondante récolte, comme le dit Jacques Gronovius en expliquant ces mêmes figures. Cette fécondité est désignée en-

core plus clairement ſur un de ces marbres, où la queue du taureau, à ſon extrêmité, a des épis de bled. Les autres figures, qui accompagnent ces monumens de Mithras, ſont aiſées à expliquer. Le cancer, qui ronge les parties du taureau, marque ſon empreſſement à chaſſer ce ſigne, le Soleil devant le parcourir bientôt après. Le ſerpent, étendu au bas de la figure du lion, eſt le ſerpentaire, qui occupe une ſi grande partie dans le Ciel. Les autres ſignes du zodiaque ſont là pour marquer que le Soleil doit les parcourir pendant l'été. Le lion, qui étoit un des ſymboles particuliers de Mithras, comme il paroît par une antique, ſur laquelle il eſt repréſenté ſous la figure d'un lion, avec ſon étoile & cette inſcription, *Leo Mithriacus*, doit ſur-tout y être, comme il y eſt en effet, le Soleil étant dans ſa plus grande force, lorſqu'il entre dans ce ſigne; & il ſe trouve dans le marbre que nous expliquons, au-deſſus du cancer, parce qu'effectivement le Soleil y entre en ſortant de ce ſigne. Les autres étoiles & les conſtellations y ſont auſſi, comme devant être dans un planiſphere céleſte.

Les deux jeunes hommes, vêtus & coëffés comme Mithras, dont l'un tient élevé ſon flambeau allumé, pendant que l'autre le tourne vers la terre pour l'éteindre, ſont certainement, comme les Antiquaires l'ont dit de concert, des ſymboles du Soleil levant & du Soleil couchant, & il eſt inutile de s'y arrêter davantage. On doit penſer la même choſe des deux flambeaux, l'un élevé, & l'autre baiſſé vers la terre, qui dans un des monumens de Mithras, ſont attachés à deux arbres, l'un devant, l'autre derriere, le taureau égorgé. On ne peut pas douter non plus que les deux étoiles qui ſont ſur la tête des jeunes hommes, dont nous venons de parler, dans un marbre expliqué par Gruter, ne ſoient l'étoile du matin & celle du ſoir, comme le dit ce ſçavant Antiquaire dans un de ces marbres rapportés par Thomas Hyde. Le jeune homme, qui tient le flambeau élevé, eſt debout, & il doit être dans cette attitude, comme devant porter la lumiere ſur la terre. Celui qui éteint ſon flambeau, eſt aſſis, & paroît accablé de triſteſſe, pour marquer que ſa lumiere va diſparoître; & que la terre étant dans les ténebres & dans l'obſcurité, les hommes vont être livrés au chagrin & à l'inquiétude.

Des deux arbres, auxquels ſont attachés les flambeaux, l'un [& c'eſt celui qui eſt du côté du Soleil levant] n'a que des fueilles, pendant que celui qui eſt au Soleil couchant, eſt chargé de fruits; ce qui marque le printems & l'automne.

Le Soleil ſur ſon char, au haut du marbre, dont les chevaux paroiſſent agités, mar-

que le Soleil à midi, & dans toute sa force; comme la Lune aussi sur son char, & dont les chevaux semblent si fatigués, qu'il y en a même un qui est couché, signifie que le Soleil l'éclipse, & l'oblige de se cacher.

Les deux figures, entortillées de serpens, marquent l'obliquité de l'Écliptique; ce qu'on peut confirmer par un monument singulier, que D. Bernard de Montfaucon a fait dessiner, sur lequel on voit les signes du zodiaque coupés par un serpent, qui en fait le tour à plusieurs replis.

Les aurels & les phioles, qui forment une espece de corniche au haut de ce marbre, nous apprennent l'usage dont ils étoient dans les mysteres de Mithras, qui étoient toujours accompagnés de sacrifices.

Le corbeau, qu'on voit dans ce même marbre, doit être regardé comme un oiseau consacré au Soleil, ou à Mithras, ainsi qu'il est sûr par tous les Anciens, qu'il l'étoit. Les Prêtres mêmes de Mithras étoient appellés Coraces, terme qui veut dire des corbeaux, & Hiéroeoraces, ou corbeaux sacrés, à cause de cet oiseau qui étoit consacré à ce Dieu; comme ils sont aussi appellés Léontiques, parce que le lion étoit, ainsi que nous venons de le dire, son symbole particulier.

Les autres figures de Mithras, rapportées par les Antiquaires, peuvent s'expliquer aisément. Il y en a deux fort singulieres dans le voyage d'Italie de D. Bernard de Montfaucon. L'une représente un homme avec une tête de lion, qu'un serpent, après avoir entortillé son cou & ses épaules, surpasse de toute sa tête. *Superat capite & cervicibus altis.* Cette figure a quatre ailes, dont deux sont baissées vers la terre, & les deux autres élevées vers le Ciel. De la gueule du lion sort une longue bandelette, qui flotte au gré du vent. L'autre figure est montée sur un globe; le serpent l'entortille depuis le bas du globe jusqu'au-dessus de la tête, & se repliant sur le devant, il met la sienne dans sa gueule. Cette figure a aussi quatre ailes disposées de même, c'est-à-dire, deux baissées & deux élevées; mais, au lieu de flambeau, elle tient deux clefs des deux mains. Ces deux figures sont inconteſtablement le dieu Mithras. Plusieurs Auteurs assurent qu'on le représentoit avec la tête d'un lion, ainsi que nous l'apprenons de Tertullien & de Saint Jérôme. Lactatius même, dont nous avons parlé ci-devant, dit que Mithras en habit Persan, avoit la tête d'un lion, ornée d'une tiare, & qu'il tenoit des deux mains les cornes d'un taureau; sur quoi il est bon de remarquer en passant, que quoiqu'on trouve des figures de ce Dieu avec la tête d'un lion, comme sont les deux que nous expliquons, il n'est pas représenté ainsi sur les monumens où il égorge le taureau.

Quoi qu'il en soit, les autres

ſymbobles de ces deux figures peuvent s'expliquer ainſi. Les quatre aîles montrent la rapidité du cours du Soleil; les deux, qui ſont élevées vers le Ciel, marquent le lever de cet aſtre; & les deux qui ſont baiſſées, ſon coucher; le ſerpent qui entortille ces figures, l'obliquité du cours du Soleil, qui eſt la même que celle de l'Écliptique, d'où cet aſtre ne ſort jamais. Les clefs, qui ſont dans les mains de l'une de ces deux figures, ſignifient que le Soleil ouvre & ferme le jour, & qu'il eſt le maître de la nature. Enfin, le globe qu'elle tient ſous ſes pieds, nous apprend que cet aſtre en fait le tour, & répand ſa lumiere & ſes influences favorables ſur-tout l'Univers.

Remarquons, avant que de paſſer outre, que ſur un marbre de la galerie Juſtinienne, & ſur deux autres, dont l'un eſt rapporté dans l'ouvrage de M. Del Torré, & l'autre dans Béger, les figures de Mithras qui égorge le taureau, ſont aîlées, ainſi que la figure du jeune homme qui porte une torche allumée; ce qui ne fait que confirmer ce que nous avons avancé, qu'on vouloit marquer par-là, avec quelle rapidité le Soleil faiſoit le tour du monde. Il y a auſſi quelques variétés ſur ces anciens monumens, qui ne ſont peut-être que l'effet du caprice de l'ouvrier. Ainſi, quelquefois les deux jeunes hommes qui portent les deux flambeaux allumés, les tiennent tous deux tournés en haut, quelquefois tous deux tournés vers la terre; quelquefois auſſi celui de ces deux jeunes hommes que nous avons dit marquer le jour naiſſant, ſe trouve derriere le taureau, pendant que celui qui repréſente le coucher du Soleil, ſe trouve devant.

Voilà, à ce que nous croyons, l'explication la plus vraiſemblable de tous les ſymboles qui accompagnent la figure de Mithras, ſi toutefois on n'aime mieux dire que ce Dieu paroît au milieu de ces figures, monté ſur un taureau qu'il égorge, pendant que deux jeunes autres Mithras ſont, l'un devant, l'autre derriere, pour marquer le lever, le coucher, & le midi, tems auquel le Soleil eſt dans ſa plus grande force; ce qui eſt très-bien exprimé par ſon action ſur le taureau, l'un des plus forts & des plus courageux des animaux.

Nous ne diſſimulerons pas cependant qu'il y a des Mythologues, qui prétendent que le taureau déſigne la Lune, & que le Soleil, en tenant l'animal par les cornes, ſemble forcer cette planete à le ſuivre; ainſi qu'il paroît que Stace a voulu le faire entendre par ce vers:

Indignata ſequi torquentem cornua Mithram;

Ou, ce qui revient à peu près à la même idée, qu'on a voulu par ce ſymbole nous apprendre,

que le Soleil eſt le Modérateur de tous les aſtres, & le Maître de leurs mouvemens. Martianus Capella, en parlant du Soleil, s'exprime ainſi :

Nam medium tu curris iter dans ſolus amicam
Temperiem ſuperis, compellens atque coërcens
Sidera ſacra Deum, cùm legem curſibus addis.

Cicéron, parlant du même aſtre, dit qu'il eſt le chef & le conducteur de tous les autres, *dux, princeps, & moderator luminum reliquorum ;* ce que Macrobe explique ainſi : » Le Soleil, dit-il, eſt appellé le » Modérateur des autres, parce » que c'eſt lui qui regle leurs » cours ; de ſorte que quand » ils s'en ſont éloignés, à une » certaine diſtance il les force » de revenir ſur leur route, » & de s'en rapprocher. »

Il eſt bon d'obſerver que parmi les bas-reliefs de Mithras il s'en trouve trois, l'un tiré de la galerie Juſtinienne, l'autre de Béger, & le troiſieme rapporté par M. Del Torré, où au lieu du jeune homme qui égorge le taureau, c'eſt une femme avec des ailes qui fait cette opération. Dans deux de ces marbres ſont les deux jeunes hommes qui portent les flambeaux, pour déſigner le matin & le ſoir ; dans celui de Béger, il n'y a qu'un autel. Ces trois monumens ne repréſentent point Mithras, & nous n'y voyons ni les ſignes, ni les conſtellations qui ſont ſur les autres. Il faut donc en revenir au ſentiment d'Hérodote, qui dit que les Perſes honoroient, ſous le nom de Mithras, la Vénus céleſte, dont le culte leur étoit venu des Aſſyriens. Car, c'eſt-elle ſans doute, & non une Victoire, comme l'a cru Béger, qui eſt repréſentée ſur ces trois bas-reliefs. De-là on peut conclure que les Romains, qui avoient reçu des Perſes la connoiſſance & le culte de Mithras, employoient auſſi dans leurs myſteres, les types & les repréſentations de la Vénus céleſte, honorée par cet ancien peuple.

Nous devons obſerver, 1°. que les bas-reliefs que l'on vient d'expliquer, repréſentent des antres & des cavernes, qui ſont très-reconnoiſſables pour la plupart, parce que c'étoit dans des cavernes & dans des antres qu'on célébroit les myſteres de Mithras.

2°. Que le culte de Mithras, avant que d'arriver en Grece & à Rome, avoit paſſé des Perſes dans la Cappadoce, où Strabon qui y avoit voyagé, dit qu'il avoit vu un grand nombre de Mages.

3°. Que le même culte avoit auſſi pénétré dans la Médie, puiſque Lucien, dans ſon Dialogue du conſeil des Dieux, dit que Mithras étoit un dieu Mede. » Ce » Mithras, dit-il, qui porte un » candys & une tiare, qui ne » ſçait pas parler Grec, & qui » n'entend pas même quand on » boit à ſa ſanté. »

4°. Que quand les Perſes diſoient que Mithras étoit né d'une pierre, cela ſignifioit, ou le feu qui ſort de deux cailloux qu'on frappe l'un contre l'autre, ou que c'étoit de cette maniere qu'on avoit eu l'uſage du feu; ce qui revient à la fable rapportée par Plutarque, qui dit que Mithras, né lui même d'une pierre, & ſouhaitant d'avoir un fils ſans le commerce des femmes, avoit couché avec une pierre, de laquelle il avoit eu un fils nommé Diorphus, ou la lumiere.

5°. La fable par laquelle on apprenoit que Mithras étoit un voleur de bœufs, qu'il conduiſoit dans des antres, ſignifioit, comme le dit Porphyre, que le Soleil qu'on regardoit comme l'auteur de la fécondité de toute la nature, opéroit cette fécondité d'une maniere cachée. Car, comme les voleurs, dit cet Auteur, cachent avec ſoin les choſes qu'ils ont dérobées, de même la chaleur du Soleil, ſource de la fécondité, ne la procure que d'une maniere cachée & inviſible.

MITHRENE, *Mithrenes*, (*a*) lieutenant de Darius. Ce Prince lui avoit confié le Gouvernement de la citadelle de Sardes. Mais, lorſque Mithrene apprit qu'Alexandre le Grand approchoit de la place, & qu'il n'en étoit plus qu'à quelque ſoixante-dix ſtades, il alla au devant de lui avec les premiers de la ville, pour lui livrer & la ville & la citadelle avec l'argent que l'on y gardoit. Alexandre fit de grands honneurs à Mithrene, & le tint auprès de lui en grande conſidération, pour attirer les autres par ſon exemple. Quelque tems après, il lui donna le gouvernement de l'Arménie. Il eſt nommé Mithinne dans Diodore de Sicile.

MITHRES [C. CURTIUS], *C. Curtius Mithres*, (*b*) en faveur duquel Cicéron écrivit une lettre de recommandation à P. Servilius.

» C. Curtius Mithres, dit » Cicéron, eſt comme vous ſça» vez affranchi de Poſthumius » mon bon ami; mais, il m'ho» nore & me reſpecte autant que » ſon Patron même. Toutes les » fois que j'ai été à Epheſe, » j'ai été reçu chez lui comme » chez moi-même; & il eſt ar» rivé bien des choſes où j'ai » reconnu ſa bonne volonté » & ſa fidélité. Ce qui fait que » quand j'ai affaire en Aſie » pour moi, ou pour quelqu'un » de mes amis, j'ai coutume » de m'adreſſer à lui, de » l'employer où j'ai beſoin » de ſon miniſtere, & de me » ſervir de ſa maiſon & de » ſon bien, comme ſi c'étoit à » moi. Je vous marque ces cho» ſes avec plus d'étendue, pour » vous faire connoître que je » vous écris, non d'un manie» re commune, ni par parade

(*a*) Quint. Curt. L. III. c. 12. L. V. c. 8. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 6. Diod. Sicul. pag. 573.

(*b*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epiſt. 69.

» de mon crédit, mais comme » pour un homme qui eſt de » mes plus intimes amis. Ainſi, » je vous prie de l'aider & de » lui faire plaiſir pour l'amour » de moi, dans le procès qu'il » a contre un particulier de » Colophon pour un fond de » terre, & dans ſes autres af- » faires, autant que vous le » pourrez en conſcience & » ſans vous incommoder; quoi- » qu'à vrai dire, comme je con- » nois ſa modeſtie & ſa rete- » nue, je ne crois pas qu'il » vous ſoit aucunement à char- » ge. Si par ma recommanda- » tion jointe à ſa probité, il » peut vous porter à avoir quel- » que conſidération pour lui, » il croira être au deſſus de » tout. Je vous prie donc, au- » tant que je puis vous prier, » de le prendre ſous votre pro- » tection, & de le mettre au » nombre de ceux que vous ho- » norez de votre amitié. Cepen- » dant, je m'emploirai ſoi- » gneuſement & avec affection » à tout ce que vous ſouhai- » terez de moi, & où je croi- » rai qu'il ira de votre honneur » & de vos intérêts. »

MITHRÈS, *Mithres*, Μίθρης, le même que Mithras. *Voyez* Mithras.

MITHRIAQUES, *Mithriaca*, (*a*) nom que l'on a donné aux myſtetes de Mithras.

Comme les Perſes n'avoient point de temples, & qu'ils célébroient les fêtes de Mithras dans des cavernes, ainſi qu'ils l'avoient appris de leur légiſlateur Zoroaſtre, qui le premier, ſelon le témoignage de Porphyre, avoit choiſi pour cela un antre arroſé de fontaines, & couvert de verdure, les Romains, à leur exemple, célébroient les mêmes myſteres de ce Dieu, dans des antres & dans des cavernes; & quand cela ne paroîtroit pas par les marbres mêmes qui nous reſtent, & qui repréſentent Mithras dans un antre, & que toute l'antiquité ne ſeroit pas, comme elle l'eſt, d'accord ſur ce ſujet, les inſcriptions qui nous reſtent, ne laiſſeroient aucun lieu d'en douter. On voit en effet encore les noms de quelques-uns de ceux qui avoient conſacré des antres à ce Dieu. *Deo Soli invicto Mithræ Soſimus ſpeleum conſtituit. Speleum Tib. Claudius voti compos dedit.*

Rien n'étoit égal aux peines, aux tourmens, aux fatigues qu'il falloit eſſuyer pour être initié aux myſteres de ce Dieu. On éprouvoit celui qui demandoit cette initiation, en lui impoſant des choſes ſi difficiles, que ſouvent il y ſuccomboit & mouroit dans l'exécution. Nonnus diſoit qu'il falloit paſſer par quatre vingts ſortes d'épreuves. Pour ne pas effaroucher ceux qui ſe préſentoient pour être initiés, on commen-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 201. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 270. *& ſuiv.*

93

ſoit, dit cet Auteur, par les épreuves les moins difficiles. D'abord, on les faiſoit baigner, puis on les obligeoit de ſe jetter dans le feu; enſuite, on les reléguoit dans un lieu déſert, où ils étoient ſoumis à un jeune rigoureux, qui, ſelon Nicétus, duroit cinquante jours. Après cela, continue Nicétus, on les fuſtigeoit pendant deux jours entiers, & on les mettoit pendant vingt autres dans la neige. Lorſqu'on avoit paſſé par toutes ces épreuves, on étoit admis aux myſteres de Mithras. Parmi les autres cérémonies de l'initiation, on mettoit un ſerpent dans le ſein de celui qui vouloit participer aux myſteres de ce Dieu; & Arnobe dit que ce ſerpent étoit d'or. On ſçait que cet inſecte, qui reprend tous les ans une nouvelle vigueur, en changeant de peau, étoit un des ſymboles du Soleil, dont la chaleur ſe renouvelle au printems, lorſqu'il commence à parcourir les ſignes ſeptentrionaux.

Ces myſteres, au reſte, étoient également abominables & impies, puiſqu'on y immoloit des victimes humaines, comme l'inſinue Porphyre. Il eſt vrai que l'empereur Adrien abolit la coutume d'y immoler des hommes, mais Commode la rétablit, puiſque ſelon Lampride, il fouilla par l'homicide les myſteres de ce Dieu, *ſacra Mithriaca homicidio vero polluit.* Il eſt vrai qu'on ne peut pas conclure de ce paſſage que cet homicide fût un véritable ſacrifice; mais, le fait que raconte Socrate dans ſon hiſtoire Eccléſiaſtique, ne laiſſe aucun lieu de douter qu'on n'immolât des victimes humaines à Mithras, puiſque cet Auteur rapporte que les chrétiens d'Alexandrie, ayant découvert un antre fermé depuis long-tems, dans lequel la tradition portoit qu'on avoit autrefois célébré les myſteres dont nous parlons, ce que prouvoit encore le nom de Mithrius, que portoit ce lieu, on y trouva des os & des crânes d'hommes, qu'on en retira, pour les faire voir au peuple de cette grande ville.

Nous avons dit que ces myſteres étoient auſſi impies qu'abominables. En effet, pour leur donner plus de crédit dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme, tems auquel ils furent le plus en vogue, on voulut imiter les ſaintes pratiques des Chrétiens, principalement le Baptême & le myſtere de l'Euchariſtie, & pour cela on jettoit de l'eau ſur les initiés, & on leur préſentoit du pain & du vin, afin, diſoit-on, de les régénérer & de leur donner une nouvelle vie. Nous ne citerons pour le prouver que le ſeul Tertullien, quoique bien d'autres Auteurs aient dit la même choſe. *Per lavacrum*, dit-il, *Mithras ſignat illic in frontibus milites ſuos, celebrat panis oblationem, & imaginem reſurrectionis induit*, &c.

La principale fête de Mi-

roit par les Conſulats qui y ſont déſignés. Enfin, ce culte fut entiérement aboli par les ſoins de Gracchus, Préfet du Prétoire.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, nom qui a été commun à pluſieurs Princes & à quelques grands hommes, que nous allons faire connoître.

ROIS DE PONT

du nom de Mithridate.

MITHRIDATE I, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*a*) fils d'Ariobarzane I, vivoit environ quatre cens ans avant Jeſus-Chriſt.

On croit que ce Mithridate eſt celui dont parle Juſtin, & & qui avoit formé une entrepriſe ſur Héraclée, de concert avec Cléarque banni de cette ville; Mithridate fut trahi par Cléarque, qui l'arrêta, & ne lui rendit la liberté qu'au moyen d'une groſſe rançon, qui lui ſervit à lever des troupes, avec leſquelles il ſe rendit maître d'Héraclée. Le commencement de la tyrannie de Cléarque eſt de l'an 364 avant Jeſus-Chriſt. Ainſi, l'aventure de Mithridate eſt de quelqu'une des années précédentes.

Diodore de Sicile ne nous apprend point à qui ce Mithridate avoit ſuccédé; mais, on peut ſuppléer à ſon ſilence, par un mot échappé à Xénophon. Cet Hiſtorien termine ſa Cyropédie par une réflexion générale ſur la corruption des mœurs & du gouvernement des Perſes; & pour preuve, il cite l'exemple d'un Mithridate qu'on a vu, dit-il, obtenir la faveur du Roi, en lui livrant ſon pere Ariobarzane. Ce paſſage n'a pas beſoin d'explication, parce que Xénophon ne mit la derniere main à ſa Cyropédie que dans un âge très-avancé, & il mourut vers l'an 360 ou 359 avant Jeſus-Chriſt.

Cornélius Népos, rapportant la mort du Satrape Datamès, fils de Camiſſarès, dit qu'il fut aſſaſſiné par un des Seigneurs révoltés, qu'il nomme Mithridate, fils d'Ariobarzane. Ce Mithridate n'eſt point différent de Mithridate I, puiſque la mort de Datamès doit être arrivée vers l'an 361 avant Jeſus-Chriſt. *Voyez* Datamès.

MITHRIDATE II, *Mithridates*, Μιθριδάτης. (*b*) étoit fils d'Ariobarzane II. C'eſt celui que Diodore de Sicile, ſous l'an 316 avant Jeſus-Chriſt, nomme parmi les alliés d'Eumene, & qu'il dit être deſcendu de l'un des ſept Perſans conjurés contre le Mage, & auquel ſa bravoure avoit acquis une grande célébrité. Sous l'an 302 il en parle encore, & dit qu'Antigonus, dans le parti duquel il étoit, le ſoupçonnant d'une intelligence avec

(*a*) Juſt. L. XVI. c. 4. Diod. Sicul. p. 500. Corn. Nep. in datam. c. 4, 10, 11. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 11. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. XIX. p. 75. *& ſuiv.*

(*b*) Diod. Sicul. p. 692, 791. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 71. *& ſuiv.*

Caſſandre, le fit tuer lorſqu'il étoit avec lui dans la Myſie; il ajoute qu'il avoit été pendant 35 ans Souverain des villes de Cius & de Carine, ſituées l'une & l'autre en Myſie. Sa Dynaſtie ou Principauté paſſa à ſon fils, nommé Mithridate comme lui.

MITHRIDATE III, *Mithridates*, Μιθριδάτης (*a*) fils du précédent. Il n'eut pas plutôt pris poſſeſſion des États de ſon pere, qu'il les augmenta par les conquêtes qu'il fit dans la Paphlagonie & dans la Cappadoce; c'eſt ce même Mithridate qu'Appien nomme le fondateur, Κτίστης, & il eſt le premier des Rois de Pont, qui ait été véritablement ſouverain, ſes prédéceſſeurs ayant été dépendans, ou du roi de Perſe, ou des ſucceſſeurs d'Alexandre.

Il eſt parlé, dans Plutarque & dans Appien, de ce Mithridate le fondateur dont le regne dura 36 ans; mais, ils mêlent à leur récit pluſieurs choſes peu exactes. Ils font mention l'un & l'autre du ſonge Prophétique qui annonçoit la grandeur future de ce jeune Prince, & ſur la foi duquel Antigonus réſolut de le faire périr. Diodore de Sicile nous apprend cependant qu'Antigonus mépriſoit beaucoup les ſonges & les préſages; ce qui doit rendre ce conte très-ſuſpect. Démétrius, fils d'Antigonus, découvrit, dit-on, à Mithridate le péril où il étoit, & l'engagea à quitter la Cour. Plutarque, donnant à ce Mithridate le titre de fils d'Ariobarzane, fait voir qu'il l'a confondu avec ſon pere, nommé Mithridate comme lui; d'ailleurs, il dit qu'il étoit du même âge que Démétrius, qui n'avoit alors que 22 ans, ainſi que Diodore de Sicile nous l'apprend, & que le ſuppoſe le récit de Plutarque. Cependant, Mithridate, fils d'Ariobarzane, regnoit depuis 35 ans, & il falloit qu'il eût commencé l'an 336 avant Jeſus-Chriſt, au plus tard, c'eſt-à-dire, deux ans avant la naiſſance de Démétrius, l'an 334. D'ailleurs, Hiéronyme de Cardie, cité par Lucien, prétend que ce Mithridate le fondateur mourut âgé de 84 ans. Diodore de Sicile dit qu'il avoit regné 36 ans; il commença au plutôt l'an 301, ainſi il eſt mort l'an 266, & il doit être né l'an 350; il étoit donc âgé de 50 ans, l'an 301, lorſque ſon pere fut mis à mort, & il avoit 29 ans de plus que Démétrius; ce qui fait voir qu'il n'étoit pas du même âge que lui, comme l'a cru Plutarque. Appien aſſure que Mithridate le fondateur étoit du ſang royal de Perſe, & que les rois de Pont & de Cappadoce avoient une même origine.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 890. Appian. pag. 249. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 71. *& ſuiv.*

MITHRIDATE,

MITHRIDATE IV, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*a*) a dû regner vers l'an 250 avant Jeſus-Chriſt. Ce Prince épouſa une fille de Séleucus Callinicus, roi de Syrie, dont il eut Laodice qui fut mariée à Antiochus le Grand.

MITHRIDATE V, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*b*) ſurnommé Évergete, étoit fils de Pharnace. Il eſt le premier de ſa race qui ait fait alliance avec les Romains. Il leur avoit fourni quelques ſecours dans la troiſieme guerre de Carthage, & dans celle contre Ariſtonic. Il reçut en récompenſe la grande Phrygie, démembrée des États des rois de Pergame ſur laquelle il avoit déjà d'anciennes prétentions. Son pere Pharnace avoit ajouté à ſon Royaume la ville de Sinope, conquête importante, & qui devint la réſidence des rois de Pont, & la capitale de leurs États. Mithridate Évergete périt dans cette ville, par la conſpiration de quelques Seigneurs de ſa Cour, laiſſant deux fils, dont l'aîné qui ſuit, étoit dans ſa douzieme année. Cette mort, & par conſéquent le commencement du regne de Mithridate le Grand, peuvent ſe rapporter à l'an de Rome 629.

Il nous reſte une médaille de Mithridate Évergete, ſur laquelle on voit la date 173, ΡΟΓ, ſans autre caractere. En ſuppoſant, comme il y a beaucoup d'apparence, que l'ere des rois de Pont avoit commencé à la fin de l'an 306, ou dans le courant de l'an 305 avant Jeſus-Chriſt, la date de 173 tombera ſur l'an 134 avant Jeſus-Chriſt. Mithridate Évergete, ayant envoyé du ſecours aux Romains, lors de la troiſieme guerre Punique, regnoit déjà vers l'an 148 ou 149.

MITHRIDATE VI, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*c*) fils du précédent, naquit l'an 132 avant Jeſus-Chriſt. Il fut d'abord ſurnommé Eupator, & enſuite le Grand. L'hiſtoire a remarqué que l'année de l'avénement de Mithridate Eupator à la Couronne, auſſi bien que celle de ſa naiſſance, fut ſignalée par l'apparition d'une Comete, qui fut vue pendant ſoixante-dix jours, & dont l'éclat étoit ſi vif que tout le Ciel ſembloit être en feu; car, dit-

(*a*) Juſt. L. XXXVIII. c. 5. Roll. Hiſt. Anc. T. IV. p. 12.

(*b*) Juſt. L. XXXVII. c. 1. L. XXXVIII. c. 5 Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 12. T. V pag. 199, 210. Hiſt. Rom. Tom. V. pag. 582. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. X. p. 479. Tom. XIX. p. 83.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 413. Appian. p. 171. *& ſeq.* Juſt. L. XXXVII c. 1. *& ſeq.* L. XXXVIII. c. 1, 2 *& ſeq.* L. XL. c. 1. Plut. Tom. I. p. 381, 465. *& ſeq.* Vellei. Paterc. L. II. c. 18, 40. Dio. Caſſ. pag. 2, 3. *& ſeq.* Tacit. Annal. L. II. c. 55. L. III. c. 62, 73. L. IV. c. 14, 36 Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 12. Tom. V. pag. 210, 324 *& ſuiv.* Hiſt Rom. Tom. V p. 443, 444, 581. *& ſuiv.* Tom. VI. pag. 68. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag 354, 355, 358, 359. Tom. V. p. 179. *& ſuiv.* Tom. X pag. 480, 481. T. XIV. p. 304. *& ſuiv.* T. XIX. p. 72. *& ſuiv.*

on, ſa grandeur [en y comprenant ſans doute la chevelure, ou la queue] rempliſſoit la quatrieme partie du Ciel, ſa lumiere effaçoit celle du Soleil même; & lorſqu'elle ſe levoit ou ſe couchoit, il lui falloit l'eſpace de quatre heures, ſoit pour ſe développer, ſoit pour ſe cacher entiérement. Nous laiſſons aux Aſtronomes à juger ſi cette deſcription n'eſt point exagérée, & ſi la flatterie n'a pas embelli la Comete pour relever la gloire du Prince dont on prétendoit qu'elle avoit préſagé la grandeur. Ce qu'il nous convient d'obſerver, c'eſt que les Cometes ont avec raiſon perdu aujourd'hui de leur crédit, qui n'a jamais eu d'autre fondement, qu'une admiration ſtupide pour tout ce qui eſt extraordinaire, & la manie de vouloir pénétrer l'avenir, dont Dieu ſeul s'eſt réſervé la connoiſſance.

Il eſt certain que la ſituation, où ſe trouva Mithridate commençant à regner, n'annonçoit pas ce qu'il devint dans la ſuite. Rien ne paroiſſoit moins terrible; un Royaume nullement comparable à pluſieurs de ceux dont les Romains avoient déjà triomphé; un Roi enfant, & expoſé aux embûches continuelles de tuteurs perfides, qui tenterent toutes les voies imaginables pour le faire périr. C'eſt pourtant dans cet état d'obſcurité & de foibleſſe que ſe forma le plus grand Roi de l'Univers, ſupérieur infiniment à tous les Princes ſes contemporains, & dont les exploits égalent ceux des plus illuſtres conquérans des ſiecles qui l'avoient précédé; ennemi le plus redoutable que Rome ait eu depuis Annibal, qui ſoutint contre les Romains, parvenus alors au plus haut degré de leur puiſſance, une guerre de trente ans avec différens ſuccès; & qui, ayant eu en tête les plus habiles généraux, L. Sylla, L. Lucullus, Cn. Pompée, à meſure qu'il étoit vaincu, acquéroit de plus grandes forces, & devenoit plus terrible par ſes pertes & par ſes diſgraces.

La mauvaiſe volonté de ſes tuteurs tourna à ſon avantage. Ils eſſayerent de lui faire monter un cheval farouche & indompté, l'obligeant de courir & de s'exercer au javelot en même-tems. Sa force & ſon adreſſe le préſerverent de tout danger; & il devint le meilleur cavalier de ſon Royaume. Ils eurent recours enſuite au poiſon. Mais, le jeune Prince, qui ſe défioit d'eux, ſe précautionna par l'uſage des contrepoiſons; & ſeul entre tous les hommes, il contracta l'habitude de prendre du poiſon tous les jours, après s'être muni d'antidote; de façon que dans le déſeſpoir de ſes affaires, lorſqu'il voulut s'empoiſonner, il ne put parvenir à mourir par cette voie. La néceſſité lui avoit même fait acquérir de grandes connoiſſances en ce genre; & il fut l'inventeur de pluſieurs eſpeces

de contrepoiſons, dont un a retenu ſon nom. Enfin, comme il appréhenda que ſes ennemis ne vouluſſent exécuter par le fer ce qu'ils avoient manqué par le poiſon, il s'éloigna entiérement des villes; & ſous prétexte d'une forte paſſion pour la chaſſe, il vécut, s'il en faut croire Trogue Pompée abrégé par Juſtin, ſept ans entiers dans les forêts; ſans entrer non-ſeulement dans aucune ville, mais même ſous aucun toit ruſtique, paſſant les nuits dans les bois, ſouvent ſans que perſonne connût l'endroit de ſa retraite; du reſte s'exerçant à pourſuivre, à fuir, à combattre les bêtes féroces; & par ces violens exercices, il acquit une force de corps & une vigueur de ſanté, qui le mirent en état de réſiſter à toutes les fatigues, & qui ne l'abandonnerent point même dans la vieilleſſe.

Cette vie étoit fort propre à lui inſpirer une férocité de caractere, qui dégénérât en cruauté; & les dangers, auxquels il ſe voyoit continuellement expoſé de la part de ceux qui avoient le plus de raiſon d'être attaché à ſa perſonne, devoient encore aigrir ſon humeur. Auſſi fut-il cruel à l'excès. Non-ſeulement il fit mourir, lorſqu'il eut repris l'autorité, ſes tuteurs qui le méritoient bien, mais il n'épargna pas même ſa mere qu'il ſoupçonna apparemment d'avoir trempé dans leurs mauvais deſſeins. Il ôta auſſi la vie à ſon frere, craignant ſans doute en lui un concurrent. Ses fils, ſes filles, ſes femmes éprouverent en différens tems ſa barbarie, comme nous le dirons dans la ſuite. Nous ne parlerons pas de ſes cruautés contre les Romains, quoique la guerre ait auſſi ſes loix, & que même entre ennemis on doive reſpecter les droits de l'humanité.

Il devint encore, par une ſuite de cette même éducation ſauvage & laborieuſe, grand buveur & grand mangeur; & c'eſt ce qui, ſelon quelques-uns, lui fit donner le ſurnom de Dionyſius ou de Bacchus. D'autres Auteurs donnent à ce ſurnom une origine plus honorable, ſuivant les idées Payennes. Ils diſent que lorſqu'il étoit encore au berceau le tonnerre tomba ſi près de lui, qu'il brûla ſes langes & quelques parties de ſes cheveux, ſans lui faire aucun mal; & que cette aventure, qui reſſemble à ce que la fable raconte de Bacchus, lui fit appliquer le nom de ce Dieu. Quoi qu'il en ſoit, ce qui eſt conſtant c'eſt que Mithridate non-ſeulement buvoit beaucoup, mais s'en piquoit tellement qu'un jour dans un repas il fit propoſer un prix pour celui qui l'emporteroit par cet endroit ſur les autres convives, & le prix lui fut adjugé. Belle victoire pour un Roi! au reſte, il ne paroît pas que les plaiſirs de la table lui aient fait négliger ſes affaires, l'ambition étoit ſa paſſion dominante; & elle ſe manifeſta de bonne heure.

Il ne se vit pas plutôt paisible possesseur de ses États, qu'il songea non à les gouverner, dit Justin, mais à les agrandir. Si cet Auteur a prétendu en cela, comme il y a apparence, lui donner un éloge, il s'est assurément bien trompé. Les premiers exploits de Mithridate furent contre les Scythes, & les autres nations barbares, & même quelques colonies Grecques, qui habitoient le nord du Pont Euxin. Il subjugua toute cette côte jusques au Bosphore & aux Palus-Méotides. De si grands succès lui enflerent le courage, & lui firent concevoir le projet de la Monarchie universelle. Strabon, Auteur très-judicieux, & très-bien instruit de ce qui regarde ce Prince, dit que dès-lors il pensa à pénétrer par cette route jusqu'à la mer Adriatique pour aller attaquer les Romains. Mais, les affaires d'Asie l'appellerent ailleurs, & lui offrirent des conquêtes plus faciles & plus sensées. Dans ses premieres guerres, où il avoit eu affaire à des peuples féroces, son corps s'étoit endurci de plus en plus contre les fatigues, & son courage contre les dangers. Ses troupes, accoutumées à traverser des déserts & de grands païs incultes, & à souffrir la faim & la rigueur du froid, étoient devenues invincibles sous un Roi puissant & belliqueux, qui le plus souvent marchoit à leur tête. Ainsi, elles devoient avoir bon marché des Asiatiques, nations de tout tems efféminées & amollies à l'excès par les délices du païs.

L'Asie mineure étoit alors divisée en plusieurs États, qui, sans être sous la domination directe des Romains, respectoient néanmoins leur grandeur, & en recevoient presque la loi. Surtout, dès qu'il naissoit quelque trouble, quelque querelle entre les peuples de ces contrées, les Romains ne manquoient pas de s'en rendre les arbitres, & leurs avis étoient des ordres. Mithridate, Prince fier & ambitieux, bien loin de souffrir patiemment cette domination, ne pensoit à rien moins qu'à se substituer en leur place. Il comptoit pour peu d'envahir les États de ses voisins, dont réellement aucun n'étoit en état de lui résister. C'étoit aux Romains qu'il en vouloit; & ne pouvant douter qu'il ne se les attirât pour ennemis, dès qu'il entreprendroit de s'étendre, parce qu'ils étoient toujours attentifs à empêcher l'oppression des foibles, & l'agrandissement de ceux qui pouvoient leur faire ombrage, il forma tout d'un coup son plan de les chasser entiérement de l'Asie. Pour être à portée d'attaquer avec avantage la province Romaine, il voulut s'instruire par ses yeux. Il en fit le voyage, déguisé avec quelques amis; il la parcourut toute entiere sans être connu de personne, examinant les villes, les postes importans, les passages des rivieres, & tout ce qui

pouvoit lui en faciliter la conquête.

Il avoit contre eux un ſujet de guerre tout prêt, fondé ſur ce qu'ils lui avoient ôté la grande Phrygie, qui avoit été donnée à ſon pere en récompenſe des ſervices rendus par lui dans la guerre contre Ariſtonic. Les Romains prétendirent que c'étoit M' Aquillius, qui, de ſon chef, & gagné par les préſens de Mithridate Évergete, lui avoit fait don de cette province; & ils profiterent du bas-âge de ſon fils pour l'en priver, & déclarer la Phrygie un païs libre. En effet M' Aquillius avoit été accuſé de concuſſion à ſon retour d'Aſie. Ainſi, la conduite des Romains n'étoit pas deſtinée d'une apparence au moins de juſtice. Mais, il eſt aiſé de penſer quelle plaie un pareil traitement avoit faite dans le cœur de Mithridate, & quel reſſentiment il en conſervoit. Il ne ſuivit pas néanmoins aveuglément les mouvemens de ſa vengeance. Il aima mieux qu'elle fût plus lente, pourvu qu'elle en devînt plus ſûre. Il laiſſa à ſon projet le tems de mûrir, & il réſolut de s'agrandir de proche en proche, & d'acquérir le plus de force qu'il lui ſeroit poſſible, pour être en état d'attaquer une puiſſance auſſi formidable que celle des Romains. Il avoit des prétentions ſur la Paphlagonie; & ayant fait un traité avec Nicomede, ils la conquirent enſemble & la partagerent entre eux. Auſſitôt les Romains prennent l'allarme, & envoyent une ambaſſade pour ordonner aux deux Rois de remettre la nation des Paphlagoniens en ſon premier état. Mithridate répondit fiérement que ce païs lui appartenoit, & avoit appartenu autrefois à ſon pere par droit de ſucceſſion; & ſans s'effrayer des menaces des ambaſſadeurs, il s'empara en même-tems de la Galatie.

Cette affaire n'eut pas cependant de ſuites importantes, mais les entrepriſes de Mithridate ſur la Cappadoce opérerent enfin une rupture ouverte entre lui & les Romains. Il n'y eut point de crime qu'il ne commît pour ſe rendre maître de ce Royaume, qui étoit tout-à-fait à ſa bienſéance, & qui confinoit au ſien. Il fit aſſaſſiner le roi Ariarathe, qui étoit ſon beau-frere, ayant épouſé Laodice, ſœur du roi de Pont. Il tua de ſa propre main le fils aîné du même Ariarathe, dans une entrevue qu'il avoit ménagée frauduleuſement. Il détrôna le ſecond de ſes neveux, qui en mourut de chagrin. Enfin, n'oſant pas ſe mettre en poſſeſſion de la Cappadoce en ſon propre nom, il en établit Roi un de ſes fils, âgé ſeulement de huit ans, à qui il fit prendre le nom d'Ariarathe, & qu'il vouloit faire paſſer pour fils, ou plutôt petit-fils de celui qui étoit mort dans la guerre d'Ariſtonic.

Nicomede voyoit d'un œil jaloux cet agrandiſſement de

Mithridate. Il fit de grands efforts pour l'empêcher, ou du moins pour avoir ſa part de la proie. Enfin, n'ayant pu y réuſſir par la force, il eut recours à la fourberie. Laodice, ſœur du roi de Pont, & mere des deux Rois légitimes de Cappadoce, outrée de ſe voir perſécutée par ſon frere, s'étoit jettée entre les bras de Nicomede, & l'avoit épouſé. L'ambition & la vengeance leur ſuggérerent le deſſein de ſuppoſer un troiſieme Ariarathe, frere des deux précédens, à qui ils prétendirent que le royaume de Cappadoce appartenoit; & Laodice fit exprès un voyage à Rome pour appuyer la fraude auprès du Sénat. Mithridate ne céda point en impudence à ſes ennemis, & envoya à Rome des ambaſſadeurs pour aſſurer que le Roi établi par lui étoit véritablement du ſang royal de Cappadoce, & iſſu de l'ancien Ariarathe. Le Sénat ne fut point la dupe de ces fraudes groſſieres, qui ſe détruiſoient & ſe démaſquoient mutuellement; & conformément aux anciennes maximes de la politique Romaine, toujours attentive à affoiblir les Rois, & à ſe gagner les peuples par le don d'une liberté qui avoit moins de réalité que d'apparence, il fut dit que Mithridate & Nicomede abandonneroient l'un la Cappadoce, l'autre la Paphlagonie, & que ces deux païs ſeroient libres à l'avenir. Nous ne ſçavons pas quel effet eu le décret du Sénat pour ce qui regarde la Paphlagonie. Mais, les Cappadociens ayant déclaré que leur nation ne pouvoit ſubſiſter ſans Roi, le Sénat leur permit de s'en élire un, tel qu'ils le jugeroient à propos. Leur choix tomba ſur Ariobarzane, qui fut confirmé par le Sénat, & dont la poſtérité regna juſqu'à la troiſieme génération.

L. Sylla fut chargé de mettre le nouveau Roi en poſſeſſion de la Cappadoce. La choſe n'étoit pas ſans difficulté. Mithridate, il eſt vrai, n'oſoit pas réſiſter ouvertement aux décrets du Sénat; mais, il faiſoit agir ſous main un certain Gordius, dont il s'étoit ſervi autrefois pour aſſaſſiner le roi Ariarathe ſon beau-frere, & qu'il avoit depuis établi tuteur de ſon faux Ariarathe. Il avoit en dernier lieu travaillé à le faire élire Roi par les Cappadociens; & quoique l'affaire eût manqué, Gordius ne laiſſa pas d'avoir un parti dans le Royaume, avec lequel il oſa tenir tête à L. Sylla. Le Romain n'eut pas de peine à le vaincre & à le chaſſer; & la Cappadoce, ſoumiſe à un Roi ami de Rome, & dépendant des Romains, échappoit entiérement à Mithridate. C'eſt ainſi que L. Sylla commençoit à s'eſſayer contre le roi de Pont, & préludoit, pour ainſi dire, à la vive guerre qu'il devoit lui faire quelques années après.

Le nouvel affront, que les Romains avoient fait ſouffrir à

Mithridate, irrita ce courage altier. Mais, comme il n'étoit pas moins politique qu'entreprenant, avant que de se déclarer ouvertement leur ennemi, il résolut de s'assurer d'un allié puissant & voisin. Tigrane, roi d'Arménie, avoit fort étendu par ses conquêtes le Royaume de ses peres, & formé un grand État. Mithridate lui fit d'abord épouser sa fille Cléopatre. Après quoi craignant encore que le projet d'une guerre contre les Romains ne l'effrayât, il résolut de le compromettre avec eux sans qu'il s'en apperçût; & il lui détacha Gordius, qui vint implorer son secours pour être rétabli dans la Cappadoce, qu'il prétendoit lui appartenir, faisant envisager en même tems à Tigrane la facilité de détrôner un Roi foible & mal affermi tel qu'Ariobarzane. Le roi d'Arménie, amorcé par cette proposition, qui flattoit son ambition & sa vanité, se laissa engager à ce que souhaitoit Mithridate. Il envoya deux de ses Généraux avec une armée contre Ariobarzane, qui, sentant la partie trop inégale, & d'ailleurs n'étant pas guerrier, dès qu'il vit l'orage près de fondre sur lui, rassembla ses effets & s'ensuit à Rome.

Dans le même tems, Nicomede Philopator étant venu à mourir, sa succession causa des troubles dans la Bithynie. Il laissoit deux fils, dont l'aîné, nommé Nicomede comme son pere, fut reconnu & appuyé des Romains. Mithridate soutint l'autre, qui se nommoit Socrate; & comme il étoit sur les lieux, il lui donna de si puissans secours, que Nicomede fut détrôné, & vint à Rome joindre ses plaintes à celles d'Ariobarzane. Les Romains étoient alors dans un très-grand embarras. C'étoit le fort de la guerre sociale, qui les mettoit dans l'impossibilité de pourvoir aux besoins de païs si éloignés. Ils envoyerent néanmoins des commissaires, à la tête desquels étoit M' Aquillius. Ces commissaires avoient ordre de rétablir les rois Nicomede & Ariobarzane, & pour cela de se faire aider non-seulement par L. Cassius, proconsul d'Asie, mais par Mithridate lui-même. Car, ce Prince n'avoit point paru directement dans tous ces mouvemens, dont il étoit cependant l'ame.

Mithridate se conduisit avec beaucoup de sagesse. Il n'avoit garde de contribuer à rétablir dans leurs États des Princes qu'il avoit détrônés; mais, ne voulant point paroître rompre le premier avec les Romains, il demeura tranquille, & laissa M' Aquillius & L. Cassius, avec les troupes qu'ils purent ramasser, remettre Nicomede sur le trône de Bithynie, & Ariobarzane sur celui de Cappadoce. Pendant cette inaction apparente, il se fortifioit puissamment. Il fit une ligue avec Tigrane, par laquelle il fut convenu entre eux que dans les

conquêtes qu'ils feroient enſemble, les villes & les païs appartiendroient à Mithridate, & que les hommes & le butin appartiendroient au roi d'Arménie. Mithridate, comme l'on voit par ce traité, ne prenoit pas mal ſes avantages. Mais, Tigrane avoit auſſi ſon objet, qui étoit de peupler Tigranocerte, qu'il bâtiſſoit actuellement, & dont il vouloit faire une des plus grandes villes de l'univers. Le roi de Pont fit auſſi entrer dans ſes intérêts les Gallogrecs, les Sarmates, les Baſtarnes, les Scythes. Il tira de nombreuſes troupes de ces différens peuples; & il arma en un mot preſque toute la haute Aſie contre les Romains. Avec de ſi puiſſans préparatifs, il ſe contentoit ſeulement d'obſerver leurs démarches, ſans faire aucun acte d'hoſtilité, cherchant à mettre de ſon côté les apparences de la juſtice & du bon droit. Ce fut dans ces circonſtances qu'il reçut une ambaſſade des peuples d'Italie, qui l'invitoient à venir joindre ſes forces aux leurs. Mais, les affaires d'Aſie étoient trop brouillées pour qu'il fût poſſible à Mithridate de s'en éloigner, & le fruit qu'il en eſpéroit étoit plus préſent & plus certain.

L'occaſion qu'il attendoit lui fut bientôt fournie par l'avidité des généraux Romains. Dès qu'ils eurent rétabli les rois de Bithynie & de Cappadoce, ils ne ceſſerent de les preſſer de faire quelque entrepriſe contre Mithridate, pour engager la guerre. Ces deux Princes n'y avoient aucune inclination, craignant d'irriter de nouveau un ennemi, dont ils avoient déjà éprouvé les forces. Mais enfin Nicomede, qui avoit promis de grandes ſommes aux Généraux & aux commiſſaires Romains pour obtenir ſon rétabliſſement, & qui les leur devoit encore, preſſé d'ailleurs par un grand nombre d'autres Romains qui lui avoient prêté de l'argent, ſe réſolut malgré ſes répugnances à leur donner ſatisfaction. Il entra donc en armes dans le païs qui obéiſſoit au roi de Pont, & fit le ravage juſqu'à la ville d'Amaſtris, ſans trouver de réſiſtance. Car, Mithridate, fidele à ſon plan, étoit bien aiſe d'avoir de juſtes ſujets de plaintes, & de laiſſer aux Romains le perſonnage d'Aggreſſeurs.

Dès que Nicomede ſe fut retiré, Mithridate, pour mettre les Romains dans leur tort, leur fit porter ſes plaintes par un ambaſſadeur, qui eut grand ſoin d'abord de leur faire valoir la qualité d'allié du peuple Romain, que Mithridate & ſon pere avoient conſtamment portée. Il allégua en preuve de la fidélité de ſon maître à garder cette alliance, la ſoumiſſion avec laquelle il s'étoit laiſſé dépouiller de la grande Phrygie & de la Cappadoce, ſur leſquelles il prétendoit avoir des droits bien acquis. Il ajouta que c'étoit dans ce même eſprit de reſpect pour les Romains qu'il

avoit ſouffert la derniere inſulte de Nicomede, quoiqu'il eût des forces plus que ſuffiſantes pour la repouſſer. Il conclut qu'il falloit, ou que les Romains forçaſſent le roi de Bithynie à lui faire ſatisfaction, ou qu'ils conſentiſſent que Mithridate ſe fît juſtice à lui-même.

Après que Pélopidas, c'étoit le nom de l'ambaſſadeur de Mithridate, eut ainſi parlé, les ambaſſadeurs de Nicomede, qui étoient préſens à l'audience, prirent la parole. Ils n'eurent pas de peine à prouver la juſtice des armes de leur maître, & de la vengeance qu'il avoit tirée d'un ennemi qui avoit armé contre lui ſon propre frere. Mais, ils triompherent ſurtout à faire voir, & par toute la conduite du roi de Pont, & par les immenſes préparatifs qu'il avoit faits, que ſes deſſeins avoient un objet plus haut & plus important que la Bithynie, & que c'étoit aux Romains qu'il en vouloit. Ils terminerent leurs diſcours en exhortant les Romains à ne point prendre le change. » Il eſt de votre ſa- » geſſe, leur dirent-ils, de ne » point attendre qu'il plaiſe à » Mithridate de s'avouer votre » ennemi ; mais, vous devez » conſidérer plutôt ſes actions, » que ſon langage. Gardez- » vous de livrer vos vrais & » ſolides amis à un Prince qui » n'obſerve avec vous que les » dehors d'une amitié ſimulée ; » & ne ſouffrez pas que celui » qui eſt autant votre ennemi » que le nôtre, annulle le ju- » gement porté par vous tou- » chant la Bithynie, & en em- » pêche le Roi légitime de jouir » de votre bienfait. » Pélopidas répliqua, conſentant à prendre le Romains pour arbitres par rapport aux anciennes querelles entre Mithridate & Nicomede, mais perſiſtant à leur demander juſtice des derniers actes d'hoſtilité du roi de Bithynie, dont ils avoient été eux-mêmes témoins.

Les Romains ne laiſſerent pas de ſe trouver embarraſſés ſur la réponſe qu'ils avoient à faire. Ils étoient très-réſolus d'appuyer Nicomede, & ce n'étoit que pour la forme qu'ils avoient écouté l'ambaſſadeur de Mithridate. Mais, d'un autre côté, l'alliance avec ce Prince ſubſiſtoit encore. Ils n'avoient point d'infraction des traités, au moins évidente, à lui reprocher. Ils s'envelopperent donc dans une réponſe ambigue, qu'Appien rapporte en ces termes : » Si Mi- » thridate a été léſé par Nico- » mede, nous en ſommes fâ- » chés ; mais, nous ne ſouffri- » rons pas que Nicomede ſoit » attaqué, ce qui ſeroit tout- » à-fait contraire aux intérêts » de la République. » Pélopidas, qui ſentit que les Romains évitoient de s'expliquer, eut beau preſſer pour obtenir une déclaration plus préciſe. Il fallut qu'il s'en retournât ſans autre éclairciſſement.

Mithridate prit la réponſe

des Romains pour un déni de juſtice. Ainſi, ne ménageant plus rien, il envoya ſon fils Ariarathe en Cappadoce avec une puiſſante armée ; & quoique Mancinus, l'un des commiſſaires du Sénat, fût préſent ſur les lieux & ſoutînt Ariobarzane, le combat ſe livra, & Ariarathe victorieux rentra en poſſeſſion du royaume de Cappadoce. Mithridate, après avoir fait ſentir aux Romains qu'il ne les craignoit pas, leur renvoya le même Pélopidas, chargé d'inſtructions plus fieres que les précédentes. Il avoit ordre de ſe plaindre hautement, non de la République & du Sénat, mais des généraux Romains qui étoient en Aſie, & devant qui il parloit. Il prétendit que ce qui venoit de ſe paſſer en Cappadoce, étoit le fruit & le digne ſalaire de leur injuſtice & de leurs mauvais procédés envers ſon maître, dont il exalta la puiſſance, l'étendue de ſes domaines, les alliés qu'il s'étoit faits, les forces de terre & de mer qu'il avoit aſſemblées. Il leur reprocha que c'étoit à eux une grande imprudence d'engager leur République dans une guerre contre un Roi ſi puiſſant, pendant qu'ils avoient peine à réſiſter aux armes de leurs alliés d'Italie, qui attaquoient le centre de leur empire. Il les menaça de porter contre eux ſes plaintes au Sénat, & les ſomma de venir rendre compte de leur conduite. Enfin, comme Mithridate ſe diſoit toujours ami de Rome, Pélopidas déclara en ſon nom que ſi on lui faiſoit juſtice de Nicomede, il étoit prêt à donner du ſecours aux Romains contre les Italiens révoltés. » Si-» non, ajouta-t-il en finiſſant, » renoncez enfin à de faux ſem-» blans d'amitié, ou bien allons » en jugement devant le Sé-» nat. »

Les généraux Romains furent extrêmement piqués de la hauteur de ce diſcours, qui les attaquoit perſonnellement. Ils répondirent avec non moins de fierté, qu'ils défendoient à Mithridate, ſoit d'attaquer Nicomede, ſoit de s'immiſcer dans les affaires de la Cappadoce, où ils alloient eux-mêmes rétablir inceſſamment Ariobarzane. En congédiant l'ambaſſadeur avec cette réponſe, ils lui déclarerent qu'il étoit inutile qu'il revînt davantage, s'il n'apportoit la ſoumiſſion entiere de ſon maître aux loix qu'ils lui preſcrivoient. Mais, comme ils ne comptoient gueres ſur cette ſoumiſſion, ils aſſemblerent des forces de toutes parts, dans la Phrygie, dans la Paphlagonie, & dans les autres païs voiſins ; & joignant ces troupes avec les troupes Romaines qu'avoit à ſes ordres le proconſul d'Aſie, ils en formerent trois corps d'armée, dont ils ſe partagerent le commandement. C'eſt ainſi que trois généraux Romains, ſans ordre du Sénat, ni décret du peuple, entreprirent une guerre d'une ſi grande importance & dont les

ſuites furent funeſtes à tant de peuples.

L'imprudence de ces généraux Romains étoit d'autant plus grande, que la puiſſance & les préparatifs de Mithridate étoient formidables. Il avoit de ſes propres forces deux cens cinquante mille hommes de pied, quarante mille chevaux, cent trente chariots armés de faulx, trois cens vaiſſeaux pontés, & cent autres de moindre forme. Ajoutez d'habiles Généraux, tels que Néoptoleme & Archélaüs, qui étoient freres, Dorylaüs, & quelques autres, tous formés par un long exercice de la guerre, & ſur leſquels néanmoins Mithridate ne ſe repoſoit pas tellement, qu'il ne voulût tout voir par ſes yeux, & conduire lui-même toutes les entrepriſes importantes. La plupart des rois d'Orient étoient dans ſes intérêts. Tigrane étoit ſon gendre, & lui fourniſſoit des troupes. Les Rois des Parthes, de Syrie & d'Égypte le favoriſoient. Il avoit amaſſé à grands frais des proviſions immenſes de toute eſpece; & pour ſa flotte il avoit fait venir des pilotes d'Égypte & de Phénicie, païs où la marine avoit été de tout tems cultivée avec ſuccès. De ſi grandes forces promettoient de grands avantages ſur des ennemis mal préparés & preſque pris au dépourvu; & il ne ſe trompa pas dans ſes eſpérances. Ses Généraux remporterent d'abord une illuſtre victoire ſur Nicomede près d'un fleuve nommé Amnias, dans la Paphlagonie. Le camp du roi de Bithynie fut pris avec un très-riche butin & grand nombre de priſonniers. Le fruit de cette victoire fut pour Mithridate la conquête de la Paphlagonie; il la ſoumit en paſſant, & vint ſe camper au mont Scoroba ſur les frontieres de la Bithynie. Les Romains éprouverent bientôt eux-mêmes la valeur de cet ennemi, qu'ils avoient d'abord mépriſé. Nicomede, ayant ramaſſé les débris de ſa défaite, s'étoit joint avec M' Aquillius. Mais, aux approches de l'armée de Mithridate, & en conſéquence d'une petite action, où cent cavaliers Sarmates en avoient défait huit cens Bithyniens, la peur ſaiſit ces troupes déjà effrayées de leur premiere diſgrace, & elles ſe diſperſerent.

Cette ſeconde victoire ouvrit tout le païs à Mithridate. Ce Prince n'eut qu'à ſe préſenter pour recevoir les ſoumiſſions de tous les peuples, qui venoient avec empreſſement lui rendre leurs hommages. Car, en conquérant habile, il avoit pris ſoin de ſe gagner leur affection, traitant avec beaucoup de douceur tous les priſonniers Aſiatiques qui étoient tombés entre ſes mains. Ainſi autrefois Annibal, en même-tems qu'il exerçoit les plus grandes rigueurs ſur les priſonniers Romains, avoit accablé de careſſes & de témoignages de bonté ceux des Latins & des autres

peuples d'Italie que le ſort des armes réduiſoit ſous ſa puiſſance. Cette conduite réuſſit parfaitement à Mithridate. Les villes à l'envi l'invitoient à les honorer de ſa préſence, l'appellant, ſelon l'uſage impie de ces tems de ténebres, leur Dieu & leur Sauveur. Toute la Bithynie fut ſoumiſe en peu de jours. Delà Mithridate entra dans la Phrygie, qui appartenoit aux Romains; & il voulut prendre ſon logement où l'avoit autrefois pris Alexandre; préſage heureux, & en même-tems comparaiſon qui flattoit ſa vanité.

Il n'oublia rien pour faire goûter ſa domination à tant de païs nouvellement conquis; & joignant la libéralité effective aux careſſes, il accorda aux villes une remiſe générale de tout ce qu'elles devoient, ſoit au Gouvernement, ſoit à des particuliers, & une exemption de tributs pour cinq ans. Les tréſors immenſes de leurs anciens Rois dont il s'empara, & les amas de proviſions de guerre & de bouche qu'il trouva partout, le mirent en état de ſe montrer bienfaiſant & magnifique ſans ſe priver des reſſources néceſſaires pour avancer la guerre & ſes conquêtes. Juſqu'à ſon entrée dans la Phrygie, Mithridate n'avoit point attaqué directement les Romains, mais ſeulement leurs alliés. Ce fut alors qu'il leva le maſque, & ſe déclara ouvertement ennemi de Rome. Entreprenant la guerre contre un peuple redouté, il crut devoir encourager ſes troupes; & Juſtin nous a conſervé la harangue que Trogue Pompée lui mettoit à la bouche dans cette occaſion. Nous nous contenterons d'en donner un abrégé, & d'en rapporter ſeulement les traits qui nous ont paru les plus remarquables.

Mithridate prouve d'abord à ſes ſoldats que les Romains ne ſont point invincibles, leur citant à ce ſujet, non-ſeulement les avantages qu'ils viennent eux-mêmes de remporter ſur ces fiers ennemis, mais les grandes victoires de Pyrrhus, d'Annibal, des Gaulois. Il leur peint la ſituation actuelle de Rome, luttant avec peine contre les Italiens rebelles, & déchirée par les diviſions domeſtiques. Il conclut de cet expoſé qu'il faut profiter de l'occaſion, ſaiſir le moment de s'agrandir à leurs dépens, » de » peur, ajoute-t-il, que ſi nous » demeurons tranquilles pendant qu'ils ſont embarraſſés, » nous n'ayions enſuite plus » de peine à ſoutenir leurs efforts, lorſqu'ils ſeront libres » & dégagés de tout ce qui les » occupe aujourd'hui. Car, il » n'eſt point queſtion de délibérer s'il nous faudra avoir » la guerre avec eux, mais ſi » nous prendrons notre tems, » ou ſi nous attendrons le leur.» C'eſt ainſi qu'il paſſe au dénombrement de tous les outrages qu'il prétend lui avoir été faits par les Romains, & qui équivalent, ſelon lui, à une dé-

claration de guerre ; la Phrygie, la Paphlagonie, qu'ils lui ont enlevées, la Cappadoce qu'il avoit conquiſe, & dont ils l'ont forcé de faire ſortir ſon fils. » Ils m'ont ravi ma » conquête, dit-il, eux qui » ne poſſedent rien qui ne ſoit » acquis par les armes. »

Il termine ce détail par les inſultes qu'ils lui ont fait faire par Nicomede, l'attaquant ainſi de gaieté de cœur & ſans ſujet. » Car, ce n'eſt point, » ajoute-t-il, aux prétendues » injures que les Rois leur ont » faites, c'eſt à la Majeſté même » de ce titre auguſte qu'ils en » veulent. C'eſt ainſi qu'ils ont » maltraité Eumene, dépouillé » ſon fils Ariſtonic, & fait une » guerre implacable au petit-» fils du grand roi Maſiniſſa, » l'infortuné Jugurtha en qui » ils ont ſi peu reſpecté la mé-» moire de ſon aïeul, qu'ils » l'ont donné ignominieuſement » en ſpectacle dans leur triom-» phe pour le faire mourir en-» ſuite dans une priſon. Telle » eſt la haine qu'ils ont décla-» rée à tous les Rois, ſans » doute parce qu'eux-mêmes » ils n'ont eu que des Rois » dont les noms les font rougir, » des pâtres Aborigenes, ou » des augures du païs des Sa-» bins, des exilés de Corinthe, » des eſclaves des Toſcans, » ou enfin des ſuperbes, titre le » plus honorable & le plus diſ-» tingué entre leurs Rois. Ils » ont raiſon de raconter avec » complaiſance que leurs fon-» dateurs ont été alaités par une » louve. Car, ce peuple eſt » tout entier un peuple de loups, » inſatiable de ſang & de car-» nage, toujours famélique, » raviſſeur altéré de richeſſes » & d'Empires. »

A cet odieux portrait qu'il fait des Romains, Mithridate oppoſe un éloge magnifique de ſa propre nobleſſe, qui remonte du côté paternel juſqu'à Cyrus & à Darius, & par les femmes juſqu'à Séleucus Nicator, fondateur du royaume de Syrie, & à Alexandre le Grand ; de la nobleſſe des nations qui lui obéiſſent, & qui n'ont jamais éprouvé le joug d'une domination étrangere ; de ſes exploits contre des peuples indomptables, tels que les Scythes, qui avant lui n'avoient jamais trouvé de vainqueur. Enfin, il flatte ſes ſoldats par l'eſpérance des riches dépouilles de l'Aſie, dont il vante la douceur du climat, la fertilité du terroir, la multitude & la beauté des villes ; » en ſorte, » leur dit-il, que je vous me-» ne moins à une guerre, qu'à » un perpétuel jour de fête ; » & que ſur cette entrepriſe » il ne peut vous reſter qu'un » ſeul doute, c'eſt de ſçavoir » ſi elle eſt plus facile ou plus » capable de vous enrichir. »

Ce diſcours, qui reſpire la haine & le mépris contre les Romains, & en même-tems la confiance de vaincre, n'étoit pas de la part de Mithridate une vaine rodomantade. Les ef-

fets y répondirent. Tout plia ſous ſes armes, ou brigua ſon amitié. Il ſoumit la Phrygie, la Myſie, l'Aſie proprement dite, la Lycie, la Pamphylie, la côte d'Ionie, en un mot tout le païs qui s'étend juſqu'à la mer; & afin qu'il ne manquât rien à ſa gloire, deux généraux Romains tomberent en ſa puiſſance, & devinrent ſes priſonniers. Ce furent Q. Appius & M' Aquillius. Mithridate, regardant ce dernier comme le principal auteur de la guerre, lui fit ſouffrir les derniers outrages. Il le fit paſſer en revue devant les troupes, & le donna en ſpectacle au peuple monté ſur un âne, l'obligeant de crier à haute voix qu'il étoit M' Aquillius. D'autres fois, il le faiſoit marcher à pied, les mains liées avec une chaîne attachée à un cheval qui le traînoit. Enfin, il lui fit couler dans la bouche du plomb fondu, & le fit périr au milieu des tourmens.

Mithridate, parcourant ſes nouvelles conquêtes, étoit reçu par-tout avec les acclamations les plus flatteuſes. Les Ephéſiens ſe diſtinguerent entre les autres, par des marques ſingulieres de haine contre les Romains, comme nous le dirons plus bas; dequoi ils furent bientôt après punis ſévérement.

Ce fut dans cette courſe que Mithridate ayant pris Stratonicée, ville de Carie, vit la vertueuſe Monime, que l'Euripide de la France a rendue ſi célebre parmi nous. L'ambition ne rempliſſoit pas tellement le cœur de ce Prince, que l'amour n'y trouvât place. Frappé de la beauté de Monime, il lui envoya quinze mille pieces d'or, croyant par cet indigne ſalaire triompher de ſa vertu. Elle refuſa ſes offres, & réſiſta à toutes ſes ſollicitations. Il fallut que Mithridate l'épouſât ſolemnellement & lui donnât le titre de Reine avec le Diadême.

Lorſque les nouvelles de ce qui ſe paſſoit en Aſie furent venues à Rome, on n'y délibéra pas un moment ſur le parti qu'il falloit prendre. La guerre fut réſolue malgré l'extrême détreſſe où s'étoit trouvée la République à l'occaſion de la révolte des peuples d'Italie, qui n'étoit pas encore bien appaiſée. L. Sylla fut chargé de la guerre contre Mithridate. Mais, tandis que les diſcordes civiles retiennent ce Général en Italie, Mithridate eut tout le tems, & d'étendre ſa puiſſance, & d'inonder l'Aſie du ſang des Romains. Car, ce fut pour lors qu'il fit cet horrible maſſacre, qui rendra ſon nom déteſtable à jamais. Il envoya des ordres à tous les gouverneurs des Provinces ou des villes qui lui obéiſſoient, portant qu'à un certain jour marqué, qui devoit être le même par-tout, ils fiſſent main-baſſe ſur tout ce qui ſe trouvoit de Romains ou Italiens en Aſie, hommes, femmes, enfans, affranchis. Le même décret ordonnoit qu'on jettât les corps

ſans ſépulture ; que les biens fuſſent partagés entre ceux qui les tueroient, & le Roi ; que ceux qui entreprendroient de les cacher ou de les enſevelir, fuſſent condamnés à une amende ; & qu'au contraire on accordât des récompenſes à ceux qui les découvriroient, la liberté aux Eſclaves, aux Débiteurs la remiſe de la moitié de leurs dettes, & ainſi des autres.

La maniere dont cet ordre ſanguinaire fut exécuté, fit bien voir, comme le remarque Appien, que la révolte de l'Aſie étoit moins l'effet de la crainte des armes de Mithridate, que de la haine contre les Romains. Les Aſiatiques ſe porterent à les égorger avec une barbarie & une fureur incroyables. On les arrachoit des aſyles les plus ſacrés, on coupoit les mains de ceux qui embraſſoient des ſtatues; on tuoit les enfans en préſence de leurs meres, puis on les maſſacroit elles-mêmes avec leurs maris. Et cette cruauté étoit univerſelle. De tous ceux qui reconnoiſſoient Mithridate, il n'y eut que les peuples de la petite iſle de Cos qui épargnerent les malheureux Romains, & leur permirent de demeurer en ſûreté dans le temple d'Eſculape. Il périt dans ce carnage quatre-vingt mille Romains ; quelques-uns néanmoins échapperent ou ſe déguiſerent.

La cruauté des Aſiatiques contre les Romains ne demeura pas long-tems impunie. Bientôt Mithridate lui-même leur donna lieu de s'en repentir, par la tyrannie violente qu'il exerça ſur eux ; & dans la ſuite L. Sylla vainqueur les traita de maniere à leur apprendre qu'il falloit toujours reſpecter les Romains, juſques dans leurs plus extrêmes diſgraces. Entre toutes les villes, ſoit de la terre ferme, ſoit des iſles d'Aſie, deux ſeules demeurerent fidelles aux Romains, Magnéſie & Rhodes. Cette derniere reçut avec joie ceux qui avoient pu ſe ſauver du carnage général de l'Aſie, & leur ouvrit un aſyle qui les mit en ſûreté. Mithridate en forma inutilement le ſiege, qu'il fut bientôt obligé de lever, après avoir couru riſque d'être pris lui-même dans un combat naval, où il perdit pluſieurs de ſes vaiſſeaux.

Pendant ce ſiege, deux traits nous donnent lieu de remarquer dans Mithridate un caractere prompt à la vengeance, mais reconnoiſſant des ſervices qui lui avoient été rendus. Dans le combat naval dont il vient d'être fait mention, pendant que Mithridate fait avancer ſon vaiſſeau tantôt vers un endroit, tantôt vers l'autre, pour animer les ſiens, ou leur donner du ſecours, un vaiſſeau de ſa flotte, qui étoit de l'iſle de Chio, par la malhabileté ſans doute de ceux qui le montoient vint frapper le ſien, & le mit en quelque danger. Le Roi irrité fit pendre le pilote & le contre-maître, & étendit par la ſuite les effets de ſa colere ſur toute

l'iſle de Chio, comme nous le dirons bientôt. Cette rigueur eſt ſans doute condamnable. Mais, on ne peut s'empêcher de louer beaucoup ce qu'il fit par rapport à Léonicus, ſujet fidele, qui avoit témoigné un grand zele pour ſon Prince dans des occaſions périlleuſes. Ce Léonicus ayant été pris dans quelque une des actions du ſiege de Rhodes, Mithridate pour le ravoir ſeul rendit tous les priſonniers Rhodiens qu'il avoit dans ſon camp.

Lorſqu'il eut été forcé d'abandonner l'entrepriſe ſur Rhodes, il ſe retira à Pergame, laiſſant Pélopidas en Lycie avec une armée pour réduire la ville de Patare, & quelques autres de ces quartiers, qui refuſoient de le reconnoître. Pendant le ſéjour qu'il fit à Pergame, partagé entre les affaires & les plaiſirs, ſi les charmes de Monime l'occupoient beaucoup, il penſoit néanmoins auſſi à augmenter ſes troupes, à amaſſer toute ſorte de munitions de guerre & de bouche, & de plus à pourvoir à la ſûreté de ſes conquêtes au dedans, en récompenſant ſes amis & ſes ſerviteurs, & leur diſtribuant des tréſors, des villes, des États; en écartant les ennemis domeſtiques; en diſſipant les conjurations qui s'étoient formées contre ſa perſonne; & en faiſant une perquiſition exacte de tous ceux qui conſervoient de l'attachement pour les Romains, qu'il regardoit pour cette raiſon comme capables de remuer en leur faveur & contre la nouvelle domination.

Il travailloit en même-tems a étendre encore ſa puiſſance, devenant plus avide, ſelon le caractere de l'eſprit humain, à meſure qu'il acquéroit davantage. Maître de l'Aſie, il forma le deſſein d'envahir la Grece. Il n'y paſſa pas néanmoins en perſonne. Pergame lui étoit un centre, d'où il gouvernoit toute ſa vaſte Monarchie, & dirigeoit ſes nouvelles entrepriſes. Un de ſes fils réſidoit par ſon ordre dans l'ancien domaine de ſes peres. Un autre fut envoyé en Thrace & en Macédoine avec une armée; & pluſieurs de ſes Généraux, dont le principal étoit Archélaüs, vinrent par mer en Grece, & commencerent par ſoumettre les Cyclades, l'iſle d'Eubée, & toutes les autres iſles qui ſe trouverent dans ces mers juſqu'au promontoire de Malée. La ville même d'Athenes reconnut Mithridate; & ce Prince fut redevable d'une ſi importante conquête à un miſérable Sophiſte qui ſe nommoit Ariſtion.

On a dit que dans le tems que L. Sylla partoit d'Italie, Mithridate qui étoit pour lors à Pergame, eut des préſages effrayans; entr'autres, qu'une victoire que l'on faiſoit deſcendre avec des machines pour mettre une Couronne ſur la tête de ce Prince, lorſqu'elle étoit tout près de lui, ſe démonta, & que la Couronne étant tombée,

bée, roula sur le théâtre, & se brisa en morceaux. Cet accident, qui n'avoit rien que de très-naturel, & qui prouvoit seulement le peu d'habileté du Machiniste, fut regardé comme un présage funeste qui fit frissonner toute l'assemblée, & découragea Mithridate lui-même. Pour nous, contentons-nous d'observer dans ce petit événement, comment ce qui avoit été imaginé par une flatterie raffinée pour satisfaire la vanité du roi de Pont, ne servit qu'à le chagriner & à l'humilier.

Bientôt L. Sylla lui donna d'autres inquiétudes. Dès qu'il fut arrivé en Grece, où il reçut quelques renforts de troupes Étoliennes & Thessaliennes, il marcha droit à Athenes, résolu d'en former le siege, & d'ôter cette importante place à Mithridate. L'entreprise n'étoit point aisée. La ville d'Athenes étoit forte, & de plus avoit son port, le célebre Pirée, qui faisoit une place à part & très-bien fortifié. La ville & le port étoient joints par un double mur qui en assuroit la communication. Le général Romain se rendit maître de l'une & de l'autre. Athenes fut livrée au pillage & à toute la fureur du soldat, & le Pirée brûlé. L. Sylla marcha ensuite à la rencontre des généraux de Mithridate, qu'il vainquit en bataille rangée, près de Chéronée. Il eut bientôt après occasion de remporter une seconde victoire aussi éclatante que la premiere. Car, Mithridate qui avoit fait des levées immenses, avoit une armée de quatre-vingt mille hommes toute prête, qu'il fit partir sous la conduite de Dorylaüs, dès qu'il eut avis de la défaite de Chéronée. Le nouveau Général joignit l'ancien à Chalcis, & ils passerent ensemble dans la Béotie. C'est là qu'ils furent vaincus de nouveau par L. Sylla devant Orchomene.

D'un autre côté, les affaires de Mithridate n'alloient pas trop bien en Asie. Les victoires de L. Sylla avoient réchauffé le parti Romain dans ce grand païs; & Mithridate, ayant voulu arrêter le mal par des cruautés de toute espece, n'avoit fait que l'aigrir. Il avoit commencé par s'assurer de tous ceux qui lui étoient suspects. Entr'autres, il avoit fait amener ou engager à se rendre près de lui les Tétrarques des Gallogrecs, & tous leurs enfans & leurs proches au nombre de soixante. Ces Princes se voyant éloignés de leur païs, gardés étroitement, & traités avec beaucoup de rigueur, conspirerent contre lui. Leur complot fut découvert; & ils furent tous massacrés à l'exception de trois qui se sauverent avec beaucoup de peine, dont l'un étoit le célebre Déjotarus. Mithridate s'empara de leurs richesses, mit garnison dans leurs villes, & envoya Eumachus pour gouverner en son nom & sous son autorité

la Gallogrece. Mais, les trois Princes qui avoient échappé à ſa cruauté, eurent bientôt raſſemblé ſous leurs drapeaux leurs anciens ſujets, ils chaſſerent Eumachus, & ſe remirent en poſſeſſion de tout le païs.

L'iſle de Chio éprouva auſſi de la part de Mithridate les plus horribles traitemens. Il ſe ſouvenoit toujours de ce vaiſſeau, qui au ſiege de Rhodes avoit heurté violemment le ſien. De plus, il paroît que dans cette iſle il y avoit un grand nombre de partiſans des Romains. Il confiſqua d'abord les biens de pluſieurs, qui s'étoient enfuis dans le camp de L. Sylla. Puis il envoya des Commiſſaires pour faire des recherches contre ceux qui pouvoient être encore ſoupçonnés de favoriſer le parti de Rome. Enfin, il s'en prit à toute la ville, qui fut traitée de la maniere la plus indigne. Zénobius, par le moyen duquel cela s'étoit exécuté, ne tarda pas à porter la peine de ſa cruauté. Ayant entrepris de traiter la ville d'Epheſe comme il avoit fait celle de Chio, il tomba dans ſes propres pieges; & non-ſeulement les Ephéſiens ſe précautionnerent contre la ſurpriſe, mais ils ſurprirent le perfide lui-même, & l'ayant mis en priſon ils l'y firent mourir. Cet exemple fut ſuivi par pluſieurs autres grandes villes de ces cantons, qui chaſſerent les gouverneurs de Mithridate; de ſorte que ce Prince fut obligé d'employer la force pour les réduire. Et malheur à celles qui ſuccomberent. Il ſévit contre elles avec la plus grande rigueur. En même-tems, pour prévenir de ſemblables révoltes dans les païs qui lui obéiſſoient encore, il accordoit aux débiteurs l'abolition de leurs dettes, aux eſclaves la liberté, & aux étrangers le droit de bourgeoiſie dans les villes où ils étoient établis; comptant ſe faire ainſi des créatures, qui lui demeureroient d'autant plus ſûrement fidelles, qu'un changement de maître les priveroit infailliblement des bienfaits dont il les faiſoit jouir. Toutes ces rigueurs, toutes ces meſures d'une politique habile, ne purent empêcher qu'il ne ſe fit pluſieurs conſpirations contre lui, à l'occaſion deſquelles il y eut juſqu'à ſeize cens perſonnes miſes à mort dans les différentes villes de l'Aſie.

Cependant, Mithridate allarmé de la défaite entiere de deux auſſi grandes armées que celles qu'il avoit envoyées en Grece, donna ordre à Archélaüs d'entamer une négociation avec L. Sylla, qui en reçut les premieres ouvertures avec une grande joie, & il fut convenu que Mithridate abandonneroit l'Aſie proprement dite & la Paphlagonie; qu'il rendroit la Bithynie à Nicomede, & la Cappadoce à Ariobarzane; qu'il payeroit aux Romains dix mille talens, & qu'il leur donneroit ſoixante-dix vaiſſeaux armés en guerre; que L. Sylla de ſon

côté lui confirmeroit la poſſeſſion de ſes anciens États, & le feroit reconnoître allié des Romains.

Comme le général Romain étoit en marche avec Archélaüs, pour s'avancer vers l'Helleſpont, il reçut la réponſe de Mithridate, qui acquieſçoit à la plupart des conditions du traité, mais vouloit retenir la Paphlagonie, & refuſoit abſolument de livrer ſes vaiſſeaux. Les Ambaſſadeurs ajoutoient que le Roi auroit obtenu meilleure compoſition de Flavius Fimbria, s'il ſe fût adreſſé à lui. Cette comparaiſon piqua L. Sylla juſqu'au vif; & bien loin d'admettre les reſtrictions propoſées : » Que dites vous, ré» pondit-il aux Ambaſſadeurs? » Votre maître nous chicane ſur » la Paphlagonie & ſur quel» ques vaiſſeaux, lui que je » penſois devoir me remercier » à genoux, ſi je lui laiſſois » la main droite, dont il a ſigné » l'ordre pour maſſacrer cent » mille Romains. Qu'il ceſſe » de me citer Flavius Fimbria. » Je vais paſſer en Aſie, & » tout à la fois je châtierai » Flavius Fimbria, & je for» cerai Mithridate de changer » de langage. » Archélaüs, qui étoit préſent à cette audience, ſe jetta aux pieds de L. Sylla, le priant avec larmes d'appaiſer ſa colere, & s'offrant d'aller trouver Mithridate. » Je » lui ferai, dit-il, ratifier le » traité en entier, ou je me » tuerai à ſes yeux. »

Flavius Fimbria avança bien la concluſion du traité, par la vive guerre qu'il fit à Mithridate. Ayant marché droit à Pergame, il obligea ce Prince de ſortir de cette ville avec précipitation, & de ſe retirer à Pitane ſur la mer. Le Romain l'y pourſuivit encore; & l'ayant aſſiégé du côté de la terre, comme il n'avoit point de vaiſſeaux, il fit propoſer à L. Lucullus, qui actuellement étoit avec ſa flotte dans la mer Égée, de venir fermer le port de Pitane, lui repréſentant que Mithridate ne pouvoit leur échapper, & qu'ils auroient conjointement la gloire de prendre priſonnier le plus grand ennemi de Rome, & de terminer la guerre par un exploit qui effaceroit ceux de L. Sylla. C'en étoit fait de Mithridate, ſi L. Lucullus eût prêté l'oreille à cette propoſition. Mais, ſoit par attachement pour L. Sylla à qui il ne vouloit pas enlever ſa conquête, ſoit par averſion pour Flavius Fimbria, dont la ſcélérateſſe lui faiſoit horreur, il refuſa d'entrer dans ce projet, & Mithridate paſſa par mer à Mitylene. Dans une ſi grande extrêmité, ce Prince ſentit qu'il ne lui reſtoit plus d'autre reſſource, que de conclure la paix avec L. Sylla. Archélaüs fut renvoyé pour annoncer à ce Général que Mithridate ſe ſoumettoit, & demandoit ſeulement une entrevue. Ce fut près de la ville de Philippes qu'Archélaüs trouva L. Sylla, qui continua ſa route

jusqu'à Seste. Là L. Lucullus, qui étoit maître de la mer, & qui s'étoit rendu à Abyde, fit passer l'armée sur ses vaisseaux.

Mithridate & L. Sylla se virent près de Dardanum dans la Troade, chacun à la tête de leurs troupes, mais à quelque distance, n'ayant amené que peu de personnes pour les accompagner au lieu même de la conférence. Le Roi vint au devant du Proconsul, & lui présenta la main. L. Sylla, avant que de recevoir sa politesse, lui demanda s'il exécuteroit les articles arrêtés avec Archélaüs. Mithridate, ayant quelque tems gardé le silence : » Parlez, lui » dit le Romain. C'est à celui » qui a demandé l'entrevue à » s'expliquer. Pour le vain- » queur, il lui suffit d'écouter. » Mithridate entreprit alors de se justifier, & de rejetter tout ce qui étoit arrivé, partie sur les destinées, partie sur la faute même des Romains. » J'avois » entendu dire, reprit L. Sylla, » que vous étiez un habile Ora- » teur; mais, vous venez de » m'en donner à moi-même » une bonne preuve, en trou- » vant des couleurs spécieuses » à une aussi mauvaise cause » que la vôtre. » Il réfuta ensuite toutes ses raisons, il lui reprocha toutes ses cruautés, & il termina son discours par lui demander encore une fois s'il tiendroit tout ce qu'Archélaüs avoit promis en son nom. Mithridate lui ayant répondu qu'il s'y soumettoit, alors L. Sylla lui tendit la main & l'embrassa. Il lui présenta en même-tems Nicomede & Ariobarzane, qu'il avoit amenés pour les réconcilier avec lui. Mithridate exécuta sur le champ les conditions du traité, livra à L. Sylla soixante-dix vaisseaux de guerre, lui remit les prisonniers Romains, lui paya la somme convenue, c'est-à-dire, deux mille, ou selon quelques-uns trois mille talens, & s'en retourna dans son royaume de Pont, n'ayant tiré d'autre fruit de ses vastes & ambitieuses entreprises, qu'une puissance momentanée, qui disparoissoit comme un songe, & dont il ne restoit rien de réel, que les maux infinis qu'il avoit faits à une grande partie de l'Univers.

Ce Prince, aussitôt après la paix conclue avec L. Sylla, alla faire la guerre aux habitans de la Colchide, qui s'étoient révoltés. Ceux-ci lui demanderent son fils Mithridate pour Roi; & dès qu'il leur eut accordé leur demande, ils mirent bas les armes, & rentrerent dans le devoir. Le roi de Pont, défiant & soupçonneux, s'imagina que la révolte de la Colchide pouvoit être l'effet des intrigues de son fils, qui avoit voulu se procurer un Royaume. Il étoit dangereux de devenir l'objet des soupçons de Mithridate. Sa politique cruelle ne pardonnoit à personne. Il manda son fils; & ce jeune Prince, trop crédule, étant venu se remettre entre ses mains, il le fit charger de chaî-

nes d'or, & peu de tems après il lui ôta la vie. Il entreprit enſuite de réduire les habitans du Boſphore, qui s'étoient révoltés en même-tems que ceux de la Colchide ; & à cette occaſion, il fit de ſi grands préparatifs d'hommes & de vaiſſeaux, qu'il donna lieu à tout le monde de penſer qu'il avoit bien plus les Romains en vue, que ſes ſujets rebelles. D'ailleurs, quoiqu'il eût promis par le traité de rendre la Cappadoce à Ariobarzane, il y conſervoit encore pluſieurs places fortes.

L. Licinius Muréna, qui avoit été laiſſé par L. Sylla dans l'Aſie, avec les légions de Flavius Fimbria, fut bien aiſe d'avoir ces raiſons ou ces prétextes de renouveller la guerre. Car, ſelon Appien, il déſiroit paſſionnément le triomphe. Étant donc entré dans la Cappadoce, il marcha vers Comane, ville célebre par un temple de Bellone, qui étoit extrêmement révéré dans le païs, & prodigieuſement riche. Il tailla en pieces quelques troupes de cavalerie de Mithridate, s'empara de la ville, & pilla le temple. A ces premieres hoſtilités, le roi de Pont envoya une ambaſſade vers L. Licinius Muréna, pour lui repréſenter qu'il agiſſoit contre le traité tout récemment conclu, & pour le ſommer de s'y conformer. Il avoit mal choiſi ſes ambaſſadeurs. C'étoient des philoſophes Grecs, qui, au lieu de ſoutenir les intérêts de leur maître, travailloient à le décrier & à le rendre odieux. Le général Romain, qui vouloit la guerre, ne devoit pas en être détourné par une pareille ambaſſade. Il uſa même en cette occaſion d'une inſigne mauvaiſe foi, ſi le récit d'Appien eſt véritable. Comme le traité entre L. Sylla & Mithridate n'avoit point été écrit, & qu'on s'étoit contenté d'en exécuter les conditions de part & d'autre, L. Licinius Muréna dit qu'il ne les connoiſſoit point, continua ſes courſes & ſes ravages, & prit des quartiers d'hiver dans la Cappadoce.

Cependant, Mithridate porta ſes plaintes à Rome ; & en attendant la réponſe, il eut même la patience de laiſſer L. Licinius Muréna pourſuivre ſes hoſtilités. Enfin, Calidius arriva, apportant non un décret du Sénat par écrit, mais un ſimple ordre verbal à L. Licinius Muréna de ceſſer de faire la guerre à Mithridate. Au moins tel fut le langage que Calidius lui tint en public. Mais, ils ſe virent tête à tête ; & L. Licinius Muréna continua la guerre. Peut-être le Sénat n'étoit-il pas faché que ce Général harcelât le roi de Pont, réſolu de l'approuver s'il réuſſiſſoit, ou de le déſavouer ſi le ſuccès étoit contraire. L. Licinius Muréna traverſa donc le fleuve Halys, comme pour aller à Sinope, qui étoit le lieu de la naiſſance de Mithridate, & la capitale du Royaume de ſes peres. Mi-

thridate, ſe voyant pouſſé à bout, envoya Gordius contre le général Romain, & il le ſuivit lui-même bientôt après avec de grandes forces. Les armées ſe rencontrerent près de l'Halys, le fleuve entre deux. Ce qui réſulte du récit le plus favorable au général Romain, c'eſt que Mithridate eut d'abord l'avantage, mais qu'enſuite les ennemis s'étant ranimés, on ſe ſépara à armes égales. Il paroît que les deux partis s'attribuerent la victoire, ſans qu'ils euſſent néanmoins grand lieu de s'en glorifier, puiſqu'ils s'éloignerent comme de concert, & ſe retirerent de deux côtés bien oppoſés; Mithridate vers la Colchide, & L. Licinius Muréna dans la Phrygie.

Cependant, Mithridate, qui étoit faſtueux, voulut célébrer cette prétendue victoire par un ſacrifice ſolemnel à la maniere des Perſes, dont il tiroit ſon origine. Voici la deſcription que nous en donne Appien. » On éleve ſur une haute montagne un amas prodigieux de » bois; & les Rois eux-mêmes » portent les premiers bois qui » doivent ſervir comme de fondement à tout l'édifice. Au» deſſous & autour de ce bû» cher on en dreſſe un ſecond, » qui occupe moins d'eſpace. » Sur celui d'enhaut on place » les offrandes qui doivent être » conſumées en l'honneur des » Dieux, miel, vin, lait, huile, & parfums. Sur celui » d'enbas, on ſert un repas » pour ceux qui prennent part » au ſacrifice. Enſuite, on allume ces piles énormes; & » c'eſt un véritable incendie, » dont la flamme s'apperçoit » de deſſus la mer à quarante » lieues de diſtance, & qui em» braſe tellement l'air des en» virons, qu'il n'eſt pas poſſi» ble pendant pluſieurs jours » d'approcher de l'endroit où » la fête a été célébrée. »

L'action, que nous venons de rapporter, fut la derniere de cette guerre. L. Sylla étant devenu Dictateur, envoya défenſe à L. Licinius Muréna de la pouſſer davantage. A. Gabinius qui lui portoit cette défenſe, étoit auſſi chargé de réconcilier les rois Mithridate & Ariobarzane. Tout s'exécuta conformément aux ordres du Dictateur; & Mithridate, pour mettre le ſceau à la réconciliation, donna un grand repas à Ariobarzane & à A. Gabinius. Dans ce repas, il propoſa des prix, ſelon ſa coutume, pour ceux qui boiroient ou mangeroient plus que les autres, ou qui l'emporteroient ſoit pour le chant, ſoit en combat de plaiſanteries. A. Gabinius fut le ſeul qui ne prit aucune part à ces diſputes indécentes, & il conſerva ainſi la dignité de ſon caractere & de ſa nation.

L'an de Rome 677, & 75 avant Jeſus-Chriſt, Mithridate ſongeant à renouveller pour la troiſieme fois la guerre contre les Romains, cherchoit de toutes parts des appuis & des alliés

pour ſoutenir le poids d'une pareille entrepriſe. Il avoit alors à ſa cour deux Romains fugitifs, L. Fannius & L. Magius, anciens compagnons & amis de Flavius Fimbria. Leur haine pour L. Sylla leur avoit ſervi de recommandation & d'entrée auprès de Mithridate, & ils ſe maintenoient dans ſa faveur par la flatterie. Comme ils avoient été autrefois attachés au parti dont Sertorius ſoutenoit les reſtes, & que la gloire de ce Capitaine volnit juſqu'aux extrémités de l'Orient, ils inſpirerent à Mithridate la penſée de faire alliance avec lui. Le roi de Pont ſaiſit cette idée, & les flatteurs ne manquerent pas de lui en exagérer les avantages. Ils le comparoient à Pyrrhus, & Sertorius à Annibal; & ils avançoient avec confiance que Rome, attaquée à l'orient & à l'occident, jamais ne ſeroit en état de faire face des deux côtés, ni de réſiſter au plus grand des Rois, appuyé du plus habile des Généraux. Mithridate envoya donc des ambaſſadeurs à Sertorius en Eſpagne, avec ordre de lui offrir de l'argent & des vaiſſeaux, & de demander pour le Roi la reſtitution de l'Aſie, qu'il avoit été obligé d'abandonner par le traité avec L. Sylla.

Sertorius donna audience à ces ambaſſadeurs, à la tête de ſon Sénat; & lorſqu'ils ſe furent retirés, il mit l'affaire en délibération. Tous furent d'avis d'accepter les offres du Roi. Mais, Sertorius penſa tout autrement. Il dit qu'il ne prétendoit point l'empêcher de s'emparer de la Bithynie & de la Cappadoce, païs toujours gouvernés par des Rois, & ſur leſquels les Romains n'avoient aucune ancienne prétention; mais que pour l'Aſie mineure, qu'ils poſſédoient légitimement, lorſque ce Prince avoit entrepris de la leur enlever, dont il avoit été enſuite chaſſé par Flavius Fimbria, & à laquelle il avoit renoncé par un traité ſolemnel, jamais il ne conſentiroit qu'elle retombât au pouvoir de Mithridate. » Car, ajoura-t-il, je » dois faire ſervir ma puiſſance » à l'agrandiſſement de la Ré» publique, & non pas m'a» grandir de ſes pertes & de » ſon abaiſſement. Un homme » de courage déſire ſans doute » de vaincre avec gloire; mais, » s'il faut employer des voies » honteuſes, il croiroit même » acheter la vie trop cher à ce » prix. » Telle fut la réponſe que rapporterent à Mithridate ſes ambaſſadeurs, & qui le ſurprit étrangement. » Quels or» dres, s'écria-t-il, m'enver» roit donc Sertorius, préſi» dent du Sénat de Rome, puiſ» que banni, proſcrit, & relé» gué ſur les côtes de la mer » Atlantique, il met des bor» nes à mon Royaume, & me » menace de la guerre ſi j'en» treprends ſur l'Aſie? »

Le traité ſe conclut aux conditions preſcrites par Sertorius. Il fut dit que Mithridate auroit

la Bithynie & la Cappadoce ; que Sertorius lui enverroit un Général & des troupes, & qu'il recevroit du Roi trois mille talens avec quarante vaiſſeaux. Sertorius fit partir effectivement pour l'Aſie un de ſes Sénateurs, qui ſe nommoit M. Marius.

Ce fut vers ce même tems que mourut Nicomede, roi de Bithynie, qui par ſon teſtament fit le peuple Romain ſon héritier ; nouveau ſujet de querelle avec Mithridate, dont l'ambition dévoroit depuis long-tems ce Royaume, & qui devoit trouver très-mauvais que les Romains s'en emparaſſent. Ils le firent néanmoins, & réduiſirent la Bithynie en province Romaine. Ce fut alors que Mithridate éclata, & entreprit ſa troiſieme guerre contre les Romains avec plus de confiance encore que les précédentes, parce que ſes préparatifs étoient, ſinon plus grands, du moins bien mieux entendus. Car, dans la premiere guerre, il avoit eu plus de faſte que de forces réelles. Ses troupes étoient belles à l'œil, mais hors ce vain éclat tout en étoit mépriſable. Le mauvais ſuccès l'inſtruiſit ; & dans l'occaſion préſente il s'en tint à l'eſſentiel & au ſolide. Au lieu de cette multitude innombrable de Barbares de différentes nations & de différentes langues, dont les cris confus & les fanfaronnades ne pouvoient épouvanter tout au plus que les Aſiatiques ; au lieu d'armes toutes brillantes d'or & de pierres précieuſes, qui ſont de riches dépouilles pour les vainqueurs, plutôt qu'une défenſe pour ceux qui les portent, il mit ſur pied cent vingt mille hommes de bonnes troupes, formées en légions à la Romaine, & leur donna des épées ſemblables à celles des Romains, & des boucliers fermes & épais. A ces troupes de pied il joignit ſeize mille hommes de cavalerie, dont les chevaux étoient forts & bien exercés, plutôt qu'ornés ſuperbement, & cent chariots armés de faulx. Ajoutez un nombre prodigieux de valets, de pionniers, de vivandiers, & autres ſortes de gens néceſſaires pour le ſervice d'une ſi grande armée. Le tout enſemble ſe montoit à plus de trois cens mille hommes. Il équipa auſſi une flotte de quatre cens voiles dans le même goût ; c'eſt-à-dire, que ſes bâtimens n'étoient plus ornés de tentes dorées, ni de chambres, ni de bains magnifiques pour ſes femmes & ſes concubines, mais remplis d'armes offenſives & défenſives, & montés par de braves guerriers. Il fit enfin d'abondantes proviſions de vivres, & diſtribua en différens magaſins le long des côtes plus de neuf millions de boiſſeaux de bled. Ce fut avec cet appareil qu'il attaqua la Bithynie par terre & par mer en même-tems, après avoir tâché de ſe rendre les Dieux favorables, en offrant un ſacrifice à Jupiter arbitre de la guerre, ſelon

le rit accoutumé, & en faiſant jetter dans la mer, pour honorer Neptune, un attelage de chevaux blancs. Les Romains envoyerent contre lui les deux Conſuls, M. Cotta & L. Lucullus, chargeant l'un de défendre la Bithynie, l'autre de pouſſer Mithridate & de porter la guerre dans ſon Royaume.

M. Cotta fut bientôt expoſé à un très-grand danger par ſon imprudence. Étant venu en Bithynie, & ſe trouvant vis-à-vis de Mithridate, qui avoit auſſi fait entrer ſon armée dans ce Royaume, il voulut avoir ſeul la gloire de vaincre l'ennemi. Il crut que les occupations, qui retenoient L. Lucullus dans la province d'Aſie, étoit une circonſtance favorable dont il falloit profiter pour s'aſſurer le triomphe. Mais, auſſi lâche dans l'exécution que téméraire dans le projet, il ſe fit battre auprès de Chalcédoine par mer & par terre en un même jour, & perdit dans ces deux malheureuſes actions quatre mille Romains, & plus de ſoixante vaiſſeaux.

Mithridate, animé par ce double avantage, entreprit le ſiege de Cyzique, ville de la Propontide, qui ſoutenoit vigoureuſement le parti des Romains dans cette guerre. En s'en rendant maître, il s'ouvroit un paſſage de la Bithynie dans l'Aſie mineure, qui lui auroit été très-avantageux pour y porter la guerre avec toute la ſûreté & la facilité poſſibles. C'étoit pour cela qu'il vouloit la prendre. Pour y réuſſir, il l'inveſtit par terre avec trois cens mille hommes diviſés en dix camps, & par mer avec quatre cens vaiſſeaux. L. Lucullus l'y ſuivit bientôt, & commença à s'emparer d'un poſte ſur une hauteur qui étoit pour lui de la derniere importance, parce qu'il lui facilitoit les convois, & lui donnoit le moyen de couper les vivres à l'ennemi. Il n'avoit que trente mille hommes de pied & deux mille cinq cens chevaux. La ſupériorité du nombre des troupes ennemies, loin de l'effrayer, le raſſura, perſuadé que les proviſions manqueroient bientôt à cette multitude innombrable. Auſſi, en exhortant ſes troupes, il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur couteroit pas une goutte de ſang. C'eſt en quoi il mettoit ſa gloire; car, la vie des ſoldats lui étoit précieuſe.

Le ſiege fut long, & pouſſé avec la derniere vigueur. Mithridate battoit la place de tous côtés avec des machines ſans nombre. La réſiſtance ne fut pas moins vigoureuſe. Les aſſiégés firent des prodiges de valeur, & mirent en œuvre tout ce que l'habileté la plus induſtrieuſe peut inventer pour repouſſer l'attaque des ennemis, ſoit en brûlant leurs machines, ſoit en les rendant inutiles par mille obſtacles différens qu'ils y oppoſoient. Ce qui leur inſpiroit ce courage, étoit la confiance extrême qu'ils avoient en L.

Lucullus, qui leur avoit fait dire qu'ils pouvoient se tenir assurés, s'ils continuoient de se défendre avec la même valeur, que leur place ne seroit point prise. En effet, L. Lucullus s'étoit si bien posté, que sans en venir à une action générale, qu'il évita toujours avec grand soin, il fit souffrir infiniment l'armée de Mithridate, en enlevant ses convois, en faisant charger à propos les partis qu'il envoyoit au fourrage, en battant des détachemens qu'il faisoit de tems en tems. En un mot, il sçut si bien prendre avantage de toutes les occasions qui s'offroient, il affoiblit si fort l'armée des assiégeans, & usa de tant d'habileté pour lui couper les vivres, ayant fermé toutes les avenues par où elle en pouvoit tirer, qu'il la réduisit à une extrême famine. Les soldats ne trouvoient plus à manger que des herbes, & quelques-uns même allerent jusqu'à se nourrir de chair humaine. Mithridate, qui passoit pour le capitaine le plus rusé de son tems, au désespoir qu'un Général qui ne pouvoit pas avoir encore beaucoup d'expérience, lui eût si souvent donné le change par de fausses marches & de feints mouvemens, & l'eût vaincu sans tirer l'épée, fut enfin obligé de lever honteusement le siege, après y avoir passé près de deux ans. Il s'enfuit par mer, & ses Lieutenans conduisirent son armée par terre vers Nicomédie. L. Lucullus les poursuivit, & les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille sur la place, & fit une infinité de prisonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cens mille hommes, tant soldats que valets, ou autres gens suivant l'armée.

Mithridate, après avoir levé le siege de Cyzique, se rendit à Nicomédie, d'où il passa par mer dans le Pont. Il laissa une partie de sa flotte & dix mille hommes de ses meilleures troupes dans l'Hellespont, avec trois de ses meilleurs Généraux. L. Lucullus, avec la flotte Romaine, les battit deux fois; la premiere à Ténédos, l'autre à Lemnos, dans un tems où la flotte ennemie ne pensoit à rien moins qu'à faire voile vers l'Italie, & à porter l'allarme & les ravages jusques sur les côtes de Rome. Il leur tua presque tout leur monde dans ces deux combats; & dans le dernier il prit les trois Généraux, dont l'un étoit M. Marius, ce Sénateur Romain, dont il a déjà été question.

Mithridate avoit souffert presque autant par la tempête dans son passage sur le Pont Euxin, que dans la rude campagne où il avoit été si maltraité. Il y avoit perdu presque tout le reste de sa flotte & des troupes qu'il ramenoit pour défendre ses anciens États. Quand L. Lucullus arriva, il travailloit vivement à de nouvelles levées, pour se défendre contre cette

attaque qu'il avoit bien prévue. L. Lucullus, en arrivant dans le Pont, alla, ſans perdre de tems, former le ſiege d'Amiſus & d'Eupatorie, deux des principales villes du païs, fort proches l'une de l'autre. La derniere, toute nouvellement bâtie, étoit nommée Eupatorie, à cauſe du ſurnom d'Eupator que portoit Mithridate. Il y faiſoit même ſa réſidence ordinaire, & en vouloit faire la capitale de ſes États. Non content de ces deux ſiéges formés tout à la fois, L. Lucullus fit encore un détachement de l'armée pour aller former celui de Thémiſcyre ſur le Thermodon, qui n'étoit pas moins conſidérable que les deux autres.

Pendant que les Romains attaquoient ces trois places, Mithridate qui avoit déjà formé une nouvelle armée, ſe mit en campagne de fort bonne heure au printems. L. Lucullus laiſſa le commandement des ſieges d'Amiſus & d'Eupatorie à L. Muréna, fils de celui dont nous avons déjà parlé, & marcha contre Mithridate, qui étoit campé dans la plaine de Cabires. Celui-ci eut l'avantage en deux actions; mais à la troiſieme il fut défait entiérement, & obligé de prendre la fuite, ſans avoir ni un ſeul valet, ni un ſeul écuyer qui fût reſté auprès de lui, ni un ſeul cheval de ſon écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ſes eunuques l'ayant apperçu à pied au milieu de la troupe des fuyards, deſcendit de ſon cheval, & le lui donna. Les Romains étoient ſi près de lui, qu'ils le tenoient preſque déjà; & s'ils le manquerent, ils ne durent s'en prendre qu'à eux-mêmes. La ſeule avarice des ſoldats fit perdre aux Romains cette proie, qu'ils pourſuivoient depuis ſi long-tems, avec tant de travaux, tant de dangers, & de ſi grands combats, & priva L. Lucullus du ſeul prix de toutes ſes victoires. Mithridate, dit Cicéron, imita habilement la maniere dont autrefois, dans le même Pont, Médée s'étoit dérobée à la pourſuite de ſon pere. On dit que cette Princeſſe, ayant coupé en pieces le corps de ſon frere Abſyrte, répandit ſes membres dans les endroits par où ſon pere la pourſuivoit, afin que le ſoin de recueillir ces membres diſperſés, & la douleur que lui cauſeroit un ſi triſte ſpectacle, arrêtaſſent la rapidité de ſa courſe. Mithridate, de même en fuyant, laiſſa ſur les chemins une grande quantité d'or, d'argent, & de choſes précieuſes, qu'il avoit reçues de ſes ancêtres, ou qu'il avoit lui-même amaſſées dans les guerres précédentes; & pendant que les ſoldats s'amuſoient à recueillir ces tréſors, le Roi leur échappa des mains. Ainſi, le pere de Médée fut retardé dans ſa pourſuite par la triſteſſe, & les Romains par la joie.

Après cette déroute des ennemis, L. Lucullus prit la ville

de Cabires, & pluſieurs autres places & châteaux, où il trouva de grandes richeſſes. Il y trouva auſſi les priſons pleines de Grecs & de Princes proches parens du Roi, qui y étoient détenus. Comme ces malheureux ſe tenoient pour morts depuis long-tems, cette liberté qu'ils recevoient de la grace de L. Lucullus, leur paroiſſoit moins une délivrance, qu'une réſurrection & une ſeconde vie. On prit auſſi dans un de ces châteaux une ſœur du Roi, nommée Nyſſa; & ce fut pour elle un grand bonheur d'être priſe. Car, les autres ſœurs de ce Prince & ſes femmes, qu'on avoit envoyées plus loin du danger, & qui ſe croyoient en ſûreté & en repos, moururent toutes miſérablement, Mithridate leur ayant envoyé dans ſa fuite par l'eunuque Bacchidas l'ordre de mourir.

Ces morts affligerent extrêmement L. Lucullus, qui étoit d'un caractere doux & humain. Il paſſa outre, & continua de pourſuivre Mithridate; mais, ayant appris qu'il avoit quatre journées ſur lui, & qu'il avoit pris le chemin de l'Arménie pour ſe retirer chez ſon gendre Tigrane, il s'en retourna ſur ſes pas; & après avoir ſubjugué quelques peuples, & pris quelques places du voiſinage, il envoya App. Claudius à Tigrane lui redemander Mithridate. Tigrane répondit que Mithridate étoit le pere de Cléopatre ſa femme; que ſon union avec lui étoit trop étroite, pour pouvoir le livrer au triomphe de L. Lucullus; & que ſi les Romains étoient aſſez injuſtes pour lui faire la guerre, il ſçauroit bien ſe défendre, & les en faire repentir.

Ce Prince, dans les commencemens, n'avoit pas ſeulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût ſon beau-pere; mais, le traitant avec le dernier mépris & la derniere arrogance, il le tenoit éloigné, & le faiſoit garder, comme un priſonnier d'État, dans des lieux marécageux & mal ſains. Mais, après l'ambaſſade d'App. Claudius, il l'avoit fait venir à la cour avec toute ſorte d'honneurs & de marques de bienveillance. Là, dans une converſation ſecrete qu'ils eurent dans le palais ſeuls & ſans témoins, ils guérirent leurs ſoupçons mutuels au grand malheur de leurs amis, ſur leſquels ils en rejetterent la faute.

Cependant, L. Lucullus irrité de la réponſe de Tigrane, s'étoit mis en marche & s'avançoit vers ce Prince. Les deux armées ſe rencontrerent le 6 Octobre de l'an de Rome 683, & 69 avant Jeſus-Chriſt. Mais, Tigrane prit la fuite dès le commencement de l'action. Mithridate ne ſe trouva point à la bataille, parce qu'il s'étoit imaginé que L. Lucullus uſeroit contre Tigrane de la même précaution & de la même lenteur dont il avoit uſé contre lui. Ainſi, il ne marchoit que len-

tement & à petites journées, pour joindre Tigrane. Mais, ayant rencontré sur son chemin quelques Arméniens qui fuyoient tout éperdus & épouvantés, il se douta de ce qui étoit arrivé ; & ensuite ayant rencontré un plus grand nombre de fuyards nus & blessés, il fut entiérement informé de de la défaite, & se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, & dans un très-pitoyable état. Loin de lui rendre la pareille, & d'insulter à son malheur comme Tigrane avoit insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgraces communes, lui donna la garde qui l'accompagnoit & les Officiers qui le servoient, le consola, le fortifia, & releva ses espérances. On est bien aise de voir que Mithridate n'avoit pas dépouillé toute humanité. Tous deux ensemble ils travaillerent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés. Ils envoyerent implorer l'assistance des peuples voisins, & sur-tout des Parthes qui étoient les plus proches, & en mêmetems les plus en état de les secourir dans ce pressant besoin. Mithridate écrivit à leur Roi une lettre, que Salluste nous a conservée, & qui se trouve dans ses fragmens. Nous en rapporterons ici une partie.

LETTRE DE MITHRIDATE à Arsace, roi des Parthes.

» Tous ceux qui, dans un » état de prospérité, sont in- » vités à entrer avec quelqu'un » en société de guerre, doi- » vent considérer, en premier » lieu s'il leur est libre d'avoir » la paix; puis, si ce qu'on » leur demande est conforme à la » justice, à leur intérêt, à leur » gloire. Vous pourriez jouir » d'une paix tranquille & perpé- » tuelle, si les Romains n'étoient » des ennemis toujours atten- » tifs à saisir les occasions fa- » vorables pour faire la guer- » re, & que nuls crimes n'ar- » rêtent. Il n'est pas douteux » qu'une victoire remportée » sur eux, ne vous fasse un » grand nom. Il peut paroître » ne point convenir que je » vous propose, de faire al- » liance avec Tigrane. ou de » vous joindre, puissant com- » me vous êtes, à un Prince » qui se trouve dans l'état » malheureux où je suis. Mais, » j'ose avancer que ces deux » motifs, votre ressentiment » contre Tigrane qui tout ré- » cemment a porté les armes » contre vous, & l'état peu » avantageux de mes affaires, » loin d'être contraires à ma » demande, doivent l'appuyer » & m'être favorables, si vous » en voulez juger sainement. » Car, pour Tigrane, comme » il sçait vous avoir donné un » juste sujet de plainte, il ac- » ceptera sans peine toutes les » conditions qu'il vous plaira » lui imposer; & pour moi, » je puis dire que la fortune, » en m'enlevant presque tout

» ce que je poſſédois, m'a mis » en état de donner aux autres » de bons conſeils, &, ce qui » eſt fort délirable pour ceux » qui ſont dans la proſpérité, » je puis, par mes malheurs » mêmes, vous ſervir d'exem- » ple, & vous porter à pren- » dre de plus juſtes meſures » que moi. Car, ne vous y » trompez point; c'eſt à tous » les peuples, à toutes les na- » tions, à tous les Rois de la » terre, que les Romains en veu- » lent; & deux motifs, égale- » ment anciens & puiſſans, leur » mettent les armes dans les » mains contre eux, l'ambi- » tion effrénée d'étendre leurs » conquêtes, & la ſoif inſatia- » ble d'amaſſer des richeſſes. »

Mithridate enſuite fait un long dénombrement des Princes & des Rois qu'ils ont accablés les uns après les autres. Il rapporte ſes premiers avantages contre les Romains, & ſes derniers malheurs. Puis il continue ainſi : » Examinez maintenant, » je vous prie, ſi, lorſque nous » aurons été accablés, vous ſe- » rez plus en état de réſiſter aux » Romains; & ſi vous croyez » qu'ils doivent borner leurs » conquêtes à mon païs. Je ſçais » que vous êtes puiſſant en hom- » mes, en armes, & en richeſ- » ſes; & c'eſt pour cela que » nous cherchons, nous à nous » fortifier de votre alliance, » eux à s'enrichir de vos dé- » pouilles. Au reſte, le deſſein » de Tigrane eſt, pour ne pas » attirer la guerre dans ſon » Royaume, que nous allions » avec toutes mes troupes, qui » certainement ſont bien aguer- » ries, porter la guerre au loin, » & attaquer nous-mêmes en » perſonnes l'ennemi dans ſon » propre païs. Nous ne pou- » vons donc ni vaincre, ni être » vaincus, ſans que vous même » couriez un grand riſque. Igno- » rez-vous que les Romains, » quand du côté de l'occident » ils ſe ſont vus arrêtés par » l'océan, ont tourné les ar- » mes de notre côté ? Qu'à » compter depuis leur fondation » & leur premiere origine, ils » n'ont eu rien que par violen- » ce, maiſons, femmes, terres, » domaine ? Vil amas de gens » de toute eſpece, ſans patrie, » ſans parens, il ſe ſont établis » pour le malheur du genre hu- » main. Ni loix humaines, ni loix » divines ne les empêchent de » tourmenter & de ruiner alliés » & amis, peuples éloignes & » voiſins, pauvres & riches. Ils » comptent pour ennemi tout » ce qui n'eſt pas ſerf, & encore » plus tout ce qui porte le nom » de Roi. Car, peu de peuples » s'accommodent d'un Gouver- » nement libre & indépendant; » mais, le grand nombre ai- » ment mieux vivre ſous des » maîtres qui les gouvernent » avec équité. Nous leur ſom- » mes ſuſpects, parce que nous » leur diſputons l'autorité, & » que nous pouvons repouſſer » & venger leurs injuſtices. » Pour vous, qui avez ſous vo- » tre pouvoir Séleucie la plus

» grande des villes, & la Perſe
» le plus riche & le plus puiſ-
» ſant des Royaumes, que de-
» vez-vous attendre d'eux, ſi-
» non tromperie pour le pré-
» ſent, & guerre pour l'avenir?
» Les Romains portent leurs
» armes contre tous les peu-
» ples, mais ſur-tout contre
» ceux de qui ils eſperent tirer
» de plus riches dépouilles. Ils
» ſont devenus grands à force
» d'entreprendre & de trom-
» per, & en ſemant guerres ſur
» guerres. Par cette voie ils fe-
» ront tout périr, ou périront
» eux-mêmes. Il ne ſera pas
» difficile de les ruiner, ſi vous
» du côté de la Méſopotamie,
» nous du côté de l'Arménie,
» nous enveloppons leur armée,
» qui ſe trouvera ſans vivres
» & ſans ſecours. La proſpé-
» rité des armes Romaines ne
» s'eſt ſoutenue juſqu'à ce jour
» que par la faute des Rois,
» qui n'ont pas eu la prudence
» de connoître bien cet ennemi
» commun, & de ſe liguer en-
» ſemble contre lui. Ce ſera
» pour vous une gloire immor-
» telle, de vous être montré
» l'appui de deux grands Rois,
» & d'avoir vaincu & détruit les
» brigands des nations. C'eſt à
» quoi je vous invite & vous
» exhorte, en vous avertiſ-
» ſant d'aimer mieux partager
» avec nous par une ſalutaire
» alliance la victoire contre un
» ennemi commun, que de ſouf-
» frir que l'empire Romain s'é-
» tende de plus en plus par no-
» tre ruine. »

Il ne paroît pas que cette lettre produiſit ſur l'eſprit de Phraate l'effet que Mithridate en pouvoit eſpérer. Ainſi, les deux Rois ſe contenterent de leurs propres troupes. Leur armée étoit de ſoixante-dix mille hommes d'élite, que Mithridate avoit bien exercés à la maniere des Romains. Ce fut vers le milieu de l'été qu'elle entra en campagne. Ces deux Rois avoient ſoin, à tous les mouvemens qu'ils faiſoient, de prendre un bon terrein pour leur camp, & de le bien fortifier, pour n'y être pas attaqués par L. Lucullus; & aucun des artifices dont il uſa, ne put les engager au combat. Leur deſſein étoit de le miner peu à peu, de harceler ſes troupes dans leurs marches pour les affoiblir, de lui enlever ſes convois, & de l'obliger par-là à quitter le païs faute de vivres. L. Lucullus, n'ayant pu, par toutes ſes ruſes, les attirer en pleine campagne, employa un nouveau moyen qui lui réuſſit. Il ſe donna donc un grand combat où les Romains remporterent encore une pleine victoire. Il ſe trouva trois Rois dans l'armée d'Arménie, dont Mithridate fit le plus mal. Car, ne pouvant ſupporter la vue des légions Romaines, dès qu'elles chargerent, il fut des premiers à prendre la fuite; ce qui jetta ſi fort l'épouvante dans toute l'armée, qu'elle perdit abſolument courage; & ce fut la principale cauſe de la perte de la bataille.

Cependant, peu de tems après, ce Prince avec quatre mille hommes de ſes propres troupes, & un égal nombre d'Arméniens que lui fourniſſoit Tigrane, ſe mit en devoir de reconquérir ſes États, & il y réuſſit en partie, aidé moins encore de ſon courage, & de l'affection des peuples pour leur Roi légitime & naturel, que des vices de ſes ennemis. Car, les Commandans que L. Lucullus avoit laiſſés dans ces païs nouvellement ſoumis, s'y conduiſirent avec négligence, & de plus firent haïr par leurs exactions le gouvernement Romain. Ainſi, Mithridate trouva une entrée facile dans le Pont. Fabius Adrianus, étant venu à ſa rencontre, fut vaincu & mis en déroute, de façon que le corps de troupes qu'il commandoit auroit été entiérement diſſipé ou détruit, ſi le roi de Pont, pendant qu'il paye de ſa perſonne & s'expoſe avec la hardieſſe d'un jeune guerrier, quoiqu'âgé de près de ſoixante-dix ans, n'eût reçu deux bleſſures qui le mirent hors de combat, l'une au genou d'un coup de pierre, l'autre d'une fleche qui vint le frapper un peu au deſſous de l'œil. Cet évenement rallentit l'ardeur & le feu des vainqueurs; & ce qui reſtoit de Romains avec leur chef, gagnerent le fort de Cabires, où ils ſe renfermerent.

Mithridate ne fut pas longtems retenu par ſes bleſſures. Il ſe fit panſer par des Agariens, nation Scythique, qui avoit, dit Appien, le ſecret de guérir les plaies avec le venin des ſerpens. Nous laiſſons à diſcuter aux maîtres de l'art ce fait, que nous rapportons tel que nous le trouvons dans notre Auteur. Le roi de Pont ne fut pas plutôt guéri, qu'il alla aſſiéger Fabius Adrianus. Mais bientôt, il apprit que Triarius arrivoit avec tout ce qu'il avoit pu raſſembler promptement de troupes. Il ne crut pas devoir l'attendre, & ſe retira. Triarius le pourſuivit juſqu'à Comanes, & remporta même ſur lui un petit avantage, qui termina la campagne. Au retour du printems, Mithridate, qui avoit ſans doute reçu des recrues conſidérables, entreprit de chaſſer entiérement Triarius du royaume de Pont, avant que L. Lucullus eût le tems de venir à ſon ſecours. Le Romain ſe tint quelque tems ſur la défenſive, & il évitoit le combat. Le Roi, pour l'y forcer, ſe prépara à aller attaquer un château où étoient tous les gros bagages de l'armée Romaine. Cette démarche lui réuſſit. Les ſoldats de Triarius, ne voulant pas perdre leurs bagages, forcerent à combattre leur Commandant, qui lui-même ſe laiſſa auſſi flatter de l'eſpérance de vaincre en l'abſence de ſon Général. Les deux armées ſe rencontrerent à trois mille pas de diſtance de Ziéla, ou Zéla, ville qui eſt devenue célebre par cette action dans l'hiſtoire Romaine. Triarius fut entiérement

tiérement défait ; & il ne ſe ſauva du carnage quelques reſtes de ſon armée, que parce que Mithridate fut encore bleſſé. Comme ce Prince avoit parmi ſes troupes beaucoup de gens habillés & armés à la Romaine, il ne ſe défia point d'un Centurion, qui s'approcha de lui, & qui, dans le tems qu'il y penſoit le moins, lui perça la cuiſſe de ſon épée. Le Centurion fut tué ſur le champ. Mais, le Roi étior ſi violemment bleſſé, qu'il fallut l'emporter en hâte ; & ſes Généraux firent ſonner la retraite, & ceſſerent de pourſuivre les vaincus. Cette défaite fut la plus ſanglante que les Romains aient éprouvée dans tout le cours de la guerre contre Mithridate ; & Cicéron a eu raiſon de dire que ce Prince, après avoir été vaincu. fit plus qu'il n'eût oſé eſpérer lorſqu'il avoit toutes ſes forces. Il reſta ſept mille Romains ſur le champ de bataille, parmi leſquels on compta vingt-quatre Tribuns, & cent cinquante Centurions. Le même Cicéron, ſans entrer dans aucun détail, nous donne encore une idée plus forte de la perte que firent les Romains en cette occaſion, lorſqu'il dit que L. Lucullus en apprit la nouvelle par le bruit public, & non par aucun ſoldat qui fût échappé de la bataille.

L'année ſuivante, qui étoit l'an de Rome 686, & l'an 66 avant Jeſus-Chriſt, on envoya contre Mithridate Cn. Pompée. Ce nouveau Général ne trompa point les eſpérances que l'on avoit conçues de lui ; & la ruine de Mithridate fut l'affaire d'une campagne. Le général Romain profita d'abord de la flotte nombreuſe qu'il avoit à ſes ordres, pour ôter toute reſſource à l'ennemi du côté de la mer ; & il borda de vaiſſeaux toutes les côtes depuis la Phénicie juſqu'au Boſphore. Le roi de Pont, affoibli par les pertes qu'il avoit faites, ne pouvoit ſe ſoutenir que par le ſecours de ſes alliés, & il comptoit ſur l'amitié de Phraate, roi des Parthes, & de Tigrane, roi d'Arménie. Cn. Pompée détacha de lui le roi des Parthes ; & par une circonſtance tout-à-fait heureuſe pour le progrès des armes Romaines, le fils de Tigrane ſe révolta contre ſon pere. Ce jeune Prince étoit gendre de Phraate, & s'étant retiré chez ſon beau-pere, il l'engagea à épouſer ſa querelle, & rentra en Arménie avec les Parthes. Ainſi, Tigrane ſe trouva hors d'état de ſecourir Mithridate, quand même il l'auroit voulu ; & de plus il conçut de violens ſoupçons contre lui, & ſe perſuada que le Prince rebelle, qui étoit petit-fils du roi de Pont, étoit appuyé ſecrétement par ſon grand-pere. Mithridate ſe trouva donc ſeul obligé de réſiſter à toutes les forces des Romains. Il n'avoit que trente mille hommes de pied, & trois mille chevaux ; & avec ces troupes il gardoit

l'entrée de ſon Royaume, réſolu d'éviter le combat, & de tâcher de couper les vivres à l'ennemi ; à quoi il eſpéroit réuſſir d'autant plus aiſément, que tout le païs avoit été ravagé par L. Lucullus.

Cn. Pompée ſe mit promptement en marche pour aller à lui, ayant groſſi ſes forces de preſque toutes celles que L. Lucullus avoit commandées, & en particulier des légions de Flavius Fimbria. En partant il dépêcha Métrophane à Mithridate, pour ſonder les diſpoſitions de ce Prince, & voir ſi on pourroit l'amener à ſe ſoumettre. Mithridate ne refuſa point d'entrer en négociation, & envoya de ſon côté des Ambaſſadeurs à Cn. Pompée. Mais, les conditions propoſées par le général Romain furent étrangement dures. Il exigeoit que Mithridate livrât tous les tranſfuges, & ſe rendît lui même à diſcrétion. Ce Prince étoit trop fier pour ne pas rejetter avec indignation l'article qui le regardoit. Il n'avoit garde de ſe déshonorer par une ſi honteuſe baſſeſſe. Mais, les tranſfuges, qui avoient vu partir & revenir les Ambaſſadeurs, & qui ſe douterent ou furent inſtruits de ce qui ſe propoſoit par rapport à eux, ſe ſouleverent, & entraînerent dans leur mécontentement les troupes Nationales, qui ſentoient le beſoin qu'elles avoient de ces étrangers. La ſédition fut portée ſi loin, que Mithridate courut riſque de ſa perſonne. Il appaiſa néanmoins les eſprits, en proteſtant qu'il ne livreroit jamais ceux qui lui avoient rendu ſervice, & même que jamais il ne feroit de paix avec les Romains ; qu'il nourriroit toujours contre eux une haine implacable, & leur feroit une guerre éternelle. Il ajouta que les Ambaſſadeurs, qu'il avoit envoyés à Cn. Pompée, étoient moins des Ambaſſadeurs que des eſpions, & qu'il n'avoit point eu du tout la penſée de traiter de paix.

Cependant, Cn. Pompée arriva, & ſe diſpoſa d'abord à l'attaquer. Mais, ne voyant pas jour à le déloger aiſément des poſtes qu'il avoit occupés, & craignant la diſette, il ſe rabattit ſur la petite Arménie, qui étant dégarnie de troupes, lui offroit une facile conquête. Mithridate, à qui appartenoit cette Province, fut obligé d'y ſuivre l'ennemi : & il ſe campa avantageuſement ſur une hauteur, dont l'accès étoit difficile, & le mettoit en état de n'être point forcé à combattre. Là, ce Prince bien retranché, & tirant ſes vivres commodément de ſes derrieres, pendant qu'il faiſoit battre la plaine par ſa cavalerie, & enlevoit ſouvent les convois de ſes ennemis, auroit pu donner bien de la peine à Cn. Pompée. Mais, il quitta ce poſte, parce qu'il y manquoit d'eau. Ce fut une faute. Il ne l'eut pas plutôt abandonné, que Cn. Pompée s'en

empara ; & la verdure dont la colline étoit couverte ayant fait conjecturer au général Romain, qu'il devoit s'y trouver des ſources, il fit creuſer des puits, qui ſe remplirent d'eau, & en fournirent en abondance à tout le camp. La nature du païs, qui étoit couvert & coupé de vallons, fit naître à Cn. Pompée l'idée d'une embuſcade. Elle lui réuſſit. La cavalerie de Mithridate ſe laiſſa attirer aſſez loin pour être enveloppée en queue par un gros de Romains, qui avoit été caché à ce deſſein dans un vallon. Elle y périt preſque toute entiere ; & ce fut une grande perte pour le roi de Pont, qui en tirnit beaucoup de ſervice, & qui juſqu'alors avoit eu beaucoup de ſupériorité ſur les Romains.

Le ſuccès du premier combat, livré par Cn. Pompée, peut être regardé comme ayant décidé de la victoire. Car, de ce moment, les Romains eurent plus de facilité d'amener des vivres dans leur camp, & en même-tems ils en devinrent plus hardis à harceler & à fatiguer l'armée de Mithridate, qui ſe trouvoit deſtituée du ſecours de ſa cavalerie. Ce Prince s'obſtinoit à refuſer le combat. Cn. Pompée entreprit de l'enfermer par des lignes de ſix à ſept lieues d'étendue, & fortifiées de redoutes d'eſpace en eſpace. Mithridate demeura ainſi comme aſſiégé pendant quarante-cinq jours. Enfin, preſſé par la diſette, voyant que Cn. Pompée ſoumettoit tout le païs des environs ; & apprenant qu'il lui venoit des renforts conſidérables, il fut réduit à ſonger à la fuite. Il s'arrangea habilement pour l'exécution de ce deſſein, & trompa la vigilance de Cn. Pompée. Il partit pendant la nuit, laiſſant des feux allumés dans ſon camp, & après avoir pris la précaution barbare de tuer les malades & les bleſſés.

Dès le lendemain, Cn. Pompée ſe mit à ſa ſuite. Mais, Mithridate ne marchoit que de nuit, & le jour il ſe tenoit bien enfermé dans ſon camp ; en ſorte que Cn. Pompée ne pouvoit attaquer pendant le jour un ennemi qui ne ſe montroit jamais alors en campagne. D'un autre côté, il n'oſoit engager un combat nocturne, parce qu'il ne connoiſſoit point les lieux. Il fut pourtant obligé de prendre ce dernier parti, lorſqu'il vit que le roi de Pont alloit paſſer l'Euphrate, & entrer dans le royaume de Tigrane. Comme il étoit inſtruit de la route que les ennemis devoient tenir, il fit une marche forcée & ſecrete en même-tems, au moyen de laquelle les ayant paſſés pendant la nuit, il vint ſe poſter ſur leur chemin dans un endroit où il trouva quelques hauteurs, qui devoient donner à ſes troupes de l'avantage dans le combat.

Mithridate étoit ſi mal ſervi en eſpions, qu'il ne ſçut rien de cette marche de Cn. Pompée ; & ſes troupes, étant par-

ties ſur le ſoir à l'ordinaire moins attentives & moins ſur leurs gardes que jamais, parce qu'elles comptoient ſe trouver bientôt en païs de ſûreté, vinrent donner imprudemment dans l'armée Romaine. On peut juger quels furent leur ſurpriſe & leur effroi; & Cn. Pompée prit ſoin d'achever de les troubler, en faiſant ſonner la charge par toutes les trompettes enſemble, & en ordonnant à tous ſes ſoldats de jetter de grands cris. En même-tems, une nuée de traits de toute eſpece partit de deſſus les hauteurs occupées par les Romains, & mit le déſordre & la confuſion dans une armée, qui étant arrangée pour la marche & non pour la bataille, ſe voyoit attaquée ſubitement pendant les ténebres, & ne voyoit pas même ſes ennemis.

Le mal devint encore plus grand, lorſque les Romains, après les premieres décharges, vinrent s'approcher en bon ordre de ces troupes déjà à demi-vaincues. La lumiere de la Lune, qui s'éleva en ce moment, réjouit un peu les Barbares; & ce fut au moins pour eux une conſolation d'appercevoir ceux qui les attaquoient. Mais, leur joie fut courte; & cette lumiere leur fut plutôt nuiſible qu'avantageuſe. Car, comme la Lune étoit fort près de l'horizon, les corps des Romains qui l'avoient à dos, jettoient une ombre très-grande devant eux, ce qui trompoit les ſoldats de Mithridate, en ſorte que prenant les ombres pour les corps ils perdoient preſque tous leurs coups, pendant que les Romains voyoient nettement & diſtinctement leurs ennemis, ſur le viſage deſquels la Lune donnoit en plein. Un combat ſi inégal ne put pas durer long-tems. Bientôt les Barbares prirent la fuite & ſe diſperſerent laiſſant plus de dix mille des leurs ſur la place. Le nombre des priſonniers ne fut pas beaucoup moindre. Mithridate, lorſqu'il vit la déroute de ſon armée, ſongea à ſe mettre en ſûreté, & avec huit cens chevaux il ſe fit jour à travers les Romains. Cette eſcorte ne l'accompagna pas long-tems; & tous s'étant diſperſés, il ſe trouva réduit à fuir lui quatrieme. Mais, il recueillit ſur ſa route environ trois mille hommes de pied & quelque cavalerie étrangere; & avec cette troupe il arriva à un fort, appellé Synoria, qu'il avoit fait conſtruire ſur les frontieres de la grande Arménie. C'étoit un des lieux où il renfermoit ſes tréſors. Il y prit ſix mille talens, proviſion bien utile à un Prince fugitif. Pour ce qui eſt des riches habillemens qu'il y trouva, il les diſtribua à ſes amis; & il leur donna auſſi à chacun du poiſon, afin qu'ils fuſſent maîtres de leur ſort, & qu'ils puſſent s'empêcher, s'ils craignoient moins la mort que la honte, de tomber vivans au pouvoir des Romains.

Son deſſein étoit de paſſer dans la grande Arménie, & de

chercher un aſyle auprès de Tigrane. Mais l'Arménien, aigri par les ſoupçons dont nous avons parlé, & d'ailleurs trop peu généreux pour ſe charger de la défenſe d'un malheureux ami, fit arrêter les courriers que Mithridate lui avoit envoyés pour lui demander la permiſſion d'entrer dans ſes États, & il ſe porta même juſqu'à mettre ſa tête à prix, promettant cent talens à quiconque la lui apporteroit. Mithridate, ſe voyant privé de toute autre reſſource que celle qu'il pouvoit trouver en lui-même, ſe réſolut d'abandonner ce qu'il étoit hors d'état de défendre; & laiſſant au vainqueur le Royaume de ſes peres & toutes les conquêtes par leſquelles il l'avoit arrondi, il prit ſon parti de tenter la derniere eſpérance qui lui reſtoit en ſe retirant dans le Boſphore, où regnoit ſon fils Macharès. Les ennemis étoient maîtres de la mer. Ainſi, Mithridate ne pouvoit aller au Boſphore que par terre; & le chemin étoit capable d'effrayer le courage le plus hardi, tant par ſa longueur, que par les obſtacles d'un climat ſauvage, & habité par des peuples belliqueux, dont la plupart n'avoient pas lieu de lui vouloir du bien. Rien ne rebuta ce Prince. Il gagna les ſources de l'Euphrate, paſſa le Phaſe, & vint à Dioſcuriade ſur le Pont Euxin, où il ſéjourna pendant l'hiver. Delà il ſe mit en route lorſque le printems commençoit; & arriva enfin dans le Boſphore, ayant vaincu toutes les difficultés, tant celles que lui oppoſoit la nature du païs même, que celles que lui ſuſciterent les Barbares qui l'habitoient. Sa patience infatigable d'une part, & de l'autre, tantôt la terreur de ſon nom, tantôt la force des armes, lui ouvrirent tous les paſſages. Cn. Pompée envoya d'abord de la cavalerie & quelques troupes armées à la légere pour le pourſuivre. Mais, lorſqu'il apprit que ce Prince avoit paſſé le Phaſe, il renonça à l'eſpérance de l'atteindre, & il fonda, dans le lieu où il l'avoit vaincu, une ville qu'il appella Nicopolis, c'eſt-à-dire, ville de la victoire.

Dans un fort que Mithridate avoit conſtruit avec grand ſoin, & travaillé à rendre imprenable, Cn. Pompée trouva les mémoires de ce Prince; & il les parcourut avec plaiſir, parce qu'il y apprit à connoître le caractere de celui qu'il avoit vaincu. Il y vit que Mithridate avoit fait empoiſonner un grand nombre de perſonnes, entre autres Ariarathe, l'un de ſes fils, & Alcée de Sardes, qui dans une courſe de chevaux avoit eu le malheur de le ſurpaſſer. Il y trouva les explications de pluſieurs ſonges, ſoit du Roi lui-même, ſoit de ſes femmes; tant les hommes, même les plus élevés par leur rang & par leurs connoiſſances, [car Mithridate étoit très-

ſçavant] ſemblent faits pour ſe repaître de chimeres. On gardoit auſſi en ce même lieu des lettres licentieuſes de Monime à Mithridate, & de Mithridate à Monime. C'eſt encore par cette voie que Théophane diſoit qu'avoit été découvert le prétendu diſcours de Rutilius à Mithridate pour l'exhotter à faire maſſacrer les Romains.

Parmi tant de papiers & de pieces, qui font aſſurément peu d'honneur à Mithridate, il s'en trouva d'un genre bien différent. Ce Prince étoit curieux & même habile en médecine. Ainſi ſur tout ce qui appartient à cette ſcience, ſur les vertus des médicamens, & la maniere d'en faire uſage, il avoit ramaſſé des obſervations de toutes les provinces de ſes États, qui pendant un tems avoient embraſſé une grande partie de l'univers. Ce recueil parut à Cn. Pompée un tréſor précieux, dont il devoit faire part à ſa nation, & il le fit traduire en Latin par un de ſes affranchis. Ainſi, dit Pline, de qui nous tenons ce fait, la victoire de Cn. Pompée ſur Mithridate ne fut pas moins utile au genre humain, qu'à la République Romaine. Cn. Pompée vint enſuite à Amiſus, où il avoit indiqué le rendez-vous des Rois & des députés des peuples d'Aſie, dont il alloit régler le ſort. Il s'y trouva douze Rois Barbares, & un bien plus grand nombre de princes & d'ambaſſadeurs. Là, comme ſi Cn. Pompée eût eu deſſein de conſoler L. Lucullus, & de lui donner ſa revanche, il tomba dans le même ridicule qu'il lui avoit reproché. Il avoit raillé impitoyablement ce Général, ſur ce qu'il avoit agi en vainqueur, avant que d'être ſûr de la victoire, & pendant que ſon ennemi avoit encore des forces conſidérables. Il en fit autant lui-même, & tandis que Mithridate non-ſeulement étoit vivant, mais aſſembloit dans le Boſphore des troupes nombreuſes, Cn. Pompée diſtribuoit ſes dépouilles. Il réduiſit le Pont en forme de province Romaine.

Cependant, l'arrivée de Mithridate dans le Boſphore, faiſoit trembler ſon fils Macharès. Ce jeune Prince, quelques années auparavant, avoit négocié avec L. Lucullus, qui l'avoit reconnu Roi, ami, & allié des Romains. C'étoit une offenſe qu'il n'eſpéroit pas que ſon pere lui pardonnât. Il connoiſſoit ſon courroux inexorable, & il étoit inſtruit par plus d'un exemple que le ſang de ſes fils ne lui coutoit rien pour rétablir ſa ſûreté. Ainſi, quoiqu'il eût envoyé au-devant de Mithridate quelques-uns de ſes amis pour lui faire des excuſes & tâcher de le fléchir, il n'oſa pas l'attendre ; & lorſqu'il le ſçut peu éloigné, il paſſa le détroit, & vint dans la Cherſonnèſe Taurique, ayant même pris la précaution de brûler les vaiſſeaux qu'il ne lui fut pas

poſſible d'emmener, afin que ſon pere n'eût pas de quoi le pourſuivre. Il ne put néanmoins échapper à la vengeance de Mithridate. Quelques-uns de ceux qui étoient auprès de lui, furent gagnés par l'eſpérance de l'impunité & d'une récompenſe. Macharès fut tué par eux, ou, ſelon Appien, ſe voyant trahi, il ſe tua lui-même. Mithridate, par une injuſtice aſſez bizarre, ne fit grace à aucun de ceux qu'il avoit mis auprès de ſon fils, & pardonna à ceux que le jeune Prince s'étoit attachés par lui-même, diſant que ces derniers ne lui devoient rien, puiſque ce n'étoit pas lui qui les avoit placés.

Après la mort de Macharès, le roi de Pont paſſa dans la Cherſonnèſe; & s'y étant rendu maître du fort de Panticapée, ſitué préciſément ſur le détroit, il y commit un autre parricide, bien plus inexcuſable que le précédent. Car, pour ſe venger de Stratonice, qui avoit livré à Cn. Pompée un château, rempli de toutes ſortes de richeſſes, il fit mourir le fils qu'il avoit eu d'elle, & dont elle avoit voulu aſſurer la vie en ſe ménageant l'amitié des Romains. Xipharès fut égorgé ſur le rivage, à la vue même de ſa mere, qui, au rapport d'Appien, étoit de l'autre côté du détroit. Dans ce même tems, il dépêcha des ambaſſadeurs à Cn. Pompée, pour offrir de payer tribut aux Romains, ſi on vouloit le rétablir dans le Royaume de ſes peres. Cn. Pompée répondit qu'il falloit que Mithridate vînt faire ſa ſoumiſſion en perſonne, à l'exemple de Tigrane. Le Prince fugitif ne délibéra pas un moment ſur la propoſition qu'on lui faiſoit d'une telle baſſeſſe. C'eſt à quoi, dit-il, on ne réduira jamais Mithridate. Mais, je pourrai envoyer quelques uns de mes enfans & des principaux Seigneurs de ma cour. Cette négociation n'eut point de ſuite, & Mithridate continua ſes préparatifs pour renouveller la guerre.

Il levoit beaucoup de monde, ſans diſtinction de libres & d'eſclaves. Il fabriquoit des armes & des machines; & pour avoir des matériaux, il faiſoit couper les arbres même fruitiers, & tuer les bœufs dont on ſe ſervoit pour le labourage, parce que les nerfs de ces animaux étoient utiles pour les machines & les arcs. Il faiſoit auſſi des levées d'argent très-onéreuſes aux peuples, qui déjà effrayés & déſolés par un tremblement de terre, le plus horrible qui fût jamais, & encore foulés & maltraités par leur Souverain, changerent en haine & en indignation le reſpect qu'ils avoient conſervé pour lui juſques dans ſa mauvaiſe fortune. Ce qui les aigriſſoit ſur-tout, c'étoient les violences & les vexations des miniſtres chargés de l'exécution des ordres du Prince; & Mithridate n'étoit pas en état de remédier à ces injuſtices,

parce qu'étant actuellement malade, & ayant le visage tout couvert d'ulceres, il se renfermoit dans son palais avec trois eunuques qui le soignoient, & qui étoient les seules personnes qui le vissent. On ne laissa pas de lui rassembler durant ce tems des forces considérables ; soixante cohortes de six cens hommes chacune, tous gens d'élite ; & de plus une grande multitude d'autres soldats en qui l'on mettoit moins de confiance. Il avoit aussi des vaisseaux ; & ses Généraux lui avoient soumis plusieurs postes & châteaux aux environs du Bosphore. Lorsqu'il fut en état d'agir lui-même & de conduire ses affaires, il envoya des troupes à Phanagorée, place située sur le détroit du côté de l'orient, afin d'être absolument maître du canal, dont il dominoit lui-même le côté de l'occident par le fort de Panticapée.

Castor, homme de bas lieu, qui commandoit dans Phanagorée, rompit les mesures de Mithridate, en livrant cette place aux Romains. L'exemple de Castor fut suivi des Commandans de plusieurs autres places des environs ; & Mithridate, qui voyoit les trahisons devenir si fréquentes, & qui en craignoit toujours de nouvelles, voulut s'assurer de l'amitié des rois Scythes, en leur donnant quelques-unes de ses filles en mariage avec de riches présens, pour obtenir d'eux des troupes. Mais, l'escorte de soldats qui conduisoit les Princesses, tua les eunuques sous la garde desquels elles étoient, & les livra elles-mêmes au pouvoir des Romains. Outre que l'infortune attire aisément l'infidélité, les gens de guerre ne souffroient qu'avec indignation la confiance qu'avoit Mithridate dans les eunuques, & l'autorité qu'il leur donnoit.

Tout fondoit autour de Mithridate, & il ne montra jamais un plus grand cœur. Ce fut alors qu'il pensa sérieusement à exécuter un projet, dont l'idée lui étoit venue depuis long-tems, c'est-à-dire, à pénétrer en Italie par terre, gagnant d'abord le Danube à travers les nations Scythiques, qui occupoient le païs depuis les Palus-Méotides jusqu'à ce grand fleuve, ensuite traversant la Thrace, & enfin l'Illyrie, qui le mettoit au pied des Alpes. Ce projet est effrayant, soit que l'on considere la longueur immense d'une route de cinq à six cens lieues, ou les difficultés que présentoient les passages des rivieres, les montagnes, les défilés, les forêts ; ou la nécessité de combattre tant de nations féroces, qui ne devoient pas voir tranquillement entrer sur leurs terres une armée nombreuse commandée par un Roi d'un si grand nom ; ou enfin le terme de l'entreprise, qui étoit d'attaquer les Romains dans le centre de leur Empire & de leurs forces. Aussi tant que le système des affaires d'Asie laissa quelque

eſpérance à Mithridate, il ne penſa point à effectuer cette idée. Mais, dans la ſituation déſeſpérée où il ſe trouvoit actuellement, c'étoit-là ſon unique reſſource, réſolu comme il étoit de mourir en Roi plutôt que de vivre dégradé. D'ailleurs, il eſpéroit que la plûpart des obſtacles qui effrayoient dans le projet, s'évanouiroient dans l'exécution. Il y avoit grand nombre de nations Gauloiſes établies autour du Danube & des rivieres qui s'y jettent. Mithridate avoit entretenu de longue-main des liaiſons avec ces peuples; & il comptoit non-ſeulement n'être point arrêté par eux, mais les avoir pour alliés, & groſſir ſon armée des troupes qu'ils lui fourniroient. L'exemple d'Annibal, qu'il avoit toujours admiré, lui rehauſſoit le courage; & cela d'autant plus qu'il lui ſembloit que les conjonctures étoient bien plus favorables pour lui, qu'elles ne l'avoient été pour le général Carthaginois. Les feux de la guerre ſociale encore mal éteints, Spartacus, un vil gladiateur, qui avoit ramaſſé dans l'Italie même aſſez de forces pour faire trembler Rome, voilà ce qui le portoit à eſpérer que lorſqu'il paroîtroit dans le païs à la tête d'une armée formidable, les peuples s'empreſſeroient à ſe ranger autour de ſes drapeaux.

Telles étoient les penſées que Mithridate rouloit dans ſon eſprit; mais, ſes ſoldats étoient dans des ſentimens différens. La ſeule idée d'une entrepriſe ſi vaſte & ſi étrange les épouvantoit: » Et quand même, diſoient ils, à travers mille fatigues & mille dangers nous » parviendrions à achever une » ſi longue & ſi pénible marche, quels fruits pourrions-» nous en attendre? Nous n'avons pu ſoutenir les Romains » dans notre propre païs; comment les vaincrons-nous dans » le cœur de leur Empire? » C'eſt ici un parti de déſeſpoir; le Roi ne cherche qu'une mort honorable, & non » pas le ſuccès d'un deſſein, » dont il ſent lui-même l'impoſſibilité. » Cependant, malgré toutes leurs répugnances, la crainte & le reſpect les contenoient dans le devoir, & les empêchoient d'éclater. Un fils de ce Roi infortuné anima à la révolte des ſoldats qui demeuroient ſoumis. Pharnace, que Mithridate avoit toujours diſtingué entre ſes autres enfans, & dont il avoit déclaré pluſieurs fois qu'il prétendoit faire ſon ſucceſſeur, conſpira contre ſon pere, & réſolut de lui arracher la couronne & la vie. L'ambition & la crainte concoururent à lui faire prendre ce funeſte deſſein. Mithridate, aigri par ſes malheurs, & par tant de perfidies qu'il éprouvoit de toutes parts, devenoit plus cruel que jamais. La mort récente de Xipharès, à qui il n'y avoit rien à reprocher que la trahiſon de ſa mere,

étoit un nouvel avertiſſement bien capable d'intimider Pharnace. Mais de plus, ce Prince ſouhaitoit de ſe conſerver au moins les débris de la fortune de ſon pere ; & il prévoyoit que le projet de marcher vers l'Italie, s'il commençoit à s'exécuter, alloit vraiſemblablement lui faire tout perdre, en rendant les Romains irréconciliables avec toute la maiſon de Mithridate. Il ſe réſolut donc, pour mériter leur faveur, à commettre un horrible parricide ; & il engagea d'abord ſecrétement quelques mécontens à entrer dans ſes intérêts & dans ſes vues.

Mithridate fut informé du complot ; car, il avoit des eſpions auprès de ſon fils, qui obſervoient toutes les démarches du Prince ; & il envoya ſur le champ quelques-uns de ſes gardes pour l'arrêter. Mais, ſelon la remarque d'un Hiſtorien, le Roi, d'ailleurs ſi grand & ſi habile dans l'art de gouverner, ne ſçavoit pas que les armes & la multitude des ſujets ne ſervent de rien à celui qui n'a pas pris ſoin de mériter leur amour ; & qu'au contraire, plus il a de forces, plus, ſi elles ne ſont pas fidelles, il a lieu de trembler. Ceux, qu'il avoit envoyés pour ſe ſaiſir de Pharnace, ſe laiſſerent gagner ; & le Prince les ayant joints aux premiers Conſpirateurs, alla d'abord ſolliciter les transfuges Romains, qui formoient un corps de troupes le plus voiſin de Mithridate, quoique campé hors de la ville de Panticapée. Il leur repréſenta le danger propre & perſonnel auquel ils étoient expoſés, ſi on les menoit en Italie. Il leur fit eſpérer toute ſorte de douceurs & de bienfaits de ſa part, s'ils vouloient s'attacher à lui. Les transfuges prêterent ſans peine l'oreille à de pareils diſcours, & ſe déclarerent pour Pharnace. Il attira à ſon parti avec la même facilité les autres camps répandus autour de Panticapée ; & à la tête de cette multitude de rebelles, il vint à la pointe du jour ſe préſenter devant la place.

Dès que le ſignal eut été donné par les cris que jetterent les transfuges, en un inſtant la révolte devint générale. Ceux mêmes qui n'avoient eu juſques-là aucune connoiſſance du complot, furent entraînés par l'exemple. Le mépris pour un Roi malheureux, l'eſpérance de voir changer leur fortune ſous un nouveau Gouvernement, dans quelques uns la crainte de ſe trouver ſeuls, s'ils s'opiniâtroient à une réſiſtance inutile, tous ces motifs firent un effet ſi prompt & ſur les troupes de terre, & ſur les ſoldats de marine, que Mithridate ſe vit abandonné de tous, excepté de ceux qui étoient avec lui dans la ville. Bientôt la ville même lui échappa. Quelques Officiers, qu'il avoit détachés pour s'informer de la cauſe du tumulte qu'il entendoit, ayant paſſé avec

leurs ſoldats du côté de Pharnace, les habitans lui ouvrirent les portes ; en ſorte que le Roi fut réduit à ſe renfermer dans le château.

De-là il envoya demander aux Mutins ce qu'ils prétendoient. Ils répondirent avec une audace extrême, qu'ils vouloient que Pharnace regnât ; qu'il leur falloit un jeune Roi, & non pas un vieillard gouverné par des eunuques, & qui ne faiſoit connoître ſa puiſſance que par les cruautés qu'il exerçoit ſur ſes amis, ſur ſes Généraux, ſur ſes enfans. Mithridate tenta encore une derniere reſſource, & s'avança lui-même pour parler aux rebelles. Mais, les ſoldats qui étoient ſortis avec lui, ſuivirent le torrent, & offrirent leurs ſervices au parti contraire. Les transfuges, qui étoient toujours à la tête, fiers de leur nombre & de leurs forces, leur déclarerent qu'ils ne les recevroient point, s'ils ne prouvoient leur zele par quelque coup d'éclat, & en même-tems ils leur montroient du doigt Mithridate. Ce malheureux Prince, dans une telle extrêmité, n'eut d'autre parti à prendre que de s'enfuir dans ſa forteresſe, où il ne rentra qu'avec grande peine, ayant eu ſon cheval tué ſous lui. Dans le moment toute la multitude des révoltés proclama roi Pharnace ; & faute de diadême, quelqu'un ayant tiré d'un temple voiſin une large bande de papier d'Égypte, la lui ceignit autour de la tête. L'infortuné Mithridate du haut d'une tour voyoit tout ce qui ſe paſſoit. Il envoya coup ſur coup pluſieurs de ceux qui reſtoient autour de lui à Pharnace, pour lui demander la vie, & la permiſſion de ſe retirer en ſûreté. Comme aucun ne revenoit, enfin réduit à la néceſſité de mourir, il s'écria : » Dieux ven-» geurs des peres, s'il eſt vrai » que vous exiſtiez, & qu'il » y ait une juſtice au Ciel, » faites qu'un jour Pharnace » s'entende à ſon tour prononcer ſon arrêt de mort par ſes » enfans. »

Alors, ayant appellé ceux de ſes officiers & de ſes gardes, qui juſques-là lui étoient demeurés fideles, il loua leur généroſité, & leur ordonna d'aller ſe rendre auprès du nouveau Roi. Pour lui, il deſcendit dans l'appartement où étoient ſes femmes & ſes filles, fit préparer du poiſon, le leur préſenta, & ſe diſpoſa à en prendre lui-même. Deux de ſes filles, Mithridatis & Nyſſa, qui devoient être mariées aux deux Ptolémées, l'un roi d'Égypte, l'autre roi de Chypre, voulurent avoir la conſolation de mourir avant leur pere, & ſe hâterent de prendre le poiſon. Elles expirerent promptement. Mais, la précaution dont avoit uſé Mithridate, en ſe muniſſant de contrepoiſon dès ſa plus tendre jeuneſſe, empêcha ou du moins amortit l'effet du poiſon qu'il avoit pris ; de ſorte qu'il fut obligé de recourir à ſon épée,

dont il se perça. La blessure fut légere. Sa main étoit affoiblie, & par l'âge, & par le poison qu'il venoit de prendre. Il couroit donc risque de ne pouvoir trouver la mort qu'il cherchoit, lorsqu'il vit entrer un officier Gaulois, qui se nommoit Bituitus, & qui à la tête d'une troupe de soldats avoit forcé les murailles du château. » Brave guerrier, lui dit Mithridate, tu m'as rendu de grands » services, dans le tems que » tu combattois sous mes ordres. Tu m'en rendras un » plus grand, si tu veux m'achever, & me préserver par- » là de la honte de tomber » vivant au pouvoir des Romains, & d'être mené par » eux en triomphe. » Bituitus lui obéit; & ceux qui l'accompagnoient, porterent encore à Mithridate plusieurs coups de leurs lances & de leurs épées. Mort déplorable pour un si grand Roi, & doublement malheureuse, parce que c'étoit un fils qui l'avoit ordonnée. La justice divine se servit du crime de Pharnace pour commencer à punir dès cette vie les cruautés dont Mithridate s'étoit rendu coupable; & le particide commis en sa personne vengea en particulier celui qu'il avoit commis lui-même sur sa mere. Ce Prince mourut l'an de Rome 689, & 63 avant Jesus-Christ. D'autres le font mourir un an plutôt.

DIGRESSION

Sur les éloges qui lui ont été donnés, ainsi que sur son caractere & son mérite.

Mithridate a été beaucoup loué. Cicéron l'appelle le plus grand des Rois depuis Alexandre; & Velleius Paterculus, enflé à son ordinaire, après avoir dit qu'il n'est permis ni de le passer sous silence, ni d'en parler indifféremment, ajoute qu'il fut courageux dans la guerre, admirable par ses vertus, grand dans certains tems de sa vie par sa fortune, toujours grand par les sentimens, Général par la conduite, soldat par les actions de main, un second Annibal par sa haine contre Rome.

On ne peut en effet lui refuser un génie vaste, & capable de former les plus grandes entrepriſes, un courage élevé, une fermeté d'ame à l'épreuve des difficultés & des disgraces, un esprit de ressource, qui lui donna moyen plus d'une fois de se rétablir après d'horribles pertes. Il joignoit à ces talens la bravoure personnelle, & les blessures qu'il reçut plus d'une fois dans les combats en font la preuve. Mais, nous ne voyons point d'exploits dans sa vie qui lui assurent le mérite de grand & excellent capitaine. Nous le voyons vainqueur des nations Asiatiques, & même des Romains mal commandés. Mais, dès que ceux-ci ont à leur tête d'habiles Généraux,

la guerre devient pour lui une ſuite de défaites & d'infortunes, ſans mêlange preſque d'aucun bon ſuccès; & il ne paroît pas avoir fait beaucoup acheter la victoire, ni à L. Lucullus, ni à Cn. Pompée. Nous ne parlons point de L. Sylla, qui ne combattit jamais contre Mithridate en perſonne.

Quant à l'habilete dans le Gouvernement politique, ſi la douceur en fait une partie eſſentielle, comment déférer cette gloire à un Prince cruel à l'excès.

On peut donc dire que dans le mérite de Mithridate il y a plus de pompe & de faſte, que de réalité. L'ambition, l'audace, la hauteur, qualités impoſantes, ont fait toute ſa réputation. Mais, ce qu'il y a de véritablement & ſolidement eſtimable en lui, nous paroît ſe réduire à bien peu de choſe.

La Littérature lui doit pourtant des hommages. Outre ce que nous avons dit des recherches & des collections qui furent faites par ſon ordre ſur la Médecine, & de l'étude qu'il fit lui-même de cette ſcience, Appien le vante comme habile dans les arts des Grecs; & Pline nous apprend une ſingularité remarquable en genre de connoiſſances dans un Prince occupé du Gouvernement d'un vaſte Empire, & qui a preſque toute ſa vie été en guerre. C'eſt que Mithridate qui comptoit dans l'étendue de ſes États vingt-deux langues différentes, les ſçavoit toutes, les parloit avec facilité, & n'eut jamais beſoin d'interprete pour donner audience à aucun de ſes ſujets.

Pour ce qui eſt des qualités du corps, il avoit la taille & le maintien héroïques. Haut de ſtature, & armé avantageuſement, il ſe préſentoit au combat de bonne grace, & en même-tems d'une façon propre à inſpirer la terreur aux ennemis. Il s'acquittoit merveilleuſement de tous les exercices, & il conſerva juſqu'à la fin & la vigueur & l'adreſſe néceſſaires pour lancer le javelot, manier un cheval, & courir avec une telle diligence, qu'il fît pluſieurs fois avec des relais mille ſtades en un jour. Il ſçavoit même conduire les chariots, & gouvernoit ſeize chevaux à la fois, attelés à un même char. Il vécut environ ſoixante-douze ans, & en regna ſoixante. On a beaucoup varié ſur le nombre des années que dura la guerre qu'il fît aux Romains, & que quelques-uns ont porté juſqu'à quarante ans, ou même plus. Dans l'exacte vérité, depuis ſes premieres hoſtilités juſqu'à ſa mort, l'eſpace n'eſt que de vingt-ſix ans. Mais, avant que d'entrer en action, il y avoit long-tems qu'il s'y préparoit.

ROIS DES PARTHES du nom de Mithridate.

MITHRIDATE I, *Mithridates*, Μιθριδάτης, étoit

fils de Priapatius. Phraate, ſon frere aîné, (a) lui laiſſa la Couronne en mourant, préférablement à ſes propres enfans, parce qu'il reconnut en lui plus de mérite & plus de capacité pour bien gouverner les peuples, perſuadé qu'un Roi, lorſqu'il eſt maître du choix, doit être plus attentif au bien de l'État qu'à l'avancement de ſa famille, & oublier en quelque ſorte qu'il eſt pere, pour ſe ſouvenir ſeulement qu'il eſt Roi.

Mithridate, après avoir ſubjugué les Medes, les Élyméens les Perſes, les Bactriens, pouſſa encore ſes conquêtes juſques dans l'Inde, & au-delà des bornes de celles d'Alexandre; & après avoir défait Démétrius, il s'aſſujettit auſſi la Babylonie & la Méſopotamie, de ſorte que ſon Empire eut depuis ce tems-là pour bornes l'Euphrate à l'occident, & à l'orient le Gange.

Il mena Démétrius ſon priſonnier dans toutes les Provinces qui tenoient encore pour le roi de Syrie, dans la vue de les obliger de ſe ſoumettre à lui, en leur montrant celui qu'ils avoient regardé comme leur libérateur, réduit à un état ſi bas & ſi honteux. Après cela, il le traita comme un Roi; il l'envoya en Hyrcanie, qui lui fut aſſignée pour ſa réſidence, & lui donna ſa fille Rhodogune en mariage. Cependant, il étoit toujours regardé comme priſonnier de guerre, quoiqu'il eût d'ailleurs toute la liberté qu'on peut accorder dans cet état. Son fils Phraate, qui lui ſuccéda, le traîta de la même ſorte.

On remarque en particulier de ce Mithridate, qu'ayant ſubjugué pluſieurs nations différentes, il prit de chacune ce qu'elle avoit de meilleur dans ſes loix & dans ſes coutumes, & qu'il en fit un excellent corps de loix & de maximes d'État pour le gouvernement de ſon Empire. C'eſt-là faire un bel uſage de ſes victoires, d'autant plus louable qu'il eſt rare & preſque inoui, d'être plus attentif à profiter des ſages coutumes des peuples vaincus, qu'à s'enrichir de leurs tréſors. C'eſt par ce moyen que Mithridate donna des fondemens ſolides à l'empire des Parthes, qu'il lui procura une conſiſtance ferme, qu'il lia étroitement les Provinces conquiſes, qu'il les réunit dans un même corps de Monarchie qui ſe ſoutint pendant pluſieurs ſiecles ſans ſe démentir malgré la diverſité des nations. On peut le regarder comme le Numa des Parthes, qui apprit à cette nation belliqueuſe à tempérer une bravoure féroce par la diſcipline, & à mêler l'autorité ſage des loix à la force aveugle des armes.

MITHRIDATE II, *Mithri-*

(a) Juſt. L. XLI. c. 5, 6. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 187, 188, 272.

dates, Μιθριδάτης, (*a*) fils d'Artabane, mérita à cauſe de ſes belles actions le ſurnom de Grand. Ce Prince déclara la guerre aux Arméniens, & dans le traité de paix qu'il fit avec eux, il obligea leur Roi à lui envoyer Tigrane ſon fils pour ôtage.

Antiochus Euſebe ſe réfugia chez Mithridate, qui le rétablit en poſſeſſion d'une partie du royaume de Syrie deux ans après.

C'eſt ce même Mithridate, qui envoya Orobaze vers L. Sylla pour demander à faire amitié & alliance avec les Romains, & qui le fit mourir à ſon retour pour avoir cédé la place d'honneur à L. Sylla.

Démérrius Euchere, qui regnoit à Damas, aſſiégeant Philippe ſon frere dans la ville de Bérée, y fut vaincu & pris par les troupes des Parthes qui étoient venues au ſecours de Philippe, & mené priſonnier chez Mithridate, qui le traita avec toute ſorte d'honneurs. Il y mourut de maladie.

Mithridate II mourut, après avoir regné quaranteans, & fut généralement regretté de tous ſes ſujets. Les troubles domeſtiques, dont ſa mort fut ſuivie, & qui affoiblirent conſidérablement l'empire des Parthes, firent ſentir encore davantage la perte qu'on avoit faite.

Juſtin dit de ce Prince, qu'enflammé d'un noble déſir de la gloire, il acquit le ſurnom de Grand par ſes hauts faits, & une réputation beaucoup au-deſſus de celle de tous ſes aïeux, quelque illuſtres qu'ils euſſent été. Il vint à bout par ſa valeur de pluſieurs guerres qu'il entreprit contre ſes voiſins, & joignit aux États des Parthes ceux de pluſieurs peuples qu'il ſubjugua. Il combattit même quelquefois contre les Scythes, & par les avantages qu'il remporta ſur eux il vengea les inſultes que ſes ancêtres en avoient reçues.

MITHRIDATE III, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*b*) l'aîné des enfans de Phraate, ſuccéda à ſon pere, l'an 56 avant Jeſus-Chriſt. Ce Prince, ayant été chaſſé de ſon Royaume, ou par ſes propres ſujets à qui il s'étoit rendu odieux, ou par l'ambition de ſon frere Orode, s'adreſſa à A. Gabinius, qui commandoit en Syrie, pour le rétablir ſur le trône, mais inutilement. Il prit les armes pour ſe défendre. Aſſiégé dans Babylone, & vivement preſſé, il ſe rendit à Orode, qui, ne conſidérant en lui qu'un ennemi & non un frere, le fit égorger. Par ſa mort, Orode ſe vit poſſeſſeur paiſible du trône.

ROIS DU BOSPHORE

du nom de Mithridate.

MITHRIDATE I, *Mithridates*, Μιθριδάτης, de la race des

(*a*) Juſt. L. XLII. c. 2. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 206, 226, 227, 273, 326.

(*b*) Dio. Caſſ. p. 116. Juſt. L. XLII. c. 4. Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 273, 274.

Tetrarques Gallogrecs, (a) quoique né dans la ville de Pergame, d'où le surnom de Pergaménien lui est attribué dans l'histoire. Sa mere, qui avoit un mari, & ne laissoit pas d'être concubine du grand Mithridate, fut bien aise de faire passer son fils pour le fils de ce Roi si fameux, & elle lui en donna le nom. Ce qui est certain, c'est que le roi de Pont aima beaucoup cet enfant, qu'il le prit dans son camp tout petit, lui fit donner une éducation royale, & le tint auprès de sa personne pendant un grand nombre d'années.

Mithridate de Pergame, qui avoit apporté en naissant d'heureuses dispositions, profita beaucoup à l'école d'un si grand maître. Il joignit au courage une habileté peu commune dans l'art militaire; & s'étant depuis attaché à Jules César, il tenoit un rang distingué entre ses amis, lorsqu'il arriva avec lui à Alexandrie. Dès que Jules César vit naître la guerre, il l'envoya en Syrie & en Cilicie lui assembler des forces. Mithridate s'acquitta avec fidélité & avec zele de cette commission; & trouvant les peuples favorablement disposés, il n'eut pas besoin de beaucoup de tems pour former une armée nombreuse, à la tête de laquelle il s'avança vers Péluse. Antipater, ministre d'Hyrcan, étoit dans cette armée avec trois mille Juifs; & selon le témoignage de Josephe, il rendit aux Romains de grands services dans cette expédition.

Péluse ne put tenir contre Mithridate. Quoiqu'il y eût une forte garnison dans cette place, qui étoit la clef de l'Égypte du côté de la Syrie, elle fut emportée d'assaut le même jour qu'elle avoit été attaquée. Le plus court chemin de Péluse à Alexandrie auroit été d'aller d'orient en occident suivant une ligne parallele à la mer. Mais, tout ce païs est tellement coupé de bras du Nil & de canaux, que la marche devenoit également fatigante & périlleuse pour Mithridate. C'est ce qui l'obligea de remonter jusqu'à la tête du Delta, c'est-à-dire, jusqu'à l'endroit où le Nil commence à se partager en deux grandes branches. Memphis, l'ancienne ville royale de l'Égypte, ouvrit ses portes à Mythridate, & lui donna un passage sur le Nil.

Ptolémée, averti de l'approche de cette armée, envoya des troupes pour l'arrêter, & empêcher la jonction avec Jules César. Les Commandans du premier détachement qui arriva, avides d'enlever à ceux qui venoient après eux l'honneur de la victoire, se hâterent d'attaquer Mithridate, qui étoit bien retranché. Cette faute, si commune dans la guerre, & tant de

(a) Hirt. Panf. de Bell. Alexand. p. 707. & seq. Dio. Cass. p. 204. & seq. Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 425, 429, 430. Hist. Rom. T. VII. p. 433. & suiv.

fois

fois punie par les disgraces, eut ici le succès qu'elle méritoit. Les Égypriens furent repoussés avec perte, & ils auroient pu être entiérement détruits, si la connoissance qu'ils avoient des lieux, & la facilité de regagner les barques qui les avoient amenés, ne les eussent dérobés au vainqueur. Le second détachement, ayant ramassé les débris du premier, se trouva encore en état d'empêcher Mithridate d'aller en avant.

Jules César & le roi d'Égypte, ayant appris ces nouvelles, partirent presque en même-tems, l'un pour recueillir Mithridate, l'autre pour le surprendre & l'accabler. Quoique Ptolémée, qui avoit une grande multitude de barques, & la commodité de remonter tout droit le fleuve, fût arrivé le premier, il ne put cependant rien entreprendre avant la venue de Jules César, & la jonction se fit sans difficulté.

Dans la suite, Jules César en réglant les affaires de l'Asie, priva Déjotarus d'une partie de la Galatie, dont il fit présent à Mithridate, qu'il chargea de faire la guerre à Asandre, & qu'il nomma roi du Bosphore, après qu'il l'auroit conquis. Jules César se proposoit, en établissant Mithridate roi du Bosphore, d'opposer un Prince vaillant & fidele à des Rois Barbares & ennemis, qui étoient voisins de cette frontiere.

MITHRIDATE II, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (a) descendant du grand Roi du même nom, fut établi par Claude roi du Bosphore; & comme Polémon étoit en possession de ce païs, Claude le dédommagea en lui donnant une partie de la Cilicie.

Mithridate, dont le caractere étoit turbulent & ambitieux, ayant voulu brouiller, se fit chasser de ses États par les Romains, & Cotys son frere fut mis en sa place. La fuite & le renversement de la fortune de Mithridate ne lui abattirent point le courage. Il parcourut toutes les nations barbares de ces contrées, d'abord pour y chercher un asyle, & ensuite pour les animer même à prendre en main sa querelle, & à l'aider à se rétablir dans son Royaume. Il vint à bout de former ainsi une armée. Mais du reste, ses efforts furent malheureux. Vaincu & privé de toute ressource, il se résolut à se jetter entre les bras d'Eunone Roi des Adorses, qui s'étoit allié avec les Romains contre lui; & il entreprit de faire de ce Prince son intercesseur auprès de Claude. Il vint se présenter tout d'un coup à Eunone, dans l'équipage le plus convenable à sa triste fortune; & se mettant à genoux: » Vous voyez » devant vous, lui dit-il, Mi-

(a) Dio. Cass. p. 670. Tacit. Annal. L. XII. c. 15. & *seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 118, 114 *& suiv.* Tom. III. pag. 9, 10.

» thridate, que les Romains » cherchent en vain depuis ſi » long-tems. Traitez comme il » vous plaira l'héritier des » Achéménides. Ce titre eſt le » ſeul avantage dont mes en- » nemis n'aient pu me dépouil- » ler. » Eunone, touché de l'état d'un ſi noble ſuppliant, & admirant la fierté qu'il conſervoit encore dans ſes malheurs, le releve avec affection, le loue d'avoir pris confiance en ſa généroſité, & lui promet ſes bons offices auprès de l'empereur Romain. Il écrivit en effet à Claude pour implorer ſa clémence en faveur de Mithridate, qui ſe ſoumettoit à tout, demandant ſeulement qu'on lui épargnât l'ignominie du triomphe & la mort.

L'empereur Claude ſe portoit aſſez volontiers à uſer de clémence envers les Princes étrangers. Mais, il étoit piqué contre Mithridate, & il balança s'il accepteroit ſes offres en lui promettant ſûreté pour ſa vie, ou s'il le pourſuivroit juſqu'à ce qu'il ſe fût rendu maître de ſa perſonne par les armes, pour en tirer une vengeance éclatante. Son Conſeil lui repréſenta les difficultés & le peu de fruit qu'il y avoit à eſpérer d'une guerre dans des contrées auſſi ſauvages que celles qui environnoient les Palus-Méorides. Il ſe rendit donc à cet avis, & répondit à Eunone, que Mithridate méritoit les plus grands ſupplices, & que la puiſſance ne manquoit pas aux Romains pour punir un rebelle; mais que la maxime de Rome avoit toujours été de montrer autant d'indulgence pour les ſupplians, que de fermeté & de hauteur contre les ennemis armés; que pour ce qui regardoit le triomphe, il ſuppoſoit la victoire ſur des Rois & des peuples qui euſſent fait réſiſtance, & que ce n'en étoit pas un digne objet qu'un fugitif, ſans retraite & ſans reſſource.

Mithridate fut donc amené à Rome; & lorſqu'il parut devant l'Empereur, il ſoutint ſa fierté. Claude lui ayant parlé avec menaces, il répondit: *Je n'ai point été renvoyé vers vous; j'y ſuis revenu. Si vous en doutez, rendez-moi la liberté, & tâchez de me reprendre.* Il ſupporta l'humiliation de ſon état avec un air intrépide, & on ne le vit point déconcerté, lorſque placé près de la tribune aux harangues, il fut donné en ſpectacle à la multitude. Cet événement appartient à l'an de Jeſus-Chriſt 49.

Mithridate demeura depuis à Rome. Un jour, il s'aviſa de tourner en ridicule la tête chauve & les rides de Galba; & il diſoit que de loin ce bon vieillard paroiſſoit quelque choſe aux Romains, mais que vu de près, il ſeroit jugé l'opprobre des jours, pendant leſquels il auroit porté le nom de Céſar. Mithridate paya de ſa vie cette raillerie. Il fut mis à mort par ordre de Galba, comme complice de Nymphidius Sabinus.

UN SEUL ROI
des Medes du nom de Mithridate.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*a*) Prince qui ne nous eſt connu que parce qu'il ſe trouva, en qualité d'allié de Mithridate VI, roi de Pont, à une bataille contre les Romains, l'an 68 avant Jeſus-Chriſt. Les Aſiatiques furent vaincus, le roi de Pont ayant été le premier à prendre honteuſement la fuite.

UN SEUL ROI
d'Arménie du nom de Mithridate.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*b*) frere de Pharaſmane, roi d'Ibérie, devenu lui-même roi d'Arménie ſous Tibere par la protection des Romains, priſonnier à Rome ſous Caius, avoit été renvoyé en Orient par Claude dès la premiere année du regne de cet Empereur, l'an de Rome 792. Il paroît qu'il trouva en arrivant ſes États envahis par les Parthes. Il lui fallut attendre pour s'en remettre en poſſeſſion une occaſion favorable, qui ne ſe préſenta que ſept ans après, l'an de Rome 798, ſous le quatrieme conſulat de Claude. Cette occaſion fut la guerre civile entre les deux freres, Gotarze & Bardane.

Pendant que les forces des Parthes ſe tournoient contre elles-mêmes, Mithridate ſoutenu des Romains & des Ibériens entra en Arménie; il en chaſſa Démonax, qui en étoit gouverneur pour les Parthes; & bientôt il eut reconquis tout le païs, ſe ſervant des Romains pour forcer les places, & de la cavalerie Ibérienne pour battre la campagne. Cotys, que Caligula avoit fait roi de la petite Arménie, entra en concurrence avec Mithridate, & il avoit un parti. Mais, des défenſes venues de Rome l'arrêterent tout court; & Mithridate fut univerſellement reconnu. Les Romains le mirent également à couvert des attaques de Bardane, non par de ſimples ordres, auxquels le roi des Parthes n'auroit pas déféré, mais par menaces. Vibius Marſus, gouverneur de Syrie, lui notifia que s'il inquiétoit Mithridate, il auroit à ſoutenir la guerre contre les Romains. Bardane fut contraint de plier.

Le nouveau Roi auroit joui tranquillement de ſa Couronne, ſi du ſein de ſa famille un dangereux ennemi ne s'étoit élevé contre lui. Il avoit toujours vécu en bonne intelligence avec Pharaſmane ſon frere. Mais, ce dernier avoit un fils que l'ambition dévoroit, & qui ne pouvoit ſupporter la condition privée dans laquelle il étoit obligé de vivre. Rhadamiſte, c'étoit

(*a*) Dio. Caſſ. p. 6. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VI. pag 237.

(*b*) Tacit. Annal. L. VI. c. 31. *& ſeq.* L. XI. c. 8, 9. L. XII. c. 44. *& ſeq.* Dio Caſſ. pag. 637, 638, 670. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. pag. 593. *& ſuiv.* Tom. II. pag. 117, 202. *& ſuiv.*

le nom de ce jeune Prince, joignant à la force du corps & à une taille avantageuſe, l'habileté dans tous les exercices uſités parmi ceux de ſa nation, & une réputation brillante, qui déjà s'étendoit au loin, ſouffroit impatiemment qu'un pere âgé lui retînt pendant trop long-tems le Royaume d'Ibérie, qui même lui ſembloit trop petit pour remplir ſes vœux. Comme il ne s'en cachoit point, & tenoit ouvertement ces diſcours audacieux, Pharaſmane craignant de trouver dans ſon fils un rival, qui avoit pour lui la vigueur de l'âge & l'amour de la nation, réſolut de tourner les vues & les eſpérances de Rhadamiſte vers l'Arménie, qu'il lui repréſenta comme une proie digne de lui. » C'eſt moi, lui » dit-il, qui ai chaſſé les Parthes de l'Arménie, & qui l'ai » donnée à Mithridate. Reprenez un bien conquis par les » armes de votre pere. Mais, » commencez par la ruſe; il » n'eſt pas encore tems d'employer la force. »

Mithridate étoit frere & gendre de Pharaſmane. Ainſi, le projet de le détrôner renfermoit pluſieurs crimes à la fois. Mais, l'ambition n'en connoît point, lorſqu'ils lui ſont néceſſaires pour la ſatisfaire. Rhadamiſte feignant d'être mal avec ſon pere, & de ne pouvoir ſupporter une belle-mere dont il étoit mortellement haï, ſe retire chez ſon oncle, qui le reçut à bras ouverts, & le traita comme l'un de ſes fils. Le perfide neveu ſuit ſon plan, & ſollicite ſecrétement les premiers des Arméniens à la révolte, pendant que Mithridate, qui ne s'en défioit aucunement, prenoit à tâche de le décorer & de l'élever en honneur. Il eſt à croire que ce fut alors qu'il le fit ſon gendre, en lui donnant ſa fille Zénobie en mariage. Au bout de quelque tems, Rhadamiſte ſe ſuppoſant rentré en grace auprès de ſon pere, retourne en Ibérie, & annonce à Pharaſmane que tout ce qui pouvoit ſe faire par ſourdes pratiques étoit en état, & qu'il falloit déſormais employer les armes pour achever l'entrepriſe. Pharaſmane imagina un prétexte frivole pour déclarer la guerre à ſon frere, & il envoya ſon fils en Arménie à la tête d'une armée. Mithridate, pris au dépourvu & attaqué en même-tems par la trahiſon & par la force, ne put réſiſter, & il fut réduit à s'enfermer dans le château de Gornéas, où les Romains tenoient garniſon.

Des Barbares tels que les Ibériens ignoroient abſolument la partie de l'art militaire qui regarde les ſieges, & au contraire les Romains y étoient très-ſçavans. Ainſi, Rhadamiſte n'auroit jamais réuſſi à forcer la place, & à ſe rendre maître de la perſonne de Mithridate, ſi le gouverneur Romain, Cœlius Pollion, n'eût été une ame vénale, qui ſe laiſſa gagner par argent. Un Centurion, qui ſe

nommoit Caſpérius, s'oppoſa autant qu'il lui fut poſſible à cette indigne manœuvre. Mais, il crut prendre un bon parti de faire conclure une treve, qui lui donna la facilité d'aller ſommer Pharaſmane de retirer ſes troupes, ou, en cas de refus, ſolliciter du ſecours auprès de Numidius Quadratus, gouverneur de Syrie. L'éloignement de Caſpérius mit Cœlius Pollion en liberté de pouſſer ſon intrigue. Il preſſa vivement Mithridate d'entendre à un accommodement; & n'ayant pu vaincre ſes juſtes défiances, il ſouleve les ſoldats de la garniſon, & les engage à demander à capituler, & à déclarer que, ſi on ne le fait pas, ils abandonneront un poſte où ils ne peuvent plus tenir. Ce fut une néceſſité à Mithridate de céder à cette menace; on convient du jour & du lieu pour une entrevue, & il ſort de la place. Dès que Rhadamiſte l'apperçut, il courut à lui, l'embraſſa avec une effuſion de tendreſſe, & lui fit mille proteſtations de reſpect & d'obéiſſance, comme à un ſecond pere. Il lui jura de plus qu'il n'emploieroit contre lui ni le fer, ni le poiſon; & en même-tems il l'entraîna dans un bois voiſin, où l'on avoit fait, diſoit-il, les apprêts d'un ſacrifice, pour rendre les Dieux témoins & garans de la paix qu'ils alloient conclure.

Les Rois de ces contrées obſervoient une cérémonie fort ſinguliere dans les traités qu'ils faiſoient enſemble. Ils ſe prenoient réciproquement la main droite, & ſe faiſoient lier enſemble les deux pouces. Le nœud arrêtant la circulation, ils ſe piquoient légérement l'extrêmité du pouce, & ſuçoient mutuellement le ſang qui ſortoit par l'ouverture. Rien de ſi reſpectable pour eux que de pareils traités, ſcellés par le ſang des parties contractantes.

Dans l'occaſion dont il s'agit, celui qui avoit la commiſſion de lier les pouces des deux Princes feignit de tomber, & ſaiſiſſant les genoux de Mithridate, il le renverſa par terre. D'autres accourent, & le chargent de chaînes. Il eſt traîné comme un criminel à la vue d'une foule infinie de peuples, qui ſe vengeant de la dureté de ſon gouvernement l'accabloient d'injures & de reproches. Quelques-uns néanmoins étoient touchés d'un ſi déplorable changement de fortune. Sa femme & ſes enfans le ſuivoient, rempliſſant l'air de leurs plaintes & de leurs cris.

Rhadamiſte garda ſes priſonniers, juſqu'à ce qu'il eût reçu les ordres de ſon pere. Les crimes ne coutoient rien à Pharaſmane. Il préféra ſans difficulté une couronne à la vie de ſon frere & de ſa fille. Seulement il s'épargna le ſpectacle de leur mort, & ordonna à ſon fils de s'en défaire ſur les lieux. Rhadamiſte, comme s'il eût reſpecté ſon ſerment, ne voulut ſe ſervir ni du fer ni du poiſon,

Il fit étouffer ſon oncle & ſa ſœur entre deux matelats. Les fils de Mithridate furent auſſi mis à mort, parce qu'ils avoient pleuré ſur le déſaſtre de ceux à qui ils devoient la vie.

UN SEUL ROI de Comagene, du nom de Mithridate.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, un des Princes alliés de M. Antoine. Il ſe trouva en perſonne à la fameuſe bataille d'Actium.

Autres Grands Hommes du nom de Mithridate.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, fils de (*a*) Gazabar, ou plutôt, Mithridate, tréſorier, car c'eſt la ſignification littérale de Gazabar, remit par l'ordre de Cyrus, à Saſſabaſar, prince de Juda, les vaiſſeaux du Temple que ce Prince rendoit aux Juifs qui s'en retournoient à Jéruſalem.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*b*) un de ceux qui ſignerent la lettre que l'on écrivit à Artaxerxe, roi de Perſe contre les Juifs, pour les empêcher de rétablir les murs de Jéruſalem.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης, (*c*) eunuque & grand-chambellan de Xerxès I. Artabane, capitaine des gardes de ce Prince, ayant formé le deſſein de l'aſſaſſiner, communiqua ſon projet à Mithridate, qui avoit toute la confiance de ſon maître. Comme Mithridate étoit parent & ami d'Artabane, il prêta volontiers la main à cette entrepriſe. Mais, il porta dans la ſuite la peine qu'il avoit méritée. Artaxerxe Longue-main le fit mourir du ſupplice des Auges, l'un des plus cruels qui aient jamais été inventés.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης. (*d*) ſeigneur Perſe, qui porta le premier coup à Cyrus le jeune, en le frappant de ſa javeline à la tempe, près de l'œil. Comme le roi Artaxerxe croyoit avoir tué Cyrus de ſa propre main, & qu'il vouloit que tout le monde le crût auſſi, il envoya de grands préſens à Mithridate, & commanda à ceux qu'il chargea de ces préſens de lui dire : *Le Roi t'honore de ces préſens, parce qu'ayant trouvé la couverture du cheval de Cyrus, tu la lui as apportée.*

Peu de tems après, Mithridate périt malheureuſement par ſa ſottiſe; car, invité à un feſtin où étoient les eunuques du Roi & ceux de ſa mere Paryſatis, il y alla vêtu de la robe que le Roi lui avoit donnée, & or-

(*a*) Eſdr. L. I. c. 1. v. 8. Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 358.
(*b*) Eſd. L. I. c. 4 v. 7.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 278. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 260, 261, 266.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 1016, 1018, 1019. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. pag. 566, 595, 596. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. pag. 80.

nẽ de tous les joyaux d'or dont il lui avoit fait préſent. Quand on fut à table & qu'on eut commencé à boire, le plus conſidérable des eunuques de la reine Paryſatis, ſe mit à lui dire : » Ah Mithridate, la belle » & magnifique robe que le » Roi t'a donnée! Les beaux » bracelets! Les beaux car- » cans ! Quel cimeterre ! En » vérité le Roi t'a rendu bien- » heureux. Il t'a fait un ſujet » d'admiration & d'envie pour » tous les hommes. » Mithridate, qui étoit déjà échauffé par le vin : » Eh qu'eſt-ce que » tout cela, lui dit-il, mon » cher Sparamixas ? Je me mon- » trai digne de bien plus gran- » des & plus belles récompen- » ſes le jour de la bataille. » A ces mots, Sparamixas ſouriant : » Je ne te parle point » par envie, lui dit-il, mais » comme les Grecs diſent en » proverbe que la vérité eſt » dans le vin, ſouffre que je te » parle franchement. Quel ſi » grand & ſi éclatant exploit » eſt cela, mon cher, d'avoir » ramaſſé la couverture du che- » val de Cyrus qui étoit tom- » bée, & de l'avoir portée au » Roi? » Quand l'eunuque lui parloit ainſi, ce n'eſt pas qu'il ne ſçût la vérité, mais il vouloit le faire parler devant des témoins. Il excita donc par ce reproche la légereté & la vanité de cet homme, que le vin avoit rendu babillard & peu circonſpect dans ſes diſcours, & qui n'étant plus maître de ſa langue, dit : » Vous autres, » vous parlerez tant qu'il vous » plaira de couvertures de che- » val, & de telles autres ſotti- » ſes. Mais moi, je vous dis bien » clairement & bien expreſſé- » ment que Cyrus a été tué de » cette main. Car, je ne lui ti- » rai pas mon coup en vain, » comme avoit fait Artagerſe, » mais je lui enfonçai ma jave- » line au plus près de l'œil » dans la tempe, & avec tant » de roideur, que je lui per- » çai la tête de part en part, » & le jettai par terre, de ſorte » qu'il mourut de ce ſeul coup. » Tous les autres qui étoient à table, prévoyant déjà à ce diſcours, la mort & la fin malheureuſe de Mithridate, baiſſerent les yeux ; & celui qui donnoit le repas, prenant la parole, dit à Mithridate : » Ne » ſongeons qu'à boire & à » faire bonne chere en ado- » rant la fortune du Roi, & » laiſſons là tous ces diſcours » qui ſont au-deſſus de nous. »

Mais, le ſouper ne fut pas plutôt fini, que l'eunuque alla tout rapporter à Paryſatis, & Paryſatis en alla informer le Roi qui entra dans une furieuſe colere, comme ſe ſentant démenti par-là, & perdant ce qu'il y avoit de plus beau, de plus glorieux, & de plus agréable pour lui dans ſa victoire ; car, il vouloit que tous les Grecs & tous les Barbares fuſſent perſuadés que dans le fort de la mêlée, il avoit reçu une bleſſure de la main de

ſon frere, & qu'il lui en avoit fait une autre dont il l'avoit tué. Il ordonna donc qu'on fît mourir Mithridate, & le condamna au ſupplice des Auges. Il avoit été ſatrape de la Lycaonie & d'une partie de la Cappadoce.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης. (*a*) fils d'Antiochus le Grand. L'an 197 avant Jeſus-Chriſt, ſon pere le fit partir avec ſon frere Ardue à la tête d'une armée, avec ordre de l'attendre à Sardes. Antiochus ſe diſpoſoit alors à porter la guerre en Europe.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης (*b*) fils de Mithridate VI, fut chargé de défendre la Bithynie contre les Romains, l'an 85 avant Jeſus-Chriſt. Son pere, en le chargeant de cette commiſſion, lui avoit donné pour Conſeil trois de ſes plus illuſtres Généraux, Taxile, Diophante, & Ménandre. Le jeune Mithridate eut d'abord quelque léger avantage ſur Flavius Fimbria; mais, ayant été bientôt entiérement défait, il fut contraint de s'enfuir à Pergame auprès de ſon pere, & d'abandonner tout le païs au vainqueur.

Quelques années après, les habitans de la Colchide s'étant révoltés, Mithridate tourna ſes armes contre eux; mais, les Colques lui demanderent ſon fils Mithridate pour Roi, & l'ayant obtenu, rentrerent auſſitôt dans l'obéiſſance. Le Roi, s'imaginant que cette démarche etoit un effet des intrigues de ſon fils, en prit de l'ombrage; & l'ayant fait venir, il le chargea de chaînes d'or, & peu après le fit mourir. On voit ici combien l'eſprit de domination eſt ombrageux, & combien un Prince qui s'y abandonne, devient ſoupçonneux contre ſon propre ſang, toujours prêt à ſe porter aux plus funeſtes extrêmités, & à ſacrifier aux plus légeres défiances ce qu'il a de plus cher.

MITHRIDATE, *Mithridates*, Μιθριδάτης (*c*) proche parent de Moneſe, cet illuſtre fugitif qui s'étoit retiré auprès de M. Antoine, & qui avoit reçu de lui trois villes en préſent, vint un jour dans le camp du général Romain, & demanda qu'on le fît parler à quelqu'un qui ſçût la langue des Parthes ou celle des Syriens. On lui amena un certain Alexandre d'Antioche qui étoit particuliérement attaché à M. Antoine. Dès qu'ils furent en préſence, Mithridate déclara qui il étoit, dit que Moneſe l'envoyoit pour leur rendre un grand ſervice en revanche des plaiſirs qu'il avoit reçus de M. Antoine; & après ce préambule il demanda à Alexandre,

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 19.
(*b*) Appian pag. 214. Roll. Hiſt. Hiſt. Tom. V. pag 351, 352. Hiſt. Rom. Tom. VI. pag. 68, 69.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 937, 938. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. pag. 408. *& ſuiv.*

s'il ne voyoit pas cette chaîne de hautes montagnes qui paroiſſoient dans le lointain. Alexandre lui ayant répondu qu'il les voyoit : » C'eſt ſous ces » montagnes, continua Mithridate, que les Parthes vous » dreſſent des embûches avec » toutes leurs troupes ; car, » au-deſſous, il y a de grandes » plaines où ils vous attendent, » après vous avoir trompés en » vous perſuadant de prendre » ce chemin & de quitter celui des montagnes. Il eſt vrai » que par celui des montagnes » vous eſſuierez la même ſoif » & les mêmes fatigues auxquelles vous êtes déjà tout » accoutumés. Mais, ſi M. » Antoine prend celui de la » plaine, il doit être aſſuré » que là l'attendent les malheurs de M. Craſſus. » En finiſſant ces mots il ſe retira ; & les Romains ſe conformerent à l'avis que Mithridate venoit de leur donner.

Il revint quelque tems après, & parlant au même Alexandre, il leur conſeilla qu'après que l'armée ſe ſeroit un peu repoſée, elle ſe remît promptement en marche, & qu'elle ſe hâtât de gagner la riviere, parce que les Parthes ne les pourſuivroient que juſques-là, & ne paſſeroient pas plus avant. Alexandre alla rapporter cet avis à M. Antoine, & M. Antoine le chargea de quantité de coupes & de flacons d'or pour en faire préſent à Mithridate qui, après en avoir pris autant qu'il en put cacher ſous ſa robe, ſe retira.

MITHRINNE, *Mithrinnes*, Μίθρινης. *Voyez* Mithrene.

MITHROBARZANE, (*a*) *Mithrobarzanes*, Μιθροβαρζάνης, étoit beau-pere de Datamès, qui avoit levé l'étendard de la révolte contre les Perſes. Comme Mithrobarzane commandoit la cavalerie dans l'armée de ſon gendre, voulant s'attirer les bonnes graces du Roi, & ſongeant pour l'avenir à ſa ſûreté, ſe détacha la nuit à la tête de ſes eſcadrons, & marcha du côté où campoient les ennemis auxquels il avoit fait ſçavoir dès la veille ſon deſſein, & le tems auquel il devoit l'exécuter. Au moment que Datamès apprit cette défection, il aſſembla ſes ſoudoyés, & leur promettant des récompenſes proportionnées au courage qu'ils marqueroient en cette occaſion, il atteignit les transfuges dans le tems qu'ils ſe joignoient à l'armée du Roi ; & ſe jettant également ſur les cavaliers qui le trahiſſoient, & ſur les troupes ennemies qui recevoient ces traîtres, il fit main-baſſe ſur les uns & ſur les autres. Le Général de l'armée du Roi qui ne comprenoit rien dans cette aventure, ſoupçonna le beau-pere de Datamès de lui avoir dreſſé une ambuſcade à lui-même ; & il ordonna à ſes troupes de re-

(*a*) Diod. Sicul. pag. 505. Corn. Nep. in Datam. c. 6.

pouſſer ces cavaliers, au lieu de les recevoir. Mithrobarzane, attaqué ainſi des deux côtés, & regardé de part & d'autre comme un traître, tomba dans une cruelle incertitude, & n'ayant pas même le tems de ſe reconnoître, il prit le parti de ſe défendre des deux côtés. Ainſi, combattant contre les uns & contre les autres, il fit d'abord un grand carnage. Cependant, après une perte de plus de dix mille hommes dans ce mal entendu, Datamès fit ſonner la retraite & ceſſer toute pourſuite. Entre les cavaliers déſerteurs, les uns revinrent d'eux-mêmes à Datamès; ils obtinrent de lui le pardon de la faute que Mithrobarzane leur avoit fait faire; mais, environ cinq cens autres, qui ne ſçurent quel parti prendre, furent environnés par les troupes de Datamès & percés à coups de trait. Datamès, qui avoit déjà une grande réputation en fait de guerre, l'augmenta beaucoup par la préſence d'eſprit & par la valeur qu'il avoit marquée, en cette occaſion; de ſorte qu'Artaxerxe, qui eut bientôt la nouvelle de cet évenement particulier, redouta encore davantage un rebelle ſi dangereux, & pour ſe défaire de lui plus promptement, il le fit aſſaſſiner en ſecret.

MITHROBARZANE, (*a*) *Mithrobarzanes*, Μιθροβαρζάνης, un des généraux de Darius. Il commanda les Cappadociens dans un combat contre Alexandre, où il fut tué avec pluſieurs autres illuſtres capitaines des Perſes, l'an 334 avant Jeſus-Chriſt.

MITHROBARZANE, *Mithrobarzanes*, Μιθροβαρζάνης, (*b*) un des généraux de Tigrane, roi d'Arménie. Ce Prince, enflé d'un ſot & incroyable orgueil, s'étoit imaginé que L. Lucullus n'oſeroit jamais s'avancer juſqu'à lui; & cependant celui-ci étoit près de l'atteindre. Mithrobarzane, un de ceux qui avoient le plus d'accès auprès du Roi, eut aſſez de courage pour lui dire la vérité, & lui annoncer l'arrivée de L. Lucullus. Tigrane, toujours ivre de ſa grandeur, lui donna trois mille chevaux & un corps nombreux de fantaſſins, avec ordre de lui amener vif le Général des ennemis, & de marcher ſur le ventre aux autres. La commiſſion étoit plus aiſée à donner qu'à exécuter. Mithrobarzane s'y comporta en brave homme. Lorſqu'il approchoit, une partie de l'armée de L. Lucullus dreſſoit le camp, & l'autre étoit encore en marche. Ce Général craignit d'être attaqué dans cette poſition, & il détacha Sextilius à la tête de ſeize cens chevaux, & d'un pareil nombre tant de ſoldats des légions que d'infanterie légere,

(*a*) Diod. Sicul. pag. 673.
(*b*) Plut. Tom. I. p. 508. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 370, 371. Hiſt. Rom. T. VI. p. 823.

le chargeant d'obſerver les Arméniens, & de les empêcher d'avancer, mais ſans combattre. Il ne fut pas poſſible à Sextilius de ſuivre cet ordre. Mithrobarzane vint fondre ſur lui avec furie, & le força de ſe mettre en défenſe. Le combat s'engagea; Mithrobarzane y fut tué ſur la place; le reſte s'enfuit & fut taillé en pieces, l'an 69 avant Jeſus-Chriſt.

MITHROPAUSTE, *Mithropauſtes*, Μιθροπαύστης, (*a*) couſin-germain du roi Artaxerxe I. Démarate de Sparte ayant demandé à ce Prince la permiſſion de ſe promener à cheval dans la ville de Sardes avec la thiare ſur la tête, Mithropauſte le prenant par la main, lui dit: *Mon ami, cette thiare royale n'apporte point avec elle de cervelle qu'elle puiſſe couvrir; tu aurois beau tenir dans tes mains la foudre, tu ne ſerois pourtant pas Jupiter.*

MITOYENS [DIEUX]. *Voyez* Médioximes.

MITRA, *Mitra*, Μίτρα, (*b*) nom de Vénus Uranie chez les Perſes. *Voyez* Mithras.

MITRE, *Mitra*, Μίτρα, (*c*) ſorte de coëffure particuliere aux dames Romaines. Ce que le chapeau étoit aux hommes, la mitre l'étoit aux femmes. Elle étoit plus coupée que la mitre que nous connoiſſons, & avoit comme elle ces deux pendans qu'elles ramenoient ſur leurs joues. Servius ſur ce vers de Virgile, où Iarbas reproche à Énée ſes vêtemens efféminés:

Mæonia mentum Mitra, crinemque madentem
Subnexus,

ajoute: *Mitra Lydia; nam utebantur & Phryges & Lydii mitrâ, hoc eſt, incurvo pileo, de quo pendebat etiam buccarum tegimen.*

Cet ornement dégénéra peu à peu; peut-être avoit-il l'air de coëffure trop négligée; les femmes qui avoient quelque pudeur n'oſerent plus en porter, ce ne fut plus que le partage des libertines. Juvénal s'en expliquoit ainſi, lorſqu'il reprochoit aux Romains le langage & les modes des Grecs, qu'ils tenoient eux-mêmes des Aſſyriens.

Ite quibus grata eſt pictâ lupa barbara mitrâ.

On aſſure même que *mitram ſolvere*, vouloit dire métaphoriquement faire perdre la virginité à une fille.

Il y a de quoi admirer le caprice du goût & la bizarrerie de la mode, qui font ſervir les mêmes choſes à nos cérémonies les plus auguſtes & à l'appareil de la galanterie, & qui mettent ſur la tête de nos plus reſpectables miniſtres du Seigneur, les mêmes ornemens à peu près dont ſe paroient les courtiſannes.

(*a*) Plut. Tom. I. pag. 126.
(*b*) Herod. L. I. c. 131.
(*c*) Virg. Æneid. L. IV. v. 216. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 44. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. IV. p. 235.

Ainſi, par un exemple de mode tout oppoſé à celui-ci, le voile qui d'abord n'avoit été d'uſage que dans les fonctions du temple, devint une eſpece de coëffe, ſous laquelle les dames Romaines ramaſſoient leurs cheveux bien friſés & bien ajuſtés. Les progrès du luxe produiſirent cet effet, changerent la deſtination du voile, & firent ſervir à la vanité ce qui n'avoit été qu'un ornement de cérémonies & de ſacrifices.

MITRÉE, *Mitræus*, Μιτραῖος, (*a*) fils d'une ſœur de Darius, fut mis à mort par Cyrus.

MITTENDAIRES, *Mittendarii*, nom que l'on donnoit à des Commiſſaires qui étoient envoyés dans les Provinces, en certaines occaſions importantes, pour avoir l'œil ſur la conduite des Gouverneurs provinciaux, & en faire leur rapport au préfet du Prétoire qui ſeul avoit le droit d'y remédier. On appelloit auſſi Mittendaires, des Officiers que le préfet du Prétoire envoyoit dans les Provinces, pour voir ce qu'il y avoit à faire & ordonner des réparations. Les Mittendaires faiſoient leur rapport au Préfet, qui prononçoit ſuivant l'exigence des cas. Ils avoient auſſi quelquefois leur commiſſion directement de l'Empereur. Ils s'appellerent auſſi *Miſſi*, envoyés.

MITYLENE, *Mitylene*, (*b*) Μιτυλήνη, ville de l'iſle de Leſbos, ſituée entre Méthymne & Malie. Elle étoit éloignée de ſoixante-dix ſtades de Malie, & de cent vingt de Canes. On comptoit auſſi cent vingt ſtades de Mitylene aux Arginuſes. Cette ville étoit la plus grande de celles qui étoient dans l'iſle. Les uns en attribuoient la fondation à Mitylene, fille de Macaris; les autres, aux Éoliens. Diodore de Sicile prétend que cette ville fut bâtie par l'amazone Myrine, qui lui donna le nom de ſa ſœur. Il y avoit deux beaux ports, ſelon Strabon.

Nous remarquerons que c'eſt une choſe aſſez étonnante que les auteurs Grecs & Latins écrivent Μιτυλήνη, *Mitylene*, & que dans les anciennes médailles on liſe Μυτιλήνη, c'eſt-à-dire, Mytilene, par une tranſpoſition de voyelles; ce qui eſt, ſelon les apparences, la véritable orthographe. Il y a, à ce que dit Holſténius, une inſcription dans le palais de Médicis, où l'on lit ces mots: ΘΕΟΙ ΑΚΡΑΙΟΙ ΜΥΤΙΛΗΝΑΙΩΝ; dans une autre on lit ceux-ci

(*a*) Xenoph. p. 454.

(*b*) Strab. p. 605, 617, 618. Diod. Sicul. pag. 132, 314, 315. Thucyd. p. 172. *& ſeq.* Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. pag. 142. Plin. Tom. I. pag. 282. Tom. II. pag. 595, 632. Pauſ. pag. 504. Corn. Nep. in Thraſyb. c. 4. Horat. L. I Ode 6, v. 1. Cæſ. de Bell. Civil. L. III. pag. 675. Q. Curt. L. IV. c. 5. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 21. Diod. Sicul. p. 132. Vell. Paterc. L. I. c. 4. L. II. c. 18. Plut. T. I. p. 85, 494, 641. Herod. L. II. c. 178. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 377. *& ſuiv.*

ΜΥΤΙΛΗΝΑΙΩΝ ΠΕΡΙ ΟΜΟΝΟΙΑ ; & dans une médaille rapportée par le P. Hardouin, on trouve ce mot ΜΥΤΙΛΗΝΗ. Peut-être les Anciens ont-ils écrit de l'une & de l'autre maniere ; car, on a dans Gruter, une inſcription en cette ſorte :

CIVIUM ROMANORUM
QUI MITYLENIS NEGOTIANTUR.

Mais, comme Gruter ne marque point en quel lieu ſe trouve cette inſcription, on peut douter qu'elle ſoit exacte. Il eſt vrai qu'on lit dans quelques Auteurs anciens *Mytilenæ* au pluriel, & cette leçon vient à l'appui de l'inſcription de Gruter.

La ville de Mitylene étoit puiſſante & très-peuplée ; & les Belles-lettres y floriſſoient. Horace la met au rang des villes les plus célebres dans ce vers :

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitylenem.

Elle fut en quelque maniere la patrie des Sçavans. Pittacus, l'un des ſept Sages de la Grece, le poëte Alcée, Sapho, la dixieme Muſe, étoient de Mitylene. Il y avoit tous les ans dans cette ville des combats, où les Poëtes diſputoient le prix de la Poëſie en récitant leurs ouvrages. La Philoſophie & l'éloquence y étoient également cultivées ; ce qui fit que M. Marcellus choiſit cette ville pour ſon exil, ſelon que Cicéron & Séneque nous l'apprennent.

Cette ville eut beaucoup à ſouffrir de la part des Athéniens dans la guerre du Péloponnèſe. Tous les Lesbiens ayant réſolu, la quatrieme année de cette guerre, de quitter l'alliance des Athéniens, ceux-ci n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils firent partir ſur le champ quarante galeres, qui s'avancerent vers Mitylene. Les habitans extrêmement ſurpris, parce qu'ils n'avoient encore rien de prêt, ne laiſſerent pas, pour impoſer à l'ennemi par une bonne contenance, de ſortir du port avec leurs vaiſſeaux ; mais, ayant été repouſſés, ils parlerent d'accommodement, & les Athéniens y prêterent l'oreille, dans l'appréhenſion de n'être pas aſſez forts pour faire rentrer l'iſle dans ſon devoir. On fit donc une ſuſpenſion d'armes, pendant laquelle les Mitylénéens envoyerent des députés à Athenes. La crainte de ne pouvoir obtenir leur demande, leur en fit dépêcher en même-tems d'autres à Lacédémone pour demander du ſecours. Leur prévoyance n'avoit pas été vaine. La réponſe, qu'on rapporta d'Athenes, fut peu favorable. Mais, les Lacédémoniens ne purent envoyer qu'un petit nombre de galeres au ſecours de Mitylene. Les Athéniens cependant y avoient envoyé un renfort de troupes de mille

ſoldats peſamment armés, par le ſecours deſquels ont fit une contrevallation, avec des forts aux endroits les plus commodes; de ſorte qu'elle ſe trouva bloquée par mer & par terre au commencement de l'hiver. Dans le beſoin preſſant où ſe trouverent les Athéniens d'avoir de l'argent pour preſſer ce ſiege, ils ſe virent contraints de ſe cottiſer eux-mêmes, ce qu'ils n'avoient point encore fait, & y firent tenir deux cens talens.

Les Mitylénéens, manquant de tout, & ayant inutilement attendu le ſecours que les Lacédémoniens leur avoient fait eſpérer, ſe rendirent à condition qu'on ne feroit mourir ni empriſonner perſonne juſqu'au retour des députés qu'on enverroit à Athenes, & que cependant on laiſſeroit entrer les troupes dans la ville. Quand les Athéniens en furent maîtres, les factieux, qui d'abord avoient eu recours à la franchiſe des autels, furent conduits à Ténédos, & quelque tems après menés à Athenes. On y mit en délibération l'affaire des citoyens de Mitylene. Comme leur révolte avoit extrêmement aigri le peuple, parce qu'elle n'avoit été précédée d'aucun mauvais traitement, & qu'elle paroiſſoit n'avoir été l'effet que de leur haine contre les Athéniens, dans le premier mouvement de colere on conclut à faire mourir ſans diſtinction tous les habitans, & à réduire les femmes & les enfans en ſervitude, & l'on fit partir ſur le champ une galere pour mettre le décret à exécution.

La nuit donna lieu aux réflexions. La ſévérité parut exceſſive, & pouſſée au-delà des juſtes bornes. On ſe repréſenta le ſort de cette malheureuſe ville, abandonnée toute entiere au carnage, & l'on ſe repentit d'avoir confondu les innocens & les coupables. Ce changement ſubit des eſprits donna quelque lueur d'eſpérance aux députés de Mitylene, & ils obtinrent des Magiſtrats qu'on remît de nouveau l'affaire en délibération. Cléon, auteur du premier décret, homme violent, & d'une grande autorité parmi le peuple, ſoutint ſon ſentiment avec beaucoup de force & de chaleur. Diodore, qui avoit déjà contredit Cléon dans la premiere aſſemblée, le fit encore ici plus vivement. Après avoir décrit d'une maniere touchante & pathétique le déplorable état de Mitylene, livrée aux troubles & aux tourmens d'une cruelle inquiétude dans l'attente d'une ſentence qui devoit décider de la vie ou de la mort des habitans, il fit reſſouvenir les Athéniens de la réputation de bonté, de douceur, & de clémence qui leur avoit fait juſques-là tant d'honneur, & qui les avoit diſtingués ſi glorieuſement entre tous les autres peuples.

Les opinions furent partagées, & l'avis de Diodore

ne l'emporta que de quelques voix. On fit partir ſur l'heure même une ſeconde galere. Elle fut pourvue de tout ce qui pouvoit hâter ſa courſe, & les députés de Mitylene promirent une grande récompenſe à ceux qui la conduiſoient, ſi elle arrivoit à tems. Les rameurs firent des efforts extraordinaires. Ils ne quitterent point leurs rames pour prendre leur nourriture, mais ils mangeoient & buvoient en ramant, & dormoient tour à tour; heureuſement le vent leur étoit favorable. La premiere galere avoit eu un jour & une nuit d'avance; mais, comme elle portoit une triſte nouvelle, elle ne s'étoit pas fort hâtée. Son arrivée dans la ville y avoit répandu la conſternation. Elle augmenta infiniment, quand on eut lu en pleine aſſemblée l'arrêt de mort prononcé contre les citoyens. Ce ne furent que cris & hurlemens dans toute la ville. Dans le moment qu'on ſe préparoit à exécuter l'arrêt, on apprit qu'il étoit arrivé une ſeconde galere. Tout fut ſuſpendu. On convoqua de nouveau l'aſſemblée; & la lecture de l'arrêt qui accordoit la grace fut écoutée avec un ſilence & une joie, qu'il eſt plus aiſé de concevoir que d'exprimer.

Pour les factieux que l'on avoit pris, ils furent tous exécutés, quoiqu'ils fuſſent au nombre de plus de mille. La ville enſuite fut démantelée, les vaiſſeaux livrés, & toute l'iſle, excepté la ville de Méthymne, partagée en trois mille parts, dont on conſacra trois cens au ſervice des Dieux; le reſte fut diſtribué au ſort à des habitans d'Athenes qu'on y envoya, à qui ceux du païs donnerent deux mines de revenu pour chaque part, moyennant quoi ils demeurerent poſſeſſeurs de l'iſle, quoiqu'ils n'en fuſſent plus les propriétaires. Les villes, qui appartenoient aux Mityléneens ſur la côte d'Aſie, furent réduites à l'obéiſſance d'Athenes.

La ville de Mitylene eut auſſi depuis beaucoup à ſouffrir de la part des Romains pendant la guerre contre Mithridate. Après la défaite de ce Prince, elle fut la ſeule qui demeura en armes; mais, les Romains la prirent à la fin & la ruinerent entiérement. L'avantage de ſa ſituation la fit pourtant bientôt rétablir, à quoi contribua beaucoup la liberté que Cn. Pompée voulut bien lui rendre. Cette liberté lui fut confirmée par les Empereurs. Trajan affectionna cette ville, l'embellit & lui donna ſon nom.

On ne perdra jamais la mémoire de cette ville parmi les Antiquaires; les cabinets ſont remplis de médailles de Mitylene, frappées aux têtes de Jupiter, d'Apollon, de Livie, de Tibere, de Caius Céſar, de Germanicus, d'Agrippine, de Julie, d'Adrien, de Marc-Aurele, de Commode, de Criſpine, de Julia Domna, de Cara-

calla, d'Alexandre Sévere, de Valérien, de Gallien, &c.

Saint Paul passa à Mitylene en allant de Corinthe à Jérusalem; ce fut pendant ce voyage qu'il fut arrêté dans cette derniere ville l'an de J. C. 58.

Personne ne doute que Castro qui est aujourd'hui la capitale de l'isle de Lesbos, n'ait été bâtie sur les ruines de Mitylene; aussi n'y voit-on que bouts de colomnes, la plupart de marbre blanc, quelques-unes de gris cendré, d'autres de granit. Il y en a de cannelées en ligne droite, d'autres en spirale; quelques-unes sont en ovale, relevées de plattes bandes, comme celles du temple de Délos. Mais, celles de Mitylene ne sont pas cannelées sur les côtés. Il n'est pas croyable combien dans les ruines de cette ville, il reste de chapitaux, de frises, de piédestaux, de bouts d'inscriptions fort maltraitées, en quelques-unes desquelles on lit le mot *Gymnasiarque*; ce qui rappelle le souvenir du fameux Épicure qui enseignoit publiquement à Mitylene à l'âge de trente-deux ans, comme nous l'apprenons de Diogene Laërce. Aristote y fut aussi pendant deux ans, suivant le même Auteur.

MITYLENE, *Mitylene*, Μιτυλήνη, fille de Macaris, bâtit, dit-on, la ville de Mitylene, à qui elle donna son nom.

MITYLÉNÉENS, *Mitylenæi*, Μιτυληναῖοι, étoient les habitans de Mitylene. *Voyez* Mitylene.

MITYS, *Mitys*, (*a*) fleuve de Macédoine, à peu de distance de la ville d'Agasse, selon Tite-Live. Les Romains camperent près de ce fleuve, l'an 169 avant J. C.

MIZRAIM, *Mizraïm*. *Voyez* Mesraïm.

M N

MNA. *Voyez* Mine.

MNASCIRÈS, *Mnascires*, Μνασκίρης, (*b*) roi des Parthes, vécut quatre-vingt-seize ans. Il eut pour successeur Sinatroccès.

MNASÉAS, *Mnaseas*, (*c*) Μνασέας, un des généraux de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, eut beaucoup de part à la reduction des Argiens.

MNASÉAS, *Mnaseas*, (*d*) Μνασέας, ami de Phayllus, général des Phocéens. Ce Général, se voyant près de sa fin, choisit Mnaséas pour guider la jeunesse & l'inexpérience de Phalécus son neveu, qui, par sa mort, devenoit chef des Phocéens. Mnaséas étoit un homme très-versé dans le métier des armes, prudent, attentif, vigilant, &, par toutes ces qualités, plus propre qu'aucun autre à former un grand capitaine.

A Quelque tems delà, les Béotiens, voulant essayer si le

(*a*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 7.

(*b*) Lucian. T. II. p. 639. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 273.

(*c*) Freinsh. Suppl. in Curt. L. I. c. 5.

(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 188, 189.

jeune

jeune général des Phocéens avoit déjà bien profité des leçons de ſon ſage Gouverneur, vinrent, à la faveur de la nuit, l'attaquer dans ſon camp à l'improviſte & avec tant de chaleur, qu'ils tuerent plus de deux cens de ſes ſoldats & Mnaſéas lui-même, ce qui étoit enlever au jeune Général toute ſa force & tout ſon Conſeil.

MNASILE, *Mnaſilus*, (*a*) Berger, ou Satyre, qui ſe joignit à Chromis & à Égle pour lier Silene. Le mot *Mnaſile* vient de *μνάω*, qui ſignifie faire reſſouvenir. *Voyez* Silene.

MNASILOCHUS, *Mnaſilochus*, le même que Mnéſilochus.

MNASINOUS, *Mnaſinoüs*, Μνασινους. (*b*) fils de Pollux & de Phébé. On voyoit une ſtatue équeſtre de Mnaſinoüs à Argos dans le temple de Caſtor & de Pollux. Elle étoit de bois d'ébene, & de la façon de Dipœnus & de Scyllis. Le cheval étoit auſſi d'ébene, à la réſerve d'une petite partie, qui étoit d'ivoire. Mnaſinoüs étoit repréſenté de la même maniere dans un temple d'Amycles, ville de la Laconie.

MNASIPPE, *Mnaſippus*, (*c*) Μνάσιππος, fut chargé du commandement de la flotte que les Lacédémoniens envoyerent dans l'iſle de Corcyre, l'an 374 avant Jeſus-Chriſt. Cette flotte étoit compoſée de ſoixante-cinq vaiſſeaux chargés de quinze cens ſoldats. Ayant pris terre à l'iſle, Mnaſippe reçut d'abord tous les bannis de la ville, & en s'avançant vers le port, il ſe ſaiſit de quatre vaiſſeaux Corcyréens. Comme il en pourſuivoit trois autres, l'équipage échoué y mit le feu, pour les rendre inutiles aux ennemis. Quand Mnaſippe fut deſcendu, il battit les habitans quoique poſtés ſur une hauteur avantageuſe, & répandit une grande terreur dans toute l'iſle. Mais, ce Capitaine s'étant rendu odieux à ſes troupes par ſa hauteur, ſa dureté, ſon avarice, en fut fort mal ſervi, & il perdit la vie dans un combat. Selon Diodore de Sicile, il fut tué par Créſiclès, que les Athéniens avoient envoyé au ſecours des Corcyréens.

MNASISTRATE, *Mnaſiſtratus*, (*d*) de la ville de Léontium, étoit un très-honnête homme, au rapport de Cicéron.

MNASITHÉUS, *Mnaſitheus*, Μνασίθεος, (*e*) un de ceux qui ſe joignirent à Aratus pour chaſſer le tyran Nicoclès.

MNASON, *Mnaſon*, (*f*) Μνάσων, dont il eſt parlé dans un dialogue de Lucien.

MNASON, *Mnaſon*, (*g*)

(*a*) Virg. Eclog. 6. v. 13. *& ſeq.*
(*b*) Pauſ. pag. 125, 197. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. Tom. VI. p. 164. Tom. VII. p. 131.
(*c*) Xenoph. pag. 584. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 481. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 350, 351.
(*d*) Cicer. in Verr. L. V. c. 90.
(*e*) Plut. T. I. p. 1030.
(*f*) Lucian T. II. p. 484.
(*g*) Actu, Apoſt, c. 17. v. 5. c. 21. v. 16.

Μάσων, dont il eſt parlé dans les actes des Apôtres ; c'étoit un ancien diſciple, Juif de naiſſance, converti par Jeſus-Chriſt même, & mis au rang des ſoixante-douze diſciples. S. Paul logea chez lui à Jéruſalem, l'an de J. C. 58. Pluſieurs exemplaires Latins le nomment Jaſon ; d'autres, Naſon ; mais, ſon véritable nom eſt Mnaſon. Il eſt différent de Jaſon, hôte de S. Paul à Theſſalonique.

MNEMÉ, *Mneme*, Μνήμη, (*a*) l'une des muſes. Ce mot veut dire la mémoire. *Voyez* Muſes.

MNÉMON, *Mnemon*, (*b*) Μνήμων, ſurnom qui fut donné à Artaxerxe II, à cauſe de ſa mémoire. Ce mot vient de μιμνήσκομαι, *recordor*, je me reſſouviens.

MNÉMOSYNE, *Mnemoſyne*, Μνημοσύνη, (*c*) Déeſſe de la mémoire. Elle étoit fille du Ciel & de la Terre, & ſœur de Saturne & de Rhéa.

On attribue, dit Diodore de Sicile, à la Titanide Mnémoſyne l'art du raiſonnement, & l'impoſition des noms convenables à tous les êtres, de ſorte que nous les indiquons, & que nous en converſons ſans les voir ; inventioo pourtant que d'autres attribuent à Mercure. Mais, on accorde généralement à Mnémoſyne le premier uſage de tout ce qui ſert à rappeller la mémoire des choſes dont nous voulons nous reſſouvenir, & ſon nom même l'indique aſſez.

Jupiter, ſelon les Poëtes, devint amoureux de Mnémoſyne, & la rendit mere des neuf muſes. Pline parle d'un excellent tableau de cette Déeſſe, fait par Philiſcus ; & Pauſanias nomme une fontaine ſacrée du même nom, dans la Béotie.

MNÉSARCHIDÈS, *Mneſarchides*, Μνησάρχιδης, (*d*) dont Démoſthene fait mention dans une de ſes harangues.

MNÉSARQUE, *Mneſarchus*, Μνησάρχος, (*e*) fils de Pythagore, tint quelque tems l'école de ſon pere, avec ſon frere Télauge. Euſebe eſt de ce ſentiment dans ſa chronique ; mais, Diogene Laërce ne donne à Pythagore qu'un fils qui eſt Télauge.

MNÉSARQUE, *Mneſarchus*, Μνησάρχος, (*f*) Chalcidien, dont fait mention Eſchine dans ſa harangue contre Ctéſiphon.

MNÉSARQUE, *Mneſarchus*, Μνησάρχος, (*g*) dont Cicéron fait mention, avoit pris les leçons de Panétius. Ce Mnéſarque étoit un Philoſophe Stoïcien ; il avoit une idée ſinguliere de l'éloquence. Il prétendoit que tous ceux que l'on appelloit orateurs, n'étoient autre choſe que des

(*a*) Plin. Tom. II. pag. 708.
(*b*) Corn. Nep. in Reg. c. 1.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 232. Pauſ. pag. 4, 604. Plin. Tom. II. pag. 708. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 194, 201. Tom III. pag. 281, 480, 481. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 92, 109, 110. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVIII. pag. 4, 9.
(*d*) Demoſth. Orat. in Theocr. p. 854.
(*e*) Diog. Laërt. p. 594.
(*f*) Æſchin. Orat. in Ctéſiph. p. 441.
(*g*) Cicer. de Orat. L. I. c. 24, 41.

ouvriers qui avoient la langue prompte & bien exercée ; que perſonne ne pouvoit être orateur, s'il n'étoit ſage ; que l'éloquence, qui ne conſiſtoit que dans l'art de bien parler, étoit elle-même une vertu ; que celui qui étoit doué d'une vertu, l'étoit de toutes, parce que les vertus ſont égales entr'elles & ſemblables ; qu'ainſi celui qui étoit éloquent, poſſédoit toutes les vertus, & parconſéquent étoit ſage.

MNÉSARQUE, *Mneſarchus*, Μνήσαρχος, (*a*) dont Lucien fait mention dans un de ſes dialogues.

MNÉSICLÈS, *Mneſicles*, (*b*) Μνησικλῆς, dont Démoſthene fait mention dans ſes harangues contre Bœotus.

MNÉSILOCHUS, *Mneſilochus*, Μνησίλοχος, (*c*) un des trente tyrans que ceux de Lacédémone donnerent aux Athéniens.

MNÉSILOCHUS, *Mneſilochus*, Μνησίλοχος, (*d*) étoit de ſon tems le plus puiſſant des Acarnaniens. Mnéſilochus dont Antiochus avoit acheté l'amitié à force de préſens, non content de travailler lui-même à concilier à ce Prince la faveur de ſa nation, avoit encore engagé Clytus, qui en qualité de Préteur, étoit alors à la tête des affaires, à entrer avec lui dans les mêmes vues. Ils introduiſirent enſemble le Roi dans la ville de Médion, qui étoit ſituée dans le cœur de l'Acarnanie. Dans la ſuite, Mnéſilochus fut livré aux Romains, ſuivant une des conditions du traité conclu entre ce peuple & Antiochus, l'an 188 avant Jeſus-Chriſt.

MNÉSIMAQUE, *Mneſimacha*, Μνησιμάχη, (*e*) fille de Lyſippus, fut mariée à Midylidès.

MNÉSINOÉ, *Mneſinoe*, (*f*) nom que porta Léda, ſelon Plutarque.

MNÉSIPHILUS, *Mneſiphilus*, Μνησίφιλος, (*g*) Phréarien, qui, ſelon Plutarque, donna des leçons à Thémiſtocle. » Je » ne me ſouviens point, dit M. » Dacier, d'avoir rien lu ailleurs touchant ce Mnéſiphilus, & c'eſt une choſe aſſez » ſurprenante, qu'un homme, » qui avoit été ſi habile dans » l'art qui enſeigne à gouverner les États, & qui avoit eu » pour diſciple Thémiſtocle dé- » jà avancé dans le gouvernement de la République, ſoit » entiérement inconnu. Il n'en » eſt parlé que dans cet endroit » de Plutarque, qui l'appelle » Phréarien, c'eſt-à-dire, Athénien du bourg de Phréar. »

Ce Mnéſiphilus n'étoit ni un orateur, ni un de ces philoſo-

(*a*) Lucian. T. I. p. 968.
(*b*) Demoſth. Orat. in Bœot. p. 1001. & *ſeq.*
(*c*) Xenoph. p. 461.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXVI c. 11, 12. L. XXXVII. c. 45. L. XXXVIII. c. 38.
(*e*) Demoſth. Orat. in Leochar. pag. 1042.
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 305.
(*g*) Plut. T. I. p. 112.

phes qu'on appelloit Phyſiciens; mais, il s'appliquoit uniquement à l'étude qui portoit alors le nom de ſageſſe, & qui n'étoit autre choſe que la ſcience qui apprend à bien gouverner, & qui rend la prudence vigoureuſe & agiſſante; & il s'y attachoit comme à une ſecte établie par Solon, & qui avoit paſſé de main en main juſqu'à lui. Ceux qui vinrent enſuite, la mêlerent avec l'art de la déclamation & de la diſpute, & la firent paſſer de l'action aux paroles toutes nues; c'eſt pourquoi, au lieu de Sages, ils furent appellés Sophiſtes. Il eſt vrai que Thémiſtocle ſe mêloit déjà du gouvernement de la République, lorſqu'il fréquenta Mnéſiphilus.

Les premiers Sages étoient proprement de grands politiques, qui s'attachoient à donner des regles & des préceptes pour le gouvernement des États. Thalès fut le premier qui pouſſa les ſpéculations au-delà des choſes d'uſage, & qui renonçant à la politique, s'attacha à la Phyſique. Tous les autres, comme dit Plutarque dans la vie de Solon, n'acquirent cette réputation de ſageſſe que par leur grande habileté dans la ſcience qui traite du gouvernement des États; car, cette ſcience étoit la ſeule qui fût honorée du nom de ſageſſe.

Les Sophiſtes n'étoient pas des orateurs, des avocats, dont la profeſſion n'a rien que de noble & d'honnête; mais, c'étoient des déclamateurs & des diſputeurs, gens moitié menteurs & moitié philoſophes, qui s'exerçoient ſur tout dans le genre démonſtratif, qui, comme dit Cicéron, eſt le domaine des Sophiſtes, plus propre à la pompe qu'au combat, tout conſacré aux gymnaſe & à la paleſtre, & banni du barreau à cauſe du mépris que l'on avoit pour lui. *Quod proprium Sophiſtarum, pompæ quàm pugnæ aptius, gymnaſiis & palæſtræ dicatum, ſpretum & pulſum foro.* Orator *ad M. Brutum.*

Plutarque dit fort bien que ceux qui vinrent après Mnéſiphilus, commencerent à corrompre cette ſecte de Sages, inſtituée & ſuivie par Solon. En effet, Protagoras, qui floriſſoit vers l'Olympiade 84, fut le premier à qui on donna le nom de Sophiſte. Et voici le portrait qu'en a fait Diogene Laërce. » Il inſtitua, dit-il, les diſ-
» putes publiques, mêla le So-
» phiſme à la Philoſophie, ſe
» mettant peu en peine du ſens
» & de la penſée; il diſputa
» contre des mots, & établit
» ce genre ſuperficiel de diſ-
» pute, qui eſt en vogue pré-
» ſentement, comme Timon le
» dit en ces termes: *Protago-*
» *ras, cet homme mêlé, qui ſçait*
» *très-bien l'art de la diſpute.* »
Quand Timon appelle Protagoras *homme mêlé*, il veut dire qu'il étoit moitié déclamateur & moitié philoſophe. » Ce fut
» le premier, continue Dioge-
» ne Laërce qui changea la ma-

» niere de Socrate, &c. » Cette race de Sophiſtes ne venoit que de naître quand Platon vint au monde ; il ne faut donc pas s'étonner qu'ils ſoient ſi ſouvent joués dans ſes écrits. Que ne devoit pas faire Platon pour venger Socrate, & quels efforts la vrai Philoſophie n'étoit-elle pas obligée de faire pour étouffer ces monſtres qui l'ont toujours déshonorée, & qui l'ont preſque entiérement proſcrite ? Malheureuſement elle n'a pu en venir à bout.

MNÉSIPTOLEME, *Mneſiptolema*, Μνησιπτολέμα, (*a*) fille de Thémiſtocle. On dit que Thémiſtocle, ayant évité un grand danger par le ſecours de la mere des Dieux, bâtit à cette Déeſſe dans la ville de Magnéſie, un temple qu'il appella le temple de Dindymene, & lui conſacra ſa fille Mnéſiptoleme, qu'il fit grande Prêtreſſe. Elle étoit née de la ſeconde femme de Thémiſtocle, & elle fut mariée à Archeptolis qui étoit ſon frere de pere.

MNÉSITHÉE, *Mneſitheus*, Μνησίθεος, (*b*) Athénien, du bourg d'Alopece. Il en eſt fait mention dans une harangue de Démoſthene.

MNÉSITHÉE, *Mneſitheus*, Μνησίθεος, (*c*) célebre médecin, dont on voyoit le tombeau dans l'Attique ſur les bords du Céphiſe. On dit, au rapport de Pauſanias, que ce médecin conſacra pluſieurs ſtatues à des Divinités, & particuliérement une à Bacchus.

MNÉSITHÉE, *Mneſitheus*, Μνησίθεος, (*d*) fameux ſculpteur, étoit de Sicyone.

MNÉSITHÉE, *Mneſitheus*, Μνησίθεος, (*e*) vieillard fort avare. » J'aſſiſtai hier, dit Jupiter » dans un dialogue de Lucien, » avec quelques autres au ſa- » crifice que fit Mnéſithée pour » être échappé du naufrage. » Lorſque la cérémonie fut » achevée, chacun ſe retira ; » mais, comme il n'étoit pas » tard, j'allai faire un tour au » Céramique, rêvant à la miſe- » re de notre condition, & à la » mauvaiſe chere qu'on nous » avoit faite. Car, à quinze » ou ſeize que nous étions, » Mnéſithée ne donna qu'un » vieux coq tout cathereux, & » trois ou quatre grains d'en- » cens pourri, après nous » avoir promis dans le péril » des hécatombes. »

MNÉSITHIDE, *Mneſithides*, Μνησιθείδης. (*f*) l'un des trente tyrans qui furent donnés par les Lacédémoniens à ceux d'Athenes.

MNESTER, *Mneſter*, (*g*) fameux Pantomime, que Caligula aimoit à la fureur. On vit ſouvent ce Prince baiſer

(*a*) Plut. T. I. p. 127, 128.
(*b*) Demoſth. Orat. in Midi. p. 616.
(*c*) Pauſ. p. 69. Plin. T. II. p. 235.
(*d*) Plin. Tom. II. pag. 708.
(*e*) Lucian. T. II. p. 209.
(*f*) Xenoph. p. 461.
(*g*) Tacit. Annal. L. XI. c. 36. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 86, 136, 156, 185.

Mneſter en plein ſpectacle; & ſi lorſque cet Hiſtrion jouoit, il ſurvenoit un tonnerre qui empêchât de l'entendre, Caligula s'emportoit avec fureur contre le Ciel & contre Jupiter; ſi quelqu'un faiſoit le moindre bruit, l'Empereur ſe faiſoit amener le coupable & le fouettoit de ſa main.

Mneſter fut aimé de Meſſaline; mais, il craignoit les ſuites d'un engagement criminel avec l'Impératrice. Elle lui fit ordonner par Claude d'obéir à Meſſaline en tout ce qu'elle lui commanderoit. Malgré cela ce commerce fut la cauſe de la perte de Mneſter. Lorſque Claude eut été informé des déſordres affreux auxquels ſe livroit Meſſaline, il fit arrêter & punir du dernier ſupplice tous ceux qui y avoient eu quelque part. Pluſieurs ſénateurs & chevaliers Romains périrent avec beaucoup de conſtance. Il n'y eut que Mneſter qui tergiverſa; il tenta même de ſe défendre. Pendant qu'on lui déchiroit ſes habits, il crioit que c'étoit malgré lui qu'il étoit devenu criminel; que l'Empereur pouvoit ſe ſouvenir de l'ordre qu'il lui avoit donné d'obéir en tout à Meſſaline. Claude avoit ſi peu de fermeté, qu'il étoit ébranlé par ce diſcours, & prêt à ſe laiſſer fléchir. Mais, ſes affranchis lui repréſenterent qu'après avoir montré de la ſévérité contre tant d'illuſtres perſonnages, il ne convenoit pas de mollir à l'égard d'un Hiſtrion; & que peu importoit que ce fut malgré lui ou volontairement que Mneſter eût commis de ſi grands crimes. Ainſi, il fut mis à mort.

MNESTER, *Mneſter*, (*a*) un des affranchis d'Agrippine. Pendant qu'on brûloit le corps de cette Princeſſe, qui avoit été miſe à mort par les Satellites de Néron, Mneſter ſe perça de ſon épée, & s'élança au milieu des flammes, ſoit par affection pour ſa maîtreſſe, ſoit par la crainte d'une mort, qui pourtant n'auroit pas été plus cruelle que celle qu'il ſe donnoit à lui-même

MNESTHÉE, *Mneſtheus*, Μνησθεύς. *Voyez* Ménesthée.

MNESTHÉE, *Mneſtheus*, Μνησθεύς, (*b*) capitaine Troyen, fils de Clytius de la ville de Lyrneſſe, & frere d'Acmon, ſuivit Énée en Italie. Virgile le donne pour la tige des Memmius, illuſtre famille Romaine.

Dans les jeux funebres qu'Énée donna en Sicile à l'occaſion de la mort de ſon pere Anchiſe, Mneſthée ſe diſtingua au combat des vaiſſeaux. Il commandoit la Baleine, Sergeſte le Centaure, & Gyas la Chimere. Un accident, arrivé à ce dernier, fit eſpérer à Mneſthée & à Sergeſte, qu'ils pourroient le vaincre. Sergeſte s'approche

(*a*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 9. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 314.

(*b*) Virg. Æneid. L. IV. v. 288. & *ſeq.* L. V. v. 116. & *ſeq.* L. IX. v. 171. & *ſeq.* L. X. v. 129. & *ſeq.* L. XII. v. 384. & *ſeq.*

de la borne, & devance Mneſthée, mais ſeulement de la longueur de ſa galere. La proue de la baleine ſerre toujours les flancs du Centaure. Mneſthée, parcourant les bancs de ſes rameurs, leur diſoit : » Courage, » braves compagnons du grand » Hector, vous, qu'après la » ruine d'Ilion j'ai choiſi pour » monter mon vaiſſeau. Déployez ici cette vigueur mâle, ce courage, qui vous » ſauva des rapides courans du « promontoire de Malée, des » fureurs de la mer Ionienne, » des Syrtes de Gétulie, & de » l'écueil de Charybde. Dieu » des mers, fais triompher celui qu'il te plaira; Mneſthée » ne prétend point à la victoire. Cependant s'il étoit poſ» ſible.... Ah! du moins, mes » compagnons, n'ayons pas la » honte d'être des derniers. » Encouragés par ce diſcours, ils forcent de rames; la galere gémit ſous leurs efforts; ils s'épuiſent; ils ſe mettent hors d'haleine, & des ruiſſeaux de ſueurs les inondent.

Un accident leur procura l'avantage, auquel ils aſpiroient. Sergeſte, furieux de ſe voir ſurpaſſer par Mneſthée, tourne ſa proue vers les rochers à fleur d'eau, pour s'approcher de la borne. Malheureux! Il eſt arrêté par ces rochers, contre leſquels il heurte. Ses rames ſe briſent, & ſa proue fracaſſée demeure ſuſpendue. Les matelots ſe levent auſſitôt, pouſſent de grands cris, s'arment de crocs & de longues perches, pour dégager le navire, & tâchent de tirer de l'eau les débris flottans de leurs rames briſées. Mneſthée, réjoui du malheur de Sergeſte, en devient plus ardent. Il invoque les vents; ſes rameurs redoublent de viteſſe, & ſa galere ſemble gliſſer ſur l'onde. Il laiſſe loin derriere lui l'infortuné Sergeſte, luttant contre les écueils qui ont fait échouer ſon vaiſſeau, s'efforçant de ſe dégager des bancs de ſable, eſſayant d'avancer avec des rames briſées, & implorant en vain du ſecours. Pour lui il tâche de vaincre Gyas, dont la peſante galere, dépourvue de pilote, eſt enfin contrainte de céder. Mneſthée n'a plus enfin d'autre rival que Cloanthe. Mais, Cloanthe a preſque achevé ſa courſe. Mneſthée s'efforce de l'atteindre. Tout le rivage retentit de cris & lui applaudit, & ces acclamations l'encouragent. Dans la galere de Cloanthe, on ne compte pour rien l'avantage dont elle jouit, ſi elle ne remporte le prix; dût-il en couter la vie à tous ceux qui la montent. Cependant, la chiourme de Mneſthée, animée par le ſuccès, ne déſeſpere point de vaincre Cloandre. Ils le peuvent parce qu'ils croyent le pouvoir. Peut-être que les galeres de ces deux rivaux ſeroient arrivées enſemble au port, ſi Cloanthe, étendant ſes bras, n'eût adreſſé cette priere aux Dieux de la mer. » Divinités, qui regnez ſur

» cet Empire, & à qui appar-
» tient ce champ de bataille,
» je fais vœu de vous immoler
» ſur le rivage, au pied de
» vos autels, un taureau blanc,
» dont je jetterai les entrail-
» les dans les flots, avec une
» libation de vin. » Les Néréïdes, toute la troupe de Phorcus, & la nymphe Panopée, entendirent ſa voix au fond des eaux. Palémon lui-même, prêtant ſon bras puiſſant, pouſſe le navire, qui, plus rapide que le vent, ou qu'une fleche légere, vole vers le rivage, & entre enfin triomphant dans le port. C'eſt ainſi que Mneſthée perdit la victoire & ne mérita que le ſecond prix. Énée lui donna pour cela un corſelet, ornement & défenſe tout à la fois, tiſſu d'une triple maille d'or, que ſous les murailles de Troie, il avoit lui-même enlevé à Démolée, dans un combat ſingulier au bord du Simois.

Au combat de l'arc Mneſthée eut à peu près le même avantage qu'il avoit eu au combat du vaiſſeau. Il lui étoit échu par le ſort de tirer le ſecond. Le but étoit une colombe placée au haut d'un mât, où elle étoit liée par le pied avec une ficelle. Mneſthée, quand ſon tour fut venu, levant ſon arc, décocha ſon trait. Mais, il n'atteignit point l'oiſeau. Il coupa ſeulement la ficelle. La colombe en liberté s'envole & fuit dans les nues. Mais, ſur le champ, Eurythion fait partir ſon dard, & l'atteint. Mneſthée obtint cependant la récompenſe qu'il avoit méritée, pour avoir coupé la corde & mis la colombe en liberté.

Il ſe couvrit de gloire dans les guerres d'Italie par les grands exploits qu'il y fit, mais ſurtout en mettant un jour en fuite Turnus, qui étoit venu attaquer les Troyens juſques dans leur camp.

MNESTHÉE, *Mneſtheus*, Μνηϑεύς, (*a*) étoit pere de cet Apollonius, qui fut envoyé par le roi Antiochus en Égypte, pour aſſiſter au couronnement de Ptolémée Philométor.

MNESTHÉE, *Mneſtheus*, Μνηϑεύς, (*b*) ſecrétaire de l'empereur Aurélien. L'an de Jeſus-Chriſt 275, il devint ſuſpect à ce Prince, non ſans raiſon, d'extorſions & de rapines; & il le menaça de le punir. Mneſthée ſçavoit parfaitement qu'Aurélien ne menaçoit pas en vain, & il réſolut de le prévenir. Dans cette vue, il imagina une noire fourberie. Il s'étoit habitué à contrefaire la main de l'Empereur, & il dreſſa, en imitant ſon écriture, une liſte des noms des principaux Officiers de l'armée, comme deſtinés à la mort par Aurélien. Il y mêla les noms de

(*a*) Maccab. L. II. c. 4. v. 21.

(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 61, 62.

quelques-uns qui avoient de légitimes raiſons de craindre la colere du Prince, avec ceux de ſujets fideles, dont les ſervices ſi mal récompenſés allumoient l'indignation ; & il y ajouta le ſien propre, afin d'accréditer ſon rapport. Ceux, qui ſe virent écrits ſur cette liſte fatale, préoccupés des rigueurs d'Aurélien, n'eurent point de ſoupçon de la fraude. Ils ſe concerterent ; & ayant épié un moment où l'Empereur ſortoit ſans être bien accompagné, ils ſe jetterent ſur lui & le tuerent. L'armée, au milieu de laquelle il avoit été tué, le vengea ; & Mneſthée, principal auteur de l'attentat, fut expoſé aux bêtes.

MNESTRA, *Mneſtra*, (*a*) Μνήστρα, une des maîtreſſes de Cimon l'Athénien.

MNÉSUS, *Mneſus*, Μνῆσος, (*b*) un des capitaines Troyens, qui furent tués par Achille.

MNÉVIS, *Mnevis*, Μνεῦις, (*c*) taureau, ou bœuf conſacré au Soleil. Il étoit honoré à Héliopolis en Égypte. Il étoit noir, hériſſé, & ſelon le ſentiment de pluſieurs, pere d'Apis.

M O

MOAB, *Moab*, Μωάβ, (*d*) fils de Loth & de ſa fille aînée. On peut voir dans la Géneſe les circonſtances de ſa conception & de ſa naiſſance, arrivée vers le même-tems que celle d'Iſaac, fils d'Abraham & de Sara, c'eſt-à-dire, vers l'an du monde 2108, & avant Jeſus-Chriſt 1892. Moab fut pere des Moabites qui habiterent à l'orient du Jourdain & de la mer Morte, ſur le fleuve Arnon. *Voyez* l'article ſuivant.

MOABITES, *Moabitæ*, (*e*) Μωαβῖται, peuples deſcendus de Moab, fils de Loth. Leur demeure fut au-delà du Jourdain & de la mer Morte, aux deux côtés du fleuve Arnon. Leur capitale étoit ſituée ſur ce fleuve, & ſe nommoit Ar, Aréopolis, Ariel de Moab, ou Rabbath Moab, c'eſt-à-dire, capitale de Moab, ou Kir Hareſeth. c'eſt-à-dire, ville aux murs de brique.

Ce païs avoit d'abord été poſſédé par les géans Émim. Les Moabites le conquirent ſur eux; & les Amorrhéens dans la ſuite en reprirent une partie ſur les Moabites. Moïſe fit la conquête de ce qui étoit aux Amorrhéens, & le donna à la tribu de Ruben. Les Moabites furent épargnés par Moïſe, & Dieu lui défendit de les attaquer ; mais, il y eut toujours une grande antipathie entre les

(*a*) Plut. T. I. p. 481.
(*b*) Homer. Iliad. L. XXI. v. 210.
(*c*) Strab. pag. 803, 805. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 309, 334.
(*d*) Geneſ. c. 19. v. 30. *& ſeq.*
(*e*) Geneſ. c. 19. v. 37. Numer. c. 22. v. 2. *& ſeq.* c. 25. v. 1. *& ſeq.* Deuter. c. 2. v. 9. *& ſeq.* c. 23. v. 3. *& ſeq.* Judic. c. 3. v. 12. *& ſeq.* c. 11. v. 15. Reg L. II. c. 8. v. 2. *& ſeq.* L. IV. c. 3. v. 4. *& ſeq.* Iſaï. c. 15. v. 1. *& ſeq.* Jerem. c. 9. *& ſeq. Capitib.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. pag. 21, 221, 298. *& ſeq.*

Moabites & les Iſraëlites, qui produiſit de grandes guerres. Le fameux devin Balaam engagea les Hébreux dans l'idolâtrie & dans l'impudicité, par le moyen des filles de Moab; & Balac, roi de ces peuples, fit ce qu'il put pour obliger Balaam à maudire le peuple du Seigneur. Les Moabites ayant eu la dureté de refuſer aux Iſraëlites le ſimple paſſage dans leur païs, & ne leur ayant pas voulu donner du pain & de l'eau dans une extrême néceſſité, Dieu pour les punir ordonna qu'ils n'entreroient point dans l'aſſemblée de ſon peuple juſqu'à la dixieme génération. Eglon, roi des Moabites, fut un des premiers, qui opprima Iſraël après la mort de Joſué. Aod tua Églon, & les Iſraëlites chaſſerent les Moabites de leur païs. Hannon, roi des Ammonites, ayant fait outrage aux ambaſſadeurs de David, ce Prince lui fit la guerre, & aſſujettit Moab & Ammon à ſon Empire; ils y demeurerent juſqu'à la ſéparation des dix tribus. Alors, les Ammonites & les Moabites entrerent ſous l'obéiſſance des rois d'Iſraël, & y demeurerent juſqu'à la mort d'Achab. Joram, fils d'Achab, roi d'Iſraël, accompagné des rois de Juda & d'Édom, attaqua les Moabites, les vainquit & les mit en fuite, ravagea leur païs, & aſſiégea leur capitale. Mais, ayant vu que le roi de Moab, pouſſé de déſeſpoir, étoit ſur le point d'immoler ſon fils, les trois Rois leverent le ſiege & ſe retirerent

On ne voit pas diſtinctement quel fut l'état des Moabites depuis ce tems; mais, Iſaïe au commencement du regne d'Ézéchias, les menace d'un malheur qui devoit leur arriver trois ans après ſa prédiction, & qui regarde apparemment la guerre que Salmanaſar, roi d'Aſſyrie, fit aux dix tribus & aux peuples de-delà le Jourdain. Amos leur prédit encore de grands malheurs, qui ſont ceux qu'ils ſouffrirent ſous Ozias & Joathan, rois de Juda, ou ceux que Salmanaſar leur fit ſouffrir, ou enfin la guerre que leur fit Nabuchodonoſor, cinq ans après la ruine de Jéruſalem. Nous croyons que ce Prince les mena au-delà de l'Euphrate, comme les Prophetes les en avoient menacés, & que Cyrus les y envoya, ainſi que les autres peuples captifs. Après le retour de la captivité, nous les voyons ſe multiplier, ſe fortifier, de même que les Juifs & les autres peuples voiſins; toujours ſoumis aux rois de Perſe, puis aſſujettis à Alexandre le Grand, & ſucceſſivement aux rois de Syrie & d'Égypte, & enfin aux Romains. Il y a même aſſez d'apparence que dans les derniers tems de la République des Juifs, ils obéiſſoient aux rois Aſmonéens, & enſuite à Hérode le Grand.

Les principales divinités des Moabites étoient Chamos & Béel-Phégor. Chamos étoit le

Soleil, & Béel-Phégor étoit le dieu Adonis. L'Écriture parle auſſi en quelques endroits de Nébo, de Baal-Méon, & de Baal-Dibon, comme les dieux des Moabites; mais, il y a aſſez d'apparence que ce ſont plutôt les noms des lieux où Chamos & Phégor étoient honorés, & que Baal-Dibon, Baal-Méon & Nébo, ne ſont autre choſe que Chamos adoré à Dibon, à Méon & ſur le mont Nébo.

MOAGETE, *Moagetes*, (*a*) tyran de Cibyre, étoit l'homme du monde le plus décrié pour ſes perfidies & ſes cruautés. L'an de Rome 563, & 189 avant Jeſus-Chriſt, Cn. Manlius Vulſon, n'étant pas éloigné de Cibyre, & ne voyant cependant venir aucun Ambaſſadeur, de la part du Tyran, prit le parti d'envoyer devant C. Helvius avec quatre mille hommes de pied & cinq cens chevaux, pour ſçavoir quelle étoit ſa diſpoſition. Cet Officier, en entrant ſur les terres du Tyran, rancontra ſes députés qui venoient lui déclarer que leur maître étoit prêt à ſe ſoumettre à tout ce qu'il voudroit; qu'il le prioit ſeulement d'entrer dans ſon païs comme ami, & d'empêcher ſes ſoldats de piller; & ils lui apportoient de ſa part une gratification de quinze talens. C. Helvius promit à Moagete qu'il garantiroit ſes terres du pillage, mais il lui ordonna d'envoyer des Ambaſſadeurs au Conſul, ce qu'il fit. Cn. Manlius Vulſon ayant entendu de leur bouche le même compliment que Moagete avoit fait à C. Helvius: » votre maître, leur dit-il, » ne m'a encore donné aucune » preuve de ſa bonne volonté » envers les Romains; & j'ap- » prends de tout le monde qu'il » eſt d'un caractere à mériter » notre colere plutôt que notre » amitié. » Les députés, effrayés de ce diſcours, répondirent au Conſul que toute la grace qu'ils lui demandoient, étoit qu'il voulût bien recevoir leurs préſens, & permettre à Moagete de venir le trouver, pour ſe juſtifier en perſonne des crimes dont ſes ennemis l'avoient accuſé. Avec le conſentement de ce Général, il vint le lendemain dans le camp, vêtu & accompagné comme le particulier dont la fortune eût été des plus médiocres. Il parla à Cn. Manlius Vulſon d'un ton humble & d'une voix entrecoupée, exagérant ſa pauvreté & celle des villes qui lui étoient ſoumiſes; car, outre Cibyre, il étoit maître de Sylée & d'Alimne. Il aſſuroit que de leurs dépouilles & des ſiennes, tout ce qu'il pourroit tirer iroit à peine à vingt-cinq talens. » Ah! pour le coup, dit le » Conſul, voilà une impuden- » ce qui ne peut plus ſe ſup- » porter. Quoi! après avoir » tâché de m'en impoſer par

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 14.

» tes Ambaſſadeurs, tu viens » toi-même me tenir des diſ- » cours pleins d'artifices & » de menſonges pour me trom- » per? Crois-tu me perſuader » que vingt-cinq talens ruine- » ront un Tyran auſſi cruel & » auſſi avare que toi? Si dans » trois jours tu ne m'en comp- » tes cinq cens, attends-toi » de voir ravager tes campa- » gnes, & d'être toi-même aſſié- » gé dans ta ville. » Malgré ces menaces, il continua longtems ſa feinte & ſa diſſimulation; & tantôt il faiſoit l'étonné, tantôt il employoit les prieres, ou verſoit des larmes, pour engager le Conſul à ſe relâcher. Enfin, en marchandant baſſement avec lui, il vint juſqu'à la ſomme de cent talens, & à la quantité de vingt mille mines de froment, au lieu de dix qu'il avoit offertes. Le tout fut fourni dans l'eſpace de ſix jours.

MOBONNAI, *Mobonnai*, (*a*) de la ville de Huſati, étoit un des braves de l'armée de David.

MOCHONA, *Mochona*, (*b*) ville de Paleſtine, dans la tribu de Juda. D. Calmet juge que c'eſt la même que Méchanum, que ſaint Jérôme, *in locis ad Bethmaca*, place entre Eleuthéropolis & Jéruſalem, à huit milles de la premiere de ces deux villes.

MOCHORI, *Mochori*, Μαχορι, (*c*) fut pere d'Ozi, de la tribu de Benjamin.

MOCILLA [L. JULIUS], (*d*) *L. Julius Mocilla*, ancien Préteur, que T. Pomponius Atticus entreprit de protéger de tout ſon pouvoir avec ſon fils, après la bataille de Philippes.

MODE, *autrefois* MŒUF, *Modus*, terme de Grammaire.

Divers accidens modifient la ſignification & la forme des verbes, & il y en a de deux ſortes; les uns ſont communs aux verbes & aux autres eſpeces de mots déclinables; tels ſont les nombres, les cas, les genres & les perſonnes, qui varient ſelon la différence des mêmes accidens dans le nom ou le pronom qui exprime le ſujet déterminé auquel on applique le verbe.

Il y a d'autres accidens qui ſont propres aux verbes, & dont aucune autre eſpece de mot n'eſt ſuſceptible; ce ſont les tems & les Modes; les tems ſont les différentes formes qui expriment dans un verbe les différens rapports d'exiſtence aux diverſes époques que l'on peut enviſager dans la durée. Ainſi, le choix de ces formes accidentelles dépend de la vérité des poſitions du ſujet, & non d'aucune loi de Grammaire; & c'eſt pour cela que dans l'analyſe d'une phraſe le Grammairien n'eſt point tenu de ren-

(*a*) Reg. L. XXIII. c. 23. v. 27.
(*b*) Eſdr. L. II. c. 11. v. 28.
(*c*) Paral. L. I. c. 9. v. 8.
(*d*) Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c. 11.

dre compte pourquoi le verbe y eſt à tel ou tel tems.

Les Modes ſemblent tenir de plus près aux vues de la Grammaire, ou du moins aux vues de celui qui parle. Périzonius compare ainſi les Modes des verbes aux cas des noms. *Eodem planè modo ſe habent Modi in verbis, quo caſus in nominibus. Utrique conſiſtunt in diverſis terminationibus pro diverſitate conſtructionis. Utrique ab illa terminationum diverſa forma nomen ſuum accepere, ut illi dicantur terminationum varii caſus, hi Modi. Denique utrorumque terminationes ſingulares appellantur à potiſſimo earum uſu, non unico.*

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que l'on puiſſe établir entre les cas & les Modes un parallele ſoutenu, & dire, par exemple, que l'indicatif dans les verbes répond au nominatif dans les noms, l'impératif au vocatif, le ſubjonctif à l'accuſatif, &c. On trouveroit peut-être entre quelques-uns des membres de ce parallele, quelque analogie éloignée; mais, la comparaiſon ne ſe ſoutiendroit pas juſqu'à la fin, & le ſuccès d'ailleurs ne dédommageroit pas aſſez des attentions minutieuſes d'un pareil détail. Il eſt bien plus ſimple de rechercher la nature des Modes dans l'uſage que l'on en fait dans les langues, que de s'amuſer à des généralités vagues, incertaines & ſtériles.

I. On remarque dans les langues deux eſpeces générales de Modes, les uns perſonnels les autres impersonnels.

Les Modes perſonnels ſont ceux où le verbe reçoit des terminaiſons par leſquelles il ſe met en concordance de perſonne avec le nom ou le pronom qui en exprime le ſujet. *Facio, facis, facit*, je fais, tu fais, il fait; *facimus, facitis, faciunt*, nous faiſons, vous faites, ils font, c'eſt du Mode indicatif. *Faciam, facias, faciat*, je faſſe, tu faſſes, il faſſe; *faciamus, faciatis, faciant*, nous faſſions, vous faſſiez, ils faſſent, c'eſt du Mode ſubjonctif; & tout cela eſt perſonnel.

Les Modes impersonnels ſont ceux où le verbe ne reçoit aucune terminaiſon pour être en concordance de perſonne avec un ſujet. *Facere, feciſſe*, faire, avoir fait, c'eſt du Mode infinitif; *faciens, facturus*, faiſant, devant faire, c'eſt du Mode participe; & tout cela eſt impersonnel.

Cette premiere différence des Modes porte ſur celle de leur deſtination dans la phraſe. Les perſonnes en Grammaire, conſidérées d'une maniere abſtraite & générale, ſont les diverſes relations que peut avoir à la production de la parole le ſujet de la propoſition; & dans les verbes ce ſont les diverſes terminaiſons que le verbe reçoit ſelon la relation actuelle du ſujet de ce verbe à la production de la parole. Les Modes perſonnels ſont donc ceux qui ſervent à énoncer des propoſitions,

& qui en renferment ce que les Logiciens appellent la copule, puiſque c'eſt ſeulement dans ces Modes que le verbe s'identifie avec le ſujet, par la concordance des perſonnes qui indiquent des relations excluſivement propres au ſujet conſidéré comme ſujet. Les Modes impersonnels au contraire ne peuvent ſervir à énoncer des propoſitions, puiſqu'ils n'ont pas la forme qui déſigneroit leur identification avec leur ſujet conſidéré comme tel. En effet, *Dieu eſt éternel*, *ſans que nous comprenions*, *vous aurieꝛ raiſon*, *retire-toi*, ſont des propoſitions, des énonciations complettes de jugement. Mais, en eſt-il de même, quand on dit *écouter*, *avoir compris*, *une chanſon notée*, *Auguſte ayant fait la paix*, *Catilina devant proſcrire les plus riches citoyens?* Non, ſans doute, rien n'eſt affirmé ou nié d'aucun ſujet, mais le ſujet tout au plus eſt énoncé; il faut y ajouter quelque choſe pour avoir des propoſitions entieres, & ſpécialement un verbe qui ſoit à un Mode perſonnel.

II. Entre les Modes perſonnels, les uns ſont directs, & les autres ſont indirects ou obliques.

Les Modes directs ſont ceux dans leſquels ſeuls le verbe ſert à conſtituer la propoſition principale, c'eſt à-dire, l'expreſſion immédiate de la penſée que l'on veut manifeſter.

Les Modes indirects ou obliques ſont ceux qui ne conſtituent qu'une propoſition incidente, ſubordonnée à un antécédent qui n'eſt qu'une partie de la propoſition principale.

Ainſi, quand on dit *je fais de mon mieux*, *je ferois mieux ſi je pouvois*, *faites mieux*, les différens Modes du verbe *faire*, *je fais*, *je ferois*, *faites*, ſont directs, parce qu'ils ſervent immédiatement à l'expreſſion du jugement principal que l'on veut manifeſter. Si l'on dit au contraire, *il eſt néceſſaire que je faſſe mieux*, le Mode *je faſſe* eſt indirect ou oblique, parce qu'il ne conſtitue qu'une énonciation ſubordonnée à l'antécédent *il*, qui eſt le ſujet de la propoſition principale, c'eſt comme ſi l'on diſoit *il que je faſſe mieux eſt néceſſaire.*

Remarquez que nous diſons des Modes directs, qu'ils ſont les ſeuls dans leſquels le verbe ſert à conſtituer la propoſition principale; ce qui ne veut pas dire que toute propoſition dont le verbe eſt à un Mode direct, ſoit principale, puiſqu'il n'y a rien de plus commun que des propoſitions incidentes dont le verbe eſt à un Mode direct. Par exemple, *la remarque que je fais eſt utile*, *les remarques que vous ferez*, *ſeroient utiles*, &c. Nous ne prétendons donc exprimer par là qu'une propriété excluſive des Modes directs, & faire entendre que les indirects n'énoncent jamais une propoſition principale, comme nous le

disons ensuite dans la définition que nous en donnons.

Si nous trouvons quelques locutions où le Mode subjonctif, qui est oblique, semble être le verbe de la proposition principale, nous devons être assurés que la phrase est elliptique ; que le principal verbe est supprimé ; qu'il faut le suppléer dans l'analyse, & que la proposition exprimée n'est qu'incidente. Ainsi, quand on lit dans Tite-Live : (a) *Tum verò ego nequicquam hac dextra Capitolium arcemque servaverim, si*, &c. il faut réduire la phrase à cette construction analytique : *Tum verò* (res erit ita ut) *ego servaverim nequicquam Capitolium arcemque, si*, &c. C'est la même chose quand on dit en François, *qu'on se taise ;* il faut sous-entendre *je veux*, ou quelque autre équivalent.

III. Nous avons en François trois Modes personnels directs, qui sont l'indicatif, l'impératif, & le subjonctif. *Je fais* est à l'indicatif, *fais* est à l'mpératif, *je ferois* est au suppositif.

Ces trois Modes également directs, different entre eux par des idées accessoires ; l'indicatif exprime purement l'existence d'un sujet déterminé sous un attribut ; c'est un Mode pur ; les deux autres sont mixtes, parce qu'ils ajoutent à cette signification primitive d'autres idées accessoires accidentelles à cette signification. L'impératif y ajoute l'idée accessoire de la volonté de celui qui parle ; Le suppositif, celle d'une hypothèse.

Les Grecs ni les Latins n'avoient pas le suppositif ; ils en suppléoient la valeur par des circonlocutions que l'ellipse abrégeoit. Ainsi, dans cette phrase de Cicéron : (b) *Profectò & esse deos, & hæc tanta opera deorum esse arbitrarentur*, le verbe *arbitrarentur* ne seroit pas rendu littéralement par *ils croiroient, ils se persuaderoient ;* ce seroit *ils crussent, ils se persuadassent*, parce que la construction analytique est (*res est ita ut*) *arbitrarentur*, &c. Ce Mode est usité dans la langue Italienne, dans l'Espagnole, & dans l'Allemande, quoiqu'il n'ait pas encore plu aux Grammairiens de l'y distinguer, non plus que dans la nôtre, excepté l'abbé Girard.

IV. Nous n'avons en François de Mode oblique que le subjonctif, & c'est la même chose en Latin, en Allemand, en Italien, & en Espagnol. Les Grecs en avoient un autre, l'optatif, que les copistes de Méthodes & de Rudiment vouloient autrefois admettre dans le Latin sans l'y voir, puisque le verbe n'y a de déterminaisons obliques que celles du subjonctif.

Ces Modes different encore entre eux comme les précé-

(a) Tit. Liv. L. VI. c. 14.

(b) Cicer. de Natur. Deor. L. II. c. 37.

dens ; le ſubjonctif eſt mixte ; puiſqu'il ajoute à la ſignification directe de l'indicatif l'idée d'un point de vue grammatical ; mais, l'optatif eſt doublement mixte, parce qu'il ajoute à la ſignification totale du ſubjonctif l'idée acceſſoire d'un choix, d'un déſir.

V. Pour ce qui concerne les Modes impersonnels, il n'y en a que deux dans toutes les langues qui conjuguent les verbes ; ſçavoir, l'infinitif & le participe.

L'infinitif eſt un Mode qui exprime d'une maniere abſtraite & générale l'exiſtence d'un ſujet totalement indéterminé ſous un attribut. Ainſi, ſans ceſſer d'être verbe, puiſqu'il en garde la ſignification, & qu'il eſt indéclinable par tems, il eſt effectivement nom, puiſqu'il préſente à l'eſprit l'idée de l'exiſtence ſous un attribut, comme celle d'une nature commune à pluſieurs individus. *Mentir, c'eſt ſe déshonorer*, comme on diroit, *le menſonge eſt déshonorant. Avoir fui l'occaſion de pécher, c'eſt une victoire*, comme ſi l'on diſoit, *la fuite de l'occaſion de pécher eſt une victoire. Devoir recueillir une riche ſucceſſion, c'eſt quelquefois l'écueil des diſpoſitions les plus heureuſes*, c'eſt-à-dire, *une riche ſucceſſion à venir eſt quelquefois l'écueil des diſpoſitions les plus heureuſes.*

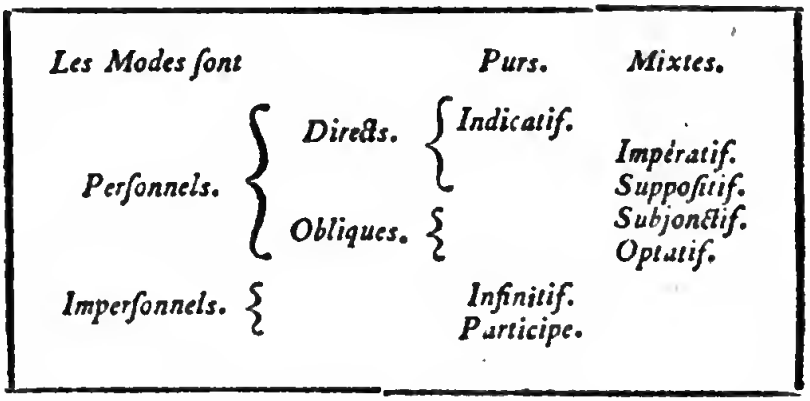
Le participe eſt un Mode qui exprime l'exiſtence ſous un attribut, d'un ſujet déterminé quant à ſa nature, mais indéterminé quant à la relation perſonnelle. C'eſt pour cela qu'en Grec, en Latin, le participe reçoit des terminaiſons relatives aux genres, aux nombres, & aux cas, au moyen deſquelles il ſe met en concordance avec le ſujet auquel on l'applique ; mais, il ne reçoit nulle part aucune terminaiſon perſonnelle, parce qu'il ne conſtitue dans aucune langue la propoſition que l'on veut exprimer. Il eſt tout à la fois verbe & adjectif ; il eſt verbe puiſqu'il en a la ſignification, & qu'il reçoit les inflexions temporelles qui en ſont la ſuite. *Precans*, priant, *precatus*, ayant prié, *precaturus*, devant prier. Il eſt adjectif, puiſqu'il ſert comme les adjectifs, à déterminer l'idée du ſujet par l'idée accidentelle de l'évenement qu'il énonce, & qu'il prend en conſéquence les terminaiſons relatives aux accidens des noms & des pronoms. Si nos participes actifs ne ſe déclinent point communément, ils ſe déclinent quelquefois, ils ſe ſont déclinés autrefois plus généralement ; & quand ils ne ſe ſeroient jamais déclinés, ce ſeroit un effet de l'uſage qui ne peut jamais leur ôter leur déclinabilité intrinſeque.

Puiſque l'infinitif figure dans la phraſe comme un nom, & le participe comme un adjectif, comment concevoir que l'un appartient à l'autre & en faſſe partie ? Ce ſont aſſurément deux Modes différens, puiſqu'ils préſentent la ſignification du verbe

ſous

ſous différens aſpects. Par une autre inconſéquence des plus ſingulieres, tous les Méthodiſtes qui dans la conjugaiſon joignoient le participe à l'infinitif, comme en étant une partie, diſoient ailleurs que c'étoit une partie d'oraiſon différente de l'adjectif, du verbe, & même de toutes les autres; & pourtant l'infinitif continuoit dans leur ſyſtême d'appartenir au verbe. Scioppius, dans ſa Grammaire philoſophique, *de participio*, pag. 17, ſuit le torrent des Grammairiens, en reconnoiſſant leur erreur dans une note.

Voici le ſyſtême figuré des Modes, tel qu'il réſulte de l'expoſition précédente.



Voilà donc trois Modes purs, dont l'un eſt perſonnel & deux impersonnels, & qui paroiſſent fondamentaux, puiſqu'on les trouve dans toutes les langues qui ont reçu la conjugaiſon des verbes. Il n'en eſt pas de même des quatre Modes mixtes; les Hébreux n'ont ni ſuppoſitif, ni ſubjonctif, ni optatif: le ſuppoſitif n'exiſte point en Grec ni en Latin; le Latin ni les langues modernes ne connoiſſent point l'optatif; l'impératif eſt tronqué par tout, puiſqu'il n'a point de premiere perſonne en Grec ni en Latin, quoique nous ayions en François celle du pluriel; qu'au contraire il n'a point de troiſieme perſonne chez nous, tandis qu'il en a dans ces deux autres langues; qu'enfin il n'a point en Latin de prétérit poſtérieur, quoiqu'il ait ce tems en Grec & dans nos langues modernes. C'eſt que ces Modes ne tiennent point à l'eſſence du verbe comme les quatre autres; leurs caracteres différenciels ne tiennent point à la nature du verbe; ce ſont des idées ajoutées accidentellement à la ſignification fondamentale; & il auroit été poſſible d'introduire pluſieurs autres Modes de la même eſpece, par exemple, un Mode interrogatif, un Mode conceſſif, &c.

Sanctius ne veut point reconnoître de Modes dans les verbes,

& nous ne voyons guere que trois raiſons qu'il allegue pour juſtifier le parti qu'il prend à cet égard. La premiere, c'eſt que *Modus in verbis explicatur frequentiùs per caſum ſextum, ut* mea ſponte, tuo juſſu feci; *non rarò per adverbia, ut* malè currit, benè loquitur. La ſeconde, c'eſt que la nature des Modes eſt ſi peu connue des Grammairiens, qu'ils ne s'accordent point ſur le nombre de ceux qu'il faut reconnoître dans une langue, ce qui indique, au gré de ce Grammairien, que la diſtinction des Modes eſt chimérique, & uniquement propre à répandre des ténebres dans la Grammaire. La troiſieme enfin, c'eſt que les différens tems d'un Mode ſe prennent indiſtinctement pour ceux d'un autre, ce qui ſemble juſtifier ce qu'avoit dit Scaliger *Modus in verbis non fuit neceſſarius.* L'auteur de la Méthode Latine de P. R. ſemble approuver ce ſyſtême, principalement à cauſe de cette troiſieme raiſon. Examinons les l'une après l'autre.

1.° Sanctius, & ceux qui l'ont ſuivi, comme Scioppius & M. Lancelot, ont été trompés par une équivoque, quand ils ont ſtatué que le Mode dans les verbes s'exprime ou par l'ablatif ou par un adverbe, comme dans *mea ſponte feci, benè loquitur.* Il faut diſtinguer dans tous les mots, & conſéquemment dans les verbes, la ſignification objective & la ſignification formelle. La ſignification objective, c'eſt l'idée fondamentale qui eſt l'objet de la ſignification du mot, & qui peut être commune à des mots de différentes eſpeces; la ſignification formelle, c'eſt la maniere particuliere dont le mot préſente à l'eſprit l'objet dont il eſt le ſigne, laquelle eſt commune à tous les mots de la même eſpece, & ne peut convenir à ceux des autres eſpeces. Ainſi, le même objet pouvant être ſignifié par des mots de différentes eſpeces, on peut dire que tous ces mots ont une même ſignification objective, parce qu'ils repréſentent tous la même idée fondamentale; tels ſont les mots *aimer, ami, amical, amiablement, amicalement, amitié*, qui ſignifient tous ce ſentiment affectueux qui porte les hommes à ſe vouloir & à ſe faire du bien les uns aux autres. Mais, chaque eſpece de mot & même chaque mot ayant ſa maniere propre de préſenter l'objet dont il eſt le ſigne, la ſignification formelle eſt néceſſairement différente dans chacun de ces mots, quoique la ſignification objective ſoit la même. Cela eſt ſenſible dans ceux que l'on vient d'alléguer, qui pourroient tous ſe prendre indiſtinctement les uns pour les autres ſans ces différences individuelles qui naiſſent de la maniere de repréſenter.

Or, il eſt vrai que les Modes, c'eſt-à-dire, les différentes modifications de la ſignification objective du verbe, s'ex-

priment communément par des adverbes ou par des expreſſions adverbiales ; par exemple, quand on dit *aimer peu*, *aimer beaucoup*, *aimer tendrement*, *aimer ſincérement*, *aimer depuis long-tems*, *aimer plus*, *aimer autant*, &c. il eſt évident que c'eſt l'attribut individuel qui fait partie de la ſignification objective de ce verbe, en un mot, l'amitié qui eſt modifiée par tous ces adverbes, & que l'on penſe alors à une amitié petite ou grande, tendre, ſincere, ancienne, ſupérieure, égale, &c. Mais, il eſt évident auſſi que ce ne ſont pas des modifications de cette eſpece qui caractériſeot ce qu'on appelle les Modes des verbes ; autrement chaque verbe auroit ſes Modes propres, parce qu'un attribut n'eſt pas ſuſceptible des mêmes modifications qui peuvent convenir à un autre. Ce qui caractériſe nos Modes n'appartient nullement à l'objet de la ſignification du verbe, c'eſt à la forme, à la maniere, dont tous les verbes ſignifient. Ce qui appartient à l'objet de la ſignification ſe trouve ſous toutes les formes du verbe ; & c'eſt pourquoi dans la langue Hébraïque la *fréquence* de l'action ſert de fondement à une conjugaiſon eotiere, différente de la conjugaiſon primitive. La *réciprocation* de l'action ſert de foodement à une autre, &c. Mais, les mêmes Modes ſe retrouvent dans chacune de ces conjugaiſons, que nous appellerions plus volontiers des voix. Ce qui conſtitue les Modes, ce ſont les divers aſpects ſous leſquels la ſignification formelle du verbe peut être enviſagée dans la phraſe ; & il faut bien que Sanctius & ſes diſciples reconnoiſſent que le même tems varie ſes formes ſelon ces divers aſpects, puiſqu'ils rejetteroient comme très-vicieuſe cette phraſe Latine, *neſcio utrùm cantabo*, & cette phraſe Françoiſe, *je crains qu'il ne vient* ; il faut donc qu'ils admettent les Modes, qui ne ſont que ces différentes formes des mêmes tems.

2.° Pour ce qui concerne les débats des Grammairiens ſur le nombre des Modes, nous avouons que nous ne concevons pas par quel principe de logique on en conclud qu'il n'en faut point admettre. L'obſcurité qui naît de tous ces débats vient de la maniere de concevoir des Grammairiens qui entendent mal la doctrine des Modes, & non pas du fond même de cette doctrine ; & quand elle auroit par elle-même quelqu'obſcurité pour la portée commune de notre intelligence, faudroit-il pour cela renoncer à ce que les uſages conſtans des langues nous en indiquent clairement & de la maniere la plus poſitive?

3.° La troiſieme conſidération ſur laquelle on inſiſte particuliérement dans la Méthode Latine de P. R. n'eſt pas moins illuſoire que les deux autres. Si l'on trouve des exemples où le ſubjonctif eſt mis au lieu de

l'indicatif, de l'impératif & du ſuppoſitif, ce n'eſt pas une ſubſtitution indifférente qui donne une expreſſion totalement ſynonyme ; & dans ce cas-là même le ſubjonctif eſt amené par les principes les plus rigoureux de la Grammaire. *Ego nequicquam Capitolium ſervaverim ;* c'eſt, comme nous l'avons déjà dit, *res erit ita ut ſervaverim*, ce qui eſt équivalent à *ſervavero*, & non pas à *ſervavi ;* & l'on voit que *ſervaverim* a une raiſon grammaticale. On nous dira peut-être que de notre aveu le tout ſignifie *ſervavero*, & qu'il étoit plus naturel de l'employer que *ſervaverim*, qui jette de l'obſcurité par l'ellipſe, ou de la langueur par la périphraſe. Cela eſt vrai, ſans doute, ſi on ne doit parler que pour exprimer didactiquement ſa penſée ; mais, s'il eſt permis de rechercher les graces de l'harmonie, qui nous dira que la terminaiſon *rim* ne faiſoit pas un meilleur effet ſur les oreilles Romaines, que n'auroit pu faire la terminaiſon *ro ?* Et s'il eſt utile de rendre dans le beſoin ſon ſtyle plus intéreſſant par quelque tour plus énergique ou plus pathétique, qui ne voit qu'un tour elliptique eſt bien plus propre à produire cet heureux effet, qu'une conſtruction pleine ? Un cœur échauffé préoccupe l'eſprit, & ne lui laiſſe ni tout voir ni tout dire.

Si les conſidérations qui avoient déterminé Sanctius ; Ramus, Scioppius & M. Lancelot, à ne reconnoître aucun Mode dans les verbes, ſont fauſſes, ou inconſéquentes, ou illuſoires ; s'il eſt vrai d'ailleurs que dans les verbes conjugués il y a diverſes manieres de ſignifier l'exiſtence d'un ſujet ſous un attribut, ici directement, là obliquement, quelquefois ſous la forme perſonnelle, &c. ; enfin, ſi l'on trouve dans toutes ces manieres différentes les variétés principales des tems qui ſont fondés ſur l'idée eſſentielle de l'exiſtence ; c'eſt donc une néceſſité d'adopter, avec tous les autres Grammairiens, la diſtinction des Modes, décidée d'ailleurs par l'uſage univerſel de toutes les langues qui conjuguent leurs verbes.

Mode, *Modus Concentûs*, (*a*) terme de Muſique ; c'eſt la diſpoſition réguliere de l'échelle, à l'égard des ſons principaux ſur leſquels une piece de muſique doit être conſtituée, & ces ſons s'appellent les cordes eſſentielles du Mode.

Le Mode differe du ton, en ce que celui-ci n'indique que la corde, ou le lieu du ſyſtême qui doit ſervir de fondement au chant, & le Mode détermine la tierce & modifie toute l'échelle ſur ce ton fondamental.

Le Mode tire ſon fondement de l'harmonie ; les cordes eſſentielles au Mode ſont au nombre de trois, qui forment enſemble

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 174. *& ſuiv.*

un accord parfait; 1.° La tonique, qui eſt le ſon fondamental du Mode & du ton. 2.° La dominante, qui eſt la quinte de la tonique. 3.° La médiante, qui conſtitue proprement le Mode, & qui eſt à la tierce de cette même tonique. Comme cette tierce peut être de deux eſpeces, il y a auſſi deux Modes différens. Quand la médiante fait tierce majeure ſur la tonique, le Mode eſt majeur; & mineur, ſi la tierce eſt mineure.

Les Anciens different prodigieuſement les uns des autres ſur les définitions, les diviſions & les noms de leurs Modes, ou tons comme ils les appelloient. Obſcurs ſur toutes les parties de la muſique, ils ſont preſque inintelligibles ſur celle-ci. Ils conviennent, à la vérité, qu'un Mode eſt un certain ſyſtême, ou une conſtitution de ſons, & que cette conſtitution n'eſt autre choſe qu'une octave avec tous ſes ſons intermédiaires; mais, quant à la différence ſpécifique des Modes, il y en a qui ſemblent la faire conſiſter dans les différentes affections de chaque ſon de l'octave, par rapport au ſon fondamental, c'eſt-à-dire, dans la différente poſition des deux ſemi-tons plus ou moins éloignés de ce ſon fondamental, mais gardant toujours entre eux la diſtance preſcrite. D'autres au contraire, & c'eſt l'opinion commune, mettent cette différence uniquement dans l'intenſité du ton, c'eſt-à-dire, en ce que la ſérie totale des notes eſt plus aigue ou plus grave, & priſe en différens lieux du ſyſtême; toutes les cordes de cette ſérie gardant toujours entre elles les mêmes rapports.

Selon le premier ſens, il n'y auroit que ſept Modes poſſibles dans le ſyſtême diatonique; car, il n'y a que ſept manieres de combiner les deux ſemi-tons avec la loi preſcrite, dans l'étendue d'une octave. Selon le ſecond ſens, il y auroit autant de Modes poſſibles que de ſons, c'eſt-à-dire, une infinité; mais, ſi on ſe renferme de même dans le genre diatonique, on n'y en trouvera non plus que ſept, à moins qu'on ne veuille prendre pour de nouveaux Modes, ceux qu'on établiroit à l'octave des premiers.

En combinant enſemble ces deux manieres, on n'a encore beſoin que de ſept Modes, car ſi l'on prend ces Modes en différens lieux du ſyſtême, on trouve en même-tems les ſons fondamentaux diſtingués du grave à l'aigu, & les deux ſemi-tons différemment ſitués, relativement à chaque ſon fondamental.

Mais, outre ces Modes, on en peut former pluſieurs autres, en prenant dans la même ſérie & ſur le même ſon fondamental, différens ſons pour les cordes eſſentielles du Mode. Par exemple, quand on prend pour dominante la quinte du ſon principal, le Mode eſt authentique; il eſt plagal, ſi l'on choiſit la quarte, & ce ſont proprement

deux Modes différens ſur la même corde fondamentale. Or, comme pour conſtituer un Mode agréable il faut, diſent les Grecs, que la quarte ou la quinte ſoient juſtes, ou du moins une des deux, il eſt évident que l'on a dans l'étendue de l'octave, cinq fondamentales ſur chacune deſquelles on peut établir un mode authentique, & un plagal. Outre ces dix Modes, on en trouve encore deux, l'un authentique qui ne peut fournir de plagal, parce que ſa quarte fait le triton, l'autre plagal, qui ne peut fournir d'authentique, parce que ſa quinte eſt fauſſe. C'eſt ainſi qu'il faut entendre un paſſage de Plutarque, où la muſique ſe plaint que Phrynis l'a corrompue, en voulant tirer de cinq cordes, ou plutôt de ſept, douze harmonies différentes.

Voilà donc douze Modes poſſibles dans l'étendue d'une octave ou de deux tétracordes disjoints; que ſi l'on vient à conjoindre les tétracordes, c'eſt-à-dire, à donner un bémol à la ſeptieme en retranchant l'octave, ou ſi l'on diviſe les tons entiers par des intervalles chromatiques, pour y introduire de nouveaux Modes intermédiaires, ou ſi, ayant ſeulement égard aux différences du grave à l'aigu, on place d'autres Modes à l'octave des précédens, tout cela fournira divers moyens de multiplier le nombre des Modes beaucoup au-delà de douze; & ce ſont-là les ſeules manieres ſelon leſquelles on peut expliquer les divers nombres de Modes admis ou rejettés par les Anciens en différens tems.

L'ancienne muſique ayant d'abord été renfermée dans les bornes étroites du tétracorde, du pentacorde, de l'exacorde, de l'eptacorde, & de l'octacorde, on n'y admit que trois Modes, dont les fondamentales étoient à un ton de diſtance l'une de l'autre. Le plus grave des trois s'appelloit le Dorien; le Phrygien tenoit le milieu; le plus aigu étoit le Lydien. En partageant chacun de ces tons en deux intervalles, on fit place à deux autres Modes, l'Ionien & l'Éolien, dont le premier fut inſéré entre le Dorien & le Phrygien; & le ſecond entre le Phrygien & le Lydien.

Dans la ſuite, le ſyſtême s'étant étendu à l'aigu & au grave, les muſiciens établirent de part & d'autre de nouveaux Modes, qui tiroient leur dénomination des cinq premiers, en y ajoutant la prépoſition *hyper*, ſur, pour ceux d'enhaut, & la prépoſition *hypo*, ſous, pour ceux d'enbas. Ainſi, le Mode Lydien étoit ſuivi de l'Hyperdorien, de l'Hypérionien, de l'Hyperphrygien, de l'Hypéréolien, & de l'Hyperlydien en montant; & après le Mode Dorien venoient l'Hypolydien, l'Hypoéolien, l'Hypophrygien, & l'Hypodorien, en deſcendant. On trouve le dénombrement de ces quinze Modes dans Alypius, muſicien Grec. Voici leur ordre

& leurs intervalles exprimés par les noms des notes de notre muſique :

1. *Si* . . . . Hyperlydien.
2. *Si bémol*. Hypéréolien.
3. *La* . . . . { Hyper-Mixolien. / Hyperphrygien.
4. *La bémol*. { Hypériaſtien. / Hypérionien. / Mixolidien aigu.
5. *Sol* . . . { Mixolydien. / Hyperdorien.
6. *Fa dieſe* . Lydien.
7. *Fa* . . . . { Lydien grave. / Éolien.
8. *Mi* . . . Phrygien.
9. *Mi bémol*. { Iaſtien. / Ionien. / Phrygien grave.
10. *Ré* . . . { Dorien. / Hypomixolydien.
11. *Ut dieſe* . Hypolydien.
12. *Ut* . . . { Hypolydien grave. / Hypoléolien.
13. *Si* . . . . Hypophrygien.
14. *Si bémol* . { Hypoïaſtien. / Hypoïonien. / Hypophrygien.
15. *La* . . . { Hypodorien. / Commun. / Locrien.

De tous ces Modes, Platon en rejettoit pluſieurs comme capables d'altérer les mœurs. Ariſtoxene, au rapport d'Euclide, n'en admettoit que treize, ſupprimant les deux plus élevés, ſçavoir l'Hypéréolien & l'Hyperlydien.

Enfin, Ptolémée les réduiſoit à ſept, diſant que les Modes n'étoient pas introduits dans le deſſein de varier les chants, ſelon le grave & l'aigu, car il étoit évident qu'on auroit pu les multiplier fort au-delà du nombre de quinze, mais plutôt afin de faciliter le paſſage d'un Mode à l'autre par des intervalles conſonnans & faciles à entonner. Il renfermoit donc tous les Modes dans l'eſpace d'une octave, dont le Mode Dorien faiſoit comme le centre; de ſorte que le Mixolydien étoit une quarte au-deſſus de lui, & l'Hypodorien une quarte au-deſſous; le Phrygien, une quinte au-deſſus de l'Hypodorien; l'Hypophrygien, une quarte au-deſſous du Phrygien; & le Lydien, une quinte au-deſſus de l'Hypophrygien; d'où il paroît qu'à compter de l'Hypodorien qui eſt le Mode le plus bas, il y avoit juſqu'à l'Hypophrygien l'intervalle d'un ton; de l'Hypophrygien au Dorien un ſemi-ton; de ce dernier au Phrygien un ton; du Phrygien au Lydien encore un ton, & du Lydien au Mixolydien un ſemi-ton; ce qui fait l'étendue d'une ſeptieme en cet ordre :

1. *Sol* . . . . Mixolydien.
2. *Fa dieſe* . . Lydien.
3. *Mi* . . . . Phrygien.
4. *Ré* . . . . Dorien.

5. *Ut dieſe* . . Hypolydien.
6. *Si* . . . . Hypophrygien.
7. *La* . . . . Hypodorien.

Ptolémée retranchoit donc tous les autres Modes, prétendant qu'on n'en pouvoit placer un plus grand nombre dans le ſyſtême d'une octave, toutes les cordes qui la compoſoient ſe trouvant employées. Ce ſont ces ſept modes de Ptolémée qui, en y joignant l'Hypomixolydien ajouté, dit-on, par l'Aretin, ſont aujourd'hui les huit tons de notre plain-chant.

Telle étoit la notion la plus ordinaire qu'on avoit des tons ou Modes dans l'ancienne muſique, entant qu'on les regardoit comme ne différant entr'eux que du grave à l'aigu; mais, ils avoient outre cela d'autres différences qui les caractériſoient encore plus particuliérement. Elles ſe tiroient du genre de Poëſie qu'on mettoit en muſique, de l'eſpece d'inſtrument qui devoit l'accompagner, du rhythme ou de la cadence qu'on y obſervoit, de l'uſage où étoient certains chants parmi certaines nations; & c'eſt de cette derniere circonſtance que ſont venus originairement les noms des Modes principaux, tels que le Dorien, le Phrygien, le Lydien, l'Ionien & l'Éolien.

Il y avoit encore dans la muſique Grecque d'autres ſortes de Modes, qu'on auroit pu mieux appeller ſtyles ou manieres de compoſition. Tels étoient le Mode tragique deſtiné pour le théâtre, le Mode nomique conſacré à Apollon, & le Dithyrambique à Bacchus.

MODÉRATUS [L. JUNIUS] COLUMELLE. *L. Junius Moderatus Columella*, (*a*) natif de Gadès en Eſpagne, vivoit ſous l'empire de Claude, vers l'an de Jeſus-Chriſt 42. Il écrivit à Rome des livres de l'Agriculture, intitulés, *de re ruſtica*, & un autre *de arboribus*. Nous avons encore tous ces livres, qui ſont fort eſtimés. Pline le fait Auteur d'un autre ouvrage ſur les anciens ſacrifices pour les biens de la terre.

Il y a des critiques qui diſtinguent deux Columelles, l'un orateur Romain, l'autre philoſophe Grec Pythagoricien; & c'eſt, ſelon les mêmes critiques, ce dernier qui étoit de Gadès. Il ſeroit difficile de s'aſſurer du cas qu'on doit faire de cette conjecture; & dans le cas où il y auroit eu un Columelle différent du Philoſophe, il ſeroit également difficile de ſçavoir auquel des deux on doit attribuer les ouvrages dont on vient de faire mention.

MODESTINUS [HÉRENNIUS] *Herennius Modeſtinus*, (*b*) célebre Juriſconſulte, diſciple d'Ulpien, floriſſoit ſous

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 465, 744. T. II. pag. 55. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III, p. 128, 129. Tom. IX. pag. 140.

(*b*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 530. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 296.

Alexandre, & a vécu juſqu'au tems de Gordien. Il eſt appellé le dernier Oracle de la juriſprudence, parce qu'il ferme la ſucceſſion de ces ſçavans Juriſconſultes, dont les déciſions ont acquis l'autorité de Loix, & & ſont la plus belle partie du droit Romain. Ainſi, avec Alexandre périt, ou du moins s'éclipſa la juriſprudence, qui ſeule de toutes les belles connoiſſances avoit ſurvécu à la ruine des autres, tombées dès longtems auparavant. Les Loix s'accordent mal avec les armes; & où la force peut tout, l'autorité des ſages s'anéantit.

MODIA, *Modia*, (*a*) riche veuve, ſans enfans. Son héritage étoit fort ambitionné.

MODIMPÉRATOR, *Modimperator*, celui qui déſignoit dans un feſtin les ſantés qu'il falloit boire, qui veilloit à ce qu'on n'enivrât pas un convive, & qui prévenoit les querelles. On tiroit cette dignité au ſort. Le Modimpérator des Grecs s'appelloit Sympoſiarque; il étoit couronné.

MODIN, *Modin*, Μωδεὶν, (*b*) bourg de Paleſtine, dans la tribu de Dan, d'où étoient Matthathias & ſes fils, ſi connus ſous le nom de Maccabées. Ce lieu, célebre dans l'Écriture-Sainte, ne devoit pas être loin de la mer, puiſque les mariniers pouvoient voir de leurs vaiſſeaux, le mauſolée qu'on érigea en l'honneur de Matthathias. Euſebe dit que Modin n'étoit pas éloigné de Dioſpolis, & que de ſon tems on y voyoit encore les tombeaux des Maccabées. Saint Jérôme ſur le chapitre trentieme d'Iſaïe, inſinue que c'étoit peu de choſe que ce lieu, puiſqu'il le nomme ſimplement un petit village, *Viculus*.

Un voyageur Moderne prétend que Modin étoit ſitué entre Emmaüs & Rama ſur une montagne, où l'on ne voit plus aujourd'hui qu'un monceau de pierres qui en marquent les ruines.

MODIOLUM, *Modiolum*, eſpece de bonnet à l'uſage des femmes Grecques. Il reſſembloit à un petit ſceau, ou à la meſure appellée Modiolus.

MODIOLUS, *Modiolus*; c'étoit la quatrieme partie du Modius. C'étoit auſſi un vaiſſeau à boire, & un ſceau à puiſer de l'eau. C'étoit la configuration qui avoit raſſemblé ces objets ſous une même dénomination.

MODIUS [M.], *M. Modius*, (*c*) chevalier Romain, dont parle Cicéron dans une de ſes oraiſons contre Verrès.

MODIUS. (*d*) Les Romains avoient une meſure qu'ils appelloient Modius; ce n'étoit que pour meſurer des choſes ſolides ou ſeches. Le Modius contenoit la troiſieme partie

(*a*) Juven. Satyr. 3. v. 130.
(*b*) Maccab. L. I. c. 2. v. 1, 15. c. 13. v. 30.
(*c*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 82.
(*d*) Gout. des Rom. par M. Nieup. p. 328.

d'une Amphore, ou vingt-ſix livres & deux ſeptiers peſant d'eau & de vin. On ne ſçait pas quel poids de bled il contenoit. On donnoit ordinairement aux eſclaves quatre de ces meſures par mois. Le Modius, ou boiſſeau étoit la ſixieme partie de la meſure Attique, nommée Médimne.

MODULE, terme emprunté de l'architecture par les Médailliſtes, pour fixer par des grandeurs déterminées leurs médailles, & en compoſer les différentes ſuites dans les Médailliers; ainſi, ils ont réduit toutes les grandeurs des médailles de bronze à trois Modules, qu'ils nomment des pieces de grand, de moyen, de petit bronze, & on écrit par abréviation G. B. M. B. P. B.

MŒNICAPTUS, *Mœnicaptus*, (*a*) roi des Gaulois, fut tué dans un combat, l'an de Rome 538, & 214 avant Jeſus-Chriſt.

MŒRIADÈS, *Mœriades*, Μοιριάδης, (*b*) dont il eſt fait mention dans une harangue de Démoſthene.

MŒRICHUS, *Mœrichus*, (*c*) Μοιρίχος, Corinthien. C'étoit un homme fort vieux, mais qui avoit un grand nombre de vaiſſeaux, & à qui ſon couſin qui n'étoit pas moins riche ni moins vieux que lui, avoit accoutumé de dire: *Il faut que je t'enterre, ou que tu m'enterres?* Car, ils s'étoient entredonnés par teſtament tout leur bien; & les Devins, auſſi bien que les Oracles, aſſuroient tantôt l'un, tantôt l'autre, qu'il ſurvivroit à ſon compagnon. Cependant, ils moururent tous deux en même-tems, & leur ſucceſſion échut à des gens de qui les Devins ni les Oracles n'avoient point parlé.

MŒRIOS, *Mœrios*, Μοιριος, le même que Mœris. *Voyez* Mœris.

MŒRIS, *Mœris*, Μοιρις, (*d*) fameux lac d'Égypte, ſitué à environ ſoixante-douze milles de Memphis, à l'occident du Nil.

De tous les ouvrages des rois d'Égypte, le plus grand & le plus admirable étoit le lac de Mœris; auſſi Hérodote le met-il beaucoup au-deſſus des pyramides & du labyrinthe. Comme l'Égypte étoit plus ou moins fertile, ſelon qu'elle étoit plus ou moins inondée par le Nil, & que dans cette inondation le trop & le trop peu étoient également funeſtes aux terres, le roi Mœris, pour obvier à ces deux inconvéniens, & pour corriger autant qu'il ſe pourroit les irrégularités du Nil, ſongea à faire venir l'art

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 42.
(*b*) Demoſth. Orat. in Aphob. p. 899.
(*c*) Lucian. T. I. p. 243, 244.
(*d*) Strab. pag. 789, 809. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 33, 34. Herod. L. II. c. 69, 143, 149. L. III. c. 91. Pomp. Mel. pag. 58. Plin. Tom. I. pag. 254, 258. Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. p. 17, 18, 68. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. V. p. 250.

au ſecours de la nature. Il fit donc creuſer le lac qui depuis a porté ſon nom. Ce lac, ſelon Hérodote & Diodore de Sicile, dont Pline ne s'éloigne pas, avoit de tour trois mille ſix cens ſtades, c'eſt-à-dire, cent quatre-vingts lieues, & de profondeur trois cens pieds. Deux pyramides, dont chacune portoit une ſtatue Coloſſale placée ſur un trône, s'élevoient de trois cens pieds au milieu du lac, & occupoient ſous les eaux un pareil eſpace. Ainſi, elles faiſoient voir qu'on les avoit érigées avant que le creux eût été templi, & montroient qu'un lac de cette étendue avoit été fait de main d'homme ſous un ſeul Prince.

Voilà ce que pluſieurs Hiſtoriens ont marqué du lac de Mœris ſur la bonne foi des gens du païs; & M. Boſſuet, dans ſon diſcours ſur l'hiſtoire univerſelle, rapporte ce fait comme inconteſtable. Pour nous, nous avouons que nous n'y trouvons aucune vraiſemblance. Eſt-il poſſible qu'un lac de 180 lieues d'étendue ait été creuſé ſous un ſeul Prince? Comment & où tranſporter les terres? Pourquoi perdre la ſurface de tant de terrein? Comment remplir ce vaſte eſpace du ſuperflu des eaux du Nil? Il y auroit bien d'autres objections à faire. Nous croyons donc qu'on s'en peut tenir au ſentiment de Pomponius Méla, d'autant plus qu'il eſt appuyé par pluſieurs relations modernes. Il ne donne de circuit à ce lac que vingt mille pas, qui font ſept ou huit de nos lieues.

Ce lac communiquoit au Nil par le moyen d'un grand canal, qui avoit plus de quatre lieues de longueur, & cinquante pieds de largeur. De grandes écluſes ouvroient le canal & le lac, ou les fermoient ſelon le beſoin.

Pour les ouvrir ou les fermer, il en coutoit cinquante talens, c'eſt-à-dire, cinquante mille écus. La pêche de ce lac valoit au Prince des ſommes immenſes. Mais, ſa grande utilité étoit par rapport au débordement du Nil. Quand il étoit trop grand, & qu'il y avoit à craindre qu'il n'eût des ſuites funeſtes, on ouvroit les écluſes, & les eaux ayant leur retraite dans ce lac ne ſéjournoient ſur les terres qu'autant qu'il falloit pour les engraiſſer. Au contraire, quand l'inondation étoit trop baſſe, & menaçoit de ſtérilité, on tiroit de ce même lac par des coupures & des ſaignées une quantité d'eau ſuffiſante pour arroſer les terres. Par ce moyen les inégalités du Nil étoient corrigées; & Strabon remarque que de ſon tems, ſous Pétrone, gouverneur d'Égypte, lorſque le débordement du Nil montoit à douze coudées, la fertilité étoit fort grande; & lors même qu'il n'alloit qu'à huit coudées, la famine ne ſe faiſoit point ſentir dans le païs; ſans doute parce que les eaux du lac ſup-

pléoient à celles de l'inondation par le moyen des coupures & des canaux.

Le roi Mœris avoit donné à ſa femme tout le revenu de la pêche de ce lac pour le ſeul entretien de ſes ajuſtemens & de ſes parfums. Ce revenu montoit à un talent par jour; car, il y avoit juſqu'à vingt-deux eſpeces de poiſſons qui s'étoient multipliés de telle ſorte, qu'un nombre infini d'ouvriers, occupés tous les jours à les ſaler, ſuffiſoient à peine à cette fonction.

MŒRIS, *Mœris*, Μοῖρις, un des rois d'Égypte. *Voyez* l'article précédent.

MŒRIS, *Mœris*, Μοῖρις, (*a*) étoit roi de la Paſhalie, lorſqu'Alexandre le Grand arriva dans ce païs. Mœris n'attendit pas l'ennemi; il ſe retira ſur les montagnes, abandonnant ſa ville & ſes États.

MŒRIS, *Mœris*, Μόλπις, (*b*) un des bergers que Virgile introduit dans ſes éclogues. On croit que Mœris étoit un domeſtique du Poëte, & que c'étoit un homme d'un âge mûr, ou même un peu vieux. Dans la neuvieme éclogue, Mœris va à Mantoue, & rencontre ſur le chemin Lycidas. Ils s'entretiennent enſemble de la diſgrace de Ménalque, c'eſt-à-dire, de Virgile, & ſoulagent l'ennui du voyage par des vers qu'ils récitent.

MŒRO, *Mœro*, Μοῖρω, le même que Myro. *Voyez* Myro.

MŒRO, *Mœro*, Μοῖρω, (*c*) femme de Byzance, qui a développé la premiere tout le myſtere d'une fiction d'Homere. Ce Poëte, parlant de deux roches fort hautes, Scylla & Carybde, dit que les oiſeaux des cieux ne volent point par-deſſus, & que les colombes mêmes qui portent l'ambroiſie à Jupiter, ne les paſſent point impunément; car, le ſommet de ces roches en abat toujours quelqu'une; mais, Jupiter a ſoin d'en envoyer toujours une autre à la place, afin que le nombre ſoit toujours complet.

» Cette fiction des colom-
» bes, dit Madame Dacier, qui
» portent l'ambroiſie à Jupiter,
» & qui paſſent ſur ces roches
» qui en abattent toujours quel-
» qu'une, a paru fort ſingu-
» liere & fort myſtérieuſe, &
» on a fort ſouhaité d'en dé-
» couvrir le ſens. Je ſuis char-
» mée qu'une femme ait la pre-
» miere approfondi cette fic-
» tion, & qu'elle en ait dé-
» veloppé tout le myſtere. C'eſt
» une femme de Byzance, appel-
» lée Mœro. Elle dit donc, au
» rapport d'Athénée, que dans
» le vers d'Homere le mot *Pe-*
» *leiades*, qu'on a toujours ex-
» pliqué par colombes, eſt pour
» Pleiades, pour les Pleiades,
» filles d'Atlas. Cette conſtel-
» lation par ſon lever & par

(*a*) Q. Curt. L. IX. c. 8.
(*b*) Virg. Eclog. 8. v. 96. Eclog. 9. v. 1. *& ſeq.*
(*c*) Athen. p. 490. Homer. Odyſſ. L. XII, v. 61, *& ſeq.*

» ſon coucher marque les ſai-
» ſons, le tems des ſemences,
» de la récolte & de la matu-
» rité des fruits; c'eſt pour-
» quoi, Homere a dit qu'elles
» portoient l'ambroſie à Jupi-
» ter. Car, ce ſont les ſaiſons
» & la récolte des fruits qui
» fourniſſent les libations &
» les ſacrifices. Quand le Poë-
» te ajoute que ces roches abat-
» tent toujours quelqu'une de
» ces étoiles, c'eſt une hy-
» perbole Poëtique pour faire
» croire que quand ces étoi-
» les ſe couchent, ce ſont ces
» roches qui à cauſe de leur
» exceſſive hauteur les ont
» abattues, & que quand elles
» reparoiſſent, c'eſt Jupiter qui
» en ſubſtitue d'autres; car,
» leur nombre eſt toujours
» complet. Il faut avouer que
» cette explication eſt auſſi in-
» génieuſe que l'idée d'Home-
» re eſt poëtique. Elle eſt mê-
» me d'autant plus vraiſembla-
» ble, que Simonide, Pinda-
» re, Eſchyle & Théocrite ont
» dit comme notre poëte Pe-
» leiades pour Pleiades. Je
» ſçais bien que Bochart a
» prétendu que c'eſt une fable
» Phénicienne, née des mots
» *heman & emam*, dont le pre-
» mier ſignifie des colombes,
» & l'autre un Prêtre, une
» Prêtreſſe. Ainſi, quand ils
» diſoient que des colombes
» nourriſſoient Jupiter, ils par-
» loient des Prêtres & des
» Prêtreſſes qui lui offroient
» des ſacrifices, que l'Écritu-
» re-Sainte même appelle la
» viande, la nourriture de
» Dieu, *cibum Dei*. Mais, de
» cette maniere que deviendra
» le reſte de la fiction? Com-
» ment ces roches abattent-elles
» de ces Prêtreſſes, & com-
» ment Jupiter en ſubſtitue-t-
» il d'autres en leur place?
» Il faut que cela demeure ſans
» explication, à moins qu'on ne
» diſe qu'Homere a joint les
» deux idées. Comme ce ſont
» les Pleiades qui nourriſſent
» Jupiter par les raiſons qu'on a
» lues, il les a appellées Peleia-
» des, colombes, en faiſant allu-
» ſion à l'équivoque Phénicien-
» ne, & en la confirmant même
» dans ſa langue; car, la mê-
» me équivoque qui eſt entre
» *heman* colombes, & *emam*,
» Prêtreſſes, eſt entre Pleia-
» des & Peleiades. Ainſi, il
» ne faut rien changer dans la
» traduction. Je ſuis étonnée
» que Longin ait traité une
» fiction ſi grave & ſi noble
» de niaiſerie qui marque l'af-
» foibliſſement de l'eſprit d'Ho-
» mere. Cette critique n'eſt
» pas digne de lui. »

MŒROCLÈS, *Mœrocles*, Μοιροκλῆς, (*a*) dont il eſt fait mention dans une harangue de Démoſthene.

MŒSIE, *Mœſia*, (*b*) contrée d'Europe, ſituée à l'orient de la Pannonie, à com-

(*a*) Demoſth. Orat. in Theocr. pag. 857, 858.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 9, 10. Dio. Caſſ. pag. 460, *& ſeq.* Ovid. de Pont. L. IV. Eleg. 9. v. 77 Tacit. Annal. L. XV. c. 6. Hiſt. L. III. c. 2. Eutrop. L. V, c. 4. Plin. T. I. p. 180, 188.

mencer auprès de Taurunum, ſelon la deſcription que Ptolémée en donne, quoique des Écrivains poſtérieurs aient étendu plus loin les bornes de la Pannonie. Preſque tous les manuſcrits Latins écrivent *Mœſia*, au lieu que la plupart des Grecs écrivent Μυσία, *Myſia*; ce qui eſt auſſi le nom d'une contrée en Aſie; c'eſt pour cela que Dion Caſſius, pour ne pas confondre ces deux Provinces, ajoute au nom de *Myſia* le ſurnom Εὐρώπη, *Europea*, pour déſigner la Mœſie. On trouve rarement que les Latins ſe ſervent du mot *Myſia*, en parlant de la Mœſie. Dans une inſcription rapportée par Gruter, on lit *LEG. LEG. VII CL. IN MYS. INFERIOR.* Et dans une autre, on trouve *NAT MYSIA SUPERIORI.* Le code Théodoſien fournit auſſi deux exemples de cette eſpece; dans l'un il y a *in Myſiaco limite*; & dans l'autre, on lit *Scythia & Muſia.* Enfin, Ovide, dans le vers ſuivant, dit *Myſas* pour *Mœſas*:

Hic tenuit Myſas gentes in pace fideli.

Par-tout ailleurs, les auteurs Latins diſent *Mœſia*, en parlant de la Mœſie en Europe, & *Myſia*, quand il eſt queſtion de la Myſie Aſiatique. Les peuples de cette contrée ſont appellés *Mœſi*, par Tacite & par Eutrope; les Grecs les nomment Μυσοί, comme on le voit entr'autres dans Hérodien.

De *Mœſi* les Latins ont fait *Mœſicus* & *Mœſiacus.* Pline dit *Mœſiacæ gentes*, ſelon certaines éditions, & *Mœſicæ gentes*, ſelon d'autres. Tacite lit *Mœſici exercitus*, & un peu plus bas *ala Mœſiaca.* Cependant, dans le code Théodoſien, on trouve *limes Myſiacus*, à la maniere des Grecs.

Pline nous donne la longueur de la Mœſie avec ſes bornes, & il nomme les peuples & les fleuves qu'elle contenoit. » La » province, appellée Mœſie, » dit-il, touche à la Pannonie, » & s'étend juſqu'au Pont Eu» xin avec le Danube. Elle » commence, ajoute-t-il, au » confluent de la Save & du » Danube, & comprend les » peuples appellés *Dardani*, » *Celegeri*, *Triballi*, *Timachi*, » *Mœſi*, *Thraces*, & les Scy» thes limitrophes du Pont » Euxin. Les principaux fleu» ves ſont, chez les *Dardani*, » le Margis, le Pingus, le Tima» chus, l'Œſeus qui ſort du » mont Rhodope, l'Utus, l'Eſ» camus, & l'Iétérus, qui ſor» tent du mont Hémus.» Ainſi, les frontieres de la Mœſie prenoient depuis le confluent du Danube & de la Save, où étoit la ville de Taurunum, juſqu'à l'embouchure du Danube dans le Pont Euxin, de façon que le Danube étoit au nord, les montagnes de Dalmatie faiſoient la borne au midi, de même qu'une grande partie du mont Hémus qui ſéparoit cette con-

trée de la Macédoine & de la Thrace.

Ptolémée, qui diſtingue la Mœſie en Mœſie ſupérieure & en Mœſie inférieure, differe de Pline en ce qu'il étend entr'autres les bornes de la baſſe Mœſie ou Mœſie inférieure, juſqu'à l'embouchure du Boryſthene.

Les Mœſiens faiſoient partie des Thraces. La ſituation de leur païs fit qu'ils n'eurent que tard des démêlés avec les Romains; mais, quand ils vinrent à en avoir, ils ne leur réſiſterent pas plus que les autres peuples de la Thrace n'avoient fait. Ce fut le proconſul Curion, contemporain de Cicéron, qui les ſoumit. Les Empereurs y entretenoient toujours des armées, à cauſe de la proximité des Barbares. Viminace, colonie Romaine, étoit la capitale de la province, au moins de celle qu'on appelloit la Mœſie ſupérieure, c'eſt-à-dire, de celle, qui confinoit à la Dalmatie; car, il y avoit déjà deux Mœſies dès le tems de l'empereur Philippe, l'an de Jeſus-Chriſt 248. La Dace qui étoit vis-à-vis de la Mœſie de l'autre côté du Danube, ayant été ſouvent ravagée par les Barbares, Aurélien réſolut d'abandonner cette Province, & en transféra les habitans dans la Mœſie & dans la Dardanie; & voulant conſerver le nom de la Dace, il le donna à une partie des deux Provinces; mais, ce qu'il y eut de particulier, c'eſt qu'il choiſit le milieu de la Mœſie pour en faire la province qu'il appella Dace, de ſorte que cette nouvelle Province ſépara entiérement les deux Mœſies. Elles ne laiſſerent cependant pas de conſerver leurs noms. Celle qui étoit proche de la Dalmatie, fut appellée Mœſie premiere; & dans la diviſion de l'Empire en Diocèſes, elle fut du diocèſe de la Dace; l'autre, nommée Mœſie ſeconde, fut du diocèſe de Thrace, & l'on détacha de celle-ci la plus proche du Pont Euxin, pour en faire la Scythie; & elles furent gouvernées chacune par un Préſident; & la milice qui les gardoit, par un Duc. La premiere Mœſie eſt une partie de ce que nous appellons aujourd'hui Servie, & la ſeconde du royaume de Bulgarie.

MŒSIENS, *Mœſi*, les habitans de la Mœſie. *Voyez* Mœſie.

MŒSIUM. *Voyez* Méſium.

MŒUF, *ou* MODE. *Voyez* Mode.

MOGONTIACUM, *Mogontiacum*, (*a*) ville de la Gaule Belgique, ſituée ſur les bords du Rhein, vers l'endroit où ce fleuve reçoit le Mein. Il n'eſt point fait mention de Mongotiacum avant Tacite. Cependant, ſi nous en croyons Eutrope, ce

(*a*) Tacit. Hiſt. L. IV. c. 15, 37, 61, 70, 71. Ptolem. L. II. c. 9. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 463.

lieu étoit antérieurement décoré d'un monument élevé à Druſus & à ſon fils Germanicus. On lit Magontiacum ou Maguntiacum dans Tacite & dans ſaint Jérôme; ſelon d'autres Auteurs, & dans la notice de l'Empire, c'eſt Mogontiacum. Ptolémée y emploie le *κ*, au lieu du *γ*. On trouve Magoncia dans Eutrope, comme dans les Écrivans poſtérieurs & du moyen-âge, Fortunat, Nithard, & autres. De-là s'eſt formé le nom moderne de Mayence, & avec plus d'altération chez les Allemands celui de Mentz. Cette ville par l'avantage de ſa ſituation, devint la métropole de la Germanie premiere ou ſupérieure, & la réſidence d'un Général, qui ſous le titre de *Dux*, commandoit depuis la frontiere du diſtrict particulier d'Argentoratum, confié à un Comte, juſqu'aux limites de la Germanie ſeconde ou inférieure. La premiere des places ſous les ordres de ce Duc, ſelon la notice de l'Empire, étoit Saletio ou Seltz, & la derniere Antunnacum, où Andernach.

Quelques-uns tirent l'étymologie du nom de Mayence, de Magog, fils de Japhet, de Magantius, Troyen, ou de certains Mages ou Magiciens, qui contribuerent à ſa fondation. Mais, cette origine paroit auſſi peu raiſonnable que celle que lui a voulu donner Gonthaire ou Gonthier, que quelques-uns appellent Ligurinus, lequel prétend que ſon nom eſt tiré de celui de la riviere du Mein qu'il nomme Mogus.

On dit que cette ville fut d'abord bâtie dans la plaine, où eſt aujourd'hui le monaſtere des religieuſes de Notre-Dame du Val de Grace, ou dans le lieu où eſt le fort de Guſtave. Si on en croit quelques Chroniques du païs, cette ville a été bâtie l'an 1362 avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, par un prince des Magiciens, appellé *Nequam*, qui étant chaſſé de Treves, vint s'établir en cet endroit. Les Auteurs de ces Chroniques prétendent prouver cette origine par un ancien proverbe, qui dit: *Moguntia ab antiquo Nequam.* Serrarius, qui a beaucoup écrit ſur ce qui concerne Mayence, croit qu'elle a été fondée, ou du moins conſidérablement aggrandie, dix ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, par Claudius Druſus Germanicus, beau-fils de l'empereur Auguſte, & frere de Tibere. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les Romains en firent une de leurs places d'armes, & que Druſus y a ſéjourné long-tems. On prétend même que ſon tombeau eſt dans une vieille tour demi-ruinée, qui ſe voit dans le fort Saint-Jacques, appellée par les Allemands Eichelſtein.

Mayence fut ſouvent ruinée par les Bataves, du tems de Veſpaſien, par les Barbares, ſous l'empire de Julien, & par les Vandales, les Alains, & les Sueves vers l'an de Jeſus-Chriſt 413, comme nous l'apprenons

prenons d'une épître de saint Jérôme à Agéruchia. Mayence souffrit d'autres malheurs dans le VI siecle. L'an 872, un tremblement de terre l'abîma presqu'entiérement, & un incendie en consuma une grande partie en 1080.

Cette ville a été long-tems soumise aux rois de France. On dit que Clovis, après son baptême, l'enrichit de plusieurs Églises; que Dagobert la répara considérablement, & que Charlemagne y fit bâtir un pont sur le Rhin.

Le plus ancien évêque de Mayence est saint Crescent, que l'on fait disciple de saint Paul, mais sans fondement.

L'an 744, Mayence n'étoit qu'un Évêché suffragant de la métropole de Treves; mais, le pape Zacharie l'érigea en Archevêché la même année, & en pourvut saint Boniface, nommé l'apôtre de la Frise, parce qu'il prêcha l'Évangile en ce païs. Cette nouvelle Métropole eut pour suffragans les évêchés de Tongres, ou de Liege, de Cologne, de Wormes, de Spire & d'Utrecht. Le même Pape attribua à l'église de Mayence, la primatie de la Germanie, & d'autres droits considérables. Plusieurs des Prélats qui succéderent à saint Boniface, ont imité son zele & ses vertus. Sur la fin du X^e. siecle, Willigise, fils d'un chatron du village de Schoninge, au païs de Brunsvichk, parvint par son mérite à être chancelier des empereurs Othon III & Henri II, & archevêque de Mayence. On croit que c'est le premier archevêque de Mayence, qui ait été Électeur. Il conserva une si grande humilité dans cette haute fortune, qu'il fit peindre des roues dans les vitres de son Palais, pour se représenter la bassesse de sa naissance. C'est là l'origine des armes de l'archevêché de Mayence, qui porte des gueules à une roue d'argent. Cette élévation de Willigise à une si grande dignité, aussi-bien que celle de Henri Knoders, dit Gurtelknoph, fils d'un boulanger d'Isne en Souabe, qui ayant été tiré par l'empereur Rodolphe I, du couvent des cordeliers de Lucerne, vers l'année 1280, fut élevé à l'archevêché de Mayence, font voir qu'en ce tems-là, on donnoit au mérite ce que l'on a depuis réservé & attaché à la naissance. On en peut encore inférer qu'anciennement ce n'étoit pas une condition nécessaire d'être d'une extraction noble pour être reçu Chanoine dans cette Église, & que la coutume de n'y admettre que des gentilshommes de quatre races, n'est pas aussi ancienne que l'institution de cet Archevêché.

Les morceaux antiques & les murs qu'on a découverts, lorsque le fort de Gustave a été construit dans la langue de terre que forme le confluent du Mein avec le Rhin, donnoient assez lieu de croire qu'el-

le avoit été autrefois ſituée ſur le Mein. Il eſt au moins certain qu'elle fut tranſportée au lieu où elle eſt à préſent par Dagobert I, lorſque ce Prince eut réuni toutes les parties de la Monarchie Françoiſe. Radewic, auteur fort ancien, dit que de ſon tems Mayence étoit déjà une ville très-conſidérable, ſur le Rhin, très-peuplée du côté de ce fleuve, mais peu de l'autre, & que les fortifications conſiſtoient en une muraille, où il y avoit des tours de diſtance en diſtance. Cette deſcription eſt aſſez conforme à l'état préſent de cette ville; on y a ſeulement ajouté des fortifications, en différens tems, ſans toucher à la muraille qui étoit autour. Elle a plus d'étendue en longueur qu'en largeur, ſe trouvant reſſerrée entre des montagnes qu'elle a du côté de la France, & le Rhin qui la borne de l'autre. Dans cette derniere partie, elle a quantité de belles Égliſes & pluſieurs autres édifices conſidérables; mais, pour celle qui eſt vers les montagnes, elle eſt preſque toute en jardins & en vignes. Ses rues, à la réſerve d'un petit nombre, ſont fort étroites, & les maiſons ordinairement aſſez ſpacieuſes, mais bâties à l'antique.

MOHOLA, *Mohola*, (*a*) Μαιλὰ, dont il eſt parlé au premier livre des Paralipomenes.

MOHOLI, *Moholi*, Μοολὶ, (*b*) l'aîné des enfans de Mérari, fut chef des Moholites.

MOHOLITES, *Moholitæ*, famille Juive. *Voyez* Moholi.

MOI, pronom perſonnel. On ſçait que ce pronom perſonnel ſignifie la même choſe que le *je* ou *ego* des Latins. Il y en a qui condamnent le *je*, mais cela n'empêche pas qu'on ne doive l'employer dans certaines occaſions; il s'enſuit encore moins, que le Moi ne ſoit quelque-fois ſublime ou admirablement placé; en voici quelques exemples.

Démoſthene dit dans ſa harangue pour Ctéſiphon: » Qui » empêcha l'Helleſpont de tom» ber ſous une domination étran» gere? Vous Meſſieurs. Or, » quand je dis vous, je dis l'É» tat; mais alors, qui eſt-ce » qui conſacroit au ſalut de la » République, diſcours, con» ſeils, actions, & ſe dévouoit » totalement pour elle? Moi. » Il y a bien du grand dans ce *Moi*.

Quand Cn. Pompée, après ſes triomphes, requit ſon congé dans les formes, le Cenſeur lui demanda, dit Plutarque, s'il avoit fait toutes les campagnes portées par les Ordonnances. Cn. Pompée répondit qu'il les avoit toutes faites. Sous quels Généraux, répliqua le Cenſeur, les avez-vous toutes faites? Sous Moi, répondit Cn. Pompée. A cette belle réponſe, *ſous Moi*, le peuple qui en ſçavoit la vérité, fut ſi tranſporté de plaiſir,

(*a*) Paral. L. I, c. 7. v. 18.

(*b*) Exod. c. 6. v. 19.

qu'il ne pouvoit ceſſer ſes acclamations & ſes battemens de mains.

Nous ne ceſſons pas nous-mêmes encore aujourd'hui d'applaudir au Moi de Médée dans Corneille. La confidente de cette Princeſſe lui dit :

Votre païs vous hait, votre Époux eſt ſans foi,
Contre tant d'ennemis, que vous reſte-t-il ?

A quoi Médée répond :

Moi.
Moi, dis-je, & c'eſt aſſez.

Toute la France a ſenti & admiré la hauteur & la grandeur de ce trait ; mais, ce n'eſt ni dans Démoſthene, ni dans Plutarque, que Corneille a puiſé ce *Moi* de Médée, c'eſt en lui-même. Les génies du premier ordre ont dans leur propre fond les mêmes ſources du bon, du beau, du grand, du ſublime.

MOIS, *Menſis*, Mois, la douzieme partie de l'année. *Voyez* Men.

Comme il y a différentes eſpeces d'années, il y a auſſi différentes eſpeces de Mois ſuivant l'aſtre particulier par les révolutions duquel on les détermine, & les uſages particuliers auxquels on les deſtine, comme Mois ſolaire, Mois lunaire, Mois civil, Mois aſtronomique, &c.

Le Mois ſolaire, c'eſt l'eſpace de tems que le Soleil emploie à parcourir un ſigne entier de l'écliptique.

Si on a égard au vrai mouvement du Soleil, les Mois ſolaires ſont inégaux, puiſque le Soleil eſt plus long-tems dans les ſignes d'hiver que dans ceux d'été.

Mais, comme il parcourt conſtamment tous les douze ſignes en 365.j 5.h 4.l on aura la quantité du Mois moyen en diviſant ce nombre par douze ; & d'après ce principe on déterminera la quantité du Mois ſolaire de 30.j 10.h 29.l 5.ll

Les Mois lunaires ſont ou ſynodiques ou périodiques.

Le Mois lunaire ſynodique, qui s'appelle ſimplement Mois lunaire ou lunaiſon, c'eſt l'eſpace de tems compris entre deux conjonctions de la Lune avec le Soleil, ou entre deux nouvelles lunes.

La quantité du Mois ſynodique eſt de 29.j 12.h 44.l 3.ll 11.lll

Le Mois lunaire périodique, c'eſt l'eſpace de tems dans lequel la Lune fait ſon tour dans le Zodiaque, c'eſt-à-dire, le tems qu'elle emploie à revenir au même point du Zodiaque d'où elle eſt partie.

La quantité de ce Mois eſt de 27.j 7.h 43.l 8.ll

Les Romains ſe ſont ſervis des Mois ſynodiques lunaires, & les ont faits alternativement de 29 & 30 jours ; ils marquoient les différens jours de chaque Mois par trois termes, calendes, nones & ides.

Le Mois aſtronomique ou naturel, c'eſt celui qui eſt meſuré par quelque intervalle exact,

correſpondant au mouvement du Soleil ou de la Lune.

Tels ſont les Mois lunaires & ſolaires dont nous avons déjà parlé, ſur quoi il faut remarquer que ces Mois ne ſont point d'uſage dans la vie civile, où l'on demande que les mois commencent & finiſſent à un jour marqué; c'eſt ce qui fait qu'on a recours à un autre ſorte de Mois.

Le Mois civil ou commun; c'eſt un intervalle d'un certain nombre entier de jours qui approche beaucoup de la quantité de quelques Mois aſtronomiques, ſoit lunaires, ſoit ſolaires.

Les Mois civils ſont différens, ſuivant les différens Mois aſtronomiques auxquels ils répondent.

Comme le Mois lunaire ſynodique eſt de 29.j 12.h 44.l 3.ll 11.lll, les Mois lunaires civils devroient être alternativement de 29 à 30 jours, pour conſerver autant qu'il eſt poſſible l'accord avec les Mois lunaires. Cependant, ſi tous les Mois étoient alternativement de 29 & de 30 jours, on négligeroit 44.l 3.ll 11.lll, qui au bout de 948 Mois, font un Mois de 29 jours. Il faut ajouter à la fin de chaque 948.e Mois un Mois de 29 jours, ou bien il faut faire, ſi l'on aime mieux, chaque 33.e mois de 30 jours, ainſi que le 32.e parce que ces 44.l 3.ll 11.lll font un jour au bout de 33 Mois.

C'étoit-là le Mois qui étoit d'uſage civil ou commun parmi les Grecs, les Juifs & les Romains, juſques au tems de Jules Céſar.

Sous Auguſte, le ſixieme Mois, qui juſqu'alors avoit été nommé pour cette raiſon Sextilis, fut nommé, en l'honneur de ce Prince, Auguſtus, & il eut dans la ſuite 31 jours, au lieu qu'il n'en avoit eu juſqu'alors que 30. Pour faire une compenſation, on ôta un jour à Février, de façon qu'il n'eut plus que 28 jours, & à chaque quatrieme année 29, &c. Tels ſont encore les Mois civils ou du Calendrier dont on ſe ſert pour compter les mois en Europe.

Entrons maintenant dans quelque détail au ſujet des Mois des Égyptiens, des Hébreux, des Grecs & des Romains.

Mois des Égyptiens.

C'eſt une matiere des plus obſcures que celle du calendrier Égyptien. Mais, comme cela a été diſcuté fort au long ſous l'article d'Année, *Voyez* Année.

Mois des Hébreux.

Les Hébreux n'avoient point de noms réglés pour déſigner leurs Mois; ils diſoient le premier, le ſecond, le troiſieme Mois; & ainſi du reſte. Dans Moïſe nous trouvons le Mois abir, ou le Mois des nouveaux épis, ou des nouveaux fruits, qui eſt apparemment le nom que les Égyptiens donnoient au Mois que les Hébreux appel-

lerent dans la ſuite Niſan, & qui fut le premier de l'année Sainte. Par tout ailleurs ce Légiſlateur ne déſigne les Mois que par l'ordre qu'ils tenoient entre eux. Dans les livres de Joſué, des Juges, & dans les deux premiers des Rois, nous voyons le même uſage. Sous Salomon, nous trouvons le Mois Sio, ou Sif, qui eſt le ſecond Mois de l'année Sainte, & qui répondoit à celui qui porta dans la ſuite le nom de Jiar. Dans le même chapitre, on lit le Mois de Bul, qui eſt le huitieme de l'année Sainte, & qui répond à Marſchevan, ou Octobre. Enfin, au chapitre VIII du même livre, on lit le Mois Éthanim, ou le Mois des Forts qui répond à Tizri, ſeptieme Mois de l'année Sainte.

On n'eſt pas d'accord ſur l'origine de ces noms de Mois. Scaliger a cru que Salomon les avoit empruntés des Phéniciens, avec qui il fut dans un grand commerce. Grotius croit qu'ils viennent des Chaldéens ; & le P. Hardouin les fait venir des Égyptiens. Quoi qu'il en ſoit, on ne les voit ni avant ni après Salomon. Mais, depuis la captivité de Babylone, ils prirent les noms des Mois des Chaldéens & des Perſes, chez qui les Hébreux avoient demeuré ſi long-tems. Voici les noms de ces mois, & l'ordre qu'ils tiennent entre eux dans l'année Sainte & dans l'année Civile.

Noms des Mois Hébreux ſuivant l'ordre de l'année Sainte.

1. Niſan, qui répond à . . . . Mars.
2. Jiar, ... Avril.
3. Sivan, ... Mai.
4. Thammuz, . . Juin.
5. Ab, ... Juillet.
6. Élul, ... Août.
7. Tizri, ... Septembre.
8. Marſchevan, . Octobre.
9. Caſleu, ... Novembre.
10. Thébet, . . . Décembre.
11. Sébat ou Sabat, Janvier.
12. Adar, ... Février.

Noms des Mois Hébreux ſuivant l'ordre de l'année Civile.

1. Tizri, qui répond à . . . . Septembre.
2. Marſchevan, . Octobre.
3. Caſleu, ... Novembre.
4. Thébet, . . . Décembre.
5. Sébat, ... Janvier.
6. Adar, ... Février.
7. Niſan, ... Mars.
8. Jiar, ... Avril.
9. Sivan, ... Mai.
10. Thammuz, . . Juin.
11. Ab, ... Juillet.
12. Élul, ... Août.

Dans les commencemens, les Hébreux ſuivirent dans leur annnée & dans leurs Mois la diſpoſition qu'ils avoient trouvée en Égypte. Leur année étoit de trois cens ſoixante-cinq jours, & de douze Mois de trente jours chacun. Cela paroît par le dénombrement des jours que dura l'année du Déluge. Le douzieme Mois devoit avoir trente-cinq jours, & ils n'avoient

de Mois intercalaire qu'au bout de cent vingt ans, lorſque le commencement de l'année étoit dérangé de trente jours entiers.

Depuis la ſortie d'Égypte, qui arriva au Mois de Mars, Dieu ordonna que l'année Sainte, c'eſt-à-dire, l'ordre des fêtes & des cérémonies de la Religion commenceroit au Mois de Niſan, qui eſt le ſeptieme de l'année Civile, à laquelle il ne toucha point, & que les Hébreux ont toujours continué de commencer au Mois Tizri, qui revient à nôtre Mois de Septembre. Depuis la captivité de Babylone, les Juifs, qui n'étoient qu'une poignée de monde au milieu des autres peuples qui les environnoient, furent obligés de ſe conformer aux uſages différens, & aux manieres de partager le tems des peuples qui les dominoient, premierement des Chaldéens, puis des Perſes, & enfin des Grecs. Ils prirent les Mois des Chaldéens & des Perſes, & peut-être leur maniere de partager l'année & les mois. Nous ne pouvons pas néanmoins l'aſſurer, ne ſçachant pas préciſément quelle étoit la forme des Mois des Chaldéens; Mais, nous voyons clairement par l'Eccléſiaſtique, par les Maccabées, par Joſephe, & par Philon, que de leur tems ils ſuivoient la maniere des Grecs; c'eſt-à-dire, que leurs Mois étoient lunaires, & leurs années ſolaires.

Ces Mois lunaires étoient de vingt-neuf jours & demi, ou, pour parler plus intelligiblement, le premier étoit de trente jours, & le ſuivant de vingt-neuf; & ainſi de ſuite alternativement. Celui, qui avoit trente jours, étoit appellé plein; & celui qui n'en avoit que vingt-neuf, étoit nommé vuide. La nouvelle lune étoit toujours le commencement du Mois, & ils appelloient ce jour-là Néoménie, c'eſt-à-dire, ſelon la force du Grec, nouvelle lune, ou nouveau Mois. Ils ne la régloient pas par le point où la Lune ſe joint au Soleil, mais par le moment où elle paroît; & pour annoncer ce moment, ils avoient, dit-on, des gens poſtés ſur des lieux élevés, pour en donner avis au Sanhédrin le plus promptement qu'il étoit poſſible. Auſſitôt qu'on avoit averti, on crioit: *Fête de la nouvelle lune, fête de la nouvelle lune*, & on annonçoit le commencement du Mois par le ſon des trompettes, dans la crainte de manquer au précepte qui oblige à certaines cérémonies au commencement de chaque mois; on y faiſoit deux jours de Néoménie, dont l'un s'appelloit le jour de l'apparition de la lune, & l'autre le jour de la lune cachée. C'eſt ce que diſent les Rabbins. Mais, il y a beaucoup d'apparence que ſi cela s'eſt jamais pratiqué, ce n'a été que dans les provinces éloignées de Jéruſalem; car, dans le temple & dans la capitale, il y eut toujours un calendrier, ou du moins une dé-

ciſion fixe pour les jours de fête, arrêtée par la maiſon du jugement.

Quand nous diſons que les Mois des Juifs répondoient aux nôtres, de telle ſorte que Niſan, par exemple, répondoit à Mars, & Jiar à Avril, &c. cela ne doit pas s'entendre à la rigueur; car, les Mois lunaires ne peuvent jamais revenir parfaitement aux Mois ſolaires. L'équinoxe du printems tombe entre le 20 & le 21 de Mars, ſelon le cours de l'année ſolaire. Mais, dans l'année lunaire, la Néoménie tombera dans le Mois de Mars, & la pleine lune dans le Mois d'Avril. Ainſi, les Mois des Hébreux répondent d'ordinaire à deux de nos Mois, & enjambent de l'un dans l'autre.

Les douze Mois lunaires ne faiſant que trois cens cinquante-quatre jours & ſix heures, l'année des Juifs étoit plus courte que celle des Romains de douze jours. Mais, afin de ratrapper le point des équinoxes, dont cette différence de l'année ſolaire & de l'année lunaire éloignoit la Néoménie du premier Mois, les Juifs avoient ſoin de trois ans en trois ans d'intercaler dans leur année un treizieme Mois, qu'ils appelloient Né-adar, ou le ſecond adar; & par là leur année lunaire égaloit l'année ſolaire, parce qu'en trente-ſix Mois de ſoleil, il y en a trente-ſept de lune. C'étoit le Sanhédrin qui régloit cette intercalation, & ce treizieme Mois ſe plaçoit entre Adar & Niſan; de telle ſorte que la Pâque fut toujours célébrée la premiere pleine lune d'après l'équinoxe. On peut conſulter ſur tout cela l'introduction à l'écriture du P. Lami, & la diſſertation de D. Calmet ſur la Chronologie, imprimée au commencement du commentaire ſur la Géneſe. Si l'on veut voir les choſes traitées plus à fond, on aura recours à Scaliger *de Emendatione temporum*, & à Calviſius dans ſon introduction à la Chronologie.

Mois des Grecs.

Chez les Grecs, l'année étoit partagée en douze mois, qui contenoient chacun alternativement trente ou vingt-neuf jours. Mais, comme les Mois de trente jours précédoient toujours ceux de vingt-neuf, on les nommoit pleins, πληρεῖς, ou δεκαφθίτοι. comme finiſſant au dixieme jour. Les Mois de vingt-neuf jours étoient appellés creux, κοῖλοι; & comme ils finiſſoient au neuvieme jour, on les nommoit ἐνναφθίτοι.

Pour entendre la maniere qu'avoient les Grecs de compter les jours des Mois, il faut ſçavoir que chacun de leurs Mois étoit diviſé en trois décades, ou dixaines de jours, τρία δεκάμερα; la premiere décade étoit du Mois commençant, μηνὸς ἀρχόμενου, ou ἱσαμένου. la ſeconde décade étoit du milieu du Mois, μηνὸς μεσοῦντος. la troiſieme décade étoit du Mois

finiſſant, μηνὸς φθίνοντος, ou παυομένου, ou λήγοντος.

Ils nommoient le premier jour du Mois νεομηνία comme tombant ſur la nouvelle lune, ils l'appelloient auſſi πρῶτη ἀρχόμενου, ou ἱσάμενου, parce qu'il faiſoit le premier jour de la premiere décade; le ſecond jour ſe nommoit δεύτερα ἱσάμενου; le troiſieme, τρίτη ἱσάμενου, & ainſi de ſuite juſqu'à δεκάτη ἱσάμενου.

Le premier jour de la deuxieme décade, qui faiſoit le onzieme jour du Mois, s'appelloit πρώτη ἀφ' ἑνός, ou πρῶτη ἐπιδέκα, c'eſt à-dire, le premier au-deſſus de la dixaine; le ſecond de cette même décade ſe nommoit δευτέρα μηνὸς ἕντος, ou δευτέρα ἐπιδέκα, & ainſi de ſuite juſqu'à εἰκοστὴ, le vingtieme, qui étoit le dernier de la deuxieme décade.

Le premier jour de la troiſieme décade étoit nommé πρώτη ἐπ' εἰκάδι; le ſecond δεύτερα ἐπ' εἰκάδι, & ainſi des autres.

Quelquefois, ils renverſoient les nombres de cette derniere décade, appellant le premier jour φθίνοντος δεκάτη, le ſecond φθίνοντος ἐνάτη, le troiſieme φθίνοντος ὄγδοη, & ainſi de ſuite juſqu'au dernier jour du Mois, qui ſe nommoit δημητρίας, en l'honneur de Démétrius Poliorcete. Avant le regne de ce Prince, & en particulier du tems de Solon, on appelloit le dernier jour du Mois ἕνη καὶ νέα, le vieux & le nouveau, parce que la nouvelle lune arrivant alors, une partie de ce jour tomboit ſur la vieille lune, & l'autre partie ſur la nouvelle. On le nommoit encore τριακοστὴ, le trentieme; & cela non-ſeulement dans les mois de trente jours, mais auſſi dans ceux de vingt-neuf. A l'égard de ces derniers, on ne comptoit pas le vingt-deuxieme, &, ſelon d'autres, le vingt-neuvieme, mais on comptoit toujours conſtamment le trentieme; ainſi, conformément au plan de Thalès, tous les Mois étoient nommés Mois de trente jours, quoique par le réglement de Solon, la moitié des Mois n'eût que vingt-neuf jours. De cette maniere l'année lunaire des Athéniens s'appelloit une année de 360 jours, quoique réellement elle n'en eut ſeulement que 354.

Comme les noms des Mois étoient différens dans les différentes parties de la Grece, & que nous n'avons de calandriers complets que ceux d'Athenes & de Macédoine, c'eſt aſſez de conſidérer ici les Mois Athéniens, en rappellant ſeulement ceux de quelques autres Grecs qui leur répondent.

Hécatombéon étoit le premier Mois de l'année Athénienne. Il commençoit à la nouvelle lune, après le ſolſtice d'été, & répondoit, ſuivant le calcul du ſçavant Potter, à la fin de notre Mois de Juin & au commencement de Juillet. Il avoit trente jours, & étoit appellé par les Béotiens Hippodromus, & par les Macédoniens Loüs; ſon ancien nom étoit Cronius.

Metagitnion, ſecond Mois de l'année Athénienne, qui répondoit à la fin de Juillet & au commencement d'Août. Il n'avoit que vingt-neuf jours, & étoit appellé par les Béotiens Panémus, & par le peuple de Syracuſe Carnius.

Boédromion étoit le troiſieme Mois de l'année Athénienne, il contenoit trente jours, & répondoit à la fin de notre Mois d'Août, & au commencement de Septembre.

Mémactérion, quatrieme Mois de l'année des Athéniens, étoit compoſé de vingt-neuf jours. Il répondoit à la fin de notre Mois de Septembre & au commencement d'Octobre. Les Béotiens le nommoient Alalcoménéus.

Pyanepſion étoit le cinquieme Mois de l'année des Athéniens. Il avoit trente jours, & répondoit à la fin de notre Mois d'Octobre & au commencement de Novembre. Il étoit appellé par les Béotiens Damatrius.

Antheſtérion étoit le ſixieme Mois de l'année des Athéniens, il répondoit à la fin de notre Mois de Novembre, & au commencement de Décembre. Il avoit vingt-neuf jours. Les Macédoniens le nommoient Dœſion.

Poſidéon, ſeptieme Mois de l'année Athénienne, répondant à la fin de Décembre & au commencement de Janvier, & contenant trente jours.

Gamélion étoit le huitieme Mois de l'année Athénienne. Il répondoit en partie à la fin de notre Janvier, en partie au commencement de Février, & il n'avoit que ving-neuf jours.

Élaphébolion faiſoit le neuvieme Mois de l'année Athénienne. Il étoit de trente jours, & répondoit à la fin de Février ainſi qu'au commencement de Mars.

Munychion, dixieme Mois de l'année des Athéniens. Il étoit de vingt-neuf jours, & répondoit à la fin de Mars & au commencement d'Avril.

Thargélion étoit le onzieme Mois de l'année Athénienne. Il répondoit à la fin de notre Mois d'Avril & au commencement de Mai. Il avoit trente jours.

Scirrophorium étoit le nom du douzieme & dernier Mois de l'année des Athéniens. Il étoit compoſé de vingt-neuf jours, & répondoit en partie à notre Mois de Mai, & en partie au commencement de Juin.

Telle eſt la réduction du calendrier Attique au nôtre, d'après M. Potter; & nous l'avons pris pour notre guide, parce qu'il nous a paru avoir examiné ce ſujet avec le plus de ſoin & d'exactitude. Le P. Pétau diſpoſe bien différemment les douze Mois des Athéniens. Il en met trois pour l'automne; ſçavoir, Hécatombéon, Métagitnion, & Boëdromion, Septembre, Octobre, Novembre; trois pour l'hiver, Mémactérion, Pyanepſion & Po-

ſidéon, Décembre, Janvier, Février; trois pour le Printems, Gamélion, Antheſtérion & Élaphébolion, Mars, Avril, Mai; & trois pour l'Été, Munychion, Thargélion, Scirrophorion, Juin, Juillet & Août.

Mais, quelque reſpect que nous ayions pour tous les Sçavans, qui ont entrepris d'arranger le calandrier des Athéniens avec le nôtre, nous ſommes perſuadés que la choſe eſt impoſſible, par la raiſon que les Mois des Grecs étant lunaires, ils ne peuvent répondre avec la même juſteſſe à nos Mois ſolaires; c'eſt pourquoi, nous penſons qu'en traduiſant les anciens Auteurs, il vaut mieux retenir dans nos traductions les noms propres de leurs Mois, que de ſuivre aucun ſyſtême, en les ajuſtant mal ou fauſſement avec notre calendrier Romain.

Nous ſçavons tout ce qu'on peut objecter contre notre ſentiment. On dira qu'il vaut mieux être moins exact, que d'épouvanter la plus grande partie des Lecteurs par des mots étrangers auxquels ils ne ſont point accoutumés; car, quelles oreilles Françoiſes ne ſeroient effrayées des Mois nommés Pyanepſion, Poſidéon, Gamélion, Antheſtérion, &c.? On ajoutera que hazarder des termes ſi difficiles à articuler, c'eſt faire naître dans l'eſprit des Lecteurs des diverſions déſagréables, & leur faire porter ſur des mots une partie de l'attention qu'ils doivent aux choſes. Mais, toutes ces raiſons ne ſont point aſſez fortes pour nous faire changer d'avis; nous ne croyons pas que par trop d'égard pour une fauſſe délicateſſe, on doive commettre volontairement une ſorte d'anacroniſme, & uſer de noms poſtérieurs aux Grecs, qu'on fait parler François. Nous avons du moins pour nous l'exemple de M. d'Ablancourt, qui dans ſa traduction de Thucydide, emploie cruement le nom des Mois Grecs. On ne peut pas dire que ce ſçavant homme a pris ce parti ſans réflexion; car, en cela même, il ſe retractoit, puiſqu'il avoit pratiqué le contraire dans ſes ouvrages précédens. Nous n'affectionnons point pédanteſquement des termes d'un vieux Calendrier conçu en langue Barbare pour bien des gens; nos oreilles ſont peut-être auſſi délicates que celles de ceux qui ſe piquent d'avoir du goût; auſſi le nom François de chaque mois nous plairoit bien mieux que le nom Grec; mais, aucune complaiſance vicieuſe ne doit obtenir d'un Traducteur qu'il induiſe ſciemment en erreur, & qu'il emploie des noms affectés aux Mois Romains & Solaires, qui n'ont aucun rapport avec les Mois Attiques & Lunaires.

Le P. Pétau s'eſt perſuadé que les douze Mois Macédoniens répondoient aux Mois d'Athenes, à peu près de la maniere ſuivan-

te : Pour l'automne, Gorpiéus, Hyperbéréténs, Dius; pour l'hiver, Appelléus, Audinéus, Loüs; pour le printems, Dyrtrus, Xanticus, Artémiſius; & pour l'été, Déſius, Panémus, & Péritius. Mais, ſi Philippe Macédonien & Plutarque prétendent, l'un que le Mois Loüs répondoit au Mois Boëdromion & l'autre au Mois Hécatombéon, comment un Moderne peut-il oſer ajuſter les douze Mois Macédoniens, nous ne diſons pas aux nôtres, mais même aux Mois Attiques?

Quant à ce qui regarde les Mois des Corinthiens, les anciens monumens ne nous ont conſervé que les noms de quelques-uns.

Nous n'avons auſſi que quatre Mois du calendrier de Béotie, & cinq du calendrier de Lacédémone.

Mois des Romains.

Les (*a*) Mois des Romains gardent encore les mêmes noms qu'ils avoient autrefois. Le Mois de Janvier, *Januarius*, qui commence l'année, fut ainſi nommé de Janus, Dieu du tems; Février, de la fête Fébruale, parce qu'il y avoit dans ce Mois une purification de tout le peuple. Le Mois de Mars prend ſon nom du dieu Mars auquel il étoit conſacré. Avril vient du mot Latin *aperire*, qui veut dire ouvrir, parce que c'eſt dans ce Mois que la terre ouvre ſon ſein pour produire toutes les plantes. D'autres le tirent d'un mot Grec qui ſignifie Vénus, parce que Romulus l'avoit conſacré à cette Déeſſe, en qualité de fondatrice de l'empire Romain par Énée. Le Mois de Mai avoit reçu ce nom en faveur des jeunes gens, ou, ſelon quelques-uns, à cauſe de Maia, mere de Mercure, & ſelon d'autres, en conſidération de la déeſſe Majeſta, que l'on diſoit fille de l'honneur. Le Mois de Juin tiroit ſon nom de Junon, ce qui a fait que quelques peuples du Latium l'ont appellé Junonius, Juniales. Le Mois de Juillet qu'on nommoit le cinquieme Mois, *Quintilis*, parce qu'il eſt le cinquieme en commençant par Mars, porta le nom de Juillet, *Julius*, en l'honneur de Jules Céſar, comme le Mois d'Août, *Sextilis*, ſixieme Mois, fut appellé *Auguſtus*, à cauſe de l'empereur Auguſte.

Les autres Mois ont conſervé le nom du rang qu'ils avoient, quand le Mois de Mars étoit le premier de l'année; ainſi, Septembre, Octobre, Novembre, & Décembre ne ſignifioient autre choſe que le ſeptieme, huitieme, neuvieme & dixieme Mois.

Dans la ſuite des tems, les Romains, pour faire leur cour aux Empereurs, ajoutoient au nom de ces Mois celui de l'Empereur regnant, comme Septembre Tibere, Octobre Livie, en l'honneur de Tibere & de

(*a*) Cout. des Rom. par M. Nieup. p. 233. *& ſuiv.*

Livie ſa mere. Les mêmes Mois eurent ainſi les noms de Germanicus, Domitianus, &c. L'empereur Commode donna même à tous les Mois différens noms qu'il avoit tirés des ſurnoms qu'il portoit; mais, ces noms furent abolis après la mort de ce Prince.

On diviſoit les Mois en Calendes, Nones & Ides. *Voyez* ces mots chacun à leur article. *Voyez* auſſi Année.

MOISE, *ou* MOYSE, (*a*) *Moyſes*, Μωυσῆς, fils d'Amram & de Jocabed, naquit en Égypte, l'an du monde 2433, & avant Jeſus-Chriſt 1567. Son pere & ſa mere étoient de la tribu de Lévi. Il eut un frere nommé Aaron, & une ſœur nommée Marie, dont nous avons déjà parlé ailleurs, & dont nous ferons encore dans le cas de parler dans la vie de Moïſe. Marie étoit l'aînée d'Aaron & de Moïſe. Aaron étoit né trois ans avant Moïſe, & Marie peut-être cinq ou ſix ans avant Aaron.

Quelque tems avant la naiſſance de Moïſe, le roi d'Égypte avoit publié un édit, qui ordonnoit que l'on mît à mort tous les enfans mâles qui naîtroient aux Hébreux, & que l'on ne réſervât que les filles. Les parens de Moïſe, ne pouvant ſe réſoudre à obéir à cette ordonnance, cacherent pendant trois mois leur enfant dans leur maiſon; mais, voyant qu'ils ne pouvoient plus le tenir caché, ils prirent le parti de l'expoſer, laiſſant à la Providence le ſoin de ſa conſervation. Ils l'enfermerent dans une eſpece de petite nacelle de jonc, l'expoſerent ſur le bord du Nil, & envoyerent Marie ſa ſœur pour obſerver de loin ce qui en arriveroit. La fille de Pharaon, roi d'Égypte, vint vers le même-tems au fleuve pour ſe baigner, ou pour laver le linge; & ayant remarqué ce panier ſur le bord, parmi les roſeaux, elle ſe le fit apporter, l'ouvrit; & étant touchée de la beauté de cet enfant, elle en eut compaſſion, ne doutant point que ce ne fût un des enfans des Hébreux.

Alors, Marie ſœur du jeune Moïſe, s'approcha, & lui dit: » Voulez-vous que j'aille cher» cher une femme des Hébreux, » pour allaiter cet enfant? » La Princeſſe lui dit d'y aller; & elle amena Jocabed, mere de Moïſe, à qui l'on donna l'enfant. La Princeſſe la chargea de le lui nourrir, & lui promit qu'elle lui payeroit ſa peine. Quand il fut devenu grand, Jocabed le mena à la fille de Pharaon, qui le nom-

(*a*) Exod. c. 1. *& ſeq.* Levitic. c. 1, 2. *& ſeq.* Numer. c. 1, 2. *& ſeq.* Deuteron. c. 1. *& ſeq.* Eccleſiaſtic. c. 45. v. 1. *& ſeq.* ad Galat. Epiſt. c. 5. v. 6. c. 6. v. 15. Judæ Epiſt. v. 9, 10. Joſeph. de Antiq. Judaïc, pag. 54, 55. *& ſeq.* Juſt. L. XXXVI. c. 2. Tacit. Hiſt. L. V. c. 3. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 102. *& ſuiv* Tom. III. pag. 4, 47. *& ſuiv.* Tom. IV. pag. 46. *& ſuiv.* T. IX. pag. 38. *& ſuiv.* T. XVIII. p. 12. *& ſuiv.*

ma Moïſe. Ce nom en Égyptien ſignifie celui qui a été ſauvé des eaux. En effet, *Mo* ou *Moi* ſignifie de l'eau en Égyptien, & *Uſes* celui qui en eſt tiré. C'eſt ce que diſent Joſephe & ſaint Clément d'Alexandrie. Mais, M. l'abbé Renaudot, qui s'eſt appliqué à l'étude de la langue Égyptienne, prétend qu'en cette langue *Mooou* ſignifie l'eau, & *ſi*, tirer, prendre.

Joſephe nomme Thermuthis, la fille de Pharaon qui ſauva Moïſe. Elle l'adopta pour ſon fils, & eut ſoin qu'il fût inſtruit dans toutes les ſciences qui étoient alors célebres en Égypte. Mais, Amram & Jocabed, qui le nourrirent dans ſon enfance, lui enſeignerent tout ce qui concernoit la religion & l'hiſtoire de ſes peres. Ils lui apprirent la langue Hébraïque, & lui inſpirerent du dégoût & de l'éloignement pour les grandeurs & les avantages qu'il pouvoit eſpérer à la cour de Pharaon; en ſorte qu'étant devenu grand, il ne voulut pas reconnoître pour ſa mere la Princeſſe qui l'avoit adopté, préférant d'avoir part à l'affliction de ſon peuple, à tous les plaiſirs de la Cour, dont il ne pouvoit jouir, ſans bleſſer ſon innocence, enviſageant dès-lors les récompenſes éternelles, & faiſant plus de cas de participer aux ignominies du Sauveur, que de poſſéder tous les tréſors de l'Égypte, comme dit ſaint Paul, dans ſon épître aux Hébreux.

Saint Clément d'Alexandrie dit que les parens de Moïſe lui donnerent d'abord le nom de Joakim, qu'il reçut à la Circonciſion. La fille de Pharaon lui donna celui de Moïſe, en mémoire de ce qu'il avoit été tiré des eaux; & enfin on croyoit que dans le Ciel il étoit nommé Melchi; car, quoique l'Écriture marque expreſſément que Moïſe eſt mort, les Juifs croyoient pourtant qu'il étoit vivant dans le Ciel, comme on le verra ci-après. Saint Clément d'Alexandrie ajoute que quand il fut devenu grand, on lui donna les plus excellens maîtres de toute l'Égypte, qui lui enſeignerent l'Arithmétique, la Géométrie, la Muſique, la Médecine & toute la ſcience des ſons & de l'harmonie, tant des voix que des inſtrumens; & outre cela la philoſophie Symbolique, que l'on enſeignoit par le moyen des lettres Hiéroglyphiques. On lui montra auſſi tout ce qui concerne la langue & l'écriture des Égyptiens. Il apprit l'aſtronomie des Chaldéens & des Égyptiens. Philon dit à peu près la même choſe. Il ajoute que l'on fit venir des Grecs pour lui montrer tous les arts libéraux; que les Aſſyriens lui enſeignerent leurs lettres, & les Égyptiens les Mathématiques. Eupoleme, cité dans ſaint Clément d'Alexandrie & dans Euſebe, dit que Moïſe eſt le premier des Sages; qu'il apprit le premier aux Hébreux l'art de la Grammaire;

que les Phéniciens la reçurent des Hébreux, & les Grecs des Phéniciens.

Joſephe a fort embelli l'hiſtoire de Moïſe, & on croit avec aſſez de fondement, qu'il n'en a rien dit que ce qu'on croyoit de ſon tems parmi les Juifs. Voici donc le précis de ce qu'il en raconte. Le roi d'Égypte avoit une fille nommée Thermuthis, qui étant allée ſe divertir ſur le bord du fleuve du Nil, vit dans l'eau un petit coffre flottant. Elle ſe le fit apporter par des nageurs; & y ayant trouvé un enfant d'une beauté toute extraordinaire, elle fit venir quelques femmes, pour lui donner à tetter; mais, l'enfant n'ayant voulu prendre la mammelle d'aucune de celles qui lui furent préſentées, Marie ſœur de l'enfant s'approcha comme ſans deſſein, & dit à la Princeſſe qu'il étoit inutile de faire venir d'autres nourrices, & que l'enfant ne prendroit du lait que d'une femme de la race des Hébreux; & elle s'offrit en même-tems d'en faire venir une. Elle alla donc chercher Jocabed ſa propre mere, & mere de l'enfant. Celle-ci ayant préſenté ſa mammelle au jeune Moïſe, il la prit ſans difficulté; & la Princeſſe pria la mere d'en avoir ſoin, & de l'allaiter.

La beauté du jeune Moïſe étoit ſi grande, & il marquoit tant d'eſprit & de bonnes graces dans tout ce qu'il faiſoit, que tout le monde en étoit charmé, & qu'on ne pouvoit ſe laſſer de le voir. La princeſſe Thermuthis, qui n'avoit point d'enfans, l'adopta; & lorſqu'il fut âgé de trois ans, elle le préſenta au Roi ſon pere, en lui diſant qu'elle l'avoit choiſi pour ſon fils, à cauſe de ſes rares qualités, & qu'elle ſouhaitoit qu'il eût le bonheur de lui ſuccéder dans le royaume d'Égypte. En même-tems, elle mit cet enfant entre les mains de ſon pere. Le Roi le reçut dans ſon ſein, & pour faire plaiſir à Thermuthis, mit en riant ſon diadême ſur la tête de cet enfant. Mais, Moïſe l'arracha auſſitôt, le laiſſa tomber par terre, & le foula aux pieds; ce qui fut regardé comme un mauvais augure; & le même Prêtre qui avoit prédit que la naiſſance de cet enfant ſeroit fatale à l'Égypte, s'écria qu'il falloit le faire mourir, & que l'Égypte ne trouveroit ſa ſûreté que dans ſa mort. Auſſitôt Thermuthis l'enleva, ſans que le Roi s'y oppoſât; & ſans ſe mettre en peine du cri du devin, elle le fit élever d'une maniere proportionnée aux grands deſſeins qu'elle avoit ſur lui.

Lorſqu'il fut devenu grand, la Providence lui fit naître une occaſion de faire éclater ſa capacité & ſa valeur. Les Éthiopiens, qui demeuroient au midi & au-deſſus de l'Égypte, cauſoient de grands ravages dans les terres des Égyptiens. Ceux-ci ſe mirent en campagne avec une grande armée, marcherent contre les Éthiopiens, livre-

rent la bataille, furent vaincus, une partie fut paſſée au fil de l'épée, & le reſte obligé de prendre la fuite. Les Éthiopiens, enflés de ces heureux ſuccès, s'avancerent plus avant ſur les terres des Égyptiens juſqu'à Memphis, & même juſqu'à la mer, faiſant le dégât dans tout le païs, & enlevant un grand butin. Les Égyptiens, ne ſe trouvant pas en état de leur réſiſter, conſulterent l'Oracle, qui leur dit qu'il falloit avoir recours à l'aide d'un Hébreu. Le Roi pria Thermuthis de lui donner Moïſe, afin qu'il pût lui confier la conduite de ſon armée. Thermuthis ne le lui accorda, qu'après lui avoir fait promettre avec ſerment qu'il ne ſeroit rien attenté contre la perſonne de Moïſe. Dès qu'il ſe fut mis à la tête de l'armée Égyptienne, il ſongea aux moyens de prévenir les Éthiopiens, & de les attaquer, avant qu'ils euſſent pu ſçavoir ſa marche. Il prit la réſolution de mener ſon armée, non le long du Nil, qui étoit la route ordinaire, mais par l'intérieur du païs, où il étoit extrêmement dangereux de paſſer, à cauſe de la multitude des ſerpens & des bêtes venimeuſes qui s'y rencontroient.

Voici dequoi il s'aviſa pour réuſſir dans ſon entrepriſe. Il fit faire des cages d'oſier, qu'il remplit d'une ſorte d'oiſeaux très-communs en Égypte, nommés Ibis, & fort ennemis des ſerpens & des autres inſectes venimeux, dont ils ſe nourriſſent. Lorſqu'il fut donc arrivé dans ces lieux où les ſerpens ſont le plus à craindre, il lâcha les ibis qui détruiſirent les ſerpens, & garantirent l'armée de leurs morſures. Par ce moyen il arriva ſur les terres des Éthiopiens, & il les ſurprit lorſqu'ils s'y attendoient le moins. Il les tailla en pieces, entra dans leur païs, prit pluſieurs de leurs villes, & réduiſit les Éthiopiens à s'enfermer dans la ville de Saba, à qui Cambyſe donna dans la ſuite le nom de Méroë, les y aſſiégea, & fut aſſez long-tems occupé à ce ſiege, parce que la ville étant ſituée dans une iſle, & d'ailleurs très-bien fortifiée, il ne pouvoit la preſſer autant qu'il auroit voulu. Mais, dans cet intervalle, il arriva une choſe qui lui facilita la priſe de la ville ſans aucun danger.

Tharbis, fille du roi d'Éthiopie, ayant vu de deſſus les murailles Moïſe qui combattoit vaillamment à la tête de l'armée Égyptienne, conçut pour lui un très-grand amour, fondé ſur l'admiration où elle étoit de ſa valeur & de ſa conduite. Car, il avoit ſçu rétablir les affaires des Égyptiens, & réduire les Éthiopiens, peu auparavant victorieux, à ne pouvoir tenir devant lui. Elle lui envoya donc ſecrétement faire des propoſitions de mariage. Moïſe y conſentit, à condition qu'elle lui livreroit la ville. Elle exécuta ſa promeſſe. Moïſe entra dans

Méroë, épouſa Tharbis, & s'en retourna avec ſon armée victorieuſe en Égypte. Mais, au lieu d'y trouver le repos, & d'éprouver les effets de la reconnoiſſance que tant de bons offices lui devoient mériter, il ſe vit expoſé à l'envie, & accuſé auprès du Roi d'avoir commis un meurtre. Pharaon, à qui la valeur & la réputation de Moïſe donnoient de l'ombrage, étoit réſolu de le faire mourir; mais, Moïſe s'étant apperçu de ſes mauvais deſſeins, ſe retira par le déſert dans le païs de Madian, n'oſant ſuivre les routes ordinaires, de peur d'être arrêté par les gardes qu'on y avoit mis pour le prendre.

Mais, Moïſe lui-même ne nous dit rien de ces particularités. Voici comme il raconte ſon hiſtoire. En ce tems-là, Moïſe étant devenu plus grand, alla voir ſes freres, & fut témoin de l'accablement où les Égyptiens les avoient réduits. Il vit un Égyptien qui outrageoit un Hébreu; & ayant jetté les yeux de tous côtés, & n'ayant vu perſonne, il tomba ſur l'Égyptien, le tua & le cacha dans le ſable. Le lendemain, il trouva deux Hébreux qui ſe querelloient, & il dit à celui qui outrageoit l'autre: » Pourquoi frappez-vous votre » frere? Celui-ci répondit: » Qui vous a établi notre Prin» ce & notre Juge? Voulez» vous me tuer comme vous » tuâtes hier cet Égyptien? » Moïſe eut peur, & il dit en lui-même: Comment cela s'eſt-il pu découvrir? Pharaon, ayant ſçu ce qui s'étoit paſſé, cherchoit le moyen d'arrêter Moïſe & de le faire mourir. Mais, Moïſe ſe ſauva dans le païs de Madian, au-delà de la mer Rouge, dans l'Arabie Pétrée, vers le mont Sinaï. Y étant arrivé, il s'aſſit près d'un puits, & comme il étoit là, ſept filles de Jéthro, prêtre de Madian, y vinrent auſſi pour puiſer de l'eau, & pour abreuver leurs troupeaux. Lors donc qu'elles eurent rempli les abreuvoirs, il ſurvint des Paſteurs, qui les chaſſerent. Mais, Moïſe ayant pris leur défenſe, écarta les paſteurs, & leur aida à faire boire leurs brebis.

Lorſqu'elles furent de retour chez leur pere, elles lui raconterent ce qui leur étoit arrivé; & Jéthro leur dit: » Où » eſt cet homme, & pourquoi » l'avez-vous laiſſé aller? Fai» tes-le venir, afin que nous » exercions envers lui les de» voirs de l'hoſpitalité. » Moïſe étant venu, & ayant été quelque tems avec Jéthro, s'engagea avec ſerment à demeurer avec lui. Jéthro lui donna ſa fille Séphora en mariage, & elle devint mere d'un fils que Moïſe nomma Gerſon, diſant: *J'ai été étranger dans un païs éloigné.* Elle eut enſuite encore un autre fils, à qui Moïſe donna le nom d'Éliéſer, c'eſt-à-dire: *Le Dieu de mes peres m'a ſecouru, & m'a délivré de la main de Pharaon.* Long-tems après, le roi d'Égypte mourut;

&

& les enfans d'Iſraël gémiſſant ſous le poids des travaux dont ils étoient accablés, crierent vers le Ciel; & le Seigneur les exauça.

Or, Moïſe s'occupoit à faire paître les brebis de Jéthro ſon beau-pere; & ayant un jour conduit ſon troupeau bien avant dans le déſert, il vint juſqu'à la montagne d'Horeb; & le Seigneur lui apparut dans un buiſſon qui brûloit ſans ſe conſumer. Moïſe, étonné de voir cette merveille, dit en lui-même: Il faut que j'aille reconnoître pourquoi ce buiſſon ne ſe conſume pas. Mais, le Seigneur voyant qu'il s'approchoit lui dit du milieu du buiſſon: *Moïſe n'approchez pas d'ici, déliez les ſouliers de vos pieds; car, le lieu où vous êtes, eſt une terre ſainte.* Il ajouta: *Je ſuis le Dieu de votre pere, le dieu d'Abraham, le dieu d'Iſaac, le dieu de Jacob; j'ai vu l'affliction de mon peuple qui eſt en Égypte, & j'ai ouï leurs cris & leurs gémiſſemens, cauſés par la dureté de ceux qui préſident à leurs travaux; & je ſuis deſcendu, pour les délivrer de cette ſervitude où ils gémiſſent, & pour les faire entrer dans une terre où coulent des ruiſſeaux de lait & de miel, dans le païs des Chananéens, des Héthéens, des Hévéens, des Phérézéens & des Amorrhéens. J'ai jetté les yeux ſur vous, pour vous envoyer vers Pharaon, afin que vous tiriez les enfans d'Iſraël de l'Égypte.*

Moïſe s'étoit déchauſſé, & s'étoit couvert le viſage, dès qu'il eut entendu le Seigneur; mais, lorſqu'il apprit qu'il vouloit l'envoyer vers Pharaon, il s'en excuſa. Et le Seigneur lui dit: » Je ſerai avec vous; & pour » marque que c'eſt moi qui vous » envoie, c'eſt que quand vous » aurez tiré mon peuple de » l'Égypte, vous viendrez ſur » cette montagne, pour m'of- » frir des ſacrifices. Ainſi, ne » doutez ni de votre vocation » ni du ſuccès de votre entre- » priſe. Moïſe répliqua: Si je » vais dire aux enfans d'Iſraël: » Le Dieu de vos peres m'a » envoyé vers vous, pour vous » tirer de l'Égypte, & qu'ils » me demandent quel eſt ſon » nom, que leur dirai-je? Vous » direz: *Je ſuis celui qui ſuis*, » c'eſt-à-dire, je ſuis envoyé » de la part de celui qui eſt, de » celui qui a l'être par excel- » lence, & qui eſt l'auteur de » tous les êtres créés. Vous » direz donc à vos freres que » je vous ai envoyé vers eux, » & que je veux les faire en- » trer dans le païs que j'ai pro- » mis à leurs peres. Ils écou- » teront votre voix, & vous » croiront. Vous vous préſen- » terez auſſi devant Pharaon, » & vous lui direz: Le Dieu » des Hébreux nous a ordonné » d'aller trois journées dans le » déſert, pour y ſacrifier au » Seigneur. Je ſçais qu'il ne » vous écoutera pas, & qu'il » ne vous laiſſera ſortir, que » quand il y ſera forcé par » une main puiſſante. J'éten- » drai ma main, je frapperai » l'Égypte de pluſieurs plaies,

» & je forcerai les Égyptiens » de vous laiſſer aller. »

Comme Moïſe continuoit à s'excuſer, le Seigneur lui dit de jetter ſa verge par terre; & auſſitôt elle fut changée en ſerpent. Dieu lui dit de la reprendre. Il la reprit & elle parut une verge comme auparavant. Enſuite il lui dit de mettre ſa main dans ſon ſein. Il l'y mit, & il l'en tira toute chargée de lepre. Dieu lui ordonna de la remettre. Il la remit, & elle parut nette comme auparavant. » Vous ferez ces deux miracles » devant les enfans d'Iſraël. Si » après cela ils ne vous croyent » pas, prenez de l'eau du Nil, » répandez-la ſur la terre; & » auſſitôt elle ſera changée en » ſang. Moïſe lui dit: Seigneur, » je vous prie de m'écouter; je » ne ſuis point éloquent, ni » propre à l'emploi dont vous » voulez m'honorer. Je n'ai » jamais eu beaucoup de facili- » té à parler; & depuis même » que vous m'avez parlé, je » me ſens la langue plus peſan- » te & plus embarraſſée. Le » Seigneur lui dit: Qui a fait la » bouche de l'homme? N'eſt-ce » pas moi? Allez, je ſerai dans » votre bouche, & je vous en- » ſeignerai ce que vous aurez » à dire. Moïſe ne ſe rendant » pas encore, le Seigneur lui » dit: Je ſçais que votre frere » eſt homme éloquent; il doit » venir au-devant de vous; » dites-lui ce que je vous ai » ordonné; je ſerai dans votre » bouche & dans la ſienne. Ce » ſera lui qui parlera pour » vous; il ſera votre langue, » & vous lui tiendrez lieu de » Dieu. Prenez auſſi cette ver- » ge, qui ſera l'inſtrument dont » vous vous ſervirez pour faire » tous vos miracles. »

Moïſe, étant donc retourné chez Jéthro, lui dit qu'il alloit voir ſes freres en Égypte, ſans lui expliquer davantage le ſujet de ſon voyage. Il prit ſa femme & ſes enfans, & ſe mit en chemin. Mais, lorſqu'il fut arrivé à l'hôtellerie, l'ange du Seigneur vouloit tuer Éliézer ſon ſecond fils. On croit que c'eſt parce qu'il n'étoit pas encore circoncis. Séphora prit donc auſſitôt une pierre tranchante, & circoncit ſon fils; & ſe jettant aux pieds de Moïſe, elle lui dit: Vous m'êtes un Époux de ſang. Après quoi elle s'en retourna chez Jéthro ſon pere avec ſes deux enfans. Preſqu'en même-tems Aaron reçut ordre de Dieu de venir trouver Moïſe ſon frere. Ils ſe rencontrerent à la montagne d'Horeb, & Moïſe lui fit le récit de tout ce que le Seigneur lui avoit ordonné pour la délivrance de ſon peuple de l'Égypte. Étant arrivés enſemble dans ce païs, ils aſſemblerent les principaux des enfans d'Iſraël. Aaron leur expoſa ce que le Seigneur avoit dit à Moïſe, & ils demeurerent perſuadés que le Seigneur avoit viſité ſon peuple.

Après cela, Moïſe & Aaron vinrent trouver Pharaon, & lui dirent que le Dieu des Hébreux

lui ordonnoit de les laiſſer aller trois jours de chemin dans le déſert d'Arabie, pour lui offrir des ſacrifices. Pharaon répondit qu'il ne connoiſſoit point le Dieu des Hébreux, & qu'il ne les laiſſeroit point ſortir de ſes États; & en même-tems il ordonna qu'on ne donnât plus aux Iſraëlites, comme auparavant, de la paille pour faire de la brique, diſant: » Ils ſont trop » nombreux & trop à leur » aiſe; il faut les accabler de » travaux. » Le peuple s'en prit à Moïſe, & Moïſe s'en plaignit au Seigneur, qui lui dit: » Vous allez voir les plaies » dont je frapperai les Égyp- » tiens. J'endurcirai le cœur » de Pharaon, & il ne laiſſera » aller mon peuple, que forcé » par une main puiſſante. » Moïſe & Aaron étant venus trouver Pharaon, & lui ayant de nouveau expoſé les ordres du Seigneur, Aaron jetta devant lui la verge miraculeuſe, qui fut auſſitôt changée en ſerpent. Pharaon fit venir ſes magiciens, dont les principaux étoient Jannès & Mambrès, leſquels par leurs enchantemens, changerent auſſi leurs verges en ſerpens. Mais, la verge de Moïſe, changée en ſerpent, dévora celles des Magiciens.

Enſuite le Seigneur frappa l'Égypte de dix plaies différentes, dans l'eſpace d'un aſſez petit nombre de jours. La premiere plaie, qui fut celle du ſang, Moïſe ayant changé en ſang les eaux du Nil, arriva le dix-huitieme jour du ſixieme mois, qui dans la ſuite fut nommé Adar, & qui répond à notre mois de Février. Cette plaie dura environ ſept jours.

La ſeconde plaie, qui eſt celle des grenouilles, arriva vers le 25 du même mois. Elle ne dura qu'un jour.

La troiſieme plaie, qui eſt celle des poux, *ſiniphes*, arriva le 27 du même mois. Le lendemain, Moïſe menaça Pharaon de la quatrieme plaie, qui eſt celle des moucherons, laquelle arriva le 29, & qui, à l'inſtante priere de Pharaon, fut ôtée le 30.

La cinquieme plaie, qui eſt celle de la peſte ou de la mortalité des animaux, arriva vers le ſecond jour du ſeptieme mois, qui dans la ſuite fut le premier de l'année Sainte, & appellé Niſan. Le troiſieme jour, elle ceſſa.

La ſixieme plaie eſt celle des ulceres & des puſtules, qui attaquerent tous les Égyptiens, & qui empêcherent même les magiciens de Pharaon de ſe trouver devant ce Prince, & de contrefaire par leurs preſtiges les miracles de Moïſe. Cette plaie dura deux jours, le troiſieme & quatrieme jour de Niſan, nommé Abir par Moïſe.

La ſeptieme plaie, qui fut celle des tonnerres, de la pluie, de la grêle & de la foudre, arriva le cinquieme jour du même mois, & ne dura qu'un jour.

La huitieme plaie, qui fut

celle des ſauterelles, qui ravagerent tout ce que la grêle avoit épargné, fut annoncée par Moïſe le ſeptieme du même mois de Niſan; mais, elle n'arriva que le huitieme.

La neuvieme, qui eſt celle des ténebres, qui couvrirent toute l'Égypte pendant trois jours, la terre de Geſſen où étoient les Hébreux, jouiſſant de la clarté comme à l'ordinaire, arriva le dixieme de Niſan; & le même jour Moïſe ordonna aux Hébreux de préparer un Agneau pour la Pâque, qui devoit ſe faire quatre jours après.

La dixieme plaie fut celle de la mort des premiers-nés des Égyptiens, qui furent exterminés par l'ange exterminateur la nuit du 14 au 15 de Niſan; c'eſt la même nuit dans laquelle les Hébreux ſortirent de l'Égypte.

Pharaon, pendant que la plaie des ténebres duroit encore, envoya chercher Moïſe & Aaron, & leur dit qu'ils pouvoient aller ſacrifier à leur Dieu, à condition qu'ils laiſſeroient dans le païs leurs beſtiaux & leurs troupeaux. Moïſe lui répondit que Dieu n'ayant pas marqué quelle ſorte d'animaux il vouloit qu'on lui ſacrifiât, ils n'en pouvoient laiſſer aucun en Égypte, & qu'ils devoient les mener tous au lieu marqué. Mais, Dieu permit que Pharaon endurcit ſon cœur; & il dit à Moïſe: » Retirez-vous; » & ne vous préſentez jamais » devant moi; la premiere fois » que vous y paroîtrez, je vous » ferai mourir. » Moïſe ſortit donc, en diſant qu'il ne verroit plus en effet la face de Pharaon. Il ne revint donc au palais, que lorſque le Roi l'y manda, pour lui commander de ſortir promptement de l'Égypte.

Le quatorzieme jour du mois Abir ou Niſan, ſur le ſoir, les Hébreux immolerent l'agneau de la Pâque ou du paſſage du Seigneur, & arroſerent de ſon ſang le deſſus & les deux jambages de leurs portes; afin que l'ange exterminateur, paſſant par-devant leurs maiſons, n'y entrât point, & épargnât leurs premiers-nés. Vers le milieu de la nuit, le Seigneur frappa de mort tous les premiers-nés des Égyptiens, depuis le premier-né de Pharaon, juſqu'au premier-né des eſclaves; il s'éleva un grand cri dans toute l'Égypte, en ſorte que Pharaon fit appeller Moïſe & Aaron, & leur dit: » Allez promptement » faire vos ſacrifices à votre » Dieu, emmenez vos femmes, vos enfans & votre bétail, & en partant, priez » pour moi. » Les Égyptiens les preſſoient auſſi de ſortir; en ſorte qu'ils ne leur laiſſerent pas le loiſir de faire du pain, & d'y mêler le levain. Ils emporterent de la pâte crue, & firent en chemin du pain ſans levain, comme ils purent. D'où vient que dans la ſuite ils ſe ſervirent de pain ſans levain pendant toute l'octave de la Pâque.

Ils partirent de Rameſſé au

nombre de ſix cens mille hommes de pied, ſans compter les femmes, les petits enfans & les étrangers, qui s'étoient joints à eux. Moïſe emporta auſſi les os du Patriarche Joſeph, qui avoit demandé qu'on lui fît cette grace, quelque tems avant ſa mort. Les Hébreux, étant ſortis de Rameſſé, vinrent à Socoth, de Socoth à Éthan; & d'Éthan ils allerent vers Pihahiroth, qui étoit entre la mer & Magdalum, vis-à-vis de Béelſéphon. A peine y étoient-ils arrivés, que Pharaon vint avec une puiſſante armée, pour les y attaquer, & les forcer de retourner en Égypte. Mais, le Seigneur mit entre le camp d'Iſraël & celui des Égyptiens, une nuée, qui étoit lumineuſe du côté des Hébreux, & ténébreuſe du côté des Égyptiens. Les Hébreux, effrayés du péril où ils étoient, commencerent à murmurer contre Moïſe. Mais, il les raſſura, leur promettant le ſecours du Seigneur; & en même-tems, le Seigneur ordonna à Moïſe d'étendre ſa verge ſur la mer Rouge, d'en ſéparer les eaux, & de faire paſſer le peuple au milieu de ſon lit. Moïſe obéit, la mer ſe ſépara, un vent impétueux, qui ſouffla toute la nuit, en deſſécha le fond; les Hébreux y entrerent, & la paſſerent heureuſement. Le lieu où ils la paſſerent, eſt à deux ou trois lieues au-deſſous de la pointe, ou de l'extrêmité de cette mer, à l'endroit nommé Colſum ou Clyſma, dans lequel on a prétendu montrer pendant aſſez long-tems, les veſtiges & les débris des roues des charriots des Égyptiens.

Ceux-ci, s'étant apperçus vers le point du jour, que les Hébreux s'étoient enfuis à travers les eaux ſéparées, voulurent les y pourſuivre, & entrerent après eux dans le lit de la mer; mais, le Seigneur fit léver un vent, qui ramena les eaux, qui juſqu'alors étoient demeurées ſuſpendues aux deux côtés du chemin, en ſorte que de toute l'armée de Pharaon, il n'en échappa pas un ſeul. Le flux rejetta leurs corps ſur le bord, & les Iſraëlites profiterent de leurs armes & de leurs dépouilles. Alors, Moïſe chanta au Seigneur un Cantique d'actions de graces; & s'avançant vers Sinaï, ils furent trois jours dans le déſert de Sur, où ils ne trouverent point d'eau. Le quatrieme campement fut à Mara, où ils ne trouverent que des eaux ameres; ce qui jetta le peuple dans l'impatience & le murmure. Mais, Moïſe ayant crié au Seigneur, Dieu lui montra un certain bois, qui ayant été jetté dans les eaux, les adoucit & les rendit potables. Delà ils vinrent à Élim, où il y avoit douze fontaines d'eau douce, & ſoixante-dix palmiers.

Le quinzieme jour du ſecond mois, c'eſt-à-dire, un mois entier depuis leur ſortie d'Égypte, les Hébreux partirent d'Élim, & vinrent au déſert de Sin,

entre Élim & Sinaï, où le peuple ennuyé de la longueur du chemin, commença à murmurer contre Moïse en disant: *Plût à Dieu que nous fussions morts dans l'Égypte, où nous étions assis sur des marmites de viandes, & où nous mangions du pain en abondance!* Mais, le Seigneur parla à Moïse & lui promit qu'il feroit pleuvoir du Ciel une nourriture pour ce peuple. Moïse en donna avis au peuple, & lui dit que le jour du Sabbath cette nourriture ne tomberoit point, & que le jour précédent il falloit en amasser le double des autres jours. Le soir même de ce jour-là, le camp d'Israël fut tout couvert de cailles, qui y furent portées par le vent; & le lendemain matin on vit tout autour du camp une espece de bruine, ou comme de petits grains, de la couleur du bdellium, & de la forme de la coriandre. Le peuple ayant vu cela, ils se disoient l'un à l'autre. *Man-hu;* c'est-à-dire, *qu'est-ce que cela?* ce qui fit donner à cette nourriture le nom de manne. Moïse leur ordonna de n'en prendre qu'un gomor par tête. Ainsi, ils eurent abondamment de quoi se nourrir pendant tout leur voyage; car, la manne ne manqua jamais de tomber, si ce n'est le jour du Sabbath, pendant quarante ans, jusqu'à leur entrée dans la terre promise. Alors, Moïse dit à Aaron de remplir un gomor de manne, & de le mettre devant le Seigneur, afin qu'il servît de monument dans les générations à venir.

Du désert de Sin les Hébreux vinrent à Daphia, delà à Alus; & enfin à Raphidim, où le peuple manquant d'eau commença à murmurer contre Moïse. Mais, le Seigneur leur tira de l'eau du rocher d'Horeb, par le ministere de Moïse; & c'est l'eau de ce rocher qui leur servit pendant toute leur marche. En ce tems-là, les Amalécites étant venus attaquer les Israëlites, Moïse envoya contre eux Josué avec l'élite de ses troupes; & à l'heure du combat, il se tint avec Aaron & Hur, sur une hauteur, d'où il voyoit le champ de bataille. Pendant qu'il tenoit ses mains élevées en haut, Josué avoit l'avantage; mais aussitôt qu'il les abaissoit, les Amalécites reprenoient le dessus, de sorte qu'Aaron & Hur mirent des pierres sous lui, afin qu'il pût s'asseoir, & ils lui soutinrent les bras, afin qu'il ne se lassât pas. De cette maniere les Amalécites furent entiérement défaits. Et le Seigneur dit à Moïse: » Écrivez cet évene-» ment dans un livre, & aver-» tissez-en Josué; car, je dé-» truirai la mémoire d'Amalec » de dessous le Ciel. »

Le troisieme jour du troisieme mois, depuis leur sortie d'Égypte, ils arriverent au pied du mont Sinaï, où ils demeurerent un an entier. C'est là que Dieu leur devoit donner sa loi, & régler la forme de leur République. C'est là que Dieu avoit

dit à Moïſe qu'il viendroit lui offrir des ſacrifices après la ſortie d'Égypte. Moïſe donc monta ſur la montagne, & Dieu lui dit qu'il étoit diſpoſé à faire alliance avec Iſraël, & à lui accorder ſa protection, pourvu que le peuple s'engageât à lui obéir & à lui demeurer fidele. Moïſe vint communiquer aux Hébreux ce que le Seigneur lui avoit dit; & le peuple répondit : *Nous ferons tout ce qu'il plaira au Seigneur.* Moïſe remonta donc ſur la montagne, & rapporta à Dieu la réponſe du peuple. Alors, Dieu dit à Moïſe de deſcendre, d'ordonner au peuple de ſe purifier, de ſe tenir prêt pour le troiſieme jour, & que ce jour-là le Seigneur deſcendroit ſur la montagne, pour faire alliance avec eux. En effet, le troiſieme jour, Dieu donna des marques de ſa préſence ſur le mont Sinaï, par le feu qui y parut, par les éclats de tonnerre, & le ſon de la trompette qu'on y entendit. Dieu ordonna à Moïſe de mettre des barrieres au pied de la montagne, afin que perſonne n'en pût approcher. Enſuite Moïſe y étant monté de nouveau, Dieu lui donna la loi du Décalogue, qui comprend le fond de toute la religion des Juifs.

Après cela, Dieu donna à Moïſe diverſes loix cérémonielles & de police, contenues dans les chapitres XXI, XXII & XXIII de l'Exode. Puis étant deſcendu de la montagne, il expoſa au peuple les loix qu'il venoit de recevoir, & les articles de l'alliance que le Seigneur vouloit faire avec eux. Le peuple ayant répondu qu'il feroit tout ce qu'il plairoit au Seigneur, Moïſe érigea un autel de pierres brutes au pied de la montagne, & douze monumens ou douze autres autels, au nom des douze tribus d'Iſraël. Il fit immoler des holocauſtes & des hoſties pacifiques au Seigneur; & ayant pris le ſang de ces victimes, il en répandit la moitié ſur l'autel, & mit l'autre moitié dans des coupes; & après avoir lu au peuple les Ordonnances qu'il avoit reçues du Seigneur, & qu'il avoit écrites dans un livre, il arroſa tout le peuple avec le ſang qui étoit dans ces coupes. Ainſi fut conclue cette alliance ſi célebre entre le Seigneur & les enfans d'Iſraël.

Alors, le Seigneur dit à Moïſe de monter de nouveau ſur la montagne avec Joſué ſon ſerviteur, afin qu'il lui donnât le détail des loix & des réglemens qu'il vouloit qu'on obſervât dans le culte public qu'on lui rendroit dans Iſraël. Il voulut qu'on lui érigeât un tabernacle, ou une tente, dans laquelle il recevroit les hommages, les ſacrifices & les adorations des Iſraëlites. Il donna à Moïſe la deſcription de ce tabernacle, de l'arche, des autels, des voiles, du chandelier, & de tous les inſtrumens qui y devoient ſervir; des habits des

Prêtres, & des ornemens du grand Prêtre en particulier. Il régla la maniere dont les Prêtres devoient être consacrés, l'ordre, la maniere, la qualité des hosties & des parfums qu'on devoit offrir. Il lui désigna Béséléel & Ooliab, pour exécuter tout le travail du tabernacle. Enfin, Dieu lui donna les Tables de la Loi, qui contenoient le Décalogue écrit de la main du Seigneur; & en même-tems, il lui dit que le peuple qu'il avoit tiré de l'Égypte, avoit bientôt oublié ses promesses & ses engagemens, puisqu'il venoit de faire une idole jettée en fonte, & qu'il avoit rendu ses adorations à un veau d'or. Le Seigneur ajouta qu'il étoit prêt à exterminer ce peuple indocile; mais, pour vous, ajoûta-t-il, je vous rendrai pere & chef d'une grande nation. Moïse se jetta aux pieds du Seigneur, & le conjura d'épargner son peuple. Dieu l'exauça, & le renvoya dans le camp, après qu'il eut été sur la montagne quarante jours & quarante nuits sans manger.

Comme il descendoit, Josué entendit le bruit du peuple, qui jettoit de grands cris; & il dit à Moïse: On entend dans le camp comme le cri de personnes qui combattent. Mais, Moïse qui sçavoit ce qui étoit arrivé, lui dit: Ce n'est pas là le cris de gens qui s'animent au combat, mais j'entends des cris de joie. Quand il fut arrivé plus près du camp, & qu'il vit le veau d'or & les danses du peuple, il jetta par terre & brisa les Tables qu'il portoit; & ayant pris le veau qu'ils avoient fait, il le fit fondre, le réduisit en poudre, & répandit cette poudre dans l'eau, dont il donna à boire aux Hébreux. Moïse fit ensuite une forte réprimande à Aaron de ce qu'il avoit eu la foiblesse de condescendre aux sollicitations du peuple, qui lui avoit demandé des Dieux sensibles & jettés en fonte. Aaron s'excusa le mieux qu'il put. Puis Moïse, s'étant mis à la tête du camp, dit: Si quelqu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi. Aussitôt les enfans de Lévi s'étant assemblés autour de lui, il leur dit: » Voici ce » que dit le Seigneur: Que » chacun de vous prenne son » épée, qu'il aille & revienne » d'une porte à l'autre au tra- » vers du camp, & que chacun » tue son frere, son ami & son » parent. » Les enfans de Lévi exécuterent ce qui leur avoit été dit, & il y eut ce jour-là vingt-trois mille hommes de tués.

Le lendemain, Moïse parla au peuple, leur remontra la grandeur de leur péché, & leur dit qu'il alloit remonter sur la montagne, pour voir s'il pourroit leur en obtenir le pardon. Il y monta, & supplia le Seigneur de pardonner à son peuple; ou si vous ne voulez pas le faire, ajouta-t-il, effacez-moi de votre livre. Le Seigneur lui répondit qu'il n'effaceroit

de ſon livre que celui qui l'auroit offenſé ; qu'il vouloit bien ne pas abandonner ſon peuple ; qu'il lui donneroit ſon Ange pour le conduire dans le païs qu'il lui avoit promis ; mais que le crime qu'il avoit commis, ne demeureroit pas impuni ; qu'il ſçauroit le châtier au jour de ſes vengeances ; & que pour lui, il n'iroit pas avec eux, mais qu'il ſe contenteroit d'y envoyer ſon Ange.

Moïſe ayant rapporté ces paroles aux Iſraëlites, ils en furent fort affligés, & s'humilierent devant le Seigneur ; ils quitterent leurs ornemens au pied du mont Horeb. Moïſe, pour marquer encore davantage l'indignation de Dieu, tranſporta hors du camp le Tabernacle, où le Seigneur avoit accoutumé de lui parler face à face, & de lui donner ſes ordres. Moïſe, ne ceſſant d'inſiſter auprès du Seigneur, & de le prier de conduire lui-même ſon peuple dans la terre promiſe, il ſe laiſſa enfin fléchir, & promit de ne le point abandonner. Alors, ce Légiſlateur lui demanda une ſeconde grace, c'étoit qu'il lui fît voir ſa gloire. Le Seigneur lui dit qu'il ne pouvoit lui faire voir ſon viſage, parce que nul homme vivant n'en pourroit ſupporter la vue ; mais qu'il paſſeroit devant l'ouverture d'un rocher, où Moïſe ſe ſeroit mis, & qu'il le verroit par derriere & en paſſant.

Moïſe monta enſuite ſur la montagne, portant de nouvelles Tables de pierres, qu'il avoit préparées. Dieu lui manifeſta ſa gloire, ainſi qu'il le lui avoit promis. Il lui donna de nouveau le Décalogue & divers autres préceptes ; & après quarante jours & quarante nuits, il deſcendit de la montagne, portant les deux Tables du témoignage ; & il ne ſçavoit pas que ſon viſage jettoit des rayons de lumiere, qui lui étoient reſtés de l'entretien qu'il avoit eu avec le Seigneur. Aaron & les enfans d'Iſraël, le voyant en cet état, n'oſoient s'approcher de lui ; mais, Moïſe les raſſura, leur parla ; & après qu'il eut achevé ſon diſcours, il mit un voile ſur ſon viſage, afin qu'on lui pût parler avec plus de liberté. Alors, il commença à exécuter ce que le Seigneur lui avoit ordonné touchant le Tabernacle du témoignage. Il fit publier dans le camp que quiconque auroit des métaux précieux, ou des pierreries, des fils, ou des laines, ou des fourrures, ou des bois précieux propres à l'ouvrage du Tabernacle, pourroit en faire ſon offrande au Seigneur. Les Iſraëlites, animés d'un ſaint zele, apporterent à l'envi tout ce qu'ils avoient de propre à ce deſſein ; en ſorte que Béſéléel & Ooliab furent obligés de dire à Moïſe que le peuple offroit plus qu'il ne falloit, & qu'il devoit faire publier par des Hérauts dans le camp, que nul n'apportât plus rien.

Outre ce que chacun offrit

volontairement, le Seigneur ordonna que chaque Iſraëlite fourniroit un demi-ſicle, ou ſeize ſols, deux deniers, & un peu plus, par tête; & afin que cette contribution ſe fît avec plus d'ordre, il ordonna un dénombrement de tout Iſraël, depuis l'âge de vingt ans & au-deſſus, & il ſe trouva ſix cens trois mille cinq cens cinquante perſonnes; leſquelles ayant payé chacune un demi-ſicle, il en réſulta une ſomme de cent talens d'argent, & mille ſept cent ſoixante-quinze ſicles. Les cens talens d'argent ſont quatre cens quatre vingt-ſix mille ſept cens dix-huit livres quinze ſols; & les mille ſept cens ſoixante-quinze ſicles, vingt-ſept mille ſix cens ſoixante-dix livres cinq ſols, & quelques deniers. On travailla ſix mois entier à l'ouvrage du Tabernacle, depuis le ſixieme mois de l'année Sainte, juſqu'au premier jour du premier mois de l'année ſuivante, qui étoit la 1486.e avant Jeſus-Chriſt. Le premier de Niſan, qui répondoit au 21 Avril, ſelon Uſſérius, le Tabernacle de l'alliance fut dreſſé, & la gloire du Seigneur le remplit. Le 14 du même mois, les Iſraëlites firent la ſeconde Pâque depuis leur ſortie d'Égypte; & vers le même-tems, Moïſe publia les loix qui ſont compriſes dans les ſept premiers chapitres du Lévitique. Il conſacra Aaron & ſes fils, il oignit & dédia le Tabernacle, tous ſes vaſes, & tout ce qui lui appartenoit.

Le premier jour du ſecond mois de la même année, Moïſe fit un ſecond dénombrement du peuple, dans lequel les Lévites furent comptés à part, & deſtinés au ſervice du Tabernacle. Moïſe régla leurs fonctions, & les charges qu'ils devoient porter dans les marches du déſert. L'on régla auſſi l'ordre que les Tribus devoient tenir dans les campemens & dans les marches, afin que dans une telle multitude il n'y eût point de confuſion. Les Princes des Tribus firent auſſi chacun leur offrande au Tabernacle, chacun en leur rang & à leur jour, pendant les douze jours que dura la conſécration & la dédicace de ce ſaint lieu. Enfin, Moïſe fit, vers le même tems, pluſieurs Ordonnances qui regardoient la pureté que l'on devoit apporter aux choſes ſaintes, les ſouillures que l'on devoit éviter, & la maniere dont on devoit s'approcher du Tabernacle.

Sur la fin de l'année que le peuple paſſa au pied du mont Sinaï, Jéthro beau-pere de Moïſe lui amena dans le camp ſa femme Séphora & ſes deux fils Gerſon & Éliézer. Moïſe le reçut avec tout l'honneur poſſible; & à ſa perſuaſion, il changea l'ordre qu'il avoit établi pour la reddition de la juſtice. Il établit des Juges ſubalternes, qui le ſoulageoient dans le jugement des différends, en jugeant les cauſes de moindre conſéquence, & en lui renvoyant celles qui étoient d'une

plus difficile diſcuſſion. Peu de tems après, la colomne de nuée qui conduiſoit les Iſraëlites, s'étant élevée, ils décamperent de Sinaï, pour aller vers Pharan. Moïſe ne nous dit les noms que de deux campemens, entre Sinaï & Cadès; ſçavoir, Tabéera, c'eſt-à-dire, embraſement, & Kiberoth Hattaubah, c'eſt-à-dire, les ſépulcres de concupiſcence.

Ce fut à l'occaſion de l'arrivée de Séphora au camp qu'Aaron & Marie ſa ſœur parlerent contre Moïſe, à cauſe de ſa femme, qui étoit Éthiopienne, en diſant: » Le Seigneur n'a-t-» il parlé que par le ſeul Moï-» ſe? Ne nous a-t-il pas parlé » comme à lui? » Nous ne ſçavons pas le détail de cette diſpute, ni la cauſe qui la fit naître; mais, l'Écriture nous dit que le Seigneur prit la défenſe de Moïſe, qui étoit le plus doux de tous les hommes; & qu'étant deſcendu dans la colomne de nuée, il parla à Marie & à Aaron à la porte du Tabernable, & leur dit: » S'il » ſe trouve parmi vous un Pro-» phete, je lui apparoîtrai en » viſion, ou je lui parlerai en » ſonge. Mais, il n'en eſt pas » ainſi de Moïſe mon ſerviteur, » je lui parle bouche à bouche, » & il voit le Seigneur claire-» ment & ſans énigme. Pourquoi » donc n'avez-vous pas craint » de parler contre lui? » En même-tems, la colomne de nuée ſe retira, & Marie parut toute couverte de lepre. Aaron, l'ayant vue en cet état, eut recours à la clémence de Moïſe, qui cria auſſitôt au Seigneur. Mais, le Seigneur lui dit: » Si » ſon pere lui avoit craché au » viſage, ne ſeroit-elle pas » obligée de demeurer au moins » ſept jours chargée de confu-» ſion? Qu'elle demeure donc » hors du camp pendant ſept » jours; & après cela on la » fera revenir. »

On ignore ſi ce fut avant, ou après l'arrivée des Hébreux à Cadés-Barné, qu'arriva la ſédition de Coré, de Dathan & d'Abiron. Nous la placerons ici, pour raconter enſuite ſans interruption, ce qui arriva après le campement de Cadés-Barné. Coré étoit de la tribu de Lévi, auſſi-bien que Moïſe & Aaron. Datan & Abiron étoient de celle de Ruben. Mécontens de ce que Moïſe & Aaron partageoient entre eux deux tous les honneurs de la République, ils s'éleverent contre eux avec deux cens cinquante hommes des premiers du peuple. Ils dirent à Moïſe: » Qu'il vous ſuf-» fiſe que tout le peuple eſt un » peuple de ſaints; pourquoi » vous élevez-vous ſur le peu-» ple du Seigneur? » Moïſe, ayant entendu cela, ſe proſterna le viſage contre terre, & leur dit: » Demain matin le Sei-» gneur fera connoître ceux » qui ſont à lui. Que chacun » de vous prenne ſon encenſoir, » & ſe préſente demain devant » le Seigneur; & le Seigneur » fera voir ceux qu'il a choi-

» ſis. » Quant à Dathan & Abiron, Moïſe les ayant envoyés chercher, ils répondirent : » Nous n'irons point. N'eſt-ce » pas aſſez que vous nous ayiez » tirés d'une terre où couloient » des ruiſſeaux de lait & de » miel, pour nous faire périr » dans ce déſert ? Voulez-vous » encore nous arracher les » yeux ? Nous n'irons point. »

Le lendemain, Moïſe ayant aſſemblé tout le peuple à l'entrée du Tabernacle, la gloire du Seigneur apparut ; & le Seigneur dit à Moïſe & à Aaron : » Séparez-vous du milieu de » cette aſſemblée, afin que je les » extermine tout d'un coup. » Moïſe & Aaron s'étant jettés le viſage contre terre, lui dirent : » Seigneur Dieu, votre colere » éclatera-t-elle contre tous, » pour le péché d'un ſeul ? Et » le Seigneur leur dit : Que tout » le peuple ſe ſépare des tentes de Coré, de Dathan & » d'Abiron. » Le peuple s'étant retiré, Moïſe dit : » Si ces » gens-ci meurent d'une mort » ordinaire, ce n'eſt point le » Seigneur qui m'a envoyé ; » mais, ſi la terre s'ouvre pour » les engloutir, vous connoîtrez qu'ils ont blaſphêmé contre le Seigneur. » Auſſitôt qu'il eut ceſſé de parler, la terre s'ouvrit ſous leurs pieds, & ils furent engloutis avec leurs tentes & tout ce qu'ils avoient. En même-tems, un feu ſortit du Seigneur, & fit mourir les deux cens cinquante hommes du parti de Coré, qui étoient là avec leurs encenſoirs. Alors, Moïſe fit prendre tous ces encenſoirs, qui étoient de cuivre, & les ayant réduits en lames, les fit attacher à l'autel des holocauſtes, afin d'y ſervir de monument de ce qui étoit arrivé. Le lendemain, le peuple commença à murmurer contre Moïſe, à cauſe de la mort de tant d'hommes. Mais, le Seigneur fit ſur le champ ſortir un feu, qui prit dans le camp, & qui l'auroit conſumé entiérement, ſi Moïſe n'y eût promptement envoyé Aaron avec ſon encenſoir. Ce Grand-Prêtre, ſe mettant entre les vivans & les morts, offrit de l'encens, pria le Seigneur, & la plaie ceſſa. Il y eut en cette occaſion quatorze mille ſept cens hommes de brûlés, ſans compter ceux qui étoient péris dans la ſédition de Coré. Après cela, le Seigneur confirma encore le ſacerdoce à Aaron, par le moyen de ſa verge qui fleurit.

Des ſépulcres de concupiſcence, le peuple alla à Haſéroth, & de là à Cadés-Barné, où il demeura aſſez long-tems. Alors, Moïſe envoya par l'ordre de Dieu, & avec l'agrément du peuple, douze hommes choiſis, pour faire la viſite de la terre de Chanaan. Ces hommes furent quarante jours à faire leur voyage. A leur retour, ils rapporterent des fruits d'une groſſeur & d'une beauté extraordinaires, entr'autres un raiſin ſi gros, qu'ils étoient deux pour le porter. Étant arrivés au camp, ils déclarerent qu'à la vérité le

païs qu'ils avoient vu, étoit d'une beauté & d'une fertilité admirables ; mais qu'il étoit rempli de villes très-fortes, & peuplé d'hommes d'une taille giganteſque, & qu'il n'y avoit aucune apparence qu'ils puſſent en faire la conquête. A ces mots, tout le peuple ſe mutina. Joſué & Caleb, qui avoient été du nombre des envoyés, s'oppoſerent inutilement au torrent de la multitude. Elle vouloit s'en retourner en Égypte. Le Seigneur en colere menaça de faire périr tout le peuple. Moïſe l'appaiſa par ſes prieres ; mais, il ne put empêcher que Dieu ne condamnât tous ces murmurateurs, depuis l'âge de vingt ans & au-deſſus, à mourir dans le déſert. Les dix envoyés, auteurs du murmure, furent punis d'une mort ſubite ; mais, Joſué & Caleb furent conſervés, & Dieu leur promit qu'ils ſeroient les ſeuls de toute cette multitude, qui entreroient dans la terre promiſe.

Le peuple, ayant voulu contre l'ordre de Moïſe, forcer les paſſages pour entrer dans la terre de Chanaan, fut repouſſé par les Amalécites & par les Chananéens. Après avoir demeuré aſſez long-tems à Cadés-Barné, ils en décamperent, & retournerent en arriere vers la mer Rouge, à Aſiongaber. Moïſe compte dix-huit campemens entre Cadés-Barné & Aſiongaber, Rethma, Remmempharés, Lebna, Reſſa, Céélatha, le mont Sépher, Arada, Macéloth, Thahath, Tharé, Methca, Heſmona, Moſéroth, Béné-Jaacan, le mont Gadgad, Jétébatha, Hébrona, & Aſiongaber. D'Aſiongaber ils revinrent à Cadés-Barné, peut-être par le même chemin. Ils furent trente-huit ans à faire ce voyage. Étant à Cadés-Barné, Marie, ſœur de Moïſe, y mourut. Dans le même campement le peuple étant tombé dans le murmure, parce qu'il manquoit d'eau, Moïſe & Aaron leur en firent ſortir d'un rocher. Mais, parce qu'ils témoignerent quelque défiance, le Seigneur les condamna à mourir dans le déſert, ſans avoir la conſolation de voir la terre promiſe ; ce qui fut cauſe que l'on donna à ce campement le nom de Mériba, ou les eaux de contradiction.

Alors, Moïſe envoya des Ambaſſadeurs aux rois d'Édom & de Moab, pour les prier de permettre au peuple de paſſer par leurs terres ; mais, ils le refuſerent, & menacerent de venir en armes pour s'y oppoſer ; ce qui obligea les Iſraëlites à faire un détour dans le déſert, pour ne pas entrer dans le païs de ces peuples, que le Seigneur ne vouloit pas qu'ils attaquaſſent. Ils allerent au mont Hor, où Aaron mourut âgé de cent vingt-trois ans. De-là ils allerent à Salmona, où l'on croit que Moïſe érigea le ſerpent d'airain, pour guérir ceux qui avoient été mordus par des ſerpens aîlés, qui vinrent fondre ſur leur camp. De Salmona ils

allerent à Phunon, de Phunon, à Oboth; de-là à Jé-Abarim: puis au torrent de Zared; de-là, aux hauteurs du torrent d'Arnon, à Mathana, à Nahaliel, à Dibongad, à Helmon-Deblathaïm, au mont Phaſga, au déſert de Kédémoth. De-là ils envoyerent des Ambaſſadeurs à Séhon, roi des Amorrhéens, pour lui demander paſſage ſur ſes terres. Mais, ce Prince l'ayant refuſé, Moïſe lui livra la bataille, le vainquit, & prit tout ſon païs. Quelque tems après, Og, roi de Baſan, marcha contre Moïſe, & lui livra la bataille, qu'il perdit; & Moïſe ſe rendit maître de tout le païs qui lui obéiſſoit.

Moïſe vint enſuite camper dans les plaines de Moab, à Séthim, où les Iſraëlites demeurerent juſqu'à ce qu'ils en ſortirent pour paſſer le Jourdain, ſous la conduite de Joſué. Pendant qu'ils étoient dans ce campement, Balac, roi de Moab, envoya chercher le devin Balaam, pour maudire les Iſraëlites. Balaam, leur ayant donné contre l'intention de Balac, des bénédictions, au lieu de malédictions, lui ſuggéra à la fin un conſeil pernicieux, qui fut de les faire tomber dans l'idolâtrie & dans la fornication, en envoyant dans leur camp des filles de Moab. Ce mauvais conſeil fut ſuivi. Mais, Moïſe en arrêta les ſuites & les mauvais effets, en faiſant mourir ceux qui s'étoient abandonnés au culte de Béelphégor. Le Seigneur en fit mourir ce jour-là juſqu'à vingt-trois mille, outre mille autres que l'on avoit exécutés par la ſentence des Juges. Ce fut dans cette occaſion que Phinées, fils du grand-prêtre Éléazar, ſignala ſon zele pour le Seigneur.

Après cela, le Seigneur ordonna à Moïſe de faire la guerre aux Madianites, qui avoient envoyé leurs filles avec celles de Moab, pour engager les Iſraëlites dans le crime. Phinées fut choiſi pour chef de cette expédition. Moïſe lui donna douze mille hommes de troupes choiſies. Il défit les Madianites, tua tous les mâles qu'il trouva dans leur païs, fit mourir cinq de leurs Princes, avec le devin Balaam, qui étoit la premiere cauſe de tout le mal. Les enfans de Ruben, de Gad & la demi-tribu de Manaſſé ayant demandé à Moïſe qu'il leur accordât pour leur partage les terres qu'on avoit conquiſes ſur les Amorrhéens, Moïſe les leur donna, à condition qu'ils viendroient avec leurs freres au-delà du Jourdain, pour leur aider à faire la conquête des païs poſſédés par les Chananéens.

Le premier jour du onzieme mois de la quarantieme année après la ſortie d'Égypte, Moïſe étant dans les campagnes de Moab, & ſçachant qu'il ne paſſeroit pas le Jourdain, & que ſa derniere heure n'étoit pas éloignée, fit un diſcours au peuple, qui eſt comme la récapi-

tulation de tout ce qu'il avoit fait, & de tout ce qui étoit arrivé depuis la ſortie d'Égypte. Il y répéta certaines Loix, renouvella avec les anciens d'Iſraël l'alliance qu'ils avoient faite avec le Seigneur, leur propoſa les biens qui ſeront la récompenſe des Iſraëlites fideles, & les maux dont ſeront punis les prévaricateurs, & mit entre les mains des Prêtres & des Anciens du peuple, une copie de la Loi, avec ordre d'en faire la lecture ſolemnellement dans l'aſſemblée générale de la nation, toutes les ſeptiemes années. Enfin, il compoſa un excellent cantique, qui eſt comme une prophétie de ce qui devoit arriver à Iſraël. Il invective contre leurs infidélités futures, & les menace de tous les maux qui leur ſont arrivés dans la ſuite des ſiecles. Enfin, un peu avant ſa mort, il donna à chacune des tribus une bénédiction particuliere, dans laquelle il mêla diverſes prédictions prophétiques. La tribu de Siméon ne s'y trouve pas compriſe pour des raiſons qui nous ſont inconnues.

Enfin, le Seigneur ordonna à Moïſe au commencement du douzieme mois, de monter ſur le mont Nébo, d'où il lui fit voir tout le païs de deçà & de delà le Jourdain, & il lui dit: » *Voilà le païs que j'ai promis à* » *vos peres. Vous le verrez; mais,* » *vous n'y entrerez point.* Moïſe, » ſerviteur du Seigneur, mourut dans ce lieu de la terre de » Moab, ſelon l'ordre du Seigneur; & il fut enterré dans » la vallée du païs de Moab, » vis-à-vis Phogor; & nul homme juſqu'aujourd'hui n'a connu le lieu où il a été enterré. » Il avoit cent vingt ans, lorſqu'il mourut. Sa vue ne baiſſa » point, & ſes dents ne furent » pas ébranlées. Les enfans d'Iſraël le pleurerent dans la » plaine de Moab pendant trente jours. Il ne s'éleva plus » dans Iſraël de Prophete ſemblable à lui, que le Seigneur » connût face à face, ni qui » ait fait des miracles, comme » le Seigneur en fit par Moïſe » dans l'Égypte, ni qui ait agi » avec tant de pouvoir, ni qui » ait fait des œuvres auſſi merveilleuſes qu'il en a fait aux » yeux de tout Iſraël. »

Toute l'Écriture eſt remplie des éloges de ce grand homme; & voici comme en parle Jeſus, fils de Sirach, auteur de l'Eccléſiaſtique: » Moïſe a été » aimé de Dieu & des hommes, » ſa mémoire eſt en bénédicton. » Le Seigneur lui a donné une » gloire égale à celle des Saints; » il l'a rendu grand & redoutable à ſes ennemis, il a fait » ceſſer les prodiges par ſes » paroles. » (Lorſque dans l'Égypte il a, pour ainſi dire, arrêté le bras de Dieu, arrêtant le cours des dix plaies, lorſqu'il l'a jugé à propos.) » Dieu » l'a élevé en honneur devant » les Rois; il lui a preſcrit ſes » ordonnances devant ſon peuple, & lui a fait voir ſa gloire; il lui a donné les dons de

» la foi & de la douceur, & l'a » choiſi entre les hommes. Dieu » l'a écouté, & l'a fait entrer » dans la nuée; il lui a donné » ſes préceptes devant tout ſon » peuple, & la loi de vie & » de ſcience pour apprendre » ſon alliance à Jacob, & ſes » ordonnances à Iſraël. »

Moïſe eſt le plus ancien auteur dont il nous reſte des ouvrages authentiques; il nous a laiſſé le Pentateuque, c'eſt-à-dire, les cinq premiers livres de l'ancien Teſtament, qui ſont la Géneſe, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, & le Deutéronome. Ces livres apparemment n'étoient pas ſéparés au commencement comme ils le ſont aujourd'hui. Moïſe n'avoit compoſé qu'un ſeul ouvrage, dont les Loix étoient comme le corps, & la Géneſe comme la préface. Dans la ſuite, on les a partagés pour la facilité des Lecteurs. Ces livres ſont reconnus pour inſpirés & authentiques d'un commun conſentement, par les Juifs & par toutes les égliſes Chrétiennes, même celles qui ſont ſéparées de la Communion de l'égliſe Romaine. On a formé quelques difficultés ſur l'Auteur de ces livres, parce qu'on y a remarqué quelques traits & quelques termes, qui ne paroiſſent pas convenir à Moïſe. Il faut avouer que l'on y a fait en effet quelques légeres additions; mais, ces additions n'y changent rien pour le ſens; elles n'y ſont miſes que pour un plus grand éclairciſſement; & ce ſeroit outrer la matiere, que d'en conclure que Moïſe n'en eſt point le premier auteur.

Outre le Pentateuque, les Juifs attribuent auſſi à Moïſe onze Pſeaumes.

Sçavoir, le LXXXIX, le XC, le XCI, le XCII, le XCIII, le XCIV, le XCV, le XCVI, le XCVII, le XCVIII, le XCIX.

Mais, on n'a aucune bonne preuve que ces Pſeaumes ſoient véritablement de Moïſe. La preuve, tirée du titre du Pſeaume XCIX, qui porte: *Oratio Moyſi hominis Dei*, que l'on veut qui s'étende ſur les dix Pſeaumes ſuivans, ne ſuffit pas pour les attribuer à ce Légiſlateur. On ſçait que la plupart des titres des Pſeaumes ne ſont pas originaux, ni bien anciens; qu'il y en a même de mal placés. De plus, on trouve dans ces Pſeaumes des noms de perſonnes, & d'autres caracteres qui ne conviennent point à Moïſe. Nous croyons avec d'habiles interpretes, que le nom de Moïſe marque peut-être que ces Pſeaumes furent compoſés par quelques Lévites deſcendans de Moïſe; ou qu'ayant été écrits par quelque Prophete, ils furent donnés à chanter à la bande des Muſiciens de la race de Moïſe.

Quelques Auteurs ont cru que Moïſe avoit compoſé le livre de Job. Origene prétend qu'il le traduiſit ſimplement de Syriaque en Hébreu. Mais, ce ce ſentiment n'eſt reçu ni des

Juifs,

Juifs, ni des Chrétiens ; & s'il étoit vraiment de Moïſe, les Juifs l'auroient-ils ſéparé du Pentateuque ? On parle auſſi d'une Apocalypſe ou Révélation de Moïſe, d'une petite Géneſe, d'une Aſcenſion de Moïſe, d'une Aſſomption de Moïſe, du Teſtament de Moïſe, des Livres myſtérieux de Moïſe, qui ſont cités par quelques Anciens, & dont on trouve des paſſages dans leurs ouvrages. On croit que ſaint Paul a tiré de l'Apocalypſe de Moïſe ces mots : *Dans Jeſus-Chriſt ni la Circonciſion, ni l'incirconciſion ne ſervent de rien, mais la foi qui eſt animée par la charité.* Et ces autres : *En Jeſus-Chriſt ni la Circonciſion ni l'incirconciſion n'ont aucune efficace, mais l'être nouveau que Dieu crée en nous.* On veut auſſi que ce que ſaint Jude a dit du combat de ſaint Michel contre le dragon, à l'occaſion du corps de Moïſe, ſoit tiré de l'Aſſomption de Moïſe.

A l'égard de la mort & de la ſépulture de Moïſe, on forme ſur cela de grandes difficultés. L'Écriture dit expreſſément, qu'il eſt mort, ſelon l'ordre de Dieu. Mais, comme l'Hébreu porte à la lettre, ſur la bouche du Seigneur, les Rabbins ſe ſont imaginés que le Seigneur avoit tiré ſon ame, par un baiſer qu'il lui donna. On peut voir ce ſentiment exprimé fort au long dans les livres que M. Gaulmin a publiés en Hébreu & en Latin ſous le titre de *Petirath Moſé.* D'autres ont ſoutenu qu'il n'étoit pas mort ; & quelques-uns, ſans nier ſa mort, ont prétendu qu'il avoit été tranſporté au Ciel. » Nos maî» tres nous ont enſeigné, dit » Maimonides, que Moïſe notre » maître n'eſt pas mort, mais » qu'il eſt monté au Ciel, & » qu'il ſert Dieu dans l'éterni» té. » Joſephe dit qu'il diſparut, mais que lui-même a écrit ſa propre mort, de peur que les Juifs, éblouis de l'éclat de ſa vertu, ne cruſſent qu'il étoit allé vers la Divinité ; & comme perſonne n'a ſçu où étoit ſon tombeau, qu'il parut avec Élie dans la Transfiguration de Jeſus-Chriſt, & qu'enfin ſaint Jude dit qu'il y eut une diſpute entre le Démon & ſaint Michel, au ſujet de ſon corps, on en a inféré, ou qu'il n'étoit point mort, ou qu'il étoit monté au Ciel en corps & en ame.

Nous ajouterons ici une remarque aſſez curieuſe, touchant la maniere naturelle dont Moïſe a pu ſçavoir l'hiſtoire depuis la création du monde, par le moyen de huit perſonnes ſeulement, qui ont pu ſe communiquer les choſes de bouche l'une à l'autre, quoiqu'entre Adam & Moïſe il y ait eu près de 25 ſiecles. Ces huit perſonnes ſont Adam, Mathuſalem, Sem, (fils de Noé) Abraham, Iſaac, Jacob, Lévi, (grand-pere d'Amram) & Amram, pere de Moïſe. Cela ſe verra facilement dans la table qui ſuit, mais dont la chronologie n'eſt cependant pas la même que celle que nous

avons ſuivie dans l'article qu'on vient de lire. Cette circonſtance, qui provient de ce que l'Auteur de la Table a ſuivi un ordre chronologique différent, ne fait rien au fond de la choſe.

		Ans du monde.	*Avant J. C.*
Adam	né,		
	mort,	930.	3105.
Mathuſala	né,	688.	3347.
	mort,	1656.	2379.
Sem	né,	1559.	2476.
	mort,	2158.	1877.
Abraham	né,	2039.	1996.
	mort,	2213.	1822.
Iſaac	né,	2139.	1896.
	mort,	2318.	1817.
Jacob	né,	2199.	1836.
	mort,	2345.	1690.
Lévi	né,	2283.	1750.
	mort,	2420.	1615.
Amram	né,	2390.	1645.
	mort,	2526.	1509.
Moïſe	né,	2464.	1571.
	mort,		

Moïſe avoit 62 ans quand ſon pere mourut; ainſi, cet Hiſtorien ſacré a pu ſçavoir d'Amram, ce qu'Amram avoit appris de Lévi; & l'on peut remonter de la ſorte juſqu'à Adam.

MOISSONNEURS [Chanſon des]. (*a*) Théocrite & ſes Scholiaſtes, Apollodore cité par l'un d'eux, Phavorinus, Pollux, Athénée, Héſychius & Suidas, font mention de cette eſpece de Chanſon, & la nomment la Chanſon de Lityerſès, ou ſimplement le Lityerſe, nom qu'elle tiroit de Lityerſès, fils naturel de Midas, & Roi de Célenes en Phrygie. Ce fut un Prince féroce, fort adonné aux travaux de la campagne, & ſurtout à ceux de la moiſſon. Il obligeoit les étrangers de moiſſonner avec lui & autant que lui; ceux qui n'en avoient pas la force, étoient mis à mort; enfin, il fut tué lui-même par Hercule, du vivant de Midas.

Jules Scaliger accuſe ici les Mythologues d'anachroniſme, prétendant que Midas & Hercule ne furent jamais contemporains; mais, il n'en donne aucune preuve, & rien n'empêche, ce nous ſemble, qu'ils n'aient pu vivre dans le même-tems. Quoi qu'il en ſoit, le poëte Soſithéus ou Soſibius eſt le plus ancien Ecrivain connu qui ait marqué ce ſynchroniſme, & parlé des aventures de Lityerſès. On a ſur ce ſujet un fragment d'une de ſes tragédies, rapporté en partie par Athénée & par Tzetzès, & en entier par un Scholiaſte de Théocrite. Ménandre parloit auſſi de Lityerſès chantant au retour de la moiſſon.

Pollux dit que le Lityerſe étoit une chanſon de deuil qu'on chantoit autour de l'aire & des gerbes, pour conſoler Midas de la mort de ſon fils. La Chanſon n'étoit donc point une Chanſon Grecque dans ſon origine. Auſſi

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 348. *& ſuiv.*

Pollux la met-il au rang des Chanſons étrangeres ; & il ajoute qu'elle étoit particuliere aux Phrygiens, qui avoient reçu de Lityerſès l'uſage de l'agriculture. Le Scholiaſte de Théocrite aſſure que de ſon tems les Moiſſonneurs de Phrygie chantoient encore les éloges de Lityerſès, comme d'un excellent Moiſſonneur.

Si le Lityerſe a été dans ſon origine une Chanſon étrangere aux Grecs, qui rouloit ſur les éloges d'un Prince Phrygien, on doit reconnoître que les Moiſſonneurs de la Grece n'adopterent que le nom de la Chanſon, & qu'il y eut toujours une grande différence entre le Lityerſe Phrygien & le Lityerſe Grec. Ce dernier ne parloit guere ni de Lityerſès, ni de Midas, à en juger par l'Idylle dixieme de Théocrite, où le Poëte introduit un Moiſſonneur qui, après avoir dit : *Voyez ce que c'eſt que la Chanſon du divin Lityersès*, la rapporte ainſi partagée en ſept couplets.

» Cérès, qui multipliez les » grains & les épis, faites que » cette moiſſon réuſſiſſe & qu'el- » le ſoit des plus abondantes.

» Vous, qui faites les ger- » bes, ayez ſoin de les bien » lier, de peur que les paſſans » ne diſent : Miſérables ouvriers, » voilà du bien perdu.

» Que le tas de vos gerbes ſoit » expoſé au vent du nord ou du » couchant ; c'eſt le moyen de » faire gonfler les épis.

» Vous, qui battez le bled, » évitez le ſommeil du midi ; » c'eſt l'heure où le grain ſe » détache plus aiſément de la » tige.

» Les Moiſſonneurs doivent » commencer leur travail au » réveil de l'alouette, finir » quand elle ſe couche, & de- » venir comme inſenſibles à la » chaleur.

» Enfans, que le ſort de la » grenouille eſt à déſirer ; elle » ne s'embarraſſe point qui lui » donnera à boire, elle en a » toujours abondamment.

» Il vous ſied bien, homme » avare, de ne donner pour » nourriture à vos ouvriers que » des lentilles. Prenez garde » de vous bleſſer la main en » voulant partager une graine » de cumin. »

Telles ſont les paroles que Théocrite fait chanter à un Moiſſonneur. Si ces vers doivent être regardés comme un morceau de Poëſie, plutôt que comme un véritable Lityerſe, ils ſervent toujours à faire voir le goût, le ſtyle, & la matiere ordinaire des Chanſons des Moiſſonneurs.

La Chanſon du Lityerſe paſſa en proverbe dans la Grece, pour marquer, dit Éraſme, une Chanſon qu'on chantoit à contre-cœur ou par force.

MOLA ASINARIA. (*a*) Lorſqu'on eut trouvé l'uſage des

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 360.

meules, on les fit tourner par des ânes, auxquels on bandoit les yeux ; delà eſt venue l'expreſſion *Mola Aſinaria*.

MOLA, pâte conſacrée. C'étoit une pâte, faite avec de la farine & du ſel, dont on frottoit le front des victimes avant que de les égorger dans les ſacrifices. On appelloit cette pâte *Mola*, en un ſeul mot, ou *Mola Salſa* ; delà vient que le mot *immolare* ne ſignifie pas proprement immoler la victime, mais la préparer à être égorgée.

MOLADA, *Molada*, (*a*) Μωλαδὰ, ville de Paleſtine dans la tribu de Siméon. Elle avoit d'abord été donnée à la tribu de Juda ; mais, enſuite, elle fut cédée à celle de Siméon. D. Calmet penſe que c'eſt la même que Malatha ou Malathis, marquée dans la notice de l'Empire, ou Maceloth, dont il eſt parlé dans le livre des nombres. Cette ville étoit dans la partie la plus méridionale de Juda. Saint Jérôme lit Méloda.

MOLATHI, *Molathi*, (*b*) Μωυλαθὶ, ville de Paleſtine. Berzellaï, pere d'Hadriel, étoit de cette ville.

MOLCHOM, *Molchom*, (*c*) Μαλχὰς, le quatrieme des enfans que Saharaïm eut de Hodès ſa femme.

MOLECH, *Molech*. *Voyez* Moloch.

MOLES, *Molæ*, Déeſſes des Meûniers. On les croyoit filles de Mars, parce qu'il écraſe les hommes comme le bled. On appelloit auſſi Moles les ſtatues coloſſales, qu'on élevoit en l'honneur des Dieux.

On donnoit encore chez les Romains le nom de Mole à une eſpece de mauſolée, bâti en maniere de tour ronde ſur une baſe quarrée, iſolée avec colomnes en ſon pour-tour, & couvert d'un dôme.

Le Mole de l'empereur Adrien, aujourd'hui le château Saint Ange, étoit le plus grand & le plus ſuperbe ; il étoit couronné d'une pomme de pain de cuivre dans laquelle étoit une urne d'or, qui contenoit les cendres de l'Empereur.

Antoine Labaco donne un plan & une élévation du Mole d'Adrien, dans ſon livre d'architecture.

MOLID, *Molid*, Μωλὰ, (*d*) fut fils d'Abiſur & d'Abihaïl.

MOLION, *Molion*, Μολίων, (*e*) fidele écuyer de Tymbrée, fut renverſé par Ulyſſe au ſiege de Troie.

MOLIONE, *Molione*, Μολίονη, mere des Molionides. *Voyez* Molionides.

MOLIONIDES, *Molionides*, (*f*) ſurnom de deux freres nommés l'un Euryte, & l'autre Ctéatus, & tous deux fils d'Actor & de Molione, ou, ſelon

(*a*) Numer. c. 33. v. 25, 26. Joſu. c. 15. v. 26. c. 19. v. 2.
(*b*) Reg. 2. c. 21. v. 8.
(*c*) Paral. L. 1. c. 8. v. 9.
(*d*) Paral. L. 1. c. 2. v. 29.
(*e*) Homer. Iliad. L. XI. v. 321, 322.
(*f*) Pauſ. p. 289, 290, 479.

d'autres, de Neptune & de Molione.

Hercule, ayant déclaré la guerre à Augé, ne put exécuter aucune entrepriſe conſidérable, parce que les fils d'Actor qui étoient à la fleur de leur âge & pleins de courage, rendoient tous ſes deſſeins inutiles. Environ ce tems-là, les Corinthiens indiquerent leurs jeux iſthmiques avec promeſſe de ſûreté pour tous ceux qui voudroient y aſſiſter. Les fils d'Actor ſe mirent en chemin pour s'y rendre; Hercule qui en fut averti, alla les attendre auprès de Cléone, & leur dreſſa une ambuſcade où ils périrent. Leur mort fut bientôt ſçue, mais l'auteur en étoit ignoré; Molione leur mere fit tant qu'elle le découvrit. Auſſitôt les Éléens envoyerent prier les Argiens d'en faire juſtice, ils s'adreſſoient aux Argiens, parce qu'Hercule demeuroit alors à Tirynthe. Ceux-ci ayant laiſſé le crime impuni, les Éléens ſupplierent les Corinthiens d'interdire les jeux Iſthmiques à tous les Argiens, pour les punir de ce qu'ils protégeoient un criminel qui en avoit violé les franchiſes & les privileges. Mais, les Corinthiens n'ayant pas eu plus d'égard à leurs prieres, on dit que Molione frappa de ſa malédiction tous ceux de ſes citoyens qui à l'avenir oſeroient aſſiſter aux jeux Iſthmiques, & la crainte d'encourir cette malédiction eut tant d'empire ſur l'eſprit des Éléens, qu'encore du tems de Pauſanias ceux d'entr'eux qui s'exerçoient pour diſputer le prix aux jeux de la Grece, s'abſtenoient des jeux Iſthmiques.

Les Molionides avoient épouſé les deux filles de Dexaménus, roi d'Olene. Euryte laiſſa un fils nommé Talpius; & Créatus, un autre, appellé Amphimacus, qui regnerent tous deux en Élide, avec Agaſthene, fils d'Augias. La Fable dit que les Molionides étoient deux célebres conducteurs de chariots, qui avoient deux têtes & quatre mains, mais un corps ſeulement, & qui agiſſoient avec une parfaite intelligence.

MOLIONS, *Moliones*, (*a*) nom qu'Homere donne aux deux fils d'Actor. Ce Poëte dit qu'ils étoient encore jeunes, & n'avoient pas beaucoup d'expérience pour la guerre, lorſqu'ils parurent à la tête de tous les peuples de l'Élide, infanterie & cavalerie. Neſtor leur auroit fait mordre la pouſſiere ſous ſes coups, ſi Neptune, qui paſſoit pour leur véritable pere, ne les eût délivrés de ſes mains, en les tirant de la mêlée, & en les couvrant d'un épais nuage qui les déroba à ſa fureur. Il n'auroit pas été vraiſemblable, dit Madame Dacier, que Neſtor eût tué les deux Molions, qui, quoique jeunes, étoient déjà

(*a*) Homer. Iliad. L. XI. v. 706, & ſeq.

très-vaillans ; voilà pourquoi Homere a recours à cette fiction, que Neptune les déroba à la poursuite de Nestor.

MOLOCH, *Moloch*, (*a*) Μολὸχ, un des principaux Dieux de l'orient, étoit honoré par les Ammonites, qui le représentoient sous la figure monstrueuse d'un homme & d'un veau.

Le nom de Moloch signifie Roi ; & celui de Melchom, leur Roi. Moïse défend en plus d'un endroit aux Israëlites de consacrer leurs enfans à Moloch, en les faisant passer par le feu en l'honneur de ce faux Dieu ; il veut qu'on punisse de mort celui qui aura contrevenu à cette ordonnance ; & Dieu menace d'arrêter l'œil de sa colere sur cet homme, & de l'exterminer du milieu de son peuple. Il y a beaucoup d'apparence que les Hébreux étoient adonnés au culte de cette Divinité dès avant leur sortie d'Égypte, puisqu'Amos, & après lui S. Étienne, leur reprochent d'avoir porté dans le désert la tente du dieu Moloch. Salomon bâtit un temple à Moloch sur le mont des Oliviers ; & Manassé, long tems après, imita son impiété, en faisant passer son fils par le feu en l'honneur de Moloch. C'étoit principalement dans la vallée de Topheth & d'Hennon, à l'orient de Jérusalem, que s'exerçoit le culte impie que les Juifs rendoient à Moloch, en lui sacrifiant leurs enfans, & en les faisant passer par le feu en son honneur.

Quelques-uns ont cru que l'on se contentoit de faire sauter ces enfans par-dessus un feu dédié à Moloch, pour les consacrer par-là à ce faux Dieu, & pour les purifier par cette lustration, usitée dans d'autres rencontres parmi les Payens. Il y en a qui pensent qu'on les faisoit passer entre deux feux vis-à-vis l'un de l'autre, pour le même dessein. Enfin, d'autres soutiennent que l'on brûloit réellement les enfans à l'honneur de Moloch. L'Écriture fournit plusieurs preuves de cela, puisqu'elle dit d'une maniere très-expresse, que les Hébreux immoloient quelquefois leurs enfans aux démons, à Moloch, aux Dieux étrangers. Et même au quatrieme livre des Rois, il est dit expressément que les habitans de Sépharvaïm brûloient leurs enfans par le feu, en l'honneur d'Anamélech & d'Adramélech leurs Dieux, qui sont sans doute les mêmes que le dieu Moloch des Ammonites. Nous ne voudrions pas cependant assurer qu'on brûlât toujours réellement les enfans en l'honneur de ce faux Dieux ; & peut-être

(*a*) Levit. c. 20. v. 2. *& seq.* Reg. L. III. c. 11. v. 7. L. IV. c. 17. v. 31. c. 21. v. 6. Paral. L. I. c. 20. v. 2. Amos. c. 5. v. 26. Actu. Apost. c. 7. v. 43. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 251, 328. Tom. II. pag. 430 *& suiv.* Tom. III. p. 78. *& suiv.* Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 382. Mem. de l'Acad. des Inscript. & Belh. Lett. Tom. III. p. 54, 69.

que quand il eſt ſimplement marqué qu'on faiſoit paſſer par le feu, cela veut dire, en quelques endroits, faire ſauter par deſſus les flammes, ou paſſer promptement entre deux feux. Mais, nous ſommes perſuadés que pour l'ordinaire les adorateurs de Moloch immoloient leurs enfans, & les faiſoient mourir en l'honneur de cette Divinité.

Les Rabbins aſſurent que l'idole de Moloch étoit de bronze, aſſiſe ſur un thrône de métal, ornée de la Couronne royale, ayant la tête d'un veau, & les bras étendus comme pour embraſſer quelqu'un. Lorſqu'on vouloit lui immoler des enfans, on échauffoit cette ſtatue en dedans par un grand feu; & lorſqu'elle étoit toute brûlante, on mettoit entre ſes bras les miſérables victimes, qui y étoient bientôt conſumées par l'excès de la chaleur. Mais, afin qu'on n'entendît pas les cris de ces enfans, on faiſoit un grand bruit de tambours & autres inſtrumens autour de l'idole. C'étoit même de ce bruit que la vallée où ſe commettoient ces abominations, étoit nommée la vallée du Topheth, comme qui diroit la vallée du Charivari. D'autres diſent que la ſtatue avoit les bras étendus & penchés vers la terre, en ſorte que quand on mettoit un enfant entre ſes bras, il tomboit auſſitôt dans un grand feu, qui étoit allumé aux pieds de la ſtatue.

David, ayant conquis le païs des Ammonites, prit la couronne de leur dieu Melchom, ou ſimplement, il prit la couronne de leur Roi, qui peſoit un talent d'or, & il s'en fit pour lui-même une Couronne. Le talent Hébreu peſoit trois mille ſicles, ou cent vingt-cinq livres Romaines. Ce poids eſt exceſſif pour une Couronne royale. On croit donc que ce Prince ne la portoit pas ſur ſa tête, mais qu'il la fit ſuſpendre ſur ſon trône au-deſſus de ſa tête, ou que le talent d'or dont parle l'Écriture, ne marque pas le poids de la Conronne, mais ſa valeur. Elle étoit d'or, & ornée de pierreries comme l'inſinue le livre des Paralipomenes. Ces pierreries en augmentoient conſidérablement le prix; mais, ſon poids étoit comme celui d'une Couronne royale ordinaire. C'eſt le ſentiment de quelques Interpretes.

Les Sçavans ont cherché à découvrir quel pouvoit être ce Moloch. Quelques-uns ont cru, avec Antoine Fonſéca, qu'il étoit le même que Priape. Gérard Voſſius s'eſt efforcé de prouver qu'il étoit le Soleil; mais, l'opinion la plus commune eſt que ce Dieu étoit le même que Saturne; & on appuie cette prétention ſur la conformité des ſacrifices humains, qu'on offroit également à Moloch & à Saturne; & comme ce dernier eſt Abraham, il n'eſt pas douteux que le premier n'ait été formé ſur ce que les Païens avoient appris de l'hiſtoire de

ce ſaint Patriache. C'eſt ainſi qu'en ont raiſonné Selden, le pere Kirker, Béger & pluſieurs autres; mais, perſonne n'a prouvé cette opinion avec plus de force qne M. Fourmont. Moloch, dit-il, étoit une fournaiſe, ainſi que l'ont toujours cru les Orientaux. Or, cette idée étoit priſe de la fournaiſe qu'on diſoit avoir été allumée dans Ur, ville des Chaldéens, pour y faire périr Abraham, ainſi que le racontent les Rabbins; & comme le nom de cette ville eſt le même que celui du feu, au lieu de dire que ce ſaint Patriarche étoit ſorti de Ur des Chaldéens, on publia qu'il avoit été tiré du feu, ou de la fournaiſe.

Dans les ſacrifices de Moloch, on offroit des enfans; n'eſt-ce pas là une imitation du ſacrifice d'Iſaac, que les Païens ont toujours cru avoir été exécuté à la lettre? Aux victimes humaines on en mêloit d'autres dans les ſacrifices de Moloch, comme des tourterelles ou des colombes, une brebis ou un agneau, un belier ou des chevres, un veau, un taureau, & on y ajoutoit de la farine. D'où cela peut-il être pris, demande M. Fourmont? C'eſt, dit-il, que l'hiſtoire du Patriarche préſentoit tout cet appareil. Prenez, dit Abraham, une géniſſe de trois ans, un belier auſſi de trois ans, une tourterelle & une colombe. Qu'on ajoute à cela le belier qui fut immolé à la place d'Iſaac, la farine, ou plutôt les pains cuits ſous la cendre, dont il eſt parlé dans l'hiſtoire de ce même Patriarche, & le veau qu'il fit tuer dans le feſtin qu'il donna aux Anges; & il ſera bien difficile de ne pas convenir que toutes les circonſtances des ſacrifices qu'on offroit à Moloch, étoient une expreſſion des aventures d'Abraham.

A toutes ces preuves on pourroit en ajouter une autre. Les noms de Moloch & de Melchom, qui étoient donnés au même Dieu, ſignifient le Roi. Or, les Auteurs profanes ont cru qu'Abraham avoit été Roi. Diſons encore que le nom de Baal ou Bel, qui étoit, ſelon l'Écriture-Sainte, le même que Moloch, ſignifioit le Seigneur, titre qu'on donne aux Souverains.

Pour comprendre ce que nous venons de rapporter des différentes ſortes de victimes qu'on immoloit à Moloch, il eſt bon d'avertir que c'eſt ſur l'autorité des Rabbins que les Modernes l'ont cru. Voici, ſelon Paul Fage, ce qu'ils ont débité ſur ce ſujet. La ſtatue de Moloch étoit une figure creuſe, dans laquelle on avoit ménagé ſept eſpeces d'armoires. On en ouvroit une pour offrir de la farine, une autre pour des tourterelles, une troiſieme pour y immoler une brebis, une quatrieme pour y ſacrifier un belier, la cinquieme pour un veau, la ſixieme pour un bœuf, & la ſeptieme enfin pour y enfermer un enfant qu'on y faiſoit brûler.

Ces ſept eſpeces de chambres,

renfermées dans la ſtatue de Moloch, ont un rapport trop ſenſible à ce qu'on diſoit des ſept portes de Mithras, par leſquelles il falloit paſſer pour être initié à ſes myſterés, pour ne pas croire que c'eſt ſur le modele de ce Dieu, que les docteurs Hébreux ont formé la deſcription de la ſtatue de Moloch; ſoit que ce Dieu fût réellement le Soleil parmi les Ammonites, comme Mithras l'étoit chez les Perſes; ſoit qu'il repréſentât Saturne, comme le veulent les Sçavans que nous avons nommés, c'eſt à-dire, la planete qui porte ce nom. Car, il ne faut jamais oublier que c'eſt par le culte des aſtres, que l'idolâtrie commença parmi les peuples de l'orient.

Quoi qu'il en ſoit, ceux qui prétendent que Moloch étoit le même que Saturne, ne manquent pas de preuves pour appuyer leur ſentiment. En effet, le Saturne adoré par les Carthaginois, avoit beaucoup de reſſemblance avec le dieu des Ammonites, puiſque, ſelon Diodore de Sicile, il étoit repréſenté par une figure de bronze, dont les mains étoient renverſées & penchées vers la terre, de maniere que quand on mettoit un enfant entre ſes bras pour le lui conſacrer, il tomboit dans le moment ſur un braſier allumé aux pieds de l'Idole, où il étoit bientôt conſumé.

Rien n'eſt plus célebre dans l'antiquité que les ſacrifices de victimes humaines offertes à Saturne, non-ſeulement à Carthage, & dans pluſieurs autres endroits de l'Afrique, comme le remarque Minucius Félix, mais auſſi dans la Phénicie, quoique ce Dieu y fût repréſenté d'une maniere différente de celle dont nous venons de parler, puiſqu'on mettoit à ſa ſtatue des yeux & des aîles, comme on le voit dans un fragment de de Sanchoniathon; & cette barbare coutume d'offrir à ce Dieu ces ſortes de victimes, dura juſqu'au tems de Tibere, ainſi que le rapporte Tertullien.

Ceux, qui veulent que Moloch ſoit le Soleil, ont pour leur opinion des preuves encore plus fortes, ainſi qu'on peut le voir dans le ſecond livre de l'origine & du progrès de l'idolâtrie, de Gérard Voſſius. D. Calmet prétend que Moloch repréſentoit également le Soleil & la Lune.

Nous croyons avoir trouvé le moyen d'accorder ces différens ſentimens, en diſant que Moloch étoit une de ces Divinités que les Grecs ont nommées Panthées, & qu'il repréſentoit parmi les Ammonites les ſept planetes. La preuve de cette opinion eſt tirée des ſept cellules qu'on avoit ménagées dans ſa ſtatue, & des ſept ſortes de ſacrifices qu'on lui offroit. En effet, s'il n'avoit été que le Soleil ou Saturne, à quel deſſein auroit-on pratiqué ces ſept petites chambres, & pourquoi lui auroit-on offert tant de victimes? C'étoit donc les ſept

planetes qu'on honoroit parmi les Ammonites, dans la ſeule idole de Moloch, & on offroit à chacune les victimes que la ſuperſtition lui avoit conſacrées.

MOLOÈS, *Moloes*, Μολόης, (*a*) fleuve de Grece, dans le voiſinage du mont Cithéron. C'eſt Hérodote qui en fait mention ; & Ortélius croit que ce pourroit être le Molus de Plutarque.

MOLON, *Molon*, Μόλων, (*b*) Préteur, dont il eſt fait mention dans une des harangues de Démoſthene.

MOLON, *Molon*, Μόλων, (*c*) gouverneur de la Médie pour Antiochus le Grand, avoit un frere nommé Alexandre. *Voyez* Alexandre, ſeigneur de la cour d'Antiochus le Grand.

MOLON, *Molon*, Μόλων, (*d*) étoit, ſelon Plutarque, pere d'Apollonius, fameux orateur Grec. Plutarque ſe trompe. Au lieu de dire Apollonius, fils de Molon, il devoit dire Apollonius Molon ; car, Molon n'étoit qu'un ſurnom d'Apollonius.

MOLORCHUS, *Molorchus*, (*e*) vieux paſteur du païs de Cléone, dans le royaume d'Argos au Péloponnèſe, reçut honnêtement chez lui Hercule qui paſſoit par-là. Ce Héros, pour reconnoître le plaiſir qu'il avoit reçu de ce vieillard, tua en ſa faveur le lion Néméen, qui ravageoit tout le païs des environs. En mémoire de ce bienfait, on inſtitua en l'honneur de Molorchus, des fêtes qui furent appellées de ſon nom Molorchéennes.

MOLOSIA, *Moloſia*. *Voyez* Moloſſide.

MOLOSSE, *Moloſſus*, terme de poëſie Grecque & Latine. C'eſt le nom d'une meſure ou pied de vers, compoſé de trois longues, comme *audīrī*, *cāntābānt*, *vītūtēm*. Il avoit pris ce nom ou des Moloſſes, peuple d'Epire, ou de ce que dans le temple de Jupiter Moloſſien, on chantoit des Odes dans leſquelles ce pied dominoit, ou encore parce qu'on les chantoit en l'honneur de Moloſſus, fils de Pyrrhus & d'Andromaque ; d'autres veulent que ce ſoit parce que les Moloſſes, en allant au combat, chantoient une chanſon guerriere, dont les vers étoient preſque tous compoſés de ſyllabes longues. Les Anciens appelloient encore ce pied *Volumnius*, *Extemipes*, *Hippius* & *Chanius*.

MOLOSSES, *Moloſſi*, (*f*) peuple de Grece dans l'Epire. Ils eurent pour chef, ou un fils de Néoptoleme, comme le di-

(*a*) Herod. L. IX. c. 56.
(*b*) Demoſth. Orat. in Polycl. p. 1084.
(*c*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 344. *& ſuiv.*
(*d*) Plut. T. I. p. 862.
(*e*) Virg. Georg. L. III. v. 19.
(*f*) Plut. Tom. I. pag. 15, 123, 383. Plin. Tom. I. pag. 188, 189. Strab. p. 321. *& ſeq.* Tit. Liv. L. VIII. c. 24. L. XLV. c. 26. Corn. Nep. in Themiſt. c. 8. Pauſ. pag. 641, 642. Juſt. L. VII. c. 6. L. XVII. c. 3. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 151. *& ſuiv.*

ſent Scymnus de Chio & le ſcholiaſte de Pindare, ou Néoptoleme lui-même, comme Pindare ſemble le ſuppoſer. Leur établiſſement dans l'Epire fut poſtérieur à celui des Chaoniens.

» Quelques Hiſtoriens racontent, dit Plutarque, qu'après » le déluge Phaëton fut le premier qui régna ſur les Theſprotes & les Moloſſes, & » que ce Prince fut un de ceux » qui vinrent en Epire avec Pélaſgus. D'autres rapportent » que Deucalion & Pyrrha, » après avoir bâti le temple de » Dodone, s'établirent dans le » païs des Moloſſes. Pluſieurs » ſiecles après, Néoptoleme, » fils d'Achille, y étant venu » avec beaucoup de troupes, » s'empara de tout le païs, & » laiſſa après lui une longue » ſucceſſion de Rois, qui furent » appellés les Pyrrhides; car, » dans ſon enfance, il avoit eu » le ſurnom de Pyrrhus. »

Les Moloſſes avoient dans leur païs le fameux oracle de Dodone. Pline leur donne deux fleuves, l'Aphas & l'Arachthus. Anactorie, ſuivant le même Pline, étoit une ville de leur dépendance, ainſi que Pandoſie, dont il ne reſtoit que le nom du tems de cet Auteur.

Les Moloſſes dans les auteurs Grecs ſont appellés Μολοττοί, *Molotti*. Tite-Live nomme leur païs Moloſſide. » L. Anicius » paſſa, dit-il, dans la Moloſſide, dont il ſoumit toutes » les villes, à l'exception de » Paſſaron, de Tecmon, de » Phylace & d'Horréum. »

On voyoit à Delphes, un âne de bronze, conſacré par les Ambraciotes, au ſujet d'une victoire qu'ils remporterent ſur les Moloſſes durant la nuit. Car, on raconte que les Moloſſes s'étoient mis en embuſcade la nuit pour ſurprendre les Ambraciotes, & qu'un âne que l'on conduiſoit à la ville ayant trouvé une âneſſe en ſon chemin ſe mit à s'égayer & à braire autour d'elle. Ce bruit, joint à celui que le conducteur de l'âne faiſoit de ſon côté, donna l'allarme aux Moloſſes; ils ſortirent de leur embuſcade; en même-tems, les Ambraciotes, avertis de leur mauvais deſſein, tomberent ſur eux & les taillerent en pieces.

MOLOSSES, *Moloſſus*, autre peuple de Grece, dans la Theſſalie, ſelon Victorinus le Grammairien.

MOLOSSES [les chiens], *canes Moloſſi*. *Voyez* Moloſſus.

MOLOSSIA, *Moloſſia*. *Voyez* Moloſſide.

MOLOSSIDE, *Moloſſis*, contrée d'Epire. Il y en a qui l'appellent Moloſia; & d'autres, Moloſſia. Les habitans ſe nommoient Moloſſes. *Voyez* Moloſſes.

Ce païs, ſelon Pinet, prend aujourd'hui le nom de Pandoſia.

MOLOSSIQUE, *Moloſſica*,

(*a*) ſorte de danſe en uſage chez les Anciens. Voilà à peu près ce que nous en ſçavons.

MOLOSSUS, *Moloſſus*, (*b*) Μολοσσός, ſurnom de Jupiter. Ce Dieu étoit ainſi ſurnommé, parce que les Moloſſes lui rendoient un culte particulier.

MOLOSSUS, *Moloſſus*, (*c*) Μολοσσός, fils de Pyrrhus & d'Andromaque, ne monta ſur le trône de ſon pere qu'après la mort d'Hélénus. Il donna ſon nom aux peuples ſur leſquels il regnoit.

MOLOSSUS, *Moloſſus*, (*d*) Μολοσσός, capitaine Athénien, ſuccéda à Phocion dans le commandement des troupes. Mais, il fit regretter ſon prédéceſſeur; car, il fit la guerre de maniere qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis. On voyoit ſon tombeau dans l'Attique ſur le chemin qui conduiſoit d'Athenes à Éleuſis.

MOLOSSUS, *Moloſſus*. *Voyez* Alexandre I, roi d'Epire.

MOLOSSUS, *Moloſſus*, (*e*) nom d'un des chiens d'Actéon. En général, les chiens Moloſſes étoient fort renommés. Les Romains en faiſoient un cas particulier.

MOLOTTES, *Molotti*. *Voyez* Moloſſes.

MOLPADIE, *Molpadia*, (*f*) Μολπαδία, Amazone, qui, ſelon quelques-uns, tua d'un coup de javelot Antiope autre Amazone qui étoit avec Théſée.

MOLPADIE, *Molpadia*, Μολπαδία, connue auſſi ſous le nom d'Hémithée. *Voyez* Hémithée.

MOLPHÉE, *Molpheus*, (*g*) périt dans le combat qui ſe donna à la cour de Céphée, à l'occaſion du mariage de Perſée avec Andromaque. Molphée fut attaqué par Perſée lui-même qui le renverſa d'un coup qu'il lui porta dans la cuiſſe.

MOLUS, *Molus*, Μόλος, (*h*) fleuve de Grece, quelque part dans la Béotie. Plutarque dit que L. Sylla dreſſa un trophée dans l'endroit où Archélaüs avoit commencé à plier ou à fuir ſur les bords du Molus. Ortélius ſoupçonne que c'eſt le même fleuve que Plutarque nomme plus haut Morius, ou que du moins ils n'étoient pas éloignés l'un de l'autre.

MOLUS, *Molus*, Μόλος, (*i*) fut pere de Mérion, un des capitaines Grecs qui partirent pour le ſiege de Troie.

MOLUS, *Molus*, (*k*) un des enfans de Minos II, roi de Crete.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 311.
(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 364.
(*c*) Pauſ. p. 19.
(*d*) Plut. Tom. I. pag. 747. Pauſ. p. 67.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 320.
(*f*) Plut. T. I. p. 13.
(*g*) Ovid. Metam. L. V. c. 5.
(*h*) Plut. T. I p. 463.
(*i*) Homer. Iliad. L. X. v. 269, 270.
(*k*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 296.

MOLYCRICUM. *Voyez* Molycrie.

MOLYCRIE, *Molycria*, (*a*) Μολυκρία, Μολύκρειᾶ, ville de Grece, que les uns mettent dans l'Étolie, & d'autres dans le païs des Locriens Ozoles. Comme ces deux païs étoient limitrophes, la même ville a pu appartenir dans un tems à l'un, & dans un autre tems à l'autre. Thucydide fait de Molycrie une colonie des Corinthiens.

Les auteurs Grecs varient beaucoup dans la maniere d'écrire le nom de cette ville. On lit dans Diodore de Sicile Μολυκρία, *Molycria*; dans Thucydie, Μολυκρεῖον, *Molycreium*, que le Traducteur Latin convertit mal-à-propos en Molycricum; dans Pauſanias, Μολύκρειον, *Molycrium*, & Μολυκρία, *Molycria*; dans Strabon, Μολυκρεῖα, *Molycreia*, & Μολυκρία, *Molycria*.

Cette ville fut aſſiégée & priſe par les Étoliens, l'an 425 avant Jeſus-Chriſt; elle n'étoit pas éloignée de Naupacte. On dit que les meurtriers d'Héſiode, ayant été obligés de s'enfuir de cette derniere ville, ſe retirerent à Molycrie, & que là ayant violé la ſainteté du temple de Neptune, ils payerent la peine due à leur impiété.

Strabon dit que Molycrie étoit une petite ville d'Étolie, ſituée près d'Antirrhium; & dans un autre endroit, que les monts Taphiaſſus & Chalcis étoient au-deſſus de Molycrie. Enfin, il dit encore dans un autre endroit: » Enſuite Macy-» nie, après cela Molycrie, » & auprès Anthirrium qui fait » la ſéparation de l'Étolie & » de la Locride. »

MOLYCRIUM. *Voyez* Molycrie. *Voyez* auſſi Rhium ou Rium.

MOMEMPHIS, *Momemphis*, Μώμεμφις, (*b*) ville d'Égypte. Les habitans de cette ville honoroient Vénus d'un culte particulier, & avoient une vache ſacrée, comme ceux de Memphis avoient leur bœuf Apis. Il ſe donna près de Momemphis une bataille ſanglante, où le roi Pſammitichus défit tous les Rois qui s'étoient réunis contre lui, & dont quelques-uns furent tués dans le combat.

MOMEMPHITES, *Momemphitæ*, Μωμεμφίται, les habitans de Momemphis. *Voyez* Momemphis.

MOMIE, *ou* MUMIE, (*c*) *Mumia*, ſquelette ou cadavre embaumé ou deſſéché à la maniere des Égyptiens.

Ménage, après Bochart, décrive ce mot de l'Arabe *Mumia*, qui vient de *Muin*, cire. Saumaiſe le tire d'*Amomum*, ſorte de parfum. Cependant, d'autres Auteurs croient qu'en Arabe le mot *Mumia* ſignifie un corps embaumé ou aromatiſé.

(*a*) Diod. Sicul. pag. 317. Thucyd. pag. 156, 240. Pauſ. pag. 291, 589. Strab. pag. 427, 451, 460. Plin. Tom. I. p. 190.

(*b*) Strab. p. 803. Diod. Sicul. p. 48.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bernard. de Montf. Tom. V. p. 177.

A proprement parler, la Momie n'eſt point le cadavre, mais la compoſition avec laquelle il eſt embaumé; cependant, ce mot ſe prend ordinairement pour ſignifier le cadavre même.

L'art de préparer les Momies eſt ſi ancien, qu'il étoit en uſage en Égypte dès avant le tems de Moïſe. Le cercueil dans lequel on les enfermoit, étoit de bois de ſycomore, qui, comme on l'a trouvé, ſe conſerve ſain pendant l'eſpace de 3000 ans; mais, cet arbre eſt fort différent de notre ſycomore.

Les Momies, dit-on, ont été miſes en uſage pour la premiere fois dans la médecine, par un médecin Juif, qui prétendit que la chair des cadavres ainſi embaumés, étoit un excellent remede contre pluſieurs ſortes de maladies, principalement contre les contuſions, pour prévenir l'amas & la coagulation du ſang. Les Turcs empêchent, autant qu'il leur eſt poſſible, le tranſport des Momies d'Égypte en Europe.

Il y a deux ſortes de corps qu'on appelle Momies. Les premiers ſont des ſquelettes deſſéchés par la chaleur du ſoleil, & préſervés par ce moyen de la putréfaction. On en trouve fréquemment dans les déſerts ſablonneux de la Libye. Quelques uns prétendent que ce ſont des ſquelettes des cadavres qui ont été enterrés dans ces déſerts, afin de pouvoir les conſerver en entier ſans les embaumer; d'autres, que ce ſont des ſquelettes de voyageurs étouffés & accablés par les nuées de ſable, qu'élevent dans ce déſert de fréquens ouragans. Quoi qu'il en ſoit, ces Momies ne ſont d'aucun uſage en médecine, & on ne les conſerve que pour la curioſité.

Les Momies de la ſeconde eſpece ſont des corps tirés des foſſes ou catacombes qui ſe trouvent près du grand Caire, & où les Égyptiens enfermoient les cadavres, après les avoir embaumés. Ce ſont-là ces Momies qu'on recherche avec tant de ſoin, & auxquelles on a attribué des vertus ſi extraordinaires.

» On voit encore aujourd'hui, dit D. Bernard de » Montfaucon, beaucoup de » ces corps embaumés, enveloppés de pluſieurs bandes de » toile; on appelle ces corps » les Momies d'Égypte. Pluſieurs cabinets en conſervent, » & l'on en déterre tous les » jours; elles ont ordinairement au goſier une piece » d'or pour payer la barque de » Charon. Outre la premiere » enveloppe de toile à pluſieurs tours, il y en a par» deſſus une autre toute peinte » & chargée d'Hiéroglyphes & » de Dieux Égyptiens. Ces » corps ſe trouvent ordinairement dans des caiſſes de bois, » auſſi toutes peintes d'Hiéroglyphes & de figures de Divinités Egyptiennes. »

On aſſure que toutes les Mo-

mies qui ſe vendent dans les boutiques des marchands, ſoit qu'elles viennent de Veniſe ou de Lyon, ſoit qu'elles viennent directement du levant par Alexandrie, ſont factices, & qu'elles ſont l'ouvrage de certains Juifs qui, ſçachant le cas que font les Européens des vraies Momies d'Égypte, les contrefont en deſſéchant des ſquelettes dans un four, après les avoir enduits d'une poudre de myrrhe, d'aloès caballin, de poix noire, & d'autres drogues de vil prix & mal-ſaines.

Il paroît que quelques charlatans François ont auſſi un art particulier de préparer des Momies. Leur méthode eſt aſſez ſimple. Ils prennent le cadavre d'un pendu, en tirent la cervelle & les entrailles, deſſechent le reſte dans un four, & le mettent tremper dans la poix fondue & d'autres drogues, pour les vendre enſuite comme de vraies Momies d'Égypte.

Paré a fait un traité fort curieux ſur les Momies, où il explique tous les abus qu'on en fait, & démontre qu'elles ne peuvent être d'aucun uſage dans la médecine.

Sérapion & Matthiolus, après lui, ſont du même ſentiment.

Ces deux Auteurs prétendent que les Momies d'Égypte même ne ſont que des corps embaumés avec le piſſaſphalte.

MOMIME, *Momimus*. Julien l'Apoſtat, dans ſon IV^e. diſcours ſur le ſoleil, dit que les Phénicens d'Édeſſe donnent deux aſſeſſeurs au Soleil, Momime & Azize. Iamblique, précepteur de Julien, diſoit que Momime étoit Mercure, & Azize Mars.

MOMUS, *Momus*, Μῶμος, (*a*) fils du Sommeil & de la Nuit, paſſoit pour le Dieu de la raillerie & des bons mots. Satyrique juſqu'à l'excès, il ne laiſſoit rien échapper, & les Dieux & Jupiter même étoient l'objet de ſes plus ſanglantes railleries. Perſonne ne l'a peint avec plus de fidélité & de naïveté que Lucien; & on peut voir dans le conſeil des Dieux, où il s'agiſſoit de chaſſer ceux qui étoient étrangers, & qui s'étoient introduits mal-à-propos dans le Ciel, de quelle maniere Momus en parle, & combien peu il les ménage. C'eſt au reſte de cette maniere de reprendre les vices & les défauts des autres, que Momus tire ſon nom. Μῶμος veut dire reproche, réprimande, raillerie.

On dit qu'ayant été choiſi par Neptune, par Vulcain & par Minerve, pour juger de l'excellence de leurs ouvrages, il les blâma tous trois. Il trouva mauvais que Neptune, qui avoit fait le taureau, ne lui eût pas mis les cornes devant les yeux pour frapper plus ſûrement, ou du moins aux épaules pour don-

(*a*) Lucian. T. I. pag. 42, 548, 549. Tom. II. p. 183. & *ſeq.* p. 949. & *ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 112, 195, 347. T. V. p. 265. 266.

ner des coups plus forts. La maiſon de Minerve lui ſembla mal bâtie, parce qu'elle n'étoit pas aſſez mobile pour être tranſportée ailleurs, lorſqu'on auroit un mauvais voiſin. Quant à l'homme de Vulcain, il vouloit qu'on fît une petite fenêtre au cœur, pour laiſſer voir ſes penſées les plus ſecretes; quoiqu'à dire vrai, Vitruve attribue cette derniere penſée à Socrate.

MONA, *Mona*, M*, (*a*) iſle ſituée, ſelon Jules Céſar, entre l'Hibernie & la grande Bretagne. Jules Céſar n'eſt pas le ſeul des Anciens qui en ait fait mention. Ptolémée & Pline en ont auſſi parlé. Xiphilin écrit Monna; & Jornandès Memma, apparemment par corruption.

Cette iſle étoit puiſſante du tems des Romains, & ſervoit ſouvent d'aſyle aux transfuges. Le général Suétonius Paulinus forma le deſſein d'en faire la conquête l'an de Jeſus-Chriſt 61. Mona n'eſt ſéparée de la grande Bretagne, que par un bras de mer fort étroit, & de peu de profondeur. Suétonius Paulinus fit conſtruire des bateaux plats pour tranſporter ſon infanterie; la cavalerie paſſa à gué, ou, lorſqu'il ſe trouvoit trop d'eau, en mettant les chevaux à la nage.

La deſcente fut diſputée par les Barbares. Le rivage étoit bordé de troupes, dont l'aſpect avoit quelque choſe d'effrayant. Parmi les rangs ſerrés d'hommes armés couroient çà & là des femmes, en vrai appareil de Furies, en habillement lugubre, les cheveux épars, des torches ardentes à la main. Tout autour paroiſſoient des Druides, qui levant les mains au Ciel faiſoient des prieres pour la victoire de leurs compatriotes, & des imprécations contre l'ennemi. La nouveauté de ce ſpectacle étonna d'abord les ſoldats Romains, qui demeurerent quelque tems immobiles. Mais bientôt animés par les exhortations de leur Général, & s'encourageant les uns les autres à ne point craindre des femmes forcenées & des Prêtres fanatiques, ils avancent, gagnent du terrein, renverſent l'épée à la main grand nombre de Barbares, & les font périr dans leurs propres flammes. Le reſte ſe diſſipa par la fuite. Suétonius Paulinus vainqueur établit une garniſon dans l'iſle, & coupa les bois conſacrés à des ſuperſtitions inhumaines. Car, ces peuples étoient dans l'uſage d'immoler leurs priſonniers aux pieds des autels, & de conſulter les Dieux par les entrailles de ces malheureuſes victimes.

Le général Romain n'eut pas le tems d'affermir ſa nouvelle conquête, ayant été obligé de repaſſer dans la grande Bretagne, pour y réprimer ceux

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. p. 169. Ptolem. L. II. c. 2. Plin. Tom. I. pag. 210, 223. Tacit. Annal. L. XIV, c. 29, 30. in Juli. Agric. c. 14, 18. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 338, 339. Tom. IV. p. 47, 48.

d'entre

d'entre les habitans qui s'étoient révoltés ; mais, ce que Suétonius Paulinus n'avoit pu exécuter, Jul. Agricola l'exécuta heureuſement. Ce dernier ſe trouvant un jour près de l'iſle de Mona, réſolut de s'en emparer. Mais, comme la réſolution étoit ſubite, il n'avoit point de vaiſſeaux. Son eſprit de reſſource & ſon courage y ſuppléerent. Nous avons déjà remarqué que la mer étoit baſſe & étroite entre la grande Bretagne & Mona ; & Jul. Agricola avoit parmi ſes auxiliaires des Bretons anciennement ſoumis, qui connoiſſoient les gués, & qui étoient accoutumés à paſſer à la nage avec armes & bagages les bras de mer de peu de largeur & les rivieres. Il leur ordonna de faire le trajet, après s'être débarraſſés de leurs bagages. Ils exécuterent cet ordre ; & les ennemis, qui comptoient ſur leur barriere naturelle, & qui ne ſoupçonnoient pas que l'on pût ſe paſſer de flotte pour venir à eux, furent étrangement ſurpris de cette attaque imprévue. Ils crurent que nul obſtacle n'étoit invincible pour ceux qui ſçavoient ainſi faire la guerre, & ils prirent le parti de ſe ſoumettre & de demander la paix.

Cette iſle ſe nomme aujourd'hui Angleſey. On lui donne quatre-vingt milles de tour, & elle contient environ deux cens mille arpens, dix-huit cens quarante maiſons, & ſoixante-quatorze paroiſſes. Il n'y a que deux villes, Beaumaris à cent quatre-vingt-quatre milles de Londres, & Newborough. Mais, avant que les Gallois euſſent été ſubjugués par les Anglois, Aberfraw, en Latin *Gudivia*, qui n'eſt à préſent qu'un village, étoit la principale ville de l'iſle, & la réſidence des Princes de la partie ſeptentrionale de Galles. Holy-Héad eſt le lieu où ſe tiennent les paquebots établis pour l'Irlande, ſelon un Géographe moderne. Cette iſle obéiſſoit à des Rois particuliers, connus ſous le nom de rois de Vénédotie, avant que les princes de Galles s'en fuſſent rendu maîtres. Elle eſt diviſée en ſix hundreds. On y recueille quantité de bled, & l'on en tire beaucoup de bétail, qui ſe nourrit dans de beaux pâturages.

MONABIA, *ou* MONAPIA. *Voyez* Monaœda.

MONAŒDA, *Monaœda*, Μοναῖδα, (*a*) iſle ſituée au nord de celle de Mona, entre l'Hibernie & la grande Bretagne. Pline l'appelle Monapia, qu'il faut lire Monabia, ſelon Cambden. Oroſe dit Menavia, que quelques exemplaires changent en Mevania. Bede dit auſſi Menavia.

C'eſt aujourd'hui Man. Cette iſle a environ trente milles en longueur, quinze dans ſa plus grande largeur, & huit dans la

(*a*) Ptolem. L. II. c. 2. Plin. T. I. p. 223.

moindre. L'air y eſt froid, & le terroir fertile en avoine. Le bétail, le gibier & le poiſſon y ſont en grande abondance. Elle contient cinq villes ou bourgs. Rushin en eſt la capitale.

Il y avoit dans l'iſle un Évêque, dont le ſiege avoit été érigé par le Pape Grégoire IV. Sa juriſdiction ſpirituelle s'étendoit ſur les petites iſles voiſines; il eſt à préſent de la religion Anglicane, & fait ſa réſidence à Balacuril.

Cette iſle a eu quelque-tems titre de Royaume, & des Rois, dont la domination s'étendoit ſur les autres iſles voiſines. On en peut voir la ſucceſſion dans une chronique conſervée & publiée par Cambden.

Les habitans ont une langue particuliere, leurs loix & leurs coutumes, & même leur monnoie. Les femmes ne ſortent jamais du logis, ſans être enveloppées dans le même linge qui doit leur ſervir de ſuaire après leur mort. Celles qui ont mérité la mort, ſont couſues dans un ſac & précipitées du haut d'un rocher dans la mer.

MONARITE, *Monarite*, (*a*) Μοναρίτης, nom que Strabon donne à une eſpece de vin que l'on recueilloit dans la Mélitene. Ce vin ne le cédoit point au meilleur de la Grece.

MONAULE, *Monaulus*, (*b*) Μόναυλος, eſpece de flûte, dont il eſt parlé dans Athénée.

MONDA. *Voyez* Munda.

MONDE, *Mundus*, (*c*) Μόνδος, nom, qui, ſelon Plutarque, étoit donné au foſſé que l'on tiroit autour du lieu, où l'on vouloit bâtir une ville. *Voyez* Mundus.

MONDE, *Mundus*, Κόσμος, terme, auquel nous donnons pluſieurs ſignifications.

1.° Monde ſe prend pour l'univers entier, ſçavoir, le ciel & la terre, y compris les aſtres, les planetes, en un mot tous les ouvrages de Dieu, que Moïſe renferme dans le premier chapitre de la Géneſe, *In principio creavit Deus cœlum & terram*, & dans tout le détail de la création.

2.° Monde ſe dit auſſi du globe terreſtre. En ce ſens, ſi un voyageur, partant de Cadix ou de Seville, alloit à Porto-Bello dans la nouvelle Eſpagne, & delà s'embarquant à Panama, paſſoit aux Philippines & revenoit en Eſpagne, ou par la Chine, l'Empire Ruſſien, la Pologne, l'Allemagne & la France, ou par les Indes, la Perſe, la Turquie & la Méditerranée, on diroit de lui qu'il a fait le tour du Monde.

3.° Comme la connoiſſance que les Anciens avoient du Monde, ſe bornoit à l'hémiſphere où ſont l'Europe, l'Aſie, & l'Afrique, on s'eſt accoutumé à donner le nom de Monde

(*a*) Strab. p. 535.
(*b*) Athen. p. 174.
(*c*) Plut. T. 1. p. 230.

à un ſeul hémiſphere, & on a appellé l'ancien Monde l'hémiſphere que l'on connoiſſoit déjà anciennement, & nouveau Monde celui que l'on venoit de découvrir.

4.° Monde ſignifie ſouvent une partie du globe terreſtre. Par exemple, on dit tous les peuples du Monde Chrétien, pour dire des parties du Monde où la Religion Chrétienne eſt dominante.

Le Monde dans le premier ſens a été appellé par les Grecs Coſmos, κοσμος, d'où eſt venu le mot *Coſmographie*. L'étude, qui ſe propoſe la connoiſſance de tout l'univers, renferme l'Aſtronomie, qui eſt la ſcience des révolutions céleſtes, & la Géographie, qui s'applique à connoître le globe terreſtre. Notre but n'eſt pas de donner ici un cours complet d'Aſtronomie; cela mérite d'être traité dans un ouvrage fait exprès. Mais, ceux qui ſe ſerviront de ce Dictionnaire, auront ſans doute beſoin d'avoir au moins une connoiſſance ébauchée de l'arrangement de l'univers, & nous allons tâcher de leur en donner le plus briévement qu'il ſera poſſible, une notion qui les mette au moins en état d'entendre les Auteurs qui en parlent.

Syſtemes des révolutions des corps Céleſtes.

Les Chaldéens paſſent pour avoir inventé l'Aſtronomie. La vie paſtorale qu'ils menoient, les obligeoit de veiller la nuit; un grand loiſir, de vaſtes plaines qui leur offroient un horizon libre & découvert, la curioſité naturelle à l'homme, tout les conduiſoit à cette étude. Ils firent dans la ſuite d'aſſez grands progrès pour en tirer des avantages réels. Les autres peuples, qui virent l'utilité dont étoit cette ſpéculation aux Chaldéens, étudierent le ciel à leur exemple. Le ciel eſt un ſpectacle commun à toutes les nations de la terre. On impoſa des noms aux aſtres, & d'après les remarques que l'on faiſoit ſur le tems, qu'ils employoient à faire leurs révolutions, on ſe fit des regles pour prédire ſûrement leurs abſences & leurs retours, & cette étude devint une ſcience.

Il étoit naturel que les changemens qui arrivent dans le ciel, par rapport à la ſituation des planetes & des étoiles fixes, les frappaſſent & leur donnaſſent quelque envie d'en connoître l'économie. Ils voyoient des étoiles, qui gardoient toujours entre elles la même ſituation, & d'autres qui en changeoient par rapport à celles auprès deſquelles on les avoit vues auparavant.

On appella Étoiles fixes celles qui ſont toujours à la même place les unes à l'égard des autres, & Planetes ou errantes, car ces deux mots ſignifient la

même chose, celles qui ont un cours indépendant de celui des autres étoiles.

On considéra ces étoiles fixes comme attachées à un ciel, dont le mouvement les entraînoit toutes ; mais, comme chaque planete avoit un mouvement particulier, on donna à chacune un nouveau ciel auquel elle étoit attachée. Le mouvement circulaire parut le plus propre; ainsi, on imagina les cieux comme autant de cercles, auxquels la terre tenoit lieu de centre. On balança long-tems sur le rang qu'on devoit leur donner. On plaça enfin les planetes autour de la terre en autant de cercles, selon cet ordre, la Terre, la Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne, & enfin le Ciel des étoiles fixes. Tel est le système de Ptolémée.

Des phénomenes ne s'accordoient point avec ces cercles concentriques, c'est-à-dire, avec ces cieux que l'on supposoit également distans dans toute leur circonférence, & auxquels un même point, comme, par exemple, le centre de la terre, servoit de centre commun. Les planetes paroissoient tantôt plus proches & tantôt plus éloignées de la terre. On inventa des excentriques, c'est-à-dire, des cercles qui enfermoient la terre, mais sans qu'elle en fût le centre. A mesure que par quelque nouvelle réforme on croyoit avoir remédié à un défaut, quelque phénomene causoit un nouveau dérangement, & c'étoit toujours à recommencer. Les excentriques satisfaisoient pour le mouvement irrégulier des planetes; mais, il survenoit des cometes qui coupoient ces cieux; il fallut refaire toute la machine.

Quelques-uns regardant le Soleil & la Lune comme ayant une supériorité sur les planetes, les mirent au-dessus de toutes les autres ; mais, les éclipses dérangerent cet ordre. On jugea qu'une étoile, qui, en passant, nous empêche d'en voir une autre, doit être entre elle & nous, & parconséquent plus proche de nous que celle dont elle nous ôte la vue. On observa que la Lune, étant entre la terre & le Soleil, nous déroboit sa lumiere, & on en concluoit qu'elle est plus voisine de la terre que le Soleil. On remarqua que Mercure est quelquefois dans le disque du Soleil, & on décida qu'il est entre nous & lui. A force d'observer, on régla l'ordre des planetes & des cieux où elles font leur tour; ce tour s'appelle période, terme qui vient d'un mot Grec qui signifie la même chose.

On ne convient pas aisément du nombre des cieux ; on se contenta d'abord d'en donner un à chaque planete, ce qui fait le nombre de sept, & un huitieme qui emportoit les étoiles fixes; mais, comme on remarqua que toute cette vaste étendue, dont la terre est en-

vironnée, fait un tour d'Orient en Occident, on fit un neuvieme ciel que l'on ſuppoſa entraîner par un mouvement pareil toute la machine de l'univers. On lui ſuppoſa deux pivots imaginaires, ſur leſquels elle tourne chaque jour comme une roue ſur ſon aiſſieu. Ces pivots ſont ce qu'on appelle les poles du Monde. Ce qui donna lieu de penſer ainſi, ce fut que l'on remarqua certaines étoiles qui ne décrivent qu'un très-petit cercle autour des deux points pris dans le ciel, & que les autres étoiles décrivent un plus grand cercle, à proportion qu'elles s'éloignent de l'un de ces points, de ſorte que le plus grand eſt à diſtance égale de l'un & de l'autre.

Mais, avec le tems, on s'apperçut que les planetes ont un mouvement différent ſur des lignes qui ne ſont point paralleles avec celles de la ſphere des étoiles fixes; c'eſt l'origine de l'écliptique. On trouva un ſecond mouvement, & on fit un autre ciel pour le leur imprimer. Ces deux cieux ſont ce qu'on appelle le premier & le ſecond Cryſtallin; car, ç'auroit été une extrême imperfection à un ciel d'avoir deux mouvemens oppoſés; mais, comme ces deux cieux devoient avoir chacun un mouvement différent, dont l'un entraîne toute la machine d'Orient en Occident, & l'autre reporte les planetes & les comètes d'Occident en Orient, on s'aviſa d'un neuvieme ciel, qui, par ſon mouvement d'Orient en Occident, fortifiât celui des deux Cryſtallins. En un mot, les cieux coutoient ſi peu, que l'on en ajouta un dixieme ſur ce que l'on remarqua un troiſieme mouvement dans l'univers; & ce troiſieme ciel fut appellé le premier mobile.

Voici un autre embarras. On s'aviſa d'examiner par les regles de la trigonométrie les diſtances des planetes à la terre; & à force de calculs on trouva que le ciel des étoiles fixes, ou le firmament, pouvoit avoir vingt-ſept mille ſix cens ſoixante fois deux cens millions de lieues ou à peu près. Or, en ſuppoſant que ce ciel fait tous les jours ce tour en vingt-quatre heures, cela produit une rapidité qui effraye l'imagination.

De plus, tous ces mouvemens que l'on ſuppoſe partir des cieux ſupérieurs qui les impriment aux cieux inférieurs, ont des différences dont ce ſyſtême ne peut rendre de bonnes raiſons. Comment le premier mobile fait-il en vingt-quatre heures tout cet effroyable chemin dont nous venons de parler? Comment le ciel de Saturne a-t-il beſoin de vingt-neuf ans, cent quinze jours & trois heures pour faire le ſien? Pourquoi Jupiter met-il préciſément onze ans, trois cens treize jours & quatorze heures à achever ſon tour? Mars met au ſien trois cens vingt-un jours & vingt-deux heures. Le So-

leil, ſelon ce même ſyſtême, y emploie un an entier; Vénus met au ſien ſept mois & demi ou deux cens vingt-quatre jours; & enfin Mercure, quatre-vingt-huit jours. Eſt-il bien conforme à la raiſon que des mouvemens ſi différens ſoient l'effet d'un ſeul & unique premier mobile, & que Mercure, par exemple, ait beſoin de quatre-vingt-huit jours pour décrire un cercle qui eſt moins qu'un atôme, en comparaiſon du cercle que décrit tous les jours le premier mobile, qui, pourtant le fait dans la quatre-vingt-huitieme partie du tems qu'il faut à Mercure pour parcourir cet atôme?

Ce n'eſt pas tout. Les éclipſes ont fait connoître que toutes les planetes n'ont aucune lumiere par elles-mêmes; elles n'en ont qu'autant qu'elles en reçoivent du Soleil, & cette lumiere les abandonne auſſitôt qu'elle eſt interceptée par un corps opaque, tel qu'eſt une autre planete qui ſe rencontre entre elle & le Soleil. Delà il s'en ſuit que des ſept planetes du ſyſtême de Ptolémée, il y en a ſix qui n'ont aucune lumiere que celle du Soleil qu'elles réfléchiſſent, & que le Soleil que l'on y compte ne reſſemble en rien aux ſix autres, ſi ce n'eſt dans le chemin qu'on lui fait faire au-deſſus de la Lune, de Mercure, & de Vénus, & au-deſſous de Mars, de Jupiter & de Saturne. En échange la terre eſt un corps opaque, qui n'a de lumiere que celle qu'elle reçoit du Soleil; & à cet égard elle eſt bien plus propre que lui à être une planete, ou, ce qui eſt la même choſe, un globe errant. Cette notion de corps opaque, attachée aux ſix planetes, fait aſſez ſentir que ni le nom d'étoiles, ni celui d'aſtres ne leur conviennent point.

Il y a encore plus. Mercure & Vénus ſont très-mal placés par rapport au Soleil. Selon le ſyſtême de Ptolémée, Vénus en eſt plus proche que Mercure, ce qui ſe trouve faux par l'expérience. Mercure ſe perd quelquefois dans l'orbe du Soleil, & ne ſort preſque point de ſes rayons; ce qu'on ne peut pas dire de Vénus. Si les cieux de Mercure & de Vénus ſont tels que le ſyſtême les repréſente entre ceux de la Lune & du Soleil, comment expliquer les phénomenes de ces deux planetes, qui paroiſſent quelquefois au-deſſus du Soleil & quelquefois au-deſſous.

Une planete ſemble quelquefois ſuivre l'ordre des ſignes du Zodiaque, d'Occident en Orient, & alors on dit qu'elle eſt directe. D'autre fois elle ſemble aller contre l'ordre des ſignes d'Orient en Occident, & alors on dit qu'elle eſt retrograde. Enfin, il y a telle ſituation où l'on croiroit qu'elle ne change point de place, & qu'elle eſt arrêtée au même lieu du Zodiaque, & alors on dit qu'elle eſt ſtationnaire. La néceſſité d'expliquer tout cela, a jetté dans l'ancienne Aſtrono-

mie quantité de cercles qui ſe croiſent les uns les autres, dont les uns ſont concentriques, c'eſt-à-dire, tirés d'un même centre, les autres excentriques, c'eſt-à-dire, tirés d'un centre particulier, & cela pour trouver un apogée & un périgée, c'eſt-à-dire, un point de la circonférence du cercle, qui ſoit plus éloigné de la terre, & un autre point oppoſé, qui en ſoit plus proche.

Les Anciens, voyant tout l'univers en mouvement, ſoupçonnerent que la terre pouvoit n'être pas dans un repos abſolu. Philolaüs, diſciple de Pythagore, enſeignoit qu'elle ſe meut véritablement; ainſi, l'opinion du mouvement de la terre n'eſt pas nouvelle. Les uns, comme Nicétas, ſe contentent de la faire tourner ſur ſon axe. Cicéron dit au quatrieme livre de ſes Queſtions Académiques: » Nicétas de Syracuſe, comme » le rapporte Théophraſte, » croit que le Ciel, le Soleil, » la Lune, les Étoiles, enfin » tous les corps ſupérieurs ſont » arrêtés & en repos, & que » rien au Monde n'eſt en mouvement, hors la terre qui » tourne fort vîte autour de » ſon axe & produit les mêmes » effets que ſi, la terre étant » en repos, le ciel étoit en » mouvement. » Peut-être faut-il ſe prêter un peu au témoignage de Théophraſte & de Cicéron, & que l'un ou l'autre n'a pas pris à la rigueur le vrai ſens de Nicétas. Il y a apparence que Nicétas ne donnoit à la terre que le mouvement diurne, c'eſt-à-dire, la révolution en vingt-quatre heures, qui, par le tour qu'elle fait ſur ſon axe, produit le même effet que ſi les cieux tournoient effectivement autour d'elle. Nicétas laiſſoit vraiſemblablement aux corps céleſtes leur mouvement particulier. Diogene Laërce dit qu'il y en a qui croyent que Philolaüs eſt le premier qui ait dit que la terre ſe meut ſur une ligne circulaire; d'autres aſſurent qu'Icétas [c'eſt Nicétas] de Syracuſe eſt l'auteur de ce ſentiment.

Laiſſons parler Bernier, abbréviateur de Gaſſendi. » Entre » les Anciens les uns vouloient » que la terre, dans le centre » du M nde, tournât autour » de ſon aiſſieu d'Occident en » Orient, qu'elle fît un circuit » entier en vingt-quatre heures, » & que le ſoleil & les autres » aſtres ſembloient à cauſe de » cela tourner dans ce même » eſpace de tems d'Orient en » Occident. C'étoit là le ſentiment d'Ecphantus, Pythagoricien, d'Héraclide Ponticus, de Platon dans ſa jeuneſſe & de quelques autres, » & c'eſt ainſi qu'ils s'expliquoient. »

Pour nous nous croyons qu'il en faut retrancher Héraclide de Pont, dont l'opinion, comme on le verra dans la ſuite, revient à un ſyſtême bien différent de celui de Philolaüs.

» D'autres, pourſuit Bernier, » faiſoient principalement deux

» choſes immobiles. D'un côté, » la ſphere des étoiles fixes, » qu'ils conſidéroient comme » les murailles du Monde, & » de l'autre le ſoleil qu'ils met- » toient dans le centre du Mon- » de, le nommant la garde de » Jupiter & le foyer de l'Uni- » vers ; il faiſoient mouvoir les » planetes dans cet eſpace qui » eſt entre les étoiles fixes & » le ſoleil, & entre les plane- » tes ils plaçoient la terre, à » laquelle ils attribuoient le » mouvement diurne autour de » ſon propre aiſſieu, & le mou- » vement annuel autour du ſo- » leil. C'eſt ainſi qu'expliquoit » la choſe Philolaüs, Ariſtar- » que de Samos, Platon dans » ſa vieilleſſe, Séleucus le Ma- » thématicien & pluſieurs au- » tres. »

Il y a un paſſage dans Plutarque, dont Gaſſendi a tiré une partie de ſes détails. Le voici : » Quelques-uns croyent que la » terre eſt immobile. Le Py- » thagoricien Philolaüs croit » qu'elle tourne en rond autour » du feu du ſoleil par un cercle » oblique, à la maniere du ſo- » leil & de la lune. Héraclide » de Pont & Ecphantus le Py- » thagoricien attribuent le mou- » vement à la terre, de manie- » re qu'elle ne ſort point de ſa » place, mais qu'elle tourne » autour de ſon centre ſur ſon » axe d'Occident en Orient, » comme ſur une roue. Le pre- » mier, continue Plutarque, » fait tourner la terre autour » du ſoleil, & lui fait décrire » un cercle ; le ſecond la fixe, » & la fait tourner au même » lieu ſur elle-même ſans avan- » cer, comme une roue qui » tourneroit ſur un axe fixe- » ment attaché à une murail- » le. »

Mais, il eſt à craindre que Plutarque n'ait mal pris le ſentiment d'Héraclide & des Pythagoriciens. Ceux-ci, au rapport d'Ariſtote, qui devoit connoître leur ſentiment, mettoient le ſoleil au centre du Monde, & la terre entre les étoiles ; de ſorte que tournant autour de ce centre, elle fait l'année & le partage des jours & des nuits. Cette aſtronomie Pythagoricienne tomba avec la ſecte de Pythagore qui s'éteignit peu à peu. Marin le Tyrien travailla beaucoup ſur cette matiere ; & Ptolémée, profitant des recherches de tous ceux qui avoient écrit avant lui, aſſembla le ſyſtême qui s'eſt longtems conſervé, & que l'on a appellé de ſon nom.

La maniere Méthodique dont il eſt traité, l'accrédita. Celui de Philolaüs n'étoit développé nulle part ; il étoit diſperſé de côté & d'autre. Ceux, qui vouloient étudier l'Aſtronomie, avoient recours aux écrits de Ptolémée, & en devenant ſes écoliers ils devenoient ſes partiſans. Voilà comme ſon ſyſtême a prévalu ſur celui de Philolaüs.

Le ſcrupule fit tort à l'Aſtronomie. Les Payens ayant donné aux planetes les noms de leurs

Divinités, comme Saturne, Jupiter, &c., les Chrétiens eurent horreur d'une ſcience qui ne peut s'en paſſer. Ils ne ſongerent qu'à calculer chaque année le tems Paſchal.

L'aſtronomie Judiciaire, à laquelle tout le Monde s'adonna, & qui fut regardée comme une magie, décrédita encore l'Aſtronomie.

A la naiſſance des lettres, l'Aſtronomie reprit ſon crédit. A meſure que les Grecs, chaſſés de Conſtantinople & réfugiés en Italie, y rapporterent le goût de la docte antiquité que les invaſions des Barbares y avoient éteint, on reprit la lecture des Anciens, & on chercha dans leurs livres que l'on retrouvoit, les ſciences qui avoient été négligées. Ptolémée fut le flambeau de ceux qui s'adonnerent à l'Aſtronomie. Ils y trouvoient des principes rangés dans un ordre dogmatique, & avec un air de démonſtration. Il ſuffiſoit d'abord de bien étudier cet Auteur, pour être cenſé grand Aſtronome.

Mais, ce même ſyſtême, après avoir ſervi à former des Aſtronomes, les jetta dans d'étranges embarras. A force d'étudier le Ciel, ils y trouverent des Phénomenes dont le ſyſtême ne rendoit aucune raiſon plauſible. Cette multitude de cercles Concentriques, Excentriques, d'Épicycles, & d'autres reſſources inſuffiſantes, imaginées pour ſauver un ſyſtême qui s'écrouloit, tout cela, en ſe multipliant à l'infini, trouva des gens qui s'en dégoûterent. On ſongea à avoir un ſyſtême plus ſatisfaiſant, plus uni, & qui expliquât les Phénomenes d'une maniere plus ſimple & plus naturelle.

Vers le milieu du quinzieme ſiecle, le cardinal Nicolas de Cuſa eſſaya de rendre le mouvement à la terre; mais, diſtrait par d'autres études, il ſe borna à riſquer ſon ſentiment, qui ne fit aucune fortune. George de Peurbach, né aux confins de la Baviere & de l'Autriche, contemporain de Cuſa, s'attacha de plus en plus à Ptolémée, qu'il tâcha de perfectionner. Son diſciple Jean Muller, plus connu ſous le nom de *Regiomontanus*, travailla dans les mêmes principes que Peurbach, & fit un grand nombre d'obſervations utiles, mais toujours dans l'ancien ſyſtême.

Enfin, parut Nicolas Copernic, homme incomparable, au jugement de Ticho-Brahé, bon juge ſur cette matiere. Né à Thorn, dans la Pruſſe Polonoiſe, le 19 Février 1473, il n'avoit que quatre ans, lorſque Jean Muller mourut. Il voyagea en Italie, & augmenta ſes connoiſſances par le commerce qu'il eut avec les plus ſçavans Aſtronomes de ce tems. Il donna même à Rome des leçons de Mathématiques qui lui attirerent un grand concours d'Auditeurs. De retour dans ſa patrie, il fut pourvu d'un canonicat à

Fravenberg. Il vécut juſqu'à l'âge de ſoixante-dix ans, & paſſa toute ſa vie à perfectionner les idées qu'il avoit ſur les révolutions céleſtes.

Quelque ſoin que Peurbach & Muller euſſent pris d'attacher au ſyſtême de Ptolémée, des corrections qui en réparoient les défauts les plus groſſiers Copernic n'alla pas bien loin ſans s'appercevoir qu'un édifice auſſi ruineux, & qu'il falloit étayer de tous côtés, ne pouvoit être l'image fidelle d'un ouvrage auſſi parfait que celui de l'Univers.

Le ſyſtême de Philolaüs le frappa; à ſon exemple, il plaça au centre du Monde le ſoleil deſtiné à l'éclairer, & trouvant que les autres planetes étoient des corps opaques comme la terre, & ne laiſſoient pas de décrire de grands cercles par leurs révolutions, il la fit tourner avec elles. Pour rendre ce ſyſtême complet, il y travailla toute ſa vie. Trente-ſix ans ne furent pas trop pour examiner ſon nouvel arrangement des corps céleſtes ſur les obſervations; & ce qui devoit le flatter beaucoup c'eſt qu'elles s'expliquent avec une grande facilité, en ſuppoſant la juſteſſe de l'ordre qu'il a établi. Les choſes mêmes, dont le ſyſtême de Ptolémée ne peut rendre aucune raiſon vraiſemblable, n'ont plus aucune difficulté dans celui de Copernic.

En effet, dans l'opinion commune, dit Gaſſendi, on ne ſçauroit rendre raiſon pourquoi les planetes ſont toujours rétrogrades dans l'oppoſition avec le ſoleil, toujours directes dans la conjonction, jamais en d'autres lieux & en d'autres tems. Dans l'hypothèſe de Copernic, il faut de toute néceſſité que la choſe arrive ainſi.

Dans l'opinion commune, on ne ſçauroit expliquer pourquoi Mars, Jupiter & Saturne ſont plus grands dans l'oppoſition que dans tout autre tems. Dans l'hypothèſe de Copernic, on voit clairement que c'eſt parce que la terre paſſe alors très-proche d'eux.

Un Aſtronome, diſciple de Ptolémée, ſera bien en peine de dire pourquoi le ſoleil & la lune ne paroiſſent jamais ni rétrogrades ni ſtationnaires. Un Copernic dira, ſans être fort embarraſſé, que c'eſt parce que la lune nous ſuit par-tout; qu'elle tourne avec nous quelque part que nous ſoyons; & que nous-mêmes tournant autour du ſoleil, il faut abſolument qu'il paroiſſe avancer, ſelon la ſuite des ſignes. Il en eſt ainſi de quantité d'autres phénomenes qui s'expliquent preſque d'eux-mêmes à quiconque ſuit l'hypothèſe de Copernic, & qui ſont une ſource d'obſcurités pour les Aſtronomes qui ſuivent le ſyſtême de Ptolémée.

Selon Copernic, le ſoleil occupe le centre du Monde.

Autour de ce centre, eſt l'orbite de Mercure, ou le cercle que cette planete décrit en qua-

tre-vingts jours ; après ce cercle, eſt celui de Vénus qui le décrit en neuf mois.

Enſuite vient le cercle de la terre, qui le décrit en un an ; le globe de la terre eſt lui même le centre d'un autre cercle, beaucoup plus petit, que la lune décrit en un mois lunaire.

Le cercle qui ſuit, eſt celui de Mars, qui le décrit en deux ans.

Le cercle de Jupiter vient enſuite, & cette planete met douze ans à le décrire.

Enfin vient le cercle de Saturne, qui emploie trente ans à faire une de ſes révolutions.

Tous ces cercles ſont enfermés dans une derniere ſphere, où ſont les étoiles fixes.

Cette ſphere eſt immobile, ſelon Copernic, dont nous empruntons ici le calcul pour le tems que chaque planete met à parcourir la ſphere à laquelle elle paroît attachée. Ce calcul a été enſuite réduit à une plus grande préciſion.

Il traita cette ſcience, ſelon ſes lumieres, & prévit que l'ancien préjugé empêcheroit la plûpart des hommes de s'y rendre, & que les partiſans de l'Aſtronomie commune ſe révolteroient contre une hypothèſe qui rendoit inutiles tous ces cercles confus & embarraſſés, qui leur avoient tant coûté à faire ou à apprendre, & qui ne ſuffiſoient pas pour rendre raiſon des phénomenes.

Cependant, le livre étoit fait, & l'Auteur n'oſoit encore le publier. En vain il ſe voyoit raſſuré par Tideman Giſius, évêque de Culm, & par Nicolas Schonberg, cardinal de Capoue, qui l'invitoient à publier ſes recherches. Il prit enfin ſon parti, & dédia ce fameux livre au pape Paul III, le fit imprimer à Nuremberg l'an 1543, & mourut la même année avec la réputation d'un Eccléſiaſtique vertueux & très-orthodoxe ſur les matieres de la foi.

Par malheur ſon livre paroiſſoit dans un tems où tous les nouveaux ſentimens étoient ſuſpects ; on ne parloit par-tout que de réformation

Il n'eſt pas étonnant qu'en de pareilles circonſtances, on fit ſcrupule d'admettre d'abord une hypothèſe, ancienne à la vérité, mais tenue long-tems cachée par les Pythagoriciens qui l'avoient imaginée, & mépriſée dès qu'on l'avoit montrée au public, parce qu'elle étoit dénuée de démonſtrations qui l'appuient. Les Théologiens augmenterent le ſcrupule, ils rapporterent des paſſages de l'Écriture, où les Écrivains ſacrés s'expriment en des termes, qui étant pris à la lettre, ſont contraires à l'hypothèſe du mouvement de la terre. Cela porta bien des gens à la rejetter, ſans vouloir examiner ſi elle étoit plus conforme que l'autre aux révolutions céleſtes.

Ticho-Brahé, charmé d'ailleurs de la beauté & de la juſteſſe de cette hypothèſe, tâcha d'en ôter ce qui effarouchoit

les Théologiens. Ce fut en conſervant le mouvement des planetes autour du ſoleil, qui eſt au centre de leurs orbites, & en ôtant néanmoins le ſoleil du centre du Monde, & le faiſant tourner lui-même autour de la terre qui occupe ce centre, de maniere qu'il entraîne avec lui autour d'elle, tous les cieux dont il eſt lui-même environné. La lune, qui ne doit point quitter la terre, a ſon petit cercle inſcrit dans celui qui eſt décrit par le ſoleil. Mais, comme dit M. de Fontenelle, ce ſyſtême ne peut-être propre tout au plus qu'à ſoutenir l'immobilité de la terre, quand on a bien envie de la ſoutenir & nullement à la perſuader.

Cependant, les ſervices éclatans que Tycho-Brahé avoit rendus à l'Aſtronomie, le grand nombre d'éleves qu'il avoit formés, & l'eſtime publique que lui marquerent les plus grands Princes de ſon tems, tout cela concourut à mettre ſon ſyſtême en vogue. Le nord l'adopta, & il fit une aſſez belle fortune pendant quelque tems.

Il s'en falloit bien cependant que le ſyſtême de Copernic fût abandonné. Des Catholiques d'une orthodoxie irréprochable l'examinerent, & charmés de ſa ſimplicité merveilleuſe, ſe déclarerent en ſa faveur. Les objections aſtronomiques par leſquelles on l'attaqua, furent ſans force; il ne fut plus queſtion que de ſçavoir ſi la foi n'y couroit aucun danger. On répondit aux paſſages de l'Écriture, & on prétendit que les Auteurs ſacrés, n'ayant parlé des choſes qui ont rapport à l'aſtronomie que par occaſion & en paſſant, n'avoient pas dû en parler d'une maniere que le peuple n'auroit pas entendue; qu'ils s'étoient conformés aux notions qu'il en avoit, leur but n'étant pas de lui enſeigner l'Aſtronomie.

En effet, ces ſcrupules ſe ſont ſi bien diſſipés parmi les nations ſçavantes de l'Europe, qu'on a vu des Mathématiciens d'une orthodoxie généralement reconnue & des Eccléſiaſtiques irréprochables dans leur foi & dans leur conduite, embraſſer généralement le ſyſtême de Copernic, & à préſent les Aſtronomes les plus célebres le prennent pour la baſe de leurs études, & le ſuppoſent dans toutes leurs démonſtrations.

Depuis Copernic, on l'a beaucoup perfectionné, à quoi ont extrêmement contribué les téleſcopes, inventés vers le commencement du ſiecle paſſé. Ce n'eſt pas que l'on ne ſe ſervît depuis long-tems de tubes, afin de voir plus nettement les objets, & le pere Mabillon, dans ſon voyage d'Allemagne, parle d'un manuſcrit plus ancien que le treizieme ſiecle, où Ptolémée eſt repréſenté avec un tube de quatre pieces; mais, les verres qu'on y a ajoutés, ont perfectionné cet inſtrument, & ont aidé à trouver des étoiles & des planetes que l'on ne con-

noiſſoit pas auparavant.

Galilée, mathématicien du Grand Duc de Toſcane, a trouvé que la planete de Jupiter eſt accompagnée de quatre petites planetes qui tournent autour d'elle, comme la Lune tourne autour de nous. On ne peut exprimer l'excès de joie qu'il reſſentit après cette découverte. Il en fit honneur à ſon maître le Grand Duc de Toſcane, & les appella les aſtres de Médicis; leur nom le plus ordinaire eſt les Satellites de Jupiter, parce que ces quatre lunes lui ſont une garde comme les officiers qui environnent un Prince. Selon Caſſini, la lune intérieure fait ſon tour en un jour dix-huit heures vingt-huit minutes trente-ſix ſecondes; la ſeconde en trois jours treize heures treize minutes & cinquante-deux ſecondes; la troiſieme en ſept jours, trois heures cinquante-neuf minutes quarante ſecondes, & la derniere ou extérieure en ſeize jours, dix-huit heures, cinq minutes & ſix ſecondes. Ces lunes de Jupiter ou ces Satellites ſembloient d'abord le fruit aſſez inutile d'une oiſive ſpéculation, mais le même Caſſini en a rendu l'uſage très-précieux à la Géographie; car, leurs fréquentes éclipſes donnent lieu à d'excellentes obſervations qui fixent les longitudes.

Saturne a auſſi ſes Satellites. On en connoît cinq & peut-être en découvrira-t-on davantage. Le ſçavant Huyghens en découvrit un, qui eſt le quatrieme, en 1655, avec un téleſcope de douze pieds de long. Caſſini lui fit voir en 1672, le troiſieme & le cinquieme. C'eſt de ces trois que Gaſſendi parle, quand il dit que l'intérieur, c'eſt-à-dire, celui de Huyghens, fait le tour de Saturne en quatre jours & demi; le ſecond, c'eſt-à-dire, le quatrieme de Caſſini, en ſeize jours; & le troiſieme, ou le cinquieme du même aſtronome, en quatre-vingt-dix jours. Dix ou onze ans après, il trouva le premier & le ſecond. On ſoupçonne qu'il peut y en avoir davantage; car, on remarque entre les deux derniers un plus grand eſpace que ne demande la proportion de la diſtance des autres. Nous ne diſons rien de l'anneau de Saturne qui eſt différent, ſelon les divers aſpects.

Nous n'avons pas encore parlé du triple mouvement de la terre. Sans entrer dans un détail ſcrupuleux qu'il faut voir dans les livres mêmes des plus excellens Aſtronomes, nous nous contenterons de dire ici que l'un de ces mouvemens eſt nommé diurne, & conſiſte en ce que la terre tourne ſur elle-même, ce qui fait la diſtinction des jours & des nuits; le ſecond eſt nommé annuel, & porte la terre le long de ſon cercle où elle avance autour du Soleil, de maniere qu'au bout d'un certain nombre de jours elle ſe retrouve au même point

d'où elle étoit partie, & ce mouvement fait les années. Le troiſieme mouvement conſiſte, en ce que l'axe de la terre eſt toujours tourné vers les mêmes poles du Monde, c'eſt pourquoi on le nomme mouvement de paralleliſme ; car, l'écliptique coupant obliquement l'équateur, il s'enſuit que l'axe de l'un & celui de l'autre ne ſçauroient avoir les mêmes poles. Si la terre avoit ſon axe parallele à l'écliptique, il y auroit un équinoxe perpétuel, au lieu que ſon axe étant parallele à l'axe du Monde & différent de celui de l'écliptique, cela produit cette admirable viciſſitude des ſaiſons qui ſe ſuccedent les unes aux autres.

Ptolémée ſuppoſoit la ſphere des étoiles fixes comme une voûte concave à laquelle elles ſont attachées ; il lui donnoit un mouvement très-violent. Copernic ne paroît pas avoir rien changé à ſa configuration, ſinon qu'il la croit immobile. On a depuis obſervé qu'elle a en effet un mouvement vers l'Orient, mais très-lent ; car, on croit que les étoiles du bélier ne ſemblent préſentement s'être retirées de trente degrés du point équinoxial dans l'eſpace de deux mille ans, que parce qu'elles ont effectivement avancé ſelon la ſuite des lignes.

L'étude qu'on a faite des étoiles fixes a été portée fort loin, ſur-tout depuis qu'on a eu des inſtrumens faits avec bien plus d'exactitude que ceux des Anciens. Les téleſcopes ont fait connoître des étoiles que les Anciens n'ont pu voir, parce que leurs yeux n'avoient pas les mêmes ſecours. On a vu paroître des étoiles à la portée de nos téleſcopes, & diſparoître enſuite pour reparoître encore dans d'autres tems. On a tâché de raſſembler aſſez d'obſervations là-deſſus pour pouvoir établir des conjectures plauſibles ſur les révolutions de ces aſtres ; mais, en attendant qu'il y ait aſſez d'obſervations pour voir clair dans le chemin qu'elles décrivent, on peut toujours conclure que les étoiles fixes ne ſont pas toutes ſur une même ligne circulaire, comme on l'a cru aſſez long-tems ; mais qu'elles occupent un eſpace immenſe que la ſageſſe divine a réſervé à des uſages qui ne nous ſont pas connus.

Cela a donné lieu à des perſonnes, d'ailleurs très-ſçavantes, de former une nouvelle hypothèſe, qui n'a d'abord été propoſée que comme un jeu, & que l'on a enſuite enſeignée ſérieuſement, c'eſt ce qu'on appelle le grand ſyſtême.

Chaque étoile fixe a autour d'elle un eſpace dans lequel roulent un nombre plus ou moins grand de planetes à proportion de ſon étendue, & notre Soleil n'eſt qu'une étoile fixe par rapport à ces planetes d'un autre tourbillon. Chaque étoile fixe aura donc ſon tourbillon au milieu duquel elle eſt placée, comme notre Soleil eſt dans le

centre de notre tourbillon. On attribue à cette diſpoſition les différences que les Aſtronomes mettent entre les étoiles pour la grandeur ; car, il eſt plus naturel, que celles qui ſont plus éloignées, paroiſſent plus petites, & que celles, qui ſont plus proches de notre tourbillon, paroiſſent plus grandes.

Pour le ſyſtême de Copernic, on peut s'en ſervir, à l'exemple de quantité de perſonnes ſages & pieuſes qui l'employent comme l'hypothèſe la plus conforme aux révolutions céleſtes. Ni Ptolémée, ni Copernic n'ont jamais prétendu que le ciel fût préciſément ſemblable à l'idée qu'ils en donnoient ; ils ont même averti, l'un & l'autre, que ce ſeroit une erreur que de leur attribuer cette penſée. Leur but n'a été que de trouver une hypothèſe, qui donne une ſolution ſatisfaiſante des phénomenes, qui arrivent dans le cours des corps céleſtes. Celle de Ptolémée a long-tems triomphé, parce qu'on ne connoiſſoit rien de meilleur. Copernic en a donné une autre, qui enfin a obtenu la préférence par ſa grande ſimplicité. S'il n'a pas l'honneur de l'invention, il a le mérite d'en avoir donné les preuves & les uſages. Deſcartes y a ajouté les tourbillons ; Galilée a fourni les Satellites de Jupirer; Huyghens & Caſſini, les Satellites de Saturne ; c'eſt ainſi que les ſciences ſe perfectionnent peu à peu.

En voilà aſſez pour ſervir d'ébauche à l'étude de l'Aſtronomie, en faveur de ceux qui, n'en ayant aucune notion, ſont bien aiſes d'en prendre les premiers traits. *Voyez* Aſtronomie.

MONDE [l'Ame du]. *Voyez* ame.

MONDE, nom qu'on donnoit à Rome à une grande foſſe, qui étoit dans une des places de cette ville, dans laquelle Romulus ordonna que chacun eût à jetter les prémices de toutes les choſes dont on ſe ſervoit, ſoit pour la néceſſité, l'honnêteté ou la volupté. On ordonna même dans la ſuite à chaque particulier d'y jetter un peu de la terre où il avoit pris naiſſance, & d'où il étoit ſorti pour venir s'établir à Rome, peut-être pour marquer par ce mêlange de tant de choſes, l'union qui devoit regner entre tous ces différens peuples ainſi réunis.

MONERE, *Moneres*, (*a*) Μονήρης, nom que les Anciens donnoient aux vaiſſeaux qui n'avoient qu'un rang de rames.

MONESE, *Moneſes*, *Monaſes*, Μονάσης, (*b*) l'un des plus illuſtres & des plus puiſſans Seigneurs des Parthes, quitta le parti du roi Phraate pour ſe retirer auprès de M. Antoine, l'an 36 avant Jeſus-Chriſt. M. Antoine, méditant de grands

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 222.

(*b*) Plut. Tom. I. p. 932. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. pag. 391. *& ſuiv.*

projets, comptoit beaucoup sur Monèse, qui étoit en effet un homme important par son mérite & par sa capacité autant que par son rang & par sa naissance, & dont la retraite par conséquent affoiblissoit les Parthes, & lui procuroit les conseils & les lumieres les plus sûrs pour conduire son entreprise. Aussi fit-il à ce Seigneur l'accueil le plus magnifique; & comme il étoit fastueux & aimoit la pompe & l'ostentation, il comparoit Monèse à Thémistocle, se comparoit lui-même au grand Roi des Perses; & pour rendre complette la ressemblance, il donna au Parthe fugitif trois villes de Syrie pour sa subsistance, Lariſſe, Aréthuse, & Hiérapolis. Il lui promettoit même le trône des Arsacides. Mais bientôt toutes ces belles idées s'évanouirent. Phraate, qui sentoit combien un tel transfuge pouvoit lui faire de tort, n'omit rien pour le regagner; & Monèse, sur l'assurance de l'impunité & d'un entier rétablissement dans tous ses biens & dans tous ses droits, retourna auprès de son Roi, & frustra ainsi l'attente de M. Antoine.

Il rendit néanmoins dans la suite un bon service à l'armée Romaine. Comme les Parthes ne pouvoient l'entamer, ni en rompre les rangs, ils tenterent la perfidie. Alors, un parent de Monèse vint au camp des Romains, & demanda qu'on le fît parler à quelqu'un qui sçût la langue des Parthes ou des Syriens. Alexandre d'Antioche, en qui M. Antoine avoit beaucoup de confiance, s'étant présenté, Mithridate [c'étoit le nom du parent de Monèse] dit que ce Seigneur l'avoit envoyé, souhaitant témoigner par un service effectif sa reconnoissance au général Romain. Il lui montra ensuite du doigt une chaîne de montagnes, en lui disant: » derriere ces montagnes toute l'armée des Parthes est » postée en embuscade. Ils espérent que trompés par les » discours qu'ils vous ont tenus, vous enfilerez la plaine » dominée par les hauteurs qui » les cachent. Donnez-vous-en » bien de garde. Par le chemin » de la montagne, si vous le continuez, vous n'avez à craindre que les maux auxquels » vous êtes accoutumés depuis » long-tems, la fatigue & la » soif. Mais, si M. Antoine se » hazarde dans la plaine, qu'il » s'attende à renouveller la catastrophe de M. Crassus. » Cet avis sauva l'armée Romaine.

MONÈSE, *Monefes*, *Monæſes*, Μονάϊσης, (*a*) un des plus grands Seigneurs de la cour de Vologese, roi des Parthes. Ce Prince, ayant donné à Monèse le commandement des cavaliers

(*a*) Tacit. Annal. L. XV. c. 2. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. pag. 379, 380.

qui

qui étoient ordinairement à ſa ſuite, auxquels il joignit les troupes des Adiabéniens, ſe chargea d'aller avec ces ſecours chaſſer Tigrane de l'Arménie. Monèſe fit beaucoup de diligence; malgré cela, il ne put ſurprendre Tigrane, qui, averti de ſon deſſein, s'étoit enfermé dans Tigranocerte, comptant ſur la multitude de ſes habitans, & la bonté de ſes murailles défendues par le fleuve Nicéphorius dans la plus grande partie de leur circuit, & par un large foſſé creuſé à l'endroit où ſes eaux ceſſoient de les embraſſer. D'ailleurs, il y avoit fait entrer des ſoldats & une grande quantité de proviſions. Il eſt vrai qu'avant qu'elles y entraſſent, ſes gens étant ſortis avec un peu trop de précipitation pour les recevoir, avoient été tout d'un coup attaqués par les ennemis qu'ils n'attendoient pas ſitôt, & qui en avoient tué un petit nombre. Mais, ce léger échec inſpira aux autres moins de crainte que de colere & d'envie de ſe venger. Les Parthes, peu propres à pouſſer un ſiege, & à combattre de pied ferme, perdirent leur tems à tirer des fléches inutiles; & ſans nuire à ceux que la ville mettoit à couvert de leurs coups, ils ruinerent leurs affaires par cette entrepriſe mal concertée. Car, les Adiabéniens s'étant mis en devoir d'eſcalader les murailles, furent renverſés par ceux qui les défendoient. Cependant, Vologeſe, ſoit par crainte, ſoit en vertu d'un traité ſecret, ayant conſenti à la paix, Monèſe eut ordre de lever le ſiege de Tigranocerte.

MONÉTA, *Moneta*, Μονήτα, (*a*) ſurnom de Junon. Junon Monéta avoit un temple à Rome, & elle eſt repréſentée ſur les médailles avec les inſtrumens de la monnoie, le marteau, l'enclume, les tenailles & le coin, avec le mot Latin *Moneta*.

Il y en a qui diſent que Junon fut ſurnommée Monéta à Rome, lorſque pendant un effroyable tremblement de terre, qui allarma fort cette ville, on fut averti par une voix inconnue qui ſortoit du temple de Junon, de ſacrifier une truie pleine pour appaiſer les Dieux immortels. On obéit, & auſſitôt le tremblement ceſſa. C'eſt pourquoi, Junon fut appellée Monéta, *à Monendo*, parce qu'elle avoit averti.

Quelques Auteurs donnent une autre raiſon de cette étymologie, & diſent que ce fut parce que du tems de la guerre des Romains contre Pyrrhus, ils avoient réclamé Junon dans l'extrême beſoin qu'ils avoient d'argent. Après qu'ils eurent donc chaſſé Pyrrhus de l'Italie, ils lui bâtirent un temple, avec ce titre: *Junoni Monetæ*, où

(*a*) Plut. T. I. p. 30, 148, Cicer de Divinat. L. I. c. 101. Tit. Liv. L. VI. c. 20. L. VII. c. 28. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 348. T. III. p. 402.

étoit gardé l'argent monnoyé.

MONÉTAIRES, *Monetarii*, (*a*) nom que les Auteurs qui ont écrit des monnoies & des médailles, ont donné aux fabricateurs des anciennes monnoies.

Quelques-unes des anciennes monnoies Romaines portent le nom des Monétaires écrit en entier, ou bien marqué par sa lettre initiale. Toute l'étendue de leur commission y est quelquefois marquée par ces cinq lettres A. A. A. F. F. qui signifient *auro*, *argento*, *aere*, *flando*, *feriundo*, c'est-à-dire, préposés à tailler & à marquer l'or, l'argent, & l'airain, qui étoient les matieres ordinaires des monnoies.

Il faut se garder de prendre toujours le nom de Monétaire à la lettre, par celui des ouvriers occupés du travail méchanique de fondre & de frapper les especes. Il est donné, & sur-tout dans le Bas-Empire, à des personnes de la premiere distinction, chargées de la surintendance des monnoies; il paroît que ces grands officiers étoient au nombre de trois, puisqu'ils sont appellés Triumvirs Monétaires, & qu'ils se tenoient honorés du nom de *Consulatores moneta*. Eût-il été permis à de simples artisans d'associer leur nom à celui du Prince sur les monnoies? Cela n'est guere vraisemblable.

MONGAS, *Mongas*, (*b*) une des danses furieuses des Anciens. C'est tout ce que nous en sçavons.

MONIME, *Monimus*, (*c*) fut trouvé parmi le prisonniers qu'Alexandre le Grand fit un jour sur les Perses. Monime étoit cependant Grec de naissance.

MONIME, *Monima*, (*d*) Μονιμη, femme vertueuse, née à Milet, & que l'Euripide de la France a rendue si célebre parmi nous. Ce fut à Stratonicée, ville de Carie, que le roi Mithridate vit pour la premiere fois Monime. L'ambition ne rempliſſoit pas tellement le cœur de ce Prince, que l'amour n'y trouvât place. Frappé de la beauté de Monime, il lui envoya quinze mille pieces d'or, croyant par cet indigne salaire triompher de sa vertu. Elle refusa ses offres, & résista à toutes ses sollicitations. Il fallut que Mithridate l'épousât solemnellement, & lui donnât le titre de Reine avec le diadême.

Après que ce Prince eut été vaincu par les Romains, il chargea Bacchidas d'aller mettre à mort Monime & ses autres femmes. Il y avoit déjà long-tems

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 156. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 269.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 311.

(*c*) Q. Curt. L. III. c. 13.

(*d*) Plut. Tom. I. pag. 503, 659. Crév. Hist des Emp. Tom. V. pag. 603. Tom. VI. p. 207. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lettr. T. V. p. 187, 188.

que Monime étoit plongée dans une noire triſteſſe, pleurant une beauté funeſte, qui lui avoit donné un maître au lieu d'un époux, & une priſon où elle étoit gardée par des Barbares, au lieu d'une maiſon & d'un établiſſement tranquilles & heureux. Elle regrettoit ſans ceſſe la Grece dont elle ſe voyoit éloignée, n'ayant reçu que des biens chimériques & qui n'ont pas plus de réalité qu'un ſonge, en échange des biens les plus doux, la liberté & la vue de ſa patrie. Lors donc que Bacchidas lui eut ſignifié l'ordre du Roi, qui lui permettoit néanmoins comme aux autres de choiſir le genre de mort qu'elle voudroit, elle arracha le diadême qui lui ceignoit le front; & ſe l'étant mis autour du cou, elle ſe ſuſpendit pour s'étrangler. Mais, le poids de ſon corps ayant rompu aiſément le diadême, elle le jetta, & cracha deſſus, en diſant: *Miſérable bandeau, ne pouvois-tu au moins me rendre un déplorable ſervice?* En même-tems, elle préſenta la gorge au fer de l'eunuque.

MONITEUR, *Monitor*; c'étoient des gens prépoſés pour avertir les jeunes gens des fautes qu'ils commettoient dans les fonctions de l'art militaire. On donnoit le même nom aux inſtituteurs des enfans, garçons ou filles, & aux oiſifs qui connoiſſoient toute la bourgeoiſie Romaine, qui accompagnoient dans les rues les prétendans aux dignités, & qui leur nommoient les hommes importans dont il falloit captiver la bienveillance par des careſſes. Le talent néceſſaire à ces derniers étoit de connoître ces perſonnes par leurs noms. Un bourgeois étoit trop flatté de s'entendre déſigner d'une maniere particuliere par un Grand. Aux théâtres, le Moniteur étoit ce que nous appellons ſouffleur. Dans le domeſtique, c'étoit le valet chargé d'éveiller, de dire l'heure de boire, de manger, de ſortir, & de ſe baigner.

MONNOIE, *Moneta*, nom que l'on donna à toute ſorte de pieces d'or & d'argent, ou d'autre métal, battues par autorité ſouveraine, & marquées au coin d'un Prince, ou d'un État ſouverain. La commune opinion eſt, que le nom *Moneta* vient de *monere*, avertir, parce que leur matiere & leur empreinte font connoître leur valeur, & celui qui la fait fabriquer.

La fin principale de la Monnoie a été l'utilité publique, le commerce étant beaucoup plus aiſé par le moyen de la Monnoie, que par l'échange des choſes en eſpeces, parce que les pieces d'or, d'argent, ou d'autre métal, ont une eſtimation certaine. Avant que l'on marquât la Monnoie, on tailloit groſſiérement des morceaux de métal, qui étoient donnés au poids, comme on fait encore dans pluſieurs païs de l'Orient. Enſuite, on régla le poids des pieces; & enfin on y imprima

une marque pour en faire connoître la valeur.

La matiere ordinaire de la Monnoie, eſt l'or, l'argent, & le cuivre; & l'on emploie ces métaux ſeuls ou ſans alliage, c'eſt-à-dire, par le mêlange de l'argent avec l'or, ou du cuivre avec l'or & l'argent. Pour marquer la quantité de l'alliage, on a donné à l'or pur vingt-quatre degrés de bonté, appellés carats, & douze à l'argent, nommés deniers, de ſorte que quand on dit de l'or à vingt carats, c'eſt de l'or qui a perdu quatre degrés de bonté, & où on a mêlé un ſixieme d'argent ou de cuivre. Le carat étoit autrefois la vingt-quatrieme partie d'un marc d'or; ainſi, le marc étoit d'or pur, quand il y avoit vingt-quatre carats de poids. Enſuite, on a donné le nom de carat à un vingt-quatrieme degré de bonté; ce que l'on nomme carat du fin.

On a vu quelquefois pendant les guerres de longue durée, dans les villes aſſiégées, & dans les néceſſités publiques, employer le fer, le plomb, l'étain, le bois, le cuire, la carte, le papier, & autres matieres, pour fabriquer de la Monnoie; mais, ces eſpeces n'ont eu cours que pendant un certain tems; & ceux qui en ordonnoient le cours, s'engageoient à les reprendre, & à en donner de bonne valeur en leur place, lorſque ces néceſſités ſeroient paſſées.

Quant à la marque, on croit communément que l'on imprima d'abord ſur les pieces de Monnoie, des figures ou des têtes de bœufs, de moutons, de cochons, ou d'autres animaux; d'où vint le nom de *pecunia*, du Latin *pecus*, qui ſignifie bête, ou bétail. Depuis on a gravé les têtes des Princes, les deviſes des États, les ſymboles de la piété, de la grandeur, ou des victoires de ceux qui les faiſoient battre. On y a ajouté une légende, qui eſt l'écriture gravée autour proche des bords, ou dans le milieu de la piece. Le lieu de la fabrication eſt déſigné à préſent en France par les lettres de l'alphabet, la marque du graveur, & le point ſecret, pour vérifier la bonne Monnoie.

Le pouvoir de battre Monnoie appartient aux Princes ſouverains & aux Républiques. Il y a néanmoins des Ducs, des Comtes, des Barons, des Communautés, des Villes qui jouiſſent de ce droit, ſoit par uſurpation, ſoit par conceſſion des Souverains.

Les Anciens eſtimoient que la Monnoie étoit une choſe ſacrée; ils la faiſoient fabriquer dans des temples, ou érigeoient des autels au milieu des fabriques. Pluſieurs en portoient au cou, comme des joyaux, ou des préſervatifs; d'où vient qu'il ſe trouve tant de pieces anciennes percées par les bords.

Dans les commencemens du monde on trafiquoit par échange. Le plus ancien monument que nous ayions, que l'on ait

trafiqué avec des pieces de métal, eſt ce qui eſt dit dans la Géneſe, qu'Abraham acquit le lieu de la ſépulture de Sara, pour 400 ſicles d'argent, de Monnoie publique, qui avoit cours chez les marchands. Abimélech, roi de Gérare, fit préſent à Abraham de mille pieces d'argent. Joſeph fut vendu par ſes freres vingt pieces d'argent. Jacob, envoyant ſes fils en Égypte pour acheter du bled, leur donne de l'argent, & les Égyptiens eux-mêmes portent à Joſeph tout leur argent pour acheter des grains pendant la famine. Tous ces exemples font voir que dès les premiers tems on commerçoit avec de l'or & de l'argent; il ne paroît pas que ce fut en pieces de Monnoie frappées au coin. Il eſt plus vraiſemblable que c'étoit au poids; car, le ſicle, le talent, le géra, le beka, ſont des noms de poids. On voit encore que dans les tems poſtérieurs, on peſoit chez les Juifs l'or & l'argent avec leſquels on trafiquoit. Il eſt dit dans la Géneſe, que Jacob acheta des enfans d'Hémor, un champ cent keſita; ce que la Vulgate, le Chaldéen, les Septante, & tous les Anciens interpretes ont traduit cent agneaux ou brebis; & comme ſaint Étienne dit, dans les actes, que Jacob avoit acheté ce champ à prix d'argent, on a inféré delà que c'étoit avec des pieces marquées d'un agneau; d'autres ont interprété le mot *keſita* par un arc, & ont cru que ces pieces étoient marquées de la figure d'un archer. Il eſt dit dans le livre de Job, que ſes amis lui donnerent chacun un keſita & un pendant d'oreille d'or. On entend par le keſita, une piece de Monnoie. Dans les Paralipomenes, il eſt dit que les Princes du peuple donnerent pour le bâtiment du temple, mille adarconim; ce que l'on entend des dariques; & dans le premier livre d'Eſdras, il eſt marqué que les Grands d'entre les Iſraëlites qui retournerent à Jéruſalem avec Zorobabel, fournirent pour le rétabliſſement du temple 60 deracmonim, c'eſt-à-dire, des dariques, ou des mines. Tout cela a fait conjecturer que la Monnoie frappée au coin a été de bonne heure en uſage parmi les Juifs. On voit des ſicles, que l'on dit avoir été frappés dans la Judée du tems de David & de Salomon; on y lit en caracteres Samaritains, la ville Sainte; mais, leur antiquité eſt conteſtée par pluſieurs, qui les croyent fabriqués du tems de Judas Maccabée.

Hérodote dit que les Syriens ont été les premiers qui ont fait battre de la Monnoie d'or & d'argent. On n'en connoiſſoit point l'uſage parmi les Grecs du tems de la guerre de Troie. Strabon, ſur le témoignage d'Éphore & d'Élien, rapporte que ce fut dans l'iſle d'Egine, que l'on frappa la premiere Monnoie par l'ordre de Phédon, d'où ces pieces furent appellées Eginetes. Lu-

cain attribue l'uſage de mettre l'argent en commerce à Ithon, roi de Theſſalie, fils de Deucalion. D'autres veulent qu'Érichthonius fils de Vulcain, élevé par les filles de Cécrops, roi d'Athenes, ait communiqué l'uſage de la Monnoie aux Lyciens & aux Athéniens. Créſus envoya à Delphes des pieces rondes d'argent; mais, il n'eſt point dit qu'elles fuſſent marquées. On voit encore quelques-unes de ces pieces de monnoie Grecque, appellées Éginetes, qui repréſentent d'un côté un bouclier, de l'autre une petite cruche, & une grappe de raiſin avec ce mot Φι-Δε. On en a auſſi quelques-unes de Gygès, qui portent ſon nom, mais il y en a peu qui ſoient avant le tems d'Alexandre.

Il ne paroît pas que les Perſes aient eu l'uſage de la Monnoie avant Darius, fils d'Hyſtaſpe, qui fit le premier frapper des médailles d'or, que l'on nomma Dariques. Cette Monnoie, qui étoit marquée d'une figure d'archer, ſe répandit dans la Grece. Quelques-uns ont cru qu'elle eſt plus ancienne, & que c'eſt Darius le Mede qui l'a fait frapper.

La Monnoie des Latins étoit de cuivre. Elle étoit gravée d'une double tête, pour repréſenter Janus & Saturne, & d'un navire de l'autre côté. La premiere Monnoie de Rome étoit de cuivre, de bois peint, & même de terre cuite, ſi l'on en croit l'auteur de la Notice de l'Empire. Quelques-uns ont cru que Numa Pompilius en avoit fait fabriquer de cuivre; mais, d'autres prétendent que l'on ſe ſervoit encore de ſon tems de Monnoie de cuir; & que ce fut Servius Tullius, comme le dit Pline, qui fit frapper le premier de la Monnoie d'airain, de la figure d'un bœuf. Le même Auteur aſſure que l'on ne frappa de Monnoie d'argent à Rome qu'après la victoire remportée contre Pyrrhus, l'an 485 de la fondation de Rome, & que celle d'or ne fut marquée que ſoixante-deux ans après, l'an de Rome 547. Les médailles Conſulaires marquent ſous des figures quelques points généraux & ſinguliers de l'hiſtoire. On en a quelques-unes, où ſont repréſentées les têtes de quelques anciens rois de Rome, & des hommes illuſtres. Jules Céſar eſt le premier des Romains, dont la tête fut gravée ſur les Monnoies par ordonnance du Sénat; & cette coutume a été ſuivie depuis par les autres Empereurs, & par les Rois de toutes les nations.

Caſſiodore dit que les Gaulois ſont les premiers qui ont changé la Monnoie de cuir en métal, ſans y mettre d'abord d'empreinte, & que depuis, avant même que les Romains ſe fuſſent rendu maîtres de leur païs, il y avoit ſur leur Monnoie des figures de têtes de Divinités, & d'animaux, qui repréſentoient les richeſſes du païs.

Quant aux autres peuples barbares, ou ils ont continué de trafiquer par échange, comme les Scythes & les Sarmates, ou ils trafiquoient, comme font encore les Chinois, avec de petites lames de métal ſans marque.

MONNOIE [Dieux de la]. (a) L'on a de tout tems été trop attaché à l'or & à l'argent, pour n'avoir pas imaginé des Divinités qui préſidaſſent à la fabrique des différentes Monnoies. Des Auteurs anciens & modernes ont cru que l'épithete de Monéta qu'on donnoit à Junon, marquoit qu'elle étoit la Déeſſe de la Monnoie, quoique tout le monde n'en convienne pas. Mais, indépendamment de Junon, les Romains reconnoiſſoient pluſieurs autres Divinités, dont le département étoit de veiller à la fabrique des eſpeces.

Comme le ſymbole le plus ancien qui ait paru ſur la Monnoie, étoit quelque animal, *Pecus*, ce qui lui fit donner par les Latins le nom de Pecunia, on fit, ſelon le témoignage de ſaint Auguſtin, une Déeſſe de ce mot-là même, qu'on invoquoit pour s'en procurer en abondance.

Mais, comme on fabriquoit des eſpeces de différens métaux, ſur-tout d'or, d'argent & de cuivre, & qu'une ſeule Divinité auroit été trop occupée du ſoin des différentes fabriques, on en établit une particuliere pour chacune.

Trois Déeſſes, repréſentées ſur quelques médailles de l'empereur Commode & de ſes ſucceſſeurs, avec des balances, la corne d'abondance, & un monceau d'argent auprès, prouvent qu'il y en avoit au moins un pareil nombre; & les Antiquaires conviennent qu'elles préſidoient à la fabrique de trois métaux. Indépendamment de ces trois Divinités, on reconnoiſſoit encore Æs, ou Æſculanus, pour la Monnoie de cuivre.

Ces trois Déeſſes, comme on vient de le dire, ont pour ſymbole chacune une balance, & quelques Antiquaires croyent même remarquer que ces balances ſont d'inégale grandeur, comme les trois métaux employés en Monnoies, ſont de différens poids; mais, peut-on, ſur le petit champ d'une médaille, s'aſſurer d'une telle obſervation?

On prétend même qu'il y avoit pour ce dernier métal la déeſſe Ærès. Le curieux M. de Peyreſe, ayant examiné une médaille du cabinet de M. Pétau, ſur laquelle étoit repréſentée une Déeſſe qu'on auroit pu croire être cette Ærès, aima mieux, parce que le nom étoit un peu effacé, décider que c'étoit Cérès; mais, les balances qu'elle tenoit à la main, devoient le porter à croire que c'étoit la déeſſe Ærès. Aujour-

(a) Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 343. *& ſuiv.*

d'hui, la choſe n'eſt plus douteuſe. Une médaille du cabinet du Roi, de moyen bronze, de l'empereur Tite, préſente au revers une femme de bout, avec l'habillement ordinaire aux Déeſſes, appuyée de la main gauche ſur la haſte pure, & tenant une balance avec ces mots: *Æres Auguſti, S. C.*

Il eſt vrai que le mot *Æres* n'eſt pas bien dans l'analogie de la langue Latine, & qu'on pourroit l'interpréter ainſi, la Monnoie de l'Empereur. Mais, comme la figure porte les ſymboles des Divinités, la haſte pure, & le manteau appellé *peplum*, il y a apparence qu'on a voulu marquer par cette figure la Divinité qui, avec le dieu Æs ou Æſcalanus, préſidoit à la fabrique de la Monnoie de cuivre.

On voit même ſur une médaille de Commode un Apollon nu, avec cette légende *Apolloni Monetæ*; certainement il étoit juſte que le Dieu des ſciences & des arts préſidât à la beauté & à l'élégance des Monnoies.

On trouve auſſi dans l'ample recueil de Gruter, des inſcriptions par leſquelles il paroît que les Monétaires invoquoient Vulcain, & la raiſon n'eſt pas difficile à deviner; mais, pourquoi invoquoient-ils auſſi Hercule, comme le prouvent d'autres inſcriptions, copiées par le même Auteur? C'eſt ce que nous ignorons parfaitement.

MONNOIES BRACTÉATES. *Voyez* Bractéates.

MONOBAZE, *Monobazus*, Μονόβαζος, (*a*) ſurnommé Bazée, roi des Adiabéniens, épouſa ſa ſœur Hélene. Cette Princeſſe étant enceinte d'un fils qui fut depuis appellé Izate, Monobaze ſongea une nuit qu'il dormoit auprès d'elle, & qu'il lui tenoit la main ſur le ſein; que l'enfant dont ſa femme étoit groſſe, ſeroit un jour comblé des bénédictions du ciel, & porteroit fort haut ſon mérite & ſon bonheur; que de peur de lui cauſer quelque mal, il devoit retirer ſa main. Izate fut élevé à la cour du roi Abémérigus ou Abennérigus; & comme il ſe diſtinguoit par ſes rares vertus, ce Prince lui fit épouſer une de ſes filles. Quelques Auteurs prétendent qu'il ſe fit Juif; d'autres aſſurent qu'il embraſſa la religion Chrétieone. *Voyez* Izate.

MONOBAZE, *Monobazus*, Μονόβαζος, (*b*) fils de celui dont on a parlé dans l'article précédent, & frere d'Izate, auquel il ſuccéda au royaume d'Adiabene, en conſidération de ce qu'il lui avoit été fidele, lorſqu'en ſon abſence, & après la mort de leur pere, il n'avoit pris la régence & l'adminiſtration du Royaume que pour le

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 683. & ſeq.

(*b*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 688, 689.

lui conſerver. C'eſt apparemment le même qui ſuit.

MONOBAZE, *Monobazus*, Μονόβαζος, (*a*) roi des Adiabéniens. Comme Vologeſe, roi des Parthes, balançoit entre la guerre & l'amitié des Romains, Monobaze lui demanda à qui il auroit recours, s'il étoit abandonné par un Roi ſi voiſin & ſi puiſſant? » Vous avez déjà renoncé à l'Arménie, ajouta-t-» il, au lieu que les Romains » vont toujours en avant; & ſi » vous ne vous oppoſez à leur » ambition, en prenant ma dé-» fenſe, je ſerai obligé de me » ſoumettre, bien perſuadé » que ma ſervitude ſera plus » ſupportable, que ſi j'atten-» dois qu'on m'ait réduit par » la force. » Ces motifs puiſſans de Monobaze contribuerent beaucoup à déterminer Vologeſe à faire la guerre aux Romains.

MONOCÉROS, *Monoceros*, animal qui n'a qu'une ſeule corne. On en connoit beaucoup de cette ſorte, dont les uns ont la corne ſur le front, les autres ſur le nez, les autres ſur la tête. Mais, il ſemble que quand l'Écriture parle du Monocéros, c'eſt principalement de la Licorne qu'elle veut parler.

MONOCROTON, *Monocroton*, vaiſſeau à un banc de rames de chaque côté. On l'appelloit auſſi Monéris; ce n'étoit donc pas, comme on le pourroit croire, une barque qu'un ſeul homme pût gouverner.

MONODIE, *Monodia*, Μονῳδία dans la poëſie Grecque, ſorte de lamentation ou de chanſon lugubre, qu'on chantoit à voix ſeule, comme l'indique aſſez ce mot formé du Grec μόνος, *ſolus*, ſeul, & ᾠδὴ, *cantus*, chant.

MONŒCUS, *Monœcus*, (*b*) ſurnom d'Hercule. Il étoit ainſi ſurnommé, parce qu'il étoit honoré ſeul dans un temple.

MONŒCUS, *ou* MONŒCI PORTUS, Μονοίκου λιμὴν (*c*) ville d'Italie dans la Ligurie. Strabon dit que le *Monœci portus*, n'étoit pas en état de contenir de grands ni pluſieurs vaiſſeaux.

Le nom de cette ville eſt corrompu dans Antonin, où l'on lit Herclemannicus. On convient aſſez généralement que c'eſt préſentement la ville de Monaco; mais, nous croyons qu'à l'exception de Ptolémée, il n'y a pas un Géographe ancien qui faſſe deux villes de Ligurie de *portus Monœci* & de *portus Herculis*. Tacite & Pline diſent *portus Herculis Monœci*; ce qui doit faire juger qu'il y a faute dans Ptolémée.

La ville eſt ſituée ſur un ro-

(*a*) Tacit. Annal. L. XV. c. 1, 14. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 377, 378, 386.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom I. p. 228.

(*c*) Strab. pag. 201, 202. Tacit Hiſt. L. III. c. 42. Plin. Tom. I. pag. 149. Ptolem. L. III. c. 1. Virg. Æneid. L. VI. v. 830, 831. Lucan. L. I. v. 403, *&* *ſeq.*

cher qui s'étend dans la mer, & qui eſt fortifié par la nature. Sur ce rocher ou promontoire étoit autrefois le temple d'Hercule Monœcus, qui donne encore le nom à la ville. Ce lieu étoit connu de Virgile, ſuivant ce vers de l'Énéide :

Aggeribus ſocer Alpinus atque arce Monœci
Deſcendens. . . . . .

La ville de Monaco eſt regardée comme une place de grande importance, parce qu'elle eſt à l'entrée de la mer de Provence, & parconſéquent frontiere de France. Au pied de la ville il y a un port dont Lucain nous a donné la deſcription en ces termes :

Quaque ſub Herculeo ſacratus nomine portus.
Urget rupe cava pelagus ; non corus in illum
Jus habet aut zephyrus ; ſolus ſua littora turbat
Circius, & tuta prohibet ſtatione Monœci.

Le château eſt bati ſur un rocher eſcarpé, extrêmement élevé, & que battent les flots de la mer ; ainſi, la ville, le château & la citadelle ſont ſur une langue de terre, détachée des montagnes, d'une hauteur prodigieuſe, & qui fait comme un amphithéatre qui avance dans la mer. Cette langue de terre eſt preſque toute environnée d'eau, faiſant comme une péninſule ; d'un côté ſeulement elle eſt preſſée d'une affreuſe montagne, qui, commandant la ville, diminue beaucoup de ſa force.

MONOGRAMMES, *Monogrammi*, c'eſt-à-dire, qui ſont d'un ſeul & même caractere. On appelloit ainſi les Dieux, pour marquer leur immutabilité.

MONOLOGUE, *Monologium*, ſcene Dramatique, où un acteur paroît & parle tout ſeul, ſoit pour faire entendre aux ſpectateurs une partie de l'hiſtoire ſur laquelle la piece eſt fondée, ſoit pour faire voir les diverſes paſſions dont ſon ame eſt agitée. Il y a des gens qui n'approuvent pas les Monologues, parce qu'il eſt contre la vraiſemblance qu'un homme étant ſeul parle haut & avec action. Il eſt certain que les Monologues ſont très-difficiles à bien ménager, & qu'il y en a peu qui réuſſiſſent. Ce mot vient de μόνος, *ſolus*, ſeul, & λόγος, *ſermo*, diſcours.

MONOPHAGIES, *Monophagia*, Μονοφαγία, fête en l'honneur de Neptune chez les Égineres. On appelloit Monophages ceux qui célébroient cette fête, parce qu'ils mangeoient enſemble, ſans avoir aucun domeſtique pour les ſervir ; il n'étoit permis qu'aux ſeuls citoyens de l'iſle d'Égine d'y aſſiſter.

MONOPODE, *Monopodium*, Μονοπόδιον, de μόνος, *ſolus*, ſeul, & πούς, ποδός, *pes, pedis*, pied, table à un ſeul pied.

(a) Ces ſortes de tables étoient d'uſage pour manger. Dans le tems du luxe des Romains, on en faiſoit de bois d'érable, quelquefois de bois de citronier, ſoutenues par un ſeul pied d'ivoire bien travaillé ; on les vendoit un prix exorbitant, ſurtout ſi le bois de citronier étoit de différentes couleurs naturelles ; c'eſt ce que nous apprennent Horace, Martial, Juvénal, Pline, & Séneque. Cicéron en avoir une qui coutoit deux cens mille ſeſterces ; les quatre ſeſterces, ſelon D. Bern. de Montfaucon, valoient ſept ſols & demi d'Angleterre.

MONOPTERE, *Monopterium*, ſorte de temple qui étoit de figure ronde & ſans murailles pleines, en ſorte que le dôme qui le couvroit n'étoit ſoutenu que par des colomnes poſées de diſtance en diſtance. Ce mot eſt compoſé de μόνος, *ſolus*, ſeul, & de πτερὸν, *ala*, aîle, comme qui diroit bâtiment compoſé d'une ſeule aîle.

MONOSCELES, *Monoſceli*. *Voyez* Sciapodes.

MONOSTIQUE, *Monoſtichus*, petit morceau de poëſie conſiſtant en un ſeul vers. Ce nom eſt formé du Grec μόνος, *ſolus*, ſeul, & στίχος, *verſus*, vers.

MONOSYLLABE, *Monoſyllabus*, qui n'eſt que d'une ſyllabe, comme *Roi*, *yeux*, *dont*. Une langue qui abondera en Monoſyllabes, ſera prompte, énergique, rapide, mais il eſt difficile qu'elle ſoit harmonieuſe ; on peut le démontrer par des exemples de vers où l'on verra que plus il y a des Monoſyllables, plus ils ſont durs. Chaque ſyllabe iſolée & ſéparée par la prononciation fait une eſpece de choc ; & une période qui en ſeroit compoſée, imiteroit à nos oreilles le bruit déſagréable d'un poligone à pluſieurs côrés, qui rouleroit ſur des pavés. Quelques vers heureux, tels que celui-ci de Malherbe :

Et moi je ne vois rien, quand je ne la vois pas.

ne prouvent rien contre la généralité de notre obſervat on. Jamais Racine ne ſe ſeroit pardonné celui-ci :

Le Ciel n'eſt pas plus pur que le fond de ſon cœur.

ſans le charme de l'idée qui l'a fait paſſer ſur la cacophonie de *pas*, *plus*, *pur*.

MONOXYLES, *Monoxyla*, Μονόξυλα, (b) eſpece de gondoles faites d'un ſeul tronc d'arbre creuſé. Xénophon parle de ces Monoxyles, & dit que chacun portoit trois hommes. Polyen parle auſſi de ces Monoxyles, qui ne pouvoient, dit-il, porter qu'un homme.

L'uſage de ces petits bateaux, qui eſt de la plus recu-

(a) Cout. des Rom. par M. Nieup. p. 311.

(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Monf. Tom. IV. p. 204, 205.

lée antiquité, ſe trouve encore aujourd'hui chez les Grecs. Spon dit dans ſon voyage, que ces Monoxyles ſur leſquels il eſt allé pluſieurs fois, ſont de petits bateaux faits d'un tronc d'arbre, longs de quinze à vingt pieds, ſur un pied & demi de large, & ſur preſque autant de haut. On s'en ſert ordinairement aux endroits où la mer eſt fort baſſe, parce qu'ils ne prennent pas plus d'un pied d'eau. » Jamais je ne fus plus ſurpris, » ajoute-t-il, que de voir au » plus étroit du trajet traverſer » deux chevaux dans un de ces » Monoxyles: car, pour peu » qu'ils ſe fuſſent remués, tout » ſe ſeroit renverſé dans l'eau.» Sidonius Apollinaire fait auſſi mention dans ſes panégyriques de ces Monoxyles où l'on paſſoit des chevaux accoutumés à aller ſur l'eau dans ces petits eſquifs. Ce que Pline rapporte des Monoxyles des Germains de ſon tems, eſt encore fort ſurprenant. » Les Germains, » dit-il, exercent leurs pira- » teries ſur des bateaux faits » d'un ſeul tronc d'arbres, » dont quelques-uns portent » juſqu'à trente hommes. » Les Gaulois, ſelon Tite-Live, en faiſoient auſſi beaucoup, & ne ſe ſoucioient point de les faire propres & polis, ſe contentant qu'ils puſſent nager ſur l'eau & porter des fardeaux. Strabon dit que les Eſpagnols de Cordoue ſe ſervoient auſſi anciennement de ces Monoxyles pour aller ſur le fleuve. Il dit ailleurs que les Luſitaniens s'en ſervoient auſſi.

Ces Monoxyles s'appelloient auſſi *Alvei*, comme qui diroit des auges. Tite-Live les appelle ainſi. Velleius Paterculus ſe ſert auſſi de ce terme dans le même ſens. » Un de ces bar- » bares, dit-il, qui étoit un » beau vieillard, de belle tail- » le, & qu'à ſes habits on con- » noiſſoit être un homme de la » premiere qualité, monta dans » un arbre creuſé comme une » auge, à la maniere du païs, » & conduiſant lui-même cette » petite barque, il s'en alla » au milieu du fleuve. » Ovide, parlant de la nacelle où furent expoſés Rémus & Romulus, l'appelle *Alveus*, une auge; pluſieurs autres appellent également les Monoxyles *Alvei*.

MONT SACRÉ, *Mons Sacer*, montagne ſituée au-delà du Téveron, à trois milles de Rome, aux confins des Sabins & des Latins, ſur la route qui menoit à Cruſtumérie; ce qui a donné lieu à Varron d'appeller la ſuite du peuple qui s'y rendit, *Seceſſio Cruſtumerina*. Cette colline fut nommée dans la ſuite le Mont Sacré, ou parce que le peuple, après s'être réconcilié avec les Patriciens, y éleva un autel à Jupiter qui inſpire la terreur, en mémoire de la frayeur dont il avoit été ſaiſi en y arrivant, ou parce que les loix qu'on y porta de l'accommodement, devinrent ſi reſpectables, que qui-

conque auroit osé attenter à la personne d'un Tribun du peuple, étoit regardé comme l'objet de l'exécration publique, & sa tête étoit proscrite comme une victime, qu'il étoit permis à tout le monde d'immoler à Jupiter.

MONTAGNES, *Montes.* (*a*) Elles étoient, selon la fable, filles de la Terre. On les regardoit presque par-tout comme des lieux sacrés; quelquefois même on les adoroit comme des Divinités. Les nymphes des Montagnes se nommoient Oréades.

MONTANA, *Montana*, (*b*) surnom de Diane. Diane Montana est la même chose que Diane des Montagnes. On surnommoit ainsi cette Déesse, à cause du culte qu'on lui rendoit sur les montagnes.

MONTANUS [L. TULLIUS], *L. Tullius Montanus*, (*c*) dont Cicéron fait mention dans une de ses lettres à T. Pomponius Atticus.

MONTANUS [CURTIUS], *Curtius Montanus*, (*d*) fut accusé sous l'empire de Néron, l'an de Jésus-Christ 66, comme auteur de poësies détestables, & condamné à l'exil. C'étoit pourtant, dit Tacite, un jeune homme d'une grande espérance & d'une vie irréprochable, qu'on chassoit de sa patrie pour avoir donné des preuves de son esprit dans un Poëme qui n'avoit rien d'offensant. Mais, le pere de cet infortuné jeune homme obtint sa grace, à condition qu'il seroit exclus pour toujours des charges & des honneurs.

Sous l'empire de Vespasien, Curtius Montanus montra le plus grand zele pour le rétablissement de la mémoire de Pison Licinianus; & s'étant déclaré contre Aquilius Régulus, il alla jusqu'à lui imputer d'avoir, après la mort de Galba, donné de l'argent au meurtrier de Pison Licinianus, qu'il haïssoit, parce qu'il l'avoit fait exiler, & de s'être porté à cet excès incroyable de déchirer avec les dents la tête de ce jeune & infortuné César.

MONTANUS ATTICINUS, *Montanus Atticinus*, (*e*) ami de Lustricus Brutianus. Celui-ci l'avoit mené, en cette qualité dans la province, dont il étoit gouverneur; & il l'avoit employé en divers ministeres. Il eut lieu de s'en repentir. Montanus Atticinus, en qui il mettoit sa confiance, étoit un scélérat, qui se rendit coupable de toute sorte de crimes; ensorte que Lustricus Brutianus se crut obligé d'en écrire à l'Empereur. Montanus Atticinus,

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 194. T. IV. p. 362.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 149.

(*c*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. XII. Epist. 51.

(*d*) Tacit. Annal. L. XVI. c. 28. *& seq.* Hist. L. IV. c. 40. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 462. *& suiv.* T. III. p. 289. *& suiv.*

(*e*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV, p. 210, 211.

outré & allarmé, ſe porta lui-même pour accuſateur de Luſtricus Bruttianus; & par une horrible perfidie, ayant trouvé moyen de ſe faire remettre furtivement entre les mains les régiſtres du Magiſtrat, il en arracha un grand nombre de feuillets. Et il produiſit au procès le livre ainſi mutilé, comme une preuve des malverſations de celui qu'il accuſoit. L'affaire s'inſtruiſit devant Trajan; & Pline étoit l'un des Juges.

Les parties plaiderent elles-mêmes leur cauſe ſommairement, article par article. Luſtricus Bruttianus, ſûr de ſon innocence, ne ſe contenta pas de repouſſer les accuſations intentées contre lui; mais, il développa tous les crimes de ſon accuſateur, & en fournit les preuves. Trajan, qui ne demandoit qu'à être éclairé, ſaiſit le vrai qu'on lui préſentoit. Il voulut que l'on commençât par prononcer ſur l'accuſateur, qui fut condamné à l'exil. Pour Luſtricus Bruttianus, il ſortit d'affaire glorieux & triomphant, avec un éclatant témoignage de ſon intégrité & de ſa bonne conduite.

MONUMENT, *Monumentum*; nom que l'on donne à tout ouvrage d'architecture & de ſculpture, fait pour conſerver la mémoire des hommes illuſtres, ou des grands évenemens, comme un mauſolée, une pyramide, un arc de triomphe, ou autres ſemblables.

Les premiers Monumens que les hommes aient érigés, n'étoient autre choſe que des pierres entaſſées, tantôt dans une campagne, pour conſerver la mémoire d'une victoire, tantôt ſur une ſépulture, pour honorer un particulier. Enſuite, l'induſtrie a ajouté inſenſiblement à ces conſtructions groſſieres, & l'ouvrier eſt parvenu quelquefois à ſe rendre lui-même plus illuſtre par la beauté de ſon ouvrage, que le fait ou la perſonne dont il travailloit à célébrer la mémoire. La ville d'Athenes étoit ſi féconde en Monumens hiſtoriques, que partout où l'on paſſoit, dit Cicéron, on marchoit ſur l'Hiſtoire; mais, toutes ces choſes ont péri. Quelque nombreux & quelque ſomptueux que ſoient les Monumens élevés par la main des hommes, ils n'ont pas plus de privilege que les villes entieres, qui ſe convertiſſent en ruines & en ſolitudes.

Il n'y eut jamais de Monument dont la magnificence ait égalé celle du tombeau de Thémiſtocle, en l'honneur de qui on dit, que toute la Grece ſeroit ſon Monument.

Le mot *Monument* ſignifie en particulier un tombeau, *quia monet mentem*. Nous donnerons en paſſant l'interprétation de quelques abréviations qu'on voit ſouvent gravées ſur les Monumens; telles ſont les ſuivantes:

Ab V. C. *Ab Urbe Condita.*

A.A.A.F.F. *Auro, Argento, Ære, Flando, Feriundo.*

Ad A. L. M. *Ad Agrum Locum Monumenti.*

A. F. P. R. C. *Actum Fide Publica Rutili Conſulis.* Cicéron l'interpréta plaiſamment, *Andronicus Fecit, Plectitur Rutilius.*

D. D. *Dedicaverunt*, ou *Dono Dedit*, ou *Deo Domeſtico.*

D. M. *Diis Manibus.* ou *Divæ Memoriæ.*

B. M. P. *Benè Merenti Poſuit.*

P. P. *Poſuerunt.*

P. C. *Ponendum Curavit.*

M. H. P. *Monumentum Hæredes Poſuerunt.*

H. S. V. F. M. *Hoc Sibi Vivens Fieri Mandavit.*

H. B. M. F. C. *Hæres Benè Merenti Faciendum Curavit.*

J. T. C. *Juxta Tempus Conſtitutum.*

N. F. N. *Nobili Familia Natus.*

Ob M. P. Et C. *Ob Merita Pietatis Et Concordiæ.*

P. S. F. C. *Proprio Sumptu Faciendum Curavit.*

R. P. C. *Retrò Pedes Centum.*

Il ſeroit inutile de multiplier ici les exemples de cette eſpece, parce qu'on ne manque pas d'ouvrages d'Antiquaires, auxquels on peut recourir pour l'intelligence de toutes les abréviations qu'on trouve ſur les Monumens antiques.

MONYCHUS, *Monychus*, (*a*) fameux centaure. Voyant que Cénée demeuroit invulnérable au milieu d'une grêle de fleches & de javelots qu'on lançoit contre lui de toutes parts: » Quelle honte s'écria Monychus; qu'un grand peuple ſe » laiſſe vaincre par un ſeul, & » par un ſeul qui n'eſt pas même » homme, ou qu'à peine reconnoiſſons-nous pour un homme! » Mais, que dis-je, il eſt véritablement homme, il eſt ce que » nous étions, & nous ſommes ce » qu'il a été. De quoi nous ſervent de ſi grands corps? De » quoi nous ſervent ces doubles » forces? De quoi nous ſert-il » que la nature ait joint en nous, » & la force, & la vigueur de » deux natures ſi différentes? » Ne croyons plus maintenant, » nous qui nous laiſſons ſurmonter par un bras qui n'eſt » pas d'un homme, que nous » ſoyons nés d'une Déeſſe, & » qu'Ixion fût notre pere. Mais, » ſi nous ne pouvons vaincre » par le fer un ennemi ſi redoutable, faiſons rouler ſur » lui des rochers, des montagnes & des forêts tout entieres. Peut-être qu'un grand » arbre aura la force de l'é-

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 19.

» touffer, & que la charge & » la peſanteur tiendront ici » lieu de bleſſures. » Il n'eut pas ſitôt parlé, qu'ayant par hazard rencontré un grand arbre que la tempête avoit abattu, il le jetta comme un javelot contre un ſi fort ennemi, & tous les autres à ſon exemple, firent auſſitôt la même choſe. Ainſi, en fort peu de tems les monts Othrys & Pélion furent dépouillés de leurs arbres, & ne trouverent plus d'ombres qui miſſent leurs têtes à couvert. On chargea Cénée de la dépouille de ces deux montagnes, & il eut la force de porter toute une forêt qu'on entaſſa ſur ſes épaules. Mais, quand le fardeau ſe fût augmenté & qu'il eût couvert ſa bouche & ſa tête juſqu'à l'empêcher de tirer ſon vent, alors il fut contraint de ſuccomber.

MOPHI, *Mophi*, Μῶφι, (*a*) montagne d'Égypte. Hérodote joint cette montagne à une autre qu'il nomme Cophi. Ces deux montagnes étoient entre Syene & Éléphantine. Il ſemble que Séneque les appelle les veines du Nil. Lucain dans ſa Pharſale ſe ſert de la même expreſſion dans ce vers:

Et ſcopuli, placuit fluvii quos dicere venas.

Cela vient de ce qu'il y avoit entre ces deux montagnes de profonds abîmes que l'on regardoit comme les ſources du Nil.

MOPHIM, *Mophim*, (*b*) Μαμφὶμ, fut le huitieme des enfans de Benjamin. On prétend que c'eſt le même que Supham, chef de la famille des Suphamites.

MOPSIUM, *Mopſium*, (*c*) Μόψιον, ville de Grece, dans la Theſſalie, ſelon Strabon. Elle prit ce nom de Mopſus, Lapithe & l'un des Argonautes, & non pas de Mopſus, devin, fils de Tirésias. Tite-Live parle de Mopſium, & il dit que c'étoit une éminence entre Tempé & Lariſſe. Le roi Perſée alla pluſieurs fois camper à Mopſium, pendant l'année 171 avant Jeſus-Chriſt.

MOPSIENS, *Mopſii*, *Mopſiani*, (*d*) famille de Compſe, devenue puiſſante dans cette ville, par la faveur des Romains. Après la bataille de Cannes, les Mopſiens ayant été chaſſés de Compſe, la ville fut livrée à Annibal ſans aucun obſtacle.

MOPSOPIE, *Mopſopia*, Μόψοπία, (*e*) nom qui fut donné à l'Attique. Ce nom étoit pris de celui de Mopſopus.

MOPSOPUS, *Mopſopus*, Μόψοπος, (*f*) donna ſon nom à l'Attique, qui fut appellée

(*a*) Herod. L. II. c. 28. Lucan. L. X. v. 325.

(*b*) Geneſ. c. 46. v. 21. Numer. c. 26. v. 39.

(*c*) Strab. pag. 443. Tit. Liv. L. XLII, c. 61, 65, 67.

(*d*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 1.

(*e*) Strab. p. 397.

(*f*) Strab. p. 397.

Mopſopie;

Mopſopie, pendant quelque-tems.

MOPSUS, *Mopſus*, ſelon quelques éditions de Tite-Live. Mais, les meilleurs exemplaires portent Mopſium. *Voyez* Mopſium.

MOPSUS, *Mopſus*, Μόψος, Thrace de Nation. *Voyez* Myrine.

MOPSUS, *Mopſus*, Μόψος, (*a*) fameux devin, fils d'Apollon & de Manto, fille de Tirésias. Après la mort de ſa mere, par maniere de ſucceſſion, il fut honoré du Sacerdoce d'Apollon à Claros, & y rendit ſes oracles. Dans ce même-tems, Calchas revenant de Troie, après avoir été porté en divers lieux par la tempête, aborda enfin à Colophon. Là, ces deux Devins eurent de grands démêlés enſemble, chacun d'eux croyant en ſçavoir plus que l'autre. Amphimaque, roi des Lyciens, ſçut à quoi s'en tenir. Ce Prince méditoit une expédition, & Calchas le pouſſoit à l'entreprendre, lui promettant la victoire. Mopſus au contraire l'en diſſuadoit, l'aſſurant qu'il ſeroit vaincu. Amphimaque hazarda une bataille, & fut en effet vaincu; par-là il connut que Mopſus étoit meilleur prophete, & depuis il lui témoigna plus d'eſtime. Calchas en eut un tel dépit, que bientôt après il mourut de chagrin.

Pauſanias fait, avec plus de vraiſemblance, Mopſus fils de Rhacius Crétois & de Manto. Mopſus étoit non-ſeulement bon prophete, mais grand capitaine, car ce fut lui qui, au rapport de Pauſanias, chaſſa les Cariens de toute cette côte d'Aſie, dont les Grecs s'emparerent.

MOPSUS, *Mopſus*, Μόψος, (*b*) autre fameux Devin, eſt mis par tous les Anciens au nombre des Argonautes. Mais, ils ſont partagés ſur le lieu de ſa naiſſance; quelques-uns croyent qu'il étoit d'Œchalie, cependant la plus commune opinion eſt qu'il étoit Theſſalien, de la ville de Titarene, qui avoit pris ſon nom du fleuve Titareſe, ainſi qu'on l'apprend d'Étienne de Byzance; c'eſt pour cela que Mopſus eſt nommé Τιταρήσιος par Apollonius de Rhodes, & Τιταρώνιος par Lycophron.

» Je crois, dit M. l'abbé » Banier, qu'il ne faut pas con» fondre l'Argonaute Mopſus » avec un autre devin du mê» me nom; le premier étoit » fils d'Ampycus & de Chlo» ris; le ſecond avoit pour » pere Tirésias; le premier fit » la fonction de devin pendant

(*a*) Pauſ. pag. 400. Strab. pag. 443, 642, 643, 675, 676. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. pag. 468, 469. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 187, 188.

(*b*) Pauſ. pag. 320. Strab. pag. 443. Ovid. Metam. L. XII. c. 11. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. p. 440. Tom. VI. pag. 391, 392. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 89, 90.

» le voyage de la Colchide, » comme le dit Stace :

» . . . . *Nec me ventura locuto*
» *Sæpius in dubiis auditus Jaſone*
» *Mopſus.*

» Le ſecond ſe rendit célebre » au ſiege de Troie. Fort ho- » norés l'un & l'autre après » leur mort, ils eurent des ora- » cles qui furent ſouvent con- » ſultés. Celui, qui étoit con- » ſacré à Mopſus, fils de Tiré- » ſias, étoit dans la Cilicie. » Celui de l'Argonaute étoit » dans l'Afrique, où il mourut » au retour de la Colchide, » comme le remarque Ammien » Marcellin, qui ſe trompe » cependant en diſant que l'o- » racle de Mopſus étoit dans » la Cilicie ; & je penſe qu'il » vaut mieux s'en rapporter à » Apulée, né en Afrique, » homme très-verſé dans la » connoiſſance des oracles, qui » aſſure que celui de ce Mopſus » étoit en Afrique, entre la Cy- » rénaïque & la Mauritanie. » Il n'eſt pas vrai, comme l'aſſure M. l'abbé Banier, que Mopſus fût fils de Tirésias; il n'étoit que ſon petit-fils.

MOPSUS, *Mopſus*, Μόψος, Lapithe qui ſe rendit célebre au ſiege de Thebes. Quelques-uns croyent que c'eſt lui que l'on honoroit dans la Cilicie, & qui a donné ſon nom à la ville de Mopſueſte.

Il y a eu encore un Mopſus, capitaine des Argiens, qui mena une colonie ſur les montagnes de Colophonie, où il établit la ville de Phaſele. Il étoit au ſervice de Lacius, frere d'Antiphême ; & ce dernier ayant mené une colonie en Sicile, y établit la ville de Géla, qu'il ſurnomma du nom de Mopſus, & y célébra des jeux, en l'honneur de Diane, d'où le nom de Mopſus devint commun dans les Idyles.

MOPSUS, *Mopſus*, Μόψος, (*a*) fils d'Œnée, reine des Pygmées. Il eut pour pere Nicodamas. Comme Œnée maltraitoit fort ſon peuple, les Pygmées lui enleverent ſon fils Mopſus, pour l'élever à leur maniere.

MOPSUS, *Mopſus*, Μόψος, (*b*) Lydien, alla en Syrie, dans le tems que ce païs étoit gouverné par Atergatis. Cette Princeſſe, qui avoit épuiſé par des cruautés inouies la patience de ſes ſujets, & Jéthys ſon fils tomberent entre les mains de Mopſus, qui les fit noyer dans un lac voiſin d'Aſcalon.

MOPSUS, *Mopſus*, Μόψος, (*c*) un des bergers que Virgile introduit dans ſes Églogues.

MORALE, *Morum Scientia*. (*d*) La Morale qui ſe propoſe pour objet de régler les mœurs, eſt, à proprement parler, la ſcience de l'homme. Toutes les autres connoiſſances ſont en

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. V. p. 214.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. V. pag. 240.
(*c*) Virg. Eclog. 5. v. 1. *& ſeq.* Eclog. 8. v. 26. *& ſeq.*
(*d*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. VI. pag. 494, 495.

quelque ſorte hors de lui, ou du moins on peut dire qu'elles ne vont point juſqu'à ce qu'il y a en lui de plus intime & de plus perſonnel ; nous voulons dire juſqu'au cœur, car c'eſt là que l'homme eſt ce qu'il eſt. Elles peuvent le rendre plus ſçavant, plus éloquent, plus juſte dans ſes raiſonnemens, plus habile dans les myſteres de la nature, plus propre à commander des armées, & à gouverner des États ; mais, elles ne le rendent pas meilleur, ni plus ſage. C'eſt pourtant l'unique choſe qui le touche de près, qui l'intéreſſe perſonnellement, & ſans laquelle tout le reſte doit lui paroître très-indifférent.

C'eſt pour cela que Socrate crut devoir préférer le réglement des mœurs à tout le reſte. Avant lui les Philoſophes ne s'occupoient preſque qu'à ſonder les ſecrets de la nature, à meſurer l'étendue des terres & des mers, à étudier le cours des aſtres. Il fut le premier qui mit la Morale en honneur, & qui, pour nous ſervir des termes de Cicéron, fit deſcendre la Philoſophie du Ciel dans les villes, l'introduiſit même dans les maiſons, & la familiariſa avec les particuliers, en l'obligeant de leur donner des préceptes ſur les mœurs & ſur la conduite de la vie.

Elle ne ſe borna pas au ſoin des particuliers. Le gouvernement des États a toujours fait le principal objet des réflexions des plus célebres Philoſophes. Ariſtote & Platon nous ont laiſſé ſur cette matiere pluſieurs traités d'une grande étendue, qui ont toujours été fort eſtimés, & qui renferment d'excellens principes. Cette partie de la Morale s'appelle politique.

La Morale doit inſtruire les hommes principalement ſur deux matieres. Elle doit en premier lieu, leur enſeigner en quoi conſiſte le ſouverain bonheur, auquel ils aſpirent tous, puis leur montrer les vertus & les devoirs qui peuvent les y conduire. Il ne faut pas s'attendre que le Paganiſme nous donne ſur des matieres ſi importantes des maximes bien pures. Nous y trouvons un mêlange de lumiere & de ténebres, qui nous étonnera, mais qui pourra beaucoup nous inſtruire.

MORALITÉ, *Fabulæ Senſus.* La vérité qui réſulte du récit allégorique de l'apologue, ſe nomme Moralité. Elle doit être claire, courte & intéreſſante. Il n'y faut point de métaphyſique, point de périodes, point de vérités trop triviales, comme ſeroit celle-ci, *qu'il faut ménager ſa ſanté.*

Phedre & la Fontaine placent indifféremment la Moralité, tantôt avant, tantôt après le récit, ſelon que le goût l'exige ou le permet. L'avantage eſt à peu près égal pour l'eſprit du Lecteur, qui n'eſt pas moins exercé, ſoit qu'on la place avant ou après. Dans le premier cas, on a le plaiſir de

combiner chaque trait du récit avec la vérité ; dans le second cas, on a le plaisir de la suspension ; on devine ce qu'on veut nous apprendre, & on a la satisfaction de se rencontrer avec l'Auteur, ou le mérite de lui céder, si on n'a point réussi.

MORASTHI, *Morasthi*, (*a*) ville de Palestine, qu'on croit être la même que Maréſa. *Voyez* Maréſa.

MORATEURS, *Moratores*. *Voyez* Rabules.

MORCUS, *Morcus*, (*b*) fut député avec Parménion, par le roi Gentius vers les Rhodiens, l'an 168 avant Jesus-Christ, pour engager ces Insulaires à se déclarer contre les Romains.

MORGANTINA, MORGANTINE. *Voy.* Morgantium.

MORGANTIUM, *Morgantium*, Μοργάντιον, (*c*) ville de Sicile, dans la partie orientale de cette isle, au midi de Catane, assez près de l'embouchure du fleuve Simétus.

Cette ville étoit une place importante, & Deucétius, chef des Siciliens, s'en étant emparé l'an 459 avant Jesus-Christ, cela lui acquit une grande réputation parmi les siens. Les habitans furent du nombre des peuples qui, du tems de la seconde guerre Punique, quitterent le parti des Romains. Le préteur M. Cornélius fit rentrer dans le devoir tous les rebelles ; & conformément à un arrêt du Sénat, il choisit Morgantium & son territoire pour en gratifier ceux qui étoient demeurés fideles aux Romains.

Cette ville, au rapport de Strabon, passoit pour avoir pris son nom des Morgetes, peuples d'Italie, qui chassés par les Œnotriens, étoient allés chercher une retraite en Sicile. Mais, selon le témoignage du même Strabon, elle n'existoit déjà plus de son tems. Le vin de Morgantium étoit célebre chez les Anciens ; aussi Pline ne l'a-t-il pas oublié.

Il est peu de villes dont le nom se trouve écrit plus diversement dans les Auteurs, que celui de Morgantium. Silius Italicus écrit *Morgentia* ; & Étienne de Byzance, tantôt Μοργεντία, *Morgentia*, tantôt Μοργέντιον, *Morgentium*. Strabon lit Μοργάντιον, *Morgantium* ; & Tite-Live, *Murgantia*. Les habitans sont nommés *Murgantini* par Cicéron & par Justin, *Murgentini*, par Pline, & *Morgentini* par Étienne de Byzance. Enfin, Diodore de Sicile écrit Μοργαντίνα. *Morgantina* ; & Thucydide, Μοργαντίνη. *Morgantine*. Il ne faut pas confondre cette ville avec celle de Murgantie

(*a*) Jerem. c. 26. v. 18. Michæ. c. 1. v. 1.

(*b*) Tit. Liv. L. XLIV. c. 23.

(*c*) Diod. Sicul. pag. 283. Strab. pag. 257, 270. Plin. Tom. I. pag. 163, 710, 712. Thucyd. pag. 295. Just. L. XXII. c. 2. Tit. Liv. L. XXIV. c. 27, 36. L. XXVI. c. 21. Cicer. in Verr. L. V. c. 38.

en Italie, dans le Samnium.

MORGENTIA, MORGENTIUM. *Voyez* Morgantium.

MORGENTINI. *Voyez* Morgantium.

MORGETES, *Morgetes*, (*a*) Μόργητες, peuples d'Italie dans l'Œnotrie. Strabon nous apprend qu'ils furent chaſſés de leur païs par les Œnotriens, & qu'ils paſſerent en Sicile, où ſelon quelques-uns ils donnerent leur nom à la ville de Morgantium. Pline fait mention de ces peuples, & les met au nombre de ceux qui ont habité anciennement la troiſieme région de l'Italie.

MORIA, *Moria*, Α'μωρία, (*b*) montagne de Paleſtine, ſur laquelle le temple de Jéruſalem fut bâti par Salomon. On croit, dit D. Calmet, que c'eſt au même endroit qu'Abraham fut près d'immoler Iſaac, quoique cela ſouffre de grandes difficultés. Les Samaritains, au lieu de Moria, dans la Géneſe, liſent Moré; & ils prétendent que Dieu envoya Abraham près de Sichem, où étoit certainement Moré, & que ce fut ſur le mont Garizim qu'Iſaac fut mené pour y être immolé.

Il y a diverſes conjectures ſur l'origine du nom de Moria. Quelques-uns diſent que cette montagne fut ainſi nommée d'un mot Hébreu, qui ſignifie inſtruction, parce que la loi & la doctrine ſe répandoient delà ſur tout le peuple d'Iſraël; d'autres croyent que le nom de Moria eſt dérivé d'un autre mot Hébreu qui veut dire Myrrhe & Aromates, parce que c'étoit le lieu où l'on offroit des parfums; d'autres le font venir de Moreh-Jah, c'eſt-à-dire, *le Seigneur ſera vu*, parce que le fils de Dieu y devoit paroître après ſon incarnation. Ainſi, tout le monde juge que dans cette étymologie, il y avoit une ſorte de prophétie de ce qui devoit arriver; mais, ſi on fait attention au tems où cette montagne & toute la contrée voiſine furent d'abord appellées la terre de Moria, on pourra dire que cette expreſſion ſignifie la terre du Dieu Docteur, ou la terre du Seigneur mon Docteur, parce que Sem ou Melchiſédech, qui enſeignoit les voies du Seigneur, habitoit en ce lieu, lorſque les Chananéens étoient dans les ténebres & dans les erreurs que leur enſeignoient leurs Docteurs. La montagne de Moria étoit ſituée au milieu de Jéruſalem, qui formoit autour d'elle une eſpece de théâtre. La montagne d'Acra, ſur laquelle cette ville étoit bâtie, ſe trouvoit autrefois plus haute que la montagne de Moria; mais, Hérode & ſes ſucceſſeurs l'applanirent & firent jetter des terres dans la vallée, pour que le temple dominât ſur tous les bâtimens de la ville,

(*a*) Strab. pag. 257, 270. Plin. Tom. I. pag. 157.

(*b*) Paral. L. II. c. 3. v. 1.

& pour rendre le chemin du temple plus aisé. La montagne de Sion étoit au nord de celle de Moria. Cette derniere montagne fut partagée entre deux tribus, dans le tems que fut faite la distribution des terres; car, le parvis du Temple étoit sur les terres de la tribu de Juda, & l'autel, le portique, le Temple & le Saint des Saints se trouvoient sur les terres de la tribu de Benjamin.

MORINS, *Morini*, Μορῖνοι, (*a*) peuple de la Gaule Belgique, sur les côtes de l'océan, où ils habitoient l'ancien diocèse de Terouenne.

» Je crois, dit Sanson dans ses » remarques sur la carte de l'ancienne Gaule, que ce Diocèse » a autrefois compris ceux de » Terouenne & de Tournai; » celui de Terouenne fut encore divisé en trois, qui sont » Boulogne, Saint-Omer & » Ypres, & celui de Tournai aussi en trois, qui sont » Tournai, Gand & Bruges; » mais, c'est une erreur de dire » que le diocèse de Tournai » ait été démembré de celui de » Terouenne, & par conséquent » on ne peut l'attribuer aux » *Morini*. » Ce que Sanson ajoute que ces peuples étoient divisés en plusieurs cantons, est plus raisonnable, & cela se peut prouver par Jules César même.

Lorsque ce Général eut terminé la guerre contre les Vénetes, la saison étoit déjà fort avancée. Néanmoins, les Morins, ainsi que les Ménapiens, après être entrés dans la ligue qui venoit d'être dissipée & vaincue, n'avoient fait encore aucune démarche de soumission vers les Romains. Jules César, qui croyoit n'avoir rien fait tant qu'il lui restoit quelque chose à faire, marcha contre eux pour achever pleinement sa victoire. Il y trouva plus de difficulté qu'il ne pensoit. Ces peuples avoient compris, par l'exemple des autres, que nulle armée Gauloise ne pouvoit tenir la campagne contre les Romains; & comme leur païs étoit tout couvert de bois & de marais, ils s'y retirerent avec tous leurs effets.

Jules César arrive à l'entrée de ces bois, & commence à s'y fortifier un camp. Les Gaulois fortent sur les travailleurs; il s'engage un combat, dans lequel se voyant pressés, ils gagnent leurs retraites. L'ardeur de la victoire porte les Romains à les y poursuivre; mais, ils s'en trouverent mal, & dans ces routes embarrassées, ils perdirent plusieurs de leurs plus braves soldats.

Nul obstacle n'arrêtoit Jules César. Il résolut d'abattre

(*a*) Tacit. Hist. L. IV. c. 28. Cæs. de Bell. Gall. L. II. pag. 64. L. III. pag. 118, 119. L. IV. p. 143. *& seq.* L. VII. p. 351. Strab. p. 194, 199. Ptolem. L. II. c. 9. Plin. Tom. I. pag. 222, 224, 231, 555, 655. Tom. II. pag. 155. Virg. Æneid. L. VIII. v. 727. Hist. Rom. T. VII. p. 131. *& suiv.* Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 466.

ces immenſes forêts ; & des arbres qu'il coupoit, il s'en faiſoit une eſpece de rempart, les plaçant aux deux côtés de ſon armée pour en couvrir les flancs contre les incurſions ſubites de ces Barbares. Déjà il avoit nettoyé un grand eſpace de terrein avec une diligence incroyable, & il étoit parvenu juſqu'au lieu où étoient les beſtiaux & les bagages des ennemis ; de ſorte qu'ils avoient été obligés de s'enfoncer eux-mêmes dans des forêts plus épaiſſes & plus profondes. Mais les mauvais tems qui ſurvinrent, les pluies continuelles, ne lui permirent plus de tenir ſon armée ſous les toiles. Il fallut céder à la néceſſité, & laiſſer ſa victoire imparfaite. Seulement il ravagea tout le païs, & brûla les hameaux & les édifices de ces malheureux peuples ; après quoi il ſe retira, & diſtribua ſes troupes en quartiers d'hiver.

L'année ſuivante, Jules Céſar forma le deſſein de paſſer dans la Grande-Bretagne. Mais, le ſoin d'aſſembler ſa flotte le retint quelque tems dans le païs des Morins. Sa préſence n'y fut pas inutile. Cette nation avoit toujours juſques-là refuſé opiniâtrément de ſe ſoumettre. Alors, la plus grande partie des nations qui la compoſoient, vinrent par députés lui demander pardon pour le paſſé, & lui déclarerent qu'ils obéiroient à tout ce qu'il leur ordonneroit à l'avenir. Rien ne pouvoit arriver plus à propos. Charmé de ne point laiſſer de ſujet d'inquiétude derriere lui, pendant qu'il ſeroit dans la Grande-Bretagne, il reçut les ſoumiſſions des Morins, & ſe contenta d'exiger d'eux beaucoup d'ôtages. En s'embarquant, il laiſſa un Lieutenant-général avec des troupes pour garder le port ; & il envoya le reſte de ſon armée, ſous les ordres de deux autres Lieutenans-généraux, Titurius Sabinus & Aurunculeius Cotta, dans les cantons des Morins qui n'étoient pas encore ſoumis, & ſur les terres des Ménapiens.

Puiſque Jules Céſar arrive avec ſon armée par terre chez les Morins, & que ſes vaiſſeaux y abordent par mer, les uns & les autres ſans coup férir, il faut convenir que ce canton des Morins étoit déjà ſous ſon obéiſſance ; & puiſqu'il reçoit dans cet endroit des députés qui viennent lui faire des excuſes, & lui promettre obéiſſance, le canton de ceux-ci étoit donc bien plus avant dans les terres que le lieu où ſe faiſoit l'embarquement. Enfin, puiſque Jules Céſar envoie Tit. Sabinus & Aurunculeius Cotta, ſes Lieutenans, dans le païs des Morins, de la part de qui il n'avoit point reçu de députés, il eſt vraiſemblable que ces derniers étoient encore plus éloignés.

Les Morins avoient bien de la peine à reconnoître les Romains pour maîtres. Lorſque Jules Céſar repaſſa de la Gran-

de-Bretagne dans la Gaule, il y eut deux de ſes vaiſſeaux qui ne purent tenir leur route, & furent contraints de relâcher un peu plus loin. Trois cens ſoldats qui en étoient deſcendus, furent attaqués par quelques Morins. Ceux-ci leur commanderent d'abord de mettre bas les armes, s'ils vouloient ſauver leur vie ; & comme ils ſe furent mis en rond pour mieux ſe défendre, il s'aſſembla autour d'eux, en un inſtant juſqu'à ſix mille hommes. A cette nouvelle Jules Céſar envoya ſur le champ toute ſa cavalerie à leur ſecours. Cependant, les trois cens ſoldats ſe défendoient très-vaillamment, & ſoutinrent quatre heures l'attaque des ennemis, dont ils tuerent pluſieurs, ſans avoir beaucoup de bleſſés. Dès que la cavalerie Romaine parut, les Barbares jetterent leurs armes pour ſe ſauver, & perdirent beaucoup de leurs gens dans leur retraite. Le lendemain T. Labiénus marcha contr'eux avec les légions qu'on avoit ramenées de la Grande-Bretagne, & les fit preſque tous priſonniers.

Il ne ſeroit pas aiſé de décider combien la Cité entiere des Morins renfermoit de païs ; il eſt néanmoins probable qu'elle comprenoit toute l'étendue des Diocèſes, qui ont été formés de celui de Terouenne, ſçavoir, Saint-Omer, Boulogne & Ypres.

Le nom des Morins, comme celui des Armoriques, dérive du Celtique *Mor*, qui ſignifie mer, & il avoit été donné à ces peuples à cauſe de leur ſituation ſur le bord de la mer. Virgile, par une figure hardie, met les Morins au bout du monde :

Extremique hominum Morini Rhenuſque bicornis.

Pline adoucit l'expreſſion, en diſant qu'on les regardoit comme placés à l'extrêmité de la terre, *ultimique hominum exiſtimati Morini*. Pomponius Méla parle plus juſte ; il les dit les plus reculés de tous les peuples Gaulois. Ptolémée donne aux Morins la ville de Taruana, & un port nommé Géſoriacum ; il met auſſi dans leur païs l'embouchure du fleuve Tadula & celle de la Meuſe.

MORISTASGUS, *Moriſtagus*, (*a*) étoit roi des Sénones à l'arrivée de Jules Céſar dans les Gaules. Il eut pour ſucceſſeur ſon frere Cavarinus, qu'une conſpiration formée par ſes ſujets obligea de prendre la fuite.

MORIUS, *Morius*, Μόριος, (*b*) fleuve de Grece dans la Béotie, dans le voiſinage du mont Thurium, ſelon Plutarque. *Voyez* Molus.

MORIUS, *Morius*, ſurnom que les Athéniens donnoient à Jupiter. Ce mot ſignifie partiel, de μέρος, *pars*, partie, dérivé de μείρω, *divido*, je diviſe.

MORMOLYCÉES, *Mormo-*

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. V. p. 206. (*b*) Plut. T. I. p. 463.

lycea, Μορμολυκεῖα, (*a*) ſorte de maſques dont les Grecs ſe ſervoient.

MORPHAGENE, *Morphagenes*, (*b*) dont Cicéron a fait mention dans une de ſes lettres à T. Pomponius Atticus.

MORPHASME, *Morphaſmus*, Μορφασμὸς, (*c*) une des danſes ridicules en uſage chez les Anciens, & dans laquelle on imitoit les transformations de Protée par un grand nombre de figures.

MORPHÉE, *Morpheus*, (*d*) Μορφεὺς, l'un des miniſtres du Dieu du Sommeil. Il excitoit à dormir, & repréſentoit diverſes formes dans les ſonges. Ovide le décrit dans le onzieme livre de ſes Métamorphoſes, & feint que le Sommeil l'envoya par ordre de Junon à Alcyone, pour lui préſenter l'image de Ceyx, ſon mari, qui avoit péri ſur mer.

» Le Dieu du Sommeil, dit » Ovide, ne réveilla que Mor» phée de cette multitude de » ſes enfans, qui dormoient » autour de ſon lit. Il n'y en a » point entr'eux qui imite mieux » que lui, & la démarche, & » le viſage, & la voix de ceux » qu'il veut repréſenter. Il y » ajoute les habits qu'ils ont » coutume de porter, & ſe ſert » des mêmes paroles dont ils ſe » ſervent ordinairement; enfin, » il ne prend jamais que la reſ» ſemblance des hommes..... » Morphée, porté ſur une aîle » légere qui fendoit l'air & les » ténebres ſans faire de bruit, » partit du palais du Sommeil, & » ſe rendit en peu de tems dans » la ville & dans la maiſon où » étoit alors Alcyone. Lorſqu'il » fut entré dans ſa chambre, il » ſe dépouilla de ſes plumes, » & ſe fit ſemblable à Ceyx, » prit un viſage triſte & pâle, » qui reſſembloit à celui d'un » mort, & ſe préſenta de» vant le lit de cette miſéra» ble Princeſſe, tout nu & dé» figuré, la barbe & les che» veux mouillés, & comme dé» gouttans de l'eau de la mer. » Dans cet état s'appuyant » ſur le lit, le viſage trempé » de larmes, il parla en ces ter» mes à Alcyone : Connois-tu » Ceyx, chere & malheureuſe » femme? La mort a-t elle chan» gé mon viſage? Si tu veux » me regarder, tu me recon» noîtras encore; mais, au lieu » de ton mari, tu ne trouveras » que ſon ombre. Tes vœux & » tes prieres ont été pour moi » ſans effet, & je n'en ai point » reçu de ſecours. Je ſuis mort, » ma chere Alcyone, ne te » promets plus en vain la ſatis» faction de me revoir. J'ai fait » naufrage dans la mer Égée, » où la tempête a mis en pieces

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 251.

(*b*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. V. Epiſt. 15.

(*c*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 251.

(*d*) Ovid. Metam. L. XI. c. 16, 17. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 173.

» le vaiſſeau qui me portoit, & » comme je prononçois encore » ton nom, un flot m'a rempli la » bouche, & m'a privé de la » vie, c'eſt-à-dire, de mon » Alcyone. Ne prends pas ce » que je te dis pour une nou- » velle douteuſe ; ce n'eſt pas » le bruit du peuple & de la » renommée qui t'entretient de » ma perte, c'eſt moi-même qui » ai fait naufrage, qui viens » t'annoncer mon aventure. Le- » ve-toi & donne-moi des lar- » mes ; prends enfin des habits » de deuil, & ne ſouffre pas » que je deſcende aux enfers, » ſans qu'on ait pleuré mon in- » fortune. Au reſte, en pro- » nonçant ces paroles, Mor- » phée imita ſi bien la voix de » Ceyx, qu'Alcyone crut faci- » lement qu'elle entendoit par- » ler ſon mari. Il ſembloit mê- » me qu'il verſoit des pleurs » véritables; enfin, il avoit la » même contenance, & les mê- » mes geſtes que Ceyx. »

MORPHO, *Morpho*, (*a*) du Grec μορφὴ, *forma*, la figure, Déeſſe qui avoit un temple à Lacédémone, mais Morpho n'eſt qu'un ſurnom de Vénus, la Déeſſe de la beauté.

Pauſanias entre dans un détail aſſez curieux au ſujet de Morpho & de ſon Temple. » La Déeſſe, dit-il, y eſt voi- » lée, & elle a des chaînes aux » pieds ; ils diſent que c'eſt » Tyndare qui lui a mis ces » chaînes pour donner à en- » tendre combien la fidélité » des femmes envers leurs ma- » ris doit être inviolable ; d'au- » tres diſent, pour ſe venger de » Vénus, à qui il imputoit l'in- » continence & les adulteres » de ſes propres filles ; mais, » je ne puis le croire, car il » faudroit être inſenſé pour s'i- » maginer que l'on ſe venge » d'une Déeſſe, en la repré- » ſentant par une ſtatue de bois » de cedre avec des chaînes » aux pieds. »

MORT, *defunctus*, *Mortuus*, Ἀποθανὼν, Νεκρὸς, (*b*) &c. Le reſpect, que tous les peuples ont eu dans tous les tems pour les corps morts, & les ſoins religieux qu'ils ont toujours pris des tombeaux, ſemblent inſinuer la perſuaſion où l'on étoit que ces corps n'y étoient mis qu'en dépôt. C'étoit une grande faute, dans l'eſprit des Anciens, que de ne pas procurer aux Morts la ſépulture ; & nous voyons qu'après toutes les batailles, le premier ſoin des vaincus, malgré le ſentiment actuel de leurs maux & la vive douleur d'une ſanglante défaite, étoit de demander au vainqueur une ſuſpenſion d'armes, pour rendre à ceux qui étoient reſtés ſur le champ de bataille les derniers devoirs, d'où ils étoient perſuadés que

(*a*) Pauſ. p. 190.

(*b*) Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 47. Tom. II. pag. 52, 516, 517. Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom. V. pag. 4, 5. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. I. p. 32. *& ſuiv.* Tom. III. pag. 3, 60.

dépendoit leur bonheur pour l'autre vie. Ils avoient peu d'idée de la réſurrection des corps. Mais cependant les Payens, par l'intérêt que l'ame prenoit au corps après le trépas, par le reſpect religieux qu'on lui portoit, par les honneurs ſolemnels qu'on s'empreſſoit de lui rendre, marquoient qu'ils en avoient un ſentiment confus, qui ſubſiſtoit parmi toutes les nations, & qui venoit de la plus ancienne tradition, quoiqu'elles ne le démêlaſſent pas bien clairement.

Par une loi de Solon, il étoit défendu de dire du mal des Morts, parce que la religion porte à tenir les Morts pour ſacrés, la juſtice à épargner ceux qui ne ſont plus, la politique à ne pas ſouffrir que les haines ſoient éternelles.

Ce qui regarde l'opinion & les coutumes des Anciens touchant les Morts, eſt quelque choſe de trop curieux & de trop intéreſſant, pour nous diſpenſer d'entrer ici dans quelque détail à ce ſujet.

I.

Apparition des Morts.

Le cahos, qui ſépare l'autre monde de celui-ci, ne paroiſſoit pas aſſez inſurmontable pour rompre tout commerce entre les vivans & les Morts, & empêcher que des ombres ſubtiles ne pénétraſſent ſur la terre par des ſentiers inconnus. Il y avoit même de certains lieux, comme l'antre de Trophonius, & les gouffres du promontoire de Ténare, & des lacs d'Averne & d'Achéron, où l'on diſoit qu'aboutiſſoient les grandes routes qui conduiſoient aux portes de l'enfer.

On ne s'embarraſſoit point de l'objection des gens moins crédules, qui ne pouvoient comprendre comment des ames privées des organes des ſens pouvoient parler, agir, & ſe faire entendre; on y avoit pourvu par la ſuppoſition de membres équivalens qu'avoit le corps délié, dont on concevoit l'ame revêtue, & qui lui ſervoit de premiere enveloppe, ſuivant Pythagore, lorſqu'elle étoit unie au corps mortel. C'eſt une des illuſions ordinaires de l'imagination, de repréſenter les eſprits ſous la figure des corps.

L'attachement aux lieux que la Providence ou le deſtin avoit aſſignés à ces Manes, ne paroiſſoit pas un obſtacle qui leur fermât la ſortie des enfers, pourvu que ce fût dans des tems convenables & avec la permiſſion des Dieux auxquels ils étoient ſoumis, tel qu'étoit Pluton appellé Summanus, c'eſt-à-dire, le ſouverain des dieux Manes. C'eſt ſur cela qu'eſt fondée une ancienne épitaphe qu'on voit encore à Rome, dans laquelle une jeune veuve, déſolée de la perte de ſon mari, adreſſe ſes vœux aux dieux Manes, & leur demande en grace de permettre que ce cher époux lui vienne rendre viſite pendant

la nuit, en attendant qu'elle puiſſe ſe réunir à lui.

On ſçait que c'étoit une des fonctions de Mercure de ramener les ombres des enfers, auſſi bien que de les y conduire. Non-ſeulement on étoit perſuadé que les ames bienheureuſes, auſſi bien que les infortunées, pouvoient revenir ſur la terre de leur propre mouvement, apparoître en ſonge, & ſe rendre viſibles ſous telle forme qu'il leur plaiſoit; mais on ne doutoit pas même du pouvoir des Magiciens, qui ſe vantoient de les faire ſortir, quand bon leur ſembloit, de leurs demeures ſombres pour les conſulter, ou les faire ſervir à leurs enchantemens. L'hiſtoire de l'ombre de Samuel, évoquée par les magiciens d'Endor, eſt une preuve de l'antiquité de cette opinion, qui avoit cours parmi les Hébreux, auſſi bien que parmi les autres nations. Comme ces évocations troubloient le repos des ames Saintes, l'on croyoit ne pouvoir faire des vœux plus favorables pour elles, que de ſouhaiter qu'elles en fuſſent délivrées. C'eſt ce que ſignifioit la formule gravée ſur les tombeaux, *que la terre vous ſoit légere.* L'on s'imaginoit que les Magiciens l'appeſantiſſoient par leurs charmes ſur les ombres des Morts, & les empêchoient de la pénétrer, pour venir prendre l'air de ce monde pendant la nuit, afin de les obliger par ces vexations à leur répondre, & à obéir à leur voix.

I I.

Culte particulier des Morts, ou ſon origine & ſon motif.

Il n'y avoit guere de maiſon un peu conſidérable, où il n'y eût dans le veſtibule un autel conſacré aux dieux Lares ou Domeſtiques, qui paſſoient pour les ames des ancêtres. Les honneurs, que toute la famille leur y rendoit en particulier, venoient, ſuivant Macrobe & Servius, de l'ancienne coutume d'y enterrer les Morts, qui a ſubſiſté plus long-tems en Égypte, où l'on avoit de grandes facilités pour embaumer & conſerver les corps. L'incommodité qu'on en recevoit ayant obligé de les tranſporter ailleurs, on continua de rendre à leurs repréſentations les mêmes devoirs; & le ſouvenir de leurs bienfaits entretenant la confiance de leurs deſcendans, ils s'adreſſerent à eux comme à des Dieux favorables, & toujours prêts à exaucer leurs vœux.

C'eſt-là vraiſemblablement un des commencemens de l'idolâtrie; & il y a lieu de croire que les dieux de Laban, que ſa fille Rachel lui enleva, étoient les images de ſes peres qu'il honoroit d'un culte particulier.

Cette dévotion pour les ancêtres ſuppoſoit qu'ils étoient du nombre des ames ſaintes & bienheureuſes, que leur vertu, délivrée des infirmités du corps, avoit élevées au-deſſus de la condition humaine; ce qui ne pouvoit pas ſe dire de tous les

Morts, y en ayant plusieurs, dont il étoit constant que la vie avoit été fort déréglée & même scandaleuse. Mais, comme il étoit impossible de décider précisément après la Mort d'un homme, quel étoit son sort, & quel rang il tenoit dans l'autre monde, la piété de ses héritiers les portoit à en juger favorablement, & à le mettre au rang des gens de bien, d'autant plus qu'on s'est toujours fait un point de religion de ne parler jamais que respectueusement des défunts. Ainsi, on leur donnoit en général le nom de dieux Manes. C'étoit, comme l'on sçait, l'inscription ordinaire des tombeaux, & le titre de toutes les épitaphes. Mais, ce culte religieux que l'on rendoit à la mémoire des Morts, ne les élevoit pas pour cela au rang des véritables Dieux, à moins que leur vertu publiquement reconnue, s'étant attiré la vénération des peuples, n'eût été consacrée par des temples & des autels. Il est vrai que la théologie Payenne n'a jamais été fort scrupuleuse dans ses Apothéoses sur les mœurs de ceux qu'elle a mis au rang des Dieux, dont la plupart, tant anciens que modernes, auroient été fort embarrassés à fournir des preuves d'une probité purement humaine.

Ainsi, la Divinité qu'on attribuoit par honneur aux Manes du commun, n'étoit pas un sûr garant de leur félicité. Il paroît même que les devoirs qu'on vouloit bien leur rendre, étoient autant pour les soulager & pour assurer leur repos, que pour se concilier leur faveur & leur protection. On jugeoit qu'ils y étoient sensibles pour leurs propres intérêts, puisqu'ils souffroient avec tant d'impatience & de douleur d'en être privés.

III.

Culte public rendu aux Morts.

Ovide raconte au second livre des Fastes, le sujet du renouvellement de la fête des Morts, appellée *Feralia*. Les guerres continuelles l'ayant fait cesser, Rome fut désolée par la peste; on jugea aussitôt que c'étoit un effet de la vengeance des dieux Manes; & les esprits étant aussi malades que les corps, on vit, dit-on, les ombres des Morts sortir de leurs tombeaux, se promener dans la campagne, & dans les rues de la ville avec des hurlemens affreux. On ne trouva point d'autre remede à cette désolation & à ces frayeurs, que de rétablir les cérémonies négligées.

Le peuple étant guéri de sa superstition, & les maladies ayant heureusement cessé, la dévotion envers les Morts devint plus célebre & mieux établie qu'elle ne l'avoit jamais été.

IV.

Coutume touchant les Moribons; & ceux qui venoient de mourir.

Dans la Grece, quand quel-

qu'un étoit malade, on mettoit ſur la porte des branches de buiſſon & de laurier; le buiſſon étoit pour chaſſer les mauvais eſprits, & le laurier pour appaiſer Apollon, dieu de la Médecine; le laurier lui étoit conſacré. Les petes & les meres baiſoient leurs enfans mourans, & appliquoient leur bouche ouverte à la leur, comme pour recevoir leur ame. Ils frappoient auſſi des chaudrons & des vaſes de cuivre pour chaſſer les mauvais eſprits & les génies malfaiſans. La coutume des meres de recevoir les ames de leurs enfans mourans, eſt ainſi exprimée dans Ciceron: » Ces malheureuſes » meres, dit-il, paſſoient les » nuits entieres à la porte de » la priſon, ne leur étant pas » permis d'embraſſer leurs fils » pour la derniere fois; elles » ne demandoient autre choſe » ſinon qu'il leur fût permis » de recevoir le dernier ſouffle » de leurs pauvres enfans. » Quintilien dit à peu près la même choſe parlant de lui-même: » Je n'ai pu, dit-il, rendre les derniers devoirs à » mon fils, m'aſſeoir auprès de » lui lorſqu'il tiroit à ſa fin, » lui raccommoder l'oreiller » pour le faire repoſer plus » doucement, le tourner de » l'autre côté pour lui donner » une ſituation plus ſupportable, & recevoir ſon dernier » ſouffle. »

Dès qu'un malade étoit mort, on lui fermoit les yeux & la bouche. La cérémonie de fermer les yeux, les enfans à leurs peres & meres, & les peres & meres à leurs enfans, ſe trouve en mille endroits. Cette coutume étoit fort ancienne & générale tant chez les Grecs que chez les Romains. » Votre pere » & votre mere ne vous fer» meront pas les yeux après » votre Mort, » dit Homere. Virgile dit la même choſe. Les freres les fermoient auſſi à leurs freres, dit Stace. » Ma ſœur » me prioit, dit Flavien dans » une homélie de ſaint Jean » Chryſoſtôme, de lui fermer » les yeux après ſa Mort, de » lui clorre la bouche, & de » lui rendre tous les autres de» voirs de la ſépulture. » C'étoit une cérémonie ſacrée chez les Romains, dit Pline, de fermer les yeux de ceux qui mouroient, & de les ouvrir enſuite lorſqu'ils étoient ſur le bûcher.

Quelques uns prétendent que par la loi Ménia il étoit défendu aux enfans de fermer les yeux de leurs peres mourans; mais, cette loi exprimée ainſi dans Varron, ſe doit entendre, ſelon les plus ſçavans Juriſconſultes, d'une bien differente maniere; ils prétendent que cela veut dire qu'ils ne doivent pas fermer les yeux à leurs peres, pendant qu'ils voyent encore; & que cela ſe dit par Métaphore contre des enfans dénaturés qui accéléroient la Mort de leur pere pour jouir plutôt de leurs héritages.

V.

Autres coutumes touchant les Morts

L'on pratiquoit encore d'autres cérémonies peut-être moins communes. On en voit quelques-unes dans la premiere planche du cinquieme volume de l'antiquité expliquée par D. Bernard de Montfaucon. Une jeune fille qui vient de mourir, eſt étendue ſur ſon lit avec ſes habits & ſa chauſſure. Le pere eſt aſſis à la tête du lit ſur un ſiege pliant, & la mere aux pieds ſur une chaiſe à doſſier. Ils ont l'un & l'autre la tête voilée d'un pan de leur robe, & donnent des marques de leur affliction. Les autres parens ou domeſtiques autour du lit témoignent, ſoit par leurs geſtes, ſoit par leur ſituation, la part qu'ils prennent à ce deuil domeſtique. A l'extrêmité de la troupe, on remarque un eſclave portant ſes bas de chauſſes à la mode des Barbares. Au-deſſous du lit eſt un chien qui a le pied ſur une eſpece de couronne; nous ne ſçavans ſi c'étoit celle dont on devoit couronner cette fille morte; car, ſelon la loi des douze tables, on couronnoit les Morts qui avoient vécu vertueuſement. On remarque ſous le lit des pantouſles ou des mules de chambre.

Une autre cérémonie étoit d'ôter aux défunts l'anneau du doigt, dès qu'ils avoient rendu l'ame; ce qu'on faiſoit non-ſeulement à ceux qui mouroient, mais auſſi à ceux qui s'endormoient d'un profond ſommeil, & qui tomboient dans une eſpece de léthargie. » Par je ne » ſçais quelle religion, dit Pli» ne, on ôte les bagues à ceux » qui s'endorment d'un profond » ſommeil, & à ceux qui meu» rent. » On croit que c'eſt par rapport à cette coutume que Spartien dit dans la vie de l'empereur Adrien, qu'entre les marques de ſa Mort prochaine on remarqua que la bague où ſon image étoit repréſentée, tomba d'elle-même d'un de ſes doigts. Moleſtel croit qu'on ôtoit les bagues à ceux qui venoient de mourir, de peur que les *Pollinctores*, ou ceux qui avoient ſoin de laver & de préparer les corps, ne s'en ſaiſiſſent; ce qui donne lieu de le croire, c'eſt que lorſqu'on alloit porter le corps ſur le bûcher on lui remettoit cet anneau.

Les parens & les voiſins s'aſſembloient autour du corps, & pluſieurs crioient à haute voix en prononçant le nom du défunt pour le faire revenir à lui, ſi l'ame n'étoit pas encore ſortie. On fait aujourd'hui la même choſe au Pape lorſqu'il vient d'expirer, en l'appellant du nom qu'il portoit avant ſa promotion au Pontificat.

La coutume de laver le corps des Morts, & de les oindre de parfums, étoit établie chez les Grecs, chez les Romains & chez pluſieurs autres nations. On y employoit l'eau chaude, apparemment pour faire revenir ce-

lui qu'on lavoit, s'il n'étoit pas encore expiré.

Ces précautions étoient d'autant plus néceſſaires, que ce corps devoit dans peu être porté ſur le bûcher; car, comme dit Pline, Cœlius Tubéro qui avoit été Préteur, revint ſur le bûcher, & fut rapporté vivant dans ſa maiſon. Il fut plus heureux qu'Aviola, homme Conſulaire, qui, n'ayant donné des marques de vie que lorſque le bûcher fut allumé, & que la violence du feu l'eût fait revenir, ne put être ſauvé; quelque diligence qu'on fît, il fut brûlé tout vif. La même choſe arriva à Lucius Lamia, ſelon Pline. Ceci paroît ſurprenant, ſur-tout ſi on avoit laiſſé les Morts ſept jours à la maiſon, avant que d'être apportés au bûcher, comme on faiſoit ordinairement. Cela devoit donner en ce tems-là une grande attention aux parens des défunts, & les porter à différer le convoi le plus qu'ils pouvoient. Cependant, l'hiſtoire nous fournit bien des cas ſemblables. Du tems, dit Varron, que vingt hommes établis pour diviſer les terres de Capoue, étoient occupés à cette fonction, un particulier qu'on portoit en terre, s'en revint de ſon pied à la maiſon. Dans ces cas tragiques, malheur à ceux que les parens aimoient moins que leur héritage. Apulée rapporte à ce ſujet une hiſtoire que l'on trouvera ſous l'article d'Aſclépiade.

Les Romains donnoient aux Corps morts l'habit ordinaire; qui étoit la toge; les Grecs les couvroient d'un manteau. Les femmes étoient auſſi vêtues à leur ordinaire. Il y en avoit cependant qui ſe préparoient des habits magnifiques pour leurs funérailles. Les Grecs auſſi bien que les Romains habilloient leurs Morts de couleur blanche. Ceux de Sparte couronnoient de branches d'olivier & revêtoient de pourpre ceux qui avoient bien ſervi leur patrie à la guerre, & qui étoient morts dans le combat.

La coutume de couronner les Morts s'obſervoit depuis les plus anciens tems, juſqu'aux plus bas ſiecles de la belle antiquité. Pluſieurs Auteurs en font mention, entr'autres Cicéron dans ſon oraiſon pour Flaccus. » Je vou» drois, dit-il, que le tems me » permît de rapporter ici tou» tes les ſentences qu'ils ont » données touchant le corps de » Caſtricius; premierement, » qu'on le portât dans la ville, » ce qu'on n'accordoit pas aux » autres; après cela, que de jeu» nes garçons le portaſſent, & » en dernier lieu, qu'on lui mit » une couronne d'or. » Ceux qui avoient mérité des couronnes pendant leur vie, étoient couronnés après leur mort; & on mettoit quelquefois des couronnes d'or ſur la tête de ceux qui s'étoient le plus ſignalés.

On mettoit le Corps mort dans le veſtibule ou à l'entrée de la maiſon. On lui tournoit les pieds vers la porte comme aujourd'hui.

aujourd'hui. Les gens de qualité y mettoient des cyprès, c'eſt un arbre lugubre qui ne renaît point après qu'il a été coupé.

On ne convient pas ſur le tems pendant lequel on gardoit les Corps morts à la maiſon, avant que de les porter au bûcher. Homere dit que le corps d'Achille fut gardé pendant dix-ſept jours. Mais, Servius prétend qu'on les brûloit le huitieme jour, & qu'on les enſeveliſſoit le neuvieme après leur Mort. Cela ne doit s'entendre que des gens de qualité; car, les pauvres étoient enſevelis ou le lendemain, ou après trois ou quatre jours. Quand les ſept jours étoient expirés, un héraut annonçoit le convoi en cette maniere ou en quelque autre ſemblable: » Ceux, qui » voudront aſſiſter aux obſe» ques de Lucius Titius, fils » de Lucius, ſont avertis qu'il » eſt tems d'y aller préſente» ment; on emporte le Corps » de la maiſon. » Ces mots du héraut, que rapporte Morenſtel, ſembleot être pris du Phormion de Térence, où il eſt dit: » On » fait les obſeques de Chre» mès; que ceux qui le pour» ront y aſſiſtent; l'heure eſt » arrivée. »

Ceux qui aſſiſtoient aux funérailles, étoient les parens & les amis. Quand le Mort avoit rendu des ſervices conſidérables à la République, le peuple s'y trouvoit auſſi. Il arrivoit quelquefois que des gens qui ſe voyoient mourir, prioient leurs amis d'aſſiſter à leurs funerailles. On portoit les gens de qualité ſur de petits lits, appellés Lectiques, dont nous voyons un aſſez grand nombre dans les monumens. Les gens de baſſe condition étoient portés ſur des ſandapiles; c'étoient comme des brancars portés par quatre hommes. Les porteurs des Corps morts étoient appellés *Veſpillones*, mot que les étymologiſtes font venir de *Veſpera*, le ſoir, parce, diſent-ils; que c'étoit le ſoir que ſe faiſoient les convois. Au lieu de biere les Lacédémoniens ſe ſervoient d'un bouclier.

Le Mort avoit le viſage découvert. Lorſqu'on l'apportoit au tombeau, on lui mettoit quelquefois des couleurs pour le rendre plus agréable; ce qu'on faiſoit ſur-tout aux jeuoes filles. Quand le viſage étoit tout-à-fait difforme, on le couvroit entiéremeot. Dans les plus anciens tems, ces convois ſe faiſoient la nuit, quoique cela ne fût pas général; car, il y en avoit qui enterroieot le jour. La coutume d'enterrer la nuit fut depuis changée, & ne fut obſervée que pour les jeunes gens qui mouroient dans l'adoleſcence. Julien l'Apoſtat voulut la rétablir par tout le monde; mais, il ne vécut pas aſſez long-tems pour la faire obſerver.

Les Athéniens faiſoient leurs funérailles le matin avaot le ſoleil levé. Devant le convoi, marchoient les joueurs de flûte qui jouoient un air lugubre, & uoe

chanſon de deuil que les Grecs appelloient ἰάλεμος, & les Latins *Nænia* ou *Næniæ*. Comme les Anciens déifioient tout, on faiſoit de *Nænia* une Déeſſe, & l'on diſoit ſelon Arnobe que ceux qui ſont réduits à l'extrêmité, ſont ſous la tutele de *Nænia*. Ces chanſons, où l'on exprimoit la douleur des perſonnes vivantes à la Mort de leurs parens ou parentes, étoient ordinairement pleines de niaiſeries & de bagatelles; c'eſt ce qui a fait que *Næniæ* eſt ſouvent pris pour bagatelles dans les Auteurs. Le nombre des joueurs de flûte devenant trop grand, il fut ordonné dans la ſuite qu'ils ne ſeroient pas plus de dix. outre ces joueurs de flûte, des baladins & des joueurs de paſſe-paſſe marchoient devant le convoi; ils danſoient & geſticuloient de maniere à faire rire. Il y a apparence que cela ne ſe faiſoit pas toujours; Denys d'Halicarnaſſe dit que cela ſe pratiquoit principalement aux funérailles des gens aiſés, & dont la vie avoit été heureuſe. Dans les pompes funebres on portoit des flambeaux & des cierges, comme dit Séneque à la fin du livre de la briéveté de la vie. Pour les funérailles des pauvres gens, on ne portoit que des chandelles.

Si celui qu'on portoit au bûcher avoit été dans les charges, s'il s'étoit ſignalé à la guerre, s'il avoit obtenu des couronnes & des récompenſes, on y portoit les marques de ſes emplois, les préſens qu'il avoit reçus pour ſes belles actions, ceux qu'il avoit reçus des villes, les étendards & les dépouilles qu'il avoit remportés ſur les ennemis. On y portoit auſſi ſon viſage repréſenté en cire, & une longue ſuite de ſes aïeux & de ſes parens repréſentés en buſtes de cire ſur de grandes piques. On mettoit enſuite ces images dans l'atrium ou dans la ſalle d'entrée. Quand c'étoient des Empereurs, on y portoit encore les images & les ſymboles des villes & des nations ſubjuguées. Lorſque le Mort avoit commandé les armées, les légions aſſiſtoient aux funérailles, tenant leurs armes renverſées, & le fer des piques en bas; les Licteurs renverſoient auſſi leurs faiſceaux de verges. Les affranchis aſſiſtoient au convoi, portant un voile blanc de laine ſur la tête.

Les fils du défunt marchoient la tête voilée; leurs filles y alloient nus pieds, & les cheveux épars. Les femmes alloient vêtues de blanc, ſe conformant en cela à leur parent mort. Cette coutume étoit auſſi obſervée chez les Grecs, parmi leſquels les hommes & les femmes qui alloient aux funérailles portoient des couronnes, quand la pompe funebre étoit pour des gens de qualité.

L'habit noir étoit auſſi uſité à Rome pour les funérailles; nous trouvons pluſieurs paſſages dans les Auteurs qui en ſont foi. Ces différences marquent que les coutumes ont changé, & peut-

être varié dans les mêmes tems & dans les mêmes lieux. La même variété ſe trouve dans les auteurs Grecs. » Pourquoi, dit » Plutarque dans ſes queſtions » Romaines, les femmes en » deuil portent-elles des habits » & des rubans blancs? Eſt-ce » à l'exemple des Mages, qui » ſe revêtent d'un habit clair » & luiſant pour l'oppoſer à » Pluton & aux ténebres? Ou eſt-» ce parce que les Morts étant » vêtus de blanc, on veut auſſi » que leurs parens ſoient ha-» billés de la même couleur? » On met cet habit blanc ſur » les Morts, ne pouvant don-» ner cette blancheur à l'ame, » quoiqu'on ſouhaite qu'après » avoir achevé ſa courſe, elle » ſe trouve pure & brillante. » Ou eſt-ce parce que la bien-» ſéance veut que tout ce qui » ſert au deuil ſoit fort ſimple? » Or, tout ce qui eſt teint en » couleur, ſoit noir, ſoit bleu, » ne l'eſt pas, parce que la » couleur fait un mêlange; il » n'y a donc que le blanc qui » convienne aux Morts. Socrate » dit qu'à Argos on porte au » deuil des habits blancs & paſ-» ſés par l'eau. » Pour marquer une douleur extrême, les parens déchiroient quelquefois leurs habits.

La coutume de ſe couper les cheveux étoit encore plus en uſage chez les Grecs; Archélaüs, roi de Macédoine, ſe les coupa aux funérailles d'Euripide. Cette coutume s'obſervoit auſſi chez les Perſes & chez d'autres peuples Barbares; nous en trouvons des marques dans l'Écriture-Sainte. On coupoit auſſi pour marque de deuil le crin aux chevaux; cela s'obſerve au deuil d'Alceſte, où Admete commande dans Euripide, qu'on coupe le crin aux quatre chevaux qui menoient le char. Plutarque dit, dans la vie de Pélopidas, qu'à ſa Mort les Theſſaliens ſe tondirent, & qu'ils couperent auſſi le crin de leurs chevaux. Alexandre le Grand, à la mort d'Epheſtion, ne ſe contenta pas de faire couper le crin des chevaux & des mulets, mais, il fit auſſi abattre les crenaux des villes, afin que les murailles portaſſent le deuil de la Mort de ſon ami.

D'autres fois, ſans ſe couper les cheveux, on témoignoit ſon affliction en les aſpergeant de pouſſiere & de cendre; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les Poëtes. Quand la douleur étoit extrême, ces profanes s'emportoient quelquefois juſqu'à chanter pouilles aux Dieux qui leur avoient enlevé leurs parens ou leurs amis; leur fureur alloit quelquefois plus loin, ils jettoient des pierres contre les temples, renverſoient les autels, & jettoient les dieux Lares dans la rue.

D. Bernard de Montfaucon préſente dans la ſeconde planche du cinquieme volume de ſon antiquité, un convoi tiré d'un marbre Romain. Mais, il s'en faut bien qu'on y obſerve tout ce que nous avons dit.

Ces cérémonies des funérailles varioient beaucoup, comme nous venons de le remarquer. Celui que l'on porte au bûcher paroît être un chasseur ou un homme qui aimoit la chasse. Le corps nu est porté sans lectique par quatre hommes ; un des quatre tient un bâton, dont le haut se termine en T. l'homme qui suit immédiatement le corps, est tout nu, & tient un doigt sur la bouche ; un autre tient une lance de chasseur, un autre mene deux chiens de chasse attachés. Après vient un cheval qui porte des hardes, & une espece de fourche de chaque côté ; ces hardes pourroient bien être des filets, & les fourches pourroient avoir servi à les tendre. Après ce cheval vient un homme qui porte la main à ses yeux, & semble pleurer la Mort de son ami ou de son maître. La bande est terminée par un petit char sur lequel est monté un jeune homme qui donne des marques de tristesse. A côté des chevaux est encore un autre homme qui porte une lance ou un javelot pour la chasse.

Le Mort est porté les pieds devant ; un homme qui précede le corps, tient une épée, & fait quelque signe de l'autre main. Trois femmes qui vont devant, sont tout échevelées & éplorées ; un jeune homme qui les précede, tient la main sur la bouche, & donne aussi des marques de tristesse. On remarque sur la même image plusieurs actions où les mêmes personnes sont répétées, comme cela s'observe souvent d[a]ns d'autres planches. Après ce que nous venons de dire, on voit le bûcher quarré sur lequel est le cadavre ; la femme du Mort s'arrache les cheveux. Cette scene est presque couverte ou cachée par une autre plus tragique, où la femme du défunt ne pouvant supporter la douleur de la Mort de son mari, se plonge un poignard dans le sein, & est soutenue par deux autres femmes qui la relevent. A l'extrêmité de l'image est une autre femme assise devant l'urne, où sont les cendres peut-être du mari & de la femme ; c'est une de celles qu'on appelloit *præficæ*, qui fait ses lamentations en étendant ses bras.

A Rome si le défunt étoit une personne de qualité, on le portoit aux *Rostra*, qui étoit un lieu de marché ainsi appellé, parce qu'il y avoit des éperons de proues de vaisseaux représentés. A ces *Rostra* étoit une espece de tribune d'où on pouvoit haranguer le peuple ; voici ce qu'en dit Polybe : » Quand » quelque illustre Romain est » Mort, on lui fait de grands » honneurs, & entre autres on » apporte son corps en céré» monie au marché au lieu » qu'on appelle *Rostra*. On le » met quelquefois de bout, afin » qu'on puisse mieux le voir. » On le porte aussi quelquefois » couché, mais plus rarement. » Tout le peuple y vient en

» foule, & alors ſon fils, s'il » en a quelqu'un qui ſoit en » âge pour haranguer, & qui » ſoit préſent, ou quelqu'un » de ſes parens, monte aux » *Roſtra*, & fait l'éloge de ce- » lui qui vient de mourir; il » étale ce qu'il a fait de grand » pendant ſa vie. Il arrive delà » que ceux qui aſſiſtent, rap- » pellent la mémoire de ce qu'il » a fait, ſoit qu'ils y aient été » préſens, ſoit qu'ils l'aient » appris des autres; enſorte » que ce deuil de quelques » particuliers devient public. » Après qu'on l'a enſeveli, on » met ſon image dans un qua- » dre couvert dans le principal » appartement de la maiſon. » Cette image repréſente ſa » face où l'on met les couleurs. » Aux jours des ſolemnités pu- » bliques, on découvre ces » images, & on les entoure » d'ornemens. Quand quel- » qu'un de la même famille » vient à mourir, on les porte » dans le convoi, & pour les » rendre ſemblables à celui » qu'on va enſevelir, on leur » met un corps entier. On don- » ne une roge à ces images; & » ſi le défunt a été Conſul ou » Préteur, on lui donne la pré- » texte; s'il a été Cenſeur, on » le revêt de pourpre; s'il a » été honoré du triomphe, ou » de quelques marques d'hon- » neur ſemblable, l'or brille » ſur ſon habit. Les faiſceaux » de verges, les haches & les » autres marques de Magiſtra- » ture marchent devant. En un » mot, chacun paroît avec les » mêmes marques d'honneur & » de dignité qu'il avoit dans la » République, pendant qu'il » étoit en vie. Quand ils ſont » arrivés aux *Roſtra*, ils s'aſ- » ſeyent tous ſelon leur rang » ſur des ſieges d'ivoire. On ne » peut rien voir de ſi beau que » ce ſpectacle, ni de plus pro- » pre à exciter les jeunes gens » à l'amour de la belle gloire; » car, qui ne ſeroit ému & ſaiſi » d'un déſir ſi louable, voyant » les images comme vivantes » de ces grands hommes, à la » vertu deſquels on fait tant » d'honneur? Joignez à cela » l'oraiſon funebre que fait l'o- » rateur deſtiné pour cela; il y » parle non-ſeulement de celui » que l'on va enſevelir, mais » auſſi de tous les autres dont » les images ſont préſentes, en » commençant par le plus an- » cien; il étale leurs belles ac- » tions, & les honneurs qu'on » a faits à leur mérite. Il ar- » rive delà que les éloges de » ces grands hommes ſont ſou- » vent réitérés, & que la gloire » de leurs belles actions par-là » conſacrée à l'immortalité, » ſe répand par-tout, & paſſe » à la poſtérité. La jeuneſſe, » épriſe du déſir d'arriver à de » pareils honneurs, ſe porte » avec ardeur à tout faire & à » tout entreprendre pour le ſa- » lut de la République. »

Ces honneurs funebres étoient encore en uſage chez les Grecs, comme dit Périclès au commencement de l'oraiſon funebre des

Athéniens morts à la guerre pour leur patrie ; c'eſt la ſeule des oraiſons funebres de ces anciens tems qui nous reſte. On faiſoit ces oraiſons funebres non-ſeulement pour les hommes de diſtinction, mais auſſi pour les femmes illuſtres qui avoient fait quelque choſe de remarquable pour la République. Platon fait mention de cette coutume ; cela ſe faiſoit auſſi chez les Romains, comme dit Cicéron au ſecond livre de l'Orateur. » J'ai pris plaiſir, dit-» il, auſſi bien que tous le au-» diteurs, à vous entendre faire » l'éloge de Popillia votre me-» re. Je crois que c'eſt la pre-» miere femme à qui on a fait » un pareil honneur dans cette » ville. »

La coutume de brûler les corps étoit preſque générale chez les Grecs & chez les Romains. Nous trouvons pourtant aſſez d'exemples de corps inhumés comme aujourd'hui, & ſans avoir été conſumés ſur des bûchers. Dans les plus anciens tems, on inhumoit les corps à Athenes ſelon la loi de Cécrops rapportée par Cicéron. *Mortuum terra humato.* Leurs tombeaux ne devoient pas être fort magnifiques, puiſqu'ils étoient obligés par la loi de n'y faire travailler que dix hommes tout au plus, qui devoient avoir fini dans trois jours. Il y en a pourtant qui prétendent que la coutume de brûler les corps eſt de toute antiquité chez les Grecs. On voit en effet dans Homere que cette coutume a précédé la guerre de Troie. Xénophon dit pourtant qu'un grand nombre de Grecs furent inhumés.

» Je ſuis perſuadé, dit Ci-» céron, que la plus ancienne » maniere d'enſevelir les Morts » eſt celle dont ſe ſert Cyrus » dans Xénophon ; le corps eſt » ainſi rendu à la terre, & il » eſt ſitué de maniere qu'il eſt » couvert du voile de ſa mere. » C'eſt en cette ſorte qu'on ra-» conte que notre roi Numa » fut enterré non loin des au-» tels de la fontaine. Tout le » monde ſçait que la famille de » Cornélia a eu preſque juſqu'à » notre tems cette ſorte de ſé-» pulture. On n'ignore pas auſſi » que Sylla victorieux de C. » Marius porta ſa haine ſi loin, » qu'il fit déterrer le corps de » ce capitaine Romain, & le » jetter à la voirie ; ce qu'il » n'auroit jamais fait, s'il eût » été auſſi ſage que violent. Je » ne ſçais ſi ce fut de peur » qu'on ne lui fît un pareil trai-» tement, qu'il voulût qu'on » brûlât ſon corps. C'eſt le » premier des Patrices Corné-» liens dont le corps ait été » brûlé. »

M. Fabretti prouve, par les anciens monumens, que l'uſage de brûler les corps, & celui de les inhumer ſans les brûler, ont été dans le même-tems à Rome. Perſonne ne doute qu'on n'en brûlât un grand nombre ; il eſt même certain que c'étoit la maniere la plus ordinaire. Il eſt ſûr auſſi

qu'on en inhumoit, quoique plus rarement; en voici des preuves. Gruter donne une inſcription dont le ſens eſt tel: *Aux Dieux Manes de L. Julius Epigonus, qui a vécu vingt-ſept ans, cinq mois & douze jours; ſon corps entier eſt inhumé ici. L. Julius Gamus a fait faire ce tombeau pour ſon fils.* Une autre inſcription porte que L. Julius Gamus, apparemment le même, fit faire un ſarcophage ou un grand cercueil pour ſon petit-fils L. Julius Marcellus. On en trouve quelques autres exemples quoiqu'aſſez rares. » La coutume de » brûler les corps à Rome, dit » Pline, n'eſt pas des plus anciens tems; mais, comme les » Romains virent que dans les » guerres qu'ils faiſoient dans » des païs lointains, on déterroit les Morts qu'ils avoient » inhumés, ils commencerent » à les brûler. Il y eut pourtant pluſieurs familles qui » garderent l'ancienne coutume, comme la Cornélienne, » dans laquelle on dit qu'aucun » corps ne fut brûlé juſqu'au » dictateur Sylla. » La coutume de brûler les corps dura juſqu'au tems du grand Théodoſe, dit Godefroi ſur le code Théodoſien. Delà vient que Macrobe, qui écrivoit ſous Théodoſe le jeune, dit que de ſon tems cet uſage de brûler les corps avoit ceſſé.

On verſoit ſur le défunt du vin, du lait, & du miel, & l'on mettoit ſur le bûcher des parfums & des liqueurs odoriférantes, de l'encens, du cinnamome, des aromates & de l'huile pour faire brûler plus vîte. On donnoit aux Morts la potion qu'on appelloit myrrhine, que quelques-uns croyent avoir été faite avec de la myrrhe; d'autres diſent plus vraiſemblablement que c'étoit avec une ſorte de pierre précieuſe qu'on appelloit murrha. Les Commentateurs ſe donnent la torture pour expliquer ce que c'étoit que cette potion, & la grande diverſité de ſentimens ne ſert qu'à montrer combien la choſe eſt difficile à entendre. Cette profuſion d'aromates, de liqueurs, de potions myrrhines, étoit de grands frais, & c'eſt pour cela qu'elle eſt défendue par la loi des douze tables. Outre la raiſon de la trop grande dépenſe, il y en avoit une autre, c'étoit que ces liqueurs & ces parfums, évaporés par le grand feu du bûcher, exhaloient une fumée & une odeur ſi fortes, qu'elles étouffoient quelquefois les perſonnes qui en approchoient de près.

Après qu'on avoit oint le corps, on lui ouvroit les yeux qu'on avoit fermés, dès qu'il avoit rendu le dernier ſoupir; on lui mettoit une piece de monnoie ou une obole dans la bouche, pour payer à Charon le paſſage de la barque; cette piece de monnoie s'appelloit chez les Grecs Ναύλον. On augmenta depuis le prix du paſſage, & l'on mettoit deux ou trois oboles. Cette coutume paroît avoir été fort générale

dans la Grece ; il n'y avoit que les Hermoniens qui ne mettoient rien dans la bouche des défunts. Nous en trouvons encore aujourd'hui dans la bouche des momies que l'on deterre tous les jours en Égypte. C'étoient les plus proches parens du défunt qui mettoient le feu au bûcher, & ils l'y mettoient tournés d'un autre côté, pour s'ôter la vue d'un objet si triste.

Quand le bûcher étoit allumé, on prioit les vents d'y souffler pour hâter l'incendie. Cette coutume existoit chez le Grecs dès le tems d'Homere, où nous voyons qu'Achille prie le vent du septentrion & le zéphyre de souffler dans le feu pour consumer plus promptement le cadavre de Patrocle, & leur promet des sacrifices, s'ils exaucent sa priere. Cette coutume passa des Grecs aux Romains, comme la plûpart des autres usages. Quand le bûcher étoit bien allumé, on y jettoit des habits, des étoffes précieuses, & les parfums les plus rares. Cela fut dans la suite défendu pat la loi des douze tables. On y jettoit aussi les dépouilles qu'on avoit gagnées sur les ennemis. Aux funérailles de Jules César, les vétérans jettoient leurs armes sur le bûcher pour faire honneur aux manes de ce grand Capitaine, qui les avoit si bien conduits à la guerre. On immoloit aussi des bœufs, ou des taureaux, & des moutons, qu'on jettoit après cela sur le bûcher. Nous avons déjà parlé de ceux qui se coupoient les cheveux aux funérailles ; nous voyons à celles de Patrocle qu'on jettoit dans le feu ces cheveux ainsi coupés ou arrachés.

Quand un grand nombre de gens se trouvoient ensemble tués en quelque bataille ou combat, on ne faisoit qu'un tombeau pour tous. Il n'y avoit qu'un sépulcre pour tous les Lacédémoniens qui furent tués aux Thermopyles ; ils étoient entassés les uns sur les autres, & ils n'avoient tous que cette épitaphe rapportée par Strabon : *Passant, allez annoncer aux Lacédémoniens que pour obéir à leurs loix nous sommes tous enterrés en ce lieu.* Thucydide rapporte une autre épitaphe, & dit que pour orner ce sépulcre commun des Spartiates il n'y avoit que cinq colomnes, sur l'une desquelles les Opontiens avoient mis cette inscription : *La terre d'Oponte, métropole des Locriens, renferme en son sein ceux qui se sacrifierent autrefois pour la Grece en combattant contre les Medes.* Quelquefois, on séparoit seulement les capitaines d'avec les soldats. Eumene, selon Plutarque, ayant ramassé tous les corps, fit enlever toutes les portes des villages des environs, & brûler les corps des capitaines sur un bûcher, & ceux des soldats sur un autre, & leur ayant érigé des tombeaux, il partit de ce lieu. Les Lacédémoniens, après la bataille de Platées, firent, selon Hérodote, trois tombeaux, un pour les Prêtres, un pour

les Spartiates, & un autre pour les eſclaves.

L'Hiſtoire nous fournit des exemples tragiques de pluſieurs perſonnes qui ſe ſont tuées ſur le bûcher de ceux qu'elles aimoient. Aux funérailles d'Agrippine, un de ſes affranchis, appellé Mneſtor, ſe tua de douleur devant le bûcher. Pluſieurs ſoldats ſe tuerent auſſi devant le bûcher de l'empereur Othon; ce n'étoit pas la crainte du malheur dont ils étoient menacés, qui les porta à s'immoler ainſi, mais l'amour du Prince. Un certain Philotimus, dont parle Pline, que ſon maître avoit fait héritier de ſes biens, ſe jetta ſur ſon bûcher. Il y a eu des femmes, dit Séneque, qui ſe ſont jettées ſur les bûchers de leurs maris, pour y être avec eux conſumées par les flammes. On ſçait que cette coutume regne encore aujourdhui chez les Banianes, & que malgré la défenſe du Prince pluſieurs femmes ſe brûlent aux funérailles de leurs maris.

Nous ne ſçavons ſi l'exemple de ceux qui ſe tuoient ainſi, ou ſe brûloient volontairement, doit paſſer pour plus tragique, que ces hoſties vivantes que ces profanes immoloient aux manes. Achille tua douze jeunes Troyens pour les brûler ſur le bûcher de Patrocle. Cette coutume fut quelquefois pratiquée à Rome, où l'on immoloit ces ſortes de victimes ſur les bûchers des Morts; Virgile en fait mention en deux endroits. Mais, cette coutume paroît avoir été rare, parce que, comme dit Servius, les Romains la regardant comme trop cruelle, la changerent en une autre qui n'étoit guere plus humaine, & firent combattre les gladiateurs devant le ſépulcre.

V I.

Souhaits faits pour les Morts.

Entre les ſouhaits qu'on faiſoit aux Morts, un des plus communs étoit celui-ci : *Que la terre vous ſoit légere.* On le trouve fréquemment dans les Auteurs, dans Callimaque, dans Euripide, & dans Tibulle.

Il dit en la quittant : Repoſez donc en paix,

Que la terre ſur vous ſoit légere à jamais.

Cette inſcription ſe trouve encore ſouvent ſur les anciens monumens, *ſit tibi terra levis*, que la terre vous ſoit légere. On la met quelquefois par les premieres lettres de chaque mot *S. T. T. L.* Il ſemble que le ſens naturel de ces mots ſoit, que la terre ne peſe pas trop ſur vos oſſemens; ou, que la terre dans laquelle ils repoſent vous ſoit favorable; ce qui ſembleroit ſuppoſer qu'ils reconnoiſſoient quelque ſentiment dans les corps Morts. D'autres croyent que ces ſouhaits & ces prieres ſe faiſoient pour détourner les enchantemens auxquels ces profanes croyoient que les Morts mêmes étoient

ſujets. Quelquefois les Morts qui parlent eux-mêmes en certaines inſcriptions, diſent que la terre leur eſt légere, comme nous voyons dans cette curieuſe épitaphe de la vigne Borgheſe.

» Ce tombeau eſt de Popilie; » il a été fait par Océanus mon » mari, homme recommandable par ſa grande ſageſſe; la » terre eſt fort légere ſur moi; » je célébrerai, mon cher mari, » votre piété ſur l'Achéron; & » vous, ſouvenez-vous de moi » parmi les vivans, & venez » de tems en tems répandre des » larmes ſur la tombe de votre » chere femme. Dites que Popilie dort; il ne faut jamais » dire que les gens de bien ſont » Morts, mais qu'ils dorment » d'un ſommeil tranquille. »

Quand on vouloit faire des imprécations contre des ennemis, on diſoit au contraire: *Que la terre vous ſoit peſante.* » Quand nous faiſons, dit Pline, des imprécations contre » ceux que nous haïſſons, nous » ſouhaitons que cette Divinité » la Terre leur ſoit peſante: » comme ſi nous ne ſçavions » pas que c'eſt la ſeule qui » n'eſt jamais irritée contre » l'homme. » Lorſqu'on vouloit faire un ſerment, on diſoit: *Que la terre me ſoit peſante, ſi je ne fais pas cela.* Properce en fait un ſemblable; mais, Martial fait à Philénis courtiſanne une imprécation toute différente; il prie les Dieux qu'une terre légere ou un ſable Mort couvre ſes os, afin que les chiens puiſſent aiſément les déterrer & les ronger.

Un autre ſouhait qu'on faiſoit, étoit que les Dieux donnaſſent aux Morts de l'eau fraîche, & entre ces Dieux c'eſt Oſiris dont les marbres ſont mention. Une inſcription, moitié Latine & moitié Grecque, rapportée par M. Fabretti, eſt conçue en ces termes: » Aux » Dieux Manes. Julie Politice; » qu'Oſiris vous donne de l'eau » fraîche. » Reinés donne une autre inſcription Grecque plus longue, & dont le ſens eſt tel: » Aux Dieux Manes. Dioſcoride a fait à ſon aimable femme Aurélie Proſade ce tombeau. Adieu, Madame; qu'Oſiris vous donne de l'eau fraîche. Dioſcoride a fait ce tombeau pour lui, pour les affranchis de ſes affranchis. « On ſçait que Sérapis, qui eſt le même qu'Oſiris, eſt ſouvent pris pour Pluton; & Plutarque dit expreſſément dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris, que ſelon les Prêtres des Égyptiens, Oſiris commandoit aux Morts, & n'étoit autre que Pluton. Dioſcoride demande donc qu'Oſiris donne de l'eau fraîche à Aurélie ſa femme.

Dans une autre inſcription que D. Bern. de Montfaucon a donnée dans ſa Paléographie Grecque, c'eſt le mari lui-même qui donne de l'eau fraîche à ſa femme; voici les termes de l'inſcription: » Aux » Dieux Manes. Je m'appelle

» Olympie ; je ſuis Morte à » l'âge de vingt-deux ans, & » l'on m'a dépoſée dans ce tombeau. Je ſuis Grecque de nation, Apamée eſt ma patrie. » Je n'ai jamais fait tort à perſonne, & n'ai offenſé ni grands » ni petits. C'eſt moi Sotas qui » ai érigé cette épitaphe à ma » chere femme Olympie, que » j'avois épouſée vierge. Je dis » ceci fondant en larmes. Notre amour mutuel n'a jamais » diminué ; il a toujours duré » dans ſa force juſqu'à ce que » la Parque me l'a enlevée. » C'eſt pour l'amour de toi, » que j'ai érigé ce monument, » ma chere femme, & je verſe » de l'eau fraîche à ton ame » altérée. »

Celui-ci ſuppoſe que les ames des Morts ſont fort altérées ; & cela pourroit peut-être revenir à ce que dit Homere, que les ames des défunts s'aſſembloient autour d'Ulyſſe pour boire ; mais, celles-ci vouloient boire du ſang des victimes immolées. Un Antiquaire croit que cette eau étoit donnée aux ames pour les rafraîchir dans le tourment du feu qu'elles ſouffroient ; & qu'entre ces ames il y en avoit que le feu purifioit, mais que d'autres étoient condamnées, à des flammes éternelles ; c'eſt ce qui revient à l'Enfer & au Purgatoire. *Voyez* Funérailles.

MORT, *Mors*, Θάνατος, (*a*) que les Grecs avoient mis au rang de leur Divinité. Leurs Poëtes, auſſi bien que les poëtes Latins, & Virgile entr'autres, lui donnent cette qualité. Elle étoit fille de la Nuit, & & ſœur du Sommeil. Rien n'étoit mieux imaginé, puiſque la Mort eſt elle-même le grand Sommeil, le Sommeil éternel, dont le Sommeil des vivans n'eſt qu'une foible image.

On ne ſçait rien touchant le culte qu'on lui rendoit ; on nous apprend ſeulement que les Lacédémoniens l'honoroient comme une Divinité, & avoient au rapport de Pauſanias, une de ſes ſtatues près de celle du Sommeil ſon frere. Le même Pauſanias parle d'une ſtatue de la Nuit qui tenoit entre ſes bras ſes deux enfans le Sommeil & la Mort, l'un qui dormoit profondément, & l'autre qui faiſoit ſemblant de dormir.

On peignoit la Mort comme un ſquelette, avec une faulx & des griffes ; on l'habilloit d'une robe ſemée d'étoiles, de couleur noire, avec des ailes noires.

Mors atris circumvolat alis.

On lui ſacrifioit un coq, quoiqu'on la regardât comme la plus impitoyable des Divinités ; c'eſt ce qui fait dire à Malherbe :

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,

(*a*) Pauſ. p. 195, 321. Virg. Æneid. L. II. v. 533. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 193. Tom. V. pag. 168, 174, 175. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 361, 366.

On a beau la prier,
La cruelle qu'elle eſt ſe bouche les oreilles,
Et nous laiſſe crier.

Les Phéniciens lui bâtirent un temple dans l'iſle de Gadira, qui ne ſubſiſta pas long-tems; mais, il n'en ſera pas de même de celui du duc de Buckingham, dont le génie de la Poëſie a fait les frais.

MORT [le], *Mortuus.* (*a*) D. Calmet croit que les Hébreux, ſous ce nom, entendoient quelquefois le faux dieu Adonis. C'eſt en ce ſens que l'on explique ces paroles de Moïſe: » Soyez les enfans du Seigneur » votre Dieu; vous ne vous ferez point d'inciſion, & vous » ne vous raſerez point entiérement la tête pour le » Mort. » C'eſt qu'on pratiquoit toutes ces choſes dans le deuil d'Adonis. Dans un autre endroit, les Iſraëlites venant préſenter leurs prémices au Seigneur, font cette profeſſion: » Je n'ai point mangé de ceci » dans mon deuil, je n'en ai » point employé pour une choſe impure, je n'en ai point » conſumé pour les funérailles. » L'Hébreu porte à la lettre: *Je n'en ai rien donné au Mort*, apparemment à Adonis. Les ſacrifices des Morts, dont parle le Pſalmiſte, & auxquels il dit que les Hébreux participerent dans l'abomination de Béelphégor, ſont auſſi à ce que l'on croit, des ſacrifices que l'on offroit en l'honneur de Béelphégor.

MORTA, *Morta*, nom que quelques-uns ont donné à l'une des trois Parques, que l'on fait préſider au deſtin de ceux qui étant nés avant ou après le terme ordinaire de la naiſſance, venoient à mourir. Les deux autres Parques ſe nommoient Nona & Décima, c'eſt-à-dire, neuvieme & dixieme, parce que ces mois ſont les termes ordinaires de l'enfantement & de la naiſſance.

MORYS, *Morys*, Μόρυς, (*b*) l'un des fils d'Hippotion, fut tué par Mérion pendant le ſiege de Troie.

MORZUS, *Morzus*, (*c*) roi de Paphlagonie, marcha avec ſes troupes au ſecours des Gaulois contre les Romains. Il ſe trouva à la bataille où ils furent vaincus par Cn. Manlius Vulſon, l'an 189 avant Jeſus-Chriſt.

MOSA, *Moſa*, Μοσὰ, (*d*) le ſecond des fils que Caleb eut d'Epha ſa troiſieme femme.

MOSA, *Moſa*, Μοσὰ, (*e*) le troiſieme des fils de Sarahaïm & de Hodès ſa femme.

MOSA, *Moſa*, Μοσὰ, (*f*) fils de Zamuri, fut pere de Banaa.

(*a*) Deuteron. c. 14. v. 1. c. 26. v. 14. Pſalm. 105. v. 28.
(*b*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 792. L. XIV. v. 514.
(*c*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 26.
(*d*) Paral. L. I. c. 2. v. 46.
(*e*) Paral. L. I. c. 8. v. 9.
(*f*) Paral. L. I. c. 8. v. 36, 37.

MOSCENES, *Mſceni*, (*a*) peuple de l'Aſie mineure. Tacite met ce peuple au nombre de ceux qui ſouffrirent beaucoup d'un horrible tremblement de terre, arrivé l'an de Jeſus-Chriſt 17. L'empereur Tibere accorda à ces infortunés des ſoulagemens proportionnés à leurs maux.

Il y a apparence que les Moſcenes habitoient la ville que Ptolémée nomme Moſteni.

MOSCHION, *Moſchion*, Μοσχίων, (*b*) fameuſe courtiſanne dont Lucien fait mention.

MOSCHIQUE, *Moſchica*, Μοσχικὴ, (*c*) contrée d'Aſie, qui, ſelon Strabon, étoit partagée en trois portions. Les Colques en habitoient une; les Ibériens, une autre; & les Arméniens, une autre.

Il y avoit dans la Moſchique, un temple de Leucothée, qui avoit été bâti par Phryxus. L'Oracle de ce Temple avoit acquis beaucoup de célébrité; mais, on n'y immoloit point de bélier. Le Temple étoit rempli de richeſſes. Pharnace commença à le piller; & enſuite Mithridate acheva d'enlevet ce que l'autre y avoit laiſſé.

MOSCHIQUES [les monts], *montes Moſchici*, Μοσχικὰ ὄρη, (*d*) montagnes d'Aſie, dans la grande Arménie, ſelon Ptolémée. Plutarque dit que les Ibériens s'étendoient juſqu'à ces montagnes; & Strabon met une partie des monts Moſchiques au-deſſus de la Colchide. Ainſi, ces montagnes devoient être ſituées ſur les confins de la grande Arménie, de l'Ibérie & de la Colchide.

MOSCHTARA, *Moſchtara*, (*e*) nom d'un dieu des Arabes. C'étoit le même que Jupiter.

MOSCHUS, *Moſchus*, (*f*) Μόσχος, Philoſophe, natif de Sidon. On prétend qu'il vivoit avant le ſiege de Troie, & on cite de ce Philoſophe ſon dogme des Atomes.

MOSCHUS, *Moſchus*, (*g*) Μόσχος, dont Horace fait mention dans une de ſes Epîtres. On croit que c'étoit un Rhéteur, natif de Pergame.

MOSEL, *Moſel*, (*h*) ville dont parle Ezéchiel, & dont on ignore la ſituation. On peut traduire l'Hébreu d'Ezéchiel, comme a fait la Vulgate, *Dan, & Græcia, & Moſel*, ou *Dan, & Javan Ozel*, c'eſt à-dire, Dan & Javan d'Ozel. Bochart croit que les Javan d'Ozel ou d'Uzal ſont des deſcendans de Javan, dont la demeure étoit à Uzal, ville de l'Arabie. Les Septante, au lieu de *Javan*, ont lu *Jain*, qui ſignifie du vin. Ils ne liſent

(*a*) Tacit. L. II. c. 47.
(*b*) Lucian. T. II. p. 738.
(*c*) Strab. p. 498, 499.
(*d*) Ptolem. L. V. c. 13. Plut. T. I. p. 637. Strab. pag. 61, 492, 521, 548. Plin. T. I. p. 272. Pomp. Mel. p. 88.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. II. pag. 421.
(*f*) Strab. p. 756.
(*g*) Horat. L. I. Epiſt. 5. v. 9.
(*h*) Ezech. c. 27. v. 19.

pas *Moſel*, mais ſeulement *Aſel* ou *Aſaël*; le Syriaque, *Dan & Javan d'Uzel*; l'Arabe: *Ils apportoient à vos foires du vin d'Aïl*; le Chaldéen: *Dan & Javan vous apportoient en troupes des marchandiſes*, &c. D. Calmet croit qu'il y a quelque altération dans ce paſſage. Dan & Javan ſont trop éloignés, pour être joints enſemble.

MOSELLE, *Moſella*, (*a*) fleuve de la Gaule Belgique. Cluvier conjecture que dans l'endroit du quatrieme livre des Commentaires, où il eſt dit que la multitude des *Tencri* & des *Uſipetes*, pourſuivie par la cavalerie de Jules Céſar, arriva en fuyant *ad confluentes Moſæ & Rheni*, il convient de lire *Moſellæ*, plutôt que *Moſæ*. M. de Valois approuve fort cette conjecture. Sanſon en a jugé de même, & ce qui nous détermine également, malgré le témoignage des Manuſcrits, c'eſt de voir dans Jules Céſar, que ces Germains ayant d'abord paſſé le Rhin vers la partie inférieure de ſon cours, & dans le territoire des Ménapiens, avoient pénétré chez les Éburons, & juſques chez les Condruſes, c'eſt-à-dire, qu'ils s'étoient avancés juſques dans le Luxembourg, ſur la frontiere de l'évêché de Liege. Or, il eſt évident que dans cette poſition, la retraite vers le Rhin immédiatement au-deſſous du confluent de la Moſelle, eſt plus vraiſemblable, que de la prolonger juſqu'à la jonction du Wahal avec la Meuſe, puiſque le Rhin ne communique à cette riviere que par le canal de Wahal. Tacite parle de la Moſelle, en diſant que L. Vétus eut deſſein d'entreprendre un canal pour joindre cette riviere à la Saône. Dans Florus, le nom de la Moſelle eſt *Moſula*. On connoît le Poëme dans lequel Auſone a célébré la Moſelle, & qui a été commenté par Marquard Freher. Il y en a qui croyent que Ptolémée l'a déſigné ſous le nom *d'Obringa*, ou *Abrincus*. Tous les autres Écrivains la connoiſſent ſous le nom de *Muſella*, ou *Moſella*.

La Moſelle prenoit ſa ſource à l'extrêmité du païs des Leuces, dans ce que nous appellons aujourd'hui les montagnes de Voſges. Elle traverſoit enſuite ce païs, puis celui des Médiomatrices & celui des *Treviri*. Aujourd'hui, elle baigne dans ſa courſe Remiremont, Eſpinal, Châtel, Charmes, Bayon, Chaligni, Toul, Pont-à-Mouſſon, Metz, Thionville, Sirck, Remingen, Gravenmacheren, Waſſerbilich, Treves, Phlatz, Weldentz, Trarbach, la fortereſſe de Mont-Royal, Cell, Cocheim, Alken, & Coblentz; c'eſt là qu'elle ſe perd dans le Rhin. Elle court ainſi par la Lorraine, par les évêchés de Metz & de Toul,

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. IV. p. 135. Tacit. Annal. L. XIII. c. 53. Flor. L. III. c. 10. Ptolem. L. II. c. 9. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill.

par le Luxembourg, par le comté de Weldentz & par la province de la Saare. Elle ne commence à être navigable en tout tems qu'à Metz.

MOSÉRA, *Mosera*, (*a*) nom du lieu où Aaron mourut & fut enterré. Il y en a qui croyent que c'eſt le même que Moſéroth. *Voyez* Moſéroth.

MOSÉROTH, *Moseroth*, Μοσηρώθ, (*b*) un des campemens des Iſraëlites dans le déſert, entre Heſmona & Bénéjaacan.

MOSABAB, *Mosabab*, (*c*) Μοσωβάβ, étoit de la tribu de Siméon.

MOSOCH, *Mosoch*, (*d*) Μοσὸχ, ſixieme fils de Japheth. On l'appelle auſſi Méſech. On croit qu'il eſt le pere des Moſques, peuple qui habitoit entre l'Ibérie & l'Arménie. D'autres croyent que les Moſcovites ſont deſcendus de Moſoch; & c'eſt le ſentiment qui nous paroît le plus probable.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσολλὰμ, (*e*) de la tribu de Benjamin, étoit fils d'Oduia & & pere de Salo.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσολλὰμ, (*f*) auſſi de la tribu de Benjamin, étoit fils de Saphatias.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσολλὰμ, (*g*) de la tribu de Ruben, étoit le ſecond des ſept freres, qui eurent chacun leur maiſon & leur poſtérité.

MOSOLLAM, *Mosollam*; Μοσολλὰμ, (*h*) fils de Sadoc, & pere d'Helcias, étoit de la race Sacerdotale.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσολλὰμ, (*i*) fils de Moſollamith, & pere de Jezra, étoit auſſi de la race Sacerdotale.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσολλὰμ, (*k*) étoit un des deſcendans de Caath.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσολλὰμ, (*l*) fils de Barachias, fut un de ceux qui, au retour de la captivité de Babylone, contribuerent au rétabliſſement de Jéruſalem.

MOSOLLAM, *Mosollam*, Μοσουλλὰμ, (*m*) fils de Béſodia, fut auſſi un de ceux qui rétablirent Jéruſalem, au retour de la captivité de Babylone.

MOSOLLAMIA, *Mosollamia*, Μοσολλαμὶ, (*n*) fut pere de Zacharie qui étoit chargé de la porte du Saint dans le Tabernacle du Témoignage.

MOSOLLAMITH, *Mosollamith*, Μοσολλαμὶθ, (*o*) fils d'Emmer, & pere de Moſollam.

MOSOLLAMOTH, *Mosollamoth*, Μοσολλαμὼθ, (*p*) de la

(*a*) Deuteron. c. 10. v. 6.
(*b*) Numer. c. 33. v. 30, 31.
(*c*) Paral. L. I. c. 4. v. 34.
(*d*) Geneſ. c. 10. v. 2.
(*e*) Paral. L. I. c. 9. v. 7.
(*f*) Paral. L. I. c. 9. v. 8.
(*g*) Paral L. I. c. 5. v. 13.
(*h*) Paral. L. I. c. 9. v. 11.
(*i*) Paral. L. I. c. 9. v. 12.
(*k*) Paral. L. II. c. 34. v. 12.
(*l*) Eſdr. L. II. c. 3. v. 4.
(*m*) Eſdr. L. II. c. 3. v. 6.
(*n*) Paral. L. I. c. 9. v. 21.
(*o*) Paral. L. I. c. 9. v. 12.
(*p*) Paral. L. I. c. 28. v. 12.

tribu d'Éphraïm, fut pere de Barachias.

MOSOLLAMOTH, *Mosollamoth*, Μοσολλαμὼθ, (*a*) de la race des Prêtres, fut pere d'Ahasi.

MOSOPIUS, *Mosopius*, (*b*) un de ceux qui s'intéresserent vivement pour le rappel de Cicéron.

MOSQUES, *Moschi*, (*c*) peuple qui habitoit le long de la mer d'Hyrcanie, selon Pomponius Méla. Pline met les Mosques vers la source du Phasis. Le P. Hardouin dit que ce sont ceux que nous appellons aujourd'hui les Géorgiens. Leur païs s'appelloit *Moschica regio*.

Les Mosques, selon Hérodote, étoient compris dans la même Satrapie que les Tibarenes, les Macrones, les Mosynœces & les Mardes; & cette Satrapie payoit trois cens talens au roi de Perse.

MOSSYNES, *Mossyni*. *Voyez* Mosynœcès.

MOSSYNŒCÈS, *Mossinæci*. *Voyez* Mosynœces.

MOSTÈNI, *Mosteni*, (*d*) ville de l'Asie mineure, dans la Lydie, selon Ptolémée. Dans le sixieme Concile de Constantinople, tenu sous l'empereur Constantin, cette ville est appellée Masténa & Justinianopolis, & placée dans la seconde Cappadoce. Elle a été Episcopale. Julianus, son Évêque, souscrivit au Concile de Constantinople tenu l'an 448.

MOSYNA, *Mosyna*, Μόσυνα. *Voyez* Mosynes.

MOSYNES, *Mosyni*, Μόσυνοι, peuple. *Voyez* Mosynœces.

MOSYNES, *Mosyni*, (*e*) Μόσυνοι, autre peuple qu'il faut chercher quelque part dans la Phrygie Capatiane. La notice des Évêchés de ce païs y met une ville qu'elle nomme Mosyna, & d'autres Mosynopolis; & cette ville ne peut être que celle de ce peuple, comme le signifie le nom même. Ptolémée dit Moxianes, au lieu de Mosynes.

MOSYNŒCES, *Mosynœci*; Μοσύνοικοι, (*f*) peuple de l'Asie mineure, quelque part vers le bord du Pont-Euxin, dans le royaume de Pont, entre Cérasonte & Cotyore, dans le voisinage des Chalybes.

Les Grecs, ou les dix mille, dans leur fameuse retraite, étant entrés dans le païs des Mosynœces, remporterent la victoire sur ces peuples qui voulurent s'opposer à eux. Les vaincus s'étant réfugiés dans des tours de bois, à sept étages, qu'ils avoient rassemblées en un coin de leur Province, les Grecs les y attaquerent avec tant de vi-

(*a*) Esd. L. II. c. 11. v. 13.
(*b*) Cicer. post Redit. in Senat. c. 18.
(*c*) Pomp. Mel. pag. 185, 186. Plin. Tom. I. pag. 304, 309. Herod. L. III. c. 94. L. VII. c. 78.
(*d*) Ptolem. L. V. c. 2.
(*e*) Plin. Tom. I. pag. 283. Ptolem. L. V. c. 2.
(*f*) Strab. p. 528. Diod. Sicul. pag. 413. Plin. T. I. p. 303. Q. Curt. L. VI. c. 4. Pomp. Mel. p. 87. Xenoph. p. 351. *& seq.* Herod. L. III. c. 94. L. VII. c. 78.

gueur,

gueur, qu'ils ſe rendirent maîtres de cette eſpece de citadelle. C'étoit la plus conſidérable qu'ils euſſent dans toute leur domination, & leur Roi même logeoit dans la plus haute de ces tours. La loi du païs l'obligeoit d'y paſſer toute ſa vie, & c'eſt de-là qu'il envoyoit ſes ordres à ſes ſujets. Les Grecs ont dit depuis que c'étoit la nation la plus ſauvage qu'ils euſſent rencontrée dans leur route; qu'ils couchoient avec leurs femmes devant tout le monde; que les plus riches nourriſſoient leurs enfans de noix bouillies, & qu'ils leur imprimoient différentes marques ſur la poitrine & ſur les épaules. Les Grecs traverſerent ce païs en huit jours.

Il y a des Auteurs qui, au lieu de Moſynœces, liſent Moſynes, ou Moſſynes. Pomponius Méla dit Moſſynœces avec deux *ſſ*.

MOSYNOPOLIS, *Moſynopolis*. *Voyez* Moſynes.

MOTHON, *Mothon*, Μόθων, groſſe roche du Péloponnèſe dans la Meſſénie. *Voyez* Méthone.

MOTHONE, *Mothone*, Μοθώνη, nom que Pauſanias donne à une ville que d'autres nomment Méthone. *Voyez* Méthone.

MOTHONE, *Mothone*, (*a*) Μοθώνη, fille d'Œnéus & d'une concubine de ce Prince, donna ſon nom à la ville de Mothone.

MOTUCA. *Voyez* Motyca.

MOTYCA, *Motyca*, *ou* MOTUCA, *Motuca*, Μότυκα, (*b*) ville de Sicile, près du Promontoire de Pachynum, ſur un fleuve que Ptolémée nomme Motychanus. Pline appelle les habitans de cette ville *Mutycenſes*; & Cicéron, le territoire *Ager Muticenſis*, ou plutôt *Mutycenſis*.

Cette ville eſt connue aujourd'hui ſous le nom de Modica.

MOTYCHANUS, *Motychanus*, (*c*) fleuve de Sicile, ſelon Ptolémée. Fazel nomme ce fleuve Cycli. Léandre l'appelle Camarana, & Ortélius croit que c'eſt le Gélas de Pline.

MOTYE, *Motya*, Μοτύη, (*d*) ville de Sicile, ſituée ſur la côte occidentale de l'iſle, près du mont Éryx, entre Drépanum & Lilybée. Elle fut, dit-on, ainſi nommée d'une femme qui avoit indiqué à Hercule ceux qui avoient pris ſes bœufs.

L'an 397 avant Jeſus-Chriſt, Denys l'ancien marcha contre cette ville qu'occupoit une colonie des Carthaginois, qui regardoient cette place comme une citadelle & un entrepôt, d'où ils pourroient bientôt envahir toute la Sicile. En effet, le parti qui en demeureroit maître, devoit avoir de grands avantages ſur l'ennemi. C'eſt pourquoi, Denys dans ſa route raſſembla le plus qu'il lui fut

(*a*) Pauſ. p. 282.
(*b*) Ptolem. L. III. c. 4. Plin. Tom. I. pag. 163. Cicer. in Verr. L. V. c. 191.
(*c*) Ptolem. L. III. c. 4.
(*d*) Diod. Sicul. pag. 359, 364, 422, & *ſeq*. Pauſ. pag. 337. Ptolem. L. III. c. 4. Thucyd. p. 412.

poſſible de ſoldats des villes Grecques, & leur fournit même des armes. On ſe rangeoit volontiers ſous ſes drapeaux, par la haine qu'on portoit aux Carthaginois, & dans l'eſpérance confuſe de parvenir à une liberté parfaite & entiere. C'eſt ainſi qu'il s'aſſocia les habitans de Camarine, de Géla & d'Agrigente. Il trouva le moyen d'en faire venir d'Himere, quoique cette ville fût d'un autre côté de la Sicile. En ayant pris enfin à Sélinunte qui ſe trouvoit ſur ſon paſſage, il conduiſit à Motye toutes ces troupes. Elles montoient à 80000 hommes de pied, & à 3000 chevaux; & elles étoient côtoyées par une flotte qui n'alloit à guetes moins de deux cens vaiſſeaux. Elle étoit même accompagnée de cinquante vaiſſeaux de charge, remplis de toutes ſortes de machines de guerre. A cet aſpect, les habitans d'Éryx qui haïſſoient les Carthaginois, furent frappés d'admiration, & ſe déclarerent hautement pour Denys. La ville de Motye, qui attendoit inceſſamment du ſecours de Carthage, ne ſe laiſſa pourtant pas effrayer à la vue de toutes ces forces, & elle ſe diſpoſa à ſoutenir courageuſement le ſiege, ſçachant qu'on ne commençoit par elle qu'à cauſe de la fidélité qu'elle gardoit aux Carthaginois. Cette ville étoit ſituée dans une petite iſle diſtante de ſix ſtades du continent de la Sicile, & couverte de maiſons bâties avec beaucoup d'art & d'élégance, comme appartenant à des citoyens très-riches. Une chauſſée étroite faite de main d'homme la joignoit au terrein de la Sicile. Ceux de Motye la détruiſirent en cette occaſion, pour en ôter l'uſage à l'ennemi. Denys, ayant bien obſervé avec ſes Ingénieurs la poſition des lieux, commença les ouvrages de communication pour arriver juſqu'à la ville; & ayant fait tirer à terre les vaiſſeaux longs autour du port qui étoit de ſon côté, il fit mettre à l'ancre le long du rivage les vaiſſeaux de charge. Mais enſuite, il laiſſa la conduite de tous les travaux à Leptine ſon frere qui commandoit ſa flotte, & il marcha avec ſon armée de terre vers d'autres villes alliées des Carthaginois.

Après avoir forcé tous les habitans de la campagne de ſe renfermer dans les villes, il ramena toute ſon armée devant Motye, ſe doutant bien que cette place étant priſe, toutes les autres ſe rendroient volontairement & d'elles-mêmes. Ainſi, employant aux travaux un grand nombre d'hommes, il combla l'eſpace de mer qui ſéparoit cette ville du continent voiſin, ſur lequel il étoit poſté; & à meſure que le terrein s'applaniſſoit ou s'élevoit, il plaçoit ſes machines devant les murailles. Cependant, Imilcon, général des Carthaginois, ayant appris que Denys, avoit fait tirer tous ſes vaiſſeaux ſur le ri-

vage, fit mettre à la voile cent de ſes plus fortes galeres. Il eſpéroit que paroiſſant tout d'un coup, & ſe rendant maître de la mer & du port de l'iſle où il n'y auroit d'autres vaiſſeaux que les ſiens, il détruiroit aiſément cette flotte engagée dans le ſable, & que par-là il feroit abandonner le ſiege de Motye, & tranſporteroit la guerre à Syracuſe. Se mettant donc en mer avec ſes galeres, il arriva de nuit à la rade de Sélinunte, & paſſant delà juſqu'au promontoire de Lilybée, il ſe trouva à la pointe du jour à la vue de Motye. L'armée aſſiégeante, qui ne l'attendoit pas, le vit bientôt tomber delà ſur les vaiſſeaux de charge qui bordoient le port de terre ferme. Les uns furent briſés à coups de hache, & les autres mis en cendres par les flammes, avant que Denys eût le tems de leur porter aucun ſecours.

Imilcon s'avançant enſuite, ſe mit en devoir d'entrer dans le port des ennemis, pour y détruire les vaiſſeaux qu'on avoit mis à terre. Denys ſe préſenta d'abord pour s'oppoſer à cette entrepriſe; mais, voyant que les Carthaginois occupoient déjà ſon port, il abandonna cette penſée, d'autant plus qu'il ne pourroit faire agir dans un eſpace aſſez étroit que peu de galeres contre un ennemi, qui ayant le large de la mer de ſon côté pouvoit lui oppoſer une flotte entiere. C'eſt pourquoi, profitant du grand nombre d'hommes que lui fourniſſoit ſon armée, il fit tirer tous ſes vaiſſeaux encore plus avant ſur la terre pour les faire relancer à la mer dans un endroit plus éloigné. Cependant, Imilcon avançant trop ſes galeres, fut repouſſé à force de fleches & de pierres lancées ſur lui par des arcs & par des frondes. Les Syracuſains, employant même des catapultes, faiſoient pleuvoir ſur les ennemis une grêle de traits ſous laquelle ils tomboient en foule à chaque inſtant; d'autant plus qu'on étoit effrayé des effets de cette arme nouvellement inventée, & dont on ne ſçavoit pas encore ſe garantir. Ainſi, Imilcon voyant qu'il ne pouvoit réuſſir dans ſon entrepriſe, ſe retira en Afrique, ſans vouloir riſquer un combat naval contre une flotte double de la ſienne. Denys au contraire, ayant bientôt comblé, par le moyen du grand nombre de ſes ouvriers, l'intervalle de mer qui ſéparoit la ville aſſiégée de la terre ferme, fit poſer inceſſamment des machines de toute eſpece ſur le terrein qu'il s'étoit donné. Delà il fit battre les tours par les béliers, pendant que les catapultes nettoyoient les remparts, de tous ceux qui ſe préſentoient pour les défendre. Il employa même des tours à ſix étages poſées ſur des roues, & qui paſſoient en hauteur les maiſons de la ville.

Les habitans, quoiqu'à la veille de leur perte, & aban-

donnés de leurs alliés, réſiſtoient courageuſement à tous les efforts de leurs ennemis. Diſputant même de gloire & d'invention avec eux, ils avoient imaginé des eſpeces de mâts, dont la vergue qui les traverſoit, étoit chargée de ſoldats bien encuiraſſés. Ces ſoldats, élevés en l'air, jettoient delà des torches ardentes, ou des étoupes enduites de poix enflammée ſur les machines des aſſiégeans. Ceux-ci de leur côté ſe hâtoient d'éteindre la flamme, dans les endroits où elle avoit pris, & en même-tems abattoient à coups de béliers redoublés des pans entiers de murailles. Les deux partis, ſe rencontrant par ces larges breches, ſe livroient des combats terribles; les Siciliens, parce que ſe croyant à chaque moment maîtres de la ville, ils ſe flattoient de la vengeance qu'ils alloient prendre des cruautés qu'ils avoient eſſuyées de la part des Carthaginois; & les Carthaginois, parce que n'ayant pour aſpect que la plus dure captivité, & ne pouvant s'échapper ni par terre ni par mer, la mort la plus prochaine leur paroiſſoit favorable. Ainſi, à meſure qu'on abattoit leurs murailles, ils faiſoient des retranchemens à l'entrée des rues & ſe mettoient à l'abri dans les maiſons bâties à l'extrêmité de la ville & dont les murs étoient auſſi épais & auſſi ſolides que ceux des remparts. Ce fut auſſi ce qui obligea les ſoldats de Denys à des travaux encore plus fâcheux qu'auparavant; car, ſe voyant au-dedans des murailles, où ils ſe croyoient maîtres de l'intérieur de la ville, ils étoient renverſés par les coups qu'on leur portoit de divers endroits où ils ne pouvoient atteindre. Faiſant néanmoins avancer leurs tours juſqu'auprès de ces maiſons, ils s'en ſervoient comme d'échelles pour monter juſqu'à la hauteur des toits & des plates-formes; car, comme ces tours étoient auſſi hautes que les plus hauts bâtimens de la ville, ils jettoient des échelles ou des planches, en un mot des eſpeces de ponts, ſur leſquels ils ſe battoient corps à corps, & par où les Siciliens s'efforçoient d'entrer dans les maiſons mêmes. Les citoyens de Motye, qui ſentoient l'extrêmité où ils étoient réduits, & qui voyoient autour d'eux ou leurs peres & meres, ou leurs femmes & leurs enfans dans les frayeurs d'une mort qui ſe préſentoit à tous momens, ou d'une captivité encore plus cruelle, s'animoient de plus en plus à les défendre, & comptoient pour rien leur propre vie. L'eſpérance même de la fuite étoit interdite aux uns & aux autres par la mer qui les environnoit, & qui d'ailleurs étoit couverte des vaiſſeaux de leurs ennemis. Les traitemens, qu'ils avoient eux-mêmes faits aux Grecs tombés entre leurs mains, ne leur permettoient d'attendre aucune compaſſion de leur part; & ils n'avoient d'autre reſſource que

celles de vaincre ou de mourir. Cette réſolution couta aux Siciliens de grands travaux & de grandes inquiétudes ; car, combattant ſur des planches mal aſſurées & fort étroites, contre des gens réſolus de périr, ils eurent bientôt du déſavantage. On s'étoit d'abord attaqué réciproquement, & les aſſiégeans avoient fait à peu près autant de bleſſures qu'ils en avoient reçues ; mais enſuite, les aſſiégés s'aviſerent de laiſſer avancer les ennemis ſur les planches, qu'ils renverſoient dès qu'elles en étoient chargées ; & ils les faiſoient périr par leur chûte.

Dans toute la durée du ſiege, la coutume de Denys avoit été de continuer les attaques pendant tout le jour, & de faire ſonner la retraite ſur le ſoir. Les aſſiégés, accoutumés à cette pratique, s'étoient retirés comme à l'ordinaire pour prendre quelque repos & quelque relâche ; lorſque Denys choiſit un certain Archylus de Thurium & quelques autres hommes aguerris, pour aller poſer des échelles le long des maiſons qu'on avoit à moitié abattues pendant la journée, & au travers deſquelles on pouvoit gagner un certain poſte avantageux. Ils exécuterent fidélement cette commiſſion, de ſorte que les aſſiégés, s'en étant apperçus, quoiqu'un peu trop tard, accoururent promptement à la défenſe avec autant d'ardeur qu'auparavant. Il ſe donna là un violent combat, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que le grand nombre de Siciliens, qui arriverent en foule, l'emporta ſur la valeur des habitans. Mais enfin, toute l'armée de Denys entra par la route qu'on lui avoit faite ; & tout cet endroit fut bientôt couvert de morts. Car, les Siciliens, dans ce premier moment de leur vengeance, tuerent indiſtinctement tous ceux qui tomberent ſous leur main, femmes, enfans & vieillards. Denys, qui vouloit faire des eſclaves de tous les habitans de Motye, pour tirer de l'argent de leur vente, ordonna d'abord à ſes ſoldats de ſuſpendre le carnage ; mais, comme perſonne ne lui obéiſſoit, & que la fureur des Siciliens, dans ces premiers momens, étoit indomptable, il fit crier par un grand nombre de hérauts à ces malheureux citoyens, qu'ils ſe réfugiaſſent inceſſamment dans les temples de leur ville, qui étoient reſpectés des Grecs. Ce conſeil ayant été publié & ſuivi, les ſoldats, à la vérité, ceſſerent de tuer ; mais, ils ſe répandirent dans les maiſons pour les piller. Denys leur abandonna cette proie pour les encourager aux travaux auxquels il les deſtinoit. Il gratifia publiquement de cent mines Archylus, qui étoit monté le premier ſur la muraille, & diſtribua à beaucoup d'autres des préſens proportionnés aux actions de valeur qu'ils avoient faites. Il fit vendre enfin en place publique tout ce qui reſtoit

de Motyens en vie ; mais, il fit mettre en croix Daimene & quelques autres Grecs qui ſervoient les Carthaginois & qu'on avoit pris. Ayant établi une garniſon dans Motye, il lui donna Biton de Syracuſe pour gouverneur, mais la plûpart des ſoldats étoient Siciliens.

Pauſanias dit que Motye étoit peuplée de Phéniciens & de Libyens. Les Agrigentins, ayant fait la guerre à ces Barbares & pris leur ville, employerent une partie des dépouilles à repréſenter en bronze de jeunes enfans qui tendoient les bras comme pour implorer le ſecours du Ciel; puis ils conſacrerent ces ſtatues à Jupiter Olympien ; elles étoient le long des murs du bois Sacré ; on les croyoit de Calamis, & elles paſſoient pour telles.

Apparemment par la faute du copiſte de Pauſanias, Motye eſt placée dans cet Auteur au voiſinage du promontoire de Pachynum, au lieu de dire près du promontoire de Lilybée. Cette erreur en a cauſé d'autres. Quelques Géographes ont placé une ſeconde ville de Motye près du promontoire de Pachynum ; & comme ils trouvoient quelque rapport de nom entre Motye & Motyca ou Motuca, ville voiſine de ce Promontoire, ils ne ſe ſont pas fait une grande peine de dire que la ville de Motye de Pauſanias, étoit celle que Ptolémée appelloit Motyca. La ville de Motye, dont il eſt queſtion dans cet article, ne ſubſiſte plus. Fazel dit qu'on y voit ſeulement une petite chapelle ſous l'invocation de ſaint Jean.

MOTYENS, *Motyeni*, Μοτυηνοί, les habitans de Motye. *Voyez* Motye.

MOTYUM, *Motyum*, (*a*) Μοτυον, lieu de Sicile, ſitué entre la ville d'Etna & celle d'Agrigente. C'étoit une place forte, & elle étoit défendue par une garniſon d'Agrigentins, lorſque Deucétius s'en empara, l'an 451 avant J. C. Mais, les Agrigentins la reprirent bientôt après.

MOUCHETTE, *Emunctorium*. (*b*) Les Mouchettes, dont il eſt parlé dans l'Écriture, ſervoient à moucher les lamperons du grand chandelier d'or à ſept branches, qui étoit dans le Saint. Leur matiere étoit d'or, & leur forme apparemment comme les pincettes dont nous nous ſervons pour moucher nos lampes. Le terme de l'original vient d'une racine qui ſignifie prendre, pincer, ſerrer, recevoir.

MOURANS [les] ENSEMBLE, *Commorientes*, (*c*) titre d'une comédie de Plaute, ſelon Térence. Cette comédie n'étoit qu'une traduction d'une comédie Grecque, intitulée *Synapothneſcontes*, terme qui ſignifie auſſi *les Mourans Enſemble*. Diphile, poëte Grec, étoit auteur de cette derniere piece.

Varron ſoutenoit, dans un

(*a*) Diod. Sicul. p. 289.
(*b*) Exod. c. 25. v. 38. c. 37. v. 23.
(*c*) Terent. T. II, p. 248.

de ſes ouvrages, que cette comédie des Mourans Enſemble n'étoit pas de Plaute. Mais, il faut, ou qu'il parlât de quelque autre piece qui avoit le même titre, ou que de ſon tems les ſentimens fuſſent partagés ſur ce ſujet; que les uns la donnaſſent à Plaute, & les autres à Aquilius. Térence eſt plus croyable. Cette piece de Plaute eſt perdue.

MOUVEMENT, terme des beaux arts. En Rhétorique & en Poëſie on dit, exciter les Mouvemens, quand les paſſions de l'auditeur ſont émues par la force de l'éloquence. On admire ſur-tout dans Démoſthene ce ton de grandeur & de majeſté, & ces Mouvemens animés qui ſoutiennent ſon diſcours. Les grands Mouvemens ſont défendus à l'Hiſtorien, dont le devoir eſt d'écrire ſans paſſion. La vraie éloquence ne donne pas ſeulement de la grace & de la beauté au diſcours, mais de la vie & du Mouvement. C'eſt la liberté qui inſpire ces penſées ſublimes, & ces nobles Mouvemens qui ſont toute la pompe & la magnificence du diſcours.

On dit auſſi qu'une piece de théatre eſt pleine de grands Mouvemens, quand il y a pluſieurs figures ou expreſſions véhémentes & pathétiques. David, avec ſa harpe, calmoit les Mouvemens impétueux de Saül.

MOXIANES, *Moxiani*, Μοξίανοι. *Voyez* Moſynes.

MOYEN. Les Antiquaires appellent Moyen bronze, des médailles de fonte plus grandes que celles de petit bronze. On appelle médailles de Moyen bronze, des médailles de bronze de médiocre grandeur. On dit abſolument, des Moyens bronzes, pour dire, des médailles de cette ſorte de grandeur.

On appelle auteurs du Moyen âge, les Auteurs qui ont écrit depuis la décadence de l'empire Romain juſques vers la fin du dixieme ſiecle, ou environ.

On appelle auſſi auteurs de la Moyenne Latinité, les Auteurs qui ont écrit depuis environ le tems de M. Sévere, juſque vers la décadence de l'Empire.

MOYSE, *Moyſes*. *Voyez* Moïſe.

M U

MUCAPOR, *Mucapor*, (*a*) homme important, comme on peut le juger par une lettre qu'Aurélien lui écrivit, & que Vopiſcus nous a conſervée, étoit à la tête de ceux qui conjurerent contre ce Prince, & il porta de ſa main le coup mortel à ſon maître. Il en fut puni par Tacite, qui le fit périr dans les tourmens.

MUCIA PRATA. *Voyez* Mutia.

MUCIA, *Mucia*, Μουκία, (*b*) troiſieme femme de Cn. Pompée, étoit fille de Q. Mucius Scévola, & la ſœur de Q. Mé-

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 62, 79.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 641. Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. I. Epiſt. 10, 12. Dio. Caſſ. pag. 366, 444. Crév Hiſt. Rom. T. VI. p. 378. T. VIII. p. 330.

tellus Céler. Elle ſe plongea dans la diſſolution avec ſi peu de retenue, que ſon mari fut contraint de la renvoyer, quoiqu'il en eût trois enfans. Ce fut pendant qu'il remportoit tant de gloire dans la guerre de Mithridate, que Mucia ſe débaucha. Il apprit cette nouvelle, & ne s'en émut pas beaucoup; mais, en s'approchant d'Italie, il conſidéra d'un ſens raſſis l'importance de ce déshonneur, & il en fut ſi touché, qu'il envoya à ſa femme la lettre de divorce. Plutarque a remarqué que la providence voulut mettre par-là un contre-poids à la gloire qu'il venoit d'acquérir. Il ſe plaignit de Jules Céſar, le corrupteur de Mucia, & il avoit coutume, non ſans gémir, de l'appeller ſon Égyſthe, par alluſion au galant, à l'amant de Clytemneſtre, femme d'Agamemnon; mais, il ne laiſſa pas de s'allier avec lui quelquetems après. L'intérêt de ſon ambition paſſa l'éponge ſur un ſi juſte reſſentiment: on lui en fit de cruels reproches. Mucia trouva bientôt un autre mari; elle devint l'épouſe de M. Scaurus, & lui donna des enfans. Cn. Pompée eut quelque chagrin contre ce nouvel époux. Il ſe fâcha qu'on mépriſât juſqu'à un tel point ſon jugement. Auguſte ſe ſervit de cette Mucia pour faire en ſorte que Sext. Pompée, ſon fils, ne s'unît pas contre lui avec Marc-Antoine, mais pluiôt avec lui contre ce général Romain. L'on ne peut douter qu'il n'eût pour elle bien des égards, puiſqu'après la journée d'Actium, il fit grace de la vie à M. Scaurus, fils de cette Dame, & qu'il n'uſa de cette clémence, qu'en conſidération de Mucia.

MUCIA, *Mucia*, Μουκία, nom commun à deux filles de Lélia, fille C. Lélius. *Voyez* Lélia.

MUCIA [la Loi], *Lex Mucia*, (*a*) loi dont parle Cicéron dans ſon Brutus.

MUCIA [la Loi], (*b*) *Mucia Lex*, loi dont Ciceron fait mention dans ſon Oraiſon pour L. Corn. Balbus.

MUCIA [la Loi], *Lex Mucia*, (*c*) loi qui fut portée par le grand Pontife Q. Mucius Scévola.

Ces trois Loix pourroient bien n'avoir été qu'une ſeule & même Loi.

MUCIEN [LICINIUS], (*d*) *Licinius Mucianus*, dont la fortune fut ſujette à de grandes viciſſitudes. Dans ſa jeuneſſe, Licinius Mucien s'étoit acquis des amis puiſſans, auxquels il faiſoit ſa cour avec toute la vivacité d'une ardente ambition. Un revers ſurvint; la dépenſe qu'il

(*a*) Cicer. Brut. c. 32.
(*b*) Cicer. Orat. pro L. Corn. Balb. c. 27.
(*c*) Roſin. de Antiq. Rom. p. 828.
(*d*) Tacit. Hiſt. L. I. c. 10, 76. & *ſeq.* L. II. c. 5. L. III. c. 46. *& ſeq.* L. IV. c. 3. *& ſeq.* Dio. Caſſ. pag. 736, 737. Plin. Tom. I. p. 212. *& ſeq.* T. II. p. 37, 155. *& ſeq.* Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. p. 22, 23, 131.

faiſoit le ruina ; ſon état devint chancelant ; il eut même à craindre la colere de Claude ; & il ſe trouva heureux d'en être quitte pour aller en Aſie avec un commandement de peu d'importance. Il y paſſa quelque-tems dans une ſituation auſſi voiſine de celle d'un exilé, qu'il ſe vit près par la ſuite de la grandeur impériale. Son caractere ne fut pas moins mêlé que ſa fortune. C'étoit un compoſé d'activité pour le travail & de pareſſe voluptueuſe, de douceur & d'arrogance. Dans le repos, le plaiſir le dominoit ; ſi les affaires l'appelloient, il faiſoit preuve de grandes vertus. Au dehors, il ne paroiſſoit en lui rien que de louable ; ſa conduite intérieure n'avoit pas bonne renommée. Habile à prendre diverſes formes, ſelon la qualité de ceux avec qui il traitoit, il ſçut plaire à ſes inférieurs, à ſes égaux, à ſes collegues, & ſe faire dans tous les ordres des créatures & des amis. A tout prendre, il étoit plus capable de donner l'Empire à un autre, que de s'y maintenir s'il y eût penſé pour lui-même.

Il fut d'abord brouillé avec Veſpaſien. Le voiſinage de leurs Provinces avoit fait naître entre eux, comme il arrive communément, la jalouſie & la diſcorde. A la mort de Néron, ils ſe réconcilierent, & ſe concerterent dans leurs arrangemens, d'abord par l'entremiſe de leurs amis, & enſuite par celle de Tite, qui devint le lien de leur union, étant tout-à-fait propre par ſon caractere, & s'étudiant avec art à gagner l'eſprit de Licinius Mucien ; car, Veſpaſien & Licinius Mucien ſe convenoient aſſez peu. L'un étoit guerrier, & l'autre plutôt tourné vers la négociation & les affaires du cabinet. Le goût du premier le portoit à la ſimplicité & à l'économie ; le ſecond aimoit la magnificence, il vivoit en grand Seigneur, & ſa dépenſe étoit montée ſur un ton au-deſſus de l'état d'un particulier. Veſpaſien réuſſiſſoit dans l'action ; Licinius Mucien avoit le don de la parole. On eût fait des deux, dit Tacite, un excellent Prince, ſi l'un eût pu mêler leurs bonnes qualités, en retranchant leurs défauts.

Les premiers conſeils qu'ils tinrent enſemble, n'eurent pas de grandes ſuites. Ils ſe ſoumirent de bonne foi à Galba. Seulement ils s'appliquerent avec plus de ſoin qu'auparavant à s'attirer l'affection des officiers de leurs armées, attaquant chacun d'eux par les endroits par leſquels ils les connoiſſoient ſenſibles, les bons par des voies honnêtes & par l'émulation de la vertu ; les vicieux, par la licence & par l'attrait des plaiſirs. Ces ſemences germerent, & ils ne furent pas long-tems s'en en recueillir les fruits.

Après que la querelle de Vitellius & d'Othon eut été décidée par la bataille de Bédriac, l'an de Jeſus-Chriſt 69, Veſ-

paſien balança encore. Il fit même la cérémonie de la preſtation de ſerment au nom de Vitellius. Licinius Mucien de ſon côté fit également reconnoître Vitellius par les légions de Syrie dont il étoit commandant. Cependant, les lieutenans & les amis de Veſpaſien combattoient les frayeurs qui retardoient ſa détermination; & enfin Licinius Mucien, dans une aſſemblée aſſez nombreuſe, mais pourtant de perſonnes choiſies, lui fit un diſcours préparé pour achever de le vaincre. » Tous » ceux, dit-il, qui forment un » grand projet, doivent exa- » miner ſi ce qu'ils entrepren- » nent eſt utile à la Républi- » que, glorieux pour eux-mê- » mes, aiſé dans l'exécution, » ou du moins tel qu'il n'offre » point de grandes difficultés. » On peut encore conſidérer la » perſonne de celui qui con- » ſeille l'entrepriſe, & voir » s'il y met du ſien, s'il partage » le danger, & ſur-tout ſi ſes » vues ſont déſintéreſſées, & » s'il travaille pour lui-même, » ou pour celui qu'il ſollicite » à agir. Veſpaſien, quand je » vous invite à prendre en main » l'Empire, le conſeil que je » vous donne eſt auſſi ſalutaire » à la patrie, que propre à » vous couvrir de gloire. La » facilité s'y trouve; après les » Dieux, le ſuccès eſt en vos » mains. Et ne craignez point » ici la flatterie. C'eſt moins un » honneur qu'une tache, que » de ſuccéder à Vitellius.

» Nous n'aurons point à com- » battre la haute ſageſſe d'Au- » guſte, ni les ruſes politiques » de Tibere, ni des droits con- » ſacrés par une longue ſuc- » ceſſion, tels que ceux qui » affermiſſoient ſur le trône Ca- » ligula, Claude, & Néron. » Vous avez même cédé à l'an- » cienne nobleſſe de Galba. » Demeurer encore dans l'i- » naction, & laiſſer la Répu- » blique expoſée à l'opprobre » & à une ruine inévitable, ce » ſeroit engourdiſſement, ce » ſeroit lâcheté, quand même » la ſervitude ſeroit pour vous » auſſi exempte de péril, qu'el- » le eſt honteuſe.

» Le tems n'eſt plus où vos » deſſeins pouvoient paſſer pour » enveloppés dans un ſecret qui » les couvrît. L'Empire eſt pour » vous un aſyle plutôt qu'un » objet d'ambition. Avez-vous » oublié la mort violente de » Corbulon? Il eſt vrai qu'il » nous ſurpaſſoit par la ſplen- » deur de ſon origine; mais » auſſi Néron étoit bien au- » deſſus de Vitellius par cet en- » droit. Quiconque eſt en état » de ſe faire craindre, paroît » toujours aſſez illuſtre à celui » qui le craint. Vitellius voit » par ſon propre exemple, » qu'une armée peut faire un » Empereur. Il doit tout au ſuf- » frage des ſoldats, n'ayant mé- » rité ſa fortune par aucun ſer- » vice militaire, ni par aucun » nom qu'il ſe ſoit acquis dans » le métier des armes. Sa ſeule » recommandation a été la hai-

» ne que l'on portoit à Galba.
» S'il a triomphé d'Othon, il
» ne faut en faire honneur ni à
» l'habileté du chef, ni à la
» force de ſon armée. Othon
» n'a été vaincu que par la pré-
» cipitation de ſon propre déſeſpoir ; & Vitellius nous a
» appris à le regreter. Il abuſe
» inſolemment de ſa victoire ;
» il diſperſe les légions en dif-
» férentes contrées, il caſſe &
» déſarme les cohortes Préto-
» riennes ; c'eſt-à-dire, qu'il
» prend ſoin de préparer les
» ſemences de la guerre qui va
» éclorre contre lui. Tout ce
» que ſes troupes pouvoient
» avoir de fierté & d'ardeur,
» dégénere de jour en jour &
» s'amollit par le vin, par les
» débauches de toute eſpece,
» par la trop fidelle immitation
» de leur Prince. Quelle com-
» paraiſon de cette ſituation à
» la vôtre ? La Judée, la Syrie,
» & l'Égypte réunies vous of-
» frent neuf légions pleines de
» vigueur, qui ne ſont ni affoi-
» blies par les batailles, ni
» corrompues par la licence ou
» par la diſcorde ; braves ſol-
» dats, endurcis aux travaux
» de la guerre, & vainqueurs
» d'une nation rebelle & opi-
» niâtre. Ajoutez un pareil nom-
» bre de troupes auxiliaires,
» des forces navales, des Rois
» alliés & amis, & pardeſſus
» tout, votre grande expé-
» rience.

» Pour ce qui me regarde,
» je ne penſe pas me faire ac-
» cuſer d'arrogance, ſi je ſou-
» haite que l'on ne m'aſſigne
» pas ma place au-deſſous de
» Cécina & de Valens. Ne dé-
» daignez pas néanmoins d'a-
» voir Licinius Mucien pour
» ami, parce que vous ne trou-
» vez pas en lui un rival. Je
» me mets au-deſſus de Vitel-
» lius, & vous au-deſſus de
» moi. Votre nom eſt honoré
» par la pourpre de triompha-
» teur, vous avez deux fils,
» dont l'un eſt déjà capable de
» l'Empire, & s'eſt acquis de
» la gloire même auprès des
» armées de Germanie, dans
» ſes premieres campagnes. Il
» ſeroit tout-à-fait déraiſonna-
» ble que je ne cédaſſe pas
» l'Empire à celui dont j'adop-
» terois le fils, ſi j'étois moi-
» même Empereur. Au reſte,
» les ſuccès & les diſgraces ne ſe
» diſtribueront point avec éga-
» lité entre nous. Si nous ſom-
» mes vainqueurs, j'occuperai
» le rang que vous voudrez
» bien me donner ; au lieu que
» nous partagerions également
» les infortunes. Ou plutôt, je
» demande pour moi la princi-
» pale part du péril. Demeurez
» ici comme en réſerve avec
» vos légions ; je prendrai les
» devans, & j'irai tenter les
» hazards de la guerre & des
» combats.

» La diſcipline ſe maintient
» avec plus de vigueur aujour-
» d'hui parmi les vaincus, que
» parmi les vainqueurs. L'indi-
» gnation, la haine, le déſir
» de la vengeance animent les
» premiers à la vertu ; les au-

» tres s'abâtardiſſent par le mé-
» pris dédaigneux & par l'inſo-
» lence qu'inſpire la proſpéri-
» té. Les plaies du parti victo-
» rieux ſont couvertes mainte-
» nant par la bonne fortune,
» mais elles ſubſiſtent. Ce ſont
» des ulceres qui ſe nourriſſent
» à l'ombre, & que la guerre
» ouvrira. Je puis dire avec
» vérité que je ne mets pas plus
» de confiance dans votre acti-
» vité, votre ſage économie,
» votre prudente circonſpec-
» tion, que dans l'abrutiſſe-
» ment, l'ignorance, & la cruau-
» té de Vitellius.

» Après tout, il n'eſt pas
» douteux que notre cauſe ne
» ſoit meilleure dans la guerre
» que dans la paix. Car, déli-
» bérer ſi on ſe révoltera, c'eſt
» une révolte. »

Tous ceux qui étoient préſens à ce diſcours de Licinius Mucien, ſe joignirent à lui pour preſſer Veſpaſien plus hardiment qu'ils n'avoient encore fait, de ſe décider. Veſpaſien le fit, & bientôt il fut reconnu dans tout l'Orient.

Licinius Mucien ſe hâta de partir avec quelques troupes leſtes & débarraſſées de tout bagage. Il dirigeoit ſa marche de maniere à éviter une lenteur qui auroit pu paroître timidité, & cependant à ne pas faire trop de diligence, afin de laiſſer à la renommée le tems de groſſir & d'accroître les objets. Comme les forces qu'il menoit avec lui étoient modiques, elles avoient beſoin de n'être pas vues de trop près, & l'éloignement leur étoit avantageux. A quelque diſtance ſuivoit la ſixieme légion, avec pluſieurs détachemens qui compoſoient un corps de treize mille hommes; & pour paſſer ces troupes en Europe, Licinius Mucien avoit donné ordre que la flotte du Pont ſe rendît dans le port de Byzance. Il paroît que ſon premier deſſein étoit de gagner la Mœſie, province occupée par des légions qu'il regardoit avec fondement comme affectionnées à Veſpaſien. Mais, cette route devenoit bien longue pour arriver en Italie; & il douta s'il ne feroit pas mieux de mener toutes ſes troupes de terre directement à Dyrrachium en Épire, d'où le trajet en Italie étoit très-court; en ſorte qu'il menaceroit Brunduſium & Tarente d'une part, pendant que de l'autre ſa flotte s'allongeant dans la mer Ionienne mettroit à couvert la Grece & l'Aſie, & en même-tems tiendroit Vitellius en échec, en lui faiſant appréhender des deſcentes en Italie par pluſieurs endroits à la fois.

Les apprêts d'une telle entrepriſe mettoient en mouvement toutes les provinces d'outremer. Il falloit qu'elles fourniſſent des armes, des vaiſſeaux, des ſoldats; mais, rien ne les fatiguoit plus que la levée des deniers. Licinius Mucien diſoit ſans ceſſe que l'argent étoit le nerf de la guerre civile; & il agiſſoit en conſéquence, ne mettant nulles bornes à ſon pou-

voir, & ſe portant plutôt pour le compagnon, que pour le miniſtre & le général de l'Empereur. Les injuſtices ne lui coutoient rien. Il recevoit avidement & provoquoit les délations ; nul égard ni à la vérité des faits, ni à l'innocence des perſonnes ; les riches étoient toujours coupables. Ces vexations intolérables avoient une ſorte d'excuſe dans les néceſſités de la guerre ; mais, l'effet en ſubſiſta même après la paix. Veſpaſien, dans les commencemens de ſon empire, prêtoit l'oreille aux juſtes repréſentations ; dans la ſuite, gâté, dit Tacite, par la bonne fortune & par les mauvaiſes leçons des politiques, chez qui l'intérêt du Prince eſt la ſuprême loi, il apprit à ſe familiariſer avec l'injuſtice ; & il oſa l'autoriſer. Déplorable condition des Souverains, à qui la pratique de la vertu, même lorſqu'ils l'aiment ſincérement, devient très-difficile, étant combattue par tout ce qui les environne. Licinius Mucien contribua auſſi de ſes propres facultés aux dépenſes de la guerre, mais il ſçavoit bien par où s'en dédommager avec uſure. Pluſieurs autres ſe piquerent de généroſité à ſon exemple, très-peu eurent les mêmes facilités que lui pour retirer leurs avances.

L'évenement de tant de préparatifs eſt ſingulier. Ils ne furent d'aucun uſage pour la déciſion de la guerre, qui ſe trouva terminée avant que Licinius Mucien eût le tems d'approcher de l'Italie. Celui, à qui Veſpaſien eut la principale obligation d'un ſuccès ſi prompt & ſi heureux, fut Antonius Primus.

Cependant, les Daces, nation toujours inquiete, ayant ſçu que la guerre civile étoit allumée en Italie, ſe mettent en action, forcent les quartiers d'hiver des troupes auxiliaires de cavalerie & d'infanterie, que les Romains avoient laiſſées dans le païs ; & maîtres des deux rives du Danube, ils ſe préparoient déjà à aſſaillir le camp des légions, qui n'auroit pas été en état de leur réſiſter. Heureuſement Licinius Mucien ſe trouvoit alors dans ces régions. Inſtruit de la victoire remportée par Antonius Primus à Crémone, & n'ayant plus par conſéquent de raiſon preſſante de ſe hâter d'arriver en Italie, il ſe livra au ſoin d'arrêter les courſes des Daces, & fit marcher contre eux la ſixieme légion, qui bientôt les eut repouſſés au-delà du fleuve. Pour aſſurer la tranquillité de la Province, il y établit commandant Fonteius Agrippa, qui ſortoit du proconſulat d'Aſie, & il lui donna une partie des troupes qui ayant combattu en Italie venoient d'être renvoyées dans l'Illyrie, & qu'il étoit de la bonne politique de ſéparer en différens corps, & d'occuper par une guerre contre l'étranger.

Pendant qu'une fermentation

univerſelle agitoit toute la ville de Rome, diſcorde parmi les Sénateurs, reſſentiment dans le cœur des vaincus, nulle reſſource ni dans les vainqueurs, qui n'étoient pas capables de ſe faire reſpecter, ni dans les loix, que l'on ne connoiſſoit plus, ni dans le Prince, qui étoit abſent, Licinius Mucien arriva, & ſur le champ il tira tout à lui ſeul. Juſques-là Antonius Primus & Arrius Varus avoient brillé. Ce dernier s'étoit emparé de la charge de préfet du Prétoire. Antonius Primus ſans aucun titre nouveau jouiſſoit de toute la puiſſance, & il s'en ſervit pour piller le palais Impérial comme il avoit pillé Crémone. L'arrivée de Licinius Mucien éclipſa totalement & Arrius Varus & Antonius Primus. Quoiqu'il gardât avec eux les dehors de la politeſſe, il ne pouvoit cacher ſa jalouſie & ſa haine. On eut bientôt démêlé ſes véritables ſentimens, & toute la ville ſe tourna de ſon côté. On ne s'adreſſoit plus qu'à Licinius Mucien; il étoit le ſeul à qui l'on fît la cour; & lui-même il avoit ſoin d'affecter tout ce qui pouvoit frapper les yeux du public, grand faſte, eſcorte de gens armés, gardes devant ſa porte, multitude & variété de maiſons & de jardins où il ſe tranſportoit ſucceſſivement. Il agiſſoit & vivoit en Empereur; il ne lui en manquoit que le nom. Il décidoit les plus importantes affaires ſans attendre les ordres de Veſpaſien, qui véritablement le traitoit preſque d'égal, juſqu'à l'appeller ſon frere, & le rendoit dépoſitaire de ſon ſceau, afin qu'il ordonnât en ſon nom tout ce qu'il jugeroit convenable. Licinius Mucien abuſa de ce pouvoir pour exécuter des violences, oppoſées ſans doute aux inclinations & aux maximes du Prince qu'il repréſentoit. C'eſt ainſi qu'il ordonna le meurtre de Calpurnius Galérianus, fils de C. Piſon que l'on avoit voulu mettre ſur le trône en la place de Néron.

Cependant, il craignoit beaucoup Antonius Primus & Arrius Varus, qui étoient ſoutenus par la gloire de leurs exploits récens, par l'affection des ſoldats, & même par celle du peuple, charmé de la modération qu'ils avoient fait paroître en ne tirant l'épée contre perſonne depuis la victoire. Licinius Mucien auroit bien voulu profiter d'un bruit qui attaquoit la réputation d'Antonius Primus du côté de la fidélité. On diſoit que ce Général avoit fait des propoſitions à Craſſus Scribonianus, frere de C. Piſon adopté par Galba, & qu'il lui avoit montré l'Empire en perſpective, en lui offrant ſon ſecours & celui de ſes amis; mais que Craſſus Scribonianus, peu diſpoſé à ſe laiſſer gagner même par des eſpérances fondées, avoit refuſé de ſe prêter à une intrigue d'un ſuccès très-incertain. Il n'éclata donc rien dans le public de cette négociation,

ſoit vraie, ſoit fauſſe, & Licinius Mucien ſe rabattit à tendre un piege à la vanité d'Antonius Primus.

Il le combla d'éloges dans le Sénat, & il lui fit de magnifiques promeſſes dans le particulier, lui préſentant pour point de vue le gouvernement de l'Eſpagne citérieure, que Cluvius, mandé par Vitellius, régiſſoit par des lieutenans depuis pluſieurs mois, & où il ne devoit pas retourner. En même-tems, il donna des charges de Tribuns, de Préfets à pluſieurs amis d'Antonius Primus. Lorſqu'il vit que cet eſprit léger ſe laiſſoit flatter par des eſpérances trompeuſes, il travailla à l'affoiblir, en éloignant la ſeptieme légion, qui étoit toute de feu pour lui, & la renvoyant dans ſes quartiers d'hiver. La troiſieme, qui avoit un grand attachement pour Arrius Varrus, fut pareillement renvoyée en Syrie. La guerre de Civilis fut une raiſon de faire partir pour la Germanie la ſixieme & la huitieme légion. C'eſt ainſi que la ville déchargée de cette multitude de ſoldats qui y entretenoient le trouble, recouvra ſa forme & ſa tranquillité ordinaire; les Loix & les Magiſtrats reprirent leur autorité.

Un jour, Domitien ouvrit l'aſſemblée du Sénat par un diſcours où il exhorta les Sénateurs en peu de mots à oublier les anciennes haines, & à excuſer la fâcheuſe néceſſité des tems précédens. Licinius Mucien s'étendit davantage, & il plaida ouvertement & long-tems la cauſe des accuſateurs. Il déſigna même Helvidius ſans le nommer, donnant d'un ton de douceur quelques avis déguiſés en prieres à ceux qui, après avoir tenté, puis abandonné une action, y revenoient encore, & vouloient la faire revivre. Le Sénat, voyant que la liberté, dont il avoit commencé à faire uſage, ne réuſſiſſoit pas, y renonça.

Licinius Mucien voulut néanmoins donner quelque apparence de ſatisfaction aux Sénateurs, & il renvoya en exil deux miſérables, qui y avoient été condamnés ſous Néron, & en étoient ſortis après ſa mort; Octavius Sagitta, coupable du meurtre d'une femme qu'il avoit aimée, & Antiſtius Soſianus, auteur de vers diffamatoires, & enſuite délateur d'Anteius & d'Oſtorius Scapula. Mais, le Sénat ne prit point le change. Antiſtius Soſianus & Octavius Sagitta étoient des hommes à qui perſonne ne prenoit intérêt, & leur retour à Rome eût été ſans conſéquence; au lieu que l'on craignoit la puiſſance, les richeſſes, & le caractere malfaiſant des accuſateurs, que Licinius Mucien prenoit ſous ſa protection. Il adoucit pourtant un peu l'indignation publique, en laiſſant le Sénat uſer de ſon autorité pour venger, ſuivant l'ancien uſage, un de ſes membres, qui ſe plaignoit d'avoir

été insulté & outragé par les Siennois. Les coupables furent cités & punis ; & le Sénat rendit un décret pour réprimander le peuple de Sienne, & l'avertir de se comporter dans la suite avec plus de modestie.

Dans ce même-tems, il y eut parmi les troupes un mouvement considérable, qui dégénéra presque en sédition. Les Prétoriens, cassés par Vitellius, qui avoient repris les armes pour Vespasien, demandoient à rentrer dans leur corps. Ce service honorable & avantageux avoit aussi été promis à un grand nombre de légionnaires. Enfin, les Prétoriens de Vitellius prétendoient conserver leur état, & il falloit se résoudre à répandre beaucoup de sang, si l'on entreprenoit de les en priver. Cependant, la multitude des contendans excédoit le nombre prescrit pour les cohortes Prétoriennes.

Licinius Mucien, déterminé à faire un choix, vint au camp ; & d'abord il rangea en bon ordre les vainqueurs distribués par compagnies avec leurs armes & leurs enseignes. Ensuite furent amenés les Prétoriens de Vitellius presque nus, les uns tirés des prisons où on les avoit jettés après qu'ils s'étoient rendus avec le frere de cet Empereur ; les autres ramassés des différens quartiers de la ville & des bourgades voisines. On doit se souvenir que Vitellius, ayant cassé les anciens Prétoriens, trop attachés à Othon, les avoit remplacés par des soldats pris dans les légions, auxquelles il étoit redevable de l'Empire, c'est-à-dire, pour la plus grande partie, dans les légions Germaniques, quelques-uns dans celles de la grande Bretagne, ou dans d'autres armées affectionnées au parti. En conséquence Licinius Mucien en ordonna qu'on les partageât selon la différence des corps d'où ils avoient été tirés. Cet ordre excita un tumulte affreux. Ils avoient été tout d'un coup effrayés, lorsqu'ils s'étoient vus vis-à-vis de troupes brillantes & bien armées, étant eux-mêmes sans armes, & dans un équipage déplorable, enfermés de toutes parts. Mais, au moment que pour exécuter l'ordre de Licinius Mucien, on commença à les séparer les uns des autres, & à les distribuer en plusieurs pelotons, leur crainte redoubla, & ceux de Germanie sur-tout s'imaginerent qu'on les destinoit à la mort. Frappés de cette idée funeste, ils se jettoient au cou de leurs camarades, ils les tenoient étroitement embrassés, ils leur demandoient le baiser comme les voyant pour la derniere fois, ils les prioient de ne pas souffrir que ceux qui étoient dans une même cause éprouvassent un sort différent. Tantôt ils s'adressoient à Licinius Mucien, tantôt ils imploroient l'Empereur absent ; ils appelloient le Ciel & tous les Dieux à leur secours. Licinius Mucien, allarmé de ces

gémissemns

gémiſſemens lamentables; auxquels les troupes du parti vainqueur commençoient à s'intéreſſer par des cris d'indignation, prit ſoin de raſſurer les eſprits troublés, en leur proteſtant qu'il les regardoit tous comme unis par un même ſerment, comme ſoldats du même Empereur. Ainſi ſe paſſa cette journée.

Peu de jours après, Domitien les raſſembla pour leur faire des propoſitions, & c'eſt peut-être alors qu'il leur diſtribua la largeſſe dont parle Dion Caſſius, de vingt-cinq deniers par tête. Ils avoient eu le tems de revenir de leur frayeur, & ils l'écouterent avec fermeté. Ils refuſerent les terres qu'on leur offroit, & demanderent à continuer de ſervir dans les gardes Prétoriennes. C'étoient des prieres, mais que l'on ne pouvoit rejetter. On leur accorda donc leur demande. Dans la ſuite, on en congédia pluſieurs, à qui l'on perſuada que leur âge & le nombre de leurs années de ſervice exigeoient du repos. On en caſſa d'autres pour cauſe de contravention à la diſcipline. Ainſi, le Gouvernement en vint au point qu'il s'étoit propoſé, en attaquant par parcelles une multitude dont le concert étoit formidable.

Cependant, les grands ſuccès de Claudius Civilis, que la renommée enfloit encore, donnerent de vives inquiétudes à Licinius Mucien. Il avoit fait choix de deux illuſtres guerriers, Annius Gallus & Pétilius Cérialis, pour commander l'un dans la haute, l'autre dans la baſſe Germanie, & il ne laiſſoit pas de craindre qu'ils ne fuſſent pas en état de ſoutenir le poids d'une guerre ſi importante. Il penſoit donc à ſe tranſporter lui-même ſur les lieux, & à mener avec lui Domitien, qu'il ſe croyoit obligé de garder à vue. Mais, s'il quittoit Rome, il falloit aſſurer la tranquillité de cette capitale; & il ſe défioit beaucoup d'Arrius Varus & d'Antonius Primus. Il commença à ôter à Arrius Varus le commandement des gardes Prétoriennes, & pour le conſoler, il lui donna la ſurintendance des vivres, charge honorable, mais déſarmée. Comme il appréhendoit que Domitien, qui aimoit Arrius Varus, ne ſe tînt offenſé de ce changement, il fit préfet du Prétoire, Arrétinus Clémens, qui étoit allié à la maiſon impériale, & très-agréable au jeune Prince. Le pere d'Arrétinus Clémens avoit été revêtu du même emploi ſous Caligula; & Licinius Mucien alléguoit que les ſoldats obéiroient volontiers au fils de celui qu'ils avoient autrefois vu à leur tête. Antonius Primus n'avoit point de titre dont il fallût le dépouiller. Mais, Licinius Mucien lui donna tant de déſagrémens, qu'il prit le parti d'aller porter ſes plaintes à Veſpaſien, dont il ne fut pas reçu auſſi-bien qu'il l'avoit eſpéré.

Domitien & Licinius Mucien

faiſoient les préparatifs de leur départ d'une façon toute différente. Le jeune Prince, ouvrant ſon cœur à l'eſpérance & à la cupidité, étoit tout de feu, & brûloit d'impatience. Licinius Mucien au contraire affectoit des lenteurs, ſaiſiſſoit tous les prétextes de différer, craignant que Domitien, lorſqu'il ſe verroit une fois au milieu d'une armée, ne ſuivît la bouillante audace de l'âge, & n'écoutât les mauvais conſeils, & ne formât peut-être en conſéquence des projets capables de nuire ſoit à la tranquillité & à la paix de l'État, ſoit au bien du ſervice dans la guerre. Enfin, ils ſe mettent pourtant en marche; mais, avant qu'ils euſſent paſſé les Alpes, ils apprirent la nouvelle des proſpérités militaires de Pétilius Cérialis, & ils en virent la preuve en la perſonne de Valentinus, l'un des chefs des ennemis, qui leur fut préſenté chargé de chaînes. Cette nouvelle dut ſans doute leur faire rebrouſſer chemin. Quoi qu'il en ſoit, depuis cette époque l'on ne ſçait preſque plus rien de Licinius Mucien; on ſçait ſeulement qu'il mourût avant Veſpaſien, après avoir été trois fois Conſul.

Il fut auteur de quelques ouvrages. Pline le cite ſouvent pour des obſervations ſur-tout d'Hiſtoire & de Géographie orientale; & nous apprenons par un autre témoin, qu'il compila & donna au public tout ce qu'il put trouver dans les anciennes bibliotheques de monumens de l'eſprit & de l'éloquence des illuſtres Romains qui avoient fleuri pendant les derniers tems de la République. Pline ne nous a pas laiſſé ignorer une attention ſuperſtitieuſe de Licinius Mucien, qui, pour ſe préſerver du mal d'yeux, portoit ſur ſoi une mouche vivante enveloppée dans un linge blanc.

MUCIEN [CRASSUS], (*a*) *Craſſus Mucianus*, très-habile Juriſconſulte, fut tué en partant de l'Aſie, qu'il avoit gouvernée en qualité de Proconſul.

MUCIES, *Mucia*, (*b*) fêtes inſtituées par les peuples de l'Aſie mineure en l'honneur de Q. Mucius Scévola le grand Pontife, qui fut gouverneur de cette Province, l'an de Rome 654, & qui s'y diſtingua ſi fort par ſa modération, ſon déſintéreſſement & ſon équité, que le Sénat le propoſoit depuis pour exemple à tous ceux qui furent ſes ſucceſſeurs.

Suivant la remarque de Cicéron, Mithridate ne ſupprima point ces fêtes, lorſqu'il ſe fut rendu maître de toute l'Aſie mineure. Ennemi déclaré des Romains en toute autre choſe, il reſpecta des honneurs rendus à un homme, parce qu'ils étoient conſacrés par la religion.

(*a*) Vell. Pater. L. II. c. 4.
(*b*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 36. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 354.

MUCIUS [C.], *C. Mucius*, (*a*) jeune homme d'une naiſſance illuſtre, vivoit vers l'an de Rome 246 & 506 avant Jeſus-Chriſt. Ce jeune homme, indigné de voir que Rome, depuis qu'elle étoit devenue libre, fût aſſiégée par ces mêmes Étruriens dont elle avoit tant de fois taillé les légions en pieces, dans le tems qu'elle étoit elle-même eſclave des Rois, entreprit de la délivrer de cette honte & de ce péril, par quelque action également hardie & éclatante. Sa premiere intention fut de paſſer dans le camp ennemi, ſans en rien dire à perſonne; mais, craignant que, s'il partoit ſans en avoir averti les Conſuls & reçu leurs ordres, il ne fût arrêté aux portes & ramené dans la ville, où l'extrêmité à laquelle étoient alors réduits les aſſiégés le feroit infailliblement paſſer pour un déſerteur, il demamda audience au Sénat; & l'ayant obtenue: » J'ai deſſein, dit-il, meſſieurs, » de pénétrer, ſi je puis, dans » le camp des Toſcans, non » pour venger le pillage de nos » terres par quelque hoſtilité » de même nature, mais pour » exécuter un projet plus im- » portant, ſi les Dieux veulent » ſeconder mon entrepriſe. » Les Sénateurs y ayant conſenti, il partit après avoir caché un poignard ſous ſa robe.

Quand il fut arrivé dans le camp de Porſéna, il ſe mêla dans la foule, & s'approcha le plus qu'il put du Tribunal ſur lequel étoit alors aſſis ce Prince, occupé à payer la ſolde à ſes troupes, avec un ſecrétaire qui étoit aſſis à côté de lui, habillé à peu près comme ſon maître. Cette reſſemblance le mit dans l'incertitude. Mais, appréhendant de ſe faire connoître lui-même, s'il paroiſſoit ne pas connoître Porſéna, il porta ſon coup au hazard, & tua l'officier, au lieu du Roi. Il ſe mit auſſitôt en devoir de ſe retirer, en s'ouvrant un chemin, avec ſon poignard tout ſanglant, à travers la multitude effrayée de cette audace; mais, les gardes de Porſéna étant accourus aux cris qu'on jettoit, l'arrêterent, & le ramenerent auprès du Tribunal où il avoit fait le coup. Là, quoiqu'il ſe vît ſeul & ſans ſecours, à la merci d'un ennemi irrité, & qu'il fût menacé des châtimens les plus affreux, cependant, moins intimidé, que redoutable: » Je ſuis Romain, » dit-il; mon nom eſt Mucius. » J'ai voulu tuer l'ennemi de » ma patrie. J'irai à la mort avec » le même courage que j'allois » à la vengeance. Les Romains » ſçavent endurer les plus » grands ſupplices, comme ils » ſçavent faire les actions les » plus hardies; & je ne ſuis » pas le ſeul qui ait formé le » deſſein de te donner la mort.

(*a*) Tit. Liv. L. II. c. 12, 13. Dionyſ. Halicar. L. V. c. 4. Roll. Hiſt. Rom. T. I, p. 222. *& ſuiv.*

» Un grand nombre de Romains » ſont prêts à m'imiter. Ainſi, » attends-toi à voir ton palais » aſſiégé par tes plus mortels » ennemis, & ta vie attaquée » dans tous les momens de la » journée. Voilà la guerre que » te déclare la jeuneſſe Romai- » ne. Ce n'eſt pas dans les com- » bats que tu dois craindre de » périr. Tu n'auras à faire à » chaque fois qu'à un ſeul en- » nemi, qui ſe renouvellera » ſans ceſſe juſqu'à ta mort. » Le Roi auſſi effrayé de ſes menaces, qu'indigné de ſon attentat, ordonna qu'on l'entourât de feux, lui déclarant qu'il alloit le faire brûler tout vif, s'il ne lui expliquoit plus clairement les embûches qu'il lui annonçoit d'une maniere enveloppée. Mais, C. Mucius reprenant la parole: » tiens, dit- » il, apprends combien ceux- » là mépriſent leurs corps, qui » ont devant les yeux une gloi- » re immortelle. » Et, en diſant ces mots, il mit ſa main droite ſur un braſier ardent que Porſéna venoit de faire allumer pour un ſacrifice. Comme il la laiſſoit brûler, ſans témoigner aucune ſenſibilité, le Roi étonné d'un courage qui tenoit du prodige, ſautant en bas de ſon Tribunal, & le faiſant écarter des autels: » Retire-toi loin » d'ici, lui dit-il, jeune hom- » me encore plus ennemi de ta » perſonne que de la mienne. Je » t'exhorterois à perſiſter dans » des ſentimens ſi nobles, ſi tu » employois ce courage pour » mon ſervice. Tout ce que je » puis faire, c'eſt de te ren- » dre ſain & ſauf, en te déli- » vrant de la peine que je ſuis » en droit de te faire ſouffrir, » ſelon les loix de la guerre. » Alors, C. Mucius, comme pour répondre à la généroſité du Roi: » Puiſque vous faites » cas de la vertu, dit-il, je » veux accorder à votre clé- » mence ce que j'ai refuſé à vos » menaces. Nous ſommes trois » cens des premiers de la jeu- » neſſe Romaine, qui avons » conjuré contre votre vie. Le » ſort m'a choiſi le premier. » Les autres viendront à leur » tour, juſqu'à ce que la for- » tune ait été favorable à quel- » qu'un d'eux. » C. Mucius fut donc renvoyé à Rome, où, dans la ſuite, la néceſſité de ſe ſervir de la main gauche, au défaut de la droite qu'il avoit brûlée, lui fit donner le ſurnom de Scévola, du Grec σκαιὸς, *ſiniſter*, gauche.

Denys d'Halicarnaſſe, hiſtorien pour l'ordinaire très-exact, ne dit pas un mot de cette circonſtance de la main brûlée, & c'eſt ce qui rend ce fait fort douteux. Il a néanmoins été extrêmement célébré par les Romains, & tout le monde connoît la belle épigramme de Martial qui roule ſur cet évenement.

Cùm peteret Regem decepta ſatellite dextra,

Injecit ſacris ſe peritura focis.

Sed tam ſæva pius miracula non tulit hoſtis,

Et raptum flammis juſſit abire virum.

Urere quam potuit contempto Mucius igne,

Hanc ſpectare manum Porſena non potuit.

Major deceptæ fama eſt & gloria dextræ.

Si non erraſſet, fecerat illa minùs.

Ces louanges, & tant d'autres prodiguées par les auteurs Romains à C. Mucius, ne doivent pas nous faire prendre le change dans le jugement qu'il convient de porter d'une action contraire à toutes les loix de la guerre; & l'exemple même des plus illuſtres Romains, entre autres celui de Fabricius, qui avertit le roi Pyrrhus de ſe précautionner contre ſon médecin qui vouloit l'empoiſonner, condamne formellement l'entrepriſe de C. Mucius. Cependant, la prévention apparemment des Romains pour leur patrie, & une eſpece d'enthouſiaſme pour le merveilleux de cette action, leur ont fait louer dans un Romain ce qu'ils auroient blâmé dans un ennemi de Rome. L'intrépidité & la conſtance de C. Mucius ſont très-louables en elles-mêmes; mais, ſon motif & ſon objet les rendent très-criminelles. Porſéna, intimidé par le danger qu'il venoit de courir, & par la vue de ceux auxquels il s'attendoit à être expoſé tous les jours, ſongea ſérieuſement à faire la paix. Il en fit propoſer les conditions par des ambaſſadeurs, qui partirent avec C. Mucius pour Rome. Elles furent acceptées ſans difficulté. Les Sénateurs donnerent à C. Mucius pour récompenſer ſon zele, un champ au-delà du Tibre, qui fut depuis appellé les prés Muciens.

MUCIUS [Q.] SCÉVOLA, *Q. Mucius Scævola*, (*a*) fut créé Préteur, l'an de Rome 537, & 215 avant Jeſus-Chriſt, & eut pour département la Sardaigne, où il tomba malade, à cauſe de la mauvaiſe qualité de l'air & des eaux du païs. *Voyez* Mammula [A. Cornélius].

MUCIUS [Q.] SCÉVOLA, *Q. Mucius Scævola*, (*b*) étoit Décemvir des ſacrifices, lorſqu'il mourut, l'an de Rome 543, & 209 avant Jeſus-Chriſt. Il fut remplacé par C. Létorius.

MUCIUS [P.] SCÉVOLA; *P. Mucius Scævola*, (*c*) fut créé Préteur l'an de Rome 573, & 179 avant Jeſus-Chriſt. Le ſort lui fit écheoir la commiſſion de rendre la juſtice aux Romains, & celle de rechercher à Rome & à dix milles de cette ville, ceux qui ſeroient ſoupçonnés de poiſon.

(*a*) Tit. Liv. L. XXIII. c. 24, 30, 34.
(*b*) Tit Liy. L. XXVII. c. 8.
(*c*) Tit. Liv. L. XL. c. 44. L. XLI. c. 18. *& ſeq.*

P. Mucius Scévola fut élevé au Conſulat quatre ans après avec M. Émilius Lépidus. On déſigna pour province à ces deux Généraux la Gaule & la Ligurie. Les Liguriens, nation toujours rebelle & toujours vaincue, avoient pillé les terres des environs de Piſe & de Lune. Les Gaulois d'un autre côté avoient fait entendre le bruit de leurs armes. M. Émilius Lépidus, qui marcha contre ces derniers, les ayant bientôt fait rentrer dans le devoir, paſſa tout de ſuite dans la Ligurie, où il ne réuſſit pas moins heureuſement. P. Mucius Scévola ne fit la guerre que contre ceux qui avoient pillé le païs de Piſe & de Lune en-deçà du fleuve Audena; & les ayant tous ſoumis, il les obligea de rendre leurs armes. Pour ces avantages que les deux Conſuls avoient remportés, tant dans la Ligurie que dans les Gaules, le Sénat ordonna trois jours de proceſſions & des prieres, & fit immoler quarante victimes. A leur retour, ils triompherent, P. Mucius Scévola des Liguriens, & M. Émilius Lépidus des Liguriens & des Gaulois.

MUCIUS [Q.] SCÉVOLA, Q. *Mucius Scævola*, (*a*) frere du précédent, fut auſſi créé Préteur, l'an de Rome 573, & 179 avant Jeſus-Chriſt, & eut la Sicile pour département. Cinq ans après, il fut élevé au Conſulat avec Sp. Poſtumius Albinus, & on leur aſſigna pour provinces la Gaule & la Ligurie. Ils s'y rendirent, après avoir fait dans le Capitole les prieres ſolemnelles pour la proſpérité de l'Empire. Nous n'avons aucun détail ſur leurs exploits. Nous ſçavons ſeulement que l'un d'eux fut chargé d'appaiſer une ſédition qui s'étoit excitée à Padoue, & qu'après s'être acquitté heureuſement de cette commiſſion, il s'en retourna à Rome.

L'an de Rome 581, & 117 avant Jeſus Chriſt, Q. Mucius Scévola, étant tribun des ſoldats, eut ordre d'accompagner en Macédoine le conſul P. Licinius, qui alloit faire la guerre contre le roi Perſée. Sur la fin de l'année, quand il fut queſtion de prendre des quartiers d'hiver, Q. Mucius Scévola fut envoyé à Ambracie avec deux mille hommes.

MUCIUS, *Mucius*, (*b*) dont il eſt fait mention dans une épître d'Horace.

MUETTE, *Muta*, (*c*) Déeſſe du ſilence, appellée auſſi *Tacita*. Sa fête ſe célébroit à Rome le dix-huit Février, ou le douze avant les calandes de Mars.

On croyoit cette Déeſſe fille du fleuve Almon. On la nomma Lalaria à cauſe de ſon grand babil, du mot Grec λαλεῖν, qui ſignifie parler. Ce nom lui fut donné pour avoir découvert à

(*a*) Tit. Liv. L. XL. c. 44. L. XLI. c. 20, 21, 27. L. XLII. c. 49, 67.

(*b*) Horat. L. I. Epiſt. 6. v. 21. *& ſeq.*

(*c*) Ovid. Faſt. L. II. v. 571. *& ſeq.*

Junon les amours de Jupiter & de Juturne. Ce Dieu, en étant irrité, coupa la langue à cette babillarde, pour la faire reſſouvenir à jamais de ſon crime, & ordonna à Mercure de la conduire aux enfers, comme étant indigne de voir le jour. Mercure, lorſqu'il la conduiſoit, fut touché de ſa beauté, en jouit, & eut d'elle deux enfans nommés Lares.

Les Romains ſacrifioient à cette Divinité, pour empêcher les médiſances, & joignirent ſa fête à celle des Morts, ou parce qu'elle imitoit leur ſilence par ſa langue coupée, ou parce qu'elle étoit mere des Lares, qui paſſoient pour les génies ou pour les anges gardiens des hommes pendant leur vie. Ovide décrit une plaiſante cérémonie qu'on obſervoit à ce ſujet, pour empêcher la médiſance. Une vieille femme, entourée de quantité de jeunes filles, ſacrifioit à la Déeſſe Muette, mettant trois grains d'encens avec trois doigts dans un petit trou, ayant ſept feves noires dans la bouche. Puis, elle prenoit la tête d'un ſimulacre, la colloit avec de la poix, la perçoit avec une aiguille d'airain, la jettoit enſuite dans le feu, & la couvroit de menthe, faiſant par-deſſus une effuſion de vin, dont elle donnoit à boire à ces filles, ſe réſervant la meilleure partie pour elle, s'enivroit, & les renvoyoit après cela chez elles, leur diſant qu'elle avoit attaché les langues des médiſans. Mais peut-être aimera-t-on mieux entendre Ovide lui-même. Voici comme il s'en explique dans le ſecond livre des Faſtes :

Ecce anus in mediis reſidens annoſa puellis,
Sacra facit Taciæ ; vix tamen ipſa tacet.
Et digitis tria thura tribus ſub lumine ponit,
Quâ brevis occultum mus ſibi fecit iter.
Tum cantata tenet cum rhombo licia fuſco,
Et ſeptem nigras verſat in ore fabas.
Quodque pice aſtringit, quod acu trajecit ahena,
Obſutum mentha torret in igne caput.
Vina quoque inſtillat ; vini quodcumque relictum eſt,
Aut ipſa, aut comites, plus tamen ipſa bibit.
Hoſtiles linguas, inimicaque vinximus ora,
Dicit diſcedens, ebriaque exit anus.

MUID, *Modius*, (*a*) ſorte de meſure. Saint Jérôme ſe ſert ſouvent du terme Latin *Modius*, pour marquer l'éphi. Au premier livre de Ruth, il dit que l'éphi vaut trois *Modius* ; & au premier livre des Rois, il tra-

(*a*) Ruth. c. 2. v. 17. Reg. L. 1, c. 1. v. 24. Zachar. c. 5. v. 6, 7, 10.

dait éphi, par *tres Modios*; mais, ailleurs, il le traduit par *amphoram*. Les Septante le traduiſent ordinairement par *menſuram*. Or, l'éphi, ou le bathe, comparé à nos meſures, contient vingt-neuf pintes, chopine, demi-ſeptier, un poiſſon & un peu plus.

MULCIBER, *Mulciber*, un des ſurnoms de Vulcain.

MULE, MULET, *Mula*, *Mulus*, animal monſtrueux, engendré d'un âne & d'une jument, ou, ſelon quelques-uns, d'un cheval & d'une ânesſe. *Voyez* Ferter les chevaux.

(*a*) Les Anciens ont reconnu une eſpece de Mules fécondes. Ariſtote, Varron, Columelle, Théophraſte, & après lui Pline, en ont parlé, & diſent qu'on en voyoit en Phrygie, en Syrie, en Cappadoce & en Afrique.

Les Mulets blancs étoient les plus eſtimés des Anciens. Les plus riches s'en ſervoient pour leurs chariots.

MULIUS, *Mulius*, Μόλιος, (*b*) capitaine Troyen qui fut tué par Patrocle.

MULIUS, *Mulius*, Μούλιος, (*c*) capitaine des Épéens, étoit gendre d'Augée, dont il avoit épouſé la fille aînée.

Comme Mulius dans un combat alloit fondre ſur Neſtor, celui-ci le renverſa d'un coup de pique. Mulius tombe ſur la pouſſiere; & Neſtor ſautant ſur ſon char, enfonce ſes eſcadrons. Les Épéens, voyant à terre leur Général, qui étoit d'une grande réputation dans leurs troupes, lâchent pied, & fuyent chacun de leur côté avec un très-grand déſordre.

MULIUS, *Mulius*, Μούλιος, (*d*) héraut, natif de Dulichium, étoit au ſervice d'Amphinomus, l'un des pourſuivans de Pénélope.

MULLINUS, *Mullinus*, (*e*) ſecrétaire des commandemens d'Alexandre le Grand.

MULTIMAMMIA. (*f*) On appelloit, dit ſaint Jérôme, Diane d'Épheſe Multimammia, en Grec Πολύμαζος, ce qui ſignifie à pluſieurs mammelles; en effet, c'eſt principalement par cette quantité de mammelles qu'elle eſt diſtinguée des autres Dianes.

MULUCHA, *Mulucha*, (*g*) nom d'une ville & d'un fleuve d'Afrique dans la Numidie. Florus fait mention de la ville, qu'il dit être placée ſur la cime d'un rocher; & Saluſte parle du fleuve. Il déſigne auſſi la ville qu'il appelle un château.

» Aſſez près du fleuve, Mu» lucha, dit-il, qui ſéparoit le » royaume de Jugurtha de ce-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. T. IV. p. 191.
(*b*) Homer. Iliad. L. XVI. v. 696.
(*c*) Homer. Iliad. L. XI. v. 736. & *ſeq.*
(*d*) Homer. Odyſſ. L. XVIII. v. 422. & *ſeq.*
(*e*) Quint. Curt. L. VIII. c. 11.
(*f*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 156.
(*g*) Flor. L. III. c. 1. Salluſt, in Jugurth. c. 25, 62, 63.

» lui de Bocchus, il y avoit » une plaine, au milieu de la- » quelle étoit un rocher aſſez » large & très-élevé, muni » d'un petit château où l'on n'a- » bordoit que par un ſeul paſ- » ſage fort ſerré, le reſte n'é- » toit que précipices creuſés » par la nature, comme ſi la main » & l'art y euſſent été employés. » Tel étoit le lieu dont C. Ma- » rius ambitionnoit de ſe ren- » dre maître, parce qu'il ren- » fermoit les finances du Roi. » Mais, le hazard eut plus de » part au ſuccès que la pruden- » ce, car ce château étoit aſſez » bien garni d'hommes, d'ar- » mes, de vivres & d'eau. Le » terrein n'étoit propre ni à ſe » retrancher, ni à élever des » tours, ni d'autres machines. » Le chemin de la garniſon du » château étoit fort étroit & » borné de chaque côté par des » précipices; les mantelets » qu'on y portoit avec de » grands périls, devenoient » inutiles, car dès qu'on les » avoit tant ſoit peu avancés, » les habitans les ruinoient ou » par le feu, ou par une grêle » de pierres. Le terrein étoit » ſi incommode, que les tra- » vailleurs ne pouvoient ſe te- » nir à leurs ouvrages ni s'en- » tr'aider ſans péril; les plus » braves gens périſſoient même » derriere les mantelets, ou y » recevoient des bleſſures, ce » qui augmentoit les frayeurs » du reſte de l'armée. Mais, » C. Marius, inquiet après plu- » ſieurs jours employés à de » grands travaux, commence à » penſer ſérieuſement s'il aban- » donneroit ſon entrepriſe qui » paroiſſoit impoſſible, ou s'il » attendroit le ſecours de la » fortune qu'il avoit tant de » fois éprouvé avec ſuccès.

» Tandis que le Conſul paſ- » ſoit les jours & les nuits ſans » ſçavoir à quoi ſe déterminer, » un certain Ligurien, ſimple » ſoldat dans les troupes auxi- » liaires, ſort un jour du camp » pour aller chercher de l'eau. » Aſſez près du château, à » l'oppoſite de l'attaque, il re- » marque des limaçons qui re- » muoient entre des rochers. » En ayant pris quantité les uns » après les autres, l'envie qu'il » eut d'en ramaſſer, fit qu'inſen- » ſiblement il grimpa preſque ſur » le faîte de la montagne. Quand » il vit que perſonne ne paroiſ- » ſoit, il changea de réſolution, » pouſſé par la curioſité de voir, » comme il eſt aſſez naturel, ce » qu'il n'avoit jamais vu. Le » hazard avoit voulu que dans » ce lieu un grand chêne prît » racine entre les rochers; le » corps de l'arbre étoit tant » ſoit peu courbé, & s'élevoit » enſuite, comme c'eſt le pro- » pre de la nature de pouſſer » toujours en haut. Le Ligu- » rien, tantôt appuyé ſur ſes » branches, tantôt ſur les poin- » tes des rochers, prend le » plan du château, tandis que » les Numides étoient occupés » à ſe défendre. Après avoir » conſidéré tout ce qu'il croyoit » devoir être de quelque utili-

» té dans la ſuite, il deſcend » par le même chemin, non » ſans aucune vue comme il y » étoit monté, mais en exa- » minant tout autour de lui, » & reconnoiſſant bien le ter- » rein. Auſſitôt il va trouver C. » Marius, il lui raconte ce qu'il » venoit de faire, l'exhorte à » attaquer ce fort par l'endroit » par lequel il étoit deſcendu, & » lui promet de ſervir de guide » dans le chemin & dans le pé- » ril.

» Sur le champ, le Conſul » envoya des perſonnes avec » le Ligurien, pour reconnoî- » tre ſi ce qu'il diſoit étoit fai- » ſable. Chacun en parla ſui- » vant la diſpoſition de ſon eſ- » prit; les uns diſoient l'entre- » priſe aiſée, les autres diffi- » cile. Cependant, C. Marius » reprend un peu courage, » choiſit entre les trompettes » cinq des plus alertes, & qua- » tre centurions à la tête de » leurs compagnies pour les » ſoutenir, & leur commande » de ſuivre de point en point » les ordres du Ligurien; après » quoi il remet l'affaire au len- » demain.

» L'heure fixée étant venue, » il part après avoir pris tou- » tes les précautions & toutes » les meſures néceſſaires. Le » guide avoit déjà averti les » officiers de changer d'armes » & d'habits, d'y monter la » tête & les pieds nus, afin » d'avoir la vue plus libre, & » d'être plus agiles entre les » rochers. Ils portoient ſur leur » dos les épées & des boucliers » de cuir, comme chez les Nu- » mides, parce qu'ils étoient » plus légers, & faiſoient bien » moins de bruit lorſqu'ils pa- » roient les coups. Le Ligurien » qui marchoit devant, prenoit » ſoin d'attacher des cordes » aux rochers & aux troncs » d'arbres qui s'y trouvoient, » ce qui ne ſervoit pas peu à » ſoulager les troupes; quel- » quefois il donnoit la main à » ceux que la difficulté des che- » mins rendoit timides; lorſ- » qu'il ſe rencontroit un pas » plus difficile, lui-même les » portoit, dépouillés de leurs » armes, qu'il venoit enſuite » reprendre. S'il y avoit quel- » que obſtacle, il étoit le pre- » mier à le franchir, il encou- » rageoit les autres à force de » monter & de deſcendre. Après » de longues & de grandes fa- » tigues, ils arriverent au châ- » teau, abandonné de ce côté, » parce que tous étoient occu- » pés, comme les jours précé- » dens, à faire tête à l'enne- » mi. . . . .

» Dans le tems que les Ro- » mains & les ennemis étoient » attentifs au combat, dans le » fort même de la mêlée, lorſ- » qu'ils s'acharnoient les uns » contre les autres, ceux-ci » pour la gloire & pour l'Empi- » re, ceux-là pour leur liberté, » l'on entend par derriere re- » tentir les trompettes. Auſſitôt » les femmes & les enfans qui » s'étoient avancés pour voir » le combat, prennent la fuite,

» les plus près de la citadelle » en font de même, & enfin » tout le reſte, ſoldats & au- » tres, ſuivit cet exemple. » Dans le moment, les Ro- » mains les preſſent avec plus » de fureur, ils les taillent en » pieces, & ſans s'arrêter à les » maſſacrer tous, ils courent » au travers des corps morts, » avides de gloire, tous tâ- » chent à l'envi de s'approcher » des murs, ſans qu'un ſeul » s'amuſât au pillage. C'eſt » ainſi que C. Marius, dont la » témérité venoit d'être répa- » rée par la fortune, trouva » de la gloire dans ſa faute » même. »

MULVIUS. *Voyez* Milvius.

MUMACÉNIENS, *Mumaceni. Voyez* Mémacéniens.

MUMIE. *Voyez* Momie.

MUMIUS LUPERCUS, (*a*) *Mumius Lupercus*, eut ordre l'an de J. C. 69, de marcher contre Claudius Civilis avec deux légions dont il étoit actuellement commandant. Ce Lieutenant partit promptement avec les légionnaires qu'il avoit avec lui, auxquels il joignit en paſſant les troupes auxiliaires de Cologne qui étoient dans le voiſinage, la cavalerie de Treves qui n'en étoit pas éloignée, & un régiment de celle des Bataves, qui étant déjà infidelle dans le cœur, attendoit à ſe déclarer dans le combat même pour aſſurer mieux la défaite des Romains. Claudius Civilis rangea autour de lui les drapeaux des cohortes vaincues & priſes, pour animer le courage des ſiens, & abattre celui des ennemis, par la vue d'un objet auſſi glorieux pour les uns que honteux pour les autres; il plaça ſa mere & ſes ſœurs avec les femmes & les enfans des Bataves immédiatement après les derniers rangs, d'où ils étoient à portée de les exhorter à vaincre, ou de leur reprocher leur fuite. Tous enſemble, tant les hommes que les femmes, commencerent l'action par des cris & des hurlemens terribles, auxquels les légions & les cohortes Romaines ne répondirent que foiblement. Dès qu'on en fut venu aux mains, l'eſcadron Hollandois découvrit le flanc de l'aîle gauche des Romains en paſſant dans l'armée ennemie, d'où il vint ſur le champ les charger. Les légionnaires, quoique maltraités, conſervoient cependant leurs armes & leurs rangs. Mais, quand ils virent les troupes auxiliaires de Cologne & de Treves prendre honteuſement la fuite, & ſe diſperſer dans la campagne, ils prirent le tems que les Germains les pourſuivoient avec chaleur, pour ſe retirer dans ce qu'on appelloit le vieux camp.

Ils y furent bientôt aſſiégés; & après qu'ils ſe furent longtems défendus avec beaucoup

(*a*) Tacit. Hiſt. L. IV. c. 18, 22, 61. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. pag. 257. *& ſuiv.*

de vigueur, on députa vers eux pour leur offrir le pardon s'ils se rendoient, & les menacer des plus cruels supplices en cas de refus. Les légionnaires, pressés d'un côté par la famine, retenus de l'autre par l'amour de la patrie, balançoient entre la honte de se rendre, & la gloire de mourir fideles; car, ayant consumé après les alimens usités, les chevaux, les bêtes de charge, & les animaux les plus sales, que la nécessité seule & le désespoir tournent en nourriture, après avoir ensuite vécu quelque-tems des herbes & des racines qu'ils arrachoient d'entre les rochers, ils étoient un exemple bien frappant de la misere & de la patience humaines, s'ils n'en eussent pas perdu tout le mérite, par une fin qui répondoit mal à de si beaux commencemens, en envoyant des députés à Claudius Civilis, pour lui demander la vie. Ayant exigé d'eux qu'ils lui abandonnassent tout le butin du camp, il commença par envoyer saisir l'argent, les esclaves & le bagage; & comme ils se retiroient ainsi nus & dépouillés de tout, il fit partir après eux un corps de Germains, qui, les ayant joints à cinq milles delà, attaquerent leur arriere-garde. Les plus braves se mirent en défense, & perdirent la vie sur la place. Plusieurs furent tués dans la déroute. Le reste retourna dans le camp, où Claudius Civilis blâma les Germains d'avoir violé la parole qu'on leur avoit donnée, soit qu'il parlât contre sa pensée, ou qu'en effet il n'eût pu retenir la brutalité de ces étrangers. Après avoir pillé le camp, ils y mirent le feu, & firent périr dans cet incendie, tous ceux qui étoient échappés du combat.

Claudius Civilis envoya à la prophétesse Velléda qui lui avoit prédit ses heureux succès, les prémices des dépouilles des Romains, & entre autres choses Mumius Lupercus; mais, ceux qui étoient chargés de le conduire, le tuerent en chemin, l'an de J. C. 70.

MUMMIA ACHAICA, (*a*) *Mummia Achaïca*, mere de l'empereur Galba, étoit du côté paternel issue de Mummius vainqueur de Corinthe, & elle avoit pour ayeul maternel Q. Lutatius Catulus, l'un des ornemens de la république Romaine, & qui ne fut pas aussi puissant que Cn. Pompée & Jules César ses contemporains, parce qu'il fut plus vertueux.

MUMMIUS [L.], *L. Mummius*, Λ. Μόμμιος, (*b*) étoit Tribun du peuple, l'an de Rome 565, & 187 avant J. C. Cette année, il fut proposé une loi, dont l'objet étoit de faire faire les informations nécessaires, pour sçavoir ce qu'étoit devenu

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 488.

(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 54. L. XLI. c. 8, 9.

l'argent qui avoit été tiré d'Antiochus & de ſes ſujets, & qui n'avoit point été porté dans le tréſor public. L. Mummius s'oppoſa à cette loi, convenant au reſte qu'il étoit juſte que le Sénat informât contre ceux qui retenoient les deniers publics, mais ſuivant la coutume uſitée dans tous les tems.

Dix ans après, L. Mummius fut créé Préteur, & chargé du département de la Sardaigne. Mais, l'importance de la guerre qui s'y étoit allumée, en fit une province conſulaire qui tomba à T. Sempronius Gracchus. L'autre conſul C. Claudius Pulcher fit, en vertu d'un arrêt du Sénat, une loi qui ordonnoit à tous les Latins & aux autres alliés, qui avoient été eux ou leurs ancêtres compris dans les dénombremens du païs Latin, depuis la cenſure de M. Claudius & de T. Quintius incluſivement, juſqu'alors, de retourner avant les calandes de Novembre, dans le païs que chacun d'eux avoit abandonné. Le préteur L. Mummius fut chargé d'informer contre ceux qui n'auroient pas obéi à la loi & à l'édit du Conſul.

MUMMIUS [Q.], (*a*) *Q. Mummius*, Κ. Μόμμιος, étoit Tribun du peuple en même-tems que le précédent, & il s'oppoſa auſſi à la loi à laquelle s'oppoſa ſon Collegue.

MUMMIUS [L.], *L. Mummius*, Λ. Μόμμιος, (*b*) fut élevé au Conſulat, l'an de Rome 605, & 147 avant Jeſus-Chriſt. On lui donna une flotte & des troupes, avec ordre d'aller faire la guerre en Achaïe. D'un autre côté, Q. Cécilius Métellus, qui étoit actuellement chargé de cette guerre, apprenant que L. Mummius venoit avec une armée, n'oublia rien pour avoir l'honneur de finir ce qu'il avoit commencé, avant que ſon ſucceſſeur fût arrivé. Mais, il n'eut pas le bonheur de réuſſir.

Cependant, arrive L. Mummius. Il amenoit avec lui Oreſte que le Sénat avoit ci-devant nommé arbitre entre les Lacédémoniens & les Achéens. La premiere choſe que fit le nouveau Général, ce fut de renvoyer Q. Cécilius Métellus en Macédoine avec ſes troupes. Pour lui, il ſe tint dans l'Iſthme, juſqu'à ce qu'il eût raſſemblé toutes ſes troupes. Son armée étoit compoſée de vingt-trois mille hommes d'infanterie, & de trois mille cinq cens chevaux, ſans compter quelques archers Crétois qui étoient venus le joindre, & un corps de troupes qu'Attale lui envoyoit de Pergame ſur le Caïcus, & qui étoit conduit par Philopœmen. A douze ſtades delà il avoit encore un corps de

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 54.

(*b*) Valer. Max. L. VI. c. 4. Vell. Paterc. L. I. c. 12, 13. Juſt. L. XXXIV. c. 2. Pauſ. pag. 85, 88, 304, 335, 336, 426. *& ſeq.* Strab. pag. 381. Plin. Tom. II. pag. 615, 641, 646, 683, 710, 766. Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. p. 624. T. V. p. 131. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. T. V. p. 89. *& ſuiv.*

troupes auxiliaires tirées de toutes les villes d'Italie, & qui ſervoient comme de gardes avancées pour la ſûreté du camp ; mais, ces troupes par trop de confiance faiſant fort mal la garde, les Achéens tomberent deſſus bruſquement, en tuerent bon nombre, & pouſſerent les autres juſqu'au camp ; ils prirent en cette occaſion près de cinq cens boucliers. Fiers de ce ſuccès, ils n'avoient qu'un cri pour le combat. Cependant, L. Mummius rangeoit ſon armée en bataille ; ſitôt qu'il eut donné le ſignal, la cavalerie Romaine attaqua celle des ennemis, & la mit en fuite. Leur infanterie, quoiqu'un peu déconcertée par cet exemple, ne laiſſa pas de faire une fort belle réſiſtance. Accablée par le nombre & percée de coups, elle ſe défendoit toujours, juſqu'à ce qu'enfin ſe voyant priſe en flanc par une troupe de mille hommes choiſis que L. Mummius avoit détachés du corps de bataille, elle lâcha pied, & s'enfuit précipitamment. Si Dieüs, général des Achéens, s'étoit retiré à Corinthe, & que là il eût recueilli les débris de ſon armée, peut-être que le général Romain, pour éviter les longueurs d'un ſiege, lui eût fait bonne compoſition ; mais, dès qu'il vit les ſiens plier, il ne ſongea plus qu'à lui, & gagna Mégalopolis le plus vîte qu'il put, bien différent de Calliſtrate, fils d'Empédus, qui en pareille occaſion eut le courage de ſe ſacrifier pour ſauver les Athéniens qu'il avoit l'honneur de commander. Dieüs vaincu, au lieu de ſuivre un ſi bel exemple, porta aux Mégalopolitains la premiere nouvelle du malheur qui les menaçoit ; & de peur que ſa femme ne tombât en la puiſſance de l'ennemi, il la tua de ſa propre main, & s'empoiſonna lui-même enſuite, imitateur de Ménalcidas par la circonſtance de ſa fin, comme il l'avoit été par ſon inſatiable avarice.

Les Achéens, qui aprés le combat s'étoient retirés à Corinthe, en ſortirent à la faveur de la nuit, & la plupart des habitans avec eux. L. Mummius, ayant trouvé les portes ouvertes, ne ſe preſſa pas pour cela d'y entrer, il craignoit quelque embûche ; mais, au troiſieme jour, il prit la ville, & la brûla ; tout ce qui s'y trouva d'hommes fut paſſé au fil de l'épée ; les femmes & les enfans furent vendus à l'encan ; les eſclaves, à qui les Achéens avoient donné la liberté pour les enrôler dans leurs troupes, & que la guerre avoit épargnés, eurent le même ſort. L. Mummius dépouilla les places publiques, & les temples des Dieux de leurs ornemens les plus conſidérables, pour les envoyer à Rome. Ce qui étoit d'un moindre prix, il le donna à Philopœmen. Enſuite, il démentela toutes les villes qui avoient fait la guerre aux Romains, & en déſarma les habitans ; voilà ce qu'il fit de ſon

autorité, avant que les Romains lui eussent composé un conseil. Mais, lorsque les Sénateurs, qui devoient l'assister de leurs lumieres furent arrivés, il abolit tout gouvernement républicain, & confia l'administration des affaires aux principaux citoyens dans chaque ville. Il imposa un tribut à la Grece, il défendit aux riches de s'agrandir en acquérant des terres, & il interdit toute assemblée d'État aux peuples de l'Achaïe, de la Béotie & de la Phocide. Quelques années après, les Romains eurent pitié des Grecs. Ils permirent aux différens peuples qui composoient cette nation, de s'assembler en corps comme auparavant, & rendirent aux particuliers la liberté de faire des acquisitions dans l'étendue de leur païs. L. Mummius avoit condamné quelques villes à de grosses amandes; ainsi les Béotiens & les Eubéens devoient payer cent talens à ceux d'Héraclée, & les Achéens deux cens aux Lacédémoniens; toutes ces sommes furent remises aux débiteurs. Mais, la Grece fut réduite en province dépendante de l'empire Romain.

Parmi les tableaux pris dans Corinthe, il s'en trouva un de la main d'un grand maître, qui représentoit Bacchus. Les Romains n'en connurent point le mérite; ils ignoroient alors tout ce qui regarde les beaux arts. Ce tableau fut adjugé à Attale dans la vente qu'on fit du butin, pour six cens mille sesterces, c'est-à-dire, soixante-quinze mille livres. L. Mummius, surpris qu'on eût fait monter à un si haut prix le tableau dont il s'agit, usa d'autorité, & le retint contre la foi publique & malgré les plaintes d'Attale, parce qu'il s'imagina qu'il y avoit dans cette piece quelque vertu cachée qu'il ne connoissoit pas.

Ce n'étoit point pour son intérêt particulier qu'il agissoit ainsi, ni dans le dessein de se l'approprier, puisqu'il l'envoya à Rome, pour y servir d'ornement à la ville. Par où, dit Cicéron, il orna & embellit sa maison bien plus réellement, que s'il y avoit placé ce tableau. La prise de la ville la plus riche & la plus opulente qui fût dans la Grece, ne l'enrichit pas d'une obole. Les exemples de ce noble désintéressement n'étoient pas encore absolument rares dans Rnme; & d'illustres personnages y perpétuoient la tradition des anciennes maximes, selon lesquelles, profiter du commandement pour s'enrichir, c'étoit non-seulement une honte & une infamie, mais une prévarication criminelle. Le tableau dont nous parlons, fut placé dans le temple de Cérès, où les connoisseurs l'alloient voir par curiosité comme un chef-d'œuvre de l'art, & il y demeura jusqu'à ce qu'il périt dans l'incendie de ce temple.

L. Mummius étoit un grand homme de guerre & un grand homme de bien, mais sans lit-

térature, ſans connoiſſance des arts, ſans goût pour les ouvrages de peinture & de ſculpture, dont il ne diſcernoit point le mérite, ne croyant pas qu'il y eût quelque différence entre tableau & tableau, ſtatue & ſtatue, ni que le nom des grands maîtres de l'art y mît le prix. Il le fit bien voir dans l'occaſion dont il s'agit. Il avoit chargé des entrepreneurs de faire tranſporter à Rome pluſieurs tableaux & pluſieurs ſtatues des plus excellens maîtres. Jamais perte n'auroit été moins réparable que celle d'un pareil dépôt, compoſé des chef-d'œuvres de ces artiſans rares, qui contribuent preſque autant que les grands Capitaines à rendre leur ſiecle reſpectable à la poſtérité. Cependant, L. Mummius, en recommandant le ſoin de cet amas précieux à ceux à qui il le confioit, les menaça très-ſérieuſement, ſi les ſtatues, les tableaux, & les choſes dont il les chargeoit de répondre, venoient à ſe perdre ou à ſe gâter en chemin, de les obliger à en fournir d'autres à leurs frais & dépens.

Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter, dit un Hiſtorien qui nous a conſervé ce fait, que cette heureuſe ignorance ſubſiſtât encore? Une telle groſſiereté ne ſeroit-elle pas infiniment préférable, par rapport au bien public, à cette extrême délicateſſe où notre ſiecle a porté le goût pour ces ſortes de raretés? Il parloit dans un tems où ce goût pour les beaux ouvrages de l'art étoit aux Magiſtrats une occaſion d'exercer dans les provinces toutes ſortes de vols & de brigandages.

L. Mummius, de retour à Rome, obtint l'honneur du triomphe; & en conſéquence de la conquête qu'il avoit faite de l'Achaïe, il prit le ſurnom d'Achaïcus. Il fit porter dans ſon triomphe un grand nombre de ſtatues & de tableaux, qui firent depuis l'ornement des édifices publics de Rome & de pluſieurs autres villes d'Italie; mais, aucune de ces précieuſes dépouilles n'entra dans la maiſon du triomphateur.

Quelques années après, L. Mummius exerça la Cenſure avec P. Scipion le ſecond Africain, dont le zele fut rendu inutile par la trop grande facilité de ſon Collegue. L. Mummius, comme on vient de le voir, étoit un homme recommandable par bien des endroits, mais ſimple, aiſé à tromper, & de ce caractere de bonté qui dégénere en foibleſſe. Ainſi, pendant que P. Scipion examinoit avec ſévérité la conduite des Sénateurs, des Chevaliers, des gens du peuple, & uſoit de toute l'autorité de ſa charge pour réprimer les vices, L. Mummius ne notoit perſonne, ou même déchargeoit ceux qu'il pouvoit des notes à eux impoſées par ſon Collegue. P. Scipion ne put s'empêcher de s'en plaindre, & il dit un jour en pleine aſſemblée du peuple, qu'il

qu'il auroit exercé la Cenſure d'une maniere digne de la majeſté de la République, ſi on ne lui avoit point donné de Collegue, ou ſi on lui en avoit donné un.

MUMMIUS [Sp.], (*a*) *Sp. Mummius*, Σπ. Μόμμιος, un des trois députés que l'on fit partir de Rome pour l'Égypte vers le milieu du ſecond ſiecle avant l'ere Chrétienne. C'étoit une maxime des Romains d'envoyer ſouvent des ambaſſades chez les alliés, pour prendre connoiſſance de leurs affaires, & accommoder leurs différends. Ce fut dans cette vue que l'on envoya alors en Égypte trois des plus grands hommes de l'État. Ils avoient ordre de paſſer en Égypte, en Syrie, en Aſie & en Grece; & de voir en quel état étoient les affaires de ces païs-là; d'examiner comment on y obſervoit les traités qu'on avoit faits avec eux, & de remédier à tous les déſordres qu'ils y trouveroient. Ils s'acquitterent de leur commiſſion avec tant d'équité, de juſtice & d'habileté, & rendirent de ſi grands ſervices à ceux à qui on les avoit envoyés, en remettant l'ordre parmi eux, & en accommodant leurs différends, que, dès qu'ils furent de retour à Rome, on y vit arriver des ambaſſades de tous les endroits où ils avoient paſſé, qui venoient remercier le Sénat de leur avoir envoyé des perſonnes d'un ſi grand mérite, & dont ils ne pouvoient trop louer la ſageſſe & la bonté.

MUMMIUS [L.], *L. Mummius*, Λ. Μόμμιος, (*b*) ami de Cicéron, montra le plus grand zele pour cet Orateur, pendant qu'il étoit exilé. Auſſi Cicéron en fait-il le plus grand éloge.

MUMMIUS [M.], (*c*) *M. Mummius*, M. Μόμμιος, fut Préteur ſous le conſulat de Cn. Pompée & de M. Craſſus.

MUMMIUS [C.], *C. Mummius*, Γ. Μόμμιος, (*d*) un des lieutenans de L. Sylla, ſelon Plutarque.

MUNATIUS [C.], *C. Munatius*, (*e*) fut créé Décemvir, l'an de Rome 579, & 173 avant Jeſus-Chriſt. Cette année, comme il y avoit une grande quantité de terres qu'on avoit conquiſes ſur les Liguriens & les Gaulois, de vacantes, le Sénat ordonna qu'elles ſeroient diſtribuées, partie à des citoyens Romains, partie à des alliés du nom Latin. En vertu du même arrêt, A. Atilius, préteur de la ville, nomma pour faire ce partage des Décemvirs, du nombre deſquels fut C. Munatius. On donna dix arpens de ce terrein à chaque citoyen, & trois à chacun des alliés.

MUNATIUS, *Munatius*, (*f*) un des complices de L. Ca-

(*a*) Juſt. L. XXXVIII. c. 8. Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. p. 193, 194.
(*b*) Cicer. Orat. poſt Redit. in Senat. c. 2.
(*c*) Cicer. in Verr. L. V. c. 103.
(*d*) Plut. T. I. p. 457.
(*e*) Tit. Liv. L. XLII. c. 4.
(*f*) Cicer. in Catil. Orat. 2. c. 4.

tilina. C'étoit un homme de très-mauvaiſe vie, & rien ne le prouve mieux que les dettes qu'il avoit contractées au cabaret.

MUNATIUS [T.], *T. Munatius*, (*a*) dont Cicéron vante la prudence & la fidélité dans une de ſes lettres. On croit qu'il étoit couſin de L. Munatius Plancus.

MUNATIUS, *Munatius*, (*b*) dont parle Horace dans une de ſes Epîtres.

MUNATIUS GRATUS, *Munatius Gratus*, (*c*) un des Chevaliers Romains qui entrerent dans la conjuration qui ſe forma contre Néron, l'an de Jeſus-Chriſt 65. Ce complot ayant été découvert, Munatius Gratus eut le même ſort que les autres conjurés qu'on punit du dernier ſupplice.

MUNDA, *Munda*, Μόνδα, (*d*) fleuve d'Eſpagne dans la Luſitanie. Il avoit ſa ſource au mont Herminius, & ſon embouchure dans l'Océan au-deſſous de Conimbriga, entre le Durius & le Tage. On le nomme aujourd'hui Mondego dans le Portugal. Ce fleuve eſt fort rapide, & il devient exceſſivement gros quand il pleut.

MUNDA, *Munda*, Μόνδα, (*e*) ville d'Eſpagne, au païs des Baſtules, ſelon les cartes de M. d'Anville. Strabon met cette ville à environ quatorze cens ſtades de Carteia, & la donne pour la métropole de quelques villes moins conſidérables, & qui n'étoient pas éloignées de Cordube. Munda eſt ſur-tout devenue célebre dans l'hiſtoire par le malheur du jeune Cn. Pompée, & par la derniere victoire de Jules Céſar.

Ce fut le 17 Mars de l'an 45 avant Jeſus-Chriſt que Jules Céſar, lorſqu'il ſe préparoit à décamper, ayant appris par ſes coureurs que les ennemis ſe tenoient dès minuit en ordre de bataille, réſolut d'aller à eux, & de profiter d'une occaſion qu'il cherchoit depuis long-tems. Cn. Pompée s'étoit déterminé à riſquer une action, parce qu'il craignoit, en reculant toujours, de décréditer ſes armes, & de ſe faire mépriſer & abandonner de ſes partiſans. Mais, il avoit pris ſon poſte avantageuſement, près de la ville de Munda, qui lui aſſuroit une retraite, & ſur une hauteur, défendue d'un côté par un marais preſque impénétrable. Ces difficultés n'arrêterent point Jules Céſar. Il rangea d'abord ſes troupes dans la plaine, & laiſſa un eſpace libre, en cas que les ennemis vouluſſent y deſcendre. Lorſqu'il vit qu'ils demeuroient

(*a*) Cicer. ad Amic. L. X. Epiſt. 12.
(*b*) Hort. L. I. Epiſt. 3. v. 31.
(*c*) Tacit. Annal. L. XV. c 50.
(*d*) Plin. Tom. I. pag. 228. Ptolem. L. II. c. 5.
(*e*) Strab. p. 141, 160. Hirt. Panſ. de Bell. Hiſpan. pag. 854. Plin. Tom. I. p. 139. Tom. II. p. 748. Vell. Patercul. L. II. c. 55, 56. Flor. L. IV. c. 2. Dio. Caſſ. pag. 233. Tit. Liv. L. XXIV. c. 42. Plut. Tom. I. p. 734. Crév. Hiſt. Rom. Tom. XVIII. pag. 9, 10. *& ſuiv.*

dans leur poſte, il monta pour les attaquer, donnant pour mot à ſes ſoldats le nom de Vénus à ſon ordinaire. Le mot donné par Cn. Pompée fut la Piété. Le jeune Général vouloit marquer qu'en ce jour il prétendoit venger ſon pere.

Le combat fut très-opiniâtre. Cn. Pompée, outre la ſupériorité du terrein, avoit celle du nombre, treize légions contre huit ; & ceux qui compoſoient ces légions, trouvoient dans leur ſituation des motifs de ſe battre en déſeſpérés, étant ou d'anciens ſoldats d'Afranius & de Varron, qui avoient mépriſé le pardon obtenu de Jules Céſar, & qui parconſéquent ne pouvoient plus ſe promettre de grace ; ou des eſclaves affranchis, qui, s'ils étoient faits priſonniers, n'avoient qu'à attendre un ſupplice ignominieux, ou au moins une rigoureuſe ſervitude. Pour ce qui eſt des gens de Jules Céſar, leur gloire paſſée, la préſence & les regards d'un Général toujours ſûr de vaincre, l'indignation d'avoir toujours à combattre un parti tant de fois vaincu, & toujours renaiſſant, c'étoient-là de puiſſans aiguillons pour les porter à bien faire. Néanmoins, il s'en trouva quelques-uns, ſans doute parmi les nouveaux ſoldats, dont le cœur ne fut pas exempt de crainte à l'approche du moment critique, qui pouvoit changer entiérement leur ſort. La choſe ſeroit moins étonnante, s'il eſt vrai, comme le dit Florus, que Jules Céſar lui-même parut plus triſte que de coutume. Peut-être n'étoit-il pas encore bien rétabli d'une attaque du mal, dont il avoit été fort tourmenté peu de tems après ſon arrivée en Eſpagne. Quoi qu'il en ſoit, ce qui eſt certain, c'eſt qu'il eut d'abord du pire, & que la victoire parut ſe déclarer pour les ennemis. Non-ſeulement ſes troupes de nouvelles levées, mais ſes vieux ſoldats, après quatorze ans de victoires continuelles, lâcherent le pied ; & s'ils ne prirent pas la fuite, la honte, plutôt que le courage & la valeur, les retenoit.

Jules Céſar au déſeſpoir accourt pour réparer le déſordre. Il anime ſes ſoldats, il les preſſe par des exhortations, par des reproches. *Quoi ?* leur crioit-il, *vous livrez à des enfans un Général qui a blanchi ſous les lauriers !* Il falloit que le mal fût bien grand, qu'il reſtât bien peu d'eſpérance de rétablir le combat, ſi nous devons croire, ſur la foi de Suétone & de Florus, qu'il délibéra de ſe donner la mort à lui-même. Du moins expoſa-t-il ſa perſonne ; & croyant, dans un ſi extrême péril, n'avoir rien à ménager, il ſe mit à pied, prit un bouclier de ſantaſſin, & s'avança juſqu'à dix pieds de l'ennemi. Son exemple, & le danger manifeſte qu'il couroit, réveillerent le courage de ſes ſoldats. La dixieme légion, ce corps ſi fameux par ſa bravoure, & qui, réduit à un petit nombre, valoit néanmoins

une armée, fit des efforts incroyables. Ces alternatives, avec incertitude du succès, durerent ainsi presque tout le jour. Ce qui décida l'affaire, ce fut un mouvement fait mal à propos, ou du moins malheureusement, par T. Labiénus.

Jules César avoit parmi ses auxiliaires quelques troupes légeres venues de Mauritanie, & commandées par Bogud, roi d'une partie de ce païs. Ce Prince, pendant que les légions se battoient avec acharnement & avec fureur, eut la pensée d'aller attaquer le camp des ennemis, qu'il espéra trouver sans défense. T. Labiénus l'apperçut; & craignant pour le camp, il détacha cinq cohortes, qui en allant au-devant des Maures s'éloignerent du champ de bataille. Jules César ou crut qu'elles fuyoient, ou voulut le faire croire. Il cria à haute voix, que les ennemis prenoient la fuite; & cette fausse opinion s'étant répandue dans l'instant parmi les deux armées, augmenta le courage des uns, & abattit celui des autres. La terreur & le trouble s'emparerent des gens de Cn. Pompée; ceux de Jules César, & sur-tout la dixieme légion, en profiterent pour pousser des ennemis dont les rangs commençoient à se mêler & à se confondre. Bientôt ceux qui d'abord n'étoient qu'ébranlés se trouverent rompus, & tellement en désordre, que lorsque leur erreur fut dissipée, il n'étoit plus tems d'y remédier.

La victoire fut complette. Trente mille hommes du côté de Cn. Pompée resterent sur la place, entre lesquels on compte T. Labiénus & Varus, à qui Jules César fit rendre les honneurs funebres, & trois mille Chevaliers Romains. Toutes les aigles des légions furent prises, avec la plus grande partie des drapeaux, & les faisceaux que l'on portoit devant le Général; & parmi les prisonniers se trouverent dix-sept officiers du premier rang. Le vainqueur perdit mille de ses plus braves soldats, & en eut cinq cens blessés. Cette bataille, qui termina la guerre civile, se donna à pareil jour, que quatre ans auparavant Cn. Pompée le Grand étoit parti de Brundusium pour passer en Grece. Nous venons de voir qu'elle fut étrangement disputée; & Jules César avoua la grandeur du péril qu'il avoit couru, en disant qu'ailleurs il avoit combattu pour la victoire, mais à Munda pour la sûreté & le salut de sa personne.

Ceux qui resterent des vaincus, se sauverent les uns dans leur camp, les autres dans la ville de Munda. Le camp fut bientôt forcé. La ville étoit de meilleure défense, & capable de soutenir un siege. Les vainqueurs dès le jour même commencerent à l'assiéger. Mais, comme ils n'avoient pas le tems de creuser un fossé, & de former un rempart fermé de palissades, ils firent autour de la ville une enceinte des corps morts des en-

nemis qu'ils amonceloient, & qu'ils attachoient enſemble en les perçant de leurs épées & de leurs piques ; & ils affectoient de tourner les têtes de ces cadavres vers les aſſiégés, tant pour leur inſpirer de la terreur, que pour dreſſer eux-mêmes de barbares trophées de leur victoire. Le ſiege ainſi commencé dura un mois, & ne finir que par la mort de preſque tous ceux qui s'etoient renfermés dans la place.

Cette ville juſqu'à nos jours a conſervé ſon nom tout entier ſelon quelques-uns, & avec un léger changement ſelon d'autres qui diſent Monda. Quoi qu'il en ſoit, ce n'eſt plus aujourd'hui qu'une petite ville au royaume de Grenade, à peu de diſtance de Malaga. Elle eſt ſituée ſur le penchant d'une colline, au pied de laquelle paſſe la riviere de Guadalmedina ; d'un côté ſon terrein eſt marécageux, de l'autre c'eſt une plaine agréable & fertile.

MUNDOBRIGA. *Voyez* Médobréga.

MUNDUS, nom qui fut donné au foſſé que Romulus fit creuſer, quand il eut pris le parti de bâtir la ville de Rome. On tira ſur ce foſſé une ligne pour en marquer l'enceinte, & le fondateur traça lui-même un profond ſillon ſur la ligne qui avoit été tirée pour régler le circuit des murailles. Voilà quelle fut l'origine de cette ville qui devint la maîtreſſe du monde, en ſorte que le foſſé de Romulus, & l'univers, en Latin *Mundus*, n'eutent en Latin qu'une même dénomination.

MUNDUS [DÉCIUS], (*a*) *Decius Mundus*, Δέκιος Μοῦνδος, Chevalier Romain, qui n'ayant pu ſéduire ni par promeſſes, ni par préſens la vertu de Pauline, dame d'un rang diſtingué dans Rome, vint à bout de ſes deſſeins criminels par le moyen des prêtres d'Iſis, qui perſuaderent à Pauline que leur Dieu Anubis étoit devenu amoureux d'elle. Cette ſcandaleuſe aventure fit un grand éclat, & on renouvella à ce ſujet les anciennes Ordonnances contre les cérémonies religieuſes des Égyptiens, qu'il fut défendu d'exercer dans Rome. Les Prêtres coupables furent mis en croix, le temple d'Iſis fut détruit, & la ſtatue jettée dans le Tibre.

MUNÉRAIRE, *ou* MUNÉRATEUR, *Munerarius*, *Munerator*. *Voyez* Munus.

MUNICHUS, *Munichus*, (*b*) Μούνιχος, naquit, ſelon quelques-uns, du commerce de Laodice avec Démophoon, & fut élevé à Troie par Æthra.

MUNICIPALE [Ville]. *Voyez* Municipe.

MUNICIPE, *Municipium*, (*c*) terme qui a eu des ſignifications différentes, ſelon les différens âges du peuple Romain. Aulu-Gelle nous a conſervé ſur ce mot quelques remarques, qui méri-

(*a*) Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 1, 622, 623. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 398.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 16.

(*c*) Aul. Gell. L. XVI. c. 13. Strab. p. 220.

tent une attention particuliere. Les voici:

» Les mots *Municipes* & *Municipia*, dit-il, ſont aiſés à » prononcer & chacun s'en ſert, » mais ſouvent on croit que » c'eſt une choſe, & c'en eſt » une autre; car, qui eſt celui » d'entre nous, qui étant citoyen d'une colonie du peuple Romain, ne diſe qu'il eſt » *Municeps*, & que ſes compatriotes ſont *Municipes*, ce qui » eſt contraire à la vérité. Ainſi, » nous ne ſçavons ce que c'eſt » que *Municipia*, ni quel eſt » leur droit, ni en quoi ils different des colonies. Nous penſons que les colonies ſont de » meilleure condition, que les » *Municipia*. C'eſt de ces ſortes » d'erreurs, que parle l'empereur Adrien, dans la harangue qu'il prononça dans le » Sénat, au ſujet des habitans » d'Italica, ville dont il étoit. » Il s'étonne que les citoyens » d'Italica, & les autres anciens *Municipia*, entre leſquels il compte les habitans » d'Utique, pouvant vivre ſelon leurs propres loix & coutumes, euſſent affecté de » paſſer au nombre des colonies. Il obſerve qu'au contraire ceux de Préneſte avoient » fait de fortes inſtances auprès » de l'empereur Tibere, pour » obtenir de lui, que de colonie qu'ils étoient alors, ils » devinſſent un *Municipium*. Il » ajoute que Tibere le leur accorda comme une faveur & » comme une marque de ſa reconnoiſſance, de ce qu'il » avoit recouvré ſa ſanté chez » eux. *Municipes* ſignifie donc » des citoyens Romains, habitans de quelque lieu qualifié » *Municipium*, qui gardent leurs » Loix, leur Juriſprudence, qui » peuvent parvenir avec le peuple Romain à des offices honorables, mais qui d'ailleurs » n'ont aucune ſujettion aux » loix Romaines, à moins que » ce peuple ne ſe ſoit lui-même » ſoumis & donné en propriété » aux Romains. »

Avant que d'aller plus loin dans ce paſſage, il faut expliquer ce que l'on en vient de lire.

Le lieu ou la communauté s'appelloit *Municipium*. Il différoit de la colonie en ce que la colonie étant compoſée de Romains que l'on envoyoit pour peupler une ville, ou pour récompenſer des troupes, qui avoient mérité par leurs ſervices un établiſſement tranquille, ces Romains portoient avec eux les loix Romaines, & étoient gouvernés ſelon ces loix, par des Magiſtrats que Rome envoyoit. Au contraire, le Municipe étoit compoſé de citoyens étrangers au peuple Romain, & qui en vue de quelques ſervices rendus, ou par quelques motifs de faveur, conſervoient la liberté de vivre ſelon leurs coutumes & leurs propres loix, de choiſir eux-mêmes entre eux leurs Magiſtrats. Malgré cette différence, ils ne laiſſoient pas de jouir de la qualité de citoyens Romains; mais, les prérogati-

ves attachées à cette qualité, étoient plus reſſerrées à leur égard, qu'à l'égard des vrais citoyens Romains. Servius ou Servilius, cité par Feſtus, diſoit qu'anciennement il y en avoit qui étoient citoyens Romains; à condition de faire toujours un État à part, que tels étoient ceux de Cumes, d'Acerra, d'Atelle qui étoient également citoyens Romains, & qui ſervoient dans une légion, mais qui ne poſſédoient point les dignités. Les Romains appelloient *Municipalia Sacra*, le culte religieux que chaque lieu Municipal avoit eu avant que d'avoir reçu le droit de bourgeoiſie Romaine; il le conſervoit encore après comme auparavant. A l'exemple des Romains, nous appellons en France droit Municipal, les coutumes particulieres dont les provinces jouiſſent, & dont la plupart jouiſſoient avant que d'être réunies à la couronne, comme les coutumes de Normandie, de Bretagne, d'Anjou, &c.

Paulus diſtingue trois ſortes de *Municipia*, 1.° les hommes qui venoient demeurer à Rome, & qui, ſans être citoyens Romains, ne pouvoient exercer certains offices, conjointement avec les citoyens Romains; mais, ils n'avoient ni le droit de donner leurs ſuffrages, ni les qualités requiſes pour être revêtus des charges de la Magiſtrature. Tels étoient d'abord les peuples de Fondi, de Formies, de Cumes, d'Acerra, de Lanuvium, de Tuſculum, qui, quelques années après, devinrent citoyens Romains. 2.° Ceux dont toute la nation avoit été unie au peuple Romain, comme ceux d'Aricie, les Cérites, ceux d'Agnani. 3.° Ceux qui étoient parvenus à la bourgeoiſie Romaine, à condition qu'ils conſerveroient le droit propre & particulier de leur ville, comme ceux de Tibur, de Préneſte, de Piſe, d'Arpi, de Nole, de Bologne, de Plaiſance, de Nepi, de Sutrium, & de Luques. C'eſt ce que nous apprend Paulus; & quoique ce paſſage ne ſoit pas fort clair, on ne laiſſe pas d'y voir que les Municipes ne ſe faiſoient pas aux-mêmes conditions, ni avec les mêmes circonſtances. En général, on voit que les Municipes étoient capables d'être admis aux offices, *ad munera capeſcenda*, & que c'eſt l'origine de ce nom.

Mais, le droit Municipal n'a pas toujours été le même. Anciennement le droit de bourgeoiſie Romaine s'accordoit aux uns avec celui de ſuffrage, aux autres avec l'excluſion de ce droit. Ceux, qui avoient droit de ſuffrage, n'avoient point d'autres loix que les loix Romaines, & pouvoient aſpirer aux Magiſtratures de Rome. Ceux, qui n'avoient pas ce droit de ſuffrage, vivoient & ſe gouvernoient par des loix propres & particulieres; mais, à Rome ils étoient exclus des dignités. Avec le tems tous les Municipes furent égaux, & on

Arétium, dans l'Étrurie ; *anc. inſcr.*

Aricie, dans le Latium, *Tit. Liv.*, *Vell. Paterc.*, *Aul. Gell.*

Arpinum, dans le Latium, *Tit. Liv.*, *Cicer.*

Aſculum, dans le Picénum, *Cicer.*

Aſſiſe, dans l'Ombrie, *anc. inſcr.*

* Atella, dans la Campanie, *anc. inſcr.*

Blera, dans l'Étrurie, *anc. inſcr.*

Bologne, dans la Gaule Ciſpadane, *anc. inſcr.*

Bovillæ, dans le Latium, *Cicer.*

Cære, dans l'Étrurie, *Aul. Gell.*

Calenum, dans la Campanie, *Cicer.*

Capene, dans l'Étrurie, *anc. inſcr.*

Capoue, dans la Campanie, *Cicer.*

* Caſinum, dans le Samnium, *anc. inſcr.*

* Caſuentum, dans l'Ombrie, *anc. inſcr.*

Cluſium, dans l'Étrurie, *anc. inſcr.*

* Cumæ, dans la Campanie, *Tit. Liv.*, *anc. inſcr.*

Éporédia, au païs des Salaſſes, *Tacit.*

Férentinum, dans le Latium ; *Tit. Liv.*

* Formies, dans le nouveau Latium, *Tit. Liv.*

* Florum Flaminii, en Ombrie, *anc. inſcr.*

Fundi, dans le Latium, *Tit. Liv.*

* Gabies, dans le Latium, *Cicer.*

Hiſpellum, dans l'Ombrie, *anc. inſcr.*

Hydruntum, au païs des Salentins, *anc. inſcr.*

Interamna, dans le Latium, *anc. inſcr.*

* Lanuvium, dans le Latium, *Tit. Liv.*, *Cicer.*

Latinum, chez le peuple *Frentani*, *Cicer.*

Lavici, dans le Latium, *Cicer.*

Luque, en Étrurie, *Feſt.*

Mévania, dans l'Ombrie ; *anc. inſcr.*

* Mévoniola, de même.

Milan, au païs des Inſubriens, *Tacit.*

* Nahartes, dans l'Ombrie ; *anc. inſcr.*

Nepet, dans l'Étrurie, *Feſt.*

Nole, dans la Campanie, *Feſt.*

* Nomentum, au païs des Sabins, *Tit. Liv.*

Novare, au païs des Inſubriens, *Tacit.*

* Numana, dans le Picénum, *anc. inſcr.*

Otriculum, dans l'Ombrie, *anc. inſcr.*

* Pédum, dans le Latium, *Tit. Liv.*

Piſæ, dans l'Étrurie, *Feſt.*

Plaiſance, dans la Gaule Ciſpadane, *Feſt.*

Préneſte, dans le Latium, *Feſt.*

Privernum, dans le Latium, *Tit. Liv*, *anc. inſcr.*

Rhégium, au païs des Bruttiens, *anc. inſcr.*

Sæpinum, dans le Samnium, *anc. inſcr.*

Sarſine, dans l'Émilie, *anc. inſcr.*

* Scaptia, dans le Latium, *Pline.*

Seguſium, dans les Alpes, *anc. inſcr.*

* Sinueſſe, dans la Campanie, *anc. inſcr.*

Sueſſe, auſſi.

* Sueſſula, de même.

Surrentum, dans le Picénum, *anc. inſcr.*

Sutrium, dans l'Étrurie, *Feſt.*

* Tarquinii, dans la Toſcane, *Cicer.*

Tibur, dans le Latium, *Feſt.*

Tifernum, dans l'Ombrie, *anc. inſcr.*

* Trébula, dans le Latium, *Tit. Liv.*

* Tuſculum, dans le Latium, *Sext.*, *Pomp.*, *Tit. Liv.*.

Vercellæ, au païs des Inſubriens, *Tacit.*

* Vindinum, dans l'Ombrie, *anc. inſcr.*

Urbinum, de même.

Par ce nombre de Municipes en Italie, on peut juger qu'il y en avoit beaucoup plus dans le reſte de l'empire Romain. Chacun de ces Municipes avoit ſon nom particulier & propre.

Il eſt vrai que l'on trouve dans Antonin le mot *Municipium*, ſans autre nom. C'eſt dans la route *ab Aureo monte*, *Nicomediam*, mais c'eſt une faute des Copiſtes. On lit.

Viminatium, XXIV. M. Paſ.
Municipium, XVII. M. P.
Idimum, XXVII. M. P.

Zurita a très-bien ſoupçonné que l'on a fait mal-à-propos un lieu particulier de Municipium, qui n'eſt qu'une qualification de Viminatium, à qui il appartient. Il n'eſt pas vraiſemblable, dit-il, que l'on eût mis nuement ce mot ſans y joindre le nom propre. Auſſi l'a-t-il marqué d'un aſtérique; mais, il ajoute que dans des manuſcrits & dans l'imprimé de Longueil, on trouve Municipium XVIII. M. P. Cela ne prouve autre choſe, ſinon que la même faute ſe trouve dans ces manuſcrits, ou tout au plus qu'il faut retrancher les XXIV de Viminatium. Voici la preuve qu'il y a faute dans les ſommes totales de toute cette route, qui ſe trouve à la 27^e^ page de l'édition de Zurita. On compte de Sirmium à Nicomédie 815 milles, mais en calculant tout le détail, il s'en trouve 853, ce qui fait 38 milles d'excès ſur la diſtance de Sirmium à Nicomédie. Or, en retranchant les XXIV, il reſte encore un excès de XIV, ou bien en retranchant les 18 qui ſont joints à Municipium, il reſtera XX, qui ſont encore de trop quelque part, où le Copiſte, peu attentif, aura mis XXX pour XX, ou XX pour X. Quoi qu'il en ſoit, les XVIII. M. P. ſont de trop dans cette route, & *Municipium* ſeul n'eſt point le nom particulier du lieu, mais un mot appellatif qui demande un nom propre. Le Manuſcrit du Vatican porte de même dans la route de Carthage à Alexandrie :

Thenis Colonia, XXVIII. M. P. Macomadibus,

Municipium, XXVIII. M. P.

Zurita a bien vu que, comme *Colonia* appartenoit à *Thenæ*, de même *Municipium* appartient à *Macomades*, auſſi les a-t-il joints ſagement.

Il eſt vrai que dans la Notice Epiſcopale d'Afrique, on lit *Victor Municipenſis* entre les évêques de Numidie; ce qui pourroit faire croire qu'il y avoit au moins en Afrique un lieu nommé ſimplement Municipium. Cet Evêché eſt apparemment le même, que l'on trouve entre les ſouſcriptions du Concile de Carthage, tenu l'an 525, auquel ſouſcrivit Marianus, *Epiſcopus Municipii Tullienſis*, député de Numidie. De même que le ſiege, nommé *Tuggenſis*, eſt appellé ailleurs *Municipii Toggia*.

MUNIFICES, nom que l'on donnoit chez les Romains à des ſoldats qui étoient aſſujettis à tous les devoirs de la guerre, comme de faire la garde, d'aller au bois, à l'eau, au fourrage, tandis que d'autres en étoient exemptés.

MUNIM, *Munim*, (*a*) Μοννιμ, Μανὼν, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone.

MUNIO, *Munio*, (*b*) nom que l'on donnoit à une ſorte de Poëſie. Cicéron en fait mention au premier livre de l'Orateur.

MUNTOBRIGA. *Voyez* Médobréga.

MUNUS. (*c*) A Rome le ſpectacle des Gladiateurs étoit appellé *Munus*, devoir, parce qu'il ſe donnoit en l'honneur des morts, & que c'étoit une eſpece de devoir qu'on leur rendoit. C'eſt pour cela qu'on appelloit *Munerarius* & *Munerator* celui qui donnoit ces jeux. On l'appelloit auſſi *Editor* & *Dominus*. Durant le tems de ce ſpectacle, quoiqu'il ne fût qu'un ſimple particulier, il avoit droit de porter les marques de la Magiſtrature.

MUNYCHIE, *Munychia*, Μουνυχία, (*d*) nom d'un port d'Athenes. Ce port étoit accompagné d'un bourg de même nom, renfermé par de longues murailles qui s'étendoient juſqu'au Pirée.

Cornélius Népos dit que Thraſybule fortifia Munychie. Plutarque ajoute qu'il y avoit une garniſon. Strabon fait entendre que de ſon tems Munychie n'étoit plus qu'une élévation en forme de péniſule; il dit pourtant qu'anciennement ce lieu avoit été ceint de murailles & habité.

Ptolémée place le port de Munychie au-delà de l'embou-

(*a*) Eſdr. L. I. c. 2. v. 50. L. II. c. 7. v. 52.

(*b*) Cicer. de Orat. L. I. c. 131.

(*c*) Cout. des Rom. par M. Nieup. pag. 247, 248.

(*d*) Corn. Nep. in Thraſyb. c. 2. Plut. Tom. I. pag. 84, 461, 859. Strab. pag. 395, 396. Ptolem. L. III. c. 15. Thucyd. pag. 109. Pauſ. pag. 2. Diod. Sicul. p. 756, 757.

chure de l'Iliſſus du côté de l'orient, & l'éloigne mal-à-propos de dix milles du Pirée; il ſe trompe encore en mettant le port de Munychie au levant de Phalere; il étoit au couchant. Tous les faiſeurs de cartes ont ſuivi cet ancien Géographe, & ſe ſont trompés avec lui. Comment Munychie & le Pirée auroient-ils pu avoir une muraille commune, s'ils euſſent été auſſi éloignés l'un de l'autre?

MM. Spon & Wehler diſent que le port de Munychie étoit petit, très-bon & bien fermé; mais qu'il n'y a préſentement preſque point de fond, & qu'il eſt abandonné. On voit aſſez près de la côte dans la mer des ruines de voûte, & des pieces de colomnes & de pierres de taille; mais, il y en a beaucoup plus ſur la côte près de la mer. On y voit des caves taillées dans les rochers, des voûtes, des murailles & les fondations d'un temple qui pourroit être celui de Diane Munychienne. De ce port au Pirée il y a à peine deux portées de mouſquet en droite ligne; mais, par la côte, à cauſe des contours & des petites langues de terre, il y a près d'une lieue; ce qui fait voir combien Ptolémée s'eſt mépris, en mettant cinq lieues de diſtance entre ces deux ports, puiſque même celui de Phalere qui eſt le plus éloigné du Pirée, n'en eſt qu'à deux lieues. La côte eſt à la vérité comme une preſqu'iſle, dont Phalere fait le détroit ou l'iſthme à l'eſt, & le Pirée à l'oueſt.

On raconte qu'Epiménide le Pheſtien, voyant le port de Munychie, après l'avoir long-tems conſidéré, dit à ceux qui l'accompagnoient: » Que les hommes » ſont aveugles & ignorans dans » l'avenir! Si les Athéniens ſça» voient tous les maux que ce » lieu cauſera à leur ville, ils » le mangeroient, pour ainſi » dire. » L'effet de cette prédiction arriva la 114^e. Olympiade, c'eſt-à-dire, près de 270 ans après qu'elle eut été faite. Car, Antipater contraignit alors les Athéniens de recevoir une garniſon dans la forteresſe de Munychie.

MUNYCHIENNE [DIANE]. *Voyez* Diane Munychienne.

MUNYCHIES, *Munychia*; Μουνυχία, (*a*) fête annuelle qu'on célébroit à Athenes, & dans le port de même nom, le ſeizieme du mois Munychion, en l'honneur de Diane Munychienne.

MUNYCHION, *Munychion*, Μουνυχιών, le dixieme mois de l'année Athénienne; il contenoit vingt-neuf jours, & répondoit, ſelon Potter & Giraldi, à la fin de notre mois de Mars & au commencement de notre mois d'Avril. On l'appelloit Munychion, parce que pendant ce mois, on célébroit à Athenes en l'honneur de Diane, les fêtes nommées Munychies.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Monif. Tom. II. pag. 220.

MURA. *Voyez* Murſe.

MURALE [Couronne]. *Voyez* Couronne.

MURCIDUS, MURCUS. *Voyez* Murcie.

MURCIE, *Murcia*, (*a*) Déeſſe de la Pareſſe. Elle rendoit ſes devots moux & pareſſeux.

Un Auteur moderne a dit que Murcie ne pouvoit manquer d'avoir ſon culte, étant la Divinité favorite du beau ſexe; mais, l'antiquité ne nous en apprend aucun détail. Saint Auguſtin dit ſeulement que cette Déeſſe qui empêchoit d'agir, avoit ſon temple dans la ville de Rome.

On faiſoit ſes ſtatues couvertes de mouſſe pour ſymbole de ſa nonchalance; cependant, ce n'étoit pas toujours par une indolence ſtérile que l'on ſacrifioit à cette Divinité; les gens ſenſuels qui la courtiſoient davantage, faiſoient conſiſter leur inaction dans une certaine tranquillité qu'ils diſoient être le fruit de leur expérience & de leurs réflexions. Ils s'élevoient au deſſus des paſſions trop tumultueuſes, & s'appliquoient moins à corriger leurs vices qu'à régler leurs plaiſirs. Libres des affaires & des devoirs, ils s'abandonnoient à leur goût, & ne vouloient dépendre que de leur foibleſſe, à laquelle ils rapportoient même juſqu'à leurs vertus. Peut-être y a-t-il moins lieu de s'étonner que l'homme tombe dans ces illuſions délicates & qui le flattent dans ſes égaremens, qu'il n'y a lieu d'être ſurpris, que, par cette impreſſion ſi vive que font ſur nous les objets préſens, il ſe ſoit aveuglé juſqu'à mettre les Dieux dans le parti de ſes paſſions.

Le nom de Murcie venoit de Murcus ou Murcidus, qui étoit un nom dont les Romains appelloient les hommes ſtupides, ſots, mornes, lâches, & pareſſeux. Cette Déeſſe avoit ſon temple à Rome, au pied du mont Aventin, lequel étoit auſſi appellé anciennement Murcus. Pluſieurs Auteurs prétendent qu'elle étoit la même que Vénus, & qu'elle étoit nommée Murcie par abus, au lieu de Murtée qui avoit été ſon véritable nom, venant de Murta, qui ſignifioit en vieux Latin Myrte, plante dédiée à Vénus. D'autres diſent qu'elle étoit appellée Murcie, pour exprimer l'effet dangereux de la molleſſe où Vénus conduit inſenſiblement ceux qui s'abandonnent à elle, rendant l'homme lâche & incapable de rien faire de noble & de généreux.

MURCINUS, *Murcinus*, Μυρκινος, ville de Thrace. *Voyez* Myrcinus.

MURÉNA [L. LICINIUS] *L. Licinius Murena*, (*b*) commanda l'aîle gauche de L. Syl-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 347. Tom. V. pag. 225, 242, 334, 335.

(*b*) Appian. p. 214. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. V. pag. 339. *& ſuiv.* Hiſt. Rom. Tom. V. p. 626. *& ſuiv.* T. VI, p. 68. *& ſuiv.*

la, à la bataille de Chéronée, & ne contribua pas peu au gain de cette bataille, qui fut donnée, l'an de Rome 666, & 89 avant Jesus-Christ. L. Sylla ayant conclu un traité de paix avec Mithridate, partit pour Rome, & laissa à L. Licinius Muréna le gouvernement de l'Asie avec deux légions pour tenir la Province dans l'obéissance.

Cependant, Mithridate entra dans quelque défiance contre Archélaüs, comme l'ayant engagé dans une paix également honteuse pour lui & désavantageuse. Quand Archélaüs s'en fut apperçu, sçachant à quel maître il avoit affaire, il se réfugia vers L. Licinius Muréna, & le sollicita vivement à porter ses armes contre Mithridate. L. Licinius Muréna, qui souhaitoit avec passion d'obtenir l'honneur du triomphe, se laissa facilement persuader. Il fit une irruption dans la Cappadoce, & se rendit maître de Comane, ville la plus puissante du Royaume. Mithridate lui envoya des Ambassadeurs, pour se plaindre de ce qu'il violoit le traité que les Romains avoient fait avec lui. L. Licinius Munéra répondit qu'il ne connoissoit point le traité fait avec leur maître. Véritablement, il n'y avoit eu rien d'écrit de la part de L. Sylla, & tout s'étoit fait de vive voix. Ainsi, il ne cessa point de ravager le païs, & y prit ses quartiers d'hiver. Mithridate envoya ses Ambassadeurs à Rome, pour en porter ses plaintes à L. Sylla & au Sénat. Il vint de Rome un Commissaire, mais sans décret du Sénat, qui ordonna publiquement à L. Licinius Muréna de ne point inquiéter le roi de Pont. Mais, comme il l'entretint en secret, on crut que c'étoit pure collusion. Effectivement, il ne cessa point de ravager ses terres. Mithridate alors se mit en campagne; & ayant passé le fleuve Halys, il livra une bataille à L. Licinius Muréna. Ce qui résulte du récit le plus favorable au général Romain, c'est que Mithridate eut d'abord l'avantage, mais qu'ensuite les Romains s'étant ranimés, on se sépara à armes égales. Il paroît que les deux partis s'attribuerent la victoire, sans qu'ils eussent néanmoins grand lieu de s'en glorifier, puisqu'ils s'éloignerent comme de concert, & se retirerent de deux côtés bien opposés, Mithridate vers la Colchide, & L. Licinius Muréna dans la Phrygie.

Cependant, L. Sylla qui avoit été nommé Dictateur, ne pouvant plus souffrir que, contre le traité qu'il avoit accordé à Mithridate, on continuât encore de l'inquiéter, envoya A. Gabinius vers L. Licinius Muréna, pour lui ordonner sérieusement de laisser ce Prince en repos, & de le réconcilier avec Ariobarzane. Il obéit. De retour à Rome, il reçut l'hon-

neur du triomphe qu'il n'avoit pas trop mérité.

MURÉNA [L. LICINIUS], *L. Licinius Murena*, (*a*) fils du précédent, fut le plus diſtingué des Lieutenans qui ſervirent en Aſie, ſous L. Lucullus. Après la priſe d'Amiſe, dont L. Licinius Muréna avoit commandé le ſiege en l'abſence de ſon Général, il ſe trouva parmi les priſonniers, un Grammairien célebre, c'étoit Tyrannion. L. Licinius Muréna demanda ce priſonnier à L. Lucullus, qui le lui accorda, comptant qu'il en uſeroit bien avec un homme de ce mérite, & qu'il auroit pour lui les égards dûs aux gens de lettres. Mais, L. Licinius Muréna, pour acquérir ſur lui les droits de Patron, l'affranchit; ce qui étoit une injure, & non pas un bienfait, puiſque pour l'affranchir il commençoit par le faire eſclave, & qu'ainſi il ne lui donnoit pas la liberté, mais le privoit de celle dont il avoit toujours joui. Plutarque blâme fort cette action, & obſerve qu'elle n'eſt pas la ſeule où L. Licinius Muréna ait paru demeurer fort au deſſous de la nobleſſe des ſentimens qu'on admiroit dans ſon Général; ce qui doit nous avertir de rabattre quelque choſe des grands éloges que donne Cicéron à ce même L. Licinius Muréna, dans le plaidoyer qu'il a fait pour lui. Il ne ſe contente pas de dire que ce Lieutenant de L. Lucullus a livré des combats, mis en fuite des corps de troupes conſidérables, & pris des villes; mais qu'ayant parcouru l'Aſie, païs ſi riche & ſi voluptueux, il n'y a laiſſé aucune trace ni d'avidité, ni de mauvaiſe conduite; qu'il a fait de grandes choſes ſans ſon Général, & que ſon Général n'en a fait aucune ſans lui. Ces louanges pourroient bien avoir été plutôt dictées par l'intérêt de la cauſe, que par l'exacte vérité.

Quoi qu'il en ſoit, L. Licinius Muréna brigua le Conſulat pour l'année de la fondation de Rome 690, & 62 avant Jeſus-Chriſt. D. Junius Silanus ayant été nommé d'abord ſans difficulté, il ne reſtoit qu'une place à diſputer. L. Licinius Muréna eut pour compétiteur, L. Catilina, qui affectoit de le mépriſer. Ce n'étoit pourtant pas un concurrent mépriſable. Il étoit de bonne naiſſance, quoique Plébeien; ſon pere, ſon grand-pere, & ſon biſaieul avoient été Préteurs. Son pere même avoit triomphé, & il ſeroit certainement parvenu au Conſulat, ſi une mort trop prompte ne l'en eût empêché. L. Licinius Muréna avoit été lui-même Lieutenant général ſous L. Lucullus; & le triomphe de celui-ci venoit tout récemment

(*a*) Plut. Tom. I. p. 500, 504, 769. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VII. pag. 209, 210, 450. *& ſuiv.*

de raſſembler ſes ſoldats à Rome le plus heureuſement du monde pour ſavoriſer la demande d'un de leurs principaux Officiers. Ajoutons qu'il eſt très-vraiſemblable que L. Licinius Muréna n'épargnoit point l'argent pour acheter des ſuffrages. Il avoit donné des fêtes au peuple, & tâché par toute ſorte de voies de s'attirer la bienveillance des citoyens. Enfin, c'étoit au fond un honnête homme, ami de la paix & de la tranquillité publique; ce qui déterminoit en ſa faveur les vœux des gens de bien, que les eſpérances de L. Catilina allarmoient extrêmement. Il fut donc préféré.

Mais, bientôt après, il fut pourſuivi en juſtice comme coupable de brigues par pluſieurs accuſateurs, dont les principaux étoient Ser. Sulpicius, qui avoit demandé le Conſulat avec lui, & Caton, actuellement déſigné Tribun du peuple. L'accuſé avoit des défenſeurs encore plus illuſtres, M. Craſſus, Q. Hortenſius & Cicéron. Son affaire étoit délicate. Nous venons d'obſerver qu'il eſt fort probable que L. Licinius Muréna, auſſi bien que la plupart de ſes Compétiteurs, avoient fait des largeſſes pour acheter les ſuffrages; & l'autorité de Caton étoit un terrible préjugé contre lui. Ce rigide obſervateur des loix avoit déclaré en plein Sénat, avant l'élection des Conſuls, que ſi quelqu'un des Candidats, à l'exception néanmoins de D. Junius Silanus, qui étoit ſon beau-frere, employoit la brigue, il l'accuſeroit. Il tint parole; & il accuſa L. Licinius Muréna.

Nous voudrions qu'il nous fût permis de rendre compte avec quelque étendue du plaidoyer que Cicéron prononça en cette occaſion. C'eſt inconteſtablement un de ſes plus beaux diſcours. Peut-être ne trouvera-t-on dans aucun plus d'adreſſe, plus d'art, plus de ſel. Les qualités du cœur s'y ſont admirer encore plus que les talens de l'eſprit. La douceur, la modération, la tendreſſe pour ſes amis, l'attention & l'habileté à concilier des devoirs qui paroiſſoient contraires, en un mot, tous les traits d'une belle ame y brillent tour-à-tour, & rendent l'orateur tout-à-fait aimable à tous ceux qui ont des ſentimens.

Caton avoit dit que c'étoit l'intérêt de la République qui l'avoit engagé à accuſer L. Licinius Muréna. Cicéron lui prouve qu'il ſe trompe, & que le danger où eſt actuellement l'État, demande qu'on lui conſerve un Conſul attaché au bien public, & que la ſituation de ſa fortune, auſſi-bien que ſon caractere, rend ami de la paix & de la tranquillité. Dans le tems qu'il parloit ainſi, il ſçavoit que P. Corn. Lentulus & ſes aſſociés faiſoient tous leurs apprêts, pour parvenir inceſſamment à égorger le Sénat & à mettre le feu à la ville. Il profite de cette

te conſidération pour effrayer les Juges, pour leur faire comprendre qu'il ne s'agit point dans cette cauſe de l'intérêt d'un particulier, mais du ſalut de l'État; & qu'en privant L. Licinius Muréna du Conſulat, & rejettant conſéquemment la République dans l'embarras d'une nouvelle élection, ils s'expoſent eux-mêmes à périr avec leurs femmes & leurs enfans. Cette vue ſi importante fit impreſſion ſur les Juges. Ils ne crurent pas même devoir écouter des accuſations de brigue, pendant qu'il y alloit du ſalut public d'avoir à la tête du Gouvernement deux Conſuls au mois de Janvier. L. Licinius Muréna fut abſous; & Caton lui-même n'eut pas lieu de ſe plaindre que l'éloquence de Cicéron eût triomphé de ſa ſévérité.

En effet, ce grand homme ayant entrepris un jour de s'oppoſer à une loi, que l'on vouloit faire paſſer, & qui n'étoit propre qu'à exciter du trouble, les partiſans de cette loi donnerent le ſignal aux gens qu'on avoit répandus dans la place. Auſſitôt tout ſe diſperſe; & Caton reſté ſeul, ſe trouvoit expoſé aux coups de pierres & de bâtons. Le conſul L. Licinius Muréna vint à ſon ſecours. Il l'enveloppa de ſa toge; il cria à ces furieux de s'arrêter; & enfin il perſuada à Caton lui-même de ſe retirer dans le temple de Caſtor.

MURÉNA [C.], *C. Muræna*, (*a*) frere du précédent, étoit gouverneur de la Gaule Citérieure, du tems de la conjuration de L. Catilina. Il fit enfermer dans les priſons tous les complices qui tomberent en ſa puiſſance, après leur avoir fait le procès par l'ordre du Sénat.

MURÉNA [A. TÉRENTIUS VARRON], *A. Terentius Varro Muræna*, (*b*) fut Conſul avec Auguſte, l'an 23 avant Jeſus-Chriſt. C'eſt le même qui avoit vaincu les Salaſſes trois ans auparavant. Il ne fut pas long-tems en place, & bientôt ſa charge étant devenue vacante, ou par ſon abdication, ou, ce ce qui eſt plus vraiſemblable, par ſa mort, Auguſte ſe donna pour Collegue, Cn. Piſon, qui avoit été l'un des plus fiers & des plus ardens ennemis de la grandeur des Céſars.

MURÉNA [LICINIUS], (*c*) *Licinius Muræna*, Avocat célebre, du tems d'Auguſte, avoit d'aſſez bonnes qualités; mais, il ſe perdit par l'intempérance de ſa langue & de ſon caractere. M. Primus étoit accuſé d'avoir fait la guerre aux Odryſes de ſon autorité privée, & alléguoit les ordres de l'Empereur. Auguſte s'étant tranſporté au jugement de l'affaire, Licinius Muréna, avocat de l'accuſé, entreprit ce Prince

(*a*) Cicer. Orat. pro L. Muræn. c. 80. Salluſt. in L. Catilin. c. 27.
(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I. p. 42, 50.
(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. I, p. 61, 62, 67.

avec toute la hauteur imaginable, & entr'autres discours désobligeans : *Que faites-vous ici*, lui dit-il, *& qui vous amene à ce jugement ? C'est*, répondit Auguste avec douceur, *l'intérêt public, qu'il ne m'est pas permis de négliger.* Licinius Muréna entra depuis dans une conjuration. Le complot ayant été découvert, il lui en coûta la vie. *Voyez* Fannius Cépion.

MUREX. *Voyez* Chausse-Trape.

MURGANTIE, *Murgantia*, (*a*) ville d'Italie, l'une des plus fortes du Samnium. L'an 296 avant Jesus-Christ, le général P. Décius Mus alla attaquer cette place. Ses soldats, poussés tant par l'affection qu'ils avoient pour lui, que par l'espérance d'un butin plus abondant, que celui qu'ils avoient fait jusques-là dans la campagne, y donnerent l'assaut avec tant d'ardeur, qu'ils s'en rendirent maîtres dès le même jour. Il y fit prisonniers deux mille cent Samnites qui s'étoient mis en défense, & y trouva d'ailleurs un très-riche butin.

On ignore en quel lieu précisément cette ville étoit située. Il y en a qui, au lieu de Murgantie, lisent Morgentie & Morgentium. Ainsi, il y a lieu de croire que ce fut de cette ville que sortirent les Morgetes, qui, chassés par les Œnotriens, allerent chercher une retraite en Sicile. *Voyez* Morgetes & Morgantium.

MURGANTIE, *Murgantia*, ville de Sicile, que d'autres appellent Morgantium. *Voyez* Morgantium.

MURGANTINI. *Voyez* Morgantium.

MURGENTINI, selon quelques éditions de Cicéron, pour Murgantini. *Voyez* Murgantini.

MURINUS, *Murinus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

MURMULIONS, *Murmuliones*. *Voyez* Myrmillons.

MURMURE, *Murmur*, (*b*) Γογγυσμὸς, terme qui ne signifie pas seulement dans l'Écriture, une simple plainte que l'on fait de quelque tort que l'on prétend avoir reçu, mais qui désigne un esprit de désobéissance & de révolte, accompagné de pensées & de paroles injurieuses à la Providence divine. C'est dans ce sens que saint Paul condamne le Murmure, qui fut si souvent fatal aux Israëlites murmurateurs. Et le Sage dit : » Gardez-vous des Murmures, qui » ne peuvent servir de rien, & » ne souillez point votre langue » par la médisance, parce que » la parole secrete ne sera point » impunie. » En effet, Dieu a puni très-séverement les Hébreux Murmurateurs dans le désert. Il fut plus d'une fois sur

(*a*) Tit. Liv. L. X. c. 17. Strab. pag. 257.

(*b*) Numer. c. 11. v. 33, 34. c. 12. v. 1, *& seq.* c. 14. v. 29. *& seq.* c. 16. v. 3. *& seq.* c. 21. v. 4. *& seq.* Psalm. 77. v. 30. Sapient. c. 1. v. 11. ad Corinth. Epist. 1. c. 10. v. 10.

le point de les abandonner, & même de les exterminer, ſi Moïſe n'eût déſarmé ſa colere par ſes inſtantes prieres. Ils murmurerent aux ſépulcres de concupiſcence; & Dieu leur envoya des cailles pour leur nourriture. Mais, ils en avoient encore la chair entre les dents, que la fureur du Seigneur s'alluma contr'eux, & en fit périr vingt-trois mille. Ils murmurerent encore après le retour des envoyés qui avoient parcouru la terre promiſe; & le Seigneur les punit en les privant du bonheur d'entrer jamais dans ce païs, & en les condamnant tous à mourir dans le déſert. Ils furent encore punis d'un autre Murmure par des ſerpens aîlés que Dieu envoya contr'eux, & qui en firent périr un grand nombre. Le Murmure de Marie, ſœur de Moïſe, fut puni par la lepre qui parut ſur-tout ſon corps, & qui fut cauſe qu'on la fit demeurer ſept jours hors du camp. Enfin, le Murmure & la révolte de Coré, de Dathan & d'Abiron furent châtiés d'une maniere encore plus terrible, la terre s'étant ouverte pour engloutir les chefs de la révolte, & le feu ayant conſumé leurs complices.

MURRA, *Murra*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* chevaux du Cirque.

MURRANUS, *Murranus*, (*a*) qui ſe diſoit iſſu des Rois du Latium, & vantoit ſans ceſſe leurs illuſtres noms & ſa haute naiſſance, fut attaqué par Énée, qui lui lança une pierre énorme, & le renverſa. Tombé ſous le timon & les roues de ſon char, & embarraſſé dans les rênes de ſes courſiers, ils entraînent & foulent aux pieds leur maître qu'ils méconnoiſſent.

On prétend que les plus anciens rois Latins s'appelloient tous Murranus, comme tous les rois d'Égypte s'appellerent longtems Ptolémées. On ajoute que ce mot vient de celui de Myrrhe, dont ces Rois ſe parfumoient, ou des murailles dans leſquelles ils regnoient. Ce ne ſont que de pures conjectures.

MURSA, *Murſa*, (*b*) ville de la baſſe Pannonie ſur la Drave. L'itinéraire d'Antonin la met pour terme de la route de Siſcia, à trente milles de Stravianæ. Dans la route de Sirmium à Treves, il la place entre *Cibalæ* & *Antianæ*, à vingt-deux milles de la premiere & à vingt-quatre milles de la ſeconde. Quelques Mſſ. en cet endroit liſent *Mura* pour *Murſa*; mais c'eſt une faute de Copiſte. Ptolémée nomme cette ville *Muſia Colonia*, & la met entre Vacontium & Sallis. Le P. Hardouin & pluſieurs autres croyent que c'eſt aujourd'hui Eſſek.

L'an de Jeſus-Chriſt 351, Magnence marcha vers Murſa

(*a*) Virg. Georg. L. XII. v. 529. & *ſeq.*

(*b*) Ptolem. L. II. c. 16. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. pag. 452. Hiſt. du Bas Emp par M. le Beau. Tom. II. pag. 167. & *ſuiv.*

avec toute ſon armée. Il en trouva les portes fermées, & les murs bordés d'habitans, qui en défendoient les approches à coups de pierres & de traits. Comme il manquoit des machines néceſſaires pour une attaque, il eſſaya de ſe faire une entrée en mettant le feu aux portes. Mais, ouvre qu'elles étoient revêtues de fer, les habitans éteignirent le feu en jettant quantité d'eau du haut des murailles. En même-tems, Conſtance approchoit. A la premiere nouvelle du danger où étoit cette place importante, il s'étoit mis en marche avec toutes ſes troupes; & ayant laiſſé Cibales ſur la gauche & côtoyé la Drave, il s'avançoit en diligence. Magnence lui dreſſe une embuſcade. A quelque diſtance de la ville étoit un amphithéâtre entouré d'un bois épais qui en déroboit la vue. Le Tyran y fait cacher quatre bataillons Gaulois, avec ordre de fondre par derriere ſur l'ennemi, dès que la bataille ſera engagée aux portes de la ville. Les habitans, ayant du haut des murs apperçu cette manœuvre, en donnent avis à Conſtance qui charge auſſitôt deux Capitaines expérimentés, Scudilon & Manade, de le débarraſſer de ces Gaulois. Ces deux Officiers, à la tête de leurs plus braves ſoldats & de leurs archers, forcent l'entrée de l'amphithéâtre, ferment les portes, s'emparent des degrés qui regnoient autour dans toute la hauteur, & font des décharges meurtrieres. Les malheureux Gaulois, ſemblables aux bêtes féroces qui avoient quelquefois ſervi de ſpectacle dans ce même amphithéâtre, tombent percés de coups les uns ſur les autres au milieu de l'arêne. Quelques-uns, s'étant réunis & ſe couvrant la tête de leurs boucliers, s'efforcent de rompre les portes; mais, accablés de javelots, ou frappés de coups mortels, ils reſtent ſur la place, & pas un ne revint de cette embuſcade. Enfin, après bien des marches & des mouvemens divers, on en vint le vingt-huitieme de Septembre à la bataille, qui devoit décider du ſort de Magnence. Elle fut livrée près de Murſa. Magnence, ſur le point d'être pris, change d'habit & de cheval avec un ſimple ſoldat, & laiſſant ſur le champ de bataille les marques de la dignité impériale, pour faire croire qu'il y avoit péri, il ſe ſauve à toute bride.

Tous les Auteurs conviennent que cette déplorable journée fit une plaie mortelle à l'Empire, & que les plaines de Murſa furent le tombeau de cette ancienne milice, capable de triompher de tous les Barbares.

MURSA, *Murſa*, ville de l'Aſie mineure, dans l'Ionie. On en attribue la fondation à l'empereur Adrien. Étienne de Byzance la nomme Murſium.

MURSIUM, *Murſium*. *Voyez* Murſa.

MURTA. *Voyez* Murcie.

MURTÉE. *Voyez* Murcie.

MURTIE, *Murtia*. *Voyez* Murcie.

MUSAGETE, *Muſagetes*, Μουσαγέτης, (*a*) c'eſt-à-dire, le conducteur des Muſes. Apollon fut décoré de ce beau nom par les Poëtes, parce qu'en ſa qualité de Dieu de la Lyre & de l'Éloquence, il étoit cenſé toujours accompagné des doctes-ſœurs, & préſider à tous leurs concerts.

Hercule eut auſſi le ſurnom de Muſagete, parce qu'on l'honoroit d'un culte commun avec celui des doctes-ſœurs. Les Hiſtoriens rapportent que M. Fulvius fit bâtir dans le Cirque de Flaminius un Temple en l'honneur de ce Héros & des neuf Muſes, & on le trouve repréſenté avec elles dans d'anciens monumens. L'Auteur, qui parle de ce temple de M. Fulvius, dit que ce qui l'avoit porté à le faire bâtir, c'eſt qu'étant gouverneur de la Grece, il avoit appris que ce Héros étoit le compagnon & le conducteur des Muſes. Cet Auteur eſt, ſelon Lylio Giraldi, Euménius ; & il dit ce que nous venons de rapporter dans une oraiſon intitulée, *de inſtaurandis ſcholis*.

Suétone & Ovide parlent auſſi d'un temple que Marcius Philippus dédia à Hercule & aux Muſes ; & Plutarque dit que l'origine de cet uſage venoit d'Évandre, qui, par reconnoiſſance pour ce Héros qui lui avoit appris quelques ſciences, voulut joindre ſon culte avec celui des Déeſſes qui y préſidoient. M. l'abbé Banier croit que la véritable raiſon de cet uſage, venoit de ce que ce Héros étant parmi les Phéniciens le ſymbole du Soleil, les Grecs confondirent avec leur Apollon, l'Hercule de ce peuple, & l'appellerent Muſagete. Quelques perſonnes ſe ſont imaginées que la raiſon pourquoi on avoit donné ce nom à Hercule, pouvoit venir de ce que les Muſes étant des filles, dont la timidité eſt ordinairement le partage, on le leur avoit donné pour compagnon, afin que la valeur de ce Héros les aſſurât contre l'inſolence de ceux qui auroient voulu leur faire inſulte ; mais, ſans examiner ſi cette ingénieuſe conjecture eſt bien fondée, & ſi ces ſçavantes filles euſſent été bien en ſûreté ſous la protection d'un Héros tel qu'Hercule, diſons un mot des monumens qui le repréſentent avec le ſurnom de Muſagete.

D. Bernard de Montfaucon nous donne deux Hercules Muſagetes. L'un, comme porte l'inſcription Grecque, eſt l'ouvrage de Mnéſiphilus. Il tient d'une main une lyre, & de l'autre un inſtrument qui reſſemble à un grand clou ; derriere lui eſt la maſſue avec la peau du lion ; & devant lui, au pied

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 108, 223. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 221, 224. T. VII. p. 76. & *ſuiv.*

d'un tronc d'arbre, un masque symbole ordinaire de quelques-unes des Muses. L'autre Hercule Musagete, donné par le cavalier Maffei, est sans barbe, & joue actuellement de la lyre; il porte la peau du lion, & n'a point la massue, qui ne se trouve pas toujours dans les monumens d'Hercule.

MUSARIUM, *Musarium*, Μουσάριον, (a) fameuse courtisanne, qui, dans un dialogue de Lucien, s'entretient avec sa mere.

MUSCARIUS, *Muscarius*, surnom de Jupiter. C'est le même que celui d'Apomyius, ou Apomyus. *Voyez* Jupiter Apomyus.

MUSCULUS, *Musculus*, (b) machine dont les Anciens se servoient dans l'attaque des places pour faciliter les approches, & mettre à couvert les soldats. C'étoit un mantelet ou gabion portatif, fait en demi-cercle, derriere lequel se tenoit le soldat, ou travailleur, & qu'il faisoit avancer devant lui par le moyen des roulettes sur lesquelles cette machine étoit soutenue. M. le chevalier de Folard, qui, dans son Commentaire sur Polybe, a décrit ainsi cette machine, s'y moque agréablement du docte Stwechius, qui, prenant à la lettre le mot *Musculus*, en a fait une boëte quarrée soutenue sur quatre pieds, & renfermant un ressort qu'on faisoit jouer au moyen d'une manivelle, pour dégrader & & miner les murs de la ville assiégée.

D. Bernard de Montfaucon, dans son antiquité, donne une machine, au sujet de laquelle il s'explique ainsi: » Je ne sçais, » dit-il, si ce n'est pas la même » que César appelle *Musculus*; » c'est une forte charpente bien » clouée, élevée d'un côté en » forme de toit, soutenue de » l'autre sur deux poutres en » droite ligne; les assaillans » alloient sous ce toit jusqu'aux » murs de la place, & sappoient à couvert des traits. » On couvroit la machine de » terre molle & humide, pour » la garantir du feu, que les » assiégés ne manquoient pas de » lancer. »

MUSÉE, *Musæus*, Μουσαῖος, (c) Poëte très-ancien, puisqu'il vécut avant Homere. Il étoit Athénien du bourg d'Éleusis, fils d'Antiopheme ou Antipheme. Entr'autres ouvrages de poësie, il en avoit fait un intitulé ὑποθῆκαι selon Suidas, & εὐμολπία selon Pausanias; c'étoient des préceptes adressés à son fils Eumolpe. Il fut disciple d'Orphée; les ouvrages, qui portoient son nom, passoient

(a) Lucian. T. I. pag 721. *& seq.*
(b) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV. pag. 241.
(c) Suid. Tom. II. pag. 183. Virg. Æneid. L. VI. v. 667. Paus. pag. 25, 39, 46, 617. *& seq.* Herod. L. VII. c. 66. L. VIII. c. 96. Diog. Laërt. pag. 2, 3. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 78. T. XVI. p. 32.

pour être d'Onomacrite dès le tems de Pauſanias. Nous n'avons plus rien de cet ancien Poëte ; ſon petit-fils porta auſſi le nom de Muſée ; Diogene Laërce le fait inventeur de la Sphere, & lui attribue une Théogonie.

Il y avoit, au ſiecle de Platon, un grand nombre d'ouvrages qui portoient le nom de Muſée ; & comme ils étoient de même genre que ceux d'Orphée, qu'on y enſeignoit la même doctrine, nous ne pouvons pas douter qu'ils ne fuſſent auſſi nouveaux. Hérodote nous apprend qu'il y en avoit un autre aſſez différent ; c'étoit un recueil de Prophéties, qui paroiſſent avoir été faites dans le goût de celles qui ont eu cours dans ce Royaume depuis plus de deux ſiecles. Elles étoient peut-être mieux écrites, mais du reſte l'obſcurité en étoit le principal caractere ; & comme aux nôtres on y ajoutoit tout ce qu'on vouloit. Onomacrite Athénien eſt le premier que l'on ſçache qui les ait eues en ſa poſſeſſion, & qui ſe ſoit mêlé de les expliquer ; il avoit l'eſtime & la confiance de Piſiſtrate, mais Laſus d'Hermione l'ayant convaincu, dit Hérodote, d'avoir ajouté à ces prophéties, Hipparque le chaſſa d'Athenes. Hippias fut moins difficile que ſon frere. Onomacrite eut part à ſes bonnes graces, il le ſuivit en Perſe, & ayant porté avec lui dans ce païs-là les prophéties de Muſée, il en montra tout ce qu'il lui plut à Xerxès, qu'il engagea par l'eſpérance d'un heureux ſuccès à porter la guerre dans la Grece. On a dit depuis qu'Onomacrite lui-même étoit l'auteur de ces prétendues prophéties, dont l'explication devoit être lucrative, c'eſt ce que Clément d'Alexandrie avoit lu dans quelques Auteurs qu'il ne nomme point. Mais, de la maniere dont Hérodote en a parlé, il ſemble qu'elles étoient plus anciennes ; & rien n'empêche de croire que leur Auteur s'appelloit Muſée.

MUSÉE, *Muſæus*, Μουσαῖος, (*a*) poëte Grec, qui a écrit en vers l'hiſtoire de Héro, jeune prêtreſſe de Vénus, dans la ville de Seſte, & de Léandre, jeune homme d'Abyde, ſi fameux l'un & l'autre par l'ardeur de leur amour mutuel, & par la ſingularité du genre de leur mort. Mais, il eſt difficile de déterminer quel eſt ce Muſée. Ce nom a été commun à pluſieurs grands hommes de la Grece, Poëtes, Hiſtoriens, Philoſophes. Celui-ci eſt appellé, dans les manuſcrits, Muſée le Grammairien. Il ſemble avoir été inconnu, auſſi-bien que ſon ouvrage, à tout ce qu'il y a d'anciens Scholiaſtes & Compilateurs, & pluſieurs de ſes vers paroiſſent être empruntés des Dionyſiaques de Nonus de Panopolis. Ces raiſons ont fait

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. T. VII. p. 78, 243. *& ſuiv.*

croire à Casaubon, & à plusieurs autres Sçavans après lui, qu'il ne falloit point aller chercher ce poëte Musée dans une antiquité bien reculée, & qu'il ne pouvoit avoir vécu pour le plutôt que vers le tems de Nonus, c'est-à-dire, vers le IV siecle de l'ere Chrétienne. Aussi Tzetzès est-il, ce semble, le premier qui fasse mention de ce Musée sous le nom de Musée le Grammairien.

Ce Poëte, quel qu'il soit, s'est servi du vers Héroïque dans son ouvrage, parce que sa piece renfermant un récit suivi, approchoit plus du poëme Héroïque que d'un autre genre de Poësie. Son ouvrage est plein d'exactitude & de délicatesse, le style en est pur, & les expressions en sont toujours choisies. Jules César Scaliger qui ne rendoit point assez de justice au mérite d'Homere, ne fait pas difficulté de le mettre au dessous de Musée, qu'il confond, sans raison, avec l'ancien Musée dont parle Virgile. La fausse idée, qu'il avoit de l'ancienneté de notre Poëte, a eu sans doute quelque part aux éloges outrés qu'il lui a prodigués. Entre Poëtes c'est un foible avantage, que celui d'une versification un peu plus étudiée & plus coulante, qui par-là même sent quelquefois plus le disciple que le maître. Si Homere est supérieur à tant d'autres par la noblesse & la fécondité des idées, par l'élévation des sentimens, par le nombre & la variété des caracteres, par l'arrangement de plusieurs évenemens dans une unité d'action; combien plus doit-il l'emporter par tous ces endroits sur Musée dont l'ouvrage, si nous en croyons Vossius, renferme plus d'art que de génie? Ce n'est pas qu'il ne s'y trouve tout l'esprit & tout le sentiment qu'on y peut désirer; mais, le sujet en est par lui-même si simple & si borné, il comporte si peu une multitude d'actions subordonnées à une action principale, qu'il ne sçauroit fournir la matiere d'un véritable Poëme; ce ne pouvoit jamais être qu'un petit récit, & un ouvrage de goût plutôt que de génie. Le grand mérite de cette piece, est une douceur pleine d'élégance, qui ne se dément point, mais cela même auroit été un défaut dans un ouvrage de longue haleine; une tendresse de sentimenr & de langage, toujours monté sur le même ton, dégénéreroit bientôt en une fadeur ennuyeuse, & un style toujours châtié, toujours fleuri, se sentiroit un peu trop de l'affectation. En général, les ouvrages d'esprit ne doivent jamais paroître trop travaillés; il faut sur-tout que les ouvrages de Poësie, quand ils sont longs, laissent de tems en tems échapper des traits hardis, des licences Poëtiques, & même des négligences suivant le précepte d'Horace. Peut-être y auroit-il quelque chose à dire sur ce point dans l'histoi-

re d'Héro & de Léandre, écrite par Muſée.

Ovide & Muſée ſe reſſemblent par leur habileté à mettre dans tout leur jour les impreſſions & les effets d'une paſſion amoureuſe; avec cette différence que l'un eſt plein de ſaillies ingénieuſes, & que l'autre reſpire une tendreſſe plus uniforme & plus égale. Barthias prétend trouver dans le poëme Grec de Muſée, des leçons de pudeur & de continence; mais, dans le Poëme comme dans les épîtres d'Ovide, l'amour eſt peint trop au vif & trop au naturel, pour y donner des armes contre lui-même. Il y a une grande différence entre cette paſſion & la plupart des autres. Un tableau fidele & naïf de l'avarice ou de l'orgueil, porte avec ſoi une eſpece de difformité, capable d'inſpirer de l'averſion pour ces vices. Il n'en eſt pas de même de l'amour; l'expérience fait aſſez voir que plus il eſt dépeint avec toutes ſes couleurs, plus il a de charmes & de dangers.

La reſſemblance entre ces deux Auteurs, va quelquefois juſqu'à employer les mêmes expreſſions; mais, ce qu'ils diſent en ces endroits, paroît naître du ſujet même ſi naturellement, qu'ils peuvent s'être rencontrés auſſi facilement qu'ils pourroient s'être copiés. Léandre dit dans Ovide, qu'il ſera en même-tems le corps du bâtiment, le pilote, le paſſager; & Muſée raconte que Léandre étoit lui-même le rameur, la charge du vaiſſeau, & le vaiſſeau même. Je ne ſuivrai, dit Léandre dans ſa lettre, ni la grande ourſe, ni la petite dont ſe ſervent les Tyriens; mon amour ne fait point attention à ces aſtres, qui ſervent au reſte de l'univers. Dans Muſée nous liſons, qu'il prendra le flambeau de ſa maîtreſſe pour étoile, qu'il y aura toujours les yeux attachés, & qu'il ne les jettera ni ſur le bouvier quand il ſe couche, ni ſur le ſauvage Orion, ni ſur le charriot qui ne ſe plonge point dans les eaux. Ces endroits reſſemblans ont fait croire à Barthius, qu'il y avoit dans les deux Héroïdes des vers imités de Muſée; & dans cette idée, il n'oſe preſque attribuer ces Héroïdes à Ovide dont elles portent le nom; mais, s'il falloit que l'un eût été néceſſairement copié ſur l'autre, pourquoi le Latin auroit-il été copié du Grec, plutôt que le Grec pris ſur le Latin?

Les nombreuſes traductions qui ont été faites des héroïdes d'Ovide & du poëme de Muſée, dans preſque toutes les langues vivantes de l'Europe, prouvent l'eſtime générale que les Sçavans ont faite de ces ouvrages. Cependant, pour ne rien dire de la piece de Scarron ſur Léandre & Héro, nous n'avons guere rien en vers François ſur cette matiere, que la traduction de Muſée par Clément Marot; & nous pouvons aſſurer que s'il paroît avoir ap-

proché de la douceur & de la naïveté de ſon original, il eſt encore bien éloigné de ſa nobleſſe & de ſon élégance.

MUSÉE, *Muſæum*, Μουσεῖον, (*a*) lieu de la ville d'Alexandrie en Égypte, où l'on entretenoit aux dépens du public, un certain nombre de gens de lettres diſtingués par leur mérite, comme l'on entretenoit à Athenes dans le Prytane les perſonnes qui avoient rendu des ſervices importans à la République. Le nom des Muſes, Déeſſes & Protectrices des beaux arts, étoit inconteſtablement la ſource de celui du Muſée.

Le Muſée, ſitué dans le quartier d'Alexandrie, appellé Bruchion, étoit ſelon Strabon, un grand bâtiment orné de portiques & de galeries pour ſe promener, de grandes ſalles pour conférer de matieres de Littérature, & d'un ſallon particulier où les Sçavans mangeoient enſemble. Cet édifice étoit un monument de la magnificence des Ptolémées, amateurs & protecteurs des lettres.

Le Muſée avoit ſes revenus particuliers pour l'entretien des bâtimens, & de ceux qui l'habitoient. Un Prêtre, nommé par les rois d'Égypte, y préſidoit. Ceux qui demeuroient au Muſée, ne contribuoient pas ſeulement de leurs ſoins a l'utilité de la bibliotheque; mais encore par les conférences qu'ils avoient entr'eux, ils entretenoient le goût des Belles-Lettres, & excitoient l'émulation. Nourris & entretenus de tout ce qui leur étoit néceſſaire, ils pouvoient ſe livrer tout entiers à l'étude. Cette vie heureuſe & tranquille étoit la récompenſe, & en même-tems la preuve du mérite de la ſcience.

On ne ſçait pas poſitivement ſi le Muſée fut brûlé dans l'incendie qui conſuma la bibliotheque d'Alexandrie, lorſque Jules Céſar aſſiégé dans le Bruchion, fut obligé de mettre le feu à la flotte qui étoit dans le port voiſin de ce quartier. Si le Muſée fut enveloppé dans ce malheur, il eſt certain qu'il fut rétabli depuis; car, Strabon qui écrivoit ſa Géographie ſous Tibere, en parle comme d'un édifice ſubſiſtant de ſon tems.

Quoi qu'il en ſoit, les empereurs Romains devenus maîtres de l'Egypte, ſe réſerverent le droit de nommer le Prêtre qui préſidoit au Muſée, comme avoient fait les Ptolémées.

L'empereur Claude fonda encore un nouveau Muſée à Alexandrie, & lui donna ſon nom. Il ordonna qu'on y lût alternativement les antiquités d'Etrurie & celles des Carthaginois, qu'il avoit écrites en Grec. Il y avoit donc des leçons réglées & des conférences faites par des Profeſſeurs, très-fréquentées, & auxquelles les Princes mêmes ne dédaignoient point d'aſſiſter. Spartien nous

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 401. *& ſuiv.*

apprend qu'Adrien, étant venu à Alexandrie, y propoſa des queſtions aux Philoſophes, & répondit à celles qu'ils lui firent, & qu'il accorda des places dans le Muſée à pluſieurs Sçavans.

La ville d'Alexandrie s'étant révoltée ſous l'empire d'Aurélien, le quartier du Bruchion où étoit auſſi la citadelle, fut aſſiégé, & le Muſée détruit. Depuis ce tems-là, le temple de Sérapis & ſon Muſée furent la demeure des livres & des Sçavans. Mais, ſous Théodore, Théophile, patriarche d'Alexandrie, homme ardent, fit démolir & le temple & le Muſée; enſorte que la réputation de cette derniere école ſut tout ce qui en ſubſiſta juſqu'à l'année 630 de Jeſus-Chriſt, que les Sarraſins brûlerent les reſtes de la bibliotheque d'Alexandrie.

Le mot *Muſée* a reçu depuis un ſens plus étendu, & on l'applique aujourd'hui à tout endroit où ſont renfermées des choſes qui ont un rapport immédiat aux arts & aux Muſes.

Le Muſée d'Oxford, appellé Muſée Aſhmoléen, eſt un grand bâtiment que l'Univerſité a fait conſtruire pour le progrès & la perfection des différentes ſciences. Il fut commencé en 1679 & achevé en 1683. Dans le même-tems, Elie Aſhmole, écuyer, fit préſent à l'univerſité d'Oxford d'une collection conſidérable de curioſités qui y furent acceptées, & enſuite arrangées & miſes en ordre par le docteur Plott, qui fut établi premier garde du Muſée.

Depuis ce tems, cette collection a été conſidérablement augmentée, entr'autres d'un grand nombre d'hiéroglyphes, & de diverſes curioſités Égyptiennes que donna le docteur Huntingdon, d'une momie entiere donnée par M. Goodgear, d'un cabinet d'hiſtoire naturelle dont M. Liſter fit préſent, & de diverſes antiquités Romaines, comme autels, médailles, lampes, &c.

A l'entrée du Muſée on lit cette inſcription : *Muſæum Aſhmoleanum, ſchola naturalis hiſtoriæ, officina chymica.*

MUSÉES, *Muſea*, Μουσεῖα, (*a*) fête qu'on célébroit en l'honneur des Muſes, dans pluſieurs lieux de la Grece, & particuliérement chez les Theſpiens, qui la ſolemniſoient tous les cinq ans, par des yeux publics. Les Macédoniens ſêtoient auſſi cette ſolemnité en l'honneur de Jupiter & des Muſes, & la célébroient par toute ſorte de yeux publics & ſcéniques qui duroient neuf jours, conformément au nombre des Muſes.

MUSES, *Muſæ*, Μοῦσαι, (*b*) Déeſſes des Sciences & des Arts. Rien de plus connu dans

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Monf. Tom. II. pag. 220.

(*b*) Heſiod. Deor. Generat. v. 1. & *ſeq.* Diod. Sicul. pag. 11, 148, 150. Pauſ. pag. 582. & *ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 201, 337. Tom.

les Poëtes que les Muſes, qu'ils invoquent à chaque moment ; & rien en même-tems de ſi obſcur, que ce que la Mythologie rapporte à leur ſujet. En effet, les Anciens varient également ſur leur origine, ſur leur nombre, ſur leurs attributs, & ſur leurs noms.

Héſiode, qui a employé les cent dix-ſept premiers vers de ſa Théogonie à invoquer les Muſes, & à célébrer leur mémoire, dit qu'elles étoient neuf, filles de Jupiter & de Mnémoſyne. Il les appelle Héliconiades, parce qu'elles habitoient ſur le mont Hélicon, & Piérides, parce qu'elles étoient nées dans la Piérie. Ce Poëte, qui leur donne les noms que nous expliquerons dans la ſuite, dit que quand elles étoient dans l'Olympe, elles chantoient les merveilles des Dieux, ſurtout de Jupiter leur pere ; qu'elles connoiſſoient le paſſé, le préſent, & l'avenir, & que rien ne réjouiſſoit tant la cour céleſte que leurs voix & leurs concerts. Il ajoute enfin que c'étoient-elles qui lui avoient appris la Poëſie, & lui avoient inſpiré tout ce qu'il alloit dire dans ſa Théogonie.

Cicéron en compte d'abord quatre, Thelxiopé, Mnémé, Aœdé & Mélété, filles du ſecond Jupiter ; après cela, neuf, qui ont eu pour pere le troiſieme Jupiter, & pour mere Mnémoſyne. Autres neuf encore, qui n'ont pas d'autres noms que les précédentes, & qui ſont nées de Piérus & d'Antiope. Les Poëtes ont coutume d'appeller celles-ci Piérides & Piériennes.

Varron n'en admettoit que trois, voici ce qu'en rapporte ſaint Auguſtin, d'après Varron : » Il ne faut faire, dit-il, aucune » attention aux erreurs & aux » ſuperſtitions des Gentils, qui » comptent juſqu'à neuf Muſes, » filles de Jupiter & de Mné- » moſyne, qui veut dire la » Mémoire. Varron les réfute, » Varron, dis-je, le plus ſça- » vant en ces ſortes de choſes, » & qui a fait ſur cela le plus » de recherches. Il dit qu'une » certaine ville, dont j'ai oublié » le nom, [c'eſt Sicyone] don- » na ordre à trois ſculpteurs de » faire chacun trois ſtatues des » Muſes, pour les mettre dans » le temple d'Apollon, & les » offrir à ce Dieu ; & cela, » dans le deſſein de les ache- » ter chez celui des ſculpteurs » ſeulement qui les auroit le » mieux travaillées. Mais, s'é- » tant rencontré que celles des » trois ſculpteurs étoient éga- » lement belles, la ville les » acheta pour les dédier au » temple d'Apollon. Héſiode, » pourſuit Varron, impoſa des » noms à chacune de ces ſta- » tues. Ce n'eſt donc pas Jupi- » ter, continue-t-il, qui a en- » gendré neuf Muſes, mais ce

Ill. pag. 281. Tom. IV. p. 221. *& ſuiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf Tom. I, pag. 109. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. VII. p. 51. *& ſuiv.* Tom. X. 203, 204, 205, 266.

» ſont trois ſculpteurs qui les » ont faites. Il ne faut pas dire » que cette ville avoit ordon- » né de faire trois ſtatues, par- » ce que quelqu'un d'entr'eux » les avoit vues en ſonge, » ou parce qu'elles s'étoient » préſentées à ſes yeux en ce » nombre ; mais parce que, » comme il eſt aiſé de le com- » prendre, il n'y a que trois » ſortes de ſons & de manieres » de chanter ; ſçavoir, de la » voix & ſans inſtrumens ; du » ſouffle, avec des trompet- » tes & des flûtes ; & de la » pulſation avec des guittares, » des timbales & d'autres inſ- » trumens ſemblables. »

Pauſanias nous a conſervé les noms des trois Statuaires dont parloit Varron, & il les appelle Chéphiſidote, Strongylione, & Olymphéoſthene.

Diodore de Sicile donne aux Muſes une origine plus ancienne. Si nous en croyons cet Auteur, ces Déeſſes, ſi fameuſes parmi les Grecs, étoient d'habiles chanteuſes qu'Oſiris menoit avec lui dans ſes conquêtes, & auxquelles il avoit donné pour chef Apollon, l'un de ſes Généraux. Voilà peut-être ce qui a fait donner à ce Dieu le nom de Muſagete, ou de conducteur des Muſes, auſſi-bien qu'à Hercule, qui avoit été comme lui un des généraux d'Oſiris. M. le Clerc croit que la fable des Muſes vient des concerts, que Jupiter avoit établis en Crete. Si on l'en croit, ils étoient compoſés de neuf filles qui formoient ſon Académie royale de Muſique. Il ajoute que ce Dieu n'a paſſé pour le pere des Muſes, que parce qu'il eſt le premier parmi les Grecs, qui, à l'imitation de Jubal, avoit un concert réglé, & qu'on a donné à ces chanteuſes Mnémoſyne ou la Mémoire pour mere, parce que c'eſt-elle qui fournit la matiere des vers & des Poëmes.

L'on ne varie pas moins ſur le nom des Muſes, que ſur leur origine. » Héſiode, dit Diodo- » re de Sicile, les nomme tou- » tes, Clio, Euterpe, Thalie, » Melpomene, Terpſichore, » Erato, Polymnie, Uranie, » & Calliope la plus ſçavante » d'entr'elles. On les fait pré- » ſider chacune en particulier » à différens arts, comme à la » Muſique, à la Poëſie, à la » Danſe, aux Chœurs, à l'Aſ- » trologie & à pluſieurs autres. » Quelques-uns diſent qu'elles » ſont vierges, parce que les » vertus de l'éducation paroiſ- » ſent inaltérables. Elles ſont » appellées Muſes d'un nom » Grec qui ſignifie expliquer » les myſteres, parce qu'elles » ont enſeigné aux hommes » des choſes très-curieuſes & » très-importantes, mais qui » ſont hors de la portée des » ignorans. On dit que cha- » cun de leurs noms propres » renferme une allégorie par- » ticuliere. »

M. le Clerc dérive le nom des Muſes de *Motſa*, inventer ; & M. Huet le fait venir du

nom de Moïſe. Les autres étymologies qu'en donnent Platon & Suidas en tirant ce mot de celui d'*Inquiſitio*, approchent aſſez de celles que nous venons de rapporter. Mais, comme les Muſes furent célebres, & fort honorées dans la Macédoine, qu'on appelloit anciennement Piérie, long-tems avant que leur culte fût connu ſur le mont Parnaſſe & ſur l'Hélicon, il eſt très-vraiſemblable que c'eſt dans cette Province qu'elles ont pris leur origine. Ce ſentiment eſt conforme à ce qu'on lit dans l'abrégé chronologique de M. Newton. Oſiris, dit cet illuſtre Auteur, avoit marié une des chanteuſes qui l'avoient ſuivi dans ſes expéditions, avec Œagrius, roi de Thrace, & de ce mariage naquit Orphée. Les muſiciennes de ce conquérant, ajoute-t-il, devinrent célebres dans la Thrace, ſous le nom de Muſes, & les filles de Piérus, Thrace d'origine, ayant appris leur muſique & imité leurs concerts, prirent le nom de ces Déeſſes. Voilà ce qui a fait dire que les Muſes étoient filles de ce Piérus.

Comme les anciens Auteurs & les Monumens confondent ſouvent les noms des neuf Muſes, & les ſymboles qui les repréſentent, il eſt bon de rapporter ici la maniere la plus ordinaire de les nommer & de les peindre.

Clio la premiere des Muſes, qui prend ſon nom de la gloire, ou de la renommée, tient une guittare d'une main, & de l'autre un plectre au lieu d'archet; elle eſt, à ce qu'on croit, l'inventrice de la guittare.

Euterpe, ainſi appellée parce qu'elle réjouit, a un maſque à ſon côté, & une maſſue à la main droite. Elle a inventé la Tragédie, ce que ſignifie le maſque qu'elle porte. Sa double face qu'on trouve dans une Médaille, ne s'obſerve pas ailleurs. Elle tient la maſſue d'Hercule, peut-être parce que la Tragédie repréſente les Héros, entre leſquels Hercule eſt le plus illuſtre; d'autres aſſurent que la maſſue marque Thalie, pour la raiſon que nous dirons plus bas; ils croyent auſſi que c'eſt Thalie qui a la double tête. Spon, qui a publié un beau marbre, repréſentant les Muſes, les a quelquefois confondues.

Thalie, ou la floriſſante, qui a inventé la Comédie, tient auſſi un maſque de la main droite. Les Médailles la repréſentent appuyée contre une colomne.

Melpomene, ou l'attrayante, eſt diſtinguée par le barbiton.

Terpſichore, c'eſt-à-dire, la divertiſſante, l'eſt par des flûtes qu'elle tient, tant ſur les Médailles que dans les autres Monumens.

Erato, ou l'aimable, n'eſt pas aiſée à diſtinguer.

Polymnie, ainſi appellée de la multiplicité des chanſons, & non pas de la fidélité de la mémoire, comme certains Au-

teurs l'ont prétendu, ſe trouve ſur quelques Médailles. On la peint avec une lyre, comme inventrice de l'harmonie ; c'eſt le barbiton qu'Horace lui donne.

Uranie, ou la Céleſte, eſt l'inventrice de l'Aſtronomie, & tient un globe à la main. Dans les Médailles, ce globe eſt poſé ſur un trépied.

Calliope, ainſi appellée de la douceur de ſa voix, tient un volume, comme inventrice du poëme Héroïque.

Apollon a toujours été regardé par les Poëtes, comme le chef & le conducteur des Muſes; & rien n'eſt ſi charmant que ce qu'ils diſent des concerts du Parnaſſe auxquels ce Dieu préſidoit, & où elles chantoient d'une maniere capable de charmer les hommes & les Dieux. Mais, on ne s'eſt pas contenté de leur donner Apollon pour conducteur, Hercule a eu la même qualité, & c'eſt de-là que lui eſt venu le ſurnom de Muſagete.

Voſſius a eu de la peine à comprendre comment les Anciens ont pu croire que les Muſes étoient des Déeſſes guerrieres ; Mais, puiſqu'elles étoient conſacrées à Apollon & à Bacchus, qui, ſelon Diodore de Sicile, avoient paſſé leur vie à faire la guerre, pourquoi ne regarderoit-on pas comme des guerrieres, les femmes qui les accompagnoient dans leurs conquêtes ? D'ailleurs, les Muſes ont été ſouvent confondues avec les Bacchantes.

On dit que ces Déeſſes s'occupoient dans l'Olympe à chanter les merveilles des Dieux ; & qu'elles connoiſſoient le paſſé, le préſent, & l'avenir. Elles furent non-ſeulement miſes au nombre des Déeſſes, mais on leur prodigua tous les honneurs de la Divinité. On leur offroit des ſacrifices en pluſieurs villes de la Grece & de la Macédoine. Elles avoient à Athenes un magnifique autel, ſur lequel on ſacrifioit ſouvent. Le mont Hélicon dans la Béotie leur étoit conſacré ; & les Theſpiens y célébroient chaque année une fête en leur honneur, dans laquelle il y avoit des prix pour les muſiciens. Rome avoit auſſi deux Temples conſacrés aux Muſes, dans la premiere région de la ville, & un troiſieme où elles étoient fêtées ſous le nom de Camœnes. De plus, les Muſes & les Graces n'avoient d'ordinaire qu'un même Temple. On ſçait l'union intime qui étoit entre ces deux ſortes de Divinités. On ne faiſoit guere de repas agréables, ſans les y appeller conjointement, & ſans les ſaluer le verre à la main. Héſiode, après avoir dit que les Muſes ont établi leur ſéjour ſur l'Hélicon, ajoute que l'Amour & les Graces habitent près d'elles. Pindare confond leur juriſdiction. Enfin, perſonne ne les a tant honorées que les Poëtes, qui ne manquent jamais de les invoquer au commencement de

leurs Poëmes, comme des Déeſſes capables de leur inſpirer ce noble enthouſiaſme qui eſt le fondement de leur art. Si on les en croit, les neuf Filles ſçavantes ordonnoient autrefois les cités, gouvernoient les États, vivoient dans le palais des Rois,

Et d'une égalité légitime & commune
Faiſoient tout ce que fait aujourd'hui la fortune.

L'on donnoit aux Muſes différentes épithetes ou différens ſurnoms, tels que ceux de Camœnes, Parnaſſides, Aonides, Theſpiades, Caſtalides, Cithériades, Piérides, Aganippedes, Pégaſides, Illiſſiades, Ardalides, Libéthrides, &c. Mais, nous n'entreprendrons point de donner ici une explication de ces ſurnoms, parce qu'ils ont chacun leur article particulier, auquel nous renvoyons le Lecteur.

MUSI, *Muſi*, Μουσοι, (*a*) le ſecond des fils de Mérari, fut chef de la famille des Muſites.

MUSIA. *Voyez* Murſe.

MUSICANI FINES. *Voyez* Muſicanus.

MUSICANUS [le païs ou le Royaume de], *Muſicani terra*, ou *Regnum*. (*b*) On appelloit ainſi une contrée d'Aſie, qui étoit la plus méridionale, & en même-tems la plus opulente de l'Inde.

Muſicanus, de qui cette contrée avoit pris le nom, en étoit Roi, du tems d'Alexandre le Grand. Ce dernier, marchant contre Muſicanus, fit tant de diligence qu'il arriva ſur la frontiere ſans qu'on en ſût rien; en ſorte que Muſicanus prit le parti d'aller au devant du nouveau conquérant avec de grands préſens & tous les éléphans qu'il avoit, lui demandant pardon de ſa faute, & ſe ſoumettant à lui avec ſes États. Comme il n'y avoit rien qui touchât tant Alexandre que l'humilité & le repentir, il ne ſe contenta pas de lui pardonner; mais, il lui laiſſa ſon païs, après avoir donné ordre à Cratérus de bâtir une citadelle dans la capitale qui étoit une des principales villes de l'Inde. Il ne voulut point partir qu'elle ne fût achevée, & y mit garniſon, parce que le lieu étoit très-commode pour tenir en bride tout le païs. Mais, dès qu'Alexandre ſe fut éloigné, Muſicanus prit la fuite; & le Roi n'en eut pas pluiôt appris la nouvelle, qu'il envoya après lui un de ſes Lieutenans qui le lui eut bientôt ramené. Muſicanus fut pendu au milieu de ſes États, avec tous ceux qui avoient eu part à ſa rébellion.

Onéſicrite, cité par Strabon, s'étend beaucoup ſur le païs de Muſicanus, dont les habitans, ſelon lui, vivoient juſqu'à cent

(*a*) Numer. c. 3. v. 33. Paral. L. I. c. 6. v. 19.
(*b*) Strab. pag. 691, 694, 701. *& ſeq.* Q. Curt. L. IX. c. 8. Diod. Sicul. pag. 616. Ptolem. l. VII. c. 1. Roll. Hiſt. Anc. T. III. p. 772.

trente

trente ans. Il parle de leur vie frugale, quoique la contrée fût abondante en toutes choſes, de leur coutume de prendre leurs repas en public, comme les Spartiates, de ne manger que ce qu'ils avoient pris à la chaſſe, & de ne ſe ſervir ni d'or ni d'argent, quoique ces deux métaux fuſſent fort communs dans leur païs. Onéſicrite ajoute que les jeunes gens d'un âge fait leur tenoient lieu d'eſclaves; qu'ils ne s'appliquoient pas beaucoup à la culture des arts, excepté la médecine; qu'ils regardoient comme une choſe dangereuſe de ſe trop exercer à quelques-uns, tels que l'art militaire & autres ſemblables.

Nous ne parlerons pas des productions particulieres de ce païs, qui pourroient paroître tenir plus du merveilleux, que du vrai. Nous dirons ſeulement d'après le même Onéſicrite, qu'il y avoit des arbres, dont les branches après s'être élevées à la hauteur de deux coudées, ſe courboient vers la terre, où elles s'attachoient & prenoient racine: Bientôt après, il s'en élevoit un autre arbre, dont les branches faiſoient encore la même choſe, & ainſi de ſuite, de ſorte que cela formoit un long ombrage, ſemblable à une tente ſoutenue par pluſieurs colomnes.

Quelques-uns croyent que ce païs eſt le même que Ptolémée nomme Suſicàna.

MUSIQUE, *Muſica*, (*a*) Μουσικὴ; c'eſt la ſcience des ſons, en tant qu'ils ſont capables d'affecter agréablement l'oreille, ou l'art de diſpoſer ou de conduire tellement les ſons, que de leur conſonnance, de leur ſucceſſion & de leur durée relative, il réſulte des ſenſations agréables.

On ſuppoſe communément que ce mot vient de Muſa, parce qu'on croit que les Muſes ont inventé cet art; mais, Kircher, d'après Diodore de Sicile, fait venir ce nom d'un mot Égyptien, prétendant que c'eſt en Égypte que la Muſique a commencé à ſe rétablir après le Déluge, & qu'on en reçut la premiere idée du ſon que rendoient les roſeaux qui croiſſent ſur les bords du Nil, quand le vent ſouffloit dans leurs tuyaux.

I. La Muſique ſe diviſe naturellement en ſpéculative & en pratique.

La Muſique ſpéculative eſt, ſi on peut parler ainſi, la connoiſſance de la matiere Muſicale, c'eſt-à-dire, des différens rapports du grave à l'aigu, & du lent au bref, dont la perception eſt, ſelon quelques Auteurs, la véritable ſource du plaiſir de l'oreille.

La Muſique pratique eſt celle qui enſeigne comment les principes de la Muſique ſpéculative

(*a*) Roll. Hiſt. Anc. T. V. p. 666. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. VIII. p. 39. *& ſuiv.*

peuvent être appliqués, c'eſt-à-dire, à conduire & à diſpoſer les ſons par rapport à la ſucceſſion, à la conſonnance, & à la meſure, de telle maniere que le ton en plaiſe à l'oreille. C'eſt ce qu'on appelle l'art de la compoſition. A l'égard de la production actuelle des ſons par les voix ou par les inſtrumens, qu'on appelle exécution, c'eſt la partie purement méchanique, qui, ſuppoſant la faculté d'entonner juſte les intervalles, ne demande d'autre connoiſſance que celle des caracteres de la Muſique, & l'habitude de les exprimer.

La Muſique ſpéculative ſe diviſe en deux parties, ſçavoir, la connoiſſance du rapport des ſons & de la meſure des intervalles, & celle des valeurs ou du tems.

La premiere eſt proprement celle que les Anciens ont appellée Muſique harmonique. Elle enſeigne en quoi conſiſte l'harmonie, & en dévoile les fondemens; elle fait connoître les différentes manieres dont les ſons affectent l'oreille par rapport à leurs intervalles; ce qui s'applique également à leur conſonnance & à leur ſucceſſion.

La ſeconde a été appellée rhythmique, parce qu'elle traite des ſons, eu égard au tems & à la quantité. Elle contient l'explication des rhythmes & des meſures longues & courtes, vives & lentes, des tems & des différentes parties, dans leſquelles on les diviſe, pour y appliquer la ſucceſſion des tons.

La Muſique pratique ſe diviſe en deux parties qui répondent aux deux précédentes.

Celle, qui répond à la Muſique harmonique, & que les Anciens appelloient *Melopeia*, contient des regles pour produire des chants agréables & harmonieux.

La ſeconde, qui répond à la Muſique rhythmique, & qu'on appelle *Rhythmopeia*, contient les regles pour l'application des meſures & des tems, en un mot, pour la pratique du rhythme.

Porphyre donne une autre diviſion de la Muſique en tant qu'elle a pour objet le mouvement muet ou ſonore; & ſans la diſtinguer en ſpéculative & pratique, il y trouve les ſix parties ſuivantes, la Rhythmique pour les mouvemens de la danſe, la Métrique pour la cadence & le nombre, l'Organique pour la pratique des inſtrumens, la Poëtique pour l'harmonie & la meſure des vers, l'Hypocritique pour les attitudes des pantomines; & l'Harmonique pour le chant.

La Muſique ſe diviſe aujourd'hui plus ſimplement en Mélodie & en Harmonie.

II. Plutarque conſidere la Muſique comme un art divin, comme un préſent que les Dieux ont fait aux hommes, & dont quelques Auteurs attribuent l'invention à Mercure, ainſi que celle de la Grammaire. Il aſſure que dans les premiers tems,

la marque ou le ſceau, pour ainſi dire, du langage qui avoit cours, étoit la Poëſie aſſociée à la Muſique; enſorte que l'hiſtoire, la Philoſophie, les affaires les plus importantes & les plus ſérieuſes ſe traitoient en vers, qui ſe chantoient, & que tout le monde étoit accoutumé à cette maniere de s'énoncer.

Il prétend de plus, que de toute ancienneté la Poëſie & la Muſique avoient été admiſes dans les jeux ſacrés, tels que les Pythiques; & qu'on y avoit toujours propoſé des prix pour ceux qui excelleroient dans le chant & dans le jeu de la flûte, de la lyre, ou de la cithare. Il obſerve que Lycurque joignit l'étude de la Muſique à l'exercice des armes, dans la vue de tempérer par cette union, & de renfermer dans de juſtes bornes l'ardeur militaire. Les Lacédémoniens marchoient donc au combat en cadence & au ſon des flûtes. Mais, ajoute Plutarque, il étoit défendu très-expreſſément chez eux de rien changer dans l'ancienne Muſique, & d'y rien innover; & il rapporte à cette occaſion l'hiſtoire de Terpandre & celle de Timothée.

III. Quelques Auteurs prétendent que ce ſont les oiſeaux qui ont appris à l'homme à chanter, en lui faiſant remarquer par leur ramage & leur gazouillement combien les différentes inflexions & les divers tons de la voix ſont capables de flatter agréablement l'oreille. L'homme a eu un plus excellent maître, auquel ſeul il doit faire remonter ſa reconnoiſſance.

L'invention de la Muſique, & des inſtrumens qui en ſont une principale partie, eſt un préſent de Dieu, comme l'invention des autres arts. Elle ajoute au ſimple don de la parole, déjà bien précieux par lui-même, quelque choſe de plus vif, de plus animé, & de plus propre à produire au dehors les ſentimens de l'ame. Lorſqu'elle eſt ſaiſie & pénétrée de la vue de quelque objet qui l'occupe fortement, le langage ordinaire ne ſuffit pas à ſes tranſports. Elle s'élance pour ainſi dire hors d'elle-même, elle ſe livre ſans meſure aux mouvemens qui l'agitent; elle anime & redouble le ton de la voix, elle répete à diverſes repriſes ſes paroles; & peu contente de tous ces efforts qui lui paroiſſent encore trop foibles, elle appelle à ſon ſecours les inſtrumens, qui ſemblent la ſoulager en donnant aux ſons une variété, une étendue, & une continuité, que la voix humaine ne peut avoir.

Voilà ce qui a donné lieu à la Muſique, & ce qui la rendue ſi intéreſſante & ſi recommandable; & voilà ce qui montre en même-tems qu'à proprement parler elle n'a de véritable uſage que pour la religion, à laquelle ſeule il appartient de cauſer à l'ame des ſentimens vifs qui la tranſportent & l'enlevent,

qui nourriſſent ſa reconnoiſſance & ſon amour, qui répondent à ſon admiration & à ſon raviſſement, & qui lui faſſent éprouver qu'elle eſt heureuſe, en applaudiſſant pour ainſi dire à ſa joie & à ſon bonheur, comme David le fait dans tous ſes divins cantiques, qu'il emploie uniquement à adorer, à louer, & à rendre graces, à chanter la grandeur de Dieu, & à publier ſes merveilles.

Tel fut le premier uſage que les hommes firent de la Muſique ſimple, naturelle, ſans art & ſans raffinement dans ces tems d'innocence & dans cette enfance du monde; & ſans doute que la famille de Seth, dépoſitaire du vrai culte, la conſerva dans toute ſa pureté. Mais, les enfans du ſiecle, plus aſſervis aux ſens & aux paſſions, plus occupés à adoucir les peines de cette vie, à rendre leur exil agréable, à ſe conſoler de leurs maux, ſe livrerent plus promptement aux agrémens de la Muſique, & furent plus attentifs à la perfectionner, à la réduire en art, à rappeller leurs obſervations à des regles fixes, à la ſoutenir, à la fortifier, à la varier par le ſecours des inſtrumens.

En effet, l'Écriture-Sainte place l'origine de cette ſorte de Muſique dans la famille de Caïn, qui étoit celle des réprouvés, & lui donne pour auteur Jubal, l'un des deſcendans de ce chef des impies. Auſſi voyons-nous que c'eſt ordinairement aux objets des paſſions que la Muſique eſt aſſervie. Elle ſert à les embellir, à les aggrandir, à les rendre plus touchans, à les en faire pénétrer juſqu'au fond de l'ame, par un nouveau plaiſir, à la rendre captive des ſens, à la faire habiter toute entiere dans ſes oreilles, à lui inſpirer une nouvelle pente, à chercher hors d'elle ſa conſolation, & à lui communiquer une nouvelle averſion pour les réflexions utiles & pour l'attention à la vérité. L'abus de la Muſique, preſqu'auſſi ancien que ſon invention, a fait plus d'imitateurs de Jubal que de David. Mais, il ne faut pas faire retomber ce reproche ſur la Muſique même. Car, comme l'obſerve Plutarque ſur le ſujet que nous traitons, en général tout homme de bon ſens n'imputera jamais aux ſciences mêmes l'abus que quelques-uns en font: il ne s'en prendra qu'aux diſpoſitions vicieuſes de ceux qui les corrompent.

IV. Cet exercice a fait dans tous les tems le plaiſir de toutes les nations, des plus barbares, comme de celles qui ſe piquoient le plus de politeſſe. Et il faut avouer que l'auteur de la nature a mis dans l'homme un goût & un penchant ſecrets pour le chant & l'harmonie, qui ſervent à nourrir ſa joie dans les tems de proſpérité, & à diſſiper ſon chagrin dans ſes afflictions, à ſoulager ſa peine dans ſes travaux. Il n'eſt point d'artiſan qui n'ait recours à cet innocent artifice, & la plus légere chanſon

lui fait preſqu'oublier toutes ſes fatigues. La cadence harmonieuſe avec laquelle les forgerons frappent ſur l'enclume le fer brûlant, ſemble donner de la légereté à la maſſe peſante de leurs marteaux. Il n'eſt pas juſqu'aux rameurs, dont le pénible travail ne trouve une ſorte de ſoulagement dans cette eſpece de concert que forme leur mouvement nombreux & uniforme.

Les Anciens ſe ſervoient avantageuſement des inſtrumens de Muſique, comme on le fait encore aujourd'hui, pour exciter l'ardeur martiale dans le cœur des combattans; & Quintilien attribue en partie la réputation de la milice Romaine, à l'effet que produiſoit ſur les légions le ſon guerrier des corps & des trompettes.

Nous avons dit que la Muſique étoit en uſage chez toutes les nations; mais, ce ſont les Grecs ſur-tout qui l'ont miſe en honneur, & qui, par le cas qu'ils en faiſoient, l'ont portée à un haut degré de perfection. C'étoit un mérite pour les plus grands hommes de s'y diſtinguer, & une ſorte de honte pour eux d'être obligés d'avouer ſur cela leur ignorance. Nul Héros n'a plus illuſtré la Grece qu'Epaminondas; on comptoit au nombre de ſes belles qualités d'avoir ſçu danſer avec grace, & toucher les inſtrumens avec habileté. Pluſieurs années auparavant, le refus que fit Thémiſtocle dans un repas de jouer quelque air ſur la lyre, lui attira des reproches, & ne lui fit pas d'honneur. Ignorer la Muſique, paſſoit dans ces tems pour un défaut d'éducation.

Auſſi les plus célebres Philoſophes qui nous ont laiſſé des traits ſur la politique, comme Platon & Ariſtote, recommandent en particulier qu'on ait grand ſoin de faire apprendre la Muſique aux jeunes gens. Elle faiſoit chez les Grecs, une partie eſſentielle de l'éducation. Outre qu'elle a une liaiſon néceſſaire avec cette partie de la Grammaire que l'on appelle Proſodie, qui roule ſur la longueur & la briéveté des ſyllables dans la prononciation, ſur la meſure des vers, ſur leur rhythme ou cadence, & particuliérement ſur la maniere d'accentuer les mots, les Anciens étoient perſuadés qu'elle pouvoit contribuer beaucoup à former le cœur des jeunes gens, en y introduiſant une ſorte d'harmonie, qui pût les porter à tout ce qui eſt honnête; rien n'étant plus utile, ſelon Plutarque, que la Muſique, pour exciter en tout tems à toutes ſortes d'actions vertueuſes, & principalement lorſqu'il s'agit d'affronter les périls de la guerre.

Il s'en faut bien que la Muſique fût autant eſtimée des Romains dans les beaux tems de la République. Elle paſſoit alors pour peu honorable, comme l'obſerve Cornélius Népos, en faiſant remarquer le différent goût des nations ſur pluſieurs matieres. Le reproche, que fait

Salluſte à une dame Romaine, de ſçavoir mieux chanter & danſer qu'il ne convenoit à une femme d'honneur & de probité, marque aſſez ce que les Romains penſoient de la Muſique. Pour la danſe, ils en avoient une étrange idée, juſqu'à dire que, pour en faire uſage, il falloit ou être ivre, ou avoir perdu la raiſon. Telle étoit la ſévérité Romaine, juſqu'à ce que le commerce avec les Grecs, & encore plus les richeſſes & l'opulence, les eurent fait donner dans des excès que l'on ne peut pas même reprocher aux Grecs.

V. Comme chez les Anciens la Muſique étoit, par ſon origine & ſa deſtination naturelle, conſacrée au culte des Dieux & au réglement des mœurs, ils donnoient la préférence à celle qui ſe diſtinguoit par ſa gravité & par ſa ſimplicité. L'une & l'autre dominerent long-tems & par rapport à la voix, & par rapport aux inſtrumens de Muſique. Olympe, Terpandre, & leurs diſciples, avoient d'abord employé peu de cordes dans la lyre, & peu de variété dans les chants. Cependant, dit Plutarque, tout ſimples qu'étoient les airs de ces deux Muſiciens, qui ne rouloient que ſur trois ou quatre cordes, ils faiſoient l'admiration de tous les bons connoiſſeurs.

La cithare, très-ſimple d'abord ſous Terpandre, conſerva quelque tems cet avantage. Il n'étoit point permis de compoſer à diſcrétion des airs ſur cet inſtrument, ni d'en changer le jeu, ſoit pour l'harmonie, ſoit pour la cadence; & l'on avoit grand ſoin de conſerver à chacun des anciens airs le ton & le caractere qui lui étoient propres. D'où vient qu'on les appelloit Nomes, comme devant ſervir de loix & de modeles.

L'introduction des rhythmes dans le genre Dithyrambique, la multiplication des ſons de la flûte par Laſus, de même que celle des cordes de la lyre par Timothée, & quelques autres nouveautés introduites par Phrynis, par Ménalippide, & par Philoxene, cauſerent une grande révolution dans l'ancienne Muſique. Les Poëtes comiques, ſur-tout Phérécrate & Ariſtophane, s'en plaignirent très-ſouvent & très-fortement. On vit, dans leurs pieces, la Muſique perſonnifiée accuſer avec vivacité & amertume ces Muſiciens de l'avoir totalement dépravée & corrompue.

Plutarque, en pluſieurs endroits de ſes ouvrages, ſe plaint auſſi de ce qu'à l'ancienne Muſique, mâle, noble, & divine, & qui n'avoit rien que de grave & de majeſtueux, les Modernes ont ſubſtitué celle du Théatre, qui n'inſpire que la molleſſe & le déréglement. Tantôt il allegue l'autorité de Platon, pour prouver que la Muſique, mere de la conſonnance, de la décence, & de l'agrément, n'a pas été donnée aux hommes

par les Dieux, pour les ſeules délices & l'unique chatouillement des oreilles, mais pour remettre l'ordre & l'harmonie dans les facultés de l'ame, ſouvent dérangées par l'erreur & la volupté. Tantôt il avertit qu'on ne peut trop ſe précautionner contre les plaiſirs dangereux d'une Muſique dépravée & déſordonnée, & il indique les moyens de ſe tenir en garde contre uue pareille corruption; il déclare ici que la Muſique laſcive, les chanſons diſſolues & licentieuſes, corrompent les mœurs, & que les Muſiciens & les Poëtes doivent emprunter de gens ſages & vertueux les ſujets de leurs compoſitions. Là, il cite le témoignage de Pindare, qui aſſure que Dieu fit entendre à Cadmus une Muſique ſublime & réguliere, fort différente de cette Muſique doucereuſe, molle, délicate, qui s'eſt miſe en poſſeſſion des oreilles humaines. Enfin, il s'explique là-deſſus encore plus préciſément au IX livre de ſes Sympoſiaques. » La Muſique dépravée qui regne aujourd'hui, » dit-il, en faiſant tort à tous » les arts qui en dépendent, » a plus endommagé la danſe » qu'aucun autre. Car, celle-» ci, s'étant aſſociée à je ne » ſçais quelle Poëſie triviale » & vulgaire, après avoir fait » divorſe avec l'ancienne qui » étoit toute divine, s'eſt em-» parée de nos Théâtres, où » elle fait triompher l'admira-» tion la plus extravagante; en-» ſorte qu'exerçant une eſpece » de tyrannie, elle eſt venue » à bout de s'aſſujettir une Mu-» ſique de très-petite valeur. » Mais, en même-tems, elle » a véritablement perdu toute » l'eſtime de ceux que leur eſ-» prit & leur ſageſſe font regar-» der comme des hommes di-» vins. » Nous laiſſons aux Lecteurs le ſoin d'appliquer à notre tems ce que Plutarque dit du ſien, au ſujet de la Muſique & du Théâtre.

Il n'eſt pas étonnant que Plutarque ſe plaigne ainſi de la dépravation qui s'étoit généralement gliſſée dans la Muſique de ſon tems, & qui l'avoit ſi fort avilie. Avant lui, Platon, Ariſtote, & leurs Diſciples avoient fait la même plainte; & cela, dans un ſiecle ſi favorable à la perfection de tous les beaux arts, & ſi fécond en grands hommes de toute eſpece. Comment s'eſt-il pu faire que lors même que l'on cultivoit avec tant de ſuccès l'Éloquence, la Poëſie, la Peinture, & la Sculpture, la Muſique, pour laquelle on n'avoit pas moins d'attention, ſe ſoit tellement dégradée? Sa grande liaiſon avec la Poëſie en a été la principale cauſe, & l'on peut dire que ces deux ſœurs ont eu à peu près la même deſtinée. Renfermées d'abord l'une & l'autre dans l'imitation parfaite de la belle nature, elles n'avoient pour but que d'inſtruire en divertiſſant, & d'exciter des mouvemens également utiles au culte des Dieux & au bien de

la ſociété. Pour cela, elles employoient les expreſſions, les tours, les rhythmes ou cadences les plus convenables. La Muſique en particulier, toujours ſimple, pleine de nobleſſe & de décence, ſe contenoit dans les bornes que lui avoient preſcrites les grands maîtres, & ſur-tout les Philoſophes & les Légiſlateurs, qui étoient pour la plupart & Poëtes & Muſiciens. Mais, les ſpectacles du Théâtre, & le culte de certaines Divinités, de Bacchus entr'autres, derangerent fort, dans la ſuite des tems, de ſi ſages réglemens. Ils firent naître la Poëſie dithyrambique, Poëſie des plus licentieuſes dans l'expreſſion, dans le rhythme, dans les ſentimens. Il lui fallut une Muſique du même genre, & par conſéquent fort éloignée de cette noble ſimplicité de l'ancienne. La multitude des cordes, les traits, les diminutions, la broderie s'y introduiſirent à l'excès, & donnerent lieu aux juſtes plaintes des perſonnes les plus habiles & du meilleur goût en ce genre.

MUSITES, *Muſitæ*, famille Juive. *Voyez* Masi.

MUSONIUS RUFUS, (*a*) *Muſonius Rufus*, chevalier Romain, Toſcan d'origine, Philoſophe Stoïcien. L'an de Jeſus Chriſt 62, il repréſenta à Rubellius Plautus ſon ami, qu'il étoit plus glorieux pour lui d'attendre la mort & de la recevoir avec conſtance, que de vivre toujours dans la crainte & dans les allarmes. Rubellius Plautus ſuivit ce conſeil, & fut mis à mort par ordre de Néron.

La célébrité de Muſonius Ruſus le rendit lui-même ſuſpect à l'Empereur, & il eut l'exil pour récompenſe du ſoin qu'il prenoit de former & d'inſtruire la jeuneſſe. On l'envoya dans l'iſle de Gyarus, où il reſta enfermé juſqu'à l'an de J. C. 67. Il en fut alors tiré & conduit à l'Iſthme pour y travailler, chargé de chaînes parmi les forçats. Démétrius le Cynique, qui, fuyant la colere de Néron, étoit venu en Grece, reconnut Muſonius Ruſus dans cet état ſi indigne de ſa condition & de ſa vertu, & lui témoigna plaindre beaucoup ſon triſte ſort. Muſonius Ruſus, ſans quitter ſa bêche, & continuant de fouir avec effort, lui répondit : *Tu t'affliges de ce que je travaille à percer l'Iſthme pour l'utilité de la Grece ! Aimerois-tu mieux me voir chanter & jouer des inſtrumens ſur un Théâtre comme Néron ?*

Muſonius Rufus fut rappellé depuis d'exil, ſoit avant, ſoit après la mort de Néron. Mais, ſuivant le goût de ceux de ſa ſecte, il outroit la vertu, & gâtoit par un zele indiſcret ce qu'il avoit de bon. Un jour, ce Philoſophe, comme s'il eût été dans ſon école au milieu de ſes

(*a*) Tacit. Annal. L. XIV. c. 59. L. XV. c. 71. Hiſt. L. III. c. 81. L. IV. c. 10. 40. Crév. Hiſt. des Emp. T. II. pag. 364, 436, 477, 478. Tom. III. pag. 241, 283, 288, 354. T. IV. p. 86, 127.

Diſciples, prêchoit des ſoldats armés, ſur les avantages de la paix, & ſur les maux de la guerre. Il ſe fit moquer des uns, & ennuya les autres; quelques impatiens commençoient déjà à le maltraiter. Effrayé de leurs menaces, averti doucement par les plus ſenſés, il ſe diſpenſa enfin d'un vain étalage de ſageſſe qui ne convenoit ni au lieu, ni au tems, ni aux perſonnes.

Quelque tems après, il demanda qu'il lui fût permis de pourſuivre P. Céler, ami perfide de Baréa Soranus, & coupable de faux témoignages contre celui dont il avoit été le maître en Philoſophie. On ſentit que c'étoit là renouveller le procès des accuſateurs, & néanmoins il n'étoit pas poſſible de protéger un accuſé dont la perſonne étoit vile, & le crime également manifeſte & odieux, & l'accuſé fut condamné.

Veſpaſien, ayant pris les rênes du Gouvernement, bannit tous les Philoſophes de Rome par une ordonnance, exceptant le ſeul Muſonius Rufus, à qui ſon rang de chevalier Romain, & apparemment plus de retenue, méritèrent une diſtinction.

MUSONIUS RUFUS, *Muſonius Rufus. Voyez* Rufus.

MUSTELLA TAMISIUS, *Muſtella Tamiſius*, (*a*) étoit un des Satellites de Marc-Antoine.

MUSTIUS [C.], *C. Muſtius*, (*b*) chevalier Romain. Cicéron en parle avec éloge dans une de ſes oraiſons contre Verrès.

MUSULANES, *Muſulani. Voyez* Miſulanes.

MUTA. *Voyez* Muette.

MUTATION, *Mutatio*, terme qui ſe dit en Géographie de certains lieux de l'empire Romain, où les courriers publics, les grands Officiers qui voyageoient pour le ſervice de l'État, &c., trouvoient des relais & changeoient de chevaux. On entretenoit dans ces lieux des chevaux exprès comme dans nos poſtes, pour qu'ils en puſſent changer & continuer promptement leur route. Avec le tems, on en établit pour tous les voyageurs qui vouloient payer. De-là vient que le mot *Mutatio* ſe trouve ſi ſouvent répété dans les Itinéraires.

Mutation differe de manſion, en ce que le premier ſignifie un lieu où l'on change de chevaux, & le ſecond un gîte où l'on couche, & où même on peut faire le ſéjour néceſſaire pour ſe délaſſer d'une trop grande fatigue.

Louis IV a employé ce mot dans le ſtyle de la guerre. C'eſt dans les remarques de la quatrieme planche que ce Prince a fait graver pour ſervir à la verſion qu'il a faite d'une partie des commentaires de Céſar, où il appelle un demi-tour une ſim-

(*a*) Cicer. Philipp. 2. c. 34.

(*b*) Cicer. Orat. in Verr. L. III. c. 95. & ſeq.

ſle Mutation. Il ſe voit, dit-il, par le tranſport des enſeignes que ce mouvement ne ſe fit pas par une ſimple Mutation ou demi-tour, mais par une révolution chorique, ou contremarche par files.

M. Rollin emploie ce terme, en parlant de la victoire que Manlius Acidinus remporta ſur les Celtibériens l'an de Rome 566, & qui auroit eu de plus grandes ſuites, ſans l'arrivée de ſon Succeſſeur dans le Généralat. Cette Mutation des Généraux étoit, dit-il, un inconvénient conſidérable attaché à la forme du gouvernement des Romains, mais compenſé d'ailleurs par de grands avantages.

MUTE, *Mute*, (*a*) terme qui ſe trouve dans ce vers de Silius Italicus:

Nec major Megara Mute concordibus auſis.

Preſque tous les critiques conviennent que ce paſſage eſt défectueux & qu'au lieu de Mute il faut lire Motye ou Mutye; ainſi, c'eſt d'une ville de Sicile dont il eſt queſtion.

MUTHUL, *Muthul*, (*b*) fleuve d'Afrique, ſelon Salluſte. » Dans le pais qu'Atherbal » poſſédoit, dit-il, après le » partage de la Numidie, cou» loit un fleuve, nommé Mu» thul, qui tiroit ſa ſource du » midi. A vingt milles de ce » fleuve ou environ s'élevoit » une montagne à peu près » de cette même étendue, la » nature & le labourage n'y » produiſoient aucune choſe. » Du milieu de cette monta» gne ſortoit une grande colli» ne en pointe, revêtue d'oli» viers ſauvages, de myrtes & » d'autres arbres, qui vien» nent dans les terres ſeches & » ſablonneuſes. Entre le fleu» ve & la montagne regnoit une » plaine déſerte à cauſe de la » diſette d'eau. Pour les ports » du fleuve qui étoient plantés » d'arbres, ils abondoient en » troupeaux & en laboureurs. »

MUTIA PRATA, (*c*) prairie d'Italie, au-delà du Tibre. Elle tiroit ſon nom, à ce que nous apprend Feſtus, de ce Mucius à qui le peuple Romain la donna pour récompenſe. Tite-Live parle auſſi de cette prairie, auſſi-bien que Feſtus. Il écrit *Mucia*, au lieu que Cornélius Népos écrit *Mutia*.

MUTITATION, coutume établie chez les Romains, qui conſiſtoit à inviter pour le lendemain chez ſoi ceux qu'on avoit eus pour convivès chez un autre.

MUTILE, *Mutila*, (*d*) ville de l'Iſtrie, ſelon Tite-Live. Elle fut priſe & raſée par les Romains, l'an 177 avant Jeſus-Chriſt. On ignore quelle étoit la véritable ſituation de cette ville. Ortelius ſoupçonne que ce pourroit être la même ville

(*a*) Sili. Italic. L. XIV. v. 273.
(*b*) Salluſt. in Jugurth. c. 34.
(*c*) Tit. Liv. L. II. c. 13.
(*d*) Tit. Liv. L. XLI. c. 11.

que Métulum. *Voyez* Métulum.

MUTILIA PRISCA, (*a*) *Mutilia Priſca*, en qui Livie, mere de Tibere avoit beaucoup de confiance, entretint un commerce adultere avec Julius Poſtumus, qui par ce moyen devint un des intimes confident de l'Impératrice

MUTILUM CASTRUM. *Voyez* Caſtrum Mutilum.

MUTINE, *Mutina*, Μοῦτινα, (*b*) ville d'Italie, dans la Gaule Ciſpadane, entre les fleuves Gabellus & Scultenna, ſur la voie Æmilia. Les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur le nom du fondateur de cette ville. Mais, on ſçait poſitivement qu'elle devint colonie Romaine, en même-tems qu'Aquilée l'an 183 avant Jeſus-Chriſt. Tite-Live, de qui nous apprenons cette circonſtance, ajoute que la colonie de Mutine & celle de Parme contenoient chacune deux mille hommes, auxquels on diſtribua dans le territoire qui avoit appartenu premiérement aux Toſcans, & en dernier lieu aux Boiens; ſçavoir, cinq arpens de terre par tête à ceux de Mutine, & huit à ceux de Parme. Sept ans après, C. Claudius fit approcher ſon armée de Mutine, dont les Liguriens s'étoient emparés l'année précédente. Il la reprit le troiſieme jour qu'il avoit commencé à y donner l'aſſaut & la rendit à ſes habitans. Il tua dans la ville même huit mille Liguriens.

Après la mort de Jules Céſar D. Junius Brutus, ne ſe trouvant pas en état de tenir la campagne, ſe renferma dans Mutine, où M. Antoine alla l'aſſiéger. A. Hirtius & Octavien ſe mirent en marche pour aller ſecourir les aſſiégés; mais, quand ils approcherent de Mutine, ils ſe trouverent arrêtés par le fleuve Scultenna, que M. Antoine avoit bordé de troupes. Il ne leur fut pas poſſible de le paſſer. Seulement ils avertirent D. Junius Brutus de leur préſence par des ſignaux, & comme il n'y répondoit pas, ils ſe ſervirent d'un plongeur, qui, nageant ſous l'eau, entra dans la ville, & porta aux aſſiégés la nouvelle du ſecours, gravé ſur une lame de plomb très-mince qu'on lui avoit attachée au bras. On introduiſit auſſi du ſel & d'autres proviſions dans Mutine par la même voie du fleuve. Les aſſiégeans, s'en étant apperçus, tendirent des filets qui ne laiſſerent plus rien paſſer. Mais, il n'y avoit pas moyen d'arrêter une eſpece ſinguliere de courriers, qui entretinrent la communication entre les aſſiégés & l'armée du ſecours. C'étoient des pigeons au cou deſ-

(*a*) Tacit. Annal. L. IV. c. 12.

(*b*) Plut. Tom. I. pag. 923. Strab. p. 216, 218. Tit. Liv. L. XXI. c. 25. L. XXXIX. c. 55. L. XLI. c. 16. Tacit. Hiſt. L. I. c. 50. L. II. c. 52. Plin. Tom. I. pag. 116, 123, 172, 711. Ptolem. L. III. c. 1. Pomp. Mel. p. 125. Sili. Italic. L. VIII. v. 592. Lucan. Pharſ. L. I. v. 41. Crév. Hiſt. Rom. Tom. VIII. p. 117, 118, 143. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 187. *& ſuiv.*

quels on attachoit des lettres ; & qu'on lâchoit après les avoir tenus enfermés dans un lieu obſcur, où on leur faiſoit ſouffrir la faim. Dès qu'ils ſe voyoient en plain air, ils dirigeoient leur vol vers l'endroit où ils appercevoient du grain, qu'on avoit eu ſoin de mettre ſur les lieux les plus élevés de la place ; & ils porterent ainſi & rapporterent pluſieurs avis intéreſſans. Cependant, M. Antoine fut attaqué par A. Hirtius & Octavien. A. Hirtius fut tué, mais Octavien reſté ſeul ſignala ſa bravoure, & défit l'ennemi ; & cette défaite fit lever le ſiege de Mutine.

Polybe & l'itinéraire d'Antonin écrivent Motine. Cicéron appelle cette ville *firmiſſima & ſplendidiſſima populi Romani colonia*. Tacite & la plupart des hiſtoriens Latins ont décrit les maux qu'elle ſouffrit pendant les guerres civiles. Silius Italicus dit :

Certavit Mutinæ quaſſata Placentia bello.

Et on lit dans Lucain :

His Cæſar, Peruſina fames, Mutinæque labores.

Mutine ne ſouffrit pas moins, quand les Goths & les Lombards vinrent fondre ſur l'Italie. Mais, lorſque Charlemagne eut mis fin à la Monarchie de ces derniers, Mutine ſe releva de ſes ruines. Elle fut rebâtie un peu plus bas dans une plaine agréable & fertile en bons vins où elle eſt aujourd'hui, & elle ſe nomme Modene.

MUTINE, *Mutines*, (*a*) Officier né chez les Libyphéniciens. Il ſe nommoit auſſi Hipponiate. C'étoient ſes compatriotes qui l'appelloient Mutine. C'étoit un homme vif, entreprenant, & qui avoit appris ſous Annibal toutes les ruſes & tous les ſtratagemes qu'on peut employer dans la guerre.

Un jour, Hannon & Epicyde lui donnerent un corps de troupes auxiliaires de Numides, avec leſquelles il parcourut & ravagea les terres des ennemis, prenant ſoin d'un autre côté d'encourager les alliés, & de leur donner à propos du ſecours, pour les retenir dans le parti ; de façon qu'en peu de tems il remplit toute la Sicile du bruit de ſon nom, & devint la reſſource la plus aſſurée de ceux qui favoriſoient les Carthaginois. C'eſt pourquoi, Hannon & Epicyde, après s'être tenus pendant quelque tems renfermés dans Agrigente, oſerent en ſortir par le conſeil de Mutine, & ſur la confiance qu'ils avoient en ſon appui, & allerent camper auprès du fleuve Himéra. M. Claudius Marcellus ayant été informé de ces démarches, ſe mit auſſitôt en campagne, & alla camper à quatre milles de ſes

(*a*) Tit. Liv. L. XXV. c. 40, 41. L. XXVI. c. 21, 40. L. XXVII. c. 5. Roll. Hiſt. Rom. Tom. III. p. 394, 395, 510, 511, 541.

ennemis, pour obſerver leurs deſſeins & leurs mouvemens. Mais Mutine, ſans lui donner le tems de prendre haleine, ni de former aucune entrepriſe contre lui, ayant paſſé le premier le fleuve, vint attaquer les ennemis, juſques dans leurs poſtes, porta par-tout l'allarme & l'effroi; & dès le lendemain leur ayant livré un combat dans les formes, il les obligea de ſe tenir renfermés dans leurs retranchemens. Mais, ayant appris qu'il s'étoit élevé dans le camp des Numides une ſédition, qui avoit obligé environ trois cens d'entr'eux de ſe retirer à Héraclée, ſurnommée Minoa, il partit de-là pour aller appaiſer ce déſordre, & faire rentrer les mutins dans leur devoir, recommandant expreſſément aux Généraux de n'en point venir aux mains avec les Romains pendant ſon abſence. Hannon & Epicyde furent choqués de cet avis, qui avoit l'air d'un commandement. Le premier ſur-tout ne pouvoit ſouffrir qu'un étranger, un demi-Africain, donnât la loi à un Général, que le Sénat & le peuple de Carthage avoient chargé du commandement de leur armée en Eſpagne. Ainſi, il engagea Epicyde, qui entroit de lui-même dans les vues de Mutine, à paſſer le fleuve & à donner la bataille à l'ennemi; parce que, diſoit-il, s'ils attendoient Mutine, & que la fortune leur fût favorable, ce dernier venu auroit infailliblement tout l'honneur de la victoire. Mais, ils ne purent ſoutenir le premier choc des Romains, ſur-tout quand ils ſe virent abandonnés par leur cavalerie Numide, ſur laquelle ils comptoient le plus pour la victoire, & qui, partie par un reſte de mécontentement qui avoit cauſé la ſédition, partie par attachement pour Mutine, que les deux autres Généraux affectoient de mépriſer, s'étoit engagée avec M. Claudius Marcellus à ne point combattre.

Deux ans après, [c'étoit l'an de Rome 542, & 210 avant Jeſus-Chriſt.] le conſul M. Valérius Lévinus ayant mené ſes légions contre Agrigente, Hannon commandoit à la vérité dans la place les Carthaginois; mais, la plus grande reſſource des aſſiégés étoit dans les Numides & dans Mutine leur chef. Cet Officier, parcourant toute la Sicile avec ſes troupes, faiſoit un butin conſidérable ſur les alliés des Romains; & il n'étoit pas poſſible, ni de lui fermer le chemin d'Agrigente, quand il vouloit y rentrer, ni de l'empêcher d'en ſortir, toutes les fois qu'il avoit envie d'aller piller la campagne. La gloire, que Mutine avoit acquiſe par ſes heureux ſuccès, ayant fait tort à la réputation d'Hannon, excita contre lui la jalouſie & la haine de ce Général, qui, ne pouvant plus apprendre ſans chagrin les avantages qu'il continuoit de remporter ſur les ennemis, lui ôta ſa charge, pour

la donner au jeune Hannon ſon fils, perſuadé qu'il ceſſeroit d'être eſtimé des Numides, dès qu'il n'auroit plus d'autorité ſur eux. Mais, l'évenement ne répondit pas à ſes eſpérances; car, il ſe rendit odieux en ſe vengeant, au lieu que Mutine fut encore plus aimé & plus eſtimé des Numides qu'auparavant. Au reſte, ce dernier ne put ſupporter l'affront qu'il avoit reçu; de ſorte qu'il envoya ſecrétement un courrier à M. Valérius Lévinus, pour traiter avec lui de la reddition d'Agrigente. Lorſqu'ils furent convenus des conditions, & de la maniere dont la place devoit être remiſe aux Romains, les Numides s'emparerent de la porte qui donnoit du côté de la mer; & ayant tué ou chaſſé ceux qui la gardoient, ils introduiſirent dans la ville un corps d'ennemis, qui s'étoient rendus exprès de ce côté-là. Ils s'avançoient déjà au milieu de la ville, & juſques dans la place publique en ordre de bataille, lorſqu'Hannon, attiré par le tumulte qu'ils cauſoient, mais qu'il attribuoit à la mutinerie des Numides, qui s'étoient déjà ſoulevés plus d'une fois, accourut pour appaiſer la ſédition. Alors, ayant apperçu une multitude ſupérieure en nombre à celle des Numides, & diſcernant de plus près le langage des Romains, qui ne lui étoit pas inconnu, il prit le parti de fuir; & étant ſorti de la ville par la porte oppoſée à ce quartier, avec Epicyde, ils ſe rendirent l'un & l'autre ſur le bord de la mer; & ayant trouvé, heureuſement pour eux, une petite barque, ils s'embarquerent deſſus pour paſſer en Afrique, abandonnant aux Romains la poſſeſſion de la Sicile, qu'ils leur diſputoient depuis bien des années.

Quelque tems après, Mutine partit pour Rome; & quand il y fut arrivé, on le fit entrer dans le Sénat, ainſi que ceux qui, comme lui, avoient rendu ſervice au peuple Romain. On leur accorda à tous des honneurs & des récompenſes proportionnés à leur mérite, ſelon la parole que leur en avoit donnée le Conſul. On donna même à Mutine la qualité de citoyen Romain, en vertu d'une loi qui fut propoſée par un Tribun du peuple, autoriſé par un arrêt du Sénat.

MUTINENSIS AGER, le territoire de Mutine. *Voyez* Mutine.

MUTINUS, MUTO, MUTUNUS, *Mutinus*, *Muto*, *Mutunus*, ſurnoms de Priape.

MUTIUS [C,] REGINUS, *C. Mutius Reginus*, (*a*) chevalier Romain, commandoit la garniſon de Zetta, ville d'Afrique, lorſque Jules Céſar ſe rendit maître de cette place.

(*a*) Hirt. Panſ. de Bell. Afric. p. 802.

MUTIUS SCÉVOLA, (*a*) *Mutius Scævola*, poëte Grec, dont il n'eſt point fait mention dans l'Anthologie imprimée ni dans Voſſius.

MUTUS PORTUS, (*b*) κωφὸς λιμὴν, port de Grece, dans l'Attique, ſelon Xénophon; il étoit peut-être appellé Mutus ou Muet, parce qu'il étoit tranquille.

MUTUSCA, *Mutuſca*, (*c*) ville d'Italie, dans la quatrieme région, ſelon Pline. Virgile dit qu'il y croiſſoit beaucoup d'oliviers.

Il y en a qui croyent que c'eſt à préſent Monte-Lione Della Sabina. Mais, Léander & Philander prétendent que ce lieu s'appelle aujourd'hui Trevi. Ortélius fortifie ce ſentiment du témoignage de Cittadinus Angelerius qui lui avoit écrit de Rome, que le village Mutuſca s'appelloit préſentement Trevi; qu'il étoit ſitué dans la Sabine près de Spolette, près de Mevania, aujourd'hui Bevagna, & près de Fulginium, à préſent Fuligno, & que les habitans de ce quartier étoient nommés par Pline *Trebulani Mutuſcæi* ou *Suffenates*. En effet, on trouve le village *Mutuſcæ Trebula*, d'où l'on peut avoir fait Trevi.

MUTUSCÆI. *Voyez* Mutuſca.

MUTUSTRATINS, *Munuſtratini*. *Voyez* Myriſtrate

MUTYCENCES, *Mutycences*, (*d*) peuple de Sicile. Le Pere Hardouin aſſure que tous les manuſcrits de Pline ſont pour cette orthographe, ainſi que l'édition de Parme, de même que Cicéron; il ajoute que ce nom eſt formé de celui de Motuca, aujourd'hui Modica, ville de Sicile, entre Pachynum & Syracuſe, & que cette ville paroît différente de celle de Motye, dont parlent Thucydide & Diodore de Sicile.

M Y

MYAGRUS. *Voyez* Myiagrus.

MYCALE, *Mycale*, Μυκάλη, (*e*) montagne de l'Aſie mineure dans l'Ionie. Strabon dit que cette montagne eſt vis-à-vis l'iſle de Samos, & ajoute que le bras de mer qui ſe trouve entre deux, eſt d'environ ſept ſtades. Homere en parle dans ſon Catalogue des villes. Hérodote, Thucydide, & Diodore de Sicile, en font auſſi mention, & la mettent tous dans l'Ionie. Il eſt vrai qu'Étienne de Byzance la place dans la Carie, qui ne s'étendit jamais au-delà du Méandre; mais, comme il eſt le ſeul de

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. II. p. 266.
(*b*) Xenoph. p. 477.
(*c*) Plin. T. I. pag. 169. Virg. Æneid. L. VII. v. 711.
(*d*) Plin. T. I. p. 163.
(*e*) Strab. pag 629, 632, 636, 639. Homer. Iliad. L. II. v. 376. Corn. Nep. In Cimon. c. 2. Herod L. I. c. 148. Pauſ. pag. 299, 402 Diod. Sicul. pag. 260 *& ſeq.* Plut. Tom. I. p. 138. Juſt. II. c. 14.

ſon ſentiment, on ne doit pas beaucoup s'en embarraſſer.

Cette montagne, la plus élevée de la côte, eſt partagée en deux ſommets, & ſe trouve aujourd'hui au même état que Strabon l'a décrite; c'eſt-à-dire, que c'eſt un très-beau païs de chaſſe, couvert de bois & plein de bêtes fauves. On la nomme actuellement la montagne de Samſon, à cauſe d'un village de même nom qui n'en eſt pas éloigné, & qui, ſuivant les apparences, a été bâti ſur les ruines de l'ancienne ville de Priene, où Bias, l'un des ſept ſages de la Grece, avoit pris naiſſance. Il court ſur cette côte des voleurs par bandes, qui ne permettent guere d'en approcher.

MYCALE, *Mycale*, (*a*) fameuſe Magicienne, qui fut mere de deux célebres Lapithes, Brotée & Orion. Ovide dit que Mycale avoit fait ſouvent deſcendre la lune du Ciel par la force & la vertu de ſes charmes.

MYCALE, *ou* MYGALE, *Mycale*, *Mygale*, (*b*) femme dont parle Juvénal dans une de ſes ſatyres.

MYCALESE, *Mycaleſus*, Μυκαλησσὸς, la même ville que Mycaleſſe. *Voyez* Mycaleſſe.

MYCALESSE, *Mycaleſſus*, Μυκαλησσὸς, (*c*) ville de Grece, dans la Béotie. Strabon la met ſur le chemin de Thebes à Chalcis, dans le canton qu'il appelle *Tanagricus pagus*. Pline dit qu'elle étoit ſur la côte, & Thucydide ſemble favoriſer ce ſentiment. Mais, Pauſanias la met bien avant dans les terres.

On convient, dit ce dernier, que Mycaleſſe a pris ſon nom de ce que la vache, qui ſervoit de guide à Cadmus & à ſes troupes, ſe mit à beugler dans le lieu où la ville avoit été bâtie. Diitrephès, étant allé aſſiéger cette place, & l'ayant priſe, en fit paſſer tous les habitans au fil de l'épée, ſans diſtinction d'âge ni de ſexe: Ce qui prouve que tout fut maſſacré, c'eſt que les autres villes de Béotie que les Thébains ravagerent alors, furent repeuplées par ceux mêmes qui avoient échappé à cette déſolation, & qu'elles ſubſiſtoient encore du tems de Pauſanias. Il en auroit été de même de Mycaleſſe, s'y elle n'avoit pas été entiérement détruite.

MYCALESSE, *Mycaleſſus*, Μυκαλησσὸς, (*d*) montagne de Grece, dans la Béotie, ſelon Pline; elle tiroit ſon nom de la ville dont il eſt parlé dans l'article précédent.

MYCALESSIE [CÉRÈS]. *Voyez* Cérès Mycaleſſie.

MYCENE, *Mycene*, Μυκήνη, fille d'Inachus & femme d'Areſtor. *Voyez* ci-après l'article de Mycenes.

MYCÉNÉE, *Myceneus*,

(*a*) Ovid. Metam. L. XII. c. 7.
(*b*) Juven. Satyr. 5. v. 141.
(*c*) Strab. pag. 404, 405, 410. Plin. Tom. I. pag. 198. Thucyd. pag. 509. Pauſ. pag. 40, 570. Homer. Iliad. L. II v. 5.
(*d*) Plin. Tom. I. pag. 197.

Μυκηνεὺς,

Μυκηνεὺς, fils de Sparton. *Voyez* L'article ſuivant.

MYCENES, *Mycenæ*, (*a*) Μυκῆναι, ville du Péloponnèſe, dans l'Argolide. On en attribue la fondation à Perſée. Ce Prince, ſe reprochant un parricide qu'il n'avoit pourtant commis que par mégarde, engagea Mégapenthe, fils de Prœtus, à changer de Royaume avec lui. Ce fut après avoir pris poſſeſſion de ſon nouvel Empire, qu'il bâtit une ville dans le lieu même où le pommeau de ſon épée étoit tombé, ce qu'il prit pour un ſigne de la volonté des Dieux qui lui ordonnoient d'établir là ſa demeure; & parce que le pommeau d'une épée s'appelle en Grec Mycès, il donna le nom de Mycenes à cette ville. D'autres prétendent que c'étoit parce qu'ayant cueilli un champignon, il trouva deſſous une ſource d'eau dont il étancha ſa ſoif, car un champignon s'appelle auſſi Mycès en Grec. Homere dans un vers de l'Odyſſée fait mention d'une femme qui avoit nom Mycene:

Alcmene avec Tyro, puis la belle Mycene.

Et dans le Poëme des femmes illuſtres, il eſt dit que Mycene étoit fille d'Inachus & femme d'Areſtor; quelques-uns veulent que ce ſoit elle qui ait donné ſon nom à la ville de Mycenes. Mais, pour le conte que d'autres font d'un certain Mycénée, fils de Sparton, lequel Sparton étoit fils de Phoronée, on ne le croit pas fondé, car les Lacédémoniens, dont il ſembloit flatter la vanité, le rejettoient eux-mêmes.

Perſée, ſelon Strabon, eut pour ſucceſſeur Sthénélus, qui laiſſa la Couronne à Euryſthée. Mycenes paſſa dans la ſuite ſous la puiſſance des Pélopides, & depuis ſous celle des Héraclides. Après la bataille de Salamine, les Argiens & quelques autres peuples, ayant déclaré la guerre à cette ville, la détruiſirent entiérement, & en partagerent entr'eux le territoire. Ce fut un mouvement de jalouſie qui les y pouſſa, s'il en faut croire Pauſanias, parce que tandis qu'ils regardoient de ſang froid l'irruption des Perſes, & qu'ils demeuroient dans l'inaction, la ville de Mycenes envoya aux Thermopyles quatre-vingts de ſes citoyens qui partagerent avec les Lacédémoniens la gloire d'une des plus belles actions qui ſe ſoit jamais faite. Les Argiens, piqués de cet affront, réſolurent de raſer la ville, de ſorte que du tems de Pauſanias l'on n'y voyoit plus que des ruines, où l'on diſtinguoit en-

(*a*) Thucyd. pag. 7. Pauſ. pag. 111. *& ſeq.* Strab. pag. 368, 372, 377. Plin. Tom. I. pag. 194. Ptolem. L. III. c. 16. Pomp. Mel. pag. 111. Virg. Georg. L. III. v. 121. L. I. v. 288, 654. L. II. v. 25, 180, 577. L. V. v. 52. L. VI. v. 838. L. VII. v. 222. L. IX. v. 139. Tit. Liv. L. XXXII. c. 39. Homer. Iliad. L. II. c. 76. L. IV. v. 52. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 332.

core quelques reſtes de ſon enceinte, & entr'autres une porte ſur laquelle il y avoit deux lions, que l'on croyoit avoir été faits par les Cyclopes. On montroit encore alors la fontaine de Perſée, & des chambres ſouterreines où l'on diſoit qu'Atrée & ſes enfans cachoient leurs tréſors. Près de-là étoit le tombeau d'Atrée, & de tous ceux qu'Agamemnon ramena avec lui après la priſe de Troie, & qu'Egiſthe fit périr dans le repas qu'il leur donna; on en exceptoit Caſſandre, car les Lacédémoniens qui habitoient Amycles, prétendoient avoir ſon tombeau chez eux, & c'étoit un ſujet de diſpute entr'eux & ceux de Mycenes. Là ſe voyoit encore le tombeau d'Agamemnon & celui d'Eurymédon ſon écuyer; mais, Télédame & Pélops n'avoient qu'une même ſépulture; on diſoit que c'étoit deux jumeaux que Caſſandre avoit mis au monde, & qu'Egiſthe égorgea ſans pitié pour leur enfance, après avoir trempé ſes mains dans le ſang de leurs peres. A l'égard de Clytemneſtre & d'Égiſthe, ils avoient leur ſépulture hors des murs; auſſi n'étoient-ils pas dignes, dit Pauſanias, de l'avoir au même lieu qu'Agamemnon, & que ceux qui furent tués avec lui. A quinze ſtades de Mycenes ſur la gauche, on trouvoit un temple de Junon; le chemin qui y menoit étoit arroſé de l'eau de la fontaine Eleuthérie; c'étoit de cette eau que les Prêtreſſes de Junon ſe ſervoient dans leurs purifications, & dans les fonctions ſecretes de leur miniſtere. Le Temple étoit bâti au pied du mont Eubée.

Comme Argos & Mycenes étoient voiſines, les Poëtes tragiques les confondent ſouvent enſemble. C'eſt ainſi qu'Euripide, dans ſon Iphigénie & dans ſon Oreſte appelle la même ville, tantôt Argos, tantôt Mycenes.

Dans le tems que les Romains faiſoient la conquête de la Grece, il ſubſiſtoit encore quelque partie de cette ville; du moins, Polybe nous le fait entendre; Tite-Live même ſemble dire la même choſe. Preſque tous les Auteurs écrivent *Mycenæ* au pluriel. Homere met le nom de cette ville au pluriel & au ſingulier. Dans le ſecond livre de l'Iliade, au Catalogue des villes, il écrit Μυκῆναι. *Mycenæ*; & dans le quatrieme livre, il dit Μυκήνη, *Mycene*. On croit que Mycenes eſt aujourd'hui Charie ou Saint-Adrien.

MYCENICA URBS. *Voyez* Mycenes.

MYCÉRINUS, *Mycerinus*, Μυκερῖνος, (*a*) fils de Chéops, ſucceda à Chéphren ſon oncle au royaume d'Égypte. Comme il déteſtoit les actions de ſes deux

(*a*) Diod. Sicul. pag. 40, 41. Herod. L. II. c. 129. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 78.

prédéceſſeurs, ſon pere & ſon oncle, il fit rouvrir les temples, donna au peuple qui étoit réduit à la derniere miſere, la liberté de ſacrifier & de veiller à ſes affaires; & même la juſtice ne fut jamais mieux exercée que durant ſon regne. Auſſi les Égyptiens le louoient pour ce ſujet plus que tous les autres Rois, & non-ſeulement ils le louoient parce qu'il rendoit la juſtice avec toute ſorte d'équité, mais parce que quand on ſe plaignoit des jugemens qu'il avoit rendus, il donnoit même du ſien pour éviter les plaintes & l'indignation de ſes ſujets.

Dans le tems qu'il traitoit ſes peuples avec tant de douceur, & qu'il montroit tant de paſſion pour les rendre heureux, la premiere infortune qui lui arriva, fut la mort de ſa fille unique. Il en fut extraordinairement affligé; & voulant l'inhumer d'une façon plus particuliere que les autres, il fit faire une vache de bois creuſé qu'il fit dorer, & y fit enfermer ſa fille. Mais, il ne fit point enterrer cette vache; au contraire, elle étoit encore du tems d'Hérodote expoſée aux yeux de tout le monde. Elle étoit dans la Maiſon royale de la ville de Saïs, dans une chambre richement parée, où l'on brûloit de jour toute ſorte d'odeurs exquiſes, & de nuit il y avoit une lampe allumée. On voyoit dans une chambre voiſine les images des concubines de Mycérinus, au moins les Prêtres l'aſſuroient ainſi. En effet, il y avoit environ vingt grandes ſtatues de femmes faites de bois, la plupart nues. Il y en a qui diſent à cette occaſion que ce Prince voulut forcer ſa fille, dont il étoit devenu amoureux, & que cette malheureuſe Princeſſe s'étant pendue de déplaiſir, ſon pere la fit inhumer dans une vache; que la mere fit couper les mains de celles qui avoient ſervi Mycérinus dans un amour ſi infame; & que leurs ſimulachres qui n'avoient point de mains étoient punis des mêmes ſupplices qu'elles avoient ſoufferts durant leur vie. Mais, ce diſcours eſt une fable comme quantité d'autres. Car, il étoit aiſé, ſelon Hérodote, de remarquer que les mains de ces ſtatues étoient tombées de vétuſté, & même du tems de cet Auteur, on les voyoit encore à leurs pieds. Tout le corps de cette vache étoit couvert d'une houſſe de cramoiſi, excepté la tête & le col qui étoient dorés d'un or fort épais; & à l'entour des cornes, il y avoit un cercle qui étoit en forme de ſoleil. Cette vache n'étoit pas debout, mais ſur les genoux, & néanmoins elle étoit auſſi haute que la plus grande vache vivante. On la portoit tous les ans hors de la chambre où elle étoit; & quand les Égyptiens avoient battu un certain Dieu, alors ils expoſoient cette vache au grand jour. Car, on dit que la fille de Mycérinus l'avoit prié en mourant, que quand elle ſeroit mor-

te, on lui fit voir le soleil une fois tous les ans.

La seconde infortune qui arriva à Mycérinus après la mort de sa fille, fut qu'il lui vint un Oracle de la ville de Bute, par lequel il apprenoit qu'il ne devoit plus vivre que six ans, & qu'il mourroit le septieme. Comme il reçut cette nouvelle avec dépit, & qu'elle lui fut très-sensible, il envoya faire à l'Oracle des plaintes injurieuses, & lui fit dire que puisque son pere & son oncle, qui avoient fait fermer les Temples au mépris des Dieux & persécuté les hommes, avoient vécu si longtems, il ne devoit pas sitôt mourir, lui qui vivoit saintement, & qui avoit rendu aux Dieux de véritables adorations. On dit qu'il lui vint ensuite d'autres réponses de l'Oracle, par lesquelles il apprenoit qu'il perdroit la vie, parce qu'il n'avoit pas fait les choses qu'il devoit faire; qu'il falloit que l'Égypte fût persécutée pendant cent cinquante ans; que les deux Rois qui avoient regné avant lui, avoient appris cet arrêt des Destinées, & que pour lui il ne l'avoit pas entendu. Mycérinus, ayant sçu qu'il étoit donc condamné par les Dieux, fit faire quantité de flambeaux qu'il faisoit allumer toutes les nuits, pour passer le tems à boire & en réjouissances, ne cessant ni jour ni nuit de courir par les bois & les plaines, où il sçavoit qu'il y avoit des festins & des divertissemens de jeunes gens. Et il prétendoit se servir de cette invention pour montrer de la fausseté dans l'Oracle, & faire douze années de six, en convertissant les nuits en jours par le moyen de ces flambeaux. Il laissa une pyramide quadrangulaire, moindre que celle de son pere, de vingt pieds de chaque côté, & bâtie jusqu'à la moitié de pierres d'Ethiopie.

MYCES, *Myci*, Μύκαι, (*a*) peuple d'Asie, selon Étienne de Byzance. Ce Géographe ne marque pas quel païs habitoit ce peuple. Il y a apparence que les Myces sont les mêmes que les Meces d'Hérodote. *Voyez* Meces.

MYCON, *Mycon*, (*b*) un des Bergers que Virgile introduit dans ses Églogues.

MYCON, *Mycon*, (*c*) fameux Peintre, qui travailla à Athenes dans le Pœcile. Polygnote, autre fameux Peintre, qui travailla au même Portique, ne voulut point accepter de paiement. Mais, Mycon, moins généreux & peut-être moins riche que Polygnote, reçut de l'argent, & par ce contraste augmenta encore la gloire de son confrere.

MYCONE, *Myconos*, *Myconus*, Μύκονος. (*d*) isle de la mer

(*a*) Herod. L. III. c. 93.
(*b*) Virg. Eclog. 3. v. 10. Eclog. 7. v. 29, 30.
(*c*) Roll. Hist. Anc. T. V. p. 637.
(*d*) Plin. Tom. I. p. 211, 615, 718. Virg. Æneid. L. III. v. 76. Strab. pag. 487. Thucyd. p. 189.

Égée, & l'une des Cyclades, étoit ſituée entre les iſles de Ténos, de Paros & de Naxe. La premiere étoit au nord, & les deux autres au midi. Le circuit de Mycone étoit d'environ trente milles.

Cette iſle avoit des montagnes peu élevées. Les deux plus conſidérables portent le nom de Saint Hélie; l'une eſt tout près du Cap Trullo, à l'entrée du canal de Mycone & de Tine; l'autre eſt à l'extrêmité de Mycone, vis-à-vis Tragoniſi. Le nom de Dimaſtos, que Pline donne à la plus haute montagne de l'iſle, convient également à toutes les deux, puiſque chacune a le ſommet fendu en deux parties. Ovide, qui dans ſon voyage du Pont, avoit vu Mycone de plus près que Virgile, a eu raiſon de dire que c'étoit une iſle peu élevée; Virgile dit tout le contraire. Ce n'eſt pas que *humilis inſula* ne ſignifie auſſi une iſle mépriſable & vile, comme Stace a appellé l'iſle de Sériphe.

Strabon rapporte que les Poëtes ont fait de Mycone le tombeau des Centaures défaits par Hercule, d'où étoit venu le proverbe: *Tout eſt dans Mycone*, pour dire qu'un homme vouloit parler de tout dans le même diſcours. Étienne de Byzance aſſure que cette iſle a pris ſon nom d'un certain Myconus, fils d'Ænius; mais, on connoît auſſi peu l'un que l'autre, & la plupart des Anciens ſont tombés dans le même défaut. La remarque de Strabon & d'Euſtathe eſt mieux fondée. Ils diſent que les Myconiens étoient ſujets à devenir chauves, puiſqu'aujourd'hui la plupart des habitans y perdent leurs cheveux à l'âge de 20 ou 25 ans. Pline a outré l'obſervation, en aſſurant que les enfans y naiſſent ſans cheveux. Cependant, les habitans de cette iſle ſont bien faits.

Ils aimoient anciennement à manger chez les autres; d'où étoit venu cet autre proverbe: *Myconius conviva.*

L'iſle de Mycone n'étoit ſéparée de celle de Délos, que par un trajet de trois milles, & non pas de quinze milles comme l'ont prétendu quelques-uns.

Cette iſle s'appelle à préſent Micoli. Le ſéjour en eſt aſſez agréable pour les étrangers. On y fait bonne chere, quand on a un bon cuiſinier, car les Grecs n'y entendent rien. Les perdrix ſont en abondance & à bon marché dans cette iſle, de même que les cailles, les becaſſes, les tourtetelles, les lapins, & les becafigues. On y mange d'excellens raiſins & de fort bonnes figues. Ordinairement les ſalades s'y font avec une eſpèce de laiteron tout-à-fait ragoutant, quand on a frotté le plat avec de l'ail. L'*adralida* & la *radice* y ſont aſſez recherchées; la premiere eſt une eſpece de ſcorſonere, & la radice eſt la chicorée épineuſe, dont les jeunes pouſſes ſe blanchiſ-

ſent naturellement dans le ſable le long de la mer. On fait un bon ragoût en carême avec les Vroulas bouillies. Le fromage mou qu'on prépare dans cette iſle, eſt délicieux. Il n'y a que les cailles confites au vinaigre, qui choquent les étrangers; car, ces oiſeaux ſont réduits en une eſpece de bouillie; les gens du païs les préferent ſans doute aux cailles fraîches. On ne brûle à Mycone que des broſſailles tirées de l'iſle de Délos.

MYCONIENS, *Myconii*, les habitans de Mycone. *Voyez* Mycone.

MYDAS, *Mydas*. *Voyez* Midas.

MIDON, *Mydon*, Μύδων, (*a*) un des capitaines Troyens qui furent renverſés par Achille.

MYDON, *Mydon*, Μύδων, (*b*) fils d'Atymnius, conduiſoit le char de Pylémene pendant le ſiege de Troie. Il fut bleſſé par Antiloque, qui l'atteignit juſtement au coude, dans le tems qu'il faiſoit tourner ſes chevaux; les guides lui tombent de la main, & vont traînant ſur la pouſſiere. Antiloque, ſans perdre de tems, court ſur lui l'épée à la main, & le bleſſe à la temple. Mydon, jettant le dernier ſoupir, tomba de ſon char la tête la premiere, dans un endroit où le ſable étoit mou & profond; il y enfonça juſqu'aux épaules, & y demeura tout droit. Ses chevaux, qu'Antiloque chaſſoit vers l'armée des Grecs, l'abattirent, & l'étendirent ſur la pouſſiere.

MYECPHORITANA PLAGA, *ou* MYECPHORITANUS NOMOS, Μυεκφορίτης νομὸς, (*c*) canton ou nome d'Égypte. Hérodote dit que ce Nome étoit à l'oppoſite de la ville de Bubaſte.

MYGDON, *ou* MYGDONIUS, *Mygdon*, *Mygdonius*, (*d*) roi de Thrace, étoit fils de Ciſſée, & frere d'Hécube, femme de Priam. Virgile fait mention de Corœbe, ſon fils, qui ſe trouva au ſiege de Troie, & fut épris d'amour pour Caſſandre. Il eſt appellé Mygdonide dans Virgile, c'eſt-à-dire, fils de Mygdon. Un auteur Moderne s'eſt trompé en prenant le mot *Mygdonides*, pour le nom d'une nation; car, comme Servius l'a très-bien remarqué, ces noms ne finiſſent jamais en *des*.

Pauſanias dit que Mygdon avoit un magnifique tombeau ſur les confins des Phrygiens & des Tectoſages; d'où il eſt arrivé que les Phrygiens ont eu le nom de Mygdoniens en Poëſie.

MYGDONIA, *Mygdonia*, (*e*) un des ſurnoms donnés à Cybele. Celui-ci étoit un ſurnom local.

MYGDONIE, *Mygdonia*, Μυγδονία, contrée de l'Aſie

(*a*) Homer. Iliad. L. XXI. v. 209.
(*b*) Homer. Iliad. L. V. v. 580. *& ſeq.*
(*c*) Herod. L. II. c. 166.
(*d*) Homer. Iliad. L. III. v. 186. Virg. Æneid. L. II. v. 342. Pauſ. p. 661.
(*e*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 14.

mineure. *Voyez* Mygdoniens.

MYGDONIE, *Mygdonia*, (*a*) Μυγδονία, contrée d'Aſie, dans la Méſopotamie, ainſi nommée, ſelon Théodoret, d'un fleuve qu'on appelloit Mygdonius; mais, ſelon Pline, ce nom lui avoit été donné par les Mygdoniens de Macédoine, qui y avoient apparemment envoyé une colonie. Strabon, qui dit la même choſe, nous apprend que la Mygdonie s'étendoit le long de l'Euphrate, depuis Zeugma juſqu'à Thapſacus, & il y renferme Niſibis, qu'on appella *Antiochia Mygdonia*. De cette façon la Mygdonie de la Méſopotamie comprenoit la partie occidentale de la Méſopotamie.

Plutarque dit de L. Lucullus: » Il deſcendit dans la province » de Mygdonie, païs fertile & » tempéré, & où il y avoit une » ville très-grande & très-peu- » plée, que les Barbares appel- » loient Niſibis, & les Grecs, » Antioche de Mygdonie. »

MYGDONIE, *Mygdonia*, Μυγδονία, (*b*) contrée d'Europe, dans la Macédoine, avoit ſelon les cartes de M. d'Anville, la Péonie au nord, la Sintice à l'orient, la Chalcidice au midi, & l'Emathie au couchant. Le fleuve Axius, ſelon Hérodote, faiſoit la ſéparation de la Mygdonie, & alloit ſe perdre dans un lac ſitué au-deſſus de l'Axius.

Ptolémée fait mention de cette contrée, & Pline ne parle que des habitans. Ptolémée y met les villes ſuivantes, Antigonie, Calindœa, Bærus, Phyſcæ, Terpillus, Carrabia, Xylopolis, Aſſorus, Apollonie, Mygdoniæ, & Lete.

MYGDONIENS, *Mygdonii*, *Mygdones*, Μυγδόνες (*c*) peuple de l'Aſie mineure, ainſi nommé ſelon Pauſanias, de Mygdon, pere de Corœbe. Les Mygdoniens étoient Thraces d'origine, s'il en faut croire Strabon. Ce Géographe appelle leur territoire *Mygdonius campus*, & aſſure qu'il ſeroit difficile d'en marquer les bornes préciſes, quoique ce peuple formât une nation diſtinguée. Voici ce qu'il nous en apprend de plus poſitif. Après avoir donné une deſcription du mont Olympe, il ajoute: » Ceux qui habitent cette » montagne vers le ſeptentrion, » ſont les Bithyniens, les Myg- » doniens, les Doliones; le » reſte eſt occupé par les My- » ſiens & les Epictetes. On » appelle principalement Do- » liones, ceux qui ſont aux » environs de Cyzique, depuis » l'Eſepe juſqu'au Rhyndacus » & le lac Daſcylitide, & Myg- » doniens ceux qui viennent » enſuite juſqu'au territoire » Myrléen. » Le nom de Myg-

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 311. Strab. p. 527, 736, 747 Plut T. I. p. 514.

(*b*) Herod. L. VII. c. 123. *& ſeq.* Ptolem. L. III, c. 13. Plin. Tom. I. p. 201. Thuyd. p. 39, 169.

(*c*) Strab. pag. 295, 550, 564, 575, 588. Plin. Tom. I. pag. 283, 289. Pauſ. pag. 661.

doniens étoit auſſi propre aux habitans de la Mygdonie de Macédoine, & à ceux de la Mygdonie de Méſopotamie.

MYGDONIUS CAMPUS, Μυγδόνιον πεδίον. *Voyez* Mygdoniens & Niſibe.

MYGDONIUS, *Mygdonius*. *Voyez* Mygdonie.

MYIACORUS, *Myiacorus*, le même que Myiagrus. *Voyez* Myiagrus.

MYIAGRUS, *Myiagrus*, (*a*) Μυίαγρος, génie imaginaire des Anciens, dont le nom eſt formé de μυῖα, *muſca*, mouche & d'ἄγρα, *captura*, parce qu'ils lui attribuoient la vertu de chaſſer les mouches durant les ſacrifices.

Il faut écrire, comme nous avons fait, Myiagrus, & non pas Myagrus, qui ſignifieroit deſtructeur des rats. Or, tout le monde convient que les mouches étoient les ſeuls inſectes dont parlent les Anciens, au ſujet deſquels on invoquoit ce Dieu ſolemnellement dans quelques endroits, pour être délivré de ce fleau.

Les Arcadiens, dit Pauſanias, ont des jours d'aſſemblée en l'honneur d'une certaine Divinité, qui vraiſemblablement eſt Hercule ou Jupiter. Dans ces occaſions, ils commencent par invoquer le dieu Myiagrus, & le prier de les préſerver des mouches durant leurs ſacrifices.

Le peuple Romain honoroit auſſi cette Divinité imaginaire ſous le nom de Myiode, parce que les mouches s'appellent en Grec μυῖαι Pline rapporte qu'elles déſoloient les aſſiſtans aux jeux Olympiques, mais qu'elles s'envoloient par nuages, & ſe jettoient ailleurs, auſſi-tôt qu'ils avoient ſacrifié un taureau au dieu Myiode; cependant, on ne lui faiſoit que rarement cet honneur à Olympie, & ſeulement une fois dans le cours de pluſieurs années. Les Éléens au contraire encenſoient avec conſtance les autels de ce Dieu, perſuadés qu'autrement des flots de mouches viendroient infecter leur païs, ſur la fin de l'été, & y porter la peſte & la déſolation.

L'incommodité de tous ces inſectes, que nous appellons mouches, moucherons, couſins, eſt ſi grande dans les païs chauds, que la ſuperſtition s'eſt imaginée ſans peine qu'il ne falloit pas moins qu'un Dieu pour les chaſſer, ou les faire périr. Mais, comme il y avoit à Rome des expoſitions avantageuſes où l'on étoit moins incommodé de ces ſortes d'inſectes ailés que dans d'autres quartiers, ce qui ſe trouvoit également vrai dans pluſieurs villes, le peuple ſe perſuada devoir cette faveur aux bontés éclatantes d'une Divinité particuliere qu'il nomma Myiode, Myiagrus, Apomyos, ſuivant les lieux & les païs.

MYINDA, *Myinda*, jeu d'en-

(*a*) Pauſ. p. 497. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. I. p. 348.

fant chez les Anciens. Il revient à notre colin-maillard. On bandoit les yeux à un enfant; il couroit après ſes camarades en diſant Χαλκὴν μυῖαν διώκω; *je courrai après une mouche d'airain*; les autres lui répondoient διώξεις, ἀλλ' οὐ λήψεις; *tu courras après, mais tu ne l'attraperas pas.*

MYIODE, *ou* MYODE, *Myiodes*, *Myodes*, c'eſt-à-dire, chaſſe-mouche, ſurnom d'Hercule & de Jupiter. *Voyez* Myiagrus & Béelzébuth.

MYLA, *Myla*, (*a*) fleuve de Sicile. Il couloit, ſelon Tite-Live, entre Syracuſe & Léontium; mais, comme il y a plus d'un fleuve dans ce quartier, il eſt difficile de décider lequel portoit anciennement le nom de Myla. Quelques-uns veulent que ce ſoit préſentement le Marcellino ou Marcellini; d'autres le prennent pour le ſaint Giuliani. M. de l'Iſle, dans ſa carte de l'ancienne Sicile, nomme Alabus ou Xiphonius l'embouchure du fleuve Myla.

MYLAON, *Mylaon*, Μυλάων, (*b*) fleuve du Péloponnèſe, dans l'Arcadie, ſelon Pauſanias.

MYLASA, *ou* MYLASSA, *Mylaſa*, *Mylaſſa*, Μύλασα, Μύλασσα, (*c*) ville de l'Aſie mineure dans la Carie, ſituée à quatre-vingts ſtades de ſon port, ſelon Pauſanias. Strabon en effet la met dans les terres, & la compte au nombre des principales villes du païs.

Elle étoit dans une riche campagne, & dominée par une haute montagne; mais, on étoit ſurpris avec raiſon qu'on eût eu la mal adreſſe de placer ainſi une ville ſi importante ſous une montagne. On raconte à ce ſujet, qu'un des Gouverneurs de la province, étonné comme les autres de l'aſſiette de la ville, dit que celui qui en avoit été le fondateur, s'il n'eût pas craint, n'eût pas même rougi.

Hécatomnus, roi de Carie, ayant choiſi Mylaſa pour être le lieu de ſon ſéjour, en fit la capitale de ſon Royaume. Deux choſes l'y déterminerent, l'amour de la patrie, & la prodigieuſe fertilité du terroir de Mylaſa. D'ailleurs, il n'y avoit point de ville dans toute la Carie, qui fût plus décorée de temples, de portiques, & d'autres édifices publics, & rien de plus aiſé que d'y ajouter de nouveaux embelliſſemens à l'aide d'une carriere de très-beau marbre blanc, ſituée dans le voiſinage.

Entre les temples des Mylaſéens, deux étoient ſur-tout remarquables l'un de Jupiter Oſogo ou Ogoa, & l'autre de Jupiter Labrandénus.

Mylaſa fut la patrie de pluſieurs grands Hommes, & en particulier de quelques Rhéteurs, qui, par leurs diſcours, menoient le peuple comme ils

(*a*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 30, 31.
(*b*) Pauſ. p. 512.
(*c*) Strab. p. 658. *& ſeq.* Plin. T. I. p. 276. Herod. L. I. c. 171, L. V. c. 121. Pauſ. pag 471. Ptolem. L. V. c. 2. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 39. L. XLV c. 25. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 144.

jugeoient à propos. De ce nombre furent Euthydeme & Hybréas.

Pline nous apprend que les Romains accorderent la liberté à cette ville. Quelques-uns écrivent Mylasa, & d'autres Mylassa, tous deux au nominatif pluriel; mais, il semble que l'on doit préférer la premiere orthographe, qui est conforme aux inscriptions des Médailles, que cette ville fit frapper en l'honneur de quelques Empereurs. Elle a été Episcopale. Xénophon, son Évêque, souscrivit au Concile de Constantinople, tenu l'an 870. Elle se nomme à présent Melazzo.

MYLASÉENS, *ou* MYLASSÉENS, *Mylasenses*, *Mylassenses*, Μυλασεῖς, Μυλασσεῖς, les habitans de Mylasa, ou Mylassa. *Voyez* Mylasa.

MYLE, *Myle*. *Voyez* Myles.

MYLÉENS, *Mylæi*, Μυλαῖοι, nom que Diodore de Sicile donne aux habitans de Myles en Sicile. *Voyez* Myles.

MYLES, *Mylæ*, Μύλαι, (*a*) place forte de Grece dans la Thessalie. Persée marcha contre cette place, l'an 171 avant Jesus-Christ. Les habitans, fiers des fortifications qui rendoient leur ville imprenable, non contens de leur fermer leurs portes, eurent même l'insolence de l'insulter lui & les siens par des railleries très-piquantes. Si cette injure rendit le Roi plus ardent à battre leurs murailles, le désespoir d'en obtenir le pardon leur inspira aussi plus de courage pour se bien défendre. C'est pourquoi, pendant trois jours, la ville fut attaquée avec la même chaleur & la même animosité. Les Macédoniens trouvoient dans leur multitude le moyen aisé de monter à l'assaut les uns après les autres, sans se fatiguer beaucoup, au lieu que les mêmes assiégés, étant obligés de défendre leurs murailles jour & nuit, étoient accablés non-seulement par les blessures qu'ils recevoient, mais encore par les travaux & les insomnies qu'ils soutenoient sans relâche. Le quatrieme jour, voyant qu'on escaladoit la muraille de tous côtés, & qu'on battoit les portes avec plus de vigueur qu'on n'avoit encore fait, ils accoururent tous ensemble pour les défendre, & firent sur les ennemis une sortie à laquelle ils ne s'attendoient point. Mais, comme ils apportoient à cette action plus de fougue & de témérité que de courage & de force, il fut aisé à une multitude de gens bien reposés, de repousser une poignée de désespérés qui étoient accablés de lassitude; ensorte que tournant le dos, & sortant de la ville par la porte opposée, ils l'abandonnerent à la discrétion des ennemis, qui la pillerent dans le moment, & vendirent comme esclaves ceux des habitans qui avoient échappé au carnage. Ensuite, on rasa ou on brûla la plus grande partie des maisons.

(*a*) Tit. Liv. L. XLII. c. 54.

MYLES, *Mylæ*, Μύλαι, (*a*) ville de Sicile, ſituée ſur le bord de la mer, au-deſſous du Promontoire de Pélore, dont elle étoit éloignée de vingt-cinq mille pas, ſelon Strabon. Le Périple de Scylax dit que Myles eſt une ville Grecque, avec un port.

L'an 394 avant Jeſus-Chriſt, les habitans de Rhege étant en guerre avec Denys l'ancien, prirent ſous leur protection tous ceux que ce Prince avoit chaſſés. Enſuite, accordant la ville de Myles pour habitation aux exilés de Naxe & de Catane, & aſſemblant une armée, ils lui donnerent pour commandant Héloris, qui eut ordre d'aller aſſiéger Meſſine. Celui-ci ayant commencé par la citadelle, les citoyens ſoutenus des ſoudoyés de Denys allerent à ſa rencontre. Ils demeurerent vainqueurs dans le combat qui fut donné, & firent perdre à ceux de Rhege plus de cinq cens hommes; de-là marchant vers Myles, ils enleverent cette place, & renvoyerent ſur leur ſerment les Naxiens qui l'occupoient. Elle ſe rendit à Agathocle par compoſition, l'an 315 avant Jeſus-Chriſt.

Velleius Paterculus & Suétone nous apprennent qu'Agrippa remporta une victoire ſur Pompée, auprès de Myles. Silius Italicus eſt le ſeul qui écrive Myle au ſingulier.

Cette ville a été Épiſcopale. Joannès, ſon Évêque, ſouſcrivit au Concile, tenu à Rome en 680. C'eſt aujourd'hui Milazzo.

MYLETIDES, *Myletidæ*, Μυλητίδαι, (*b*) nom que Thucydide donne à une faction des Syracuſains.

MYLIADE, *Myliade*. *Voyez* Milyade.

MYLITTA, *Mylitta*, (*c*) Μύλιττα, nom que les Aſſyriens donnoient à Vénus Uranie ou Céleſte. *Voyez* Mithras.

MYLLES, *Myllæ*, Μύλλαι, ville de Sicile, ſelon Plutarque. D'autres écrivent Myles. *Voyez* Myles.

MYMA, *Myma*, (*d*) ſorte de ragoût des Anciens. C'étoit une eſpece de hachis qui ſe faiſoit de chair de poule, ou de toute autre chair; on y mettoit auſſi les entrailles, qu'on hachoit juſqu'à ce que le tout ſe mettoit en pâte; on y mêloit du vinaigre avec du ſang, du fromage à demi-cuit, du perſil, du cumin, du thym, de la coriandre, & d'autres herbes ou ſemences odoriférantes, de l'oignon cuit ſous la cendre, des pavots, des raiſins ſecs, du miel, & des grains de grenade.

MYNDE, (*e*) *Myndos*, *Myn-*

(*a*) Thucyd. pag. 234. Strab. p. 266. Vell. Paterc. L. II. c. 79. Plin. Tom. I. p. 118, 163. Diod. Sicul. p. 443, 706.
(*b*) Thucyd. p. 414.
(*c*) Herod. L. I. c. 131.
(*d*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 119.
(*e*) Plin. T. I. p. 276. Strab. p. 611, 658. Pomp. Mel. p. 76. Q. Curt. L. III. c. 7 Tit. Liv. L. XXXIII. c. 20. L. XXXVII. c. 16. Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. II. c. 9.

dus, Μύνδος, ville de l'Asie mineure, dans la Carie, étoit située sur le bord de la mer Égée. Elle avoit un port dont parle Strabon. Cette ville fut fondée par une colonie des Trœzéniens, au rapport de Pausanias. Elle étoit vis-à-vis d'Halicarnasse, à l'entrée d'une presqu'isle, dont l'isthme commençoit à l'une des deux villes & se terminoit à l'autre.

Alexandre le Grand, se flattant de prendre Mynde par intelligence, y alla de nuit avec une partie de ses troupes. Mais, comme il vit que personne ne favorisoit son dessein, & qu'on ne répondoit pas à l'espérance qu'on lui avoit fait concevoir, il fit approcher des soldats pesamment armés, & leur commanda de miner le mur; car, ils n'avoient apporté ni échelles, ni machines, parce qu'ils n'étoient pas venus dans l'intention de faire un siege. Ils firent tomber une tour, mais ils ne se firent point de passage par où ils pussent entrer dans la ville. Cette tour étoit tombée de telle sorte, qu'elle défendoit encore par ses ruines cette partie de la muraille qu'elle couvroit étant debout. D'ailleurs, les habitans se défendirent avec beaucoup de courage & furent en même-tems secourus par ceux d'Halicarnasse, que Memnon y avoit envoyés par mer, ayant sçu le péril où cette ville étoit réduite. Ainsi, l'entreprise des Macédoniens n'eut point de succès pour lors. Mais, les Myndiens furent cependant obligés dans la suite de recevoir la loi du vainqueur de l'Asie.

Quoique les Auteurs anciens disent Mynde, on trouve cependant Minde dans Pomponius Méla. Leun Clavius soutient que le nom Moderne de cette ville est Mentese.

MYNDE, *Myndos*, *Myndus*, Μύνδος, (*a*) autre ville de l'Asie mineure, aussi dans la Carie. Étienne de Byzance distingue cette ville de la précédente par l'épithete de παλαιὰ, c'est-à-dire, l'ancienne. Pline semble aussi distinguer deux villes, en disant : *Inde Myndos, & ubi fuit Palæmyndus;* ce qui signifie: » Ensuite Mynde, & le lieu » où a été Palémynde, » ou l'ancienne Mynde. Il y a seulement à remarquer dans cette expression, que l'ancienne Mynde ne subsistoit plus du tems de Pline. Ce n'étoit plus alors apparemment qu'un village; & c'est peut-être celui que Strabon nomme Myndya.

La ville de Mynde fut Épiscopale. Parmi les Souscripteurs du Concile de Chalcédoine, on trouve celle d'*Alphius Myndi Cariæ Episcopus*. Il y en a qui prétendent que c'est aujourd'hui Saint-Pietro.

MYNDIENS, *Myndii*, Μύνδιοι, les habitans de Mynde. *Voyez* Mynde.

MYNÈS, *Mynes*, Μύνης;

(*a*) Strab. p. 658. Plin. T. 1. p. 276.

(a) Prince qui fut tué par Achille, au rapport d'Homere. Il étoit roi de Lyrneſſus, & avoit épouſé Briſéis, qui fut enlevée par Achille.

MYODE. *Voyez* Myiode.

MYOMANTIE, *Myomantia*, (b) eſpece de divination, ou maniere de prédire les évenemens futurs par le moyen d'une ſouris.

Quelques Auteurs regardent la Myomantie, comme une des plus anciennes manieres de deviner, & croyent que c'eſt pour cela qu'Iſaïe compte la ſouris parmi les abominations des idolâtres. Mais, outre qu'il n'eſt pas certain que le mot *Hébreu*, employé par le Prophete, ſignifie une ſouris, il eſt évident que le Prophete ne parle point en cet endroit de deviner par le moyen de cet animal, mais de l'abomination que commettoient contre la loi de Moïſe, ceux qui mangeoient des ſouris. *Et abominationem & murem*, porte la vulgate.

Les ſouris ou les rats entroient pourtant pour quelque choſe dans le ſyſtême général de la divination parmi les Romains, & l'on tiroit des préſages malheureux, ou de leur cri, ou de leur voracité. Élien raconte que le cri aigu d'une ſouris ſuffit à Fabius Maximus pour qu'il ſe démît de la Dictature; & ſelon Varron, Caſſius Flaminius quitta la charge de Général de la cavalerie ſur un pareil préſage. Plutarque, dans la vie de M. Marcellus, dit qu'on augura mal de la derniere campagne de ce Conſul, parce que des rats avoient rongé l'or du temple de Jupiter.

Le mot *Myomantie* eſt formé du Grec μῦς, *mus*, un rat, une ſouris, & de μαντεία, *divinatio*, divination.

MYONÉENS, *Myonenſes*, Μυονέες. *Voyez* Myonneſe.

MYONÈSE, *Myoneſus*, Μυόνησος. *Voyez* Myonnèſe.

MYONNÈSE, *Myonneſus*, Μυόννησος, (c) ville de l'Aſie mineure, dans l'Ionie, ſelon quelques-uns. Strabon en fait une preſqu'iſle qu'il met entre Téos & Lébede; ou plutôt il dit que Myonnèſe eſt dans un lieu élevé, qui forme une preſqu'iſle. Thucydide attribue Myonnèſe aux Teiens.

» Myonnèſe, dit Tite-Live, » eſt un Promontoire, ſitué en- » tre Téos & Lébede; c'eſt en » même-tems une colline aſſez » large par le bas, mais termi- » née en pointe vers le haut, » en forme de pain de ſucre. » Du côté du continent, ce » terrre n'a qu'une avenue ex- » trêmement étroite. Du côté » de la mer, il eſt bordé de ro- » chers minés par les flots, & » qui, en quelques endroits, » ſont plus élevés que les mâts » des vaiſſeaux qui ſont dans » cette rade. »

(a) Homer. Iliad. L. II. v. 199. L. XIX. v. 296.

(b) Iſaï. c. 66. v. 17.

(c) Strab. pag. 643. Thucyd. p. 190. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 13, 27.

MYONNÈSE, *Myonneſus*, Μυόννησος, (*a*) petite iſle de Grece, dans la Theſſalie, ſelon Strabon. Ce Géographe la met près de Lariſſe.

MYONTE, *Myus*, Μυοῦς, (*b*) une des douze villes de l'Ionie, ſelon Strabon, étoit ſituée ſur les bords du Méandre. Cet Auteur attribue la fondation de cette ville à Cydrélus, fils naturel de Codrus; Pauſanias le nomme Cyarete. Mais, à parler ſelon l'exacte vérité, ce Prince ne bâtit point Myonte; il y établit ſeulement la colonie des Ioniens dont il étoit le conducteur.

Cette ville eſt une de celles dont le roi Artaxerxe fit préſent à Thémiſtocle. Telle étoit, pour le remarquer en paſſant, la coutume des anciens Rois d'Orient. Au lieu de penſions, ils donnoient des villes & des provinces qui devoient tout fournir pour l'entretien de ceux qui en étoient gratifiés. Toute l'Égypte fut donnée à une Reine pour ſes habits. Les tributs même, que les Rois exigeoient des villes & des provinces, avoient chacun leur deſtination particuliere. Une telle Province payoit tant pour le vin, une autre tant pour la viande, celle-là tant pour les menus plaiſirs, & celle-ci tant pour la garderobe. Dans le premier Alcibiade de Platon, on voit que la plupart des Provinces étoient deſtinées à fournir la garderobe de la Reine; l'une étoit pour ſa ceinture, l'autre pour ſon voile, l'autre pour d'autres habits, & chacune de ces Provinces portoit le nom des parures qu'elle fourniſſoit. Artaxerxe donna à Thémiſtocle Magnéſie pour ſon pain, car elle étoit dans le terroir de l'Aſie le plus fertile en froment, ſur le fleuve Méandre. Thucydide marque que Thémiſtocle en tiroit cinquante talens, c'eſt-à-dire, cinquante mille écus. Lampſaque étoit pour le vin, car c'étoit le plus beau vignoble de l'Aſie; & Myonte pour la viande, dont elle étoit très-bien fournie; elle abondoit ſurtout en poiſſon, à cauſe du voiſinage de la mer.

Strabon dit que les habitans de Myonte ayant abandonné leur ville, elle fut réunie à celle de Milet qui étoit voiſine. Pauſanias nous apprend pourquoi cette ville avoit été abandonnée. Il y avoit, dit-il, un petit golfe dans le voiſinage. Le Méandre qui paſſoit auprès, à force d'élargir ſon lit & de ſe répandre, jetta tant de limon dans ce golfe, que l'eau ne communiquant plus avec la mer & venant à croupir, forma un marais dont les exhalaiſons engendrerent une ſi grande quantité de couſins & de moucherons, qu'il fallut déſerter. Les gens du païs ſe retirerent à Milet, emportant avec

(*a*) Strab. p. 435.

(*b*) Strab. pag. 632. *& ſeq.* Cornel. Nep. in Themiſt. c. 10. Plut. Tom. I. pag. 127. Pauſ pag. 400. Plin. Tom. I. pag. 278. Vell. Paterc. L. I. c. 4. Herod. L. I. c. 142. Thucy. p. 91.

eux tous leurs effets & jusqu'aux statues de leurs Dieux. Aussi, ajoute Pausanias, n'ai-je rien vu de beau à Myonte qu'un temple de Bacchus qui étoit de marbre blanc.

MYOPARONS, *Myoparones*, Μυοπάρωνες, (*a*) sorte de vaisseaux. Les vaisseaux qu'Appien nomme Phaseles, sont appellés par Plutarque Myoparons. Ce dernier dit qu'Octavie obtint de son mari Marc-Antoine la permission de donner à Octavien son frere, vingt Myoparons, au-delà de ce dont ils étoient convenus ensemble. Ces Myoparons étoient de petits bâtimens, comme Scheffer le prouve par beaucoup de passages de différens Auteurs. Cicéron les appelle des vaisseaux de Pirates, *piraticos Myoparones*.

Les Myoparons avoient des éperons armés, comme il est prouvé par un passage de Valere Maxime, qui met les Myoparons parmi les vaisseaux de combat. Florus, parlant de la guerre contre les Pirates, dit que Publius Servilius fut envoyé contr'eux; & que quoique avec sa flotte composée de grands vaisseaux, il mît facilement le désordre dans ces Myoparons, légers & propres pour la fuite, il ne laissa pas d'acheter chérement la victoire. Il y avoit ordinairement dans les grandes flottes bon nombre de ces bâtimens légers, de toute espeçe, dont on se servoit pour aller à la découverte, pour certaines petites expéditions qui demandoient beaucoup de diligence, & pour annoncer aussi l'arrivée de la flotte.

Le mot *Myoparons* est composé, selon les étymologistes, de *Myus*, ou *Myonte*, & de *Paros*, deux villes où ils étoient fabriqués. On les appelloit aussi κέρκουροι, *Cercuri*, de l'isle de Corcyre où on les construisoit. On en bâtissoit pareillement à Rhodes, & toutes les fois qu'il est question de course rapide, les Historiens employent les noms de μυοπάρωνες, τριήρεις, δίκροτοι, &c. qui répondent à l'idée que nous avons de nos brigantins, dont l'étymologie se découvre par le nom seul.

MYPSÉENS, *Mypsæi*, (*b*) Μυψαῖοι, peuple de Thrace, selon Hérodote. Ce peuple se rendit à Darius, sans oser en venir aux mains; & quelques nations du voisinage firent la même chose.

MYRANDRUS. *Voyez* Myriandrus.

MYRCINIENS, *Myrcinii*, Μυρκινίοι, les habitans de Myrcinus. *Voyez* Myrcinus.

MYRCINUS, *Myrcinus*, Μύρκινος (*c*) ville de Thrace, située sur les bords du fleuve Strymon. Appien, qui la nomme Murcinus, la place dans le

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. IV pag. 216, 218. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. pag. 76.

(*b*) Herod. L. IV. c. 93.

(*c*) Appian. pag. 610. Thucyd. pag. 324, 347, 351. Tzetz. Chil. 3. Hist. 96. Herod. L. V. c. 23, 24. Strab. p. 331.

voiſinage de Philippes. Thucydide la qualifie *Edonenſis* ; & Tzetzès dit qu'on la nommoit anciennement *Hedonus*.

Hiſtiée, ayant obtenu de Darius cette ville pour récompenſe de ce qu'il lui avoit gardé le pont du Danube, ſe mit à l'environner de murailles. Mais, Mégabaze, informé de cette entrepriſe, en parla au Roi, & lui en fit enviſager toutes les ſuites. Darius, pour empêcher Hiſtiée de continuer ce qu'il avoit commencé, le manda auprès de lui, & l'y fit reſter, ſous prétexte que ſes avis & ſes conſeils pouvoient lui être de la plus grande utilité.

MYRE, *Myra*, Μύρα, (*a*) ville de l'Aſie mineure, dans la Lycie. Elle étoit ſituée, ſelon Strabon, à vingt ſtades au-deſſus de la mer, ſur une haute colline. Artémidore compte Myre au nombre des ſix principales villes qu'il met dans la Lycie.

Ce fut à Myre que ſaint Paul s'embarqua pour aller à Rome ſur un vaiſſeau d'Alexandrie. Le texte Latin des actes des Apôtres porte *Lyſtram*, au lieu de *Myram*, qui eſt dans le Grec, mais c'eſt une faute ; car, Lyſtre étoit dans la Lycaonie, & non pas dans la Lycie. De plus, Lyſtre n'étoit point une ville maritime. Étienne de Byzance nomme cette ville Myron.

Elle a été Épiſcopale. Hérennianus, un de ſes Évêques, aſſiſta au concile d'Éphèſe l'an 431 ; Nicolaüs, à celui de Conſtantinople l'an 870 ; & Petrus ſouſcrivit à la lettre adreſſée à l'empereur Léon.

On l'appelle aujourd'hui Strumita, à ce que dit l'itinéraire de Strunica, que cite Ortelius.

MYRIANDRUS, *Myriandrus*, Μυριάνδρος. (*b*) ville d'Aſie, dans la Syrie, ſur le golfe Iſſique, ſelon Strabon. Xénophon dit qu'elle fut bâtie par les Phéniciens. Ptolémée & Arrien parlent de cette ville ; mais, les interpretes du premier écrivent Myrandrus pour Myriandrus.

MYRICÆUS, MYRICINUS, MYRINUS, *Myricæus*, *Myricinus*, *Myrinus*, ſurnom d'Apollon.

MYRINE, *Myrina*, Μύρινα, (*c*) ville de l'Aſie mineure dans l'Éolide, étoit ſituée au-deſſous de Cyme, ſelon les cartes de M. d'Anville. Strabon dit qu'elle avoit un port, ou qu'elle étoit du moins propre à en avoir un. Il donne aux Myrinéens une petite ville qu'il nomme Grynium, & un temple d'Apollon où étoit un ancien Oracle. Velleius Paterculus attribue la fondation de Myrine aux Éoliens.

Nous liſons, dans Pline, que cette ville prenoit le nom de

(*a*) Strab. p. 665, 666. Plin. Tom. II. pag. 574. Actu. Apoſt. c. 27. v. 5.

(*b*) Strab. pag. 676. Xenoph. pag. 253. Ptolem. L. V. c. 15.

(*c*) Strab. pag. 622. Plin. Tom. I. p. 280. Pomp. Mel. p. 80. Ptolem. L. V. c. 2. Vell. Parerc. L. I. c. 4. Xenoph. pag. 481. Herod. L. I. c. 149.

Sébaſtopolis,

Sébaſtopolis, & Pomponius Méla qui la qualifie premiere ville de l'Éolide, ajoute qu'elle fut bâtie par Myrinus, d'où elle prit le nom de Myrine. On la nomme préſentement Martiani, ſelon Leunclavius; mais, ſelon Mottet, c'eſt Giercona, ou Gircona.

Il y a une Médaille des Myrinéens, Μυρινάιων, avec cette inſcription: ΑΥΤ. Κ. Τ. ΑΙΛ. ΑΔΡ. ΑΝΤΩΝΙΝΟC. *Imp. Cæſar Titus Ælius Adrianus Antoninus.* Capite Laureato. ƆC. ΕΠΙ ΜΗΤΡΟΔΩ ΜΥΡΙΝΑΙΩΝ. *Sub Metrodoro*, Archonte, Nummus *Myrinæorum.* Au-deſſous on lit ΔΑΜΝΕΥC. Ce qui, ſelon quelques-uns, ſignifie Δῆμος ἀνέθηκε Μυρινάιων Νεοκόρων ΕΥCεβῶν. *Populus Myrinæorum, cùm eſſent Neocori, Pio poſuit, id eſt, Antonino ſtatuam ipſius equeſtrem quæ eſt in area nummi picta, Antonini capite galeato.*

MYRINE, *Myrina*, Μυρίνα, (*a*) ville de l'iſle de Lemnos, ſelon Pline & Ptolémée. Belon lui donne le nom de Lemnos.

Les habitans de cette ville, au rapport d'Hérodote, ayant refuſé de ſe ſoumettre aux Athéniens, Miltiade prit le parti de les aſſiéger. Les Myrinéens ſe défendirent courageuſement pendant un aſſez long-tems. Mais enfin, contraints de céder à la force, ils ſe rendirent aux Athéniens.

Myrine, *Myrina*, Μυρίνα, (*b*) ville de l'Aſie mineure, dans la Troade. Strabon dit que cette ville tiroit ſon nom d'une Amazone, appellée Myrine. Tzetzès fait auſſi mention de cette ville. *Voyez* ci-après l'article de l'amazone Myrine.

MYRINE, *Myrina*, Μυρίνα, (*c*) ville de l'iſle de Crete. Pline la met dans les terres; mais, le P. Hardouin croit qu'il faut lire *Mycenæ* pour *Myrina.* Il fonde ſon opinion, 1°. ſur le ſilence des anciens Écrivains qui ne parlent point de Myrine; 2°. ſur un paſſage de Velleius Paterculus, qui dit que le roi Agammemnon, ayant été jetté par la tempête dans l'iſle de Crete, y fonda trois villes, Mycenes, Tégée, & Pergame.

On prétend qu'il y a eu dans la Thrace une ville du nom de Myrine, ou, comme écrivent d'autres, Myrrhine.

MYRINE, *Myrina*, Μυρίνα, (*d*) ville que Tite-Live met au nombre de celles, que le roi Philippe fut obligé de laiſſer en liberté par un traité conclu avec les Romains l'an 196 avant Jeſus-Chriſt. Ce doit être une des villes de ce nom dont il eſt parlé ci-deſſus; mais, Tite-Live n'en dit pas aſſez pour déterminer quelle eſt celle qu'on doit entendre.

MYRINE, *Myrina*, Μυρίνα, (*e*) reine des Amazones. Cette

(*a*) Plin. Tom. I. p. 214. Ptolem. L. III. c. 13. Herod. L. VI. c. 140.
(*b*) Strab. p. 573.
(*c*) Plin. T. I. p. 209.
(*d*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 30.
(*e*) Diod. Sicul. pag. 130. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 53, 54.

Princeſſe, ayant mis ſur pied une puiſſante armée, marcha contre les Gorgones, qui, de leur côté, s'avancerent avec une égale intrépidité. Les deux nations en vinrent aux mains, & décideront leurs querelles par une bataille rangée. Le carnage fut affreux. Mais enfin, les Amazones eurent l'avantage, tuerent un grand nombre de leurs ennemis, & en firent priſonnieres plus de trois mille. Le reſte des Gorgones ſe ſauva dans les bois. Myrine y fit mettre le feu, réſolue de détruire la nation entiere. Mais, le vent n'ayant pas ſecondé ſon deſſein, elle fut obligée de ſe retirer ſur les frontieres de ſes États. Cependant, les Amazones, enivrées de leur victoire, ſe livrerent à la joie; & comme pendant la nuit elles faiſoient la garde fort négligemment, les trois mille captives profitant de la ſécurité où étoit le camp, ſe jetterent ſur les épées de ces femmes imprudentes, qui s'imaginoient avoir pleinement vaincu, & en maſſacrerent un grand nombre. Mais, les Amazones s'étant ralliées, & ayant environné les Gorgones de toutes parts, celles-ci ſe battirent en perſonnes qui n'avoient plus de reſſources, & ſe firent toutes tailler en pieces. Myrine fit dreſſer trois bûchers, pour brûler les corps de celles de ſes compagnes qui avoient péri dans cette occaſion, & leur éleva trois monumens, dont on voyoit encore quelques débris du tems de Diodore de Sicile, & qu'on appelloit encore *les tombeaux des Amazones.*

Myrine, après avoir ravagé une grande partie de l'Afrique, entra dans l'Égypte où elle lia amitié avec Orus, fils d'Iſis qui gouvernoit alors ce Royaume. De-là elle alla attaquer les Arabes, & elle en extermina un très grand nombre. Enſuite, elle ſoumit à ſon Empire toute la Syrie; les Ciliciens lui offrirent des préſens & lui promirent d'exécuter ſes ordres. Myrine leur laiſſa la liberté, parce qu'ils étoient venus ſe rendre d'eux-mêmes. C'eſt pour cela qu'on les appella depuis Éleuthéro-Ciliciens. Ayant dompté enſuite les peuples qui habitoient auprès du mont Taurus, & qui ſont recommandables par leur force & par leur courage, elle entra dans la grande Phrygie; & ayant parcouru avec ſon armée pluſieurs contrées maritimes, elle termina enfin cette expédition au bord du Caïcus. Elle choiſit enſuite dans les païs qu'elle avoit conquis, les lieux les plus propres pour des villes, & elle y en fit bâtir de très-grandes. Elle donna ſon nom à la principale, & voulut que les autres fuſſent appellées du nom des premieres femmes de ſon armée, comme les villes de Cyme, de Pitane & de Priene, qui étoient ſituées ſur le bord de la mer; mais, elle en fit bâtir pluſieurs autres dans la terre ferme. Elle ſoumit auſſi quelques iſles & entr'autres celle de Lesbos, où elle bâtit la ville

qu'on appella Mitylene du nom de ſa ſœur, qui commandoit une partie de ſon armée. Pendant qu'elle alloit à d'autres iſles, ſon vaiſſeau fut battu de la tempête. Ayant fait un vœu à la mere des Dieux, elle fut jettée dans une iſle déſerte qu'elle conſacra à la Déeſſe, ſuivant l'avertiſſement qu'elle en avoit eu en ſonge; elle lui dreſſa des autels & lui inſtitua des ſacrifices. Elle donna enſuite à cette iſle le nom de Samothrace, qui dans ſa langue maternelle ſignifioit iſle ſacrée. Il y a pourtant des Hiſtoriens qui prétendent que cette iſle s'appelloit d'abord Samos, & que depuis elle fut appellée Samothrace par les Thraces qui l'habiterent.

Environ ce tems-là, un certain Mopſus, né en Thrace, fut banni de ſon païs par Lycurgue qui en étoit Roi; & s'étant fait ſuivre par un aſſez grand parti, il ſe jetta dans le païs des Amazones. Sipyle, Scythe de nation, banni de même de ſa patrie, ſe joignit à Mopſus dans cette guerre. Leurs troupes réunies remporterent la victoire. La reine Myrine & la plupart de ſes compagnes furent tuées ſur le champ de bataille.

MYRINÉENS, *Myrinæi*, les habitans des villes du nom de Myrine. *Voyez* Myrine.

MYRINNE, *Myrinne*, Μυρίννη. *Voyez* Batiée.

MYRIONYME, ſurnom d'Iſis. (*a*) Pluſieurs l'appelloient Myrionyme, parce que ſe tournant en toute ſorte de formes, & étant ſuſceptible de toute eſpece d'idées, on pouvoit l'appeller d'une infinité de noms. C'eſt apparemment pour cela qu'on la voit peinte en tant de manieres, ſelon les différentes fonctions qu'on lui attribuoit.

MYRIOS, *Myrios*, Μύριος, (*b*) lac d'Égypte, ſelon Hérodote. Le mot *Myrios* eſt au génitif; il faudroit lire Myris pour le nominatif. Mais, Myris n'eſt pas plus connu que Myrios. Il y a apparence que ce mot ſe ſera gliſſé pour celui de Mœris. *Voyez* Mœris.

MYRIS, *Myris*, Μύρις, le même que Mœris. *Voyez* Mœris.

MYRMÉCIDE, *Myrmecides*, (*c*) fameux ſculpteur, dont les ouvrages étoient fort conſidérés, travaillant très-délicatement en petit, fit un chariot qu'une mouche couvroit de ſes aîles. Il fit auſſi un vaiſſeau qu'une abeille couvroit également de ſes aîles.

MYRMEX, *Myrmex*, (*d*) Μύρμηξ, nom d'un lieu, qu'Hérodote place entre Magnéſie & l'iſle de Sciathos.

MYRMEX, *Myrmex*, nom que quelques-uns donnent à la femme d'Épiméthée.

MYRMIDON, (*e*) *Myrmi-*

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IV. pag. 7.
(*b*) Herod. L. II. c. 4.
(*c*) Plin. Tom. I. p. 386, 387. T. II. pag. 731.
(*d*) Herod. L. VII c. 183.
(*e*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 93.

don, Prince, qui, ſelon quelques-uns, donna ſon nom aux peuples des environs du fleuve Pénée, qu'Achéus ſon oncle avoit nommés Achéens. Il épouſa Piſidie, de laquelle il eut un fils nommé Actor, qui lui ſuccéda.

MYRMIDONS, *Myrmidones*, Μυρμιδόνες, nom qui fut donné aux habitans de l'iſle d'Égine. *Voyez* Égine & Éacus.

MYRMILLONS, *Myrmillones*, (*a*) ſorte de Gladiateurs à Rome, appellés auſſi Murmullions.

Turnebe fait venir ce mot de Myrmidons; d'autres croyent que ce nom vient du Grec μύρμυρος, qui ſignifie un poiſſon de mer, tacheté de pluſieurs couleurs, dont Ovide fait mention dans ſes Halieutiques, & que ces Gladiateurs furent ainſi nommés, parce qu'ils portoient la figure de ce poiſſon ſur leur caſque. Ils étoient outre cela armés d'un bouclier & d'une épée. Les Myrmillons combattoient ordinairement contre une autre eſpece de Gladiateurs appellés Rétiaires, du mot *rete*, filet de pêcheur, dans lequel ils tâchoient d'embarraſſer la tête de leurs adverſaires. On appelloit encore les Myrmillons Gaulois, ſoit que les premiers fuſſent venus des Gaules, ſoit qu'ils fuſſent armés à la Gauloiſe. Auſſi le Rétiaires, en combattant contr'eux, avoient-ils coutume de chanter: *Quid me fugis, Galle, non te peto, piſcem peto.* » Pourquoi me fuis-» tu, Gaulois, ce n'eſt point » à toi, mais à ton poiſſon que » j'en veux. » Ce qui confirme la ſeconde étymologie que nous avons rapportée. Selon Suétone, Domitien ſupprima cette eſpece de Gladiateurs.

MYRO, *Myro*, Μυρὼ, (*b*) né à Byzance, fut femme d'Andromaque, Grammairien, & mere d'Homere, Poëte tragique. Elle compoſa des vers élégiaques. Elle eſt fort louée par Athénée, & floriſſoit du tems de Ptolémée Philadelphe, vers la CXXX Olympiade, l'an 260 avant Jeſus-Chriſt.

MYRO, *Myro*, Μυρὼ, (*c*) femme Rhodienne, Philoſophe, écrivit ſur les fables, & autres matieres.

MYROCLÈS, *Myrocles*, (*d*) Μυρόκλης, fameux orateur d'Athenes. Il étoit l'un des huit, ou ſelon d'autres, des dix orateurs qu'Alexandre envoya un jour demander aux Athéniens lui livraſſent.

MYRON, *Myron*. *Voyez* Myre.

MYRON, *Myron*, fleuve de l'Aſie mineure, dans la Lycie, près de la ville du même nom.

MYRON, *Myron*, Μύρων, (*e*) Athénien, du bourg de Phlyée, ſe porta pour accu-

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 264.
(*b*) Suid Tom. II. p. 195, 196. Athen. pag. 490. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. p. 381.
(*c*) Suid. T. II. p. 196.
(*d*) Plut. T. I. p. 852, 856.
(*e*) Plut. T. I. p. 84.

fateur de ceux qui étoient entrés dans la conjuration de Cylon.

MYRON, *Myron*, Μύρων, (*a*) un des Lieutenans du roi Mithridate. *Voyez* Ménémaque.

MYRON, *Myron*, Μύρων, (*b*) fameux Sculpteur, prit les leçons d'Agélade. Il étoit Athénien, ou du moins paſſoit pour tel, parce que les habitans d'Éleutheres, lieu de ſa naiſſance, s'étoient réfugiés à Athenes, & en étoient regardés comme citoyens. Il vivoit dans la 134^e^. Olympiade. Ses ouvrages le rendirent fort célebre, une vache ſur-tout qu'il repréſenta en cuivre, & qui a donné lieu à beaucoup de belles épigrammes Grecques, rapportées dans le quatrieme livre de l'Anthologie, & dont quelques-unes ont été imitées en notre langue par Ronſard & par la Demoiſelle de Gournai.

Voici le jugement que Cicéron porte de Myron : *Quis non intelligit Canachi ſigna rigidiora eſſe, quàm ut imitentur veritatem; Calamidis dura illa quidem, ſed tamen molliora quàm Canachi, nondum Myronis ſatis ad veritatem adducta, jam tamen quæ non dubites pulchra dicere, pulchriora enim Polycleti, & jam planè perfecta.*

MYRON, *Myron*, Μύρων, (*c*) auteur Grec, natif de Priene. On ne ſçait pas en quel tems il a vécu.

» Rhianus de Bene, ou Benne, dit Pauſanias, & Myron » de Priene nous ont donné » une hiſtoire de la guerre Meſ» ſéniaque, le premier en vers, » le ſecond en proſe; mais, ni l'un » ni l'autre ne ſe ſont attachés à la » ſuite des évenemens, ni n'ont » prétendu faire une hiſtoire » complete; chacun d'eux a » ſeulement choiſi le morceau » qui lui plaiſoit davantage. » Ainſi, Myron a commencé » ſon hiſtoire à la priſe d'Amphée, & y a compris tout » ce qui s'eſt paſſé depuis cette » fatale époque, juſqu'à la mort » d'Ariſtodeme. Rhianus au » contraire ne dit pas un mot » de la premiere guerre, & ne » rapporte même qu'une partie » de ce qui eſt arrivé depuis » que les Meſſéniens eurent » quitté l'alliance; mais, il » nous apprend les ſuites du » combat qui fut donné auprès » de la grande foſſe. Quant à » ce grand homme, Ariſtomene, pour l'amour de qui » j'ai fait cette digreſſion, » parce que c'eſt le premier » qui a illuſtré le nom Meſſénien, Myron en parle ſeulement comme en paſſant dans » ſon ouvrage, pendant que » Rhianus le célebre dans ſon » Poëme comme Homere fait » Achille dans le ſien. Ces deux

(*a*) Plut. T. I. p. 502.

(*b*) Lucian. Tom. I. p. 6, 547. Pauſ. pag. 41, 140, 345. *& ſeq.* Plin. Tom. II. pag. 640. *& ſeq.* Cicer. de Orator. I. III. c. 15. Brut. c. 34, 35. Roll. Hiſt. Ancien. T. V. p. 608.

(*c*) Pauſ. p. 226, 227.

» Écrivains conviennent donc » ſi peu enſemble, que je ſuis » obligé, non de les abandonner tous deux, mais de rejetter l'autorité de l'un ou de » l'autre. Or, il me paroît que » Rhianus a du moins mieux » connu le tems auquel Ariſtomene a vécu, car pour » Myron, il ne s'eſt pas toujours mis en peine de dire » des choſes vraiſemblables, » ni de s'accorder avec lui-même, comme on en peut juger par ſes autres écrits, mais » ſur-tout par ſon hiſtoire de » la guerre de Meſſene. »

MYRON, *Myron*, Μύρον, (*a*) terme qui ſignifie en général un parfum ou une huile pour ſe parfumer. *Unxit ſe Myro optimo*, lit-on dans Judith. Les Grecs nomment Myron le Saint Chrême.

MYRONIDE, *Myronides*, Μυρωνίδης, (*b*) Athénien célebre par ſon courage, étoit fils de Callias. L'an 458 avant Jeſus-Chriſt, les Corinthiens ayant envoyé une armée contre Mégare, les Athéniens fournirent à cette ville, pour ſe défendre un corps de troupes à la tête deſquelles étoit Myronide. On en vint bientôt à un combat qui fut long, & où les deux partis ayant donné autant de preuves de valeur l'un que l'autre, la victoire demeura enfin aux Athéniens, qui mirent par terre un grand nombre de leurs adverſaires. Peu de jours après, les Athéniens donnerent dans la Cimolie une bataille ſemblable contre les mêmes ennemis, & qui eut le même ſuccès.

L'année ſuivante, les Thébains avilis dans la Grece, à cauſe de l'alliance où ils étoient entrés avec Xerxès, cherchoient toute ſorte de moyens pour ſe rétablir dans l'honneur & dans le crédit de leurs ancêtres. C'eſt pourquoi, ſe voyant mépriſés des habitans de la Béotie, qui ne vouloient plus reconnoître Thebes pour leur capitale, ils prierent les Lacédémoniens de les aider à recouvrer leurs droits & leur juriſdiction. Ils s'engageoient en récompenſe à faire la guerre aux Athéniens en leur propre nom, de ſorte que les Spartiates ne ſeroient plus obligés d'envoyer aucunes troupes de terre hors du Péléponnèſe. Les Lacédémoniens jugerent cette proportion convenable; & ils crurent qu'en rendant la ville de Thebes puiſſante, ils donneroient à Athenes une rivale & une barriere. Ainſi, ayant alors à Tanagre une groſſe armée toute prête, ils l'employerent à étendre les dépendances de Thebes, & à ſoumettre à cette ville toutes celles de la Béotie. Les Athéniens, qui voulurent s'oppoſer à cet aggrandiſſement, leverent pour cette expédition un aſſez grand nombre de nouveaux ſol-

(*a*) Judith. c. 10. v. 3.

(*b*) Diod. Sicul. p. 283. & *ſeq.* Plut. T. I. p. 325, 331.

dats, auxquels ils donnerent pour capitaine Myronide. Celui-ci, ayant fait aſſembler les plus remarquables d'entr'eux, leur fixa le jour auquel il devoit partir de la ville à la tête de ſa troupe; ce jour arriva avant que tous ceux qui devoient le ſuivre, ſe fuſſent rendus à Athenes. Mais, lui n'emmenant que les ſoldats qui s'étoient trouvés au rendez-vous, ſe mit en marche vers la Béotie. Quelques officiers de ſes amis lui repréſenterent en vain qu'il ſeroit plus ſûr d'attendre que tout ſon monde fût aſſemblé. Myronide, homme plein de ſens & de hardieſſe, leur répondit que ce n'étoit point à un Général à attendre ſes ſoldats; & que d'ailleurs il voyoit dans le retardement de ceux qui n'avoient point paru au jour marqué une diſpoſition à fuir l'aſpect de l'ennemi dans le combat, & à préférer leur ſûreté aux intérêts de la patrie; au lieu que ceux qui avoient été fideles au rendez-vous, donnoient par-là une aſſurance de leur fermeté au jour de l'action. L'évenement vérifia cette conjecture; car, Myronide ayant attaqué des ennemis nombreux dans la Béotie avec peu de troupes, mais gens de choix & très-réſolus, remporta une pleine victoire; on n'a pas même fait difficulté de la comparer aux plus célebres batailles gagnées auparavant par les Athéniens. En effet, ni la victoire de Marathon, ni celle de Platées, remportées l'une & l'autre par les Athéniens ſur les Perſes, quelque mémorables qu'elles ſoient, ne paroiſſent avoir rien de ſupérieur à celle de Myronide ſur les Béotiens. Les autres victoires n'ont été remportées que ſur des Barbares, ou avec le ſecours de pluſieurs autres Grecs; les Athéniens ſeuls ont eu part à celle-ci, dans laquelle ils avoient affaire à des gens eſtimés braves entre les Grecs mêmes. Car, les Thébains ſe ſont toujours diſtingués par leur courage dans les combats, & par leur patience dans les fatigues de la guerre. Depuis ce tems-là, aux batailles de Leuctres & de Mantinée, les Thébains ſeuls attaquant les Lacédémoniens & tous leurs alliés, ſe ſignalerent par leur courage; & le gain de ces deux batailles les mit tout d'un coup, & ſans qu'on s'y attendît, à la tête de toute la Grece. Cependant, aucun de nos Hiſtoriens ne nous a laiſſé la deſcription de la bataille dont nous parlons actuellement, quoiqu'elle n'ait pas moins été glorieuſe pour les vainqueurs que les deux autres. Myronide par celle-ci eſt devenu comparable aux plus grands Capitaines qui l'ont précédé, tels que Thémiſtocle, Miltiade & Cimon.

Au ſortir du combat, il alla aſſiéger & prendre Tanagre, après quoi il en fit raſer les murailles, & parcourut ainſi toute la Béotie en la ravageant; il en diſtribua les dépouilles à ſes ſoldats qui y trouverent de gran-

des richeſſes. Les Béotiens, déſeſpérés de cette perte, ſe réunirent, & formerent encore une groſſe armée. Il ſe donna dans les vignobles de la Béotie, un nouveau combat, dont les deux partis ſoutinrent toutes les fatigues avec une égale conſtance pendant un jour entier. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les Athéniens demeurerent vainqueurs; après quoi, Myronide ſe rendit maître de toutes les villes de la Béotie, à l'exception de Thebes.

Sortant enſuite de cette Province, il mena ſon armée contre les Locriens, ſurnommés Opuntiens. Les ayant vaincus au premier abord, il tira d'eux des ôtages, & pouſſa ſa courſe juſqu'au bord de la mer. Revenant ſur ſes pas, il vainquit les Phocéens auſſi aiſément qu'il avoit vaincu les Locriens; & ayant auſſi exigé des ôtages d'eux, il paſſa juſques dans la Theſſalie. Là, il reprocha aux Theſſaliens la trahiſon, dont ils s'étoient rendu coupables l'année précédente à l'égard des Athéniens, & il vouloit qu'ils rappellaſſent dans toutes leurs villes ceux des citoyens qu'ils avoient bannis à cette occaſion. La ville de Pharſale ayant refuſé cette demande, il l'aſſiégea; mais, comme il ne put pas la prendre d'emblée, & que le ſiege traînoit en longueur, il l'abandonna & revint à Athenes; il y fut reçu avec de grandes acclamations, comme ayant fait de très-grandes choſes en très-peu de tems.

MYRRHA, *Myrrha*, (*a*) fille de Cinyras, roi de Chypre, eſt célebre dans les écrits des Poëtes, qui ont feint qu'elle devint éperdument amoureuſe de ſon pere. Cinyras, qui ignoroit la paſſion de ſa fille, & qui ne ſçavoit à qui la promettre, de tant de Princes qui la recherchoient, voulut ſçavoir ſa volonté, & lui demanda lequel elle aimoit le mieux. Dabord, elle demeura comme muette; & le regardant d'un œil qui eût fait connoître ſon amour à tout autre qu'à ſon pere, elle ne lui répondit que par des larmes. Cinyras, croyant que ſes pleurs étoient les marques de la pudeur & de la crainte d'une fille, lui défendit de pleurer, eſſuya lui-même ſes larmes, & l'embraſſa pour lui donner plus d'aſſurance. Elle prit à ſes baiſers plus de plaiſir qu'elle ne devoit; & enfin Cinyras lui ayant demandé quel mari elle ſouhaitoit: *J'en ſouhaiterois un*, dit-elle, *qui reſſemblât à mon pere.* Il loua cette réponſe qu'il n'entendoit pas, & que pourtant il croyoit entendre. Ainſi, lui dit-il, ſoyez toujours ſage; & à ce mot elle baiſſa les yeux comme ayant honte que ſon pere donnât le nom de ſageſſe à ſa fureur & à ſon crime. Cependant, lorſque la nuit avoit endormi tout le

(*a*) Ovid. Metam. L. X. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 171.

monde, ſon amour la faiſoit veiller & lui inſpiroit des inventions pour ſatisfaire ſes déſirs. Tantôt elle ſe déſeſpere, tantôt elle veut tenter ce qui lui eſt venu dans l'eſprit, mais en même-tems elle en a honte; elle veut faire toutes choſes, & ne ſçait ce qu'elle veut faire. Comme un grand arbre que pluſieurs coups ont ébranlé, & qui n'attend plus qu'un coup pour tomber, ſemble être en doute où il tombera, & fait appréhender ſa chûte, de quelque endroit qu'on le regarde; ainſi, l'eſprit de Myrrha, agité par tant de paſſions diverſes, balance entre l'un & l'autre, & prend ſon poids de tous côtés. Elle eſt toujours en inquiétude, elle ne trouve point de repos, & n'eſpere que la mort. Auſſi ſe réſout-elle de mourir, & en même tems elle attacha ſa ceinture à une ſolive de la chambre, & comme elle étoit près de s'étrangler: *Adieu*, dit-elle, *mon cher Cinyras, au moins je meurs pour me punir d'un amour que mon pere eût condamné.*

On dit que comme elle ſe lioit le col, & qu'elle prononçoit ces paroles, ſa nourrice, qui étoit à l'entrée de la chambre, entendit ſa voix & ſes ſoupirs. De ſorte qu'étant auſſitôt accourue, elle fit un effort pour ouvrir la porte, & voyant le triſte appareil que Myrrha avoit fait pour mourir, elle s'écrie, elle ſe frappe l'eſtomac, & coupe promptement le lien qui ſerroit déjà le col de cette malheureuſe fille. Ainſi, l'ayant empêchée de mourir, elle l'embraſſa en pleurant, & lui demanda la cauſe d'un ſi effroyable déſeſpoir. Mais, Myrrha ne lui fit point de réponſe, elle demeura les yeux baiſſés, ſans parole & ſans mouvement, avec une douleur ſi extrême qu'on eût découvert ſon deſſein. Sa nourrice la prie & la preſſe de lui découvrir ſon mal, & l'en conjure par toutes les choſes qui ſont capables d'émouvoir. Mais, Myrrha ne la veut point écouter; & au lieu de lui répondre, elle lui témoigne de l'averſion. Toutefois, cette femme ne laiſſe pas de la preſſer; & non-ſeulement elle lui jure de garder le ſecret, mais de lui donner du ſecours: » Non, non, » lui dit-elle, ma vieilleſſe ne » m'empêchera pas de vous ſer- » vir. Si c'eſt l'amour qui vous » tourmente, j'ai des charmes » pour vous en guérir. Si quel- » qu'un vous a charmée, je » ſçaurai rompre l'enchante- » ment par un enchantement » plus fort. Si c'eſt la colere des » Dieux dont vous ſentiez les » effets, nous pourrons la ſur- » monter par la force des ſacri- » fices. Que m'imaginerai-je » outre cela? Votre maiſon & » votre fortune ſont en un état » floriſſant, & votre pere & vo- » tre mere ſont heureux en tou- » tes choſes. » Myrrha ayant ouï nommer ſon pere, jetta un ſoupir qui fit juger à ſa nourrice que ſon mal venoit de l'amour; mais, elle n'avoit garde de s'imaginer

qu'il vînt d'un amour si détestable. Elle continue donc de la presser, & la conjure de lui découvrir son mal, de quelque nature qu'il puisse être ; & la prenant sur ses genoux & l'embrassant en même-tems : » Nous » le sçavons, lui dit-elle, vous » aimez ; ne craignez point de » me le dire, & croyez que je » pourrai bien vous servir, sans » que votre pere le sçache. » A ces paroles de la nourrice, Myrrha se leve comme en furie & se jettant sur son lit : » Retirez-vous, lui dit-elle, & » ne me faites point de honte. » Retirez-vous encore une fois, » ou cessez de me demander le » sujet d'un si grand mal. Ce » que vous voulez sçavoir est » un crime épouvantable. »

Cette femme s'étonna du discours de Myrrha, & lui tendant ses mains tremblantes de crainte & de vieillesse, elle se jetta à ses pieds ; & tantôt en la flattant, & tantôt en la menaçant de publier le dessein qu'elle avoit formé sur sa propre vie, elle promit son secours aux fautes mêmes de son amour, si elle vouloit le lui découvrir. Myrrha se réveilla à cette espece de menace, comme de quelque profond sommeil ; mais, se laissant aller la tête sur le sein de sa nourrice, elle ne jettoit que des larmes, quand on croyoit qu'elle alloit parler. Elle ouvrit souvent la bouche afin de confesser son crime, & autant de fois elle la ferma. Mais enfin, en se couvrant le visage de honte : *O*, dit-elle, *que j'estime ma mere heureuse d'avoir un mari comme le sien* ! Et sans parler davantage elle continua de soupirer. La nourrice, qui entendit ce que Myrrha vouloit dire, frémit d'horreur à ce discours, & tâcha par des remontrances d'éteindre un feu si prodigieux. Mais, quoique Myrrha reconnoisse qu'on ne lui dit pas des fausserés, elle est résolue de mourir, si elle ne jouit de son amour. *Vivez donc*, lui dit sa nourrice, *& je vous ferai jouir*, mais l'horreur lui ferma la bouche, elle n'osa dire *de votre pere ;* & par un serment détestable, elle confirma sa promesse.

C'étoit au tems que les femmes revêtues de blanc célébroient la fête de Cérès, pendant laquelle on lui offroit les prémices des fruits qu'elle donne. Au reste, durant cette fête, elles s'abstenoient de coucher avec leurs maris ; & la Reine étoit du nombre de celles qui la célébroient ; de sorte que comme Cinyras couchoit seul en ce tems-là, & qu'un soir il étoit échauffé par le vin, cette nourrice, trop prompte à favoriser un crime, lui vint doucement parler d'amour. Elle lui montra des feux véritables sous un nom feint & supposé. Elle lui dit qu'une fille, à qui elle donna un nom à sa fantaisie, l'aimoit passionnément, elle la dépeignit si belle qu'il en devint amoureux, & lorsqu'il eut demandé son âge, elle dit quelle étoit de l'âge de Myrrha, &

quelle n'étoit pas moins aimable. Enfin, le Roi lui ayant ordonné de l'amener, elle vint trouver ſa maîtreſſe ; & en entrant dans ſa chambre : *Réjouiſſez-vous*, dit-elle, *nous avons remporté la victoire.* Cette malheureuſe fille qui ſouhaitoit cette nouvelle, n'en eut pas cependant une joie parfaite & accomplie ; & ſon cœur en la recevant, ne laiſſa pas de concevoir je ne ſçais quelle triſteſſe qui lui préſageoit quelque malheur. Cependant, elle ne laiſſa pas de s'en réjouir, tant il y avoit de déſordre & de confuſion dans ſon ame. Enfin, lorſque la nuit fut venue & qu'elle eut répandu par-tout le ſilence, Myrrha courut à ſon crime. Mais, dit Ovide, la Lune qui en eut horreur, s'enfuit auſſitôt du Ciel pour n'en être pas le témoin ; tous les aſtres ſe cacherent dans des nuages obſcurs ; la nuit ne parut point accompagnée de ſes clartés ordinaires ; Icarie couvrit ſon viſage, & enſuite ſa fille Erigone, qui fut élevée dans le Ciel par ce noble & pieux amour, qui la fit mourir pour ſon pere. Trois fois Myrrha trébucha contre le ſeuil de la porte, qui ſembloit la repouſſer pour la détourner de ce crime, & trois fois elle entendit le chant funeſte d'un hibou qui n'annonce que des infortunes. Néanmoins, elle ne laiſſa pas d'avancer, la nuit la rendit plus hardie, & lui ôta beaucoup de ſa honte. Elle tenoit de la main gauche la main de ſa nourrice qui la conduiſoit, & de la droite elle cherchoit le chemin. Ainſi, elle approcha de la chambre, elle en pouſſa la porte, & lorſqu'elle y fut entrée, les jambes commencerent à lui trembler, le ſang & la couleur ſe retirent de ſon viſage, & à meſure qu'elle avance le courage l'abandonne. Plus elle eſt proche de ſon crime, plus elle en reconnoît l'horreur, elle ſe repent de ſon entrepriſe, le remords la perſécute, elle voudroit s'en retourner dans le même état qu'elle étoit venue. Mais, comme elle faiſoit difficulté d'avancer, la vieille la tira par la main, & la fit entrer dans le lit, & la mit preſque malgré elle entre les bras de ſon pere. Le pere reçut ſa fille comme il auroit reçu ſa femme, & connoiſſant qu'elle avoit peur, il la raſſura lui-même ; peut-être qu'à cauſe de l'âge il l'appella auſſi ſa fille, & que Myrrha l'appella ſon pere, afin de rendre par ces noms le crime plus abominable. Au reſte, elle ſortit groſſe du lit de ſon pere, & dès la premiere fois qu'elle y entra, elle en emporta des marques d'une ſi étrange brutalité. La nuit ſuivante redoubla le crime, qui fut continué pendant pluſieurs nuits. Mais enfin, Cinyras curieux de voir ſon amante, fit apporter de la lumiere & reconnut ſon crime & ſa fille. On peut juger de l'étonnement de ce Prince, la douleur lui retint la voix, & il courut à ſon épée, comme feroit un furieux pour ſe

venger ſur ſa fille, & de ſa faute, & de la ſienne. Myrrha prit auſſitôt la fuite, & les ténebres la favoriſerent. Elle ſe déroba à la mort, à la faveur de la nuit; & après avoir couru pendant neuf mois par l'Arabie, enfin la laſſitude & le travail l'obligerent de s'arrêter dans la Sabée.

Alors, comme elle ne pouvoit plus porter le fardeau dont ſon crime l'avoit chargée, & qu'elle ne ſçavoit elle-même ce qu'elle devoit demander aux Dieux, elle leur fit cette priere entre la crainte de la mort & le dégoût de la vie. » O dieux ſi » vous entendez les cris de ceux » qui confeſſent leurs fautes, je » l'avoue, je le confeſſe, il n'y » a rien que je ne mérite, & je » ne refuſe pas mon ſupplice. » Mais, afin que je ne demeure » pas au monde pour être l'opprobre & le ſcandale des vivans, & que je ne deſcende » pas aux enfers pour inſpirer » de l'horreur aux morts, ne » ſouffrez pas que je vive, & » ne ſouffrez pas que je meure. » Séparez-moi, juſtes Dieux, » d'avec les morts & les vivans. » Otez-moi la vie, & ne me » donnez pas la mort; & par un » coup de votre puiſſance, faites que je ſois encore, & tout » enſemble que je ne ſois plus. » Les Dieux lui firent connoître qu'ils exauçoient les criminels, qui s'accuſent eux-mêmes de leurs fautes. Au moins, les derniers mots de ſa priere furent ſuivis de l'effet qu'elle demandoit. Car, comme elle parloit encore, la terre lui couvrit les pieds, qui s'étendirent en racines, & devinrent, pour ainſi dire, le fondement d'un grand arbre. Les os tinrent la place du tronc, la moëlle demeura dans le milieu comme elle étoit auparavant. Le ſang ſe convertit en cette humeur qui entretient la vie des arbres; ſes bras s'éleverent en de grandes branches, ſes doigts en de plus petites, & ſa peau s'endurcit en forme d'écorce. Ainſi, le bois montant peu à peu, enfermoit déjà ſon ventre; & comme il lui cachoit le ſein, il alloit auſſi lui cacher le col; mais, ſans différer davantage, Myrrha s'enfonça dans ce bois qui montoit trop lentement pour contenter ſon déſeſpoir, & de honte & de douleur, elle ſe cacha pour jamais dans cette écorce nouvelle. Mais, quoiqu'avec ſa forme elle eût perdu le ſentiment, elle ne laiſſa pas de pleurer. Ce ſont toutefois, remarque Ovide, des larmes qui ne coulent que pour ſa gloire, & les Dieux que toucha ſon repentir, & à qui il fut agréable, les ont rendues précieuſes. En effet, continue-t-il, elles ſe changent en une eſpece de gomme qui porte encore le nom de Myrrhe, & qu'on eſtimera toujours comme un préſent venu du Ciel.

Cependant, l'enfant qui avoit été conçu d'un inceſte ſi prodigieux, ne laiſſa pas de ſe conſerver, & de croître dans le tronc de cet arbre en quoi ſa

mere avoit été convertie; & lorſque les neuf mois furent expirés, il chercha un chemin pour ſortir de cette priſon. L'arbre paroiſſoit plus enflé par le milieu que par les autres endroits, & les douleurs de l'enfantement commencerent à preſſer la mere; mais, ce furent des douleurs que la parole ne peut exprimer; & celle qui en ſent les atteintes n'eſt point en état d'appeller à ſon ſecours la Déeſſe qui peut l'aſſiſter. Toutefois, on eût dit que cet arbre vouloit faire des efforts & qu'il ſouffroit de la violence, au moins il fit paroître ſa douleur par un fleuve de ſes larmes, qu'il ne jettoit auparavant que goutte à goutte. Mais, Lucine, que la malheureuſe Myrrha ne pouvoit pas appeller, ne laiſſa pas de venir; & après l'avoir touchée avec une main favorable, & avoir prononcé les paroles qui ont la force & la vertu de rendre les accouchemens heureux, le tronc de l'arbre ſe fendit, & il en ſortit un enfant que les Naiades reçurent, & qu'elles oignirent des larmes de ſa mere. Cet enfant étoit ſi beau, que l'envie même eût été contrainte de l'admirer; il reſſembloit à ces amours que l'on repréſente nus dans les tableaux, & ſi vous euſſiez voulu qu'il n'y eût point de différence entre les amours & cet enfant, il eût fallu ſeulement lui donner un carquois, ou ôter aux autres leurs fleches.

Le tems paſſe inſenſiblement, ſa légereté nous trompe, & il n'y a rien de plus vîte que les années. Cet enfant, dont la ſœur étoit la mere, & dont le grand-pere étoit le pere, cet enfant qui étoit caché ſous l'écorce d'un arbre, cet enfant qui venoit de naître, & qu'on admiroit par les beautés de ſon enfance, devint grand, & quand il le fut devenu, il ſurpaſſoit de telle ſorte l'enfant qu'il avoit été, qu'il inſpira de l'amour à la mere de l'amour, & vengea ſur cette Déeſſe les folles paſſions de ſa mere.

Explication de la fable de Myrrha, métamorphoſée en un arbre qui porte ſon nom, & de la naiſſance d'Adonis.

Cette Myrrha, qui aime ſon pere, n'eſt pas ſi déteſtable que l'on penſe, puiſque, comme diſent quelques-uns, elle ne repréſente qu'un arbre. En effet, la Myrrhe eſt une eſpece d'arbre, d'où il ſort un certain ſuc, qui ſe convertit en une précieuſe gomme; & parce qu'on dit que le Soleil eſt le pere de toutes choſes, & que particuliérement cet arbre demande le Soleil, l'on a feint que Myrrha avoit aimé ſon pere. Quant à cet arbre, quand il eſt un peu vieux, la chaleur du Soleil le fait fendre en quelques endroits; & c'eſt par-là qu'il jette cette eſpece de gomme qu'on appelle Myrrhe. Comme la Myrrhe répand une bonne odeur, l'on a feint, qu'Adonis fut engendré de cet arbre, car *Adona* ſignifie en Grec douceur, ſuavité. L'on dit au reſte que Vénus aima Ado-

nis, parce que cette gomme eſt fort chaude, & qu'on en fait une certaine compoſition qui excite à l'amour.

Mais, tirons de cette fable un meilleur remede que le breuvage de Myrrhe, & cherchons-y quelque choſe qui nous excite, non pas à l'amour, mais à déteſter le vice. Sans doute, l'intention de cette fable eſt de montrer quelle eſt la nature des choſes que les hommes déſirent, la difformité du péché, le déſordre du pécheur, & ce que peut faire le repentir. En effet, nous y voyons une fille, qui ſouhaite paſſionnément une choſe, & qui la déteſte auſſitôt qu'elle l'a obtenue. N'eſt-ce pas ce que font la plupart des vicieux? Ils courent après les choſes qu'ils ſouhaitent, ils font tous leurs efforts pour les poſſéder, & ne les ont pas plûtôt obtenues, qu'ils reconnoiſſent qu'ils ſe ſont trompés, & qu'ils n'ont gagné que de l'infamie. Myrrha fuit & ſe cache, après avoir commis ſon crime, parce qu'il n'y a point de méchante action, qui ne donne de la crainte & de la honte, & qui n'oblige le criminel à vouloir au moins ſe cacher, ſi en effet il ne peut ſe dérober à la vue des hommes.

Mais, pourquoi faut-il que Myrrha qui ſe déshonore elle-même, & qui fait honte à tout ſon ſexe par un amour ſi infame, ſoit transformée en un arbre ſi précieux? N'eût-il pas été plus raiſonnable qu'elle eût été convertie en ces arbres diffamés, que l'on ne ſçauroit toucher, qu'on n'en contracte auſſitôt quelque ſorte de mauvaiſe odeur? Mais, loin de trouver à redire à cette métamorphoſe, l'on y trouve, l'une des plus belles inſtructions que les hommes puiſſent recevoir. En effet, elle apprend que le repentir a tant de force, qu'il purifie les plus grands coupables, & qu'il rend leur nom vénérable après qu'il a été déteſté, comme on peut le remarquer par l'exemple de cette fille, dont le nom fut odieux avant ſa métamorphoſe, & aimé après ſa métamorphoſe. Ainſi le nom de Magdeleine fut diffamé par ſes vices, & rendu glorieux par ſon repentir. Enfin, Myrrha fut changée en Myrrhe, pour montrer que le repentir met les hommes en bonne odeur, & les rend utiles autres; car, le pécheur inſtruit autant par ſon repentir que le vertueux par ſa vertu.

Au reſte, quand on dit qu'Adonis naquit de Myrrha, déjà changée en arbre, & qu'il fut uniquement aimé de Vénus, il eſt à croire que par Adonis on repréſente le repentir, qui eſt toujours de bonne odeur; & qu'on veut nous montrer par-là que le repentir qui eſt l'enfant du péché, ne laiſſe pas de plaire à Dieu, & que celui du pécheur le plus endurci lui eſt le plus agréable.

MYRRHE, *Myrrha*, en Hébreu *Mor*, en Grec Μύρρα, ſuc réſineux, gommeux, qui découle naturellement ou par in-

ciſion, d'un arbre dont nous ne ſçavons autre choſe, ſinon qu'il croît dans l'Arabie heureuſe, en Égypte, en Ethiopie, dans l'Abyſſinie, & au païs des Troglodytes, autrement dit la côte d'Abex.

Les Anciens ont parlé de pluſieurs ſortes de Myrrhe, qu'ils ont décrites & diſtinguées les unes des autres avec peu d'exactitude. Préſentement même, on trouve dans des caiſſes de Myrrhe, que nous recevons des Indes orientales, ou des Echelles du Levant, pluſieurs morceaux de Myrrhe différens par le goût, l'odeur & la conſiſtance. Tantôt ils ont une odeur ſuave de Myrrhe, tantôt une odeur incommode & déſagréable, tantôt ils n'ont qu'une légere amertume, & tantôt ils répugnent par leur amertume & excitent des nauſées. Ajoutez qu'ils ſont mêlés de bdellium & de gomme Arabique.

L'on voit du moins qu'il y a une grande différence entre les larmes de la Myrrhe, ſelon qu'elle provient de différens arbres, de diverſes parties d'un même arbre, ſelon les différentes ſaiſons de l'année où on la recueille, ſelon le païs, ſelon la culture, & ſelon que ces larmes découlent d'elles-mêmes, ou par inciſion; Car, il ne s'agit pas ici des ſophiſtiqueries particulieres qu'on peut y faire en Europe dans le débit.

Quelques Auteurs, doutant que notre Myrrhe ſoit la même que celle des Anciens, prétendent que ce que nous appellons Myrrhe étoit leur bdellium; cependant, on l'en diſtingue facilement, parce qu'elle eſt amere, moins viſqueuſe, & d'une odeur plus piquante que celle du bdellium. D'autres ſoupçonnent que nous n'avons point la belle Myrrhe des Anciens, mais ſeulement l'eſpece la plus vile, à laquelle Dioſcoride donnoit le ſurnom de Caucalis & d'Ergaſine; cependant, il eſt plus vraiſemblable qu'on nous apporte encore la vraie Myrrhe antique, quoique mêlangée avec d'autres eſpeces d'une qualité inférieure.

Nous ſçavons bien que les Anciens comptoient leur Myrrhe, parmi les plus doux aromates, & qu'ils s'en ſervoient pour donner de l'odeur aux vins les plus précieux; mais, outre qu'ils avoient peut-être un art particulier de la préparer pour leurs parfums & leurs vins, on ne doit pas diſputer des goûts, ni des odeurs.

Il faut remarquer que les Anciens connoiſſoient deux eſpeces de Myrrhe, une liquide qu'ils appelloient Stacte, & une ſolide ou en maſſe. Ils diſtinguoient encore trois ſortes de Myrrhe liquide, l'une qui étoit naturelle, & qui découloit d'elle-même des arbres ſans inciſion; c'eſt, dit Pline, la plus eſtimable de toutes. La ſeconde tirée par inciſion, étoit également naturelle, mais plus épaiſſe & plus groſſiere. La troiſieme, qu'on faiſoit artificiellement, étoit de la Myrrhe récente en

maſſe, pilée avec une petite quantité d'eau, que l'on paſſoit en l'exprimant fortement. Cette préparation, qu'on peut nommer émulſion de Myrrhe, ne ſe pratique point aujourd'hui; mais, on trouve quelquefois dans les boutiques des morceaux de Myrrhe récente, pleins d'un ſuc huileux, que nos parfumeurs appellent Stacte.

Outre les Myrrhes liquides, les Anciens diſtinguoient pluſieurs ſortes de Myrrhe ſolide ou en maſſe, entre leſquelles Galien regardoit la myrrhe Troglodityque, comme la meilleure, & après celle-ci la myrrhe Minnéenne, ainſi nommée des Minnéens, peuple de l'Arábie heureuſe, que Strabon met ſur les côtes de la mer Rouge. Enfin, Dioſcoride fait mention d'une Myrrhe de Béotie, mais on ne la connoît point du tout aujourd'hui.

La Myrrhe donc des Arabes eſt un ſuc réſineux, gommeux, en morceaux fragiles de différentes grandeurs, tantôt de la groſſeur d'une noiſette ou d'une noix, tantôt plus gros, de coûleur jaune, rouſſe ou ferrugineuſe, tranſparens en quelque maniere, & brillans. Quand on les briſe, on y vôit des veines blanchâtres à demi-circulaires ou ſphéroïdes; ſon goût eſt amer, aromatique, avec un peu d'âcreté, qui cauſe des nauſées. Quand on la pile, elle donne une odeur forte, qui frappe les narines; & quand on la brûle, elle répand une agréable fumée.

On doit choiſir celle qui eſt friable, légere, égale en couleur dans toutes ſes parties, ſans ordures, très-aromatique, d'un roux foncé & demi-tranſparente; la plus mauvaiſe eſt celle qui eſt noire, peſante & ſale.

Il s'enſuit de ſa qualité de gomme-réſine, qu'elle ne doit être ſoluble qu'en partie dans l'eau, dans l'eſprit de vin rectifié, & dans les huiles. Elle ſe diſſout cependant en entier, ou peu s'en faut, dans l'eſprit de vin, tartariſé, & preſqu'entiérement auſſi dans la liqueur qui ſe ſépare du blanc d'œuf durci, que l'on fait réſoudre ou tomber en deliquium avec la Myrrhe, en les expoſant enſemble dans un lieu humide; opération qui fournit ce qu'on appelle très-improprement, dans les boutiques, huile de Myrrhe par défaillance. Ces deux derniers Phénomenes méritent d'être conſtatés par de nouvelles obſervations, & ils ſont fort ſinguliers, ſi ce qu'en ont dit les Auteurs eſt conforme à la vérité. Selon l'analyſe de M. Cartheuſer, une once de belle Myrrhe eſt compoſée de ſept gros de ſubſtance gommeuſe, inſéparablement barbouillée d'un peu de réſine & d'huile, de deux ſcrupules & quelques grains de réſine chargée d'huile eſſentielle & d'environ douze grains d'ordures abſolument inſolubles. La Myrrhe choiſie, diſtillée à l'eau, donne, au rapport de Fred. Hoffman,

man, qui prétend avoir exécuté cette opération le premier, environ deux drachmes, & même la plus parfaite, jusqu'à trois drachmes par livre d'huile essentielle, dont une partie est plus pesante que l'eau, & une autre partie nage à sa surface.

La Myrrhe est un des remedes que les Anciens ont le plus célébré, & que les Modernes ont aussi compté parmi les Médicamens les plus précieux. Elle possede toutes les qualités des gommes-résines à un dégré que l'on peut appeller tempéré ou moyen, qui permet de l'employer dans tous les sujets & dans tous les cas où les gommes-résines sont indiquées. Dire de ce remede, que les Anciens & les Modernes l'ont également célébré, c'est assez faire entendre qu'ils lui ont généralement attribué toutes les vertus. Celles qui sont le plus reconnues sont sa qualité stomachique, roborante, apéritive & utérine; aussi son usage le plus fréquent est pour donner du ton à l'estomac, pour fondre les obstructions, sur-tout bilieuses, pour ranimer, & sur-tout pour faire couler les regles. On la donne rarement seule, mais on la fait entrer fort communément dans les pillules ou bols stomachiques, fondans, emménagogues, & dans les préparations officinales, dont la vertu dominante est d'être cordiale ou excitante. Les qualités bezoardique & antipotride, ne sont fondées que que sur des préjugés; la derniere sur-tout qu'on a estimée sur l'usage que les Anciens faisoient de la Myrrhe dans les embaumemens, est on ne peut pas plus précaire; la vertu vulnéraire & cicatrisante est commune à la Myrrhe & à tous les sucs balsamiques, liquides & concrets; mais, notre gomme-résine n'a aucun avantage à cet égard, au contraire. Cartheuser met cependant au-dessus de toutes les propriétés de la Myrrhe, celle qu'il lui attribue d'être un remede souverain contre la toux invétérée & plusieurs autres maladies chroniques de la poitrine, qui dépendent principalement de la foiblesse du poumon & du ventricule. Au reste, cet auteur Moderne est très-enthousiaste sur les éloges de la Myrrhe. Ce remede doit se donner en substance & incorporé à cause de son amertume, avec un excipient qui le réduise sous forme solide.

La teinture de Myrrhe est beaucoup plus efficace que la Myrrhe en substance, selon la remarque de Sthal; soit que parce que cette teinture ne contient que la résine & l'huile essentielle qui sont ses principes les plus actifs, débarrassés de la partie gommeuse qui masquoit ou châtroit en partie leur action; mais plus encore parce que ces principes sont très-divisés dans l'esprit de vin, & enfin parce que ce menstrue concourt très-efficacement à leur activité. Au reste, cette remarque doit être

commune aux teintures en général.

L'huile eſſentielle de la Myrrhe doit être comptée, ſi l'on en croit Cartheuſer & Fred. Hoffman, parmi les moins âcres & les plus convenables pour l'uſage intérieur. Le dernier Auteur recommande particuliérement celle-ci, priſe à la doſe de quelques gouttes, ſous forme d'œléoſaccharum, dans une infuſion de véronique ou dans du caffé, contre pluſieurs maladies chroniques de la poitrine, telles que la toux invétérée, l'aſthme humide, &c. Il conſeille auſſi de prendre le même œléoſaccharum le matin dans du bouillon, du chocolat ou du caffé, comme une excellente reſſource contre l'influence d'un air épais, & chargé d'exhalaiſons putrides ou de miaſmes épidémiques.

La Myrrhe réduite en poudre, & la teinture de Myrrhe ſont auſſi des remedes extérieurs très-uſités dans les panſemens des plaies & des ulceres, & ſur-tout dans la gangrene & dans la Carie.

Il eſt peu de drogues qui entrent dans autant de compoſitions officinales, ſoit internes, ſoit externes, que la Myrrhe. Son efficacité eſt ſur-tout remarquable dans l'élixir de propriété, les pillules de Rufus, & la Thériaque Diateſſaron, parce que ces remedes ſont compoſés de très-peu d'ingrédiens.

MYRRHIN, *Myrrhinum*, (*a*) ſorte de parfum, qui étoit compoſé de Myrrhe, & dont les Anciens faiſoient uſage.

MYRRHINA, *Myrrhina*, (*b*) un des perſonnages que Térence introduit dans ſa comédie de l'Hécyre.

MYRRHINA, *Myrrhina*, (*c*) Μύρρινα, nom d'une chienne, ſelon Lucien dans un de ſes Dialogues.

MYRRHINUNTE, *Myrrhinus*, Μυρρινοῦς, (*d*) bourgade de l'Attique. On prétend que cette bourgade faiſoit partie de la tribu Pandionide. Ce lieu étoit peu éloigné de Marathon. Quelques-uns le placent entre Marathon & la mer Égée. On voyoit à Myrrhinunte la ſtatue de la déeſſe Colénis.

MYRSILE, *Myrſilus*, nom que les Grecs donnoient à Candaule. *Voyez* Candaule.

MYRSINE, *Myrſinus*, (*e*) Μύρσινος, ville du Péloponnèſe, dans l'Élide. Homere en fait mention. Strabon dit que de ſon tems Myrſine ſe nommoit Myrtuntium, & il ajoute que c'étoit une bourgade près de la mer, ſur le chemin qui conduiſoit d'Élis à Dyme; elle étoit à ſoixante-dix ſtades d'Élis.

MYRTA, MYRTÉA, MYRTIA, *ou plutôt* MURTA, MURTÉA, MURTIA. *Voyez* Murcie.

(*a*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 207.
(*b*) Terent. T. III. p. 234.
(*c*) Lucian. T. I p. 492.
(*d*) Strab. pag. 399. Pauſ. pag. 59, 60.
(*e*) Homer. Iliad. L. II. v. 123. Strab. pag. 341.

MYRTALE, *Myrtale*, (*a*) Μυρτάλη, célebre Courtiſanne, qui, dans un dialogue de Lucien, s'entretient avec Dorion, autre Courtiſanne.

MYRTALIS, *Myrtalis*, (*b*) nom que porta dans ſon enfance Olympias, mere d'Alexandre le Grand. *Voyez* Olympias.

MYRTILE, *Myrtilus*, (*c*) Μυρτίλος, un des echanſons de Pyrrhus. *Voyez* Gélon.

MYRTIE, *Myrtium*, (*d*) Μύρτιον, nom d'une Courtiſanne dont parle Lucien.

MYRTILE, *Myrtilus*, (*e*) Μύρτιλος, étoit regardé par les Grecs, comme fils de Mercure. Il étoit l'écuyer d'Œnomaüs, roi de Piſe, que la fable & les Poëtes font fils de Mars, & que Pauſanias dit avoir été fils d'Alxion. Myrtile conduiſoit les chevaux de ce Prince avec tant d'adreſſe, que ſur la fin de la courſe, ſon maître atteignoit toujours ceux qui, pour avoir Hippodamie, oſoient entrer en lice avec lui, & auſſitôt il les perçoit de ſon javelot. Myrtile, devenu lui-même amoureux de la Princeſſe, & n'oſant pas diſputer contre Œnomaüs, continua ſes fonctions d'Écuyer; mais, on dit, à ce que rapporte Pauſanias, qu'il trahit Œnomaüs en faveur de Pélops, après avoir fait promettre à celui-ci qu'il lui abandonneroit Hippodamie pendant une nuit. Pélops, enſuite ſommé par Myrtile de lui tenir ſa promeſſe, fut ſi indigné de ſon audace, qu'il le jetta du haut de ſon navire dans la mer. On dit, ajoute Pauſanias, que ſon corps, pouſſé par les flots ſur le rivage, fut recueilli par les Phénéates, qui lui donnerent la ſépulture, & qui, encore du tems du même Pauſanias, faiſoient tous les ans ſon anniverſaire, durant une certaine nuit. Mais, il faut remarquer que quand cet auteur Grec dit que le corps de Myrtile fut pouſſé par les flots, il veut dire ſur le rivage de l'Alphée, & non de la mer; car, les Phénéates, comme les autres Arcadiens, étoient bien loin de la mer. Ainſi, le corps de Myrtile avoit paſſé de la mer dans l'Alphée.

Pauſanias n'eſt point du ſentiment de ceux qui ont cru que l'accident arrivé à Myrtile, donna ſon nom à cette partie de la mer Égée, qu'on appelle *Myrtoum*, entre le Péloponnèſe, l'Attique & l'Eubée. » Il eſt aiſé » de juger, dit-il, que Pélops » ne faiſoit pas alors une longue » navigation, & que, ſelon toute apparence, il s'étoit embarqué vers l'embouchure de » l'Alphée pour venir au port » d'Élis. Ainſi, ajoute-t-il, je » ne crois point que la mer, » dite *Myrtoum*, ait pris ſon » nom de Myrtile; car, cette » mer s'étend depuis l'Eubée,

(*a*) Lucian. T. II. p. 750. & *ſeq.*
(*b*) Juſt. L. IX. c. 7.
(*c*) Plut. Tom. I. pag. 385.
(*d*) Lucian. T. I. p. 289.
(*e*) Pauſ. pag. 116, 288, 304, 383, 479, 480. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. VII. p. 308, 309.

» jusqu'à la mer Égée avec la-
» quelle elle se joint auprès
» d'une isle déserte, nommée
» l'isle d'Hélene. J'aime donc
» mieux croire, continue-t-il,
» avec les Eubéens les plus ver-
» sés dans l'histoire de leur païs,
» que c'est une femme, nommée
» Myrto, qui a donné son nom
» à cette mer. »

MYRTION, *Myrtion*, (*a*) Μύρτιον, montagne. *Voyez* Titthion.

On prétend qu'il y a eu une ville du nom de Myrtion dans la Thrace.

MYRTIS, *Myrtis*, (*b*) un des Lieutenans de Philippe, pere d'Alexandre le Grand, eut beaucoup de part à la réduction des Argieos.

MYRTIUM, *Myrtium*, (*c*) Μύρτιον, fameuse Courtisanne. Dans un dialogue de Lucien, elle s'entretient avec Pamphile & Doris.

MYRTO, *Myrto*, (*d*) fille de Ménœtius, & sœur de Patrocle, fut mariée à Hercule, dont elle eut une fille, nommée Eucléa. *Voyez* Diane Eucléa.

MYRTO, *Myrto*, étoit, selon quelques-uns, une Amazone, qui eut de Mercure un fils nommé Myrtile. *Voyez* Myrtile.

MYRTO, *Myrto*, (*e*) niece d'Aristide. Démétrius de Phalere, Hiéronimus de Rhodes, Aristoxene le Musicien & Aristote même, s'il est vrai que le traité de la noblesse, qu'on trouve parmi ses ouvrages, soit véritablement de lui, raconrent que Myrto, niece d'Aristide, fut mariée au sage Socrate qui avoit déjà une autre femme, mais qui prit aussi celle-là, parce qu'elle étoit trop pauvre pour trouver un autre mari. Mais, quant à ce point, Panétius le réfute suffisamment dans la vie qu'il a faite de ce Philosophe.

En effet, Socrate n'auroit jamais épousé une seconde femme du vivant de la premiere; outre que la sagesse de ses mœurs auroit résisté à ce second mariage, quoique souffert par le relâchement qui regnoit dans son païs, il ne se trouvoit pas assez bien de sa premiere femme, pour en prendre encore une autre. Platon, son Disciple, qui nous a conservé bien des particularités de sa vie, n'a parlé que d'une femme.

MYRTOUM [la mer], (*f*) *Myrtoum mare*, Μυρτῶον πέλαγος, mer qui s'étendoit, selon Pausanias, depuis l'Eubée jusqu'à la mer Égée, avec laquelle elle se joignoit auprès d'une isle déserte, appellée l'isle d'Hélene. Pausanias dit qu'il ne pense pas que la mer Myrtoum ait pris son nom de Myrtile, fils de Mercure. Il aime mieux croire,

(*a*) Paus. pag. 133.
(*b*) Freinsh. Suppl. in Q. Curt. L. I. c. 5.
(*c*) Lucian. T. II. p. 702. *& seq.*
(*d*) Plut. T. I. p. 331.
(*e*) Plut. T. I. pag. 335. Luciao. T. I. pag. 103.
(*f*) Paus. pag. 480. Strab. pag. 124, 323.

avec les Eubéens les plus verſés dans l'hiſtoire de leur païs, que c'eſt une femme nommée Myrto, qui a donné ſon nom à cette mer.

MYSCELLUS, *Myſcellus*, Μίσκελλος, (*a*) fondateur de Crotone, ville d'Italie dans la grande Grece, étoit Achéen, de la ville de Rypes, ſelon Strabon. Ovide le fait Argien, & fils d'Alémon.

Il y avoit autrefois dans Argos, dit Ovide, un homme le plus ſaint & le plus aimé des Dieux qui fût de ſon tems; il étoit fils d'Alémon & s'appelloit Myſcellus. Une nuit comme il dormoit, Hercule ſe préſenta à lui en ſonge, lui commanda d'abandonner ſa patrie & d'aller habiter ſur les bords du fleuve Eſare & le menaça de le punir, s'il n'obéiſſoit promptement. Ce ſonge donna de la peur à Myſcellus, qui ſe réveilla en ſurſaut, & le ſommeil & Hercule le quitterent en même-tems. Alors, Myſcellus commença à faire réflexion ſur le ſonge qu'il avoit eu; il ſe fit un grand combat dans ſon eſprit inquiet, un Dieu lui commande d'abandonner ſon païs, mais les loix de ſon païs lui défendent de l'abandonner, & la mort eſt le châtiment de celui qui l'abandonne. Il demeura pendant tout le jour dans les mêmes incertitudes; & lorſque la nuit fut venue, il vit en ſonge le même Dieu qui lui fit le même commandement & des menaces plus rigoureuſes. Enfin, il en conçut une ſi forte appréhenſion, qu'il ſe réſolut d'obéir, & en même-tems il commença à ſe diſpoſer à partir, & à faire les préparatifs de ſon voyage.

On n'eut pas plutôt découvert ſon deſſein, que toute la ville en fit des murmures; on l'accuſa comme coupable d'avoir mépriſé les loix; & lorſqu'il eut été convaincu, il eut recours aux moyens qu'employent ceux qui n'ont plus d'eſpérance. Il leva les mains & les yeux au Ciel, & fit cette priere à Hercule qui l'avoit engagé dans ce péril. » O toi, dit-il, qui as » vaincu tant de monſtres, & à » qui douze travaux ont fait » mériter le Ciel, ô Hercule, » donne-moi du ſecours, car » m'ayant commandé ce crime » eſt-il de ta gloire que j'en » ſois puni? » C'étoit autrefois la coutume, que quand on vouloit abſoudre ou condamner des criminels, ceux qui étoient d'avis qu'on les renvoyât abſous, miſſent dans une urne, chacun une pierre blanche; & quand on vouloit les condamner, on y mettoit des pierres noires. Toutes les opinions furent donc ſi contraires à Myſcellus, qu'il n'eut que des pierres noires, & que chacun conclut à ſa mort. Mais, la puiſſance d'Hercule parut en cette occaſion, car lorſqu'on verſa ces pierres de l'urne, de noires qu'elles étoient, quand on les y avoit jettées, on

(*a*) Strab. pag. 262, 269, 387. Ovid. Metam. L. XV. c. 1.

les retira toutes blanches. Ainſi, le criminel fut abſous avec gloire, puiſqu'il fut ſauvé par un miracle. Il en fit des ſacrifices à Hercule qui avoit été ſon protecteur, & quand il eut le vent favorable, il s'embarqua pour ſon voyage ſur la mer Ionienne. Il vit Tarente en paſſant, il vit Sybaris, le Nééthe, le golfe de Thurium, Némeſe, & les campagnes du vieux Iapyx; & enfin après avoir quelque tems côtoyé la terre, il ſe rendit à l'embouchure du fleuve Eſare, où les deſtins lui avoient marqué une nouvelle habitation. Il trouva aſſez près du lieu où il étoit venu prendre terre, la ſépulture de Croton, ſur laquelle il fit bâtir cette ville par le commandement d'Hercule, & lui donna le nom du mort dont ce tombeau gardoit les os. Voilà ce qu'on dit de plus certain de l'origine de cette ville.

Explication de l'hiſtoire fabuleuſe de Myſcellus, abſous après avoir été accuſé d'avoir voulu quitter ſa patrie, & des pierres noires changées en blanches.

Il n'y a rien de plus avantageux & de plus ſalutaire aux hommes que de s'abandonner à la Providence. Ils y trouvent tout ce qui leur eſt néceſſaire, leurs plaiſirs, leur gloire & leur ſalut. Il eſt impoſſible de leur nuire, quand ils ſe ſont confiés à une ſainte conduite, & qu'ils ſe ſont mis ſous une ſi forte protection. La raiſon humaine ne la comprend point, & quoiqu'elle ſe ſerve de tous ſes yeux & de toutes ſes lumieres, elle ne peut découvrir, ni les ſecrets de la Providence, ni les chemins qu'elle tient. Auſſi veut-elle ſouvent réſiſter à cette conduite divine, & comme uſurper ſur les ordres de Dieu, le gouvernement de nous mêmes; & quoiqu'elle nous trompe ſi ſouvent, elle croit être le ſeul flambeau qui ſoit capable de nous bien conduire. Mais enfin, elle eſt contrainte de reconnoître qu'une puiſſance plus haute a eu ſoin de nous avant elle, & qu'elle n'eſt qu'un moyen, même avec toutes ſes réſiſtances, dont Dieu ſe ſert pour nous mener où il veut que nous allions. C'eſt ce que nous apprend cette fable, où Myſcellus ſe voit contraint par un Dieu d'abandonner ſon païs, & qui pourtant en eſt empêché par une loi de ce même païs, c'eſt-à-dire, par la raiſon humaine qui ſe plait à s'oppoſer aux inſpirations divines.

Mais, pourquoi Myſcellus, qui étoit homme de bien, réſiſtoit-il ſi long-tems aux ordres d'un Dieu? Pourquoi n'obéit-il pas auſſitôt qu'il les eut reçus? Ainſi, la fable nous enſeigne, quelque gens de bien que nous ſoyons, à ne pas croire nos ſonges comme des avis envoyés de Dieu, & que tout ce qui reſſemble à une inſpiration, ſoit en effet une inſpiration du Ciel. Myſcellus eſt averti une fois, mais il ne ſe contente pas de cela, & n'a pas la vanité de

croire qu'il eſt aſſez homme de bien pour mériter que les Dieux aient des ſoins ſi particuliers de lui. Enfin, voyant que l'on continuoit de l'avertir, & que ces avertiſſemens étoient ſi forts, il ſe détermine à faire ce qui lui étoit commandé. Mais, les hommes s'y oppoſent, & cela fait voir que la terre eſt toujours oppoſée au Ciel, & que tandis que l'on eſt au monde, il ſe trouve toujours des obſtacles qui nous détournent du bon chemin, & qui nous pouſſent à notre perte.

Myſcellus eſt donc mis en juſtice, on l'accuſe comme un méchant qui veut quitter ſon païs contre la Loi qui le défend; chacun donne ſon ſuffrage contre lui. Toutes les pierres que l'on met dans l'urne ſont noires, & tout le monde le condamne à la mort. Mais, quand on les en retire, on les trouve toutes blanches; & de marques qu'elles étoient de condamnation & de mort, elles ſont des marques d'abolition & de vie. Ne veut-on pas montrer par là ce qu'on a dit ſi ſouvent, que Dieu feroit plutôt des miracles que de laiſſer périr les gens de bien?

Quelques Auteurs diſent que l'oracle que Myſcellus avoit conſulté, lui avoit ordonné de s'arrêter dans l'endroit où il trouveroit la pluie avec le beau tems. L'énigme lui parut difficile à débrouiller; mais, il trouva en Italie une fille de joie qui pleuroit, & ce fut en cet endroit qu'il bâtit la ville de Croione.

MYSÉE, *Myſæum*, Μυσαῖον, (*a*) nom d'un temple du Péloponnèſe, dans l'Achaïe, ſitué à ſoixante ſtades de Pellene. Ce temple étoit conſacré à Cérès Myſie. *Voyez* Cérès Myſie.

MYSIE, *Myſia*, Μυσία, (*b*) contrée de l'Aſie mineure.

Il y avoit, ſelon Strabon, deux Myſies dans l'Aſie mineure. » Les peuples, dit-il, qui » habitent aux environs de l'Olympe de Myſie, ſont au midi » des Bithyniens; ils ſont appellés Myſiens & Phrygiens, » & chacune de ces nations eſt » double. » Enſuite, après avoir parlé de la grande & petite Phrygie, il ajoute: » Il en eſt » de même de la Myſie; l'une » ſurnommée Olympene, joint » la Bithynie, & s'étend juſ- » qu'à l'Épictete, dans la Phrygie; l'autre prend depuis le » fleuve Caïcus & la ville de » Pergame juſqu'à Teuthranie, » & juſqu'à l'embouchure du » Caïcus. » A la vérité Strabon ne dit pas clairement qu'il y eût la grande & la petite Myſie; mais, comme Ptolémée fait mention de la petite Myſie, on doit conclure qu'il y avoit une grande Myſie; & puiſqu'il met la petite ſur l'Helleſpont, il s'enſuit que la grande étoit celle que Strabon place aux environs du fleuve Caïcus & de Pergame.

(*a*) Pauſ. pag. 454.
(*b*) Strab. p. 534, 542, 563. *& ſeq.* Ptolem. L. V. c. 2. Pomp. Mel. p. 80. Plin. T. I. p. 280. *& ſeq.*

Pomponius Méla & Pline disent que la Myſie avoit une grande étendue avant l'arrivée des Éoliens dans l'Aſie ; mais alors, l'Éolide s'étant formée de la plus grande partie de la Myſie, cette derniere Province ſe trouva reſſerrée dans les bornes que lui donne Strabon.

Ce Géographe s'étend beaucoup dans ſon douzieme livre, ſur la Myſie, ainſi que ſur les habitans. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer le Lecteur à ce que dit ce ſçavant & judicieux Auteur. On peut voir ci-après les articles des Myſiens.

MYSIE ABRETTENE, (*a*) *Myſia Abrettena*, Μυσία Ἀβρεττηνή, nom que l'on donnoit à une partie de la Myſie. La Myſie Abrettene, ſelon Strabon, étoit arroſée par le fleuve Rhyndacus.

MYSIE CATACÉCAUMENE, *Myſia Catacecaumene*, (*b*) Μυσία Καταικεκαυμένη, nom d'une autre partie de la Myſie. Ce mot veut dire brûlée, *combuſta*.

MYSIE MORENE, *Myſia Morena*, Μυσία Μορηνή, (*c*) nom d'une troiſieme partie de la Myſie.

MYSIE OLYMPENE, (*d*) *Myſia Olympene*, Μυσία Ὀλυμπηνή, nom qui fut donné à la petite Myſie, & on l'appella ainſi à cauſe du mont Olympe qui s'y trouvoit. Elle étoit ſituée ſur la Propontide, & s'étendoit aſſez avant dans les terres.

Le texte de Strabon porte Olympine, Ὀλυμπίνη ; mais, on croit qu'il faut lire Olympene, Ὀλυμπηνή.

MYSIE, *Myſia*, Μυσία, (*e*) petite contrée du Péloponnèſe, dans l'Argolide. Il y avoit, ſelon Pauſanias, dans cette contrée un temple dédié à Cérès Myſie. Le lieu & le temple avoient été ainſi nommés pour conſerver la mémoire d'un certain Myſus, que les Argiens diſoient avoir eu l'honneur de recevoir Cérès chez lui. *Voyez* Cérès Myſie.

MYSIE, *Myſia*, Μυσία, contrée d'Europe, appellée par les Latins Mœſie. *Voyez* Mœſie.

MYSIE, *Myſia*, Μυσία, ſurnom de Cérès. *Voyez* Cérès Myſia.

MYSIENNE, *ou* MYSIE. *Voyez* l'article précédent.

MYSIENS, *Myſi*, Μυσοί, (*f*) peuple du nombre de ceux qui parloient la même langue que les Thraces. Les Myſiens, dont le païs nous eſt plus connu ſous le nom de Mœſie qu'autrement, habitoient les bords du Danube au-deſſous de Taurunum & du confluent de la Save avec ce fleuve. Il ſemble qu'Homere n'ait connu que le nom de *Myſi*, qu'il joint aux Thraces ; car, il ne fait mention ni des Getes, ni des Daces, deux peuples qui

(*a*) Strab. p. 574, 576.
(*b*) Strab. p. 626.
(*c*) Strab. p. 574.
(*d*) Strab. p. 571.
(*e*) Pauſ. p. 116.
(*f*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIX. p. 584. *& ſuiv.*

habitoient de l'autre côté du Danube, vis-à-vis les Myſiens.

Le nom de *Myſi* paroît avoir été le plus ancien & le plus général des Thraces ſeptentrionaux & voiſins du Danube ; ils l'avoient même porté dans l'Aſie mineure, lorſqu'ils y paſſerent à diverſes repriſes, & qu'ils occuperent les païs ſitués à l'Occident & au nord de la Phrygie. Une partie d'entr'eux conſerva le nom de *Myſi* ; mais, les diverſes petites cités, qui ſe ſéparent du gros de la nation, prirent les noms de *Bebryces*, de *Bryges*, de *Mygdones*, de *Thyni*, de *Bithyni*, & de *Mædo-Bithyni*, qui étoient ceux de divers cantons de la Thrace Européenne. Au tems de Strabon & de Pline, le nom de *Myſi* étoit devenu celui d'un peuple peu conſidérable de la nation des Getes ; mais, dans la ſuite, on le donna à tous ceux de cette nation, qui étoient établis au midi du Danube, de même qu'on donna celui de Daces ou Dakes à ceux qui étoient au nord du fleuve. *Voyez* Mœſie.

MYSIENS, *Myſi*, Μυσοί, (*a*) peuple de l'Aſie mineure. Ces Myſiens formoient deux Provinces, reſſerrées dans la ſuite par les migrations des Éoliens, & fertiles en hêtres μυσοὶ, d'où, ſelon quelques-uns, elles tiroient leur nom. La petite Myſie ſeptentrionale, & voiſine de l'Helleſpont, avoit la Propontide au nord, la Troade au midi, le mont Olympe, les villes de Lampſaque, de Cyzique, &c. La grande, plus méridonale & plus orientale, étoit ſituée entre la petite, la Bithynie, la grande Phrygie, l'Éolide & la mer Égée, ayant pour villes principales, Antandre, Pergame, Adramytte, &c.

Ces Aſiatiques, ainſi que la plupart de leurs voiſins, tels que les Phrygiens, les Cariens, les Lydiens, étoient en aſſez médiocre conſidération chez les Grecs ; & s'il en faut croire Cicéron, ils avoient donné lieu à quelques expreſſions proverbiales, qui ne leur étoient pas avantageuſes. On diſoit des Phrygiens, par exemple, qu'ils ne devenoient meilleurs qu'à force de coups ; que ſi l'on avoit à faire quelque épreuve périlleuſe, il falloit choiſir pour cela un Carien, comme n'ayant point aſſez d'eſprit pour prévoir le danger ; que dans les comédies, les valets fripons étoient toujours des Lydiens ; & que pour déſigner un homme très-mépriſable, on l'appelloit le dernier des Myſiens, comme qui diroit le dernier des hommes. L'on donne cependant à ce proverbe-ci une autre origine, qu'on peut voir dans ces ſortes de recueils. Ces Myſiens [dit-on] ſouffroient patiemment les inſultes, & l'on pouvoit les piller impunément ; d'où vient qu'on appelloit proverbialement un butin ſûr, & pour lequel on

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. X, p. 290, 291.

ne couroit nul riſque, la proie, le butin de Myſie.

Au reſte, les Myſiens, quoique peu recommandables d'ailleurs, pouvoient s'être fait quelque nom dans la muſique; & lorſque Plutarque obſerve que quelques Auteurs attribuoient l'air du char aux Myſiens, & prétendoient qu'il y avoit eu d'anciens joueurs de flûte dans ce païs-là, rien n'eſt ſi aiſé à prouver dans le ſyſtême de ceux, qui reconnoiſſoient le premier Olympe pour l'auteur de ce nome, puiſque cet Olympe étoit originaire de Myſie. On voit dans la retraite des dix mille de Xénophon, que parmi les Myſiens, il ſe trouvoit de bons danſeurs, qui excelloient ſur-tout dans les danſes armées ou guerrieres, qu'on n'exécutoit qu'au ſon de la flûte.

MYSIES, *Myſia*, fête établie en l'honneur de Cérès Myſie. *Voyez* Cérès Myſie.

MYSIS, *Myſis*, (*a*) un des perſonnages que Térence introduit dans ſon Andrienne. Myſis eſt la ſervante de Glycérion.

MYSITHÉE, *Myſitheus*, (*b*) beau-pere de l'empereur Gordien III. Nous ne connoiſſons ni les ancêtres de Myſithée, ni même de quelle nation il étoit, ſi ce n'eſt que ſon nom, & celui de Timéſiclès que lui attribue Zozime, marquent une origine Grecque. Pour ce qui eſt de ſa perſonne, Capitolin le qualifie homme très-docte & très-éloquent. Mais, ſa conduite prouve en lui un genre de mérite bien ſupérieur, & donne lieu de le louer comme miniſtre vertueux & grand homme d'État.

Gordien, en épouſant ſa fille, le fit Préfet du Prétoire, & le mit ainſi à portée de déployer ſes talens. Myſithée uſa de ſon pouvoir pour réformer les abus du Gouvernement. Il fit regner la juſtice & les Loix dans les conſeils du Prince; & les deux objets de ſa politique furent la gloire de ſon maître & le bonheur des peuples. En ce qui regarde les troupes, il rétablit la diſcipline altérée par les déſordres des tems précédens. Le ſervice étoit fructueux chez les Romains; & pluſieurs, pour en percevoir les émolumens, y demeuroient ou y entroient au-delà ou en deçà de l'âge néceſſaire pour en ſupporter les fatigues. Il renvoya ceux qui étoient ou trop vieux ou trop jeunes, & il ne voulut point que perſonne fût payé par l'État qui ne le ſervît. Il entroit dans les plus grands détails juſqu'à examiner par lui-même les armes des ſoldats. Il ſçavoit ſe faire en même-tems craindre & aimer; & le reſpect pour ſa vertu & ſa ſage conduite faiſoient éviter plus de fautes, qu'il n'en avoit à punir. En tems de guerre, rien n'égaloit ſon activité & ſa vigilance. En quelque en-

(*a*) Terent. T. I. p. 10.

(*b*) Zoſim. pag. 340. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 376. *& ſuiv.*

droit qu'il campât, il avoit ſoin que le camp fût toujours environné d'un foſſé. Il faiſoit ſouvent lui-même la ronde pendant les nuits, & viſitoit les corps de garde & les ſentinelles. Il avoit ſi abondamment approviſionné toutes les villes frontieres, qu'il n'y en avoit aucune qui ne pût nourrir l'Empereur & ſon armée pendant quinze jours, & les plus grandes pendant une année entiere. Tel étoit Myſithée; & les ſuccès, que Gordien remporta avec lui dans la guerre contre les Perſes, font voir que ce ſage Miniſtre étoit encore habile Général. Il en fut récompenſé par l'honneur d'un char triomphal attelé de quatre chevaux, & par une inſcription à ſa louange, qui ſubſiſte encore à Rome, au moins en partie, & dans laquelle il eſt qualifié Pere de l'Empereur, & Tuteur de la République.

On lui rendoit juſtice; & l'événement ne prouva que trop, que la proſpérité de l'Empereur & celle de l'Empire étoient attachées à ſa perſonne. Il mourut peu de tems après, laiſſant par teſtament tout ſon bien à la République Romaine, ou plutôt à la ville de Rome, & avec lui périrent tout le bonheur & toute la gloire de Gordien. On prétendit que ſa mort n'avoit point été naturelle, & on ſoupçonna de l'avoir hâtée, Philippe qui lui ſuccéda dans la charge de Préfet du Prétoire. Myſithée étoit attaqué d'une dyſſenterie, & on dit qu'au lieu du remede qui avoit été ordonné par les Médecins, Philippe ayant gagné les perſonnes qui le ſervoient, lui en fit donner un qui augmenta le mal, & emporta le malade. Il n'y a aucun inconvénient à juger coupable de ce crime celui qui en recueillit le fruit.

MYSIUS, *Myſius*, Μύσιος, (*a*) Argien qui eut l'honneur de loger chez lui la déeſſe Cérès. *Voyez* Cérès Myſie.

MYSTAGOGUE, *Myſtagogus*, Μυσταγωγὸς (*b*) C'étoit proprement, chez les Anciens, celui qui introduiſoit les autres dans la connoiſſance des myſteres; mais, dans Cicéron, ce mot déſigne celui qui montroit les tréſors & les autres raretés des temples des Dieux. Dans ce dernier ſens, le Bénédictin qui montre le tréſor de ſaint Denys, eſt un Myſtagogue; le P. Mabillon ne voulut pas l'être longtems.

MYSTE, *Myſtes*, (*c*) fils d'A. Valgius. Ce jeune homme étant venu à mourir, ſon pere en étoit inconſolable. Horace, voulant repréſenter à A. Valgius qu'il ne devoit pas toujours pleurer la mort de ſon fils, lui adreſſa pour cet effet une Ode. C'eſt une de celles du ſecond livre.

MYSTERE, *Myſterium*, Μυστήριον, choſe cachée & ſe-

(*a*) Pauſ. p. 454.
(*b*) Cicer. in Verr. L. VI. c. 116.
(*c*) Horat. L. II. Ode. 6.

crete, impoſſible ou difficile à comprendre.

Ce terme vient, à ce qu'on prétend, de μύω, *claudo*, *taceo*, je ferme, je tais, & de στόμα, *os*, bouche; mais, d'où vient l'*r* dans le mot *Myſtere?* Veut-on que l'*m* dans στόμα ſe ſoit changée en *r?* Ce mot eſt donc originairement Hébreu; il vient de *ſatar* qui ſignifie cacher, d'où ſe fait *Myſtar*, une choſe cachée.

I. Myſtere ſe dit d'abord des vérités révélées aux Chrétiens, & dans l'intelligence deſquelles la raiſon humaine ne peut pénétrer. Tels ſont les Myſteres de la Trinité, de l'Incarnation, &c.

Nous avons un abrégé des Myſteres de la Foi, ou du Chriſtianiſme, dans le ſymbole des Apôtres, dans celui du Concile de Nicée, & dans celui qu'on attribue communément à ſaint Athanaſe.

Dans ces trois ſymboles, il eſt parlé du myſtere de la Trinité, de ceux de l'Incarnation du fils de Dieu, de ſa mort & paſſion, de ſa deſcente aux Enfers pour la Rédemption des hommes; de ſa réſurrection le troiſieme jour, de ſon aſcenſion au Ciel, de ſa ſéance à la droite de Dieu, & de ſa venue à la fin du monde; de la divinité & de l'égalité du Saint-Eſprit avec le Pere & le Fils; de l'unité de l'Égliſe, de la Communion des Saints, & de leur participation mutuelle dans les Sacremens, & de la Réſurrection générale. Ce ſont là les principaux Myſteres de la Foi que chacun eſt obligé de ſçavoir & de croire pour être ſauvé.

L'Égliſe a établi, dès les premiers âges, des fêtes particulieres pour honorer ces Myſteres, pour remercier Dieu de les avoir révélés, & pour obliger les Miniſtres & les Paſteurs d'en inſtruire les fideles.

Telles ſont les fêtes de l'Incarnation, de la Circonciſion, de la Paſſion & de la Réſurrection.

II. Toutes les Religions vraies ou fauſſes ont leurs myſteres, c'eſt-à-dire, certaines choſes qu'on ne divulgue pas indifféremment à tout le monde, certains ſecrets qu'il n'y a que les initiés, ou ceux qui ſont de la Religion dont il s'agit, qui les ſçachent. Les Payens avoient leurs Myſteres, mais c'étoient des Myſteres d'iniquité, des Myſteres honteux, que l'on ne cachoit que parce qu'ils auroient rendu leur Religion mépriſable, ridicule ou odieuſe. Si les gens d'honneur avoient ſçu ce qui ſe pratiquoit dans le ſecret des Myſteres de certaines fauſſes Divinités, ils en auroient eu horreur. Daniel découvrit les ſecrets des Prêtres Babyloniens, qui faiſoient croire au peuple que Bélus mangeoit, & que le dragon étoit Dieu. Les livres ſacrés parlent ſouvent des Myſteres infames d'Aſtarté, d'Adonis, de Priape où ſe commettoient mille infamies, & où les crimes les plus honteux étoient cachés ſous le voile de la Religion. Baruch

parle des proſtitutions qui ſe faiſoient en l'honneur de Vénus à Babylone. Toute la Religion des Égyptiens étoit myſtérieuſe. Mais, on n'avoit inventé ces prétendus Myſteres qu'après coup, pour en cacher le ridicule & la vanité. On ne pouvoit juſtifier le culte qu'ils rendoient aux animaux, qu'en diſant, par exemple, comme ils faiſoient, que les Dieux s'étoient autrefois cachés ſous leur forme. Il eſt parlé (*a*) dans les Maccabées des Myſteres de Bacchus, & des couronnes de lierre que l'on faiſoit porter à ceux qui y étoient initiés. Aſa roi de Juda ne permit pas que la Reine ſa mere continuât de préſider aux Myſteres de Priape (*b*). Il ne faut pas douter qu'on ne donnât des raiſons myſtérieuſes & cachées du culte qu'on rendoit à Moloch, & des ſacrifices d'enfans & d'hoſties humaines qu'on lui offroit. C'étoit peut-être par une mauvaiſe imitation du ſacrifice qu'Abraham avoit voulu faire de ſon fils Iſaac. Les Phéniciens rapportoient une raiſon à peu près pareille des ſacrifices cruels qu'ils faiſoient à Hercule & à Saturne.

Les prêtres Égyptiens cachoient leurs Myſteres au peuple ſous des caracteres hiéroglyphiques. On puniſſoit ſévérement ceux qui violoient ou révéloient les myſteres de la bonne Déeſſe ; & on n'en confioit le ſecret qu'à ceux qui y étoient initiés, & qui avoient juré de garder le ſecret.

Ces ſecrets de la Religion étoient appellés myſteres, non parce qu'ils étoient incompréhenſibles, ou élevés au-deſſus de la raiſon, mais ſeulement parce qu'ils étoient couverts & déguiſés ſous des types & des figures, afin d'exciter la vénération des peuples par cette obſcurité. Les Myſteres du Paganiſme ſe célébroient dans des grottes plus propres à cacher des crimes, qu'à célébrer des Myſteres de Religion.

III. L'Écriture emploie le mot *Myſtere* dans pluſieurs ſens, quelquefois pour ſignifier une choſe qu'on ne peut connoître ſans le ſecours de la révélation divine.

C'eſt dans ce ſens qu'on doit entendre ces textes : (*c*) *Celui qui découvre les Myſteres, vous a fait connoître les choſes qui doivent arriver. Il y a un Dieu au Ciel qui découvre les Myſteres.*

Le mot *Myſtere* ſe prend auſſi pour ces choſes ſecretes & cachées que Dieu a révélées par les Prophetes, par Jeſus-Chriſt ou par les Apôtres, & par les Paſteurs aux Fideles.

C'eſt dans ce ſens que ſaint Paul dit : (*d*) *Je parle de la ſageſſe de Dieu dans un Myſtere que Dieu avoit réſolu avant tous les ſiecles, de révéler pour notre gloire.*

(*a*) Maccab L. II. c. 6. v. 7.
(*b*) Reg. L. II. c. 15. v. 13.
(*c*) Dani. c. 2. v. 28, 29.
(*d*) Ad Corinth. Epiſt. I. c. 2. v. 7.

(*a*) *On nous doit regarder comme des Miniſtres de Jeſus-Chriſt & des diſpenſateurs des Myſteres de Dieu.*

(*b*) *Quand j'aurois la connoiſſance de tous les myſteres, & la ſcience de toutes les choſes.... ſi je n'ai point la charité, je ne ſuis rien.*

(*c*) *Je vais vous découvrir un Myſtere.*

(*d*) *En ſorte qu'en liſant ma lettre, vous pouvez y apprendre quelle eſt l'intelligence que j'ai du myſtere de Jeſus-Chriſt.* Il ajoute dans les verſets ſuivans: *Ce Myſtere eſt que les Gentils ſont héritiers, & ſont un même corps avec les Juifs, & qu'ils ont part avec eux aux promeſſes de Dieu par l'Évangile de Jeſus-Chriſt.*

(*e*) *Qu'ils conſervent le Myſtere de la Foi avec une conſcience pure.*

(*f*) *Lorſque le ſeptieme Ange ſonnera de la trompette, le Myſtere de Dieu s'accomplira, ainſi qu'il l'a annoncé par les Prophetes ſes ſerviteurs.*

IV. La véritable notion de Myſtere eſt que c'eſt une vérité cachée, & qui ceſſe d'être Myſtere, quand elle eſt révelée. (*g*) *Il n'y a point de Myſtere que vous ne puiſſiez découvrir*, dit Nabuchodonoſor à Daniel, c'eſt-à-dire, point de ſecret. Ainſi, Myſtere ſignifie une choſe ſecrete, & l'on n'auroit pas dû en changer l'idée pour lui faire ſignifier une choſe incompréhenſible, que la raiſon doit croire ſans l'entendre. (*h*) Nous voyons que Jeſus-Chriſt, dans ſaint Matthieu, prend ce mot dans le ſens que nous lui attribuons. En effet, puiſqu'il fut donné aux Diſciples de connoître les Myſteres du Royaume des Cieux, il falloit que ces Myſteres ne fuſſent point incompréhenſibles.

V. Ce mot ſe prend auſſi pour ſacrement, figure, ſigne, qui ſont des termes de même ſignification, comme M. Rigault l'a remarqué & prouvé.

VI. Enfin, Myſtere déſigne, dans l'Écriture, une ſentence parabolique, qui contient un ſens caché, une action myſtique qui en figure, en repréſente une autre. Saint Paul dit en ce ſens: (*i*) *Ce Myſtere eſt grand. Or je parle de Jeſus-Chriſt & de ſon Égliſe.* La Vulgate, laiſſant le mot grec *Myſtere*, a mis dans cet endroit Sacrement; & les PP. Latins ont dit ſouvent Sacrement pour Myſtere.

VII. La Religion des Juifs étoit toute myſtérieuſe. La nation elle-même étoit un Myſtere, ſelon ſaint Auguſtin. Elle figuroit le peuple Chrétien & la Religion Chrétienne. (*k*) Tout ce qui arrivoit aux Juifs, tout ce qu'ils pratiquoient, ce qui leur étoit commandé ou défen-

(*a*) Ibid. c. 4. v. 1.
(*b*) Ibid. c. 13. v. 2.
(*c*) Ibid. c. 15. v. 51.
(*d*) Ad Epheſ. Epiſt. c. 3. v. 4. *& ſeq.*
(*e*) Ad Timoth. Epiſt. I. c. 3. v. 9.
(*f*) Apocal. c. 10. v. 7.
(*g*) Dan. c. 4. v. 6.
(*h*) Matth. c. 13. v. 11.
(*i*) Ad Epheſ. Epiſt. c. 5. v. 32.
(*k*) Ad Corinth. Epiſt. c. 10. v. 11.

du ; étoit figuratif, dit ſaint Paul. Leurs ſacrifices, leur ſacerdoce, leurs purifications, leur abſtinence de certaines viandes, renfermoient des Myſteres qui nous ont été développés par Jeſus-Chriſt & par les Apôtres. Le paſſage de la mer Rouge étoit le ſymbole du Baptême ; le ſerpent d'airain étoit un Myſtere qui marquoit la Croix & la mort de Jeſus-Chriſt. Sara & Agar, Iſaac & Iſmaël marquoient les deux alliances. Le Tabernacle & ſes vaſes repréſentoient le culte que Dieu reçoit dans l'Égliſe Chrétienne. Le Sacerdoce d'Aaron a été admirablement expliqué par ſaint Paul, du Sacerdoce de Jeſus-Chriſt, & de celui de ſon Égliſe. Saint Barnabé a développé les ſecrets cachés dans l'abſtinence de certaines viandes que les Juifs pratiquoient. Jeſus-Chriſt lui-même nous a découvert le Myſtere du Prophete Jonas enfermé pendant trois jours dans le ſein d'un poiſſon ; celui du ſerpent d'airain élevé dans le déſert ; celui de la manne, qui figuroit le Sacrement de ſon corps & de ſon ſang ; celui de l'union d'Adam & d'Ève, qui contenoit le Myſtere du mariage Chrétien ; celui du temple de Jéruſalem détruit & rétabli en trois jours, qui repréſentoit ſa mort & ſa Réſurrection. La réprobation des Juifs & l'adoption du peuple Gentil, ſont figurées en cent endroits de l'Écriture, par exemple dans Agar & Sara, dans Iſmaël & Iſaac, dans Jacob & Éſaü, dans Éphraïm & Manaſſé, dans Saül & David, dans David & ſes freres, dans Abſalom & Salomon, & même dans Moïſe & Aaron exclus de l'entrée de la terre promiſe.

Les Prophéties qui regardent la perſonne, la venue, les caracteres, la mort & la paſſion du Meſſie, ſe rencontrent à chaque pas dans les écritures de l'ancien Teſtament, mais en figure & d'une maniere myſtérieuſe. Les actions, les paroles, la vie des Prophetes étoient une prophétie continuelle & générale, qui étoit voilée aux yeux du peuple, & quelquefois même aux yeux des Prophetes, & qui n'a été développée & éclaircie que depuis la naiſſance & la mort de Jeſus-Chriſt ; & ces Myſteres étoient diſpenſés avec une économie ſi admirable, & par une providence ſi pleine de ſageſſe, que les premiers ſervoient comme de baſe aux derniers, & que les plus récens donnoient du jour aux plus anciens. Ils alloient en croiſſant de clarté en clarté ; & l'eſprit Saint les diſpenſoit par meſure & par degré. Daniel eſt plus clair que les anciens Prophetes. Aggée, Zacharie & Malachie parlent de J. C., de ſa venue, de ſa mort, de ſon ſacerdoce, & de la vocation des Gentils, plus diſtinctement que les autres Prophetes qui les ont précédés.

MYSTERES DE CÉRÈS, *ou* D'ÉLEUSIS. *Voyez* Éleuſis.

MYSTERES DES RO-

MAINS. C'eſt ainſi que Cicéron appelle les Myſteres de la bonne Déeſſe. *Voyez* bonne Déeſſe.

MYSTERES DE SAMOTHRACE. *Voyez* Samothrace.

MYSTES, *Myſtæ*, nom que l'on donnoit à ceux qui étoient initiés aux petits myſteres de Cérès. Ils ne pouvoient entrer que dans le veſtibule du temple. Il leur falloit au moins un an pour être admis aux grands myſteres, & pouvoir entrer dans le temple même. Au moment qu'ils jouiſſoient de cette prérogative, on les appelloit époptes, inſpecteurs, ou, comme nous dirions, confreres. Alors, on leur montroit toutes les choſes ſaintes, hormis quelques-unes qui étoient réſervées pour les Prêtres ſeuls. Il étoit défendu de conférer en même tems à perſonne les deux qualités de Myſte & d'épopte. On ne viola la loi qu'en faveur du Roi Démétrius, qui dans un même jour fut fait initié & confrere.

MYSTICUS, *Myſticus*, nom d'un des chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

MYSTIQUE [Sens], explication allégorique d'un événement, d'un précepte, d'un diſcours, ou d'un paſſage de l'Écriture. On ne s'étonnera pas que les anciens Peres aient donné dans les explications allégoriques & dans les ſens Myſtiques, ſi l'on fait attention à l'origine de cette méthode d'interpréter l'Écriture. On ſçavoit que les anciens Sages avoient affecté de cacher la ſcience ſous des ſymboles & des énigmes. Les Égyptiens l'avoient fait, les Orientaux l'avoient fait, les Pythagoriciens, les Platoniciens l'avoient fait; en un mot, les Grecs & les Barbares avoient eu cette méthode d'enſeigner; de ſorte qu'on ne doutoit pas que Moïſe, qui étoit Égyptien, ou élevé en Égypte, n'en eût uſé de même, & les Prophétes à ſon exemple. On regardoit même les Philoſophes qui cachoient leur ſcience ſous des emblêmes énigmatiques, comme les imitateurs de Moïſe. On fut auſſi perſuadé, dès les premiers ſiecles du Chriſtianiſme, que Jeſus-Chriſt avoit non-ſeulement expliqué Moïſe & les Prophetes dans des ſens Myſtiques, (de quoi les Évangéliſtes ſont foi) mais on crut de plus, qu'avant que de monter au Ciel, il donna à ſes Diſciples la connoiſſance de ces ſens Myſtiques de la Loi & des Prophetes, leſquels Diſciples la tranſmirent par rradition à leurs ſucceſſeurs. C'eſt cette ſcience qui eſt appellée γνῶσις.

Dans le fond, il étoit vrai que Jeſus-Chriſt avoit interprété les Écritures à ſes Diſciples, quand il fallut les convaincre que ſa mort & ſa crucifixion avoient été prédites par les divins oracles, & qu'il ne devoit entrer dans ſa gloire que par les ſouffrances. Mais, il eſt très-faux que Jeſus-Chriſt confia la ſcience ſecrete des ſens Myſtiques à quelques uns ou à tous

ſes

ſes Diſciples, pour la tranſmettre par tradition ſeulement à leurs ſucceſſeurs. Ils n'ont point caché ce qu'ils en ſçavoient, témoins les écrits des Apôtres, en particulier l'Épître aux Hébreux. Quel étoit donc le ſentiment des Apôtres & des Fideles là-deſſus? Ils ne doutoient pas que l'Écriture ne dût être expliquée Myſtiquement, au moins en pluſieurs endroits; mais, ils croyoient que c'eſt le Saint-Eſprit qui révéloit aux Fideles ces ſens Myſtiques. (a) C'eſt ce que dit ſaint Pierre, & c'eſt la ſcience dont parle ſaint Paul dans ſont Épitre aux Galates. Dès que les dons miraculeux eurent ceſſé, les allégories ne furent plus que des penſées humaines qui n'ont aucune certitude, & qui pour la plupart ne ſont qu'un jeu de l'imagination. Cependant, les Peres ne laiſſerent pas que d'admiter cette maniere d'expliquer l'Écriture, & de la regarder comme la ſcience ſublime des ſages & des parfaits. Saint Clément d'Alexandrie vante extrêmement cette ſcience dans le cinquieme livre de ſes Stromates, & ſe perſuade ſans raiſon, qu'elle avoit été enſeignée par la vérité gnoſtique.

MYSTRATUM. *Voyez* Myſtiſtrate.

MYSTRUM, *Myſtrum*, meſure des liquides chez les Grecs. Il y avoit le grand Myſtrum & le petit. Le grand Myſtrum tenoit la ſeizieme partie de la cotyle Grecque ou de l'hémine Romaine; & le petit, un peu moins que la quatrieme partie du cyathe.

MYSUS, *Myſus*. *Voyez* Myſius.

MYTHIDICE, *Mythidice*, ſœur d'Adraſte, un des ſept chefs qui aſſiégerent la ville de Thebes.

MYTHOLOGIE, *Mythologia*, Μυθολογία, de μῦθος, *fabula*, fable, & λόγος, *ſermo*, diſcours, hiſtoire fabuleuſe des Dieux, des demi-Dieux, & des héros de l'Antiquité, comme ſon nom même le déſigne. Mais, on peut encore conſidérer ſous ce nom tout ce qui a quelque rapport à la religion Payenne, c'eſt-à-dire, les divers ſyſtêmes & dogmes de Théologie qui ſe ſont établis ſucceſſivement dans les différens âges du Paganiſme; les myſteres & les cérémonies du culte dont étoient honorées ces prétendues divinités; les oracles, les ſorts, les augures, les auſpices & aruſpices; les préſages, les prodiges, les expiations, les dévouemens, les évocations, & tous les genres de divination qui ont été en uſage; les pratiques & les fonctions des Prêtres & des devins, des Sibylles, des Veſtales; les fêtes & les jeux; les ſacrifices & les victimes; les temples, les autels, les trépieds, & les inſtrumens des ſacrifices; les bois ſacrés, les ſtatues, & généra-

(a) St. Petr. Epiſt. 2. c. 3. v. 20. ad Galat. Epiſt. c. 4. v. 24.

ment tous les ſymboles ſous leſquels l'idolâtrie s'eſt perpétuée parmi les hommes durant un ſi grand nombre de ſiecles.

La Mythologie, enviſagée de cette maniere, conſtitue la branche la plus grande de l'étude des belles lettres. On ne peut entendre parfaitement les ouvrages des Grecs & des Romains que la haute Antiquité nous a tranſmis, ſans une profonde connoiſſance des myſteres & des coutumes religieuſes du Paganiſme.

Les gens du monde, ceux même qui ſe montrent les moins curieux des ſciences, ſont obligés de s'initier dans celle de la Mythologie, parce qu'elle eſt devenue d'un uſage ſi fréquent dans nos converſations, que quiconque en ignore les élémens, doit craindre de paſſer pour être dépourvu des lumieres les plus ordinaires à une éducation commune.

L'étude en eſt indiſpenſable aux Peintres, aux Sculpteurs, ſur-tout aux Poëtes, & généralement à tous ceux dont l'objet eſt d'embellir la nature & de plaire à l'imagination. C'eſt la Mythologie qui fait le fonds de leurs productions, & dont ils tirent leurs principaux ornemens. Elle décore nos palais, nos galeries, nos plat-fonds, & nos jardins. La fable eſt le patrimoine des arts; c'eſt une ſource inépuiſable d'idées ingénieuſes, d'images riantes, de ſujets intéreſſans, d'allégories, d'emblêmes, dont l'uſage plus ou moins heureux dépend du goût & du génie. Tout agit, tout reſpire dans ce monde enchanté, où les êtres intellectuels ont des corps, où les êtres matériels ſont animés, où les campagnes, les forêts, les fleuves, les élémens, ont leurs divinités particulieres; perſonnages chimériques, nous le ſçavons, mais le rôle qu'ils jouent dans les écrits des anciens Poëtes, & les fréquentes alluſions des Poëtes modernes, les ont preſque réaliſés pour nous. Nos yeux y ſont familiariſés, au point que nous avons de la peine à les regarder comme des êtres imaginaires. On ſe perſuade que leur hiſtoire eſt le tableau défiguré des évenemens du premier âge; on veut y trouver une ſuite, une liaiſon, une vraiſemblance qu'ils n'ont pas.

La critique croit faire aſſez que de dépouiller les faits de la fable d'un merveilleux ſouvent abſurde, & d'en ſacrifier le détail pour en conſerver le fonds. Il lui ſuffit d'avoir réduit les Dieux au ſimple rang des héros, & les héros au rang des hommes, pour ſe croire en droit de défendre leur exiſtence, quoique peut-être de tous les Dieux du Paganiſme, Hercule, Caſtor, Pollux, & quelques autres, ſoient les ſeuls qui aient été véritablement des hommes. Évhémere, auteur de cette Hypothèſe, qui ſappoit les fondemens de la religion populaire, en paroiſſant l'expliquer, eut

dans l'Antiquité même un grand nombre de partiſans; & la foule des Modernes s'eſt rangée de ſon avis.

Preſque tous nos Mythologues, peu d'accord entr'eux à l'égard des explications de détail, ſe réuniſſent en faveur d'un principe que la plupart ſuppoſent comme inconteſtable. C'eſt le point commun d'où ils partent; & leurs ſyſtêmes, malgré les contrariétés qui les diſtinguent, ſont tous des édifices conſtruits ſur la même baſe, avec les mêmes matériaux, combinés différemment. Par-tout on voit dominer l'Evhémériſme, commenté d'une maniere plus ou moins plauſible.

Il faut avouer que cette réduction du merveilleux au naturel, eſt une des clefs de la Mythologie Grecque; mais, cette clef n'eſt ni ſeule, ni la plus importante. Les Grecs, dit Strabon, étoient dans l'uſage de propoſer, ſous l'enveloppe des fables, les idées qu'ils avoient non-ſeulement ſur la Phyſique, & ſur les autres objets relatifs à la nature & à la Philoſophie, mais encore ſur les faits de leur ancienne hiſtoire.

Ce paſſage indique une différence eſſentielle entre les diverſes eſpeces de fictions qui formoient le corps de la fable. Il en réſulte que les unes avoient rapport à la Phyſique générale; que les autres exprimoient des idées métaphyſiques par des images ſenſibles; que pluſieurs enfin conſervoient quelques traces des premieres traditions. Celles de cette troiſieme claſſe étoient les ſeules hiſtoriques; & ce ſont les ſeules qu'il ſoit permis à la ſaine critique de lier avec les faits connus des tems poſtérieurs. Elle doit y rétablir l'ordre, s'il eſt poſſible, y chercher un enchaînement conforme à ce que nous ſçavons de vraiſemblable ſur l'origine & le mélange des peuples, en dégager le fonds des circonſtances étrangeres qui l'ont dénaturé d'âge en âge, l'enviſager, en un mot, comme une introduction à l'hiſtoire de l'Antiquité.

Les fictions de cette claſſe ont un caractere propre, qui les diſtingue de celles dont le fond eſt myſtagogique ou Philoſophique. Ces dernieres, aſſemblage confus de merveilles & d'abſurdités, doivent être reléguées dans le cahos d'où l'eſprit de ſyſtême a voulu vainement les tirer. Elles peuvent de-là fournir aux Poëtes des images & des allégories; d'ailleurs le ſpectacle qu'elles offrent à nos réflexions, tout étrange qu'il eſt, nous inſtruit par ſa bizarrerie même. On y ſuit la marche de l'eſprit humain; on y découvre la trempe du génie national des Grecs. Ils eurent l'art d'imaginer le talent de peindre, & le bonheur de ſentir; mais, par un amour déréglé d'eux-mêmes & du merveilleux, ils abuſerent de ces heureux dons de la nature. Vains, légers, voluptueux & crédules, ils adopterent aux

dépens de la raiſon & des mœurs; tout ce qui pouvoit autoriſer la licence, flatter l'orgueil, & donner carriere aux ſpéculations métaphyſiques.

La nature du Polythéiſme, tolérant par eſſence, permettoit l'introduction des cultes étrangers; & bientôt ces cultes, naturaliſés dans la Grece, s'incorporoient aux rites anciens. Les dogmes & les uſages, confondus enſemble, formoient un tout dont les parties originairement peu d'accord entr'elles, n'étoient parvenues à ſe concilier qu'à force d'explications & de changemens faits de part & d'autre. Les combinaiſons partout arbitraires & ſuſceptibles de variétés ſans nombre, ſe diverſifioient, ſe multiplioient à l'infini ſuivant les lieux, les circonſtances & les intérêts.

Les révolutions, ſucceſſivement arrivées dans les différentes contrées de la Grece, le mêlange de ſes habitans, la diverſité de leur origine, leur commerce avec les nations étrangeres, l'ignorance du peuple, le fanatiſme, & la fourberie des Prêtres, la ſubtilité des Méthaphyſiciens, le caprice des Poëtes, les mépriſes des Étymologiſtes, l'hyperbole ſi familiere aux enthouſiaſtes de toute eſpece, la ſingularité des cérémonies, le ſecret des myſteres, l'illuſion des preſtiges, tout influoit ſur le fonds, ſur la forme, ſur toutes les branches de la Mythologie.

C'étoit un champ vague, mais immenſe & fertile, ouvert indifféremment à tous, que chacun s'aproprioit, où chacun prenoit à ſon gré l'eſſor, ſans ſubordination, ſans concert, ſans cette intelligence mutuelle qui produit l'uniformité. Chaque païs, chaque territoire, avoit ſes Dieux, ſes erreurs, ſes pratiques religieuſes, comme ſes loix & ſes coutumes. La même Divinité changeoit de nom, d'attributs, de fonctions en changeant de temple. Elle perdoit dans une ville ce qu'elle avoit uſurpé dans une autre. Tant d'opinions, en circulant de lieux en lieux, en ſe perpétuant de ſiecle en ſiecle, s'entrechoquoient, ſe mêloient, ſe ſéparoient enſuite pour ſe rejoindre plus loin; & tantôt alliées, tantôt contraires, elles s'arrangeoient réciproquement, de mille & mille façons différentes, comme la multitude des atomes épars dans le vuide, ſe diſtribue, ſuivant Épicure, en corps de toute eſpece, compoſés, organiſés, détruits par le hazard.

Ce tableau ſuffit pour montrer qu'on ne doit pas à beaucoup près traiter la Mythologie comme l'hiſtoire; que prétendre y trouver par-tout des faits, & des fairs liés enſemble & revêtus de circonſtances vraiſemblables, ce ſeroit ſubſtituer un nouveau ſyſtême hiſtorique à celui que nous ont tranſmis, ſur le premier âge de la Grece, des Écrivains tels qu'Hérodote & Thucydide, témoins plus croya-

bles lorſqu'ils dépoſent en faveur des antiquités de leur nation, que des Mythologues, modernes à leur égard, Compilateurs ſans critique & ſans goût, ou même que des Poëtes dont le privilege eſt de feindre ſans avoir l'intention de tromper.

La Mythologie n'eſt donc point un tout compoſé de parties correſpondantes ; c'eſt un corps informe, irrégulier, mais agréable dans les détails; c'eſt le mêlange confus des ſonges de l'imagination, des rêves de la Philoſophie, & des débris de l'ancienne hiſtoire. L'analyſe en eſt impoſſible. Du moins ne parviendra-t-on jamais à une décompoſition aſſez ſçavante pour être en état de démêler l'origine de chaque fiction, moins encore celle des détails dont chaque fiction eſt l'aſſemblage. La théogonie d'Héſiode & d'Homere eſt le fonds ſur lequel ont travaillé tous les Théologiens du Paganiſme, c'eſt-à-dire, les Prêtres, les Poëtes & les Philoſophes. Mais, à force de ſurcharger ce fonds, & de le défigurer même en l'embelliſſant, ils l'ont rendu méconnoiſſable ; &, faute de monumens nous ne pouvons déterminer avec préciſion ce que la fable doit à tel ou tel Poëte en particulier, ce qui en appartient à tel ou tel peuple, à telle ou telle époque. C'en eſt aſſez pour juger dans combien d'erreurs ſont tombés nos meilleurs Auteurs, en voulant perpétuellement expliquer les fables, & les concilier avec l'hiſtoire ancienne de divers peuples du monde.

L'un, entêté de ſes Phéniciens, les trouve par-tout, & cherche dans les équivoques fréquentes de leur langue, le dénouement de toutes les fables. L'autre, charmé de l'antiquité de ſes Égyptiens, les regarde comme les ſeuls peres de la Théologie & de la religion des Grecs, & croit découvrir l'explication de leurs fables dans les interprétations capricieuſes de quelques Hiéroglyphes obſcurs ; d'autres, appercevant dans la Bible quelques veſtiges de l'ancien héroiſme, puiſent l'origine des fables dans l'abus prétendu que les Poëtes firent des livres de Moïſe qu'ils ne connoiſſoient pas, &, ſur les moindres reſſemblances, font des paralleles forcés des héros de la fable & de ceux de l'Écriture-Sainte.

Tel de nos Sçavans reconnoît toutes les divinités du Paganiſme parmi les Syriens ; tel autre, parmi les Celtes ; quelques-uns, juſques chez les Germains & les Suédois ; chacun ſe conduit de la même maniere que ſi les fables formoient chez les Poëtes un corps ſuivi fait par la même perſonne, dans un même tems, un même païs, & ſur les mêmes principes.

Il y a plus de quarante ans que parut un nouveau ſyſtême Mythologique, celui de l'auteur de l'hiſtoire du Ciel. M. Pluche s'eſt perſuadé que l'Écriture ſymbolique, priſe groſſiérement dans le ſens qu'elle préſentoit à

ce dans l'Acarnanie, ſelon Étienne de Byzance.

MYTISTRATE, *Mytiſtratum*, Μυτίστρατον, ville d'Afrique ſituée aux environs de Carthage. C'eſt Étienne de Byzance qui fait mention de cette ville; il cite Polybe, mais il le cite à faux; car, Polybe dit que Mytiſtrate eſt une ville de Sicile, ſous la dépendance pourtant de Carthage. *Voyez* l'article ſuivant.

MYTISTRATE, *Mytiſtrate*, Μυτίστρατον, (*a*) ville de Sicile ſuivant les interpretes de Polybe. Le texte Grec porte Μυττίστρατον, *Myttiſtratum*. Diodore de Sicile écrit Μύστρατον, *Myſtratum*; & Étienne de Byzance lit Ἀμέστρατος, *Ameſtratus*. Pline donne aux habitans de cette ville le nom de *Mutuſtratini*.

Mytiſtrate étoit une place très-forte. Le conſul A. Atilius Calatinus l'an de Rome 494, & 258 avant Jeſus-Chriſt, s'attacha au ſiege de cette place, que ſes prédéceſſeurs avoient attaquée à pluſieurs repriſes, mais toujours ſans ſuccès. Après une longue réſiſtance, la garniſon Carthaginoiſe, fatiguée des cris & des lamentations tant des femmes que des enfans, qui demandoient avec inſtance qu'on mît fin aux maux cruels que la ville ſouffroit depuis un fort long-tems, ſortit de nuit, & laiſſa les habitans maîtres de leur ſort. Dès le matin, ils ouvrirent leurs portes aux Romains. Leur ſoumiſſion toute volontaire métitoit un traitement plein de douceur & d'indulgence. Mais, le ſoldat, qui avoit ſouffert impatiemment la longueur du ſiege, tranſporté de fureur, & n'écoutant que ſon reſſentiment, fit main-baſſe ſur tout ce qu'il rencontra ſans diſtinction d'âge ni de ſexe, juſqu'à ce que le Conſul, pour mettre fin au carnage, fit déclarer que le prix des priſonniers qu'on feroit ſeroit pour le compte des ſoldats. L'avarice l'emporta ſur la cruauté, & déſarma les mains de ces furieux. Ce qui étoit échappé de citoyens fut vendu; la ville fut abandonnée au pillage, puis détruite. Mais, elle ſe rétablit depuis, & on veut même que ce ſoit aujourd'hui Miſtretta.

MYTTISTRATUM. *Voyez Mytiſtrate.*

(*a*) Diod. Sicul. Eclog. pag. 876. Plin. Tom. I. pag. 163. Roll. Hiſt. Rom. Tom. II. p. 501.

N

, la quatorzieme lettre & la onzieme conſonne de notre alphaber. L'ancienne épellation eſt *enne*, & la moderne *ne*. Le ſigne de cette articulation étoit nommé par les Grecs *nu*, *νῦ*, & par les Hébreux *nun* ou *noun*.

I. L'articulation, repréſentée par la lettre N, eſt linguale, dentale & naſale ; linguale, parce qu'elle dépend d'un mouvement déterminé de la langue, le même preciſément que pour l'articulation *D*; dentale, parce que pour opérer ce mouvement particulier, la langue doit s'appuyer contre les dents ſupérieures, comme pour *D* & *T*; & enfin naſale, parce qu'une poſition particuliere de la langue, pendant ce mouvement, fait reſſuer par le nez une partie de l'air ſonore que l'articulation modifie; comme on le remarque dans les perſonnes enchifrenées qui prononcent *D* pour *N*, parce que le canal du nez étant alors embarraſſé, l'émiſſion du ſon articulé eſt entiérement orale.

Comme naſale, cette articulation ſe change aiſément en *m* dans les générations ces mots. Comme dentale, elle eſt auſſi commuable avec les autres de même eſpece, & principalement avec celles qui exigent que la pointe de la langue ſe porte vers les dents ſupérieures, ſçavoir *d* & *t*; & comme linguale, elle a encore un degré de commutabilité avec les autres linguales, proportionné au degré d'analogie, qu'elles peuvent avoir dans leur formation. N ſe change plus aiſément & plus communément avec les liquides *l* & *r*, qu'avec les autres linguales, parce que le mouvement de la langue eſt à peu près le même dans la production des liquides, que dans celle de *N*.

II. Dans la langue Françoiſe la lettre N a quatre uſages différens, qu'il faut remarquer.

1°. N eſt le ſigne de l'articulation *ne*, dans toutes les articulations où cette lettre commence la ſyllabe, comme dans *nous*, *none*, *nonagénaire*, *Ninus*, *Ninive*, &c.

2°. N, à la fin de la ſyllabe, eſt le ſigne orthographique de la naſalité de la voyelle précédente, comme dans *an*, *en*, *ban*, *bon*, *bien*, *lien*, *indice*, *onde*, *fondu*, *contendant*, &c. Il faut ſeulement excepter les trois mots *examen*, *hymen*, *amen*, où cette lettre finale conſerve ſa

ſignification naturelle, & repréſente l'articulation *ne*.

Il faut obſerver néanmoins que dans pluſieurs mots terminés par la lettre *N*, comme ſigne de naſalité, il arrive ſouvent que l'on fait entendre l'articulation *ne*, ſi le mot ſuivant commence par une voyelle ou par un *h* muet.

D'abord ſi un adjectif, phyſique ou méthaphyſique, terminé par un N Naſal, ſe trouve immédiatement ſuivi du nom auquel il a rapport, & que ce nom commence par une voyelle, ou par un *h* muet, on prononce entre deux l'articulation *ne; bon ouvrage, ancien ami, certain auteur, vilain homme, vain appareil, un an, mon ame, ton honneur, ſon hiſtoire*, &c. On prononce encore de même les adjectifs métaphyſiques *un, mon, ton, ſon*, s'ils ne ſont ſéparés du nom que par d'autres adjectifs qui y ont rapport, *un excellent ouvrage, mon intime & fidele ami, mon unique eſpérance, ſon entiere & totale défaite*, &c. Hors ces occurrences, on ne fait point entendre l'articulation *ne*, quoique le nom ſuivant commence par une voyelle ou par un *h* muet; *ce projet eſt vain & blâmable, ancien & reſpectable ami, un point de vue certain avec des moyens ſûrs*, &c.

Le nom *bien*, en toute occaſion, ſe prononce avec le ſon naſal, ſans faire entendre l'articulation *ne; ce bien eſt précieux*, comme *ce bien m'eſt précieux, un bien honnête*, comme *un bien conſidérable*. Mais, il y a des cas où l'on fait entendre l'articulation *ne* après l'adverbe *bien*; c'eſt lorſqu'il eſt ſuivi immédiatement de l'adjectif ou de l'adverbe, ou du verbe qu'il modifie & que cet adjectif, cet adverbe ou ce verbe commencent par une voyelle, ou par un *h* muet; *bien aiſe, bien honorable, bien utilement, bien écrire, bien entendre*, &c. Si l'adverbe *bien* eſt ſuivi de tout autre mot que de l'adjectif, de l'adverbe, ou du verbe qu'il modifie, la lettre *N* n'y eſt plus qu'un ſigne de naſalité; *il paroît bien & à propos.*

Le mot *en*, ſoit prépoſition, ſoit adverbe, fait auſſi entendre l'articulation *ne* dans certains cas, & ne la fait pas entendre dans d'autres. Si la prépoſition *en* eſt ſuivie d'un complément qui commence par un *h* muet ou par une voyelle, on prononce l'articulation; *en homme, en Italie, en un moment, en arrivant*, &c. Si le complément commence par une conſonne, *en* eſt naſal; *en citoyen, en France, en trois heures, en partant*, &c. Si l'adverbe *en* eſt avant le verbe, & que ce verbe commence par une voyelle ou par un *h* muet, on prononce l'articulation *ne; vous en êtes aſſuré, en a-t-on parlé? Pour en honorer les Dieux, nous en avons des nouvelles*, &c. Mais, ſi l'adverbe *en* eſt après le verbe, il demeure purement naſal malgré la voyelle ſuivante; *parlez-*

en au Miniſtre, allez-vous-en au jardin, faites-en habilement revivre le ſouvenir, &c.

On avant le verbe, dans les propoſitions poſitives, fait entendre l'articulation ; *on aime, on honorera, on a dit, on eût penſé, on y travaille, on en revient, on y a réfléchi, quand on en auroit repris le projet*, &c. Dans les phraſes interrogatives, *on* étant après le verbe, ou du moins après l'auxiliaire, eſt purement naſal malgré les voyelles ſuivantes ; *a-t-on eu ſoin? Eſt-on ici pour long-tems? En auroit-on été aſſûré? En avoit-on imaginé la moindre choſe?* &c.

Eſt-ce le *N* final qui ſe préſente dans les occaſions que l'on vient de voir, ou bien eſt-ce un *N* euphonique que la prononciation inſere entre-deux? Nous ſommes d'avis que c'eſt un *N* euphonique, différent du *N* otthographique ; parce que ſi l'on avoit introduit dans l'alphabet une lettre, ou dans l'orthographe un ſigne quelconque, pour en repréſenter le ſon naſal, l'euphonie n'auroit pas moins amené le *N* entre-deux, & on ne l'auroit aſſurément pas pris dans la voyelle naſale ; or, on n'eſt pas plus autoriſé à l'y prendre, quoique par accident la lettre *N* ſoit le ſigne de la naſalité, parce que la différence du ſigne n'en met aucune dans le ſon repréſenté.

On peut demander encore pourquoi l'articulation inſérée ici eſt *ne*, plutôt que *te*, comme dans *a-t-il reçu?* C'eſt que l'articulation *ne* eſt naſale, que par-là elle eſt plus analogue au ſon naſal qui précede, & conſéquemment plus propre à le lier avec le ſon ſuivant que toute autre articulation, qui par la raiſon contraire ſeroit moins euphonique. Au contraire, dans *a-t-il reçu*, & dans les phraſes ſemblables, il paroît que l'uſage a inſéré le *t*, parce qu'il eſt le ſigne ordinaire de la troiſieme perſonne, & que toutes ces phraſes y ſont relatives.

Enfin, on peut demander pourquoi on a inſéré un *N* euphonique dans les cas mentionnés, quoique l'on ne l'ait pas inſéré dans les autres, où l'on rencontre le même hiatus. C'eſt que l'hiatus y amene une interrogation réelle entre les deux ſons conſécutifs, ce qui ſemble indiquer une diviſion entre les deux idées ; or, dans les cas où l'uſage inſere un *N* euphonique, les deux idées, exprimées par les deux mots, ſont ſi intimement liées, qu'elles ne ſont qu'une idée totale ; tels ſont l'adjectif & le nom, le ſujet & le verbe, par le principe d'identité. Il en eſt de même de la prépoſition & de ſon complément, qui équivalent en effet à un ſeul advetbe ; & l'adverbe qui exprime un mode de la ſignification objective du verbe, devient auſſi par-là une partie de cette ſignification. Mais, dans les cas où l'uſage laiſſe ſubſiſter l'hiatus, il n'y a aucune liaiſon ſemblable entre les deux idées qu'il ſépare.

Digitized by Google

On peut par les mêmes principes, rendre raiſon de la maniere dont on prononce *rien*. L'euphonie fait entendre l'articulation *ne* dans les phraſes ſuivantes. *Je n'ai rien appris, il n'y a rien à dire, rien n'eſt-il plus étrange?* Nous croyons qu'il ſeroit mieux de laiſſer l'hiatus dans celle-ci. *Rien, abſolument rien.*

3°. Le troiſieme uſage de la lettre N eſt d'être un caractere auxiliaire dans la repréſentation de l'articulation mouillée que nous figurons par *gn*, & les Eſpagnols par *Ñ*; comme dans *digne, magnifique, regne, trogne*, &c. Il faut en excepter quelques noms propres, comme *Clugni, Regnaud, Regnard*, où N a ſa ſignification naturelle, & le *g* eſt entierement muet.

Au reſte, nous penſons de notre *gn* mouillé, comme du *l* mouillé; que c'eſt l'articulation *N* ſuivie d'une diphthongue, dont le ſon prépoſitif eſt un *i* prononcé avec une extrême rapidité. Quelle autre différence trouve-t-on, que cette prononciation rapide entre *il denia, denegavit*, & *il daigna, dignatus eſt*; entre *cérémonial* & *ſignal*; entre *harmonieux* & *hargneux?* D'ailleurs, l'étymologie de pluſieurs de nos mots, où ſe trouve *gn*, confirme cette conjecture, puiſque l'on voit que notre *gn* répond ſouvent à *ni* ſuivi d'une voyelle dans le radical; *Bretagne* de *Britannia*; *borgne* de l'Italien *bornio*; *charogne* ou du Grec χαρώνα, lieu puant, ou de l'adjectif factice *caronius*, dérivé de *caro*, par le génitif analogue *caronis*, ſyncopé dans *carnis*, &c.

4°. Le quatrieme uſage de la lettre *N* eſt d'être avec le *t*, un ſigne muet de la troiſieme perſonne du pluriel à la ſuite d'un *e* muet; comme *ils aiment, ils aimeront, ils aimeroient, ils aimoient*, &c.

III. N capital, ſuivi d'un point, tient lieu d'un nom propre qu'on ignore, ou dont on ne ſe ſouvient pas préciſément, ou qu'on a quelque ſujet de ne pas nommer, ou d'un nom général, en la place duquel on pourra ſubſtituer tel autre nom qu'on voudra; ce qui vient d'un ancien uſage qu'on avoit autrefois, de mettre le mot *en* avant tous les noms propres d'hommes, & celui de *na* avant ceux des femmes. Cela ſe pratique encore dans la plupart des lieux du Languedoc, où l'on dit *en Jean* pour dire, *Monſieur Jean*; ou *Na Jeanne*, pour dire, *Madame Jeanne*. Quand ces mots ont paſſé ailleurs, on en a retranché les voyelles. C'eſt une remarque de Borel. Du Cange obſerve, après D. Ménard, que cet uſage s'établit dans le X^e. ſiecle; & D. Mabillon dit qu'il eſt introduit il y a plus de 800 ans.

IV. N, chez les Anciens, étoit une lettre numérale qui ſignifioit 900, ſuivant ce vers de Baronius:

NNR. *noſtrorum*, des nôtres, ou de nos. NOBR. *November*, novembre. NON. AP. *Nonis Aprilis*, aux Nones d'Avril. NQ. *namque*, car; ou *nuſquam*, en aucun endroit; ou *nunquam*, jamais. N. V. N. D. N. P. O. *neque vendetur, neque donabitur, neque pignori obligabitur*, il ne ſera ni vendu, ni donné, ni mis en gage. NVP. *nuptiæ*, noces.

NAALOL, *Naalol*, Ναελαὰλ, (*a*) ville de Judée, dans la tribu de Zabulon. Elle fut cédée aux Lévites de la famille de Mérari. Les enfans de Zabulon n'exterminerent point les Chananéens de Naalol, & les laiſſerent habiter dans cette ville, aux conditions qu'ils ſeroient leurs tributaires. On ne connoît pas diſtinctement la ſituation de Naalol. L'Hébreu dit Nachalal; & les Septante, Nabaal.

NAAMA, *Naama*, Ναμὰ, (*b*) ville de Judée; elle étoit dans la tribu de Juda.

NAAMA, *ou plutôt* NAAMATH. *Voyez* Naamath.

NAAMA, *Naama*, Νααμὰ, (*c*) du païs des Ammonites, épouſa Salomon, & devint mere de Roboam.

NAAMAN, *Naaman*, (*d*) Νοεμὰν, le cinquieme des fils de Benjamin.

NAAMAN, *Naaman*, Νοαμὰ, (*e*) petit-fils de Benjamin, parce qu'il étoit fils de Balé, l'aîné des fils de ce Patriarche.

NAAMAN, *Naaman*, (*f*) Ναιμὰν, général de l'armée de Bénadad, roi de Syrie, étoit un homme puiſſant & en grand honneur auprès du Prince ſon maître, parce que le Seigneur avoit ſauvé par lui la Syrie. Il étoit vaillant & riche, mais lépreux. En ce tems-là, quelques ſoldats étant ſortis de Syrie, avoient emmené captive une petite-fille du païs d'Iſraël, qui fut depuis miſe au ſervice de la femme de Naaman. Cette fille dit à ſa maîtreſſe: » Plut à Dieu » que mon Seigneur eût été » trouver le Prophete qui eſt à » Samarie, il l'auroit ſans dou- » te guéri de ſa lepre. »

Sur cela Naaman vint trouver ſon maître & lui dit: Une fille du païs d'Iſraël a dit telle & telle choſe. Le roi de Syrie lui répondit: Allez, j'écrirai pour vous au roi d'Iſraël. Il partit donc de Syrie, prit avec lui dix talens d'argent, ſix mille écus d'or, & dix habits neufs, & porta au roi d'Iſraël la lettre du roi de Syrie qui étoit conçue en ces termes: » Lorſ- » que vous aurez reçu cette » lettre, vous ſçaurez que je » vous ai envoyé Naaman mon » ſerviteur, afin que vous le » guériſſiez de ſa lepre. » Le roi d'Iſraël, ayant lu cette lettre, déchira ſes vêtemens & dit: » Suis-je un Dieu pour » pouvoir ôter & rendre la vie?

(*a*) Joſu c. 19. v. 15. c. 21. v. 35. Judic. c. 1. v. 30.
(*b*) Joſu. c. 15. v. 41.
(*c*) Reg. L. III. c. 14. v. 21.
(*d*) Geneſ. c. 46. v. 21.
(*e*) Paral. L. I. c. 8. v. 4.
(*f*) Reg. L. IV. c. 5. v. 1. *& ſeq.*

» Pourquoi m'envoyer ainſi » un homme, afin que je le » guériſſe de ſa lepre? Vous » voyez que ce Prince ne cher- » che qu'une occaſion pour » rompre avec moi. »

Éliſée, ayant appris que le roi d'Iſraël avoit déchiré ſes vêtemens, lui envoya dire: » Pour- » quoi avez-vous déchité vos » vêtemens? Que cet homme » vienne à moi, & qu'il ſçache » qu'il y a un Prophete en » Iſraël. » Naaman vint donc avec ſes chevaux & ſes chariots, & ſe tint à la porte de la maiſon d'Éliſée. Ce Prophete lui envoya une perſonne pour lui dire: » Allez-vous laver ſept » fois dans le Jourdain, & vo- » tre chair ſera guérie &. de- » viendra nette. »

Naaman tout fâché commençoit à ſe retirer en diſant: » Je » croyois qu'il viendroit me » trouver, & que ſe tenant de- » bout, il invoqueroit le nom » du Seigneur ſon Dieu, qu'il » toucheroit de ſa main ma le- » pre & qu'il me guériroit. » N'avons-nous pas à Damas » les fleuves d'Abana, & de » Pharphar qui ſont meilleurs » que tous ceux d'Iſraël, pour » m'y aller laver & me rendre » le corps net? » Comme il s'en retournoit donc tout indigné, ſes ſerviteurs s'approcherent de lui & l'un d'eux lui dit: » Mon Pere, quand le Prophe- » te vous auroit ordonné quel- » que choſe de bien difficile, » vous auriez dû néanmoins le » faire. Combien plus devez- » vous lui obéir, lorſqu'il vous » dit: Allez-vous laver & vous » deviendrez net? » Il s'en alla donc & ſe lava ſept fois dans le Jourdain, ſelon que l'homme de Dieu le lui avoit ordonné; & ſa chair devint comme la chair d'un petit enfant, & il ſe trouva guéri. Après cela, il retourna avec ſa ſuite pour voir l'homme de Dieu; il vint ſe préſenter devant lui & lui dit: » Je ſçais » certainement qu'il n'y a point » d'autre Dieu dans toute la » terre que celui qui eſt dans » Iſraël; je vous conjure donc » de recevoir ce que votre ſer- » viteur vous offre. »

Éliſée lui répondit: » Vive » le Seigneur devant lequel je » ſuis préſentement, je ne re- » cevrai rien de vous. » Quelque inſtance que fît Naaman, il ne voulut jamais ſe rendre. Naaman lui dit donc: » Il faut » faire ce que vous voulez; » mais, je vous conjure de me » permettre d'emporter la char- » ge de deux mulets de la terre » d'Iſraël. Car, à l'avenir, » votre ſerviteur n'offrira plus » d'holocauſtes, ni de victimes » aux Dieux étrangers, mais » ſeulement au Seigneur. Il » n'y a qu'une choſe, pour la- » quelle je vous ſupplie de prier » le Seigneur pour votre ſer- » viteur, c'eſt que lorſque le » Roi mon Seigneur entrera » dans le temple de Remmon, » pour adorer en s'appuyant ſur » ma main, ſi je m'incline dans » le temple de Remmon, lorſ- » qu'il s'y inclinera lui-même

» que le Seigneur me le par-
» donne. » Élisée lui répondit, allez en paix. Naaman se sépara ainsi de lui, & il avoit déjà fait une lieue, lorsque Giézi fâché qu'Élisée n'eût rien voulu recevoir de Naaman, courut après lui, pour lui demander quelque chose. Naaman, le voyant revenir, descendit promptement de son chariot, & lui demanda ce qu'il désiroit. Giézi lui dit : » Mon maître m'a en-
» voyé vous dire que deux en-
» fans des Prophetes lui sont
» arrivés tout-à-l'heure de la
» montagne d'Éphraïm; il vous
» prie de me donner pour eux
» un talent & deux habits. »
Le talent valoit quatre mille huit cens soixante-sept livres, trois sols, neuf deniers de notre monoie. Naaman lui répondit : Il vaut mieux que je vous donne deux talens ; & il le contraignit de les recevoir. Il lui donna ensuite deux de ses serviteurs, pour les porter. Sur le soir, il prit les deux talens dans sa maison, & renvoya les deux serviteurs de Naaman. Giézi étant venu ensuite trouver Élisée, ce Prophete lui demanda où il avoit été. Giézi répondit qu'il n'avoit été nulle part. Mais, Élisée lui dit : » Mon esprit n'é-
» toit-il pas présent, lorsque
» Naaman vous a donné de l'ar-
» gent & des habits? Vous al-
» lez donc acheter des champs,
» des vignes & des plants d'o-
» liviers avec cet argent ; mais
» aussi, la lepre de Naaman
» vous demeurera, & à votre
» race pour toujours. » En effet, Giézi devint tout blanc de lepre. Depuis ce tems, l'Écriture ne dit plus rien de Naaman.

NAAMATH, *Naamath*, (*a*) nom d'une ville ou d'un païs, d'où étoit Sophar, un des trois amis de Job, qui vinrent pour le consoler.

NAARA, *Naara*, (*b*) l'une des femmes d'Assur, devint mere d'Oozam & d'Hépher. Les Thémaniens & les Ahasthosiens étoient tous descendus de Naara.

NAARAI, *Naarai*, Νααραὶ, (*c*) fils d'Asbaï, étoit un des braves de l'armée de David.

NAARAI, *Naarai*, (*d*) que les Septante appellent Ναχὼρ, *Nachor*, étoit de Béroth, & écuyer de Joab. Il étoit aussi un des braves de l'armée de David.

NAARATHA, *Naaratha*, Νααράθα, (*e*) ville de Judée dans la tribu d'Ephraïm. Eusebe met cette ville à cinq milles de Jéricho. C'est apparemment la même que Néara, dont parle Josephe, & d'où il dit que l'on conduisoit des eaux pour arroser les palmiers de Jéricho.

NAARIAS, *Naarias*, (*f*) Νααρία, un des fils de Sémeia, fut pere de trois fils, Élioënaï, Ezéchias, & Ezricam.

NAARIAS, *Naarias*, (*g*)

(*a*) Job. c. 2. v. 11.
(*b*) Paral. L. I. c. 4. v. 5.
(*c*) Paral. L. I. c. 11. v. 37.
(*d*) Paral. L. I. c. 11. v. 39.
(*e*) Josu. c. 16. v. 7. Joseph. I de Antiq. Judaïc. pag. 613.
(*f*) Paral. L. I. c. 3. v. 22, 23.
(*g*) Paral. L. I. c. 4. v. 42, 43.

Νααρία, fils de Jéſi ou Iéſi, fut un de ceux qui, à la tête de cinq cens hommes de la tribu de Siméon, allerent attaquer dans les montagnes de Séïr les reſtes des Amalécites, [illegible] défirent, & demeurerent [illegible] leur païs, après l'avoir conq[illegible] Le tems de cette expédition n'eſt pas connu.

NAARMALCHA, *Naarmalcha*, (*a*) c'eſt-à-dire, fleuve des Rois. C'étoit en effet un canal creuſé par les rois de Babylone pour recevoir une partie des eaux de l'Euphrate.

Trajan, voulant conſtruire un pont ſur le Tigre, réſolut, pour voiturer plus commodément les matériaux, de profiter du Naarmalcha, & de le joindre par un nouveau canal à l'endroit du Tigre où il prétendoit dreſſer ſon pont. Mais, on lui fit obſerver que le niveau de l'Euphrate au lieu où il commençoit à travailler, s'élevoit beaucoup au deſſus de celui du Tigre, & il craignit d'épuiſer tellement le lit du premier de ces deux fleuves, que la navigation en devînt impratiquable. Il interrompit donc les travaux déjà avancés, & il fit tranſporter par terre ſur des traînaux les bois néceſſaires à la conſtruction du pont.

NAAS, *Naas*, Νααᾶς, (*b*) ville de Judée, dans la tribu de Juda. Téhinna fut pere ou chef des habitans de cette ville.

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 246. T. V. p. 94.
(*b*) Paral. L. I. c. 4. v. 12.

NAAS, *Naas*, Νάας, (*c*) roi des Ammonites, vint attaquer Jabès de Galaad, un mois après que Saül eut été élu roi d'Iſraël. Les habitans de Jabès ne ſe ſentant pas aſſez forts pour réſiſter à Naas, lui dirent: » Recevez-nous à compoſition, » & nous vous demeurerons » aſſujettis. Naas leur répon» dit: La compoſition que j'ai » à faire avec vous, eſt de vous » arracher à tous l'œil droit, & » de vous rendre l'opprobre d'Iſ» raël. » Il vouloit apparemment par-là les rendre inutiles à la guerre & incapables de ſe ſervir de l'arc. Les anciens de Jabès lui dirent de nouveau: » Accordez-nous ſept jours; & » ſi dans ce terme, nos freres ne » viennent pas à notre ſecours, » nous nous rendrons à vous. » Ils envoyerent donc à Gabaa, où demeuroit Saül; & les députés firent leur rapport devant tout le peuple. Les enfans d'Iſraël l'ayant ouï, ſe mirent à pleurer. Saül revenoit alors des champs, ſuivant ſes bœufs; & ayant vu tout le monde qui pleuroit, il demanda quelle étoit la cauſe de ces larmes. On lui raconta ce que les habitans de Jabès étoient venus dire. Auſſitôt Saül, étant ſaiſi de l'eſprit de Dieu, coupa en pieces ſes bœufs, & les envoya par des courriers dans toutes les terres d'Iſraël, en diſant: » C'eſt ainſi qu'on traitera les

(*c*) Reg. L. I. c. 11. v. 1. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaic. p. 177, 178.

» bœufs

» bœufs de tous ceux qui ne » viendront point pour ſuivre » Saül & Samuël. »

Tout le peuple, frappé de crainte, ſe rendit donc au lieu deſtiné comme ſi ce n'eût été qu'un ſeul homme; & Saül, ayant fait la revue de ſon armée, trouva qu'elle étoit de trois cens Iſraëlites, ſans compter trente mille hommes de Juda. Alors, Saül ordonna aux députés de Jabès de s'en retourner, & de dire à ceux qui les avoient envoyés: » Vous ſerez » ſecourus demain, lorſque le » Soleil ſera dans ſa force. » Ces députés s'en retournerent, & ſe garderent bien de dire à Naas ce qu'ils avoient fait. Ils lui dirent au contraire: » De» main matin nous nous ren» drons à vous, & vous nous » traiterez comme il vous plai» ra. » Cependant, dès le ſoir, Saül fit paſſer le Jourdain à ſon armée; & ayant marché toute la nuit, il arriva au point du jour au camp des Ammonites, qui ne s'attendoient à rien moins. Ce pouvoit être le quatrieme jour de la treve accordée à ceux de Jabès. Il partagea ſon armée en trois corps, & fondit ſur les Ammonites avec tant de vigueur, qu'il les défit entiérement. Ceux qui purent s'échapper, ſe diſperſerent çà & là, ſans qu'il en reſtât ſeulement deux enſemble. Ainſi finit cette guerre. Joſephe dit que Naas fut tué dans le combat.

NAAS, *Naas*, Νάας, (*a*) autre roi des Ammonites, ami & allié de David, étoit apparemment fils du précédent. Nous ne ſçavons pas les particularités de ſa vie, ni à quelle occaſion David ſe lia d'amitié avec lui. Il eſt néanmoins aſſez probable que ce fut pendant ſa diſgrace ſous Saül, & lorſqu'il fut obligé de ſe retirer au-delà du Jourdain. Il y a auſſi apparence que Naas de Rabbath, capitaine des Ammonites, & pere de Sobi, eſt le même que celui dont nous parlons ici. Quoi qu'il en ſoit, Naas étant mort, David envoya faire des complimens de condoléance à Hanon, fils & ſucceſſeur de ce Prince. Mais, Hanon inſulta & outragea les Ambaſſadeurs de David; ce qui lui attira la guerre, dont nous avons parlé ſous l'article d'Hanon.

NAAS, *Naas*, Νάας, (*b*) pere d'Abigaïl & de Sarvia, paroît être le même qu'Iſaï, pere de David, ainſi qu'on peut le voir en comparant un paſſage du ſecond livre des Rois, avec un autre paſſage du premier livre des Paralipomenes.

NAAS, *Naas*, Νάας, (*c*) fut pere de Sobi, ami de David. Nous avons parlé ci-deſſus de ce Naas.

NAASSON, *Naaſſon*, (*d*)

(*a*) Reg. L. II. c. 10. v. 1. *& ſeq.* c. 17. v. 27. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 223, 224.

(*b*) Reg. L. II. c. 17. v. 25. Paral. L. I. c. 2. v. 13. *& ſeq.*

(*c*) Reg. L. II. c. 17. v. 27.

(*d*) Luc. c. 3. v. 32, 33.

Ναασσὼν, fils d'Aminadab & pere de Salmon, fut un des ancêtres de Jeſus-Chriſt ſelon la chair. *Voyez* Nahaſſon.

NABAHAS, *Nabahas*, le même que Nabo. *Voyez* Nabo.

NABAIOTH, *Nabaioth*, (*a*) Ναβαιὼθ, le premier des fils d'Iſmaël, étoit petit-fils d'Abraham & d'Agar. On croit qu'il fut pere des Nabathéens, ou Nabatéens. *Voyez* Nabatéens.

NABAL, *Nabal*, Νάβαλ, (*b*) homme extrêmement riche, qui demeuroit dans le déſert de Maon, mais qui avoit ſon bien ſur le Carmel. Il avoit trois mille brebis & mille chevres. Abigaïl ſa femme n'étoit pas moins remarquable par ſa prudence & ſa ſageſſe, que par ſa grande beauté. Mais pour lui, c'étoit un homme dur, brutal, & très-méchant. Il étoit de la race de Caleb.

Pendant que David étoit retiré dans le déſert de Pharan, il arriva que Nabal fit tondre ſes brebis, & David lui envoya dix jeunes hommes auxquels il dit: » Allez-vous-en ſur » le Carmel trouver Nabal, ſaluez-le civilement de ma part, » & dites-lui : Que la paix ſoit » à mes freres & à vous ; que la » paix ſoit en votre maiſon ; » que la paix ſoit ſur tout ce » que vous poſſédez. J'ai ſçu » que vos paſteurs, qui étoient » avec nous dans le déſert, » tondent vos brebis. Nous ne » nous leur avons jamais fait » aucune peine ; ils n'ont rien » perdu de leurs troupeaux, » pendant tout le tems qu'ils » ont été avec nous ſur le Carmel. Demandez-le à vos gens, » & ils vous le diront. Que » vos ſerviteurs trouvent donc » maintenant grace devant vos » yeux. Car, nous venons à vous » dans un jour de joie. Donnez » à vos ſerviteurs & à David » votre fils, tout ce qu'il vous » plaira. »

Les gens de David, étant venus trouver Nabal, lui dirent ces mêmes paroles de la part de David, & attendirent ſa réponſe. Mais, Nabal leur répondit : » Qui eſt David, & qui eſt » le fils d'Iſaï ? On ne voit autre choſe aujourd'hui que des » ſerviteurs qui fuyent leurs » maîtres. Quoi donc j'irai prendre mon pain, mon eau, & » la chair des bêtes que j'ai fait » tuer, pour ceux qui tondent » mes brebis, afin de les donner à des gens que je ne connois point. » Les gens de David étant retournés ſur leurs pas le vinrent trouver, & lui rapporterent tout ce que Nabal leur avoit dit. Alors, David dit à ſes gens, que chacun de vous prenne ſon épée. Tous prirent leur épée, & David prit auſſi la ſienne, & marcha ſuivi d'environ quatre cens hommes, & deux cens demeurerent pour garder le bagage. Alors, un des ſerviteurs de Nabal dit à Abigaïl ſa femme : » David

(*a*) Geneſ. c. 25. v. 13.

(*b*) Reg. L. 1. c. 25. v. 1. & *ſeq.*

» vient d'envoyer du déſert » quelques-uns de ſes gens pour » ſaluer notre maître, & il les » a rebutés avec rudeſſe. »

Il repréſenta à cette femme, que les gens de David leur avoient été d'un grand ſecours, dans le tems qu'ils étoient avec eux dans le déſert de Pharan; qu'ils méritoient bien qu'au moins Nabal ne les outrageât point de paroles; & qu'il étoit à craindre que David qui avoit la force en main, ne s'en vengeât bientôt. Abigaïl ſur le champ fit préparer des proviſions & des rafraîchiſſemens, qu'elle envoya à David; & montant elle-même ſur un âne, elle alla en diligence, à l'inſçu de Nabal, pour faire ſes excuſes à David. Elle le rencontra, comme il venoit avec ſes gens armés, réſolu de faire main baſſe ſur la maiſon de Nabal; & elle ſçût ſi bien le fléchir par ſes diſcours, que David rendit graces à Dieu de ce qu'il l'avoit envoyée pour déſarmer ſa colere.

Abigaïl retourna enſuite vers Nabal, & le trouva faiſant en ſa maiſon comme un feſtin de Roi. Son cœur nageoit dans la joie, & il avoit tant bu, qu'il étoit ivre. Abigaïl ne lui parla de rien dans ce moment; mais, le lendemain, lorſqu'il eut dormi, elle lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé; & cette nouvelle le frappa tellement, qu'il devint immobile comme une pierre; & ſon cœur fut tellement ſaiſi de frayeur, que dix jours après, il mourut. David, ayant appris ſa mort, dit: » Béni » ſoit le Seigneur, qui m'a ven- » gé de la maniere outrageuſe » dont Nabal m'avoit traité, & » qui n'a pas permis que je ti- » raſſe moi même vengeance de » l'injure qu'il m'avoit faite. » Quelques jours après, il envoya demander Abigaïl en mariage, & l'épouſa. Nabal ſignifie un fou, un inſenſé.

NABALIE, *Nabalia*, (*a*) fleuve du païs des Bataves, ſur le bord duquel Claudius Civilis & Pétilius Cérialis eurent une entrevue, l'an de Jeſus-Chriſt 70. On croit que le nom de ce fleuve, qui ſe trouve dans Tacite, eſt altéré, & qu'il faudroit lire Vahalis. *Voyez* Vahalis.

NABALLO, *Naballo*, (*b*) Ναβαλλὼ, ville ſituée dans l'Arabie. Elle fut conquiſe par les Juifs ſur les Arabes.

NABANNIDOCH, *Nabannidochus*. *Voyez* Nabonide.

NABARZANE, *Nabarzanes*, (*c*) l'un des plus grands Seigneurs des Perſes, & Général de la cavalerie de Darius, étoit né avec un grand penchant pour la trahiſon. Un Perſe, nommé Siſene, qui s'étoit établi en Macédoine, du tems de Philippe, ayant ſuivi Alexandre en Aſie, étoit devenu un des principaux

(*a*) Tacit. Hiſt. L. V. c. 26.
(*b*) Joſeph. de Antiq. Judaic. p. 469.
(*c*) Q. Curt. L. III. c. 7, 9. L. V. c. 9. *& ſeq.* L. VI. c. 3. *& ſeq.* Diod. Sicul. p. 601. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 083. *& ſeq.*

confidens de ce Prince. Nabarzane lui écrivit un jour pour l'exhorter à faire quelque chose digne de sa naissance & de la grandeur de son courage; que cela leur acquerroit un grand crédit auprès du Roi. Mais, la lettre, ayant été interceptée, causa la perte de Sisene.

Nabarzane, à la bataille d'Issus, commandoit l'aîle droite avec sa cavalerie & quelques vingt mille archers ou frondeurs. Dans la suite, il trama avec Bessus, général des Bactriens, le plus grand de tous les crimes, ils résolurent d'arrêter le Roi & de l'enchaîner; ce qu'ils pouvoient exécuter facilement par le moyen des troupes qu'ils commandoient l'un & l'autre. Leur dessein étoit, s'ils se voyoient poursuivis par Alexandre, de se racheter en lui livrant Darius en vie; &, s'ils échappoient à sa poursuite, de s'emparer du Royaume après avoir tué Darius, & de recommencer la guerre.

Comme il y avoit long-tems qu'ils machinoient ce parricide, Nabarzane, pour se frayer le chemin à un si horrible attentat, tint au Roi ce discours: » Seigneur, je ne doute point » que ce que je vais propo- » ser, ne vous surprenne, & » que d'abord vous n'ayiez de » la peine à le goûter; mais, » aux maladies désespérées les » Médecins employent des re- » medes extrêmes, & le pilote, » menacé du naufrage, jette » une partie de ce qu'il a pour » sauver l'autre. Ce n'est pas » qu'il y ait rien à perdre ni » à risquer pour vous, quand » vous suivrez mon conseil; au » contraire, il ne tend qu'à la » conservation de votre per- » sonne & de votre Empire. » Vous voyez comme les Dieux » combattent pour nos ennemis, » & comme la fortune ne se » lasse point de persécuter les » Perses. Le seul remede est de » renouveller la guerre sous de » nouveaux & de plus heureux » auspices; c'est-à-dire, que » pour un tems vous remettiez » les rênes du Gouvernement » entre les mains d'un autre, » qui porte seulement par for- » me le nom de Roi, jusqu'à » ce qu'il ait chassé les ennemis » hors de l'Asie. Alors, le » victorieux vous rendra ce » dépôt sacré, & vous remon- » terez sur le trône, ce que » nous devons bientôt espérer, » selon les apparences. Car, » on n'a point touché à la Bac- » triane. Les Indiens & les Sa- » ges leurs voisins n'attendent » que vos ordres, & vous avez » encore tant de peuples, tant » de milliers d'hommes, & pour » la cavalerie, & pour l'infan- » terie, qu'il vous reste plus » de forces que vous n'en avez » perdu. Pourquoi donc cou- » rons-nous sans nécessité à no- » tre ruine? Le propre des » grands courages est de mé- » priser la mort, & non pas » de haïr la vie. Les lâches » s'abandonnent bien souvent » & quittent le soin de leur

» conſervation, par la ſeule » crainte du travail; mais, la » vraie valeur met tout en œu- » vre, & il n'y a rien qu'elle » ne tente pour ſon ſalut. Car, » la mort étant la derniere de » toutes les choſes, c'eſt bien » aſſez d'aller à elle d'un pas » aſſuré, ſans que l'on y coure. » C'eſt pourquoi, ſi nous pre- » nons le chemin de la Bactria- » ne, qui eſt la plus ſûre retraite » que nous ayions, faiſons Beſ- » ſus roi pour céder au tems; » puis, quand tout ſera calme, » il vous rendra comme au » Prince légitime, l'Empire que » vous lui aurez donné en dé- » pôt. »

Il ne faut pas s'étonner ſi Darius s'emporta, quoiqu'il ne vît pas tout ce qui étoit caché ſous un langage ſi déteſtable. » Quoi, dit-il, ſcélérat, te » ſemble-t-il que le tems que » tu as épié, ſoit venu, & qu'il » n'y ait plus de danger pour » toi de te déclarer? » Et mettant la main à ſon cimeterre, il l'alloit tuer, ſi Beſſus & les Bactriens faignant d'être triſtes, ne ſe fuſſent promptement mis devant lui, réſolus de ſe ſaiſir de ſa perſonne, s'il eût voulu paſſer outre. Cependant, Nabarzane s'étant échappé & Beſſus l'ayant auſſitôt ſuivi, ils ſéparerent leurs troupes du gros de l'armée & tinrent entr'eux un Conſeil ſecret. Néanmoins, ils ne pouvoient eſpérer de monter ſur le trône tant que Darius ſeroit en vie; les peuples n'avoient rien de ſi ſacré que la majeſté du Prince; de façon qu'au ſeul nom du Roi, ils accouroient de toutes parts, & dans ſa mauvaiſe fortune, ils adoroient encore l'ombre & les traces de ſa gloire paſſée. La Province où ces traîtres commandoient, leur enfloit le cœur, elle étoit puiſſante en hommes & en armes, & d'une ſi grande étendue, qu'elle ne le cédoit à pas une de tout l'Orient. Car, elle faiſoit le tiers de l'Aſie, & elle étoit alors ſi abondante en jeuneſſe, qu'ils pouvoient en tirer autant d'hommes que Darius en avoit perdu; de ſorte qu'ils ne mépriſoient pas ſeulement leur Prince, mais Alexandre même, eſpérant que s'ils étoient une fois maîtres de ce païs, ils y trouveroient dequoi rétablir l'Empire & la puiſſance des Perſes.

Cependant, Nabarzane, ſous prétexte de faire les fonctions de ſa charge, ſe rendit à la tente du Roi avec les Bactriens, couvrant par ce prétexte ſon exécrable deſſein; & Darius, ayant donné le ſignal pour marcher, monta ſur ſon char comme il avoit coutume. Nabarzane & ſes complices, ſe proſternant en terre, eurent bien le courage d'adorer celui qu'ils devoient bientôt enchaîner. Ils en vinrent même juſqu'aux larmes pour marque de leur repentir, tant le cœur de l'homme eſt double & porté à la diſſimulation. A toutes ces hypocriſies joignant encore des prieres très-ardentes, ils ne con-

traignirent pas seulement ce Prince, qui étoit d'un esprit doux & facile, d'ajouter foi à leurs paroles, mais aussi de pleurer, sans que les larmes d'un si bon Roi pussent amollir le cœur des ces tigres, qui le trahissoient si lâchement. Darius, se croyant hors du péril qui alloit fondre sur lui, ne songeoit plus qu'à éviter les mains d'Alexandre, comme du seul ennemi qu'il avoit à craindre. Patron, qui commandoit les Grecs, l'exhorta inutilement à faire dresser sa tente dans leur quartier, & à confier la garde de sa personne à des troupes de la fidélité desquelles il étoit sûr. Il ne put se résoudre à faire cet affront aux Perses. Mais, il ne fut pas long-tems sans éprouver combien étoient vrais les avis qu'on lui avoit donnés. Les traîtres le saisirent, le lierent avec des chaînes d'or comme pour faire honneur à sa qualité de Roi, & prirent le chemin de la Bactriane, le conduisant dans un chariot couvert.

Mais bientôt, pressés par Alexandre, ils l'exhorterent à monter à cheval, & à se sauver des mains de son ennemi. Il leur répondit que les Dieux étoient près de le venger; & implorant la justice d'Alexandre, il refusa de suivre des parricides. Ils entrerent alors dans une telle fureur, que lançant leurs dards contre lui, ils le laisserent tout couvert de blessures. Après un parricide si détestable, ils se séparerent, pour laisser en divers lieux des vestiges de leur fuite, & tromper par-là l'ennemi, s'il vouloit les suivre, ou l'obliger du moins à diviser ses forces. Nabarzane tira vers l'Hyrcanie, & Bessus vers la Bactriane, suivis tous deux de peu de gens de chéval. Les Barbares, destitués de chefs, se dispersérent çà & là, selon que la peur ou l'espérance les guidoient.

Nabarzane s'empara du païs où il s'étoit d'abord retiré. Delà il écrivit à Alexandre, » qu'il » n'avoit jamais été l'ennemi de » Darius; qu'au contraire il lui » avoit toujours conseillé ce » qu'il avoit cru être de son » service, & s'étoit même » mis en danger d'être tué, » pour lui avoir parlé trop franchement; mais que Darius, » contre toute justice, avoit ré» solu de confier la garde de » sa personne à des étrangers, » condamnant la fidélité de » ceux de sa nation qui l'a» voient conservée inviolable » à leurs Rois, pendant l'es» pace de deux cens trente ans; » que pour lui se voyant sur » le bord du précipice, il avoit » pris conseil de la nécessité » présente; que Darius même, » après avoir tué Bagoas, n'a» voit point employé d'autre » excuse pour se justifier en» vers les peuples, que de di» re qu'il avoit prévenu celui » qui le vouloit perdre. Que » les misérables mortels n'a» voient rien de plus cher que » la vie; que l'amour d'une » chose si précieuse l'avoit por-

» té à ces extrêmités, mais qu'il » protestoit qu'en cela il avoit » fait, non pas ce qu'il eût bien » voulu, mais ce que la néces- » sité l'obligeoit de faire. Que » dans les calamités publiques » chacun y est pour sa part, & » tâche de se mettre à couvert. » Qu'au reste s'il le lui com- » mandoit, il viendroit le trou- » ver sur sa parole; qu'il ne » craignoit pas qu'un aussi grand » Roi voulût la violer. Que les » Dieux n'étoient pas accou- » tumés d'être trompés par un » Dieu; mais que s'il ne le ju- » geoit pas digne de cet hon- » neur, son exil ne manque- » roit pas de retraite; qu'un » homme de cœur trouvoit son » païs par-tout. »

Alexandre ne fit pas difficulté de lui donner sa parole à la façon des Perses, lui mandant qu'il pouvoit venir en toute assurance. Nabarzane vint donc trouver le Roi avec de magnifiques présens, & entr'autres il lui amena l'eunuque Bagoas, d'une excellente beauté, qui étoit encore à la fleur de sa jeunesse, ayant été fort aimé de Darius, & qui le fut bientôt après d'Alexandre; de sorte que ce fut à sa priere principalement qu'il pardonna à Nabarzane.

Le texte Grec de Diodore de Sicile l'appelle Nabarne, & il y a apparence que cet officier Perse, nommé Nabarzane par Q. Curse, est le même que cet Historien désigne ailleurs, sous le nom de Satibarzane.

NABATÉE, *Nabatæa*, Ναβαταία. *Voyez* ci-après Nabatéens.

NABATÉENS, *Nabatæi*, (*a*) Ναβαταῖοι, peuple de l'Arabie heureuse, qui descendoit de Nabaïoth, premier fils d'Ismaël. Strabon met les Nabatéens & les Sabéens au-dessus de la Syrie, & il ajoute qu'ils faisoient souvent des excursions dans cette Province, avant que les Romains s'en fussent rendu maîtres.

I. Le païs des Nabatéens, que quelques-uns nomment Nabatée ou Nabatene, s'étendoit, selon Josephe, depuis l'Euphrate jusqu'à la mer rouge. Ce n'est pas à dire que les Nabatéens fussent les seuls qui habitassent cette vaste contrée, mais ils en étoient les principaux habitans. Leurs villes étoient Pétra, capitale de l'Arabie déserte, Médaba & quelques autres.

Diodore de Sicile, après avoir dit que l'Arabie est située entre la Syrie & l'Égypte, & partagée entre différens peuples, ajoute que les Nabatéens habitent un païs désert, qui manque d'eau, & qui ne produit aucuns fruits, si ce n'est dans un petit canton. Il sembleroit par-là que le païs de ces peuples s'étendoit jusqu'à

(*a*) Strab. p. 760. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 22. Plin. Tom. I. pag. 259, 336, 670. Diod. Sicul. pag. 92, 93, 123, 721. *& seq.* Ovid. Metam. L. I. c. 3. Hirt. Panſ. de Bell. Alex. p. 687. Tacit. Annal. L. II. c 57. Plut. Tom. I. pag. 891. Maccab. L. I. c. 5. v. 25. c. 9. v. 35.

la Chaldée, & qu'il faudroit en retrancher toute la partie occidentale des terres qu'on leur attribue communément. Ovide paroît même favoriser ce sentiment dans ce vers :

Eurus ad auroram Nabatæaque regna recessit.

Au contraire, Étienne de Byzance met les Nabatéens dans l'Arabie heureuse; mais, tous les autres Géographes s'accordent à leur donner l'Arabie Pétrée. Strabon observe que la ville de Pétra leur appartenoit. Pline assure la même chose; & Diodore de Sicile lui-même dit, dans un autre endroit, que les Nabatéens habitoient aux environs du golfe Élanitique, qui étoit à l'occident de l'Arabie, & en même-tems dans l'Arabie Pétrée. Josephe nous apprend que Jonathas Maccabée, étant dans le païs d'Émath, & ayant chassé ses ennemis au-delà du fleuve Éleuthere, entra dans l'Arabie, battit les Nabatéens & vint à Damas. Saint Épiphane ajoute que les Ébionites venoient principalement du païs des Nabatéens & de Panéade.

II. Diodore de Sicile est celui de tous les Anciens qui soit entré dans un plus grand détail au sujet des Nabatéens. » Ce sont, dit-il, des brigands » qui ne vivent que du pillage » qu'ils vont faire chez leurs » voisins, & qu'il est impossible » de détruire; car, ils ont creusé dans leurs plaines des puits » qui ne sont connus que d'eux, » & où ils trouvent le rafraîchissement dont ils ont besoin; » pendant que les étrangers qui » les poursuivent, meurent de » soif dans ces sables arides, » ou sont fort heureux de revenir à moitié chemin, accablés de fatigues & de maladies. C'est par-là que les Nabatéens toujours invincibles » ont toujours conservé leur » liberté, & qu'il n'est point » de conquérant qui les ait soumis. Les anciens Assyriens, » les Medes, les Perses, & » enfin les rois de Macédoine, » ont été successivement obligés » d'abandonner l'entreprise, de » les subjuguer, après y avoir » employé toutes leurs forces. » Il y a au milieu de leur païs » une forteresse escarpée où » l'on ne monte que par un sentier étroit, & dans laquelle » ils vont mettre leurs captures. » Ils ont aussi un lac qui produit du bitume dont ils tirent » de grands revenus. Ce lac a » près de cinq cens stades de » long, sur soixante de large. » Son eau est puante & amere; » de sorte que quoique le lac reçoive dans son sein un grand » nombre de fleuves dont l'eau » est excellente, sa mauvaise » odeur l'emporte, & l'on n'y » voit ni poisson, ni aucun autre des animaux aquatiques. » Tous les ans le bitume s'éleve » au-dessus du lac, & occupe l'étendue de deux arpens & quelquefois de trois. » Ils appellent Taureau la » grande étendue, & Veau la

» petite. Cette masse de bitu-
» me, nageant sur l'eau, paroît
» comme une isle. On prévoit
» plus de vingt jours auparа-
» vant le tems où le bitume
» doit monter; car, il se ré-
» pand à plusieurs stades aux
» environs du lac une exha-
» laison forte qui ternit l'or,
» l'argent & le cuivre. Mais,
» la couleur revient à ces mé-
» taux, dès que le bitume est dis-
» sipé. Cependant, les lieux
» voisins du lac sont mal-sains
» & corrompus; les hommes y
» sont languissans & vivent peu.
» Les palmiers néanmoins crois-
» sent parfaitement dans ce
» voisinage, sur-tout dans les
» champs traversés par des ri-
» vieres ou par des ruisseaux.»

Ce passage n'est pas le seul où Diodore de Sicile s'étende sur ce qui concerne les Nabatéens. Il nous donne ailleurs une description particuliere des mœurs de cette nation & de sa façon de vivre.

Les Nabatéens habitoient en pleine campagne sans aucun toit. Ils appelloient eux-mêmes leur patrie une solitude, & ne choisissoient point pour leur séjour les lieux pourvus de rivieres & de fontaines, de peur que cet appât même n'attirât des ennemis dans le voisinage. Leurs loix ou leurs coutumes ne leur permettoient ni de semer du bled, ni de planter des arbres fruitiers, ni d'user de vin, ni de vivre sous des toits. Celui, que l'on auroit surpris en quelqu'une de ces pratiques, auroit été infailliblement puni de mort, dans la persuasion où ils étoient que ceux qui s'étoient assujettis à de pareilles commodités, s'assujettiroient bientôt à des maîtres pour les conserver.

Quelques-uns d'entr'eux faisoient paître des chameaux, & d'autres des brebis en pleine campagne. Entre tous les Nabatéens, il n'y en avoit point de plus riches que ces derniers, quoiqu'ils ne fussent pas les seuls, qui eussent des troupeaux en des campagnes désertes. Ceux dont nous parlons, qui ne passoient pas le nombre de dix mille, portoient encore vendre au bord de la mer, de l'encens, de la myrrhe & d'autres aromates précieux, qu'ils recevoient de l'Arabie heureuse. Ils étoient d'ailleurs extrêmement jaloux de leur liberté; & quand ils apprenoient que quelque armée s'approchoit d'eux, ils se réfugioient au fond du désert, dont les bords, par leur étendue, leur tenoient lieu de rempart. Car, les ennemis, n'y appercevant point d'eau, n'auroient osé le traverser, au lieu que les Nabatéens, s'en étant fournis dans des vaisseaux cachés sous terre, & dont eux seuls sçavoient les indices, s'étoient mis à l'abri de ce besoin.

Tout le sol n'étant formé que d'une terre argilleuse & molle, ils trouvoient le moyen d'y creuser de profondes & vastes cavernes, en forme quarrée, dont chaque côté étoit de la

longueur d'un arpent, & dont l'ouverture étoit extrêmement petite. Ayant rempli ces cavernes d'eau de pluie, ils en bouchoient l'entrée, qu'ils rendoient uniforme à tout le terrein qui l'environnoit, & sur laquelle ils laissoient quelques indices imperceptibles, & qui n'étoient connus que d'eux seuls. Ils accoutumoient les troupeaux, qu'ils enlevoient, à ne boire que tous les trois jours, afin que, dans le cas où il faudroit fuir à travers des plaines arides, ils fussent habitués à soutenir quelque tems la soif.

Pour eux, ils vivoient de chair, de lait & de fruits communs & ordinaires. Ils avoient dans leurs champs l'arbre qui portoit le poivre, & beaucoup de ce miel, que l'on appelloit sauvage, & qu'ils buvoient avec de l'eau.

III. Antigonus, devenu maître unique & paisible de la Syrie & de la Phénicie, entreprit de porter la guerre chez les Nabatéens, nation qu'il sçavoit lui être contraire. Il choisit pour chef de l'entreprise un officier son ami, nommé Athénée, auquel donnant quatre mille hommes de ses meilleurs fantassins, & six cens cavaliers exercés à la course, il le chargea de tomber tout d'un coup sur ces barbares, & de rapporter toute la proie qu'il pourroit faire sur eux.

Comme les Nabatéens avoient entr'eux un marché souterrein, dans lequel ils se rendoient, les uns pour débiter leurs marchandises, & les autres pour y faire leurs provisions, ils y étoient venus, après avoir laissé sous un rocher leurs richesses, leurs vieillards, leurs femmes & leurs enfans. Cette retraite étoit extrêmement forte, quoique sans murailles, & se trouvoit à deux journées de distance de toute habitation. Le capitaine Athénée, instruit de cette absence, prit ce tems-là pour aller attaquer le rocher avec un nombre suffisant de troupes; & partant de l'Idumée, il fit en trois jours & trois nuits un chemin de deux mille deux cens stades, il se saisit du rocher à la faveur des ténebres, & à l'insçu des Nabatéens absens, on tua une partie de ceux qui s'y trouvoient, on en prit d'autres vivans, & on y laissa beaucoup de blessés. Il emporta une grande partie de l'encens & de la myrrhe qui étoient là en réserve, & de plus cinq cens talens d'argent. Les soldats d'Athenes ne voulurent pas demeurer là plus de trois heures, & la crainte du retour des Nabatéens, leur fit faire encore deux cens stades pour s'éloigner d'eux, au bout desquelles accablés de fatigue, ils se dresserent un camp. Se croyant là fort éloignés des ennemis, ils se tenoient peu sur leurs gardes, persuadés qu'il falloit deux ou trois jours pour venir du rocher jusqu'à eux. Mais, les Nabatéens, instruits, par leurs coureurs de l'expédition & du poste de leurs adver-

faires, abandonnent ſur le champ le rendez-vous de leur négoce, & reviennent d'abord au rocher. Là, inſtruits par les bleſſés de l'inſulte qu'ils venoient d'eſſuyer, ils ſe mettent auſſitôt en marche à la pourſuite des Grecs. Comme les ſoldats d'Athénée étoient peu attentifs à la défenſe de leur camp, & que la plupart d'entr'eux accablés de laſſitude, étoient plongés dans le ſommeil, quelques priſonniers Nabatéens s'échapperent des tentes, pour venir rendre compte de l'état des choſes à leurs compatriotes, qui à la troiſieme veille de la nuit tomberent ſur le camp au nombre du huit mille hommes. Ils égorgerent un grand nombre de Grecs, plongés encore dans le ſommeil, & perçerent à coups de traits, la plupart de ceux qui ſe levoient pour prendre leurs armes. En un mot, tout ce qu'il y avoit d'infanterie fut tué dans cette ſurpriſe, & il n'échappa que cinquante cavaliers dont pluſieurs étoient bleſſés. C'eſt ainſi que les ſoldats d'Athénée, après avoir bien commencé, périrent enfin par leur imprudence. Mais, le ſuccès eſt ordinairement ſuivi de négligence & d'une ſécurité téméraire. C'eſt pour cela que les Sages penſent qu'il eſt plus aiſé de ſoutenir courageuſement l'adverſité, que d'uſer ſobrement & avec ſageſſe de la proſpérité & des grands ſuccès; d'autant que l'adverſité nous porte d'elle-même à craindre & à prévoir l'avenir; au lieu que les grands ſuccès préſens nous font oublier le paſſé & négliger l'avenir.

Les Nabatéens, après avoir donné cette leçon à leurs ennemis, vinrent remettre dans leur rocher les effets qu'ils avoient recouvrés. De-là ils écrivirent à Antigonus une lettre en langue Syriaque, par laquelle ils ſe plaignoient beaucoup d'Athénée, en ſe juſtifiant eux-mêmes. Antigonus leur fit une réponſe, par laquelle il approuvoit la défenſe qu'ils avoient faite; & proteſtoit qu'Athénée les avoit attaqués de ſon chef & ſans aucun ordre de ſa part. Il uſoit de cette diſſimulation dans le deſſein de mettre les Nabatéens hors de toute défiance, & de les attaquer lui-même lorſqu'ils s'y attendroient le moins. Car, il n'étoit pas aiſé de ſubjuguer ſans quelque détour des hommes qui menoient une vie ſauvage, & qui avoient pour retraite un déſert inacceſſible. Cependant, les Nabatéens, quoique réjouis des aſſurances d'Antigonus qui les délivroit d'une crainte préſente, ne laiſſerent pas de ſe défier de ſes diſcours. Ils mirent ſur les pointes de leurs rochers des ſentinelles qui découvroient au loin tous ceux qui devoient entrer du moins en corps de troupes dans l'Arabie; & ſe tenant eux-mêmes prêts à ſe joindre au premier ſignal, ils attendoient l'évenement. Mais, Antigonus les ayant laiſſés quelque tems en

repos, & les croyant assez trompés par ce délai, choisit dans toute son armée quatre mille fantassins, & plus de quatre mille cavaliers, des plus dispos à la course, & leur ordonna de se pourvoir de vivres secs pour plusieurs jours. Il mit son fils Démétrius à la tête de l'avant-garde, en le chargeant de tomber sur les Nabatéens, au premier moment & du premier côté qu'il le pourroit. Celui-ci, marchant trois jours par des chemins détournés & difficiles, tâchoit de se cacher aux barbares. Mais, leurs espions ayant bientôt apperçu une armée en forme, en donnerent avis à leurs compatriotes par des signaux de feu dont on étoit convenu. Aussitôt les Nabatéens mirent tous leurs effets à couvert sous des rochers, avec une garde suffisante contre l'avidité des Grecs; car, on ne pouvoit entrer dans ce lieu de réserve que par un chemin étroit, fait de main d'homme. A l'égard de leurs troupeaux, ils les partagerent pour les sauver au fond du désert, les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Démétrius, arrivé jusqu'au rocher, & s'appercevant qu'on avoit écarté les troupeaux, fit des attaques continuelles à cette espece de fort. Mais, comme les assiégés se défendoient vaillamment, & sçavoient profiter de l'avantage de leur poste, il entra en défiance de son entreprise, & fit sonner la retraite. Mais, revenant à l'attaque dès le lendemain, un des Nabatéens élevant sa voix, lui dit d'assez loin: » Roi Démétrius, à quel dessein, ou par quel conseil, » venez-vous faire la guerre à » un peuple qui habite un désert sans eaux, sans vin, sans » provisions, en un mot, sans » aucune des choses qui sont » l'objet ordinaire de votre cupidité & de vos concussions. » C'est par l'aversion invincible que nous avons pour la » servitude, que nous nous » sommes réfugiés dans un lieu » dénué de tous les biens qui » passent ailleurs pour nécessaires; que nous nous sommes » réduits à une vie solitaire & » sauvage, qui nous met par » elle-même hors de portée de » vous nuire en quoi que ce » soit. Nous vous supplions » donc, vous & le Roi votre » pere, de nous laisser en repos. Nous vous ferons même » des présens pour vous engager à retirer votre armée, » & à mettre les Nabatéens au » nombre de vos amis les plus » fideles & les plus constans. » D'ailleurs, vous ne sçauriez » demeurer long-tems ici, manquant d'eau & de toutes les » nécessités de la vie; & vous » ne viendrez jamais à bout de » nous assujettir à d'autres coutumes. Vous ne pouvez au » plus faire sur nous que quelques Esclaves qui ne vous » serviront que malgré eux, » & que vous ne pourrez jamais plier à vos mœurs & à » vos usages. » Frappé de ce

diſcours, Démétrius retira ſon armée, & ſe réduiſit à leur demander des Ambaſſadeurs pour traiter avec eux. Les Nabatéens les choiſirent entre leurs vieillards. Ceux-ci lui répéterent à peu près les mêmes choſes qu'il avoit entendues, & lui préſentant ce qu'ils avoient de plus précieux, ils l'engagerent, à les laiſſer tranquilles. Ainſi, acceptant de leur part, & des préſens, & des ôtages, il abandonna le rocher.

Antigonus, au retour de ſon fils, qui lui rendit un compte exact de tout ce qu'il venoit de faire, déſapprouva le traité qu'il avoit paſſé avec les Nabatéens; il prétendit qu'il les avoit rendus plus entreprenans en les laiſſant impunis, & leur avoit donné lieu de dire que c'étoit par impuiſſance & non par compaſſion, qu'il s'étoit déſiſté de ſon attaque.

IV. Les Nabatéens ne ſont gueres connus dans l'Écriture que du tems des Maccabées. Pendant la guerre que les Juifs ſoutinrent contre les Syriens, & pendant le ſoulevement de preſque tous les peuples des environs de la Judée contre les Hébreux, les Nabatéens ſeuls leur témoignerent de l'affection. Judas Maccabée, étant allé au ſecours de ſes freres, dans le païs de Galaad, fut fort bien reçu des Nabatéens. Quelque tems après, Judas Maccabée envoya ſon frere Jean, pour conduire & mettre en dépôt chez les Nabatéens, les bagages de ſon armée qui l'embarraſſoient; mais, les habitans de Médaba prirent Jean, le tuerent, & ſe ſaiſirent de tout ce qu'il avoit.

NABATENE, *Nabatæna*. *Voyez* Nabatéens.

NABATH, *Nabath*, Ναβὰτ, (*a*) de la tribu d'Ephraïm, fut pere de Jéroboam, premier Roi des dix Tribus, qu'il avoit fait révolter contre la maiſon de David.

NABATH, *Nabath*, Ναβὰς, (*b*) couſin du vieux Tobie. Après le retour du jeune Tobie, il vint plein de joie le féliciter de tous les biens que Dieu lui avoit faits.

NABATHÉENS, *Nabathæi*, *ou* NABATÉENS ſans *b*. *Voyez* Nabatéens.

NABATHENE, *Nabathæna*, *ou* NABATENE ſans aſpiration. *Voyez* Nabatene.

NABDALSA, *Nabdalſa*, (*c*) Numide, homme de condition, diſtingué par ſes richeſſes, & aimé du peuple. Bomilcar, ayant formé la réſolution de perdre Jugurtha, fit entrer dans ſon deſſein Nabdalſa. Celui-ci commandoit ordinairement l'armée en l'abſence de Jugurtha, & expédioit toutes les autres affaires, lorſque ce Prince étoit fatigué ou embarraſſé de plus grandes choſes; ce qui lui avoit acquis

(*a*) Reg. L. III. c. 11. v. 26.
(*b*) Tobi. c. 11. v. 20.
(*c*) Salluſt. in Jugurth. c. 47, 48.

beaucoup de gloire, & beaucoup de crédit; ils prirent donc enſemble jour pour exécuter leur trahiſon, ſe réſervant à pourvoir au reſte, ſelon que les affaires le demanderoient. Après quoi Nabdalſa partit pour joindre un corps de troupes, que Jugurtha lui avoit ordonné de tenir au milieu des quartiers d'hiver des Romains, pour les empêcher de ravager impunément la campagne. Nabdalſa, effrayé de l'énormité de ſon crime, manqua de ſe rendre le jour marqué, la crainte fut un obſtacle à la trahiſon.

Cependant, Bomilcar impatient d'exécuter ſon entrepriſe, & craignant en même-tems que ſon complice n'abandonnât ſon deſſein pour en prendre un nouveau, lui envoie une lettre par des courriers fideles, dans laquelle il l'accuſoit de molleſſe & de lâcheté, il prend les Dieux à témoin de leurs ſermens, il l'avertit de prendre garde de tourner à ſa ruine les récompenſes de Q. Cécilius Métellus, que la perte de Jugurtha étoit certaine, qu'il ne s'agiſſoit plus que de ſçavoir s'il périroit de ſa main, ou de celle du général Romain; par conſéquent qu'il eût à voir s'il préféroit les ſupplices à la récompenſe. Nabdalſa, fatigué de ſes travaux, repoſoit ſur un lit dans le tems qu'on lui apporta cette lettre; il fut d'abord troublé par les diſcours que lui tenoit Bomilcar, & s'endormit, comme il arrive, quand on a l'eſprit accablé. Il avoit pour ſecrétaire un certain Numide, homme fidele, qu'il affectionnoit, & pour qui il n'avoit rien de caché, ſi on excepte ce dernier deſſein. Celui-ci, ayant ſçu qu'il étoit arrivé des lettres, ſe rendit dans la tente de ſon maître, jugeant qu'on auroit beſoin de ſes lumieres & de ſes ſervices ordinaires; il prend la lettre que Nabdalſa, qui dormoit encore, avoit imprudemment laiſſée ſur ſon chevet, il la lit d'un bout à l'autre, & ayant ainſi découvert la trahiſon, part en diligence pour aller trouver le Roi.

Peu de tems après, Nabdalſa s'étant éveillé, ne trouva plus ſa lettre; les tranſfuges l'inſtruiſirent comment l'affaire s'étoit paſſée; auſſitôt il fait ſes efforts pour joindre ſon dénonciateur; mais, voyant que c'étoit en vain, il alla ſe jetter aux pieds de Jugurtha, pour tâcher de l'appaiſer. Il le prie les larmes aux yeux, par les liens de l'amitié, par ſa fidélité ancienne, de ne le point ſoupçonner d'un pareil crime, qu'un domeſtique perfide l'avoit prévenu dans ce qu'il avoit lui-même réſolu de faire. Le Roi répondit à cela avec douceur, quoiqu'il eût d'autres ſentimens dans le cœur. Ce Prince fit d'abord mourir Bomilcar, & pluſieurs autres qu'il ſçavoit être complices de la conſpiration. Il y a apparence que Nabdalſa ne fut pas épargné, & qu'il ſubit le même ſort que tous ceux qui

avoient eu part au complot.

NABIS, *Nabis*, Νάβις, (*a*) ſuccéda à Machanidas dans la tyrannie de Sparte. Dans les commencemens, Nabis ne ſongea point à rien entreprendre au dehors. Il ne s'occupoit qu'à jetter des fondemens ſolides d'une longue & dure tyrannie. Pour cela, il s'attacha à perdre tout ce qui reſtoit de Spartiates, dans cette République. Il en chaſſa les plus diſtingués en richeſſes & en naiſſance, & il abandonna leurs biens, & leurs femmes aux principaux de ſon parti. Ces infortunés ſont connus dans l'hiſtoire ſous le nom de Bannis.

Nabis avoit pris à ſa ſolde des étrangers, tous aſſaſſins, & capables de toutes ſortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette eſpece de gens, que leur ſcélérateſſe avoit fait chaſſer de leur patrie, s'aſſembloient de tous côtés autour du Tyran, qui vivoit au milieu d'eux comme leur protecteur & leur Roi, s'en ſervant comme de ſatellites & de gardes, pour s'affermir dans la tyrannie, & rendre ſa puiſſance inébranlable. Il ne ſe contenta point de reléguer les citoyens; il fit en ſorte que, même hors de leur patrie, ils ne trouvaſſent aucun aſyle, ni aucune retraite aſſurée. Les uns étoient maſſacrés dans les chemins, par ſes émiſſaires; il ne rappelloit les autres d'exil que pour les faire mourir.

Outre cela, il inventa une machine, qu'on pourroit appeller infernale, qui repréſentoit une femme revêtue d'habits magnifiques, & qui reſſembloit tout-à-fait à la ſienne. Toutes les fois qu'il faiſoit venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parloit avec beaucoup de douceur & d'honnêteté du péril dont le païs, & Sparte en particulier, étoient menacés par les Achéens, du nombre d'étrangers qu'il étoit obligé d'entretenir pour la ſûreté de l'État, & des dépenſes qu'il faiſoit pour le culte des Dieux & pour le bien commun. Si on ſe laiſſoit toucher par ces diſcours, il n'alloit pas plus loin; c'étoit ce qu'il ſe propoſoit. Mais, quand quelqu'un refuſoit de ſe rendre, & ſe défendoit de donner, il faiſoit paroître ſa machine, qui avoit les mains, les bras, & le ſein hériſſés de pointes de fer aigues cachées ſous les habits. Elle embraſſoit ce pauvre malheureux, le ſerroit entre ſes bras, l'approchoit de ſa poitrine lui appuyant les mains ſur le dos, & lui faiſoit jetter les hauts cris. La machine étoit ſuſceptible de tous ces mouvemens

(*a*) Flor. L. II. c. 7. Tit. Liv. L. XXIX. c. 12. L. XXXI. c. 25. L. XXXII. c. 38. *& ſeq.* L. XXXIII. c. 44. L. XXXIV. c. 22. *& ſeq.* L. XXXV. c. 12. *& ſeq.* Plut. Tom. I. pag. 362. *& ſeq.* Pauſ. pag. 272, 411. *& ſeq.* Juſt. L. XXX. c. 4. L. XXXI. c. 1. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. IV. pag. 442. *& ſuiv.* Holt. Rom. T. IV. p. 148. *& ſuiv.*

par le moyen des reſſorts ſecrets dont elle étoit compoſée. Le Tyran fit périr de cette maniere quantité de ceux dont il n'avoit pu extorquer autrement ce qu'il demandoit.

Croiroit-on un homme capable de s'appliquer de ſang froid à inventer une telle machine, uniquement pour tourmenter ſes ſemblables, & pour repaître ſes yeux & ſes oreilles du cruel plaiſir de voir leur ſupplice & d'entendre leurs gémiſſemens? Il eſt étonnant que dans une ville comme Sparte, où la tyrannie étoit en exécration, où l'on ſe faiſoit gloire d'affronter la mort, où les loix & la religion, loin de retenir les particuliers comme parmi nous, ſembloient armer leurs mains contre tout ennemi de la liberté, un monſtre ſi horrible ait pu ſubſiſter un ſeul jour.

Lorſque Nabis eut bien fortifié ſa tyrannie à Sparte, il ſongea à attaquer ſes voiſins. Il emporta d'emblée la ville de Meſſene. Philopœmen marcha au ſecours des Meſſéniens. Nabis, averti de ſon approche, ne l'attendit point, quoiqu'il eût toutes ſes troupes dans la ville; mais, ſortant par une autre porte, il délogea très-promptement & emmena toute ſon armée, regardant comme une fortune ſignalée de pouvoir l'éviter, comme il l'évita en effet, & Meſſene fut délivrée.

Quelque tems après, Nabis apprenant que les Argiens avoient choiſi, pour le commander, Cycliade en la place de Philopœmen, à qui il étoit bien inférieur, reprit les armes; & après avoir pillé les campagnes voiſines, il menaçoit même les villes de cette contrée. Dans ces circonſtances, les Achéens s'aſſemblerent à Argos pour délibérer de la guerre qu'ils méditoient contre Nabis. Comme ils examinoient donc combien chaque ville pourroit fournir de ſoldats pour repouſſer les efforts du Tyran, tout d'un coup Philippe de Macédoine ſe préſenta dans l'aſſemblée, & leur promit que ſans qu'ils s'en miſſent en peine, il les défendroit contre les entrepriſes de Nabis & des Lacédémoniens, & non-ſeulement empêcheroit le ravage de leurs terres, mais qu'il conduiroit lui-même ſon armée dans la Laconie, & tourneroit contre cette Province tous les malheurs de la guerre. Malgré ces promeſſes de Philippe, la guerre fut déclarée à Nabis.

Une preuve que les diſpoſitions que montroit le roi de Macédoine, n'étoient pas bien ſinceres, c'eſt que ce Prince, dans la ſuite, mit Argos en dépôt entre les mains de Nabis, à condition qu'il la lui remettroit, s'il étoit victorieux dans la guerre qu'il avoit actuellement ſur les bras, & qu'il la garderoit pour lui-même, ſuppoſé qu'il fût battu. C'eſt pourquoi, il écrivit à Philoclès, gouverneur d'Argos & de Corinthe,

rinthe, d'aller lui-même trouver Nabis. Philoclès à l'offre avantageuse qu'il étoit chargé de faire à ce Prince, ajoura que le Roi, pour gage de l'amitié qu'il vouloit faire avec lui, avoit dessein de donner les deux princesses de Macédoine en mariage à ses deux fils. D'abord, Nabis refusa de se mettre en possession de la ville d'Argos, à moins qu'il ne fût appellé au secours de cette ville par un décret des Argiens mêmes. Mais, lorsqu'il eut appris que ce peuple en pleine assemblée, avoit non-seulement rejetté avec mépris, mais encore détesté avec horreur la proposition qu'on lui avoit faite de l'appeller, croyant avoir une belle occasion de le piller, il dit à Philoclès qu'il pouvoit lui livrer cette ville quand il voudroit. Ainsi, il fut reçu dans Argos pendant la nuit à l'insçu des habirans. Dès le matin, il occupa toutes les hauteurs, & fit fermer les portes. Il s'empara des biens de quelques-uns des principaux qui s'étoient échappés à la faveur du premier tumulte, ôta à ceux qui étoient restés tout ce qu'ils avoient de vases d'or & d'argent, & outre cela exigea d'eux des sommes considérables. Ceux qui obéirent sur le champ, en furent quittes pour la perte de leurs biens. Mais, ceux, qui furent soupçonnés d'avoir caché ou écarté quelques-uns de leurs effets, furent traités comme de malheureux Esclaves; & pour les forcer à se trahir eux-mêmes, on leur fit souffrir les supplices les plus rigoureux. Ensuite, il convoqua le peuple, & proposa deux loix dont l'une en supprimant tous les regiſtres publics, aboliſſoit toutes les dettes, & l'autre ordonnoit que les terres seroient également partagées entre les citoyens. C'étoient là les deux flambeaux dont se servoient ordinairement les novateurs pour allumer la discorde, & armer la populace contre les Grands.

Dès que Nabis fut en possession d'Argos, il ne se souvint plus ni de qui il tenoit cette ville, ni des conditions auxquelles on la lui avoit livrée. Il envoya des Ambassadeurs à T. Quinrius Flamininus qui étoit alors à Élatie, & à Attale qui hivernoit à Égine, pour leur apprendre qu'il étoit maître d'Argos; & que si ce général Romain vouloit s'y rendre, il espéroit qu'il n'auroit pas de peine à s'accorder avec lui. T. Quintius Flamininus, qui vouloit encore ôter cette ressource à Philippe, consentit à l'entrevue que demandoit Nabis; & sans différer, il envoya avertir Attale de le venir trouver d'Egine à Sicyone; & lui-même partit d'Anricyre avec dix quinquérèmes que son frere Lucius avoit par hazard amenées depuis quelques jours de ses quartiers d'hiver de Corcyre & se rendit à Sicyone. Attale, qui y étoit déjà arrivé, fit entendre à T. Quinrius Fla-

mininus, qu'il ne convenoit pas à un général Romain d'aller trouver Nabis, mais que c'étoit à ce Tyran de ſe rendre auprès de lui. Ainſi, T. Quintius Flamininus n'alla point à Argos. Il y avoit près de cette ville un lieu appellé Mycénica. Ce fut là qu'on indiqua l'aſſemblée à laquelle ſe rendirent T. Quintius Flamininus avec ſon frere Lucius & quelques Tribuns militaires, Attale avec les Grands de ſa Cour, & Nicoſtrate, préteur des Achéens avec un petit nombre d'Officiers des troupes Mercénaires. Ils y trouverent le Tyran qui les attendoit avec toutes ſes forces. Il s'avança les armes à la main à la tête de ſes gardes, juſqu'au milieu de la plaine qui les ſéparoit, & où il trouva T. Quintius Flamininus ſans armes accompagné de ſon frere, & de deux Tribuns des ſoldats, & Attale auſſi ſans armes, ayant à ſes côtés le préteur des Achéens, & un des principaux de ſa Cour. Nabis commença par s'excuſer de ce qu'il étoit venu accompagné de gens armés, & armé lui-même, à une conférence dans laquelle il voyoit T. Quintius Flamininus & le Roi ſans armes; ajoutant qu'il ne craignoit rien de leur part, mais qu'il ſe défioit des exilés d'Argos. A l'égard de l'alliance qu'ils alloient contracter, T. Quintius Flamininus demanda deux conditions; 1°. Que Nabis fît la paix avec les Achéens; 2°. Qu'il lui donnât des troupes pour l'aider dans la guerre qu'on faiſoit actuellement contre Philippe. Le Tyran conſentit à envoyer des ſecours au général Romain. Mais, au lieu de la paix qu'on vouloit qu'il fît avec les Achéens, il ne voulut s'engager qu'à une treve, qui devoit finir avec la guerre de Macédoine.

Attale fit naître une difficulté à l'égard de la ville d'Argos. Car, ce Prince prétendoit que Nabis s'en étoit emparé par la trahiſon de Philoclès & contre la volonté des habitans; au lieu que Nabis ſoutenoit que c'étoit les Argiens eux-mêmes qui l'avoient appellé pour les défendre. Le Roi vouloit qu'on aſſemblât les Argiens pour ſçavoir d'eux la vérité du fait. Le Tyran ne s'y oppoſa pas. Mais, le Roi vouloit que Nabis retirât ſes troupes de la ville, afin que les Argiens n'étant plus retenus par la crainte des Lacédémoniens, puſſent déclarer librement leurs ſentimens. Le Tyran n'ayant pas voulu y conſentir, ce point demeura indécis; & tout ce qu'on put obtenir de lui, c'eſt qu'il fourniroit ſix cens Crétois au général Romain, & feroit une treve pour quatre mois avec Nicoſtrate, préteur des Achéens.

Cette alliance avec un Tyran auſſi décrié pour ſa perfidie & ſes cruautés que l'étoit Nabis, n'eſt pas fort glorieuſe aux Romains. Mais, dans un tems de guerre, on croit devoir prendre tous ſes avantages aux dé-

pens même de l'équité & de l'honneur. Auſſitôt après le traité conclu, T. Quintius Flamininus partit pour Corinthe, & fit voir aux portes de cette ville les Crétois de Nabis, pour apprendre à Philoclès qui en étoit Gouverneur, que ce Tyran s'étoit déclaré contre Philippe. Nabis de ſon côté, après avoir mis une forte garniſon dans Argos, s'en retourna à Lacédémone; mais, il envoya ſa femme à Argos pour y prendre ſa place, la chargeant de piller les Dames de cette ville comme lui-même avoit fait leurs maris. Elle s'acquitta parfaitement de ſa commiſſion; car, en invitant les plus illuſtres les unes après les autres à la venir trouver dans ſa maiſon; quelquefois même y en attirant tout à la fois un grand nombre de celles qui étoient unies entr'elles par le ſang & par l'amitié, elle employa ſi bien ſur leur eſprit tantôt les careſſes, tantôt les menaces, qu'elle leur tira non-ſeulement tout ce qu'elles avoient d'or & d'argent, mais à la fin même leurs habits & leurs bijoux les plus précieux.

Cependant, on fut informé à Rome de l'avarice & de la cruauté de Nabis, & après bien des réflexions dans leſquelles on examinoit s'il y avoit aſſez de fondement pour lui déclarer ſur le champ la guerre, ou ſi on ſe contenteroit de laiſſer à T. Quintius Flamininus la liberté de prendre à ſon égard, le parti qu'il jugeroit le plus convenable à la République, on ſe détermina à rendre ce Général le maître d'une entrepriſe qu'on pouvoit également preſſer ou différer, ſans intéreſſer le ſalut de l'Empire. Dès que T. Quintius Flamininus eut reçu ce décret du Sénat, il avertit par un édit les députés de tous les états de la Grece, de ſe rendre un certain jour à Corinthe. Dès que les chefs de chaque peuple y furent arrivés, & ceux des Étoliens avec tous les autres, il leur demanda de quelle maniere ils croyoient qu'on dût en uſer à l'égard de Nabis, s'il refuſoit de rendre Argos aux Achéens. Tous s'étant écriés qu'il falloit lui faire la guerre, il les exhorta à lui fournir des ſecours, chacun ſelon leurs forces. Il en envoya auſſi demander aux Étoliens, non qu'il eſpérât rien tirer d'eux, mais ſeulement pour les obliger à découvrir leur mauvaiſe intention, comme ils firent. Cependant, il ſe mit lui-même à la tête des troupes, & marcha d'abord contre Argos. Mais enſuite, ſoit qu'il jugeât la place trop difficile à prendre, ſoit pour d'autres raiſons, il réſolut d'aller attaquer le Tyran juſques dans Lacédémone ſa capitale. Il avoit plus de forces de terre qu'il ne lui en falloit. Les forces maritimes ne lui manquoient pas non plus. Il en avoit en abondance, ſans compter un grand nombre de Lacédémoniens exilés par Nabis ou par les autres Tyrans

qui avant lui avoient regné à Lacédémone, & qui s'étoient raſſemblés auprès des Romains, dans l'eſpérance de recouvrer leur patrie par leur moyen. Ils avoient à leur tête Agéſipolis à qui le royaume de Sparte appartenoit comme au légitime héritier, mais qui en avoit été dépouillé, dès ſa plus tendre enfance, après la mort de Cléomene, par Lycurgue, qui fut le premier uſurpateur de ce ſceptre.

Quoique le Tyran ſe vît menacé par mer & par terre d'un ſi grand nombre d'ennemis, qu'avec les forces qu'il avoit avec lui, il ne comptoit pas pouvoir leur réſiſter, cependant il ne perdit pas encore courage, mais il fit venir de Crete mille jeunes gens des plus braves, qu'il joignit à mille autres du même païs qu'il avoit déjà; & il arma trois mille ſoldats Mercénaires, & dix mille hommes de ſes vaiſſeaux, avec quelques Eſclaves de ceux qu'on appelloit Ilotes, tirés des bourgs & forts de la Laconie. D'ailleurs, il entoura la ville d'un foſſé, d'une paliſſade & d'un rempart; & pour empêcher qu'il ne s'excitât quelque ſédition dans ſon ſein, comme il ne pouvoit compter ſur l'affection des habitans, il employoit la terreur des ſupplices pour les contenir. Il y en avoit même quelques-uns qu'il ſoupçonnoit d'avoir de mauvais deſſeins; ce qui le détermina à aſſembler toutes ſes troupes dans la plaine où les citoyens s'exerçoient à la courſe, & que pour cette raiſon on appelloit Dromos; & y ayant fait appeller les Lacédémoniens ſans armes, il les fit entourer de ſes Satellites armés, & leur dit, » qu'on de» voit lui pardonner ſi, dans » un tems où il y avoit tout à » craindre, il prenoit des pré» cautions un peu extraordi» naires, & s'il aimoit mieux » empêcher ceux qui lui étoient » ſuſpects, de le trahir, que de » punir leur trahiſon. Qu'ainſi » il en tiendroit quelques-uns » dans les priſons, juſqu'à ce » que l'orage qui le menaçoit » fût paſſé; & qu'il les remet» troit en liberté auſſitôt qu'il » auroit chaſſé des ennemis » étrangers qu'il redoutoit peu, » tant qu'il ſeroit à couvert des » conjurations domeſtiques. » Ayant ainſi parlé, il fit citer devant lui environ quatre-vingts des premiers de la jeuneſſe; & quand ils eurent comparu, à meſure qu'on les appelloit par leur nom, il les fit conduire en priſon, & dès la nuit ſuivante les fit tous égorger. A l'égard des Ilotes dont nous venons de parler, gens ruſtiques & ſauvages, ayant été accuſés d'avoir voulu déſerter, ils furent tous étranglés, après avoir été préalablement battus de verges. La multitude, effrayée d'une rigueur ſi exceſſive, étoit dans l'accablement, & n'avoit pas le courage de ſonger au recouvrement de ſa liberté. Nabis tenoit ſes troupes renfermées dans ſes

retranchemens, n'oſant ni livrer bataille aux ennemis avec des forces ſi inégales, ni confier la garde de la ville à des citoyens dont il avoit tant de raiſon de ſoupçonner la fidélité.

Cependant, T. Quintius Flamininus arriva ſur les bords de l'Eurotas, qui baignoit les murs de Sparte. Là les troupes auxiliaires du Tyran, étant venues fondre ſur les Romains occupés à ſe camper, & ſur T. Quintius Flamininus lui-même qui avoit pris les devans avec un détachement de cavalerie & quelques compagnies légeres, leur cauſerent d'abord aſſez de frayeur & de tumulte, parce qu'ils ne s'attendoient à rien moins, n'ayant rencontré perſonne ſur toute leur route, & qu'ils marchoient avec auſſi peu de précaution qu'ils auroient fait parmi leurs alliés. Les cavaliers appelloient l'infanterie, qui elle-même les invitoit à la ſecourir; & comme ni les uns ni les autres n'étoient en état de réſiſter ſeuls, ils firent pendant long-tems une fort mauvaiſe contenance. Enfin, les légions arriverent, & ſitôt que les premieres cohortes eurent pris leur poſte dans la bataille, la chance tourna, & ceux qui attaquoient d'abord avec tant de fierté, rentrerent dans leurs portes avec beaucoup de déſordre & de confuſion. Les Romains, ne ſe tenant éloignés des murailles qu'autant qu'il falloit pour n'être pas expoſés aux coups de traits, reſterent quelque tems en bataille; & voyant que les ennemis ne paroiſſoient plus, ils rentrerent dans leur camp. Le lendemain T. Quintius Flamininus mena ſes troupes en bataille le long du fleuve, au-delà de la ville, & s'arrêta au pied du mont Ménale. Les légions marchoient à la tête, ſuivies des ſoldats armés à la légere & de la cavalerie qui formoient l'arriere-garde. Nabis tenoit ſes troupes Mercénaires qui faiſoient toute ſa reſſource, rangées en bataille au-dedans des murailles, dans le deſſein de venir fondre avec elles ſur l'arriere-garde des Romains. En effet, dès que les dernieres compagnies eurent paſſé, les ennemis ſortirent de la ville par pluſieurs endroits en même-tems avec le même fracas qu'ils avoient fait la veille. Appius Claudius, qui étoit à l'arriere-garde, avoit préparé le courage des ſiens à tout ce qui pouvoit arriver, afin qu'ils ne fuſſent point ſurpris. C'eſt pourquoi, ſans héſiter, il ordonna aux Enſeignes de ſe retourner, & avec toute ſa troupe, fit face aux ennemis à qui il tournoit le dos un moment auparavant; enſorte que pendant un tems conſidérable, l'action fut telle qu'elle a coutume d'être entre deux armées qui ſont venues ſe choquer de front. Enfin, les ſoldats de Nabis prirent la fuite, & ſe ſeroient retirés avec moins d'effroi & de conſternation, ſi les Achéens qui connoiſſoient le païs, ne les euſſent preſſés vivement. Ils en firent

un grand carnage, & en désarmerent un grand nombre qui s'étoient dispersés dans les campagnes.

Dans le même-tems, L. Quintius, frere du général Romain, se rendit maître le long de la côte de plusieurs villes, dont les unes se rendirent à lui volontairement, les autres par crainte, ou par force; & apprenant que les Lacédémoniens faisoient leur arsenal de celle de Gythium, & qu'ils y tenoient tout l'attirail de la mer, il résolut de l'attaquer avec toutes ses forces, & l'emporta. Avant que cette ville eut été prise, Pythagoras, gouverneur d'Argos, laissa la garde de sa place à Timocrate de Pellene, & avec mille soldats Mercénaires & deux mille Argiens, vint trouver Nabis à Lacédémone.

Si Nabis avoit été effrayé par la premiere arrivée des Romains, & la prise de toutes ses places maritimes, d'un autre côté la conservation de Gythium avoit un peu soutenu ses espérances. Mais, quand il sçut que cette place avoit aussi été livrée aux Romains, considérant qu'il étoit entouré d'ennemis du côté de la terre, sans espoir de leur échapper, & enfermé de toutes parts de celui de la mer, il crut qu'il étoit tems de céder à la fortune, & envoya un trompette au général Romain, pour sçavoir s'il lui permettroit de lui envoyer des Ambassadeurs. T. Quintius Flamininus y ayant consenti, Pythagoras vint trouver ce Général, à qui il ne demanda autre chose pour son maître, que la liberté de le venir trouver en personne. Le Conseil ayant été assemblé là-dessus, tous ceux dont il étoit composé, furent d'avis qu'on lui devoit accorder cette entrevue. Le rendez-vous lui fut donné sur une éminence située au milieu du païs, où ils se rendirent le général Romain & lui avec un petit nombre de troupes. Alors, ayant laissé l'un & l'autre leurs cohortes dans un poste d'où on les voyoit aisément, ils descendirent plus bas, Nabis avec ses gardes tous soldats choisis, & T. Quintius Flamininus accompagné de son frere, d'Eumene, de Sosilaüs de Rhodes, d'Aristène, préteur des Achéens & de quelques Tribuns des soldats de son armée.

T. Quintius Flamininus lui ayant laissé le choix de parler le premier, ou d'entendre ce qu'il avoit lui-même à lui dire, Nabis prit la parole, & parla en ces termes: » Si j'avois pu » deviner par moi-même, T. » Quintius Flamininus & vous » qui accompagnez ce Général, » la raison qui vous avoir portés à me déclarer & à me » faire la guerre, j'aurois attendu, sans me plaindre, ce » qu'il autoit plu à la fortune » d'ordonner de mon sort. Mais, » comme je ne comprends pas » ce qui peut m'attirer votre » haine, je ne puis gagner sur

» moi de me taire, & il faut
» au moins qu'avant que de pé-
» rir, je ſçache la raiſon que
» vous avez de me perdre. J'a-
» voue que ſi vous reſſembliez
» aux Carthaginois ſur la pa-
» role & les ſermens deſquels
» on ne peut compter, je ſerois
» moins étonné que vous euſ-
» ſiez pour moi ſi peu d'égard
» & de ménagement. Mais,
» quand je jette les yeux ſur
» vous, je vous reconnois pour
» ces Romains tant vantés à
» cauſe de leur juſtice, de leur
» droiture & de leur fidélité, &
» pour ces obſervateurs exacts
» des loix divines & humaines.
» Quand je me conſidere moi-
» même, je vois que je ſuis ce
» même Nabis qui vous eſt allié
» depuis long-tems avec tous
» les autres Lacédémoniens,
» & qui en particulier a renou-
» vellé tout récemment avec
» vous un traité d'alliance &
» d'amitié à l'occaſion de la
» guerre de Macédoine. Cela
» eſt vrai, me direz-vous peut-
» être, mais vous avez violé
» ce traité, en vous emparant
» d'Argos. Comment voulez-
» vous que je réfute cette ob-
» jection? Par le fait même, ou
» par les conjonctures du tems?
» Le fait me juſtifie pleinement.
» Car, c'eſt à la priere des
» Argiens mêmes, que je ſuis
» entré dans leur ville, pour
» les défendre, & non pour
» m'en emparer; & j'y ſuis
» entré dans le tems qu'elle étoit
» ſous la domination de Philip-
» pe, & non dans votre allian-
» ce. Les conjonctures du tems
» ne me ſont pas moins favo-
» rables; car, j'étois déjà en
» poſſeſſion d'Argos, quand j'ai
» fait alliance avec vous; &
» vous exigeâtes de moi en la
» contractant, non que je re-
» tiraſſe ma garniſon de cette
» ville, mais que je vous don-
» naſſe du ſecours contre Phi-
» lippe. Vous conviendrez peut-
» être encore qu'à la vérité il
» n'y a rien à me reprocher au
» ſujet d'Argos, puiſque j'ai
» tiré cette ville des mains de
» votre ennemi, & non des
» vôtres; que je l'en ai tirée à
» la priere de ſes habitans, &
» non contre leur gré; qu'enfin
» vous me l'avez abandonnée
» par les conditions de l'alliance
» que j'ai faite avec vous; mais
» qu'après tout le titre de Ty-
» ran vous déplait, & que vous
» ne ſçauriez ſouffrir que je
» mette les Eſclaves en liberté,
» & que je diſtribue des terres
» à la multitude qui eſt dans le
» beſoin. A l'égard du nom que
» vous me reprochez, qui que
» je ſois, je ſuis aſſurément le
» même que j'étois, T. Quin-
» tius Flamininus, lorſque vous
» même avez traité avec moi;
» & je me ſouviens qu'alors
» vous me donnâtes la qualité
» de Roi, au lieu qu'aujour-
» d'hui il vous plait de me trai-
» ter de Tyran. Pour moi, ſi
» j'avois pris un autre titre que
» celui que vous m'avez donné
» vous même, ce ſeroit à moi
» qu'il faudroit demander la
» raiſon de mon inconſtance;

» mais, comme c'eſt vous qui » m'en donnez un nouveau, c'eſt » à vous de juſtifier la vôtre. » Quant à la liberté que je don- » ne aux Eſclaves, pour aug- » menter le nombre des ci- » toyens, & aux terres que je » diſtribue aux pauvres pour les » ſoulager, le tems vous ré- » pondra encore au lieu de » moi. J'avois fait l'un & l'au- » tre, bien ou mal, lorſque » vous fites alliance avec moi, » & que je vous donnai du ſe- » cours contre Philippe. Mais, » quand je l'aurois fait depuis, » je ne vous dirai pas qu'en ce- » la je n'aurois bleſſé ni votre » alliance ni votre amitié, mais » que je l'aurois fait à l'exemple » & ſuivant la coutume & les » réglemens de mes ancêtres. » N'exigez pas des Lacédémo- » niens qu'ils ſe conforment » aux uſages & aux loix qui » s'obſervent à Rome. Je ne » rapporterai point en détail » toutes les différences qui ſe » trouvent entre votre Gou- » vernement & le nôtre. Je me » contenterai de vous faire » obſerver que dans le choix » de votre cavalerie comme de » votre infanterie, vous vous » réglez ſur les revenus de cha- » que particulier, & que vous » ne confiez la puiſſance & les » dignités qu'à un petit nombre » de citoyens à qui vous voulez » que le reſte du peuple ſoit » ſoumis. Notre Légiſlateur au » contraire n'a pas voulu que » le Gouvernement fût entre » les mains d'un petit nombre » de gens qui forment chez » vous ce que vous appellez » Sénat, & qu'il y eût dans la » République, un ou deux or- » dres à qui tout le crédit & » toute l'autorité fuſſent dévo- » lus; mais, il a cru qu'en » égalant la fortune & la digni- » té de tous les citoyens, il » fourniroit à la patrie un plus » grand nombre de ſujets capa- » bles de prendre les armes » pour la défendre. J'avoue que » dans ce diſcours j'ai paſſé les » bornes de la briéveté dont » on ſe fait gloire à Lacédémo- » ne, car je pouvois me con- » tenter de dire en un mot que » depuis que j'ai fait amitié avec » vous, je n'ai rien fait dont » vous ayiez lieu d'être mécon- » tent. »

Ce raiſonnement étoit concluant; &, pour dire le vrai, T. Quintius Flamininus n'avoit rien de ſolide à y oppoſer. Auſſi, en lui répondant, ne fit-il que ſe répandre en plaintes vagues, & que lui reprocher ſon avarice, ſa cruauté, ſa tyrannie. Alors, Ariſtène employa ſur l'eſprit de Nabis, non-ſeulement les conſeils, mais encore les prieres, pour l'engager, pendant qu'il en étoit encore tems, à prendre un parti qui pût ſauver ſa vie & ſa fortune. Il lui rapporta enſuite l'exemple de pluſieurs Tyrans des États voiſins, qui, après s'être dépouillés d'une autorité injuſte, & avoir rendu la liberté à leurs citoyens, avoient vécu parmi eux juſqu'à une extrême vieil-

leſſe non-ſeulement ſans péril, mais même avec honneur & avec diſtinction. Après ces diſcours, la nuit vint & termina l'aſſemblée. Le lendemain, Nabis dit qu'il abandonnoit Argos & en retiroit ſes troupes, puiſque les Romains le vouloient ainſi, & qu'il leur rendroit leurs priſonniers & leurs transfuges. Il demanda que s'ils avoient d'autres prétentions, ils les lui donnaſſent par écrit, afin qu'il pût en conférer avec ſes amis. Ainſi, on accorda au Tyran le tems qu'il demandoit pour faire ſes réflexions; & T. Quintius Flamininus tint auſſi conſeil avec les chefs des alliés. La plupart étoient d'avis de continuer la guerre contre Nabis, laquelle ne pouvoit être glorieuſement finie qu'en exterminant le Tyran, ou du moins la Tyrannie; qu'autrement on ne pouvoit compter que la liberté eût été rendue à la Grece; que les Romains ne pouvoient point faire d'accord avec Nabis, ſans le reconnoître ſolemnellement, & ſans autoriſer ſon uſurpation. T. Quintius Flamininus inclinoit pour la paix. Il craignoit que le ſiege de Sparte ne traînât en longueur. Pendant ce tems-là, la guerre d'Antiochus pouvoit éclater tout à coup; & n'auroit-on pas alors beſoin de toutes les forces, & des Romains, & des Alliés, pour les oppoſer à un ennemi ſi puiſſant? Telles étoient les raiſons qu'il alléguoit pour déterminer à un accommodement. Peut-être que des vues particulieres ſe joignoient à celles du bien public. Il craignoit qu'un des nouveaux Conſuls n'eût pour département la Grece, & ne vînt lui enlever la gloire de terminer par une victoire complette une entrepriſe qu'il avoit ſi fort avancée. Comme il vit que ſon diſcours ne faiſoit aucune impreſſion ſur l'eſprit de ſes alliés, il feignit de ſe rendre à leur ſentiment, & par-là il les fit tous revenir au ſien.

Auſſitôt, T. Quintius Flamininus, ayant aſſemblé ſeulement les Lieutenans & les Tribuns militaires de ſon armée, régla avec eux les conditions auxquelles il ſouhaitoit que la paix ſe fît avec le Tyran. Les voici: » Que premierement il » y auroit une treve de ſix mois » entre Nabis d'une part, les » Romains & leurs alliés de » l'autre; que T. Quintius Fla- » mininus & Nabis enverroient » inceſſamment leurs députés à » Rome pour y faire confirmer » la paix par l'autorité du Sé- » nat; que la treve commen- » ceroit du jour qu'on auroit » donné à Nabis connoiſſance » des conditions, & qu'il les » auroit acceptées; & que dans » l'eſpace de dix jours, à comp- » ter depuis celui-là, il évacue- » roit Argos & toutes les au- » tres places de ſon territoire, » pour les remettre ſur le champ » en la puiſſance du peuple » Romain; qu'il y laiſſeroit » tous les eſclaves, tant ceux » du roi Philippe, que ceux du

» public & des particuliers ; » & que ſi quelques-uns en » avoient été tirés, ils ſeroient » renvoyés de bonne ſoi à leurs » maîtres. Qu'il rendroit aux » villes maritimes les vaiſſeaux » qu'il leur avoit ôtés ; que lui-» même ne pourroit garder » que deux brigantins à ſeize » rames au plus. Qu'il rendroit » aux alliés du peuple Romain » tous leurs priſonniers & leurs » transfuges, & aux Meſſéniens » tons les effets qui ſeroient en-» core en nature, & que ceux à » qui ils appartenoient pour-» roient reconnoître; qu'il reſti-» tueroit aux exilés de Lacédé-» mone leurs biens, leurs enfans, » & celles de leurs femmes qui » voudroient accompagner leurs » maris dans leur exil, ſans leur » faire aucune violence à cet » égard. Qu'il ne retiendroit » point les effets de ceux d'en-» tre ſes ſoldats Mercénaires, » qui étoient retournés dans » leurs païs, ou qui étoient » paſſés dans les troupes des » Romains; qu'il ne poſſéderoit » aucune ville dans l'iſle de » Crete, & remettroit aux Ro-» mains celles qu'il pourroit y » avoir. Qu'il ne feroit alliance » avec aucun peuple Crétois, » ni avec aucun autre, & qu'il » ne feroit point non plus la » guerre ni à cette nation, ni » à aucun peuple que ce fût. » Qu'il ne tiendroit aucune gar-» niſon dans les villes qu'il avoit » lui-même reſtituées, ni dans » celles qui de leur plein gré » s'étoient miſes ſous la protec-» tion du peuple Romain, & ne » leur feroit aucun tort ou dom-» mage, ni par lui ni par les » ſiens. Qu'il ne bâtiroit aucu-» ne ville ni aucun fort dans » ſes terres ou dans celles d'au-» trui. Que pour garantir l'exé-» cution de toutes ces clauſes » & conditions, il donneroit » cinq ôtages au choix du gé-» néral Romain, du nombre » deſquels ſeroit ſon fils, & » payeroit cent talens comptant, » & quatre cens en huit termes » égaux d'année en année. »

Lorſqu'on eut mis ces conditions par écrit, T. Quintius Flamininus alla camper près de la ville, & les envoya à Nabis. Ce Tyran ne les goûtoit que foiblement. La ſeule choſe qui le flattoit, c'eſt que contre ſon eſpérance, on n'exigeoit pas qu'il rétablît les exilés dans leur patrie. Mais, rien ne le fâchoit tant que de ſe voir obligé de renoncer à ſes vaiſſeaux, & à ſes villes maritimes; car, il avoit tiré de grands avantages de la mer, par les pirateries qu'il avoit exercées ſur toutes les côtes qui étoient au-delà du promontoire de Malée. D'ailleurs, la jeuneſſe des villes qu'on le forçoit de céder, lui fourniſſoit d'excellens ſoldats pour recruter ſes armées. Quoiqu'il n'eût communiqué ces conditions qu'à ſes confidens & à ſes amis, elles s'étoient cependant répandues dans le public par l'indiſcrétion & l'infidélité ordinaires à ceux qui ſont à la cour des Rois. Elles ne déplaiſoient

pas toutes enſemble à tous les Lacédémoniens en général ; mais, chacun déſapprouvoir celles qui lui étoient contraires en ſon particulier. Ceux, qui s'étoient mis en poſſeſſion des femmes ou des effets des exilés, regardoient l'abandon qu'on les obligeoit d'en faire, comme une perte de leur bien propre, & non comme une reſtitution du bien d'autrui. Les Eſclaves, que le Tyran avoit mis en liberté, étoient indignés, non-ſeulement de ce qu'on leur arrachoit un bien dont ils avoient goûté la douceur, mais encore de ce qu'en les rendant à des maîtres irrités, on les faiſoit entrer dans une ſervitude beaucoup plus dure & plus cruelle qu'auparavant. Les ſoldats Mercénaires ne voyoient qu'à regret la perte qu'ils alloient faire en tems de paix ; de leur paye & des avantages que la guerre leur procuroit ; outre qu'il n'étoit pas ſûr pour eux de retourner auprès de leurs compatriotes, qui ne haïſſoient pas moins les ſatellites des Tyrans, que les Tyrans eux-mêmes.

Les Complaignans, après avoir quelque tems murmuré par peloton contre cette révolution, ſe raſſemblerent & coururent aux armes. Nabis, voyant cette multitude déjà aſſez irritée par elle-même, la fit appeller dans la place. Là, il expoſa les demandes impérieuſes des Romains, y ajoutant de ſon chef des circonſtances fauſſes qui en augmentoient encore l'indignité ; & comme il eut remarqué que tantôt une partie des mécontens, & ſouvent tous enſemble s'écrioient contre ces prétendues injuſtices, il leur demanda ce qu'ils ſouhaitoient qu'il répondit, ou quel parti ils vouloient qu'il prît. Alors, preſque d'une commune voix, ils demanderent que pour toute réponſe on prît les armes, & qu'on fît la guerre ; & comme il arrive ordinairement dans une multitude confuſe ils s'exhortoient à l'envi les uns les autres, à prendre courage, & à bien eſpérer de la fortune qui ne manquoit jamais de ſe déclarer pour les gens de cœur. Le Tyran, encouragé par une réſolution ſi déterminée, les aſſura qu'ils ſeroient ſecondés par Antiochus & par les Étoliens ; & qu'indépendamment de leur ſecours, il avoit des troupes ſuffiſamment pour tenir le ſiege. Il n'étoit plus queſtion de paix dans la ville, & tous les habitans impatiens de recommencer la guerre, couroient chacun à leurs poſtes. Quelques-uns même ſortirent de la ville, & lancerent contre les Romains quelques traits qui ne leur laiſſerent plus douter qu'il ne leur fallût ſonger à la guerre. Depuis ce moment, il y eut pendant quatre jours de légeres eſcarmouches qui ſe terminerent ſans aucun avantage pour l'un ou pour l'autre parti. Le cinquieme, il ſe donna une bataille plus réguliere, dans laquelle

les affiégés furent repouſſés dans la ville avec tant d'épouvante, que quelques-uns des ſoldats Romains, en pouſuivant les fuyards dont ils tuoient les plus pareſſeux, entrerent dans la ville par les intervalles qu'il y avoit en ce tems-là entre les murailles.

Alors, T. Quintius Flamininus croyant que par ce début, il avoit ſuffiſamment réprimé ces incurſions des ennemis, ſongea à prendre des meſures pour s'emparer de Lacédémone même, la ſeule entrepriſe qui lui reſtât à exécuter. Pour cet effet, ayant envoyé chercher à Gythium les vaiſſeaux & les troupes de mer dont il avoit beſoin, il fit en attendant leur arrivée, le tour des murailles avec les Tribuns des ſoldats, pour examiner la ſituation de cette ville. Sparte, dans le commencement, étoit ouverte de tous côtés. Nabis avoit entouré d'un mur très-fort les endroits de la ville les plus bas & les plus expoſés. A l'égard des parties les plus élevées & les plus difficiles à aborder, il les défendoit avec des troupes nombreuſes & aguerries qui tenoient lieu de fortifications. Lorſque T. Quintius Flamininus eut conſidéré attentivement le plan, perſuadé qu'il devoit y donner l'aſſaut, il l'entoura entiérement avec toutes ſes troupes, qui montoient, en joignant les forces terreſtres & maritimes, à cinquante mille hommes tant alliés que Romains, tant infanterie que cavalerie. Les uns portoient des échelles, les autres des tiſons allumés, & autres armes propres non-ſeulement à forcer, mais encore à effrayer les aſſiégés. T. Quintius Flamininus ordonna à ſes gens de s'avancer tous à la fois en pouſſant de grands cris, pour jetter l'effroi parmi les habitans, & ne leur pas donner le tems d'examiner où ils devoient porter du ſecours, & repouſſer les ennemis. Il avoit formé trois corps des plus braves de ſon armée, qui attaquoient chacun une partie différente; deux, celles où étoient les temples d'Apollon & de la déeſſe Dictynne; & le troiſieme, l'endroit qu'on appelloit Heptagonies, toutes parties ouvertes & ſans murailles. Nabis, effrayé d'un péril qui le menaçoit de tant de côtés, couroit lui-même, ou envoyoit des Officiers & des ſoldats aux endroits qui paroiſſoient les plus preſſés. Mais, tous ſes efforts n'empêchant pas que les Romains ne répandiſſent par-tout l'allarme dans la ville, il demeura tellement interdit qu'il n'étoit capable ni de prendre lui-même aucun conſeil ſaluraire, ni d'entendre ceux qui lui étoient donnés par d'autres, & qu'on eût dit qu'il avoit abſolument perdu le ſens & la raiſon.

D'abord, les Lacédémoniens arrêtoient les Romains aſſez facilement dans les eſpaces étroits où ils combattoient contre les trois corps qui les attaquoient en même-tems. Mais, à meſure

que l'action devenoit plus générale, l'égalité ne ſe ſoutenoit plus entre les deux partis. Car, les Lacédémoniens ne lançoient que des traits contre leſquels les Romains ſe mettoient aiſément à couvert par la grandeur de leurs boucliers; outre qu'il y en avoit beaucoup qui ne portoient pas. Comme ils étoient en grand nombre, & par conſéquent fort ſerrés dans ces défilés, non-ſeulement ils ne pouvoient prendre leur courſe afin de donner plus de force & de poids à leurs javelots, mais ils n'avoient pas même toute la liberté néceſſaire pour les jetter de la place où ils étoient, & où ils n'avoient pas, comme on dit, les coudées franches. Ainſi, de tous ceux qu'ils lançoient de front, il n'y en avoit point qui donnaſſent dans le corps des Romains, peu même qui reſtaſſent attachés à leurs boucliers. Quelques-uns furent bleſſés des traits qu'on leur jettoit obliquement, & d'un lieu élevé; & même lorſqu'ils furent plus avancés, ils ſe virent en butte non-ſeulement aux armes des aſſiégés, mais en même-tems aux tuiles qu'on faiſoit pleuvoir ſur eux du haut des maiſons. Mais, mettant leurs boucliers ſur leurs têtes, & les joignant tous enſemble de façon qu'ils formoient au-deſſus d'eux une eſpece de toit, ils s'avançoient en ſûreté, ſans qu'on pût les bleſſer ni de loin ni de près. Cependant, les aſſiégés réſiſtoient en quelque façon dans des rues étroites qui ne pouvoient contenir une ſi grande multitude. Mais, quand les Romains, en gagnant toujours du terrein, eurent une fois le pouvoir de s'étendre, il ne fut plus poſſible aux Lacédémoniens de réſiſter à leurs efforts; ils tournerent le dos, & s'enfuirent avec précipitation ſur les hauteurs qui étoient aux environs de la ville. Alors, Nabis, qui croyoit ſa priſe indubitable, ne ſongeoit plus qu'à ſe ſauver. Mais, Pythagoras plus aſſuré que lui, & faiſant en ſa place toutes les fonctions de commandant, trouva un expédient pour la ſauver. Il fit mettre le feu aux maiſons les plus voiſines des murailles; & ceux qui avoient coutume de s'employer pour éteindre les incendies, concourant tous à augmenter celui-ci, il eut bientôt conſumé tous ces édifices. Alors, les Romains ſont accablés non-ſeulement d'une grêle de tuiles & de pierres, mais encore de la chûte des ſolives & des poutres brûlantes qui ſe détachent de moment à autre; tandis que la flamme qui ſe répand au loin, & la fumée qui les aveugle, leur cauſent encore plus de frayeur, que de péril. C'eſt pourquoi, ceux des Romains qui étoient encore hors de la ville, mais qui ſe préparoient à y entrer, s'eloignerent promptement des murailles; & ceux qui y étoient entrés les premiers, craignant que les flammes qu'ils appercevoient derriere eux, ne leur fermaſſent le chemin de

la retraite, en ſortirent au plus vîte. T. Quintius Flamininus, apprenant la raiſon de ces mouvemens, fit ſonner la retraite. Ainſi, les Romains s'en retournerent dans leur camp, après avoir eu la ville preſque entre leurs mains.

T. Quintius Flamininus, qui comptoit encore plus ſur la conſternation des ennemis, que ſur ſes propres forces, employa les trois jours ſuivans à leur donner de fréquentes allarmes, tantôt en tombant ſur eux partout où ils ſe préſentoient, tantôt en les enfermant à divers endroits, pour leur ôter le chemin de la fuite. En effet, le Tyran au déſeſpoir envoya une ſeconde fois Pythagoras au général Romain. D'abord, il lui fit ordonner de ſortir de ſon camp, & ne conſentit à l'écouter, qu'après qu'il eut employé les prieres les plus humbles, & qu'il ſe fut reſpectueuſement proſterné à ſes pieds. Il commença par remettre le ſort de Nabis tout entier à la diſcrétion des Romains; & T. Quintius Flamininus ayant refuſé d'ajouter foi à des promeſſes qui l'avoient déjà trompé, convint cependant à la fin de lui accorder une treve, aux conditions qui lui avoient été données par écrit, quelques jours auparavant; & on reçut l'argent & les ôtages dont il a été parlé. On comptoit alors l'an 195 avant J. C.

Nabis ne fut pas long-tems fidele à ſes engagemens. Deux ans après, il envoya dans toutes les places maritimes, des gens qui étoient chargés ou d'engager par des préſens, ceux qui y commandoient, à prendre ſon parti contre les Romains, ou de tuer ceux qui perſiſteroient à leur être fideles. D'un autre côté, les Achéens à qui T. Quintius Flamininus avoit confié le ſoin de garder toutes les côtes de la Laconie, envoyerent ſur le champ des députés à ce Tyran, pour le faire ſouvenir du traité qu'il avoit fait avec les Romains, & l'avertir de ne point violer une paix qu'il avoit ſi ardemment déſirée; & en même-tems ils firent partir des troupes pour défendre Gythium, que Nabis attaquoit déjà, & des Ambaſſadeurs pour aller donner avis aux Romains de ce qui ſe paſſoit dans la Grece. Dès qu'on eut appris cette nouvelle à Rome, le préteur A. Atilius Serranus eut ordre d'aller inceſſamment, avec une flotte défendre les alliés Grecs des Romains.

Cependant, Nabis irrité contre les Achéens de ce qu'ils avoient envoyé du ſecours à ceux de Gythium, ravageoit leurs campagnes pour s'en venger. Les Achéens, qui n'avoient pas oſé prendre les armes, juſqu'à ce qu'ils euſſent appris l'intention du Sénat par les députés qu'ils avoient envoyés à Rome, ne les virent pas plutôt de retour, qu'ils indiquerent une aſſemblée de la nation à Sicyone, & envoyerent des

Ambaſſadeurs à T. Quintius Flamininus pour lui demander ſon avis. Dans l'aſſemblée toutes les voix alloient à commencer promptement la guerre. Mais, la réponſe de T. Quintius Flamininus étoit qu'ils devoient attendre l'arrivée du préteur Romain & de ſa flotte. Là-deſſus, les ſentimens des principaux de l'aſſemblée ſe trouverent partagés. Les uns s'en tenoient à leur premiere déciſion ; les autres vouloient qu'on ſuivît le conſeil de T. Quintius Flamininus, puiſqu'on avoit tant fait que de le lui demander. La multitude attendoit pour ſe déterminer que Philopœmen eût dit ſon avis. Il étoit préteur des Achéens, & les ſurpaſſoit tous en prudence & en autorité. Après leur avoir fait obſerver que ſuivant un uſage qui lui paroiſſoit fort bon, le préteur des Achéens ne diſoit point ſon ſentiment ſur la guerre, quand il conſultoit la nation pour ſçavoir ſi on la devoit entreprendre, il les exhorta à déclarer au plutôt eux-mêmes ce qu'ils ſouhaitoient qu'on fît, leur promettant que le Préteur exécuteroit leur décret avec autant de fidélité que d'exactitude, & feroit tout ce qu'on peut attendre de la prudence humaine, pour leur obtenir ſoit dans la paix, ſoit dans la guerre, tous les avantages qu'ils avoient lieu d'eſpérer. Par un diſcours ſi modéré, il anima leurs courages pour la guerre, beaucoup plus que ſi, en la leur conſeillant ouvertement, il eût fait connoître l'ambition qu'il avoit de commander. C'eſt pourquoi, d'un conſentement unanime, ils ſe déciderent pour la guerre. A l'égard du tems où on la commenceroit, & de la maniere dont on devoit s'y prendre, ils laiſſerent le tout à la diſcrétion du Préteur. Philopœmen jugeoit bien lui-même que, ſuivant le conſeil de T. Quintius Flamininus, il eût été bon d'attendre que la flotte Romaine fût arrivée pour ſecourir Gythium par mer ; mais, comme les aſſiégés étoient extrêmement preſſés, & qu'il étoit à craindre qu'en différant, on ne perdit non-ſeulement la ville, mais encore les troupes qu'on avoit envoyées pour la défendre, il mit les vaiſſeaux des Achéens en mer.

Comme Nabis avoit livré ſon ancienne flotte aux Romains, ſuivant le traité qu'il avoit fait avec eux, il en avoit équipé une petite, pour empêcher les ſecours qui pouvoient venir aux aſſiégés par mer, & l'avoit compoſée de trois vaiſſeaux couverts, & de quelques brigantins, & autres bâtimens légers. Afin d'éprouver la vîteſſe de cette flotte d'une nouvelle eſpece, & être en état de s'en ſervir pour combattre ſes ennemis en cas de néceſſité, il exerçoit tous les jours en pleine mer les ſoldats & les rameurs qui la montoient, leur faiſant faire les mêmes mouvemens que dans une bataille véritable, bien perſuadé que la priſe de Gythium dé-

pendoit de l'attention qu'il auroit à lui ôter tous les ſecours de la mer. Le préteur des Achéens étoit comparable aux plus grands Généraux de ſon tems par ſon habileté & ſon expérience dans les guerres, qui ſe font par terre ; mais, il étoit tout-à-fait novice dans ce qui regarde la marine. Auſſi fut-il vaincu dès le premier combat qui ſe donna ſur mer.

Nabis, enflé de cet heureux ſuccès qui le mettoit hors d'état de rien craindre du côté de la mer, entreprit de fermer auſſi du côté de la terre, le paſſage à toutes les troupes qui entreprendroient de venir au ſecours de la ville. Ainſi, retirant du ſiege le tiers de l'armée qui y étoit occupée, il vint camper auprès de Pleies ou Bœes, place qui dominoit au-deſſus de Leuces & d'Acries, par où il lui paroiſſoit que les ennemis devoient venir au ſecours de Gythium. Tandis qu'il s'y tenoit en repos, comme il y avoit peu de tentes dans ſon camp, & que la plupart des ſoldats s'étoient mis à l'abri de la chaleur ſous des cabanes faites de roſeaux & couvertes de feuilles, Philopœmen qui s'étoit mis en chemin, réſolut, avant que de ſe montrer à lui, de l'opprimer par un ſtratageme auquel il ne s'attendoit pas. Il ramaſſa quelques petits bâtimens dans une rade cachée du territoire d'Argos. Il y plaça des ſoldats alertes, la plupart armés de boucliers, de frondes, de fleches, & autres traits aiſés à lancer à cauſe de leur légereté. Enſuite, lorſqu'en côtoyant le rivage, il fut arrivé à un promontoire voiſin du camp des ennemis, il paſſa par des ſentiers qui lui étoient connus, & vint de nuit à Bœes ; & pendant que les ſentinelles étoient endormis, comme des gens qui ne s'imaginent pas avoir rien à craindre, il fit mettre le feu à leurs cabanes dans toutes les parties du camp. Pluſieurs furent dévorés par les flammes, avant que de s'appercevoir de l'arrivée des ennemis, & ſans pouvoir être ſecourus de ceux qui s'en étoient apperçus. Le feu conſuma tout, hommes, tentes, & caſes, à l'exception d'un très-petit nombre qui ſe réfugierent dans le grand camp auprès de Gythium. Philopœmen, ayant ainſi déconcerté les deſſeins des ennemis, paſſa ſans perdre de tems, dans le canton de la Laconie, appellé Tripolis, où il ravagea tout le païs, juſques aux confins de Mégalopolis ; & après en avoir enlevé une grande multitude d'hommes & d'animaux, il ſe retira avant que Nabis envoyât des troupes pour s'oppoſer à ſes ravages. Il ramaſſa enſuite toutes ſes forces auprès de Tégée ; & y ayant convoqué l'aſſemblée des Achéens & de leurs alliés, & appellé les principaux des Épirotes & des Acarnaniens, il leur fit entendre que ſes derniers avantages ayant ſuffiſamment relevé le courage des

ſiens,

ſiens, abattu par la perte du combat naval, & jetté la conſternation parmi les ennemis, il avoit réſolu d'aller attaquer Lacédémone, convaincu que c'étoit le ſeul moyen d'obliger les ennemis à lever le ſiege de Gythium. Il alla d'abord camper auprès de Caryes, ſur les terres des ennemis; & ce jour-là même Gythium ſe rendit à la force. Mais, Philopœmen qui l'ignoroit, alla camper auprès du mont Barboſthene, à dix milles de Lacédémone.

Nabis ne fut pas plutôt maître de la place, qu'il en partit avec un gros détachement, & ayant paſſé rapidement au-delà de Lacédémone, alla s'emparer du camp de Pyrrhus, [c'eſt ainſi que ce lieu s'appelloit] ne doutant point que le deſſein de Philopœmen ne fût de venir occuper ce poſte. De-là il alla au-devant des ennemis. Ils formoient une longue file, qui occupoit près de cinq mille pas, conformément aux défilés étroits par où il leur falloit paſſer. La cavalerie & une grande partie des troupes auxiliares fermoient la marche, parce que Philopœmen jugeoit que le Tyran ne manqueroit pas de faire attaquer ſon arriere-garde par ſes ſoldats mercénaires, en qui il avoit le plus de confiance. Deux inconvéniens, que Philopœmen n'avoit pas prévus, rompirent d'abord les meſures qu'il avoit priſes; car, il avoit trouvé le poſte dont il vouloit s'emparer, ſaiſi par les ennemis; & il ſe voyoit attaqué de front dans un chemin étroit & raboteux, où il lui étoit impoſſible d'avancer, ſans le ſecours des ſoldats armés à la légere. Mais, les talens qu'il avoit reçus de la nature, les réflexions qu'il avoit faites, & l'expérience qu'il avoit acquiſe, le tirerent bientôt d'embarras. D'abord il fit faire alte à ſon armée; puis il fit paſſer à l'avant-garde les troupes auxiliaires de Crete, & les cavaliers appellés Tarentins, qui menoient chacun deux chevaux; & ordonnant à ſa cavalerie de le ſuivre, il alla s'emparer d'un rocher au-deſſus d'un torrent qui pouvoit lui fournir de l'eau. Après y avoir retiré tous les bagages, les valets & les goujats de l'armée, il les entoura d'un corps de troupes ſuffiſant pour les garder, & ſe campa autant bien que la nature du lieu pouvoit le permettre; car, il étoit difficile de dreſſer des tentes dans un terrein ſi inégal & ſi raboteux. Les ennemis n'étoient éloignés que de cinq cens pas. Les deux partis allerent puiſer de l'eau dans le même courant avec le ſecours de leurs ſoldats armés à la légere, & la nuit vint, avant qu'il s'engageât entr'eux aucune de ces eſcarmouches que la proximité des camps a coutume d'occaſionner. Mais, il étoit aiſé de juger que le lendemain, ceux qui eſcorteroient les puiſeurs d'eau, en viendroient aux mains autour

du ruiſſeau. Ainſi, Philopœmen pendant la nuit cacha dans un vallon éloigné de la vue des ennemis, autant de ſoldats armés de boucliers & de javelots, que le lieu en pouvoit contenir.

Dès que le jour parut, les Crétois & les cavaliers Tarentins de Philopœmen engagerent le combat contre les Crétois & les cavaliers Tarentins de Nabis, [car ces troupes ſervoient également dans les deux partis] autour du courant où ils eſcortoient ceux qui alloient à l'eau. La victoire fut long-tems douteuſe entre des troupes de même eſpece, & qui ſe ſervoient des mêmes armes. A la fin, celles du Tyran eurent l'avantage, non-ſeulement parce qu'elles étoient en plus grand nombre, mais encore plus parce que Philopœmen avoit ordonné aux officiers de ſon détachement de prendre la fuite, après avoir combattu quelque tems, & d'attirer les ennemis juſqu'à l'endroit où il avoit placé ſon embuſcade. Les gens de Nabis, pourſuivant chaudement ceux de Philopœmen à travers la vallée, furent la plupart bleſſés ou tués, avant même que d'appercevoir ceux qu'on y avoit cachés, & qui avoient laiſſé entr'eux autant que la largeur du vallon l'avoit permis, des intervalles ſuffiſans pour recevoir & laiſſer paſſer leurs compagnons qui fuyoient devant les ennemis. Quand ils les eurent mis en ſûreté, ils parurent tout d'un coup; & eux qui avoient encore tout leur courage & toute leur force, ſe jetterent en bon ordre ſur des ennemis que le hazard avoit diſperſés, épuiſés de travail & de laſſitude, & la plupart couverts de bleſſures. La victoire ne fut pas douteuſe. Les ſoldats du Tyran tournerent le dos dans le moment, & s'enfuirent dans leur camp d'une courſe encore plus précipitée que celle qui les avoit emportés après leurs ennemis. Mais, avant qu'ils y arrivaſſent, il en fut tué ou pris un grand nombre; & ils auroient peut-être eu de la peine à le défendre, ſi Philopœmen n'eût fait ſonner la retraite, craignant beaucoup plus les chemins creux ou eſcarpés & dangereux, de quelque côté qu'il pût ſe tourner, que la valeur ou les forces de ſes ennemis. Mais, ne doutant point que le ſuccès de cette journée n'eût jetté la terreur dans l'eſprit de Nabis, il engagea un ſoldat des troupes auxiliaires, à paſſer comme déſerteur dans le camp du Tyran, & à l'aſſurer que dès le lendemain les Achéens devoient s'avancer juſques ſur les bords de l'Eurotas, qui paſſoit le long des murs de Lacédémone, pour lui fermer le chemin de cette ville, & empêcher qu'on n'en tranſportât des proviſions dans ſon camp, & en même-tems pour tâcher d'engager les habitans à ſe ſoulever. Nabis ne comptoit que foiblement ſur la ſincérité du tranſfuge. Mais, dans la

frayeur dont il avoit l'ame atteinte, ſon avis lui fournit une raiſon probable d'abandonner ſon camp. Le lendemain, il ordonna à Pythagoras d'en garder les retranchemens avec les troupes auxiliaires & la cavalerie. Pour lui, en étant ſorti avec le gros de ſon armée, comme pour ſe mettre en bataille, il prit ſur le champ le chemin de Lacédémone.

Philopœmen, voyant que le Tyran marchoit avec précipitation par un chemin étroit & eſcarpé, ordonna à toute ſa cavalerie & aux Crétois, d'aller fondre ſur les troupes qui paroiſſoient devant les portes du camp ennemi. Dès qu'elles virent que les Achéens venoient à elles, & que Nabis les avoit abandonnées, leur premier mouvement fut de rentrer dans le camp. Mais, s'appercevant que les ennemis s'avançoient en ordre de baraille, pour ne point être priſes avec le camp même, elles ſe déterminerent à ſuivre Nabis, quelque avance qu'il eût devant elles. Auſſitôt une partie des Achéens ſe jetta dans leur camp, tandis que les autres coururent après les Lacédémoniens. Ils ſuivoient un chemin dont à peine auroient-ils pu ſe tirer, quand ils n'auroient pas eu l'ennemi à leurs trouſſes. Mais, ſirôt que les Achéens attaquerent leur arriere-garde, & que les cris des bleſſés & des mourans ſe firent entendre juſqu'aux premiers rangs, alors jettant leurs armes par terre, ils ſe diſperſerent dans les forêts d'alentour; & dans un moment le chemin ſe trouva couvert d'un amas confus de toutes ſortes d'armes, ſur-tout de piques, qui tombant la plupart la pointe la premiere, s'enfonçoient dans la terre, & formoient une eſpece de paliſſade qui bouchoit le paſſage aux Achéens. Philopœmen, ayant ordonné aux troupes auxiliaires de pourſuivre les fuyards le plus promptement qu'elles pourroient, car il n'étoit pas aiſé à la cavalerie de le faire, ſe mit lui-même à la tête des troupes peſamment armées, & les conduiſoit par des routes plus larges juſques ſur les bords de l'Eurotas; & s'y étant campé vers le coucher du ſoleil, il attendoit les ſoldats armés à la légere qu'il avoit chargés de pourſuivre les ennemis. Lorſqu'ils furent revenus à la premiere veille de la nuit, & qu'il eût appris d'eux que le Tyran avoit pénétré dans la ville avec un petit nombre de gens, mais que le reſte de ſes ſoldats erroient ſans armes, à travers les bois, alors il leur ordonna de manger & de ſe repoſer. Pour lui, il tira du nombre des autres ſoldats, qui étant arrivés au camp les premiers, avoient eu le tems de ſe délaſſer & de prendre de la nourriture, les plus braves & les plus diſpos, & ne leur faiſant prendre que leurs armes, il alla les poſter vis-à-vis des portes par où l'on ſortoit pour aller à Pheres &

à Barboſthene, perſuadés que c'étoit par-là que les ſuyards ſe préſenteroient pour entrer dans la ville. Il ne s'étoit pas trompé, car, les Lacédémoniens ſuivirent des routes inconnues & détournées, tant que le jour dura. A l'entrée de la nuit, appercevant les feux que les ennemis avoient allumés dans leur camp, ils continuerent à marcher par des ſentiers cachés, tant qu'ils furent vis-à-vis d'eux. Mais, ſitôt qu'ils eurent paſſé au-delà de leur camp, croyant n'avoir plus rien à craindre, ils deſcendirent dans les grands chemins, où ils tomberent entre les mains de Philopœmen & des ſiens qui s'en étoient emparés, & qui en prirent & en tuerent un ſi grand nombre, qu'à peine reſta-t-il au Tyran la quatrieme partie de ſon armée. Philopœmen, voyant qu'il ſe tenoit renfermé dans ſa ville, paſſa les trente jours ſuivans à ravager les campagnes de la Laconie; & par-là l'ayant réduit à la derniere extrêmité, il ſe retira chez lui comblé de gloire.

Peu de tems après, les Étoliens envoyerent à Lacédémone Alexamene, qui étoit moins chargé d'employer la force contre la ville, que la ruſe contre le Tyran. Les Romains l'avoient dépouillé de ſes places maritimes, & les Achéens le tenoient alors reſſerré dans les murailles de Lacédémone. Dans cette ſituation, quiconque lui ôteroit la vie, ne pouvoit manquer de s'en faire un mérite auprès des Lacédémoniens. Le prétexte, que prirent les Étoliens d'envoyer vers lui, c'eſt qu'il leur envoyoit meſſage ſur meſſage pour les prier de venir à ſon ſecours, puiſque ce n'étoit qu'à leur ſollicitation qu'il s'étoit révolté contre les Romains. On donna donc à Alexamene mille ſantaſſins, & trente cavaliers des plus braves de la jeuneſſe Étolienne. Étant venu trouver le Tyran, Alexamene le remplit d'abord des eſpérances les plus flatteuſes. Il l'aſſura qu'Antiochus étoit déjà arrivé en Europe, & qu'il ſeroit bientôt dans la Grece; qu'il alloit couvrir toutes les terres & toutes les mers de ſes flottes & de ſes armées; qu'il ſeroit difficile de faire le dénombrement de ſes vaiſſeaux, de ſes chevaux & de ſes ſoldats; que la ſeule vue de ſes éléphans mettroit les ennemis en fuite, & termineroit la guerre; que les Romains avoueroient qu'ils avoient affaire à un Monarque bien différent de Philippe; que les Étoliens étoient diſpoſés à venir ſecourir Lacédémone avec toutes leurs troupes, dès qu'ils en ſeroient requis; mais qu'auparavant ils avoient voulu les faire paroître ſous les armes aux yeux d'Antiochus à ſon arrivée; que Nabis, à leur exemple, ne devoit pas retenir ce qu'il pouvoit avoir de troupes dans la ville, où elles s'amolliſſoient dans le repos & dans l'inaction, mais les faire ſortir hors des murailles, & leur faire faire de fréquens

exercices, pour fortifier tout à la fois leurs corps & leurs courages ; que l'habitude rendoit insensiblement le travail supportable, & qu'à la fin même le Général le rendoit agréable, quand il usoit de douceur & de bienveillance envers ses soldats.

Depuis ce jour-là, Nabis commença à ranger souvent son armée en bataille devant les murailles de la ville, dans la plaine le long de laquelle couloit l'Eurotas. Les satellites de ce Tyran étoient ordinairement dans le milieu. Pour lui, accompagné seulement de trois cavaliers, auxquels se joignoit assez souvent Alexamene, il caracolloit à l'avant-garde, ou autour des deux aîles. Les Étoliens étoient à la droite, tant ceux qui servoient auparavant parmi ses troupes auxiliaires, que les mille qu'Alexamene avoit amenés avec lui. Ce Commandant s'étoit fait une coutume, tantôt de visiter les compagnies à la suite de Nabis avec un petit nombre d'Officiers, prenant la liberté de lui donner les avis qu'il jugeoit convenables ; tantôt de pousser son cheval jusqu'à l'aîle droite où étoient ses compatriotes, puis de venir rejoindre le Prince, après leur avoir donné ses ordres. Le jour qu'il avoit résolu de faire son coup, après avoir paru quelque tems à la vue des troupes dans la compagnie du Tyran, il poussa à son ordinaire, jusqu'aux Étoliens, & s'adressant aux cavaliers qu'il avoit amenés avec lui : » C'est maintenant, leur dit-» il, brave jeunesse, qu'il vous » faut exécuter le dessein pour » lequel on vous a fait venir » ici avec moi. Préparez vos » courages & vos bras à secon-» der les coups que vous m'au-» rez vu porter le premier. Que » celui qui hésitera à m'imiter, » ou qui s'opposera à mes ef-» forts, sçache qu'il ne reverra » jamais sa maison, ses parens » ni ses dieux Pénates. » Cependant, Nabis s'avançoit de la gauche vers la droite. Alors, Alexamene ordonna à ses cavaliers de tenir leurs lances baissées, & de ne point détourner les yeux de dessus lui. Puis, ramassant toutes les facultés de son ame effrayée à l'approche du crime qu'il alloit commettre, il se tourna vers Nabis qui venoit à lui, & ayant percé son cheval d'un coup de sa lance, il le renversa lui-même par terre. Ses cavaliers aussitôt lui porterent tant de coups, que malgré sa cuirasse qui en rendit plusieurs inutiles, il fut enfin percé, & expira avant que ceux qui étoient au centre de la bataille, pussent venir à son secours, l'an 192 avant Jesus-Christ.

NABO, *Nabo*, Naβαυ, (*a*) ville qui fut bâtie par les enfans de Ruben. Comme elle étoit dans le voisinage du païs de Moab, les Moabites s'en ren-

(*a*) Numer. c. 32. v. 38. c. 33. v. 47. Jerem. c. 48. v. 1, 22.

dirent maîtres; & du tems de Jérémie, elle étoit à eux. Malheur à la ville de Nabo dit ce Prophete, parce qu'elle a été détruite, & qu'elle eſt tombée dans la confuſion.

NABO, *Nabo*, Ναβώ, (*a*) dieu des Babyloniens, ſuivant ce paſſage d'Iſaïe: *Bel eſt briſé, Nabo eſt réduit en poudre*, &c. Car il eſt évident, quoi qu'en diſent quelques interpretes, que le Prophete parle en cet endroit de deux Divinités, dont le culte devoit être un jour entiérement abandonné, & les Idoles renverſées. On ſçait qu'il y avoit dans le païs des Moabites, près de Jéricho, une montagne & une ville qui portoient le nom de Nabo; mais, ce n'eſt ni de la ville, ni de la montagne, qu'il s'agit dans le paſſage que nous venons de citer. D'ailleurs, il y a apparence que le culte de cette fauſſe Divinité ayant été porté dans le païs des Moabites, ils donnerent ſon nom à une de leurs villes, & à la montagne ſur laquelle ils l'adoroient. Car, c'étoit ordinairement ſur les lieux élevés qu'étoient les Temples & les bois ſacrés, comme il paroît par cent paſſages de l'Écriture-Sainte, & des Auteurs profanes.

Suivant Grotius, Nabo avoit été quelque Prophete du païs, ce qui eſt conforme à l'étymologie de ſon nom qui, comme nous l'apprend ſaint Jérôme, ſignifie celui qui préſide à la prophétie. Les Chaldéens, peuple entiérement adonné à l'Aſtrologie, pouvoient-ils manquer de mettre au nombre de leurs Dieux celui qui avoit excellé dans cet art? La plupart des rois de Babylone portoient le nom de ce Dieu, joint avec le leur propre, Nabo-Naſſar, Nabo-Polaſſar, Nabu-Chodonoſor, &c.

NABONASSAR, *Nabonaſſar*, roi de Babylone. Il y en a qui penſent que c'eſt le même que Béléſis. *Voyez* Béléſis.

NABONASSAR [l'ere de], (*b*) eſt une époque auſſi célebre qu'importante dans la Chronologie. Cette aire eſt maintenant auſſi familiere aux Chronologiſtes, que celle des Olympiades, & que celle de la fondation de Rome; mais, elle a ſur elles l'avantage d'avoir une époque radicale, fixée avec la plus grande certitude & avec la plus entiere préciſion. Ptolémée s'en ſert pour dater toutes les obſervations Aſtronomiques qu'il rapporte dans ſon Almageſte, ſoit les ſiennes propres, ſoit celles qu'il avoit tirées des écrits d'Hipparque & des autres Aſtronomes.

Il eſt probable que Béroſe, prêtre & aſtronome Chaldéen, qui porta dans la Grece l'aſtronomie & l'aſtrologie Chaldéennes, fit auſſi connoître les hypothèſes &

(*a*) Iſaï. c. 46. v. 1. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. p. 2, 8. 101, 102.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 188. Tom. II. pag. 66. T. III. p. 147. *& ſuiv.* T. V. p. 398. T. XVI. p. 205. *& ſuiv.*

les obſervations des Chaldéens de Babylone, auſſi-bien que l'époque de Nabonaſſar, qui ſervoit à fixer la date de ces obſervations. Ce fut alors que les Grecs ſe trouverent en état de prendre des notions plus exactes de la quantité des mouvemens céleſtes, & d'imaginer des périodes moins fautives, & des méthodes de calculs moins embarraſſantes.

Toutes les obſervations de Ptolémée ſont rapportées à l'ere de Nabonaſſar, ou à celle de la mort d'Alexandre, qui en eſt une continuation. On attribue même à cet Aſtronome, le Canon entier des rois de Babylone, des rois d'Égypte, & des empereurs Romains, depuis Nabonaſſar juſqu'au regne d'Antonin; mais, ſelon Théon, qui avoit fait un Commentaire ſur ce Canon, & ſelon le Syncelle, Ptolémée n'étoit auteur que de la ſeconde partie du Canon, depuis la mort d'Alexandre, juſqu'à la derniere année d'Antonin.

Les années, par leſquelles Ptolémée date les obſervations de ſon Almageſte, ſont rapportées à l'ere de Nabonaſſar, & quelquefois à celle de la mort d'Alexandre. Ces années ſont toujours nommées Égyptiennes, & ſont de 365 jours, plus courtes de ſix heures que les années Solaires Juliennes; en ſorte qu'après 1460 ans Égyptiens révolus, égaux à 1459 ans Juliens, le premier du mois Thoth qui commençoit l'année Égyptienne, & qui, tous les quatre ans, avoit remonté d'un jour dans l'année Solaire Julienne, ſe retrouvoit au même jour de cette année Julienne. Le premier de la 1461e. année Égyptienne, concouroit avec le premier de la 1460e. année Julienne, & commençoit un nouveau Cycle.

Les mois Égyptiens étoient de 30 jours chacun; & on ajoutoit 5 épagomenes à la fin du douzieme. L'époque radicale de l'ere de Nabonaſſar étoit fixée, par les aſtronomes Alexandrins, au 26 Février, 747 ans avant Jeſus-Chriſt, commençant à midi à Babylonne. Comme il n'y avoit guere que les obſervations antérieures à Alexandre, qui euſſent été faites à Babylone, & que les autres avoient été faites ailleurs, Ptolémée a toujours eu ſoin de réduire l'heure du Méridien de Babylone à celui d'Alexandrie, où il obſervoit, & pour lequel ſes tables étoient calculées.

George Syncelle de Conſtantinople & quelques Modernes après lui, ont avancé que Nabonaſſar voulut commencer une nouvelle ere avec ſon regne, pour éteindre le ſouvenir des Rois qui l'avoient précédé; & qu'il ſupprima tous les mémoires hiſtoriques des tems antérieurs. Mais, le Syncelle ne cite aucun garant; & cette ſuppoſition eſt détruite par deux faits conſtans; le premier, c'eſt l'exiſtence des anciennes obſervations aſtronomiques, que Cal-

listhene trouva à Babylone, au tems d'Alexandre ; le second, c'est l'histoire de Bérose, qui prouve que les anciens mémoires n'avoient pas été détruits. Le sentiment du Syncelle a été abandonné par les critiques les plus sensés ; ils croyent que l'ere de Nabonassar marque l'époque d'une révolution politique arrivée à Babylone, & qui mit les Chaldéens en liberté. Sous ce nouveau Gouvernement, l'étude de l'Astronomie, qui étoit liée avec la religion, prit une nouvelle vigueur, & cessa d'être négligée, comme elle l'avoit été sous les Satrapes du roi de Ninive. Dans la religion Chaldéenne, les Prêtres étoient nécessairement Astronomes, parce qu'on regardoit les Astres comme le trône des Divinités qui gouvernoient l'Univers, ou du moins comme les instrumens, par l'action desquels Bélus, le Seigneur, l'intelligence suprême, en régloit les mouvemens, & en maintenoit l'harmonie.

NABONIDE, *Nabonidus*, Ναβόνιδος, (*a*) roi de Babylone, le même qui est appellé Labynet ou Labynit par Hérodote, Nabannidoch par Abydene, &c. Après uo regne de dix-sept ans, Nabonide eut la douleur de voir son Empire détruit par Cyrus, l'an 534 avant Jesus-Christ. Le vainqueur le traita avec bonté, & lui donna le gouvernement de la Carmanie, où il mourut âgé de 80 ans.

Certains prétendent que Nabonide est le même que Balthazar. D'autres sont d'une opinion contraire. *Voyez* Balthazar.

NABOPOLASSAR, *Nabopolassar*, (*b*) Babylonien, étoit Général des armées de Saracus, roi d'Assyrie. Ce Prince s'étant rendu mépriſable à ses sujets par sa molleſſe, & le peu de soin qu'il prenoit de son Empire, Nabopolassar s'empara d'une partie de ses États, sur laquelle il regna vingt un ans.

Pour soutenir sa révolte avec plus de succès, Nabopolassar fit alliance avec Cyaxare, roi des Medes. Ayant réuni ensemble toutes leurs forces, ils assiégerent Ninive, la prirent, tuerent Saracus, & ruinerent de fond en comble cette grande ville. Depuis ce tems-là, Babylone fut la seule capitale de l'empire Assyrien.

Les Babyloniens & les Medes, ayant détruit Ninive, devinrent si redoutables, qu'ils s'attirerent la jalousie de tous leurs voisins. Néchao, roi d'Égypte, en fut tellement allarmé, qu'il s'avança vers l'Euphrate à la tête d'une puissante armée,

(*a*) Joseph. in Apion. pag. 1041. Herod. L. I. c 74, 77, 188. Roll. Hist Anc. Tom. I. p. 363. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 416, *& suiv.* T. VII. p. 468. *& suiv.*

(*b*) Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 356, 357. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett, Tom. II. pag. 66. Tom. V. pag. 404.

pour arrêter leurs progrès ; & il y fit des conquêtes considérables.

Nabopolaſſar, voyant que depuis la priſe de Charcamis par Néchao, toute la Syrie & la Paleſtine s'étoient détachées de ſon obéiſſance, ſon âge d'ailleurs & ſes infirmités ne lui permettant pas d'aller en perſonne réduire ces rebelles, s'aſſocia à l'Empire ſon fils Nabuchodonoſor, & l'envoya à la tête d'une armée pour remettre ce païs ſous ſon obéiſſance.

C'eſt de ce tems-là que les Juifs comptent les années de Nabuchodonoſor, c'eſt-à-dire, de la fin de la troiſieme année de Joakim, roi de Juda, ou plutôt du commencement de la quatrieme. Mais, les Babyloniens ne comptoient le regne de ce Prince que de la mort de ſon pere, qui arriva deux ans après, l'an 604 ou 605 avant J. C.

NABOTH, *Naboth*, Ναβουθαι, (*a*) Iſraëlite, de la ville de Jezrahel, avoit dans cette ville une vigne près du Palais d'Achab, roi des dix Tribus.

Ce Prince propoſa à Naboth de lui vendre ſa vigne pour en faire un jardin potager, offrant de lui en donner une autre meilleure, ou ſi cela l'accommodoit mieux, de la lui payer en argent le prix qu'elle valoit. Naboth lui répondit: » Dieu me » garde de vous donner l'hé» ritage de mes peres. » Achab revint chez lui tout en colere & plein de fureur, à cauſe de cette parole de Naboth de Jezrahel qui lui avoit dit : » Je » ne vous donnerai point l'hé» ritage de mes peres. » Et ſe jettant ſur ſon lit, il ſe tourna du côté de la muraille & ne mangea point.

Jézabel ſa femme l'étant venu trouver lui dit : » Qu'eſt» ce donc que cela ? D'où vous » vient cette triſteſſe ? Et pour» quoi ne mangez-vous point ? » Il lui répondit : C'eſt que » j'ai parlé à Naboth de Jez» rahel pour lui dire : Donnez» moi votre vigne, & je vous » en donnerai l'argent ; ou, ſi » vous l'aimez-mieux, je vous » en donnerai une meilleure » pour celle-là ; & qu'il m'a ré» pondu : Je ne vous donnerai » point ma vigne. Jézabel lui » dit : Votre autorité eſt gran» de, à ce que je vois, & vous » gouvernez bien le royaume » d'Iſraël. Levez-vous, man» gez, & ayez l'eſprit en re» pos ; je me charge de vous li» vrer la vigne de Naboth de » Jezrahel. » Auſſitôt elle écrivit des lettres au nom d'Achab, qu'elle cacheta du cachet du Roi, & elle les envoya aux anciens & aux premiers de la ville de Naboth qui demeuroient avec lui.

Ces lettres étoient conçues en ces termes : » Publiez un » jeûne & faites aſſeoir Naboth » entre les premiers du peu-

(*a*) Reg. L. III. c. 21. v. 1. & *ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 289.

» ple ; & gagnez contre lui » deux enfans de Bélial, qui » rendent un faux témoignage » disant : Naboth a blasphêmé » contre Dieu & contre le Roi. » Qu'on le mene hors de la » ville, qu'il soit lapidé & mis » à mort. » Les anciens & les premiers de la ville de Naboth qui demeuroient avec lui, firent ce que Jézabel leur avoit commandé & ce que portoit la lettre qu'elle leur avoit envoyée. Ils ordonnerent un jeûne & firent asseoir Naboth avec les premiers du peuple. Ensuite, ayant fait venir deux enfans du Diable, ils les firent asseoir vis-à-vis de lui, & ces deux enfans du Diable porterent faux témoignage contre lui devant l'assemblée, en disant : *Naboth a blasphémé contre Dieu & contre le Roi.* D'après ce témoignage, ils le menerent hors de la ville, & le lapiderent. Ils envoyerent aussitôt à Jezabel pour lui dire que Naboth avoit été lapidé, & qu'il étoit mort.

Jézabel, ayant appris que Naboth avoit été lapidé & qu'il étoit mort, vint dire à Achab : » Allez & rendez-vous maître » de la vigne de Naboth de Jez- » rahel, qui n'a pas voulu cé- » der à votre désir, ni vous la » donner pour le prix qu'elle » valoit ; car, Naboth n'est plus » en vie, mais il est mort. » Achab, ayant appris la mort de Naboth, s'en alla aussitôt dans sa vigne pour en prendre possession.

Cependant, le Seigneur ordonna au prophete Élie de l'aller trouver, & de lui dire : » Vous avez donc fait mourir » Naboth, & vous vous êtes » emparé de sa vigne ? Mais » voici ce que dit le Seigneur : » En ce même lieu où les chiens » ont léché le sang de Naboth, » ils lécheront aussi votre sang. » Si quelqu'un de la maison » d'Achab meurt dans la ville, » il sera mangé par les chiens, » & s'il meurt à la campagne, il » sera mangé par les oiseaux du » Ciel. Jézabel sera aussi mangée » par les chiens dans le champ » de Jezrahel : » Ces menaces du Prophete frapperent ce Prince. Il s'humilia, il se couvrit d'un sac ; mais, sa pénitence ne fut pas assez sincere pour réparer le mal qu'il avoit fait. L'effet des menaces d'Élie fut différé, mais non pas révoqué.

Nous remarquerons ici que Moïse défend aux Israëlites d'aliéner leurs fonds, si ce n'est dans l'extrême nécessité, & encore leur permettoit-il de le retirer. Il vouloit de plus qu'en l'année Sabbatique & en l'année du Jubilé, chacun rentrât dans son héritage ; ce qui n'auroit pu s'exécuter, si Naboth avoit donné sa vigne au Roi. Enfin, il y avoit une espece de déshonneur pour un Israëlite de vendre le fonds de ses peres. Naboth aima donc mieux s'exposer au ressentiment du Roi, que de faire une chose honteuse & indigne d'un homme de cœur.

NABUCHODONOSOR, *Nabuchodonosor*, Ναβουχοδονόσορ,

(a) roi d'Aſſyrie, ſelon le livre de Judith. Le lieu de ſon ſéjour ordinaire étoit la grande ville de Ninive. D. Calmet dit qu'on l'appelloit autrement Saoſduchin. La plupart des Critiques prétendent que ce Prince eſt Nabuchodonoſor Chiniladan, ou Ciniladan, qui commença à regner l'an 646, ou même ſelon d'autres quelques années plutôt. M. Gibert penſe bien différemment. Il croit que le roi d'Aſſyrie, nommé Nabuchodonoſor par l'auteur du livre de Judith, eſt le même que ce roi de Perſe, connu dans les Écrivains profanes, ſous le nom d'Ochus, ou d'Artaxerxe Ochus, & dont le regne ne commença que l'an 360 ou 361 avant Jeſus-Chriſt.

Ce n'eſt ſans doute, dit M. Gibert, ni le nom de Nabuchodonoſor, ni le titre de roi d'Aſſyrie, qui doivent d'abord arrêter. Ce nom, tiré de quelques divinités Chaldéennes, eſt moins un nom propre qu'un nom de dignité. Auſſi nos Critiques, comme les écrivains Eccléſiaſtiques, ont-ils reconnu depuis long-tems, qu'outre le Nabuchodonoſor qui prit Jéruſalem & emmena les Juifs en captivité, il y avoit eu au moins une autre Prince de ce nom entre les ſouverains de l'Orient. Ils ont ſeulement varié dans l'application; les uns, comme Jule Africain, l'attribuant à Cambyſe, ou à Xerxès, comme George le Syncelle; d'autres, comme Sulpice Sévere, à Ochus; d'autres enfin, ou plutôt preſque tous les Modernes, à un des prédéceſſeurs de Cyrus. Il faut même ajouter qu'il eſt aſſez probable que les différentes nations, ſoumiſes à ces Princes, les déſignoient chacune à leur maniere; comme les Grecs par le nom de Baſiléus, ou de Mégas Baſiléus; les Perſes par celui d'Artaxerxe ou de Xerxès; les Babyloniens peut-être par celui de Nabuchodonoſor. Car, on doit obſerver que l'hiſtoire de Judith étoit originairement écrite en langue Chaldéenne qui étoit celle des Babyloniens, & apparemment par quelque Juif de Babylone.

A l'égard du titre de roi d'Aſſyrie, il ne peut y avoir de difficulté, les Auteurs ſacrés l'ayant donné également aux ſucceſſeurs de Cyrus, auſſi-bien qu'aux anciens rois de Ninive.

Il y avoit environ ſix ans qu'Ochus régnoit, lorſque s'alluma entre lui & les Medes la guerre dont il eſt parlé au commencement du livre de Judith. Arphaxad, après avoir bâti Ecbatane, ou plutôt après avoir rétabli & fortifié de nouveau cette ville, ſe ſouleva contre Ochus, prit le titre de Roi & en uſurpa l'autorité. Si les Hiſtoriens profanes, qui ont preſque toujours négligé les affaires intérieures de l'empire des Per-

(a) Judith. c. 1. *& ſeq.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. II. p. 66. T. XXI. p. 47. *& ſuiv.*

ſes, ne parlent pas avec toute l'étendue & toute la clarté que l'on pourroit ſouhaiter de cette guerre des Medes, ils en diſent cependant aſſez pour nous l'indiquer & nous prouver qu'ils en ont eu quelque connoiſſance. En effet, ils nous parlent d'une guerre d'Ochus avec les Caduſiens, peuples ſeptentrionaux de la Médie, & le tems auquel ils la rapportent, convient aſſez avec celui où il nous faut placer la révolte d'Arphaxad; à quoi nous pouvons ajouter que les Caduſiens paroiſſent ſinguliérement déſignés dans le texte de Judith, à la tête des rebelles. » Tous les peuples » des montagnes, y eſt-il dit, » s'étoient ligués contre le roi » d'Aſſyrie, avec ceux de l'Eu» phrate, du Tigre, &c. » Or, les peuples des montagnes dont il s'agit étoient les Caduſiens qui en occupoient la plus grande partie vers la mer Caſpienne, comme le dit poſitivement Strabon; mais, il y a plus encore, & l'Auteur ſacré ſemble avoir attribué lui-même le nom particulier des Caduſiens à ceux qui ſuivoient le parti d'Arphaxad, lorſqu'il les appelle enfans de Cheleould; ou plutôt, comme on lit dans des manuſcrits & dans quelques éditions, de Gelôd; car, c'eſt là le véritable nom de ceux à qui les Grecs ont donné celui de Caduſiens, & qui, au rapport de Pline, s'appelloient *Gelæ*. On ne peut donc douter que les Hiſtoriens profanes ne nous fourniſſent ſous Ochus, la circonſtance d'une guerre en Médie, à laquelle il eſt facile de rapporter celle dont il eſt parlé dans le livre de Judith.

Le roi de Perſe, obligé d'avoir recours aux peuples tributaires ou vaſſeaux de ſon Empire, pour en tirer des ſecours qui le miſſent en état de triompher de ſon ennemi, ſe vit preſque entiérement fruſtré de ce qu'il en attendoit. Les échecs qu'il avoit reçus ſembloient promettre ſa chûte à ces peuples qui ne la ſouhaitoient guere moins que les rebelles; & ils ſe flatterent de la hâter par leur refus. La Cilicie, la Syrie, la Phénicie & l'Égypte furent vainement ſollicitées par ceux qu'il y envoya; ils ne purent rien obtenir, quelques-uns même y furent inſultés. Ochus ſe promit bien d'en tirer une vengeance éclatante, lorſque l'état de ſes affaires le lui permettroit; mais, dans ce moment, il fallut diſſimuler. Cependant, la fortune des armes changea & lui devint favorable; & la douzieme année de ſon regne, il remporta ſur les Medes une victoire ſignalée dans les campagnes de Ragau. Cette ville que les Grecs ont appellée Ragès, étoit ſituée preſque à l'entrée des montagnes des Caduſiens, où Arphaxad ſe ſauva avec les débris de ſon armée, abandonnant Ecbatane & ſes autres places au vainqueur. Il eſpéroit peut-être que, tandis qu'elles amuſeroient Ochus par leur réſiſtance, il au-

roit le tems de réparer ſes forces; mais, Ochus prévint ſes projets par la rapidité de ſes conquêtes, & l'atteignit dans ſa retraite, avant qu'il pût être remis de ſon premier échec. Une ſeconde victoire mit le ſceau à la premiere; Arphaxad lui-même y fut tué, & tout ce qui lui reſtoit de troupes fut taillé en pieces.

Ochus, délivré d'un ſi dangereux ennemi, retourna dans ſa capitale, où il célébra ſon triomphe par des fêtes qui durerent quatre mois entiers, & ne finirent qu'avec l'hiver. Au milieu de ces réjouiſſances il n'oublia pas le châtiment qu'il réſervoit aux Provinces, qui avoient oſé l'abandonner, lui refuſer les ſecours qu'il croyoit qu'elles lui devoient, & inſulter ſes Commiſſaires. Dans un grand Conſeil qu'il fit aſſembler le vingt-deux du premier mois, c'eſt-à-dire, vers notre mois d'Avril, ce Prince après avoir exagéré leur déſobéiſſance & ſon injure, fit part de ſes deſſeins à ſes Miniſtres & à ſes Généraux; ils entrerent dans ſes vues, & il fut réſolu d'envoyer de puiſſantes armées dans les païs dont il ſe plaignoit, & d'y porter toutes les horreurs de la guerre. L'exécution en fut confiée à un Général, nommé Holoferne; c'étoit le frere du roi de Cappadoce & le petit-fils de Dataméſ un des plus fameux Capitaines de l'antiquité. Nous tenons ces particularités de Diodore de Sicile, qui nous le fait également reconnoître, & par ſon nom, & par la part qu'il lui donne dans l'expédition d'Ochus contre la Phénicie & l'Égypte, à l'occaſion de laquelle, comme il ajoute, le roi de Perſe le combla d'honneurs & de bienfaits. Il y fut accompagné par l'eunuque Vagao ou Bagoas qui, ſuivant Sulpice Sévere, eſt le même que ce fameux Bagoas qui, ayant gagné la confiance d'Ochus & étant parvenu aux plus grands emplois de l'Empire, fit aſſaſſiner ſucceſſivement deux rois de Perſe, diſpoſa deux fois de la couronne, & plaça enfin ſur le trône Codoman qui le prévint lorſqu'il étoit près de le traiter comme il avoit fait ſes prédéceſſeurs. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que ce dernier Bagoas réſidoit en Judée à peu près dans ce même-tems, & y commandoit au nom d'Ochus, comme le rapporte Joſephe.

Holoferne ſe mit donc à la tête de cent vingt mille hommes de pied & de douze mille chevaux qui furent deſtinés à l'expédition dont il étoit chargé. Les circonſtances, que nous trouvons ici dans l'hiſtoire profane, ſont qu'Ochus ayant entrepris de réduire les Égyptiens qui s'étoient révoltés, les Satrapes & les Généraux chargés de faire les préparatifs & l'ouverture de cette expédition, firent exécuter leurs ordres avec tant de dureté & d'orgueil, que les Phéniciens qu'ils maltraitoient, imiterent les Égyp-

tiens, s'allierent avec eux, détruisirent la Maison royale qui étoit dans leur païs, ravagerent les superbes Jardins, brûlerent les magasins de fourrages qu'on avoit déjà amassés, enfin se saisirent de ceux qui les avoient opprimés, & leur firent porter la peine de leurs vexations. Isocrate, qui écrivoit vers ce même-tems, dit que l'armée d'Ochus avoit non-seulement été vaincue, mais même tournée en dérision. Ces derniers mots sur-tout sembleroient faits pour ce qui arriva à Holoferne; suivons-en le détail dans l'Auteur sacré.

Ce Général partit de Ninive; il faut prendre garde de confondre cette ville avec une autre du même nom qui étoit sur les bords du Tigre. Celle dont il est ici question & où le livre de Judith met la résidence de Nabuchodonosor, étoit en deçà de l'Euphrate, & à trois journées seulement des montagnes de la Cilicie. On sçait que les souverains de l'Asie changeoient souvent de séjour; ainsi ordinairement ils passoient l'hiver à Babylone, le printems à Suze, l'été à Ecbatane; d'autres fois on les trouve à Persépolis, à Sardes, à Memphis ou ailleurs, suivant apparemment que leurs plaisirs ou leurs affaires l'exigeoient. Ochus d'un côté, ne pouvant aller à Ecbatane qu'il venoit de livrer au pillage, & voulant d'un autre côté être à portée de diriger les opérations de la guerre, dont le théâtre étoit en deçà de l'Euphrate, avoit préféré le séjour de la ville dont nous parlons à celui des autres villes de son Empire, & c'est ce qui l'aura fait appeller roi de Ninive par l'Auteur sacré. N'est-ce pas ainsi que nous mêmes encore à présent, nous donnons aux différentes cours de l'Europe, le nom des lieux où résident leurs Souverains, sans nous servir toujours de celui de la capitale de leurs peuples ou de leurs États? A trois journées de Ninive Holoferne trouva ses troupes rassemblées à l'entrée de la plaine de Bectileth, Baictilaith, ou, comme l'appelle Ptolémée, Bactaillé, dans la Syrie Cassiotide, entre Hiérapolis & Antioche. Il se mit à leur tête, & s'étant avancé le long des montagnes de Cilicie, il prit d'assaut les villes de Phoud & de Loud, livra au pillage celle de Rassis & tout son territoire, aussi-bien que les Arabes qui étoient à l'entrée du désert, au midi de Chellon.

Après avoir frappé ces premiers coups, Holoferne continuant sa route vint à Damas, qui étoit une des plus belles ville de l'orient. Il en eut bientôt fait un triste désert. Rien n'y fut épargné; les bleds furent brûlés; les arbres coupés; les vignes arrachées; les troupeaux enlevés; toute la jeunesse passée au fil de l'épée. Un traitement si cruel répandit la terreur dans tous les environs, la plupart de ceux qui n'étoient pas encore réduits, songeoient à prévenir

un ſemblable malheur. On envoya de toutes parts des députés au Général des Perſes pour ſe ſoumettre à lui & implorer ſa clémence.

Holoferne s'avança enſuite vers les côtes de la Méditerranée, & entra dans la grande plaine de Jézrahel; il y fit camper ſon armée, près de Dothaïm, entre Bethſan & Gabai, & vis-à-vis de Jézrahel. Bethſan, que l'on a auſſi appellé Scythopolis, étoit du côté du Jourdain, un peu au deſſous du lac de Tibériade; Gabai étoit vers le mont Carmel & le golfe d'Acé ou de Ptolémaïde, port célebre de la Syrie ſur la Méditerranée qui, en cet endroit, n'eſt éloignée du Jourdain que de dix ou onze lieues. Il demeura un mois entier dans ce camp, moins pour s'y rafraîchir des fatigues qu'il avoit pu eſſuyer dans des conquêtes ſi rapides, que pour y attendre & y raſſembler les renforts qui venoient le joindre; car, il avoit obligé tous les peuples qu'il avoit ſubjugués, de lui fournir des recrues & des troupes. Le camp, dont il s'agit, qui étoit ſi proche d'Acé, eſt évidemment celui même où Strabon nous apprend que les rois de Perſe qui entreprirent des expéditions contre l'Égypte, raſſemblerent leurs armées. Dans ces expéditions, dit-il, Acé étoit le lieu du rendez-vous de leurs troupes. Voilà encore une circonſtance ſinguliere de l'hiſtoire de Judith que nous retrouvons dans les Auteurs profanes, & qui ſe lie heureuſement avec toutes les autres que nous croyons y avoir déjà découvertes.

Tandis qu'Holoferne s'amuſe à bloquer une petite place qui étoit à l'entrée des montagnes de Judée, du côté de l'Acrabatene vers le Jourdain, &, comme nous croyons, ſur le chemin d'Acé à Jéricho, [l'Écriture l'appelle Bétulie] une femme fit évanouir tous ſes projets. On la nommoit Judith; elle étoit également diſtinguée par ſa naiſſance & par ſes richeſſes, & elle joignoit la vertu la plus pure à la plus grande beauté. Elle étoit à peine mariée qu'elle avoit perdu ſon époux; & depuis trois ans & demi qu'il étoit mort, elle vivoit dans le deuil & dans la retraite. Dieu lui fit concevoir le deſſein généreux de délivrer ſa nation d'un ennemi implacable, & lui donna le courage de l'entreprendre. Elle feignit de ſe retirer dans le camp d'Holoferne pour ne pas être enſevelie ſous les ruines de ſa patrie. Naturellement belle & empruntant tous les ſecours que l'art peut prêter à la nature, pour faire paroître & triompher la beauté, elle inſpira ſans peine au général des Perſes tout l'amour qu'elle voulut. Énivré de ſa paſſion, lorſqu'il croyoit toucher au moment de la ſatisfaire, Judith profita du ſommeil profond où l'avoient plongé les excès de vin, auxquels il s'étoit livré dans un grand repas qu'il avoit donné à

ſa captive & aux principaux Officiers de ſon armée. Reſtée ſeule auprès de lui dans ſa tente, elle lui coupa la tête avec ſon propre ſabre & retourna heureuſement à Béthulie, à la faveur de la nuit & de la liberté que l'aveugle amour d'Holoferne lui avoit procurée dans la camp des Perſes.

Son arrivée & l'heureuſe nouvelle qu'elle apportoit, répandirent la joie dans la ville & releverent les eſpérances des Juifs; ils ne ſongerent auſſitôt qu'à prendre les meſures néceſſaires pour tirer un entier avantage d'un pareil évenement. Dans cette vue, à la pointe du jour, ils feignent de faire une ſortie & de marcher aux ennemis; ils ſe montrent en ordre de bataille ſur le penchant de leur montagne; ils s'avancent à pas lents en jettant des cris terribles. On veut alors prendre les ordres d'Holoferne; & comme on penſe qu'il dort encore, on eſſaie de l'éveiller par le bruit qu'on fait autour de ſa tente; enfin, l'eunuque Bagoas pénetre juſqu'au pavillon ſous lequel il repoſoit; mais, il n'y trouve qu'un tronc ſanglant & ſans tête, car Judith l'avoit emportée. Le bruit en eſt bientôt répandu dans toute l'armée, le trouble ſe met en même-tems dans les différens corps qui la compoſent; tirés de diverſes nations, ils n'ont plus de chef commun qui les réuniſſe, les lie & les faſſe agir uniformément. Les mouvemens, que les Juifs paroiſſent faire, augmente le déſordre, par l'incertitude des diſpoſitions à faire ou pour les recevoir ou pour ſe retirer. Enfin, au moment qu'ils prennent le parti de la retraite, les Juifs fondent ſur eux, la ſurpriſe & l'effroi redoublent la confuſion, la retraite ſe change bientôt en une déroute générale; ils ſe débandent, jettent leurs armes, abandonnent tentes, proviſions, équipages, & s'enfuient tête baiſſée les uns à travers la plaine, les autres par les défilés des montagnes voiſines. Les Juifs marchent toujours ſur eux en corps de bataille, taillent en pieces ceux qu'ils peuvent atteindre; en même-tems les villes voiſines, averties par les ſoins du gouverneur de Béthulie, détachent après les ennemis tout ce qu'elles ont de ſoldats, en pourſuivent les miſérables reſtes juſqu'à leurs frontieres.

Ainſi échoua cette expédition des Perſes contre l'Égypte. Leur Général tombé dans les pieges d'une femme, donna ſans doute à leur défaite ce ridicule par lequel un auteur Contemporain l'a caractériſée, comme nous l'avons déjà remarqué.

L'article, qu'on vient de lire, a été tranſcrit mot pour mot d'après M. Gibert. Pour juſtifier ſon opinion, & l'accompagner des éclairciſſemens néceſſaires, il ajoute des réflexions dont nous placerons ici celles qui ſont les plus analogues à notre ſujet.

„ Je

» Je commence, dit M. Gi-
» bert par la maniere différente
» dont la verſion Grecque &
» la Latine comptent les années
» du roi d'Aſſyrie. En effet,
» l'année que la verſion Latine
» compte pour la douzieme an-
» née du regne de ce Prince,
» eſt dite la dix-ſeptieme dans
» la verſion Grecque; & de mê-
» me où celle-ci compte la
» dix-huitieme année, l'autre
» ne compte que la treizieme.
» Il me ſemble que cette diver-
» ſité ne peut mieux ſe lever
» qu'en diſant que le regne dont
» il s'agit a eu deux époques,
» dont l'une remontoit cinq ans
» plus haut que l'autre, c'eſt ce
» qui s'applique parfaitement
» au regne d'Ochus, puiſque
» les Auteurs variant ſur la du-
» rée de ſon regne, il y a pré-
» ciſément une différence de
» cinq ans entre ceux qui lui
» donnent moins, & ceux qui
» lui donnent plus, je veux dire
» entre ceux qui lui donnent
» vingt-ſix ans, comme Euſebe,
» & ceux qui lui donnent vingt-
» un ans, comme le canon de
» Ptolémée. Si donc l'on ſuit
» Euſebe & le calcul de la ver-
» ſion Grecque, il faudra comp-
» ter ſon regne de la quatrieme
» année de la CIII^e. Olympia-
» de; ſi l'on préfere le calcul
» du canon & de la verſion
» Latine, il ne faudra le dater
» que de la premiere année de
» la CVIII^e. Olympiade. Au
» reſte, en comptant les années
» de Nabuchodonoſor, comme
» fait la verſion Latine, j'ai
» tiré de la verſion Grecque
» les ſix ans de durée que je
» donne à la guerre des Medes.
» En effet, dans cette verſion,
» la guerre dont il s'agit, com-
» mence en la douzieme année
» du roi d'Aſſyrie, & n'eſt ter-
» minée qu'en la dix-ſeptieme;
» ce qui donne ſix ans pour ſa
» durée.

» La guerre des Medes eſt
» l'objet de quelques difficul-
» tés; l'on a de la peine à
» admettre, ſous les ſucceſſeurs
» de Cyrus, une guerre entre
» les Perſes & les Medes; d'ail-
» leurs, on voudroit en trou-
» ver une ſinguliérement & pré-
» ciſément ſous Ochus. Mais,
» je crois avoir ſuffiſamment
» prouvé à cet égard, & cela
» par les témoignages d'auteurs
» Contemporains, tels que ſont
» Hérodote, Xénophon & Ariſ-
» tote, que les Medes avoient
» preſque continuellement tra-
» mé des révoltes contre les
» ſucceſſeurs de Cyrus; qu'ain-
» ſi la ſuppoſition d'une guerre
» contr'eux ſous Ochus, n'avoit
» rien en elle-même qui ne fût
» probable, & qui ne pût conve-
» nir avec le reſte de l'hiſtoire
» de ces nations. Le peu de dé-
» tail, dans lequel ces Hiſto-
» riens profanes ſont entrés
» dans les affaires d'Orient,
» étrangeres aux Grecs, pour-
» roit bien diſpenſer de pouſſer
» plus loin les recherches ſur
» ce point. Cependant, je crois
» avoir été aſſez heureux pour
» découvrir dans les Anciens
» une guerre d'Ochus avec les

» Medes. En effet, Trogue Pompée & Diodore de Sicile nous » apprennent que ce Prince fit » la guerre aux Caduſiens, & » les vainquit; or, les Caduſiens faiſoient partie des Medes. Voilà donc une guerre » d'Ochus avec les Medes; » c'eſt déjà beaucoup. Mais, » n'abandonnons pas encore » cette idée, & voyons s'il » n'y auroit rien dans le livre » de Judith qui s'appliquât plus » particuliérement aux Caduſiens. L'Auteur ſacré déſigne » les chefs de la révolte, 1°. par » la ſituation de leur païs; c'étoient ceux qui habitoient » les montagnes. 2°. Par le nom » d'enfans de Chilod ou Gélod; or, quant à la ſituation » c'eſt exactement celle des » Caduſiens. La demeure des » Caduſiens, dit Strabon, *ſont* » *des montagnes.* Et ailleurs: *Les* » *Caduſiens habitent la plus grande partie des montagnes qui ſont* » *ſur le bord de la mer Caſpienne.* » Quant au nom de Chilod ou » Gélod, c'eſt celui même des » Caduſiens. *Ceux que les Grecs* » *appellent Caduſiens*, dit Pline, » *ſe nomment Gelæ*; d'autres diſent & ecrivent *Geloi*, & c'eſt » le même nom qu'ils conſervent encore aujourd'hui. Le » rapport & la reſſemblance de » ces traits pourroient-ils être » mieux caractériſés.

» Je paſſe à la guerre d'Ochus, contre les Égyptiens, » dans laquelle j'ai cru retrouver des veſtiges aſſez frappans de l'expédition d'Holoferne en Syrie; & voici » exactement ce que les Hiſtoriens profanes nous apprennent de la guerre dont il s'agit.

» Ochus, laſſé des échecs que » ſes Généraux recevoient continuellement en Égypte, & » ayant réſolu d'y porter enfin » la guerre lui-même en perſonne, mit ſur pied une armée » formidable, & fit former en » Phénicie des magaſins de toutes ſortes de proviſions. Le » rendez-vous général de ces » troupes fut marqué à Acé. » Cependant, ſes Satrapes & ſes » Généraux qui s'étoient portés » dans ces cantons pour hâter » ces préparatifs, traiterent les » Phéniciens avec tant d'inſolence & d'orgueil, que ces » peuples ſe révolterent, brûlerent les magaſins qu'on avoit » déjà formés, ſe défirent de » ceux qui les opprimoient, » battirent les Satrapes de Syrie & de Cilicie, qui s'étoient » avancés pour les réduire, & » chaſſerent toutes les troupes » qui étoient dans leur païs. » Mais, Ochus s'étant mis en » marche lui-même avec 330 » mille hommes, & ayant pris » Sidon par la trahiſon de » Mentor qui y commandoit, » eut bientôt ramené les Phéniciens à l'obéiſſance, & fut » en état l'année ſuivante de » pénétrer en Égypte, & de » la conquérir.

» La priſe de Sidon, & par » conſéquent les premiers événemens de cette guerre, ſont » attachés par Euſebe à l'an-

» née qu'il compte pour la » dix-huitieme d'Ochus, & qui » répond, comme je l'ai déjà » obſervé, à la treizieme de ce » Prince, ſuivant le calcul du » canon de Ptolémée. Or, ce » ſont ces mêmes évenemens » qui m'ont paru avoir quel- » que rapport avec l'hiſtoire » de Judith, arrivée également » en la dix-huitieme année du » roi d'Aſſyrie, ſuivant une ma- » niere de compter ſon regne, » & en la treizieme, ſuivant » une autre. 1°. L'entrepriſe » d'Ochus étoit dirigée contre » l'Égypte; l'Égypte étoit au » moins un des objets de l'ex- » pédition d'Holoferne.

» 2°. Ochus fit former plu- » ſieurs magaſins de bled & » d'autres proviſions; Holo- » ferne y fit ramaſſer auſſi tous » les grains néceſſaires à la ſub- » ſiſtance de ſon armée.

» 3°. Les troupes d'Ochus » avoient leur rendez-vous gé- » néral auprès d'Acé; c'eſt auſſi » préciſément aux environs de » cette ville qu'Holoferne s'ar- » rêta pour raſſembler toute » ſon armée.

» 4°. Rien ne reſſemble mieux » aux cruautés & à l'inſolence » d'Holoferne, vis-à-vis des » peuples de Phénicie, que l'in- » ſolence & l'orgueil des Sa- » trapes & des Généraux du » roi de Perſe, vis-à-vis les » mêmes peuples.

» 5°. La révolte des Phéni- » ciens & le maſſacre de ceux » qui les avoient vexés, ne ſe » retrouvent pas moins heureu- » ſement, ſoit dans la révolte » des Juifs, preſque toujours » compris par les Auteurs pro- » fanes, au nombre & ſous le » nom des Phéniciens, ſoit dans » le maſſacre d'Holoferne & » d'une grande partie de ſon ar- » mée.

» Mais, deux circonſtan- » ces ſur-tout en ſe réuniſſant » aux précédentes, ſemble- » roient marquer les évene- » mens dont il s'agit, au ca- » ractere d'une entiere iden- » tité.

» La premiere eſt qu'il eſt » conſtant, dans l'expédition » dont il s'agit, qu'un des géné- » raux d'Ochus, s'appelloit » réellement Holoferne; la ſe- » conde eſt qu'on y retrouve » auſſi un Bagoas, ainſi qu'il y » en a un avec Holoferne dans » l'hiſtoire de Judith. Je ne » prétends aſſurer ni de l'un ni » de l'autre, comme une vérité » inconteſtable, qu'ils ſont les » mêmes que ceux dont il eſt » parlé dans cette hiſtoire; » mais, après les autres rap- » ports que je viens d'obſerver » entre cette même hiſtoire » & la guerre d'Ochus en » Égypte, je crois pouvoir au » moins l'avancer comme une » conjecture auſſi probable » qu'il en puiſſe être.

» Je n'ai point diſſimulé l'ob- » jection qu'on pouvoit me » faire par rapport à Holofer- » ne, fondée ſur ce que celui » qui vivoit ſous Ochus, re- » vint de l'expédition d'Égypte, » & mourut dans ſa patrie au

» rapport de ceux qui avoient
» fourni ſa généalogie à Diodo-
» re. J'y ai répondu, entr'au-
» tres choſes, que cette ob-
» ſervation qu'ils faiſoient ſur
» le retour d'Holoferne & ſa
» mort dans ſa patrie, étoit ſi
» déplacée & ſi affectée ſur-tout
» dans une digreſſion qui ſem-
» bleroit ne devoir rien con-
» tenir que d'eſſentiel, qu'elle
» devenoit ſuſpecte; & on ne
» peut pas diſſimuler au moins
» qu'elle ne ſoit ſinguliere.
» Qu'en la faiſant l'intention
» du Généalogiſte ait été de
» dépayſer & de diſſimuler la
» honte de la mort d'Holofer-
» ne, c'eſt une conjecture. Qu'il
» ait eu en vue de mieux ex-
» pliquer de quelle maniere la
» couronne paſſa aux enfans de
» ce Prince, c'eſt une autre
» conjecture. Mais, entre ces
» deux conjectures j'ai cru pou-
» voir choiſir, & j'ai préféré
» d'autant plus volontiers la
» premiere à la ſeconde, que
» je ne vois pas ce que le re-
» tour d'Holoferne de l'expé-
» dition d'Égypte, & ſa mort
» dans ſa patrie ont de con-
» nexité ou de relation avec la
» ſucceſſion de ſes enfans à la
» Couronne de ſon frere; puiſ-
» que, ſoit qu'il ſoit revenu
» ou non de cette expédition,
» & quelque part qu'il fût
» mort, il a pu laiſſer des en-
» fans, & ces enfans ont pu
» ſuccéder à une Couronne qui
» leur étoit dévolue par la mort
» de leur oncle ſans enfans mâ-
» les. J'ajouterai encore que la
» narration même de Diodore
» de Sicile, ſuffiroit peut-être
» ſeule, pour donner lieu de con-
» jecturer qu'Holoferne étoit
» mort dans l'expédition d'É-
» gypte. En effet, dans la gé-
» néalogie des rois de Cap-
» padoce, l'hiſtorien Grec nous
» apprend diſertement, com-
» me on voit, que ce Prince y
» avoit fait la guerre avec
» Ochus, & qu'il y avoit rem-
» pli les emplois les plus ſubli-
» mes & les plus illuſtres. Or,
» dans l'hiſtoire de cette expé-
» dition, d'un côté, il raconte
» que pluſieurs des Satrapes &
» des généraux d'Ochus qu'il
» ne nomme pas, périrent dans
» la premiere campagne; d'un
» autre côté, nommant les prin-
» cipaux chefs qui comman-
» doient les troupes d'Ochus
» pendant la ſeconde année,
» tels que Roſace, Ariſtazane,
» Bagoas, Mentor le Rhodien,
» Lacratès, Nicoſtrate, il n'y
» parle point d'Holoferne qui
» auroit du y tenir un rang ſi
» diſtingué. Il y a donc appa-
» rence qu'il n'y étoit plus, &
» conſéquemment qu'il étoit un
» de ceux, qui étoient péris
» l'année précedente, bien loin
» qu'il ait ſurvécu à cette ex-
» pédition; & qu'après en être
» revenu, il étoit mort dans
» ſa patrie comblé d'honneurs
» & de gloire par Ochus. C'eſt-
» là, dis-je, une conjecture que
» l'on pourroit tirer de la ſeule
» narration de Diodore de Si-
» cile, & qui peut bien jetter
» de nouveaux ſoupçons ſur la

» généalogie des rois de Cap-
» padoce, en même-tems qu'el-
» le ajoute encore un degré de
» probabilité à l'identité de
» l'Holoferne d'Ochus avec ce-
» lui de Judith. »

NABUCHODONOSOR, *Nabuchodonoſor*, Ναβουχοδονόσορ, qu'on appelle auſſi Nabopolaſſar, étoit de Babylone. *Voyez* Nabopolaſſar.

NABUCHODONOSOR, *Nabuchodonoſor*, Ναβουχοδονόσορ (*a*) fils du précédent, avoit épouſé Aoritis ou Nitocris, fille d'Aſtyage & petite-fille de Cyaxare, roi des Medes. Il fut envoyé par ſon pere contre Néchao, roi d'Égypte, qui s'étoit avancé vers l'Euphrate, & le vainquit. De-là il marcha du côté de la Syrie & de la Paleſtine, & remit ces Provinces ſous ſa domination.

Il entra auſſi dans la Judée, mit le ſiege devant Jéruſalem, & s'en rendit maître. Il avoit fait mettre Joakim aux fers pour le tranſporter à Babylone; mais, touché de ſon repentir, il le rétablit ſur le trône. Un grand nombre de Juifs, & entre autres les enfans de la race royale, furent menés captifs à Babylone, & l'on y tranſporta tous les tréſors du Palais, avec une partie des vaſes du temple. Ainſi fut accomplie la menace que Dieu avoit faite au roi Ezéchias, par ſon prophete Iſaïe. C'eſt de cette fameuſe époque, qui étoit la quatrieme année de Joakim, roi de Juda, qu'il faut commencer la captivité des Juifs à Babylone prédite tant de fois par Jérémie. Daniel, âgé pour lors de dix-huit ans, fut enlevé avec les autres; & Ézéchiel quelque tems après.

Vers la fin de la cinquieme année de Joakim, l'an 605 avant Jeſus-Chriſt, mourut le pere de notre jeune Prince. Il ne l'eut pas ſitôt appris, qu'il partit en diligence pour Babylone, ayant pris le plus court chemin par le déſert, accompagné de peu de gens, & ayant laiſſé à ſes Généraux le gros de ſon armée pour la ramener à Babylone avec les captifs & le butin. Dès qu'il fut arrivé, il reçut le Gouvernement des mains de ceux qui le lui avoient conſervé avec ſoin, & ſuccéda ainſi à tous les États de ſon pere, qui comprenoient la Chaldée, l'Aſſyrie, l'Arabie, la Syrie, & la Paleſtine, & ſur leſquels, ſelon Ptolémée, il regna quarante-trois ans.

La quatrieme année de ſon regne, il eut un ſonge dont il fut fort effrayé, mais qu'il oublia entiérement. Il conſulta les ſages & les devins de ſon Royaume, pour ſçavoir d'eux ce qu'il

(*a*) Reg L. IV. c. 24. v. 1. *& ſeq.* c. 25. v. 1. *& ſeq.* Paral. L. II. c. 36. v. 6. *& ſeq.* Jerem. c. 22. v. 18, 19. c. 46. v. 2. *& ſeq.* Ezech. c. 26. *& ſeq.* Dan. c. 1. *& ſeq.* Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 336. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. T. I p. 89. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 66, 68. T. V. p. 404. T. VI. p. 417. T. VII. p. 443. *& ſuiv.*

avoit vu en ſonge. Tous lui répondirent qu'il étoit impoſſible de le deviner, & que tout ce qu'on pouvoit faire étoit de lui expliquer ſon ſonge, après qu'il l'auroit fait connoître. Comme les Princes ne ſont point accoutumés à trouver d'oppoſition à leurs volontés, & qu'ils veulent être obéis, Nabuchodonoſor, s'imaginant qu'ils agiſſoient de mauvaiſe foi, entra en fureur, & les condamna tous à mort. Daniel, avec ſes trois compagnons, étoit compris dans cet arrêt, comme étant du nombre des ſages. Après avoir invoqué ſon Dieu, il alla trouver le Roi, & lui raconta ce qu'il avoit vu en ſonge. C'étoit, lui dit-il, une ſtatue d'une hauteur énorme & d'un regard effrayant, dont la tête étoit d'or, la poitrine & les bras d'argent, le ventre & les cuiſſes d'airain, les jambes de fer, & les pieds en partie de fer & en partie d'argile. Pendant que vous étiez attentif à cette viſion, une pierre s'eſt détachée d'elle-même d'une montagne; & frappant la ſtatue par les pieds, elle l'a briſée & réduite en poudre; & la pierre eſt devenue une grande montagne, qui a rempli toute la terre. Au récit de ce ſonge Daniel en ajouta l'explication, marquant les trois grands Empires qui devoient ſuccéder à celui des Aſſyriens; ſçavoir, l'Empire des Perſes, l'Empire d'Alexandre le Grand & des Grecs, l'Empire Romain, ou ſelon d'autres celui des ſucceſſeurs d'Alexandre. Après ces Royaumes, continua Daniel, le Dieu du Ciel en ſuſcitera un qui ne ſera jamais détruit, qui ne paſſera point à un autre peuple, qui renverſera & anéantira tous ces Royaumes, & qui ſubſiſtera pendant toute l'éternité; par où il déſignoit clairement le Royaume de Jeſus-Chriſt. Le Roi, tout hors de lui-même & ravi d'admiration, après avoir reconnu & déclaré hautement que le Dieu des Iſraëlites étoit véritablement le Dieu des Dieux, éleva Daniel aux premieres charges de l'État, le fit chef de ceux qui avoient la ſurintendance ſur les Mages, l'établit Gouverneur de toute la province de Babylone, & l'un des principaux Seigneurs du Conſeil qui ſuivoit toujours la Cour. Ses compagnons eurent auſſi part à ſon élévation.

Joakim s'étant révolté contre le roi de Babylone, les Généraux du dernier marcherent contre lui avec les tropes qu'ils avoient dans le païs, & exercerent toutes ſortes d'hoſtilités ſur ſes terres. Il s'endormit avec ſes peres, c'eſt tout ce que l'Écriture nous marque de ſa mort. Jérémie avoit prédit qu'il ne ſeroit point regretté ni pleuré; que ſa ſépulture ſeroit comme celle d'un âne mort, & qu'on jetteroit tout pourri hors des portes de Jéruſalem. Cela fut ſans doute exécuté, ſans qu'on ſçache de quelle maniere.

Jéchonias ſuccéda à l'impiété

de ſon pere, auſſi-bien qu'à ſon Royaume. Les Lieutenans de Nabuchodonoſor ayant formé le blocus de Jéruſalem, il vint lui-même trois mois après en perſonne à la tête de ſon armée, & ſe rendit maître de la ville. Il enleva tous les tréſors du temple & du Palais du Roi, & tout ce qui reſtoit des vaſes d'or que Salomon avoit fait faire pour l'uſage du temple, & les fit tranſporter à Babylone, où il emmena auſſi un grand nombre de captifs, parmi leſquels étoit le roi Jéchonias, ſa mere, ſes femmes, tous les Officiers & tous les Grands de ſon Royaume. Il mit à ſa place ſur le trône Mathanias ſon oncle, appellé autrement Sédécias.

Il ne fut pas plus religieux ni plus heureux que ſes peres. Ayant fait alliance avec Pharaon Éphrée, roi d'Égypte, il rompit le ſerment de fidélité qu'il avoit prêté au roi de Babylone. Celui-ci l'en punit bientôt, & l'aſſiégea dans ſa capitale. L'arrivée du roi d'Égypte à la tête d'une armée donna un rayon d'eſpérance aux aſſiégés; mais, leur joie fut bien courte. Les Égyptiens furent battus, & le vaioqueur revint devant Jéruſalem, & y remit le ſiege, qui dura près d'un an. Enfin, la ville fut emportée d'aſſaut, & il s'y fit un carnage effroyable. Nabuchodonoſor fit tuer les deux fils de Sédécias devant les yeux de leur pere avec tous les nobles & les grands de Juda. Il lui fit crever les yeux à lui-même, le chargea de chaînes, & l'emmena à Babylone, où il demeura en priſon juſqu'à ſa mort. La ville & le temple furent pillés & brûlés, & toutes les fortifications démolies.

Nabuchodonoſor, étant revenu à Babylone après avoir fini heureuſement la guerre de Judée, fit faire une ſtatue d'or haute de ſoixante coudées, aſſembla tous les Grands de ſon État pour en faire la dédicace, & il ordonna à tous ſes ſujets de l'adorer, menaçant ceux qui y manqueroient de les faire jetter au milieu des flammes d'une fournaiſe ardente. Ce fut dans cette occaſion que les trois jeunes Hébreux, Ananias, Miſaël, & Azarias, qui refuſerent avec un courage invincible d'obéir à l'ordre impie du Roi, furent conſervés d'une maniere miraculeuſe au milieu des flammes. Le Roi, témoin par lui-même d'un miracle ſi étonnant, fit un Édit, par lequel il défendit à qui que ce fût, ſous peine de la vie, de blaſphémer le nom du Dieu d'Ananias, de Miſaël & d'Azarias, & il éleva ces trois jeunes hommes aux plus hautes dignités.

Nabuchodonoſor, la vingt-unieme année de ſon regne, & la quatrieme depuis la deſtruction de Jéruſalem, revint dans la Syrie, & mit le ſiege devant Tyr, dans le tems qu'Ithobal en étoit Roi. C'étoit une ville forte & opulente, qui n'avoit jamais été aſſujettie à aucune puiſſance étrangere, & qui étoit alors en

grande réputation pour ſon commerce, par le moyen duquel pluſieurs de ſes citoyens étoient devenus autant de Princes en richeſſes & en magnificence; auſſi ſe trouva-t-elle en état, dans le tems dont nous parlons, de réſiſter pendant treize années de ſuite, à un Monarque, ſous le joug duquel tout le reſte de l'Orient avoit plié.

Ce ne fut qu'après un long intervalle que Nabuchodonoſor ſe rendit maître de Tyr. Ses troupes y ſouffrirent des fatigues incroyables, de ſorte que, ſelon l'expreſſion du Prophete, toute tête en étoit devenue chauve, & toute épaule pelée. Avant que Tyr fût réduite à la derniere extrêmité, les habitans s'étoient retirés avec la plupart de leurs effets dans une iſle voiſine, à un demi-mille du rivage, où ils bâtirent une nouvelle ville, dont le nom & la gloire effacerent le ſouvenir de la premiere, qui, depuis ce déſaſtre, n'a plus été qu'un ſimple village, connu ſous le nom de l'ancienne Tyr.

Nabuchodonoſor & ſon armée ayant eſſuyé d'horribles fatigues dans un ſi long & ſi pénible ſiege, & n'ayant rien trouvé dans la place qui pût les récompenſer du ſervice qu'ils venoient de rendre à Dieu, [c'eſt l'expreſſion du Prophete] en exécutant ſa vengeance contre cette ville, Dieu, pour les en dédommager, leur abandonna l'Égypte. Il eſt beau de l'entendre lui-même s'expliquer ſur ce ſujet. Il y a peu d'endroits dans l'Écriture plus remarquables que celui-ci, & qui faſſent mieux comprendre la ſouveraine autorité de Dieu ſur tous les Princes & ſur tous les Royaumes de la terre: » Fils de l'homme, [c'eſt » ainſi qu'il parle au prophete » Ézéchiel] Nabuchodonoſor, » roi de Babylone, m'a rendu » avec ſon armée un grand ſer» vice au ſiege de Tyr. Toutes » les têtes de ſes gens en ont » perdu les cheveux, & toutes » les épaules en ont été écor» chées; néanmoins, ni lui ni » ſon armée n'ont point reçu » de récompenſe pour le ſervi» ce qu'ils m'ont rendu à la » priſe de Tyr. C'eſt pourquoi, » [continue Dieu] je vais don» ner à Nabuchodonoſor, roi » de Babylone, le païs d'Égyp» te. Il en prendra tout le peu» ple, il en fera ſon butin, & » il en partagera les dépouil» les. Son armée recevra ainſi » ſa récompenſe, & il ſera payé » du ſervice qu'il m'a rendu » dans le ſiege de cette ville. » Je lui ai abandonné l'Égypte, » parce qu'il a travaillé pour » moi, dit le Seigneur notre » Dieu. Il enlevera tout, dit-il » par un autre Prophete, avec » la même facilité qu'un ber» ger ſe couvre de ſon man» teau. Il ſe chargera ainſi de » tout le butin; il mettra ainſi » ſur ſes épaules & ſur celles » de ſes ſoldats, toute la dé» pouille de l'Égypte. » Nobles expreſſions, qui montrent avec quelle facilité toute la puiſſance

& toutes les richeſſes d'un État ſont enlevées, quand Dieu le veut, & paſſent comme un manteau à un nouveau maître, qui n'a qu'à le prendre & s'en couvrir.

Le roi de Babylone profitant donc des diviſions inteſtines où la révolte d'Amaſis avoit jetté ce Royaume, marcha de ce côté-là à la tête de ſon armée. Il ſubjugua l'Égypte depuis Mygdole ou Magdole qui étoit l'entrée du Royaume juſqu'à Syene qui étoit à l'autre extrêmité vers les frontieres d'Éthiopie. Il y fit par tout d'horribles ravages, tua un grand nombre d'habitans, & réduiſit le païs dans une ſi grande déſolation, qu'il ne put ſe rétablir de quarante ans. Nabuchodonoſor, ayant chargé ſon armée de dépouilles, & ſoumis tout le Royaume, en vint à un accommodement avec Amaſis; & l'ayant confirmé dans la poſſeſſion du Royaume comme ſon vice-Roi, il reprit le chemin de Babylone.

Après que ce Prince eut terminé heureuſement toutes ſes guerres, ſe trouvant dans une pleine tranquillité, il s'appliqua à mettre la derniere main à la conſtruction ou plutôt aux embelliſſemens de Babylone. » Il » ne ſe contenta pas, dit Béroſe, cité par Joſephe, de faire » réparer les anciens bâtimens » de Babylone; il agrandit la » ville, fortifia le canal, & » pour empêcher ceux qui voudroient l'attaquer, de pouvoir la prendre quoiqu'ils » euſſent paſſé le fleuve, il fit » faire au dedans & au dehors » une triple enceinte de hautes » murailles de briques cuites. » Il fortifia auſſi extrêmement » tout le reſte de la ville, y fit » de ſuperbes portes, & bâtit » un nouveau palais près de celui du feu Roi ſon pere, dont » il ſeroit inutile de rapporter » la magnificence & la beauté. » Mais, je ne ſçaurois ne point » dire que ce ſuperbe édifice » fut fait en quinze jours de » tems; & parce que la Reine » ſa femme, qui avoit été élevée dans la Médie, déſiroit » de voir quelque reſſemblance » de ſon païs, il fit faire pour » lui plaire des voutes au deſſus » de ce palais avec de ſi groſſes » pierres qu'elles paroiſſoient » comme des montagnes, & fit » couvrir ces voutes de terre, » & planter deſſus une ſi grande quantité d'arbres de toutes » ſortes, que ce jardin ſuſpendu en l'air a paſſé pour l'une » des merveilles du monde. »

Rien, ce ſemble, ne manquoit à la gloire & à la félicité de ce Prince. Un ſonge effrayant vint en troubler la douceur, & lui cauſa de grandes inquiétudes. Il vit un arbre qui s'élevoit juſqu'au Ciel, & dont les branches chargées de fruits s'étendoient juſqu'aux extrêmités de la terre. Toutes les bêtes habitoient deſſous, les oiſeaux du Ciel venoient ſe repoſer ſur ſes branches; & tout ce qui étoit animé y trouvoit de quoi ſe nourrir. Alors, celui qui veille

& qui eſt Saint, deſcendit du Ciel & cria : » Abattez l'arbre par » le pied, coupez-en les bran- » ches, & diſperſez-en les » fruits ; mais, laiſſez la ſou- » che en terre avec ſes racines. » Qu'il ſoit lié avec des chaî- » nes de fer parmi l'herbe des » champs ; qu'il ſoit mouillé de » la roſée du Ciel, & qu'il » paiſſe l'herbe de la terre avec » les bêtes ſauvages. Qu'on lui » ôte ſon cœur d'homme, & » qu'on lui donne un cœur de » bête pendant ſept années. Ainſi » l'ordonne celui qui veille, » afin que les hommes vivans » connoiſſent que c'eſt le Très- » haut qui eſt le maître des » Royaumes, qui les donne à » qui il lui plait, & qui choiſit, » quand il veut, le dernier » d'entre les hommes pour le » mettre ſur le trône. »

Le Roi, juſtement effrayé par un ſi terrible ſonge, conſulta tous ſes Mages, mais ce fut bien inutilement. Il fallut avoir recours à Daniel, qui lui en fit l'application à lui-même, en lui marquant nettement qu'il ſeroit banni de la compagnie des hommes pendant ſept années, & que réduit à la demeure & à la condition des bêtes, il paîtroit l'herbe comme un bœuf ; que ſon Royaume pourtant lui ſeroit conſervé, & qu'il le recouvreroit après qu'il auroit reconnu que toute puiſſance vient du Ciel. Enfin, il l'exhorta à racheter ſes péchés par les aumônes, & ſes iniquités par les œuvres de miſéricorde envers les pauvres.

Toutes ces choſes arriverent à Nabuchodonoſor, comme le Prophete les lui avoit prédites. Un an s'étant paſſé, comme il ſe promenoit dans ſon palais, il dit, en conſidérant la beauté & la magnificence de ſes bâtimens : *N'eſt-ce pas ici cette grande Babylone, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puiſſance & dans l'éclat de ma gloire, pour en faire le ſiege de mon Royaume?* Un mouvement ſecret de complaiſance & de vanité à la vue de pareils ouvrages qu'un Prince auroit conſtruits, nous paroîtroit-il fort criminel ? A peine avoit-il achevé ces mots, qu'une voix ſe fit entendre du Ciel, qui lui prononça ſon arrêt. A l'heure même il perdit le ſens ; on le chaſſa de la compagnie des hommes, il vécut comme une bête, ou, ainſi qu'il eſt dit dans Daniel, comme un bœuf, expoſé aux injures de l'air & ne vivant que d'herbe ; le poil de ſon corps devint ſemblable aux plumes d'une aigle, & ſes ongles s'allongerent comme les griffes des oiſeaux.

Après que le tems marqué fut accompli, l'eſprit & le ſens lui revinrent. Il leva les yeux au Ciel, dit l'Écriture, bénit le Très-haut, & rendit gloire à celui qui vit éternellement, reconnoiſſant que ſon empire eſt éternel, & que tous les habitans de la terre ſont devant lui comme un néant, qu'il fait tout ce qu'il lui plait au ciel & ſur la

terre, ſans que perſonne réſiſte à ſa main toute puiſſante, ni puiſſe lui dire : Pourquoi avez-vous agi ainſi ? Alors, il recouvra ſa premiere forme. Les grands de ſa Cour allerent le chercher ; il remonta ſur le trône, & devint plus grand & plus puiſſant que jamais. Pénétré de la plus vive reconnoiſſance, il fit un Édit ſolemnel pour publier dans toute l'étendue de ſa domination les merveilles étonnantes que Dieu venoit de faire en ſa perſonne.

Ce Prince mourut un an après, ayant regné depuis la mort de ſon pere quarante-trois ans. C'eſt un des plus grands Rois qui ait jamais regné en Orient. Selon Mégaſthene, ce Prince avoit ſurpaſſé de beaucoup Hercule par la grandeur de ſes actions. Il eut pour ſucceſſeur ſon fils, Évilmérodach. Selon le même Mégaſthene, Nabuchodonoſor fut rempli d'un enthouſiaſme divin, & s'écria : » Je vous » annonce, ô Babyloniens, un » malheur, que ni Bélus notre » pere, ni la Reine Baltis n'ont » pu détourner. Il viendra un » jour dans ce païs un mulet » Perſan, qui appuyé du ſe- » cours de vos Dieux, vous » réduira en ſervitude. Il ſera » aidé du Mede la gloire des » Aſſyriens. » [Ce mulet Perſan eſt Cyrus, né d'une mere Mede & d'un pere Perſan ; & le Mede qui aidera Cyrus, eſt Cyaxare, ou Darius le Mede.] Nabuchodonoſor ajouta : » Plût » à Dieu que ce Conquérant » périt dans les abîmes ou dans » la mer, ou dans quelque af- » freuſe ſolitude, où l'on ne » voit aucun veſtige d'un hom- » me ; & que vous ne voyiez » pas les maux dont vous êtes » menacés, & plût à Dieu que » moi-même j'euſſe pu avoir un » ſort plus heureux, avant que » cela lui fût venu dans l'eſ- » prit. » Ayant dit ces choſes il diſparut. On doute ſi ces mots, *il diſparut*, marquent ſa mort, ou ſeulement ſa fuite, ou ſa retraite, qui ſuivit ſa métamorphoſe en bœuf.

Le nom de Nabuchodonoſor peut marquer en Chaldéen, tréſor défendu par le Dieu Nébo.

NABUTHÉENS, *Nabuthæi*, (*a*) c'eſt ainſi que la Vulgate, au premier livre des Maccabées, nomme les Nabatéens. *Voyez* Nabatéens.

NABUZARDAN, *Nabuzardan*, Ναβουζαρδὰν, (*b*) Miniſtre de Nabuchodonoſor, roi de Babylone, & Général de l'armée de ce Prince.

La dix-neuvieme année du regne de Nabuchodonoſor, le dixieme jour du cinquieme mois, Nabuzardan vint à Jéruſalem, y brûla le temple du Seigneur, le palais du Roi, & toutes les maiſons des particuliers. Il abattit auſſi les murailles qui étoient à l'entour de la ville, & tranſ-

(*a*) Maccab. L. I. c. 5. v. 25. c. 9. v. 35.

(*b*) Reg. L. IV. c. 25. v. 8. *& ſeq.* Jerem. c. 39. v. 9. *& ſeq.* c. 40. v. 1, c. 52. v. 12, *& ſeq.*

féra les habitans à Babylone. Ce Général laiſſa ſeulement les plus pauvres du païs, les vignerons & les laboureurs. Ses ſoldats briſerent auſſi les colomnes d'airain qui étoient dans le temple du Seigneur, leurs baſes & la mer d'airain, & ils en emporterent tout l'airain à Babylone. Ils en emporterent auſſi les chaudieres, les poëles, les inſtrumens de muſique, les coupes, les mortiers, enfin tous les vaſes d'airain qui ſervoient au miniſtere du Temple. Nabuzardan prit auſſi les coupes, les encenſoirs, les baſſins & les chaudrons, les chandeliers, les mortiers & les taſſes, une partie de ces vaſes étant d'or, & l'autre d'argent. Il prit auſſi les deux colomnes, la mer & les douze bœufs d'airain qui en faiſoient la baſe, que le roi Salomon avoit fait faire dans la maiſon du Seigneur. Le poids de l'airain de tous ces vaſes ne pouvoit s'eſtimer.

Il emmena Saraias, qui étoit de l'ordre ſacerdotal, Sophonias qui tenoit le ſecond rang, & les trois gardiens du veſtibule du Temple. Il enleva auſſi de la ville un eunuque qui commandoit les gens de guerre, ſept perſonnes de celles qui étoient toujours devant le Roi, qui ſe trouverent dans la ville, le Secrétaire-Intendant de l'armée qui avoit ſoin de former les nouveaux ſoldats, & ſoixante hommes d'entre le peuple qui ſe trouverent au milieu de la ville. Nabuzardan les prit tous, il les emmena au roi de Babylone à Rébla; & ce Prince les fit tous mourir. Jérémie, l'un des captifs, reçut un traitement bien différent, Nabuchodonoſor ayant ordonné à Nabuzardan de prendre tout le ſoin poſſible de ce Prophete, de ne lui faire aucun mal, & de lui accorder tout ce qu'il voudroit.

Quatre ans après, ce Général transféra encore à Babylone ſept cens quarante cinq Juifs; en ſorte que le païs demeura preſque entiérement déſert. Mais, depuis cette époque, il n'eſt plus fait mention de Nabuzardan.

NABUSEZBAN, *Nabuſezban*, (*a*) un des principaux Officiers de l'armée de Nabuchodonoſor, envoya avec tous les grands de la cour de ce Prince, tirer Jérémie de priſon, & le remettre entre les mains de Godolias.

NACHALAL. *Voyez* Naalol.

NACHON [l'aire de], (*b*) *Area Nachon*, aire dont il eſt parlé dans le ſecond livre des Rois. On croit que Nachon pouvoit être un nom d'homme, qui ne nous eſt connu par aucun autre endroit de l'Écriture, que par celui-ci. Quand les bœufs qui portoient l'arche, furent arrivés dans l'aire de Nachon, ils commencerent à regimber; ce

(*a*) Jérem. c. 39. v. 13, 14.

(*b*) Reg. L. II, c. 6. v. 6, 10. Paral. L. I, c. 13. v. 9.

qui ayant mis l'arche en danger d'être renverſée, Oza y voulut mettre la main ; mais, le Seigneur le frappa de mort, pour punir ſon irrévérence. D'autres traduiſent l'Hébreu par l'aire préparée, l'aire d'Obédédom, que l'on trouva près delà, diſpoſée pour y placer l'arche. Les livres des Paralipomenes liſent l'aire de Chidon, au lieu de l'aire de Nachon ; le Chaldéen ſimplement, au lieu préparé. Ce lieu, quel qu'il fût, étoit, ou dans Jéruſalem, ou fort près de Jéruſalem, & de la maiſon d'Obédédom qui étoit dans cette ville.

NACHOR, *Nachor*, Ναχὼρ, (*a*) fils de Sarug, n'avoit encore vécu que vingt-neuf ans, lorſqu'il engendra Tharé, pere d'Abraham. Après avoir engendré Tharé, Nachor vécut cent dix-neuf ans, & engendra des fils & des filles. Il mourut âgé de cent quarante-huit ans, l'an 2003 ans avant Jeſus-Chriſt, étant né l'an du monde 1849.

NACHOR, *Nachor*, Ναχὼρ, (*b*) petit-fils du précédent, étoit fils de Tharé & frere d'Abraham. Nous ignorons au juſte l'année de ſa naiſſance, ainſi que celle de ſa mort.

Nachor avoit épouſé Melcha ſa niece, fille d'Aran, de laquelle il eut huit fils, Hus, Bus, Camuel, Caſed, Azo, Pheldas, Jedlaph & Bathuël qui fut pere de Rebecca. Nachor avoit auſſi une concubine nommée Roma, qui lui enfanta Tabée, Jaham, Tahas & Maacha. Il avoit fixé ſa demeure à Haran, qui en avoit pris le nom de la ville de Nachor.

NADAB, *Nadab*, Ναδὰβ, fils d'Aaron & frere d'Abiu. *Voyez* Abiu.

NADAB, *Nadab*, Ναδὰβ ; (*c*) fils de Séméi, fut pere de Saled, & d'Apphaïm, dont le premier mourut ſans enfans.

NADAB, *Nadab*, Ναδὰβ, (*d*) fils de Jéroboam, ſuccéda à ſon pere au royaume d'Iſraël la ſeconde année d'Aſa, roi de Juda, l'an 950 avant Jeſus-Chriſt. Il ne regna que deux ans. Mais, pendant ce court eſpace de tems, il fit le mal devant le Seigneur, & marcha dans les voies de ſon pere, & dans les péchés qu'il avoit fait commettre à Iſraël. Baaſa, fils d'Ahias de la maiſon d'Iſſachar, fit une conjuration contre ſa perſonne, & il le tua près de Gebbéthon, qui étoit une ville des Philiſtins, que Nadab & tout Iſraël aſſiégeoient alors. Le reſte des actions de Nadab & tout ce qu'il fit, étoit écrit au livre des annales des rois d'Iſraël.

NADABIA, *Nadabia*, Ναδαβίας, (*e*) le huitieme des fils de Jéchonias.

NADAGARA, *Nadagara*, (*f*)

(*a*) Geneſ. c. 11. v. 22. *& ſeq.*
(*b*) Geneſ. c. 11. v. 27, 29. c. 22. v. 20. *& ſeq.* c. 24. v. 10.
(*c*) Paral. L. I. c. 2. v 28, 30.
(*d*) Reg. L. III. c. 15. v. 25. *& ſeq.*
(*e*) Paral. L. I. c. 3. v. 18.
(*f*) Tit. Liv. L. XXX. c. 29.

ville d'Afrique. Elle étoit ſituée dans l'Afrique propre & à peu de diſtance de Carthage, ſuivant le récit de Tite-Live. P. Corn. Scipion, l'an 202 avant Jeſus-Chriſt, alla ſe camper près de Nadagara, dans un lieu commode en toutes façons, ſurtout où il pouvoit ſe pourvoir d'eau, ſans être expoſé aux traits des ennemis. Annibal ſe poſta à quatre milles delà, ſur une éminence aſſez avantageuſe, ſi ce n'eſt qu'il lui falloit aller chercher de l'eau bien loin. Ce fut entre les deux camps que nos deux Généraux choiſirent un lieu pour y avoir une entrevue particuliere.

NÆNIE, *Nænia. Voyez* Nénie.

NÆNIES, *Næniæ. Voyez* Nénies.

NÆVIUS, *Nævius. Voyez* Névius.

NAGGÉ, *Nagge*, Ναγγαὶ, (*a*) fils de Mahath, & pere d'Heſli, fut un des ancêtres de Jeſus-Chriſt, ſelon la chair.

NAHAB, *ou* NAHABI, (*b*) *Nahab*, *Nahabi*, Ναβὶ, fils de Vaſi ou de Vapſi, de la tribu de Nephthali, fut un de ceux que Moïſe envoya pour conſidérer la terre de Chanaan.

NAHALIEL, *Nahaliel*, (*c*) Ναλιὴλ, un des campemens des Iſraëlites dans le déſert. De Mathana ils allerent à Nahaliel, & de Nahaliel à Bamoth. Euſebe dit que Nahaliel eſt ſur l'Arnon, & que Mathana eſt au-delà de l'Arnon, vers l'Orient, à douze milles de Médaba. Nahaliel ſignifie, *mon fleuve eſt le Seigneur.*

NAHALOL, *ou* NAALOL. *Voyez* Naalol.

NAHAM, *Naham*, Νεὲμ, (*d*) le troiſieme des fils de Caleb, fils de Jéphoné.

NAHAMANI, *Nahamani*, Ναεμανὶ, (*e*) un de ceux qui revinrent avec Zorobabel de la captivité de Babylone.

NAHARAI, *Naharaï*, (*f*) *ou* Naaraï. *Voyez* Naaraï.

NAHARVALES, *Naharvali*, (*g*) peuple Germain, du nombre de ceux qu'on appelloit Lygiens, & qui habitoient au-delà de cette chaîne de montagnes qui coupoit & bornoit la Suévie. Les Naharvales montroient, ſelon Tacite, un bois Sacré qu'ils révéroient de tems immémorial. Le Prêtre qui le deſſervoit, portoit un habit de femme. On y adoroit enſemble, ſous le nom d'Alcis, deux Divinités qui étoient regardées comme deux freres, toujours jeunes, & que les Romains par conjecture prenoient pour Caſtor & Pollux, quoiqu'on ne vît aucune ſtatue, aucune trace d'une ſuperſtition étrangère aux Germains.

Les Naharvales doivent être placés entre la Vaſta & la Viſtule dans le coude que fait ce fleuve du côté de l'eſt.

(*a*) Luc. c. 3. v. 25, 26.
(*b*) Numer. c. 13. v. 15.
(*c*) Numer. c. 21. v. 19.
(*d*) Paral. L. I. c. 4. v. 15.
(*e*) Eſdras. L. II. c. 7. v. 7.
(*f*) Reg. L. II. c. 23. v. 37.
(*g*) Tacit. de Germ. Morib. c. 43.

NAHASSON, *Nahaſſon*, (*a*) Ναασσὼν, fils d'Aminadab, étoit chef de la tribu de Juda, au tems de la ſortie d'Égypte. La ſeconde année après ce fameux évenement, Nahaſſon fit le premier ſon offrande au Tabernacle du Seigneur. Il offrit un plat d'argent du poids de cent trente ſicles, & un baſſin d'argent de ſoixante-dix ſicles au poids du ſanctuaire, tous deux pleins de fine farine paîtrie avec de l'huile, pour l'oblation qui devoit accompagner les ſacrifices; un petit vaſe d'or du poids de dix ſicles, plein d'encens; un jeune bœuf, un bélier, & un agneau d'un an pour l'holocauſte; un jeune bouc pour le péché; & pour hoſties pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs & cinq agneaux d'un an. Ce fut là l'offrande de Nahaſſon, fils d'Aminadab.

NAHATH, *Nahath*, Ναχὼθ, (*b*) fils de Rahuel, & petit-fils d'Éſaü.

NAHLAT, *Nahlat*, nom de la femme de Cham, fils de Noé, ſelon les Orientaux.

NAHUM, *Nahum*, Ναοὺμ, natif d'Elcéſi, ou Elcéſaï, eſt compté pour le ſeptieme des douze petits Prophetes. Il y en a qui croyent qu'Elcéſaï eſt le nom de ſon pere, & que le lieu de ſa naiſſance étoit Bégabor, ou Béthabara, au-delà du Jourdain. On montroit autrefois le tombeau de ce Prophete dans un village nommé Béthogabre, aujourd'hui Gibrin, près d'Emmaüs. Le Chaldéen l'appelle Nahum de Beth-Koſi, ou de Beth-Ketſi. Mais, on ignore la ſituation de ce lieu, auſſi bien que celle d'Elcéſaï.

On ne ſçait aucune particularité de la vie de Nahum. Sa prophétie conſiſte en trois chapitres, qui ne forment qu'un ſeul diſcours, où il prédit la ruine de Ninive. Il la décrit d'une maniere ſi vive & ſi pathétique, qu'il ſemble avoir été exprès ſur les lieux, pour l'annoncer.

On eſt partagé ſur le tems auquel il a prophétiſé. Joſephe dit qu'il prédit la ruine de Ninive cent quinze ans avant qu'elle arrivât; ce qui nous obligeroit de dire que Nahum a vécu du tems du roi Achaz. Les Juifs veulent qu'il ait prophétiſé ſous Manaſſé. Saint Clément d'Alexandrie le met entre Daniel & Ézéchiel, & par conſéquent pendant la captivité. Mais, nous croyons avec ſaint Jérôme, qu'il a annoncé la ruine de Ninive du tems d'Ézéchias, & après la guerre de Sennachérib en Égypte, dont parle Béroſe. Nahum parle clairement de la priſe de Noammon, ville d'Égypte, de l'inſolence de Rabſacès, de la défaite de Sennachérib; & il en parle comme de choſes paſſées. Il ſuppoſe que Juda étoit encore dans ſon païs, & qu'il y célébroit ſes fêtes. Il parle de la captivité & de la diſperſion des

(*a*) Numer. c. 7. v. 12. *& ſeq.*

(*b*) Geneſ. c. 36. v. 13, 17.

dix tribus. Tous ces caracteres nous perſuadent qu'on ne peut mettre Nahum avant la quinzieme année du regne d'Ézéchias, puiſque l'entrepriſe de Sennachérib contre ce Prince eſt de la quatorzieme année de ſon regne.

Comme la priſe de Ninive qu'il prédit, ne peut être la premiere, qui étoit arrivée ſous Sardanapale long-tems auparavant, c'eſt-à-dire, l'an du monde 3257, il faut de toute néceſſité l'expliquer du ſecond ſiege de la même ville, formé par Nabopolaſſar & Aſtyage, l'an du monde 3378, & avant Jeſus-Chriſt 622; ce qui revient à la ſeizieme année du regne de Joſias, ſous lequel ſaint Jérôme met la ruine de Ninive. Tobie dit que cette ville fut priſe par Nabuchodonoſor & par Aſſuérus, donnant à Nabopolaſſar le nom de Nabuchodonoſor & à Aſtyage celui d'Aſſuérus.

Ce Prophete fait une peinture merveilleuſe de la ruine de Ninive. Il dit que cette ville ſera ruinée par un déluge d'eaux qui l'inonderont & renverſeront ſes murailles. Diodore de Sicile & Athénée racontent que pendant que cette ville étoit aſſiégée par Béléſis & par Arbace ſous Sardanapale, le Tigre s'enfla de telle ſorte, qu'il renverſa vingt ſtades des murailles de Ninive. Mais, comme le ſiege, dont parle ici Nahum, eſt poſtérieur à la priſe de Ninive ſous Sardanapale, il faut dire qu'au ſecond & dernier ſiege ſous Nabuchodonoſor & Aſtyage, la même choſe arriva à Ninive; les aſſiégeans ayant apparemment en ce ſecond ſiege mis en œuvre & déterminé le cours des mêmes eaux, qui avoient ſi bien réuſſi au premier.

NAHUM, *Nahum*, Ναούμ, (*a*) un de ceux qui revinrent de la captivité de Babylone avec Zorobabel.

NAIADE, *Naias*, (*b*) Nymphe qui, ſelon quelques-uns, fut mere de Priape.

NAIADES, *Naiades*, (*c*) Ναϊάδες, Nymphes, que les Payens honoroient d'un culte particulier, & qui, ſelon eux, préſidoient aux fontaines & aux rivieres; d'où eſt venu leur nom, pris de ναλω, qui ſignifie *je coule*, ou *j'habite*.

Strabon compte les Naiades au nombre des Prêtreſſes de Bacchus. Il y en a qui prétendent qu'elles étoient meres des Satyres.

On les peint aſſez ordinairement appuyées ſur une urne qui verſe de l'eau, ou tenant un coquillage à la main. On leur offroit en ſacrifice des chevres & des agneaux avec des libations de vin, de miel & d'huile; plus

(*a*) Eſdr. L. II. c. 7. v. 7.

(*b*) Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 276.

(*c*) Homer. Odyſſ. L. XIII. v. 102. & *ſeq.* Strab. pag. 468. Ovid. Metam, L. XIV. c. 8. Virg. Eclog. 2. v. 46. Eclog. 6 v. 21. Eclog. 10. v. 10. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 385, 386. Myth. par M. l'Abb. Ban. T. IV. p. 275, 294, 361.

ſouvent

ſouvent on ſe contentoit de mettre ſur leurs autels du lait, des fruits & des fleurs; mais, ce n'étoit que des Divinités champêtres, dont le culte ne s'étendoit pas juſqu'aux villes.

On diſtinguoit les Naiades en Naiades potamides & en Naiades limnades; celles-ci étoient les nymphes des étangs ou des marais, du mot λίμνη, *ſtagnum*, *lacus*, un étang, un lac; le potamides étoient celles des fleuves & des rivieres, leur nom étant dérivé de ποταμὸς, *fluvius*, *flumen*, fleuve.

NAIM, *Naïm*, Ναΐν, (*a*) ville de Paleſtine. Un jour, Jeſus-Chriſt alloit à Naïm, accompagné de ſes diſciples & d'une grande foule de peuple. Lorſqu'il étoit près de la porte de la ville, il arriva qu'on portoit en terre un mort, qui étoit fils unique de ſa mere, & cette femme étoit veuve; il y avoit avec elle un grand nombre de perſonnes de la ville. Le Seigneur, l'ayant vue, fut touché de compaſſion pour elle, & lui dit: Ne pleurez point. Puis, s'approchant du cercueil, ceux qui le portoient s'arrêterent, & il dit: Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. En même tems, le mort ſe mit en ſon ſéant, & commença à parler; & Jeſus le rendit à ſa mere. Tous ceux qui étoient préſens, furent ſaiſis de frayeur, & ils glorifioient Dieu en diſant: Un grand Prophete s'eſt élevé au milieu de nous, & Dieu a viſité ſon peuple.

Euſebe dit que cette ville étoit aux environs d'Endor & de Scythopolis. Ailleurs il dit qu'elle étoit à deux milles du Thabor, vers le midi. Le torrent de Ciſon couloit entre le Thabor & Naïm.

NAIN, *Nanus*, Νάνος, ſorte de vaſe dont les Grecs ſe ſervoient. Ce vaſe étoit fort petit & peu élevé, ce qui lui fit donner le nom de Nain.

NAIOTH, *Naioth*, Ναυὲθ, (*b*) lieu près de Ramatha, où David ſe retira pour éviter la violence de Saül, qui cherchoit à le faire mourir. Samuel, avec les enfans des Prophetes, demeuroit à Naioth près de Ramatha.

NAIS, *Naïs*, Ναΐς, *ou* Νηΐς, nymphe du mont Ida, qui, dit-on, épouſa Capys, prince Troyen, duquel elle eut Anchiſe pere d'Enée.

NAIS, *Naïs*, Ναΐς, *ou* Νηΐς, (*c*) autre nymphe de laquelle Saturne eut Chiron, ſelon quelques uns.

NAIS, *Naïs*, Ναΐς, *ou* Νηΐς, (*d*) autre nymphe, qui eut de Bucolion, fils naturel du roi Laomédon, deux jumeaux, nommés l'un Éſépus & l'autre Pédaſus.

Homere appelle cette nymphe Naïs Abarbarée. » Mais, » ce nom de Nymphe, dit Ma» dame Dacier, ne m'a pas » paru agréable en notre lan» gue; & c'eſt une choſe aſſez » ſinguliere, qu'un nom, qu'Ho-

(*a*) Luc. c. 7. v. 11. *& ſeq.*
(*b*) Reg. L. I. c. 19. v. 23.
(*c*) Xenoph. p. 673.
(*d*) Homer. Iliad. L. VI. v. 21. *& ſeq.*

» mere n'a pas trouvé trop dur » pour ſon vers, ni mal né pour » les oreilles, me paroiſſe trop » dur pour ma proſe. »

NAIS, *Naïs*, *Naïς*, *ou Nuïς*, (*a*) autre nymphe, qui fut mariée à Oirynthée, & de leur mariage naquit un fils qui fut nommé Iphition.

NAISSANCE [jour de la]. Ce jour étoit particulierement honoré chez les Romains. Des mouvemens de tendreſſe & de religion conſacroient chez eux une journée, où il ſembloit qu'ils recevoient leurs enfans des Dieux mêmes, & pour ainſi dire de la main à la main. On les ſaluoit avec cérémonie, & en ces termes, *hodie nate ſalve.* Ils invoquoient le Génie comme une Divinité qui préſidoit à la nativité de tous les hommes.

La ſolemnité du jour de cette Naiſſance ſe renouvelloit tous les ans & toujours ſous les auſpices du Génie. On dreſſoit un autel de gazon, entouré de toutes les herbes ſacrées, & ſur leſquelles on immoloit un agneau. On étaloit, chez les Grands, ce qu'on avoit de plus magnifique, des tables, des cuvettes, des baſſins d'or & d'argent, mais dont la matiere étoit encore moins précieuſe que le travail. Auguſte avoit toute l'hiſtoire de ſa famille gravée ſur des meubles d'or & d'argent. Le ſérieux d'une cérémonie religieuſe étoit égayé, par ce que les fêtes ont de plus galant ; toute la maiſon étoit ornée de fleurs & de couronnes, & la porte étoit ouverte à la compagnie la plus enjouée. *Envoyez-moi Philis*, dit un berger dans Virgile à Iolas ; *envoyez moi Philis, car c'eſt aujourd'hui le jour de ma Naiſſance, mais pour vous ne venez ici que lorſque j'immolerai une géniſſe pour les biens de la terre.*

Les amis, ce jour-là, ne manquoient guere d'envoyer des préſens. Martial raille finement Clyté, qui, pour en avoir, faiſoit revenir le jour de ſa Naiſſance ſept ou huit fois l'année.

Naſceris octies in anno.

On célébroit même ſouvent l'honneur de ces grands hommes, dont la vertu conſacre la mémoire, & qui enlevés aux yeux de leurs contemporains, ſe réveillent pour la poſtérité qui en connoît le mérite dans toute ſon étendue, & quelquefois les dédommage de l'injuſtice de leur ſiecle. *Pourquoi*, dit Séneque, *ne fêterai-je pas le jour de la naiſſance de ces hommes illuſtres ?* Pline, dans le troiſieme livre de ſes Épîtres, rapporte que Silius Italicus célébroit le jour de la naiſſance de Virgile, plus ſcrupuleuſement que le ſien même.

La flatterie, tenant une coquille de fard à la main, ne manqua pas de ſolemniſer la nativité des perſonnes que la fortune avoit miſes dans les pre-

(*a*) Homer. Iliad. L. XX. v. 382. *& ſeq.*

mières places, & par qui ſe diſtribuoient les graces & les bienfaits. Horace invite une de ſes anciennes maîtreſſes à venir chez lui célébrer la Naiſſance de Mécene ; & afin que rien ne trouble la fête, il tâche de la guérir de la paſſion qu'elle avoit pour Téléphus. » Philis, j'ai chez moi, » dit-il, du vin de plus de neuf » feuilles, mon jardin me four- » nit de l'ache pour faire des » couronnes. J'ai du lierre pro- » pre à relever la beauté de » vos cheveux ; l'autel eſt cou- » ronné de verveine, les jeu- » nes garçons & les jeunes fil- » les qui doivent nous ſervir, » courent déjà de tous côtés. » Venez donc célébrer le jour » des Ides qui partage le mois » d'Avril conſacré à Vénus ? » c'eſt un jour ſolemnel pour » moi, & preſque plus ſacré » que le jour de ma naiſſance, » car c'eſt de ce jour-là que » Mécene compte les années » de ſa vie. ».

On voit dans ce propos une image bien vive d'une partie deſtinée à la célébration d'un jour de Naiſſance ; il ne s'agit pas de ſçavoir ſi elle étoit conforme à l'eſprit de l'inſtitution ; ſans doute que ce vin délicieux, cette parure galante, cette propreté, ce luxe, cette liberté d'eſprit que le Poëte recommande à Philis, plus dangereuſe que la paſſion même ; enfin, cette troupe de jeunes filles & de jeunes garçons n'étoient guere appellés dans les fêtes religieuſes, où l'on ſongeoit ſérieuſement à honorer les Dieux.

Le jour de la Naiſſance des Princes étoit ſur-tout conſacré par la piété ou par la flatterie des peuples. Leur caractère, la diſtinction de leur rang & de leur fortune, devenoient la meſure des honneurs & des réjouiſſances établis à cette occaſion. La tyrannie même, bien loin d'interrompre ces ſortes de fêtes, en rendoit l'uſage plus néceſſaire, & dans la dureté d'un regne où chacun craignoit de laiſſer échapper ſes ſentimens, on entroit avec une eſpece d'émulation dans toutes les choſes dont on pouvoit ſe ſervir pour couvrir la haine qu'on portoit au Prince. Tous ces ſignes équivoques d'amour & de reſpect, n'empêcherent pas que les Empereurs n'en fuſſent extrêmement jaloux. Suétone remarque que Caligula fut ſi piqué de la négligence des Conſuls, qui oublierent d'ordonner la célébration du jour de ſa Naiſſance, qu'il les dépouilla du conſulat, & que la République fut trois jours ſans pouvoir exercer l'autorité ſouveraine.

Ces honneurs eurent auſſi leur contraſte, on mit quelquefois avec cérémonie au rang des jours malheureux, le jour de la Naiſſance, & c'étoit-là la marque la plus ſenſible de l'exécration publique. La mémoire d'Agrippine, veuve de Germanicus, fut expoſée à cette flétriſſure, par l'injuſtice & la cruauté de Tibere. C'eſt à ce ſujet que M. Racine, ſi exact dans la

peinture des mœurs, fait dire par Narciſſe à Néron, en parlant de Britannicus & d'Octavie :

Rome, ſur les autels prodiguant les victimes,
Fuſſent-ils innocens, leur trouvera des crimes ;
Et ſçaura mettre au rang des jours infortunés,
Ceux où jadis la ſœur & le frere ſont nés.

NAISSUS, *Naïſſus*, Ναΐσσος, (*a*) ville de Mœſie, fut anciennement attribuée à la nation des Dardaniens. Claude II, s'étant mis à la pourſuite des Goths, ne put les atteindre qu'à Naïſſus. Là il leur livra la bataille qui fut long-tems & opiniâtrément diſputée. Les Romains plierent en plus d'un endroit. Enfin, un détachement de leur armée ayant pénétré par des routes qui paroiſſoient impraticables pour venir prendre les ennemis en queue ou en flanc, cette attaque imprévue décida de la victoire. Les Goths furent obligés de ſe retirer, laiſſant cinquante mille des leurs tués ſur la place.

Naïſſus ſe glorifie d'avoir donné la naiſſance à Conſtantin, dont les ancêtres paternels étoient Dardaniens. On croit que cette ville eſt la même qui ſe nomme aujourd'hui Niſſa, ville de la Turquie d'Europe, dans la Servie, aux confins de la Bulgarie, ſur la riviere de Niſſava, qui peu après ſe joint avec la Morave à l'orient de la ville d'Uſchup, ou Précop. On y voit pluſieurs moſquées, dont la principale eſt nommée Dunkiar Giamiſſi ; on appelle la ſeconde Yuſouf Begi Giamiſſi ; les autres ſont moindres. Il y a deux bains & pluſieurs fontaines dans la même ville.

NAMNETES, *ou* NANNETES, *Namnetæ*, *Nannetes*, (*b*) Νάμνῆται, Ναμνῖται, peuple de la Gaule Celtique. Les Auteurs Latins diſent ordinairement Nannetes ; & les Auteurs Grecs, Namnetes.

Leur ville s'appelloit Condivicnum. Dans le moyen âge, comme cela eſt arrivé à beaucoup d'autres villes, celle de Condivicnum perdit ſon ancien nom, pour prendre celui du peuple. Non-ſeulement on l'appella *Civitas Namnetum* & *Civitas Namnetica* ; on ſe contenta même de l'appeller ſimplement *Namnetes*, ou *Namnetæ*, d'où s'eſt formé le nom de Nantes, qu'elle prend aujourd'hui.

Le cours de la Loire bornoit le territoire des Namnetes ; & Strabon s'eſt expliqué exactement, en diſant que cette riviere coule entre les Pictones & les Namnetes.

Le païs de Retz, *Pagus Ratiatenſis*, qui borde le rivage méridional de la Loire, faiſoit

(*a*) Zoſim. pag. 366. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 10, 167.
(*b*) Strab. p. 190. Ptolem. L. II. c. 8. Plin. Tom. I. pag. 225. Cæſ. de Bell. Gall. pag. 100. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 471, 472.

partie de la cité des Pictaves ou Pictones ; il étoit du Diocèse de Poitiers, avant qu'il fût cédé à Hérispoé, Prince Breton & fils de Nominoé, par Charles le Chauve en 851. La politique des Princes Bretons de soumettre aux Évêques qui leur obéissoient tout ce qui étoit de leur domaine, a fait l'agrandissement de la Juriſdiction spirituelle des Évêques de Nantes. Il y a apparence que ces faits ont échappé à la connoissance de Nicolas Samson, & de ceux qui en le copiant étendent le territoire des anciens Namnetes à tout ce qui est aujourd'hui du diocèse de Nantes. D'un autre côté, on trouve quelque indice, que les limites de ce diocèse se seroient portées au-delà des bornes actuelles, & jusqu'à une petite riviere nommée la Sénone, en empiétant sur ce qui appartient au diocèse de Rennes. Car, un lieu nommé Messac, situé endeçà de la Sénone à l'égard de Nantes, étoit du territoire de cette ville. *Messiacum territorii Namnetici*, lit-on dans une chronique publiée par D. Lobineau. On lit encore dans la même chronique, qu'un Évêque installé par Nominoé sur le siege de Nantes, & qui s'étoit maintenu après la mort de ce Prince, dans une partie de ce Diocèse le long de la Vilaine, étendoit sa Juriſdiction *usque ad Semenonem*, jusqu'à la Sénone, qui se rend dans la Vilaine. En général, les limites des anciennes cités n'ont pas été aussi respectées dans l'étendue de la Bretagne, qu'en d'autres parties de la Gaule.

Le *Comitatus Mediæ*, dont Robert, Abbé du mont saint Michel, fait mention dans sa chronique, sous l'an 1174, est une partie du Nantois qu'on nomme la Mée, ce que M. de Valois n'explique point dans sa Notice.

NAMSI, *Namsi*, Ναμεσσί, (*a*) fut pere de Jehu, roi d'Israël.

NAMUEL, *Namuel*, Ναμουὴλ, (*b*) de la tribu de Ruben, étoit fils d'Éliab & frere de Dathan & d'Abiron.

NAMUEL, *Namuel*, Ναμουὴλ, (*c*) fils de Siméon, fut chef de la famille des Namuëlites.

NAMUELITES, *Namuelitæ*, famille Juive dont Namuël fut le chef.

NANÉE, *Nanæa*, Ναναία, (*d*) déesse qui avoit un temple célebre à Élymaïs en Perse. Antiochus étant venu avec ses amis dans ce temple, comme pour épouser la Déesse, & pour y recevoir de grandes sommes à titre de dot, les prêtres de Nanée lui montrerent tout cet argent ; & après qu'Antiochus fut entré avec peu de gens au dedans du temple, ils le fermerent sur lui. Alors, ouvrant une porte cachée par le lambris qui communiquoit dans le temple, ils l'accablerent d'une grêle de

(*a*) Reg. L. III. c. 19. v. 16.
(*b*) Numer. c. 26. v. 8.
(*c*) Numer. c. 26. v. 12.
(*d*) Maccab L. I. c. 6. v. 1. *& seq.* L. II. c. 1. v. 13. *& seq.*

pierres ; & mettant en pieces pluſieurs de ceux qui l'accompagnoient, ils leur couperent la tête & la jetterent à ceux qui étoient dehors.

Tel eſt le récit du ſecond livre des Maccabées. Mais, le premier livre raconte la choſe tout autrement. Il porte qu'Antiochus Épiphane, ayant appris qu'il y avoit à Élymaïs un temple très-riche, marcha vers cette ville dans le deſſein de la prendre & de la piller ; & que les citoyens, informés de ſa réſolution, ſe ſouleverent contre lui, & l'obligerent de ſe retirer dans la Babylonie.

Pour accorder deux récits ſi contraires, on pourroit dire qu'Antiochus Épiphane vint à Élymaïs, & qu'il entra dans le temple de Nanée, réſolu d'en piller les tréſors ; mais que les Prêtres & les habitans s'étant mis en défenſe, ce Prince fut obligé de ſe ſauver, après avoir perdu une partie de ſes gens, qui s'étoient avancés trop avant dans l'intérieur du temple. Ceci arriva l'an du monde 3840, & avant Jeſus-Chriſt 160.

Les Auteurs, qui ont parlé du temple d'Élymaïs, ſont partagés ſur la Déeſſe qu'on y adoroit. Polybe & Diodore de Sicile croyent que c'étoit Diane ou la Lune. Appien ſoutient que c'étoit Vénus. Polybe l'appelle Vénus Élyméenne. D'autres croyent que c'étoit Cybele ou la mere des Dieux. Mais, le ſentiment le plus commun eſt que c'étoit Diane, la même que Strabon appelle Anaïs ou Anaïtis. C'étoit une Déeſſe vierge, puiſque Antiochus feignit de vouloir l'épouſer ; d'ailleurs Plutarque raconte que le roi Artaxerxe, voulant ôter à ſon fils, Aſpaſie dont lui-même étoit devenu amoureux, la conſacra à une virginité perpétuelle en l'honneur d'Anaïs d'Ecbatane.

NANNACUS, *Nannacus*, nous eſt donné pour un des plus anciens Rois de la Grece. Ce Prince, dit-on, avoit prédit le Déluge de Deucalion.

NANNETES. *Voyez* Namnetes.

NANNUS, *Nannus*, (*a*) roi des Ségobrigiens, fut pere d'une fille nommée Gyptis, qu'il donna en mariage à Protis, l'un des chefs des Phocéens qui bâtirent Marſeille. Nannus eut pour ſucceſſeur ſon fils Comanus.

NANTUATES, *Nantuates*, Ναντουᾶται, (*b*) peuple de la Gaule Celtique. Nous liſons, dans le quatrieme livre des Commentaires de Jules Céſar, que le Rhin, prenant ſa ſource chez les Lépontiens, traverſe le territoire des Nantuates. Selon Strabon, les Nantuates habitent les premiers ſur le Rhin ſorti du mont Adula. Cette poſition ne paroît pas néanmoins convenir aux Nantuates d'après celle qui leur eſt aſſignée dans un au-

(*a*) Juſt. l. XLIII. c. 3, 4.

(*b*) Strab. pag. 192, 204. Plin. Tom. I. pag. 176. Cæſ. de Bell. Gall. pag. 92, 130. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 472, 473.

tre endroit des Commentaires. *Nantuates, Veragros, Sedunoſque, à finibus Allobrogum, & lacu Lemano, & flumine Rhodano, ad ſummas Alpes pertinere.* Ces peuples ſont ici rangés dans l'ordre de leur poſition, depuis la frontière des Allobroges & & le lac Léman, en remontant vers les ſources du Rhône; & dans Strabon on trouve le nom des Nantuates, entre celui des Véragres & le lac Léman. Ainſi, les Nantuates devoient habiter entre les Allobroges & les Véragres, & on connoît la place de ceux-ci à Octodurus, endeçà des Sédunes.

Une inſcription en l'honneur d'Auguſte, que Guichenon témoigne avoir été trouvée à ſaint Maurice, peut ſervir d'indice que les Nantuates tenoient la partie du Valais qui touche au lac Léman. Cette inſcription parle en leur nom, *Nantuates patrono.* Pour que les Nantuares fuſſent voiſins des Allobroges, il faut admettre qu'ils s'étendoient dans le Chablais, dont les limites bordoient le Rhône, avant que les Waléſans euſſent conquis ſur les Ducs de Savoie la partie qui tenoit à la rive gauche de ce fleuve. Dirons-nous, par égard pour Jules Céſar, lorſqu'il parle du Rhin, comme pour Strabon qui le ſuit, qu'il y avoit une portion des Nantuates vers le commencement du cours du Rhin ? Selon Pline, *Saruetes*, entre les *Rhæti, ortus Rheni amnis accolunt.* Mais, ce qu'il y a d'éloignement dans la poſition de Sargans, qui repréſente les Saruetes, pourroit donner quelque territoire dans les vallées du Rhin à une communauté peu conſidérable, comme il convient de regarder la plûpart de ces nations des Alpes, qui ſont citées dans l'inſcription du trophée, élevé en l'honneur d'Auguſte. Les Nantuates y paroiſſent entre les Lépontiens & les Viberes d'un côté, & les Sédunes & les Véragres de l'autre. Il faut convenir de l'obligation que nous avons à deux mots d'inſcription, déterrés à ſaint Maurice en Walais; & la maniere dont Cellarius s'explique ſur les Nantuates, *ubi inquiramus incertum planè eſt*, ne ſçauroit plus avoir lieu.

M. de Valois auroit vraiſemblablement abandonné ſa conjecture ſur un petit endroit du haut Walais, appellé Naters, ſi l'inſcription lui avoit été connue.

NANUS, *Nanus*, (*a*) un des anciens Rois de la Grece, étoit fils de Teutamidès. Nanus eſt compté parmi les deſcendans de Lycaon, roi d'Arcadie.

NAOS, *Naos*, Νεὼς, (*b*) partie d'un temple. Ce qu'on appelloit Naos, chez les Anciens, étoit comme la nef des Égliſes.

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. pag. 13.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Monf. Tom II. p. 47.

NAPARIS, *Naparis*, (*a*) Νάπαρις, l'un des cinq fleuves qui, ſelon Hérodote, vont de Scythie ſe rendre dans l'Iſter ou dans le Danube.

Peucer a prétendu que les habitans du païs nommoient ce fleuve Dnieper; mais, il ne paroît pas que le Dnieper ſe jette dans l'Iſter, ce que faiſoit le Naparis. Selon le ſentiment de pluſieurs Géographes, entr'autres d'Ortélius, c'eſt aujourd'hui Sereth appellé auſſi Moldaw, qui ſe rend dans le Danube.

NAPATA, *Napata*, Νάπατα, (*b*) ville d'Éthiopie ſous l'Égypte, étoit ſituée ſur le bord du Nil. Elle n'étoit, ſelon Pline, qu'à trois journées de la mer Rouge. La reine Candace en avoit fait la capitale de ſes États. P. Petronius, ayant pouſſé juſqu'à Napata, prit & ſaccagea cette ville, l'an 24 avant Jeſus-Chriſt.

NAPE, *Nape*, (*c*) un des chiens d'Actéon, avoit été engendré d'un loup.

NAPÉES, *Napæa*, Ναπαῖαι, (*d*) nymphes, ſur les fonctions deſquelles les Auteurs ne s'accordent pas. Les uns les font préſider aux forêts & aux collines; d'autres, aux boccages; d'autres, aux vallons & aux prairies. Le mot Grec νάπος, ou νάπη, d'où eſt venu celui de Napées, ſignifie un lieu couvert d'arbres.

On rendoit aux Napées à peu près le même culte qu'aux Naïades. *Voyez* Naïades.

NAPÉUS, *Napæus*, un des ſurnoms qu'on avoit donnés à Apollon.

NAPHEG, *Napheg*, Ναφέθ, (*e*) un des fils qu'eut David à Jéruſalem.

NAPHIS, *Naphis*, Ναφὶς, (*f*) le onzieme des fils qu'eut Iſmaël, fut chef d'une tribu.

NAPHTE, *Naphta*, eſt la drogue dont Médée frotta la robe & la couronne qu'elle envoya à Créuſe.

NAPLES, *Neapolis*, Νεάπολις, (*g*) ville maritime d'Italie, dans la Campanie. Cette ville, qui eſt très-ancienne, fut appellée d'abord Parthénope, à cauſe, diſent quelques-uns, qu'Ulyſſe & ſes compagnons s'étoient échappés des douceurs du chant de la Sirene Parthénope, cette nymphe marine qui ſe précipita de déſeſpoir, & fut enterrée à Paléopolis. D'autres prétendent

(*a*) Herod. L. IV. c. 48.
(*b*) Ptolem. L. IV. c. 9. Plin. Tom. I. p. 344, 345. Strab. p. 820. Crév. Hiſt. des Emp. T. I. 49, 50.
(*c*) Ovid. Metam. L. III. c. 5.
(*d*) Virg. Georg. L. IV. v. 535. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 275, 394, 361.
(*e*) Paral. L. I. c. 14. v. 6.
(*f*) Geneſ. c. 25. v. 15. Paral. L. I. c. 1. v. 31.
(*g*) Vell. Paterc. L. I. c. 4. L. II. c. 123. Strab. p. 33, 246. *& ſeq.* Tit. Liv. L. VIII. c. 22. *& ſeq.* L. XXII. c. 32, 36. L. XXIII. c. 1. L. XXIV. c. 13. Plin. Tom. I. pag. 154, 534, 679. Pomp. Mel. pag. 131. Ptolem. L. III. c. 1. Tacit. Annal. L. XV. c. 33, 34. Horat. Epod. L. Ode. 5. v. 43. Plut. Tom. I. p. 518, 521, 864. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XVII. pag. 396. *& ſuiv.* Tom. XVIII. pag. 334.

qu'une Parthénope, fille d'Euméléus, roi de Theſſalie, & petite-fille d'Alceſte, y amena une colonie des États de ſon pere, & qu'elle donna ſon nom à cette ville, qui en portoit auparavant un qui eſt inconnu.

L'hiſtoire ajoute que les Cumains, ayant détruit cette ville, de peur qu'elle ne s'élevât au-deſſus de celle de Cumes, furent attaqués d'une cruelle peſte, & avertis en même tems par l'oracle qu'elle ne ceſſeroit point juſqu'à ce qu'ils euſſent rebâti la ville de Parthénope, & qu'ils y honoraſſent le tombeau de cette Déeſſe. Les Cumains remirent cette ville ſur pied & la nommerent Néapolis, des mots Grecs πόλις, *urbs*, ville, & νέα, *nova*, neuve. Quoi qu'il en ſoit, ces mots Grecs prouvent qu'elle a été bâtie par des Grecs. Ce qui eſt encore certain, c'eſt qu'elle eſt plus ancienne que la ville de Rome, à laquelle néanmoins elle ſe ſoumit, comme on le verra ci-après. Elle lui garda toujours inviolablement la foi, & en reconnoiſſance les Romains la mirent au nombre des villes libres & confédérées.

Strabon attribue cette ville à ceux de Cumes, & il ajoute que quelques-uns d'entre les Chalcidiens, les Pithécuſéens, & les Athéniens, étant venus s'y établir, elle fut appellée depuis Néapolis.

Nous liſons, dans Tite-Live, que les habitans de Naples & ceux de Palépolis, ne compoſoient qu'un même peuple, les deux villes étant ſituées l'une près de l'autre. Ils étoient, ajoute Tite-Live, originaires de Cumes, dont les citoyens l'étoient de Chalcis, ville de l'Eubée. La flotte qui les amena, les rendit puiſſans ſur la côte où ils avoient établi leur domicile. D'abord, ils deſcendirent dans les iſles Énarie & Pithécuſe. Enſuite, ils furent aſſez hardis & aſſez forts, pour tranſporter leur demeure dans le Continent. Ce peuple donc, comptant ſur ſa propre puiſſance, ſur les ſecours des Samnites peu fideles aux Romains, & même ſur les maladies contagieuſes dont on publioit que ces derniers étoient alors tourmentés, fit beaucoup de ravages & d'hoſtilités contre ceux d'entr'eux qui habitoient ſur les terres de Capoue & de Falerne. C'eſt pourquoi, ſous le conſulat de L. Cornélius Lentulus & de Q. Publilius Philon, le Sénat envoya les feciaux à Palépolis, pour demander réparation de cette injure; & ſur la réponſe fiere & arrogante de ces Grecs, plus habiles parleurs que braves guerriers, le peuple avec l'autorité des Sénateurs ordonna qu'on leur déclarât la guerre. Après qu'ils eurent été réduits, ou qu'ils ſe furent rendus d'eux-mêmes, les Romains firent un traité avec ceux de Naples, qui depuis ce tems-là devint la capitale de la nation Grecque établie dans ce canton.

Pendant la ſeconde guerre punique, l'an 216 avant Jeſus-

Chriſt, l'on vit arriver à Rome des députés de Naples. Ayant eu permiſſion d'entrer dans le Sénat, ils y porterent quarante coupes d'or d'un poids conſidérable. Le chef de l'embaſſade dit qu'il ſçavoit que le tréſor de la République étoit épuiſé par les dépenſes que la guerre avoit occaſionnées ; que les Napolitains n'ignoroient pas que les Romains combattoient pour la conſervation des villes & des campagnes de l'Italie, autant que pour celle de Rome qui en étoit la capitale ; que pour cette raiſon, ils avoient cru qu'il étoit juſte & raiſonnable de l'aider des tréſors, que leurs ancêtres leur avoient laiſſés pour être l'ornement de leurs temples dans la proſpérité & une reſſource pour eux-mêmes dans la mauvaiſe fortune ; qu'ils étoient dans la diſpoſition de lui accorder tous les autres ſecours dont il les croiroit capables ; que le plus grand plaiſir que le peuple Romain pût leur faire, c'étoit de regarder tout ce qui appartenoit aux Napolitains comme ſon bien propre, & de les eſtimer aſſez, pour vouloir bien recevoir d'eux un préſent beaucoup moins conſidérable par ſa propre valeur, que par la bonne volonté de ceux qui l'offroient. On remercia les députés de leur généroſité & de leur attention ; mais, on ſe contenta d'accepter la plus légere des quarante coupes.

L'année ſuivante, Annibal traverſant la Campanie, tira du côté de la mer inférieure, dans le deſſein de ſe rendre maître de Naples, afin d'avoir en ſa diſpoſition une ville qui lui donnât la liberté de la navigation. Quand il fut entré ſur les terres des Napolitains, il mit une partie des Numides en embuſcade dans des cavités & des enfoncemens, dont le terrein étoit rempli, & ordonna aux autres d'aller caracoller juſqu'aux portes de la ville, en faiſant parade du butin qu'ils avoient enlevé dans la campagne. Comme ils étoient en petit nombre, & qu'ils paroiſſoient s'avancer ſans précaution & ſans diſcipline, on fit ſortir ſur eux un eſcadron, qu'ils attirerent, en feignant de prendre la fuite, dans les embûches qu'on avoit préparées à ce deſſein. Les cavaliers dont il étoit compoſé, furent auſſitôt inveſtis ; & il n'en ſeroit pas échappé un ſeul, s'ils n'euſſent gagné le bord de la mer, & ne ſe fuſſent ſauvés à la nage dans des barques de pêcheurs, qui étoient en grand nombre ſur le rivage près de la côte. Il y eut cependant quelques jeunes gens de qualité qui périrent, ou furent pris dans le combat ; du nombre deſquels fut Hégéas, qui commandoit cet eſcadron, & qui fut tué pour avoir pourſuivi les Numides avec plus de courage que de prudence. Quand Annibal conſidéra depuis la hauteur des murailles de Naples, & qu'il eut reconnu leur ſolidité & leur épaiſſeur, il vit

bien qu'il ne gagneroit rien à l'attaquer, & ſe déſiſta de cette entrepriſe.

C'étoit dans cette ville, ſelon Strabon, que l'on montroit le tombeau de Parthénope, & par l'ordre de l'oracle on y célébroit des jeux gymniques. Dans la ſuite, il s'éleva des diſſentions entre les habitans; ce qui les obligea d'admettre dans leur ville quelques Campaniens en la place des citoyens. Ayant donc éloigné d'eux les leurs, ils furent contraints de recevoir leurs plus grands ennemis, au lieu de leurs plus grands amis. Une preuve de ce que j'avance, dit Strabon, c'eſt qu'aux noms des Magiſtrats qui étoient d'abord Grecs, il ſe mêla dans la ſuite des noms Campaniens. Il y reſte cependant, continue Strabon, pluſieurs veſtiges des établiſſemens Grecs, comme des Gymnaſes; & tous les cinq ans il s'y donne des jeux ſacrés de muſique, &c. qui durent pendant quelques jours. L'on voyoit auſſi à Naples des fontaines d'eaux chaudes, & des bains qui ne le cédoient pas à ceux de Baies; ſeulement il n'y en avoit pas un auſſi grand nombre que dans cette derniere ville.

Néron, ne pouvant réſiſter à la paſſion qu'il avoit de paroître ſur le théatre à la vue de tout le monde, mais n'oſant pas d'abord y monter à Rome même, choiſit Naples pour y faire ſon coup d'eſſai, dans le deſſein de paſſer enſuite dans l'Achaïe, d'y mériter ces couronnes ſi célebres de tout tems parmi les peuples de cette contrée, & de revenir enſuite à Rome tout couvert de gloire, pour y recevoir les applaudiſſemens de ſes citoyens mêmes. Il raſſembla donc au théatre tous les habitans de Naples, & ceux des colonies & des villes municipales voiſines, que le bruit de ſon arrivée y avoit attirés, avec les ſoldats de ſa garde, & tout le reſte de ſa cour. A la fin du ſpectacle, il arriva un accident que la plupart regarderent comme un mauvais préſage, mais qui parut à Néron lui-même un témoignage aſſuré de la protection des Dieux. Le peuple qui avoit aſſiſté aux jeux, ne ſe fut pas plutôt retiré, que le théatre reſté vuide tomba ſans faire de mal à perſonne. Il fi donc remercier les Dieux par des hymnes & des chants compoſés exprès pour célébrer cette aventure innocente.

Naples avoit donné la naiſſance à pluſieurs grands hommes, parmi leſquels on compte Stace & Velleius Paterculus.

Cette ville eſt aujourd'hui la capitale & la métropole du Royaume auquel elle donne ſon nom. La beauté de ſa ſituation, la quantité de nobleſſe qu'on y voit, la multitude de ſes marchands, le grand nombre de ſes palais, la magnificence de ſes Égliſes, tout cela la rend conſidérable. Quoiqu'elle ait ſouvent éprouvé de terribles aſſauts, c'eſt encore une des plus belles villes du monde, & peut-être la

plus également belle. Elle eſt toute pavée d'un grand carreau d'échantillon. Les rues ſont droites & larges pour la plupart ; les maiſons ſont hautes, preſque toutes à toits plats, & d'une ſtructure uniforme. Rome, Paris, Londres, Vienne, Veniſe, & quantité de villes fameuſes, ont à la vérité de beaux palais, mais ces palais ſont entremêlés de vilaines maiſons ; au lieu que Naples eſt généralement toute belle. La mer y fait un petit golfe, qui l'arroſe au midi. Vers le nord elle a de riches côteaux, qui montent inſenſiblement à la campagne heureuſe. A l'orient, c'eſt la plaine qui conduit au mont Véſuve, & à l'occident c'eſt la haute Naples où ſont les grands Chartreux & le château de ſaint Éraſme. On compte communément qu'en ſuivant les murailles de la ville, Naples a neuf milles de tour, & dix-huit milles en ſuivant ſes fauxbourgs.

C'eſt une choſe incroyable que la quantité de gens de juſtice & de pratique qu'il y a dans la ville de Naples. Tout le monde ſçait la réponſe du Marquis Carpio à Innocent XI, lorſque ce Pontife le fit prier de lui fournir trente mille têtes de cochons. Je ne ſçaurois fournir tant de têtes de cochons, dit le Marquis ; mais, ſi ſa Sainteté a beſoin de trente mille Avocats, je les ai tout prêts à ſon ſervice. Ces ſortes de gens ne manquent pas d'occupation à Naples ; il y a peu de perſonnes de conſidération qui n'aient quelques procès à Naples. On dit communément que, lorſqu'un cavalier Napolitain n'a rien à faire, ce qui arrive ſouvent, il ſe renferme dans ſon cabinet & ſe met à feuilleter ſes papiers, pour voir s'il ne peut point commencer quelque procès & tourmenter ſes voiſins. Tant a changé le génie de ce peuple depuis le tems de Stace.

Un autre point, ſur lequel ils n'ont guere changé, c'eſt la pareſſe. Les habitans de Naples ont toujours été très-pareſſeux & très-voluptueux. Ces défauts pourroient bien venir en partie de la grande fécondité du païs, qui ne leur rend pas le travail ſi néceſſaire, & en partie du climat, qui relâche les fibres de leurs corps, & diſpoſe le peuple à une humeur fainéante & indolente. De quelque côté que cela vienne, les Napolitains étoient autrefois auſſi fameux à cet égard qu'aujourd'hui. Horace dit :

Otioſa Neapolis.

& Ovide :

. . . . . *& in otia natam*
Parthenopen.

NAR, *Nar*, Nar, (*a*) fleuve d'Italie dans l'Ombrie. Strabon dit que le Nar traverſe la ville

(*a*) Strab. p. 227, 235. Plin. Tom. I. pag. 152, 169. Tacit. Annal L. I. c. 79. L. III. c. 9. Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. IV. Epiſt. 15. Ovid. Metam. L. XIV. c. 8. Virg. Æneid. L. VII. v. 517.

de Narnia; qu'il ſe rend dans le Tibre un peu au-deſſus d'Ocriculum, & qu'il n'eſt navigable que pour de petites barques. Nous apprenons de Tacite que le lac Velinus décharge ſes eaux dans le Nar.

Pomponius Sabinus a remarqué que ce fleuve tiroit ſa ſource des montagnes d'Amiterne. Mais, ſa remarque ne paroîtra pas juſte à quiconque conſidérera avec attention la partie du mont Apennin où naît le Nar. C'eſt aujourd'hui le Negra, ou plutôt la Néra, ſelon Léandre. *Voyez* Narnia.

NARAVASE, *Naravaſus*, Ναραύασος, (*a*) Seigneur Numide, qui avoit toujours favoriſé le parti des Carthaginois. Pendant la guerre de ces derniers contre les mercénaires, il vint avec deux mille Numides ſe joindre à Amilcar ſurnommé Barca, qui avoit été chargé de la conduite de cette guerre. On aſſure que Naravaſe fut d'un grand ſecours au général Carthaginois, qui, encouragé par le nouveau renfort qu'il venoit de recevoir, attaqua les ſéditieux, qui le tenoient reſſerré dans un vallon, en tua dix mille, & en fit quatre mille priſonniers. Naravaſe ſe diſtingua fort dans ce combat, qui fut donné environ 240 ans avant J. C.

NARBON, *Narbo*, Ναρβών, (*b*) fleuve de la Gaule, ſelon Polybe. Cet Auteur le donne pour la borne de la plus grande partie de l'Europe, & le place auprès de Marſeille & des bouches du Rhône. Comme on ne trouve point de fleuve conſidérable entre les bouches du Rhône & la ville de Marſeille, & que d'ailleurs le nom de Narbo n'a jamais été donné qu'à la ville de Narbonne, il eſt viſible que Polybe, par ce fleuve Narbo, n'entend autre choſe que la riviere de Narbonne, c'eſt-à-dire, l'Atax, aujourd'hui l'Aude, à l'embouchure de laquelle Strabon dit que Narbonne eſt ſituée.

NARBONA, Ναρβωνά. *Voyez* Narone.

NARBONENSE MARE, la mer de Narbonne. *Voyez* Narbonne.

NARBONITIDE, *Narbonitis*, Ναρβωνῖτις, (*c*) nom que Strabon donne à la Narbonnoiſe. *Voyez* Narbonnoiſe.

NARBONNE, *Narbo*, (*d*) Ναρβών, ville de la gaule Narbonnoiſe. Cette ville exiſtoit dans un état floriſſant avant les premières conquêtes des Romains dans la Gaule. Pythéas, qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphe, environ 280 ans avant l'ere Chrétienne, en parle comme d'une des plus

(*a*) Polyb. p. 36. Roll. Hiſt. Anc. T. I. p. 191.

(*b*) Polyb. p. 85. Strab. p. 181.

(*c*) Strab. p. 178.

(*d*) Polyb. pag. 85. Vell. Patere L. I. c. 15. Diod. Sicul. p. 218. Strab. pag. 104, 105, 106, 122, 128, 181. *& ſeq.* Plin. T. I. pag. 145. Pomp. Mel. p. 134. Ptolem. L. II. c. 10. Cæſ. de Bell. Gall. p. 110, 111, 273, 404. de Bell. Civil. pag. 477. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. p. 473, 474. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lettr. Tom. XVIII. p. 430. Tom. XIX. p. 162. *& ſuiv.*

opulentes villes de la Gaule, au rapport de Polybe, cité par Strabon. L'établiſſement d'une colonie Romaine, dont on avoit chargé l'orateur Licinius Craſſus, a précédé l'ere Chrétienne de 116 ans ; & quoique ce fût ſous le conſulat de Marcius Rex, les médailles & les inſcriptions, où le ſurnom de Narbonne eſt par un T, *MART*, non par un C, font voir que le nom de ce Conſul n'y a point eu de part. Jules Céſar renouvella cette colonie, en y envoyant les vétérans de la dixieme légion ; & delà vient que dans Pomponius Méla & dans Pline, Narbonne porte le titre de *Decumanorum Colonia* ; & que ſur une médaille de Tibere, on lit *Col. Narbo Mart. Decumanor.* C'eſt auſſi la raiſon pour laquelle cette ville prit ſous Auguſte le titre de *Julia Paterna*, comme on le voit dans une inſcription du recueil de Gruter, *Col. Jul. Patern. Narbo Mart.* Il y en a qui croyent, & ce n'eſt pas ſans fondement, que le ſurnom de *Martius* étoit pris de la légion Martia, ou plutôt du dieu Mars, parce que Rome, fondée par Romulus, fils de ce Dieu, avoit donné une nouvelle exiſtence à la ville de Narbonne, par la premiere colonie qu'elle y avoit envoyée.

Cette ville fut pendant quelque tems le boulevard de l'Empire Romain contre les nations voiſines qui n'étoient pas encore ſoumiſes. C'eſt ce que nous apprenons de Cicéron, dans ſon oraiſon pour Fonteius, où il appelle cette colonie de Narbonne, *ſpecula populi Romani ac propugnaculum iſtis ipſis nationibus oppoſitum & objectum.* Pomponius Méla, qui vivoit ſous l'Empereur Claude, parle, au V chapitre de ſon II liv., de Narbonne, comme d'une colonie qui l'emporroit ſur les autres ; voici ſes termes : *Sed anteſtat omnes Atacinorum Decumanorumque Colonia, unde olim his terris auxilium fuit, nunc & nomen & Deus eſt Martius Narbo.* On voit par-là que Narbonne s'appelloit auſſi *Atacinorum Colonia*, à cauſe de la riviere Atax ou Aude, ſur laquelle cette ville avoit été bâtie. Les habitans même de Narbonne ſont appellés quelquefois *Atacini*, comme le Poëte Gaulois Varron qu'on qualifie *Atacinus* pour le diſtinguer du ſçavant Varron, qui étoit Romain. On a depuis détourné le cours de l'Atax ou Aude. Sidonius Apollinaire fait auſſi l'éloge de cette ville, dans la piece de vers qu'il a intitulée *Narbo.* Il dit entr'autres choſes qu'elle étoit célebre

Muris, civibus, ambitu, tabernis,
Portis, porticibus, foro, theatro,
Delubris, capitoliis, monetis,
Thermis, arcubus, horreis, Macellis,
Pratis, fontibus, inſulis, ſalinis,
Stagnis, flumine, merce, ponte, ponto.

Les Écrivains du moyen âge nomment quelquefois cette ville

Narbona au lieu de Narbo ; c'eſt une faute. *Narbona* eſt une ville de l'Illyrie, & aucun ancien Auteur, ſi ce n'eſt Ammien Marcellin, ne donne le nom de *Narbona* à la ville de Narbonne.

Cette ville n'étoit qu'à deux lieues de la mer près du lac, nommé par Pline & par Pomponius Méla, *Rubreſus* ou *Rubrenſis*, & en François, l'Étang de la Rubine, qui formoit autrefois un port où les vaiſſeaux abordoient, & par où ceux de Narbonne faiſoient un très-grand commerce en toutes les provinces, ſituées ſur la mer Méditerranée, juſqu'en Égypte. C'eſt ce que nous apprenons de pluſieurs Auteurs, & particuliérement de Sulpice Sévere, qui vivoit ſous les Empereurs Valentin II. Théodoſe & Honorius. Strabon, en diſant que cette ville étoit le port des Arécomices, ajoute qu'elle étoit plutôt l'entrepôt de toute la Gaule. Mais, il y a long-tems que ce port a été bouché, la mer s'étant retirée de ſes côtes, où les navires ne peuvent plus aborder à cauſe des bas fonds.

Narbonne a donné ſon nom à la province Narbonnoiſe ou gaule Narbonnoiſe, dont elle étoit la capitale, & qui dans la ſuite fut diviſée en Narbonnoiſe première, Narbonnoiſe ſeconde, Viennoiſe, Alpes Graiennes, & Alpes Maritimes. Elle a auſſi donné ſon nom à cette partie de la mer Méditerranée, qui mouilloit les côtes de la province Narbonnoiſe, & que Strabon appelle *Mare Narbonenſe* ; & d'autres, *Mare Narbonicum*. Narbonne étoit la plus ancienne colonie des Romains dans la Gaule Tranſalpine.

Cette ville vit naître le Fabius qu'Horace, dans la premiére Satyre du premier livre, marque au coin des grands parleurs ; Montanus, qui vivoit dans les commencemens de la chûte de l'éloquence Romaine ; & Marcus Aurélius Carus, qui fut Empereur.

Narbonne, après les premiers Céſars, fut obligée de céder le rang à Vienne, ſur le Rhône, à qui les Romains avoient accordé de grandes prérogatives ; mais, lorſque ſous Conſtantin les charges de l'Empire & les provinces furent multipliées, Narbonne fut reconnue métropole de tout le païs qui eſt entre le Rhône & la Garonne, quoiqu'il y eût alors en ce païs des villes qui ne lui cédoient pas en grandeur & en puiſſance, & cette province fut nommée la premiere Narbonnoiſe.

Narbonne tomba au pouvoir des Viſigoths ſur la fin du regne de Valentinien III, au milieu du cinquième ſiecle, & ils la conſerverent juſqu'à la mort de leur dernier roi Roderic, tué en Eſpagne par les Sarrazins, qui établirent une colonie de Mahométans à Narbonne, laquelle devint leur place d'armes au-deçà des monts. Ils s'y ſoutinrent long-tems contre les François ; mais enfin, ſous le regne de Pepin, les Sarrazins furent con-

traints, l'an 752, après avoir ſouffert un blocus de plus de ſix ans, de rendre la place.

Sous le regne de Charlemagne, Narbonne fut priſe encore par les Sarrazins; leur Roi, qui avoit ſon ſiege à Cordoue en Eſpagne, ayant paſſé les Pyrénées, défit en bataille les François, commandés par Guillaume, qui étoit alors Duc ou Gouverneur général d'Aquitaine & de Septimanie. Ce Roi, après ſa victoire, s'empara de Narbonne. Les Sarrazins en furent chaſſés deux ans après par les troupes de Charlemagne; enſuite, les François conquirent en pluſieurs années la Catalogne; ce qui éloigna entiérement les Sarrazins du voiſinage de Narbonne.

Le roi Pepin donna la moitié de la Seigneurie de cette ville & de ſon domaine aux Archevêques, ce qui fut confirmé par Charlemagne & ſes ſucceſſeurs. Néanmoins, les Ducs qui commandoient pour le Roi, avoient une juriſdiction ſupérieure à celle de l'Archevêque; ce qui dura juſqu'au déclin de la race de Charlemagne, lorſque les comtes de Toulouſe & de Carcaſſonne, & même pluſieurs Vicomtes, ſe rendirent propriétaires & indépendans. On voit que les Vicomtes de Beziers avoient quelque part à la Seigneurie de Narbonne & de ſon territoire; mais, celui qui avoit le plus d'autorité, étoit le Vicomte de cette ville, qui relevoit de l'Archevêque. Ce Prélat tenoit alors lieu de Duc de Narbonne, ce qui dura juſqu'à la fin du onzieme ſiecle. Ce fut alors que Raimond de S. Gille, Comte de Toulouſe, prit le titre de Duc de Narbonne, auquel ſes prédéceſſeurs, les Comtes propriétaires de Toulouſe, n'avoient jamais prétendu; car, ceux qui ont joui, ſous Charlemagne & ſes ſucceſſeurs, du titre de Duc de Narbonne, de Septimanie, & de Gothie, n'étoient que de ſimples Officiers & Commandans par commiſſion du Roi; ce fut donc uniquement par la loi du plus fort que Raimond de S. Gille, s'empara du haut domaine de Narbonne & des villes voiſines, ayant même uſurpé une partie de la Provence. Ses enfans & ſes ſucceſſeurs voulurent ſoutenir ſes prétentions, à quoi ils trouverent de grandes oppoſitions. Les Archevêques ſe maintinrent toujours dans leurs droits, & continuerent à recevoir l'hommage des Vicomtes de Narbonne; & même, lorſque Simon de Montfort, après avoir vaincu les Albigeois, ſe fut rendu maître de tout le païs, il fit hommage & prêta ſerment de fidélité à Renaud Amauri, Archevêque de Narbonne, comme on voit par une lettre d'Innocent III écrite à Simon, où ce Pape le blâme d'avoir fait pluſieurs attentats ſur la ville de Narbonne & ſur ſon Égliſe, quoiqu'il eût fait hommage & ſerment de fidélité à l'Archevêque.

Enfin, ce Vicomté, après avoir

avoir passé dans bien des familles, s'est trouvé réuni à la couronne de France par Henri IV, qui en hérita du côté de sa mere, Jeanne d'Albret.

Il y avoit autrefois à Narbonne un grand nombre de bâtimens antiques, un capitole, un cirque, un amphithéatre; mais, tout cela a été ruiné, & on s'est servi des matériaux pour bâtir les nouvelles fortifications de cette ville, qui étoit un boulevard de la France, du tems que les Espagnols tenoient Perpignan.

NARBONNOISE [la Gaule ou la Province], *Narbonensis Gallia, Provincia.* (a) Avant la division des Gaules par Auguste, les Romains appelloient *Provincia Romana* tous les païs de la Gaule qui étoient compris depuis les Pyrénées ou les frontieres d'Espagne, jusqu'aux Alpes ou jusqu'à l'Italie, & entre la mer Méditerranée, les Cévenes, le Rhône avant qu'il se joigne à la Saône, & le lac de Geneve. On lui avoit donné ce nom, & Jules César l'a appellée *Provincia* ou *Provincia nostra*, parce qu'elle étoit la première & la seule Province des Romains au-delà des Alpes. *Belgæ*, dit Jules César, *à cultu atque humanitate Provinciæ longissimè absunt.* Dans un autre endroit il dit: *Cùm nunciatum esset Helvetios per Provinciam nostram iter facere conari.*

Lorsqu'Auguste eut fait la division des Gaules, la Province Romaine fut appellée *Gallia Narbonensis*, ou Gaule Narbonnoise. Pline en donne les bornes en cette maniere: *Narbonensis Provincia appellatur pars Galliarum, quæ interno mari alluitur, Braccata antè dicta, amne Varo ab Italia discreta, Alpiumque vel saluberrimis Romano imperio jugis; à reliqua verò Gallia latere septentrionali montibus Gebenna & Jura*, &c. Elle se trouva alors si peuplée de colonies Romaines & de villes municipales, que Pline est tenté de la regarder plutôt comme l'Italie même, que comme une province dépendante de l'Italie. Elle fournit de grands hommes à la ville de Rome, ce qui fait dire à Claudius: *Num pœnitet Balbos ex Hispania, nec minùs insignes viros è Gallia Narbonensi transiviſſe.* Après Auguste, mais avant Constantin, selon *Carolus à Santo Paulo, Geogr. Sacræ, L. V. n.* 3. la province de Narbonne fut démembrée, & de ce démembrement on forma deux autres provinces; la province des Alpes & la province Viennoise. Enfin, dans la suite, comme on le voit dans la huitième lettre du Pape Hilaire, du trois des nones de Décembre 462, la province Narbonnoise étoit divisée en

(a) Cæs. de Bell. Gall. p. 3, 9. Plin. Tom. I. pag. 97, 145. *& seq.* Strab. p. 178. *& seq.* Pomp. Mel. p. 133, 134. Ptolem. L. II. c. 10. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill. pag. 14. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. p. 414.

première Narbonnoiſe & ſeconde Narbonnoiſe. Elle fut toujours regardée comme appartenant aux Gaules juſqu'au regne des Goths, qui la mirent ſous la dépendance de l'Eſpagne, & elle y demeura juſqu'à la fin du ſeptième ſiecle, & quelques années même au-delà, puiſque l'on voit la ſouſcription de Sunieſredus, métropolitain de Narbonne, parmi celles des Évêques qui aſſiſterent au quinzieme Concile de Tolede l'an 726.

Il eſt donc certain que de la Narbonnoiſe ſont ſorties trois Provinces; la Narbonnoiſe proprement dite, ou première lorſqu'il y en a eu deux, la Viennoiſe, & la ſeconde Narbonnoiſe; & à ces trois Provinces ſe joignent les Alpes maritimes & les Alpes Grecques. Pluſieurs Sçavans, du nombre deſquels eſt Joſeph Scaliger, appliquent aux cinq Provinces qu'on vient de nommer la dénomination de Viennoiſe; ſe fondant ſur l'autorité du faux Iſidore, qui a fabriqué des décrétales, & ſur une notice fort ſuſpecte de nouveauté, & qu'on ne ſçauroit mettre en oppoſition à des monumens tels que la notice des Provinces, qui paroît avoir été dreſſée ſous Honorius, & que la notice des dignités de l'Empire, que l'on croit être du rems de Valentinien III. Comment a-t-on pu ſe perſuader que le nom de Viennoiſe ſeconde pût convenir à la Narbonnoiſe premiere, ſans conſidérer que ce qui a compoſé la Viennoiſe étoit antérieurement compris ſous le nom même de Narbonnoiſe? C'eſt pourtant ainſi que Sanſon intitule les Provinces dont il eſt queſtion. Mais, quand on voit dans Scaliger, que la diviſion de la Gaule en dix-ſept Provinces eſt d'Auguſte, quelques autres mépriſes ne doivent plus étonner.

Le partage de l'ancienne Narbonnoiſe en pluſieurs Provinces, a limité la Narbonnoiſe première entre le Rhône & les Pyrénées; & ſous ſa métropole *Narbo*, la notice des Provinces ne compte d'autres cités que *Toloſa*, *Bæterræ*, *Nemauſus* & *Luteva*, & *Ucetia* n'y paroît que ſous le titre de *Caſtrum*, inférieur à celui de *Civitas*, qu'Ucetia n'a eu que poſtérieurement. On ſçait que cette province Narbonnoiſe comprend deux provinces Eccléſiaſtiques, depuis que Jean XXII, en 1317, érigea Toulouſe en Métropole, lui donnant pour ſuffragans ſept nouveaux ſieges, qu'il établiſſoit en même tems.

Il eſt néceſſaire de s'expliquer ſur la Narbonnoiſe ſeconde, par la difficulté qu'il y a de ſçavoir comment a été formée cette ſeconde Narbonnoiſe. Comme elle ne tient point à la premiere, & qu'elle en eſt ſéparée par des cités annexées à la Viennoiſe, on l'en croiroit un démembrement, ſi l'on ne penſoit en même tems que dans ce cas, le nom de Viennoiſe ſeconde lui étoit dû plutôt que

celui de ſeconde Narbonnoiſe. Ce qu'il y a de vraiſemblable, c'eſt que la formation de cette ſeconde Narbonnoiſe apporta du changement à l'une & à l'autre des provinces Narbonnoiſe & Viennoiſe.

Le P. Pagi attaque M. de Marca, qui avoit cru que la ſeconde Narbonnoiſe fut formée aux dépens de la Viennoiſe ſeule ; & il ſoutient que la Narbonnoiſe ſeule donna les cités, dont on compoſa la nouvelle Province. Mais, nous ne pouvons être du ſentiment de l'un ni de l'autre.

Pour comprendre l'état de la queſtion, il faut ſçavoir que la ſeconde Narbonnoiſe fut formée des cités d'Aix qui en fut la capitale, Apt, Riès, Fréjus, Gap, Siſtéron & Antibe. Si ces cités avoient été de la Narbonnoiſe, dit M. de Marca, le Gouverneur de cette Province n'auroit pu la parcourir toute entiere, qu'en traverſant le territoire de la Viennoiſe. Cette conſidération nous paroît détruire entiérement l'opinion du P. Pagi, qui d'ailleurs ne ſçauroit s'accorder avec ce qu'écrit Ammien Marcellin, qu'Antibe étoit une cité de la Viennoiſe.

D'un autre côté, quelle apparence, dit le P. Pagi, que la nouvelle province, ſi on l'avoit priſe de la Viennoiſe, n'eût pas eu le nom de Viennoiſe ſeconde, au lieu de celui de ſeconde Narbonnoiſe ? Et comment ſe perſuadera-t-on que dans les précédentes diviſions, c'eſt-à-dire, pendant quatre-vingts ans, ou environ, la Viennoiſe a eu vingt cités, tandis que la Narbonnoiſe n'en auroit eu que ſix ? Dans la dernière diviſion, la Viennoiſe conſerva treize cités, quelle auroit été ſon étendue, ſi elle avoit eu encore les ſept cités, dont la ſeconde Narbonnoiſe fut compoſée ?

C'eſt ainſi que ces deux Critiques ſçavent ſe convaincre l'un l'autre, de s'être mépris dans l'idée qu'ils ont eue de la maniere dont fut formée la nouvelle Province. Il faut donc imaginer une troiſième opinion, qui ne ſoit pas ſujette aux inconvéniens qu'ils ſe reprochent. La ſeule qui ſe préſente, eſt que la ſeconde Narbonnoiſe fut formée, tant de la Viennoiſe que de la Narbonnoiſe, qui changerent preſque entiérement de face. Dans cette opinion, Aix qui devient la métropole de la nouvelle Province, étoit auparavant une cité de la Narbonnoiſe, ainſi que la cité du Vivarès en-deçà du Rhône, & au-delà de ce fleuve les cités d'Avignon, Orange, Cavaillon, & peut-être encore quelques autres. On donna celles-ci à la Viennoiſe, qui par-là fut dédommagée des cités d'Apt, Riès, Fréjus, Gap, Siſtéron & Antibe, qu'on unit à Aix ; & le nouveau Gouvernement qu'on forma de ces cités, prit le nom de ſeconde Narbonnoiſe, parce que c'étoit de la Narbonnoiſe qu'on avoit détaché Aix, qui en devint la capitale. Ce n'eſt-

là qu'une conjecture, mais il falloit y avoir recours dans le ſilence des Anciens, & nous croyons qu'on n'en ſçauroit imaginer une plus plauſible.

On croit que la formation des deux Narbonnoiſes ſe fit ſous l'Empereur Valentinien ou ſous Gratien ſon fils & ſon ſucceſſeur.

Strabon fait un bel éloge de la bonté du terroir de la gaule Narbonnoiſe, lorſqu'il dit que cette province produit toutes les eſpeces de fruits qui viennent en Italie. Pomponius Méla en parle comme d'un païs bien cultivé, & pour cette raiſon très-fertile.

NARCÉA, *Narcæa*, Ναρκαία, un des ſurnoms de Minerve. *Voyez* Minerve Narcéa.

NARCÉE, *Narcæus*, (*a*) Ναρκαῖος, fils de Bacchus & de Phyſcoa. Étant devenu grand, il fit la guerre à ſes voiſins, ſe rendit fort puiſſant & bâtit un temple à Minerve ſous le nom de Minerve Narcéa. Il inſtitua le premier des ſacrifices à Bacchus, & en l'honneur de Phyſcoa il inſtitua un chœur de muſique qui porta long-tems ſon nom, pour ne rien dire de beaucoup d'autres honneurs qu'il lui fit rendre.

NARCISSE [la Fontaine de], *Narciſſi Fons*, Νάρκισσου Πηγὴ, (*b*) fontaine d'un village nommé Hénodacon, ſitué aux confins des Theſpiens en Grece. C'eſt la fontaine où l'on prétendoit que Narciſſe ſe regarda, & entra en admiration de ſa figure. *Voyez* l'article ſuivant.

NARCISSE, *Narciſſus*, (*c*) Νάρκισσος. fils du Céphiſe, c'eſt-à-dire, de quelque Prince qui donna ſon nom à ce fleuve, & de la nymphe Liriope. Lorſque Narciſſe eut atteint l'âge de ſeize ans, comme il avoit la beauté d'un enfant avec les graces d'un jeune homme, il fut aimé indifféremment & des jeunes hommes & des jeunes filles; mais, ſon orgueil n'étoit pas moindre que ſa beauté, & jamais garçon ni fille ne fut capable de lui plaire. Un jour, en chaſſant le cerf, il fut apperçu par la nymphe Écho, cette nymphe qui ne peut ſe taire quand les autres parlent, & qui ne parle jamais la première. Narciſſe la mépriſa, ainſi que quantité d'autres nymphes des bois & des montagnes.

Enfin, quelqu'une, offenſée de ces injurieux mépris, en demanda la vengeance, & levant les mains au Ciel: *Ainſi puiſſe-t-il aimer*, dit-elle, *& ne jouir jamais de ſes amours.* La Déeſſe de l'indignation & du dépit écouta cette priere, & ſe prépara à y répondre. Il y avoit dans une forêt une fontaine d'une eau ſi claire & ſi tranquille, qu'on l'auroit priſe facile-

(*a*) Pauſ. pag. 318.
(*b*) Pauſ. pag. 589.
(*c*) Pauſ. pag. 589. Ovid, Metam. L. III. c. 6. *& ſeq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VIII. pag. 18. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. p. 202, 203.

ment pour une glace de cryſtal. Ni les bergers, ni les brebis, ni les bêtes ſauvages, ni les oiſeaux, ni enfin aucune branche d'arbre qui ſeroit tombée dedans, ne l'avoient jamais troublée. On voyoit tout à l'entour comme un tapis d'herbe verte, entretenue par l'eau de cette fontaine, & par l'ombre de la forêt, qui avoit toujours empêché que le ſoleil le plus ardent n'en pût chaſſer la fraîcheur. Narciſſe laſſé de la chaſſe vint ſe repoſer en cet endroit, & ſe laiſſa attirer juſqu'au bord de cette fontaine, par la beauté du lieu, & par cette eau qu'il ſuivit & qu'il voyoit ſerpenter parmi les herbes de la forêt. Comme il buvoit dans cette fontaine, il fut ravi de l'image de ſa beauté que l'eau lui repréſentoit. Il aime en même tems ce qu'il voit, quoique ce ne ſoit qu'une apparence, & prend pour un corps ce qui n'eſt qu'une ombre. Il entre en admiration de ſoi-même, il conſidere ſon viſage avec une ſi profonde attention qu'il en devient immobile, & qu'on le prendroit pour une ſtatue qui ſeroit ſur une fontaine. Il contemple ſes yeux qui ſont auſſi beaux que deux aſtres, ſes mains qui ſeroient dignes de Bacchus, & ſes cheveux dignes d'Apollon. Il regarde ſon col qui reſſemble à de l'ivoire; il regarde ſon tein, & cette couleur même de neige & de vermillon qui ſont le plus bel objet qui ait jamais charmé la vue; enfin, il admire toutes les choſes par leſquelles il eſt déjà miſérable; il ſe déſire lui-même; il aime, & eſt lui-même ce qui eſt aimé; il demande, & eſt lui-même ce qu'il demande; il eſt la matière qui brûle, & & tout enſemble le feu qui le brûle. Combien baiſa-t-il de fois cette fontaine trompeuſe? Et combien de fois voulant ſe baiſer lui-même, enfonça-t-il ſes bras dans l'eau, ſans ſe trouver où il ſe voyoit? Il ne ſçauroit dire ce qu'il regarde; mais, il brûle par ce qu'il regarde, & la même erreur qui le trompe, le contente & plait à ſes yeux.

Cependant, ni le ſoin de ſe nourrir, ni la néceſſité de repoſer, ne purent l'arracher de ce lieu; mais, demeurant couché ſur l'herbe, il regarde d'un œil avide & qui ne ſe peut aſſouvir cette trompeuſe beauté. Il brûle & meurt par ſes propres yeux, en ſe ſoulevant un peu, & levant les bras vers les arbres qui l'environnent. » O » forêts, dit-il, qui a jamais » plus cruellement aimé? Vous » le ſçavez, ſombres forêts, car » vous avez ſouvent donné une » retraite favorable aux amans » les plus malheureux. Hélas! » depuis tant de ſiecles que vous » avez ſurmontés, en avez-» vous jamais vu dont la dou-» leur ait été pareille, & qui » aient recouru plus juſtement » au remede épouvantable que » nous donne le déſeſpoir? Je » vois tout le bien que je veux, » & toutefois je ne puis trou-» ver ce que je vois & ce que

» je veux. Et ce qui me gêne » davantage, nous ne ſommes » point ſéparés par de grandes » mers, ni par de hautes mon- » tagnes, ni par de fortes mu- » railles, mais ſeulement par » un peu d'eau. Cette beauté » que je déſire, a pour moi les » mêmes déſirs; & toutes les » fois que je me baiſſe pour lui » donner des baiſers, elle ſe » hauſſe de ſon côté pour me » rendre ce que je lui donne. » On diroit que je la touche, » tant il y a peu de choſe entre » nous. Mais hélas, que ſort » peu de choſe eſt un grand » obſtacle aux amans! Sors de- » là qui que tu ſois. Toi que » j'aime uniquement, ſeras tu » ſeul qui me tromperas? Pour- » quoi fuis tu lorſque je te » cherche? Ni mon âge, ni ma » beauté ne ſont pas dans un tel » état qu'elles doivent te faire » peur, & il s'eſt trouvé des » nymphes qui ont eu pour moi » de l'amour. Ton viſage qui » me flatte, me fait concevoir » quelque eſpérance. Lorſque » je te tends les bras, tu me » tends auſſi les tiens. Lorſque » je te ris, tu me ris; & j'ai » ſouvent remarqué que tu pleu- » res, quand je pleure. Tu ré- » ponds par de mêmes ſignes à » tous les ſignes que je te fais; » & autant que je le puis con- » jecturer par le mouvement de » ta belle bouche, tu me par- » les lorſque je te parle. Mais, » je commence à m'apperce- » voir que c'eſt à moi que je » parle. Je connois ici mon » image, je brûle d'amour pour » moi-même; je ſuis l'amant, » & l'aimé, & j'allume moi- » même les flammes qui me » brûlent & qui me conſument. » Que ferai-je malheureux? » Faut-il que je demande, ou » qu'on me demande? Mais, » que pourrai-je demander? Je » poſſede ce que je déſire, & » ne ſuis pauvre que pour trop » avoir. Que ne puis-je, ô juſ- » tes Dieux, me ſéparer de » moi-même! Mais, que ce » ſouhait eſt étrange & nou- » veau pour un amant, de vou- » loir être ſéparé de ce qu'il » aime! La douleur m'a déjà » ôté les forces, elle m'ôtera » bientôt la vie; & je meurs » malheureuſement, lorſque je » ne commence qu'à vivre. » Toutefois, je ne me plaindrai » pas d'une mort qui va finir » tant de douleurs. Je ſouhai- » terois ſeulement qu'elle épar- » gnât celui que j'aime; mais, » nous devons mourir enſem- » ble, & en nous prenant tous » deux, la mort ne prendra » qu'une vie. »

A peine eût-il fait cette plainte que l'erreur qui l'aveugloit le fit retourner à ſon ombre. Alors, il répandit tant de larmes qu'il en troubla cette fontaine. Comme ſon image y paroiſſoit moins diſtinctement, que quand l'eau n'étoit point troublée, il commença à crier, voyant qu'elle s'effaçoit: » Où » fuis-tu cruel? Demeure & ne » m'abandonne pas ſitôt. S'il » ne m'eſt pas permis de te tou-

» cher, qu'il me ſoit permis de te » voir, & de faire de ce regard » la nourriture de ma fureur. » Tandis qu'il faiſoit ces plaintes, il déchira ſon habit, ſe frappa le ſein de ſes mains, & lui fit prendre une couleur qui reſſembloit à celle des pommes qui ſont partagées de rouge & de blanc, ou bien à celle des raiſins qui ne ſont pas encore mûrs. Mais, quand il eut vu dans cette fontaine l'outrage qu'il venoit de faire à une chair ſi délicate, il ceſſa de ſe frapper, & en même tems il perdit les forces. Comme on voit fondre la cire à la chaleur d'un petit feu, ou, comme la roſée ſe diſſipe aux premiers rayons du ſoleil, ainſi le miſérable Narciſſe eſt peu à peu conſumé par le feu qu'il a dans le cœur. On ne voit plus ſur ſon viſage ce blanc & ce rouge qui s'y confondoient avec tant de grace; il n'a plus cette vigueur qui répondoit à ſa beauté, ni enfin tous ces attraits qui l'avoient charmé lui-même. Il n'a plus ce corps pour qui la malheureuſe Écho avoit tant d'amour; & néanmoins quand elle le vit en ce malheureux état, quoiquelle fût en colere, & qu'elle ſe ſouvînt de ſon mépris, elle en eut de la pitié & de la douleur. Toutes les fois qu'il diſoit, *hélas!* elle lui répondoit *hélas!* & s'il faiſoit quelque bruit en ſe frappant avec les mains, elle rendoit un ſon pareil. Les dernieres paroles qu'il prononça en regardant l'image qui alloit ſe perdre avec lui, ce furent ces triſtes paroles: *O beauté vainement aimée!* Écho lui rendit la même choſe; & auſſitôt qu'il eut dit adieu, Écho lui dit auſſi adieu. En même tems, ſa tête ſe baiſſa ſur l'herbe, la mort lui ferma les yeux, qui admiroient encore en mourant ſes beautés preſque évanouies. Comme il s'étoit fait une habitude de ſe regarder, quand il fut dans les enfers, & qu'il paſſoit les eaux du Styx, il s'y regardoit encore. Les Naïades ſes ſœurs le pleurerent, ſe couperent les cheveux en ſigne de douleur & d'affliction, & les jetterent ſur leur frere. Les Dryades en verſerent auſſi des larmes, & la nymphe Écho, qui n'en étoit pas moins affligée, répondoit à tous leurs ſoupirs. Enfin, elles préparoient déjà le bûcher, les torches, & le cercueil de leur frere; mais, ſon corps ne ſe trouva point; & l'on rencontra en ſa place une fleur jaune qui avoit dans le milieu quelques feuilles blanches.

C'eſt ainſi qu'Ovide raconte cette fable. Mais, Pauſanias, quoique d'ailleurs aſſez crédule, prétend que c'eſt un conte qui lui paroît peu vraiſemblable. » quelle apparence, ajou- » te-t-il, qu'un homme ſoit » aſſez privé de ſens pour être » épris de lui-même, comme » on l'eſt d'un autre, & qu'il » ne ſçache pas diſtinguer l'om- » bre d'avec le corps? Auſſi y » a-t-il une autre tradition, » moins connue à la vérité,

» mais qui a pourtant ſes partiſans & ſes auteurs. On dit » que Narciſſe avoit une ſœur » jumelle qui lui reſſembloit » parfaitement ; c'étoit même » air de viſage, même chevelure, ſouvent même ils s'habilloient l'un comme l'autre, » & chaſſoient enſemble. Narciſſe devint amoureux de ſa » ſœur, mais il eut le malheur » de la perdre. Après cette » affliction, livré à la mélancolie, il venoit ſur le bord » d'une fontaine, dont l'eau » étoit comme un miroir où il » prenoit plaiſir à ſe contempler; non qu'il ne ſçût bien » que c'étoit ſon ombre qu'il » voyoit, mais en la voyant il » croyoit voir ſa ſœur, & c'étoit une conſolation pour lui. » Voilà comme le fait eſt raconté par d'autres. Quant à » ces fleurs qu'on appelle des » Narciſſes, ſi l'on en croit » Pamphus, elles ſont plus anciennes que cette aventure. » Car, long-tems avant que » Narciſſe le Theſpien fût né, » ce Poëte a écrit que la fille » de Cérès cueilloit des fleurs » dans une prairie, lorſqu'elle » fut enlevée par Pluton, & » ſelon Pamphus les fleurs qu'elle cueilloit, & dont Pluton » ſe ſervit pour la tromper, » c'étoient des Narciſſes & non » des violettes. »

Peut-être, après tout, que le genre de mort de Narciſſe n'eſt fondé que ſur ſon nom même, qui eſt dérivé d'un mot Grec, qui veut dire, *être engourdi, ſans ſentiment*, d'où les remedes aſſoupiſſans ſont appellés Narcotiques. Nous diſons le gente de mort, car le fond de l'hiſtoire eſt vrai. Comme ce jeune homme n'avoit marqué que du mépris pour toutes les perſonnes qui avoient conçu de la tendreſſe pour lui, on dit que c'étoit l'amour lui-même qui s'étoit vengé de ſon indifférence, en le rendant amoureux de lui-même ; & Ovide, toujours porté au merveilleux, a ſuivi cette hiſtoire du côté qui lui en fourniſſoit. Elle eſt contée plus naturellement par Conon, de même que par Pauſanias.

Il n'y a perſonne qui ne juge que par Narciſſe on a voulu repréſenter ceux qui ont trop bonne opinion d'eux-mêmes, qui n'aiment qu'eux, qui ne conſiderent qu'eux & qui perdent enfin leur fortune, en croyant qu'ils méritent plus que tout ce qu'on veut leur donner. On nous repréſente Narciſſe jeune, parce que les jeunes gens ſont ordinairement les plus ſujets à la maladie dont il mourut, nous voulons dire à s'aimer, & à aimer tout ce qui vient de leur eſprit. Narciſſe ſe perſuadoit qu'il ne pouvoit trouver rien d'aimable que lui-même ; Narciſſe ne vouloit point écouter la raiſon qui l'auroit bientôt détrompé ; auſſi Narciſſe périt par une vengeance des Dieux. N'eſt-ce pas ce que ſont les jeunes gens ? Soit qu'ils s'appliquent à la guerre, ſoit qu'ils s'adonnent aux ſciences, ou enfin aux au-

tres choſes, ils croyent que la prudence humaine s'eſt toute raſſemblée en eux, qu'ils ont les ſciences infuſes, & qu'avec la force du corps ils ont auſſi celle de l'eſprit. Mais, outre que ces amoureux d'eux-mêmes tombent ordinairement dans de grands malheurs, ils ſont encore châtiés par cette ſorte de folie qui les porte à croire que leur ignorance eſt la véritable ſageſſe. Enfin, le miſérable Narciſſe fut changé en une fleur pour montrer que la beauté & la vaine gloire ſont des choſes légeres & périſſables, & qu'elles ſont de peu de durée. Mais, comme cette fleur ne fleurit que tard, il ſemble qu'elle nous veuille avertir de ne pas commencer trop tôt à nous croire ſages. Pour nous, nous eſtimerions que la ſouveraine ſageſſe conſiſte à ſe défier toujours de ſageſſe.

Que ce ſoit fable ou bien hiſtoire,
Narciſſe mourut à vingt ans;
Et toutefois qui le peut croire?
Il a laiſſé cent mille enfans.

NARCISSE, *Narciſſus*, (*a*) Νάρκισσος, jeune homme avec qui Socrate s'entretenoit ordinairement, au rapport de Lucien.

NARCISSE, *Narciſſus*, (*b*) Νάρκισσος, un des plus puiſſans affranchis de l'empereur Claude, abuſa étrangement de l'autorité dont ce Prince le laiſſa jouir. Il avoit obtenu l'emploi de Secrétaire, & étoit devenu par-là le confident de Claude.

Le premier abus que Narciſſe fit de ſon énorme crédit, ce fut la mort tragique de C. App. Silanus, illuſtre perſonnage, qui avoit l'honneur d'appartenir de fort près à la famille impériale. Un matin, Narciſſe étant entré dans la chambre de ſon maître, qui étoit encore au lit, lui dit d'un air effrayé, qu'il l'a vu en ſonge poignardé par C. App. Silanus. Meſſaline, contrefaiſant l'étonnée, admire le rapport du ſonge de Narciſſe avec les ſiens, & aſſure que depuis pluſieurs nuits cette même idée la perſécute & la tourmente. En ce moment, on annonce C. App. Silanus, qui étoit mandé comme de la part de l'Empereur. Son arrivée dans ces circonſtances parut à Claude une conviction de ſes deſſeins criminels, & il le fit tuer ſur le champ.

Deux ans après, c'étoit l'an de Jeſus-Chriſt 42, la révolte de Fur. Camillus Scribonianus ayant donné lieu aux recherches les plus rigoureuſes, Narciſſe & les autres affranchis profiterent de l'occaſion pour exercer leur vengeance, ou s'enrichir de la dépouille des accuſés. Non-ſeulement ils firent con-

(*a*) Lucian. T. I. p. 758.
(*b*) Dio. Caſſ. pag. 674. *& ſeq.* Tacit. Annal. L. XI. c. 29. *& ſeq.* L. XII. c. 1. *& ſeq.* L. XIII. c. 1. Sueton. in Claud. c. 28. *& ſeq.* Juven. Satyr. 14. v. 329. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. II. p. 107. *& ſuiv.* T. III p. 153.

damner & exécuter à mort, mais préalablement déchirer par les tortures pluſieurs Sénateurs & chevaliers Romains, quoique Claude au commencement de ſon regne, eût promis avec ſerment qu'aucune perſonne de marque ne ſeroit appliquée à la queſtion. Ceux qui échapperent, en furent redevables à leur argent.

A. Plautius avoit reçu ordre de conduire dans la grande Bretagne les légions qui lui obéiſſoient; mais, les ſoldats Romains ne ſe laiſſerent pas aiſément perſuader de paſſer dans cette iſle. Pour vaincre leur réſiſtance aux ordres de leur chef, qui étoit un perſonnage conſulaire, l'affranchi Narciſſe eut l'inſolence de ſe tranſporter dans leur camp, & de monter ſur le tribunal d'A. Plautius, dans le deſſein de les haranguer. Loin de vouloir l'entendre, ils crierent *aux Saturnales*, pour lui reprocher les fers de la ſervitude qu'il avoit portés; & l'indignation, faiſant ſur eux ce que la conſidération du devoir n'avoit pu obtenir, ils déclarerent à leur général qu'ils étoient prêts à le ſuivre.

L'an de Jeſus-Chriſt 48, Narciſſe entreprit de perdre Meſſaline, qui par la mort d'un affranchi fort accrédité, avoit allarmé tous les autres par la crainte d'un ſort ſemblable; & pour réuſſir dans ſon projet il ſe ſervit de l'occaſion du mariage de cette Princeſſe avec Silius; mariage qui avoit été contracté à l'inſçu de Claude. Cet Empereur étoit alors à Oſtie. Narciſſe gagna donc deux Concubines du Prince, Calpurnie & Cléopatre, par argent, par promeſſes, en leur faiſant enviſager l'augmentation de leur crédit au moyen de la ruine de l'impératrice; & il les engagea à ſe rendre délatrices contre elle. Calpurnie, dans un moment où Claude étoit ſeul, ſe jette à ſes genoux, lui déclare le mariage de Meſſaline avec Silius. En même tems, elle interroge Cléopatre, qui de concert avec elle étoit préſente, & lui demande ſi elle en a entendu parler; & celle-ci ayant répondu qu'elle en étoit inſtruite, Calpurnie prie l'Empereur de mander Narciſſe. Il entre, & d'abord il ſupplie Claude de lui pardonner s'il ne l'a pas averti des autres déſordres de Meſſaline. » Actuellement même, dit-» il, ce n'eſt pas préciſément » l'adultere que je lui reproche. » Silius eſt ſervi par vos eſcla-» ves; ſa maiſon eſt remplie » des meubles des Céſars. Ce » n'eſt pas là ce qui excite mon » zele. Laiſſez-le jouir, ſi vous » le voulez, de tout l'appareil » de la dignité impériale. Mais, » qu'il vous rende votre épou-» ſe, & qu'il annulle le con-» trat de mariage paſſé avec » elle. Êtes-vous inſtruit, ajou-» ta-t-il, de votre divorce? » Le mariage de Silius a eu pour » témoins le peuple, le Sénat, » les ſoldats; & ſi vous ne » vous hâtez, le nouveau ma-

» rié eſt maître de la ville. »

Cependant, Meſſaline prenoit toutes les meſures poſſibles pour tâcher d'appaiſer Claude, & elle auroit pu réuſſir, ſi elle n'avoit pas eu affaire à un vigilant ennemi. Narciſſe, ſe défiant du préfet du Prétoire, qui étoit un homme ſans principes, & également capable du bien & du mal ſelon les occaſions, déclara affirmativement à Claude, en ſe faiſant appuyer de ceux qui partageoient les mêmes craintes avec lui, qu'il n'y avoit point de ſûreté pour la perſonne de l'Empereur, à moins que pour ce jour ſeulement le droit de commander les gardes ne fût donné à l'un des affranchis; & il offrit de s'en charger. De plus craignant que pendant le voyage d'Oſtie à Rome, qui pourtant n'eſt pas long, les diſcours de Vitellius & de Cécina Largus ne tournaſſent l'eſprit de Claude, & ne le fiſſent changer de réſolution, il demanda & prit une place dans le caroſſe de l'Empereur.

Claude varioit dans ſes diſcours. Souvent il témoignoit une vive indignation contre les horribles débauches de Meſſaline; quelquefois le ſouvenir du lien nuptial l'attendriſſoit, & ſur-tout la conſidération de ſes enfans en bas-âge. A ces différens propos Vitellius ne répondit jamais autre choſe, ſinon: *O honte! O crime!* Narciſſe le preſſoit de s'expliquer, & de faire connoître ſes véritables ſentimens. Mais, il ne put jamais tirer de ce courtiſan, que des paroles ambigues, & ſuſceptibles de toutes les interprétations que demanderoient les circonſtances; & Cécina Largus imita cette diſſimulation artificieuſe.

Narciſſe fit mener l'Empereur droit à la maiſon de Silius; & après lui avoir fait remarquer dans le veſtibule l'image de Silius le pere, placée en honneur, quoique ſa mémoire eût été flétrie par un arrêt du Sénat, il lui montra les ameublemens & les bijoux qui avoient autrefois décoré les maiſons des Nérons & des Druſus, devenus la récompenſe de la débauche & de l'adultere. Cette vue irrita Claude, & lui fit prendre le ton menaçant. Narciſſe, le voyant dans cette bonne diſpoſition, le conduiſit promptement au camp des Prétoriens, où les troupes étoient aſſemblées pour le recevoir. L'Empereur, averti par ſon affranchi, leur fit une harangue très-courte. Car, ſi le reſſentiment cherchoit à ſe produire, la honte le retenoit. Les ſoldats, entrant dans la juſte indignation de l'Empereur, demanderent à cris redoublés les noms des coupables, afin qu'il en fût fait prompte & ſévere juſtice. Silius, qui fut préſenté le premier, demanda pour toute grace que l'on hâtât ſon ſupplice. Pluſieurs autres, tant Sénateurs que Chevaliers Romains, périrent avec une ſemblable conſtance. Cependant, Narciſſe, craignant que Meſſa-

line ne vînt à bout de ſauver ſa vie, & de rentrer en grace, la fit tuer par un officier militaire. On décerna alors à Narciſſe les ornemens de la Queſture. C'étoit une aſſez foible décoration pour un affranchi ſi accrédité.

Claude, voulant enſuite contracter un nouveau mariage, Narciſſe lui propoſa Élia Pétina, & dit que cette alliance n'étoit point une nouvelle alliance; qu'Élia Pétina avoit déjà été épouſe de Claude; qu'elle avoit de lui une fille actuellement vivante; qu'ainſi il n'arriveroit aucun changement dans la maiſon impériale, ſi elle y rentroit; & qu'il n'étoit point à craindre qu'elle regardât avec des yeux de marâtre Britannicus & Octavie, qui étoient ce qu'elle avoit de plus proche après ſes propres enfans. Mais, ces raiſons ne prévalurent pas, & Claude épouſa Agrippine, mere de l'empereur Néron.

L'accuſateur de Meſſaline ne pouvoit pas eſpérer de vivre ſous Britannicus empereur; mais, il comprit qu'il n'avoit pas moins à craindre & à redouter d'Agrippine, ſi Néron venoit à régner. Entre deux périls extrêmes, il choiſit de s'expoſer à celui qui étoit d'accord avec ſon devoir; & puiſque ſa perte étoit certaine, il voulut au moins la mériter par un acte de fidélité envers ſon maître. » J'ai » accuſé & convaincu, diſoit-» il à ſes confidens, Meſſaline » & Silius. Je n'ai pas de moin-» dres raiſons d'accuſer celle » qui partage aujourd'hui le lit » de l'Empereur. C'eſt une ma-» râtre, qui trouble toute la » famille impériale, qui ren-» verſe l'ordre de la ſucceſſion. » Il ſeroit plus honteux de me » taire ſur ce genre de crimes, » que ſi j'avois laiſſé les déſor-» dres de Meſſaline impunis. » Encore cette tache d'infamie » ſe trouve-t-elle ici jointe à tout » le reſte. Agrippine ſe proſtitue » à Pallas, & donne hautement » l'exemple de ſacrifier pu-» deur, ſentimens, honneur, » à l'ambition de regner. » En même tems qu'il tenoit ces diſcours, Narciſſe embraſſoit Britannicus, en faiſant des vœux pour le voir promptement arriver à un âge où il pût ſe connoître. Il tendoit les mains, tantôt au ciel, tantôt vers le jeune Prince. » Croiſſez, lui diſoit-il, » & détruiſez les ennemis de vo-» tre pere; vengez même, s'il le » faut, la mort de votre mere. »

Narciſſe déclaroit donc ainſi ouvertement la guerre à Agrippine. Mais, la victoire reſta à l'Impératrice. Elle triompha de celui qui vouloit la perdre, & l'obligea de s'éloigner de la cour ſous prétexte d'aller prendre les bains d'eaux chaudes en Campanie pour la goutte dont il étoit tourmenté. L'éloignement de Narciſſe devint funeſte à Claude. Tant que ce vigilant gardien auroit été auprès de la perſonne de ſon maître, la vie du Prince étoit en ſûreté. Son abſence laiſſa toute liberté à Agrippine de mettre le comble

à ſes crimes par l'empoiſonnement de ſon Empereur & de ſon époux ; ce qui arriva l'an de Jeſus-Chriſt 54.

Après cela, elle ſe hâta de ſe défaire de Narciſſe, qu'elle avoit tant de raiſons de haïr. Ce fut malgré Néron, qui trouvoit dans cet affranchi un confident très-bien aſſorti à ſes vices encore cachés. Mais, Agrippine l'emporta, & contraignit Narciſſe de ſe donner la mort dans la retraite où il s'étoit enfermé. Il fit, avant que de mourir, une action louable. Il avoit été ſecrétaire de Claude, & en cette qualité dépoſitaire de bien des papiers importans. Il eut ſoin de brûler tous ceux dont Agrippine auroit pu abuſer pour ſatisfaire ſes animoſités & ſes vengeances.

Narciſſe étoit riche, ſelon Dion Caſſius, de quatre cens millions de Seſterces ; & cette fortune prodigieuſe n'étoit point le fruit d'une économie attentive à éviter la dépenſe ; il fut auſſi prodigue, qu'avide d'accumuler. Inſolent & faſtueux à l'excès, couvert de crimes, il méritoit le ſort qu'il éprouva, quoiqu'on ne puiſſe ſe diſpenſer de reconnoître qu'il a fait preuve, dans des occaſions éclatantes, d'une capacité & d'une fermeté au-deſſus de ſa condition.

NARCISSE, *Narciſſus*, (*a*) Νάρκισσος, dont parle ſaint Paul dans ſon épître aux Romains. *Saluez*, dit-il, *ceux de la maiſon de Narciſſe qui ſont au Seigneur.* Ce paſſage ne prouve pas que Narciſſe ait été Chrétien, non plus que celui de l'épître aux Philippiens, dans lequel il ſalue ceux qui ſont de la maiſon de Céſar, c'eſt-à-dire, apparemment, de la maiſon de Néron. Origene prétend que cette expreſſion, *ceux qui ſont de la maiſon de Narciſſe*, prouve que toute cette maiſon n'étoit pas Chrétienne. Grotius croit que Narciſſe étoit un Payen. D'autres veulent qu'il ait été Chrétien. Mais, comme ils ſoutiennent que c'étoit Narciſſe, fameux affranchi de l'empereur Claude, ils ſe trompent manifeſtement, puiſque ce Narciſſe ne fut jamais Chrétien, & que d'ailleurs il étoit mort quelques années avant que ſaint Paul écrivît ſa lettre aux Romains. L'Ambroſiaſter dit que quelques exemplaires portoient que Narciſſe étoit Prêtre, & que ſi ſaint Paul ne le ſalue pas, c'eſt que peut-être il étoit alors abſent. Les Grecs le font évêque d'Athènes & martyr, lui donnent le titre d'Apôtre, & le mettent au nombre des ſoixante-dix Diſciples. Baronius l'a placé auſſi dans le martyrologe Romain au 31 Octobre.

NARCISSE, *Narciſſus*, (*b*) Νάρκισσος, fameux Athlete, qui étrangla l'empereur Commode. On avoit conſeillé à ce Prince

(*a*) Ad Rom. Epiſt. c. 16. v. 11.
(*b*) Dio. Caſſ. p. 828. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. pag. 510 Tom. V. pag. 35, 91.

de prendre l'exercice de la lutte. On lui donna pour adverſaire Narciſſe, que l'on avoit bien inſtruit de ce qu'il auroit à faire. Celui-ci, luttant contre Commode, le ſaiſit à la gorge, & la lui ſerra tellement qu'il l'étouffa. Ce ne fut qu'au bout de cinq ans que Narciſſe fut puni par l'ordre de Sévere; on l'expoſa aux lions avec cet écriteau : *Meutrier de Commode.* Il fallut pour lui faire ſubir la peine de ſon crime, que la haine contre le Sénat plutôt que le zele pour la mémoire d'un Prince déteſté, ſervît à Sévere d'aiguillon. Narciſſe avoit joui d'un grand crédit ſous Commode, puiſqu'il diſpoſoit des charges les plus importantes de l'État.

NARCISSE, *Narciſſe*, (*a*) fleur, qui, ſelon Sophocle & Phurnutus, étoit chérie des Divinités infernales, à cauſe du malheur arrivé au jeune Narciſſe. On offroit aux Furies des couronnes & des guirlandes de Narciſſe, parce que, ſuivant le commentateur d'Homere, les Furies engourdiſſoient les ſcélérats. Νάρκη ſignifie *torpor*, engourdiſſement, aſſoupiſſement.

NARISQUES, *Nariſci*, (*b*) peuple de Germanie, que Ptolémée nomme Variſtes, & Dion Caſſius Nariſtes. Tacite leur donne pour voiſins les Hermundures d'une côté, & les Marcomans de l'autre.

Il y a apparence que les Nariſques tiroient leur nom d'une riviere, nommée *Navus*, la Nawe, qui traverſoit leur païs. Peut-être que le Navus fut auſſi appellé Narus, ou que les *Naviſci* furent nommés *Nariſci* par les Romains, par le changement de l'*u* en *r*. Le lieu qu'ils habitoient, s'étendoit au midi du Danube des deux côtés de la Nawe; & ſelon la poſition que Ptolémée leur donne, ils étoient bornés au ſeptentrion par la forêt Hercynienne, au midi par le Danube, & au couchant par le païs des Hermundures. De cette façon leur païs renfermoit le haut Palatinat ou le Palatinat de Baviere avec le Langraviat de Leuchtenberg.

Tacite fait le plus grand éloge des Nariſques, lorſqu'il dit que ce peuple & les Quades ſoutiennent dignement la gloire du nom Suévique.

Il y a lieu de croire que le païs des Nariſques formoit une partie du royaume de Maroboduus & d'Arioviſte. Les Hiſtoriens ne le diſent pas poſitivement, mais tout concourt à le perſuader. Si après que Maroboduus fut chaſſé de ſes États, ils jouirent de leur liberté, ou bien s'ils furent gouvernés par un Roi ou par un Duc, c'eſt ce qu'il n'eſt pas poſſible de décider, parce que l'antiquité n'en dit rien. Nous apprenons ſeulement de Dion Caſſius &

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 459. Mém. de l'Acad.ᵉ des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. V. pag. 45.

(*b*) Ptolem. L. II. c. 11. Dio. Caſſ. p. 810. Tacit. de Morib. Germ. c. 42.

Capitolin, que les Nariſques ſubſiſtoient du tems des Antonins, puiſque ces Auteurs les mettent au nombre des nations qui conſpirerent contre les Romains.

Selon M. l'abbé de la Bleterie, les Nariſques habitoient entre la Boheme & le Danube, vis-à-vis de Paſſau & de Ratiſbonne.

NARISTES, *Nariſtæ*, Ναριστὰι, peuple Germain. *Voyez* Nariſques.

NARNIA, *Narnia*, (*a*) ville d'Italie, dans l'Ombrie, étoit ſituée, ſelon les cartes de M. d'Anville, ſur la voie Flaminia, près du fleuve Nar. Il y en a qui veulent qu'elle ſoit plus ancienne que Rome; mais, d'autres prétendent qu'elle eſt poſtérieure.

Il ſeroit plus facile de s'accorder ſur ce point, que ſur l'étymologie de ſon ancien nom. On l'appelloit Nequinum, qu'on fait venir de *nequitia*, méchanceté. Les uns diſent que ce nom lui eſt venu de la difficulté des chemins qui y conduiſent, ou à cauſe de ſa ſituation ſur une montagne rude & eſcarpée, où l'on ne peut arriver qu'avec peine; d'autres ſoutiennent que cette ville avoit mérité ce nom odieux, à cauſe de la méchanceté de ſes habitans, & de leur naturel cruel & barbare. Ils fondent ce ſentiment ſur un point de l'hiſtoire, qui dit que cette ville ayant été aſſiégée & tellement preſſée par la diſette, qu'il falloit ſe rendre ou mourir de faim, les habitans ſe réſolurent de tuer leurs meres, leurs ſœurs & leurs femmes, afin d'épargner le peu de vivres qui leur reſtoient; & que ces vivres étant conſumés, ils ſe tuerent les uns les autres, préférant la mort à la perte de leur liberté. On conclud de ces actions barbares, qu'elles ont donné l'origine au nom Nequinum. Suppoſé que ce récit ſoit exact, la ville ſe repeupla depuis.

L'an de Rome 452, & 300 avant Jeſus-Chriſt, le conſul Q. Appuleius alla attaquer Nequinum, place forte par ſa ſituation avantageuſe, & même inacceſſible & imprenable par l'endroit, dit Tite-Live, où eſt aujourd'hui Narnia; de ſaçon que ne pouvant s'en rendre maître, ni en lui donnant l'aſſaut, ni en l'aſſiégeant dans les formes, il laiſſa cette entrepriſe aux Conſuls de l'année ſuivante. Ce fut M. Fulvius Pétinus qui en fut chargé. Ce ſiege traînoit toujours en longueur, & on y eût peut-être perdu bien du tems. Mais, deux des habitans de cette ville, ayant fait un trou ſous la muraille contre laquelle leurs maiſons étoient adoſſées, ſe rendirent ſecrétes-

(*a*) Strab. p. 227. Plut. Tom. I. pag. 369. Plin. Tom. I. p. 171. Tit. Liv. L. X. c. 9, 10. L. XXVII. c. 9, 50. L. XXIX. c. 15. L. XXXII. c. 2. Tacit. Annal. L. I. c 79. L. III. c. 9. Hiſt. L. III. c. 58, 60, 63, 78. Crév. Hiſt. des Emp. Tom. III. p. 220. *& ſuiv.*

ment dans le camp des Romains; & ayant été conduits au Conſul, ils lui offrirent de recevoir ſes troupes dans la ville. Quoique ce Général ne comptât pas abſolument ſur leur promeſſe, il ne crut pas cependant devoir la négliger. Ainſi, gardant l'un des transfuges pour ôtage, il renvoya l'autre par la même ouverture, avec deux Romains qu'il chargea d'examiner exactement la choſe. Le rapport de ſes eſpions lui ayant ôté toute défiance, il fit paſſer dans la ville, ſous la conduite du transfuge, trois cens hommes armés, qui s'emparerent pendant la nuit de la porte la plus voiſine de ſon camp; & après qu'ils l'eurent rompue, le Conſul entra dans la ville avec ſon armée, & la prit ſans répandre de ſang. Le Sénat y envoya, pour tenir les Ombres en bride, une colonie qui nomma la place Narnia, du fleuve Nar qui y paſſoit.

Cette colonie fut une des douze qui, pendant la ſeconde guerre Punique, l'an 209 avant Jeſus-Chriſt, refuſerent de fournir aux Romains leur contingent. Elles en furent punies quelques années après par un arrêt du Sénat qui leur enjoignit à chacune de donner un nombre conſidérable de troupes, & augmenta en même-tems le tribut annuel qui leur étoit impoſé.

L'an 199 avant Jeſus-Chriſt, les Narniens s'étant plaints par leurs Ambaſſadeurs, qu'il s'étoit introduit dans leur ville des étrangers, qui, ſe donnant pour citoyens Romains, rempliſſoient la place de ceux qui manquoient à la colonie; le conſul L. Cornélius Lentulus eut ordre de nommer des Triumvirs pour examiner le fait, & il choiſit Pub. Élius & Sextus Élius, tous deux ſurnommés Pétus avec C. Cornélius Lentulus, qui rendirent le nombre de leurs citoyens complet.

Cette ville ſe nomme aujourd'hui Narni, & eſt dans la terre des Sabins, province de l'État Eccléſiaſtique, ſur la riviere de Néra. Elle eſt en partie ſituée ſur la croupe & en partie ſur la pente d'une montagne élevée & eſcarpée, & d'un accès difficile.

On voit à Narni les reſtes d'un pont magnifique, qu'on dit avoir été bâti par Auguſte après la défaite des Sicambres, & de leurs dépouilles. Ce pont étoit extraordinairement exhauſſé, afin qu'il pût joindre les ſommets des deux collines, au milieu deſquelles paſſe la Néra & donner un cours plus libre à l'eau de ce torrent, qui s'éleve ſouvent à une hauteur conſidérable. On juge par ce qui en reſte, que l'arche du milieu avoit deux cens pieds de large, & cent cinquante de haut; il étoit bâti de grands quartiers de marbre joints enſemble par des bandes de fer ſcellées en plomb. On a fait un autre pont au-deſſus, & à une aſſez petite diſtance de celui qui eſt rompu.

Il eſt de pierres de taille & de briques. Il s'en faut beaucoup qu'il ſoit de la beauté de l'ancien; auſſi n'eſt-il pas permis à tout le monde d'imiter Auguſte. Ce nouveau pont a ſept arches, au lieu que l'ancien n'en avoit que quatre. Une de ces arches eſt en pont levis. La tête du côté oppoſé à la ville eſt fortifiée d'une tour carrée de peu de défenſe. Le chemin, qui conduit du pont à la ville, eſt difficile & rude. On trouve en entrant par ce côté, une eſpece de fauxbourg environné de vieilles murailles flanquées de tours; on continue de monter, & on trouve la ville auſſi environnée de vieilles murailles avec des créneaux & des tours; il y a de ce côté trois boulevards, qui paroiſſent d'une maçonnerie plus moderne que le reſte de l'enceinte.

NARNIENS, *Narnienſes*, les habitans de Narnia. *Voyez* Narnia.

NARNIA [la Tribu], (*a*) *Tribus Narnienſis*, l'une des quatre nouvelles tribus qui furent ajoutées, l'an de Rome 368, & 384 avant Jeſus-Chriſt aux vingt-une qui compoſoient alors le peuple Romain. *Voyez* Tribu.

NARNIENSIS AGER, (*b*) le territoire de Narnia. *Voyez* Narnia.

NARNIENSIS TRIBUS. *Voyez* Narnia.

(*a*) Tit. Liv. L. VI. c. 5, L. XXIX. c. 37.
(*b*) Plin. Tom. II. pag. 555.
(*c*) Plin. Tom. I. pag. 179. Strab. p. 315, 317. Ptolem. L. II. c. 17.

NARON, *Naro*, Νάρων, (*c*) fleuve de Dalmatie auprès duquel étoit la ville de Narone, aujourd'hui Narenta, nom que prend auſſi à préſent ce fleuve.

M. d'Anville, dans ſes cartes, après avoir fait naître le Naron dans les montagnes, le conduit, au travers d'une plaine, dans la mer Adriatique, vis-à-vis l'iſle d'Hyllis & celle de Corcyre, & lui fait recevoir, chemin faiſant, les eaux de quelques fleuves moins conſidérables. Pline met ce fleuve à cent mille pas de la colonie d'Épidaure; & Strabon place ſur ſes bords trois peuples, les Daorizes, les Ardiéens, & les Pléréens.

NARONE, *Narona*, Νάρωνα, (*d*) ville de Dalmatie, qui eſt appellée dans Pline *Narona colonia*; & l'aſſertion de ce Géographe eſt confirmée par une médaille de Tite, rapportée par Goltzius, & où l'on lit *COL. NARONA*. Ptolémée la nomme *Narbona*, au lieu de *Narona*. Elle étoit ſituée près du fleuve Naron, auquel elle avoit donné ſon nom, ou qui l'avoit pris elle-même de ce fleuve.

Cette ville, qui ſe nomme aujourd'hui Narenta, eſt moins fameuſe par ſes fortifications préſentes, que par la réputation de ſes premiers habitans. Ils ſe rendirent ſi puiſſans ſur mer, que les villes de la Dalmatie, la Ré-

(*d*) Plin. Tom. I. p. 178. Pom. Mel. pag. 122. Ptolem. L. II. c. 17. Cicer. ad Amic. L. V. Epiſt. 9, 10. L. 13. Epiſt. 77.

publique de Veniſe même, furent forcées pendant plus de 170 ans de leur payer tribut, pour avoir la liberté d'entrer dans le golfe de Narenta. Son territoire conſiſte en une ſeule vallée d'environ trente milles de longueur; la riviere l'inonde en certains mois de l'année, ce qui rend le païs extrêmement fertile. Elle a eu autrefois l'honneur d'être la capitale de toute la Dalmatie. Les députés des autres villes s'y rendoient, pour travailler aux intérêts communs de la Province.

Du tems de Cicéron, Narenta étoit une forteresſe de conſéquence, comme on le voit dans la lettre où P. Vatinius lui marque la peine qu'il avoit eue à emporter cette place. Elle fut une des villes où les Romains envoyerent des colonies, après la conquête du royaume de l'Illyrie. Dans la ſuite, elle eut des Souverains indépendans des Rois des deux Dalmaties; & comme ces Souverains faiſoient leur principale occupation de la piraterie, ils n'embraſſerent que fort tard la foi Chrétienne. L'Évangile n'y fut reçu que dans le onzieme ſiecle. L'empereur Baſile, s'étant rendu maître de la partie orientale de la Dalmatie, procura la converſion des habitans de Narenta. Cette ville devint bientôt Épiſcopale ſous la juriſdiction de l'archevêque de Raguſe, d'où Narenta eſt éloignée de 30 milles vers le ſeptentrion. Son Évêque ſe trouve communément nommé Évêque de ſaint Étienne, parce que l'Égliſe Cathédrale eſt ſous l'invocation de ce Saint. Narenta a encore été depuis une principauté particuliere, ſous le nom de principauté de Chulmia, & quelques rois de Dalmatie ont pris ce titre. Aujourd'hui, ce païs s'appelle l'Herzegovine, ou le duché de ſaint Saba, quoique ce Duché s'étende juſqu'aux frontieres de la Boſnie.

NARRATION, *Narratio*, (*a*) terme de Belles-Lettres. La Narration, dans l'Éloquence & dans l'hiſtoire, eſt un récit ou relation d'un fait, ou d'un événement comme il eſt arrivé; ou comme on le ſuppoſe arrivé.

Il y en a de deux ſortes; l'une ſimple & hiſtorique, dans laquelle l'Auditeur ou le Lecteur eſt ſuppoſé entendre ou lire un fait qui lui eſt tranſmis de la ſeconde main; l'autre artificielle & fabuleuſe, où l'imagination de l'Auditeur échauffée prend part au récit d'une choſe, comme ſi elle ſe paſſoit en ſa préſence.

La Narration, ſelon les Rhéteurs, eſt la ſeconde partie du diſcours, c'eſt-à-dire, celle qui doit ſuivre immédiatement l'exorde.

Dans l'hiſtoire, la Narration fait le corps de l'ouvrage; & ſi l'on en retranche les reflexions incidentes, les épiſodes, les di-

(*a*) Quintilian. L. IV. c. 2. Roll. Trait. des Étud. Tom. I. p. 505. *& ſuiv.*

greſſions, l'hiſtoire ſe réduit à une ſimple Narration.

Cicéron demande quatre qualités dans la Narration, la clarté, la probabilité, la briéveté & l'agrément.

On rend la Narration claire, en y obſervant l'ordre des tems, enſorte qu'il ne réſulte nulle confuſion dans l'enchaînement des faits, en n'employant que des termes propres & uſités, & en racontant l'action ſans interruption.

Elle devient probable par le degré de confiance que mérite le Narrateur, par la ſimplicité & la ſincérité de ſon récit, par le ſoin qu'on a de n'y rien faire entrer de contraire au ſens commun ou aux opinions reçues, par le détail précis des circonſtances & par leur union, enſorte qu'elles n'impliquent point contradiction & ne ſe détruiſent point mutuellement.

La briéveté conſiſte à ne point reprendre les choſes de plus haut qu'il n'eſt néceſſaire, afin d'éviter le défaut de cet Auteur ridicule dont parle Horace, qui *gemino bellum trojanum orditur ab ovo*, & à ne la point charger de circonſtances triviales ou de détails inutiles.

Enfin, on donne à la Narration de l'agrément en employant des expreſſions nombreuſes, d'un ſon agréable & doux, en évitant dans leur arrangement les hiatus & les diſſonnances, en choiſiſſant pour objet de ſon récit, des choſes grandes, nouvelles, inattendues, en embelliſſant ſa diction de tropes & de figures, en tenant l'Auditeur en ſuſpens ſur certaines circonſtances intéreſſantes, & en excitant des mouvemens de triſteſſe ou de joie, de terreur ou de pitié.

C'eſt principalement la Narration oratoire qui compoſe ces ornemens; car, la Narration hiſtorique n'exige qu'une ſimplicité mâle & majeſtueuſe, qui coûte plus à un Écrivain que tous les agrémens du ſtyle qu'on peut répandre ſur les ſujets, qui ſont du reſſort de l'Éloquence.

Il ne ſera pas inutile d'ajouter ici quelques obſervations ſur les qualités propres à la Narration oratoire. Quoiqu'on recommande dans la Narration la ſimplicité, on n'en exclut pas toujours le pathétique. » J'admire, dit Quintilien, ceux » qui prétendent que dans le » récit on ne doit pas exciter » les paſſions. Si par-là ils entendent ſeulement qu'on ne » doit pas s'y arrêter long-» tems, comme on le fait dans » la péroraiſon, ils ont raiſon; » car, il faut y éviter les longueurs. Mais, je ne vois pas » pourquoi en inſtruiſant les » Juges, on ne ſongeroit point » à les toucher, puiſque, ſi » on n'a pu réuſſir dès-lors à » leur inſpirer quelques ſentimens de colere ou de com-» paſſion, on les trouvera bien » mieux diſpoſés à recevoir & » à goûter les preuves. C'eſt » ainſi que Cicéron en a uſé en

» décrivant le ſupplice d'un » citoyen Romain, & en rap- » portant dans un autre endroit » la cruauté que Verrès exerça » ſur Philodamus. » *Quid ? Philodami caſum nonne per totam expoſitionem incendit invidia?* [Paroles qui montrent que cette narration entiere eſt touchante & pathétique.] » En effet d'at- » tendre à la fin d'un diſcours » pour attirer la compaſſion ſur » des choſes qu'on aura racon- » tées d'un œil ſec, c'eſt s'y » prendre un peu tard. » Un récit de choſes graves & touchantes ſeroit très-imparfait, s'il n'étoit vif & paſſionné.

L'endroit du ſupplice de Gavius dans la derniere Verrine, ſuffit ſeul pour juſtifier les regles qu'on vient d'établir. Cicéron, après avoir préparé au fait par une eſpèce d'exorde qui eſt fort animé, & avoir raconté comment & pourquoi Gavius fut amené à Meſſine devant Verrès, vient à la deſcription du ſupplice. Il inſiſte d'abord ſur deux circonſtances, ſur ce qu'un citoyen Romain a été frappé de verges au milieu de la place publique de Meſſine, & ſur ce qu'il a été mis en croix. Ces circonſtances ſont racontées, non froidement & ſans paſſion, mais d'une maniere extrêmement vive & touchante. *Cædebatur virgis in medio foro Meſſanæ civis Romanus, judices, cùm interea nullus gemitus, nulla vox alia illius miſeri inter dolorem crepitumque plagarum audiebatur, niſi hæc:* Civis Romanus ſum. *Hac ſe commemoratione civitatis omnia verbera depulſurum, cruciatumque à corpore dejecturum arbitrabatur. Is non modò hoc non perfecit, ut virgarum vim deprecaretur; ſed, cùm imploraret ſæpius uſurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & ærumnoſo, qui nunquam iſtam poteſtatem viderat, comparabatur.* Ce récit, déjà fort pathétique par lui-même, eſt ſuivi de l'amplification dans laquelle Cicéron, avec ſon éloquence ordinaire, fait ſentir toute l'indignité de ce traitement. *O nomen dulce libertatis! O jus eximium noſtræ civitatis!* &c.

Il rapporte une derniere circonſtance du ſupplice, & reproche à Verrès d'avoir choiſi exprès pour faire mourir ce citoyen Romain, un endroit d'où ce pauvre malheureux pouvoit du haut de la potence enviſager l'Italie en expirant. *Ut ille, qui ſe civem Romanum diceret, ex cruce Italiam cernere, ac domum ſuam proſpicere poſſet.* Cette penſée, fort touchante quoiqu'exprimée en deux lignes, eſt auſſitôt après étendue & développée. *Italiæ conſpectus ad eam rem ab iſto electus eſt, ut ille in dolore cruciatuque moriens, peranguſto freto diviſa ſervitutis ac libertatis jura cognoſceret; Italia autem alumnum ſuum extremo ſummoque ſupplicio affectum videret.*

L'amplification ne manque pas de ſuivre, & elle met cette circonſtance dans tout ſon jour. *Facinus eſt vinciri civem Romanum*, &c.

Enfin, Cicéron termine tout cet endroit par une figure également hardie & pathetique, & par une derniere réflexion qui intéreſſe tous les citoyens, & qui ſemble tenir lieu d'épilogue, en diſant que s'il parloit dans une ſolitude, les rochers les plus durs ſeroient touchés du récit d'un traitement ſi indigne; combien donc à plus forte raiſon doivent l'être des Sénateurs & des Juges qui par leur état & leur place ſont les protecteurs des loix, & les défenſeurs de la liberté Romaine? *Si in aliqua diſertiſſima ſolitudine ad ſaxa & ſcopulos hæc conqueri & deplorare vellem, tamèn omnia muta atque inanima tanta & tam indigna rerum atrocitate commoverentur*, &c.

Voilà un modele parfait de la maniere dont une narration peut être paſſionnée, ſoit dans le récit même, ſoit par les réflexions qui le ſuivent.

Il y a donc des cauſes qui demandent une narration touchante & paſſionnée, comme il en eſt qui n'exigent qu'une exacte & tranquille expoſition du fait. C'eſt à l'orateur ſenſé à diſtinguer ces convenances & à varier ſon ſtyle, ſelon la différence des matieres.

Pour les cauſes de peu d'importance, comme ſont la plûpart des cauſes privées, il faut relever la médiocrité du ſujet par une diſtinction ſimple en apparence, mais pure, élégante, variée. Sans cette parure, elles paroiſſent triſtes, ſeches, ennuyeuſes; on doit même y jetter quelques penſées ingénieuſes, quelques traits vifs, qui piquent la curioſité, & qui ſoutiennent l'attention.

A l'égard des cauſes où il s'agit d'un crime ou d'un fait grave, d'un intérêt public, elles admettent des mouvemens plus forts. On y peut ménager des ſurpriſes qui tiennent l'eſprit en ſuſpens, y faire entrer des mouvemens de joie, d'admiration, d'étonnement, d'indignation, de crainte & d'eſpérance, pourvu que l'on ſe ſouvienne que ce n'eſt pas là le lieu de terminer ces grands ſentimens, & qu'il ſuffit de les ébaucher; car, l'exorde & la narration ne doivent avoir d'autres fonctions que de préparer l'eſprit des Juges à la preuve & à la péroraiſon.

NARRATION, *Narratio*, terme dont on fait particuliérement uſage en Poëſie, pour ſignifier l'action ou l'évenement principal d'un Poëme.

Le P. le Boſſu obſerve que l'action en Poëſie eſt ſuſceptible de deux ſortes de Narrations oratoires, & que ces deux ſortes de Narrations conſtituent deux eſpeces de grands Poëmes. Les actions dont le récit eſt ſous une forme artificielle ou active conſtituent les Poëmes dramatiques. Celles qui ſont ſeulement racontées par le Poëte, comme Hiſtorien, forment les Poëmes épiques.

Dans le Drame, la Narration miſe en action eſt le fond unique

& total du Poëme ; dans l'Épopée, l'action miſe en récit n'en fait qu'une partie, mais à la vérité la partie principale. Elle eſt précédée par une propoſition & une invocation que le même Auteur appelle prelude, & que d'autres nomment début, & elle eſt fréquemment interrompue par le Poëte dans les endroits où il parle en perſonne, pour demander aux lecteurs & aux Dieux de la bienveillance, de l'indulgence, du ſecours, & dans ceux où il raconte les faits en Hiſtorien.

La Narration du Poëme épique renferme l'action entiere, avec ſes épiſodes, c'eſt-à-dire, avec les ornemens dont le Poëme l'accompagne.

Dans cette partie l'action doit être commencée, continuée & finie ; c'eſt-à-dire, qu'on doit apprendre les cauſes des évenemens qui ſont la matiere du Poëme qu'on y doit propoſer, & réſoudre les difficultés, développer les caractères & les qualités des perſonnages, ſoit humains, ſoit divins, qui prennent part à l'action ; expoſer, & ce qu'ils ſont, & ce qu'ils diſent ; démêler les intérêts, & terminer le tout d'une maniere ſatisfaiſante. Tout cela doit être traité en vers nobles, harmonieux, dans un ſtyle rempli de ſentimens, de comparaiſons & d'autres ornemens convenables au ſujet en général, & à chacune de ſes parties en particulier.

Les qualités d'une Narration épique ſont la vraiſemblance, l'agrément, la clarté. Elle doit être également noble, vive, énergique, capable d'émouvoir & de ſurprendre, conduiſant, pour ainſi dire, à chaque pas le lecteur de merveilles en merveilles.

Seloo Horace, l'utile & l'agréable ſont inſéparablement néceſſaires dans un Poëme épique.

Omne tulit punctum qui miſcuit utile dulci.

Le P. le Boſſu prétend que l'utile y eſt de néceſſité abſolue, & que l'agréable n'eſt que de néceſſité acceſſoire : d'autres au contraire veulent qu'on ne s'y propoſe que l'agrément, & que l'inſtruction morale n'en faſſe pas une partie eſſentielle.

NARSÉE, *Narſæus*, Ναρσαῖος, *Voyez* Niſée.

NARSÈS, *Narſes*, (*a*) Prince entreprenant & avide de conquêtes, ſuccéda au trône des Perſes à Vararane III, l'an de Jeſus-Chriſt 294. On ne ſçait ſi ce fut à titre d'héritier, ou autrement. Tout ce que nous pouvons dire des droits de ce Prince au trône, c'eſt qu'il étoit iſſu de Sapor, mais peut-être d'une autre branche que les Vararanes. Il ne ſe vit pas plutôt en poſſeſſion de l'Empire, que ſe propoſant l'exemple de Sapor ſon ayeul, il ſongea à s'é-

(*a*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. p. 180. *& ſuiv.*

tendre aux dépens des Romains. Il fit une irruption en Syrie ; il tenta de s'emparer de l'Arménie. Dioclétien ne put pas diſſimuler de telles entrepriſes ; & pendant qu'il alloit en Égypte châtier Achillée, il ordonna à Galérius de marcher contre Narſès.

La premiere campagne ne fut pas heureuſe aux Romains. Galérius étoit avantageux, & par ſa préſomption il s'attira des diſgraces. Oroſe témoigne que ce Prince fut battu trois fois par les Perſes. Mais, dans la ſuite, il ſe conduiſit en ſage capitaine; & s'étant ménagé une occaſion pour attaquer les Perſes avec avantage, il les défit entiérement, quoiqu'ils le ſurpaſſaſſent beaucoup en nombre, & il remporta ſur Narſès une victoire déciſive. Le Roi de Perſe vaincu & bleſſé ne ſe ſauva qu'avec peine par la fuite; ſon camp fut pris & pillé ; toute ſa famille reſta priſonniere entre les mains du vainqueur, ſes femmes, ſes enfans, ſes ſœurs ; un grand nombre d'illuſtres Perſans eurent le même ſort. Tous les bagages, toutes les richeſſes de l'armée devinrent la proie des Romains. Le déſaſtre fut ſi complet, que Narſès retiré aux extrêmités de ſes États, n'eut d'autre reſſource que de demander humblement la paix.

Galérius ne pouvoit pas arrêter la paix ni conclure le traité ſans l'avis de Dioclétien. Il alla le trouver à Niſibe, juſqu'où cet Empereur s'étoit avancé. Un Auteur a écrit qu'il étoit aiſé aux Romains de faire des États du Roi de Perſe une Province de leur Empire, & que l'on ignore pourquoi Dioclétien manqua une ſi belle occaſion. Mais, ce ſage Prince n'avoit garde de ſe laiſſer éblouir par un projet plus ſpécieux que ſolide. Il ne vouloit pas prendre, comme l'obſerve M. de Tillemont, ce qu'il ne ſe voyoit pas en état de conſerver ; & les efforts inutiles de Trajan pour exécuter ce deſſein, ſervirent à Dioclétien d'exemple & d'avertiſſement.

Il envoya donc Sicorius Probus à Narſès, pour lui porter ſes propoſitions, ou plutôt ſes ordres. Il exigeoit que le roi de Perſe renonçât à toutes prétentions ſur la Méſopotamie ; que le Tigre ſervît de bornes aux deux Empires, & qu'en conſéquence cinq Provinces ſituées ſur la rive droite de ce fleuve vers ſa ſource, & qui avoient juſques là appartenu aux Perſes, fuſſent cédées aux Romains. Il y a quelque différence entre les différens Auteurs ſur les noms de ces cinq Provinces ; mais, ils conviennent de la Cordyene, de l'Artazene, & de la Zabdiene. Dioclétien demandoit encore qne l'Arménie demeurât aux Romains, & il fixoit les bornes de ce Royaume du côté de la Médie. Il vouloit que le roi d'Ibérie tint ſa couronne des Empereurs Romains, & ne relevât plus des Rois de Perſe ; enfin

que Niſibe devînt l'entrepôt des marchandiſes de l'Orient, & le lieu du commerce des deux Empereurs. Narſès étoit ſi bas, qu'il ne pouvoit ſe refuſer à rien. Seulement, il excepta le dernier article qui regardoit Niſibe, ſans autre motif, dit l'Hiſtorien, que celui de faire voir qu'il ne recevoit pas abſolument la loi en eſclave, & qu'il mettoit quelque choſe du ſien dans le traité. Les priſonniers ne lui furent point rendus. Dioclétien les garda pour en orner ſon triomphe.

Narſès mourut l'an de Jeſus-Chriſt 301, après un regne de ſept ans.

NARTHACIENSIUM MONS, *ou* ANTHRACEORUM MONS, (*a*) c'eſt-à-dire, la montagne des charbonniers. Xénophon la place dans la Theſſalie. On trouvoit dans cette montagne quatre belles fontaines, dont les eaux ſe réuniſſoient dans la plaine de Pharſale, & formoient un grand nombre de ruiſſeaux qui alloient ſe jetter dans le Pénée. Ce fut ſur cette montagne qu'Agéſilaüs, étant revenu d'Aſie, éleva un trophée après la victoire qu'il remporta ſur ceux de Pharſale; & ce fut-là auſſi que l'éphore Diphridas vint trouver ce Prince un peu avant la bataille de Coronée. A côté de la montagne de Narthacium il y avoit des forêts peuplées de bêtes fauves & de bêtes noires.

Le texte Grec de Xénophon porte ἐπὶ τῶν ὀρεῶν Ἀνθρακίων, & les Commentateurs veulent qu'on liſe ἐν τῷ ὄρει Ναρθακίῳ ou τῶν Ναρθακιέων.

NARTHACIUM, *ou* NARTHÉCIUM, *Narthacium*, *Narthecium*, Νάρθακιον, Νάρθηκιον, (*b*) lieu, ou plutôt montagne de Grece dans la Theſſalie. *Voyez* Narthacienſium Mons.

NARTHÉCIUM. *Voyez* Narthacium.

NARTHÉCOPHORE, *Narthecophorus*, Νάρθηκοφόρος, c'eſt-à-dire, qui porte une canne de férule, ſurnom de Bacchus, qu'on repréſente quelquefois avec une de ces cannes à la main, parce que la tige de férule étant fragile & légere, il perſuada aux buveurs d'en porter une pour bâton, afin que ſi dans la chaleur du vin, ils venoient à ſe battre, ils puſſent le faire impunément.

NARYCIÆ. (*c*) On lit dans Virgile, au ſecond livre des Géorgiques:

Naryciæque picis lucos, &c.

On a inféré de ce paſſage qu'il y avoit une iſle du nom de Narycie dans la mer Égée, ou Ionienne, comme ſi on ne pouvoit pas l'entendre de la ville de Naryx ou Narycion.

NARYCII. (*d*) On lit encore dans Virgile, au troiſieme livre de l'Énéide:

(*a*) Xenoph. pag. 658. Plut. Tom. I. pag. 605.
(*b*) Xenoph. pag. 658. Plut. Tom. I, p. 605.
(*c*) Virg. Georg. L. II. v. 438.
(*d*) Virg. Æneid. L. III. v. 399.

Hic & Narycii posuerunt mœnia Locri.

Ces Locriens, qui sont ceux d'Italie, sont appellés Naryciens, à cause de la ville de Naryx ou Narycion qui étoit dans la Locride en Grece. Mais, ce passage ne signifie pas qu'il y ait eu une ville de ce nom en Italie, comme l'ont assuré quelques Commentateurs de Virgile. Il signifie seulement que la ville de Locres, selon ce Poëte, fut fondée par des Locriens qui étoient de Naryx.

NARYCION, *Narycion*, Νάρυκιον. *Voyez* Naryx.

NARYX, *Naryx*, Νάρυξ, (*a*) ville de Grece dans la Locride. Pline & Étienne de Byzance en font mention. Le premier l'appelle Narycion; & le second, Naryx & Narycion. Il y avoit aux environs de cette ville, des forêts d'arbres résineux, selon Virgile.

NASALE, terme de Grammaire. On distingue dans l'alphabet des voyelles & des consonnes Nasales.

Les voyelles Nasales sont celles qui représenteroient des sons dont l'unisson se feroit en partie par l'ouverture de la bouche, & en partie par le canal du nez. Nous n'avons point de caracteres destinés exclusivement à cet usage; nous nous servons de *m* ou de *n* après une voyelle simple pour en marquer la Nasalité, *an* ou *am*, *ain* ou *aim*, *eum* ou *un*, *on* ou *om*. On donne quelquefois aux sons mêmes, le nom de voyelles; & dans ce sens, les voyelles Nasales sont des sons dont l'émission se fait en partie par le canal du nez. M. l'Abbé de Dangeau les nomme encore voyelles sourdes ou Esclavones; sourdes, apparemment parce que le reflux de l'air sonore vers le canal du nez occasionne dans l'intérieur de la bouche une espece de retentissement moins distinct que quand l'émission s'en fait entiérement par l'ouverture de la bouche; Esclavones, parce que les peuples qui parlent l'Esclavon ont, dit-il, des caracteres particuliers pour les exprimer. La détermination de Nasale nous paroît préférable, parce qu'elle indique le méchanisme de la formation de ces sons.

Les consonnes Nasales sont les deux *m* & *n*; la premiere, labiale; & la seconde, linguale & dentale; toutes deux ainsi nommées, parce que le mouvement organique qui produit les articulations qu'elles représentent, fait passer par le nez une partie de l'air sonore qu'elles modifient.

NASAMONES, *Nasamones*, Νασαμῶνες. (*b*) peuples d'Afrique, que Ptolémée met dans la

(*a*) Plin. Tom. I. p. 198, 726. Virg. Georg. L. II. v. 438.

(*b*) Ptolem. L. IV. c. 5. Herod. L. II. c. 32. L. IV, c. 172. Plin. T. I. p. 249, 250. Strab. pag. 836, 838. Diod. Sicul. p. 127. Q. Cur. L. IV, c. 7. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 36.

partie ſeptentrionale de la Marmarique, entre les Augiles & les Bacates & dans le voiſinage des Auſchiſes, ce qui convient aſſez à la ſituation que leur donne Hérodote. Cet Auteur dit que les Naſamones habitent la côte de la Syrte qui regarde l'orient, & qu'ils ſont limitrophes des Auſchiſes du côté de l'occident. Pline leur donne auſſi la même poſition, en les plaçant ſur la côte de la Syrte; mais, il met au-deſſous d'eux les Asbiſtes & les Maces. Il ajoute que les Naſamones avoient été appellés Méſammones par les Grecs, parce qu'ils étoient ſitués au milieu des ſables.

Strabon place les Naſamones au-deſſus de Bérénice, & les étend juſqu'aux autels des Philenes. Il dit ailleurs qu'au-deſſus de la Syrte & de la Cyrénaïque eſt un païs ſtérile & aride, qu'occupent d'abord les Naſamones, enſuite les Pſylles, &c. » Quatre nations, dit Diodore » de Sicile, habitent la terre » ferme qui eſt derriere Cyrene » & les Syrtes. Les Naſamones » ſont au midi, les Auſchiſes » ſont au couchant, les Mar» marides cultivent cette lon» gue étendue de côtes qui eſt » entre l'Égypte & Cyrene, & » les Maces qui ſont les plus » nombreux habitent le plus » près des Syrtes. »

Les Naſamones étoient nombreux. En été ils laiſſoient leurs troupeaux le long des côtes de la mer, & ſe rendoient à un lieu, dans les terres, nommé Augila pour y cueillir des dattes. Lorſqu'ils prenoient des ſauterelles à la chaſſe, ils les faiſoient ſécher au ſoleil & les mettoient en poudre; ils jettoient enſuite du lait ſur cette poudre & avaloient le tout. Ils avoient pluſieurs femmes; mais, la premiere nuit des noces, la femme s'abandonnoit à tous les convives, qui, après avoir habité avec elle, lui faiſoient chacun un préſent. Ils avoient l'uſage du ſerment & de la divination; ils juroient au nom des perſonnes qui avoient vécu avec probité, & ce jurement ſe faiſoit en touchant leurs tombeaux. Pour prédire, ils ſe rendoient aux tombeaux de leurs ancêtres; après avoir fait leurs prieres, ils s'endormoient, & tout ce qu'ils rêvoient dans le ſommeil étoit réputé pour des prédictions. Quand deux perſonnes vouloient ſe donner la foi, elles buvoient dans la main l'une de l'autre; ſi elles n'avoient aucune liqueur, elles prenoient de la pouſſiere qu'elles léchoient.

Quinte-Curſe dit des Naſamones, que ce ſont des gens qui rodent autour de la grande Syrte, & qui s'enrichiſſent du butin qu'ils font ſur les côtes; car, ajoute Quinte-Curſe, ils les tiennent aſſiégées, & connoiſſant toutes les plages, s'emparent de tous les vaiſſeaux qui demeurent à ſec, quand la mer eſt retirée.

Du tems de Domitien, les Naſamones, ne pouvant ſup-

porter la rigueur avec laquelle on exigeoit les tributs & les impôts, ſe ſouleverent, tuerent les financiers & leurs commis; & Flaccus, gouverneur de Numidie, ayant amené des forces pour châtier leur rébellion, ils le défirent lui-même, & remporterent une victoire complette, juſqu'à ſe rendre maîtres de ſon camp. Mais, ce grand ſuccès fut préciſément la cauſe de leur perte. Ayant trouvé dans le camp Romain d'abondantes proviſions de vin, ils s'en remplirent avec une avidité de barbares, & s'enivrerent. Flaccus, qui en fut inſtruit, revint avec ce qui lui reſtoit de troupes les ſurprendre en cet état, & il les extermina ſans qu'il en échappât un ſeul. Domitien fut très-enflé de cette victoire, & il ſe ſervit de cette arrogante expreſſion dans le Sénat : *J'ai voulu que les Naſamones ceſſaſſent d'être, & ils ne ſont plus.* Cet évenement doit être placé, ſelon M. de Tillemont, ſous l'an de Jeſus Chriſt 36.

NASCIO, *ou* NATIO, déeſſe. *Voyez* Natio.

NASE, *Naſa*, *Naſos*, *Naſus*, (*a*) nom d'une partie de la ville de Syracuſe. Ce mot, qui eſt Grec, & prononcé ſelon le dialecte Dorique, ſignifie iſle. Naſe étoit en effet une iſle jointe au continent par un pont. C'eſt dans cette iſle qu'on bâtit dans la ſuite le palais des Rois & la citadelle. Cette partie de la ville étoit très-importante, parce qu'elle pouvoit rendre ceux qui la poſſédoient, maîtres des deux ports qui l'environnoient. C'eſt pour cela que les Romains, quand ils eurent pris Syracuſe, ne permirent plus à aucun Syracuſain de demeurer dans l'iſle. On appelloit auſſi cette iſle Ortygie. *Voyez* Syracuſe.

NASE, *Naſus*, (*b*) ville de Grece, dans l'Acarnanie ſelon Tite-Live. M. Valérinus Lévinus ôta cette ville aux Acarnaniens, l'an 211 avant Jeſus-Chriſt, pour la donner aux Étoliens qu'il venoit de recevoir par un traité de paix dans l'alliance & l'amitié du peuple Romain.

NASES, *Naſi*, Νάσοι, (*c*) lieu du Péloponnèſe, dans l'Arcadie, qui étoit ſitué à ſept ſtades de Caphyes. Pour aller de cette derniere ville à Naſes, on deſcendoit toujours, au rapport de Pauſanias.

Cet Auteur parlant d'un certain marais, dit : » Pour empêcher que ce marais n'inonde les terres des Caphyates » on a fait une levée qui retient » l'eau. En deçà de la levée » il y a un gros ruiſſeau qui » après avoir fait un certain » chemin ſe dérobe ſous terre, » puis reparoît à Naſes, près » d'un village qu'ils nomment » le Rheunus. » Pauſanias,

(*a*) Plut. T. I. p. 239. Tit. Liv. L. XXV. c. 30, 31. Roll. Hiſt. Anc. Tom. II. p. 444.

(*b*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 24.

(*c*) Pauſ. p. 489, 490, 491, 494.

NASUA, *Naſua*, (*a*) Prince Sueve, qui avoit un frere, nommé Cimbérius. Les cent cantons des Sueves, du tems de Jules Céſar, s'étant campés ſur le bord du Rhin, étoient tout prêts à paſſer ce fleuve, ſous la conduite de ces deux freres.

NATALIS [ANTONIUS], *Antonius Natalis*, Chevalier Romain. *Voyez* Antoine.

NATALIS, *Natalis*, ſurnom commun à pluſieurs Divinités, comme Junon, Génius, la Fortune, &c.

NATALITIES, *Natalitia*, fêtes ou jeux en l'honneur des Dieux qu'on croyoit préſider à la naiſſance.

NATATORIA SILOÉ, (*b*) Κολυμβήθρα τοῦ Σιλωὰμ, c'eſt-à-dire, la piſcine de Siloé, étang qui étoit auprès des murailles de Jéruſalem, du côté de l'orient. Les eaux de la fontaine de Siloé rempliſſoient cette piſcine. Notre Seigneur envoya l'aveugle-né, laver ſes yeux dans la piſcine de Siloé.

NATHAN, *Nathan*, Νάθαν, (*c*) fut fils d'Éthéi & pere de Zabad.

NATHAN, *Nathan*, Νάθαν, (*d*) Prophete du Seigneur, qui parut du tems de David, & qui eut beaucoup de part à la confiance de ce Prince. On ignore quelle étoit ſa patrie, & l'année où il commença à prophétiſer. L'Écriture en parle pour la premiere fois à l'occaſion du deſſein que David conçut de bâtir un temple au Seigneur. Ce Prince s'en ouvrit à Nathan; & le Prophete, préſumant qu'une ſi ſainte réſolution ne pouvoit venir que de Dieu, lui répondit qu'il pouvoit faire tout ce qu'il avoit dans le cœur. Mais, la nuit ſuivante, le Seigneur parla à Nathan, & lui ordonna d'aller trouver David, de lui dire que juſques-là il n'avoit point eu de temple fixe dans Iſraël; qu'il n'en avoit point demandé; qu'il réſervoit l'honneur de lui en bâtir un, non à David, mais à ſon fils, qui devoit lui ſuccéder dans le Royaume; qu'au reſte il pouvoit aſſurer David de ſa protection pour ſa perſonne & pour celle de ſes ſucceſſeurs.

Pluſieurs années après, David étant tombé dans le crime avec Bethſabée, & ayant fait mourir Urie par l'épée des enfans d'Ammon, le Seigneur envoya Nathan à ce Prince, pour le reprendre de ſon péché. Nathan s'y prit d'une maniere pleine de ſageſſe, en lui propoſant une hiſtoire feinte d'un homme riche, qui, ayant pluſieurs brebis & de grands troupeaux, avoit néanmoins ravi de force une brebis qui appartenoit à un pauvre, qui n'avoit que celle-là, & l'avoit priſe pour régaler un ami qui lui étoit venu de dehors. David ayant oui le récit de Nathan, répondit:

(*a*) Cæſ. de Bell. Gall. L. I. p. 37.
(*b*) Joann. c. 9. v. 7.
(*c*) Paral. L. I. c. 2. v. 36.
(*d*) Reg. L. II. c. 7. v. 2. *& ſeq.* c. 12. v. 1. *& ſeq.* L. III. c. 1. v. 8. *& ſeq.* Paral. L. I. c. 29. v. 29. L. II. c. 9. v. 29.

» L'homme qui a fait cette ac-
» tion, eſt digne de mort, il
» rendra la brebis au quadru-
» ple. Alors, Nathan lui dit:
» C'eſt vous-même qui êtes cet
» homme. Voici ce que dit le
» Seigneur: Je vous ai fait ſa-
» crer Roi d'Iſraël, je vous ai
» délivré de la main de Saül,
» & ſi cela étoit peu de choſe,
» j'étois prêt à y en ajouter
» beaucoup d'autres. Pourquoi
» donc avez-vous mépriſé ma
» parole? Vous avez ravi la
» femme d'Uri Héthéen, vous
» l'avez priſe pour vous, &
» vous l'avez vous-même fait
» périr par l'épée des enfans
» d'Ammon. C'eſt pourquoi,
» le glaive ne ſortira point de
» votre maiſon; je vais vous
» ſuſciter des maux, qui ſorti-
» ront du milieu de votre mai-
» ſon; je prendrai vos femmes
» à vos yeux, & je les donne-
» rai à un autre, qui dormira
» avec elles aux yeux de ce
» ſoleil que vous voyez; car,
» pour vous, vous l'avez fait
» en ſecret; mais moi, je ferai
» cette action aux yeux de tout
» Iſraël, & aux yeux de ce
» ſoleil que vous voyez. »

David répondit à Nathan:
» J'ai péché contre le Seigneur.
» Le Prophete lui dit: Le Sei-
» gneur a auſſi transféré votre
» péché, vous ne mourrez point.
» Mais, parce que vous avez
» fait blaſphémer les ennemis
» du Seigneur, le fils qui vous
» eſt né de Bethſabée, perdra
» la vie. » La choſe arriva comme l'avoit dit Nathan; & cet endroit fait voir qu'il ne vint reprendre David qu'environ un an après ſon péché. La pénitence de David fut ſi parfaite, que le Seigneur ne tarda pas à le conſoler par de nouveaux témoignages de ſa bonté. Bethſabée ayant eu un ſecond fils, qui fut appellé Salomon, le Seigneur lui envoya Nathan, qui donna à l'enfant le nom de Jedidiah, c'eſt-à-dire, aimé du Seigneur. Ce fut apparemment dans cette occaſion que Dieu declara à David, que Salomon ſeroit ſon ſucceſſeur, & que ce ſeroit lui qui lui bâtiroit un temple, & qui deviendroit l'héritier des promeſſes qu'il lui avoit faites auparavant.

David étant parvenu à une grande vieilleſſe, Adonias ſon fils commença à ſe donner un équipage de Roi, & à former un parti, pour ſe faire reconnoître Roi, au préjudice de Salomon. Joab, général des troupes du Roi, & Abiathar grand Prêtre tenoient pour Adonias; mais, ni le grand prêtre Sadoc, ni le prophete Nathan, ni le gros de l'armée, n'étoient point pour lui. Un jour, Adonias ayant fait un grand feſtin à ceux de ſa faction, Nathan avertit Bethſabée, mere de Salomon, de tout ce qui ſe paſſoit, & lui dit: » Suivez le
» conſeil que je vais vous don-
» ner, ſauvez votre vie, &
» celle de Salomon votre fils.
» Allez trouver le roi David,
» & dites-lui: O Roi, mon
» Seigneur, ne m'avez-vous

» pas juré que Salomon mon » fils regneroit après vous ? » Pourquoi donc Adonias re- » gne-t-il ? Pendant que vous » parlerez encore, je furviendrai, » & j'appuyerai ce que vous au- » rez dit. » Bethſabée exécuta de point en point tout ce que lui avoit dit Nathan ; & comme elle étoit encore avec le Roi, Nathan arriva ; & étant introduit en la préſence de David, il lui dit : » Mon Seigneur, » avez-vous ordonné qu'Ado- » nias fût votre ſucceſſeur, & » qu'il s'aſſît ſur votre trône ? » Et ne m'avez-vous pas décla- » ré vous-même que ce ſeroit » Salomon qui regneroit après » vous ? » En même tems, il fit venir le grand prêtre Sadoc, & Banaias, fils de Joiada, & les envoya avec le prophete Nathan, pour qu'ils allaſſent ſacrer Salomon roi d'Iſraël. Ils firent donc monter Salomon ſur la mule du Roi, & l'ayant conduit ſur la fontaine de Gihon, ils le ſacrerent roi d'Iſraël avec de grandes réjouiſſances.

On ignore le tems & la maniere de la mort de Nathan. Les Paralipomenes nous apprennent que Gad & Nathan avoient écrit l'hiſtoire de David. Les mêmes Prophetes avoient auſſi réglé avec David l'ordre & la diſpoſition des Miniſtres du Temple. Enfin, Nathan & Ahias de Silo avoient écrit l'hiſtoire de Salomon.

NATHAN, *Nathan*, Νάθαν, (*a*) un des fils qu'eut David à Jéruſalem, fut pere de Matatha, un des ancêtres de Jeſus-Chriſt, ſelon la chair.

NATHAN, *Nathan*, Νάθαν, Νάθαϊ, (*b*) fut pere d'Igaal, un des braves de l'armée de David. Ailleurs, Nathan eſt appellé frere de Joël, & les Septante au même endroit le font pere de ce Joël.

NATHAN, *Nathan*, Νάθαν, (*c*) qui fut pere d'Azarias, un des principaux Officiers de la cour de Salomon. Au même verſet où il eſt fait mention de ce Nathan, il eſt parlé d'un autre Nathan qui étoit pere de Zabud, prêtre & favori de Salomon.

NATHAN, *Nathan*, Νάθαν, (*d*) un de ceux qui revinrent, avec Eſdras, de la captivité de Babylone.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ (*e*) fils de Suar, étoit chef de la tribu d'Iſſachar, au tems de la ſortie d'Égypte. La ſeconde année après cet évenement, il fut le ſecond qui fit ſon offrande au Tabernacle. Il offrit un plat d'argent du poids de cent trente ſicles, & un baſſin d'argent de ſoixante-dix ſicles au poids du ſanctuaire, tous deux pleins de fine farine paîtrie avec de l'huile, pour l'obla-

(*a*) Reg. L. II. c. 5. v. 14. Luc. c. 3. v. 31.
(*b*) Reg. L. II. c. 23. v. 36. Paral. L. I. c. 11. v. 38.
(*c*) Reg. L. III. c. 4. v. 5.
(*d*) Eſdr. L. I. c. 8. v. 16.
(*e*) Numer. c. 1, v. 8. c. 7. v. 18. & *ſeq.*

tion qui devoit accompagner les ſacrifices ; un petit vaſe d'or du poids de dix ſicles, plein d'encens ; un jeune bœuf, un bélier, & un agneau d'un an pour l'holocauſte ; un jeune bouc pour le péché ; & pour hoſties pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs, & cinq agneaux d'un an. Ce fut là l'offrande de Nathanaël, fils de Suar.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*a*) le quatrieme des fils d'Iſaï, étoit frere du roi David.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*b*) le cinquieme des fils d'Obédédom, de la race des Prêtres, étoit un de ceux qui ſonnoient de la trompette dans la cérémonie du tranſport de l'arche à Jéruſalem.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*c*) un des premiers Seigneurs de la cour de Joſaphat, & un de ceux qui furent envoyés par ce Prince pour inſtruire dans les villes de Juda.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*d*) de la tribu de Lévi, fut pere de Sémeias.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*e*) frere de Chonénias & de Sémeias, étoit chef des Lévites, du tems du roi Joſias.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*f*) un des Prêtres, qui, au retour de la captivité de Babylone, ſe trouverent avoir pris des femmes étrangeres, & qui conſentirent à s'en ſéparer.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*g*) étoit chef de la famille Sacerdotale d'Idaia, du tems de Joacim.

NATHANAEL, *Nathanaël*, Ναθαναὴλ, (*h*) diſciple de Jeſus-Chriſt, étoit de Cana en Galilée.

Philippe, ayant rencontré Nathanaël, lui dit : » Nous » avons trouvé le Meſſie promis » par Moïſe & par les Prophe- » tes ; & c'eſt Jeſus de Naza- » reth, fils de Joſeph. Nathanaël » lui répondit : Peut-il venir » quelque choſe de bon de Na- » zareth ? Philippe lui dit : Ve- » nez, & voyez : » Jeſus, voyant venir Nathanaël, dit de lui, que c'étoit un bon Iſraëlite, ſans déguiſement & ſans artifice. Nathanaël lui demanda d'où il le connoiſſoit. Jeſus lui répondit : » Avant que » Philippe vous appellât, je » vous ai vu ſous le figuier. » [On croit que Jeſus le vit en eſprit, lorſque Nathanaël prioit en ſecret ſous ce figuier, & demandoit à Dieu qu'il lui manifeſtât ſon Meſſie.] Nathanaël lui dit : » Maître, vous êtes le » fils de Dieu ; vous êtes le » Roi d'Iſraël. Jeſus lui répon- » dit : Vous croyez parce que » je vous ai dit : Je vous ai vu » ſous le figuier, mais vous

(*a*) Paral. L. I. c. 2. v. 14.
(*b*) Paral. L. I. c. 15. v. 24. c. 26. v. 4.
(*c*) Paral. L. I. c. 17. v. 7.
(*d*) Paral. L. I. c. 24. v. 6.
(*e*) Paral. L. I. c. 35. v. 9.
(*f*) Eſdr. L. I. c. 10. v. 22.
(*g*) Eſdr. L. II. c. 12. v. 21.
(*h*) Joann. c. 1. v. 45. *& ſeq.* c. 21. v. 2.

» verrez de bien plus grandes » choſes. »

Pluſieurs ont cru que Nathanaël étoit le même que ſaint Barthélemy ; ainſi qu'on l'a vu ſous l'article de Barthélemy ; & ſi cela eſt, comme il y a aſſez d'apparence, il ne faut pas ſéparer l'un de l'autre. Nous liſons à la fin de l'Evangile de ſaint Jean, que le Sauveur, après ſa Réſurrection, ſe manifeſta à ſaint Pierre, à ſaint Thomas, à Nathanaël & aux deux fils de Zébédée, comme ils étoient occupés à la pêche dans le lac de Génézareth. On ne ſçait point d'autres particularités de la vie, ni de la mort de ce Saint homme. Il y en a qui croyent qu'il étoit l'époux des noces de Cana en Galilée.

NATHANIAS, *Nathanias*, Νάθαν, (*a*) étoit à la tête de la cinquieme claſſe des chantres ſous le roi David.

NATHANIAS, *Nathanias*, Ναθανιας, (*b*) fils d'Éliſama, de la race royale de Juda, fut pere d'Iſmahel, qui tua Godolias.

NATHANMÉLECH, *Nathanmelech*, Νάθαν, (*c*) Eunuque, dont il eſt parlé au quatrieme livre des Rois. On y lit que Joſias ôta les chevaux, que les Rois de Juda avoient conſacrés au ſoleil, qui étoient depuis l'entrée du Temple du Seigneur juſqu'au logement de l'eunuque Nathanmélech à Pharurim.

NATHINÉENS, *Natinæi*, Ναθινιμ, (*d*) terme qui vient de l'Hébreu Nathan, qui ſignifie donner.

Les Nathinéens étoient des ſerviteurs qui avoient été donnés & voués au ſervice du Tabernacle & du Temple, pour les emplois les plus pénibles & les plus bas, comme d'y porter le bois & l'eau. On y employa d'abord les Gabaonites. Dans la ſuite, on aſſujettit aux mêmes charges ceux des Chananéens qui ſe rendirent, & à qui l'on conſerva la vie. On lit dans Eſdras, que les Nathinéens étoient des Eſclaves voués par David & par les Princes, pour le miniſtere du Temple, & ailleurs qu'ils étoient des Eſclaves donnés par Salomon. En effet, on voit dans les livres des Rois, que ce Prince avoit aſſujetti les reſtes des Chananéens & les avoit contraints à diverſes ſervitudes. Il y a apparence qu'il en donna aux Prêtres & aux Lévites, pour leur ſervir dans le Temple.

Les Nathinéens furent menés en captivité avec la tribu de Juda, & il y en avoit un grand nombre vers les portes Caſpiennes, d'où Eſdras en ramena quelques-uns. Au retour de la captivité, ils demeurerent dans les villes qui leur furent aſſignées ; il y en eut auſſi dans Jéruſalem, qui occuperent le

(*a*) Paral. L. I. c. 25. v. 12.
(*b*) Reg. L. IV. c. 25. v. 23, 25.
(*c*) Reg. L. IV. c. 23. v. 11.
(*d*) Joſu. c. 9. v. 27. Reg. L. III, c. 9. v. 20, 21. Eſdr. L. I. c. 2. v. 43, 58, 70. c. 8. v. 20. L. II. c. 3. v. 26, 30. Joſeph. de Bell. Judaïc. p. 811.

quartier d'Ophel. Ceux qui revinrent avec Eſdras, étoient au nombre de deux cens vingt; & ceux qui ſuivirent Zorobabel, formoient celui de trois cens quarre-vingt-douze. Ce nombre étoit petit, eu égard aux charges qui leur étoient impoſées. Auſſi voyons-nous que dans la ſuite on inſtitua une fête, nommée Xylophorie, dans laquelle le peuple portoit en ſolemnité du bois au Temple, pour l'entretien du feu de l'autel des holocauſtes.

NATHO, *Natho*, Νάθω, (*a*) nom qu'Hérodote donne à la moitié de l'iſle de Proſopitis en Égypte.

NATIO, *Natio*, (*b*) Déeſſe du Paganiſme, étoit adorée chez les Romains, qui lui faiſoient des ſacrifices ſolemnels à Ardée, ville du Latium, où elle avoit un temple. Elle préſidoit à la naiſſance des enfans, & étoit invoquée par les femmes, pour leur procurer d'heureuſes couches. Son nom étoit pris du mot *Natus*, né.

Si Nario eſt Déeſſe, dit un des interlocuteurs de Cicéron, la Pudeur, la Foi, l'Eſprit, la Concorde, l'Eſpérance & Monéta, ſeront auſſi des Déeſſes; or, tout cela n'eſt pas probable.

NATION, *Natio*, terme collectif dont on fait uſage pour exprimer une quantité conſidérable de peuples, qui habitent une certaine étendue de païs, renfermée dans de certaines limites, & qui obeiſſent au même gouvernement.

Chaque nation a ſon caractere particulier; c'eſt une eſpece de proverbe que de dire, léger comme un François, jaloux comme un Italien, grave comme un Eſpagnol, méchant comme un Anglois, fier comme un Écoſſois, ivrogne comme un Allemand, pareſſeux comme un Irlandois, fourbe comme un Grec.

Le mot *Nation* eſt auſſi en uſage dans quelques Univerſités pour diſtinguer les ſuppôts ou membres qui les compoſent, ſelon les divers païs d'où ils ſont originaires.

La Faculté de Paris eſt compoſée de quatre Nations; celle de France, celle de Picardie, celle de Normandie, celle d'Allemagne. Chacune de ces Nations, excepté celle de Normandie, eſt encore diviſée en Tribus, & chaque Tribu a ſon Doyen, ſon Cenſeur, ſon Procureur, ſon Queſteur & ſes Appariteurs ou Maſſiers.

La Nation d'Allemagne comprend toutes les Nations étrangeres, l'Angloiſe, l'Italienne, &c.

Les titres qu'elles prennent dans leurs aſſemblées, actes, affiches, &c. ſont pour la Nation de France, *honoranda Gallorum Natio*; pour celle de Pi-

(*a*) Herod. L. II. c. 165.
(*b*) Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 47. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 345. T. V. p. 330.

cardie, *fidelissima Picardorum Natio*; on désigne celle de Normandie par *veneranda Normanorum Natio*; & celle d'Allemagne, par *constantissima Germanorum Natio*. Chacune a ses Statuts particuliers pour régler les Élections, les honoraires, les rangs, en un mot tout ce qui concerne la police de leur corps. Ils sont homologués en Parlement, & ont force de Loi.

NATIONS [Les], *Gentes*, (*a*) terme, qui, dans l'Écriture, signifie les peuples infideles & idolâtres, qui ne connoissent ou n'adorent pas le vrai Dieu. » Demandez-moi, & je vous » donnerai toutes les Nations » pour votre héritage. »

NATISO, *ou* NATISON, (*b*) *Natiso*, *Natison*, Νατίσων fleuve d'Italie, que Pline met dans la dixieme région, au païs des Vénetes. Il passoit, selon cet Auteur, sous les murs d'Aquilée.

Maximin, voulant assiéger cette place importante, fut arrêté pendant trois jours par le Nariso. Ce n'est, à proprement parler, qu'un torrent, mais qui grossi alors par les neiges fondues rouloit de grandes eaux avec beaucoup d'impétuosité; & un beau pont de pierres, que les Empereurs y avoient anciennement bâti, venoit d'être détruit par les habitans d'Aquilée, qui n'en étoient qu'à quatre ou cinq lieues. Il n'étoit pas possible à une armée de traverser cette riviere sans pont; & quelques cavaliers Germains, qui voulurent en faire l'essai, parce qu'ils étoient accoutumés à passer dans leur païs les plus grands fleuves à la nage, furent entraînés par la rapidité du torrent, & périrent avec leurs chevaux. Maximin, qui n'avoit point de bateaux, fut obligé de faire un pont avec des futailles liées ensemble, & recouvertes de broussailles & de terre; & toute son armée passa sur ce pont.

Le Nariso prend sa source dans les Alpes, court d'abord en serpentant du nord-oueſt, au sud-est, jusqu'à Staraselle; de-là tournant de l'est à l'oueſt, il se rend à san Pietro, d'où après avoir reçu les eaux du Cosice canal & de san Léonardo canal, il court du nord au midi, passe à Cividal de Friuli & à Palma la Nuova, après s'être joint à la riviere Cotno; enfin, prenant son cours du côté du sud-est, il va se jetter dans la Lisonzo au-dessous de Gradisca. Les Anciens font entendre que le Nariso se jettoit dans la mer; ainsi, ils donnoient le nom de Nariso à la Lisonzo avec laquelle il se joint.

NATISON, *Natison*. *Voyez* Nariso.

NATTA, *Natta*, (*c*) dont parle Cicéron, dans une de ses lettres à T. Pomponius Atticus.

(*a*) Psalm. 2. v. 8.

(*b*) Ptolem. L. III. c. 1. Plin. Tom. I. pag. 175. Herodian. p. 303, 304. Roll. Hist. des Emp. T. V. p. 362.

(*c*) Cicer. ad T. Pomp. Attic. L. IV. Epist. 9.

NATTA [L.], *L. Natta*, (*a*) jeune homme d'une illuſtre naiſſance, au rapport de Cicéron dans ſon Oraiſon pour L. Muréna. Mais, il n'avoit pas moins de courage que de nobleſſe.

NATTA, *Natta*, (*b*) certain particulier, qu'Horace blâme dans une de ſes Satyres. Ce Natta ſeroit-il le même, dont parlent Perſe & Juvénal, & que ces deux Poëtes blâment comme Horace? » N'avez-vous » pas honte, dit Perſe, de vi» vre comme le débauché Nat» ta? Mais, ces vices l'ont » rendu ſtupide, & ſon exceſſi» ve graiſſe a pénétré juſqu'aux » ſens; auſſi ne peche-t-il plus, » ne connoiſſant pas la perte » qu'il fait; il eſt ſi plongé dans » la débauche, qu'il ne ſçau» roit plus s'en tirer. »

NATURALES DII, c'eſt-à-dire, les Dieux Naturels, parmi leſquels on comprenoit le monde, le ſoleil, l'air, l'eau, la terre, la tempête, l'amour, &c.

NATURALITÉ, *Jus Civitatis Alienæ.* C'eſt l'état de celui qui eſt Naturel d'un païs. Les droits de Naturalité ou de regnicolat ſont la même choſe. Les lettres de Naturalité ſont des lettres de Chancellerie, par leſquelles le Prince déclare que quelqu'un ſera réputé Naturel du païs, & jouira des mêmes avantages que ſes ſujets Naturels.

Ceux, qui ne ſont pas Naturels d'un païs, ou qui n'y ont pas été Naturaliſés, y ſont étrangers ou aubains, *quaſi alibi nati.*

La diſtinction des Naturels du païs d'avec les étrangers, & l'uſage de Naturaliſer ces derniers, ont été connus dans les anciennes Républiques.

A Athenes, ſuivant la premiere inſtitution, un étranger ne pouvoit être citoyen que par les ſuffrages de ſix mille perſonnes, & pour de grands & ſignalés ſervices.

Ceux de Corinthe, après les grandes conquêtes d'Alexandre, lui envoyerent offrir le titre de citoyen de Corinthe qu'il mépriſa d'abord; mais, les ambaſſadeurs lui ayant remontré qu'ils n'avoient jamais accordé cet honneur qu'à lui & à Hercule, il l'accepta.

On diſtinguoit auſſi à Rome les citoyens ou ceux qui en avoient la qualité de ceux qui ne l'avoient pas. Les vrais & parfaits citoyens, *qui optimæ lege cives à Romanis dicebantur*, étoient les Indigenes, habitans de Rome & du territoire circonvoiſin; ceux-ci participoient à tous les privileges indiſtinctement.

Il y avoit des citoyens de droit ſeulement; c'étoient ceux qui demeuroient hors du territoire particulier de la ville de Rome, & qui avoient néanmoins le nom & les droits des

(*a*) Cicer. Orat. pro L. Muræn. c. 67.
(*b*) Horat. L. I. Satyr. 6. v. 124. Perſi. Satyr. 3. v. 31. *& ſeq.* Juven. Satyr. 8. v. 95.

citoyens Romains, ſoit que ce privilege leur eût été accordé à eux perſonnellement, ou qu'ils demeuraſſent dans une colonie ou ville municipale qui eût ce privilege. Ces citoyens de droit ne jouiſſoient pas de certains privileges qui n'étoient propres qu'aux vrais & parfaits citoyens.

Il y avoit enfin des citoyens honoraires ; c'étoient ceux des villes libres qui reſtoient volontairement adjointes à l'état de Rome quant à la ſouveraineté, mais non quant aux droits de cité, ayant voulu avoir leur cité, leurs loix, & leurs officiers à part ; les privileges de ceux-ci avoient encore moins d'étendue que ceux des citoyens de droit. Ceux, qui n'étoient point citoyens de fait ni de droit, ni même honoraires, étoient appellés étrangers, ils avoient un Juge particulier pour eux, appellé *prætor peregrinus*.

En France, tous ceux qui ſont nés dans le Royaume & ſujets du Roi, ſont Naturels François ou regnicoles ; ceux qui ſont nés hors du Royaume, ſujets d'un Prince étranger, & chez une nation à laquelle le Roi n'a point accordé le privilege de jouir en France des mêmes privileges que les regnicoles, ſont réputés aubains ou étrangers, quoiqu'ils demeurent dans le Royaume, & ne peuvent effacer ce vice de pérégrinité qu'en obtenant des lettres de Naturalité.

NATURE, *Natura*, Φύσις, (*a*) Divinité que quelques-uns font fille de Jupiter. D'autres prétendent qu'elle étoit ſa mere ; d'autres, ſa femme.

Les hommes n'adorerent d'abord que les aſtres, le ſoleil & la lune. Mais enſuite, ils regarderent la nature elle-même, ou le monde, comme une Divinité. Les Aſſyriens l'adorerent ſous le nom de Bélus ; les Phéniciens, ſous celui de Moloch ; le Égyptiens, ſous celui d'Ammon ; les Arcadiens, ſous celui de Pan ; les Romains, ſous celui de Jupiter ; & comme ſi le monde avoit été trop grand pour être gouverné par une ſeule Divinité, on en aſſigna chaque partie à un Dieu particulier, afin qu'il eût plus de loiſir & moins de peine à la gouverner ; ou, pour mieux dire, on voulut adorer la Nature en détail, & on fit préſider une Divinité à chacune de ſes parties.

Dans l'apothéoſe d'Homere, la Nature eſt repréſentée par un petit enfant qui tend la main à la Foi.

Tous les Sçavans conviennent que les ſymboles ſi diverſifiés de la Diane d'Épheſe ne ſignifient autre choſe que la Nature & le monde avec toutes ſes productions. Ce n'eſt point une conjecture ; les inſcriptions qu'on

(*a*) Myth. par. M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 341, 342. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 158. T. V. p. 168.

ve ſur deux de ſes ſtatues en ſont foi. L'une a παναίολος φύσις πάντων μήτηρ, *la Nature pleine de diverſités, mere de toutes choſes ;* l'autre ſe lit ainſi παναίολος φύσι. *la Nature pleine de diverſités.*

NATURE, *Natura*, Φύσις, terme dont on fait différens uſages. Il y a dans Ariſtote un chapitre entier ſur les différens ſens que les Grecs donnoient au mot Φύσις, Nature ; & parmi les Latins, ſes différens ſens ſont en ſi grand nombre qu'un Auteur en compte juſqu'à 14 ou 15. M. Boyle, dans un traité exprès qu'il a fait ſur les ſens vulgairement attribués au mot *Nature*, en compte huit principaux.

Nature ſignifie quelquefois le ſyſtême du monde, la machine de l'univers, ou l'aſſemblage de toutes les choſes créées. C'eſt dans ce ſens que nous diſons l'Auteur de la Nature, que nous appellons le ſoleil l'œil de la Nature, à cauſe qu'il éclaire l'univers, & le pere de la Nature, parce qu'il rend la terre fertile en l'échauffant ; de même nous diſons du phénix & de la chimere, qu'il n'y en a point dans la Nature.

M. Boyle veut qu'au lieu d'employer le mot *Nature* en ce ſens, on ſe ſerve, pour éviter l'ambiguité ou l'abus qu'on peut faire de ce terme, du mot *monde* ou *univers*.

Nature s'applique dans un ſens moins étendu à chacune des différentes choſes, créées ou non créées, ſpirituelles ou corporelles. C'eſt dans ce ſens que nous diſons la Nature humaine, entendant par-là généralement tous les hommes qui ont une ame ſpirituelle & raiſonnable. Nous diſons auſſi Nature des Anges, Nature Divine. C'eſt dans ce même ſens que les Théologiens diſent *Natura Naturans*, & *Natura Naturata ;* ils appellent Dieu *Natura Naturans*, comme ayant donné l'être & la Nature à toutes choſes, pour le diſtinguer des créatures, qu'ils appellent *Natura Naturata*, parce qu'elles ont reçu leur Nature des mains d'un autre.

Nature, dans un ſens encore plus limité, ſe dit de l'eſſence d'une choſe, ou de ce que les Philoſophes de l'école appellent ſa quiddité, c'eſt-à-dire, l'attribut qui fait qu'une choſe eſt telle ou telle. C'eſt dans ce ſens que les Cartéſiens diſent que la nature de l'ame eſt de penſer, & que la nature de la matiere conſiſte dans l'étendue. M. Boyle veut qu'on ſe ſerve du mot *eſſence* au lieu de nature.

Nature eſt plus particuliérement en uſage pour ſignifier l'ordre & le cours naturel des choſes, la ſuite des cauſes ſecondes, ou les loix du mouvement que Dieu a établies. C'eſt dans ce ſens qu'on dit que les Phyſiciens étudient la Nature.

Saint Thomas définit la Nature une ſorte d'art divin, communiqué aux êtres créés, pour les porter à la fin à laquelle ils ſont deſtinés. La Nature priſe

en ce ſens n'eſt autre choſe que l'enchaînement des choſes & des effets, ou l'ordre que Dieu a établi dans toutes les parties du monde créé. C'eſt auſſi dans ce ſens qu'on dit que les miracles ſont au deſſus du pouvoir de la Nature; que l'art force ou ſurpaſſe la Nature par le moyen des machines, lorſqu'il produit par ce moyen des effets qui ſurpaſſent ceux que nous voyons dans le cours ordinaire des choſes.

Nature ſe dit auſſi de la réunion des puiſſances ou facultés d'un corps, ſur-tout d'un corps vivant. C'eſt dans ce ſens que les Médecins diſent que la Nature eſt forte, foible, ou uſée, ou que dans certaines maladies la Nature abandonnée à elle-même en opere la guériſon.

Nature ſe prend encore en un ſens moins étendu, pour ſignifier l'action de la Providence, le principe de toutes choſes, c'eſt-à-dire, cette puiſſance ou être ſpirituel, qui agit & opere ſur tous les corps pour leur donner certaines propriétés ou y produire certains effets. La Nature, priſe dans ce ſens, qui eſt celui que M. Boyle adopte par préférence, n'eſt autre choſe que Dieu même, agiſſant ſuivant certaines loix qu'il a établies. Ce qui paroît s'accorder aſſez avec l'opinion où étoient pluſieurs Anciens, que la Nature étoit le Dieu de l'univers, le τὸ πᾶν qui préſidoit à tout & gouvernoit tout, quoique d'autres regardaſſent cet être prétendu comme imaginaire, n'entendant autre choſe par le mot *Nature* que les qualités ou vertus que Dieu a données à ſes créatures, & que les Poëtes & les Orateurs perſonnifient.

Le P. Mallebranche prétend que tout ce qu'on dit dans les écoles ſur la Nature, eſt capable de nous conduire à l'idolâtrie, attendu que par ces mots les anciens Payens entendoient quelque choſe qui ſans être Dieu agiſſoit continuellement dans l'univers. Ainſi, l'idole nature devoit être ſelon eux un principe actuel qui étoit en concurrence avec Dieu, la cauſe ſeconde & immédiate de tous les changemens qui arrivent à la matiere; ce qui paroît rentrer dans le ſentiment de ceux qui admettoient l'*anima mundi*, regardant la Nature comme un ſubſtitut de la Divinité, une cauſe collatérale, une eſpece d'être moyen entre Dieu & les créatures.

Ariſtote définit la Nature *principium & cauſa motûs & ejus in quo eſt primò per ſe & non per accidens*; définition ſi obſcure, que malgré toutes les gloſes de ſes Commentateurs, aucun d'eux n'a pu parvenir à la rendre intelligible.

Ce principe, que les Péripatéticiens appelloient Nature, agiſſoit, ſelon eux, néceſſairement, & étoit par conſéquent deſtitué de connoiſſance ou de liberté.

Les Stoïciens concevoient auſſi la Nature comme un certain eſprit ou vertu répandue dan

l'univers, qui donnoit à chaque choſe ſon mouvement; de ſorte que tout étoit forcé par l'ordre invariable d'une Nature aveugle & par une néceſſité inévitable.

Quand on parle de l'action de la Nature, on n'entend plus autre choſe que l'action des corps les uns ſur les autres, conforme aux loix du mouvement établies par le Créateur. C'eſt en cela que conſiſte tout le ſens de ce mot, qui n'eſt qu'une façon abrégée d'exprimer l'action des corps, & qu'on exprimeroit peut-être mieux par le terme méchaniſme des corps.

Il y en a, ſelon l'obſervation de M. Boyle, qui n'entendent par le mot *Nature* que la loi que chaque choſe a reçue du Créateur, & ſuivant laquelle elle agit dans toutes les occaſions; mais, ce ſens attaché au mot *Nature*, eſt impropre & figuré.

Le même Auteur propoſe une définition du mot *Nature* plus juſte & plus exacte, ſelon lui, que toutes les autres, & en vertu de laquelle on peut entendre facilement tous les axiomes & expreſſions qui ont rapport à ce mot. Pour cela il diſtingue entre Nature particuliere & Nature générale.

Il définit la Nature générale l'aſſemblage des corps qui conſtituent l'état préſent du monde, conſidéré comme un principe par la vertu duquel ils agiſſent & reçoivent l'action, ſelon les loix du mouvement établies par l'Auteur de toutes choſes.

La Nature particuliere d'un être ſubordonné ou individuel, n'eſt que la Nature générale appliquée à quelques portions diſtinctes de l'univers; c'eſt un aſſemblage des propriétés méchaniques, [comme grandeur, figure, ordre, ſituation & mouvement local] convenables & ſuffiſantes pour conſtituer l'eſpece & la dénomination d'une choſe ou d'un corps particulier, le concours de tous les êtres étant conſidéré comme le principe du mouvement, du repos, &c.

NATURE [la], en Poëſie eſt 1°. ce qui eſt actuellement exiſtant dans l'univers, 2°. C'eſt tout ce qui a exiſté avant nous, & que nous pouvons connoître par l'hiſtoire des tems, des lieux & des hommes. 3.° C'eſt tout ce qui peut exiſter, mais qui peut-être n'a jamais exiſté & n'exiſtera jamais. Nous comprenons, dans l'hiſtoire, la fable & toutes les inventions poëtiques, auxquelles on accorde une exiſtence de ſuppoſition qui vaut pour les arts autant que la réalité hiſtorique. Ainſi, il y a trois mondes où le génie poëtique peut aller choiſir & prendre ce qui lui convient pour former ſes compoſitions; le monde réel, le monde hiſtorique, qui comprend le fabuleux, & le monde poſſible; & ces trois mondes ſont ce qu'on appelle la Nature.

NAVA, *Nava*, (*a*) fleuve de la Gaule Belgique. Tacite & Auſone en font mention.

Les Allemans l'appellent aujourd'hui la riviere de Nahe. Elle a ſa ſource dans la Lorraine, à l'orient de Neukirch, prend ſon cours du ſud-oueſt au nord-eſt, paſſe à Werdenſtein & à Oberſten, traverſe le Lenahegaw, où elle reçoit diverſes rivieres & pluſieurs ruiſſeaux, & baigne Kirn, Martenſtein, Sobernheim, Éberburg, Creutznah; enfin, tournant du midi au nord, après avoir mouillé les murs de Bretzenheim, elle va ſe jetter dans le Rhin au-deſſous de Bingen.

NAVAL [Combat]. *Voyez* Bataille Navale.

NAVALE [Bataille]. *Voyez* Bataille Navale.

NAVALE [Couronne], (*b*) *Corona Navalis*, étoit, chez les Romains, une Couronne ornée de figures de proues de vaiſſeaux; on la donnoit à ceux qui dans un Combat Naval avoient les premiers monté ſur le vaiſſeau ennemi.

Quoiqu'Aulu-Gelle ſemble avancer comme une choſe générale, que la Couronne Navale étoit ornée de figures de proues de vaiſſeaux, cependant Juſte Lipſe diſtingue deux ſortes de Couronnes Navales, l'une ſimple, l'autre garnie d'éperons de navires. Selon lui, la premiere ſe donnoit communément aux moindres ſoldats; la ſeconde, beaucoup plus glorieuſe, ne ſe donnoit qu'aux Généraux ou Amiraux, qui avoient remporté quelque victoire Navale conſidérable.

NAVALES DUUMVIRI, les Duumvirs de la Marine. *Voyez* Duumvir.

NAVARQUE, *Navarchos*, (*c*) nom qu'on donnoit au commandant de chaque Liburne.

NAUBOLIDE, *Naubolides*, Ναυβολίδης, (*d*) un des Seigneurs Phéaciens qui ſe préſenterent un jour pour combattre à la courſe.

NAUBOLUS, *Naubolus*, (*e*) fils d'Hippaſus, au rapport de Stace.

NAUBOLUS, *Naubolus*, (*f*) Ναύβολος, fut pere de Schédius & d'Épiſtrophus, deux capitaines Grecs, qui, au ſiege de Troie, commandoient les peuples de la Phocide.

NAUCLARES, *Nauclari*, ou ſelon d'autres Naucrares. *Voyez* Naucrares.

NAUCLIDE, *Nauclides*, (*g*) Ναυκλείδης, s'étant laiſſé corrompre, ouvrit pendant la nuit les portes de Platées aux Lacédémoniens. Cet acte d'hoſtilité fit d'autant moins d'honneur aux Lacédémoniens, qu'ils n'étoient

(*a*) Tacit. Hiſt. L. IV. c. 70. Notice de la Gaule par M. d'Anvill. p. 475.
(*b*) Aul. Gell. L. V. c. 6.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bernard. de Monf. Tom. IV. pag. 247.
(*d*) Hom. Odyſſ. L. VIII. v. 116.
(*e*) Stati. Theb. L. VII. v. 355.
(*f*) Homer. Iliad. L. II. v. 23. *& ſeq.*
(*g*) Demoſth. Orat. in Neær. p. 877.

point alors en guerre avec les Platéens.

NAUCRARES, *Naucrari*, Ναυκραροὶ, nom que l'on donnoit chez les Athéniens aux principaux Magiſtrats des bourgs & villes maritimes. Ils furent ainſi appellés, parce qu'ils étoient obligés de fournir deux cavaliers & un bâtiment pour le ſervice de la République, lorſqu'elle le requéroit. Ναῦς en Grec veut dire vaiſſeau.

D'autres diſent que les Naucrares furent établis à Athenes par Solon, ou qu'ils l'étoient même avant lui, & que ces Magiſtrats avoient la même juriſdiction ou les mêmes fonctions que ceux qu'on appella dans la ſuite Démarques, ou chefs du peuple, inſtitués par Calliſthene. Héſychius dit qu'il y en avoit douze de chaque tribu, & qu'ils avoient ſoin de lever les impoſitions qu'on mettoit ſur le peuple.

NAUCRARIE, *Naucraria*, la douzieme partie d'une tribu Attique, de ſorte qu'il y avoit douze Naucraries dans chaque tribu. Elles étoient compoſées des Magiſtrats nommés Naucrares. *Voyez* Naucrares.

NAUCRATE, *Naucrates*, (*a*) Ναυκράτης, dont il eſt fait mention dans la harangue de Démoſthene contre Lacritus. Ce Naucrate étoit de Caryſte.

NAUCRATE, *Naucrates*, Ναυκράτη, (*b*) Orateur Grec, fut un de ceux qu'Artémiſe employa pour travailler à l'éloge de Mauſole; ce qui prouve que Naucrate étoit un des plus célebres Écrivains de ſon ſiecle. Mais, il n'eut pas l'avantage de remporter la victoire dans ce combat littéraire. Les uns prétendent que les Juges prononcetent en faveur de Théopompe; mais, ſelon d'autres, Théodecte demeura maître du champ de bataille. Quoi qu'il en ſoit, Naucrate vivoit l'an 350 avant J. C.

NAUCRATE, *Naucrates*, Ναυκρατης, (*c*) Poëte comique, dont Athénée cite quelques vers au neuvieme livre. Lilio Giraldi le confond avec un autre Nauſicrate dont parle le même Athénée dans le ſeptieme livre.

NAUCRATE, *Naucrates*, Ναυκράτης, (*d*) Orateur Lycien, qui vivoit du tems de M. Brutus l'un des meurtriers de Jules Céſar. M. Brutus ayant demandé aux Lyciens des troupes & de l'argent, Naucrate, loin de les engager à acquieſcer à la demande du général Romain, les excita à ſe révolter.

NAUCRATIS, *Naucratis*, Νάυκρατις, (*e*) ville d'Égypte, dans le Delta, un peu au-deſſus de Schédie. Elle étoit ancienne, & Strabon dit qu'elle

(*a*) Demoſt. Orat. in Lacrit. p. 949.
(*b*) Cicer. de Orator. L. II. c. 94. L. III. c. 173. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX. pag. 155.
(*c*) Athen. p. 399.
(*d*) Plut. T. I. p. 998.
(*e*) Strab. p. 801, 803, 808. Herod. L. II. c. 178, 179. Ptolem. L. IV. c. 5. Plin. T. I. p. 259.

fut bâtie par les Miléſiens ; mais, il l'appelle Ναύκρατιν ; il y a apparence que c'eſt une faute de Copiſte ; car Strabon un peu plus bas l'appelle Naucratis. C'eſt ainſi qu'écrivent Hérodote, Ptolémée & Étienne de Byzance.

Cette ville étoit en grande réputation, du tems d'Amaſis, roi d'Égypte. » Ce Prince, dit » Hérodote, conçut de l'affec- » tion pour les Grecs. Il fit » beaucoup de biens à quel- » ques-uns, il permit à ceux » qui voudroient venir habiter » en Égypte, de s'établir dans » la ville de Naucratis, & » donna à ceux qui n'y vou- » droient pas habiter, mais » qui voudroient voyager ſur » mer, la permiſſion de bâtir » en de certains lieux des au- » tels & des temples. Leur tem- » ple le plus grand & le plus » fréquenté, eſt celui qu'on ap- » pelle le temple Grec ; & les » villes qui contribuerent à le » bâtir en commun, furent du » côté des Ioniens, Chio, Tée, » Phocée, Clazomene ; du côté » des Doriens, Rhodes, Cni- » de, Halicarnaſſe, Phaſélis ; » & du côté des Éoliens Mi- » tylene ſeule. Ce temple eſt » donc commun à toutes ces » villes, qui ont droit de com- » mettre & d'établir des Gou- » verneurs, des Maîtres & des » Juges ſur-tout le commerce » de Naucratis. Toutes les au- » tres villes qui avoient ſociété » avec celles-là, n'e pouvoient » rien faire en particulier, ſi » ce n'eſt que les Éginetes bâ- » tirent un temple de Jupiter, » les Samiens un de Junon, & » les Miléſiens un d'Apollon. » Au reſte, il n'y avoit point » autrefois en Égypte d'autre » lieu de trafic & de commerce » que Naucratis, & ſi quelque » marchand étoit abordé en » quelqu'une des embouchures » du Nil, il falloit qu'il jurât » qu'il y étoit entré malgré » lui ; & après ſon ſerment, il » alloit deſcendre ſur le même » vaiſſeau à l'embouchure ap- » pellée Canopique. Que ſi les » vents lui étoient contraires, & » qu'ils l'empêchaſſent d'y aller, » il déchargeoit ſes marchan- » diſes dans des bateaux du » fleuve, & naviguoit à l'en- » tour du Delta, juſqu'à ce » qu'il fût arrivé à Naucratis, » qui étoit alors en grande ré- » putation. »

Cette ville a été la patrie d'Athénée, célebre Grammairien, comme il le témoigne lui-même dans un de ſes ouvrages. Elle a été auſſi épiſcopale. Parmi les Évêques, qui ſouſcrivirent au concile de Nicée, tenu l'an 325, on trouve Harpocration *Naucratites*, & Iſaias ſouſcrivit à celui de Conſtantinople de l'an 460.

Fin du vingt-neuvième Volume.

A CHAALONS, chez SENEUZE, Imprimeur du Roi.

3. 1. 22

L'Approbation à la fin du trentième Volume.